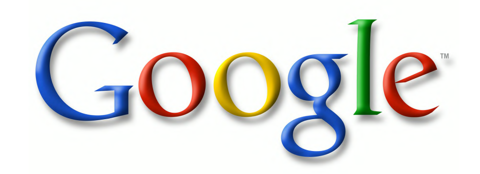


NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE,

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES,

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

RÉDIGÉ

PAR MM. BURNOUF. — CHÉZY. — COQUEBERT DE MONTBRET. — DEGÉRANDO. — GARCIN DE TASSY. — GRANGERET DE LAGRANGE. — DE HAMMER. — HASE. — GUILL. DE HUMBOLDT. — STAN. JULIEN. — KLAPROTH. — RAOUL-ROCHETTE. — ABEL-RÉMUSAT. — SAINT-MARTIN. — GUILL. DE SCHLEGEL. — SILVESTRE DE SACY, ET AUTRES ACADÉMICIENS ET PROFESSEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

ET PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME I.



IMPRIMÉ,

PAR AUTORISATION DE M.GR LE GARDE DES SCEAUX,

À L'IMPRIMERIE ROYALE.

PARIS. — 1828.

ON SOUSCRIT :

A Paris, chez Ponthieu et C.ie, quai Malaquais, n.° 1, et Palais-Royal ;

A Leipzig, chez Ponthieu, Michelsen et C.ie

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Notice historique, chronologique et généalogique des principaux Souverains de l'Asie et de l'Afrique septentrionale, pour l'année 1828.

AVERTISSEMENT DU RÉDACTEUR.

J'AI le dessein de publier, dans le premier numéro du *Nouveau Journal asiatique* de chaque année, une liste aussi exacte et aussi complète qu'il me sera possible de le faire, des souverains qui régneront, à cette époque, en Asie et dans l'Afrique septentrionale. Après la désignation géographique de chaque état, on trouvera une notice succincte de la dynastie régnante, les titres véritables et les noms des princes, avec la date de leur naissance, le nom de leur père, et enfin la date de leur avénement.

On doit regarder la liste que l'on trouve ici, cette année, comme un essai bien informe : le temps m'a manqué, et je n'ai pu faire toutes les recherches qui étaient indispensables pour la rendre aussi complète et aussi parfaite que je le desirais. Je la publie telle qu'elle est, pour faire connaître mon projet, et pour appeler sur cet objet l'attention de toutes les personnes qui possèdent des renseignemens sur l'état moderne des peuples de l'Orient et de l'Afrique.

Je m'occuperai, dans le courant de l'année 1828, de recueillir les notices et de faire les lectures nécessaires pour

donner à ce travail toute l'étendue et l'exactitude desirables. Il offrira, je l'espère, des résultats intéressans, et pourra être d'une grande utilité pour la connaissance de la géographie, de l'histoire et de la situation politique des peuples et des puissances de l'Orient. Je sens mieux que personne tout ce qui me manque pour l'exécution de cette entreprise, mais j'ose compter sur l'assistance des lecteurs du Journal asiatique : j'espère, en profitant de leurs judicieuses observations, corriger et améliorer, tous les ans, cette notice historique et généalogique. Je réclame dans ce but, dès à présent, le secours et les lumières des Membres de la Société asiatique : je recevrai, avec autant d'empressement que de reconnaissance, les notes, renseignemens et corrections qu'ils voudront bien m'adresser.

J. S.[t]-M.

EMPIRE OTHOMAN.

Sulthan MAHMOUD II, fils du sulthan *Abd'oulhamid*, né le 20 juillet 1785, est proclamé à la place de son frère *Moustafa IV*, détrôné le 28 juillet 1808.

Égypte : MOHAMMED-ALI, né à Cavala en Roumélie, en 1769 (1182 de l'hégire), fils d'*Ibrahim-agha;* proclamé pacha, le 14 mai 1805, à la place de *Khorschid-pacha;* confirmé par le sulthan Sélim III, le 1.[er] avril 1806.

Bagdad : DAOUD-PACHA.

Moldavie : *Jean* STOURZA, boyard moldave, nommé hospodar le 16 juillet 1822, et proclamé à Yassy le 21 du même mois.

Valachie : *Grégoire* GHIKA, nommé hospodar le 16 juillet 1822; inauguré par le pacha de Silistrie le 21 septembre 1822.

VASSAUX DE L'EMPIRE OTHOMAN.

Tripoli : YOUSOUF, bey, depuis 1795.

Tunis : *Sidi* HASAN, bey, succède à *Hamouda-bey*, le 23 mars 1824.

Alger : HOUSAÏN, fils d'*Hasan*, ancien ministre de l'intérieur, succède, le 1.er mars 1818, au dey *Ali*, mort de la peste. Il est âgé d'environ 54 ans.

Le schérif de la Mekke : YAHYA, fils de *Sourour*, remplace, le 2 novembre 1813, son oncle le schérif *Ghaleb*, déposé par le pacha d'Égypte *Mohammed-Ali*, et mort à Salonique en 1818.

L'imam de l'Yémen : *N*.... succède, en 1815, à *Tamy*, chef de la tribu d'*Asir*, fait prisonnier par l'Arabe *Hasan*, fils de *Khaled*, allié du pacha *Mohammed-Ali*, et mis à mort à Constantinople en 1815. L'imam de l'Yémen réside à Sanaa.

Roi de Sennar : BÂDY VII, fils de *Tabl*, vingt-neuvième roi de la race des *Foundjis*, tribu partie de l'intérieur de l'Afrique, et qui vint s'établir à Sennar à la fin du XV.e siècle. En juin 1821, *Ismaïl*, fils du pacha d'Égypte, le contraint de reconnaître la suprématie du sulthan *Mahmoud*.

EMPIRE DE MAROC.

MOULEY-ABD-ERRAHMAN, sulthan, succède à son père *Mouley-Souleïman*, le 28 novembre 1822.

ROYAUME D'ABYSSINIE.

ITSA-GUARLOU, de la dynastie de *Salomon*, qui règne sans interruption depuis 1268, réside à Gondar; les chefs indépendans, entre les mains desquels est

tout le pouvoir, sont : *Ras* WELLED-SELASSÉ, *Ras* GABRI, GOUXAR, *Ras* ILLAOU, LIBRAN et GOGA.

IMAM DE MASCATE.

Séid-SAÏD succède à son père *Séid-Sulthan*, vers l'an 1804; il est le troisième descendant d'*Ahmed*, fils de *Saïd*, fondateur de cette puissance.

PERSE.

FETH-ALI-SCHAH, de la tribu turke des *Kadjars*, nommé *Baba-khan* avant son avénement au trône; fils d'*Housaïn-kouly-khan*; né en 1768; succède, en 1796, à son oncle *Agha-Mohammed-khan*, fondateur de la dynastie.

Abbas-mirzâ, héritier présomptif de la couronne, né en 1785.

AFGHANISTAN.

La famille royale descend d'*Ahmed-schah-Abdalli*; c'est une branche des *Sadouzi*; le titre royal est *schah-douri-dourân*. Après la mort de *Timour-Khan*, arrivée le 20 mai 1793, ses fils se sont disputé le pouvoir suprême et ont partagé son empire. En 1826, YAR-MOHAMMED-KHAN, résidant à Peischawer, et POURDIL-KHAN, de Kandahar, ont chassé leur frère DOST-MOHAMMED-KHAN, qui régnait à Kâboul.

BELOUTCHISTAN.

MAHMOUD-KHAN, âgé d'environ 46 ans, succède à son père *Nasir-khan*, en juin 1795.

BALKH.

Conquis, en 1825, par *Mîr* Mourad-bey, qui en chassa *Nedjib-oullah-khan*, gouverneur pour le roi de Kâboul.

BOKHARA.

Grand-khan de Bokhara et de Samarkand : Batkar-khan succède à son père *Mîr-Haïder-khan*, en 1826. Le règne intermédiaire de son frère *Mîr-Housaïn* ne fut que de quatre mois.

Gouverneur de Hisar : *Séid Atalyk-bey*, beau-père de *Mîr-Haïder*.

KHOKAND.

Émir-khan, prince de Farghanah et de Khokand.

BADAKHSCHAN.

Mirza-Abd'oul-Ghafoul, fils de *Mohammed-schah*, réside à Faïz-abad, ville différente de Badakhschân, et située au sud de celle-ci.

KHARIZM.

Rahman-kouli-khan succède à son père *Mohammed-Rahim-khan*, en 1826 ; le titre de ces princes, d'origine ouzbeke, est *Taksir-khan*; ils résident à *Khiwa*.

INDE.

Gouverneur général du Bengale, lord *William Ca-*

vendish BENTINCK : prête serment le 18 juillet 1827 ; succède à lord *Amherst*.

Gouverneur de Madras, sir *Stephen Rumbold* LUSHINGTON : succède, en l'an 1827, à sir *Thomas Munro*.

Gouverneur de Bombay, sir *John* MALCOLM : succède, en 1827, à sir *Mounstuart Elphinstone*.

Gouverneur de Ceylan, sir HUDSON-LOWE : succède, en 1826, à sir *Edward Barnes*.

Administrateur général des colonies françaises : place vacante. Le vicomte *Eugène* DESBASSYNS DE RICHEMONT, ordonnateur.

Gouverneur hollandais de Java, DE KOCK, successeur du baron *Van der Cappellen*.

Gouverneur hollandais des Molucques, VAN MERKUS.

Gouverneur espagnol des Manilles, Don MARIANA RICAFORD.

ÉTATS DE L'INDE

DÉPENDANS DE L'ANGLETERRE.

Oude : *Ghazi-eddin* HAÏDER *Rafaat-eddevlah*, né en 1763, succède, en juillet 1814, à son père *Saadet-Ali*.

Hyderabad (*le Nizam*) : *Mirzâ* SEKANDER-DJAH, depuis le 6 août 1803.

Dehli : AKBAR-SCHAH.

Guzerate : *Feth-Singh* GUIKOVAR, depuis 1813.

Malwah : MOLHAR-RAO, depuis le 27 octobre 1811.

Satarah : NAR-NARAÏN.

Nagpour : ROGODJI III, depuis le 25 juin 1818.

Bopàl : le visir *Mohammed*, mort le 17 mars 1816, laissa un fils qui lui succéda sous tutelle.

Bundelkound : BINAGAK-RAO.

Maïsour : KRICHNA-OUDIAVER, depuis 1799.

Travancor : RAM *Radja*, né le 16 avril 1813 ; sous tutelle.

Karnâtik : *Gholâm* MOHAMMED-GHOUS, succède à son père *Emir-Djah-Bahadero*, le 23 décembre 1825.

Assam (au-delà du Gange) : BIRDJINÂTH-KAMAR, né en 1775, règne, depuis la paix de *Yandabou*, du 24 février 1826, sous la tutelle anglaise.

ÉTATS

INDÉPENDANS DE L'ANGLETERRE.

Le Scindiah (Mahrattes) : DEVLET, ou HINDOU-RAO, depuis 1798, décédé le 21 mars 1827 ; un de ses parens, MOUKT-RAO, prit, en lui succédant, le titre de *Maharadja-Ali-Djah* DJUNKADJI-RAO *Sindhia-Behader* (le 18 juin).

Seiks : *Maharadja* RUNDJIT-SINGH *Behader*, depuis 1795 ; il a conquis une partie de l'Afghanistân.

Sindhy : ce pays était gouverné par trois frères de la tribu des *Talpouris*, de la race des *Béloutchis*. Ils prennent le titre d'*émir*. L'aîné et le principal émir, MIR-GHOLAM-ALI, est mort en 1812 ; il a été remplacé par ses deux fils, qui gouvernent conjointement avec ses deux frères : on ignore leurs noms.

Nepâl : *Radjindra* BIKRAM-DJAH, né en 1813, succède à son père *Ghourban-djaudh Bikram ah sah*, le 20 novembre 1816.

ÉTATS

AU-DELÀ DU GANGE.

Birmans : *N*......, âgé de 43 ans, succède à son grand-père *Minderadji-Praou*, en 1819; il réside actuellement dans la ville d'Ava. *Alompra* fonda cette dynastie au milieu du siècle passé.

Kassai ou Kathi, dépendant de l'empire des Birmans : GHAMBÎR-SING, réside à Munnipour.

Pégu, dépendant des Birmans : vice-roi, MAONG-KIANG.

Siam : KROMA-CHIATT, âgé de 41 ans, succède à son père le 20 juillet 1824.

Cochinchine : le roi actuel, dont les années de règne portent le titre honorifique de MING-MING (destin illustre), succéda, au mois de février 1820, à son père, dont le règne portait le titre de *Kia-loung* (aidé par la fortune).

Sumatra : le *Toanko* (seigneur) PASSAMAN, à Lintoou; le *Toanko* NORINCHI, de Loubou-Agam; le *Toanko* ALLAHAN-PANDJANG.

Java : MANGKA-BOUVANA-SEPOU, couronné par les Hollandais en 1826. Usurpateur, *Dipo Nagoro*.

CHINE.

Le nom de la dynastie régnante, d'origine mandchoue, est *Tai-thsing* (la très-pure). En Chine, on ne

connaît pas le nom de l'empereur régnant. Celui qui occupe actuellement le trône est le second fils de son prédécesseur, mort le 2 septembre 1820, et portait auparavant le nom de *Mian-ning*. Il donna à son père le titre posthume de *Jin tsoung jwui hoang ti*, c'est-à-dire, *l'auguste et sage empereur, le compatissant prédécesseur*. Le titre honorifique des années du règne du monarque actuel est, en chinois, TAO-KOUANG ; et, en mandchou, DOROI-ELDENGGHE, *éclat de la raison*.

JAPON.

Le *koubo* (empereur) règne depuis 1804. Le public ignore son nom durant sa vie. L'année 1811 était la huitième du *nengo* (titre honorifique des règnes) BOUNWA (en chinois, *Wen-houa*).

Mémoire sur quelques Inscriptions puniques, par M. QUATREMÈRE, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1).

DANS le cours de l'année 1820, M. Humbert, revenant de Tunis, après un voyage de plusieurs années, rapporta, entre autres objets précieux, quatre pierres offrant des inscriptions phéniciennes ou puniques. Ces monumens, achetés par S. M. le Roi des Pays-

(1) Lu à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, le 16 février 1827.

Bas, furent déposés dans le musée de la ville de Leyde. Bientôt après, M. Humbert publia la gravure de ces quatre pierres, et y joignit la copie d'une inscription bilingue, offrant à-la-fois des caractères puniques, et des caractères, non pas celtibériens, mais probablement africains. Cette inscription, trouvée dans les ruines de la ville de Thugga, avait été découverte, en 1631, par un voyageur provençal, Thomas d'Arcos (1); et le comte Camille Borgia l'a fait, pour

(1) L'abbé Barthélemy, *Académie des inscr. et belles-lettres*, t. XXX, p. 425. Thomas d'Arcos, originaire d'Espagne, était né en Provence, dans la ville de la Ciotat, l'an 1568. Cet homme, distingué par la variété de ses connaissances, et avide d'en acquérir de nouvelles, entreprit plusieurs voyages dans l'Orient, et s'attacha par-tout à observer la nature, et à recueillir tout ce qui pouvait contribuer aux progrès des sciences ou des lettres. (V. M. Fauris de Saint-Vincens, *Lettres à M. Millin*, insérées dans le *Magasin encyclopédique*, septembre 1806 et mai 1815.) Ayant eu le malheur d'être pris par un corsaire de Tunis, il fut conduit dans cette ville, où il resta captif l'espace de deux ou trois années. Au bout de ce terme, il avait payé sa rançon, et rien ne semblait plus devoir s'opposer à son retour en Europe, lorsque ses amis apprirent avec surprise et indignation qu'il venait de prendre le turban. (*Lettres de Peiresc, Magas. encycloped.* mai 1815, p. 41, 42.) Il paraît que d'Arcos, quoique sexagénaire, s'était épris des charmes d'une belle mauresse, et que cette passion avait causé son apostasie. (*Lettr. de Peiresc*, p. 58.) Le nouveau sectateur de Mahomet adopta dès-lors le nom d'*Osman*. Le célèbre Peiresc avait trouvé dans d'Arcos un correspondant aussi éclairé qu'infatigable, et lui avait dû l'envoi d'une foule d'objets curieux dans divers genres. Quoique révolté de la conduite de ce renégat, il ne laissa pas, jusqu'à sa mort, d'entretenir avec lui une correspondance directe ou indirecte. J'ai trouvé, parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, des lettres adressées à Peiresc par d'Arcos, et dans lesquelles celui-ci exprime vivement les remords que lui faisait éprouver son crime, et où il proteste que ses sentimens n'étaient nullement changés, et que sous

la première fois, connaître en Europe, par un dessin pris sur les lieux. Enfin, un savant bien avantageusement connu par ses travaux sur la littérature orientale, M. Hamaker, fit imprimer, en 1822, une dissertation fort érudite, dans laquelle il proposa une interprétation des différentes inscriptions gravées sur ces monumens.

Comme mon opinion sur plusieurs points ne s'accorde pas avec celle de M. Hamaker, je vais donner ici une explication nouvelle qui, si je ne me trompe,

---

l'habit d'un musulman, il portait le cœur d'un chrétien. D'Arcos avait composé, entre autres ouvrages, une Histoire des Ottomans (*Lettres de Th. d'Arcos*, extraites du *Magas. encyclopéd.* septembre 1806, p. 42, 43), une Relation de l'Afrique, dont le manuscrit avait été adressé par lui à Peiresc, et qui paraît avoir été remplie d'observations curieuses. (*Lettres de d'Arcos*, p. 27, 31, 33, 35, 37. *Lettres de Peiresc*, p. 43, 47, 72, 81, 82, 87, 90, 95, 96, 97 et suiv. 124, 127, 128, 161.)

Ce voyageur avait découvert, à quatre journées de Tunis, un édifice qui portait une inscription en caractères puniques (*Ib.* p. 37, 40, 50, 51, 75). Il en envoya une copie à Peiresc; mais celui-ci desirait quelque chose de mieux: il ne voulait pas que d'Arcos, comme il le lui avait offert, enlevât l'inscription. Il se faisait un scrupule de dégrader en pure perte un bâtiment qui avait bravé les efforts du temps, et, en outre, d'exposer la pierre aux hasards d'un voyage long et dangereux. Il desirait seulement obtenir un calque exact de l'inscription, et, pour cet effet, il proposait deux moyens: ou de prendre une empreinte en plâtre, ou d'employer un autre expédient, qui se recommande par son extrême simplicité. Il consistait à appliquer sur la pierre des feuilles de papier mouillé, simples ou doubles, suivant l'épaisseur du papier; puis de le presser légèrement avec le doigt et un linge de manière à y faire imprimer la figure des caractères, et d'attendre, pour le retirer, qu'il fût à-peu-près sec. (*Ib.* p. 37, 39, 40, 88, 89, 108, 109, 110, 111.) J'ignore si d'Arcos suivit de point en point le conseil de Peiresc et transmit à ce savant l'empreinte qu'il attendait avec la plus vive impatience.

réunit un assez grand degré de probabilité. Avant d'exposer sur ce sujet mes idées particulières, je dois dire un mot des monumens en eux-mêmes. Chacune des pierres présente la forme d'un carré oblong, et se termine par une pointe pyramidale. Sur chacune on voit sculptée une main levée et ayant les doigts étendus. Ce symbole, qui se retrouve sur quelques monumens grecs et latins, et qui, comme l'a prouvé notre savant confrère M. Mongez, exprime une imprécation, une invocation aux dieux vengeurs ou infernaux, a ici un objet bien différent, celui d'indiquer un vœu adressé à une divinité. Il nous retrace cette expression si fréquente chez les écrivains hébreux, *étendre ses mains vers Dieu*, pour dire, *lui demander sa protection, implorer son appui*. Outre cette main et d'autres ornemens de fantaisie, l'une des pierres offre la figure d'un cheval; une autre, un mouton; la troisième, un vase. Si je ne me trompe, ces différentes représentations désignent l'objet que les auteurs de ces monumens promettoient d'offrir aux dieux à qui ils adressaient leurs vœux. Après ces détails préliminaires, je passe aux explications que donne M. Hamaker. Si l'on en croit ce savant, la première inscription doit être traduite de cette manière:

Dominæ nostræ Tholath, et domino nostro, hero nostro, domino clementiæ Tholad, propter sectionem uvarum (vel mistionem musti) Hassobed filius Abiam votum (vel ex voto).

La seconde est conçue en ces termes:

Dominæ nostræ Tholath..... et hero nostro,

domino Thammouz Tholad, qui colitur hoc loco, propter sectionem uvarum (vel mistionem musti), in agro? qui hic (est).

La troisième et la quatrième inscription, qui sont très-frustes, offrent seulement ce peu de mots :

. . . Et hero, domino clementiæ Tholad, Ebed-Moneni filii Hamithal filii Ebed-Baali ;

et

Domino clementiæ Thōlad. . . . domino Gabalæ?

Ces interprétations, si je ne me trompe, présentent quelque chose de peu naturel ; et, d'ailleurs, il est douteux que les mots phéniciens lus par M. Hamaker offrent réellement le sens qu'il leur attribue.

Je crois donc pouvoir hasarder une autre explication, qui aura du moins le mérite d'une extrême simplicité.

Voici de quelle manière je lis la première inscription :

לרבתן תלת ול
בעלן לאדנן ב
עלחמן אש נד
עבד עשתרת
הספר בן עבד מלקר

et je traduis ainsi :

Dominæ nostræ Thalath, et domino nostro, hero nostro, Baal-Hamman, hoc quod vovit Ebed-Aschtoret, (servus Astartes) scriba, filius Ebed-Milkar (servi Milcaris).

Je lis ainsi la seconde :

לרבתן תלת ו
לאדנן בעל חמן
אש נדר עבד אשמן
בן עבד עשתרת בן
עבד אשמן

c'est-à-dire :

Dominæ nostræ Thalath, et domino nostro Baal-Hamman, hoc quod vovit Ebed-Aschmun (servus Aschmuni), filius Ebed-Aschtoret (servi Astartes), filii Ebed-Aschmun (servi Aschmuni).

Je lis ainsi la troisième :

...ולאדנן ב
...חמן אש נדר עבד מלך בן
חשמן בן עבדבעל

c'est-à-dire :

(Dominæ nostræ Thalath) et domino nostro Baal-Hamman, hoc quod vovit Ebed-Molek (servus Molochi) filius Haschmani, filii Ebed-Baal (servi Baali).

Enfin, la quatrième n'offre que ce peu de lettres :

...חמן אש נ...
...דבעל בן
...בן

c'est-à-dire :

..*(Domino nostro Baal) Hamman, hoc quod vovit Ebed-Baal, filius.....filii....*

Je dois maintenant entrer dans quelques détails qui serviront tout-à-la-fois et à justifier l'interprétation que je propose, et à jeter quelque jour sur le sens de l'inscription.

Le nom de *Thalath*, qui se lit sur chacune de ces pierres, appartient à une divinité qui paraît avoir tenu un rang distingué dans la mythologie des Phéniciens et des Carthaginois. Sur l'inscription gréco-phénicienne trouvée à Athènes par feu Akerblad, ce nom correspond à celui de Diane Ἄρτεμις. D'après ce rapport, un savant distingué, M. le baron Silvestre de Sacy, crut trouver de l'analogie entre ce mot et l'épithète Τρίμορφος, *tergemina*, donnée à Diane. Mais ce rapprochement ingénieux ne saurait, ce me semble, être admis. En effet, la forme תלת, qui appartient aux langues syriaque, chaldaïque et arabe, ne se trouvait point dans la langue phénicienne, qui, autant que nous en pouvons juger par les débris que le temps nous en a conservés, était parfaitement conforme à l'idiome des Hébreux. En effet, nous voyons que, dans le prophète Isaïe (ch. 18, v. 19), la langue hébraïque est nommée *la langue de Canaan*, שְׂפַת כְּנַעַן. Or ce dernier mot désignait le pays auquel les Grecs ont donné le nom de *Phénicie;* et cette assertion est confirmée par les légendes de plusieurs monnaies phéniciennes. Saint Augustin (1) nous apprend que les paysans de son diocèse se désignaient eux-mêmes

(1) *Epistolæ ad Romanos expositio*, t. III, col. 932, ed. Benedictin.

par le nom de *Chanani* (Cananéens). Et, pour me renfermer dans le mot qui fait l'objet de cette discussion, S. Augustin rapporte qu'ayant entendu un paysan de son diocèse prononcer le mot *salus*, il lui demanda quel en était le sens, et que cet homme répondit qu'il désignait le nombre trois (1). Or, il est aisé de reconnaître ici le mot hébreu שָׁלֹשׁ. Quant au nom *Thalath*, je vais proposer ici une conjecture que je soumets à mes lecteurs avec une extrême défiance. Polybe nous apprend (2) que, dans la ville de Carthagène, chef-lieu des établissemens carthaginois en Espagne, il se trouvait plusieurs collines qui portaient des temples, dont l'une était consacrée à Vulcain, une autre à Saturne, et la troisième à *Alete*, auquel on attribuait la découverte des mines d'or, et qui avait, en mémoire de ce bienfait, reçu les honneurs divins. Mais, je le demande, cette déification de simples mortels entrait-elle bien dans le système de la mythologie phénicienne? J'oserais ne pas le croire. D'ailleurs, quand on admettrait la réalité du fait, il n'en serait pas moins vrai que le personnage déifié ne pouvait être compté que parmi les divinités du second rang, et il est peu probable que l'on eût consacré en son nom un des principaux temples élevés dans une ville aussi importante que Carthagène, l'émule de Carthage. Ne pourrait-on pas supposer d'abord qu'il faudrait restituer un T devant le nom d'*Alet*, et ensuite que Polybe aurait été trompé

---

(1) *Augustin.* loc. laud.

(2) *Histor.* lib. x, cap. 10, t. III, p. 208, ed. Schweighæuser.

par des rapports peu exacts sur la divinité que l'on invoquait dans le temple susdit, et qui était peut-être cette grande déesse nommé *Talet*, si révérée par les Carthaginois. Du reste, ces collines sur lesquelles s'élevaient des temples somptueux, nous rappellent ces hauts lieux במה dont il est si souvent fait mention dans le texte hébreu de la Bible, et par lesquels on entendait ces chapelles bâties sur des monticules et consacrées quelquefois au culte du vrai Dieu, mais plus souvent à celui des idoles.

Le mot *Baal Hamman* désigne une divinité qui se trouve également nommée dans une inscription phénicienne trouvée à Malte, et dont la copie appartient à notre académie. Je remarquerai, à cette occasion, que ce mot, si je ne me trompe, sert à expliquer une expression hébraïque dont on n'avait pas encore bien fixé le sens. On trouve plusieurs fois, dans le texte de la Bible, le mot pluriel חמנים, que les interprètes ont rendu par *aprica loca*, *apricationes*, *simulacra*, *imagines solis*, *statuæ subdiales*, *genii*, *idola*. Si l'on fait réflexion que les Hébreux sont dans l'usage de mettre au pluriel les noms des divinités étrangères, qu'ils disent également בעלים, *les Baals*, עשתרות, *les Astartés*, on se persuadera sans peine qu'ils ont pu employer d'une manière analogue le nom חמן, qui désignait un des principaux dieux adorés chez les Phéniciens, et que ce mot, au pluriel, désignait les divinités qui avaient quelque rapport avec Baal-Hamman, ou, en général, les idoles.

Le mot אש, que nous offre chacune de nos inscrip-

tions, se trouve également sur la fameuse inscription de Malte, qui a exercé la sagacité de l'abbé Barthélemy et de plusieurs autres savans. J'avais d'abord souscrit sans réserve à l'opinion de Bayer, qui voyait dans ces deux lettres le mot hébreu איש, qui signifie *homo*, et ensuite *quisque*. Cette interprétation me semblait d'autant plus heureuse, que, sur le monument de Malte, deux frères adressent en commun un vœu à la divinité. Il était donc naturel qu'ils s'exprimassent ainsi : *Chacun de nous a fait cet acte religieux.* Mais l'inscription que nous avons sous les yeux dément cette explication, puisqu'elle n'offre que le nom d'un seul homme. Je crois donc reconnaître dans le mot אש le *qui* relatif; et, si je ne me trompe, nous avons ici une leçon qui tient le milieu entre la forme entière אֲשֶׁר et la forme abrégée שֶׁ, qui se trouve souvent dans le texte hébreu de la Bible.

On s'apercevra facilement que j'ai cru pouvoir restituer une lettre, un *resch*, qui, si je ne me trompe, a été effacée, soit à la fin de la troisième ligne, soit au commencement de la quatrième ligne de la première inscription; et j'ai pour garant de la vérité de ma conjecture le texte des trois autres inscriptions et le sens de la phrase.

Quant au mot מלקר, que je lis dans la dernière ligne de la première inscription, il désigne, je crois, cette divinité carthaginoise dont le nom se retrouve dans celui des généraux Hamilcar, Bomilcar. On peut supposer avec vraisemblance que le mot *Milkar* n'est qu'une légère altération du mot מלקרת *Melkart*, que

nous trouvons sur l'inscription de Malte, et qui désignoit une des principales divinités phéniciennes.

On pourrait encore proposer ici une autre conjecture. En lisant עבר מלך, ainsi que dans l'inscription suivante, on supposerait que le *resch* qui termine le mot est celui qui devait se trouver à la fin de la troisième ligne, et que le sculpteur, faute de place, aurait rejeté à la fin de l'inscription.

Dans un mémoire que j'ai lu, il y a quelques années, à l'Académie des belles-lettres, et qui contient une nouvelle explication de quelques inscriptions phéniciennes, j'ai exposé les raisons qui m'engageaient à lire *Ebed-Molek* (le serviteur de Moloch), et non pas *Ebed-Melek* (le serviteur du roi).

Je n'ai pas besoin d'entrer dans d'autres détails sur les inscriptions suivantes. Je ferai seulement observer que le mot *Aschmun* אשמן, qui entre dans la composition du nom *Ebed-Aschmun* (le serviteur d'Aschmun), désignait ici une divinité de la mythologie des Syriens, des Phéniciens et des Égyptiens.

Je dois ajouter, et le lecteur en fera facilement la remarque, que, pour donner l'interprétation qu'on vient de lire, j'ai été obligé de restituer ou de modifier plusieurs formes de lettres que la négligence du graveur ou celle du dessinateur a altérées d'une manière sensible et jusqu'à les rendre méconnaissables; mais quiconque voudra prendre la peine de comparer ensemble ces différentes inscriptions, ne m'accusera pas d'une hardiesse téméraire. Il est certain que l'extrême imperfection des copies des inscriptions phéni

ciennes forme un obstacle presque insurmontable pour l'explication de ces monumens. Quand on réfléchit que les alphabets orientaux les mieux écrits présentent quantité de lettres qui se ressemblent presque entièrement, et qui ne diffèrent que par une nuance à-peu-près imperceptible, on sentira combien il est difficile d'éviter les méprises, lorsqu'on n'a sous les yeux que des représentations informes, dessinées et gravées avec une extrême négligence. Que l'on réfléchisse qu'il suffit de se tromper sur la valeur d'une seule lettre, lorsque cette lettre est répétée plusieurs fois, pour manquer tout-à-fait le sens de l'inscription. C'est ainsi que l'abbé Barthélemy, ayant pris sur le monument de Malte un *schin* pour un *hé*, se trouva réduit à proposer des conjectures peu vraisemblables, et que la gloire de découvrir la véritable interprétation fut réservée au chanoine Perez Bayer.

Maintenant je dois répondre à une objection que ne manquera pas de faire naître la lecture de ces observations. Est-ce bien la peine, dira-t-on, de se fatiguer à déchiffrer des inscriptions phéniciennes, pour y apprendre qu'un personnage obscur, fils d'un personnage non moins inconnu, a adressé un vœu à une ou à plusieurs divinités carthaginoises ? Je conviens facilement qu'un pareil résultat n'offre rien de bien intéressant, et les autres monumens découverts jusqu'à présent ne sont autre chose que des pierres votives ou des épitaphes assez insignifiantes. Mais s'ensuit-il de là qu'il faille décourager par un dédain superbe ceux qui se livrent à des recherches encore si peu

fructueuses? J'oserai ne pas le croire. En effet, ces inscriptions nous offrent d'abord des noms de divinités sur lesquelles les auteurs de l'antiquité ne nous ont transmis aucun renseignement. En second lieu, nous y trouvons des noms d'hommes, à la vérité assez obscurs, mais dont les homonymes ont quelquefois joué dans l'histoire un rôle brillant. Or, ces inscriptions indigènes ne peuvent manquer de nous offrir la véritable orthographe de ces noms, qui ont été souvent altérés par les transcriptions qu'en ont faites les auteurs grecs et latins.

Les noms que nous lisons sur les monumens phéniciens peuvent nous fournir, ou de nouvelles lettres, ou des variétés des lettres déjà connues. Et certes, nous ne perdrions pas notre temps, si nous pouvions former un alphabet qui offrît, dans une série aussi complète que possible, tous les caractères phéniciens, avec les modifications qu'ils avaient dû recevoir suivant les différentes époques et les différentes contrées où ils furent en usage.

S'il fallait rejeter avec mépris les monumens phéniciens, à raison du peu d'utilité qu'ils présentent lorsqu'on les considère isolément, il faudrait envelopper dans la même prescription les plus anciennes inscriptions grecques, dont l'objet, pour l'ordinaire, est à-peu-près insignifiant, et que les savans ne laissent pas de rechercher et de conserver avec un respect religieux.

Les monumens de Nakschi Roustam n'offrent également, avec des noms propres, qu'un très-petit nombre de mots.

Si les inscriptions phéniciennes ont été, jusqu'à ce moment, déchiffrées d'une manière imparfaite, et si les interprétations qu'en ont données les savans offrent souvent les plus grandes disparates, faut-il s'en étonner, et tourner pour cela en ridicule des efforts quelquefois peu heureux, mais toujours louables? Si l'on réfléchit au petit nombre de monumens que nous avons sous les yeux, à l'imperfection des copies, au défaut de secours que pourraient offrir des inscriptions bilingues, au peu de connaissance que nous avons encore des formes de la langue phénicienne, et des différences que devait présenter le dialecte de Carthage, on sentira que, dans cette carrière, les premiers pas ne peuvent se faire sans que l'on bronche souvent ; que des savans de différens pays, s'exerçant sur les mêmes monumens, chacun pourra redresser en quelque point ses devanciers ; et que de ces travaux successifs, continués dans l'intérêt de la science, naîtront enfin des interprétations complètes, et qui ne donneront plus aucune prise à la critique. Il faut penser que des monumens isolés, n'offrant que les mêmes noms ou un très-petit nombre de mots, ne peuvent, à beaucoup près, suffire pour révéler le génie d'une langue peu connue, et qu'il ne faut quelquefois que la découverte d'un seul monument, pour renverser complètement des hypothèses qui paraissent ingénieuses et soutenues par l'échafaudage d'une vaste érudition.

Si nous examinons les progrès qu'on a faits dans d'autres littératures, dont les monumens sont bien plus nombreux que les phéniciens, on se convaincra

qu'il était peut-être difficile, relativement à ces derniers, d'aller plus loin qu'on ne s'est avancé jusqu'ici.

Considérons, par exemple, les inscriptions étrusques, qui ont été l'objet des doctes et nombreux travaux des Bourguet, des Maffei, des Gori, des Passeri, et surtout du savant abbé Lanzi. En comparant ensemble les explications si différentes, et souvent si opposées, que ces hommes estimables ont données des mêmes monumens, n'est-on pas forcé de convenir que la langue étrusque et les différens dialectes de l'antique Italie nous sont à-peu-près inconnus? Je ne parle pas même ici des inscriptions tracées en lettres étrusques ou autres, dont la valeur est quelquefois encore un objet de controverse : mais qu'il me suffise d'indiquer ces belles tables de Gubio écrites en lettres latines parfaitement formées, et dont cependant les inscriptions offrent encore une véritable énigme.

Les médailles phéniciennes, attendu la briéveté de leurs légendes, présentent plus de difficulté que les inscriptions. D'ailleurs, elles offrent souvent ou des noms de villes obscures, ou, pour celles qui sont mieux connues, des noms indigènes qui n'ont aucun rapport avec les dénominations employées par les écrivains grecs et latins. En outre, plusieurs de ces légendes, quoiqu'elles soient écrites en caractères phéniciens ou puniques, offrent peut-être des mots appartenant aux langues des Numides, des Gétules ou d'autres peuples africains ou espagnols.

Mais si les monumens phéniciens recueillis jusqu'à présent n'offrent en eux-mêmes qu'un bien faible in-

térêt, faut-il conclure de là que l'on ne puisse en découvrir de plus importans? On peut supposer, avec toute vraisemblance, que les Phéniciens et les Carthaginois, qui avaient étendu si loin leur empire et leurs colonies, avaient, à l'instar des autres peuples, fait graver des décrets publics, des traités de paix, et d'autres actes importans que leur orgueil national devait s'attacher à transmettre à la postérité. Je citerai, en ce genre, outre les colonnes vues par Procope, et qui rappelaient l'arrivée des Cananéens dans cette partie du monde, l'inscription punique et grecque que le célèbre Annibal déposa dans le temple de Junon Lacinière, et qui contenait un précis des exploits guerriers de cet illustre général (1). Je crois pouvoir y ajouter le Périple d'Hannon, appendu à Carthage dans le temple de Saturne; car je ne saurais souscrire à l'opinion de Campomanes (2), qui croit que ce monument précieux a été primitivement écrit en grec. Je conviens sans peine que ce dernier idiome était connu, parmi les Carthaginois, des hommes d'un rang distingué qui s'adonnaient à des études littéraires ou à des travaux diplomatiques; mais je doute beaucoup que les marins de Carthage se piquassent d'une grande érudition; et, comme c'était pour eux principalement que le périple était écrit, il avait dû être rédigé, non pas dans un idiome savant, mais dans la langue vulgaire.

---

(1) Livii *Historiæ*, lib. XXVIII, cap. 46.
(2) *El Periplo de Hannon illustrado*, p. 15 et suiv.

Ces peuples avaient également une littérature. Si l'on se rappelle l'ouvrage de Sanchoniathon, les annales de Tyr citées par Josèphe, les livres de Magon sur l'agriculture (1), les ouvrages en langue punique attribués à Hiempsal, roi de Numidie (2), on se convaincra que les Phéniciens et les Carthaginois, quoique livrés presque exclusivement au commerce, à la marine et à la guerre, ne négligeaient pas l'étude de l'histoire et de la littérature.

Ces ouvrages, et bien d'autres encore, sont probablement perdus pour toujours : mais enfin un hasard heureux et imprévu peut amener quelques découvertes inattendues, qui donnent à l'étude des monumens phéniciens et une marche plus assurée, et des résultats plus importans.

Dans la seconde partie de ce mémoire, je donnerai mes observations sur l'inscription bilingue publiée par M. Hamaker.

Fragmens d'un ouvrage intitulé Considérations sur les Peuples et les Gouvernemens de l'Asie, *traduit du danois.*

On annonce, comme devant paraître incessamment, la traduction d'un ouvrage écrit originairement en danois, et qui contient des considérations sur les gouvernemens

---

(1) Columela, *de Re rusticâ*, lib. 1, cap. 1. — Plinii *Historia natur.* XVIII, 5, t. VI, p. 28, ed. Franz.

(2) Salustii *Bellum Jugurthinum*, cap. 17.

asiatiques et l'esprit de la civilisation orientale. Nous en détachons les fragmens suivans, qui pourront intéresser nos lecteurs par leurs rapports à des événemens récens auxquels l'auteur, qui écrivait il y a trois ans, n'avait certainement pas songé.

. . . .

. . . .

La décadence de l'islamisme n'a laissé subsister, dans les parties de l'Asie qui touchent à l'Europe, que des états sans ressort et des trônes privés d'appuis. Leur faiblesse actuelle ne saurait faire oublier leur splendeur passée. Mais quoiqu'il y ait bien quelque chose à réformer dans les jugemens qu'on porte aujourd'hui sur les successeurs des califes et des sofis, d'Haroun-alraschid et de Saladin, sur les descendans des Arabes qui ont conservé les sciences de la Grèce, et des Maures qui ont introduit la galanterie dans l'occident, j'aime mieux porter mon attention sur ces contrées dont on peut encore étudier sans prévention l'état moral et la constitution politique: l'Inde, le Tonquin, le Japon. A moins de dire du bien des Turks, des sujets de Feth-Ali-schah ou du pacha Mohammed-Ali, on ne voit pas qu'il y ait rien de bien neuf à apprendre au sujet de ces peuples, qui vivent d'ailleurs trop près de nous pour que chacun ne se croie pas en droit de les juger par soi-même, ou tout au plus en consultant la gazette d'Augsbourg et les correspondances de Trieste et d'Odessa. Trois mois de séjour à Constantinople ou à Smyrne, huit jours au Kaire ou à Tunis, ont mis des milliers de personnes en état

de n'avoir besoin d'aucun secours pour raisonner sur les nations musulmanes. Les nations au sujet desquelles on peut attendre encore quelques renseignemens intéressans, sont celles qui habitent bien loin, qu'on visite rarement, dont les journaux ne parlent presque jamais, et qui, par conséquent, sont à-peu-près inconnues de ceux qui ne sentent pas le besoin de recourir à d'autres sources d'instruction.

C'est après avoir traversé l'Indus, qu'on entre dans des contrées où s'est conservée cette empreinte native que n'ont pu effacer dans la réalité, ni dénaturer à nos yeux, les efforts et la persévérance des Occidentaux à les parcourir, à les subjuguer, à les dépouiller et à les décrire. Là se trouvent encore les disciples de ces Brahmanes dont aujourd'hui, comme au temps d'Alexandre, on vante la sagesse sur parole, et dont le mérite le plus incontestable est d'avoir su revêtir des idées communes des formes les plus extravagantes.

Là, trente nations auxquelles l'usage a attribué la dénomination d'*Hindous,* ont obtenu, d'une troupe de marchands chrétiens qui les a assujetties, l'autorisation provisoire d'adorer les idoles et de brûler vives les femmes qui ont eu le malheur de perdre leurs époux, à la charge de reconnaître comme suzerains quelques maisons de commerce de la cité de Londres, et d'alimenter de matières premières les filatures de Birmingham et de Manchester. Au-delà du golfe de Bengale sont les Barmans, qui couvrent de lames d'or des colosses de divinités et d'animaux, des ponts,

des tours et des monastères entiers. Ces peuples, dont la dévotion magnifique et la somptueuse idolâtrie ne pouvaient manquer d'exciter l'intérêt de leurs voisins du Bengale, viennent de recevoir de ceux-ci une leçon de tactique et de diplomatie européennes, et n'ont recouvré leurs bonnes grâces que par le sacrifice de quatre ou cinq provinces. Sur le rivage opposé de la presqu'île, l'empire annamitique doit à quelques missionnaires et officiers venus de France, de posséder des flottes, des troupes régulières et des places fortifiées, et peut, grâce à cet accroissement de puissance, subsister encore quelque temps, à moins que les Barmans qui les séparent encore des possessions britanniques, ne s'avisent d'avoir de nouveaux différens avec les dominateurs de l'Hindoustan, et de se raccommoder au même prix avec le gouvernement de Calcutta. Nous ne parlerons pas des grandes îles de l'Archipel oriental, parce que l'industrie européenne n'y a laissé subsister de la civilisation indigène que ce qui était rigoureusement nécessaire à la récolte du camphre et de la noix muscade. Mais nous irons au bout du monde, admirer, dans les îles japonaises, le plus sage de tous les états de l'Asie, un peuple qui, après avoir mûrement pesé ce qu'il avoit à gagner à la fréquentation des Européens et ce qu'il pouvait en appréhender, s'est décidé prudemment à leur fermer tout accès dans ses ports, à les exclure de ses comptoirs; mesure qui peut être déclarée préjudiciable aux intérêts de nos commerçans et à la curiosité de nos philosophes, mais qu'il est difficile de blâmer, quand on voit comment

a été récompensée l'hospitalité des habitans de l'Hindoustan, de Ceylan, de Java, de Sumatra et de toutes les contrées où l'on a fait un bon accueil aux navigateurs partis des ports du Portugal, de la Hollande et de la Grande-Bretagne.

Il reste l'empire chinois, vaste agrégation d'états et de nations de toute race, qui est, depuis trois mille ans, à l'autre extrémité de notre continent, ce que furent dans l'occident Rome pendant quatre siècles, et l'empire de Charlemagne durant la vie d'un homme, un centre de puissance, d'influence politique et de supériorité intellectuelle. Là, nous observons un spectacle nouveau, des gens de lettres d'accord entre eux et s'entendant paisiblement pour assurer la subsistance de deux ou trois cents millions d'hommes. C'est le seul état asiatique qui offre encore un principe de durée et des garanties de stabilité; car, malgré les vœux et les menaces de certains diplomates de mauvaise humeur, et de quelques géographes ambitieux à qui les conquêtes ne coûtent rien, il n'y a pas d'apparence que la Chine puisse de sitôt être démembrée par les marchands de thé de Canton ou envahie par les troupes légères de la Moscovie: double événement qu'on regarderait pourtant à Londres et à Pétersbourg comme infiniment avantageux aux progrès de la civilisation.

Je n'ai rien dit, dans ce tableau rapide, ni du Tibet, pays que les disciples de Bailli et de Volney avaient pris si fort en recommandation, parce qu'ils le croyaient civilisé depuis une époque bien plus

ancienne que le déluge universel, et qui s'est trouvé n'avoir, à l'examen, que l'avantage de posséder les plus hautes montagnes du globe et les chèvres les mieux pourvues de duvet; ni de cette Tartarie qu'on appelle encore, sur nos cartes, *indépendante,* quoique depuis une centaine d'années elle dépende de la Chine et de la Russie. Ces vastes régions d'où sont sortis tant de fléaux du genre humain, ont été à leur tour envahies par leurs anciens vassaux, et partagées à l'amiable entre les deux hautes parties contractantes, sans que qui que ce soit en ait souffert, si ce n'est la population indigène, qu'en quelques circonstances on a été obligé d'exterminer, et sans que nos politiques ni même nos géographes aient daigné s'en apercevoir. L'Europe ne s'informe pas de ces bagatelles, et c'est la nouvelle édition de l'Atlas russe qui nous a appris, l'année dernière, qu'une contrée plus grande que la France venait d'être réunie au gouvernement de Sibérie, non par un traité ou par une armée, mais par un ingénieur-géographe, qui a tracé une ligne de carmin tout autour de la partie du pays des Kirghis qui s'est trouvée placée à la portée de son pinceau et à la convenance de ses supérieurs.

. . . .

. . . .

L'Asie est le domaine des fables, des rêveries sans objet, des imaginations fantastiques : aussi, quelles étonnantes variations, et, on peut le dire, quelle déplorable diversité n'observe-t-on pas dans la manière dont la raison humaine, privée de guide et livrée à ses

seules inspirations, a tâché de satisfaire à ce premier besoin des sociétés antiques, la religion! S'il est peu de vérités qui n'aient été enseignées en Asie, on peut dire, en revanche, qu'il est peu d'extravagances qui n'y aient été en honneur. La seule nomenclature des cultes qui, tour à tour, ont prévalu dans l'Orient, attriste le bon sens et effraie l'imagination. L'idolâtrie des Sabéens, l'adoration du feu et des élémens, l'islamisme, le polythéisme des Brahmanes, celui des Bouddhistes et des sectateurs du Grand-Lama, le culte du ciel et des ancêtres, celui des esprits et des démons, et tant de sectes secondaires ou peu connues, enchérissant l'une sur l'autre en fait de dogmes insensés ou de pratiques bizarres, ne donnent-elles pas l'idée d'une assez grande variété sur un point assez important? et que peut-il y avoir de fixe et d'arrêté dans la morale, les lois, les coutumes, quand on voit ainsi vaciller les bases de toute morale, de toute législation et de la sociabilité même? Au reste, ce n'est pas un seul peuple, une race unique en Asie, qu'on aperçoit livrée à ces fluctuations intellectuelles: tous les peuples, toutes les races, ont apporté leur contingent à ce vaste répertoire des folies de notre espèce, et à l'empressement avec lequel on les voit successivement adoptées chez les nations qui ne leur avaient pas donné naissance: on dirait, contre l'opinion commune, que chez ces hommes si obstinément attachés aux idées antiques, le besoin du changement l'emporte sur la force même de l'habitude et sur l'empire des préventions nationales, tellement qu'un système nouveau est toujours bien

venu près d'eux, pourvu qu'il soit en opposition avec le sens commun; car les idées raisonnables ont des allures moins vives et des succès moins prompts: elles ne séduisent, de prime abord, que les bons esprits, et il faut ordinairement bien du temps pour qu'elles jouissent de la même faveur auprès de la multitude.

Les anciens Arabes adoraient les astres, et c'est du sein de cette idolâtrie (la seule excusable peut-être, s'il était permis d'identifier l'artiste avec son plus bel ouvrage), que naquit le réformateur le plus attaché au dogme de l'unité de Dieu, au point qu'on peut seulement lui reprocher d'en avoir outré les conséquences. De nos jours, ces peuples, qui ont imposé le joug de l'islamisme aux Persans par la victoire et aux Turks en cédant à leurs armes, viennent d'essayer un nouveau culte, qui a manqué d'avoir le sort brillant de la religion de Mahomet, et qui l'eût obtenu peut-être s'il n'eût été un peu trop épuré pour triompher de l'Alcoran.

L'antique religion de la haute Asie subit une première réforme au temps de Zoroastre, et varia deux ou trois fois encore entre cette époque et celle de la conquête de la Perse par les Califes. La Chine, évitant un mal par un autre, se préserva long-temps de l'idolâtrie par l'indifférence; et cependant, deux religions principales et quatre ou cinq systèmes philosophiques enseignant des opinions contradictoires, la partageaient déjà du vivant de Confucius. Un troisième culte s'est joint depuis aux deux premiers, et tous trois sont maintenant en possession d'un empire

qui compte pour sujets un tiers de la race humaine. On pense bien que la répartition n'est pas égale, et que, si les esprits cultivés sont attachés aux principes de Confucius, la majorité est acquise à celui des trois qui parle le plus à l'imagination; mais ce qu'on aurait peine à trouver ailleurs, ce sont des gens qui les ont embrassés tous à-la-fois, sans s'embarrasser de les concilier. Le Tibet et le Japon ont aussi reçu de l'Inde cette même religion de Bouddha, ce culte voyageur qui a parcouru le continent et les îles, policé les pasteurs des vallées de l'Himalaya et les cavaliers du Turkestan, et fondé des monastères et des bibliothèques sur les pics inaccessibles du Tibet et dans les déserts sablonneux de la Tartarie. On a désigné le bouddhisme par le nom de *christianisme de l'Orient*; et, à la convenance près, cette exagération exprime assez bien l'importance des services qu'il a rendus à l'humanité.

L'Inde enfin, vaste région qui semble offrir tous les contrastes, rassembler toutes les contradictions, et recéler l'origine de la plupart des opinions des philosophes, l'Inde, qui a vu naître les métaphysiciens les plus subtils et les plus grossiers idolâtres, n'aurait pas eu besoin des étrangers pour faire succéder les unes aux autres les croyances les plus contraires. Elle peut varier sans cesse en puisant toujours dans son propre fonds: la diversité est, pour ainsi dire, dans le caractère de ses habitans; et la seule disposition religieuse qui ne change pas chez eux, c'est l'inclination pour le changement. Les mêmes livres subsistent chez

eux depuis le commencement, mais on les explique de toute sorte de manières ; on y trouve tous les sens que l'on y cherche, et les germes de doctrines diamétralement opposées. Un même passage des mêmes textes classiques veut dire, selon qu'on se plaît à l'entendre, qu'il faut adorer un seul Dieu, qu'il en faut honorer des millions, que tout est Dieu, que Dieu n'est pas ; équivoque téméraire, assertion blasphématoire, si ceux qui la profèrent ne se hâtaient de l'interpréter, en avançant que Dieu n'est rien de ce que nous pouvons concevoir, qu'il est tout ce que nous ne concevons pas, et s'ils ne proclamaient, comme en dépit d'eux-mêmes, la faiblesse de l'homme et la grandeur du Créateur. Les Hindous avaient autrefois fondé l'odieux système des castes ; ils le renversèrent depuis : ils l'ont repris, et s'y montrent plus rigoureusement asservis que jamais. Ceux d'à présent imaginent chaque jour de nouveaux objets de croyance, et grossissent perpétuellement la foule des idoles auxquelles s'adressent leurs dévotions. Le *cholera morbus* obtint, il y a quelques années, les honneurs de l'apothéose, sous le nom de la déesse *Ola Bibi ;* et peut-être les verrons-nous accorder quelque jour à la compagnie des Indes, que le petit peuple du Bengale, qui en entend parler sans cesse et ne la voit jamais, prend pour une vieille dame, puissamment riche et qui habite bien loin, à laquelle il faut beaucoup d'argent, et qui, sans doute, vit bien long-temps à son gré.

La religion et la politique se touchent par-tout et se confondent, en quelque sorte, quand on remonte

vers l'origine des sociétés. A en juger par la tradition, ces deux choses n'en faisaient d'abord qu'une dans les régions orientales de l'Asie, et les gouvernemens n'y ressemblaient guère, il y a quarante siècles, à ce que nous voyons aujourd'hui; on y donnait à l'empire le nom de *Ciel*, le prince s'appelait *Dieu*, et confiait à ses ministres le soin d'éclairer, de réchauffer, de fertiliser l'univers. Les titres donnés à ces ministres bienfaisans et les habits qu'ils portaient répondaient à de si nobles fonctions. Il y en avait un pour représenter le soleil, un second pour la lune, et ainsi pour les autres astres; il y avoit un intendant pour les montagnes, un autre pour les rivières, un troisième pour l'air, les forêts, &c. Une sorte d'autorité surnaturelle était attribuée à tous ces fonctionnaires. L'harmonie d'un si bel ordre de choses n'était guère troublée que par les comètes ou les éclipses, qui semblaient annoncer à la terre une déviation dans la marche des corps célestes, et dont l'apparition, quand elle se renouvelle à la Chine, porte encore de rudes atteintes à la popularité d'un homme d'état. Un système tout semblable paraît avoir été établi très-anciennement en Perse. Mais, dans l'une et dans l'autre contrée, des événemens tout terrestres ne tardèrent pas à dissiper ces brillantes fictions : des guerres, des révoltes, des conquêtes, des partages, amenèrent l'établissement du gouvernement féodal, qui dura, dans l'Asie orientale, sept à huit cents ans, tel à-peu-près qu'il exista dans l'Europe au moyen âge, et qui s'y reproduisit plus d'une fois par l'effet des causes qui l'a-

vaient fait naître. La monarchie prévalut pourtant en général, et finit par obtenir un triomphe complet et définitif; de sorte qu'il arriva à la Chine ce que l'on eût vu en Europe, si les rêves de ceux qui ont aspiré à la monarchie universelle se fussent réalisés, et que la France, avec les deux péninsules, l'Allemagne et les états du Nord, n'eussent formé qu'un vaste empire soumis à un seul souverain et régi par les mêmes institutions. Le contrepoids de la puissance impériale, d'abord assez léger, fut la philosophie de Confucius; elle acquit plus de force au VII.ᵉ siécle, qu'elle s'organisa régulièrement; et il y a maintenant douze cents ans que le système des examens et des concours, dont le but est de soumettre ceux qui ne savent pas à l'autorité de ceux qui savent, a réellement placé le gouvernement dans les mains des hommes instruits. Les irruptions des Tartares, gens fort peu curieux de littérature, ont parfois suspendu la domination de cette oligarchie philosophique; mais elle n'a pas tardé à reprendre le dessus, parce qu'apparemment les Chinois préfèrent l'autorité du pinceau à celle du sabre, et s'accommodent mieux de la pédanterie que de la violence. Des hommes très-habiles, qui ont recherché fort savamment comment le gouvernement chinois avait pu subsister sans altération pendant quatre mille ans, avaient, comme on voit, négligé une précaution indispensable: les raisons qu'ils assignent à ce phénomène sont assurément doctes et bien imaginées; mais le fait dont ils rendent un compte si judicieux n'est pas vrai, et le même malheur n'arrive que trop sou-

vent aux explications philosophiques. Les Chinois ont changé de maximes, renouvelé leurs institutions, essayé diverses combinaisons politiques; et quoiqu'il y ait des choses dont ils ne se sont pas avisés, leur histoire présente à-peu-près les mêmes phases que le gouvernement des hommes a parcourues par-tout ailleurs.

Trouverons-nous au Japon plus de constance et d'uniformité? Pour ne rien dire de l'administration des dieux et des demi-dieux, qui a précédé tout et duré quelques millions d'années, le gouvernement patriarchal a commencé six siècles avant J. C. et subsisté dix-huit cents ans. Un généralissime s'est ensuite emparé du pouvoir terrestre, tout en montrant le plus profond respect au pontife qu'il dépouillait; et le droit du plus fort étant devenu au Japon la règle des droits de chacun, il y eut des usurpations, des changemens de dynastie, des rebellions, des concessions de terrain, des fiefs érigés. De là naquit cette forme de constitution que l'on contemple encore de nos jours avec admiration : un pontife roi, un connétable usurpateur et cinquante grands vassaux, imposant à des insulaires remuans et indociles le triple joug d'un gouvernement à-la-fois théocratique, militaire et féodal, comme pour montrer qu'un état peut résister à tous les genres de corruption et de contradiction, pourvu qu'un bras de mer le sépare du continent.

. . . .

Quant à l'Inde, il y a, je dois l'avouer, dans l'histoire des gouvernemens de ce pays, un genre d'uni-

formité tout particulier : de temps immémorial, les étrangers se sont chargés de leur en fournir. Inoffensifs et pacifiques à l'excès, les Indiens ont habituellement été la proie du premier assaillant; et s'il fallait une preuve de la richesse inépuisable de la région qui les nourrit, on la trouverait dans la constance avec laquelle, depuis trois mille ans, tant de peuples divers en ont enlevé les productions, épuisé le sol et tyrannisé les habitans. Les Scythes, les Perses, les Macédoniens, les Musulmans, les Turcs, les Mogols, les Européens, ont successivement exercé sur les Hindous le privilége de la conquête; jouets des querelles de leurs dominateurs et sujets fidèles de celui qui sait les asservir le dernier, les paisibles et industrieux indigènes de ces belles régions ont cultivé le coton, filé le duvet de Cachemire, recueilli les diamans de Golconde et les rubis de Candahar, au profit des Portugais, des Hollandais, des Français et des Anglais. Bientôt il n'y aura plus dans leur territoire un seul prince de leur race; et ceux qui restent encore, soumis par leurs vainqueurs à d'humiliantes conditions, ne pouvant entretenir ni soldats, ni places fortes, ni éléphans de guerre, sont réduits, pour passer leur temps et dépenser leurs revenus, à composer des dictionnaires et à les faire imprimer, avec l'approbation de la compagnie des Indes.

Un trait frappant au milieu de tant de variations dans la forme des gouvernemens orientaux, c'est de ne trouver nulle part, et presque en aucun temps, ce despotisme odieux et cette servitude avilissante dont

on a cru voir le génie funeste planer sur l'Asie toute entière. J'excepte encore une fois les états musulmans, dont la constitution et les ressorts réclament une étude particulière. Par-tout ailleurs l'autorité souveraine s'entoure des dehors les plus imposans, et n'en est pas moins assujettie aux restrictions les plus gênantes, j'ai presque dit aux seules qui le soient effectivement.

On a pris les rois d'Asie pour des despotes, parce qu'on leur parle à genoux, et qu'on les aborde en se prosternant dans la poussière. On s'en est rapporté à l'apparence, faute d'avoir pu pénétrer la réalité; on a vu en eux des dieux sur la terre, parce qu'on n'apercevait pas les obstacles invincibles qu'opposaient à leurs volontés les religions, les coutumes, les mœurs, les préjugés. Un roi des Indes, selon le divin législateur Menou, est comme le soleil: il brûle les yeux et les cœurs; il est air et feu, soleil et lune; aucune créature humaine ne saurait le contempler. Mais cet être supérieur ne peut lever de taxes sur un Brahmane, quand lui-même mourrait de faim, ni faire un marchand d'un laboureur, ni enfreindre la moindre disposition d'un code qui passe pour révélé, et qui décide des intérêts civils comme des matières religieuses. L'empereur de la Chine est le fils du ciel, et, quand on approche de son trône, on frappe neuf fois la terre du front; mais il ne peut choisir un sous-préfet que sur une liste de candidats dressée par les lettrés; et s'il négligeait, le jour d'une éclipse, de jeûner et de reconnaître publiquement les fautes de son ministère, cent mille pamphlets autorisés par la loi viendraient lui tracer ses devoirs

et le rappeler à l'observation des usages antiques. On ne s'aviserait pas, en Occident, d'opposer de telles barrières à la puissance d'un prince; mais il n'en est pas moins vrai qu'une foule d'institutions semblables doivent, quelles qu'en soient l'origine et la nature, mettre une digue aux caprices de la tyrannie, et que le pouvoir, ainsi circonscrit, est loin d'être sans frein et sans limites, et peut difficilement passer pour despotique.

J'ai parlé d'institutions, et ce mot tout moderne et tout européen peut sembler bien pompeux et bien sonore quand il s'agit de peuples grossiers qui ne connoissent ni les budgets, ni les comptes rendus, ni les bills d'indemnité. Il ne saurait être ici question d'un de ces actes improvisés par lesquels on notifie à tous ceux qu'il appartiendra, qu'à dater d'un certain jour une nation prendra d'autres habitudes et suivra des maximes nouvelles, en accordant aux dissidens un délai convenable pour changer d'intérêts et de manière de voir. J'avoue qu'en ce sens la plus grande partie de l'Asie n'offre rien qu'on puisse appeler *institutions*. Ces règles, ces principes, qui dirigent les actions des puissans, et garantissent, jusqu'à un certain point, les droits des faibles, sont simplement les effets de la coutume, les conséquences du caractère national. Ils ont pour base et pour appui les préjugés du peuple, ses croyances ou ses erreurs, ses dispositions sociales et ses besoins intellectuels. C'est une merveille qu'ils aient pu se conserver si long-temps, sans qu'on ait eu besoin de les promulguer. Il faut apparemment qu'ils soient bien

profondément gravés dans les cœurs, pour qu'on n'ait jamais songé à les faire imprimer.

On doit toutefois excepter la Chine, qui, sur ce point encore, a devancé les autres états asiatiques et s'est acquis des droits à l'estime des occidentaux : car elle a depuis long-temps des constitutions écrites, et il est même d'usage de les renouveler de temps en temps et de les modifier par des articles additionnels. On y descend aussi à des détails négligés chez nous; car indépendamment des attributions des cours souveraines et de la hiérarchie administrative, qui y sont déterminées ou réformées, on y règle encore, par des statuts particuliers, le calendrier, les poids et mesures, la circonscription départementale, et la musique, qui a toujours passé pour un objet essentiel dans le gouvernement de l'empire.

Si donc on entend par despote un maître absolu, qui dispose des biens, de l'honneur et de la vie de ses sujets, usant et abusant d'une autorité sans bornes et sans contrôle, je ne vois nulle part en Asie de semblables despotes : en tous lieux, les mœurs, les coutumes antiques, les idées reçues et les erreurs mêmes, imposent au pouvoir des entraves plus embarrassantes que les stipulations écrites, et dont la tyrannie ne se peut délivrer qu'en s'exposant à périr par sa violence même. Je n'aperçois qu'un certain nombre de points où l'on ne respecte rien, où les ménagemens sont inconnus et où la force règne sans obstacle : ce sont les lieux où la faiblesse et l'imprévoyance des Asiatiques a laissé établir des étrangers venus de con-

trées lointaines, avec l'unique desir d'amasser des richesses dans le plus court espace de temps possible, et dé retourner ensuite en jouir dans leur patrie: gens sans pitié pour des hommes d'une autre race, sans aucun sentiment de sympathie pour des indigènes dont ils n'entendent pas la langue, dont ils ne partagent pas les goûts, les habitudes, les croyances, les préjugés. Nul accord fondé sur la raison et la justice ne saurait se former ou subsister entre des intérêts si diamétralement opposés. La force seule peut maintenir un temps cet état de choses, et il n'y a qu'un despotisme absolu qui puisse préserver une poignée de dominateurs qui veulent tout prendre, au milieu d'une multitude qui se croit en droit de ne rien donner. On observe les effets de cette lutte dans les établissemens coloniaux en Asie, et les étrangers dont je parle sont les Européens.

C'est, nous pouvons le dire entre nous, une race singulière que cette race européenne; et les préventions dont elle est armée, et les raisonnemens dont elle s'appuie, frapperaient étrangement un juge impartial, s'il en pouvait exister un sur la terre. Enivrée de ses progrès d'hier, et sur-tout de sa supériorité dans les arts de la guerre, elle voit avec un dédain superbe les autres familles du genre humain; il semble que toutes soient nées pour l'admirer et pour la servir, et que ce soit d'elle qu'il a été écrit, *que les fils de Japhet habiteront dans les tentes de Sem*, et *que leurs frères seront leurs esclaves*. Il faut que tout pense comme elle, et travaille pour elle. Ses enfans se promènent

sur le globe en montrant aux nations humiliées leur figure pour type de la beauté, leurs idées comme base de la raison, leurs imaginations comme le *nec plus ultrà* de l'intelligence. Ce qui leur ressemble est beau, ce qui leur est utile est bien, ce qui s'éloigne de leur goût ou de leur intérêt est insensé, ridicule ou condamnable. C'est là leur unique mesure : ils jugent tout d'après cette règle; et qui songerait à en contester la justesse? Entre eux ils observent encore quelques égards ; ils sont, dans leurs querelles de peuple à peuple, convenus de certains principes d'après lesquels ils peuvent s'assassiner avec méthode et régularité: mais tout cela disparaît hors de l'Europe, et le droit des gens est superflu quand il s'agit de Malais, d'Américains ou de Tongouses. Confians dans les évolutions rapides de leurs soldats, armés d'excellens fusils qui ne font jamais long feu, les Européens ne négligent pas pourtant les précautions d'une politique cauteleuse. Conquérans sans gloire et vainqueurs sans générosité, ils attaquent les Orientaux en hommes qui n'ont rien à en craindre, et traitent ensuite avec eux comme s'ils ne les méprisaient pas. Achevant à moins de frais par la diplomatie ce qu'ils n'ont pu faire par les batailles, ils rendent les indigènes victimes de la paix et de la guerre, les engagent en de pernicieuses alliances, leur imposent des conditions de commerce, occupent leurs ports, partagent leurs provinces, et traitent de rebelles les nationaux qui ne peuvent s'accommoder à leur joug. A la vérité, leurs procédés s'adoucissent envers les états qui ont conservé quelque

vigueur, et ils gardent à Canton et à Nagasaki des ménagemens qui seraient de trop à Palembang ou à Colombo. Mais, par un renversement d'idées plus étrange peut-être que l'abus de la force, nos écrivains prennent alors parti pour nos aventuriers trompés dans leur espoir : ils blâment ces prudens Asiatiques des précautions que la conduite de nos compatriotes rend si naturelles, et s'indignent de leur caractère inhospitalier. Il semble qu'on leur fasse tort en se garantissant d'un si dangereux voisinage ; qu'en se refusant aux avances désintéressées de nos marchands, on méconnaisse quelque bienfait inestimable, et qu'on repousse les avantages de la civilisation. La civilisation, en ce qui concerne les Asiatiques, consiste à cultiver la terre avec ardeur, pour que les Occidentaux ne manquent ni de coton ni de sucre, ni d'épiceries; à payer régulièrement les impôts, pour que les dividendes ne souffrent jamais de retards; à changer, sans murmures, de lois, d'habitudes et de costumes, en dépit des tradititions et des climats. Les Nogaïs ont fait de grands progrès depuis quelques années, car ils ont enfin renoncé à la vie nomade de leurs pères; et les collecteurs du fisc savent où les trouver, quand l'époque du tribut est arrivée. Les anciens sujets de la reine Obéira se sont bien civilisés depuis le temps du capitaine Cook, car ils ont embrassé le méthodisme; ils assistent tous les dimanches au prêche en habits de drap noir, et c'est un débouché de plus pour les manufactures de Sommerset et de Glocester. Nos voyageurs ont vu aussi avec plaisir, en ces derniers

temps, un prince des îles Sandwich tenir sa cour vêtu d'un habit rouge et d'une veste, et ils regrettaient seulement que l'extrême chaleur l'eût empêché de compléter le costume. Mais peu importe que ces imitations soient imparfaites, maladroites, inconséquentes et grotesques ; il faut les encourager pour les suites qu'elles peuvent avoir.

Le temps viendra peut-être où les Hindous s'accommoderont de nos perkales, au lieu de tisser eux-mêmes leurs mousselines ; où les Chinois recevront nos soieries ; où les Esquimaux porteront des chemises de calicot, et où les habitans du tropique s'affubleront de nos chapeaux de feutre et de nos vêtemens de laine. Que l'industrie de tous ces peuples cède le pas à celle des Occidentaux ; qu'ils renoncent en notre faveur à leurs idées, à leur littérature, à leurs langues, à tout ce qui compose leur individualité nationale ; qu'ils apprennent à penser, à sentir et à parler comme nous ; qu'ils paient ces utiles leçons par l'abandon de leur territoire et de leur indépendance ; qu'ils se montrent complaisans aux desirs de nos académiciens, dévoués aux intérêts de nos négocians, doux, traitables et soumis : à ce prix on leur accordera qu'ils ont fait quelques pas vers la sociabilité, et on leur permettra de prendre rang, mais à une grande distance, après le peuple privilégié, la race par excellence, à laquelle seule il a été donné de posséder, de dominer, de connaître et d'instruire.

On ne saurait se préserver avec trop de soins de ces vues intéressées, quand on veut juger sainement

l'esprit et les mœurs des nations asiatiques. Il faut se placer à un point de vue plus élevé, si l'on veut saisir et apprécier les nuances natives, les traits originaux nés du caractère particulier de chaque genre de civilisation, et d'un perfectionnement spontané, restes précieux, vestiges intéressans à recueillir pour l'histoire de l'esprit humain, mais qui s'effacent chaque jour et ne tarderont pas à disparaître. Il sera trop tard pour étudier les hommes, quand il n'y aura plus sur la terre que des Européens.

. . . .

. . . .

Commentaire sur la Description des Pays caucasiens de Strabon, par M. KLAPROTH.

TEXTE DE STRABON, liv. XI.

D'APRÈS notre division, la première portion (*de l'Asie septentrionale*) est occupée, au nord et vers l'Océan, par quelques tribus nomades, et par des hommes qui habitent sur des chars et qui appartiennent à la nation scythique. Mais en deçà de ces tribus, sont les *Sarmates*, autre peuple scythique, avec les *Aorses* et les *Sirakes*, répandus, vers le midi, jusqu'aux Monts caucasiens : les uns mènent la vie de nomades, les autres habitent sous des tentes et sont agriculteurs.

Autour du *Palus Mæotis*, habitent les *Mæotes*; et, vers la mer du Bosphore, sur le rivage asiatique, se trouve aussi la *Sindicé*.

COMMENTAIRE.

Les *Mæotes* étaient un peuple sauromate ou sarmate, qui, du temps de Strabon, habitait sur la côte orientale de la mer d'Azov, entre le Kouban et le Don. Scymnus de Chio, géographe grec du commencement du premier siècle avant notre ère, dit que les Sauromates descendaient des Mæotes. D'autres auteurs anciens rapportent également que ces deux peuples appartenaient à la même souche. J'aurai occasion de parler plus amplement des Mæotes à propos des Amazones.

Puis viennent les *Achæi*, les *Zyges* et les *Hénioches*, les *Kerketes*, les gens à longue barbe (*Makropogones*); et, au dessus de ceux-ci, sont les défilés qu'occupent les mangeurs de poux (*Phthirophages*). Après les *Hénioches*, commence la *Colchide*, située au pied des Monts caucasiens et moschiques. Mais puisque nous avons donné le *Tanaïs* comme servant de bornes entre l'Europe et l'Asie, nous partirons de ce fleuve pour commencer notre description.

Le *Tanaïs* descend du nord; et, dans son cours, il suit une ligne, non pas, ainsi que la plupart des géographes le pensent, diamétralement opposée au cours du Nil, mais plus orientale. Sa source n'a point encore été découverte, non plus que celle du Nil. Mais ce dernier fleuve, du reste, est bien connu, parce qu'il traverse une contrée fort accessible, et qu'on le remonte très-avant, tandis que nous ne connaissons guère que les bouches du *Tanaïs*.

Le *Don* ou *Tanaïs* se jette dans la mer d'Azov par deux embouchures distantes l'une de l'autre de 68 stades.

Tanaïs est le même nom que celui de *Tân* ou *Don*, sous lequel ce fleuve est connu de nos jours. Il signifiait *eau*, *rivière*, dans les idiomes des peuples indo-germaniques qui habitaient ses bords, avant que des tribus turkes fussent venues s'y établir. La même racine se retrouve dans les noms de plusieurs fleuves et rivières de l'Europe orientale, tels que *Danapris*, *Danastris*, *Danubius* et autres, qui traversent les anciennes habitations des peuples de race *mède* ou *mæotique*. Ces peuples appartenaient aussi à la grande souche indo-germanique; ils ont été remplacés dans ces contrées par d'autres nations venues de l'est et du nord. Les Ossètes sont les descendans d'une colonie mède transplantée, à une époque très-reculée, dans les hautes montagnes du Caucase; c'est dans leur langue que s'est conservé le mot *don* ou *doun*, avec la signification d'*eau* ou *rivière*. Il ne se rencontre plus avec cette signification dans la plupart des langues indo-germaniques; sa racine existe cependant en sanskrit, dans le mot *dhounî*, rivière. En ossète, *doniou*, je bois, est dérivé de *don*, eau; en irlandais, *dinim* signifie également je bois, et paraît avoir la même étymologie.

A 7 verst au-dessous de la forteresse de *Saint-Dimitri-rostovski*, le Don se divise en deux bras, qui forment un delta, dont la plus grande étendue, de l'est à l'ouest, est de 27 à 28 verst. Le bras septentrional, appelé *Mertvoï-Donets*, ou le *petit Don mort*, atteint le golfe d'Azov au village de *Sinâvka*, après avoir reçu à sa droite le *Donskoï-tchoulek*, qui vient du nord-est. Le bras méridional coule au sud-ouest, et, à 3 ou 4 verst au-dessus d'Azov, il se partage de nouveau : le bras méridional conserve le nom de *Don*, passe au nord de cette ville, et se jette dans le golfe; l'autre, nommé à présent *Kalantcha*, coule au nord-ouest, et forme deux grandes îles entre ses trois embouchures.

Les côtes du golfe d'Azov et toutes les côtes du *Palus-Mæotis* éprouvent des changemens considérables par les atterrissemens du Don ; il n'est donc pas douteux que l'embouchure de ce fleuve dans la mer ne diffère beaucoup de ce qu'elle était du temps de Strabon. Depuis cette époque, le Don s'est vraisemblablement ouvert des lits nouveaux, tandis que d'anciennes bouches ont été obstruées. En effet, les deux principales ne sont plus, comme autrefois, éloignées l'une de l'autre de 60 stades, ou 10 verst et demi. On compte actuellement 98 stades, ou 17 verst, en ligne droite, du point où le *Don d'Azov* tombe dans la mer, à la bouche du *Mertvoï-Donets*. Le delta du Don s'est sans doute beaucoup agrandi du côté de la mer, tant par le sable et le limon que le fleuve charrie, que par la diminution régulière que l'on remarque dans les lacs et les rivières des steppes de cette partie de l'Asie. Très-probablement, du temps de Strabon, le golfe d'Azov s'étendait plus à l'est que de nos jours. Les embouchures du Don sont au nombre de treize, si l'on compte tous les petits courans d'eau qui se trouvent entre les principales.

Quant au cours du fleuve, il nous est, pour ainsi dire, entièrement caché, à cause du froid et de l'infertilité du pays (*ἀπορία*), supportables sans doute pour les indigènes, qui, vivant en nomades, se nourrissent de lait et de chair, mais auxquels les étrangers ne résistent pas. D'ailleurs, si des voyageurs voulaient pénétrer dans le pays et remonter le fleuve jusqu'à une certaine hauteur, ces nomades insociables, aussi forts que nombreux, leur fermeraient tout accès. Aussi, dans l'ignorance de ce qui concerne le *Tanaïs*, a-t-on conjecturé tantôt que, sortant des Monts caucasiens, après avoir long-temps coulé vers le nord, il tournait

(*vers le midi*) pour se jeter dans le *Palus-Mæotis*, et tel a été le sentiment de Théophane de Mitylène; tantôt qu'il venait des parties supérieures de l'*Ister*. Mais aucun de ceux qui ont émis de pareilles opinions n'a expliqué pourquoi on préférerait faire arriver le *Tanaïs* de si loin, quand on peut en placer la source plus près et vers le nord.

Sur les bords du *Tanaïs* et du *Palus-Mæotis*, se voyait jadis une ville homonyme de ce fleuve et bâtie par les Grecs devenus maîtres du Bosphore; mais, dans ces derniers temps, le roi Polémon, irrité de sa rebellion, l'a détruite. Elle servait d'entrepôt de commerce, d'une part aux nomades, tant européens qu'asiatiques, et de l'autre à ceux qui entraient par le *Bosphore* dans le *Palus*, et venaient à *Tanaïs* prendre des esclaves, des pelleteries et d'autres objets, échangés par les nomades contre des étoffes, des vins, et diverses choses qui ne se trouvent que chez les peuples civilisés.

Polémon, rhéteur de profession, fils de Zénon, et né à Laodicée, ayant su se concilier les bonnes grâces de Marc-Antoine, avait obtenu de ce triumvir la souveraineté du Pont. Les historiens nous apprennent qu'il en possédait une partie dès l'an 36 avant notre ère. Mais la destruction de Tanaïs semble devoir se rapporter au temps où Polémon, par un effet de la libéralité d'Auguste, était pareillement maître du Bosphore, c'est-à-dire, depuis l'an 14 avant J. C. jusque vers l'an 13 de cette ère.

L'importance de Tanaïs comme entrepôt du commerce de l'Asie moyenne, était trop grande pour que cette ville pût rester long-temps en ruine; elle était déjà rebâtie du

temps de Ptolémée d'Alexandrie, qui écrivait environ cent trente ans après Strabon. Ce géographe place Tanaïs dans la partie orientale, ou plutôt méridionale, du delta formé par le Don, et sur la rive droite de son bras oriental. Il paraît donc que cette place se trouvait alors dans le voisinage du bourg actuel de *Gnilovskoï*, entre le Don et le *Mertvoï-Donets*. Elle fut vraisemblablement détruite du temps des premiers mouvemens des Huns vers l'Europe, c'est-à-dire, après le milieu du IV.ᵉ siècle. La barbarie des peuples qui, dans le moyen âge, vinrent occuper les bords du Don, empêcha sans doute ensuite sa réédification, car on ne découvre aucune indication de son existence dans les auteurs byzantins. Constantin Porphyrogénète même, qui nous a laissé une description détaillée des pays situés au nord de la Mer Noire et du *Palus-Mœotis*, ne parle pas de Tanaïs, ni d'aucune autre ville située à l'embouchure du Don et qui pourrait l'avoir remplacée.

Ce n'est qu'au commencement du XIII.ᵉ siècle qu'il est de nouveau question d'une ville située dans cette position; elle était alors entre les mains des Génois, et portait chez eux le nom de *Tanà* ou de *la Tana*, comme le Don même. Les anciens portulans italiens ne donnent qu'une seule embouchure au Don, et placent *Tana* sur la droite de ce fleuve, un peu au-dessus de son embouchure (1). Une des plus anciennes cartes de la Russie, gravée par *Ferando Berteli*, à Venise, en 1566, et qui porte pour titre, *Noua Descriptio de la Moscovia per l'eccelente M. Giacomo Gastaldo, Piamontese cosmographo*, place *la Tana* sur la droite du Don (*Tana f.* altri *Don*), et à l'ouest d'une autre rivière nommée *Tana menor*, qui paraît être le Touzlov réuni au Mertvoï-Donets. Sur

---

(1) Fragment de la carte marine de Fréduce d'Ancone, de 1497, tirée de la *Bibliothèque de Wolfenbüttel*, publié par le comte Jean Potocki. Vienne, 1796, in-4.°

la carte intitulée *la Descrittione della prima parte dell' Asia, con i nomi antichi et moderni, di Jacopo Gastaldi, Piemontese cosmographo, ... restituta da Antonio Lefrerj*, de 1561, *la Tana* est placée de la même manière, mais la rivière *Tana menor* y est appelée *Scosna*, ce qui est une faute, car *Sosna* est le nom d'un affluent supérieur du Don, qui, dans le gouvernement d'Orel, se jette dans ce fleuve à droite. *Tana* était alors, comme *Tanaïs* du temps de Strabon, l'entrepôt du commerce de l'Asie, où les marchandises de l'Inde et de la Chine arrivaient pour être ensuite transportées en Europe. On expédiait de cette ville des caravanes jusqu'à *Cambalu* ou *Peking*, et *Francesco Balducci Pegoletti* nous a conservé l'itinéraire de ce voyage, qu'il fit en 1335.

Cependant la destruction d'Astrakhan par Timour, qui eut lieu en 1395, changea en partie la direction de ce commerce, et les épices, ainsi que la soie de l'Inde, arrivèrent depuis par la Syrie. Josaphat Barbaro, gentilhomme vénitien, vint en 1436 à Tana. Ce voyageur instruit dit positivement que cette ville était au milieu des fossés et dans la position même de l'ancien Tanaïs, *per esser la Tana fra monticelli di terreno, e fosse assai, per spatio di dieci miglia intorno, doue gia fu la Tana anticha* (1). Le même auteur nous donne aussi la certitude que Tana était située au nord du Don; car pour aller visiter un chef tartare nommé *Nauroux*, qui était venu d'Astrakhan par Tumen et la Circassie, et campait avec ses troupes au sud du Don, Josaphat Barbaro traversa en deux jours les trois bras de ce fleuve, alors gelé, ce qui prouve que Tana était située sur la droite du Mertvoï-Donets. Si l'assertion du voyageur vénitien, que Tana occupait l'ancien emplacement de Tanaïs, est vraie, comme on n'en peut douter, on doit conclure qu'il a voulu parler de l'ancien Tanaïs détruit par Polémon.

(1) Ramusio, *Raccolta*, vol. II, fol. 93 e.

On doit penser aussi que la ville dont parle Ptolémée était une autre cité qui, à la vérité, portait le même nom, mais qu'on avait bâtie dans une autre place et sur la droite du bras méridional du Don. Malgré la destruction d'Astrakhan, Tana avait repris son ancienne splendeur dans la dernière moitié du xv.ᵉ siècle.

Un autre voyageur vénitien, *messer Aloigi di Giovanni*, qui visita l'Inde en 1529, raconte qu'on lui avait assuré à Bassora que, cinquante ans avant son arrivée dans ce port, les épiceries qu'on y apportait étaient transportées de là au fleuve Tana, et à la ville du même nom située sur la *Mer Maggiore ;* les Vénitiens et les Génois y arrivaient avec leurs galères et leurs vaisseaux, pour charger ces marchandises, qui toutes, ajoute *messer Aloigi*, étaient alors conduites ici, et ne passaient pas par la Mer Rouge (1).

Dans le moyen âge, Tana portait le nom d'*Azâk* ازاق, chez les peuples asiatiques qui vivaient dans le voisinage; car, d'un côté, les historiens arabes et persans qui ont écrit la vie de Timour ou Tamerlan, disent qu'il s'empara d'*Azâk* en 1395 (2), et ne parlent nullement de Tana, quoique ce conquérant l'ait pillée à la même époque. Cependant Josaphat Barbaro et d'autres écrivains italiens donnent une description détaillée de *Tana* et de ses environs ; mais ils ne disent pas un mot d'*Azâk*. *André de Redusiis de Quero* (3) raconte l'entrée de l'armée de Timour dans Tana. Les négocians de Venise, de Gênes, de la Catalogne et de la Biscaye, avaient envoyé à ce conquérant une députation et des présens. Il leur promit de ne rien entreprendre contre la ville,

---

(1) *Viaggio di Colocut*. Vinetia, 1543, 8.º, p. 118 b.

(2) Les auteurs européens placent cette conquête en 1392.

(3) Dans la Chronique Tarvisienne. — Muratori, *Script. Rer. italicarum*, t. XIX, p. 802.

ni contre leurs propriétés ; mais, après avoir fait explorer la première, il y entra et livra tout au pillage.

Ces faits démontrent suffisamment l'identité de *Tana* et d'*Azâk*. Je dois cependant observer qu'*Aboulféda*, géographe arabe du commencement du XIV.ᵉ siècle, place *Azâk* sur la gauche du Don. Voici comme il s'explique dans ses prolégomènes : « Le fleuve تان *Tân* (Don) » est grand et coule à l'est de l'*Ozou* ازو (Dniepr) et à » l'ouest de l'*Atel* اتل (Volga) ; il tombe dans cette partie » de la mer *Nîtasch* نيطش (Pont-Euxin), qu'on appelle » aujourd'hui بحر الازاق *mer d'Azâk ;* d'*Azâk*, ville com- » merçante située sur ses bords, où arrivent les mar- » chands, et à *l'ouest* de laquelle le fleuve *Tân* se décharge » dans cette mer (1). »

La ville d'*Azâk*, qui appartenait aux Turcs-Polovtses, avait été détruite dans l'invasion des Mongols sous *Touchi-khan*, vers l'époque de la bataille livrée en 1224 sur les rives de la *Kalka*. Aboulféda, ne faisant qu'extraire des géographes antérieurs, peut avoir cru que cette ville existait encore de son temps sur le même emplacement, tandis que la Tana des Génois était reconstruite sur la droite du bras septentrional du Don.

Ayant communiqué ces idées sur les différens emplacemens de la ville de Tanaïs à M. Saint-Martin, ce savant a eu la bonté de me remettre une lettre de M. de Stempkovsky, du 19 janvier 1824, dans laquelle cet infatigable scrutateur des antiquités de la Russie méridionale, énonce une opinion entièrement conforme à la mienne. Je profite de la permission que M. Saint-Martin me donne, pour insérer ici le passage de cette lettre qui a rapport au sujet que je viens de traiter :

« Dans le voyage rapide que j'ai fait, en octobre 1823,

---

(1) ويصبّ نهر تان عنده الازاق من غربيها في البحر المذكور

» le long des rives du Don, j'ai visité, en passant, l'embouchure de ce fleuve, pour tâcher de découvrir les restes de l'antique Tanaïs, dont on ne connaissait pas le véritable emplacement. On a souvent supposé que cette colonie grecque était située sur la rive gauche du fleuve, du côté de l'Asie, et non loin de la moderne Azov, en se fondant probablement sur ce que Pline et Strabon en ont fait mention à l'article de l'Asie, quoique le dernier en ait parlé aussi en décrivant l'Europe, mais avec moins de détails, à la vérité. Ptolémée désigne l'emplacement de Tanaïs près de l'embouchure du bras asiatique du Don, entre les deux bras de ce fleuve, par conséquent sur une des îles formées par les divers bras du Don; ce qui n'est guère probable, puisqu'on croirait difficilement que les anciens Grecs soient allés se fixer dans un endroit bas et sujet à de fréquentes inondations (1), tandis qu'ils avaient, tout à l'entour, des hauteurs où ils pouvaient beaucoup mieux se fortifier contre les peuples barbares parmi lesquels ils venaient habiter. Le voyageur anglais *Clarke* a vainement cherché quelques traces de ville grecque par toute la côte d'Europe. Je crois effectivement avoir trouvé les ruines de Tanaïs sur la rive droite du Don (Mertvoï-Donets), à dix verst de son embouchure, près du village de *Nedvigovka*. J'y ai vu, sur le bord escarpé du fleuve, une *acropolis* absolument semblable à celle d'Olbia, mais plus petite, entourée d'un fossé très-profond, et de gros amas de terre, qui sont les vestiges des tours de la place. Tous les environs sont parsemés de débris de cette poterie antique qui désigne toujours les endroits où les anciens Grecs

(1) Les hauteurs et les bords escarpés de la *steppe* finissent sur la droite du *Mertvoï-Donets*, et ne recommencent qu'au sud du bras méridional du Don, et à l'embouchure du *Kagalnik*, qui tombe également dans le golfe d'Azov.

» avaient leurs établissemens ; et les ruines sont environnées, de même que celles d'Olbia et de Panticapée, » d'une infinité de *tumulus* grands et petits. Le Mertvoï-» Donets, un des bras navigables du Don, coule au » pied même de cette colline, où se voient les ruines. » Il est impossible, à tous ces indices, de ne pas recon-» naître les restes d'une ville grecque, et cette ville ne » saurait être autre que Tanaïs. On m'a assuré à Rostov » (ou Saint-Dimitri-rostovski), petite forteresse voisine, » que des médailles d'or avaient été trouvées, tout ré-» cemment, dans ces ruines, ainsi que dans d'autres, » situées un peu plus haut sur le Don ; malheureusement » je n'ai pas pu visiter ces dernières. Ces médailles por-» taient, à ce qu'on m'a dit, la légende ΒΑϹΙΛΕΩϹ ЄΥ-» ΠΑΤΟΡΩϹ, et ont été vendues par les paysans au » marché de Rostov. Je viens justement de recevoir de » cette ville deux autres médailles, que j'ai fait acheter » pour moi, et qui, à ce qu'on m'assure, ont été trou-» vées dans les mêmes ruines près de Nedvigovka. L'une » est en *electrum*, et porte, d'un côté, la tête *du roi Sau-» romate III* (successeur d'Eupator) ; de l'autre, l'effigie » de Commode, avec un fer de lance devant, et la date » ΗΟΥ, 408. Cette date intéressera les numismatistes, » parce que je crois qu'elle n'a point encore paru sur les » médailles de Sauromate III publiées jusqu'à ce jour ; » mais elle n'apprend rien à l'histoire, puisque nous » avons des pièces de ce roi antérieures et postérieures » à l'an 408. L'autre médaille est en bronze, et offre » de même le portrait et le nom de Sauromate III ; le » revers représente une femme assise, et, devant, une » petite tête laurée de Septime-Sévère. Si ces médailles » ont réellement été trouvées dans les ruines de Tanaïs, » il s'ensuivrait que cette ville, détruite par Polémon I, » à cause de sa rebellion, aurait été relevée et habitée » ensuite par les Grecs du Bosphore, au moins jusqu'au » siècle des Antonins, époque à laquelle, à ce qu'il pa-

» raît, plusieurs villes de ces parages, comme Olbia,
» Istrus, &c., ont été renversées par les barbares : cette
» déduction serait assez intéressante pour l'histoire. A
» mon retour, je tâcherai de visiter avec plus de soin
» les bouches du Don, et je vous informerai, Monsieur,
» de ce que j'aurai trouvé, &c. »

En avant de cette place (*Tanaïs*), à cent stades, est l'île d'*Alopecia*, habitée par des hommes de différentes nations; et, tout proche, se trouvent aussi, dans le *Palus*, d'autres îlots.

Ces îles n'existent plus. Ptolémée place celle d'*Alopecia*, ou des Renards, dans le golfe d'Azov, et la représente comme entourée de la mer. Il est très-probable que, depuis le temps de Strabon, ces îles ont été réunies au delta du Don par le limon que ce fleuve dépose à ses embouchures. En effet, avec la distance de 100 stades, ou un peu plus de 17 verst 1/3 au sud-sud-ouest de *Nedrigovka*, on arrive à la grande île située au midi du delta, formée par le Don d'Azov et le bras appelé *Kalantcha*. Ptolémée peut aussi s'être trompé; car il paraît, d'après l'abréviateur de Strabon, que ce géographe regardait l'île *Alopecia* comme l'extrémité septentrionale du *Palus-Mæotis* (1), et que par conséquent il la savait réunie au delta du Don.

De l'embouchure du *Palus* à celle du *Tanaïs*, en naviguant droit au nord, il y a 2200 stades; en ne s'écartant point du rivage, la route n'est pas beaucoup plus longue.

---

(1) Ὅτι ἀπὸ Βοσπόρου τοῦ Κιμμερίου ἕως νήσου Ἀλωπεκίας, στάδια ͵βσʹ. *Chrestomathia ex Strabonis Geograph.* p. 140, dans Hudsonii *Script. geog. vet. min.* vol. II; Oxoniæ, 1703, in-8.°

La distance, en ligne aussi droite que possible, entre l'embouchure du *Palus-Mæotis* et celle du Tanaïs, c'est-à-dire, entre le cap *Saladjeh bourny,* au nord-est d'Iénikalé, lequel est le plus oriental de la Crimée, et l'endroit où le Don d'Azov tombe dans la mer, n'est effectivement que de 270 verst 2/5, ou de 1560 stades, à 600 au degré. Strabon s'est donc trompé de 640 stades; pareille chose arrive dans toutes les distances d'une longueur considérable. Un autre passage de cet auteur (liv. VII, chap. 5) nous fait voir qu'il supposait que le Tanaïs traversait le *Palus-Mæotis* et le Bosphore cimmérien, pour se jeter dans le Pont-Euxin. « Cette embou- » chure (*le Bosphore*), dit-il, donne passage au Tanaïs, » qui vient du nord par le *Palus-Mæotis,* et sépare avec » lui l'Europe de l'Asie. » Procope (*de Bello goth.* l. IV, ch. 4) nous apprend que le courant du Bosphore portait encore, de son temps, le nom de Tanaïs: «*Tanaïm etiam » vocant indigenæ illum alveum qui à palude Mæotide » ad Pontum-Euxinum pertinet, itinere, ut aiunt, dierum » viginti. Quin et ventum qui inde spirat* Tanaïtem *ap- » pellant.* »

Rubruquis, qui voyagea en 1235, rapporte la même chose : « Vers l'orient de ce pays-là (*Gazaria*), dit-il, » est une ville appelée *Matriga,* où s'embouche le *Tanaïs* » en la mer du Pont, et a en son embouchure plus de » 12 milles de large; car ce fleuve, avant qu'il entre en » cette mer, fait comme une autre mer vers le nord, qui » s'étend en long et en large quelques 700 milles, et sa » plus grande profondeur ne va pas à six pas, de sorte » que les grands vaisseaux n'y peuvent aller. Mais les » marchands venant de *Constantinople* à *Matriga,* en- » voient de là leurs barques jusqu'au fleuve *Tanaïs,* » pour acheter des poissons secs, esturgeons, thoses, » barbotes, et une infinité d'autres sortes. » (*Rubruquis, dans Bergeron,* pag. 2.)

L'opinion que le Tanaïs traversait le Bosphore vient

peut-être de ce que les eaux de la mer d'Azov, qui s'écoulent par ce détroit, ne se mêlent pas tout de suite à celles de la Mer Noire, comme on le voit par le passage suivant de Pallas : « Le courant du Bosphore, toujours sensible à la surface de l'eau, se dirige vers l'embouchure du détroit ; et, pendant un temps calme, » on y remarque devant la (langue de terre appelée) » *Severnaïa kossa*, une bande unie qui traverse à l'endroit où les eaux jaunâtres de la mer d'Azov rencontrent celles de la Mer Noire, plus salées et d'une » couleur plus foncée. »

Si l'on suit la côte à partir du *Tanaïs*, on trouve, au bout de huit cents stades, le fleuve appelé *le grand Rhombites*, où se fait la plus forte pêche des poissons destinés à la salaison : à huit cents autres stades plus loin, s'offre *le petit Rhombites*, avec un promontoire, où l'on fait aussi des pêches, mais moins abondantes. Les pêcheurs qui fréquentent *le grand Rhombites* s'y rendent de plusieurs endroits, et les îles voisines leur servent de station. Ceux du *petit Rhombites* ne sont guère que les *Mæotes* mêmes; car toute cette côte est habitée par les *Mæotes*, peuple agriculteur, et cependant non moins guerrier que les nomades.

Divisés en plusieurs tribus, ceux qui avoisinent le *Tanaïs* sont plus sauvages; ceux qui touchent au Bosphore sont plus civilisés.

Du *petit Rhombites* jusqu'à *Tyrambé* et au fleuve *Antikites*, il y a six cents stades; et à cent vingt stades plus loin, est le bourg *Cimmericum*, d'où partent les navires pour entrer dans le *Palus-Mæotis*. Le long de cette côte se voient des tours de garde, dont on attribue la fondation aux Clazoméniens.

Les distances que Strabon donne dans ces deux paragraphes, ne sont pas très-exactes. La navigation de la côte orientale du *Palus-Mæotis*, depuis l'embouchure méridionale du Don, jusqu'à l'entrée septentrionale du Bosphore, est de 450 verst ou de 2600 stades. Ptolémée place sur cette côte, entre le Don et le Bosphore, sept fleuves qui se déchargent dans la mer d'Azov; ce sont, du nord au sud : 1.° *Marubius*, aujourd'hui *Elbouzda*. 2.° Le *grand Rhombites*, aujourd'hui *Yei* ou *Yea*. 3.° *Theophanius*, aujourd'hui *Tchalbach*. 4.° Le *petit Rhombites*, aujourd'hui *Beï-sou*. 5.° *Attikites*, aujourd'hui *Kirpili*. 6.° *Psathus*, aujourd'hui *Koumly-Kouban*, ou *le Kouban sablonneux*, appelé par les Russes *Tchernoï-protok*, ou *le Bras noir*, qui est le bras septentrional du Kouban. 7.° *Vardanus*, c'était l'ancienne embouchure nord-ouest du Kouban, actuellement fermée.

Le *Vardanus* de Ptolémée est le même bras du Kouban que Strabon appelle *Antikites*, et qui se jetait dans le *Palus-Mæotis* près de *Tyrambé*. Il paraît que le nom d'*Antikites* était le nom général du Kouban inférieur et de plusieurs de ses bras. Ptolémée se trompe, sans doute, en plaçant Tyrambé sur la droite et au nord de son *Attikites* (ou du *Kirpili*), car cette ville n'était éloignée que de 124 stades ou 21 verst 1/2 du Bosphore cimmérien; et l'endroit où le *Kirpili* se mêle aux marais qui couvrent les bords de la mer d'Azov, est à 692 stades ou 120 verst du Bosphore.

Le *Vardanus* n'existe plus : c'était l'écoulement principal du Kouban, qui passait par le lac appelé à présent *Ak-tenghiz* (la Mer Blanche) chez les tribus turques du voisinage, et, en russe, *Temroukskoï liman*, ou golfe de Temrouk, quoiqu'il ne soit plus un golfe. Ce bras atteignait autrefois la mer dans le voisinage du mont *Tiider*; à la place de son embouchure, on voit à présent des marais et deux petits lacs.

L'embouchure du *petit Rhombites* est dans un golfe

appelé par les Russes *Beissouiskiï liman*, entre lequel et l'embouchure du *Yeï*, ou grand Rhombites, est le cap nommé en russe *Dolgaïa kossa*, la *Pointe longue*, et, en turc, مغارز بورنى *Maghâriz bourny*; c'est celui dont parle Strabon.

La pêche du Bosphore et de toute la côte de la mer d'Azov est très-abondante; on y prend beaucoup de *bélouga* (*acipenser huso*) et d'autres espèces d'esturgeons, soit au filet, soit avec de fortes lignes, auxquelles sont attachés des hameçons flottans. On sale ces poissons avec un peu de salpêtre, et on les fait sécher à l'air, ce qui rend le dos des *bélouga* rouge et transparent. En hiver, on prend ces mêmes espèces de poissons avec des crochets dans des trous faits dans la glace. Strabon parle aussi, dans son VII.e livre, de cette manière de pêcher. « C'est encore là, dit-il (dans l'espace » de la mer gelée en hiver entre *Panticapæum* et *Phanagoria*), qu'on trouve, en creusant la glace, les poissons qu'on en retire au moyen d'un instrument qui » se nomme γαγγαμη (*gangamè*). Les plus remarquables » de ces poissons sont ceux qu'on nomme *antakées* (ἀντακαῖος); ils sont aussi grands que des dauphins. » Le *gangamè* était un filet rond attaché à une perche garnie d'une pointe de fer; on s'en servait principalement pour prendre des coquillages dans le fond de la mer. L'instrument et son nom existent encore chez les Grecs modernes. Une manière semblable de prendre les poissons en hiver, se retrouve chez les Cosaques du Don: ils creusent des trous dans la glace, et y placent de grands paniers coniques faits avec des filets, et qu'on appelle *mintary*. Ils y prennent de très-grands bélouga, des esturgeons, des carpes, et d'autres poissons semblables.

Déjà Hérodote avait dit que les grands poissons sans écailles qu'on pêchait dans ces parages, s'appelaient *antakites* : du temps de Strabon, ce nom subsistait

encore; mais, ce qui est plus surprenant, c'est qu'il s'est conservé jusqu'au XVIe siècle de notre ère. *Giorgio Interiano,* natif de Gènes, dit dans son livre *della Vita de' Zychi chiamati Circassi :* « El vitto loro è una gran » parte di quelli pesci *anticei* cosi hoggi dì da loro chia- » mati, *et etiam antiquitus,* secondo Strabone, che in » effeto sono sturioni più grossi et più piccoli. »

Du temps de Constantin Porphyrogénète, la pêche des grands poissons était très-considérable dans le *Khórakoul* (Χωράκουλ), qui avait son embouchure au sud du Tanaïs, à la côte orientale du *Palus-Mæotis. Khórakoul* signifie, dans la langue des peuples turcs, qui à cette époque occupaient déjà ces contrées, *la rivière noire;* il est donc probable que le *Khórakoul* de Constantin est le *Tchernoï-protok*, ou le *bras noir*, le plus septentrional du Kouban, et celui qui se jette dans le *Palus.* Constantin nomme *βερζήτικον* (*berzètikon*) les poissons qu'on y pêchait; Banduri explique ce mot par « *Oxiani pisces sale conditi.* » Du Cange cite un glossateur grec qui dit : *Ὠξιανοὺς ἰχθύας μοι ταρίχους εἶναι νόει, οἵπερ βαρβάρως καὶ κοινῶς βερτζίτικα καλοῦνται.* Du Cange croit qu'on appelait ces poissons *oxiens*, parce qu'ils venaient de l'Oxus : cette conjecture me paraît hasardée, car je ne pense pas qu'on ait jamais apporté des poissons salés de l'Oxus à Constantinople ; et nous voyons, par Constantin, qu'on pêchait le *berzèticon* aux embouchures des rivières qui se jetaient dans le *Palus-Mæotis.* Je crois que le mot *oxianoï* n'est qu'une corruption du mot russe et slave *ossétr* (осетръ), qui signifie *esturgeon,* et que les Grecs ne se donnaient pas la peine de bien prononcer : ils ne pouvaient pas, d'ailleurs, reconnaître dans ces poissons salés l'esturgeon, qui devait leur arriver frais de la Mer Noire.

Le *Cimmericum* fut jadis une véritable cité : son emplacement forme une péninsule dont les habitans

avaient fermé l'isthme au moyen d'un retranchement et d'un fossé. Les *Cimmériens*, durant un temps, furent maîtres de tout le Bosphore; et voilà pourquoi on l'appelle *Bosphore cimmérien*. Ils étaient partis du Bosphore, quand ils pénétrèrent si avant dans le sein des terres situées sur la droite du Pont-Euxin, et jusque dans l'Ionie. Les Scythes les expulsèrent de leurs habitations; et les Scythes, à leur tour, furent chassés par les Grecs qui fondèrent *Panticapæum* avec les autres villes bosphoriennes.

Dans le paragraphe précédent, Strabon donne 120 stades pour distance entre l'*Antikitès* et *Cimmericum* (1). Les cartes qui accompagnent la Géographie de Ptolémée, placent ce bourg sur la côte du *Palus-Mæotis* même; Strabon, au contraire, dit qu'il se trouvait sur une péninsule. En effet, de l'ancienne embouchure nord-ouest du Kouban, ou du mont *Tisder*, à la péninsule limitée au sud-est par la colline nommée *Kououk-obo*, on compte justement 120 stades, et, de cette péninsule au lieu où l'on doit placer le bourg d'*Achillæum*, 20 stades, comme Strabon le dit plus bas. Je pense donc que c'est là qu'était située *Cimmericum*; d'autant plus que ce géographe nous apprend que *les navires partaient de là pour entrer dans le Palus-Mæotis*, ce qu'il n'aurait pu dire si ce bourg avait été sur les bords de cette mer.

Panticapæum était situé dans la plaine, entre les villes de *Kertch* et de *Iénikalé*, à 20 stades ou 4 verst de l'em-

---

(1) Les manuscrits et les éditions de Strabon portent, *τὴν κώμην τὴν Κιμβερικὴν*, *le bourg* (dit) *le Cimbrique*. Mais il s'agit évidemment du lieu qui, peu après, se trouve défini en ces termes, *τὸ Κιμμερικόν*, *le Cimmericum*. Le fait est que *Kimmri* et *Kimbri* ne sont que des orthographes différentes du même mot.

bouchure de *Palus-Mæotis*, du côté de *Kertch*, d'après le témoignage de Scylax de Cariande. L'harmale, qui se plaît sur les terrains salpêtrés, abonde dans cette plaine, aujourd'hui couverte de monceaux de ruines, et jadis habitée.

A 20 stades plus loin est le bourg d'*Achillæum*, où se voit un temple d'Achille. C'est là que le détroit qui forme l'embouchure du *Palus-Mæotis* est le plus rétréci; en cet endroit, il n'a guère que 20 stades : sur la rive opposée s'offrent le bourg *Myrmecium*, lieu voisin de l'*Heracleum*, et le *Parthenium*.

Le bourg d'*Achillæum*, qui, dans quelques manuscrits de Strabon, est qualifié de πόλις ou cité, est un des points dont ce géographe a le mieux déterminé la position, puisqu'il le place à l'endroit où le détroit qui forme l'embouchure du *Palus* est le plus resserré, et où il n'a que 20 stades de largeur. *Achillæum* était, par conséquent, situé au milieu de la langue de terre nommée actuellement par les Russes *Severnaïa kossa*, et vis-à-vis de la pointe la plus orientale de la Crimée, qui se trouve à l'est de Kertch.

De là jusqu'au *monument de Satyrus*, il y a 90 stades. Ce monument est un amas de terre élevé sur un cap en l'honneur de l'un de ces princes qui ont régné avec gloire sur le Bosphore.

Le célèbre Pallas a pensé que le *monument de Satyrus* pouvait être la colline volcanique appelée, par les Nogay du voisinage, *Kououk-obo*, et qui se trouve au milieu d'une langue de terre, en face de la ville de Taman, dont elle n'est éloignée que de 6 verst. « Elle » est si visible de tous les côtés, ajoute Pallas, que je

» suis tenté de la prendre pour le monument dont parle » Strabon (1). »

Il y a différentes objections à faire à cette conjecture. *Le monument de Satyrus* était formé de terre, et élevé sur un cap éloigné d'*Achillæum* de 90 stades, et de *Corocondamé*, de 130. Aucune de ces données ne s'applique à la colline *Kououk-obo*, qui n'est qu'à 40 stades d'*Achillæum*, et à 110 de *Corocondamé*. Le seul cap du Bosphore qui remplisse toutes les conditions données par Strabon, est celui qui, en turc, porte le nom d'*Akbouroun* (cap blanc) et qui se trouve sur la rive occidentale du détroit en Crimée, à environ 25 stades ou 5 verst au sud de la ville de *Kertch*. Les Russes ont établi sur ce cap une fortification nommée la *batterie de Saint-Paul* (Павловская батарея). Il est, en effet, à 90 stades de l'emplacement d'*Achillæum*, et à 130 de *Corocondamé*. La batterie domine la passe du Bosphore, rétrécie à cet endroit, du côté de l'Asie, par les bancs et les îles basses qui se trouvent au nord de la pointe appelée *Youjnaïa kossa*. On pourrait objecter à cette conclusion, que Strabon décrit ici la *rive asiatique* du Bosphore, et que le cap de la *batterie de Saint-Paul* se trouve sur la *côte opposée, ou européenne ;* mais nous avons vu tout-à-l'heure que le géographe grec, à l'occasion d'*Achillæum*, parle de *Myrmecium* et de *Parthenium*, situés également en Crimée, et non pas en Asie. Il paraît d'ailleurs naturel de croire que Satyrus, roi du Bosphore, résidant à *Parthenium*, ait eu sa sépulture dans le voisinage de cette ville, et non pas sur la rive opposée du détroit.

(*La suite à un prochain numéro.*)

(1) Pallas, *Voyages dans les gouvernemens méridionaux de la Russie*, tome II, p. 345.

obligé de leur parler dans leurs langues respectives, j'espère faire sous leur direction bien des progrès.

Les nouvelles fâcheuses de la guerre des Persans contre les Russes, et de la peste qui règne à Constantinople, doivent heureusement n'être arrivées à Paris qu'après mon départ, auquel elles auraient pu causer de nouveaux retards . . . .

La peste me contrariera très-peu, quoiqu'elle règne dans tous les quartiers de Constantinople, et, ce qui est pis pour nous, aussi à Péra, où nous voyons tous les jours enterrer ses victimes. Avec des précautions on peut assez bien s'en garantir. Mais la guerre des Persans est bien plus fâcheuse pour moi; elle m'empêchera vraisemblablement (si elle continue encore dans le Schirwan) d'entrer en Perse du côté de la Russie, et elle me forcera de me rendre directement à Tauriz par l'Asie mineure et par Arzroum. Cette route, quoique plus dangereuse, me paraît préférable à toute autre. . . . .

Péra, le 16 octobre 1826.

Je reviens à l'instant même de Belgrad, petit village à cinq lieues d'ici, où j'étais allé m'informer d'une collection de cylindres et de pierres gravées que possède un riche Arménien, habitant de cet endroit. . . . . . .
. . . .

Je vous envoie, avec cette lettre, quelques pierres gravées persépolitaines (1), que je prie M. Lajard d'ac-

(1) Parmi les sept pierres gravées dont se composait ce premier envoi, trois seulement méritent une mention spéciale. La première

cepter pour sa belle collection.................

....

Péra, le 1.er mars 1827.

Je ne saurais comment vous faire mes excuses de ne vous avoir, jusqu'à ce moment-ci, rien envoyé qui ressemblât à une lettre, si je ne me rappelais que vous savez mieux que personne comme le temps est

---

est un hémisphéroïde comprimé, en cornaline, représentant un lion et un taureau à bosse, placés au-dessus l'un de l'autre dans un sens opposé. La seconde est une calcédoine saphirine de forme pyramidale tronquée, et à dix faces, dont six seulement sont gravées. La base représente un sujet très-obscène. Plusieurs animaux, parmi lesquels on distingue sans peine un bouc et deux espèces différentes de chiens, sont gravés sur les cinq autres faces de cette pierre singulière. La troisième est la plus précieuse de celles que M. Lajard doit à l'obligeante amitié de M. Schulz : elle est d'un très-beau travail; sa forme est celle d'un cône à huit pans coupés. La matière est une calcédoine saphirine, légèrement altérée par les effets du feu. Sur la base de ce cône, on voit un lion ailé, unicorne, ayant des ergots et des serres d'aigle aux deux jambes de derrière et levant la patte gauche devant une fleur. Sur le côté droit de la pierre, on remarque plusieurs caractères grecs d'une forme très-antique et de beaucoup antérieure au siècle d'Alexandre. Les premiers sont fort distincts et permettent de lire MANE... Immédiatement après ces lettres, on aperçoit les restes de trois autres caractères qui ont été endommagés par les fractures de la pierre : peut-être faut-il lire le nom entier MANETAI. La présence d'une inscription grecque, sur ce petit monument, est un fait d'autant plus digne d'attention, que le lion ailé qu'elle accompagne est absolument semblable à celui qui, sur les grands bas-reliefs de Persépolis, est représenté se dressant contre un personnage qui lui enfonce un poignard dans le corps. Il faut observer aussi que la forme de la pierre est une de celles qui étaient consacrées aux monumens des mystères, chez les Assyriens et chez les Perses.

L.

rapide quand on est sérieusement, et j'ose presque dire, trop occupé..........................

....

Il a fallu m'arrêter pendant quelques mois à Constantinople, pour me familiariser avec l'usage des langues arabe, turke et persane, que je n'avais cultivées à Paris que comme langues mortes. D'après tous les renseignemens que j'ai pu me procurer ici sur Tiflis, je vois que je m'étais singulièrement trompé quand j'ai cru que la capitale russe de la Géorgie pouvait offrir, pour se familiariser avec ces langues, d'autres ressources que le jargon de quelques marchands turks et persans; et je crois aussi que sous ce rapport, je dois me féliciter d'avoir été obligé par les circonstances de passer l'hiver à Constantinople.

Dès le lendemain de notre arrivée, j'ai tâché de profiter des leçons de quelques *khodjas* assez instruits; et grâce à leur zèle et à leurs connaissances, j'ai pris l'habitude de ces langues plus promptement que je ne l'aurais jamais attendu. Comme je n'éprouvais plus de difficultés dans la conversation, sur-tout en persan, je me tins prêt pour quitter Constantinople dès le mois de décembre.... Je voulais traverser l'Asie mineure et me rendre, par Arzroum, directement à Tauriz. Je m'étais fait donner des lettres de l'ambassadeur pour Ghâlib, pacha d'Arzroum; et lord Stratford Canning, auquel M. le général Guilleminot m'a présenté, m'avait donné une lettre de recommandation pour l'ambassade anglaise en Perse, dans laquelle il me recommandait au colonel Macdonald Kinneir.....

J'avais adopté, pour la route, le costume turk, parce que dans l'Asie mineure l'aspect de l'habillement à la franque est trop rare et trop choquant, pour ne pas exposer le voyageur qui le porte à beaucoup de désagrémens. Je croyais devoir préférer pour ce voyage (qui, en hiver, ne pouvait être que très-peu favorable pour faire des observations et des excursions dans l'intérêt de l'archéologie) les chevaux de poste, à la marche beaucoup moins dispendieuse, mais très-lente, des caravanes, et j'avais pris pour m'accompagner un Tartare de la poste. Mais les pluies inouies qui n'ont pas cessé de tomber pendant tout le mois de décembre, ont rendu mon départ à cette époque absolument impossible, et m'ont forcé de remettre le voyage pour la Perse jusqu'à la fin de ce mois-ci, où je puis espérer que la saison ne m'opposera plus d'obstacles.

Voici maintenant comme j'ai tâché depuis de rendre utile mon séjour à Constantinople. Vous m'aviez exprimé, avant mon départ, le desir de vous procurer les catalogues des manuscrits déposés dans les diverses bibliothèques de cette ville, afin de ne pas être obligé en Europe de croire au premier venu, qui assure que tel ouvrage existe probablement à Constantinople, et que tel autre ne s'y trouve point du tout. A mon arrivée, je me suis adressé, pour cet objet, à M. Ducauroy, qui s'occupe d'une étude savante des langues orientales. . . . .

M. Ducauroy me fit remarquer qu'il serait très-difficile de trouver quelqu'un à Constantinople que l'on pût employer à faire des recherches scientifiques

dans les bibliothèques de la ville, et qu'il serait même très-peu probable que les Turks permissent de prendre des copies de leurs catalogues, sur-tout dans le moment actuel, où il règne beaucoup d'agitation dans les esprits et où le gouvernement turk est plus soupçonneux que jamais, même pour ce qui regarde les moindres choses. Cependant M. Ducauroy me promit de faire tout, dans la suite, pour vous faire parvenir ce qu'il pourrait se procurer relativement aux bibliothèques de Constantinople. J'ai bien vu depuis que M. Ducauroy ne s'était pas trompé, en croyant que le gouvernement du sultan ne favoriserait pas beaucoup les recherches scientifiques des chrétiens dans son empire. Il n'y a pas encore bien long-temps qu'un *firman* a défendu à tous les libraires de Constantinople de vendre aux non-musulmans des manuscrits arabes, persans ou turks; mesure qui me contrarierait beaucoup, si je n'avais pas trouvé des moyens pour l'éluder complètement. Le *reis-effendi* ne voulait pas même accorder un *firman* pour l'entrée des mosquées (auxquelles, comme vous le savez, la plupart des bibliothèques de la ville sont attachées), et il répondit à M. Desgranges, qui le lui avait demandé, que la Porte n'était dans l'usage d'accorder la permission d'entrer dans les mosquées qu'aux ambassadeurs seuls. Je crois vous avoir déjà écrit que j'ai trouvé dans la personne du *khodja* Antoine l'Indien (1) (le même qui a été au Caboul avec lord

(1) انطون كه مشهور هندى C'est ainsi qu'il signe une lettre persane qu'il m'a adressée, et où il m'offrait ses services pour copier des manuscrits arméniens à Constantinople. — J. S.t-M.

Elphinstone) un homme aussi intelligent qu'il m'est dévoué. Cet homme jouit de beaucoup d'estime auprès de plusieurs savans et grands personnages de Constantinople. Pour me faire obtenir accès aux bibliothèques, il m'a fait faire la connaissance du *Roumeli-kazi-asker* et de plusieurs autres *ulémas* d'une grande influence. Tous m'ont comblé de politesses et de bontés; et je dois principalement à leurs conseils et à leurs puissantes recommandations, d'avoir pu parcourir les plus belles et les plus riches bibliothèques de la ville, en examiner les catalogues et les manuscrits, et copier tout ce qui bon me semblait. Seulement j'ai dû prendre pour ces visites le costume turk, moins pour ne pas choquer les fidèles que pourrait scandaliser l'aspect d'un Franc dans des lieux ou l'on fait la prière, et où je vois presque tous les jours les *scheikhs* donner des leçons de théologie et de liturgie à de nombreux élèves, que pour me dérober aux questions singulières et aux politesses fatigantes dont on m'a accablé toutes les fois qu'on remarquait que j'étais Franc et chrétien; car (je puis vous l'assurer, et j'aurai peut-être occasion de traiter cet objet avec quelque détail dans une autre lettre), il est de la dernière absurdité de croire la population de Constantinople aussi peu tolérante et aussi fanatique que voudraient la représenter à leurs lecteurs plusieurs journaux de l'Europe, que l'on ne peut lire à Constantinople sans être indigné de l'insigne mauvaise foi qui semble présider à tout ce qu'ils débitent sur cette capitale et sur tout ce qui s'y est passé depuis quelques années.

Il est difficile de dire combien de bibliothèques il y a dans la vaste enceinte de Constantinople. J'ai remarqué qu'il en existe beaucoup qui ne sont connues presque de personne, et qui cependant sont aussi riches en bons ouvrages que les établissemens les plus célèbres. J'ai visité jusqu'ici les trente bibliothèques suivantes : 1.° de sulthan *Mustafa ;* 2.° de *Yeni-djâmi ;* 3.° de sulthan *Bayazid ;* 4.° du grand vizir *Raghib-pacha ;* 5.° du grand vizir *Ibrahim-pacha ;* 6.° du grand visir *Koupri li-oghlou Mohammed-pacha ;* 7.° d'*Aschour-effendi ;* 8.° de *Mourad-molla ;* 9.° de *Kilitch-Ali-pacha ;* 10.° des pages du grand seigneur à *Galata-seraï ;* 11.° des derviches *Mewlewi* à Galata ; 12.° de l'*Osmaniyé ;* 13.° de la *Souléimanyé ;* 14.° de sulthan *Abd'oulhamid ;* 15.° d'*Athif-effendi ;* 16.° de *Faïz-oullah ;* 17.° D'*Aya-sofia ;* 18.° de sulthan *Mohammed ;* 19.° d'*Ali-pacha ;* 20.° de *Hakim-oglou Ali-pacha ;* 21.° de *Veli-effendi ;* 22.° de *Taufik-effendi ;* 23.° de *Djourilli-Ali-pacha* (چورلى على پاشا) ; 24.° de *Marzfouni-Kara-Mustafa-pacha ;* 25.° de *Saleh-zadé ;* 26.° de *Roustem-pacha ;* 27.° de *Mersih-pacha,* 28.° d'*Amradj-zadeh-Housaïn-pacha ;* 29.° d'*Ayoub ansâri ;* 30.° la bibliothèque connue sous le nom de bibliothèque de l'aga (*Aga-koutoubkhanési*). Je compte vous parler, dans ma prochaine lettre, de plusieurs autres bibliothèques que je n'ai pas encore pu voir. Vous concevez que, pour copier seulement les catalogues de tous les manuscrits qui se trouvent dans ces établissemens, pour la plupart très-riches, il fau-

drait bien plus de temps que je ne me suis proposé d'en passer à Constantinople. J'ai donc cru devoir fixer mon attention presque exclusivement sur les manuscrits qui me paraissent des plus importans, c'est-à-dire, sur les historiens orientaux que possèdent ces bibliothèques. Il est vrai, plusieurs des bibliothèques que j'ai vues et dont je viens de vous faire le dénombrement, ne possèdent aucun historien, si l'on ne veut pas classer parmi les livres d'histoire quelques légendes mahométanes, et quelques vies et سير du prophète, qui n'ont aucune valeur et qu'on retrouve cent fois dans chaque grande bibliothèque. Mais il y en a beaucoup qui possèdent des ouvrages vraiment précieux, des ouvrages dont en Europe même les noms ne sont point connus, ou que l'on croit généralement perdus. Vous vous en convaincrez déjà aujourd'hui par les catalogues ci-joints (1) de seize des plus grandes bibliothèques de Constantinople, qui, pour la plupart, sont les plus riches en historiens. Je les ai copiés sur les catalogues des bibliothèques mêmes; mais vous remarquerez que ces catalogues sont originairement composés par des Turks, ce qui veut dire qu'ils sont rarement faits avec exactitude, et que l'on y trouve beaucoup de fautes, sur-tout si l'on veut nommer ainsi les constructions persanes et turkes mises à la place de la construction arabe dans les titres arabes; ce qui, si l'on voulait traduire ces titres à la lettre, causerait bien souvent

---

(1) J'ai reçu effectivement un catalogue, en langue turke, de tous les livres d'histoire et de géographie qui se trouvent dans seize des principales bibliothèques de Constantinople. — J. S.t-M.

des contre-sens très-graves, mais ce qui n'empêchera presque jamais de reconnaître, dès le premier abord, le vrai titre. J'ai cru devoir laisser ces noms tels que je les ai trouvés, pensant que tout le monde saurait, par exemple, qu'au lieu de dire سير الملوك العجم, il faut dire en arabe سير ملوك العجم, et que ce n'est pas ma faute, ni une négligence de ma part, si l'on trouve le premier dans plusieurs endroits de ce catalogue.

Parmi les manuscrits que j'ai eus entre les mains dans ces diverses bibliothèques, mon attention a été sur-tout fixée sur les ouvrages d'*Ibn-alathir* (الاثير) d'*Ibn-alasakir*, d'*Ibn-aladim* et d'*Ibn-Khaldoun*, dont aucun, que je sache, n'existe en Europe. Comme il est presque aussi difficile d'obtenir des copies de ces ouvrages (dont chacun se compose d'un grand nombre de volumes *in-fol.*), qu'il est impossible d'en faire sortir un exemplaire des bibliothèques où ils sont religieusement gardés, j'ai dû me borner à vous en donner des notices aussi exactes que je le pouvais. . .

. . . .

Quant à *Ibn-alathir* (qui se trouve entre autres en deux énormes *in-fol.* à la bibliothèque de Raghib-pacha, et en six volumes *in-fol.* d'une moindre grandeur dans celle d'*Athif*), j'ai copié tout ce qui est relatif à l'histoire de Perse depuis Kaiomorts jusqu'à Alexandre le Grand. Ces notices sont dispersées çà et là dans le corps de l'ouvrage; je les ai toutes recueillies sans en omettre une seule. L'auteur (comme il le dit dans sa préface, que j'ai également copiée en entier) a inséré dans son ouvrage le grand *Tarikh* de Tabari. Vous

verrez, sur-tout par sa description de la bataille de *Cadésia* (qui occupe une douzaine de pages *in-fol.*, et que j'ai dû vous transcrire aussi), qu'il est un des bons historiens arabes, et qu'il mérite la grande réputation qu'il a dans l'Orient (1). J'ai fait ce travail, qui m'a coûté beaucoup de temps, d'après les manuscrits des bibliothèques que je viens de vous nommer.

Les ouvrages d'*Ibn-Asakir* et d'*Ibn-Adim* sur Damas et sur Halep, sont des productions tout-à-fait colossales; on a de la peine à concevoir comment un seul homme a pu, non pas composer, mais même copier un ouvrage aussi gigantesque que l'est celui d'Ibn-Asakir, qui forme onze volumes *in-fol.*, ou qui se compose, d'après un calcul qui est loin d'être exagéré, de 20 à 22 mille pages *in-fol.* d'une très-petite écriture, c'est-à-dire, d'un million de lignes et de 50 à 60 millions de lettres. Je me flatte que vous reconnaîtrez avec moi la haute importance de ces deux ouvrages pour l'histoire et pour la géographie de l'Orient, quand vous aurez parcouru les notices que j'en ai faites sur les manuscrits des bibliothèques d'Ibrahim-pacha, d'Athif et de Faïz-oullah.

Le dernier ouvrage qui m'a particulièrement occupé pendant mon séjour à Constantinople, est le grand ouvrage d'*Ibn-Khaldoun*, que M. de Hammer avait annoncé comme n'existant dans aucune des bibliothèques de Constantinople. Je l'ai trouvé, sept volumes *in-fol.*

(1) Je n'ai pas reçu cette partie des extraits d'Ibn-alathir, faits par M. Schulz à Constantinople : j'ai seulement la préface et les autres fragmens dont il est question ici. — J. S.t-M.

dans la belle bibliothèque d'Ibrahîm-pacha, en face de la mosquée des princes du sang (*Schahzadéler-djâmisi*). Cet ouvrage devait former neuf volumes; mais les Turks, dans leur ignorance, ont pris les deux premiers volumes de l'histoire de *Housaïn ebn-Mohammed-almerâghi* pour ceux de l'histoire d'Ibn-Khaldoun, et les ont substitués à ce dernier. C'est au milieu du cinquième volume *in-folio* que commence *l'Histoire des Berbers*, dont je vous ai copié plusieurs chapitres, qui renferment des renseignemens très-précieux sur l'origine, les généalogies et le pays de cette nation (1)...........

Je suis enchanté que M. Lajard ait été content des pierres gravées persanes que je lui ai envoyées. Il n'a pas tenu à moi d'avoir pour lui une collection de cylindres qui se trouvait à Constantinople et que l'on m'a dit être très-riche; on m'a fait faire, pour la voir, trois courses à Belgrad, et à la fin on m'a assuré qu'elle était vendue et envoyée à Paris à M. Rollin : il se pourrait donc bien que les pierres que M. Lajard a achetées récemment de ce dernier fussent les mêmes.

....

Pour celles que j'ai envoyées à M. Lajard, en voici l'histoire. Un marchand de Constantinople, autorisé par le gouvernement à faire le commerce de tabac dans l'Asie mineure, ramassa dans ses voyages, surtout dans les environs de Bagdad, beaucoup de pierres

(1) On trouvera, dans l'un de nos prochains cahiers, la traduction du chapitre 1.er de cette partie de l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun, faite par M. Schulz. — J. S.t-M.

antiques et de médailles, parmi lesquelles il y en avait d'une très-grande valeur. Volé et pillé deux fois, à son retour, il ne sauva que quelques objets qui n'avaient pas été du goût des brigands. Lui-même, assez mauvais sujet, fut arrêté, quelque temps après, à Brousse, et amené à Constantinople, devant le séraskier, dont les gardes le dépouillèrent de tout ce qu'il avait sur lui. Je me suis mis tout de suite à la recherche des antiquités qu'on lui avait prises, mais je n'ai pu en apprendre autre chose, sinon qu'un *topchi* en avait vendu une partie à un marchand arménien : c'est réellement chez ce dernier que j'ai trouvé les pierres antiques que M. Lajard possède. Cet Arménien a une collection magnifique de médailles (parmi lesquelles j'ai remarqué quelques dariques et quelques monnaies sassanides); mais ses prix sont exorbitans, quelquefois doubles de ceux indiqués par M. Mionnet. Dans ce moment-ci, il ne possède aucun autre monument de l'ancienne Perse.

. . . .
. . . .
. . . .

Les deux pierres que j'ajoute aujourd'hui, viennent du même marchand voyageur dont je vous ai parlé; on me les a trouvées chez une autre personne, qui les avoit achetées d'un des soldats du séraskier. J'ai bavardé tant, que je ne dirais plus mot, si je ne devais vous donner encore des nouvelles des livres arméniens que vous desiriez trouver et acheter à Constantinople. En voici cinq, que je vous ai achetés jusqu'à présent : 1.° *Pouzantaran badmouthioun*, imprimé à Cons-

tantinople, *in-4.°* (1); 2.° *Moses Khorenatsi* (2); 3.° Jean Catholicos, manuscrit *in-4.°* (3); 4.° les Lettres de Grégoire Magistros, qui, à ce que tout le monde m'a assuré, sont de la dernière rareté à Constantinople (4); 5.° *Eghisché, badmouthioun Ghévontiants* (5), *in-8.°*........................

Péra, le 10 mars 1827.

Je viens d'apprendre, par M. Beugnot, que l'ambassadeur n'expédiera point de courrier aujourd'hui, et qu'il faut remettre l'envoi de mes papiers, et de deux pierres gravées que j'ai trouvées pour M. Lajard, au

---

(1) Ce livre est l'Histoire d'Arménie, composée au IV.e siècle, par Faustus de Byzance, évêque du pays des Saharouniens, dans la Grande-Arménie. Il a été imprimé à Constantinople, en 1179 de l'ère arménienne, 1730 de J.-C.. — J. S.t-M.

(2) C'est la troisième édition de l'Histoire d'Arménie de Moïse de Khoren, donnée à Constantinople, en 1752, par l'évêque Sergius. — J. S.t-M.

(3) Ce manuscrit, d'une date fort moderne et assez fautif, contient l'Histoire d'Arménie écrite, au commencement du X.e siècle, par le patriarche ou *Catholicos* d'Arménie, Jean VI, mort en l'an 925. Cet ouvrage, fort estimé, est encore inédit. Il en existe un manuscrit à la bibliothèque du Roi, sous le n.° 90; il est moins complet que celui qui m'a été envoyé par M. Schulz. — J. S.t-M.

(4) Il n'existe à la bibliothèque royale aucun manuscrit de ce recueil fort intéressant et encore inédit. Ces lettres ont été écrites au commencement du XI.e siècle. Leur auteur, Grégoire Magistros, était de la race des Arsacides. — J. S.t-M.

(5) C'est la seconde édition, donnée à Constantinople en 1823, de l'Histoire des guerres soutenues au milieu du V.e siècle par les Vartaniens contre les Perses. Elle a été écrite par Élisée (en arménien, *Eghisché*), évêque de Pakrévand, qui vivait à cette époque. — J. S.t-M.

courrier prochain, c'est-à-dire au 26 du mois. . . . .

. . . .

Vous aurez probablement reçu, Monsieur, les deux manuscrits arméniens (Jean Catholicos et Grégoire Magistros) que j'ai eu l'honneur de vous adresser par le courrier extraordinaire du 1.er mars. . . . .

Vous pouvez compter sur l'exactitude des catalogues qui accompagnaient ma lettre ; c'est dire que je les ai copiés sur les catalogues des bibliothèques indiquées, sans y changer un mot: voilà pourquoi il y a beaucoup de fautes dans les noms, et, en plusieurs endroits, peu de logique dans la distribution. Vous trouverez quelquefois un poëte au beau milieu des historiens, et deux mots, pris l'un dans la fin, l'autre dans le commencement d'un titre, au lieu du titre complet ; car il y a, dans les catalogues de toutes les bibliothèques des Turks, précisément le même désordre et la même confusion que l'on rencontre dans les ouvrages de leurs poëtes. Il est rare qu'avec quelque connaissance de la littérature orientale, on puisse se méprendre sur ces choses-là : cependant quelquefois on est induit, par cette inexactitude, dans de graves erreurs. C'est comme cela que j'ai cherché en vain *Ibn-Khaldoun*, qui se trouve indiqué dans plusieurs catalogues sous le titre de تاريخ ابن خلدون et même sous celui de كتاب العبر et bien distinct de ses مقدمة : mais j'ai toujours été trompé par ces titres ; c'étaient toujours les prolégomènes. Enfin je l'ai trouvé, sept volumes *in-fol.*, dans la bibliothèque d'Ibrahim-pacha ; et vous verrez, je me flatte, par le morceau que je vous ai copié et traduit de

l'Histoire des Berbers, qu'Ibn-Khaldoun est aussi bon historien que judicieux philosophe.

Ma lettre du 25 mars, à laquelle je suis obligé de remettre tout ce que j'aurais voulu vous dire aujourd'hui, sera probablement la dernière ou l'avant-dernière que je vous écrirai de Constantinople. Je cherche dans ce moment-ci un bâtiment pour Trébizonde; car, dans le cas où j'en trouverais un qui me convînt, je préférerais aller par mer à Trébizonde, et de là à Arzroum, par la route de Tocat.

On est très-peu instruit ici de tout ce qui se passe en Perse, et l'on n'en débite que des nouvelles qui sont absolument en contradiction les unes avec les autres. Je vous en parlerai en détail; et je me flatte d'avance que vous penserez, avec moi, que le meilleur parti à prendre est de partir et de voir soi-même où en sont les choses. S'il y avait trop de troubles, ou si je devais m'attendre à ne pouvoir parcourir l'Aderbaïdjan dans les circonstances actuelles (ce que je ne verrai probablement qu'à Arzroum), je compte me rendre directement dans la Perse méridionale, tâchant d'examiner d'abord, au printemps et dans l'été, les environs de Hamadan et de Kirmanschah. M. Fontanier m'assure que j'y trouverai de forts beaux monumens qui ne sont connus de personne; il me promet sur-tout une très-riche récolte de pierres gravées et de cylindres.

. . . .

(*La suite au numéro prochain.*)

BIBLIOGRAPHIE.

Liste générale des Ouvrages relatifs à l'Orient publiés en 1826.

Tous les trois mois, en janvier, avril, juillet et octobre, nous consacrerons, sous le titre *Bibliographie*, un espace considérable, pour donner dans ce Journal une indication et une liste, aussi complète que possible, des publications relatives à l'Orient faites en Europe, en Asie et dans les autres parties du monde. Nous commencerons par la liste générale des ouvrages qui ont paru en 1826. Au mois d'avril prochain, nous donnerons une liste semblable pour l'année 1827, et nous la continuerons comme nous l'avons annoncé. — J. S.t-M.

Nota. *Les livres dont le lieu d'impression n'est pas désigné, ont été imprimés à Paris, Londres, Calcutta ou Leipzig.*

FRANCE.

1. *Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours,* précédés de recherches historiques et ethnographiques sur cette partie du monde; par M. Klaproth. v-vii.e livraisons, *in-4.o*

Cet ouvrage, commencé en 1824, et publié en sept livraisons, est terminé : il est accompagné d'un atlas de 27 cartes ou tableaux destinés à faire connaître les divisions géographiques et historiques de l'Asie depuis les temps les plus reculés jusqu'à présent.

2. *Mémoires relatifs à l'Asie,* contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient; par M. Klaproth. Tome II, *in-8.o*

Le premier volume de cet ouvrage avait été publié en 1824; le troisième est sous presse.

3. *Magasin asiatique, ou Revue géographique et historique de l'Asie centrale et septentrionale ;* par M. Klaproth. Tome II, *in-8.°*

Il a paru trois numéros de ce recueil : le premier a été publié en octobre 1825; les deux suivans portent la date de janvier et de juillet 1826. Nous ferons connaître d'une manière plus particulière les morceaux qui y sont contenus, lors de la publication du 4.e et dernier numéro, qui ne tardera pas à paraître.

4. *L'Alfabet* (sic) *européen appliqué aux langues asiatiques ; Simplification des langues orientales ; l'hébreu simplifié par la méthode alfabétique* (sic) ; par Volney. 1 vol. *in-8.°*

C'est le VIII.e volume de la 2.e édition, la seule complète, des Œuvres de Volney.

5. *Nouvelle Méthode pour étudier l'hébreu des saintes Écritures,* suivie de l'Histoire de Ruth, et d'un petit vocabulaire hébreu-français ; par M. l'abbé Beuzelin. 1 vol. *in-12.*

6. *Choix de fables* traduites en turk par un effendi de Constantinople, et publiées, avec une version française et un glossaire, par M. Victor Letellier. 1 vol. *in-8.°*

7. *Voyage à Athènes et à Constantinople, ou Collection de portraits, vues et costumes grecs et ottomans,* peints d'après nature en 1819 ; par M. Dupré. II.e et III.e livraisons *in-fol.* de 4 feuilles, plus 4 pl. pour chacune.

L'ouvrage aura 10 livraisons.

8. *Notes d'un Voyage fait dans le Levant, en 1816 et 1817.* 1 vol. *in-8.°*

Ce volume, publié chez M. Firmin Didot, ne porte pas de date, et n'est que la première partie de cette relation.

9. *Voyage dans la Russie méridionale, et particulièrement dans les provinces situées au-delà du Caucase, fait*

depuis 1820 jusqu'en 1824; par M. GAMBA, consul de France à Tiflis. 2 vol. *in-8.°*

Ces deux volumes sont accompagnés de quatre cartes, parmi lesquelles on distingue une *Carte générale des pays entre les Mers Noire et Caspienne, avec la désignation des nouvelles frontières de la Russie et de la Perse, arrêtées en 1819*. Cette carte porte le nom de M. J. M. Darmet; mais elle est simplement la reproduction d'une carte du général russe Khatov.

On joint à cet ouvrage un atlas petit *in-fol.*, composé de 60 planches coloriées, représentant des costumes de la Perse et de la Géorgie, &c.

10. *Relation d'un Voyage sur le bord septentrional de la mer d'Azof et en Crimée*; par le comte de CASTRES. 1 vol. *in-8.°*

11. *Voyage en Égypte et en Syrie*; par VOLNEY. Nouv. édit., 2 vol. *in-8.°*

Cette édition forme les volumes II et III des Œuvres complètes de Volney, dont il a déjà été question.

12. *Le Coran, traduit par Savary*; précédé d'une notice sur Mahomet, par M. COLLIN DE PLANCY. Nouv. éd. 2 vol. *in-18*.

13. *Doctrine et devoirs de la religion musulmane*, tirés textuellement du Coran; suivis de l'*Eucologe musulman*, par M. GARCIN DE TASSY. 1 vol. *in-18*.

On trouve à la fin de ce volume un recueil des sentences morales du célèbre Ali, fils d'Abou-Taleb, traduites de l'arabe.

14. *Chrestomathie arabe*, par M. le baron SILVESTRE DE SACY. 2.e édition, corr. et augm., 3 vol. *in-8.°*, Imprimerie royale.

Le I.er volume de cette nouvelle édition a été publié en 1825; le II.e en 1826, et le III.e, qui termine l'édition, vient de paraître en 1827. On peut voir dans l'ancien

Journal asiatique, tome IX, page 379, ce qui distingue cette réimpression de la 1.re édition, et l'indication des extraits des écrivains orientaux qui y ont été ajoutés.

15. Prospectus et *specimen* d'un *Dictionnaire français-arabe*, par M. Ellious Bocthor; revu et augm. par M. A. Caussin de Perceval, professeur d'arabe vulgaire. *In-4.°*

16. *Les Mille et un jours, contes orientaux*, traduits par Petis de la Croix, Galland, &c., avec une notice, par M. Collin de Plancy. 5 vol. *in-8.°*

17. *Description de l'Égypte*, édition originale; dernière livraison, ou 3.e section de la 3.e livraison. *In-fol.*, Imprimerie royale.

Cette livraison répond aux livraisons 177-191 de l'édition *in-8.°* donnée par M. Panckoucke.

18. *Mémoire sur les pyramides d'Égypte* et sur le système religieux de leur érection et de leur destination, par M. Gratien Lepère. Poitiers, 1 vol. *in-4.°*

19. *Tableau de la superficie de l'Égypte*, par M. Jacotin. *In-fol.*

C'est un extrait, tiré à part, de la grande *Description de l'Égypte*.

20. *Mémoires relatifs à l'expédition anglaise partie du Bengale, en 1800, pour l'Égypte*; par M. le comte de Noé. 1 vol. *in-8.°* avec 19 grav. et 2 cartes. Imprimerie royale.

21. *Mes Souvenirs d'Égypte*, par M.me la baronne de Minutoli; revus et publiés par M. Raoul-Rochette. 2 vol. *in-18*.

22. *Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans l'Afrique septentrionale*, ouvrage posthume de G. T. Raynal; augmenté par M. Peuchet. 2 vol. *in-8.°*, avec une carte.

23. *Antiquités de la Nubie*, par M. GAU. XII.ᵉ livraison *in-fol.* de 2 feuilles, plus 4 planches.

Cet ouvrage est terminé : la 13.ᵉ et dernière livraison vient de paraître.

24. *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au-delà de Fâzoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans cinq autres oasis, en 1819, 1820, 1821 et 1822*, par M. Frédéric CAILLIAUD. 4 vol. *in-8.ᵒ*, Imprimerie royale.

Le IV.ᵉ et dernier volume a paru en 1827. Cet ouvrage est accompagné d'un atlas *in-fol.* de 150 planches, divisé en deux volumes.

25. *Histoire des croisades*, par M. MICHAUD. 4.ᵉ édit., *in-8.ᵒ*, tome III.

26. *Contes extraits du Thouthi-nameh*, traduits du persan par M. TRÉBUTIEN. 1 vol. *in-8.ᵒ*, tiré à 50 exemplaires.

27. *Yadjnadattabada, ou la mort d'Yadjnadatta* (épisode extrait du *Ramayana*, poëme épique sanskrit), texte, traduction française et analyse grammaticale, par M. CHÉZY; suivi d'une traduction latine littérale, par M. J. L. BURNOUF, professeur au Collége royal de France. 1 vol. *in-4.ᵒ*, avec 15 planches.

Cet ouvrage a été publié aux frais et par les ordres de la Société asiatique de Paris. Les planches ont été données par M. Chézy.

28. *Essai sur le pali, ou langue sacrée de la presqu'île au-delà du Gange*; par MM. Eugène BURNOUF et LASSEN. 1 vol. *in-8.ᵒ*, avec 6 planches..

Ouvrage publié également aux frais et par les ordres de la Société asiatique. On peut, à son sujet, consulter le rapport inséré dans l'ancien *Journal asiatique*, tome VII, pages 358-370, et l'analyse qui en a été donnée dans le *Journal des Savans*, année 1826, pages 415-425.

M. Eug. Burnouf a fait paraître depuis un supplément

à cet ouvrage dans l'ancien *Journal asiatique*, tome IX, page 257. Ce supplément a été tiré à part avec quelques additions, sous ce titre : *Observations grammaticales sur quelques passages de l'Essai sur le pali, de MM. Eug. Burnouf et Lassen*; avec une planche représentant les alphabets pali et singalais.

29. Prospectus d'un *Dictionnaire hindoustani*, précédé d'une grammaire et d'un recueil d'étymologies indiennes; par M. Morenas. *In-8.°*

Il n'a encore rien paru de cet ouvrage, qui, selon son annonce, devait être composé de trois volumes.

30. *Le Pantcha-tantra, ou les cinq ruses*, fables du brahme Vichnou sarma; *Aventures de Paramarta*, et autres contes, traduits pour la première fois de l'indien, par M. l'abbé J. A. Dubois, missionnaire dans le Maïssour. 1 vol. *in-8.°*

Voyez l'analyse de cet ouvrage donnée par M. Silvestre de Sacy dans le *Journal des savans*, année 1826, pages 468-479.

31. *Lettres sur le Bengale, écrites des bords du Gange*, par M. Deville, capitaine de marine. 1 vol. *in-12*.

32. *Pengajaran mesehi Terpendekh guna budak budak kechil* (Catéchisme par demandes et par réponses, en malai). 1 vol. *in-16*, Imprimerie royale.

Ce catéchisme en langage malai est imprimé en caractères français. L'impression en a été soignée par M. Eug. Coquebert de Montbret, membre de la Société asiatique.

33. *La Chine; mœurs, usages, arts et métiers*, &c., par MM. Devéria, Régnier, Schaal, Schmit, Vidal, &c.; avec des notes explicatives et une introduction, par M. de Malpière. Grand *in-4.°*

Il a déjà paru quatorze livraisons de cet ouvrage, qui formera trois volumes. Voyez l'analyse qui en a été donnée par M. Abel-Rémusat, *Journal des savans*, 1827, p. 690, et ancien *Journal asiatique*, tome XI, page 303.

34. *Mélanges asiatiques, ou Choix de morceaux de critique et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes, à l'histoire et à la géographie des nations orientales;* par M. ABEL-RÉMUSAT. 2 vol. *in-8.°*

Le tome I.er de ces mélanges a été publié en 1825. On espère que l'auteur donnera à ce recueil une suite qui formera encore deux volumes.

35. *Yu-kiao-li, ou les deux cousines*, roman chinois, traduit par M. ABEL-RÉMUSAT. 4 vol. *in-12*, fig.

36. *Supplément à la Grammaire japonaise* du P. Rodriguez, ou *Remarques additionnelles sur quelques points du système grammatical des Japonais*, tirées de la grammaire du P. Oyanguren, et traduites par M. LANDRESSE; précédées d'une *Notice comparative des grammaires japonaises des PP. Rodriguez et Oyanguren*, par M. le baron G. DE HUMBOLDT. Brochure *in-8.°*

Publication faite aux frais de la Société asiatique de Paris.

37. *Voyage à Péking, à travers la Mongolie*, par M. TIMKOWSKI; traduit du russe par M. N...; revu par M. EYRIÈS, et publié, avec des corrections et des notes, par M. KLAPROTH. 2 vol. *in-8.°*, avec atlas *in-4.°*

M. Abel-Rémusat a rendu compte de cet ouvrage dans le *Journal des savans*, 1827, pages 392-401.

38. *Voyage d'Orenbourg à Boukhara, fait en 1820*, rédigé par M. le baron DE MEYENDORFF, et revu par M. le chevalier Am. JAUBERT. 1 vol. *in-8.°*, fig.

M. Scheidler en a publié un extrait en allemand dans les *Archives ethnographiques*, publiées à Iéna. Voyez aussi l'analyse donnée par M. Abel-Rémusat dans le *Journal des savans*, 1826, p. 515-527.

39. *Monumens littéraires de l'Inde, ou Mélanges de littérature sanskrite*, contenant une exposition rapide de cette littérature et un aperçu du système religieux et philosophi-

que des Indiens, d'après leurs propres livres; par M. A. Langlois. 1 vol. *in-8.°*

ANGLETERRE.

40. *Transactions of the royal asiatic Society of Great-Britain and Ireland. In-4.°*, vol. I, 2.° et 3.° parties.

La première partie de cet ouvrage a été publiée en 1824. Pour connaître les morceaux contenus dans cet intéressant recueil, il faut lire les articles donnés à son sujet par M. Abel-Rémusat, *Journal des savans*, 1825, p. 451 et 682. Voyez aussi l'analyse insérée par M. Eug. Burnouf dans l'ancien *Journal asiatique*, tom. VIII, p. 355-372.

41. *Illustrations of ancient geography and history, referring to the sites of Ophir, Shèba, Taprobane, &c.* by Rob. Tytler. 1 vol. *in-12.*

42. *A concise Essay of the nature and connexions of the philosophy and mythology of paganism.* 1 vol. *in-8.°* de 56 pages.

La plus grande partie de cet opuscule est consacrée à présenter une exposition des opinions philosophiques et religieuses des Indiens.

43. *Historical Researches on the wars and sports of the Mongols and Romans, in which elephants and wild beasts were employed or slain;* by John Ranking. 1 vol. *in-4.°*, avec une carte et des gravures.

On peut comparer avec cet ouvrage les curieux renseignemens que M. Guill. Schlegel a donnés sur l'histoire de l'éléphant, dans le tome I.er de sa *Bibliothèque indienne*, publiée en allemand à Bonn.

44. Howell et Stewart. *Catalogue of an extensive collection of works on the philology, religion and history of eastern nations, oriental mss. &c.* 1 vol. *in-8.°*

Catalogue de librairie qui contient plusieurs notices et indications utiles.

45. *Hebrew Tales selected and translated from the wri-*

tings of the ancient hebrew sages; to which is prefixed an Essay on the uninspired literature of the Hebrews; by Hyman HURWITZ. Nouv. édit. 1 vol. *in-12.*

46. *Letters from the East, written during a recent tour through Turkey, Egypt, Arabia, Palæstina, Syria and Greece;* by J. CARNE. 1 vol. *in-8.°*

47. *Journal of a voyage up the Mediterranea, principally among the islands of the Archipelago and in Asia minor,* by the Rev. C. SWAN. 1 vol. *in-8.°*

48. *Travels in Mesopotamia,* by J. S. BUCKINGHAM. 1 vol. *in-4.°* avec grav.

49. *Recollections of Egypt,* by baroness VON MINUTOLI. 1 vol. *in-8.°*

Traduction de l'ouvrage français indiqué ci-dessus, n.° 21.

50. *The new Arabian Nights entertainment, selected from the original oriental ms.* by Jos. VON HAMMER, *and now first translated into english,* by the Rev. G. LAMBE. 3 vol. *in-12.*

51. *Le Psautier copte et arabe,* petit *in-4.°* de 163 feuilles.

Ouvrage publié par la Société biblique d'Angleterre.

52. *Travels and adventures in the persian provinces on the southern banks of the Caspin sea a; with an appendix;* by J. B. FRASER. 1 vol. *in-4.°*

53. *Account of the kingdom of Caubul and its dependencies in Persia, Tartary and India, comprising a view of the Afghaun nation, and a history of the Dooraunee monarchy;* by ELPHINSTONE. 2 vol. *in-8.°*

La première édition parut en 1815.

54. *Travels in Beloochistan and Sinde,* by H. POTTINGER. Nouv. éd. 1 vol. *in-4.°*

Il existe une traduction française de cet ouvrage, faite sur la 1.re édition : elle a été publiée, à Paris, en 1818, en 2 vol. *in-8.°*, avec une belle carte du Beloutchistan et des pays limitrophes de l'Indus.

55. *A view of the system and merits of the East India college at Haileybury*, by Sir Rob. GRANT, *with additions*. 1 vol. *in-8.°*

56. *The East India military calendar* (final volume). *In-4.°*

57. *The East-India register and directory for 1826, compiled from official returns*, by MASON, OWEN and BROWN, *of the secretary's office*. 1 vol. *in-8.°*

58. *Some observations on the policy of the government of India*, by M. STEWART. 1 vol. *in-8.°*

59. *The political History of India from 1784 to 1823*, by J. MALCOLM. 2 vol. *in-8.°*

60. *A History of the Mahrattas*. by J. G. DUFF. 3 vol. *in-8.°*

61. *Memoirs of Zehir-eddin Muhammed Baber, written by himself*, translated by John LEYDEN and Wm. ERSKINE. 1 vol. *in-4.°*

62. *Travels in the Mogul Empire*, by BERNIER, translated by IRVING BROCK. 2 vol. *in-8.°*

63. *History of the Mogul dynasty in India (1399-1657)*, translated from the french of Father CATROU. 1 vol. *in-8.°*

Cette histoire, un peu romanesque et souvent fort inexacte, a été composée par le P. Catrou, jésuite, sur les mémoires d'un marchand vénitien nommé *Manesti*, qui avait long-temps vécu à la cour d'Aurengzeb. Elle parut, pour la première fois, en français, en 1705, en 1 vol. *in-4.°* ou 2 vol. *in-12*. Elle fut continuée et réimprimée en 1715, en 4 vol. *in-12*. Les noms propres des princes mongols et des personnages musulmans et indiens y sont étrangement défigurés. Il paraît que le traducteur anglais a fait son travail sur la 1.re édition de cette histoire, qui s'arrête effectivement à l'an 1657 : la 2.e édition s'étend jusqu'à l'an 1707.

64. *Remains of the Rev.* C. T. SCHWARTZ, *missionary in India.* 1 vol. *in-8.°*

65. *Elements of Hindoo law, referable to british judicature in India,* by sir Thomas STRANGE, *late chief justice of Madras.* 2 vol. *in-8.°*

66. *Sketches illustrative of Life in India.* N.° 1, containing six plates *in-fol.*

67. *Descriptions and delineations of some of the public and other edifices at in the vicinity of Madras,* by T. F. DE HARILLAND. N.os 1 et 2. *In-4.°*

68. *Scenery, costumes and architecture chiefly on the western side of India,* by captain Rob. MELVILLE GRINDLAY. Part. 1 et 2.

69. *Views taken near Rangoon,* parts 2 and 3, by MOORE.

La 1.re partie de ce recueil a été publiée en 1825. On y a ajouté un appendice sous ce titre : *Six coloured views illustrative of the operations of the combined forces in the Burman empire.*

70. *A political History of the extraordinary events which led to the Burmese war,* by capt. WHITE. 1 vol. *in-8.°*

71. *Narrative of the Burmese war* (may 1824-febr. 1826), by capt. SNODGRASS. 1 vol. *in-8.°*

Une 2.e édition a paru en 1827.

72. *The modern traveller, containing Birmah, Siam and Assam.* 1 vol. *in-12.*

73. *The Mission to Siam and Huo, the capital of Cochinchina, in the years 1821-22; from the journal of the late* G. FINLAYSON, *with a mem. of the author,* by Sir S. RAFFLES. 1 vol. *in-8.°*

74. *A Mission to the east coast of Sumatra, in 1823,* by John ANDERSON. 1 vol. *in-8.°*

75. *Index containing the names and geographical positions of all places in the maps of India.* 1 vol. *in-12* de 448 pages.

76. *Materia indica, or some Account of those articles which are employed by the Hindoos and other eastern nations in their medicine, arts and agriculture,* by WHITELAW AINSLIE, M. D. 2 vol. *in-8.°*

77. *Muntakhabat-i-hindi, or Selections in hindustani* (choix de morceaux de littérature hindoustani), by John SHAKESPEAR. 2.e éd., 2 vol. *in-4.°*

> Voyez l'analyse qui s'en trouve dans l'ancien *Journal asiatique,* tome VIII, pages 230-253.

78. *The tuitionary pioneer for the most useful oriental pursuits, and the best mode of cultivating those objects early and successfully,* by GILCHRIST. 1 vol. *in-8.°*

79. *A parting memorial consisting of misc. discourses, written and preached in China, at Singapura, &c.;* by MORRISON. *In-8.°*

80. *The holy Bible in the chinese language,* translated from the originals, by MARSHMAN.

> D'après la Genèse et l'Exode, que nous avons vus, et qui ont été imprimés à Sirampour en 1825 et 1826, la traduction de la 1.re édition (de 1814 et suiv.) a été entièrement revue et en partie refondue; les caractères nous semblent nets, quoique absolument de même dimension que ceux de la 1.re édition, et de la *Clavis sinica* de Marshman.

(La suite au numéro prochain.)

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Remarques géographiques sur les Provinces occidentales de la Chine décrites par Marco Polo, par M. Klaproth.

Si l'on examine avec soin la description des provinces et des villes que Marco Polo place dans le *Catai* (ختای) et dans le *Mangi* (منزی), c'est-à-dire, dans la Chine septentrionale et méridionale, on reconnaît qu'il ne parle presque que de celles qu'il a visitées, et que l'ordre dans lequel il fait mention de ces provinces, suit exactement la route qu'il a tenue. Les remarques suivantes sur sa description de la Chine occidentale, prouveront, je pense, la justesse de cette observation.

Marco Polo partit de *Cambalu* ou Peking, et, après avoir parcouru 10 milles (italiens), arriva au beau pont qu'il appelle *Pulisangan*. Ses commentateurs se sont bien doutés que ce pont était celui qui existe encore aujourd'hui à-peu-près à la même distance, et au sud-ouest de Peking, et qui traverse le 盧溝河 *Lou keou ho*; mais ils ignoraient

que cette rivière, outre ce nom, porte encore celui de 河乾桑 *Sang kan ho* (1). Marco Polo ayant passé une partie de sa jeunesse à Balkh, y avait sans doute appris le persan, langue qui, à l'époque de la puissance des Mongols, était l'idiome généralement en usage parmi les mahométans de l'intérieur de l'Asie, qui se trouvaient en grand nombre à la cour et au service de Koubilaï-khan.

Différens passages du voyageur vénitien font voir qu'en Chine il se servit d'un interprète persan; car il donne quelquefois des noms persans à des lieux situés en Chine. Il désigne, par exemple, le pont dont il est question ici, sous un nom persan; پول سانكان *Poul-i-Sangkan*, signifie, dans cette langue, *le pont du Sangkan*. Ce pont est du temps des empereurs des *Kin* ou des *Altoun-khan*; il fut commencé en 1189 et terminé en 1193 : on le répara plusieurs fois depuis (2).

A 30 milles de *Pulisangan*, Marco Polo trouva la ville de *Giogiu* (*Gouza* dans Ramusio) : c'est le *Tcho tcheou* de nos jours, ville du second ordre, dans le département de *Chun thian fou* ou Peking; elle est mal à propos nommée *Tso tcheou* sur les cartes de d'Anville, et, par conséquent, sur toutes les

(1) Voyez *Tai thsing y thoung tchi*, édition de 1746, kiv. IV, fol. 3 *recto*. — Cette rivière s'appelle également *Young ting ho*. Sur la carte de la province *Pe tchy li*, par d'Anville, elle est nommée *Hoen ho*, vel *Yom tim ho*.

(2) *Tai thsing y thoung tchi*, kiv. V, fol. 10 *recto*.

cartes postérieures. Encore aujourd'hui, le grand chemin qui conduit de la capitale dans les différentes provinces de l'empire se partage près de *Toho tcheou* : une route se dirige au sud, vers le *Ho nan*, et conduit dans les gouvernemens méridionaux; une autre va à l'ouest par le *Chan si*, et de là dans la partie occidentale de la Chine. Marco Polo nous apprend la même chose : « *Partendosi*, dit-il, *da questa città* » *& andando per un miglio, si trouuano due vie,* » *una delle quali va verso ponente, l'altra verso* » *sirocco. Per la via di ponente, si va per la pro-* » *uincia del Cataio; per la via di sirocco, alla pro-* » *uincia di Mangi.* »

Après avoir quitté *Tcho tcheou*, Marco Polo traversa un pays bien peuplé et couvert de villes, de châteaux, de vignobles et de champs labourés. Il arriva, en dix jours, à la ville de *Taianfu*, c'est-à-dire 府原太 *Tai yuan fu*, capitale du *Chan si*. Il parle des fabriques considérables d'armes qui existaient ici, du vin qu'on y faisait avec les raisins du voisinage, et en si grande quantité, qu'elle en approvisionnait tout le *Catai*.

Les mines de fer du département de *Tai yuan fou* sont encore aujourd'hui les plus riches de la Chine; on y façonne très-bien ce métal, principalement à *Tai yuan* même, et dans la petite ville de *Siu keou hian* : leurs habitans fabriquent des sabres, des poignards, des couteaux, des ciseaux et des briquets, qui se vendent

dans tout le nord de la Chine et en Mongolie. Le vin de raisins de *Tai yuan fou* était déjà célèbre du temps des *Thang* (du VII.ᵉ au IX.ᵉ siècle); car la description géographique de l'empire sous cette dynastie, dit que ce vin était envoyé en tribut à la cour des empereurs (1). Sous la dynastie mongole, l'usage du vin de raisins se répandit beaucoup ; on le préféra au vin fait de grains, parce qu'à un goût plus agréable il joignait la propriété de se conserver un grand nombre d'années : on le mettait dans de grandes jarres, qu'on enterrait. L'histoire chinoise rapporte qu'en 1296, un grand de la cour de Peking fit, à ses frais, clore de murs les vignobles des départemens de *Tai yuan* et de *Phing yang*. Ce fut le fondateur de la dynastie des *Ming* qui accepta pour la dernière fois, en 1373, le vin de *Tai yuan*; il défendit qu'à l'avenir on lui en présentât davantage.

De *Tai yuan fou*, Marco Polo suivit la grande route, et arriva, en sept jours, à *Pianfu* : c'est la ville départementale de 平陽府 *Phing yang fou*, dans le *Chan si*; elle portait alors, comme de nos

(1) D'après l'histoire des Han, les Chinois eurent la première notion du vin fait avec des raisins, par le voyage que fit *Tchang khian* dans les pays occidentaux, qui eut lieu en 126 avant notre ère. Avant cette époque, il n'y avait des grappes en Chine que dans la province de *Loung si*, c'est-à-dire, dans la partie occidentale du *Chen si*, laquelle porte actuellement le nom de *Kan su*.—Voyez l'histoire naturelle intitulée *Pen thsao kang mou*, kiv. XXXIII, fol. 9 *verso*. —*So houng kian lou*, kiv. IV, fol. 7 *verso*.

jours, ce nom, qui, en 1305, fut changé en celui de *Tsin ning lou.*

Partant de cette ville, le voyageur vénitien fit sept journées à cheval, et arriva au fort (*castello*) de *Thaïgin,* dans lequel était le beau palais du roi *Dor.* Ce fort porte actuellement le nom de 蒲津 *Phou tsin;* il est situé à l'ouest de *Phou tcheou fou* (ville départementale dans l'angle sud-ouest du *Chan si*), et sur le bord du *Houang ho.* Ce fut sous les *Soung,* en 1011, que ce lieu reçut le nom de 太慶 *Taï khing,* qu'il porta également sous les Mongols, à l'époque où Marco Polo était en Chine. A 20 milles au sud-ouest de ce fort, ce voyageur traversa le *Caramoran,* c'est-à-dire, le *Houang ho,* appelé ainsi en mongol. Le passage ordinaire de ce fleuve est encore au même endroit (1).

Avant de donner la description du fort de *Thaïgin,* Marco Polo dit, dans l'édition de Ramusio : « *Hor* » *lasciamo di questa* (la città di Pianfu), *& diremo* » *d' un' altra grandissima città, nominata* Cacianfu. » *Ma prima diremo d' un nobile castello chiamato* » Thaïgin. » Le manuscrit français de son ouvrage, publié aux frais de la Société de géographie de Paris, exprime la même chose : « Or voz laieron de ce, et » voz conteron d'une grandisme cité qe est apelés

(1) *Tai thsing y thoung tchi,* kiv. LXXXIII, fol. 16 *recto.* — *Kouang yu ki,* édition de 1824, kiv. IV, fol. 14 *recto.*

» *Cacianf(u)*; mès tout avant noz diron d'un noble » chastiau qui est apellés *Caicui.* » Ces passages paraissent énoncer clairement que la ville de *Cacianfu* se trouvait, sur la route de Marco Polo, *après* le château de *Thaïgin;* et, en effet, ce voyageur dit qu'on arrive à cette ville deux jours *après* avoir traversé le *Caramoran*. Malgré ces assertions si positives, je crois qu'il y a erreur dans l'expression du voyageur, et que sa mémoire l'a mal servi dans cette occasion. Il désigne *Cacianfu* comme une grande ville très-commerçante : or, il n'y en a jamais eu une semblable à l'ouest ou au sud-ouest du point où l'on passe le *Houang ho*, dans l'angle que le *Chan si* fait entre le *Ho nan* et le *Chen si*. Il est d'autant plus probable que Marco Polo arriva de *Cacianfu* au fort de *Thaïgin*, et que cette ville faisait partie du *Chan si*, qu'on trouve dans son récit le nom de *Cacianfu* avant celui de *Thaïgin*, parce que, de son temps, la ville de *Phou tcheou fou* s'appelait 河中府 *Ho tchoung fou*, dont *Cacianfu* n'est que l'altération mongole (1), et que cette place était une des principales du *Chan si*. Cette hypothèse acquiert d'autant plus de poids, que *Quenzanfu* (ou *Si ngan fou*) est justement à sept journées de *Cacianfu*, ou *Phou tcheou fou*.

Quenzanfu était, du temps du voyageur vénitien, la résidence de *Mangala*, l'un des fils du grand khan;

(1) *Tai thsing y thoung tchi*, kiv. LXXXIII, fol. 2 *verso*.

il y possédait un palais superbe. *Quenzanfu* est la capitale de la province de *Chen si ;* elle porte actuellement le nom de 府安西 *Si ngan fou :* mais, du temps des Mongols, depuis 1278, elle fut appelée 府兆京 *King tchao fou,* et aussi 府西安 *Ngan si fou.* Rachid-eddin (1) nous apprend qu'elle fut une des douze *sing* ou capitales des grandes provinces de l'empire de Koubilaï-khan ; et, comme elle était située au sud-ouest du *Houang ho*, cet auteur la comprend dans le *Tangout :* یاز دهم سینك کن جانفو از شهرها تنکقوت است « Le onzième *sing,* dit-il, est *Ken tchanfou*, une des villes du *Tangout.* » C'est d'après le nom de cette ville que tout le *Chen si* fut appelé کنجانفو *Kentchanfou* par les Persans et les autres mahométans de l'intérieur de l'Asie, comme on le voit par le *Vocabulaire hoei-hoei-chinois*, manuscrit de la bibliothèque du Roi, envoyé de Peking par le P. Amiot (2).

Quant au prince *Mangala,* qui, du temps de Marco Polo, résidait à *Quenzanfu*, les auteurs chinois l'appellent *Mangkola* (مینکقن *Mingkin*, chez Rachid-eddin) : c'était le troisième fils de Koubilaï-khan. Il

(1) Rachid-eddin, *Djema' tewârikh*, fol. 258 *verso.*

(2) La station de *Si ngan fou* s'appelle encore aujourd'hui *King tchao jy :* le mot *jy* signifie *station.*

mourut en l'an 1280, après avoir été, pendant neuf ans, vice-roi du *Chen si*, ou 王西安 *Ngan si wang*. Son fils *Ananda* lui succéda dans cette dignité, et la remplit pendant vingt-huit ans; il fut mis à mort pour avoir voulu se révolter (1). Le voyage de Marco Polo dans la Chine occidentale ne peut donc pas avoir eu lieu après l'an 1280, puisqu'il y trouva encore *Mangala* en vie.

De *Quenzanfu* ou *Si ngan fou*, ce voyageur employa quarante-cinq journées pour aller jusqu'à *Sindyfu* ou *Sindafu*; c'est, comme nous le verrons bientôt, *Tchhing tou fou*, capitale du *Szu tchhouan*. On pourrait trouver ce temps trop long pour la distance à parcourir; mais il faut réfléchir que Marco Polo voyageait à cheval, et vraisemblablement avec ses propres chevaux; que les montagnes qui couvrent le midi du *Chen si* et le nord du *Szu tchhouan*, sont extrêmement escarpées, boisées et difficiles à passer, et que les routes qui existaient auparavant dans ces contrées, avaient été détruites à dessein pendant les longues guerres dont ces pays furent le théâtre. Aujourd'hui même, on ne va pas directement de *Si ngan fou* à *Tchhing tou fou*; au lieu d'aller en droiture au sud-ouest, on se dirige d'abord à l'ouest jusqu'à *Pao ki hian*, puis au sud, en faisant plusieurs détours, jusqu'à *Pao ning fou*

---

(1) *Lie tai ki szu nian piao*, kiv. XCIV, table généalogique, et kiv. XCVIII, fol. 1 *verso*, et fol. 38 *verso*.

dans le *Szu tchhouan*, et de là on marche au sud-ouest, vers *Tchhing tou fou*, en décrivant beaucoup de sinuosités (1).

(1) Voici les détails de la grande route qui conduit de *Si ngan fou*, capitale du *Chen si*, à *Tchhing tou fou*, capitale du *Szu tchhouan*. On part de la station *King tchao jy*. — 50 li N.O. à *Hian yang hian*, st. *Wei choui jy*. — 50 li O.S.O. à *Hing phing hian*, station *Pe khiu jy*. — 15 li O.S.O. à la station *Tchhang ning jy*. — 45 li O.N.O. à *Wou koung hian*, station *I tchhing jy*. — 50 li O. à *Fou fung hian*, première ville du département de *Fung thsiang fou*, station *Fung thsiuan jy*. — 60 li O.N.O. à *Khi chan hian*, station *Khi tcheou jy*. — 44 li O. au village *Ti ou tsun*. — 30 li O. à *Pao ki hian*. — 15 li S.O. à *I men tchin*. Près de ce fort commence ce que les Chinois appellent *Lian yun thsan*, ou *l'enclos des nuages contigus*. C'est un chemin artificiel, admirablement exécuté, qui conduit à travers de hautes montagnes, des torrens et des précipices. Il a plus de 420 li de longueur, et finit, au sud, au fort *Ki ning kouan*. Il est, en partie, bâti sur des piliers, entre lesquels l'eau coule avec une extrême rapidité. Il date du III.ᵉ siècle de notre ère, et fut reconstruit sur ses anciens fondemens, en 1392. — 30 li S.O. à *Pe sin tian eul*. — 20 li S.O. à la station de *Khi yang jy*. — 50 li S.O. à la stat. du pont *Toung ho khiao*. — 60 li S.O. à la station de *Thsao liang lieou jy*, première du département de *Han tchoung fou*. — 50 li S. à la station *Liang chen jy*. — 60 li S. à la station *San tchha jy*. — 40 li S.E. à la station *Nan sin tian eul*. — 30 li S.E. à la station *Soung lin jy*. — 60 li S. à la station *Ngan chan jy*. — 60 li à la station *Ma tao jy*. — 50 li S. au fort de *Ki theou kouan*; 5 li au-delà finit le chemin artificiel *Lian yun thsan*. — 5 li S. à *Pao tchhing hian*, station *Kouan chan jy*. — 20 li O. à *Nieou hiang phou*. (De cet endroit on a 60 li S.E. à la capitale *Han tchoung fou*.) — 20 li N.O. à la station *Houang cha jy*, où le chemin entre dans la plaine. — 40 li O. à *Mian hian*, station *Chun tching jy*. — 60 li O. à la station *Thsing yang jy*. — 30 li O. à la station *Kin nieou jy*. Derrière cette station est le lac *Kin nieou tchhi*, ou *du Bœuf d'or*. — 40 li S. On passe par la vallée *Ou ting hia*. — 20 li S. à la station *Pe lin jy*. — 10 li S. à la ville *Ning khiang tcheou*. — 50 li S.O. à la station *Chin siuan jy*, qui est la première du dépar-

Marco Polo quitta le palais du prince Mangalà, situé à 5 milles de *Quenzanfù*, traversa pendant trois jours, en se dirigeant vers l'ouest, un pays couvert de villes et de villages, dont les habitans faisaient un commerce très-actif; ensuite il entra dans la province de *Cuncon*, nommée dans Ramusio *Cunchin*, qui est remplie de montagnes et de forêts : c'est celle de 中漢 *Han tchoung*, la plus méridionale du *Chen si*. Notre voyageur la traversa pendant vingt journées, après lesquelles il entra dans une plaine longue de deux journées, où il trouva la ville d'*Acbalak Mangi :* il traduit ce nom par *ville blanche de la frontière de Mangi* (ou de la Chine méridionale). En effet, en turk, اق باليق منزى *Ak bâlik Manzi* a la

tement de *Pao ning fou*, de la province de *Szu tchhouan*. — 40 li s.o. au passage de la montagne *Tchhao thian ling*, qui est très-haute et escarpée, et s'étend au s.o. jusqu'à la ville de *Kian tcheou*. — 30 li s. à la station *Cha ho jy*. — 60 li s. à *Li tcheou*. — 60 li s. à la station *Loung than jy*. — 60 li s. à la station *Yuan chan jy*. — 60 li s. à la station *Pe lin jy*. — 40 li s. à la station *Chi tian jy*. — 50 li s. à la station *Houai chu jy*. — 75 li s. à la ville *Pao ning fou*, station *Kin fi jy*. — 60 li o.s.o. à la station *Loung chan jy*. — 60 li o.s.o. à la station *Lieou pian jy*. — 60 li o.s.o. à la station *Fou tsun jy*. — 60 li o.s.o. à la station *Yun khi jy*, qui est la première du département de *Thoung tcheou fou*. — 60 li o.s.o. à la st. *Thsieou lin jy*. — 60 li o.s.o. à la ville *Thoung tcheou fou*, station *Houang houa jy*. — 60 li o. à la station *Kian ning jy*. — 50 li o. à *Tchoung kiang hian*, station *Ou tchhing jy*. — 60 li o. à la station *Kou tian jy*, première du département de *Tchhing tou fou*. — 60 li o. à la ville *Han tcheou*, station *Kouang han jy*. — 60 li s.o. à la ville *Sin tou hian*, station *Sin tou jy*. — 40 li s.o. à *Tchhing tou fou*, capitale du *Szu tchhouan*, station *Kin kuan jy*.

même signification. Je ne doute pas que c'est la ville de 城馬白 *Pé ma tchhing*, ou *du Cheval blanc*, appelée aussi 關平陽 *Yang phing kouan*, place actuellement détruite, qui était située à peu de distance de *Mian hian*, dans le département de *Han tchoung fou*. Elle était peu éloignée des bords du *Mian choui*, nommé aussi *Pe yan choui*, ou *rivière à rives blanches*. La vaste plaine dans laquelle est situé *Mian hian*, est la même dont Marco Polo parle ; elle commence à l'est, au relai de *Houang cha jy*, et s'étend jusqu'à celui de *Thsing yang jy*, où l'on rentre dans les montagnes (1).

En quittant cette plaine, Marco Polo voyagea encore pendant vingt journées, à cheval, dans un pays hérissé de hautes montagnes, pour arriver à *Sindyfu*, qui est 府都成 *Tchhing tou fou*, capitale du *Ssu tchhouan*. Cette ville est traversée, comme il le dit, par le *Quian*, c'est-à-dire, le 江 *Kiang*, qu'en Europe nous appelons mal à propos *Yang tsu kiang*, d'après le nom qu'il ne porte qu'à son embouchure. Les géographes européens, en suivant le système de regarder comme la partie supé-

(1) *Tai thsing y thoung tchi*, kiv. CXLV, fol. 8 *verso*, et les cartes détaillées de la province de *Chen si*, dans le VII.e volume de l'atlas général de la Chine intitulé *Nei fou yu ti thou*.

rieure d'une rivière la source de l'affluent le plus éloigné de son embouchure, prennent le *Kin cha kiang* du Tubet pour le commencement du *Kiang;* mais les Chinois font cet honneur à un de ses affluens moins considérable, et qui porte chez eux le nom de *Min kiang.* Cette rivière prend sa source près de la frontière nord-ouest du *Szu tchhouan,* dans le pays des *Thou fan;* elle entre en Chine devant le fort de *Houang ching kouan,* coule au sud, traverse le mont *Min chan,* qui lui donne son nom, et se partage, dans la plaine, en plusieurs bras, dont le principal passe par *Tchhing tou fou,* ainsi que Marco Polo le rapporte. De cette ville, le *Min kiang* se dirige généralement au sud, passe devant *Kia ting fou,* se réunit, au-dessous de *Siu tcheou fou,* au *Kin cha kiang,* et forme, avec ce fleuve, le *Ta kiang* ou *le grand Kiang.*

De *Tchhing tou fou,* Marco Polo mit cinq journées, à cheval, pour aller jusqu'au *Thebeth* ou *Tubet,* pays ravagé et rendu désert par les Mongols. En effet, la frontière de cette contrée n'est pas plus éloignée de *Tchhing tou fou.* Ce que le voyageur dit des coutumes singulières des habitans, sera amplement expliqué dans mon commentaire sur son livre. Les lions qu'il y trouva sont sans doute des tigres. Il donne aussi la description de l'animal qui porte le musc, et dit qu'il était appelé *gudderi* (1); il est encore au-

(1) Le manuscrit latin de Marco Polo, publié par la Société de géographie, précise mieux ce point, en disant (page 399): *Et*

jourd'hui nommé ᠭᠦᠳᠡᠷᠢ *gouderi* par les Mongols (1).

Marco Polo, parcourant vingt journées de route dans les montagnes du Tubet avant de trouver des habitations et des villes, ne dit pas combien de temps il employa pour traverser cette partie du pays, moins sauvage que celle qui confine avec le *Szu tchhouan*. Il la quitta pour aller dans le pays appelé *Caindu*, d'après sa capitale, située près d'un grand lac salé, dans lequel on trouvait des perles. En partant de *Caindu*, et en avançant, pendant quinze journées de marche, jusqu'à la frontière du pays, on trouve, dit-il, le grand fleuve *Brius*, qui roule de l'or en paillettes et va se jeter dans l'Océan. Cette contrée produit des girofles et de la cannelle (c'est-à-dire, de la cassie). On ne peut méconnaître dans la description du *Caindu*, la partie septentrionale du pays des Birmans ou d'Awa. La ville de *Caindu* est celle que les auteurs chinois du temps de la dynastie mongole appellent 江頭 *Kiang theou*. Elle n'était qu'à dix journées de la frontière sud-ouest du *Yun nan*. Je crois que c'est le *Hentha* des cartes de l'empire des Birmans, situé par 22° 55′ de latitude, près de la gauche de l'*Irawaddy*, et un peu plus éloigné du grand lac *Nando-kando*.

Quant au fleuve qui roule de l'or, c'est sans doute

---

vocantur illæ bestiæ lingua TARTARIÇA guderi. — Le passage sur le musc manque dans le manuscrit français, publié dans le même volume.

(1) *Miroir de la langue mongole*, kiv. XIX, fol. 101 *recto*.

le même que les Chinois appellent 金沙江 *Kin cha kiang*, ou *fleuve à sable d'or*, et qui est le plus considérable du royaume de *Mian*. Il ne faut pas confondre, disent-ils, cette rivière avec une autre du même nom, qui traverse le Tubet oriental et entre en Chine par le département de *Li kiang fou*, dans le *Yun nan*. Le *Kin cha kiang* du royaume d'*Awa* est au sud du mandarinat de *Meng my szu*, situé près de la frontière sud-est du *Yun nan*; il entoure, avec le *Mo le kiang*, le territoire de ce mandarinat, entre dans le *Mian*, passe devant *Awa*, capitale de ce royaume, et va se jeter dans la mer (1). On voit donc que ce *Kin cha kiang* est incontestablement l'*Irawaddy*.

Marco Polo repassa ce fleuve pour rentrer en Chine par la province de *Caraïan*, qui était très-grande, divisée en sept départemens (*regni*), située dans la partie occidentale de la Chine, et gouvernée par *Esentemur* (2), fils du grand khan. Cette province comprenait la partie méridionale du *Yun nan*, ou ce que les Chinois appellent le pays des *Thsouon man*, qui se donnent à eux-mêmes le nom de *Karaïn*. Le *Yun nan* porte encore aujourd'hui, chez les mahométans de l'Asie centrale, le nom de قرايان *Karâyân*, d'après

---

(1) *Tai thsing y thoung tchi*, kiv. CCCXXVIII, fol. 2 *recto*. — Klaproth, *Archiv für asiatische Litteratur*, S. Petersburg, 1810, page 137.

(2) Ramusio écrit *Centemur;* tous les autres manuscrits ont *Esentemur*.

celui des indigènes de cette province; ceux-ci sont d'une autre race que les Chinois, leurs conquérans, et également répandus dans le royaume des Birmans, où ils portent le nom de *Karayn*. Le prince que Marco Polo appelle *Esentemur* est le même que 也先帖木兒 *Yesian timour* des historiens chinois. Il était, non le fils, mais le petit-fils de Koubilaï-khan; son père était *Khogatchi*, cinquième fils de cet empereur. *Yesian timour* fut fait *wang* ou vice-roi du *Yun nan*, en 1280, et remplit cette dignité jusqu'en l'an 1307 : alors il fut appelé ailleurs (1). Son père avait été, avant lui, vice-roi du *Yun nan*.

Marco Polo nomme la capitale de la province de Caraïan, *Iaci*, et dit que c'était une ville riche et commerçante, dans le voisinage de laquelle il y avait des puits de sel d'un rapport considérable. Rachid-eddin connaît aussi la ville de *Iatchi* dans le *Yun nan*; mais il en fait la capitale du pays de *Karà djang*, duquel nous parlerons tout-à-l'heure. C'est la ville de 楚雄府 *Thsu hioung fou*, qui, du temps de *Koublai khan*, portait le nom de 威楚 *Goei thsu*, que les Mongols prononçaient *Ya tsi*. Du temps de la dynastie des *Soung*, elle était déjà le lieu le plus important du pays des *Thsouon*

(1) *Lie tai ki ssu nian piao*, kiv. XCIV, table généalogique, et kiv. XCVIII, fol. 1 *verso*.

man, ou *Karaïn*. Encore aujourd'hui les puits de sel qu'elle renferme sont très-riches; on en compte quatre principaux, qui donnent un sel noir (1).

Le grand lac poissonneux dont parle Marco Polo est sans doute l'*Eul haï*, qui sépare à l'ouest les habitations des *Thsouon man* ou *Karaïn*, de celles des *Ou man* ou *Karà djang* (2). Il a 300 li de circuit; on y pêche principalement le *koung yu*, poisson qui n'a pas tout-à-fait un pied de longueur, et que les Chinois appellent, à cause de la délicatesse de sa chair, *le premier des poissons*.

D'*Iaci*, il y avait dix journées à cheval jusqu'à *Carazan*, capitale de la province du même nom. *Cogacin*, fils du grand khan, en était alors gouverneur (3). La province de *Carazan* est celle que Rachid-eddin et les historiens chinois nomment *Karâ djang*; les derniers transcrivent ce nom par 合剌章 et le traduisent par 烏蠻 *Ou man*, ou *les Barbares noirs*. Il y avait aussi *les Barbares blancs*, 白蠻 *Pe man*, lesquels étaient appelés en langue mongole 察罕章 *Tchaghan djang* (4).

Rachid-eddin parle de ce pays et de ses habitans

(1) *Taï thsing y thoung tchi*, kiv. CCCXX.

(2) *Ibid.* kiv. CCCIX, fol. 10 *verso*.

(3) Ramusio écrit mal *Cogatin* : c'est l'ancienne traduction française, qui lit *Cogacin*, de même que plusieurs autres manuscrits.

(4) *So houng kian lou*, kiv. I, fol. 20 *recto*.

en différens endroits de son livre, et l'appelle قراجانك وجغان جانك *Karâ-djang* et *Tchagan-djang*. Dans le passage où il rapporte l'expédition entreprise contre ce pays par Koubilaï-khan, du vivant de Mangou-khan, il s'exprime en ces termes : وآن ولايت بزبان ختاى داى ليو كويند يعنى مالك عظم و بزبان سندى قندرنى و بزبان اين ديار قندهار وحدود آن ولايت منتهى است بولايت تبت وتنكقوت وبعضى ولايت وكوهپاء هندوستان و ولايت زردندان..... وقاآن اجازت فرمود وقوبيلاى قاآن .در لو ييل موافق محرّم سنه اربع وخمسين وستمايه آن ولايت را قتل وغارت كرد و پادشاه ايشان را مه ارار نام يعنى سلطان معظم كرفته باخود بياورد و از لشكر فرو آمد « Ce pays est nommé, en » langue de Khataï, *Daï liou*, c'est-à-dire, *du grand* » *roi;* en langue de Sind, *Kandarni* (1); et, dans sa » propre langue, *Kandahâr :* il confine avec le Tubet, » le Tangout, et avec d'autres provinces et montagnes » de l'Hindoustân et des *Zardandan* (ou *Dents d'or*). » Le grand khan (*Mangou*), ordonna à *Koubilaï-* » *khan* de s'y rendre. Celui-ci le dévasta et le pilla au » mois de *moharrem* de l'année du dragon, qui cor-

---

(1) Dans un autre passage, le même auteur dit: ولايت قراجانك بزبان هندى آنرا كندرى كويند يعنى ولايت بزرك « Le pays » de *Karâ djang* est nommé, en langue de l'Inde, *Kendermi,* c'est- » à-dire, *le grand pays.* »

» respond à 654 de l'hégire (1256 de J. C.). Il fit
» prisonnier le roi, qui portait le nom de *Mah-arar*,
» c'est-à-dire, *le grand-seigneur*, le conduisit avec
» lui, et s'éloigna de l'armée. »

L'auteur du *Tarikh Haïderi* rapporte les mêmes faits relativement au *Karâ-djang;* voici ce qu'il en dit :

پوشیده نماند که ولایت ختای را اتراك آنجا خان ژو
جون قوی کویند و مغولان خاد قوت نامند و بزبـــان
هندی چین نام آنجاست و در ایران بختای مشهور است
ودر شرقی آن مملکت مایل بجنوب ولایت دیکر هست که
بزبان آنجا منزی نام دارد و مغولان آنرا ننکاس و هندوان
مهاچین کویند یعنی چین بزرك در غربی آن ولایت را
ومایل بجنوب نزدیك به تبت ولایت دیکر است که آنرا
اهل ختای دای لیو کویند و مغولان قراجنك نامنــد
وهندوان کندهور کویند وما قندهار میکوییم واین
غیر از قندهارست که نزدیك بست واقع شـــده

« Il est connu que le pays de *Khataï* s'appelle, chez les
» Turks de cette contrée, *Khan* (*Han*), *Jou* (*Tcheou*)
» et *Tchoun koui* (*Tchoung koue*); et chez les Mon-
» gols, *Khad kout* (1); dans la langue hindoue, son

---

(1) Rachid-eddin écrit par-tout جاو قوت, ce qui paraît être plus exact ; il donne cependant une plus grande extension à ce nom, comme on le verra par le passage suivant : جـاو قـــوت
عبارتسـت از ختای و تنکقوت و جورجه و سلنکقا که آن

» nom est *Tchin*, et, dans la Perse, il est connu » sous le nom de *Khataï*. Au sud-est, il y a un autre » pays, qui, dans la langue des habitans, s'appelle » *Manzi*; chez les Mongols, *Nankâs* (1), et chez les » Hindous, *Mahâ tchin*, c'est-à-dire, *grand Tchin*. » Au sud-ouest de ce pays, et dans le voisinage du » *Tubet*, il en est un autre que les Chinois de ces » contrées appellent *Daï liou*, les Mongols, *Karâ* » *djang*, les Hindous, *Kendhour*, et auquel nous don» nons le nom de *Kandhâr*; mais ce pays n'est pas » le même que le *Kandahâr*, situé dans notre voisi» nage. »

Le *Tarikh Hafidz abrou* parle aussi du *Karâ-djang*; il ajoute encore : واین ولایت در میان هندوستان وتبت ودر نیمهٔ آن مردم سیاهند ودر یک نیمهٔ دیگر سپید ومغولان سپید را جغان جانک گویند « Ce pays est entre l'Hindoustân et le Tubet; » dans une moitié, les habitans sont noirs, et dans » l'autre, blancs; les Mongols appellent les blancs » *Tchagan djang*. » — L'Histoire des *Thang*, écrite en chinois, fait la même remarque, et dit que la partie

---

حدودرا مغولان جاو قوت می گویند « *Djaou-kout* » désigne le *Khataï* (la Chine septentrionale), le *Tangout*, le *Djourtchéh* (le pays des Mandchous), et le *Solangka* (le nord de la Corée), » car les Mongols donnent à tous ces pays le nom de *Djaou kout*. »

(1) Rachid-eddin écrit ننكياس *Nangkiâs* (dans les manuscrits on trouve ordinairement ننكياس sans points), ce qui est plus exact, car les Mongols appellent encore aujourd'hui les habitans de la Chine méridionale [illegible] *Nangkiyat*.

orientale de ce pays était habitée par les *Man*, ou *Barbares noirs*, et l'orientale par les *blancs*.

Le *Karâ-djang*, que, selon Rachid-eddin, les Chinois nommaient *Daï liou*, est l'ancien et puissant royaume de 理大 *Ta li*, ou 詔南 *Nan tchao*; il avait commencé dans le VII.ᵉ siècle, et fut détruit par les Mongols en 1255 (1).

---

(1) C'est dans cette année que le *So houng kian lou* place la conquête de ce pays : « A la v.ᵉ année de l'empereur *Hian tsoung* » (*Manggou khan*), ou dans l'an cyclique 卯 乙 *y mao*, en été, » *Ouriangkhotai* quitta le Tubet et conquit les pays des *Karâ-djang*, » ou *Ou man*, des *Tchaghan djang*, ou *Pe man*, des *Lolos*, des » *Abe* et des *A lou*, et soumit cinq places fortifiées, huit *fou*, quatre » principautés (*kiun*) et trente-sept tribus de barbares. » — Rachid-eddin parle aussi de cette expédition, à propos d'Ouriangkotaï, qui la dirigeait. Voici ses paroles :

در عهد منکو قاآن لشکرکش بزرك بود و در آن وقت که برادر خودرا قوبیلای خان را بجانب ولایت قرا جانك فرستاده با ده تومان لشکر مقدّم آن لشکر اوریانکقتای بود حکم کرد که قوبیلای خان ولشکر جمله در حکم اوریانکقتای باشد وآن ولایت از تختکاه قاآن بغایت دور بوده جنان که قرب یکساله راه وهوا آنجا عظیم عفن وبد وتمامت لشکر رنجور شده اند وفیران ولایت بغایت معمور بوده لشکریان ایشان وافر وضرورت بوده هر روز در هر منزل جنکی کردن بدین دویست از آن ده تومان لشکر دو تومان پیش باو نیامدند واین

Cogacin, fils du grand Khan, qui, du temps de Marco Polo, était vice-roi du pays, est le cinquième fils de *Koubilaï-khan*, appelé, dans les annales chinoises, 赤哥忽 *Khogatchi* (1). Il fut nommé, en 1267, *wang* ou roi de cette partie du *Yun nan* : il faisait sa résidence à *Ta li fou*, qui était une des douze capitales de l'empire des Mongols.

Rachid-eddin confond cette ville avec *Iatchi*, chef-lieu du pays de Karaïn, de laquelle nous avons parlé plus haut. Voici ce qu'il en dit : دهم سینك قراجانك وآن مملکتی عظیم حدّه است در انجا شهر بزرکست نام آن یاچ و سینك در آن شهر است واهل آنجا تمامست

اوریانکقتای عظیم مقبر بود وکارهای بزرك بسیار کرده « Du temps de Mangou-khan, il était général en chef; » et quand ce prince envoya son frère Koubilaï-khan contre le pays » de *Karâ-djang*, avec une armée de 100,000 hommes, il donna le » commandement suprême à *Ouriangkotaï*, et plaça sous ses ordres » Koubilaï-khan et toutes les troupes. Ce pays était si éloigné de la » résidence du khan, que, pour y arriver, il fallait une année en- » tière; l'air y est très-corrompu et malsain, et l'armée eut à souffrir » de beaucoup de maladies. Comme ce pays était très-peuplé, et » que ses guerriers étaient nombreux et valeureux, il leur fallait » disputer journellement le terrain; de sorte que de 100,000 hom- » mes dont se composait l'armée d'*Ouriangkotaï*, ils ne revinrent » pas 20,000 avec lui. Ce général était très-valeureux et se rendit » célèbre par beaucoup de hauts faits d'armes. »

(1) Rachid-eddin l'appelle هوكاچ *Hogatchi;* il dit que c'était le sixième fils de Koubilaï-khan, que sa mère était de la tribu des دوربان *Dourbân*, et qu'il fut roi du Karâ-djang.

مسلمان اند و حاکم این بیان تکین و یعقوب بك پسر علي بیك از نسل یلواج « Le dixième *sing* ou gouver-
» nement est celui de *Karâ-djang ;* c'est un royaume
» séparé ; il y a une grande ville, nommée *Yatchi*,
» qui est le siége du gouvernement. Finalement le
» peuple y est devenu musulman, et ses chefs sont
» *Baïn teghin* et *Ya'koub beg*, fils d'*Aly bik*, de la
» famille de *Yelouadj*. »

Marco Polo parle beaucoup des serpens énormes qui se trouvent dans le pays de *Carazan*, et de la manière dont on les prend ; il dit que leur chair est d'un goût délicieux, et qu'on se sert de leur fiel avec beaucoup de succès dans un grand nombre de maladies. Cette espèce de serpent, qui appartient vraisemblablement au genre *boa*, est très-fréquente dans la province de *Yun nan* et dans toute la Chine méridionale. Les Chinois l'appellent *Mai theou che*, ou *serpent qui baisse la tête*, parce que lorsqu'il marche, il décrit des courbes et a la tête baissée en avant. Les plus grands de ces serpens ont cinq à six toises chinoises de longueur, et souvent plus de quatre pieds de tour. Ils mangent rarement, mais dévorent à-la-fois un daim ou un cerf. Les habitans du pays lui font la chasse en été, et vendent sa chair à un prix assez élevé, car elle est très-recherchée pour sa saveur ; on fait avec la peau de ce serpent des tambours, et des fourreaux pour les sabres et les poignards. Mais on tire un parti bien plus profitable du fiel : on le sèche et on le vend fort cher ; car il est d'un usage fréquent

en médécine. Les Chinois appellent encore ce serpent *jan che,* les uns disent à cause des courbes irrégulières (*jan jan*) qu'il décrit en marchant; d'autres prétendent que c'est parce qu'il a de longs poils entre les écailles, et que *jan* désigne la partie de la barbe qui vient aux joues. Le nom le plus commun est *nan che,* serpent méridional, parce qu'il se trouve dans les contrées situées au sud de la grande chaîne méridionale de la Chine.

Cinq journées à l'ouest de la capitale du *Carazan,* était la province de *Zardandan,* dont la principale ville était *Unciam* (comme on lit très-bien dans le manuscrit n.° 1616 de la Bibliothèque du Roi, tandis que la plupart des autres, et même Ramusio, portent *Vociam*). Les hommes et les femmes de ce pays se couvraient les dents d'une plaque mince d'or.—Le mot زردندان *Zar-dandan* signifie, *dents d'or;* et ce peuple, qui existe encore aujourd'hui, a toujours porté, chez les Chinois, le nom de 金 齒 *Kin tchi,* qui désigne la même chose. Il habite la partie sud-ouest du *Yun nan.* La ville d'*Unciam,* que Marco Polo y place, est celle de 昌 永 *Young tchang;* elle en est la capitale.

Abd-allah Béidhawi parle aussi de ce peuple à dents d'or; dans son *Histoire du Khataï,* il dit : درميان ولايت ختاى وقرا جانك ولايت بسيار است وهريك را پادشاهى از آنجمله ولايتست كه اهل آنرا عادتست كه دندان

را از زر غلاف سازند و بوقت طعام خوردن برگیرند

« Entre le *Khatai* et le *Karâ-djang*, sont plusieurs » pays, gouvernés chacun par son roi ; parmi ces pays, » il en est un dont les habitans ont la coutume de se » couvrir les dents avec une plaque d'or, qu'ils ôtent » quand ils se mettent à manger. »

Cette province est la dernière de la Chine occidentale dont Marco Polo fait mention ; ainsi je termine ici ces remarques, qui contribueront sans doute à faire admirer l'exactitude et la bonne foi du célèbre voyageur vénitien, qu'on ne parviendra jamais à bien commenter sans le secours des livres chinois et orientaux.

Catalogue des Manuscrits zends et pehlwis qui se trouvent dans la Bibliothèque de la Compagnie des Indes, à Londres; par M. ****

I (n.° 1550 de la biblioth.). *Vendidad sadé, Izeschné, Vispered,* en zend, 568 pages *in-fol.*

Ce volume, écrit par le mobed Darab, maître d'Anquetil-Duperron, fut vendu par la veuve de ce mobed à M. Guise, premier chirurgien de l'hôpital anglais, à Surate. On a écrit sur la première page : *33 Vendidad sadé.* Ces mots, si je ne me trompe, paraissent être de la main d'Anquetil. Le livre est bien écrit.

II (n.° 1546 de la biblioth.). *Vendidad sadé, Izeschné, Vispered,* en zend ; 696 pages *in-fol.*

Il a été écrit, l'an d'yezdedjerd 1120 (1752 de J. C.), par le mobed Roustem, fils du mobed Bahram ; et il pro-

vient, comme le précédent, de la collection de M. Guise. L'écriture est très-bonne.

III (n.° 1318 de la biblioth.). *Vendidad sadé, Izeschné, Vispered*, en zend; grand *in-4.°*

Ce manuscrit, également de la collection de M. Guise, est plus ancien que les n.os I et II. Il a été réparé en beaucoup d'endroits. L'écriture en est bonne. Il porte à la fin, de la main d'Anquetil-Duperron, l'inscription : *32 Vendidad sadé.*

IV (n.° 1319 de la bibl.). *Vendidad sadé*, en pehlwi; 293 feuillets grand *in-4.°* « *With a commentary written* » *in the year of jesdej.* 125 (757 de J. C.). »

Cette note anglaise est extraite du catalogue de M. Guise. Le livre est très-vieux et fort délabré; on y compte environ cent feuillets d'une écriture plus moderne. Le reste du volume est raccommodé par-tout, et cependant l'écriture est lisible.

V (n.° 1320 de la biblioth.). *Veschtaspi Iescht, Vendidad, Izeschné, Vispered*, en pehlwi; 786 pages *in-4.°*

Ce volume, de la collection de M. Guise, commence par quelques pages très-mal écrites; le reste l'est fort bien.

VI (n.° 1285 de la bibl.). Recueil de prières nommées *Néaeschs* et *Ieschts*, 980 pages grand *in-8.°*

Il vient aussi de la collection de M. Guise. Il contient dix-huit *ieschts*, et est assez vieux, mais lisiblement écrit.

VII (n.° 1280 de la biblioth.). *Rewayet*, ou Recueil de traditions, en pehlwi; 250 feuillets *in-4.°*

Ce volume, assez mal écrit, vient encore de la collection de M. Guise.

VIII (n.° 2155 de la bibl.). *Khurd-Avesta*, 84 feuillets *in-8.°*

Cet ouvrage est composé d'extraits du *Zend-Avesta*, en zend et en parsi : chaque phrase est suivie de la traduction persane. Il a été envoyé à Bombay, en 1808, par le destour Caous de Surate, et il a appartenu à la collection de M. Duncan.

IX (n.° 1284 de la bibliothèque). Recueil de *Néaeschs* et d'*Ieschts* در هندوی *en indien,* c'est-à-dire, dans la langue du Guzarate ; 127 feuillets *in-8.°*

De la collection de M. Guise.

X (n.° 1390 de la biblioth.). *Izeschné*, en zend, 259 feuillets *in-8.°*

Ce volume, d'une écriture médiocre, provient de la collection de M. Guise. Les vingt premiers feuillets sont plus modernes que les autres, qui ont l'air d'être d'une assez grande antiquité.

XI (n.° 1267 de la biblioth.). *Néaesch du Soleil et de Mithra*, نیایش خورشید و مهر en zend ; 116 feuillets petit *in-8.°*

De la collection de M. Guise. Un assez grand nombre de feuillets ont été détachés et manquent au milieu du volume.

XII (n.° 1277 de la biblioth.). Un volume en pehlwi, d'environ 200 feuillets *in-4.°*; il contient, 1.° le *Schekand Goumani;* 2.° un catéchisme par demandes et par réponses.

De la collection de M. Guise. Écriture moderne et médiocre.

XIII (n.° 1282 de la biblioth.). *Izeschné*, en zend et en sanscrit ; 298 feuillets *in-4.°*

Ce volume, dont l'origine est inconnue, est assez vieux et mal écrit.

XIV (n.° 1387 de la biblioth.) *Minokhered*, en pehlwi et en sanscrit, 164 feuillets *in-4.°*

De la collection de M. Guise. Écriture ancienne, mais passable.

XV (n.° 1297 de la biblioth.). *Boundehesch*, en pehlwi ; 150 feuillets *in-4.°*

Même collection. Écriture médiocre.

XVI (n.° 2157 de la bibl.). *Boundehesch*, en pehlwi; *in-fol.*

Ce volume, de la collection de M. Duncan, a été écrit par le mobed Darab, fils de Djemschid, l'an 1174 d'yezdedjerd (1806 de J. C.). L'écriture en est mauvaise.

XVII (n.° 1269 de la bibl.). Volume de 110 feuillets petit *in-4.°*, contenant les trois ouvrages suivans : 1.° le *Sirouzé*, en pehlwi; 2.° un *Izeschné*, dont le titre, en persan moderne, est ainsi conçu, کریبای برشن بعـــی بیرسد نیرزی ; il a été écrit en l'an 1106 d'yezdedjerd (1738 de J. C.); 3.° آفرین کهنبار l'*Afrin du Gahanbar*.

De la collection de M. Guise. Le tout est mal écrit.

XVIII (n.° 1276 de la biblioth.). Recueil de *Néaeschs* et d'*Ieschts*, en pehlwi; 123 feuillets petit *in-4.°*

Même collection.

XIX (n.° 1263 de la bibl.). *Vispered*, en zend; 121 feuillets grand *in-12*.

Même collection. La fin du volume manque. Écriture lisible.

XX (n.° 1266 de la bibl.). Un volume de 64 feuillets *in-8.°*, contenant, 1.° le *Vispered* en pehlwi; 2.° trois *Afrins*, ou prières سه آفرینـــکان ; 3.° l'*Afrin des sept Amschaspands* آفرین هـفـــت امشاسفند.

Ce manuscrit, de la collection de M. Guise, est de différentes mains, et en partie très-mal écrit.

XXI (n.° 1278 de la biblioth.). Le plan, ou plutôt le cadre d'un *Dictionnaire pehlwi*, 93 feuillets petit *in-4.°*

Les mots pehlwis y sont, mais les explications manquent. Même collection.

XXII (n.° 1268 de la bibliothèque). پرسش باخ در پهلوی *Recueil de demandes et de réponses*, en pehlwi ; 85 feuillets petit *in-4.°*

Même collection. Volume assez mal écrit, et d'une main moderne.

XXIII (n.° 1265 de la biblioth.). Recueil de *Néaeschs* et d'*Ieschts*, en sanscrit et en zend ; 214 feuillets *in-8.°*

Même collection. Écriture lisible.

XXIV (n.° 1283 de la biblioth.). L'office nommé par les Parsis *Daroun*, كتاب درون يشتن en zend et en hindou du Guzarate ; 150 feuillets grand *in-8.°*

Même collection. Il est assez bien écrit.

XXV (n.° 1417 de la bibl.). *Izeschné sadé*, en zend ; 170 feuillets *in-8.°*

Même collection. Il est médiocrement écrit.

XXVI (n.° 1416 de la biblioth.). *Rituel*, ou la méthode de pratiquer le sacrifice, c'est-à-dire, de couper et de lier le *Barzom*, et le véritable *Daroun*, avec une traduction en hindou : كتاب وضركرد يعنى برسم بريدن وبستن وحقيقت درون يشتن است با تفسيردر هندى 164 feuillets *in-8.°*

Ce volume, de la même collection, est écrit en zend, et il est accompagné d'une interprétation en hindou du Guzarate.

XXVII (n.° 1281 de la biblioth.). Un volume *in-8.°* de 277 feuillets.

Même collection. On trouve sur la première page cette note en anglais : « *Ferouesehi in zend. This book is in the* » *handwriting of Darab the disciple whom Djamasp had* » *left at Surat, &c.* »

Une autre notice en persan, qui est placée à la fin du volume, et qui fut écrite l'an 1093 d'yesdedjerd (1725 de

J.C.), nous apprend que ce manuscrit contient un recueil de *Néaeschs*, d'*Ieschts* et d'autres prières, écrit par l'esclave de la loi, fils d'herbed, l'herbed Mihir-nousch, fils du destour Bahram, fils du destour Khorschid.

كاتب الحروف من دين بنده هيربد زاده هيربد
مهر نوش ولد دستور بهرام ابن دستور خورشيد
در كتاب نيايش ويشت وغيره قلم شد

XXVIII (n.° 1255 de la bibl.). *Dictionnaire pehlwi*, avec un *Recueil de demandes et de réponses*, en zend : فرهنك پهلوى وپرسش پاسخ در زند 143 feuillets *in-12*.

Même collection.

Extraits des Lettres de M. Schulz, *pendant son séjour à Constantinople et à Arzroum.*

(Suite.)

Péra, le 9 mai 1827.

Dans le trouble du départ, je ne saurais probablement rien vous écrire de raisonnable, si je ne pouvais vous annoncer mon embarquement à bord du *Roi-Salomon*, brig de commerce autrichien, qui, dès aujourd'hui, fera voile pour Trébisonde. La saison et le temps étant également favorables, je compte sur une traversée courte et peu dangereuse.

J'avais passé l'hiver à Constantinople, jouissant d'une excellente santé qui ne s'est presque jamais altérée que vers le milieu de mars; à cette époque j'ai commencé à

souffrir beaucoup d'accès de fièvre, maladie commune dans ce pays. Je l'ai gagnée en prenant un bain de mer très-mal à propos, c'est-à-dire en tombant dans le Bosphore, d'un *caïc* (bateau) qui chavira au moment où je revenais tout échauffé d'une longue course à Constantinople. Quoique je me crusse à plusieurs reprises entièrement rétabli, j'ai souvent depuis éprouvé de nouvelles rechutes. Heureusement ma constitution est assez forte pour endurer ces petits maux, qui cependant m'ont beaucoup affaibli. Je ne crains rien pour ma santé, de la traversée, avec le beau temps qu'il fait ici depuis quelques semaines. J'avais pris antérieurement des arrangemens avec un bâtiment turk, pour arriver au mois d'avril à Trébisonde; mais je fus forcé d'attendre la fin du *baïram*, parce que le *capoudan-pacha* ne voulait accorder à aucun bâtiment turk la permission de partir avant la sortie de sa flotte, dont il voulait, en cas de besoin, compléter l'équipage par celui des navires marchands..........

....

Vers la fin de mars, je me trouvais très-mal; et j'ai laissé partir les deux courriers du mois d'avril, parce que j'attendais l'époque où je pourrais vous annoncer avec certitude le jour de mon départ. Peut-être me ferez-vous le plaisir de m'écrire une petite lettre par un des courriers les plus prochains, et vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez l'accompagner d'amples instructions sur les provinces de la Perse que j'irai visiter après m'être rendu à Tauris. En attendant, voici le plan d'opération qu'à défaut de

vos instructions ultérieures, j'ai dû faire moi-même, du moins pour les premiers mois de mon arrivée en Asie.

M'étant rendu de Trébisonde directement à Arzroum, je m'informerai en ce dernier endroit si les circonstances ne sont pas trop défavorables pour visiter de suite Van et son lac intéressant, qu'il me serait bien pénible de laisser de côté, en étant si peu éloigné; car les renseignemens que j'ai recueillis ici sur cette partie importante du Curdistan auprès de plusieurs Arméniens et Curdes habitans de Bitlis, de Mousch et de Van même, ont tous été de nature à augmenter encore mon desir de visiter ces pays si peu connus en Europe et si dignes de l'attention de l'historien et du philologue. Aussi se pourrait-il que je trouvasse les Curdes bien moins dangereux et farouches qu'ils ne le sont dans les romans de plusieurs voyageurs modernes. Après mon retour à Arzroum par une route différente de celle que je prendrai en me rendant à Van, je verrai s'il faudra aller à Kirmanschah et à Hamadan plutôt qu'à Tauriz, qui, à cette époque-là, pourrait bien être encore le théâtre de la guerre. Dans le cas où je ne pourrais aller ni à Van ni à Tauriz, d'Arzroum je me dirigerai de suite sur Hamadan et Kirmanschah, où je trouverais, d'après ce que m'a assuré encore dernièrement M. Fontanier, de quoi m'occuper tout au moins pendant trois ou quatre mois.

Je vous dirai, en passant, que M. Fontanier, pendant son séjour en Perse (qui n'a été que d'un an, M. Fontanier ayant passé, depuis son départ de Paris,

trois années à Odessa, à Tiflis, à Arzroum et à Constantinople), s'est principalement appliqué à des recherches de minéralogie et de botanique, sans s'occuper, comme il me l'a dit lui-même, des anciens monumens.

Je crois vous avoir déjà dit que j'ai de très-fortes recommandations auprès de l'ambassade anglaise en Perse, qui se chargera de notre correspondance....

Pour bien remplir le but de mon voyage, dont je reconnais chaque jour davantage la haute importance, je me suis décidé à emmener avec moi le *khodja* Antoine l'Indien, que j'ai pris à mon service, et dont j'ai été à même d'apprécier, pendant un espace de six mois, la capacité et la fidélité.

Je me hâte d'envoyer enfin à M. Lajard les pierres persanes dont je vous ai adressé des empreintes avec ma dernière lettre (1)......................

La seconde pierre est celle dont vous possédez de même deux empreintes. J'ai acheté depuis les deux autres; celle qui représente le *griffon* avec les lettres Λ et Λ, que l'on pourrait prendre pour les initiales de Lampsaque (2), et la pierre en forme de cachet avec

(1) L'une de ces pierres représente une chèvre de montagne, accroupie et entourée d'une légende en caractères dits *sassanides*. L'autre pierre est d'un travail barbare et offre peu d'intérêt. —L.

(2) L'animal qui est désigné ici sous le nom de *griffon*, est un *lion ailé*, à peu-près semblable à celui dont il a été question dans cette correspondance. *Voyez*, dans le cahier de janvier, la note (1), pages 70 et 71. Le travail en est très-médiocre et d'une époque comparativement peu ancienne. La pierre n'est pas de forme conique; elle est ovale, plate et percée dans son plus grand diamètre.—L.

une figure assise sous une espèce de portique (1). On n'a pu me dire de quelle partie de l'Asie vient le griffon; la seconde pierre, que j'ai achetée d'un négociant persan, a été trouvée, d'après ce que m'en a dit ce dernier, dans les environs de *Cachan*.

Le petit cube en bronze vient de la Mésopotamie; le mot *sekel*, que l'on y voit répété en caractères hébreux, plusieurs fois sur chaque côté, me paraît indiquer assez clairement sa destination, comme les voyelles que je crois y voir pourroient servir à en déterminer en quelque sorte la date (2). Maintenant, en allant parcourir, dans tous les sens, la patrie de ces petits monumens si importans pour nos recherches, j'espère pouvoir en ramasser un nombre beaucoup plus considérable que ne l'est le nombre de ceux que j'ai pu vous procurer à Constantinople, où ces pierres sont extrêmement rares.

. . . .

(1) M. Lajard possédoit déjà plusieurs petits monumens représentant des sujets du même genre, gravés, comme celui-ci, sur des pierres d'une forme particulière, où l'imitation des usages grecs est évidente, quoique le travail en soit très-barbare. Il est disposé à croire que ces monumens ne remontent pas à une époque plus ancienne que le temps des Arsacides. — L.

(2) M. de Sacy, à qui M. Lajard s'est empressé de communiquer ce petit cube en cuivre rouge, n'a point partagé l'opinion de M. Schulz. Ce savant orientaliste a remarqué, avec raison, que, pour lire *Sékel* au milieu de chacune des six faces du cube, il faudrait y trouver les lettres שקל, tandis qu'on y voit seulement deux signes dont il ne peut indiquer la valeur. Les longues légendes qui bordent chaque face de ce petit monument, sont entièrement composées de la répétition de ces deux lettres, dont M. de Sacy ignore, au reste, la signification. — L.

Les Arméniens m'ont apporté encore deux ou trois autres manuscrits du nombre de ceux que vous desirez vous procurer; mais, quoique leurs demandes n'eussent pas dépassé les prix que vous m'aviez indiqués, j'ai cru devoir ne pas les acheter, parce que ce ne sont que de petits ouvrages de quelques feuilles que l'on pourrait copier tout au plus en deux jours, et que je soupçonne être des abrégés ou des extraits des historiens que vous cherchez. D'ailleurs, Antoine m'a assuré que nous vous trouverions tout ce qu'il y a encore sur la liste, dans les couvens arméniens, que nous ne manquerons pas de visiter, pendant le voyage d'Arzroum à Van, et, plus tard, pendant mon séjour en Arménie.

. . . .

La bibliothèque patriarchale des Arméniens et plusieurs autres ont été entièrement consumées par le grand incendie de l'année dernière, ce qui a beaucoup augmenté la rareté des manuscrits. Il n'existe pas, dans l'imprimerie arménienne de Constantinople, de catalogue des livres que l'on y a publiés en langue arménienne . . . .

Vous recevrez, Monsieur, dans deux ou trois mois d'ici, une caisse . . . .
Elle contient plusieurs livres et des manuscrits que je me suis procurés ici; en voici la liste (1) :

1.° L'Anatomie turke, imprimée à Scutari, *in-fol.*
2.° لقط الحكايات لابي الفرج ابن الجوزي Collection d'his-

(1) Ces livres et manuscrits ne sont pas encore arrivés à Paris, non plus que les autres objets et les monumens antiques qui sont mentionnés dans la suite de cette lettre. — J. S.t-M.

toires ou de récits, par Abou'lfaradj, fils de Houzi, man. ar. *in-fol.* 3.° Le *Burhani-kati*, dictionnaire persan et turk, imprimé à Scutari, en 1214 de l'hégire (1799 de J. C.). 4.° لهجة اللغات Le *lahadjat allo-ghat*, dictionnaire turk, imprimé à Scutari. 5.° كليات حافظ le *Koulliat-i-Hafiz*, les œuvres complètes de Hafiz, man. persan. 6.° خمسه عثمان زاده, man. turk, *in-8.°* 7.° سكردان السلطان man. arabe, *in-4.°* 8.° *Diwani Mourad*, man. turk, *in-4.°* 9.° et 10.° Le Commentaire sur le Coran de *Béidhawi*, man. arabe, 2 vol. *in-fol.* 11.° Le *Bostan* de *Saadi*, écrit en caractères *taalik*, *in-4.°* 12.° Le *Diwan* de *Salman*, man. persan. 13.° Le *Diwan* de *Newai*, man. en tchaghataïen, *in-4.°* 14.° خلاصه الوفا باخبار دار المصطفى man. arabe, *in-4.°* 15.° Le Gulistan, avec un commentaire en turk, *in-4.°* 16.° Les Vies des poëtes turks d'*Aschik Tchélébi*, man. turk, *in-8.°* 17.° كتاب الغنى والمنى Livre sur la médecine, en arabe, *in-8.°* 18.° Le petit Dictionnaire de Schahédi, en turk et en français. 19.° دانشمنده كبير fort bel exemplaire de ce Dictionnaire persan, expliqué en turk, et fort estimé à Constantinople. 20.° تاريخ عتبي Histoire de Mahmoud le Ghaznévide, par Otby, beau man. arabe, écrit à Damas, *in-4.°* 21.° Le poëme d'*Iousouf et Zouléikha*, par Djâmi, manusc. persan d'une belle écriture *taalik*, *in-8.°* 22.° Un magnifique exemplaire du célèbre ouvrage d'*Ibn-Mokarri*, plus connu sous le nom d'*Almokry*, sur l'Espagne et sur la famille des *Lisan-eddin*; un fort *in-fol.* écrit à Damas, en

très-beaux caractères *neskhis*. 23.° L'Histoire des Afghans, imprimée à Scutari, en turk.

M. Lajard trouvera, dans la même caisse, une tête sculptée en bas-relief, trouvée dans l'Asie mineure (et, si je ne me trompe, à Amasie) : je l'ai achetée parce qu'elle m'a paru avoir quelque ressemblance avec la figure ailée de Morgab (1). La caisse contient encore un plan d'*Athènes* que je me suis procuré ici pour vous. Il a été dressé et dessiné par M. Jaegerschmidt, par ordre du gouvernement grec, qui, voulant faire revivre l'ancienne capitale des Hellènes, chargea M. Jaegerschmidt de dresser un plan bien exact des moindres détails de la ville. Je ne sais si ce plan d'Athènes surpasse, comme le dessinateur le prétend, en exactitude, tous ceux que l'on a publiés. . . . .

Dans ma hâte extrême, je ne puis plus que vous remettre quelques textes arabes extraits des manuscrits de Constantinople : un malheureux accident m'avait forcé, ces jours-ci, de copier de nouveau tout ce que j'avais préparé depuis plusieurs semaines ; c'est pourquoi je n'ai pas même eu le temps de les revoir encore une fois. Pour le texte des trois premiers chapitres de

---

(1) On trouve des détails intéressans sur ce monument ancien de la Perse, dans le premier volume du Voyage de sir Robert Ker-Porter. Ce monument avait été vu et décrit, pour la première fois, par M. Morier, qui en parle fort au long dans la relation de son premier voyage. On y lit une inscription cunéiforme en trois langues : M. Saint-Martin a donné, en février 1823, la lecture de la première de ces inscriptions, dans l'ancien *Journal asiatique*, tom. II, pag. 85, note (1). Il croit ce monument relatif au roi de Perse Ochus.—J. S.t-M.

l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun sur les Berbères, il n'y aura point d'inconvénient, parce qu'il sera facile de les revoir avec ma traduction. Pour ceux d'*Ibn-alathir*, ils vous serviront toujours très-bien à voir comme l'histoire est traitée dans son ouvrage, dans lequel, au reste, il a fait entrer, comme vous le verrez déjà par la préface, tout le grand *Tarikh* de Tabari.......

M. Lajard aura avec vous, par un des courriers les plus prochains, une empreinte en plâtre d'une pierre très-curieuse, trouvée à Césarée de Cappadoce, dans les fouilles qu'un Turk y faisoit faire pour bâtir une maison. Elle est couverte, sur ses six côtés, de caractères *cunéiformes*, et faite exprès pour en prendre des empreintes; car tous les caractères y sont à rebours. Elle appartient à un homme fort riche, qui ne veut pas encore la vendre: mais j'ai obtenu la permission d'en prendre des empreintes. Celles que j'avais faites d'abord n'avaient pas réussi à cause du mauvais plâtre. M. Beugnot m'a promis d'avoir soin de faire achever cette opération et d'en envoyer deux empreintes à Paris, à l'adresse de M. Lajard: peut-être réussira-t-il aussi à acheter la pierre même pour M. Lajard.

Je ferme ma lettre......................
il est près de midi, et l'on m'a fait dire déjà deux fois de me rendre à bord du brig qui doit partir incessamment avec le bon vent qu'il fait, et où sont tous mes effets depuis trois jours: je vous adresse donc, Monsieur, mes derniers adieux d'Europe. Vous aurez de mes nouvelles, par la première occasion, de Trébisonde.

....

Le 10 mai 1827, à bord du brig autrichien *il Re Salomone*, près de *Roumili-hisar*, dans le Bosphore.

. . . .

Nous sommes partis de Contantinople hier à midi; mais déjà, sur les trois heures, le retour du vent du nord nous força d'amarrer le bâtiment sur la côte d'Europe, en face de *Roumili-hisar*. Nous comptons, d'un moment à l'autre, qu'un coup de vent du sud viendra nous porter hors du Bosphore, d'autant plus que nous ne sommes point dans la saison des vents constans du nord. Une fois arrivés dans la Mer Noire, nous pourrons cheminer avec tous les vents. . . . .

. . . .

Vous trouverez, avec les papiers ci-joints, une petite notice de l'ouvrage d'Ibn-Asaker, que je n'avais pas encore achevée : il vous sera facile de la compléter avec le texte arabe que je vous envoie. Je dois remarquer que le manuscrit sur lequel je l'ai copié, est celui de la bibliothèque d'*Athif*, où il forme sept énormes *in-folio*; la page a quarante-cinq lignes, d'une très-petite écriture. L'exemplaire est très-beau et très correct : il est si bien conservé, qu'on le dirait écrit d'aujourd'hui même. J'ai eu entre les mains, à la biblio thèque d'*Ibrahim pacha*, un second exemplaire, qui forme onze volumes *in-folio*; je suis fâché de ne vous adresser que le fragment ci-joint. Je ne vous l'aurais pas adressé, si je n'avais cru mieux faire de l'envoyer tel qu'il est, que de lui faire faire avec moi le tour de l'Asie mineure et de la Perse.

Buyuk-déré, 24 mai 1827.

J'ai attendu le dernier moment de notre départ, pour vous dire quel plaisir m'a fait votre lettre du 29 mars, que j'ai reçue il y a quelques jours. Le vent du nord nous avoit empêchés, jusqu'à ce moment-ci, de sortir du Bosphore. J'étais descendu à *Buyuk-déré ;* et pour ne pas vous annoncer une seconde fois un départ retardé par le détestable zéphir de Thrace, je ne vous écris ces mots qu'à la vue de notre brig, qui arrive à pleines voiles, et dont la barque est déjà devant la maison pour me prendre..............
....

Arzroum, le 23 juin 1827.

Ghalib pacha me fait dire, par M. Bicchi, son médecin, qu'un Tartare vient d'arriver d'Akalziké, et qu'il va continuer sa route pour Constantinople dans une heure d'ici. J'hésite si je dois essayer de vous écrire; ce peu de temps me suffisant à peine pour vous adresser quelques lignes, que je dois envoyer au pacha, accompagnées d'une lettre pour Constantinople : mais le desir où je suis de vous donner de mes nouvelles et de vous annoncer mon arrivée à Arzroum, par la première occasion qui se présente, me fait oublier que je ferais mieux d'attendre le départ d'un courrier tartare, qui sera expédié d'ici pour Constantinople, et par lequel je pourrais vous donner les détails de mon voyage de Constantinople à Arzroum..........
....

La traversée de Constantinople à Trébisonde a été

assez pénible ; le vent nous fut presque toujours contraire et la mer très-grosse. Nous ne sommes arrivés à Trébisonde que le 3 juin au soir ; je n'y trouvai point de chevaux pour partir de suite, les caravanes d'Halep et d'Arzroum ayant loué tous les chevaux et tous les mulets qu'elles pouvaient se procurer à Trébisonde et dans ses environs. Ce n'est que le 8 juin au soir que je suis parti avec une petite caravane d'une vingtaine de chevaux. Je vous donnerai, dans ma prochaine lettre, quelques détails sur notre marche. Nous avons suivi une route très-peu fréquentée et qui n'est praticable que pendant trois ou quatre mois de l'année. Au lieu de prendre le chemin de la vallée qui conduit de Trébisonde à Gumischkhaneh, nous nous sommes dirigés (à partir de *Djevislik*, à sept lieues de Trébisonde) vers les montagnes à l'est de la route, et nous les avons suivies jusque dans les environs de Baïbourt, où nous nous sommes retrouvés sur la route que l'on prend ordinairement pour se rendre à Arzroum. Je crois que, durant tout mon voyage, je ne trouverai pas de chemins aussi détestables ; nos chevaux mettaient plusieurs fois huit heures pour faire trois ou quatre lieues, s'enfonçant jusqu'aux épaules dans la neige qui couvre toutes ces montagnes, notamment le *Ghoulat* et le *Karakapas*. Nous ne sommes arrivés à Arzroum que le 18 juin au soir : je me porte très-bien, et je me prépare pour entreprendre un voyage dans le Curdistan ; dans trois ou quatre semaines, je compte être à Van. Je vous donnerai de très-amples détails sur mon voyage de Trébisonde à Arzroum, sur nos excursions dans

les environs de cette ville, et sur tous les points que vous m'avez indiqués dans votre lettre du 29 mars. J'ai beaucoup à vous dire sur toutes ces questions : seulement votre *Kirémidlik* me fait désespérer. J'ai bien trouvé, à l'ouest de la ville, deux collines nommées *le grand* et *le petit Kirémidlik ;* mais aucune trace du serpent de bronze dont vous me parlez (1); et personne ici n'a pu me dire qu'il y eût existé quelque chose de semblable dans les environs d'Arzroum.

Les nouvelles de la Perse sont très-défavorables: elle m'auraient forcé, quand même je ne l'aurais pas voulu, de me jeter dans le Curdistan. Les Russes font le siége d'Érivan, qu'ils n'ont pas encore pris; mais leurs armées sont déjà répandues jusqu'aux environs de Tauriz. Il n'y a plus de communication avec la Perse par les frontières de la Turquie. Beaucoup de caravanes se trouvent à Arzroum depuis deux mois : cela est, comme vous concevez, très-fâcheux pour moi; mais soyez persuadé que je ne négligerai rien pour réussir, malgré ce contre-temps. Sur-tout, ne vous exagérez pas les dangers d'un voyage dans le Curdistan ; ce pays est, depuis quelques mois, beaucoup plus tranquille qu'il ne l'était cet hiver; et pendant l'expédition de Ghalib pacha contre le célèbre

---

(1) Les géographes arméniens font mention d'un monument de ce genre qui existait encore, en 1806, auprès de la source d'un petit ruisseau, située près du village de *Kirémidlik*, très-voisin d'Arzroum, et dont les eaux se répandent dans la ville. Il est dit même que les eaux de cette source sortent de la gueule de ce serpent de bronze : c'est cette indication que j'avais transmise à M. Schulz. — J. S.t-M.

Sélim, pacha curde de Mousch, qui s'est rendu à la fin, et qui, dans ce moment, se trouve ici, où on le traite avec beaucoup de distinction. Je vais dans le Curdistan, habillé en pauvre *hakim*, et je parcourrai ses montagnes sous le prétexte d'y chercher des herbes; mais ayez la bonté d'attendre sur tout cela les détails que j'aurai l'honneur de vous donner dans ma prochaine lettre, qui, j'espère, pourra partir dans une quinzaine de jours, lorsque Ghalib pacha enverra un de ses Tartares à Constantinople. . . . .

. . . .

J'ai eu occasion de me procurer beaucoup de renseignemens sur l'état politique de ce pays, et sur-tout sur l'expédition des pachas réunis au séraskier contre Mousch. . . . .

Note sur le grand ouvrage historique d'Ibn-Khaldoun, conservé dans la bibliothèque d'Ibrahim pacha, à Constantinople; par M. Schulz.

Sur huit volumes *in-folio* du manuscrit arabe que le catalogue de la bibliothèque d'Ibrahim pacha donne pour le grand ouvrage historique d'Ibn-Khaldoun, il n'y en a que six qui appartiennent à cet auteur; car je ne compte point un septième volume, qui n'est pas même indiqué dans le catalogue, et qui ne contient que des fragmens tirés de plusieurs parties de son ouvrage.

On a pris par erreur les deux premiers volumes de l'Histoire universelle de Housaïn, fils de Mohammed, pour le commencement du *Tarikh* d'Ibn-Khaldoun; et l'on a été assez ignorant pour ajouter au vrai titre de l'ouvrage de Housaïn, celui de

كتاب العبر باخبر العرب والعجم والبربر

qui est le titre même de l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun.

Mais il ne faut qu'un seul coup-d'œil pour voir que ces deux volumes n'ont rien de commun avec l'Histoire d'Ibn-Khaldoun. L'ouvrage de Housaïn, dont ils forment le commencement, porte ce titre, غرر السير (*les splendeurs des vies*), ou bien celui de كتاب الغرر في سير الملوك واخبارهم (*Livre des splendeurs, contenant la biographie et l'histoire des rois*).

L'auteur a composé, suivant sa préface, cet intéressant ouvrage à la cour des Ghaznévides, et par ordre du roi Abou'l-modhaffer Nasr, fils de Naser-eddin Abou'l-mansour. Les deux premiers *in-folio*, qu'on a pris, comme je viens de le remarquer, pour ceux de l'Histoire d'Ibn-Khaldoun, donnent l'histoire des rois de Perse, depuis Caïoumourts jusqu'à Yezdedjerd, fils de Schehériâr, le dernier des Sassanides.

Ces deux volumes, reliés en un seul, sont d'une fort belle écriture *neskhi*; on y trouve apposées toutes les voyelles. Les titres sont en or et en caractères *rekaïs*; les vignettes, en or et en caractères cufiques. D'après une note de la main du copiste, cet exemplaire a été écrit en l'an 597 ou 599 (سبع ou تسع), 1201 ou 1203 de J. C.

J'en ai copié la préface et j'y ai pris de nombreux extraits.

Voici maintenant ce que contiennent les six volumes *in-fol.* qui effectivement font partie de l'Histoire d'Ibn-Khaldoun, et que je cite d'après l'ordre dans lequel ils se suivent.

III. Fort volume *in-folio*, d'une assez mauvaise écriture; les points diacritiques manquent très-souvent. Le volume, sans donner le titre du premier chapitre, commence par les mots, كان لبنى عبد مناف فى قريش محل من العدل والشرف. Il conduit l'histoire du califat jusqu'à la mort de Mostasem, dernier des Abbassides de Bagdad, et il y ajoute l'histoire des califes Abbassides qui s'établirent en Égypte après la chute du califat de Bagdad.

IV. Même écriture. Ce volume commence par l'histoire des Alides et de leurs différentes branches en Afrique, et finit avec celle *de la dynastie curde des Beny-Hasnouieh, investie, par les califes Abbassides, du gouvernement de Dinwer et de Sâmghân.* الخبر عن دولة بنى حسنوية من الاكراد القايمين بالدعوة العباسية بالدينور والصامغان

Il y a dans ce volume, comme dans le précédent et dans les suivans, plusieurs feuillets d'une écriture différente de celle du reste; et, en beaucoup d'endroits, des lacunes plus ou moins considérables.

V. Volume moins fort que III et IV. Il commence avec la 12.ᵉ section (فصل) de l'ouvrage, ou avec l'histoire de la dynastie arabe des Obéidiens en Égypte;

il la conduit jusqu'à l'an 567 de l'hégire (1172 de J. C.), c'est-à-dire, jusqu'à la mort d'Ased, dernier roi de cette dynastie.

في معرفة الدولة العبيدية الواردين من العرب وتملكهم الديار المصرية الى حين وفاة العاصد وهو اخر من ملك منهم بالديار المصرية في سنة سبع وستين وخمس ماية

A-peu-près au milieu de ce volume commence le 3.ᵉ livre de l'ouvrage, consacré en entier à l'histoire des Berbères : j'en ai extrait quelques chapitres, et j'ai copié l'*index* de tous les chapitres qui se trouvent dans ce volume.

VI. Le sixième volume, qui répète, en grande partie, ce qu'on a déjà lu dans le cinquième, traite particulièrement de l'histoire des tribus berbères des *Goumârah*.

VII. Le septième est consacré à l'histoire des tribus berbères de la race des *Zenâtâh*.

Tous ces volumes (III à VII) sont, sinon écrits de la même main, du moins d'une écriture semblable et également mauvaise.

VIII. Le huitième, grand *in-folio*, est d'une autre main et assez bien écrit. Il contient l'histoire des *Seldjoukides;* voici comment l'auteur même en a indiqué l'objet :

الخبر عن دولة السلجوقية من الترك المستولين على ممالك الاسلام ودولة بالمشرق كلها الى حدود مصر المستبدين على الخلفا من خلافة القايم الى المستنجد وما

كان لهم من الملك والسلطان في اقطار العالم وكيف كفلوا الخلفا وحجروهم وما تفرع عن دولتهم من الدول شرقا وغربا

« *Histoire de la dynastie turque des Seldjou-*
» *kides*, qui soumirent tous les pays et toutes les
» dynasties musulmanes dans l'Orient, jusqu'aux fron-
» tières de l'Égypte, et qui se soumirent à l'obéissance
» des califes depuis le califat de Caïem jusqu'à Mos-
» tandjed ; sur le pouvoir royal et souverain qu'ils
» exercèrent dans les différens pays ; sur la clientelle
» à laquelle ils assujettirent les califes, et sur leur
» pouvoir absolu sur eux ; enfin, sur les dynasties qui,
» dans l'Orient et dans l'Occident, se sont établies
» comme branches de leur race. »

Rien n'indique que cet intéressant volume, qui finit avec l'histoire des rois tartares de Gaznah, soit le dernier du grand ouvrage d'Ibn-Khaldoun.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 janvier 1828.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises en qualité de membres de la Société :

MM. Ernozant, de Tiflis, négociant;
Gestat (*Théodore*);

Kurz (*Henri*), docteur en philosophie;
Levasseur;
Lewchine (de), conseiller de cour de S. M. l'empereur de Russie;
Mac-Guckin, de Dublin;
Menge, de Lubeck;
Vullers (*Jean*), de Bonn.

M. Fr. Rosen écrit pour annoncer l'envoi de ses *Radices sanscritæ,* qui seront déposées à la bibliothèque de la Société.

M. le chevalier Soulange-Bodin adresse au Conseil sa Notice sur feu M. Allier de Hauteroche, avec un exemplaire d'un mémoire de ce dernier sur quelques médailles de Sapho d'Erésos.

M. Bélanger écrit de Pondichéry, pour annoncer qu'il a commencé des recherches dans l'Inde, conformément aux instructions de la Société. (Voyez ci-après, p. 149.)

M. A. Troyer, au moment de partir pour le Bengale, demande au Conseil des instructions scientifiques, relativement à son voyage dans l'Inde. On arrête qu'il sera envoyé à M. Troyer une expédition du mémoire précédemment adressé à M. Bélanger.

M. Ernozant, sur le point de partir pour Tiflis, offre au Conseil de faire en Géorgie des recherches sur les objets qui lui seront indiqués. Des instructions seront adressées à M. Ernozant.

M. Amédée Jaubert fait son rapport sur l'admission de M. de Warren, comme associé étranger de la Société : les conclusions en sont adoptées, et M. de Warren est admis en cette qualité.

M. le marquis Fortia d'Urban lit un mémoire sur une inscription dite *phénicienne,* et trouvée, dit-on, à Malte.

Lettre au sujet des Accroissemens de la Puissance russe en Asie, adressée au Conseil de la Société asiatique.

J'ai l'honneur de présenter au Conseil de la Société une carte de la Russie asiatique, sur laquelle j'ai marqué, par différentes couleurs, les nouvelles frontières de l'empire russe en Asie.

Un trait *vert* indique l'ancienne limite de la Sibérie; elle va des monts Oural jusqu'aux bords de l'Océan oriental. Les frontières de la domination chinoise sont marquées en *jaune*. Un pays couvert d'une couche *rouge* frappera vos yeux; son étendue égale celle de la France avec la Hollande. C'est précisément le pays que la Russie a acquis, à l'insu de l'Europe, et dans le moment même où, dans cette dernière partie du monde, on s'occupait du maintien exact du *statu quo* politique.

Ce n'est pas par la force des armes que les Russes ont étendu leur puissance sur ces vastes contrées, habitées par des *Kirghiz-Kaïsaks* et d'autres tribus nomades; c'est par l'appât du gain qu'elle a laissé entrevoir aux chefs de ces peuples, que la cour de Saint-Pétersbourg est parvenue à les soumettre à ses lois, et à les disposer à ne plus gêner le commerce des caravanes qui vont annuellement d'Orenbourg et de la frontière russe de Sibérie à *Bokhara* et dans d'autres villes de l'Asie moyenne.

A peine les princes kirghiz étaient-ils entrés en négociation avec les agens du gouvernement russe, qu'on eut soin d'entourer leur pays, du côté de l'ouest, d'une ligne de postes militaires, destinés à les tenir en respect et à les empêcher de changer de dispositions. Cette ligne est gardée par des cosaques et d'autres troupes. Comme ces postes ne sont pas indiqués sur nos cartes, je donnerai ici une courte description de cette limite. Elle commence au fort *Zverinogolovska,* suit la rive gauche de l'*Abouya* et va jusqu'au lac *Denghiz-koul;* de là elle se dirige au

sud, puis au sud-est, par les redoutes d'*Avlikoulskaya*, *Tchiyanli*, *Danabika*, *Gipsovoï*, *Naourvoumskaya*, *Kabaneï*, *Kaïkoupa*, *Sari-touraï* ou *Tchernaya*, *Moukourkoupa*, *Alebastrovoï* et *Yalaminskoï*, nouvellement construites. Cette dernière est située sur la rive droite du *Yalama-tourgaï*, qui coule à l'ouest, et va se réunir au *Tourgaï*. La nouvelle frontière se dirige de là au sud-est, et atteint les montagnes, qu'elle suit dans une étendue considérable. Plus loin, elle entoure la partie supérieure du *Yar-yakhchi* et ses affluens, continue à filer, au sud-est, jusqu'aux montagnes de *Khaltaï* et aux sources de l'*Akbouta*; se dirige de là au sud vers le grand lac *Balkhach*, qu'elle coupe vers le milieu, passe au sud des lacs *Alaktou-goul* et *Ala-koul*, tourne au nord vers le *Saïsan*, touche presque à sa pointe occidentale, et finit au nord-est, vis-à-vis de *Boukhtarminsk*, à la gauche de l'*Irtyche*, qui faisait auparavant la frontière entre la Sibérie et le pays des *Kirghiz*.

Outre ces redoutes situées le long de cette nouvelle limite, la Russie a aussi construit trois forts dans le milieu du pays nouvellement acquis; ce sont : *Alexandrovskaya*, sur la *Noura*; *Saint-Nicolas*, au nord du lac *Karaya*, et *Saint-Constantin*, au pied du mont *Yakhchi-yanghis-tau*. Ces forts protègent les riches mines de cuivre et de plomb qu'on a commencé à exploiter ; celles d'*Anninskoï* et de *Saint-Constantin*, dans le voisinage du lac *Aïr tau*; *Gourievskoï*, sur les bords de l'*Ichim*; celles de *Baganou* et d'*Araktcheevskoï*, sur les rives du *Tersekan*; celles de *Mys-tau* et d'*Alexandrovskoï*, dans les monts *Oulou-tau*; celles de *Kart* et de *Blagodatny*, sur la *Noura*; celles de *Mikhaïlovskoï*, *Netchayannost*, *Mariïnskoï*, *Wolkonskoï* et *Iélisavétinskoï*, dans les montagnes desquelles sortent les rivières qui forment l'*Yaryakhchi*; enfin les mines de cuivre de la montagne *Ken-koslan*, et celles de *Kambaou*, qui se trouvent à peu de distance, au sud-ouest du fort d'*Yamychevskaya*, sur l'*Irtyche*.

Par cette nouvelle extension, la frontière russe n'est plus éloignée que de 280 lieues d'*Atok*, sur l'Indus, et elle l'est beaucoup moins de *Boukhara*.

Une partie des Kirghiz, enclavés par cette nouvelle démarcation dans le territoire russe, dépendait autrefois de la Chine; c'est-à-dire que ces Kirghiz envoyaient, tous les trois ans, à *Peking*, des présens, en échange desquels le gouvernement chinois leur en faisait qui valaient cent fois plus : mais c'étaient des voisins très-remuans et très-incommodes; il est donc probable que les Chinois ont consenti sans peine à les voir rangés sous la domination des Russes, qui sauront les tenir en respect.

Il est également permis de présumer que les Russes n'en resteront pas là. La facilité avec laquelle ils se sont emparés d'une partie du *Turkestân*, nommé vulgairement *indépendânt*, leur donnera envie d'occuper de la même manière tout le pays des Kirghiz jusqu'à la frontière du khanat de *Bokhara* : ils le feront avec d'autant plus de facilité, que de pareils agrandissemens sont presque toujours ignorés et ne sont jamais contestés par les puissances de l'Europe.

Une fois établis dans le pays des Kirghiz, qui n'est pas par-tout une steppe aride, et qui renferme des terres et des prairies très-fertiles, des forêts touffues et des montagnes, les Russes peuvent y envoyer des colonies militaires, y établir des fonderies près des mines de cuivre, préparer tout l'attirail militaire nécessaire pour une campagne, et compléter leur cavalerie avec les excellens chevaux de l'Asie moyenne, pour l'achat desquels feu M. Moorcroft fut expédié en Boukharie par le gouvernement anglais de l'Inde. Ils peuvent aussi faire des routes commodes, et, en peu d'années, se préparer à des conquêtes ultérieures; elles commenceront vraisemblablement par *Kokand, Samarkand, Bokhara* et autres petits khanats, qui séparent la Russie de la Perse et de l'Inde.

Des lettres de Pétersbourg annoncent que les troubles excités dans le Turkestân chinois par le prince mahométan *Khodja Djihangir* (que les bulletins chinois appellent *Djanggar*), ne sont pas encore terminés, comme on l'avoit cru. (On peut, à leur sujet, consulter l'article inséré dans l'ancien *Journal asiatique*, tom. X, p. 310-317.) Les Chinois, après y avoir envoyé des forces considérables, étaient parvenus à disperser les troupes de *Djihangir* dans le courant de l'été dernier, et avaient contraint ce rebelle à chercher un refuge à *Badakhchân*; mais il reparut bientôt à la tête de 14,000 hommes, battit les Chinois et reprit la ville de Kachkar. On vient de transporter à *Gouldja* ou *Ili*, capitale des provinces occidentales de l'empire chinois, le corps du général mandchou, qui avait été tué dès le commencement de cette sédition.

Depuis quelque temps, on a publié à Saint-Pétersbourg plusieurs cartes du Caucase et des pays adjacens. La première, en russe, est intitulée *Carte détaillée de la Géorgie et des pays qui y sont réunis, rédigée par le lieutenant-colonel Verkhovski, en 1819*; douze feuilles avec un tableau d'assemblage. C'est un travail informe, sans graduation et sans indication de montagnes; de sorte qu'il représente les pays caucasiens comme une vaste plaine, sans la moindre élévation. Une autre carte, qui n'est que d'une feuille, est mieux faite, et porte ce titre : Генеральная карта земль между Чернымъ и Каспійскимъ морями лежащихъ, съ означеніемъ новой границы Россій съ Персією. Съ новѣйшихъ картъ сочинена Генераломъ Майоромъ Хатовымъ, въ 1819 году, c'est-à-dire, « *Carte générale des* » *pays situés entre la Mer Noire et la Caspienne, avec l'in-* » *dication de la nouvelle frontière entre la Russie et la* » *Perse, rédigée d'après les cartes les plus récentes, par* » *le major général Khatov.* » On a fait entrer une copie

10.

défectueuse de cette feuille dans les *Voyages en Géorgie* de M. Gamba. La personne qui l'a traduite du russe savait si peu cette langue, qu'elle n'a pas même compris le titre de l'original, car elle le rend par « *Carte générale* » *des pays situés entre les Mers Noire et Caspienne, avec* » *la désignation des nouvelles frontières de la Russie et de* » *la Perse, telles qu'elles ont été arrêtées entre les Per-* » *sans et le général major Khatov, en 1819,* par M. J. » M. Darmet. » Ce titre pourrait faire croire que M. Darmet est l'auteur de la carte, que c'est le général Khatov qui a fixé les limites entre la Russie et la Perse, et que cette fixation a eu lieu en 1819. Rien de cela n'est exact: M. Darmet a donné à la carte, mal traduite par un autre, une élégance qui manquait à l'original; le genéral Khatov n'a jamais été en Perse, mais il est le véritable auteur de la carte; enfin les frontières russes du côté de la Perse ont été déterminées, en 1813, par le traité de Gulistan, conclu le 12 octobre entre le général *N. Rtichtchev* et *Mirza Abd-oul-Hassan khan.*

En 1826, il a paru une nouvelle carte du Caucase, sous ce titre français : « *Grande carte de la Géorgie et* » *d'une partie de la Perse, dressée à* $\frac{1}{840000}$, *par le géné-* » *ral major Khatov, publiée par le dépôt général des cartes* » *de Saint-Pétersbourg,* » en *sept* grandes feuilles, trois demi-feuilles et *deux* feuillets. On a republié, en 1827, une partie de cette carte en russe, sous le titre de *Théâtre de la guerre avec les Persans.* Elle est considérablement augmentée et rectifiée. L'importance de ces deux dernières cartes nous engage à réserver ce que nous avons à en dire, pour un second article, qui sera inséré dans un prochain cahier.

Le P. *Schröter,* missionnaire allemand, qui a vécu pendant long-temps dans le Tibet, a laissé un dictionnaire

complet et une grammaire de la langue de ce pays, qu'on nomme ordinairement *Bhot-yid*, ou *la langue de Bhot*. Il avait composé ces deux ouvrages d'après les écrits des missionnaires qui l'avaient précédé dans le pays et d'après ses propres observations ; c'est pourquoi ils ont été rédigés partie en latin, partie en italien et en allemand. Le manuscrit du P. *Schröter* a été acheté par les Anglais de Calcutta, et il fut remis en 1823 au docteur W. Carey, pour être traduit en anglais et mis en état de voir le jour. Ce travail vient de paraître ; il forme un volume in-4.° bien imprimé. Nous espérons que M. Carey aura heureusement surmonté les difficultés que présente la publication d'un ouvrage qui est relatif à un idiome qu'on ne connaît pas soi-même ; nous avons lieu d'espérer que le nom du véritable auteur n'aura pas disparu du frontispice de l'ouvrage, comme cela est arrivé à plusieurs autres compositions du même genre publiées dans l'Inde.

Extrait d'une Lettre adressée à la Société asiatique par M. Bélanger.

Pondichéry, le 9 avril 1827.

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date du 10 juin, et du mémoire y joint, que le Conseil de la Société a bien voulu rédiger pour me servir de guide dans mes recherches. Je me suis empressé, aussitôt après en avoir pris connaissance, de m'aboucher avec le brahme chrétien *Rajapah*, homme fort instruit et interprète du gouvernement de cette colonie. Je lui ai posé des questions basées sur la plupart des objets dont la Société m'engage à m'occuper plus particulièrement. Les renseignemens qu'il m'a procurés ayant fixé mes idées sur

les points où je pourrais me procurer les matériaux les plus intéressans, j'ai de suite écrit dans le Tanjaour, dans le Mysore, à Bombay et au Bengale, où des Anglais avec lesquels je suis lié, vont, je l'espère, m'aider dans mes recherches.

L'interprète *Rajapah* m'a promis lui-même de me fournir des inscriptions et des manuscrits *telinga*, et il pense, par l'entremise d'un de ses amis, avoir des copies de quelques livres de Ceylan : en un mot, j'espère que la Société, qui a bien voulu agréer mes services, verra bientôt lui arriver les résultats des enquêtes que j'aurai faites avec tout le zèle sur lequel elle a droit de compter........

....

Notice sur un Poëme historique indien, composé par TCHAND, *barde du XII.e siècle.*

M. le major Caulfield vient de faire hommage à la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne, d'un manuscrit complet du poëme de *Tchand*, célèbre barde indien, relatif à *Prithau ray* (*Prithivî Râdja*), dernier roi hindou de Dehli. Cet ouvrage, composé de 60 chants, et cité avec éloge dans l'*Aïèn-akbery* d'Abou'lfazel, est déjà connu par les extraits qu'en a donnés M. le major Tod dans un intéressant Mémoire sur quelques inscriptions sanscrites, inséré dans le 1.er cahier des *Transactions* de la Société asiatique de Londres Il est consacré à raconter la lutte opiniâtre du *râdja* hindou contre les Mahométans envahisseurs de l'Inde. Il donne des détails circonstanciés, et tout-à-fait inconnus d'ailleurs, sur les divers princes du nord de l'Inde contemporains de *Prithau ray*. En un mot, c'est le tableau complet de l'état de l'Inde au XII.e siècle. La langue dont

Tchand s'est servi est un *bhâkhâ* (*bhâohâ*) ou un dialecte dérivé du sanscrit. On comprend tout l'intérêt historique que doit avoir un ouvrage qui donne une date certaine antérieure à l'invasion mahométane, quand on pense au peu de connaissances positives que l'on possède sur l'histoire de l'Inde. On doit souhaiter que M. Tod, versé comme il l'est dans la connaissance des idiomes populaires de l'Inde septentrionale, publie les nombreux extraits qu'il a traduits de cette grande composition. Le texte même de *Tchand* a également droit à son attention; et il rendrait un service signalé aux langues orientales, s'il faisait connaître exactement la nature du dialecte dans lequel le barde a écrit. Le nouveau manuscrit de M. Caulfield est complet; il a été examiné à Calcutta par les plus habiles savans en sanscrit et en *bhâkhâ*, et tous se sont accordés à le regarder comme très-correct et très-ancien.

Nous profitons de cette occasion pour annoncer la publication prochaine d'une partie considérable du poëme de Tchand, traduite par M. Tod, et celle de ses *Recherches sur les antiquités et l'histoire du* Râdjasthân, *ou pays des Radjpoutes.* Indépendamment d'un nombre considérable de matériaux relatifs à la géographie de ce pays jusqu'ici peu connu, M. Tod a rapporté de l'Inde, pour en enrichir ses recherches, une magnifique collection de vues de temples et d'édifices de toute espèce dessinés dans le *Marwar,* le *Mewar, l'Adjmère,* en un mot dans le *Râdjasthân,* qu'il a parcouru en tout sens avec un zèle infatigable. Ses courses laborieuses l'ont mis en possession de matériaux non moins précieux, tels que des inscriptions en caractères anciens et des chroniques ou légendes relatives aux diverses races hindoues dont il a le premier fait connaître l'existence. Mais le plus curieux de tous est incontestablement le poëme de Tchand, dont nous pourrons bientôt, grâce au zèle de M. Tod, nous former une idée exacte.

Le manuscrit de la Société asiatique de Londres a pour

titre : تاریخ پرتهو راج بزبان پنگل تصنیف کردهٔ کب چند بردائی. ou *Histoire de* Prithou Râdj, *dans la langue métrique* (ou *poétique*), *composée par* Kab Tchand (*ou* le poëte Tchand), *barde.* Le mot پنگل *pingal* ne paraît pas être le nom d'une langue, mais celui de la prosodie en général; et *bardâï* est, sans doute, le même que l'hindoustani *bardaït*, un barde.

Questions sur des Recherches littéraires et scientifiques à faire dans les présidences de Madras et Bombay, et publiées par la Société asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Nous reproduisons ici les *Questions* publiées par la Société asiatique de Londres, et relatives à une série de recherches scientifiques et littéraires à faire dans les présidences de Madras et de Bombay. Ces questions font connaître les objets nombreux et très-divers qui doivent fixer l'attention des voyageurs et des personnes instruites, que l'amour de la science, des devoirs ou des intérêts particuliers conduisent dans l'Inde. Il serait fort à desirer que des questions du même genre fussent rédigées pour d'autres parties des régions indiennes soumises à la domination ou à l'influence britannique. En les mettant en circulation par la voie de l'impression, en les renouvelant souvent, en les modifiant et les étendant, selon que le progrès des découvertes nous ferait connaître de nouveaux sujets d'observation, elles ne tarderaient pas, nous n'en pouvons douter, à produire des résultats très-nombreux et très-satisfaisans.—J. S.t-M.

LANGUES ET LITTÉRATURE.

Des *fac-simile* des anciennes inscriptions, leur traduction, et l'alphabet de leurs caractères.

Des alphabets très-corrects de tous les idiomes modernes.

Il est certain que les idiomes de la partie sud de l'Inde ne sont pas dérivés du sanscrit; et cette circonstance confirme la tradition que les Brahmanes, avec leur religion et leur langue, sont venus du nord. Déterminer l'époque où le *vadamozhi* ou idiome du nord (le sanscrit) fut introduit dans le midi, est une question du plus haut intérêt.

Comparer les divers idiomes du sud, examiner ce qu'ils doivent au sanscrit, et donner un précis exact des limites géographiques de ces idiomes.

Déterminer quel est le plus ancien des caractères alphabétiques qui sont en usage dans l'Inde méridionale.

Existe-t-il des traces d'un idiome qui ait du rapport avec ceux qui se parlent actuellement dans l'Inde méridionale? S'il en est un, quel était son nom? où était-il en usage? comment a-t-il influé sur la formation des autres idiomes de la péninsule?

Retrouve-t-on les conditions ci-dessus dans le *Pourvada Hale Canada?* Il est à croire qu'on pourrait obtenir des savans Brahmanes *Djaina* quelques détails sur cet idiome, un alphabet exact de ses signes, tels qu'on les voit sur les inscriptions. Un individu de cette secte, employé par le colonel Mackensie, connaissait l'idiome en question : s'il existe encore, il est sans doute en état de donner ces renseignemens.

Il serait essentiel, pour cet objet, de se procurer des copies et des traductions des inscriptions qui se trouvent dans les grottes de *Kenera,* dans l'île de *Salsette,* et qui probablement sont écrites avec ces caractères.

Des notices et catalogues raisonnés des bibliothèques qui appartiennent aux cours des princes indigènes, aux *pagodes,* &c.; des détails sur leur fondation, sur la manière dont elles sont entretenues. S'assurer si on y ajoute quelquefois de nouveaux ouvrages, et, dans ce cas, par quel moyen.

HISTOIRE.

Les matériaux de plusieurs descriptions qui existent entre les mains des indigènes, et sur-tout des manuscrits relatifs à l'ancien gouvernement des dynasties de *Pandyan*, de *Tchola* et de *Tchera*, peuvent jeter beaucoup de jour sur l'histoire ancienne, l'état et les institutions de l'Inde méridionale. Il est à croire que des manuscrits de ce genre se trouvent à *Tandjaour*, à *Trivallor*, *Combaconam*, *Seringam*, *Tchillambram*, et dans le pays de *Tondeman*.

On peut consulter aussi les généalogies des diverses dynasties et de quelques familles puissantes;

Les pièces chronologiques, les registres et les journaux conservés souvent par des officiers publics;

Les prophéties qui relatent quelquefois des événemens que le despotisme asiatique n'eût point permis de raconter autrement;

Les contes et histoires populaires qui rappellent assez souvent des hommes ou des événemens remarquables : les *Bakirs marattes* sont dans ce genre;

Les notices historiques de changemens de gouvernement et de faits relatifs à de certaines localités. Les pièces de ce genre sont quelquefois mêlées avec d'anciens registres de finances.

On conserve dans les temples et *agraharams* des Brahmanes, dans les *matts* des prêtres *djangam* de la secte *lingavant*, et dans les temples et *bastis* des *Djainas*, deux espèces de mémoires :

1.° Les *mahatmyams* ou légendes religieuses, qui paraissent des passages extraits des *pouranams* et qui sont applicables à des circonstances locales;

2.° Les *stallapouranams*, qui s'étendent depuis l'époque la plus reculée de l'histoire réelle jusqu'aux temps modernes. Ils donnent les dates des différentes donations, des immunités et des faveurs faites aux pagodes, les noms

des donataires, leurs titres et leurs généalogies. On sent que ces deux classes de documens peuvent fournir des renseignemens très-étendus, et il est à croire que les *Djainas* et les *Djangams* en conservent de très-exacts.

On doit encore rechercher les relations historiques des fondations des édifices pieux et consacrés à la religion.

On trouve dans le pays de *Tandjaour* beaucoup de *Djainas,* et deux ou trois anciens temples *djainas*. On en voit aussi quelques-uns dans les environs de *Candjavaram;* et vraisemblablement on en trouverait dans le Maïsour, le Canara, et dans plusieurs parties du territoire qui dépend du gouvernement de Madras. Il est probable que l'examen des archives et des légendes traditionnelles conservées dans ces temples, fourniraient des renseignemens authentiques sur la secte des *Djainas,* et sur l'introduction de la doctrine des Brahmes, puisqu'on conserve encore le souvenir de la terrible persécution éprouvée par les *Djainas,* il y a plusieurs siècles.

L'histoire des provinces de *Tinnevelly* et de *Madoura,* celle de la fondation des pagodes ou forteresses qui s'y trouvent, et l'histoire exacte des princes qui régnèrent au sud de *Coleroun,* seraient du plus haut intérêt. Le nom de *Trimal Naic* est devenu célèbre par la magnificence, les institutions civiles et les superbes fondations religieuses de ce prince. Plus de cinquante temples érigés par lui dans les provinces de *Madoura* et de *Tinnevelly* et dans les sites les plus heureusement choisis, attestent sa piété, ses richesses et son discernement. On pourrait recueillir dans ces provinces des particularités intéressantes sur son histoire.

Peut-on trouver l'indication de quelques relations entre les princes des dynasties de *Tchola* et de *Pandiyan,* et les souverains du pays de *Malayalam?* Le nom de *Sharan,* placé devant celui de *Permal,* sur les actes de donation transcrits sur cuivre dans le IX.e siècle de l'ère chrétienne, donne lieu de penser qu'il a existé des rapports entre eux.

Une relation de l'établissement des diverses tribus des Brahmes septentrionaux sur les bords de la rivière *Tambapournie*, dans la province de *Tinnevelly* et sur les terres arrosables du *Tandjaour* et de *Tritchinopoli*.

Une relation de l'origine des *Poligars* méridionaux, et de la manière dont ils acquirent les terres dont ils sont possesseurs.

Une relation sur les *Cotta Vellalars* du district de *Tinnevelly*, et sur l'établissement des *Vellalars* sur les terres de *Carnatic Payenghat*, avec une notice sur les pays d'où ils sont émigrés.

L'histoire des Circars septentrionaux, avec une relation concernant l'établissement des *Raswar* dans cette province.

S'assurer s'il existe une histoire de l'invasion du sud-est de la péninsule par les Musulmans et les Marattes, écrite par des indigènes.

Il existe probablement à *Madoura*, dans les mains des Brahmanes, des documens qui peuvent jeter un grand jour sur l'ancien gouvernement, et sur les colonies qui se sont dirigées vers les parties orientales et occidentales de la côte.

On pourrait, sans doute, trouver aussi dans le Malabar et le Travancor, des traces des anciennes colonisations de *Kerala*, de *Malayalam*, &c : et des renseignemens sur ces divers objets seraient extrêmement intéressans.

L'établissement des Juifs à Cochin mérite d'être l'objet de quelques observations. Il faudrait examiner les anciens actes conservés par les Juifs, et les anciennes inscriptions sur cuivre qui sont en leur possession.

La ville de Cochin a-t-elle donné naissance à l'ère de ce nom usitée dans les environs ?

ANTIQUITÉS.

Comme il est naturel de croire que la comparaison générale des antiquités conservées dans les différentes provinces, fournirait les meilleurs moyens d'obtenir des lumières positives sur l'histoire primitive de l'Inde méri-

dionale, il est à desirer que l'on cherche à se procurer des descriptions détaillées de ces antiquités, accompagnées, s'il est possible, de dessins exacts.

On peut, en général, les classer comme il suit :

1.° Monumens sépulcraux, tombeaux et *tumuli ;*

2.° Pierres isolées sur lesquelles sont gravées des figures grossières de guerriers, avec de mauvaises sculptures représentant des combats et des sujets religieux, avec ou sans inscriptions : elles sont nommées, dans le Decan, *viracall* ou monumens héroïques ;

3.° Les *shasanams* ou inscriptions en divers caractères gravées sur la pierre, les rochers, &c. : elles rappellent, en général, des concessions de terrains ;

4.° Les vases, urnes et lampes en argile et en métal ;

5.° Les statues, tant celles qui sont si remarquables par leur pose et l'uniformité de leur attitude, debout ou assises, qui appartiennent exclusivement au culte des Bouddhistes et des *Djainas,* ou celles du système des Brahmes, qui sont beaucoup plus variées ;

6.° Les excavations couvertes de sculptures, telles que celles qu'on remarque à *Mahamaleipour,* &c.

Pour ce qui regarde les monumens sépulcraux, il est essentiel de s'assurer s'ils sont dans le voisinage de l'ancienne capitale de quelques souverains qui y étaient ensevelis. Quelques observations sur la nature de ces monumens et des localités environnantes, donneraient les moyens de déterminer s'ils étaient des tombeaux de famille de quelques dynasties, s'ils étaient les sépulcres de tribus ou de castes particulières, ou la sépulture commune d'une population entière, ou enfin s'ils avaient été construits en mémoire de guerriers morts dans quelques batailles célèbres.

Les pierres employées à ces monumens ont-elles été taillées au ciseau ? Les carrières d'où elles furent tirées sont-elles dans le voisinage ? Ces monumens semblent-ils avoir été élevés à force de bras, en réunissant à la hâte des ma-

tériaux grossiers, ou par des hommes capables de faire des constructions plus soignées?

Des pierres grandes ou petites, rangées en cercle, entourent-elles ces tombeaux? Y remarque-t-on des pierres supérieures par leur dimension et leur situation, et qui puissent avoir été érigées là comme des indications particulières ou des trophées?

Les indigènes instruits peuvent fournir des renseignemens sur les traditions relatives à ces monumens. Les *vaidias* ou médecins du pays, les *djotishis* ou astronomes, et, en général, les chefs (*head Ryots*) des villages, sont les individus que l'on peut consulter avec le plus d'avantage.

MÉDAILLES.

On sait de quelle utilité les médailles sont pour l'histoire: on ne doit donc rien négliger pour s'en procurer, ou, au moins, pour en obtenir des empreintes ou des dessins exacts.

Les anciennes médailles que l'on trouve dans la péninsule peuvent se diviser en quatre classes:

1.° Les médailles grecques ou romaines, que l'on reconnaît aisément par les lettres et les figures.

2.° Les médailles musulmanes des différentes dynasties arabes, persanes, patanes, mongoles, &c., et quelquefois des califes qui ont régné avant la première invasion des Musulmans; on les distingue par l'inscription, qui est en arabe ou en persan. Un petit nombre, à l'exception des monnaies zodiacales, présentent des figures d'êtres animés; elles sont rondes ou carrées.

3.° Les médailles hindoues de différentes espèces, quelquefois avec des inscriptions sanscrites en caractères *devanagaris*, portant en général des emblèmes religieux, des figures de divinités ou d'animaux, des têtes de souverains. Elles sont presque toujours d'un travail grossier. Les plus remarquables sont les *Rama-tanka* en or, concaves d'un côté, convexes de l'autre, sur lesquelles est représenté le

couronnement de *Rama;* et les monnaies de *Canoudj,* dont les unes portent sur la face un roi sur son trône, les autres une idole.

4.° Les anciennes médailles persanes et parthes, avec des inscriptions en caractères pehlwis, et quelquefois en grec. On en trouve peu dans l'Inde : elles représentent, en général, d'un côté, l'adoration du feu.

On trouve dans quelques pagodes, à *Tripatti, Trivalor* et *Paddapollam,* des médailles extrêmement curieuses. On voit aussi quelquefois, sur les côtes, des monnaies chinoises.

Il faut avoir l'attention, en décrivant les médailles, de distinguer les médailles proprement dites de celles qui n'étaient autre chose que des monnaies.

PAYS ET POPULATIONS.

S'il existe dans l'Inde quelques races qui conservent leur chevelure en entier, il est essentiel d'étudier leur histoire; elles n'appartiennent probablement pas originairement à l'Asie.

Il serait à desirer que l'on pût se procurer :

Un mémoire détaillé sur l'état de l'esclavage, tant domestique que rural, dans la péninsule.

Des documens sur les esclaves abyssins des côtes occidentales de la péninsule, sur leur nombre et la date de leur transport dans ces lieux.

Des renseignemens sur les traces d'une colonie d'Abyssins dans l'Inde centrale ou parmi les *Vellalars* du *Carnatic.*

Un mémoire sur les tribus militaires, la composition, l'organisation, la discipline et la tactique des armées indigènes; quelques éclaircissemens sur l'art de la guerre et les institutions militaires sous les différens empires qui ont successivement existé dans l'Inde.

Un mémoire sur les Parsis, leur nombre, leur religion et leur littérature.

L'histoire des petits royaumes juifs de l'Arabie méridionale détruits par Mahomet.

Quelques détails sur la société secrète existant à *Rameseram*, et qu'on dit avoir des statuts se rapprochant beaucoup de ceux de la franc-maçonnerie.

Quelques particularités sur l'éducation des danseurs et chanteurs, avec les réglemens écrits ou traditionnels de leur profession; les droits de propriété des danseuses; les castes dans lesquelles leurs enfans sont admis; leurs usages pour ce qui regarde l'achat des enfans, et particulièrement ceux de la tribu des tisserands.

Des détails sur les *Labbis* des provinces méridionales de la péninsule.

Des recherches sur l'origine de l'usage d'enterrer des individus vivans, usage existant dans les provinces au nord-ouest de Madras.

Un mémoire sur les montagnards, dont les mœurs et les usages diffèrent essentiellement de ceux des habitans des plaines voisines.

Quelques détails sur les cérémonies pratiquées par les pèlerins qui se rendent aux temples de l'Inde centrale et méridionale, et particulièrement à ceux de *Trivalor* et de *Paddapollam* dans le *Djaghir* (ou territoire de Madras), et sur les objets qu'ils y présentent en offrandes.

Un mémoire sur les tribus qui habitent les bords de la mer, à partir de Bombay, en tirant vers le nord, et sur celles qui se trouvent vers les bouches de l'Indus.

ARCHITECTURE.

Une traduction ou une analyse du *Silpa sastra*, avec une exposition de l'architecture indienne, contenant quelques détails sur les matériaux employés, et spécialement sur la composition des différentes espèces de *tchounam* ou ciment.

Des détails concernant la construction des pagodes, forteresses, palais, ponts, &c., avec la date de leur fondation.

Les pagodes de *Tripatty*, *Trinquemale*, *Tchillambram*, *Candjipouram*, *Seringam* et *Rameseram*, sont sur-tout

dignes d'attention. Les forteresses les plus remarquables sont celles de *Gingi*, *Vellore*, *Chandernagor*, *Seringapatam*, *Pennakonday*, *Tritchinopoly*, *Dindigul* et *Palamcottah*, ainsi que les *dourgas* ou collines fortifiées dans le *Baramahal*, le *Maïsour*, la province de *Canara*, &c. La plupart de ces travaux paraissent appartenir à une époque très-reculée.

Les travaux de *Gingi*, avec diverses particularités relatives aux anciens gouvernemens de cette place, forment, par exemple, un très-intéressant sujet de recherches.

La pagode et la ville de *Shiva samoudram*, près des chutes du *Cavery*, méritent une attention particulière.

Un dessin du pont sur le *Cavery* à *Seringapatam*, appelé par le *Dewan pourniah* le *pont Wellesley*, et quelques détails sur sa fondation et ses dimensions, seraient du plus haut intérêt.

La province indienne de *Tandjaour*, échappée entièrement aux ravages du fanatisme musulman, a conservé jusqu'à ce jour, dans leur forme originale, ses institutions domestiques et religieuses. Une description authentique des superbes temples qui se trouvent à *Tandjaour*, *Combacanum*, *Mayaveram*, *Trivalor*, *Manargoudy*, et *Andiarcoil*, serait d'un très-grand prix. Les sculptures du temple d'*Andiarcoil* méritent une attention particulière.

PROPRIÉTÉS TERRITORIALES, AGRICULTURE, &c.

Des copies et des traductions des actes de toute espèce concernant la transmission des propriétés, avec une notice sur les pays et les époques où ils ont eu lieu.

S'assurer, quant aux donations de terres en général, si le donataire concédait la jouissance de la terre, ou seulement de ses produits.

Est-il à croire que les tenures de terres ont été établies dans l'Inde méridionale par les princes des dynasties de *Tchola* et de *Pandiyan*, avant la conquête faite par les souverains du Carnate, dans les XIII.e, XIV.e et XV.e siècles?

Des aperçus sur le système rural ancien et moderne des Hindous, et un état des produits du sol.

Un aperçu sur la proportion existant dans chaque province entre les cultivateurs musulmans et indiens.

Un mémoire sur les productions du sol et sur les divers genres de travaux agricoles en usage.

Des détails sur la culture des différentes espèces d'indigo, de canne à sucre, de riz et d'opium;

Sur la culture du tabac, et la date de son introduction dans l'Inde; sur le poivre et le bétel.

Une description des arbres propres à la construction, et une collection d'échantillons de leurs bois.

L'histoire de la division des produits du sol entre les cultivateurs des terres arrosables dans les différentes provinces; l'époque du premier établissement de cette division; l'étendue primitive des divisions; leur accroissement ou leur diminution sous les différens princes ou gouvernemens.

Un mémoire sur les arrosages dans l'Inde méridionale, sur les travaux et machines employés à cet effet, le tout accompagné de plans et dessins.

Un mémoire historique sur l'*annicut* de la rivière Cavery et sur la première dérivation des eaux de la *Tambrapournie* dans la Tinnevelly, pour l'usage de l'irrigation.

ARTS ET MANUFACTURES.

Des recherches sur l'état des arts en général, sur l'exploitation des mines, l'affinage et la manipulation des métaux, et les ouvrages en ivoire, en bois, en terre, en soie, coton, &c.

Des descriptions des procédés indigènes pour la préparation des divers objets d'un usage domestique, tels que les poudres colorées, les cosmétiques, vernis, dorures et autres ornemens dont les Hindous se servent pour orner leurs idoles, &c.

Des modèles, dessins ou échantillons de meubles de tout genre, avec des descriptions.

Une histoire de l'origine et des progrès de la navigation chez les Arabes, et de l'art de la construction navale tant dans leurs ports que dans ceux de l'Inde; des modèles des bâtimens, canots, barques, *catamarans*, &c., et tout ce qui pourra mieux expliquer ce sujet.

Un mémoire sur la composition des corps de musique, et une description des divers instrumens, avec des dessins ou des échantillons.

La manière de noter la musique chez les Hindous, et leurs progrès dans cet art. Quelques-uns de leurs airs les plus populaires donneraient du poids aux observations présentées sur cet objet.

Un mémoire sur les exercices gymnastiques des Hindous et des Musulmans; sur leurs instrumens de guerre et leurs armes offensives et défensives; sur leur manière de chasser, de prendre les bêtes fauves, et les instrumens employés à cet effet.

HISTOIRE NATURELLE.

Les trois règnes de l'histoire naturelle présentent encore dans l'Inde un champ immense de recherches et d'investigations. Plusieurs districts n'ont été examinés que superficiellement, et l'on n'a pas même porté une attention assez suivie sur tout ce qui concerne les variétés de l'espèce humaine.

Les principales rivières fourniraient probablement plusieurs espèces nouvelles de poissons ; et la description des différentes sortes de pêches, tant sur les côtes que dans les rivières, ne pourrait être sans intérêt.

Il serait important de s'instruire aussi de la manière dont on dirige les diverses pêcheries de perles, et l'étendue de leur produit annuel.

Un mémoire sur les races de troupeaux de *Guntaur*, du *Guzarate*, du *Maïsour* et de *Vellor*, et les causes qui peuvent contribuer à rendre les individus plus forts et plus beaux que ceux des troupeaux du *Tandjaour*, du *Ma-*

labar et du *Canara;* on devrait s'occuper aussi des différentes races de chevaux indigènes et arabes.

Un mémoire sur le *shen nai* ou chien sauvage, avec des dessins, ou une peau de l'animal. Chasse-t-il en troupeau et attaque-t-il les animaux carnassiers?

On a observé, dans la partie occidentale de l'Inde, que quelquefois des forêts de bambous dépérissent, meurent en peu de temps, et laissent tout-à-coup à découvert des espaces de terrain de plusieurs milles, ce qui a plus d'une fois obligé les éléphans à se porter sur les terres cultivées. Le même phénomène a-t-il lieu dans les autres parties de l'Inde? D'autres arbres que les bambous y sont-ils sujets? A quelles causes peut-on l'attribuer?

MÉLANGES.

Un mémoire sur les caravanes orientales, ou communications par terre entre l'Europe et l'Inde, tant anciennes que modernes.

Un mémoire sur l'état actuel du détroit de *Pambou,* entre l'île de *Rameseram* et la terre ferme, avec un coup-d'œil sur les causes qui en ont rendu le passage impraticable pour les gros bâtimens.

On doit desirer d'obtenir des journaux météorologiques, et il est important que ces journaux soient accompagnés des notions suivantes : indiquer la hauteur des lieux au-dessus du niveau de la mer, et si les observations sont prises en plaine découverte, ou dans une vallée, dans des forêts, des lieux marécageux ou des terrains secs. On ne doit pas négliger de donner encore la nature du sol, les caractères géologiques des environs, les productions minérales et végétales, la nature des eaux, la profondeur des puits, &c.

On recommande aussi que les noms nationaux soient écrits dans les caractères originaux propres à chaque peuple et à chaque langue.

BIBLIOGRAPHIE.

Suite de la Liste générale des ouvrages relatifs à l'Orient publiés en 1826.

NOTA. Les livres dont le lieu d'impression n'est pas indiqué, ont été imprimés à Calcutta ou à Leipzig.

INDES.

81. *Select specimens of the theatre of the Hindus,* translated by WILSON; 6 numéros, *in-8.°*

82. *The Mugdabodha or sanscrit Grammar* of VOPADEVA. 1 vol. *in-12.*

Cette édition est en caractères *dévanagaris;* la première, en 311 pages, qui parut à Sirampour, en 1807, est en caractères *bengalis.*

83. *A Grammar of the bengalee language,* published by RAMMOHUN ROY (en bengali). 1 vol. *in-8.°*

84. Le *Bostan* de SAADI, avec un commentaire en marge.

85. *Dictionary of the bengalee language,* by CAREY. 1 vol. *in-4.°* de plus de 2000 pages.

86. *The hindoostanee and english Student's Assistant, or idiomatical exercises in those languages.* 1 vol. *in-8.°*

87. *A Grammar of the mahratta language,* by Mahomed IBRAHUM MAKBA, *moonshee interpreter in the supreme court at Bombay;* revised by lieut. col. VANS KENNEDY. (Bombay.) 1 vol. *in-8.°*

88. *A Dictionary of the burman language, with explanations in english;* compiled from the mss. of A. JUDSON, D. D., and other missionaries in Burmah. 1 vol. *in-8.°*

89. *Maleische Spraakkonst, &c.*, ou *Grammaire malaise*

de G. H. Werndly, *revue et publiée, d'après les ordres du gouvernement des Indes orientales,* par M. de Angelbert. (Batavia.) 130 p. *in-4.º*, en langue hollandaise.

Cette grammaire a été publiée pour la première fois à Amsterdam, en 1736, en un volume *in-8.º*, sous le titre hollandais : *Maleische Spraakkonst.* Elle contient une longue, savante et intéressante préface, avec des notices très-étendues sur la littérature et les ouvrages manuscrits des Malais, qu'on regrette de ne pas retrouver dans cette édition.

90. *Nederduitsch en maleisch Woordenboek*, ou *Dictionnaire malais-hollandais et hollandais-malais,* rédigé et publié, sous la direction du gouvernement, par P. P. Roorda van Eysinga. (Batavia.) 2 vol. *in-4.º* de xix et 497, et de xxxviij et 535 pages.

91. *Asiatic Researches, or Transactions of the Society instituted in Bengal, for inquiring into the history and antiquities, the arts and sciences and literature of Asia.* Tome XV. (Sirampour.) *In-4.º*

Voyez l'analyse qui en a été donnée par M. Abel-Rémusat dans le *Journal des savans*, 1827, pag. 579-588 et pag. 708-715, et les articles de M. Eugène Burnouf, dans l'ancien *Journal asiatique*, tom. X, p. 113-125 et 236-251.

Parmi les mémoires insérés dans ce volume, l'un des plus intéressans de la collection, on distingue l'*Essai sur l'Histoire indienne du Kachemire,* par M. Wilson, secrétaire de la Société de Calcutta. Cet important travail contient 120 pages du volume ; il a déjà donné lieu à un curieux mémoire, inséré par M. Klaproth dans l'ancien *Journal asiatique*, tom. VII, p. 3 et suiv. et 65 et suiv. Il serait utile de donner une traduction française de cette histoire. On doit également distinguer comme une production très-remarquable, la description géographique, statistique et historique du pays d'Orixa (*Account geographical, statistical and historical of Orissa proper, or Cuttack*), par M. A. Stirling. Cette description est fort étendue, et occupe 176 pages dans ce volume.

92. *An abridgment of the regulations in persian for the administration of civil justice; abstracted from* M. Harington's *Analysis*, by Mowlovy Mohummud Zuhoor. 1 vol. *in-8.°*

93. *The* Ashbaho Nazair : *a Treatise on Muhommudan law* (en arabe). 1 vol. *in-4.°*

94. *Principles and precedents of the Mahomedan law*, by W. H. M'Naghten, esq. 1 vol. *in-8.°*

95. *Considerations on the Hindoo law at it is current in Bengal*, by the hon. sir Francis Workman M'Naghten, one of justices of the supreme court of judicature at Fort-William. 1 vol *in-8.°*

96. *The indian Magazine*, n.°s 1 et 2. Journal mensuel *in-8.°*

97. *The Calcutta literary Gazette, and Journal of belles lettres, science and arts; a new series of the Bengal weekly Messenger.*

Journal hebdomadaire.

98. *Costumes of India;* part. I. *In-fol.* oblong, contenant 10 planches.

99. *Book of roads throughout Bengal;* parties I et II. *In-8.°*

On doit faire paraître deux autres parties de ce livre de poste.

100. Bernier's *Travels in India, comprehending a description of the Mogul empire,* translated from the original by John Stewart. 1 vol. *in-8.°*

101. *Translations of tracts on medical subjects,* prepared by M. P. Breton, and printed at the lithographic press.

Voir, pour le contenu, l'*Asiatic Journal* de Londres, tome XXI, pag. 223.

102. Fleming's *Catalogus of indian medicinal plants and drugs, with their names in the hindustanee and sanscrit languages.* 1 vol. *in-8.°*

103. *Illustrations of the siege and capture of Bhurtpore.* 1 vol. *in-fol.*

4 numéros contenant 16 gravures. Cette forteresse fut prise d'assaut, sous le commandement de lord Combermere, le 18 janvier 1826.

104. *The capture of Bhurtpore, a song, by an amateur.* *In-8.°*

105. *Twelve select views of the seat of war* (*against Birmah*), by J. GRIERSON. *In-fol.* oblong.

L'*Asiatic Journal* de Londres (avril 1827, t. XXXIII, pag. 517) annonce les ouvrages suivans, ou comme déjà publiés dans l'Inde, ou comme devant l'être prochainement: nous ignorons si ces promesses ont été réalisées; dans le doute, nous nous contentons de placer les titres de ces ouvrages comme un appendice à la bibliographie de l'an 1826. Lorsque ces ouvrages nous seront mieux connus, nous en donnerons les titres d'une manière plus précise.

105. *The Futawa Hamadee,* fameux ouvrage de jurisprudence mahométane, en 2 vol. *in-8.°,* contenant plus de 900 pages d'une impression très- serrée.

106. *Tables of the arabic language,* préparées pour l'impression par M. C. T. GLASS.

107. *Bhoodursun,* Collection de proverbes en différentes langues : en bengali, en sanscrit, en arabe, en persan, en latin et en anglais ; publiés par NEBBRUTTUN HULDAR.

108. *A Dictionary of hindee,* publié par GUNGA PURSAUD SOOKUL, *bhàkah pundit,* ou *pandit* pour la langue vulgaire, attaché au collége de Calcutta.

109. *The Rhatti kavya,* poëme sanscrit relatif à la grammaire. Cette édition doit être accompagnée d'un commentaire.

110. *The Laghu kaumudi,* Grammaire sanscrite.

111. *The Lilawati, or system of hindu arithmetic.* Cet

ouvrage a déjà été traduit par Taylor et imprimé à Bombay en 1816, et par Colebrooke, à Londres, en 1817.

112. *The Raghu vansa*, qu'on dit être un poëme historique en sanscrit.

113. *The Fatawa Alemgiri*, en langue arabe.

114. *An abridgment of* SEIR MUTAKHERIN *of Gholam Hosein*, en persan.

115. Une nouvelle édition du *Mujmooa shemsi*, qui est un aperçu du système astronomique de Copernic en langue persane.

116. Une nouvelle traduction du *Lilawati* et du *Bijganita*, traité d'arithmétique et d'algèbre selon le système des Indiens.

117. Une traduction persane des *Élémens d'algèbre* de Bridge, faite par MAWLAVI ABDOOR RAHEEM, et publiée par M. MILL, principal du collége de Calcutta.

Le *Journal asiatique* de Londres (tom. XXI, pag. 222) annonce encore une édition complète du *Chah-Nameh*, qui doit former trois volumes grand *in-4.°*; elle doit être donnée à Calcutta, par le capitaine T. MACAN.

ALLEMAGNE.

118. *Reisen im Innern Russlands*, Voyages dans l'intérieur de la Russie; par le docteur ERDMANN. 1 vol. *in-8.°*

119. *Heerpredigt wider den Türken*, Discours de Luther contre les Turcs, réimprimé d'après l'édition originale de 1530. (Quedlinbourg.) 1 vol *in-8.°*

120. *Leben und Sitten in Morgenlande*, Vie et mœurs en Orient; traduit de l'anglais (de CARNE) par LINDAU. (Dresde.) 4 vol. *in-8.°*

C'est la traduction de l'ouvrage anglais indiqué sous le n.° 46.

121. *Lehrbuch, &c.*, Grammaire de la langue syriaque; par P. EWALD. (Erlangen.) 1 vol. *in-8.°*

122. *Chrestomathia syriaca, sive S. Ephraemi carmina selecta*, ed. Hahn et Sieffert. 1 vol. *in-8.°*

123. Oberleitner : *Chrestomathia syriaca, una cum glossario;* pars I, Chrestom. continens ; pars II, glossarium. (Vienne.) 2 vol. *in-8.°*

124. *Hebraische Grammatick &c.*, Grammaire hébraïque, par Guil. Gesenius; 8.ᵉ édit. (Hall.) 1 vol. *in-8.°*

125. Philippi *Atrium hebraïcum.* Introduction grammaticale à l'étude de l'exégèse et de la dogmatique de l'Ancien Testament. (Publié, en allemand, à Neustadt.) 1 vol *in-8.°*

126. *Thesauri linguæ hebraïcæ e Michna augendi*, auctore A. Theod. Hartmann. Part. I-III. *In-4.°* (Rostock. 1825 et 1826.)

127. *Geschichte der hebr. Sprache*, Histoire de la langue et de la littérature hébraïques, avec un appendice concernant les *targum* ou paraphrases chaldaïques; par E. Blogg. 2.ᵉ édit. (Hanovre.) *In-4.°*

128. Ackermann : *Archæologia biblica breviter exposita.* (Vienne.) 1 vol. *in-8.°*

129. *Handbuch der bibl. Alterthumskunde.*, Manuel d'archéologie biblique; par M. Rosenmüller. Tome II, en 2 parties, *in-8.°*

Les 2 parties du tome I.ᵉʳ ont paru en 1823 et 1824. Parmi la foule d'ouvrages qui ont paru sur ce sujet, celui-ci est, sans contredit, le meilleur.

130. *Das Buch Hiob*, le Livre de Job, avec traduction et commentaire; par Blumenfeld. (Vienne.) 1 vol. *in-8.°*

131. *Kommentar &c.*, Commentaire philologique, philosophique et critique sur les Proverbes, avec une nouvelle traduction; par Umbreit. (Heidelberg.) 1 vol. *in-8.°*

132. *Hohelied &c.*, le Cantique des cantiques, traduit, avec une introduction, des notes et un appendice sur l'Ecclésiaste, par A. Ewald. (Gœttingue.) 1 vol. *in-8.°*

133. Rosenmüller : *Scholia in Vetus Testamentum*, part. VI, vol. II, *continens Ezechiel*, vol. II, edit. 2.e — Part. VII, vol. I, *Hoseas et Joel.* — Vol. II, *Amos, Obadia et Jonas*, ed. 2.e — Part. VIII, vol. II, *Jeremias. In-8.o*

134. *Die speculative Trinitätslehre &c.*, la Doctrine spéculative de la Trinité, d'après des dogmes orientaux récens; par M. Tholuck. (Berlin.) 1 vol. *in-8.o*

Le même auteur a publié à Berlin, en 1825, une Anthologie de poésies mystiques orientales, *Blüthensammlung aus der orientalischen Mystik.* 1 vol. *in-8.o*

135. *Sagen der Hebräer &c.* Traditions des Hébreux, avec une dissertation sur le Talmud; trad. de l'anglais de Hurwitz. 1 vol. *in-8.o*

Traduction du livre anglais indiqué sous le n.o 45, sur lequel on pourra voir l'ancien *Journal asiatique*, t. XI, pag. 374-376.

136. *Geschichte der Israeliten*, Histoire des Israélites depuis les Macchabées jusqu'à nos jours, par J. M. Jost; tom. VI. (Berlin.) *In-8.o*

Le premier volume de cet ouvrage a été publié en 1820. Le volume dont il s'agit contient l'histoire des Juifs depuis le VII.e siècle, pendant une partie de la durée du moyen âge.

137. קהלת דוד *Collectio Davidis, id est, Catalogus R. Davidis Oppenheimeri.* (Hambourg.) 1 vol. *in-8.o*

Cette riche collection de livres hébreux, réunie par le rabbin Oppenheimer, renferme en tout 4100 ouvrages; la dernière date que nous avons remarquée est de 1733; le תולדות ישוע *toledoth ïeschoua* ne s'y trouve pas: peut-être l'en a-t-on retiré.

138. *Sanchoniathonis Berytii quæ feruntur fragmenta de Cosmogonia et Theologia Phœnicum, græcè versa à Philone Byblio, servata ab Eusebio Cæsariensi, græcè et latinè recognovit, emendavit, notis selectis Scaligeri, Bocharti, &c. suisque animadversionibus illustravit* J. C. Orellius. 1 vol. *in-8.o*

139. اشعار الحماسة *Hamasæ carmina cum Tebrizii scholiis integris, indicibus perfectis, versione latina et commentario perpetuo primum edidit* G. W. FREYTAG. Les deux premières livraisons du texte arabe. (Bonn.) *In-4.°*

Voyez, au sujet de cette édition, le rapport de M. Silvestre de Sacy inséré dans l'ancien *Journal asiatique*, t. X, pag. 189, et le prospectus de l'éditeur, dans le même *Journal*, tom. VIII, pag. 52.

140. *Indische Bibliothek*, Bibliothèque indienne, par M. Aug. Will. SCHLEGEL, tom. II, cahiers 2 et 3. (Bonn.) *In-8.°*

141. *Carmen arabicum Amali dictum, breve religionis islamiticæ systema complectens*, ed. et lat. vertit P. A BOHLEN. (Kœnigsberg.) 1 vol. *in-4.°*

142. *Meidanii aliquot proverbia arabica*, cum latinâ interpretatione ed. Chr. Max. HABICHT. (Breslau.) 1 vol. *in-4°*.

143. *Tausend und eine Nacht, arabisch, nach einer Handschrift aus Tunis, &c.*, Mille et une nuits, en arabe, d'après un manuscrit de Tunis, donné par M. HABICHT. (Texte arabe.) Tom. II. (Breslau.) *In-12*. Voici le titre arabe de cet ouvrage : هذا كتاب الف ليلة وليلة من المبتداء الى المنتهاء

Le tome I.er a paru en 1825.

144. *Analecta arabica: Institutiones juris mohammedani circa bellum contra eos qui ab islamismo sunt alieni*, edidit, lat. vertit et illustravit ROSENMÜLLER. Part. II et III. *In-4.°*

Voyez, sur la II.e partie, l'article de M. Silv. de Sacy dans le *Journal des savans*, 1826, pag. 545 et suiv.

145. *Catalogus librorum tam manuscriptorum quam impressorum qui, jussu Divi Augusti ducis Saxo-Gothani à Beato Seetzenio in Oriente emti, in bibliotheca Gothana*

asservantur, auctore J. H. MOELLERO. Tom. I, part. II. — *Accedit de numis orientalibus in numophylacio Gothano asservatis commentatio prima.* (Gotha.) *In-4°.*

C'est le catalogue des ouvrages manuscrits réunis dans l'Orient et en Éthiopie par le célèbre et malheureux voyageur Seetzen.

La dissertation de M. Moeller sur les monnoies orientales du cabinet du duc de Saxe-Gotha, avoit déjà été publiée en 1818; elle reparaît ici avec des additions considérables. Elle sera suivie d'une autre dissertation qui traitera de l'écriture coufique, des figures qui se voient sur les monnaies musulmanes, des monnaies des dynasties récentes et d'autres objets du même genre.

146. *Die Verwandlungen des Ebu Seid von Serug*, ou Séances de Hariri, traduction libre par M. RÜCKERT, avec un grand nombre de notes prises dans le commentaire de M. de Sacy. (Stuttgard.) Tom. I. *In-8.°*

147. *Exercitationes æthiopicæ, sive observationum criticarum ad emendandam rationem grammaticæ semiticæ, Specimen primum*, auctore HUPFELD. *In-4.°*

148. *Lehrbuch der neugriechischen Sprache*, Élémens de grec moderne, par M. W. V. LUEDEMANN, 1 vol. *in-8.°*

149. *Reise &c.* Voyage à Constantinople, en Palestine et en Égypte, par M. BORSUM; revu par M. KOPF; 2.ᵉ édit. (Berlin.) 1 vol. *in-8.°*

150. *Die heilige Priestersprache &c.* La langue sacrée des prêtres de l'ancienne Égypte, envisagée comme un dialecte de la langue sémitique; par M. SICKLER; 4.ᵉ partie. (Hildburghausen.) *In-8.°*

Les trois premières ont paru en 1822, 24 et 25.

151. *Neuentdekte Denkmäler &c.* Monumens nouvellement découverts dans la Nubie, par M. GAU. *In-f.* 13.ᵉ liv. (Stuttgard.)

C'est l'édition allemande du bel ouvrage publié à Paris, et annoncé ci-dessus sous le n.° 23.

152. Fraser : Voyage dans les provinces de la Perse situées au midi de la mer Caspienne. (Jena.) *In-8.°*

Traduction allemande du voyage mentionné sous le n.° 52.

153. *Über das Alter und die Echtheit der Zendsprache*, Sur l'antiquité et l'authenticité de la langue zend et du Zend Avesta, par M. Rask; traduit du danois, par M. Von der Hagen. (Berlin.) Broch. *in-8.°*

Cet ouvrage a été publié, pour la première fois, par M. Rask, dans le 21.e vol. du journal danois intitulé *Det Scandinav. Litteratur selskabs skrifter.*

154. *Corporis radicum sanscritarum prolusio;* scripsit Fr. Rosen. (Berlin.) Broch. *in-8.°*

On peut, au sujet de cet ouvrage, consulter l'article inséré par M. Eugène Burnouf dans l'*ancien Journal asiatique*, tom. IX, p. 374 et suiv.

155. *Wjasa über die Philosophie, Mythologie &c. der Hindus,* Sur la philosophie, la mythologie, la littérature &c. des Indous, ouvrage périodique, par le docteur Othmar Frank. 1.er cahier, *in-4.°*

156. *Denkwürdigkeiten Indiens &c.*, Curiosités de l'Inde; traduit de l'anglois de G. Wallace, par M. T. L. Rhode. (Francfort.) 1 vol. *in-8.°*

157. *Die Burmanen*, Les Birmans, ou Notices sur leur histoire, leur religion, &c., en partie d'après des sources authentiques; par M. J. R. (Berlin.) 1 vol. *in-8.°*

158. *Werke des sinesischen Weisen Kung-fu-dsu und seiner Schuler, &c.* Œuvres du philosophe chinois Kung-fu-dsü et de ses disciples, traduites, pour la première fois, du chinois en allemand, par W. Schott, contenant la moitié du *Lün-yu.* (Hall.) tom. I.er *in-8.°*

159. *Reise nach China &c.* Voyage en Chine, à travers la Mongolie, par Timkovski, traduit du russe par Fr. Schmidt, *in-8.°* Tome III et dernier.

La traduction française de cet ouvrage, publiée par M. Klaproth, se trouve déjà indiquée sous le n.° 37.

160. *Würdigung und Abfertigung*, Réplique de J. J. Schmidt contre Klaproth, au sujet des Ouïgours et de leur écriture, 1 vol. *in-8.°*

PAYS-BAS.

161. *Rudimenta linguæ hebraïcæ*, edidit G. J. Bekker, in acad. Lovanii prof. ord. (Louvain.) 1 vol. *in-8.°*

162. *Verhandeling over drie grootc Steenen Belden uit Java &c.* Dissertation sur trois grandes statues de pierre, envoyées de Java en 1819, par M. C. J. C. Reuvens. (Amsterdam.) 1 vol. *in-4.°* avec atlas *in-fol.*

DANEMARCK.

163. *Emendationen zum Alten Testamente, mit grammatischen und historischen Erörterungen;* Corrections sur l'Ancien Testament, avec des explications historiques et grammaticales; par M. Justus Olshausen, professeur de langues orientales à l'université de Kiel. (Kiel.) Broch. *in-8.°*

164. *Veterum Hebræorum notiones de rebus post mortem futuris, ex fontibus collatæ.* Dissert. inaug. de J. C. G. Johannsen. Pars I, librum בראשית complectens. (Copenhague.) 1 vol. *in-8.°*

SUÈDE.

165. *Resor i Europa och Oesterlænderne*, Voyages en Europe et en Orient; par J. Berggren. Tome I.er et II. (Stockholm.)

L'auteur se rendit par Vienne à Trieste, où il s'embarqua pour Constantinople, qu'il décrit; de là, par mer en Syrie et en Palestine. Le tome II finit avec la description de Jérusalem. Trois cartes bien exécutées représentent le Bosphore, la Syrie, la Palestine et Jérusalem.

RUSSIE.

166. *Notice sur le Yamântaga, idole (mongole) rare du du muséum de l'université de Moscou;* par Fischer de Waldheim. (Moscou.) 1 vol. *in-4.°* avec 3 planches.

167. *Numi Muhammedani qui in Musæo asiatico petropolitano asservantur, digessit, interpretatus est, prolegomenis et commentario palæographico-historico illustravit, additisque notabiliorum tabulis æneis edidit* Chr. M. Fraehn. *Tom. 1, recensionem omnium Musæi asiat. num. Muhammedanorum seu titulos eorum intepretatione auctos continens.* (Pétersbourg.) *In-4.°*

TURQUIE.

168. Բառարան պարսկերէն ըստ կարգի Հայկական այբուբենից 'ի Գէորգեայ դպրէ տէր Յոհաննէսեան պատրաստեալ, *Dictionnaire persan selon l'ordre de l'alphabet arménien &c.*, par George Hohannésian, publié aux frais et par les soins de M. Jacques Douz-Oglou. 1 vol. gr. *in-4.°* A Constantinople, chez Paul Arabian.

ITALIE.

169. *Mémoire géographique et numismatique sur la partie orientale de la Barbarie appelée* Afrikia *par les Arabes*, suivi de *Recherches sur les Berbères atlantiques, anciens habitans de ces contrées;* par le comte C. O. Castiglioni. (Milan.) 1 vol. *in-8.°*

170. *Spedizione in Oriente di Amedeo VI, conte di Sardegna;* da Dalta. (Turin.) 1 vol. *in-8.°*, pl. lithogr.

171. *Viaggi in Egitto ed in Nubia*, da Belzoni : 2 vol. *in-8.°*

Ils forment les tomes III et IV d'une collection de voyages qui se publie à Turin.

172. *Philonis Judæi Paralipomena armena*, libri videlicet quatuor in Genesin, libri duo in Exodum, sermo unus de Sampsone, alter de Jonâ, tertius de tribus angelis Abrahamo apparentibus : opera hactenus inedita, ex armena versione antiquissima &c., nunc primum in latinum translata per J. B. Aucher. (Venise.) 1 vol. *in-4.°*

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Mémoire sur la Vie et les Ouvrages de Meïdani, par M. QUATREMÈRE, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

LE mémoire que l'on va lire est, à très-peu de chose près, tel que je l'avais rédigé, il y a quinze ou seize ans. A cette époque, j'avais conçu l'espérance de publier le *Recueil des Proverbes de Meïdani.* Des circonstances impérieuses me forcèrent d'ajourner indéfiniment ce projet. Mais quoique livré, pendant plusieurs années, et presque exclusivement, à des recherches d'un autre genre, je n'ai pas cessé toutefois de m'occuper d'un travail qui me paraissait offrir une importance réelle, et vers lequel un attrait particulier me ramenait constamment. Aujourd'hui que l'étude de la littérature orientale est cultivée avec plus d'ardeur que jamais, et excite dans toute l'Europe une sorte d'enthousiasme, j'ai cru le moment favorable pour appeler l'attention des savans sur une entreprise littéraire dont j'ai le succès fort à cœur, et qui, si elle échoue, ne manquera du moins que par l'effet de circonstances indépendantes de ma volonté. J'ai donc pensé devoir publier mon mémoire, dans lequel, comme je l'ai dit, j'ai à peine changé quelques mots.

Je donne à la suite plusieurs proverbes, choisis, à l'exception d'un seul, parmi ceux qui ouvrent le recueil. Le public savant jugera si le commentaire dont j'ai accompagné ma traduction, et qui offre le résultat de longues recherches historiques et philologiques, suffit pour expliquer d'une manière satisfaisante les difficultés assez nombreuses que présentent et les proverbes eux-mêmes, et les expositions du grammairien arabe.

ABOU'L-FADL AHMED (1) reçut le surnom de *Meïdani* الميداني, parce qu'il était né et qu'il avait passé la plus grande partie de sa vie dans un quartier de Nischabour, appelé le Meïdan [l'hippodrome], de Ziad fils d'Abd-alrahman (2). Il se distingua de bonne heure par ses talens en différens genres de littérature, et s'appliqua d'une manière particulière à l'étude de la grammaire. Il eut pour maîtres Iakoub, fils d'Ahmed, de la ville de Nischabour, et Wahédi, célèbre commentateur de l'Alcoran. Il s'occupa aussi de la science des traditions, et s'y rendit assez habile pour en donner des leçons. Il n'était pas non plus étranger à la poésie; et je rapporterai ici quelques-uns de ses vers;

---

(1) Son nom entier est *Abou'l-fadl Ahmed, ben-Mohammed, ben-Ahmed, ben-Ibrahim, al-Meïdani, al-Nischabouri.*

(2) Ebn-Khilkan, man. arabe d'E. Scheidius, fol. 33 *verso* et 34 *recto*, et man. arabe de la bibliothèque du Roi 730, fol. 26 *verso*. Ebn-Ferat, man. arabe de Vienne, tom. I, p. 401 et 402. *Voyez* aussi d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, p. 574; Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, ed. Withe, p. 354, 355; H. A. Schultens, *præfat. ad Proverbia Meidanii*; Hamaker, *Specimen catalogi bibliothecæ Lugduno-Batavæ*, p. 52 et suiv.

qui nous ont été conservés par Ebn-Khilkan et Ebn-Férat :

تنفس صبح الشيب في ليل عارضي
فقلت عساه يكتفي بـعـذاري
فلما فشا عاتبته فاجـابـني
الا هل يرى صبح بغير نهـاري

L'aurore de la blancheur commençant à luire dans la nuit de ma barbe, je me dis : Peut-être se bornera-t-elle à mes joues. Bientôt elle fit de nouveaux progrès, et je voulus lui adresser des reproches ; mais elle me répondit : Voit-on jamais naître l'aurore, qu'elle ne soit suivie du jour ?

Ailleurs, il apostrophe en ces termes un personnage dont nous ignorons le nom :

يا كاذبا اصبح في كذبه   اعجوبة اية اعجـوبـة
وناطقا ينطق في لفظة   واحدة سبعين اكذوبة
شبهك الناس بعرقوبهم   لما راوا اخذك اسلوبه
فقلت كلا انه كاذب   عرقوب لا يبلغ عرقوبه

O homme enclin au mensonge, et dont l'habileté en ce genre est une véritable merveille ! toi qui, dans une seule parole, sais renfermer soixante-dix faussetés ; nos contemporains te comparaient à Orkoub, en te voyant marcher sur ses traces ; mais je leur dis : Le parallèle est faux ; car, en fait de mensonge, Orkoub n'irait pas au talon de cet homme.

Pour entendre ces vers, où l'hyperbole n'est pas épargnée, il faut savoir que l'auteur joue sur le mot *Orkoub* عرقوب, qui signifie *le tendon voisin du talon*, et qui est, en même temps, le nom d'un personnage fameux chez les Arabes pour sa mauvaise foi et ses mensonges. On peut consulter sur cet homme, *Golii Adagia. Scholïast. ad Caab ben-Zoheïr*, v. II, p. 10 et 116, ed. Lette. *Schol. ad Hariri*, makamat 10; Meïdani, *proverbes 1585, 1586, 5069*, &c.

Les écrivains orientaux qui ont eu occasion de parler de Meïdani, lui donnent les éloges les plus magnifiques, et rendent un hommage éclatant à la profondeur et à la variété de ses connaissances. Cependant, malgré tout son mérite, soit pauvreté, soit modestie, il vécut toute sa vie du travail de ses mains. Il mourut le 25.e jour du mois de ramadan, l'an 518 de l'hégire, et fut enseveli dans le cimetière du Meïdan. Il laissa plusieurs ouvrages, dont voici les titres : منية الراضى فى رسايل القاضى, *le Desir de l'homme de bonne volonté, sur les lettres du kadi*; كتاب السامى فى الاسامى, *le Livre excellent, concernant les noms* (1); كتاب الهادى للسادى, *le Livre du guide, pour celui qui marche vers le but*; كتاب شرح المفضليات, *Commentaire sur les œuvres de Moufaddal*; كتاب المصادر, *le Livre des infinitifs*; كتاب الانموذج فى النحو,

(1) Cet ouvrage, dont la bibliothèque du Roi possède un manuscrit et sur lequel je reviendrai ailleurs, contient un lexique arabe, où les mots, rangés par ordre de matières, sont expliqués en persan.

Essai sur la grammaire; كتاب النحو الميداني, *Traité de grammaire;* كتاب نزهة الطرف في علم الصرف, *le Plaisir des yeux* ou *Traité de la science des conjugaisons.*

Mais de toutes les productions de Meïdani, la plus célèbre est son grand ouvrage intitulé مجمع الامثال, *Recueil des proverbes.* Suivant le témoignage des biographes arabes, c'est un livre excellent et le plus parfait qui existe sur cette matière. Le célèbre grammairien Abou'lkasem Zamakhschari, auquel nous devons une collection de proverbes, ayant lu celle de Meïdani, fut, dit-on, tellement jaloux du bel ouvrage de son savant émule, qu'il prit une plume et ajouta un *noun* au commencement du surnom de l'auteur, et en forma le mot نميداني *Nemidani,* qui, en persan, veut dire : *Tu ne sais rien.* Meïdani, informé de cette supercherie, s'en vengea d'une manière analogue; car, ayant ouvert un traité de Zamakhschari, il dénatura ce nom, en changeant le *mim* en *noun,* ce qui produisit le mot زنخشري *zankhaschari,* qui veut dire, *celui qui vend sa femme* (1).

Je ne m'arrêterai pas à discuter la vérité de cette anecdote puérile, et à commenter ces vains jeux de mots, peu dignes sans doute de la gravité d'hommes si savans. Mais ce qui paraît plus certain, d'après le témoignage de Hadji-Khalfah, c'est que le docte

(1) La même anecdote est rapportée par Hadji-Khalfah, sur l'autorité de Soïouti, qui l'avait racontée dans l'ouvrage intitulé *Tabakat al-Nohat,* c'est-à-dire, *les Classes des grammairiens* (ms.

Zamakhschari, après avoir composé sa collection de proverbes, intitulée المستقصي, ayant eu occasion de voir le recueil de Meïdani, l'examina à loisir et en fut réellement charmé. On assure qu'il se repentit d'avoir entrepris son ouvrage, et convint que le travail de son rival l'emportait de beaucoup sur le sien pour le choix, la méthode, l'étendue des explications et les particularités instructives qu'il offrait en abondance (1).

Le recueil de Meïdani est composé de plus de six mille proverbes, et se termine par deux appendices, dont le premier offre une liste des combats célèbres chez les Arabes, ايام العرب, et le second, une suite de paroles mémorables attribuées à Mahomet, aux khalifes et à d'autres personnages. Les proverbes sont rangés sous vingt-huit chapitres, qui suivent l'ordre des lettres de l'alphabet arabe. A la suite de chacun sont deux sections, dont l'une comprend les proverbes qui commencent par un comparatif, et l'autre, les proverbes qui ne sont pas d'origine arabe, الامثال المولدون. A l'exception de ces derniers, chaque proverbe est accompagné d'un commentaire plus ou moins étendu, qui offre tout-à-la-fois des explica-

de Petis de la Croix, tom. II, pag. 1757, 1758); mais il est certain que les mots زن خشری ne sauraient avoir le sens qui leur est attribué par des auteurs plus versés, sans doute, dans la connaissance de l'arabe que dans celle du persan. Les efforts que fait Ebn-Djenani, cité par Hadji-Khalfah, pour rendre cette explication plus vraisemblable et plus conforme à l'analogie de la langue persane, ne me paraissent nullement heureux.

(1) Man. de Petis de la Croix, tom. II, pag. 1758.

tions grammaticales et la relation des anecdotes qui ont donné naissance au proverbe. Comme elles remontent, pour la plupart, aux temps qui ont précédé Mahomet, elles présentent les détails les plus précieux et les plus intéressans sur l'ancienne histoire et les mœurs primitives des Arabes.

On sentira encore mieux l'utilité d'un pareil travail, si l'on se rappelle que les nations de l'Orient ont toujours eu un goût décidé pour les proverbes. Tandis que, chez les peuples de l'Europe, le style grave et soutenu réprouve les expressions proverbiales, elles sont employées avec profusion par les auteurs les plus élégans et les plus sublimes de l'Arabie. Pour se convaincre de cette vérité, il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Hariri, Ebn-Arabschah, Imad-eddin Isfahani et autres écrivains dont la prose poétique passe pour le chef-d'œuvre de l'éloquence arabe; ce qui fait que l'intelligence des proverbes est d'une nécessité indispensable pour quiconque veut acquérir une connaissance approfondie de la plus belle et de la plus riche des langues de l'Asie.

Aussi, dès les premiers siècles de l'hégire, les plus savans grammairiens arabes s'appliquèrent à recueillir les proverbes et à expliquer les termes dont la vétusté rendait le sens obscur. Parmi les auteurs de ces collections, on distingue Younes ben-Habib (1), Abou'l-menhal-Osah ابو المنهال عسه بن المنهال (2), Abou-

(1) *Kitab al-Fehrest*, man. arab. 874, fol. 57 *verso*.

(2) *Ibid.* fol. 64 *verso*.

Obéida (1), Asmaï (2), Thoury الثورى, Ziady الزيادى (3), Moufaddal المفضّل (4), Sadan ben-Mobarek سعدان بن المبارك (5), Abou-Obaïd al-Kasm (6), Sikkit (7), Thaleb ثعلب (8), Kasem-Anbari (9), Ebn-Kotaïbah (10), Naftaouaïh (11), Obaïd ben-Schariiah (12), Sahar-Abdi صحار العبدى (13), Hescham-Kelbi, qui composa un recueil de proverbes usités chez les Himiarites, كتاب امثال حمير (14). Hasan ben-Abd-allah Askéri, qui mourut l'an 387, était auteur de plusieurs ouvrages sur la grammaire, les belles-lettres et les proverbes, الامثال (15). D'autres écrivains s'acquirent en ce genre une réputation plus ou moins grande. Mais comme leurs travaux, quoique fort estimables, laissaient encore beaucoup à desirer, Meïdani entreprit d'extraire ce qu'il y avait de meilleur dans les ouvrages de ses prédécesseurs, en prenant sur-tout pour ses guides Asmaï, Abou-Obéïda, Moufaddal,

(1) *Kitab al-Fehrest*, fol. 71 *verso*.
(2) *Ibid.* fol. 75 *recto*.
(3) *Ibid.* fol. 78 *recto*.
(4) *Ibid.* fol. 95 *verso*.
(5) *Ibid.* fol. 98 *verso*.
(6) *Ibid.* fol. 99 *verso*.
(7) *Ibid.* fol. 101 *recto*.
(8) *Ibid.* fol. 104 *recto*.
(9) *Ibid.* fol. 105 *recto*.
(10) *Ibid.* fol. 109 *verso*.
(11) *Ibid.* fol. 114 *verso*.
(12) *Ibid.* fol. 124 *recto*.
(13) *Ibid.* *verso*.
(14) *Ibid.* fol. 133 *verso*.
(15) Abou'l-Mahasen, man. arab. 671, fol. 169 *recto*.

et de joindre aux observations de ces savans le résultat de ses propres réflexions. Mais laissons-le parler lui-même, en transcrivant ici une partie de la préface qu'il a mise en tête de son ouvrage.

L'auteur, après avoir relevé, en termes pompeux, la nécessité et en même temps la difficulté de l'intelligence des proverbes, fait un éloge emphatique du schéikh Abou-Ali-Mohammed ben-Arslan, dont il avait sans doute éprouvé la générosité ; puis il continue en ces termes (1) : « Au moment où je quittai » la demeure de cet homme illustre, il m'engagea à » composer un ouvrage qui réunît en un seul corps » tous les proverbes bons ou mauvais, tant ceux qui » remontent au temps du paganisme, que ceux qui » sont postérieurs à la naissance de l'islamisme. Je » retournai aussitôt chez moi, et je me mis en devoir » d'obéir à cet ordre respectable. Pour cet effet, je » lus avec attention les livres écrits sur cette matière » par les savans les plus distingués, et dont le temps a » consacré la réputation ; tels sont les ouvrages d'Abou-» Obéidah, Abou-Obéid, Asmaï, Abou-Zéid, des » deux Abou-Omar, et d'Abou-Faïd : je compulsai » les recueils de Moufaddal ben-Mohammed et de » Moufaddal ben-Selmah. Enfin je consultai plus » de cinquante ouvrages, prenant soin d'extraire, cha-» pitre par chapitre et article par article, tout ce » qu'ils renfermaient de meilleur, suppléant leurs

(1) Manuscrit de Saint-Germain, 196, fol. 2 *verso* et 3, de mon manuscrit, pages 5, 6 et 7.

» omissions et retranchant leurs erreurs. Je transcrivis les observations de Hamzah ben-Hoçaïn, en supprimant tous les détails dans lesquels il entre sur les amulettes, sur les opinions superstitieuses des Arabes, ainsi que les proverbes parallèles, attendu qu'ils se trouvent disséminés dans chacun des chapitres auxquels ils appartiennent. Je rangeai mon recueil suivant les lettres de l'alphabet, afin de faciliter les recherches. Je réunis à la suite de chaque proverbe les explications grammaticales les plus essentielles, et j'y joignis l'origine du proverbe et un choix d'anecdotes qui y ont rapport, en prenant pour guides Obéid ben-Schariiah, Ata ben-Mosab, Scharki ben-Kotami et autres écrivains. Toutes les fois que l'on trouvera dans mon ouvrage le nom de *Moufaddal* sans aucune addition, il s'agira de Moufaddal fils de Selmah; si je veux parler de l'autre, je ne manque pas de nommer son père. Dans chacun des chapitres, je rassemble d'abord ce que m'ont fourni les recueils d'Abou-Obéid et autres grammairiens. Ensuite viennent les proverbes qui commencent par un comparatif, et enfin ceux qui sont d'origine étrangère, المولّدون.

» Tel est l'ordre que j'ai constamment suivi pour les vingt-huit chapitres. Je ne tiens aucun compte de l'article, de l'*élif* d'union, de celui qui s'emploie pour marquer une interrogation ou pour former l'impératif ou la première personne du verbe, à moins que, devant cette lettre, il ne se trouve

» quelque particule intimement liée au reste de la
» phrase. Ainsi, de ces trois proverbes :

كالمستغيث من الرمضاء بالنار

للمستشار مؤتمن

المحسن معان

» le premier sera placé sous la lettre ك, tandis que
» les deux autres seront réunis dans la classe du م.
» Tous les autres seront rangés dans l'ordre le plus
» simple, et tels qu'ils s'écrivent. Ainsi le proverbe
» تحسبها حمقاء doit être cherché sous la lettre ت,
» et celui يبعثن ما اوردها زايدة sous la lettre ب.

« Le XXIX.ᵉ chapitre contient la liste des combats
» célèbres chez les Arabes, ايام العرب. Je me suis atta-
» ché à recueillir et à fixer les noms, attendu les nom-
» breuses erreurs que l'on commet en les transcrivant.
» Je n'ai point parlé des batailles moins importantes,
» وقايع, attendu qu'elles se trouvent décrites dans plu-
» sieurs ouvrages excellens. Le XXX.ᵉ chapitre offre
» un choix de paroles remarquables du prophète et
» des premiers khalifes; j'ai rassemblé de préférence
» celles qui renferment des conseils, des sentences
» et des instructions utiles. J'ai donné à mon ouvrage
» le titre de مجمع الامثال [*Recueil de proverbes*],
» parce qu'il contient en effet la plus grande partie
» de ceux qui existent, et que leur nombre s'élève à
» plus de six mille. Si le lecteur trouve dans ce livre
» ou quelque erreur, ou quelque expression qui lui
» déplaise, je le prie d'avoir pour moi de l'indulgence :

» en effet, je ne me reconnais presque plus moi-même,
» et mes facultés intellectuelles et mon imagination
» vont toujours en s'affaiblissant, depuis que la blan-
» cheur compagne de la vieillesse s'est établie sur mes
» joues, et que l'âge a fait disparaître la couleur
» noire de mes cheveux. J'espère que le lecteur ins-
» truit voudra bien corriger les erreurs qui s'offriront
» à lui; car il est bien difficile qu'un auteur n'ait pas
» quelque distraction, et qu'un copiste ne commette
» quelque faute. »

On voit, par ce fragment, que Meïdani n'avait épargné ni soins ni recherches, pour donner à son recueil toute la perfection dont il était susceptible. Peut-être aurait-il pu supprimer quelques histoires absurdes et insipides; mais si, dans plusieurs circonstances, il a suivi un peu trop fidèlement les auteurs qu'il a pris pour guides, d'un autre côté nous lui devons une foule d'anecdotes curieuses que l'on chercherait vainement ailleurs, et des détails aussi neufs que piquans sur les mœurs des anciens Arabes. Il nous a aussi conservé quelques apologues répandus en Orient. Telle est la fable des *Trois Taureaux* (1), qui se trouve en termes différens dans le recueil attribué à Lokman, et celle du *Conseil tenu par les rats*, à l'effet d'attacher une sonnette au cou d'un chat (2). Sous le rapport de la philologie, son livre est un trésor auquel nul autre ne saurait être comparé. Il nous fait pénétrer

(1) Proverbe 83, p. 28.
(2) Proverbe 557, p. 101.

dans les profondeurs de la langue arabe ; et sans lui, nous ignorerions le vrai sens d'une foule d'expressions proverbiales et métaphoriques. Je sais bien que les lexicographes arabes insèrent souvent dans leurs recueils l'interprétation de ces sortes de mots; mais, obligés de resserrer beaucoup de choses dans un court espace, ils ne peuvent donner qu'une explication succincte, et que la brièveté rend quelquefois obscure : au lieu que Meïdani, embrassant un plan moins vaste, a pu étendre davantage ses remarques, comparer et discuter les observations des grammairiens, et mettre le lecteur instruit à portée de prononcer lui-même, dans les points obscurs, quelle explication lui paraît préférable. Il n'est donc pas étonnant que ce livre ait acquis à son auteur une réputation durable, et qu'il ait excité chez les savans de l'Orient une sorte d'enthousiasme. En tête d'un manuscrit de Meïdani, je trouve des vers *impromptu*, composés en l'honneur de cet ouvrage par un religieux nommé Ali, fils de Hosaïn (1). « Louanges, s'écrie-t-il, au Dieu puissant et glorieux ! j'ai enfin obtenu l'objet de mes » vœux les plus ardens. Je suis vraiment riche, car je » possède un trésor plus précieux que tous les autres » et d'une valeur inestimable. Jamais un écrivain n'en » a cité un semblable; jamais personne n'en a vu un » si excellent. A mes yeux, les objets les plus recher- » chés, les richesses les plus magnifiques sont loin » de l'égaler. Je l'estime trop pour lui donner une

(1) Man. de Saint-Germain 196.

» autre place que le fond de mon cœur. C'est un livre
» qui réunit tous les genres de beauté, et qui a pour
» titre : *Recueil de proverbes*. En le lisant, il me
» semblait que mon œil se promenait sur un jardin
» émaillé de fleurs toutes écloses. Sa grâce charme
» l'esprit et ressemble au goût d'un vin délicieux
» mêlé avec une eau pure ; elle a la douceur des re-
» proches que se font des amis, au moment de leur
» séparation. Ces proverbes excellens sont justement
» admirés, et n'ont point leurs pareils. Qu'ils soient
» courts ou étendus, ils offrent d'égales beautés et ne
» sont déparés ni par des négligences, ni par une
» ennuyeuse prolixité. C'est un style enchanteur, au-
» près duquel les autres styles sont comme du sable
» comparé à des perles. »

حمدا لربّ العزّة المتعالى   فلقد ظفرت بغاية الامال

بلّت يدى حقّا بعلق مضنّة   غال على الاعلاق سام عال

لم يرو راو مثله علقا ولم   ير مثله راء لفرط جلال

ما ان تعادله لدى رغيبة   كرما ولا ذخر من الاموال

علق اعظم قدره من ان يكو   ن له محلّ غير حبّة بالى

غدت المحاسن كلها مجموعة   فيه ويسمّى مجمع الامثال

طالعته فسرحت طرفى منه فى   روض من النور المفتّح حال

فرايت فيه بدايعا لو جسّمت   كانت اذا نعما بغير زوال

عذبت مذاقتها فما شبّهتها   الا براح شعشعت بزلال

وحلت بافواه الرجال فشابهت   عتب الاحبة عند وشك زيال

يا حُسنِ امثالٍ شوابقَ اصبحتْ معدومةَ الاشباهِ والامثالِ
من مُوجَزٍ ومُطَوَّلٍ حَسُنا لما عِيبا بإخلالٍ ولا إمـلالِ
كِلمٌ اذا قيس الكلام بها اذا كان الرمالَ وكُنَّ مثلَ لآلى

Si le recueil des proverbes de Meïdani a joui, dans l'Orient, d'une réputation bien légitimement acquise, les savans de l'Europe n'ont pas moins su en apprécier le mérite. Le célèbre Éd. Pococke fut le premier qui entreprit de faire connaître ce précieux trésor: il composa, en latin, une traduction de l'ouvrage de Meïdani, accompagnée de notes philologiques; mais ce travail ne vit pas le jour, et resta déposé dans la bibliothèque Bodléyenne d'Oxford (1). Peut-être Éd. Bernard avait-il aussi travaillé sur Meïdani; car, dans la liste de ses ouvrages manuscrits, qui a été publiée, à la suite de sa vie, par Th. Smith (2), je trouve indiqué : *Proverbiorum arabicorum partim à D. Pocockio partim à se latinè versorum collectiones*. Reiske ayant copié Meïdani, durant les années 1741 et 1745, sur le manuscrit de la bibliothèque de Leyde, avait pour cet ouvrage une prédilection toute particulière, et il n'en parle jamais qu'avec les éloges les plus pompeux. C'est suivant lui, *un livre d'or, un trésor de philologie arabe, un dépôt précieux des faits relatifs à l'ancienne histoire des Arabes*, et enfin, *le livre le plus utile, le plus curieux et le*

(1) H. A. Schultens, *præfat. ad Specimen proverbiorum Meidanii*, pag. vj - viij. — *Vid.* Schnurrer, *Bibliotheca arabica*, part. II, pages 30 et 31.

(2) *Ed. Bernardi Vita*, Londini, 1704, in-8.°, p. 68.

plus instructif qu'il eût jamais rencontré parmi les monumens de la littérature de ce peuple (1). Reiske avait eu dessein de publier l'ouvrage entier de Meïdani (2), et avait annoncé son projet au public; mais ne trouvant pas de secours pour une entreprise aussi dispendieuse, il l'abandonna sans retour, se contentant de mettre fréquemment ce recueil à contribution, et d'en extraire quantité de proverbes qui se trouvent disséminés dans ses savantes productions. L'an 1758, ayant été nommé professeur dans le collége de Saint-Nicolas à Leipzig, il publia, en arabe et en allemand, un petit recueil tiré de Meïdani et qui contient les proverbes où il est parlé d'un bâton (3). L'idée de ce choix, sans doute un peu bizarre, lui fut suggérée, comme il nous l'apprend lui-même (4), par un petit poëme latin que lui avait adressé M. Grenz, prédicateur à Dresde, et dans lequel il était fait mention du bâton de Jacob et du bâton ou de la canne de professeur.

Deux ans après, Reiske donna au public, sous ce titre, *de Actamo philosopho arabico, in-4.°*, un programme qui contenait plusieurs proverbes extraits de Meïdani. Comme il se trouvait souvent dans le cas de

(1) *Prodidagmata ad Hagii Chalifæ tabul.*, p. 234.—*Lebensbeschreibung*, p. 545. — E. Scheidii *Oratio de eo quod Schultensii........ posteris agendum reliquerint*, p. 15.

(2) *Acta eruditorum Lipsensia*, mensis martii, part. I, p. 144.

(3) *Sammlung einiger arabischer Sprachwörter die von Stecken oder Stäben hergenommen sind*; in-4.°

(4) *Lebensbeschreibung*, pag. 81.

consulter souvent le recueil de cet écrivain, il avait, pour faciliter ses recherches, fait faire par un de ses disciples, nommé Kruger, quatre *index,* rédigés avec beaucoup de soin, et qu'il avait placés à la suite de sa copie (1). Peu de temps avant sa mort, il vendit cet exemplaire à E. Scheidius, qui l'acheta pour la bibliothèque de Harderwik (2).

A. Schultens n'avait jamais fait usage des proverbes de Meïdani; mais, sur la fin de sa vie, s'étant engagé dans une dispute qui fait peu d'honneur à sa mémoire, il voulut connaître l'ouvrage que citait fréquemment son habile adversaire, et en donna une petite notice fort incomplète, dans une de ses lettres à Menken (3).

Éverard Scheidius avait une affection extraordinaire pour l'ouvrage de Meïdani; il nous apprend lui-même qu'il ne passait pas un jour sans en lire quelques pages (4). Comme il en possédait un très-beau manuscrit, il se proposait de le faire imprimer tout entier (5) avec les caractères arabes dont il avait fait

(1) *Lebensbeschreibung*, p. 126.—Scheidii *Oratio &c.* p. 15. —Nic. Guil Schrœder, *præfat. ad Meidanii Proverbia*, p. vij et viij.

(2) *Lebensbeschreibung*, p. 166.—Scheidius, loc. laud., it. *præfat. ad Sententias arabicas.*—Schnurrer, *Bibliotheca arabica*, pars II, p. 31.

(3) *Epistola altera ad celeb. Menkenium*, p. 105-109.

(4) *Præfat. ad Selecta quædam ex sententiis proverbiisque arabicis;* Hardervici, 1775.—*Literarischer Briefwechsel von Michaelis*, tom. III, p. 286.

(5) *Præfat. ad Giauharii particulam*, p. 3.—Reiskens *Lebensbeschreibung*, p. 545.

l'acquisition (1); mais ce projet échoua complètement, et Scheidius se contenta de publier, à la suite des *Selecta ex sententiis proverbiisque &c.*, un *specimen* de 24 pages *in-4.°*, qui contient, tout en arabe, cent proverbes extraits de Meïdani, savoir, les quatre-vingt-dix-neuf premiers que l'on rencontre dans le manuscrit, et un centième, tiré de la lettre *sad*. L'éditeur, sans doute pour ne pas grossir ce petit recueil, ne fit imprimer que les explications grammaticales données par Meïdani, et supprima tous les faits historiques auxquels chacun de ces proverbes est censé devoir son origine. A cette occasion, je releverai une légère méprise du judicieux M. Schnurrer. Ce savant, après avoir parlé du petit recueil dont je viens de faire mention, ajoute, un peu plus loin (2): « *Est quoque » penes nos, ex liberalitate Ev. Scheidii, fasci» culus trium plagularum 4.° maj., referens arabicè » tantùm proverbia Meidanii centum, unà cum » ejusdem scholiis, omnia ex primo ordine litteræ » elif, præter postremum, quod est ex ordine litte» ræ* ص *desumtum.*

» *Scheidianis typis et impensis excusa hæc fuere » ante annum 1790, et quæ extremo loco cernitur » formula* تم تم *(tantùm!) innuit non esse quod » ampliùs expectares. Etenim cœpto destitit Schei» dius, ubi cognovisset à Schultensio occupatam » esse Meidanii edendi provinciam.* »

Malgré l'exactitude qui règne dans les recherches

(1) *Præfatio ad Ibn-Doreïd*, édit. de 1778, p. II.

(2) *Bibliotheca arabica*, loc. laud. p. 23.

de M. Schnurrer, j'oserai, dans cette circonstance, m'écarter de son opinion, et ne pas admettre que Scheidius ait publié un second recueil de proverbes extraits de Meïdani. D'abord, si le fait était réel, cet opuscule se trouverait indiqué dans la liste des ouvrages incomplets laissés par Scheidius, liste qui se trouve imprimée à la suite du catalogue des livres de ce savant (1): or, il n'en est pas fait la moindre mention. Enfin, si M. Schnurrer avait comparé les proverbes dont il parle avec les cent proverbes arabes publiés en 1775, il se serait convaincu facilement que c'était le même ouvrage, et que Scheidius, en lui envoyant ces trois feuilles, n'avait fait que les séparer d'un exemplaire des *Sentences arabes*, à la suite desquelles elles devaient naturellement se trouver.

H. A. Schultens, héritier d'un nom célèbre dans la littérature orientale, se passionna, dès sa jeunesse, pour l'ouvrage de Meïdani, dont il fait, en plusieurs endroits, l'éloge le plus magnifique (2). Ayant fait un voyage à Oxford, en 1772, il y copia en entier la traduction et le commentaire de Pococke, dont il publia, l'année suivante, un *specimen*, composé de cent vingt proverbes. L'ouvrage qui parut à Londres a pour titre: *Specimen proverbiorum Meidanii, ex versione Pocockianâ, ed. Henr. A. Schultens, 1773, in-4.°* Dès ce moment, il annonça le dessein

(1) *Bibliotheca Scheidiana*, p. 100 et 101.

(2) *Specimen proverbiorum Meidanii*, pag. V et VI. — *Oratio de finibus litterarum orientalium proferendis*, p. 21—23.

de publier un jour une édition complète des proverbes de Meïdani, avec un commentaire historique et philologique. En 1791, il reprit sérieusement ce projet et proposa une souscription pour ce recueil, qui devait former trois volumes grand *in-4.°* Beaucoup de savans s'empressèrent de faire inscrire leurs noms; et l'ouvrage, pour cette fois, paraissait entrepris sous les meilleurs auspices, lorsque tout-à-coup une maladie de langueur vint attaquer Schultens, le força de renoncer à toute espèce d'application, et le conduisit au tombeau, à l'âge de quarante-quatre ans (1). Au moment où arriva cet événement déplorable, ce savant éditeur avait déjà fait imprimer 334 proverbes, avec sa traduction et ses notes. Nic. Guill. Schrœder s'étant chargé de mettre au jour cet ouvrage posthume de son ami, retrouva dans les papiers du défunt une suite de 120 autres proverbes qui étaient tout préparés pour l'impression, et qu'il réunit avec les autres. Il fit précéder le tout d'une préface, et ajouta, à la fin, plusieurs notes critiques. L'ouvrage, qui contient 314 pages, parut à Leyde, en 1795, sous ce titre, *Meidanii proverbiorum arabicorum pars; latinè vertit et notis illustravit Henr. Alb. Schultens; opus posthumum*, et fut reçu des orientalistes avec beaucoup d'applaudissemens. Il est certain que Schultens, par ce travail, s'est acquis des droits bien fondés à la reconnaissance des savans, et qu'il a déployé une

---

(1) Schrœder, *præf. ad Meid. Proverbia*, p. IV.—Schnurrer, loc. laud. pag. 32.—Wyttenbach, *Vita Davidis Ruhnk.* p. 209.

grande érudition et une connaissance approfondie de la langue arabe. On peut cependant lui faire quelques reproches. D'abord il a suivi un peu trop religieusement le manuscrit de Leyde, et a souvent rejeté de bonnes leçons que lui offrait le manuscrit de Scheidius, dont ce savant lui avait donné communication. En second lieu, craignant de grossir les volumes, il a souvent abrégé les explications de Meïdani; et dans plus d'un endroit, celles qu'il a supprimées étaient utiles pour l'intelligence du proverbe. Enfin, il s'est trompé plus d'une fois sur le sens de certains passages. Plusieurs de ses fautes en ce genre ont été relevées par Schrœder, dont les observations sont toutes fort judicieuses, à l'exception d'un seul endroit où il s'est mépris lui-même sur l'interprétation d'un terme arabe. Dans un des proverbes qui composent le recueil dont je parle, Amrou dit à Lokman, en parlant de sa femme (1) :

فلي عليك ان وهبتك لها ان تعلمها ذلك

Schultens avait traduit (2): « *Jam igitur meum est* » *eam tibi dono cedere. Age! affer ei istum nun-* » *tium!* » Schrœder, relevant avec raison le peu d'exactitude de cette version, y substitua celle-ci : *Jam igitur meum est te illi* (*mulieri*) *dono cedere : id est vitæ tuæ parcere in gratiam mulieris, quæ te prohibuit, ne me occideres* (3). Mais cette traductiou

(1) *Proverbiorum pars*, p. 161.
(2) *Ibid.* p. 159.
(3) *Ibid.* p. 313.

est également fautive, et le passage doit être rendu ainsi : *Si te huic mulieri condonem*, ou, *Si tibi in gratiam hujus mulieris parcam, tuum erit quæ gesta sunt ei renuntiandi*. Aucun de ces savans n'a fait attention au sens de cette expression, assez commune dans la langue arabe, لك عليك, *tu mihi debes*.

En l'an 1796, M. Rosenmüller fit imprimer un choix de proverbes de Meïdani, d'après la copie que Kruger avait faite sur celle de Reiske, et qui se conserve à Leipzig. Cette brochure a pour titre : *Ad orationem....... præmissa sunt selecta quædam Arabum adagia è Meidanensis proverbiorum syntagmate nunc primùm arabicè edita, latinè versa atque illustrata*; in-4.° Les proverbes sont au nombre de dix-sept, et accompagnés d'un commentaire plein de goût et d'érudition. Le savant éditeur s'était engagé à publier successivement d'autres recueils de proverbes extraits du même ouvrage; mais cette promesse n'a pas eu son exécution. M. Macbride a publié, dans *les Mines de l'Orient*, huit proverbes de Meïdani avec la version de Pococke (1).

Enfin M. Van Waenen, donnant au public la collection des sentences du khalife Ali, a placé à la suite deux recueils, l'un de quarante-neuf et l'autre de dix-sept proverbes qui doivent leur origine à ce prince, et qui sont tous extraits de l'ouvrage de Meïdani (2). Les premiers lui avaient été communiqués par J. J.

(1) *Fundgruben des Orients*, erster band, p. 400.

(2) *Sententiæ Ali Ebn-Abi-Talebi*, arabicè et latinè; Oxonii, 1806, p. 130-140, 144-158.

Schultens, et les seconds par É. Scheidius (1). L'éditeur y a joint une version latine et de petites notes.

Ainsi, par une sorte de fatalité bien fâcheuse, des obstacles imprévus ont, jusqu'à ce moment, empêché la publication de l'ouvrage de Meïdani, et des tentatives réitérées n'ont abouti qu'à nous procurer une petite portion de cet excellent recueil. J'ose essayer de remplir cette lacune, et de réaliser le vœu que forment depuis long-temps tous les orientalistes. Peut-être y a-t-il de la témérité à entreprendre un pareil travail, et l'arrêt prononcé par Reiske, *Tale institutum virum requirit Pocockio parem*, devrait sans doute me faire tomber la plume des mains: mais si une sorte de passion pour Meïdani, si une étude approfondie de son ouvrage, peuvent suppléer, en quelque manière, à ce qui me manque sous le rapport des talens, j'oserai suivre de loin les traces des savans qui m'ont précédé dans cette carrière, et je pourrai du moins rendre service à mes lecteurs, en leur mettant sous les yeux un texte pur et correct. Si les orientalistes daignent agréer cet essai de mon travail, je me propose de publier le recueil entier de Meïdani, et d'y joindre, avec une traduction, un commentaire philologique, des notes historiques et un supplément qui contiendra les proverbes omis par Meïdani et que d'autres grammairiens nous ont conservés. Je m'astreindrai à ranger les proverbes suivant l'ordre qu'ils occupent dans l'original, et j'aurai bien soin de donner

(1) *Præfatio*, pag. xij.

le texte entier et sans lacune. J'aime mieux, en plusieurs endroits, abréger mon commentaire, que de supprimer des explications grammaticales ou historiques qui sont le résultat du travail des plus savans Arabes.

Il existe en Europe plusieurs manuscrits des proverbes de Meïdani. La bibliothèque Bodléyenne d'Oxford en possède un, sur lequel a travaillé Pococke, et qui y est indiqué sous le n.° 5515.

La bibliothèque de l'Escurial renferme deux manuscrits du recueil des proverbes de Meïdani. Le premier a été copié l'an 643 de l'hégire, et le second, l'an 702 (1).

Celui de la bibliothèque de Leyde est d'une date fort récente, car il a été achevé d'écrire l'an 1058 de l'hégire. Un autre manuscrit appartenait à Manger (2); mais j'ignore à quelle époque il remontait et dans quelles mains il a passé (3).

Trois exemplaires du même ouvrage se trouvent à Paris, dans différentes bibliothèques. Le premier, qui appartenait à l'abbé Renaudot, passa, après sa mort, dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, où il portait le n.° 196, et de là dans la bibliothèque du Roi. Ce manuscrit, sur papier de coton, de format in-folio, a été achevé de copier le dixième jour du mois de rébi premier, l'an 533 de l'hégire, c'est-à-dire,

---

(1) Casiri, *Bibliotheca arabico-hispana*, tom. I, p. 212.

(2) Ahmedis Arabsiadæ *Vita Timuri*, tom. I, p. 403 (not. 11).

(3) M. Hamaker (*Specimen catalogi*, p. 55) cite un manuscrit qui, des mains de J. J. Schultens, avait passé dans celles de M. Vanderpalm : peut-être est-ce le même que celui de Manger.

quinze années seulement après la mort de l'auteur. C'est, par conséquent, le plus ancien qui existe en Europe; et cette antiquité suffirait seule pour le rendre extrêmement précieux. Il contient 284 feuillets qui ne sont pas tous de la même main. La plus grande partie du volume a été écrite par le kadi القاضى الرييس الامام الاجل السيد فخر القضاة Abou'l-fatah Abd-al-djelil, fils d'Abd-al-aziz, et petit-fils d'Abd-al-wahhab; mais pour les feuillets 179-184 *recto*, 189 *verso*, 198-199, 201 *verso*, 204 *recto*, 205 *verso* et 206 *recto*, 209, 214 *recto*, 215 *verso* à 234, il a été suppléé par son fils, nommé Mohammed, ainsi que celui-ci nous l'apprend dans la note qui termine l'ouvrage. Son écriture est belle, au lieu que celle du père est assez mauvaise et que les points diacritiques y sont souvent omis. Toutefois, en examinant ce manuscrit avec une attention scrupuleuse, je me suis convaincu qu'il offre des leçons excellentes, et qu'il serait du plus grand secours pour donner une bonne édition de Meïdani.

Le manuscrit qui appartenait à Év. Scheidius, et qui, à la vente des livres de ce savant, a passé dans mes mains, est un volume *in-4.°*, écrit sur papier de coton. Il contient 830 pages, et se divise en deux parties qui sont de deux mains différentes. La première partie renferme 461 pages, et se termine avec la lettre ظ ; elle a été achevée de copier, dans la ville de Mosul, par un écrivain nommé Mohammed ben-Masoud, natif d'Isfahan, le 27.e jour

du mois de safar, l'an 603 de l'hégire. L'écriture, sans être belle, est fort lisible, et les voyelles ont été notées dans tous les mots où la leçon pouvait être tant soit peu douteuse. La seconde partie, qui va jusqu'à la page 826 inclusivement, est d'une plus belle main; et chaque mot est accompagné des voyelles et des signes orthographiques. Elle a été écrite par un copiste nommé Asad ben-Abi-bekr Djewheri, surnommé *Abou-Ismaïl*, qui a terminé son travail le mardi 16.[e] jour du mois de moharram, l'an 574 de l'hégire. Les quatre dernières pages, qui sont de la même main, et qui offrent un supplément au recueil de traditions musulmanes, ont été copiées 41 ans après, je veux dire, le samedi 7.[e] jour du mois de schowal, l'an 615. Mais cette addition est étrangère à l'ouvrage de Meïdani; car elle ne se trouve pas dans le manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, non plus que dans celui de M. le baron Silvestre de Sacy, et elle manque également dans l'exemplaire de la bibliothèque de Leyde, ainsi que je l'apprends par une note de Scheidius. Ce savant faisait grand cas de son manuscrit, qu'il regardait comme excellent (1). Schrœder lui donne également l'épithète de *codex pervetustus et optimæ notæ* (2), et l'éloge n'est nullement exagéré. Ayant lu et relu ce manuscrit, je puis assurer qu'il est, presque partout, extrêmement correct, qu'il offre très-peu de mauvaises leçons, et qu'en le conférant avec le ma-

(1) *Præfat. ad Excerpta ex sententiis arabicis*

(2) *Præfat. ad Proverbia Meidanii*. p. vj. *Voy*. aussi M. Van Waenen, *præfat. ad Sententias Ali ebn Abi Taleb*, p. xij.

nuscrit de Saint-Germain, on a tous les secours nécessaires pour donner une bonne édition de Meïdani. Sur les marges de cet exemplaire, on trouve un assez grand nombre de notes écrites en arabe, et extraites de Djewhéri, de Firouzabadi et autres grammairiens. Suivant une note écrite de la main de Scheidius, ce manuscrit paraît être l'original sur lequel a été copié celui d'Oxford, dont s'est servi Ed. Pococke. En tête de l'ouvrage, Scheidius a placé la vie de Meïdani, extraite de son manuscrit d'Ebn-Khilkan; il a eu l'attention de coter les pages, de numéroter les proverbes et d'indiquer à la marge les pages de la copie de Reiske; ce qui ne serait nullement inutile pour quiconque voudrait faire usage des *index* rédigés par Kruger. De plus, il a indiqué les proverbes déjà publiés par différens orientalistes, et auxquels il faudrait ajouter ceux qui se trouvent dans les notes de Reiske, sur Abou'lféda, aussi bien que dans les recueils de H. A. Schultens et de M. Rosenmüller. Il note souvent, à l'occasion d'un proverbe, ceux où Meïdani s'exprime d'une manière analogue : quelquefois, mais rarement, il indique d'une manière briève des passages parallèles qui se trouvent chez d'autres écrivains arabes. Enfin, il avait commencé à collationner son exemplaire avec le manuscrit de Leyde, dont il notait les variantes et les conjectures que Reiske avait mises en marge de sa copie; mais ce travail ne s'étend pas au-delà de la page 266. Depuis que cet exemplaire a passé dans mes mains, il en a été tiré deux copies, dont l'une appartient à M. le baron Silvestre de Sacy.

Le même savant possède un autre manuscrit, qui a été apporté de Constantinople; il est de format petit *in-folio* et renferme 256 feuillets. Chaque page est encadrée dans une raie d'or, et la tranche est ornée de fleurs du même métal. L'écriture est fort belle et de la plus grande netteté. Cet exemplaire a été écrit pour Obéid-allah Efendi Kawakebi, kadi de la ville d'Alep. Le copiste, nommé Mohammed Saïd, fils du schéikh Hasan, a fini son travail le lundi 27.[e] jour du mois de rébi premier, l'an 1170 de l'hégire. Ainsi, ce manuscrit des proverbes de Meïdani est le plus récent de tous ceux qui existent en Europe.

إِنَّ مِن البَيَان لَسِحْرًا

قاله النبى صلى الله عليه حين وفد عليه عمرو بن الاهتم والزِبّرِقان بن بدر وقيس بن عاصم فسال النبى عليه السلم عمرو بن الاهتم عن الزبرقان فقال عمرو مُطَاع فى أَدْنيْه شديد العارضة مانع لما وراء ظهره فقال الزبرقان يا رسول الله انه ليعلم منّى اكثر من هذا ولكنه حسدنى فقال عمرو اما والله انه لَزَمِر المروّة ضيّق العَطَن احمق الوالد لئيم للخال والله يا رسول الله ما كذبت فى الاولى وقد صدقتُ فى الآخرة ولكنّى رجل رضيتُ فقلت احسن ما علمت وسخطت فقلت اقبح ما وجدت فقال عليه السلم

انّ من البيان لسحرا يعنى ان بعض البيان يعمل عمل السحر ومعنى السحر إظهار الباطل فى صورة الحقّ والبَيان اجتماع الفصاحة والبلاغة وذكاء القلب مع اللَّسَن وانما شُبّه بالسحر لحِدّة عمله فى سامعه وسرعة قبول القلب له يضـــرب فى استحسان المنطق وايراد الحجّة البالغة

« *Certes, dans l'éloquence il y a quelquefois*
» *de la magie.*

» Ce mot fut dit par le prophète, lorsqu'il reçut » une députation composée d'Amrou ben-Ahtem, » Zibrikan ben-Bedr, et Kaïs ben-Asem. L'apôtre » de Dieu ayant demandé à Amrou ce qu'il pensait » de Zibrikan, Amrou répondit : C'est un homme qui » est obéi de tous ceux qui l'approchent, qui est plein » d'énergie, et qui défend avec courage tout ce qui se » trouve sous sa protection. Apôtre de Dieu, s'écria » Zibrikan, cet homme sait beaucoup plus de choses » à ma louange; mais il les supprime par jalousie. Eh » bien! reprit Amrou, c'est un personnage peu gé- » néreux, dont les étables sont étroites, qui a un père » insensé et un oncle avare. O apôtre de Dieu, je » n'ai pas menti dans le premier portrait, et j'ai dit la » vérité dans le second. Mais voici quel est mon ca- » ractère : quand je suis satisfait d'un homme, je dis » de lui tout ce que je sais de mieux; et quand je suis » piqué, je raconte sans ménagement ce que j'ai dé- » couvert en lui de plus odieux. Certes, dit alors le » prophète, dans l'éloquence il y a quelquefois de la

» magie ; c'est-à-dire que l'éloquence produit souvent
» les mêmes effets que la magie. Or, la magie سِحْر est
» l'art de donner à la fausseté l'apparence de la vérité.
» Le mot بيان exprime la réunion de la pureté du
» langage, de la noblesse des termes, de la vivacité
» de l'esprit, et d'un débit agréable. L'éloquence est
» ici comparée à la magie, à cause des impressions
» profondes qu'elle produit sur l'intelligence de l'audi-
» teur et de la rapidité avec laquelle elle obtient son
» assentiment. Ce proverbe s'emploie lorsqu'on veut
» louer un beau discours ou l'usage heureux qui a
» été fait d'un argument décisif. »

Ce Zibrikan, car c'est ainsi que son nom se trouve orthographié dans le *Sirat-al-résoul* (la Vie de Mahomet), est le même personnage dont Meïdani parle ailleurs, dans l'explication du proverbe 1241, et sur lequel on peut aussi consulter Nowaïri (man. ar. 700, fol. 31 *r.*), et l'auteur du *Kitab-al-agani* (t. I, fol. 98 *recto ;* t. III, fol. 187 *verso ,* 188, 189, 236 *verso*). Du reste, le mot زِبْرِقان désigne *la lune.* Voyez Aboul'-ala, manuscr. d'É. Scheidius, 18, p. 145, 180; *Agani,* t. I, fol. 98 *r.°* L'anecdote dont il est ici question se rapporte sans doute à la 9.e année de l'hégire, appelée *l'année des ambassades* (man. ar. 629, fol. 248 *verso*), attendu que Mahomet reçut alors plusieurs députations des Arabes. Celle de Témim était composée des principaux de la tribu, parmi lesquels on distinguait Otared ben-Hadjeb, Kaïs ben-Hareth, Akra ben-Habes, et Hotat ben-Iézid, tous quatre de la famille de Darem ; Zibrikan ben-Bedr, de la branche de Bahdelah بَهْدَلَة, Amrou ben-Ahtem et

Kaïs ben-Asem, de la famille de Menkar. Ils eurent avec Mahomet une longue conférence, dont on peut voir les détails dans le *Sirat-al-résoul* (ms. ar. 629, fol. 248 v.° 249, 250), et le *Kitab-al-agani* (tom. I, fol. 255). Après quoi ils embrassèrent l'islamisme, et le *prophète* leur fit des présens. Amrou, qui était le plus jeune de tous les députés, avait été laissé par ses compagnons à la garde des bagages : Kaïs, qui le haïssait, parla de lui en termes méprisans ; ce qui n'empêcha pas que Mahomet ne le gratifiât des mêmes présens que les autres ambassadeurs.

Amrou ben-Ahtem se trouve nommé dans le *Kitab-al-agani* (tom. III, fol. 238 *verso*). Quant à Kaïs ben-Asem, il est fait plusieurs fois mention de lui dans l'ancienne histoire des Arabes, et dans les événemens qui suivirent la mort de Mahomet. Nowaïri (man. ar. 700, fol. 23 *verso*, 25 *recto*, 31 *recto* et *verso*, 32). *Kitabi-fotouh,* le Livre des conquêtes (manusc. pers. 97, fol. 32 r. 33). *Tabakat siiar-al-sélef* (man. de S.-Germain 133, fol. 112 *r.°*). *Agani* (tom. IV, fol. 282 *v.°*, 283 *recto ;* tom. III, fol. 346, 444). Ebn-Khilkan (man. ar. 730, fol. 134 *recto*). Meïdani (prov. 1359). Ce dernier écrivain en parle aussi ailleurs, à l'occasion du proverbe أغدر من قيس بن عاصم, *Plus perfide que Kaïs ben-Asem* (prov. 3325).

Nowar, épouse de Férazdak, s'étant réfugiée auprès des fils de Kaïs, le poëte, irrité, composa contre eux des vers satiriques. *Agani* (tom. IV, fol. 226 *recto*).

Les mots مطاع في أدنيه ont été traduits par H. A. Schultens, *facilis ad obsequendum.* Ce savant a lu أُذُنِيه, au lieu de أدنيه, et É. Scheidius a adopté cette variante; car, dans mon exemplaire, il a lui-même noté les voyelles, sans doute d'après le manuscrit de Leyde. Quand on voudrait admettre cette leçon pour la véritable, l'inter-

prétation de Schultens serait toujours peu exacte ; et ces mots, à la rigueur, devraient se rendre ainsi : *Celui qui est obéi universellement, qui commande avec une autorité absolue.* Dans le *Mésalek-al-absar* (man. ar. 583, fol. 137 *verso*), l'auteur, décrivant une province de l'Asie mineure, s'exprime en ces termes : هذه المملكة صاحبها على اذنيه, c'est-à-dire : *Elle est gouvernée par un prince absolu, qui ne relève de personne.* C'est ainsi qu'en français nous disons, dans un sens à-peu-près analogue, *dormir sur les deux oreilles*, c'est-à-dire, *être tranquille, sans inquiétude.*

Mais deux des manuscrits qui sont sous mes yeux offrent la leçon في ادنيه ; et dans le manuscrit 196, le copiste a eu soin de noter les voyelles. Enfin, l'exemplaire de M. le baron Silvestre de Sacy offre اذانيه.

D'un autre côté, le mot مُطَاعٌ, suivi de la préposition في, doit se traduire : *Qui jouit d'une autorité absolue parmi telles personnes ; qui éprouve de leur part une obéissance entière.* Nowaïri, dans l'Histoire des Arabes de Tasm (man. ar. 700, fol. 12 *recto*), s'exprime en ces termes : كان مُطاعًا فيهم. L'auteur du *Kitab-al-agani* (tom. IV, fol. 246 *verso*), parlant de Iézid ben-Asad, dit de lui : *Il était puissant, et jouissait d'une autorité absolue dans le Yémen* كان مطاعا في اليمن عظيم الشان. Dans le *Bark-Yémani* (man. ar. 827, fol. 131 *verso*), nous lisons : المطاع فيهم واميرهم, *leur émir, celui qui est obéi parmi eux.* Plus bas (fol. 154 *verso*), on trouve : كان سيدا مطاعا فيهم, *C'était un homme distingué, et auquel ils étaient parfaitement soumis.* Dans le Traité du gouvernement, de Kémal-eddin (manuscrit arabe 890, fol. 136 *verso*), on lit : مطاع في ناحيته. Dans Hamzah-Isfahani (ap. *Histor. regn. ar.* ed. Rasmussen, p. 61),

فى مملكته مطاعا بلى. Dans Abou-'lmahasen (*Histor. Ægypt.* man. ar. 659, fol. 68 *recto*), كان بطلا شجاعا سيدا مطاعا. Le même historien (manusc. arab. 671, fol. 177 *v.°*), offre ces mots : كان سيّدا عظيما مطاعا. Dans l'Histoire d'Afrique, de Nowaïri (man. ar. 702, fol. 17 *recto*), on lit : كان رييسا مطاعا فى قومه. Dans l'Histoire des conquêtes, *Kitabi-fotouh* (man. pers. 98, fol. 129 *recto*), on lit : ابو نوح مردى سخت فصيح وعالم وفاضل درميان قوم خويش مطاع ومعروف, *Abou-Nouh était un homme très-éloquent, savant, généreux, et qui était célèbre et obéi parmi son peuple.* Il est facile de voir que l'original arabe, sur lequel a été faite la version persane, devait offrir مُطاع فى قومه. Dans le *Kitab-al-agani* (tom. III, fol. 15 *verso*), كان سيدا مطاعا; plus bas (fol. 30 *recto*), امراة مطاعة, et enfin (tom. IV, fol. 336 *verso*), انّ رجل مطاع فى قومه. Dans l'ouvrage d'Imad-eddin Isfahani, *Expugnat. Hierosolym.* (man. ar. 714, fol. 42 *recto*), on lit : منهم من وقعت فيهم شفاعة مُطاعَة لا تُقابَل بالرّدّ, *Quelques-uns d'entre eux furent protégés par une intercession puissante, qui ne souffrait point de refus.*

Les mots فى ادنيه, dont, si je ne me trompe, la leçon فى ادانيه n'est que la glose, pourraient se traduire par *ses inférieurs ;* mais je crois devoir plutôt les rendre par *tout ce qui l'approche.* C'est ainsi que dans le *Kitab-al-agani*, je trouve (tom. IV, fol. 224 *r.°*) : اوصيك بامّك وابيك وادانيك, *Je te recommande ton père, ta mère et tes proches.* Plus bas, on lit (fol. 242 *recto*) : قالت ادانيكم. On peut donc supposer avec vraisemblance que la leçon فى ادنيه est la leçon primitive ; et je n'ai pas fait difficulté de l'admettre dans le texte.

Schultens, au lieu de شديد العارضة, écrit شديد

المعارضة, et traduit : *Promptus ad respondendum.* Mais la première leçon, qui est celle de nos trois manuscrits, doit avoir la préférence. En effet, le mot عارضة désigne *la mâchoire;* et, au rapport de Djewhari (man. ar. 1245, fol. 232 *verso*), on dit en arabe, *un tel est* ذو عارضة, c'est-à-dire, *vigoureux, plein de fermeté, et habile à parler.* La même explication est donnée par le scholiaste, sur la II.ᵉ séance de Hariri (éd. de A. Schultens, pag. 56; éd. de Sacy, p. 21). L'expression شديد العارضة a une signification tout-à-fait analogue. Raschid-eddin, dans la 14.ᵉ des lettres qui composent le *Kitab-altaudihat*, le Livre des éclaircissemens (man. ar. 356, fol. 138 *v.ᵒ*), parlant de l'écrivain Gazali, s'exprime en ces termes : *Il était justement célèbre pour son rare mérite, ses vastes connaissances, la beauté de son style, et sa fermeté peu commune.*

حجة الاسلام .... الغزالى كان لوفور فضله وغزارة علمه وحسن عبارته وشدة عارضته محسودا

Dans un proverbe de Meïdani (prov. 5079, p. 717 de mon manuscrit), je trouve ces mots : من اشتدت عارضته في اليقين, *Celui qui est ferme dans la vérité.* Dans le *Moroudj* de Masoudi (tom. I, fol. 456 *recto*, man. d'Outrais) : اشدّها لسانا وعارضة. Dans le *Kitab-al-agani* (tom. III, fol. 194 *verso*) : كان خبيث اللسان كان شديد العارضة والبيان. Ailleurs (fol. 277 *recto*) : فارسا شاعرا شديد العارضة. Dans un autre endroit (fol. 386 *recto*) : كانت شاعرة ذات لسان وعارضة وشرّ. Et enfin (tom. IV, fol. 371 *recto*) : شاعر فصيح خطيبا ذو عارضة وبيان واعتبار من الرجال.

Les mots مانع لما وراء ظهره, que Schultens traduit, *minimè obliviosus, aut promissa non præstans*, m'ont paru offrir un tout autre sens. Ils signifient, si je ne

me trompe, *celui qui défend ce qui est derrière lui, c'est-à-dire, ce qui lui appartient, ce qui est à couvert sous sa protection.* Dans l'Histoire de la Mecque, de Taki-eddin Fasi (man. ar. 722, fol. 172), on lit : اما بنو عبد شمس فابعدنا همًا وامنعنا لما وراء ظهورهم, *Les enfans d'Abd-Schems sont les plus fiers d'entre nous, et ceux qui savent le mieux défendre ce qui est sous leur protection.* Dans le *Sirat al-résoul* (man. 629, fol. 53), لا يرام ما وراء ظهره, *tout ce qui est derrière lui,* c'est-à-dire, *tout ce qu'il protége est inattaquable.* Dans un passage de l'*Agani* (tom. II, fol. 3 *verso*, أغِثْ من وراءك
Dans l'Histoire d'Égypte, d'Abou-'lmahasen (man. ar. 671, fol. 131 *v.°*), je trouve cette phrase : إن شيت كاتبته ليشدّ منك ويكون من وراء ظهرك, *Si tu veux, tu n'as qu'à lui écrire, afin qu'il te protége et qu'il te serve de défenseur.* C'est ainsi que, dans un passage du *Hamasah* (manusc. de la biblioth. du Roi, fol. 206 *recto*), on lit : يكون من ورای جُنَّة, *Il sera derrière moi comme un bouclier.* Dans le même recueil (fol. 135 *recto*), on trouve : لا خالی ولا من ورایيا, *Ni mon oncle, ni celui qui est derrière moi,* c'est-à-dire, suivant l'explication de Tébrizi, *ni mon protecteur.* « En » effet, ajoute ce savant scholiaste, on dit en arabe, *un » homme est derrière un autre,* c.-à-d., *lui sert d'appui » et de compagnon.* » يقال فلان من وراء فلان اذا كان ناصرا له وتابعا Il ajoute ensuite : « On emploie cette » expression, *Dieu est derrière toi,* dans le sens de *Dieu » te protége et veille sur toi.* » فاما قولهم الله من ورايك فالمعنى طالبك ومترصد لك. Enfin, à l'occasion d'un autre passage de la même collection (fol. 188 *recto*), où

on lit ; انا مُستَبسِلٌ من ورائِها, *Je m'expose courageusement à la mort derrière elle*, c.-à-d., *pour sa défense*, le commentateur fait cette remarque : « Les mots *derrière » elle* se rapportent à cette locution : *Un homme tire des » flèches derrière un autre*, c'est-à-dire, *le défend et le » protége.* » قولك من ورائِها من قولك فلان يرمى من وراء فلان اذا كان يحميه ويحفظه

Dans les passages que je viens de citer, la préposition وراء est prise dans deux sens différens et qui paraissent contradictoires : d'abord, ce sont les cliens qui sont placés derrière le défenseur, et ensuite c'est celui-ci qui se trouve derrière ses protégés. Mais on peut tout concilier d'une manière satisfaisante, si l'on réfléchit que les écrivains cités ici ont eu en vue deux métaphores empruntées toutes deux à l'art militaire, et qui, sous des formes diverses, expriment la même idée. Dans le premier cas, l'homme puissant se place devant ceux dont il a embrassé la défense ; il les couvre de son corps, et ne permet pas que l'ennemi arrive jusqu'à eux. Ceci nous rappelle naturellement ces passages des psaumes où David s'écrie : *Dieu est mon bouclier, mon rempart.* Dans le second cas, le protecteur des faibles est comparé à un guerrier intrépide chargé de la défense d'une ville, et qui, posté derrière les murs, ne cesse de lancer ses traits sur les assaillans et garantit contre leurs efforts la place confiée à sa garde.

Il ne faut pas confondre cette expression avec une autre qui est fréquente chez les écrivains arabes ; c'est celle de تَرَكَ وراء ظهره ou نبذ وراء ظهره, dans le sens de *négliger, abandonner.*

Quant au verbe منع, auquel j'ai donné le sens de *protéger, défendre*, sa signification ne saurait être équi-

voque. Dans les *Extraits du Hamasah*, publiés par A. Schultens, on lit (p. 328) : مَنَعوا حِمَى الوقبى . Dans Abou'lala (manusc. de Scheidius, pag. 316) : ايا جارة البيت الممنع جاره , *O voisine d'une maison dont le voisin est bien défendu!* Dans un proverbe de Méidani (pr. 37) : مانع الجار , *défendant son client.* Ailleurs, chez le même écrivain (prov. 3595, p. 559), on lit dans un vers d'Antarah :

ونحن منعنا بالفروق نساءنا

Nous avons, à Farrouk, défendu nos femmes.

Cette expression, ضيق العطن , *qui a des étables étroites*, est, comme l'on voit, empruntée à la vie pastorale, et signifie en général *un homme avare.* Dans le *Kâmel* d'Ebn-al-Athir (t. I, fol. 169 *recto*), on lit, كان شرس الاخلاق ضيق العطن, *C'était un homme de mœurs dures, un homme avare ;* et dans l'*Histoire des hommes illust.* d'Ebn-Khilkan (ms. 730, f. 342 *v.*), ضاق عنهم عطنه , *Il se montra avare à leur égard.* Dans un proverbe de Meïdani (pr. 185), on trouve une expression analogue, celle de نَكِد الحظيرة

Abou'lala, parlant d'un cheval (man. Scheid. p. 31), dit qu'*il était distingué entre tous les coursiers par les qualités de son père et de son oncle,* واكرم في الجياد ابا وخالا. Dans un vers de la collection intitulée *Hamasah,* (fol. 102 *r.°*) est dit d'un homme qu'*il était* واسط العمّ مُخوَل , c'est-à-dire, qu'*il avait un oncle maternel d'un mérite distingué et un oncle paternel illustre.* En effet, le mot مُخوَل, selon le rapport de Tébrizi, signifie كريم الخال . La même expression se retrouve dans le poëme d'Amrioulkaïs (v. 62), et le scholiaste Zouzéni en donne la même explication que Tébrizi.

Le mot بيان est expliqué par les grammairiens arabes, de la même manière que par Meïdani. Voyez Hariri, *præfat.* p. 1. On peut citer un grand nombre de passages où cette expression se trouve avec le même sens. Dans l'opuscule tiré de l'*Ikhwan-al-safa*, et publié à Calcutta (p. 94), on lit الحجة لا تصح الا بالفصاحة والبيان, *Les preuves ne sont démonstratives que lorsqu'elles sont exposées avec clarté et éloquence.* Ailleurs, on lit (p. 108), بليغ الكلام فصيح اللسان جيد البيان ; et enfin (p. 130), الفصيح اللسان الجيد البيان. Dans la Vie du sultan Mahmoud, composée par Otbi (man. arab. de Ducauroy, 23, fol. 7 r.°), on lit, يقوم عليها البيان والبرهان ; et plus bas, بحسب قوتهم في البيان وسهمتهم من بلاغة الخاطر والبنان. Dans Abou'lala (man. Scheid. p. 63), on lit :

يطلب منك ما هو فيك طبع ومطلوب من الالسن البيان

On exigera de toi ce que la nature t'a donné; car, à l'homme éloquent, on demandera la sublimité du langage.

Quant à l'idée de magie, appliquée à la poésie, on la retrouve fréquemment chez les écrivains arabes. On lit aussi dans Abou'lala (ms. Scheid. p. 93) :

لعبت بسحرنا والشعر سحر فتبنا منه توبتنا النصوح

Tu te joues de notre magie : or, la poésie est une véritable magie à laquelle nous avons renoncé par une pénitence sincère.

Dans un passage du *Kitab al-agani* (tom. II, fol. 307 *recto*), nous lisons إن من الكلام ما يفوق الدر ويغلب السحر, *Il est des discours qui surpassent la valeur des perles, et qui l'emportent sur la magie.* Hariri (s. XIX)

fait mention de la magie du discours, سحر الكلام ; et nous lisons dans Ebn-Khilkan : *Cette poésie est la magie licite*, هذا الشعر هو السحر الحلال (man. 730, fol. 392 *recto*). Quant au proverbe lui-même, auquel Tebrizi (*præfat. in Hamasa*, p. 1 et 2) donne une origine un peu différente, et sur lequel on peut consulter également le *Kamous*, tom. I, p. 548, édition de Calcutta, il se trouve cité dans l'ouvrage intitulé *Ikhwan al-safa* (man. arab. 1106, p. 897), et dans un discours du calife Motasem, rapporté par Abou-Bekr ben-Hodjet (man. ar. 1596, fol. 133 *recto*). Nous disons en français, dans un sens analogue, *la magie du langage*.

إِنَّ الْمُنْبَتَّ لا أَرْضًا قَطَعَ ولا ظَهْرًا أَبْقَى

المنبتّ المنقطع عن اصحابه فى السفر والظَهر الدابّة قاله عليه السلم لرجل اجتهد فى العبادة حتى هَجَمت عَيْنَاه اى غارتا فلما راه قال له انّ هذا الدين متين فأَوْغِلْ فيه برِفْقٍ ان المنبتَ اى الذى يُغِذُّ فى سيره حتى ينبتّ اخيرا سمّاه بما تؤولَ اليه عاقبته كقوله تعالى انّك ميّت وانهم ميّتون يضرب لمن يبالغ فى طلب الشى ويُفرِط حتى ربما يفوته

« *Celui qui se sépare des autres ne peut achever* » *sa course, ni conserver de monture.*

» Le mot منبتّ (*coupé*) signifie celui qui, dans la » marche, se sépare de ses compagnons. ظَهْر désigne

» une bête de somme. Ce proverbe doit son origine à » une parole de l'apôtre de Dieu. Un Musulman s'étant » livré à des exercices de dévotion avec un zèle si ex- » cessif que ses yeux étaient devenus creux, le pro- » phète lui dit : Cette religion est difficile, et il faut » y marcher avec ménagement ; car celui qui se sépare » des autres...... c'est-à-dire, celui qui force telle- » ment son pas, qu'il finit par rester en arrière. Le » mot منبتّ, employé ici, désigne l'état où cet homme » se trouvera infailliblement. Il en est de même » de ces passages de l'Alcoran : *Certes, tu es mort ;* » *certes, ils sont morts*. Ce proverbe se dit en par- » lant d'un homme qui recherche les choses avec » empressement et une ardeur si peu mesurée, que » souvent il s'épuise sans pouvoir les atteindre. »

Le mot ظَهْر, employé dans le sens de *jumentum*, se trouve assez fréquemment chez les écrivains arabes. Voyez Abulfedæ *Annales*, tom. II, p. 476 ; Meïdani, proverbe 3591, pag. 564. Dans l'Histoire des khalifes, de Nowaïri (man. ar. 645, fol. 33 *verso*) : سار ابن رايق من واسط الى البصرة على الظهر, *Ebn Raïk se rendit à cheval de Wasit à Basrah*. Dans un passage du *Kitab al-agani* (tom. III, fol. 376 *recto*), nous trouvons ثلاثة من الظهر فرس وبغل وحمار, *Trois espèces de bêtes de somme, un cheval, un mulet et un âne*.

Ces mots سمّاه بما تؤول اليه عاقبته ont besoin de quelques explications. Si, comme je crois, j'entends bien la pensée de Méidani, voici ce qu'il a voulu dire : Le

mot مغبت, qui signifie proprement *celui qui reste en arrière,* est employé dans ce proverbe pour désigner un homme qui cherche à devancer ses camarades. En effet, quoique, dans le moment présent, il aille plus vite que les autres, et que personne ne puisse suivre sa marche, bientôt il se trouvera épuisé par une course trop rapide; il perdra sa monture et restera en arrière, sans pouvoir atteindre le terme de son voyage: or, cet état devant être le résultat infaillible de son imprudence, le proverbe suppose que la chose est déjà faite, et qu'il en est au point où il ne peut manquer d'être. Ainsi, dans ces passages de l'Alcoran, *Tu es mort, Ils sont morts,* ces mots n'indiquent pas que ceux de qui on parle soient morts actuellement; mais puisqu'ils doivent infailliblement mourir, on les considère comme ayant déjà terminé leur vie. Des locutions analogues se rencontrent chez les écrivains arabes. Zamakhschari, dans le *Kaschschaf* (manuscrit arabe de Ducauroy, tome I, folio 13 *recto*), commentant le second chapitre de l'Alcoran (verset 1), et expliquant ces mots, هُدًى لِلمتقين, s'exprime en ces termes: « L'auteur emploie le mot متقين, *les hommes* » *pieux,* pour désigner ceux qui sont sur le point de » prendre le vêtement de la piété. C'est ainsi que » l'apôtre de Dieu a dit ailleurs: من قتل قتيلا فله سلبه » *Celui qui tuera un ennemi dévoué à la mort* (mot à » mot, *un homme tué*), *devra s'approprier ses dé-* » *pouilles.* » Tébrizi, sur un passage du Hamasah, exprime une idée analogue (fol. 51 *verso*). « On dit, en » parlant à un homme qui va périr, *Te voilà mort,* quoique » celui dont il est question ne le soit pas encore; mais on » entend par-là, *Tu es sur le point de mourir.* » C'est ainsi que Malek ben-Auf Nadhari, voyant l'armée des Musulmans, s'écria: « Les Arabes de Hawazen ont péri,

» et il n'existe plus désormais de tribu de Hawazen. »
Dans un autre passage du Hamasah (fol. 114 *verso*), on lit ces mots : انني في ارض فارس موثق احوالا. Le même commentateur fait cette observation : « Le poëte » emploie, en parlant de soi, le mot موثق, *garrotté*, » quoiqu'il ne soit pas actuellement en captivité ; mais » il est convaincu que c'est là le sort qui doit être pour lui » le résultat infaillible de son entreprise. » انما قال موثق ولم يكن قد أسر بعد لعلمه بما يؤول اليه امره في مقصده
Plus loin (fol. 118 *recto*), au sujet du mot الأيامى, *les veuves*, le scholiaste s'exprime en ces termes : « Le » poëte désigne ces femmes par l'épithète de *veuves*, » attendu qu'elles doivent éprouver infailliblement le » malheur du veuvage, quoique, au moment de leur » départ, elles aient encore leurs maris. » وصف النساء بما آل امرهن اليه من الايمة وان كنّ وقت الاخراج ذوات بعول Le texte hébreu de la Bible offre souvent des idiotismes semblables ; on y trouve le mot מֵת, *mort*, employé pour désigner celui qui doit, qui va mourir. Dans le xx.e chapitre de la Genèse, v. 3, on lit הִנְּךָ מֵת *Voilà que tu es mort*, c'est-à-dire, *que tu vas mourir*. Ailleurs (ch. 48, v. 21), הִנֵּה אָנֹכִי מֵת, *Voilà que je vais mourir*. Les mêmes mots se trouvent répétés plus bas (ch. L, v. 24). Dans le prophète Zacharie (ch. XI, v. 9), on lit ces mots, הַמֵּתָה תָמוּת, *la morte*, c.-à-d. *celle qui doit mourir, mourra*. C'est en admettant un semblable idiotisme, que l'on explique facilement ce passage de la Genèse, où Dieu dit à Adam (ch. II, v. 17) : « Au moment où tu mangeras du fruit défendu, מוֹת » תָּמוּת, tu mourras. » Ces paroles ne signifient pas que

l'homme, après sa faute, dût mourir immédiatement, mais que, dès cet instant, il deviendrait sujet à la mort. Dans le livre de Job (chap. XXIX, v. 13), nous lisons: בִּרְכַּת אֹבֵד עָלַי תָּבֹא, *La bénédiction de l'homme mourant venait vers moi*, c'est-à-dire, *j'étais comblé des bénédictions de l'homme qui allait périr, si mon secours ne l'eût arraché à la mort.* Dans le livre des Proverbes (chap. XXXI, v. 6), תְּנוּ שֵׁכָר לְאוֹבֵד, *Donnez une liqueur fortifiante à celui qui est en danger de mourir.*

J'ai cru devoir admettre dans le texte la leçon حتى ربما يفوته, que présente le manuscrit 196. Dans deux autres exemplaires, ainsi que dans le manuscrit de Leyde et l'édition de Schultens, on lit, حتى ربما يفوته على نفسه. Dans la suite du recueil de Méidani, on trouve deux proverbes (prov. 270, pag. 63, et prov. 2377, pag. 367) dont le sens est parfaitement analogue au sens de celui que je viens d'expliquer.

إِنَّ الشَّقِيَّ وافِدُ البَراجِمِ

قاله عمرو بن هند الملك وكان سُوَيد بن ربيعة التميمى قتل اخاه وهرب فاحرق به ماية من تميم تسعة وتسعين من بنى دارم وواحدا من البراجم فلُقِّبَ بالمُحَرِّق وستاتى القصة بتمامها فى باب الصّاد وكان للحارث بن عمرو ملك الشام من آل جفنة يُدعَى ايضا مُحَرِّقا لانه اول من حرّق العرب فى ديارهم وَيُدعَى امرء القيس بن عمرو بن عَدى اللخمى ايضا مُحرِّقا والمثل يُضرَب لمن يُوقِع نفسَه فى هلكة طمعا

« C'est un homme vraiment malheureux que le » voyageur de Béradjem.

» Ces mots furent dits par le roi Amrou ben-Hind, » lorsque ce prince, voulant venger la mort de son » frère, assassiné par le Témimite Souwaïd ben-Ré- » biah, et ne pouvant atteindre le meurtrier, qui lui » avait échappé par la fuite, fit périr dans les flammes » cent Arabes de Témim, savoir, quatre-vingt-dix- » neuf de la branche de Darem, et un de celle de Béra- » djem. Cette action valut à Amrou le surnom de » *Moharrik* (brûleur). L'histoire sera racontée tout » au long dans ce recueil, sous la lettre *sad.* Hareth » ben-Amrou, de la famille de Djefnah, et roi de » Syrie, reçut également le surnom de *Moharrik* » (brûleur), parce qu'il fut le premier qui porta l'in- » cendie dans les demeures des Arabes. Amrioulkaïs » ben-Amrou, de la famille de Lakhm, fut également » surnommé *Moharrik.* On emploie ce proverbe » en parlant d'un homme que l'avidité fait courir de » lui-même à sa perte. »

Le proverbe auquel renvoie Meïdani, et qui se trouve dans son recueil sous le n.° 2575, a déjà été publié par É. Scheidius, dans l'opuscule intitulé *Centuria proverbiorum Meidanii*, n.° 100.

C'est à cet acte de vengeance si cruel que fait allusion le poëte Ebn-Doréid (v. 42), lorsqu'il dit : « C'est le fils » de Hind, dont les flammes consumèrent les enfans de » Témim, au jour d'*Awarah.* » É. Scheidius a traduit *die incendiorum*. Mais je lis dans le commentaire de Té-

brizi, sur le mot Hamasah (ms. du roi, fol. 42 *recto*): « *Awarah* est le nom d'un lieu dans lequel Amrou ben-» Hind livra aux flammes les Benou-Darem. » Outre les auteurs qui ont parlé de cet événement tragique, et dont les noms sont cités par H. A. Schultens, on peut voir aussi A. Schultens, *ad Excerpta Hamasæ*, p. 514, 515; Damiri, Histoire des animaux (man. ar. 906, fol. 385 *v.*° et 386).

Il est fait mention de la tribu de Béradjem dans un passage du *Kitab-al-agani* (tom. I, fol. 35 *recto*).

Si l'on en croit Abou'l-féda, cité par H. A. Schultens, ce ne fut point Hareth ben-Amrou, l'un des rois de la famille de Gassan, mais Djefnah *le petit*, fils de Mondar *le grand*, qui reçut le surnom de *Moharrik*, parce qu'il avait livré aux flammes la ville de Hirah. « De là vient, » ajoute l'historien, que les descendans de ce prince sont » désignés par le nom de آل محرّق, *la famille de l'incen-» diaire.* » Les mêmes détails se retrouvent chez un écrivain persan très-judicieux, l'auteur du *Moudjmel-al-tawarikh* (man. pers. 62, fol. 113 *verso*), avec cette différence toutefois que le chroniqueur persan nomme le prince dont il s'agit, *Djefnah le grand.*

Un poëte arabe cité par l'auteur de l'*Ikhwan-al-safâ* (man. ar. 1106, pag. 147), fait allusion à ce fait, lorsqu'il dit:

ماذا أؤمّل بعد آل محرّق دُرِسَتْ منازلهم وبعد اياد

Que puis-je encore espérer après la ruine des descendans de l'Incendiaire, dont les demeures sont détruites, sans qu'il en reste de vestiges, après la ruine des enfans d'Aïad?

Quant à Amriou'lkaïs, roi de Hirah, l'historien Abou'l-féda atteste que ce prince reçut le surnom de *Moharrik* (brûleur), parce que ce fut lui qui le premier employa, pour punir les criminels, le supplice du feu. (*Excerpta*

Abulfedæ, *ad calcem Spec. histor. arab.* pag. 434, ed. White.) Sur le surnom de محرّق, on peut consulter aussi Hamzah Isfahani, *ap. Histor. arab. regn.* ed. Rasmussen, pag. 32, 37, 52; et le scholiaste manuscrit sur le poëme d'Ebn-Doreïd (man. ar. 490).

إنّ الحديد بالحديد يُفْلَحُ

الفلح الشقّ ومنه الفلّاح للحرّاث لانه يشقّ الارض اى يستعان في الامر الشديد بمن يشاكله ويقاويه

« *Certes, le fer est coupé par le fer.*

» Le verbe فلح répond à شقّ, *couper*. De là vient
» que le laboureur est appelé فلّاح, parce qu'il ouvre
» la terre. Ce proverbe signifie que, dans une affaire
» difficile, il faut avoir recours à celui qui a la capa-
» cité et l'énergie nécessaires pour la traiter. »

C'est dans un sens analogue qu'un poëte cité par le biographe Ebn-Khilkan, a dit, إن الحديد بغيره لا يُفْلَحُ *Le fer n'est coupé que par le fer*; et plus bas, لا يقتل الحديد غير الحديد, *Le fer seul tue le fer* (man. ar. 730, fol. 451 *recto*). Dans l'Histoire de la conquête de Jérusalem, composée par Imad-eddin Isfahani (man. ar. 714, fol. 58 *r.°*), on lit: أفلحَ فَلْحَ الحديد بالحديد, *Il sut réussir, en coupant le fer par le fer, c'est-à-dire, en déployant dans les circonstances difficiles une énergie indomptable.* Ce proverbe se trouve cité par Tébrizi,

sur le Hamasah (*Excerpt. Hamas.* p. 330), à l'occasion de ce vers,

وداووا بالجنون من الجُنُون

qui présente un sens analogue. Le khalife abbasside Mansour se servit du même proverbe, en parlant des descendans d'Ali, pour indiquer qu'envers des hommes incorrigibles, il fallait employer des mesures de la plus haute énergie. (Voyez Makrizi, *Moukaffa*, man. ar. 675, fol. 79.)

إنّ المُعَانَى غير مَخْدوع

يضرب لمن يُخْدَع فلا ينخدع والمعنى انّ من عُونِىَ مما خُدِعَ به لم يضرّه ما كان خُودِعَ به و اصل المثل ان رجلا من بنى سُلَم يسمى قادحا كان فى زمن امير يكنا ابا مظعون وكان فى ذلك الزمن رجل اخر من بنى سُلَم ايضا يقال له سَليط وكان عَلِق امراة قادح فلم يزل بها حتى اجابته وواعدته فاتى سليط قادحا وقال انّى عِلقتُ جارية لابى مظعون وقد واعدتْنى فاذا دخلْتَ عليه فاقعد معه فى المجلس فاذا اراد القيام فاسبقه فاذا انتهيتَ الى موضع كذا فاصفِرْ حتى اعلم بمجيّكما فآخُذُ حِذرى ولك كل يوم دينار لخدعه بهذا وكان ابو مظعون اخِر الناس قياما من النادى ففعل قادح ذلك وكان سليط يختلف الى امراته فجرى ذكر النساء يوما فذكر ابو مظعون جواريه وعفافهن فقال قادح وهو يُعرِّض بأبى

مظعون ربّما غُرَّ الواثِق وخُدِع الوامِق وكذب الناطق وَمَلَّتِ العاتِقُ ثم قال

لا تنطقنّ بامرٍ لا تَيقَنَّهُ يا عمرو ان المَعافى غير مخدوع

وعمرو اسم ابى مظعون وعلم عمرو انه يعرّض به فلما تفرق القوم وثَبَ على قادح فخنَقَه فقال اصدقْنِى فحدثه قادح الحديث فعرف ابو مظعون ان سليطا قد خدعه فاخذ عمرو بيد قادح ثم مرّ به على جواريه فاذا هُنّ مُقْبِلات على ما وُكِّلْنَ به لم يفقد منهنّ واحدة ثم انطلق اخِذ بيد قادح الى منزله فوجد سليطا قد افترَش امراته فقال له ابو مظعون ان المعافى غير مخدوع تهكّمًا بقادح فاخذ قادح السيف وشدّ على سليط فهرب فلم يدركه ومال الى امرائه فقتلها

« *Celui qui est resté sain et sauf n'a pas été réel-*
» *lement trompé.*

» On emploie ce proverbe en parlant d'un homme » que l'on a cherché à tromper sans pouvoir y réussir. » Il signifie que celui qui s'est tiré sain et sauf des » embûches d'un ennemi, ne saurait réellement se » plaindre d'avoir été lésé par la tromperie que l'on a » voulu lui faire éprouver. Voici quelle fut l'origine » de ce proverbe. Un homme appelé *Kadih*, de la » tribu de Solaïm, vivait du temps d'un émir sur- » nommé *Abou-Madoun*. A la même époque existait » aussi un autre personnage nommé *Salit*, qui appar-

» tenait également à la tribu de Solaïm. Salit, étant » devenu amoureux de la femme de Kadih, ne cessa » de la presser de se rendre à ses desirs, jusqu'au » moment où, cédant à ses sollicitations, elle lui ac- » corda un rendez-vous. Salit alors alla trouver Kadih, » et lui dit en confidence : J'aime une esclave d'Abou- » Madoun, et j'en ai obtenu un rendez-vous. Lorsque » tu te trouveras chez l'émir, aie soin de rester auprès » de lui jusqu'à la fin de son audience. Au moment » où il se levera pour retourner à son logis, hâte-toi » de le devancer; et, arrivé à tel endroit, ne manque » pas de siffler, afin que je sache votre arrivée, et que » je pourvoie à ma sûreté. En récompense de ce ser- » vice, tu recevras de moi, chaque jour, une pièce » d'or. Kadih se laissa tromper par cet artifice. Comme » Abou-Madoun ne se levait qu'après tout le monde, » Kadih ne manquait pas de faire ce qui lui avait été » prescrit; et, pendant ce temps, sa femme recevait » les visites de Salit. Un jour, à l'audience de l'émir, » la conversation étant tombée sur les femmes, Abou- » Madoun parla de ses jeunes esclaves, et vanta leur » vertu. Kadih dit alors, en faisant une allusion ma- » ligne à l'émir : Quelquefois l'homme confiant est » trompé, quelquefois l'amant est abusé par l'objet de » sa passion, quelquefois le parleur profère un men- » songe, quelquefois une fille pudique vient à s'en- » nuyer. Puis il ajouta ce vers :

» *O Amrou, ne parle pas affirmativement d'une* » *chose dont tu n'as pas une entière certitude. Du*

» *reste, celui qui est resté sain et sauf n'a pas été*
» *réellement trompé.*

» Amrou était le nom d'Abou-Madoun. Celui-ci » comprit facilement que c'était lui qu'avait eu en vue » Kadih. Lorsque toute l'assemblée se fut retirée, il » se jeta sur Kadih, et lui serrant la gorge, de ma» nière à l'étrangler, il lui dit : Il faut que tu me fasses » connaître la vérité. Kadih lui raconta alors tout ce » qu'il savait. Amrou, sentant qu'il était joué par Salit, » saisit la main de Kadih, et se mit en marche avec » lui. Lorsqu'ils furent arrivés au logis de l'émir, ils » trouvèrent toutes ses esclaves appliquées à la be» sogne qui leur avait été prescrite, sans qu'il en » manquât une seule. Abou-Madoun, tenant toujours » la main de Kadih, se rendit alors à la maison de » celui-ci, et surprit sa femme couchée avec Salit. » Abou-Madoun, s'adressant à Kadih, lui dit avec un » air moqueur : Celui qui est resté sain et sauf n'a pas » été réellement trompé. Kadih, saisissant son épée, » se précipita sur Salit, qui lui échappa par une prompte » fuite. Désespérant de pouvoir l'atteindre, il retourna » vers sa femme, et l'égorgea sans pitié. »

Une anecdote analogue à celle qui a donné naissance à ce proverbe, se trouve racontée par Meïdani à l'occasion du proverbe 4202.

Au sujet de ces mots, ما كان خُودِعَ بِهِ, je consignerai ici une observation grammaticale sur la véritable signification que prend, dans certaines circonstances, la 3.e forme du verbe : elle indique que l'on cherche à

faire, que l'on tente de faire l'action exprimée par la 1.re forme. Dans un passage de l'Alcoran (sur. II, 8), on lit : يُخَادِعون الله وما يخدعون الا انفسهم *Ils cherchent à tromper Dieu, mais ils ne trompent réellement qu'eux-mêmes.* Un vers cité par le scholiaste d'Ebn-Doréid (man. ar. 490, v. 14), est conçu en ces termes :

أُخادِع نفسى بالاماني تعلّلا على العلم منى انها ليس تنفع

Je cherche à me tromper moi-même en me leurrant de riantes espérances, quoique je sache bien que tout cela ne saurait m'être d'aucune utilité. Dans la *Vie de Timour* d'Ebn-Arabschah (t. II, p. 942, édit. Manger) : خادعونى فانخدعت, *Ils ont cherché à me tromper, et j'ai en effet donné dans le piége.* Le verbe سبق signifie *devancer,* et سابق *chercher à devancer quelqu'un,* et, par suite, *disputer le prix de la course.* Dans un proverbe de Meïdani (prov. 2269), je trouve يسابق فيسبق. Ailleurs on lit (prov. 972) : يغالب مغالبه فيغلبه *Il cherche à vaincre son ennemi, et il le surmonte en effet.* Dans une Histoire d'Égypte (man. de M. Marcel, fol. 24 *recto*) : كم من شهم في كنانته سهم وذوى سنان طارح به فما طرحه حتى تحطم, *Combien de braves guerriers dont le carquois était rempli de flèches ; combien d'autres, qui étaient armés d'une épée, ont cherché à terrasser ce héros, mais, loin d'y parvenir, ont vu leur arme se briser dans leur main.* Le verbe قتل signifie *tuer,* et قاتل, *chercher à tuer, combattre.* Ces exemples, auxquels je pourrais facilement en ajouter un grand nombre, suffisent, je crois, pour établir la signification que j'attribue à la 3.e forme du verbe.

Le mot عاتِق, que Reiske, suivi par H. A. Schultens, a voulu changer en عاشق, *amasius*, signifie *une jeune fille, une vierge*. Dans un passage du *Kitàb-alagani* (tom. III, fol. 30), on lit ces mots : لوددتَ ان كل عاتق فى بيتك حامل منه, *Tu voudrais que toutes les filles qui se trouvent dans ta maison fussent enceintes de lui*. Dans Ebn-Khilkan (man. 730, f. 73 r.°): لا ارى معى فى المدينة رجلا تهتك به العواتق فى خدورهنّ Dans Masoudi (*Moroudj*. tom. II, fol. 341 r.°): الجوارى العواتق و الغلمان, *Les filles vierges et les jeunes pages*. Dans le Traité du gouvernement, de Kemal-eddin (man. ar. 890, folio 52 *recto*) : ترك بنتين احداها مزوجة والاخرى عاتق, *Il laissa deux filles, dont l'une était mariée, et l'autre, vierge*.

Au reste, l'idée exprimée dans ce passage du proverbe est analogue à ce mot, sans doute plus malin que vrai, de l'ingénieux la Rochefoucauld : « Il n'y a guère de » femme honnête qui ne soit lasse de son métier. »

أَقْبَلَ avec على signifie *vacare alicui rei, operam dare rei*. Dans l'*Ikhwan-alsafa* (man. 1106, p. 394), on lit مُقْبِل على شانه, et les mêmes mots se retrouvent dans le fragment de cet ouvrage publié à Calcutta (p. 17). Dans une Histoire d'Égypte, dont le manuscrit appartient à M. Marcel (fol. 118 *recto*) : هو مُقْبِل على فعل الخير, *Il s'occupait à faire le bien*.

Ne voulant point alonger outre mesure un morceau qui n'a peut-être déjà que trop d'étendue, je me

contenterai de transcrire encore ici un proverbe, qui offre une expression remarquable.

هَامَةُ اليَوْمِ او غَدٍ

اى هو ميّت اليوم او غدٍ وقايله شُتَير بن خالد بن نفيل لضرار بن عمرو الضبّى وقد اسره فقال اختر خلّةً من ثلث قال اعرضهنّ علىّ قال تردّ علىّ ابنى الحصين وهو ابن ضرار قتله عتبة بن شتير قال قد علمتَ ابا قَبيصة انّى لا احيى الموتى قال فتدفع الى ابنك اقتله بـه قال لا يرضى بنو عامر ان يدفعوا فارسا مقتبَلًا بشيخ اعور هامة اليوم او غدٍ قال فاقتلك قال اما هذه فنعم قال فامر ضِرار ابنه ادهم ان يقتله فنادى شتير يال عامر أَصَبْرًا وبضبّى اى أُقْتَل صبرًا ثُمَّ بسبب ضبى وقد مَرّ هذا فى باب الصاد

« *Chouette aujourd'hui ou demain.*

» C'est-à-dire, il mourra aujourd'hui ou demain.
» Ces mots furent dits par Schotaïr ben-Khaled ben-
» Nafil à Dhirar ben-Amrou Dobbi, qui, après l'avoir
» fait prisonnier, lui signifia qu'il lui donnerait le choix
» entre trois conditions. Schotaïr ayant demandé à con-
» naître ces propositions, Dhirar lui dit : Rends-moi
» mon fils Hosaïn. Or ce jeune homme avait été tué
» par Atbah, fils de Schotaïr. Ah ! dit celui-ci, tu sais
» bien, ô Abou Kabisah, que je ne saurais rappeler
» les morts à la vie. Eh bien! dit Dhirar, remets-moi
» ton fils, afin que je l'égorge, pour venger le meurtre
» du mien. Schotaïr objecta que les Bénou-Amer ne

» consentiraient jamais à livrer un guerrier dans la
» fleur de l'âge, pour sauver un vieillard borgne, des-
» tiné à périr ce même jour ou le lendemain. Dans ce cas,
» dit Dhirar, je te ferai périr toi-même. Schotaïr ayant
» déclaré qu'il se soumettait à cette condition, Dhirar
» ordonna à son fils Adhem de massacrer son prison-
» nier. Dans ce moment, Schotaïr s'écria : O tribu
» d'Amer, quoi donc ! de sang froid, et pour un Dobbi !
» c'est-à-dire, je vais être égorgé de sang froid, et pour
» venger la mort d'un homme de la tribu de Dobbah.
» Cette histoire a été racontée sous la lettre ص . »

Le proverbe auquel renvoie Meïdani, se trouve dans son recueil, sous le n.° 2648.

Dans le récit que fait l'auteur du *Kitab-alagani*, d'une anecdote à-peu-près semblable à celle que raconte Meïdani (tom. IV, fol. 172 *recto*), on trouve ces mots : شيخ كبير هامة اليوم او غد, *Un vieillard décrépit, et qui va périr, soit aujourd'hui, soit demain.* Dans un passage du même écrivain (tom. III, fol. 322 *recto*), on trouve les mêmes expressions que dans Meïdani. Enfin, un vers cité dans cet important recueil, je veux dire dans le *Kitab-alagani* (tom. I, fol 79 *verso*), est conçu en ces termes :

تمتع بليلى انما انت هامة
من الهام يدنو كل يوم حمامها

Hâte-toi de jouir de la société de Léila ; en effet, tu es une de ces chouettes dont la mort s'approche chaque jour. Un vers cité par le scholiaste manuscrit d'Ebn-Doréid, v. 72 (man 490) offre ces mots :

وكلّ خليل راني فهو قايل من اجلك هذا هامة اليوم او غدِ

Tout ami qui me voit, dit, en parlant de toi: Cet homme sera chouette aujourd'hui ou demain.

Dans le *Sirat-alrésoul,* (man. ar. 629, fol. 150), on lit نحن هامة, c'est-à-dire, *nous sommes destinés à mourir.* Un vers du Hamasah offre ces mots :

لا تعلَمنّ الحربَ في الهام هامتي

Que ma chouette, parmi les chouettes (que mon ombre, au séjour des ombres), n'apprenne point la guerre, c'est-à-dire, suivant l'explication de Tébrizi, dont on peut lire les scholies (man. de la bibliothèque du Roi, fol. 220 *recto*), *n'allez pas vous faire la guerre après ma mort.* Enfin, dans l'Histoire de la conquête de Jérusalem par Saladin (man. 714, fol. 316 *verso*) : منها تصيح ... هامتنا, *Cet événement.... fera crier notre chouette,* c'est-à-dire, *nous causera la mort.* Enfin, dans un vers du poëte Abou'lala, on lit :

اجابت اصداء هامة

La voix de ses chouettes répondit. Dans un vers du poëte Lébid, cité par Damiri, dans son *Histoire des animaux* (man ar. 906, fol. 470 *verso*), on lit :

ماهم غير اصداء و هامِ

Ils ne seront plus que des hiboux et des chouettes, c'est-à-dire, *ils seront tous morts.*

Dans des vers cités par A. Schultens (*ad Excerpt. Hamas.* p. 557), on lit :

ليروى صدى داود

Afin que la chouette de David soit abreuvée, c.-à-d. *que ses mânes soient satisfaits.* Plus loin (p. 559), on lit :

ولو تلتقي اصداونا بعد موتنا

Si nos chouettes (c.-à-d. *nos mânes*) *se rencontraient après notre mort.*

Ces expressions, qui, au premier abord, paraissent assez bizarres, font sûrement allusion à une croyance anciennement reçue parmi les Arabes. On supposait que, lorsqu'un homme avait péri de mort violente, il sortait de sa tête une chouette qui criait sans cesse, اسقوني اسقوني, *Donnez-moi à boire, donnez-moi à boire;* et que l'oiseau continuait de faire entendre sa voix jusqu'à ce que le mort eût été vengé sur le meurtrier. Suivant un autre récit, qui paraît encore plus vraisemblable, dès qu'un homme avait terminé sa carrière, naturellement ou par violence, son ame, fuyant le corps auquel elle avait été unie, se métamorphosait en un hibou ou en une chouette, qui ne cessait de planer sur le tombeau, et de faire entendre des cris lugubres. Suivant une autre tradition enfin, la chouette ou le hibou restait constamment chez les enfans, les héritiers ou les amis du mort, afin de voir tout ce qui se passait et de l'en informer. (Voy. Damiri, loc. laud. et fol. 99 *verso,* 270 *verso;* Tébrizi, ap. *Excerpt. Hamas.* ed. Schultens, pag. 558 ; Pococke, *Specim. histor. Arab.* p. 135; Masoudi, *Moroudj.* tom. I, fol. 225 *verso*, 226 *recto; Kitab-alagani,* tom. II, fol. 197 ; Notices des manuscrits, tom. II, pag 144, 145.)

Dans ces différens passages, ainsi qu'il est facile de le voir, la chouette ou le hibou représente les mânes des anciens Romains.

Je ne veux point quitter ce sujet, sans faire mention d'une expression qui se rapproche de celle que je viens de citer, et que l'on rencontre chez dés auteurs persans qui ont écrit dans l'Inde. Lorsque ces historiens parlent de la mort d'un roi ou d'un sultan, ils emploient quelquefois ces mots, شنقار شد, *Il devint schonkar.* (Mémoires de Babour, ms. persan de Leroy, 4, fol. 5 *recto; Pherhengh Djihanghiri* , præfat. fol. 4 *recto; Akbar-Nameh,* ms. persan de l'Arsenal 19, fol. 37 *recto,* 57.)

Le mot *sonkor*, *schonkar*, *schongor* ou *schongar*, suivant les différentes manières dont ce nom est orthographié, désigne le *gerfaut;* or cet oiseau est regardé dans tout l'Orient comme le plus noble de ceux que les princes emploient pour leur fauconnerie : il n'est donc point surprenant que les Orientaux, voulant représenter l'ame d'un souverain qui abandonne sa dépouille mortelle et s'élance vers le ciel, aient comparé son essor au vol hardi du roi des oiseaux de proie, de ceux du moins que l'on peut dresser à la chasse.

Sur les Clefs chinoises, par M. KLAPROTH.

M. ABEL-RÉMUSAT, dans son excellente *Grammaire chinoise* (pages 8 et 9), a parfaitement bien expliqué ce que sont les 部 *poù*, ou *clefs chinoises;* il y dit, en terminant, que « la distinction des » *poù* a été faite à différentes époques par divers au- » teurs, *et seulement dans la vue de classer les* » *caractères.* » Cependant il y a encore beaucoup de personnes qui, séduites par les imaginations ou plutôt les rêveries de Fourmont sur les 214 clefs, croient que les Chinois ont d'abord commencé par former ces 214 caractères principaux, et qu'ils ont ensuite composé tous les autres en combinant entre eux ces radicaux primitifs. Ces explications fantastiques des clefs sont les seules additions faites par M. Deguignes au Dictionnaire chinois-latin du P. Basile de Glemona, qu'il était chargé de publier. C'est dans les *Meditationes sinicæ* de Fourmont que M. Deguignes a

trouvé des phrases comme celles-ci : 一 *y,* « clef » de l'unité, de la priorité et de la perfection ;» ou à la seconde clef 丨 *kouen,* « clef de l'accroissement &c.» Un coup d'œil jeté sur les significations des huit caractères rangés dans le dictionnaire, sous cette dernière, démontrera la fausseté de ce système; car les choses qu'ils désignent ne rappellent point une telle idée. Ils signifient (24) *ya,* fourche; (25) *ko,* particule numérale; (26) *tchoung,* milieu; (27) *fong,* visage plein; (28) *kouan,* lier les cheveux en deux touffes sur la tête; (29) *tchhouan,* enfiler; (30) *tchhan,* gril, broche. Les personnes qui savent le chinois, ont depuis long-temps rejeté les assertions erronées de Fourmont. Ces assertions sont cependant encore reproduites dans un livre sur la philosophie chinoise, publié récemment en Allemagne. Le fait est que les caractères chinois n'ont été formés, dans leur première origine, d'après aucun système général : on n'a suivi tout simplement que la nécessité, selon qu'on se trouvait obligé d'inventer un signe pour exprimer telle ou telle chose ou telle idée. Ce n'est que long-temps après la formation de la totalité des caractères, qu'on eut enfin l'idée de les soumettre à un examen minutieux, pour en extraire un certain nombre de groupes, dont un se trouvait dans chaque caractère, et sous lesquels par ce moyen on pouvait ranger tous les signes idéographiques qui composent l'écriture chinoise : aussi les plus anciens lexiques ou vocabu-

laires chinois, tels que le *Eul ya* et d'autres encore, ne sont-ils pas rangés d'après le système des clefs, mais par ordre de matières. Cet ordre commence par le ciel et finit par les animaux.

Hiu chin, le célèbre auteur du dictionnaire *Choue wen*, qu'il termina en l'an 121 de notre ère, fut le premier qui eut l'idée heureuse d'extraire de la totalité des caractères chinois, des *poù* ou *clefs* sous lesquelles on pouvait les ranger. Il en fixa le nombre à 540, et les disposa d'après un ordre qui semble arbitraire. Quelques éditeurs de son ouvrage ont rangé ces 540 *poù* d'après la première consonne des mots qu'ils représentent, et ils les ont disposés selon la série des consonnes chinoises, qui se suivent, à-peu-près, dans l'ordre de celles de l'alphabet indien, commençant par *k* et finissant par *j*.—*Kou ye wang*, auteur du *Yu pian* (1), qui termina en 543 de J. C. ce dictionnaire célèbre, adopta 542 clefs, en partie les mêmes que celles du *Choue wen*. Les successeurs de ces deux grands lexicographes ont considérablement changé l'ordre et le nombre des clefs, chacun suivant le système qu'il avait adopté pour la rédaction de son ouvrage. Le dictionnaire *Kouang yun*, terminé en 1011 de J. C., compte 206 clefs; *Szu ma kouang* en mit 543 dans son *Loui pian*; le grand dictionnaire *Pian hai* en compte 444; le *Houng wou tching yun*, fait sous le règne du premier empereur de la dynastie des *Ming*,

(1) Ce dictionnaire ne contient que *vingt-deux-mille quatre cent cinq* caractères expliqués, et non pas pas 260,889, comme l'a dit M. *A. Montucci* dans ses *Remarques philologiques*, p. 131.

porte le nombre des clefs à 500; le *Lo chou pen i* en a 360; le *Hai pian tchao tsoung*, 454; le *King szu hai pian*, 439; le *Hai pian thoung hoei* est rangé d'après un système de 707. D'autres lexicographes ont considérablement diminué le nombre des clefs; l'auteur du *Lo chou fou*, par exemple, a distribué tous les caractères qu'il explique dans ce dictionnaire, sous *quatre-vingt-trois poù* ou *clefs;* le *Tsu thoung* de *Li tsoung tcheou* en compte 98. Je dois observer ici que M. Montucci s'est trompé en disant (*Remarques philologiques*, pag. 127) que le *Lo chou tchoung ngo* (et non pas *Lo chou tching goei*, comme il l'écrit) n'a que *soixante* clefs. Cet ouvrage, dont j'ai deux éditions sous les yeux, n'est pas rangé par ordre de clefs, mais d'après les syllabes ou rimes. Enfin le *Si ju eul mo tsu*, double vocabulaire chinois, avec la prononciation européenne à côté des caractères, ouvrage du P. *Nicolas Trigault*, publié en 1626, à *Hang tcheou fou*, compte 313 clefs.

Cette indétermination du nombre de clefs a duré jusqu'en 1616, époque à laquelle le célèbre *Mei tan* publia son *Tsu goei*, et détermina le premier les 214 clefs actuellement en usage. Elles furent adoptées par l'auteur du *Tching tsu thoung*, et finalement par l'empereur *Khang hi* dans son *Khang hi tsu tian*. Leur système est, sans contredit, le meilleur et le plus commode de tous ceux qui existent, et il ne paraît pas qu'il soit changé de sitôt; mais on ne doit en aucune manière regarder ces 214 signes comme les caractères primitifs de l'écriture chinoise.

Comparaison de la Langue des Tchouvaches avec les Idiomes turks, par M. KLAPROTH.

LES Tchouvaches forment une peuplade nombreuse qui habite principalement les deux rives du Volga, dans les gouvernemens de Nijni-Novgorod, de Kazan et dans celui d'Orenbourg, en Russie. Ils paient la capitation pour plus de 200,000 individus. Ils ont presque tous été baptisés depuis 1723, et l'on peut dire qu'au moins extérieurement ils sont chrétiens. Autrefois on les confondait avec leurs voisins les Tchérémisses et les Mordvines, et on les rangeait dans la classe des peuples de la famille finnoise : l'illustre Schlötzer fut le premier qui les en sépara (1); il montra que, d'après leur langue, ils formaient une branche de la grande souche des nations turkes nommées mal à propos *Tatares*. J. Ch. Adelung adopta, dans son *Mithridates*, l'opinion de Schlötzer; mais il comprit les Tchouvaches dans une classe imaginaire de peuples turks à laquelle il a donné le nom de *Mongolo-tatare* (2).

Ayant soigneusement examiné la langue des Tchouvaches d'après la grammaire écrite en russe et intitulée Сочиненіе принадлежащія къ Грамматикѣ Чувашкаго языка, *in-4.°*, publiée à Moscou en 1769, et réimprimée à S.-Pétersbourg en 1775 (3),

(1) *Allgemeine nordische Geschichte*, pag. 305.
(2) *Mithridates*, tom. I.er, pag. 495.
(3) On trouve dans l'ancien *Journal asiatique*, tom. VI, pag.

j'ai placé ce peuple, dans mon *Asia polyglotta*, parmi ceux qui sont d'origine turke.

Dans un ouvrage (1) récemment publié en Allemagne, l'auteur range les Tchouvaches dans la classe des peuples finnois, en suivant, à ce qu'il paraît, l'indication erronée donnée par Vsévolojsky, qui, dans son *Dictionnaire géographique de l'empire de Russie*, les appelle « un peuple appartenant à la race » finnoise ou tchoude (2). » Mais, pour combattre cette erreur, il suffit de dire que la langue tchouvache présente la plus grande affinité avec les idiomes turks, que sa grammaire est turke, et que plus des trois quarts de ses mots sont d'origine turke ; le reste appartient aux langues ouraliennes et samoyèdes : quelques mots seulement paraissent être d'une origine inconnue.

Le génitif des noms se termine généralement en *nyng, ng* ou *yng*, syllabe qui rappelle le نگ *ung* et le نينك *nyng* des dialectes turks.

Le datif est formé par les syllabes *a, da* et *ga*, ajoutées à la fin du nominatif, comme cela se fait en turk, par ه *ah, eh*, كا *ga*, et غا *gha*.

L'accusatif ne diffère pas du nominatif.

L'ablatif est formé en ajoutant *bà* à la fin du nominatif : c'est la conjonction به *bah* ou *beh*, qui,

---

203-224 et 267-276, une analyse de cette grammaire, par Lévesque, membre de l'Institut.

(1) Hassel's *Vollständiges Handbuch der Erdbeschreibung*, IV.e division, tome I.er, pag. 67.

(2) *Dict. géogr. de l'Empire russe*, article *Tchouvaches*.

dans le turk oriental, est employée de la même manière : on dit, par exemple, en tchouvache, *kos bà*, dans l'œil, et, en turk de Tobolsk, کوزبه *köz bà*, dans l'œil. Un autre ablatif se fait par l'affixe *dà*, et un troisième par *dàn*, comme en turk par دا *da*, ده *dah*, et دن *dan*.

Le pluriel tchouvache diffère du turk en ce qu'il se forme par l'affixe *zam* ou *zèm*, tandis que c'est *ler* ou *lär* en turk.

Moi est, en tchouvache, *ap* ou *abé*, et, en turk, *man*; mais les différens cas de *ap* ou *abé* se font avec un autre pronom, *man*, moi, dont le nominatif n'est pas usité.

Tu, *toi*, en tchouvache, *as*; et سن *sèn* ou *sàn*, en turk. Les autres cas de *as* se font avec *san*, signifiant également *tu*, mais dont on ne se sert pas au nominatif.

Il, *lui*, en tchouvache, *woul*, *wyl*; en turk, اول *oûl*. Je dois remarquer, à cette occasion, que les mots qui, en turk, commencent par *ou*, sont précédés, en tchouvache, par un son légèrement articulé qui représente assez exactement un *w*.

Qui: tchouvache, *kam*; turk de Tobolsk, كم *kim*.

Lequel: tchouvache, *khoujou*; turk de Tobolsk, قايسى *kaïssy*.

Mon: tchouvache, *manyng*; turk de Tobolsk, مينكى *miniké*.

Tous: tchouvache, *pòrdé*; turk de Tobolsk, بارچه *bàrtsé*.

Le verbe substantif, en tchouvache, est *bòlab*; il

correspond parfaitement au turk oriental بولا *boula.*

La conjugaison des verbes tchouvaches est beaucoup plus simple que celle des verbes turks; mais les formes des premiers ressemblent, en général, à celles des derniers.

Voici quelques mots tchouvaches désignant les choses les plus ordinaires de la vie; j'ai placé à côté d'eux les mots turks de Tobolsk et autres. Cette comparaison fera voir la grande affinité des deux langues. J'ai marqué d'un astérisque les termes tchouvaches qui ne sont pas turks, et qui appartiennent à des idiomes ouraliens ou inconnus.

On verra que les mots qui, en turk, commencent par un *i* ou un *y*, changent, en tchouvache, cette lettre en *s*, comme dans plusieurs dialectes turks qui se parlent en Sibérie. Dans d'autres, comme, par exemple, en kirghiz, *i* et *y*, au commencement des mots, sont remplacés par *dj*.

	TCHOUVACHE.	TURK DE TOBOLSK.	
Soleil,	**khwèl.*		
Lune,	*oikh.*	آى	*âi.*
Étoile,	*siôdar.*	يولدوز	*youldouz.*
Nuage,	*piolyt.*	بولوط	*boulouth.*
Vent,	*sîl.*	يل	*il.*
Éclair,	*sizîm.*	ياشين	*yâchin.*
Tonnerre,	**aslatè.*		
Pluie,	*summor.*	يغمور	*yamghor.*
Grêle,	*pour.*	بورچق	*bourtsak.*
Neige,	*iôr.*	قار	*kâr.*
Jour,	*kon, koun.*	كون	*kioun.*
Nuit,	**sior.*	Leghi d'Awar,	*zourdo.*

	TCHOUVACHE.	TURK DE TOBOLSK.
Soir,	*kitch.*	كچ *kits.*
Matin,	*îr.*	اير *ir.*
Feu,	*wout, wot.*	اود *oud.*
Eau,	*chiou, chuw.*	سو *sou, souw.*
Terre,	*sèr.*	ير *ier.*
Mont,	*tou.*	تاو *tau, taw.*
Pierre,	**tchol.*	Mongol et toungouse, *tcholo, djolo.*
Sable,	**khyer.*	Samoyède de Narym, *khora*; Lesghi d'Andi, *kerou*;
Poussière,	*tozàn.*	توزان *touzàn.*
Chemin,	*siôl.*	يول *yôl.*
Mer,	*tînis.*	تنكير *tinghis.*
Rivière,	*adal,* **sirma.*	Turk de Kazan, *idel*; Wotiake, *chour.*
Lac,	*kul.*	كول *koûl.*
Vague,	*tolkhyn.*	دولغون *doulghoun.*
Source,	**siul.*	
Désert, steppe,	*ghir.*	قر *kyrr.*
Forêt,	*wourmàn.*	اورمان *ourmàn.*
Arbre,	*yiwos.*	اغاچ *aghats.*
Bois,	*wòdda.*	اوتون *outoun.* Turk de Constantinop. اودون *odoun.*
Or,	*yltàn, yltyn.*	التون *altoun, altun.*
Argent,	*kiumèl.*	كموش *kiumych.*
Cuivre,	*pkhyr.*	باقر *bâkyr.*
Fer,	*timèr.*	تمر *timir.*
Tête,	*pos.*	باش *bâch.*
Cheveu,	*sus.*	ساچ *sâdj.*
Front,	*siemga.*	C'est le mot tchérémisse *semga* ou *sanga.*
Visage,	*pit.*	بيت *pit, bit.*

	TCHOUVACHE.	TURK DE TOBOLSK.
Joue,	*yanakh.*	Turk de Constantinople, يڭاق *yangák.*
Œil,	*kòs.*	كوز *keus.*
Nez,	**soumzà.*	Leaghi d'Antsoukh, *khoumoug.*
Bouche,	*suwar, souar.*	Persan, زفر *sefer.*
Lèvre,	*totà.*	Turk de Constantinop. دوداق *doudák.*
Dent,	*chil.*	Lesghi de Kaboutch, *zila*; d'Andi, *tsiul*; d'Akoucha, *tsoulwe.*
Langue,	*tchilghé.*	Finnois, *tchiéli.*
Menton,	*anàkh.*	Turk de Kazan, *dzianàk*; de Tobolsk, *ayàk.*
Barbe,	*sagàl.*	سقال *sakál.*
Oreille,	*khoulgà.*	قولاق *kouldk.*
	myi.	Turk de Kazan, *mouïn*; du Ienisseï, *moïnou*; Kirghiz, *mouïn.*
Épaule,	*khol-possi* (tête du bras).	قول باش *koul-bâch.*
Main,	*khol.*	قول *koul.*
Doigt,	*pournè.*	بارمق *bârmak.*
Ongle,	*tcherniè.*	ترناق *tarnák.*
Poitrine,	*koukroû.*	كوكراك *koukrâk.*
Cœur,	*tcherè.*	يوراك *yourèk.*
Ventre,	*khyrym.*	Turk de Constantinople, قرن *karyn.*
Vessie,	*khoumba.*	قوق *kowouk.*
Foie,	*piauwèr.*	باوزر *baoûr.*
Poumon,	*òoupka.*	اوبكه *oupkah.*
Peau,	*tír.*	تری *teri.*
Dos,	*siouram.*	صرت *syrt.*
Pied,	**orà.*	
Sang,	*youn.*	قان *kân.*

	TCHOUVACHE.	TURK DE TOBOLSK.
Os,	*choumo.*	Turcoman [illegible]*nuk.*
Puce,	*pourzè.*	بورجه *bourtsè.*
Pou,	*pyde.*	بت *bet.*
Punaise,	*khyntla.*	قندله *kandala.*
Ver,	*khŏrt.*	قورت *kourt.*
Serpent,	*siollĕn.*	يلان *ilân.*
Oiseau,	*kaïk.*	En turk de Kazan, *kyik* signifie *animal en général.*
Aile,	*sïonat.*	قنات *kanât.*
Œuf,	*simardà.*	يومورته *youmourta.*
Miel,	*pyl.*	بال *bâl.*
Corneille,	*koràk.*	قارغه *kârgah.*
Pigeon,	*kwagarzîn.*	كوكارجين *kougârtsin.*
Oie,	*khòr.*	قاز *kâz.*
Caille,	*podén.*	بوتانه *biotânah.*
Cigne,	*akàch.*	اق قوش *ak-kouch* (oiseau blanc).
Vautour,	*khortchka.*	قارجغه *kârtsygha.*
Coq de bruyère,	*ozàn.*	اوصن *oussan.*
Cheval,	*out.*	اط *ath.*
Étalon,	*yiyr.*	ايغير *aighyr.*
Bœuf,	*wukor.*	اوغوز *ougouz.*
Vache,	*inè.*	اناك *inèk.*
Cochon,	*sysna.*	جوجقه *tsoutska.*
Brebis,	*sórokh.*	Turk de Kazan, *saràk.*
Belier,	*taga.*	Turk de Kazan, *takàh.*
Chien,	*id, ida,*	ايت *it.*
Élan, cerf,	*boulàn.*	Turk de Kazan, *boulàn.*
Poisson,	*póle.*	بالق *bâlyk.*
Maison, habitation,	*siort.*	يورت *yourt.*
Porte,	*kapkha.*	Turk, قاپو *kâpou;* et dans plusieurs dialectes, *kapka.*

	TCHOUVACHE.	TURK DE TOBOLSK.
Lait,	*sud.*	سوت *sout.*
Pin,	*tchirech.*	Turk de Kazan, *tchirché.*
Racine,	*timàr.*	تامير *tâmir.*
Pomme,	*olmàh.*	الما *almah.*
Herbe,	*ouda.*	اوت *out, ot.*
Queue,	*khouri.*	قويروق *kouirouk.*
Viande,	*ach.*	آش en turk signifie *nourriture en général.*
Je boite,	*oksakhla-dap*(1)	آقصای من *aksâi-men.*
Je charge,	*youwortwá-dap*	آورلای من *awourlâi-men.* Le mot آور *awour,* ou اغر *aghir,* lourd, devient, en tchouvache, *youwor.*
Je donne,	*pará-dap.*	برامن *birâ-men.*
Je trompe,	*oldalá-dap.*	الدای من *âldai-men.*
J'entoure,	*touatawrná-dap*	توكارالای من *tougârâlâi-men.*
Je vends,	*sodá-dap.*	ساتامن *sâtâ-men.*
Je me repose,	*kaná-dap.*	قونایمن *kounâi-men.*
Je brasse (je fais de la bière),	*syralland-dap.*	صره *syra* ou *sra,* bière.
J'avance,	*possá-dap.*	باسامن *bâssâ-men.*
Je joue,	*wylè-dap.*	اويلامن *ouilâi-men.* اويناىمن *ouinâi-men.*
Je vole (je dérobe),	*wourlà-dap.*	اورلايمن *ourlâi-men.*
Je cours,	*kozá-dap.*	قاچامن *kâtsâ-men.*
J'épouvante,	*khourá-dap.*	قورقوتامن *kourkoutâ-men.*

(1) *Dap* ou *dep* est la terminaison du présent en tchouvache.

	TCHOUVACHE.	TURK DE TOBOLSK.
Je crois,	*chand-dap.*	يشانامن *ichând-men.* La première voyelle est supprimée en tchouvache.
Je remue,	*diwé-nap.*	تيامن *tiyè-men.*
Je mords,	*sirdá-dap.*	Turk de Constantin. صيرمق *syrmak.*
Je prends congé	*kazèra-dap.*	كچهمن *kitsè-men.*
Je pose,	*khywá-dap.*	قويامن *kuyá-men.*
Je chante,	*yurlá-dap.*	يرلايمن *yirlâi-men.*
Je lave,	*siuwá-dap.*	يوامن *youwâ-men.*
J'ose,	*khyè-dap.*	قيامن *kyè-men.*
Je vais,	*pyrá-dap.*	بارامن *bârâ-men.*
Je coupe,	*kazá-dap.*	كيسامن *kisâ-men.*
Je vois,	*korá-dap.*	كورامن *kurâ-men.*
Je lèche,	*sulà-dap.*	يالايمن *yalâi-men.*
Je goûte,	*toumlá-dap.*	تامامن *tamá-men.* Turk de Constant. طاملامن *thamla-men.*
Je crains,	*khorá-dap.*	قورقامن *korkâ-men.*
Je plante, je pose,	*lardá-dap.*	اولتورتامن *oultourtâmen.* En tchouv., la première voyelle est supprimée.
Je loue, je célèbre,	*mokhtá-dap.*	ماقتايمن *mâktâi-men.*
Je regarde,	*pgá-dap.*	Turk de Const. بقمق *bak-mak,* voir.
Je crie,	*kitchkará-dap.*	قچقرامن *kitchkirâ-men.*
Je nettoie,	*tazadá-gap.*	تازالايمن *tâzâlâi-men,* de تازا *tâzâ,* pur, net.
Je bois, je m'enivre,	*issè-dép.*	ايچامن *itsè-men.*

	TCHOUVACHE.	TURK DE TOBOLSK	
Je prends,	*ilè-dép.*	الامن	*alá-men.*
Je meurs,	*wilè-dép.*	اولامن	*oulè-men.*
Je frotte, je polis,	*srè-dép.*	سورتامن	*suritè-men.*
Je courbe,	*pkè-dép.*	بوكامن	*bugâ-men.*
Je lutte,	*krèja-dép.*	كوراشامن	*kurâchâ-men.*
Je suce,	*eimà-dép.*	ايمامن	*imè-men.*

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 4 février 1828.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. Bouvrain, ancien professeur;
Le chevalier Brice, ingénieur géographe;
Le comte Lanjuinais, pair de France;
Vincent.

M. le chevalier Guerrier de Dumast envoie au Conseil une lettre de M. Gautier sur le rapport de l'alphabet phénicien et des caractères démotiques des Égyptiens. Sur la proposition de M. de Dumast, cette lettre restera déposée pendant un mois à la bibliothèque de la Société.

M. Fræhn écrit pour adresser au Conseil un mémoire sur la prétendue écriture arabe *carmatique*, et annonce le prochain envoi de son ouvrage sur les médailles musulmanes de l'académie impériale de Saint-Pétersbourg.

M. le lieutenant-colonel Tod fait hommage à la Société de six rouleaux contenant des inscriptions sanscrites trou-

vées par lui dans le *Râdjasthân* : il sera adressé à la commission du *Journal* une note sur ces inscriptions.

M. Loiseleur-Deslongchamps écrit pour proposer au Conseil l'impression du texte de l'*Hitopadesha* avec une traduction française. Ce travail, dont le premier livre est déposé sur le bureau, est renvoyé à l'examen d'une commission formée de MM. Chézy, Kieffer et E. Burnouf.

M. César Moreau, présent à la séance, offre au Conseil les résultats de ses recherches statistiques.

M. Saint-Martin fait connaître que M. Schulz, après avoir essayé d'entrer en Perse par l'Arménie, en a été empêché par les derniers événemens politiques arrivés dans ce pays; qu'il est de retour à Constantinople, où il a rapporté plusieurs inscriptions persépolitaines copiées par lui à Van, et qu'il se propose de partir prochainement pour Bagdad.

M. Abel-Rémusat lit une notice historique traduite du chinois sur le ministre *Ye liu Tsou tsai*.

M. Klaproth donne lecture d'une notice sur les nouvelles acquisitions de la Russie en Asie.

Sur les Sources de l'Irawaddy.

Nous devons déjà aux lieutenans *Wilcox* et *Burlton* des découvertes importantes sur les sources et sur les affluens supérieurs du *Brahmapoutra;* ces découvertes démontrent que cette rivière ne communique nullement avec le grand fleuve *Dzangbo,* ou *Yarou dzangbo tchou,* qui traverse le Tibet de l'ouest à l'est. Les mêmes voyageurs ont tâché de pénétrer jusqu'aux sources du *Syry Serhit,* qu'ils prennent pour l'*Irawaddy,* ou pour le grand fleuve qui parcourt les possessions de l'empereur des Birmans. Ces sources se trouvent par environ 27°50′ de lat. N. et 95° de long. E. de Paris, au sud de celles du *Brahmapoutra,* dont elles sont séparées par la chaîne des monts neigeux nommée *Langtan.* M.M. Wilcox et Burlton ne sont pas allés jusqu'aux

sources mêmes du *Syry Serhit;* ils n'ont visité que sa partie supérieure, par 27°30′ de lat.; mais, d'après les renseignemens positifs qu'ils ont recueillis, il ne reste aucun doute sur l'objet principal de leur voyage. Ils croient que ces sources sont celles de l'*Irawaddy:* il se peut, en effet, que le *Syry Serhit,* qui se dirige au sud, traverse le pays des Semsouk et se rend dans le royaume d'Ava, porte dans ce dernier pays le nom d'*Irawaddy;* mais géographiquement parlant, il ne peut être regardé comme la partie supérieure du grand fleuve qui passe devant *Amirapoura,* capitale des Birmans, puisque celui-ci est le cours inférieur du Yarou Dzangbo du Tibet, lequel traverse la pointe la plus orientale de la province chinoise de Yun nan, et entre dans l'Ava, où il reçoit dans sa droite le *Syry Serhit,* visité, près de son origine, par les voyageurs anglais dont nous venons de parler. M. Klaproth, auquel nous devons déjà la première notice du cours ultérieur du Dzangbo, prépare dans ce moment un mémoire, plus ample que le premier, dans lequel il a recueilli tout ce que les Chinois ont su sur ce fleuve, depuis le temps de la dynastie des *Thang,* ou depuis le VIII.e siècle jusqu'à nos jours.

Sur la Langue des Iles Lieou-khieou.

D'après les vocabulaires de la langue de *Lieou-khieou,* imprimés au Japon et en Chine, et d'après un autre recueil du même genre, fait, en 1816, dans le pays même, par M. J. Clifford, et publié dans le *Voyage du Capitaine B. Hall,* l'idiome de ces îles est évidemment un dialecte japonais. M. Klaproth l'a donné pour tel dans son *Asia polyglotta* (pag. 328). M. *Balbi* a cru devoir être d'un autre avis; il cite le P. *Gaubil,* qui prétend qu'il y a trois langues distinctes dans ces îles, tandis que l'original chinois que ce missionnaire a traduit, ne parle que de trois styles ou manières de s'exprimer usitées dans la grande île *Lieou-*

khieou. M. Balbi ajoute dans son *Atlas ethnographique*, tom. I, p. 144 : « Après ce que nous venons de dire, » nous croyons qu'on ne nous désapprouvera pas, si, en » nous éloignant de l'opinion émise par M. Klaproth, » nous avons fait du prétendu dialecte japonais parlé dans » cet archipel, la *langue* lieou-kieou, que nous avons clas- » sée dans la famille japonaise, à laquelle elle appar- » tient incontestablement. »

Le capitaine anglais Fr. Beechey, qui a visité la grande île de *Lieou-khieou* à la fin du mois de mai de l'année dernière, et qui est resté pendant dix jours dans le port de *Napa kiang* et dans les environs, confirme pleinement ce que M. Klaproth a dit de la langue de ces îles, et il déclare que les habitans de tout l'archipel étaient de véritables Japonais. Ces particularités sont extraites d'une lettre écrite par ce voyageur à bord du *Blossom*, devant Petropawlowsk (au Kamtschatka), et datée du 5 juillet 1827.

La Société établie à Bombay, pour l'instruction des naturels, se dispose à publier les ouvrages suivans :

Grammaire maratte, à l'usage des naturels : la révision de cet ouvrage est presque achevée.

Questions et Réponses sur la grammaire maratte; ouvrage dont la révision n'a pas encore eu lieu.

Dictionnaire maratte, à l'usage des naturels.

Grammaire anglaise et maratte.

Dictionnaire anglais-maratte, et maratte-anglais.

Grammaire guzarate, achevée, mais n'ayant pas encore été revue.

Questions et Réponses sur la grammaire guzarate.

Dictionnaire guzarate, à l'usage des naturels.

Dictionnaire anglais-guzarate, et guzarate-anglais.

Et enfin une *Grammaire guzarate et anglaise.*

Description des Monumens musulmans du Cabinet de M. le duc DE BLACAS, ou *Recueil de Pierres gravées arabes, persanes et turkes, de Médailles, Vases, Coupes, Miroirs, &c.;* par M. REINAUD. Tom. I et II, avec dix planches.

PROSPECTUS.

IL est peu de personnes, parmi celles qui s'adonnent à l'étude des arts et des antiquités, qui n'aient entendu parler de la collection de monumens de tout genre formée par M. le duc de Blacas. Médailles, pierres gravées, figurines, vases, antiquités égyptiennes, grecques, étrusques, romaines, musulmanes, rien ne semble avoir échappé à son attention. Il n'est pas de notre sujet de parler de ce magnifique ensemble de richesses; nous n'aurons à retracer ici que ce qui se rattache aux nations mahométanes.

Depuis long-temps M. le duc de Blacas s'occupe de recueillir les monumens musulmans. Frappé de l'espèce d'oubli où ces objets étaient laissés, il a cru qu'il était temps de les livrer au zèle des savans. Bien que, sous le rapport de l'art, ils ne soient nullement comparables aux chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, ils appartiennent à des peuples qui dominent encore sur une des plus belles portions de la terre: ils rappellent d'ailleurs une des principales révolutions de l'esprit humain.

M. le duc de Blacas n'a pas cessé d'enrichir son cabinet des objets relatifs au mahométisme qui se présentaient à sa curiosité. La plus importante acquisition qu'il ait faite en ce genre est la réunion des pierres gravées et des médailles rassemblées par M. le colonel Rottiers dans diverses contrées de l'Asie.

La collection qui forme le sujet de cet ouvrage se compose de pierres gravées en langues arabe, persane et turque, anciennes et modernes. Elle comprend encore des miroirs, des coupes, des vases, des plaques talismaniques, des armes, enfin des suites plus ou moins nombreuses de médailles. On y trouve même des monumens qui ne sont pas mahométans, tels que des pierres et des médailles arméniennes et géorgiennes.

L'époque que cette collection embrasse renferme tout l'intervalle qui s'est écoulé depuis l'établissement de la religion musulmane jusqu'aux temps actuels, ce qui forme un espace d'environ douze siècles. Le pays qui lui a servi de théâtre comprend presque toutes les régions où a successivement flotté l'étendard de Mahomet. En d'autres termes, on y voit tour à tour apparaître les médailles et les autres monumens des califes de Damas, de Bagdad, d'Espagne, d'Afrique, d'Égypte, ainsi que ceux des sulthans et des princes musulmans de l'Inde, de la Perse, de la Tartarie, de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Afrique, de l'Espagne, de la Sicile, et de la Turquie d'Europe. Pour rendre notre travail encore plus complet, nous y avons joint ce qui s'y rattachait, et qui se trouvait dans d'autres cabinets.

Les médailles et les monnaies ne devant paraître que plus tard, nous n'aurons à parler ici que de ce qui fait l'objet de ces deux premiers volumes.

Les pierres gravées musulmanes commencent à former une branche importante des monumens recueillis en Orient. On les recherche, on veut en connaître le sens. Chaque amateur croit devoir en admettre quelques-unes dans son cabinet.

Ces pierres se distinguent en général par l'absence de toute figure; on n'y voit que des mots écrits, et ces mots font ordinairement allusion à un ordre d'idées qui nous est étranger. Notre intention a été de faire connaître le caractère de ces pierres; de montrer l'objet de chacune;

en un mot de mettre le lecteur en état de juger des mœurs des Musulmans, de leurs croyances et d'autres points non moins propres à intéresser.

Aussi nous avons compris dans cet ouvrage toutes les espèces de pierres gravées, tant celles qui le sont à contre-sens, et qui par conséquent n'ont pu avoir d'autre but que de servir de cachet ou de sceau, que celles qui, étant gravées dans leur sens véritable, ont eu simplement pour objet de flatter l'œil ou de rappeler des paroles pour lesquelles le propriétaire avait de la dévotion. Les unes et les autres sont pieuses, morales ou superstitieuses, et l'esprit qui y règne est le plus souvent le même. Les premières ont de plus l'avantage de se rattacher quelquefois aux plus grands souvenirs de l'histoire.

Nous pouvons en dire à-peu-près autant des coupes, des miroirs, &c. : les coupes, les miroirs se lient même plus intimement aux usages de la vie domestique.

On acquerra à cette occasion une juste idée de la manière dont les Musulmans considèrent Dieu et sa providence. On y verra comment ils se représentent les personnages de l'ancien et du nouveau Testament pour lesquels ils ont beaucoup de respect, ainsi que Mahomet, sa prétendue mission et sa religion; nous y montrons même quelle est leur manière de penser sur la morale, sur la nature de cette vie et de l'autre. Rien ne nous a paru plus digne d'intérêt, à une époque sur-tout où le mahométisme et ses institutions semblent avoir fixé l'attention générale.

Sous ce dernier rapport, on trouvera peut-être dans cet ouvrage une abondante matière aux méditations. On remarquera principalement une histoire de Mahomet et de l'établissement de sa religion, fondée sur des observations nouvelles. Jusqu'ici personne n'avait eu l'idée d'envisager ces sortes d'objets sous ce point de vue : c'est cependant le seul langage qu'ils parlent, le seul qui doive nous occuper.

A l'égard des monumens talismaniques, astrologiques, cabalistiques, ces monumens reposant uniquement sur des croyances absurdes, et ayant tout-à-fait perdu chez nous le crédit qu'ils y obtinrent jadis, on pouvait craindre que cet ouvrage n'en donnât qu'une connaissance imparfaite. Il n'était pas moins à craindre que, par une suite même de l'oubli où ces objets sont tombés, l'auteur n'entrât dans des détails que les préjugés des Orientaux n'auraient pas assez justifiés. Nous avons tâché de garder un juste milieu, ne nous arrêtant qu'à ce qui est d'un usage reçu et constaté par le témoignage des écrivains nationaux. Ce sera un chapitre de plus à insérer dans la grande histoire des travers de l'esprit humain.

Si, par une exception aux lois de la nature, un homme qui eût vécu du temps d'Alexandre, de César, de Trajan, se présentait à nous, et qu'il s'offrît à nous dérouler le tableau de ce qui se pratiquait dans le même genre chez les Grecs et les Romains, avec quelle curiosité ne le consulterions-nous pas? avec quel intérêt ne l'entendrions-nous pas parler d'une foule de faits dont il ne nous reste plus rien? Ce que nous sommes réduits à desirer pour les Grecs et les Romains, nous l'avons à notre disposition pour les Musulmans. Les peuples mahométans sont encore répandus dans notre voisinage; les objets qui les concernent sont modernes, ou se renouvellent chaque jour. Il ne tient qu'à nous, si quelque point nous embarrasse, de nous procurer leurs livres, ou d'aller les visiter chez eux.

Tout ce qui fait partie de notre travail est fondé sur les monumens. Outre la collection de pierres gravées de M. le duc de Blacas, avec laquelle il en est peu qui pussent entrer en comparaison, nous avons mis à contribution ce qui existe à Paris du même genre. Nous citerons entre autres la riche collection de manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi. En Orient, on est dans l'usage de marquer ses livres de l'empreinte de son cachet; c'est ce qui en constate la propriété : il résulte de là que les ma-

nuscrits qui nous viennent des pays musulmans portent tous quelque empreinte particulière, et dans le nombre il s'en trouve de très-curieuses.

Nous citerons encore l'immense recueil de pièces diplomatiques musulmanes qui existe au ministère des affaires étrangères: on sait que, depuis environ trois siècles, nos rois n'ont pas cessé d'être en relation avec la Turquie; les puissances barbaresques d'Afrique, la Perse, l'Inde. Ces relations ont donné lieu à de vastes correspondances, et le précieux dépôt en est conservé à Paris. Il est devenu pour nous une abondante source de notions de tout genre. C'est là d'ailleurs que nous avons trouvé la plupart des sceaux de sulthans, de grands-vizirs, de pachas, que nous citons.

Nous n'avons pas mis moins de zèle à nous instruire de ce que les cabinets de curiosités existant à Paris renfermaient de relatif aux coupes, aux miroirs et aux autres objets musulmans. En général nous avons cherché à être le plus complet possible; et quoique, traitant un sujet nouveau, nous ne pussions avoir la prétention de tout dire, nous avons la conscience de n'avoir rien négligé pour donner à cet ouvrage toute l'importance dont il est susceptible.

Maintenant nous dirons quelques mots sur l'ordre que nous avons suivi. Chaque science a ses élémens, et ici les élémens étaient entièrement inconnus. Il était donc essentiel de ne rien omettre de ce qui pouvait en faciliter l'intelligence. Nous avons cru devoir d'abord considérer les pierres gravées musulmanes d'une manière générale et sous le rapport de la matière, de l'inscription et de l'usage; tel est l'objet de la première partie. Bien que cette partie se rapporte spécialement aux pierres gravées, elle ne laissera pas de servir d'introduction à plusieurs autres branches des antiquités musulmanes. La seconde partie traite des personnages que les Musulmans regardent comme saints, et auxquels ils aiment à faire allusion sur leurs

monumens. Les noms de ces personnages reviennent sans cesse dans notre récit; et bien que plusieurs ne nous soient pas étrangers, comme les Musulmans les considèrent d'une autre manière que nous, il nous a paru indispensable de les faire connaître : là se termine le premier volume.

Dans le second volume, on trouve d'abord une description particulière de chaque pierre gravée; c'est l'objet de la troisième partie. La quatrième et dernière partie renferme la description des miroirs, des coupes, des armes, en un mot de tout ce qui n'est ni pierre gravée ni médaille.

Cet ouvrage ne s'adresse pas seulement aux savans et à ceux qui par état se sont voués aux études orientales; il convient également aux amateurs, aux curieux, à tous ceux qui ont dirigé leur esprit vers l'histoire des croyances, des mœurs et des usages des divers peuples de la terre (1).

La portion que nous publions maintenant se compose de deux volumes *in-8.°*, imprimés avec soin à l'Imprimerie royale, et accompagnés de dix planches. Elle paraîtra vers la fin du mois d'avril prochain. Déjà tout le premier volume est imprimé.

---

(1) Nous avons été d'autant mieux à portée d'exploiter les trésors de tout genre que renferment les manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi, que, chargé par la confiance de M. Abel-Rémusat de les mettre en ordre, nous étions obligé de les examiner un à un, et que cet examen a été pour nous une occasion presque continuelle d'étendre le cercle de nos lumières.

Cette entreprise nous occupe depuis plusieurs années, et son utilité ne doit pas être circonscrite dans l'enceinte de la Bibliothèque du Roi. Il en sera fait part au public, sous le titre de *Catalogue des manuscrits arabes, persans et turks de la Bibliothèque du Roi*. Déjà la moitié environ de l'ouvrage est achevée, et le reste se poursuit avec activité. On aura une idée de l'importance dont cette tâche est susceptible, quand on saura que l'ancien catalogue, imprimé en 1739 de notre ère, fourmille

Prix : papier ordinaire............. 18f
papier vélin................. 30.

En souscrivant, on ne s'engage que pour cette port
et l'on ne paie rien d'avance.

On souscrit à la librairie orientale de Dondey-Dupré
et fils, imprimeurs-libraires, rue Richelieu, n.o 47, et rue Sa
Louis, n.o 46.

Supplément au Mémoire de M. Quatremère *inséré dans le cahier de janvier.*

NOTE POUR LES PAGES 7 ET 8.

En y réfléchissant davantage, je crois devoir abandonn
la conjecture que j'ai émise relativement au mot *Thalat*
et reconnaître dans cette divinité celle que les Chaldéens
au rapport de Bérose (1), désignaient par le nom de Θα
λάθ, qui, comme on voit, est parfaitement identique av
la dénomination punique.

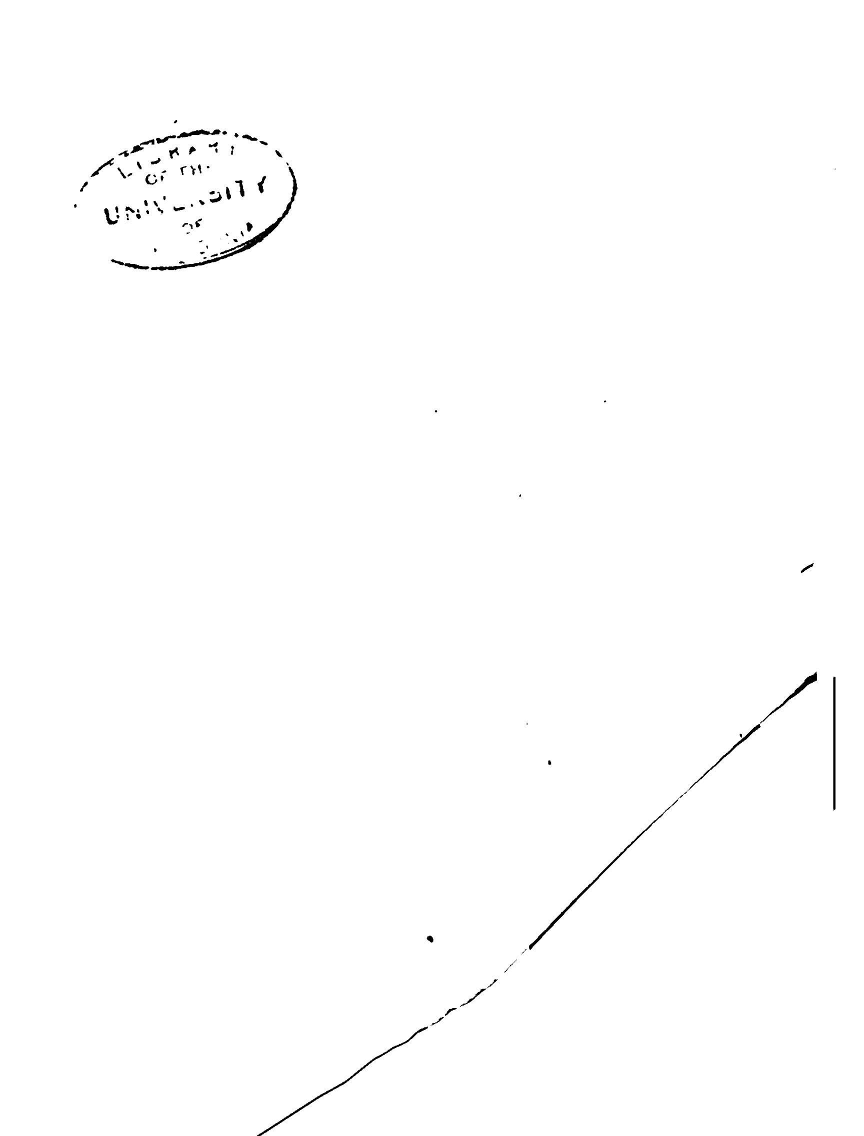
---

d'erreurs; que d'ailleurs, depuis cette époque, le nombre des vo
lumes a plus que doublé. La collection, telle qu'elle est aujour
d'hui, et en y comprenant les diverses acquisitions que nos ro
n'ont cessé de faire depuis plusieurs siècles, offre l'ensemble l
plus imposant qui existe en Europe, c'est-à-dire, dans le mond
civilisé: aussi l'ouvrage qui en présentera un tableau à-la-foi
exact et précis, ne peut manquer d'exciter l'intérêt, non seule-
ment des orientalistes de profession, mais de toutes les personnes
qui recherchent la vraie instruction. Un tel ouvrage, enrichi des
précieuses observations de M. Silvestre de Sacy et autres savans
modernes, peut devenir le centre commun de la bibliographie
orientale en Europe.

(1) Eusebii *Chronicon*, ed. Scaliger. tom. I, pag. 6; éd. armé-
nienne, tom. 1, pag. 23.

ஒ o	ஓ ô	ஔ au	
கொ	கோ	கௌ	க் k
			ங் ng
சொ	சோ	சௌ	ச் ch
ஞொ	ஞோ.	ஞௌ	ஞ் ñ
டொ	டோ	டௌ	ட் ḍ
ணொ	ணோ	ணௌ	ண் ṇ
தொ	தோ	தௌ	த் t

I



NOUVEAU
JOURNAL ASIATIQUE.

Lettre à M. le Rédacteur du Journal asiatique, *sur l'Alphabet tamoul.*

Monsieur,

Parmi les nombreux idiomes du sud de l'Inde, il en est peu qui méritent autant d'être examinés avec soin que le *tamoul,* nom sous lequel est connue en Europe la langue qui se parle dans une grande partie de la presqu'île, notamment dans les provinces du Djaghir ou territoire de Madras, d'Arcot, Salem, Coimbétore, Combaconam, Tanjaour, Tritchinapaly, Maduré, Dindigal, Tinnevély, ainsi que dans le sud du Maïssour (1). Sans rechercher ici jusqu'à quel point

(1) *Adventures of Gooroo Paramartum,* by B. Babington, Lond. 1822, *pref.* p. 1. Nous n'avons pas besoin d'avertir que nous ne considérons ici le tamoul que sous le point de vue scientifique, et non sous le rapport de l'utilité que quelques personnes en France pourraient retirer de l'étude de cette langue. On ne sait peut-être pas assez qu'elle se parle sur toute la côte de Coromandel, c'est-à-dire, dans la seule partie de l'Inde vers laquelle le commerce de Bordeaux et de Nantes dirige des expéditions que notre paix avec l'An-

elle se rapproche ou s'éloigne des dialectes qui l'avoisinent, comme le *malayâlam*, le *cannâdi* ou *carnâtaka*, le *toulouva*, le *télinga*, &c., je me contenterai aujourd'hui d'analyser son alphabet en le comparant à celui de la langue sanscrite. Ce sera le premier des articles que je consacrerai à l'examen du système grammatical de cette langue, examen auquel je soumettrai les dialectes principaux de l'Inde méridionale. Les faits nombreux que j'ai rassemblés, et que je ferai connaître ainsi successivement, mettront les philologues en état de se former une opinion sur la question suivante : Y a-t-il, dans le sud de l'Inde, un ou plusieurs idiomes qui ne soient pas dérivés du sanscrit, lequel est, depuis si long-temps, dans cette contrée, la langue de la religion et de la science? C'est là l'expression la plus générale d'un problème d'un haut intérêt historique; la suite de ces articles, en montrant combien de questions s'y rattachent, en fera, je l'espère, sentir toute l'importance.

La langue tamoule est peut-être la première à l'occasion de laquelle on se soit demandé jusqu'à quel point les idiomes populaires de l'Inde méridionale avaient du rapport avec le sanscrit. Préoccupés par l'objet

---

gleterre a rendues aussi fréquentes que lucratives. Nous possédons encore sur cette côte plusieurs comptoirs qui seraient toujours intéressans, quand ils ne serviraient que d'occasion et de but à quelques entreprises commerciales. En un mot, le tamoul est, pour le sud de la presqu'île, ce qu'est l'hindoustani pour le nord et le Décan, exclusivement soumis à la domination anglaise : c'est le seul des dialectes vulgaires dont la connaissance puisse être utilement encouragée en France.

habituel de leurs études, Carey, et après lui Wilkins, ne balancèrent pas à la déclarer, ainsi que les autres dialectes vulgaires, dérivée de la langue savante des brahmanes (1). M. Colebrooke paraît également disposé à adopter cette opinion. Dans son précieux mémoire sur le sanscrit et sur les dialectes *prâkrits*, il nous apprend qu'on les divise en deux grandes classes, dont la première s'appelle les cinq *gours*, la seconde les cinq *drâvirs* (2). Les idiomes de la première classe, qui sont en grande partie dérivés du sanscrit, occupent le nord et l'est de l'Inde. Les seconds tirent leur nom de la province de *Drâviḍa*, ou, suivant la prononciation ordinaire *Drâvira* (3), dénomination générale de la presqu'île indienne à partir du 12.e ou du 13.e degré de latitude nord. Le premier des dialectes du *Drâvir* est le tamoul, que les Européens appellent quelquefois, mais à tort, *malabar*, du nom qu'ils donnent à l'extrémité de la côte occidentale de la presqu'île (4). Nous examinerons plus tard la valeur de cette dénomination. Suivant M. Colebrooke,

---

(1) Carey, *Sungskrit Gramm. pref.* p. iv, et Wilkins, *Sanskrita Gramm. pref.* p. xj.

(2) *Asiat. Research.* t. VII, p. 226, éd. Lond. in-4.°

(3) La différence de prononciation vient du *ḍ* cérébral sanscrit, qui est autant un *r* qu'un *d*; ainsi on dit également *khadga* et *kharga*, poignard. Cette lettre a un tel rapport avec les liquides, qu'en pali elle se change en *l* cérébral.

(4) Un Brahmane instruit du *Drâvir* m'a assuré, dit M. Colebrooke, que le dialecte du Malabar, quoique confondu par les Européens avec le tamoul, en est cependant différent. Colebrooke, *Asiat. Research.* t. VII, p. 226, éd. Lond. in-4.°

les Hindous appellent le tamoul, *tâmla* ou *taṃala*, ce qui paraît venir de *tâmra* ou *Tâmraparṇî* (cuivre, et feuille de cuivre), rivière qui coule dans le sud du Maduré, une des divisions du *Drâvir* (1). Ce dialecte s'écrit avec un caractère dérivé du dévanagari; mais extrêmement corrompu, et qui cependant est employé par les brahmanes du *Drâvir* pour la transcription du sanscrit. « Enfin, termine M. Colebrooke, » après avoir examiné avec soin une grammaire et un » dictionnaire du dialecte *tâmla*, publiés, l'une par » M. Drummond à Bombay (2), l'autre, à Madras, par » les missionnaires, je crois pouvoir avancer que cette » langue renferme, outre un certain nombre de mots » sanscrits dont les uns ne sont que peu ou point

---

(1) *Tâmraparnî* est le nom sanscrit d'une rivière célèbre du Maduré, appelé en tamoul *Tirounelveli*, d'où vient la dénomination de *Tinnevéli*. Nous chercherons à déterminer la signification de ce mot, dans un prochain article, où nous examinerons quelques-unes des dénominations géographiques de la côte de Coromandel.

(2) *A Grammar of the Malabar language*, Bombay, 1799. Cette grammaire n'est pas celle du dialecte tamoul, mais bien du malabar proprement dit, tel qu'il se parle sur la côte ainsi nommée. Or comme ce dialecte, quoique identique avec le tamoul, en diffère cependant sur quelques points, notamment en ce qu'il emprunte un plus grand nombre de mots au sanscrit, ce n'est pas lui, ce nous semble, qu'il fallait choisir pour vérifier si le tamoul du Coromandel dérive ou ne dérive pas de l'idiome brahmanique. Quant au dictionnaire dont parle M. Colebrooke, c'est sans doute celui qui est indiqué dans Adelung (*Mithridates*, I, pag. 224) comme ayant été imprimé in-4.º à Madras en 1776. M. Klaproth a eu l'extrême complaisance de me prêter un exemplaire de ce rare et utile ouvrage, et j'ai pu me convaincre que c'était un dictionnaire de la langue tamoule, quoique le titre anglais porte : *a Dictionary malabar and english*.

» altérés, tandis que les autres le sont bien davan-
» tage, une beaucoup plus grande quantité de termes
» d'origine douteuse. »

On voit, par ce passage, que M. Colebrooke a été sur-tout frappé de la multiplicité des mots sanscrits qui se trouvent dans le tamoul, mais en même temps qu'il n'a pu méconnaître ceux qu'il appelle d'origine douteuse. Ce point est très-important, car il montre comment des personnes qui se sont occupées avec plus d'attention des langues populaires de l'Inde méridionale, ont pu avancer que le tamoul était fondamentalement différent du sanscrit.

Feu M. Ellis est, je crois, le premier qui ait donné quelques preuves de cette assertion : il joignait à une grande habitude de la langue sanscrite, des connaissances non moins étendues dans les dialectes vulgaires du sud, et en particulier dans le télinga et le tamoul. Dans un mémoire plein de science et de détails curieux, il établit que ni le télinga, ni le tamoul, ni aucun des idiomes qui s'en rapprochent, n'étaient dérivés du sanscrit, qu'ils formaient une famille à part, et qu'il y avait entre eux, non pas seulement ressemblance, mais encore identité (1). Après lui, M. Babington, dans la préface de sa traduction anglaise d'un conte tamoul composé par le fameux Père Beschi, exposa les mêmes vues. Le tamoul, dit-il, ne dérive d'aucune langue actuellement existante ; peut-être même a-t-il donné

(1) Ellis, *Note sur la préface de la Grammaire telougou de* Campbel, Madras, 1816, p. 1 et 23.

naissance au télinga, au malayâlam et au canara (carnâtaka), ou plutôt il descend comme eux de quelque idiome maintenant perdu et qui ne s'est conservé que partiellement dans ces différens dialectes. Les mots désignant les objets naturels, les principaux verbes sur-tout, sont tout-à-fait différens du sanscrit, et les nombreux emprunts qu'a faits le tamoul à la langue des brahmanes, lorsque les peuples du sud commencèrent à entrer en relation avec les nations plus civilisées du nord, sont tous relatifs à l'expression des idées métaphysiques et morales; encore ces mots sont-ils plus fréquens dans le dialecte populaire que dans celui des poëtes (1). Ce fait remarquable, joint à la construction de son alphabet, distingue le tamoul des autres dialectes du sud, qui ont admis beaucoup plus de sanscrit dans leurs compositions écrites que dans le langage vulgaire. Loin de là, le haut tamoul est presque pur de sanscrit, et il se sert d'un alphabet que la tradition prétend n'avoir été primitivement que de seize lettres, et qui n'a pas la moitié des caractères dévanagaris, en même temps qu'il possède quelques sons inconnus au sanscrit (2). Ces remarques de M. Babington ne sont, il est vrai, appuyées d'aucune preuve : c'est que le savant auteur auquel on les doit, ne pouvait, dans une préface, entrer dans de plus grands détails. Mais le soin avec lequel

(1) *Chen tamil,* le tamoul pur, et *Kodoun tamil,* le tamoul populaire.

(2) Babington, *Adventures of Gooroo Paramartam,* Lond. 1822, *pref.* p. 1 et sqq.

M. Babington a étudié la langue tamoule est une garantie suffisante de l'exactitude de ses assertions, et je suis heureux que mes recherches m'aient conduit au même résultat que lui.

Avant d'examiner l'alphabet auquel est consacrée cette lettre, je crois nécessaire de déterminer avec quelque exactitude la véritable orthographe du mot *tamoul*. Dans tous les ouvrages que j'ai pu consulter, il est écrit *tamil*, avec ce *l* particulier aux langues du sud de l'Inde, qui se prononce plus ordinairement *j*, et dont on peut voir la forme sous le n.° 16 de notre planche. Cette lettre étant une des consonnes finales quiescentes de l'alphabet tamoul, nous sommes ainsi certains qu'on doit dire *tamil*, et non *tamila* (1). La langue se nomme *tamil-ppâchai*, du mot sanscrit *bhâchâ*, dialecte. *Tamil*, dont les Européens ont fait *tamoul*, désigne en même temps les Hindous de la côte de Coromandel, dont les habitans se nomment au pluriel *Tamiler* et au singulier *Tamilen*. Cette dénomination, qui doit être ancienne, est depuis long-temps connue des Singhalais, qui ont eu de bonne heure des relations avec les divers peuples de la presqu'île. Ainsi le *Mahâvamsa*, ou la Chronique bouddhique de Ceylan en pali, parle des *Damila* trois siècles avant notre ère. Vers l'an 261 avant Jésus-Christ, deux Tamouls détrônèrent l'héritier du petit-fils de *Deveni-Paetissa*, célèbre dans l'histoire singhalaise, et régnèrent vingt-

(1) *Dictionn. tamoul-français*, ms. de la Bibl. du Roi, p. 75, col. 2.

deux ans. *Ayola*, Singhalais d'origine, les chassa, et, pendant dix ans, Ceylan fut gouverné par des rois nationaux. Mais l'île fut de nouveau conquise et occupée, pendant quarante-quatre ans, par le Tamoul *Eḷâra*, venu du Coromandel. Cette mention des *Damiḷa* est la plus ancienne que je trouve dans le *Mahâvamsa*, et le premier passage où elle soit consignée est au chapitre 1.er (slok. 41). Il s'agit d'un édifice religieux (*thoûpa*) qui fut élevé en l'honneur de Bouddha, et que plusieurs rois singhalais agrandirent successivement.

Parmi eux on cite *Douṭṭhagâmani*, le même que le *Gemunu* de l'histoire singhalaise, qui chassa de Ceylan le Tamoul *Eḷâra* (1).

မဒ္ဒန္တော ဒမိဠေ ရာဇာ တတ္ထဋ္ဌော ဒုဋ္ဌဂါမဏိ

Maddanto Damiḷe râdjâ tatthaṭṭho douṭṭhagâmani.

« Là vint le roi *Douṭṭhagâmani*, après avoir vaincu les » *Damiḷa* (Tamouls). »

Et plus bas, au chap. XXI, slok. 11 et 12 :

စောဠရဋ္ဌာ ဣဓာဂမ္မ ရဇ္ဇံ ဥဇုဇာတိကော
ဧဠာရော နာမ ဒမိဠော ဂဟေတွါ သေလာဘူပတိ
ဝဿာနိ စတ္တာရီသံ စ စတ္တာရိ စ အကာရယိ
ရဇ္ဇံ ဝေါဟာရသမယေ မဇ္ဈတ္တော မိတ္တာသတ္တုသု

Tchoḷaraṭṭhâ idhâgamma radjdjattam oudjoudjâtiko

(1) *Annals of orient. lit.* p. 426.

Elâro nâma Damilo gahetvâ selabhoûpati
Vassâni tchattârîsam tcha tchattâri tcha akârayi
Radjdjam ohârasamaye madjdjhatto mittasattousou (1).

« Alors un *Damila* (Tamoul), descendant d'une » famille vertueuse, nommé *Elâra*, étant venu du » royaume de *Tchola* (Coromandel), s'empara du » trône (et fut) roi des montagnes (2). Il régna pendant » quarante-quatre ans, et rendit impartialement la jus» tice à ses ennemis comme à ses amis (3). »

Ce texte, en citant le Coromandel (avec sa déno-

(1) J'ai suivi exactement l'orthographe du manuscrit pali du *Mahâvamsa* appartenant à sir Alex. Johnston. Mais je pense qu'on doit lire *madjdjhattho* avec deux *tth* cérébraux (*medio-stans*). On rencontre fréquemment dans le *Mahâvamsa, samîpattha* (*in proximo stans*), suivant l'orthographe dont nous parlons; on voit de même plus haut, *tatthattho.*

(2) Le mot *Selabhoûpati*, signifiant *maître de la terre et des montagnes*, ou (en prenant *bhoûpati* pour synonyme de *râdja*), *roi des montagnes*, est considéré dans ma traduction comme une épithète de *Elâra*, qui lui fut donnée après la conquête de Ceylan. Ce sens pourrait ressortir du rapprochement de *gahetvâ* et *selabhoûpati*. Mais il serait peut-être plus conforme à la construction rigoureuse du pali de traduire : « Alors un Tamoul nommé » *Elâra*, roi des montagnes, étant venu &c. » Pour que ce sens, qui au reste me semble le meilleur, fût démontré, il faudrait trouver le nom de *Elâra* dans les listes des rois tamouls. Ajoutons que *Selabhoûpati* pourrait bien alors signifier *roi de Salem*, pays montagneux dans le centre des *Gates* orientales, et dont le nom (*Salem*) me semble dérivé du sanscrit *Shaila*, montagne.

(3) Je traduis le pali *ohâra* comme si ce mot répondait au sanscrit *vyavahâra*. Je dois faire remarquer que le récit du *Mahâvamsa* ne s'accorde nullement avec celui du *Râdjavali*, qui dit de ce prince : *he reigned wickedly*. (*Ann. of orient. lit.* p. 410.)

mination sanscrite que nous examinerons plus tard) comme patrie de *Elâra*, ne permet aucun doute sur l'identité des *Damila* habitant ce pays, avec les *Tamiler* de nos jours. On remarquera que le nom des Tamouls est, dans le *Mahâvamsa*, écrit avec un *d*, parce que les Singhalais ont transcrit ce mot comme ils l'entendaient prononcer, et que les Hindous du Coromandel disent aussi souvent *Damil* que *Tamil*, orthographe qui, comme on sait, a été suivie par le P. Ziegenbalg dans sa *Grammatica damulica* (1). Nous verrons plus bas que leur alphabet n'a pas de *d*, et qu'ils sont obligés de donner au *t* la valeur de cette lettre. De plus, dans le singhalais *Damila*, on a fait usage du *l* propre au pali, comme à presque tous les dialectes vulgaires de l'Inde, et dont le son se rapproche de celui qu'on attribue quelquefois au n.° 15 de notre planche. C'en est assez pour montrer avec quelle fidélité ce mot a été transcrit par le rédacteur du *Mahâvamsa*. Ajoutons une circonstance faite pour prouver l'exactitude de ce précieux ouvrage; c'est que les *Damila* y sont toujours soigneusement distingués des *Malaya*, nom qui désigne les habitans de la côte du Malabar, avec lesquels les Singhalais ont eu aussi de fréquens rapports. Au reste, nous parlerons des *Malaya* du *Mahâvamsa*, lorsque nous examinerons les peuples établis dans la partie occidentale de la presqu'île indienne.

---

(1) *Grammatica damulica*, à Barth. Ziegenbalg; Halæ, 1716, in-4.°

Ces faits, que nous avons cru devoir exposer avec quelques détails, parce qu'ils sont puisés à des sources peu connues, nous paraissent contredire l'opinion du savant Colebrooke, relativement à l'orthographe du mot *tamil*, qu'il écrit *tâmla*, et qu'il dérive de *tâmra* ou *Tâmraparnî*.

Tâmla (si toutefois ce mot existe autre part que dans les listes des grammairiens indiens qui rapportent toutes les langues vulgaires au sanscrit), ne peut être, selon nous, l'altération du sanscrit *tâmra*; car ce mot, qui a passé dans le tamoul, où il est concurremment employé avec le mot *chembou*, cuivre, s'écrit, dans cette dernière langue, *tâmbiram*, suivant le système de cet idiome, qui insère un *i* entre la lettre *r* et la consonne à laquelle elle est jointe : ainsi, *Choûttiran*, S. *Shoûdra*, *mâttirai*, S *mâtrâ*, mesure, &c. Le nom sanscrit de la rivière de *Tirounelveli* (Tinnevéli), est écrit en tamoul *Tâmbiravarnî*, *eau couleur de cuivre*, orthographe que l'on trouve même dans quelques textes sanscrits, et notamment dans le *Vâyoupourâna* (1). Je pense donc que le mot *tamil* ne peut venir du sanscrit *tâmra*, et qu'il faut le regarder comme originaire du sud de l'Inde, en attendant qu'on puisse en déterminer exactement la signification.

L'alphabet tamoul se compose de trente lettres nommées *ejouttou*, dont douze voyelles, appelées

(1) *Vâyoupourâna*, ms. de la Biblioth. du Roi, beng. n.° IX, p. 68. Ce manuscrit étant mal écrit, on peut également lire *Tâmravartî* ou *Tâmraparnî*.

ouyir, c'est-à-dire, ame, et dix-huit consonnes, *mey*, c'est-à-dire, corps. Les grammairiens hindous considèrent tellement les voyelles comme ce qui *anime* les consonnes, que, quand celles-ci en sont privées, ils les nomment *chettejouttou*, lettres mortes. Parmi les voyelles, cinq sont brèves, ou *kouṭṭejouttou;* cinq sont longues, *neṭṭejouttou;* deux sont diphthongues (*ai* et *ao*). Les consonnes sont divisées en trois classes: la première, dite *valliñam*, ou classe des âpres; ce sont, *ka*, n.° 1; *cha*, n.° 3; *ḍa*, n.° 5; *ta*, n.° 7; *pa*, n.° 9; *ṛa*, n.° 17: la seconde, dite *melliñam*, ou classe des douces; ce sont, *nga*, n.° 2; *ña*, n.° 4; *ṇa*, n.° 6; *na*, n.° 8; *ma*, n.° 10; *ṅa*, n.° 18: la troisième, dite *iḍaiyiñam*, ou classe des moyennes; ce sont, *ya*, n.° 11; *ra*, n.° 12; *la*, n.° 13; *va*, n.° 14; *ja*, n.° 15; *ḷa*, n.° 16. Outre ces dénominations, qui sont évidemment d'origine tamoule, et qui n'ont rien de commun avec celles du sanscrit, les grammairiens du Coromandel ajoutent à chacune des lettres le mot *kara*, pour la nommer, et disent *akara*, *ikara*, &c. Nous n'avons pas besoin de dire que cet usage est emprunté à l'alphabet des brahmanes.

Comparons maintenant avec le dévanagari les sons exprimés par chacune des lettres tamoules, et l'ordre dans lequel ces lettres sont disposées. Comme, dans l'alphabet sanscrit, les voyelles sont données d'abord et à part des consonnes; de même encore elles sont ordonnées deux à deux, la brève et la longue, ainsi: *a â*, *i î*, &c. Mais là s'arrêtent les ressemblances; car

les voyelles *ê* et *ô* sont précédées d'un *e* et d'un *o* plus bref, qui n'existe pas en dévanagari. Cette distinction de deux *e* se trouve dans d'autres idiomes du sud de l'Inde, particulièrement en malabar, en singhalais, &c. Il faut bien qu'elle soit originale dans cette contrée, car les peuples chez lesquels on la trouve n'ont pu l'emprunter au sanscrit, qui ne l'a pas (1). Quant à la combinaison des voyelles avec les consonnes, elle se fait exactement comme en sanscrit, et presque au moyen des mêmes signes, comme on peut le voir dans les syllabes *ki, kou, ke* et *ko*, et notamment dans les deux dernières, dont la formation est presque identique avec celle des mêmes syllabes en bengali.

Les consonnes, au nombre de dix-huit, ont cela de commun avec celles du sanscrit, qu'elles sont toujours accompagnées, dans la prononciation, d'un *a* bref qui ne s'écrit pas. Ce rapprochement remarquable suffirait seul pour prouver l'influence qu'a exercée l'alphabet dévanagari sur l'alphabet et le syllabaire actuel des Tamouls. Mais, d'autre part, ce dernier porte des signes non douteux d'originalité, comme on peut s'en convaincre par la comparaison des deux tableaux suivans :

---

(1) Ces deux *e* et ces deux *o* existent également en zend; mais je fais ce rapprochement sans vouloir en tirer aucune induction sur la ressemblance des idiomes qui y donnent lieu. D'ailleurs ce n'est pas avec les langues du sud de l'Inde que le zend a, selon moi, le plus de rapports; le sanscrit et le pali sont les seuls idiomes de ce pays qui puissent lui être utilement comparés.

Tamoul.				Sanscrit.				
ka	..	..	*nga*	*ka*	*kha*	*ga*	*gha*	*nga*
cha	..	..	*ña*	*tcha*	*tchha*	*dja*	*djha*	*ña*
ḍa	..	..	*ṇa*	*ṭa*	*ṭha*	*ḍa*	*ḍha*	*ṇa*
ta	..	..	*na*	*ta*	*tha*	*da*	*dha*	*na*
pa	..	..	*ma*	*pa*	*pha*	*ba*	*bha*	*ma*
ya	*ra*	*la*	*va*	*ya*	*ra*	*la*	*va*	
ja	*ḷa*	*ṛa*	*ṅa*	*sha*	*cha*	*sa*	*ha*	

On voit par-là en quoi les consonnes tamoules ressemblent au dévanagari, et en quoi elles en diffèrent.

La ressemblance est dans le classement des sons suivant la partie de l'organe qui les produit; ainsi la gutturale *ka*, avec sa nasale *nga; cha*, qui répond à la classe des palatales du dévanagari, avec sa nasale *ña*, &c.

La différence consiste en ce que le tamoul n'a ni les aspirées ni les douces du dévanagari. L'aspiration paraît même si contraire au génie de cette langue, qu'elle ne possède pas de *h*, et que, pour représenter ce son dans les mots qu'elle a empruntés au sanscrit, elle se sert d'un *k*, prononcé *g* : ainsi, *mahâ*, grand, devient *makâ*, qu'on prononce *magâ*; quant aux douces *ga, gha, da, dha*, &c., nous verrons tout-à-l'heure comment le tamoul les remplace. Un autre trait caractéristique de cet alphabet, c'est l'existence de lettres d'une nature particulière, la plupart liquides, savoir : *ja*, n.° 15; *ḷa*, n.° 16, et *ṛa*, n.° 17. Enfin l'alphabet est terminé par un *ṅa* qui paraît faire double

emploi avec le *n* dental, et qui ne se trouve pas dans le dévanagari.

Il faut maintenant déterminer la valeur et l'emploi de ces lettres, et voir comment, avec un si petit nombre de signes, le tamoul a pu transcrire les sons très-variés de l'alphabet dévanagari.

ka n.° 1 se prononce comme notre *ka*, au commencement des mots, et au milieu, lorsqu'il est doublé, ainsi :

kaṅ,	œil.	*kaḍel*,	mer.
kaṭṭou,	lien.	*kachakkiṛadou*,	laver.
kaḍai,	fin.	*kâkkiṛadou*,	garder.

ka n.° 1, seul au milieu d'un mot, se prononce *ga* (1), ainsi :

tougil,	toile.	*pagai*,	haine.
ougir,	ongle.	*pougel*,	louange.
pagel,	jour.	*vîḍougel*,	les maisons.

C'est d'après ce principe que les mots sanscrits qui ont un *ga* simple ou non aspiré au commencement ou au milieu d'un mot, sont transcrits en tamoul, ainsi :

(1) Ce passage de la forte à la douce se remarque dans d'autres idiomes vulgaires de l'Inde septentrionale, dans le *Bîkanir* entre autres, où le sanscrit *loka*, monde, se prononce *loga*; *sakala*, tout, *sagala*. Mais ce n'est pas ici le lieu de noter les rapprochemens qu'on peut établir entre tous les dialectes populaires; nous essaierons de traiter ce sujet lorsque nous en aurons examiné un plus grand nombre.

ko,	prononcez	*go*,	vache.
kerpam	....	*gerbam*,	ventre (S. *garbha*).
kirkam,	....	*girgam*,	maison (S. *griha*).
kiri,	....	*giri*,	montagne.
kacham,	....	*gacham*,	éléphant (S. *gadja*).
kâkam,	....	*kâgam*,	corbeau (S. *kâka*).
kîtam,	....	*gîdam*,	chant (S. *gîta*).
kantam,	....	*gandam*,	odeur (S. *gandha*).

En résumé, le caractère *ka* représente à lui seul deux sons, dont l'un n'est que l'adoucissement de l'autre, *ka* et *ga*.

nga n.° 2 est la nasale des gutturales. Elle n'a d'autre emploi que de précéder cette lettre au milieu des mots; elle n'est jamais initiale, et est destinée seulement à représenter la nasale lorsqu'elle tombe sur une gutturale. Je ne crois pas que cette lettre soit originairement propre au tamoul. L'idée de représenter cette nuance du son *n*, ne peut appartenir qu'à un alphabet très-perfectionné, comme le dévanagari.

cha n.° 3 représente la sifflante *sa*, plus souvent *cha*, et quelquefois *ja*; il ne paraît pas que le son en soit bien arrêté, et il varie suivant les localités. Aussi ne doit-on pas prendre dans un sens rigoureux la prononciation de la liste suivante :

chêri,	village.	*chembou*,	cuivre.
chem,	rouge.	*châyel*,	figure.
chôlai,	verger.	*chori*,	démangeaison.
chârel,	colline.	*chetti*,	marchand.
chirkou,	aile.	*chakkiliyen*,	cordonnier.
chouji,	tourbillon.	*chembirân*,	prince.

cha n.° 3, doublé au milieu d'un mot, se prononce *tcha*, ainsi :

poudouchcheri, le nouveau village,

doit se prononcer :

poudoutcheri, *Pondichéri*.

cha n.° 3, dans les mots que le tamoul a empruntés au sanscrit, remplace la classe des palatales et celle des sifflantes, c'est-à-dire, sept lettres de l'alphabet dévanagari ; ainsi :

chakkaram,	roue	(S. *tchakra*).
chandiren,	lune	(S. *tchandra*).
charoumam,	peau	(S. *tcharman*).
sadour,	quatre	(S. *tchatour*).
chodi,	splendeur	(S. *djyotis*).
chalam,	eau	(S. *djala*).
cheyam,	victoire	(S. *djaya*).
chankou,	conque	(S. *shankha*).
chatti,	énergie	(S. *shakti*).
Chiven,	*Shiva*	(S. *Shiva*).
satta,	sept	(S. *sapta*).
sabai,	assemblée.	(S. *sabhă*).

cha n.° 3, précédé de sa nasale correspondante *ña*, prend le son de *ja*, et *ña*, celui de *n* : ainsi *añchou*, cinq, se prononce *anjou*.

ña n.° 4 se prononce comme *gn* dans *digne*. Nous venons de voir comment le son de cette consonne était modifié lorsqu'elle se rencontrait avec *cha*. Je ne crois pas qu'elle soit d'origine tamoule, et elle me paraît, comme la nasale *nga*, empruntée à l'alphabet plus per-

fectionné du sanscrit. L'existence de ce caractère dans des mots évidemment tamouls, ne prouve rien contre cette opinion, puisqu'on peut toujours dire qu'il y a été introduit après coup, et par imitation d'un système d'orthographe qui s'est attaché à noter jusqu'aux moindres nuances du son nasal.

ḍa n.° 5 répond exactement au *ḍ* cérébral de l'alphabet dévanagari. La prononciation de cette lettre, d'un usage général dans les langues du sud de l'Inde, ne peut pas se décrire; elle tient du *d* et du *r*. *ḍa*, qui en tamoul est rare au commencement d'un mot, tandis qu'il est fréquemment médial, vaut, quand il est seul, *ḍa*, quand il est doublé, *ṭṭa*. Ce qui montre que la prononciation de cette lettre comme initiale n'est pas très-facile, c'est qu'on peut faire précéder les mots qu'elle commence, d'un *i*, accompagné ordinairement de la sémi-voyelle *y* (*yi*).

kâḍou,	forêt.	*naḍai,*	marche.
kaḍi,	morsure.	*pâḍou,*	passion.
taḍippou,	enflure.	*paḍam,*	étendard.
tâḍi,	barbe.	*taṭṭai,*	grosse paille.
tâḍai,	visage.	*taṭṭân,*	orfévre.
touḍai,	cuisse.	*neṭṭou,*	long.
toḍer,	chaîne.	*paṭṭi,*	village.
nâḍou,	pays.	*poûṭṭou,*	clef.
naḍou,	milieu.	*koûṭṭou,*	société.

ḍa n.° 5, dans les mots que le tamoul a empruntés au sanscrit, remplace toutes les cérébrales, douces ou fortes; ainsi :

nâḍagam,	pièce de théâtre	(S. *nâṭaka*).
diṭṭi,	vue	(S. *drichṭi*).

ṇa n.° 6 est la nasale de la lettre précédente. Elle n'est jamais initiale; on ne la trouve qu'au milieu et à la fin des mots; elle précède toujours le *ḍ* cérébral n.° 5, et répond exactement au premier *ṇ* de l'alphabet dévanagari; ainsi :

maṇḍalam, région. *Pâṇḍaver,* les fils de *Pâṇḍou.*

ta n.° 7 est soumis aux changemens que nous avons remarqués sur *ka;* ainsi, simple au commencement d'un mot et doublé au milieu, il se prononce *ta;* ex.:

tagappen,	père.	*terou,*	rue.
tambirân,	Dieu (1).	*tâṛou,*	grappe.

(1) Le mot *Tambirân, Dieu,* qui s'écrit aussi *Tambourân,* signifie en même temps *roi, prince.* Il est depuis long-temps connu en Europe, mais sous la forme altérée que lui ont donnée les Portugais : c'est le *Zamorin* de Calicut, un des princes établis par *Chéran Peroumân,* le dernier roi du Malabar, après le partage de son empire. *Tambirân,* dont on n'a pas, que je sache, proposé d'explication, offre une grande analogie avec le nom de *Nambouri* donné aux brahmanes indigènes du Malabar, et dont quelques personnes ont cherché, mais selon moi sans succès, le véritable sens. M. Duncan, dans un mémoire historique sur la côte du Malabar (*Asiat. Res.* t. V, p. 29), donne une explication qui lui a *été* suggérée par M. M'Lean. « *Nambouri,* dit-il, est une corruption de » *Nambie,* nom qui désigne les brahmanes attachés au service des » temples. Suivant d'autres autorités, ce mot dérive de *nama* et de » *poûdjâ* ou *poûdjikanna* (lisez *poûdjikkounnou*), *sacrifier,* ou accom- » plir les cérémonies religieuses. » Je crois que c'est dans le tamoul et non dans le sanscrit (dont les mots précédemment cités sont une altération) qu'il faut chercher le sens de *Nambouri.* Si l'on compare ensemble les mots suivans, *Tambouri,* ou plutôt *Tambirân, roi, Nambouri* ou *Nambirân* (que je ne trouve pas dans le dictionnaire

tây,	mère.	*têr,*	char triomphal.
tarai,	terre.	*tel,*	clair.
tirou,	félicité.	*têl,*	scorpion.
tirai,	flot.	*têñ,*	miel.
touli,	goutte.	*tamer,*	trou.

ta n.° 7, au milieu d'un mot, se prononce *da;* il en est de même lorsque cette lettre est précédée d'un *n;* ainsi :

nodi,	bourbier.	*oudavou,*	secours.
noudel,	écume.	*poudou,*	nouveau.
moundel,	promontoire.	*podou,*	chose commune.
koudirai,	cheval.	*moudel,*	principe.
adaipou,	enflure.	*moudirou,*	mûrir.

ta n.° 7, dans les mots que le tamoul a empruntés

---

ms. de la Bibl. du Roi, mais que fait supposer l'analogie de *Tambirân*), *Chembiren* ou *Chembirân, grand,* on reconnaîtra qu'ils sont composés des mots *tam, nam, chem* et *pirân,* dont le *p* se change en *b* dans la prononciation, d'après la règle indiquée plus bas sur l'article *pa* : or *pirân* existe en tamoul, où il signifie *Dieu.* Le mot *chem* veut dire *rouge, éclatant,* puis *juste,* d'où *Chembirân, Dieu juste.* Quant à *tam* et *nam,* ce sont les pronoms de la 3.e et de la 1.re personne, dont la forme propre est *tân, il, eux,* et *nân, je, nous.* L'*a* est abrégé et le *n* changé en *m* d'après une règle exposée dans la Grammaire tamoule d'Anderson. *Tambirân* peut donc signifier *leur Dieu,* et *Nambirân, notre Dieu.* Je ne saurais dire pourquoi l'une et l'autre de ces dénominations ont été appliquées aux brahmanes plutôt qu'aux princes, et réciproquement. Je veux seulement indiquer les élémens dont elles sont formées, sans prétendre en donner le sens rigoureux. *Nambouri* ne me paraît donc pas une altération de *Nambie;* le contraire me semble plus vrai. *Nambie* est, en tamoul, *Nambiyân,* et le dictionnaire ms. le traduit : « Brame peu distingué qui sert dans les temples. » Or *Nambiyân* paraît dérivé de *Nambirân* par le changement très-naturel de *r* en *y.*

au sanscrit, remplace toutes les dentales fortes ou douces, ainsi :

tânam, prononcez	*dânam*,	don.	
tinam, ...	*dinam*,	jour.	
tantam, ...	*dandam*,	dent	(S. *danta*).
tekam, ...	*degam*,	corps	(S. *deha*).
tarai, ...	*darai*,	terre	(S. *dharâ*).
tîpam, ...	*dîpam*,	lampe.	
nati, ...	*nadi*,	rivière.	(S. *nadî*).
nintai, ...	*nindai*,	mépris	(S. *nindâ*).

na n.° 8 est la nasale de la dentale *ta;* elle répond au *na* de l'alphabet dévanagari : cette lettre n'est jamais finale; ainsi :

nel,	riz.	*nâḷ*,	jour.
ney,	beurre.	*nêram*,	temps.
noûl,	fil.	*nêr*,	chose droite.
nâ,	langue.	*noulai*,	cécité.

pa n.° 9 est soumis aux changemens que nous avons remarqués sur *ka* et *ta;* ainsi, simple au commencement d'un mot et doublé au milieu, il se prononce *pa*; exemple :

peṇ,	femelle.	*pari*,	rapine.
pâl,	lait.	*paji*,	vengeance.
pallou,	dent.	*pajam*,	ancien.
pouli,	tigre.	*pel*,	beaucoup.
pirai,	lune.	*pêr*,	grand.
pirân,	Dieu.	*appen*,	père.
poullou,	herbe.	*appou*,	jeter.
poṇ,	or.	*irappen*,	mendiant.
pôr,	combat.	*ouppou*,	sel.

pa n.° 9 au milieu d'un mot se prononce *ba;* il en est de même lorsque cette lettre est précédée d'un *m;* ainsi :

vambou,	mauvais naturel.
tajoumbou,	cicatrice.
pambel,	élévation.
nambouri,	brahmane du Malabar.

pa n.° 9, dans les mots que le tamoul a empruntés au sanscrit, remplace toutes les dentales douces ou fortes; ainsi :

pali,	prononcez	*bali,*	offrande.
poutti,	....	*boutti;*	esprit (S. *bouddhi*).
payam,	....	*bayam,*	crainte (S. *bhaya*).
pâkam,	....	*bâgam,*	partie (S. *bhâga*).
pantam,	....	*bandam,*	lien (S. *bandha*).
sopanam,	....	*sobanam,*	brillant (S. *shobhana*).

ma n.° 10 est la nasale de la labiale *pa;* elle ne peut se placer devant d'autre consonne que *pa;* ex. :

malai,	montagne.	*mâr,*	poitrine.
manel,	sable.	*miji,*	prunelle.
mêdou,	lieu élevé.	*mayir,*	cheveu.
madou,	gouffre.	*mouttai,*	œuf.
men,	terre.	*moji,*	langage.
mattou,	borne.	*mêlam,*	concert.
moul,	épine.	*maram,*	arbre.
manai,	maison.	*magel,*	fils.
mey,	corps.	*mâdou,*	bœuf.
moulai,	mamelle.	*mân,*	cerf.

Les lettres *ya, ra, la, va,* répondent exactement à la classe des sémi-voyelles de l'alphabet dévanagari ; elles sont rangées dans le même ordre, ce qui est une nouvelle preuve de l'influence du sanscrit sur le classement des sons de la langue tamoule. Les lettres *ya, ra, la,* initiales, peuvent être précédées d'un *i* additionnel. On sait que dans quelques idiomes dérivés du latin, dans l'italien par exemple, beaucoup de mots sont précédes d'un *i* qui n'appartient pas au radical. Voici, au reste, quelques mots d'origine tamoule commençant par *v* :

vây,	bouche.	*vada,*	septentrional.
viji,	œil.	*vadou,*	blessure.
vâl,	épée.	*vellai,*	blancheur.
valam,	côté droit.	*vidou,*	maison.

ja n.° 15 se prononce ou *ja* ou *za,* quelquefois même *la,* comme dans *vellâja* ou *vellâla,* caste des laboureurs, *tamil,* tamoul ; enfin, suivant Anderson, qui représente cette lettre par un *r* sous-ponctué, comme le ڑ de l'hindoustani, qui répond au *d* cérébral sanscrit. La description qu'en donnent les ouvrages que j'ai consultés n'en fait pas parfaitement comprendre le son (1). Cette lettre, qui n'est jamais initiale, n'a

(1) La *Grammaire tamoule,* par un missionnaire du Carnatic, p. 4, ms. de la Biblioth. du Roi, s'exprime ainsi : « Cette lettre est » la plus difficile de cet alphabet et des plus extraordinaires ; cependant, bien prononcée, elle ne choque point l'oreille. C'est un mélange du *l* gras et du *z.* Il faut, en prononçant *l* ou même *z*, passer » du gosier, ou, ce qui est le même, élever la langue vers le gosier, » car cette lettre se prononce plus avec la racine de la langue qu'avec

point d'analogue dans l'alphabet sanscrit ; elle est donc propre au tamoul, et, comme nous le verrons plus tard, au dialecte vulgaire du Malabar ; ex. :

vaji,	chemin.	*tajai,*	feuilles.
poujoudi,	poussière.	*majai,*	pluie.
poujou,	ver.	*pijai,*	défaut.
tojou,	étable.	*vajou,*	faute.
nijel,	ombre.	*vajakkam,*	usage.

la n.° 16 est défini par la grammaire manuscrite citée sur la lettre précédente, un *l* gras. C'est une sorte de *la* cérébral qui peut répondre au double *lla* des Védas, mais qui est d'un usage beaucoup plus fréquent en tamoul et dans quelques dialectes vulgaires, qu'en sanscrit (1). Cette lettre qui, dans quelques parties de l'Inde méridionale, se confond avec la précédente *ja*, n'est jamais que médiale ou finale ; ex :

palli,	habitation.	*vali,*	vent.
vilai,	champ.	*milakou,*	poivre.
oulai,	boue.	*pillai,*	enfant.

» la pointe. » Le *Dictionnaire tamoul-français* ms. de la même Bibliothèque donne les détails suivans : « La quinzième consonne » est appelée *zakaram* ou *magâzakaram*, parce qu'elle ne diffère de » la lettre *m* que par une inflexion. Elle est *l*; mais ce *l* se pro- » nonce la langue doublée autant qu'il est possible, et en haut et en » dedans avec un son épais et barbare pour les étrangers. Cette lettre » diffère certainement de la suivante n.° 16; mais, depuis le *Marava* » et le *Maduré*, dans tout le reste de l'Inde au midi, on ne distingue » ces deux lettres ni par le son ni par l'écriture. » Sans doute par le mot *inflexion*, il faut entendre *trait* ou *queue* ; c'est, en effet, la seule différence qui distingue la forme du *ja* de celle du *ma*.

(1) Carey, *Sungskrit Gramm. pref.* init.

valai,	cercle.	*oullam*,	volonté.
koulir,	froid.	*telivou*,	transparence.
nîlam,	longueur.	*touli*,	goutte.

ra n.° 17 répond, lorsqu'il est simple, à notre double *rra;* ainsi :

arou,	fleuve.	*karouppou*,	noir.
ouram,	fumier.	*chôrou*,	riz cuit.
kouradou,	enclume.	*kouri*,	signe.
irai,	articulation.	*ourai*,	brûler.

ra n.° 17, lorsqu'il est doublé, prend le son de *tta*, particularité dont je ne puis quant à présent rendre raison ; ainsi :

kâttou,	vent.	*chouttou*,	circuit.
nâttam,	puanteur.	*chittou*,	petit.
ettam,	montée.	*ottai*,	unique.

ṅa n.° 18 répond à un *n* doublé. Cette lettre, qui n'est jamais initiale, ne se trouve pas dans l'alphabet dévanagari : mais elle paraît différer à peine du n.° 8 ; car on remarquera que si d'un côté le n.° 18 ne peut être initial, le n.° 8 ne peut être final, de sorte que ces deux caractères réunis se complètent.

Outre les lettres dont nous venons d'examiner la valeur, les Tamouls en ont emprunté au *grantham* deux autres uniquement destinées à la transcription des mots sanscrits ; ce sont les sifflantes *sa* et *cha* prononcées fortement. En résumant les sons représentés par ces divers signes, nous trouvons *k, g, ng, tch, ch, gn, t, d, n, t, d, n, p, b, m, y, r, l, v, j, l, r, ṅ,* en tout vingt-trois consonnes exprimées par dix-

huit caractères. Si nous éliminons les deux nasales *ng* et *gn*, qui sont de pures inventions des grammairiens, et le dernier *n*, qui se confond avec le *n* dental, nous trouverons dans l'alphabet tamoul vingt sons fondamentaux. Mais que nous admettions cet alphabet tel qu'il est, ou qu'en le soumettant à un examen critique nous lui fassions subir quelques retranchemens il n'en restera pas moins constant, 1.° qu'il n'a pas tous les sons du dévanagari; 2.° qu'il en a que le dévanagari ne possède pas.

Si nous passons maintenant à l'examen des signes employés par le tamoul pour représenter les sons précédemment analysés, et si nous les comparons à ceux de l'alphabet dévanagari, nous trouverons que les caractères tamouls paraissent pour la plupart empruntés à ce dernier. Mais la forme des lettres s'altère si facilement, tant de causes, sans parler du temps, la plus active de toutes, concourent à les modifier, qu'il est souvent inutile de chercher des ressemblances là où il n'en peut plus exister. D'ailleurs la différence du tamoul et du dévanagari actuel ne prouve rien dans la question qui nous occupe, puisque, ne possédant pas un alphabet sanscrit d'une date vraiment ancienne, nous ne pouvons dire jusqu'à quel point il a pu autrefois se rapprocher ou s'éloigner du tamoul.

Jusqu'à ce qu'on ait rassemblé de plus amples matériaux, on doit donc se garder de toute conclusion systématique à cet égard. Cependant on ne peut s'empêcher de remarquer l'analogie frappante que présentent certains signes tamouls avec ceux de la langue pali, dont l'al-

phabet doit maintenant trouver place dans toute discussion sur les écritures indiennes. Ce sont les lettres *ou*, *p*, *y*, *l* et *m*, qui sont à-peu-près identiques en tamoul et en pali, comme on peut s'en convaincre en comparant les planches IV et V de l'*Essai* sur cette langue avec celle qui accompagne notre lettre. Elles le sont également avec les caractères des curieuses inscriptions de *Râdjoulotchan*, si savamment expliquées par M. Wilson dans le XVe volume des *Asiatic Researches*. Seulement il faut ne pas faire acception du petit carré qui surmonte chacune de ces lettres dans ces inscriptions, et qui représente l'*a* bref dont les consonnes sont douées dans le système du dévanagari (1). La table alphabétique qui accompagne le monument de *Râdjoulotchan*, nous fournit d'autres rapprochemens non moins précieux. La voyelle *i* est identique avec *î* long en tamoul; il n'y a de différence que dans la quantité; le *k* tamoul est aussi le même que le *k* de cette table, et cette ressemblance paraît encore plus, si l'on rapproche de ces deux formes le *k* de l'écriture *grantham* dont Paulin de St Barthélemy s'est servi dans ses ouvrages. *Tch*, *gn* et *d*, en tamoul, sont

(1) Dans l'*Essai sur le pali*, on avait conjecturé que, loin d'être supprimé, l'*a* bref qui accompagne chacune des consonnes en dévanagari devait être écrit avec elles, et que la ligne perpendiculaire, dont presque toutes sont suivies, pouvait être cet *a* bref. Il fallait dire que c'est la ligne horizontale, laquelle représente le petit carré des inscriptions. Les lexicographes indiens l'appellent *mâtra*, ce qui prouve qu'ils ont bien connu la nature et la composition du caractère dévanagari. (Wilson, in *Mâtra*, et *Asiat. Res.* t. XV, p. 507.)

à très-peu de chose près, les mêmes que dans les inscriptions précédemment citées. D'un autre côté, le *ṇ* cérébral a beaucoup d'analogie avec celui du pali, qui a été trouvé identique avec la même lettre dans le dévanagari des XII.e et XIII.e siècles. En résumé, sur quatorze consonnes tamoules (car nous ne devons pas compter les quatre dernières, que ne possède pas le sanscrit), il y en a neuf (plus deux voyelles) qui ont le plus grand rapport avec les mêmes lettres dans l'alphabet dévanagari. Ajoutons que le système d'union des voyelles aux consonnes est le même dans les deux langues, et se fait presque avec les mêmes signes. C'en est assez, je pense, pour qu'on puisse avancer que le tamoul a emprunté les signes de son alphabet au dévanagari. Quant aux quatre lettres propres au tamoul, elles sont elles-mêmes dérivées de l'alphabet des brahmanes, indirectement il est vrai; mais elles ne sont en réalité que le redoublement ou la modification d'un caractère tamoul déjà emprunté au sanscrit. Ainsi *ja* est *ma* avec un signe de plus; *ḷa* n'est qu'un changement de *la*; *ṟa* paraît être le double *ra*, et le dernier *ṉ* est évidemment dérivé du *ṇ* n.° 6. Ces assertions paraîtront, je pense, prouvées aux personnes qui compareront attentivement les quatre dernières formes de notre planche avec les n.os *m, l, r, ṇ*.

Il nous reste maintenant à résumer les faits exposés dans cette analyse, et à indiquer les conclusions qu'on peut en tirer.

1.° La langue tamoule possède plus de sons que n'en peut représenter son alphabet très-borné; ainsi

elle n'a pas de signes pour les douces, et est obligée de les exprimer au moyen des fortes.

2.° L'alphabet tamoul se plie à la transcription du sanscrit, dont le syllabaire est beaucoup plus étendu, tantôt en remplaçant des caractères exprimant un son inconnu au tamoul avec le signe d'un son analogue, tantôt en employant la forte pour la douce.

3.° Le tamoul, quoique moins riche que le dévanagari, a cependant quelques sons étrangers à la langue des brahmanes.

4.° Les lettres tamoules sont rangées dans l'ordre des lettres sanscrites.

5.° Les formes des lettres tamoules sont empruntées au dévanagari, et même les lettres représentatives de sons qui ne se trouvent pas dans ce dernier alphabet, ne sont encore que le résultat de la combinaison de caractères dérivés du dévanagari.

De ces faits il résulte, selon moi, que la langue tamoule a un alphabet, je devrais plutôt dire une liste de sons, qui lui est propre, qui ne dérive pas du sanscrit, et conséquemment est antérieure à l'introduction de l'idiome sacré des brahmanes dans les pays où se parle le tamoul. La contradiction qui semble exister entre le fait de l'originalité de l'alphabet tamoul, et celui de l'identité de ses caractères avec ceux du sanscrit, n'est qu'apparente : elle prouve, il est vrai, que les Hindous du Coromandel ont emprunté la forme de leurs lettres aux brahmanes leurs maîtres, mais nullement qu'ils en ont reçu leur alphabet dans le sens le plus étendu de ce mot. Il y a plus : la langue ta-

moule devait, avant l'arrivée des Hindous du nord, être parvenue à un assez haut degré de culture, car son alphabet a résisté à l'influence que devait naturellement exercer le système plus perfectionné du dévanagari. La preuve en est dans la pauvreté du syllabaire tamoul, qui n'a pas su s'enrichir des signes nécessaires pour représenter une classe entière de consonnes, celle des douces (ga, da, &c.). L'habitude de se servir pour cet objet des fortes correspondantes, était déjà ancienne chez les Hindous du sud, puisqu'elle n'a pas cédé devant les avantages incontestables de la méthode brahmanique. Il y a donc eu, entre eux et le peuple plus éclairé qui les a conquis, une sorte de transaction dans laquelle le tamoul a été assez fort pour conserver l'originalité de son alphabet. Ce fait est d'autant plus remarquable, que plusieurs langues méridionales portent, comme nous le verrons, des traces plus nombreuses et plus profondes de l'action de la civilisation du nord. Dans les noms que les grammairiens tamouls donnent aux lettres et à leur division en voyelles et en consonnes, en brèves et en longues, la part du sanscrit est encore la moindre; et, si l'on peut dire que la connaissance de l'alphabet dévanagari a dû leur inspirer l'idée et le besoin de ces divisions, il faut, en même temps, reconnaître qu'il existait dans la langue des mots purement tamouls propres à les désigner.

Ce serait ici le lieu de rechercher de combien de caractères a dû se composer cet ancien alphabet tamoul dont l'existence vient d'être démontrée par les faits. Suivant MM. Anderson et Babington, les Hindous

disent qu'il n'avait que seize lettres; mais ces auteurs ne les nomment pas, et il est à regretter qu'ils n'aient pas éclairci ce fait : le rapprochement que M. Anderson établit entre l'alphabet tamoul et l'ancien alphabet grec, aussi composé de seize lettres, n'en eût eu que plus d'intérêt ; on eût au moins été à portée d'en apprécier la valeur. Je crois que si j'avais pu consulter un alphabet de la langue *malayâlam* ou du malabar vulgaire, je serais arrivé à quelque résultat positif sur ce point ; car comme ce dialecte est, d'après les faits que j'exposerai plus tard, radicalement le même que le tamoul, et qu'il se distingue ainsi du *grantham*, ou de la langue des livres, il a pû conserver l'alphabet primitif, sans y mêler aucune des lettres dont l'adoption des mots sanscrits eût nécessité l'emploi. Mais je n'ai pu recueillir sur cet alphabet *malayâlam* que très-peu de notions, encore sont-elles contradictoires. Paulin de S.t Barthélemy, qui reconnaît au tamoul trente lettres, dit que le malabar, ou le dialecte qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'à celui d'Ily, a deux alphabets nommés, l'un *grantham*, et l'autre *malayâlam tamoul ;* le *malayâlam* a selon lui vingt-trois caractères (1). L'auteur de l'*Alphabetum Grandonico-malabaricum,* qui nomme cette écriture l'alphabet vulgaire, par opposition au *grantham*, et l'appelle *malayân-tamouza* (ou *tamoula*, suivant qu'on prononce le *ja* tamoul, *z* ou *l*), avance que le nombre des caractères est à-peu-près le même qu'en

(1) *Voyage aux Indes*, t. II, p. 304, trad. franç.

tamoul (1). Enfin Anquetil, dans ses Notes sur le voyage de Paulin, dit que le *malayâlam* a comme le tamoul trente caractères (2). Il n'y aurait qu'un moyen de faire cesser ces incertitudes, mais il n'est pas à ma disposition. Au reste la recherche de ce qui a pu composer le fond des alphabets tamoul et malayâlam trouvera mieux sa place quand nous examinerons les écritures de la côte occidentale de l'Inde, et entre autres le curieux monument de *Chêran Peroumân*, relatif aux chrétiens de Saint-Thomas.

Les détails que je viens d'exposer paraîtront sans doute à quelques personnes bien minutieux; mais j'espère qu'ils trouveront grâce aux yeux de celles qui ne dédaignent rien de ce qui peut jeter quelque jour sur l'histoire des anciens peuples. Vous avez bien voulu, Monsieur, m'encourager à ces recherches, en me faisant entrevoir les résultats auxquels elles doivent conduire; c'est à ce titre que j'ose vous soumettre ce premier essai. La question de l'originalité des alphabets, et par suite des idiomes de l'Inde méridionale, qui, au premier coup d'œil, semble n'intéresser que le grammairien, prend, lorsqu'elle est envisagée de plus haut, une grande importance historique. Si l'existence des idiomes non dérivés du sanscrit est reconnue, il en résulte qu'il y a dans l'Inde des langues de deux espèces: d'un côté les dialectes populaires, de l'autre la langue religieuse ou le sanscrit; et comme des différences aussi

---

(1) *Alphab. grandon. malab.* Rom. 1772, p. 11.

(2) *Voyage aux Indes*, t. III, p. 400.

prononcées dans les idiomes indiquent aussi des différences de races, il en résulte avec une égale certitude qu'il y a deux peuples, des conquérans et des vaincus. Il y a bien des siècles sans doute que s'est opérée la conquête. A part quelques peuplades qui errent encore indépendantes dans les montagnes, le brahmanisme a complétement soumis les races indigènes; il leur a imposé sa croyance, sa constitution, ses usages et ses mœurs. D'un bout de l'Inde à l'autre, il a élevé des temples, bâti des villes, et fait prédominer sa langue, admirable si on la compare à celles des peuples qu'il a civilisés. Mais cette langue est restée celle de la religion et de la science; elle n'a pas descendu jusque chez les vaincus, relégués avec leurs dialectes nationaux dans les rangs inférieurs de la hiérarchie sociale. Plus le peuple soumis a été nombreux et fort, plus il a résisté avec succès à l'influence de la langue savante. Au reste, quelque puissante qu'on suppose cette influence, elle a dû toujours rencontrer un obstacle insurmontable dans la différence primitive des races, que la loi religieuse a consacrée. C'est à ce caractère particulier de la conquête brahmanique qui a, pour ainsi dire, superposé les vainqueurs aux vaincus sans qu'ils pussent jamais se confondre, que la société indienne doit d'avoir conservé, sous une apparente uniformité, tant de variété et de vie. C'est la distinction des castes qui a perpétué, à côté de la langue religieuse, des idiomes les uns très-perfectionnés, les autres presque barbares, mais qu'il faut reconnaître comme antérieurs à la conquête, qu'elle se soit accomplie par les armes, ou

par l'action irrésistible des lumières, ou peut-être par l'une et l'autre cause à-la-fois. Quand plus tard on aura montré (ce qui n'est sans doute pas impossible) la haute antiquité de cet événement, ces idiomes acquerront une nouvelle importance; on les étudiera comme des monumens précieux de l'esprit humain à des époques anciennes. Mais quel que soit le degré d'intérêt qu'ils doivent exciter, ils auront toujours le mérite d'avoir donné à la philologie le moyen de constater, au profit de l'histoire, des faits dont le souvenir même avait presque entièrement péri.

Veuillez, Monsieur, &c.

EUG. BURNOUF.

Commentaire sur la Description des Pays caucasiens de Strabon, par M. KLAPROTH.

(Suite.)

TEXTE DE STRABON, liv. XI.

TOUT proche est le bourg *Patraëus*; et, de *Patraëus* au bourg *Corocondamé*, on compte 130 stades. Là finit ce qui s'appelle proprement le Bosphore Cimmérique, c'est-à-dire, le détroit qui se trouve à l'embouchure du *Palus-Mæotis*: la longueur de ce détroit s'étend, depuis le pas resserré entre l'*Achilleum* et le *Myrmecium*, jusqu'à *Coro-*

condamé et au bourg situé en face, dans le territoire des Panticapæens; de ce dernier bourg, qui se nomme *Acra*, le trajet (jusqu'à *Corocondamé*) est de 70 stades. C'est aussi jusque là que s'étend la glace, quand le froid gèle le *Palus-Mæotis* au point de le rendre praticable aux gens de pied. Du reste, tout le détroit a de bons abordages.

COMMENTAIRE.

Corocondamé était donc situé sur la côte asiatique du Bosphore, dans le voisinage du *Cap-Noir*, appelé par les Russes Мысъ черной, et par les Tatares de la Crimée قرا بورون *K'arâ bouroun*. Ce cap, qui se distingue par une cime élevée, ne porte pas de nom sur la carte de la Mer-Noire du capitaine Gauttier; mais il s'y trouve indiqué au N. O. de celui qui est appelé Cap *Kiheli*, au lieu de *Kichli*, son véritable nom, et celui du village situé dans le voisinage. Du *Cap-Noir* jusqu'au cap nommé par les Tatares et les Russes تقيل بورون *Tak'yl bouroun*, en Crimée, le Bosphore a exactement la largeur de 70 stades, que Strabon lui donne; le bourg d'*Acra* devait donc se trouver dans le voisinage de ce dernier cap, et peut-être sur le bord de l'anse nommée dans les cartes turques تقيل ليماني *Tak'yl limani*.

Le Bosphore, et une grande partie de la mer d'Azov, sont couverts de glaces dans les hivers un peu rigoureux, phénomène dont on doit attribuer la principale cause à celles que le Don charrie. Dans les hivers plus froids, des voitures chargées peuvent le traverser. La débâcle des glaces, qui commence avec le printemps, dure jusqu'au mois de mai. Strabon, en parlant (livre VII) des grands froids qu'on ressent dans le pays compris entre le Borysthène et le Palus-Mæotis, dit : « Les vases de cuivre s'y fendent par la

» congélation des liqueurs qu'ils contiennent; mais la
» force de cette congélation se fait sur-tout remarquer
» à l'embouchure du Palus-Mæotis : car on traverse sur
» des chariots l'espace de mer qui sépare la ville de
» Phanagorie de celle de Panticapée; de manière que
» ce qui est un trajet de mer, devient un chemin
» ordinaire, où il y a même de la boue........ On
» raconte que Néoptolême, général de Mithridate, vain-
» quit les barbares, pendant l'été, dans un combat
» naval, sur ce même bras de mer où, pendant l'hiver,
» il défit leur cavalerie. »

Au-dessus de *Corocondamé* se trouve un lac assez considérable, que l'on appelle, du nom de ce bourg, lac Corocondamite : il se dégorge dans la mer, à 10 stades du bourg. Au lac communique un bras de l'*Anticitès*; ainsi, le pays, dans cette partie, offre une espèce d'île renfermée entre le lac Corocondamite, le *Palus-Mæotis* et le fleuve *Anticitès*. Quelques-uns donnent à ce fleuve le nom d'*Hypanis*, comme à celui qui coule près du Borysthène (1).

En remontant le lac Corocondamite, on trouve *Phanagoria*, cité considérable; *Cepi*, *Hermonassa* et *Apaturum*, lieu consacré à Vénus. *Phanagoria* et *Cepi* sont situées dans l'île dont je viens de parler, et sur la gauche (du lac) en remontant. Les autres villes sont sur la droite, au-delà de l'*Hypanis*. Dans la *Sindicé* se trouve pareillement *Gorgippia*; mais

(1). Le Borysthène est le *Dniepr* de nos jours, et l'Hypanis le *Bug*.

à la *Sindicé* appartiennent et la résidence des rois des *Sindi*, voisine de la mer, et *Aboracé*.

Les habitans de ces lieux, obéissant tous aux maîtres du Bosphore, sont appelés *Bosporani*. La métropole des *Bosporani* d'Europe est *Panticapæum;* celle des *Bosporani* d'Asie est *Phanagoria*, que l'on appelle aussi la *ville de Phanagoras;* et cette dernière semble être l'entrepôt des marchandises apportées du *Palus-Mæotis*, comme des pays barbares situés au-dessus du *Palus;* tandis que *Panticapæum* est l'entrepôt de celles qui viennent par mer.

On voit aussi dans *Phanagoria* un superbe temple de Vénus-*Apaturienne*. L'étymologie d'un tel surnom se tire du mythe suivant lequel jadis, en cet endroit, la déesse, menacée de violences par des géans, appela Hercule à son secours, et le cacha au fond d'un antre, où elle leur promit de les recevoir, mais chacun d'eux seul et tour-à-tour; puis, à mesure qu'ils se présentèrent, elle les livra à Hercule, qui les tua successivement.

Depuis que les Russes nous ont donné des cartes et des descriptions plus détaillées des côtes de la Mer Noire, les savans qui ont écrit sur la géographie de Strabon, ont, presque tous, cru retrouver le *lac de Corocondamé* des anciens, dans le *Liman méridional du Kouban* (Южнй Кубанской Лиманъ); cependant le texte même de Strabon m'empêche de suivre leur exemple. Le passage du VII.e livre de cet auteur, que je viens de citer dans la note précédente, démontre clairement que la ville de Phanagoria était située vis-à-vis de

Panticapée, et qu'elle n'en était séparée que par un bras de mer. Dans le passage qui nous occupe actuellement, le même auteur la place sur le bord ou au moins très-près du lac de Corocondamé. Ces deux faits seraient incompatibles ensemble, si ce lac était le Liman méridional du Kouban. Il faut donc chercher un autre moyen pour concilier ce qui paraît contradictoire dans Strabon. Voici, je pense, la seule manière d'y parvenir. Le long de la côte méridionale du liman ou golfe de Taman, une chaîne de hautes collines s'étend de l'E. à l'O. jusqu'au *Cap-Noir*, sur les bords du Bosphore; ses cimes les plus élevées sont *l'Assodagh* et le *Kirkol*. Une autre chaîne de collines rocailleuses commence à l'entrée du Liman de Kizyltach, et se dirige à l'O., le long de la côte méridionale de ce Liman, et le long de celle de la mer. Entre ces deux chaînes se trouve le *Liman de Kizyltach* (1) et un terrain plat dans lequel on voit les villages de *Tchelebi*, *Zokourovskoï* et *Adji-moula*. Ce terrain porte des traces évidentes d'une formation récente; il est rempli de sources fangeuses et de buttes jetant du limon. Il est donc très-vraisemblable que,

---

(1) *Kizyl-tach* signifie *rocher rouge;* le lac ou golfe a reçu ce nom de la montagne qui le limite au sud. On y trouve, immédiatement au-dessous de la terre végétale, des lits d'un calcaire rougeâtre et entièrement coquillier. C'est à cause de cette couleur que les Tatares du voisinage appellent cette montagne *Kizyl-tach-bouroum*, ou cap des rochers rouges : *Reineggs*, qui ne peut citer un nom d'une langue asiatique sans en hasarder une étymologie absurde, prétend que les *Tcherkesses Kabardiens*, après avoir quitté la Crimée dans le VII.e siècle de l'hégire, étaient venus occuper la grande île de Taman, formée par les bras du Kouban, à son embouchure; et se trouvant ici heureux et sans souci, ils avaient donné à cette île le nom de *Kizyl tach*, qu'il traduit par *pays d'or*, ou *pierre d'or*. Tout cela est faux, et ce nom est d'origine *turko-tatare*, et non pas *tcherkesse*.

CART…

du

BOSPHO…

pour l'intelligence d…

par

M. Klaproth

1828

Gravé par Berth…



M E R

Lac de Corocondamé tel qu'il exi…

non-seulement le *Liman de Kizyl-tach*, dont la partie occidentale est encore nommée *Liman de Zokourov*, se prolongeait anciennement beaucoup plus à l'O. et occupait le terrain plat dont je viens de parler, mais qu'aussi un cours d'eau considérable, qui n'était réellement qu'un bras du Kouban, sortait de *l'Ak-tenghiz* ou *Liman de Temrouk*, coulait au N. des lieux où l'on voit actuellement les villages du *Kutchuk Obla, Buyuk Obla*, et *Olych*, et se jetait dans le Liman de Kizyl-tach. Ce bras du Kouban serait donc le même que l'*Oukroukh* (Οὐκρούχ) de Constantin Porphyrogénète, éloigné seulement de 18 à 20 milles de *Tamatarkha*, ville située sur les bords du Bosphore. L'Oukroukh coulait au S. de l'île d'*Atekh* (Ἀτέχ), la même sur laquelle sont situées la ville actuelle de Taman ou Tmoutarakan et la forteresse de Phanagoria. Elle est appelée, de nos jours, *Ada*, ou l'*île*, par les nomades turco-tatares qui l'occupent. Le nom de l'*Oukroukh* même paraît s'être conservé dans celui de la partie occidentale du golfe de Kizyl-tach, appelée encore aujourd'hui *Zokourovskoï Liman*, ou plutôt Ca-Окуровской Лиманъ, golfe au-delà de l'*Oukrov*. Le Liman de Kizyl-tach, beaucoup plus étendu du temps de Strabon qu'il ne l'est à présent, a sans doute été, pendant une longue suite de siècles, rempli en partie par le limon que charriait le bras du Kouban qui s'y jetait; et ce bras même, ainsi que l'embouchure du lac dans la mer, près de Corocondamé, ont été obstrués par le limon, ou par une autre cause physique et semblable à celle qui a bouché le Liman de Temrouk et autres.

En effet, si l'on suppose que le Liman du Kizyl-tach était, du temps de Strabon, beaucoup plus étendu à l'O. et au N., toutes les difficultés relatives à la position de *Phanagoria* et de *Cepi* disparaissent. On peut alors placer la première de ces deux villes un peu au S. E. du Taman actuel, et sur les hauteurs qui avoisinent le mont *Kirkol*; de sorte qu'elle aurait eu au

N. le golfe de Taman, et au S. le lac de Corocondamé. Rien n'empêche aussi, en admettant cette conjecture probable, que les ruines qu'on découvre près de la maison de poste de *Sienna*, située sur le bord méridional de la partie orientale du golfe de Taman, et décrites par le célèbre voyageur anglais E. D. Clarke, ne soient des restes de *Cepi*. Clarke, après avoir donné des détails curieux sur ces antiquités, ajoute : « L'emplacement actuel de Sienna paraît correspondre très-exactement avec le *Cepi* de Strabon et le *Cæpe Milesiorum* de Pline. Les sépultures milésiennes se rencontrent si fréquemment ici, que l'on pourrait se prévaloir de leur nombre pour appuyer l'opinion que nous venons d'énoncer. » L'emplacement de Sienna n'était, en effet, séparé du lac de Corocondamé que par la première chaîne de collines de laquelle j'ai parlé plus haut.

L'*Oukroukh* de Constantin Porphyrogénète, ou le bras du Kouban qui sortait de *l'Ak-tenghiz* et se jetait dans le *Liman de Kizyl-tach*, est le fleuve que Strabon et Hérodote appellent *Hypanis*. Il est évident que c'est le même nom que celui de قوبان *Kouban*, qu'on prononce ordinairement *Khouban*, et souvent *Kouman*; les Italiens du moyen âge en avaient fait *Kopa*. Vibius Sequester pose ce fleuve comme limite entre l'Europe et l'Asie, en disant : *Hypanis Scythicæ, qui, ut ait Gallus,*

Uno tellures dividit amne duas :

Asiam enim ab Europâ separat. Plus tard on a donné à l'Hypanis, le nom de *Mæotis*; car *Iulius Honorius*, et le cosmographe désigné à tort sous le nom d'*Æthicus*, qui connaissent bien le Tanaïs sous son nom, parlent cependant de l'*Hypanis* sous celui de *Mæotis*, et semblent avoir puisé leurs renseignemens dans la même source. Le premier dit : *Fluvius Mæotæ nascitur de monte Hypanis ; influit in mare Mæotis ; currit millia CCIII.*

On lit dans la Cosmographie d'Æthicus le passage suivant: *Fluvius Mæotis nascitur de monte Spano; influit in mare Maotis; currit millia CCIV.* Ce *Mæotis* ne peut être une des rivières qui se jettent dans la mer d'Azov, entre l'embouchure du Don et celle du Kouban, puisque celles-ci viennent toutes de la steppe, et non d'une montagne. Au surplus, le nom du mont *Hypanis* ou *Spanus* paraît avoir été confondu avec *Hypanis*, nom de rivière. Ptolémée appelle le Kouban *Vardanus* (Οὐαρδάνος), et je crois que c'est la dénomination que les peuples de la famille *mæoto-alane*, qui habitaient sur sa rive septentrionale et à son embouchure, donnaient à ce fleuve. J'ai démontré ailleurs l'identité des Mæotes des anciens et des Alains du moyen âge avec les Ossètes de nos jours, qui n'habitent actuellement que les hautes montagnes de la partie moyenne du Caucase; et je ne doute pas que le nom de *Vardanus* ne soit le mot ossète *Var-don* (rivière de la pluie), avec une terminaison grecque. *Var* signifiait, chez les Ossètes, pluie, et *don*, eau, rivière; aussi tous les noms des rivières qui coulent dans leur pays, finissent-ils par cette syllabe.

Les villes d'*Hermonassa* et *Apaturum* se trouvaient donc au s. de l'Hypanis ou Oukroukh, apparemment entre son embouchure dans le Liman de Kizyl-tach, et le *Cap Idjilen*, à l'entrée actuelle de ce golfe (1).

Tous les ans le Kouban se couvre de glaces; la débâcle commence ordinairement dans la seconde moitié du mois de mars, et quelquefois plutôt. Vers

---

(1). D'après la tradition des Tatares qui habitent le voisinage, cette contrée n'existait pas autrefois. Le *Liman de Kizyl-tach* formait, il y a quelques siècles, un lac salé; et ce furent les Tatares de l'île d'Ada qui le joignirent au Liman méridional du Kouban, en coupant le terrain qui l'en séparait, pour rendre ses eaux plus douces.

ses embouchures, ce fleuve coule lentement, et il y est assez profond pour que des bâtimens plats et d'une médiocre grandeur puissent le remonter jusqu'à 20 et 25 lieues. Plus haut, des bancs qui se composent de limon, de sable, de troncs d'arbres et de cailloux, empêchent la navigation. Dans sa partie supérieure, le Kouban coule avec rapidité entre des rives escarpées; plus bas, et à l'époque des grandes eaux, il inonde le pays à une distance considérable. Le terrain s'y compose de collines sablonneuses et de buttes entre lesquelles sont des marées, des pêches, des terrains couverts de boue salée, des lacs salans, et des prairies basses et couvertes de roseaux. Aux embouchures du Kouban on prend tant d'esturgeons, de bélouga (*accipenser huso*), de sévriouga (*accipenser stellatus*), de sterled (*accipenser ruthenus*), de saumons et d'autres poissons, que cette pêche est un des principaux revenus des Cosaques de la Mer Noire, qui occupent actuellement la droite du fleuve et les grandes îles formées par ses bras avant leur embouchure.

Le *Liman méridional du Kouban* est actuellement séparé de la Mer Noire par une langue de terre assez large au milieu, mais très-étroite à ses deux extrémités. Elle commence à sept verst au N. d'Anapa, et s'étend vers le N. O. jusqu'au *Bougas*, ou l'entrée du golfe. Les Turcs y ont construit un corps de garde fortifié, et les Russes en ont un aussi sur la pointe opposée. Cette langue de terre est extrêmement basse, et évidemment d'une origine très-récente. Elle a été vraisemblablement produite par les attérissemens du Kouban, qui porte son limon jusque dans la partie inférieure du Bosphore, dont le lit, du côté de l'Asie, se compose de sable et de vase. Du temps de Constantin Porphyrogénète, c'est-à-dire, au milieu du Xe siècle, il y avait déjà une grande île et plusieurs petites dans la partie de la Mer Noire, qui forme actuellement le

Liman de Kizyl-tach. Ces îles étaient habitées par des *Zykhi* qui y cultivaient la terre. C'est sans doute de la réunion subséquente de ces îles, que s'est formée la langue de terre par laquelle le Liman du Kouban est, de nos jours, séparé de la mer. Il est très vraisemblable que cette langue n'existait pas du temps de Strabon, et que ce Liman faisait alors partie de la Mer Noire. Ainsi il faut chercher *Gorgippia*, de même que la *résidence des Rois des Sindi*, voisine de la mer, et *Aboracé*, non sur la côte actuelle de cette mer, mais dans l'intérieur du Liman du Kouban.

Strabon place cette résidence, qu'il appelle plus bas *le port et la cité des Sindi*, à 180 stades de Corocondamé, et au s. de l'Hypanis (ou Oukroukh); ainsi elle devait se trouver à l'E. du *Cap Indjilen*, dans le voisinage du village d'*Ochoumchouk*; où il n'y a actuellement qu'une anse ouverte. *Gorgippia* était probablement située dans l'intérieur des terres, à 500 stades de Phanagoria, distance occupée par les Aspurgiens.

La conjecture d'un célèbre géographe allemand, qui a cru découvrir une colonie indienne dans la nation des *Sindi*, me paraît tout-à-fait inadmissible, et je pense que mon savant ami l'a abandonnée depuis long-temps.

L'*Apaturum* de Strabon, lieu consacré à Aphrodite, était un bourg situé sur un petit golfe. Ce lieu ne peut donc pas être le même dont *la Motraye* décrit les ruines, situées à 5 journées et demie de marche à l'E. de Temrouk, et dispersées dans l'espace d'un mille anglais et demi de circonférence, parmi lesquelles on reconnaissait les vestiges d'un temple de Vénus. Parmi les nombreuses sculptures élégantes dont ces restes sont encore ornés, le voyageur anglais retrouva des figures de Vénus, de Mars, de Neptune, de Vulcain, de Cupidon. Une épigraphe mutilée, et gravée en caractères fort anciens, offrait encore nettement les lettres ΘΕ. . . . ΑΠΑΤΟΡΟ. . . . . La *Vénus apaturienne* peut avoir

eu des temples dans plusieurs endroits situés dans le voisinage du Bosphore et de l'Hypanis, comme nous le voyons par le passage même de Strabon que nous avons devant les yeux; car il nous apprend que cette déesse avait un superbe temple à Phanagoria. De nos jours, on a découvert dans l'île de Taman, un monument lapidaire qui porte l'inscription ΑΦΡΟΔΙΤΗΙ ΑΠΑΤΟΥΡΙΑΔΙ. Ce monument, et d'autres trouvés en même temps, se rapportent au siècle de Philippe et d'Alexandre, époque à laquelle le culte des divinités grecques était reçu dans le Bosphore.

Les *Sindi* sont eux-mêmes des peuples Mæotes, comme les *Dandarii*, les *Toreatæ*, les *Agri*, les *Arrechi*, et encore les *Tarpetes*, les *Obidiaceni*, les *Sittaceni*, les *Dosci*, et beaucoup d'autres. Tels sont aussi les *Aspurgiani*, lesquels habitent entre *Phanagoria* et *Gorgippia*, (sur une distance de) 580 stades. Le roi Polémon, sous le masque de l'amitié, essaya de les surprendre; mais, n'ayant pu cacher son projet, et se trouvant prévenu, il tomba dans leurs mains et perdit la vie.

En général, les Mæotes asiatiques ont habituellement dépendu, les uns du possesseur de l'entrepôt commercial établi sur le *Tanaïs*, les autres du prince des *Bosporani*; mais, en certains temps, ils ont changé de maîtres. On a vu plusieurs rois du Bosphore, et particulièrement les trois derniers, Pharnace, Asandre et Polémon, dominer tout le pays jusqu'au *Tanaïs*. L'histoire rapporte que Pharnace, ayant fait nettoyer un ancien canal, s'en servit pour

dériver les eaux de l'*Hypanis* sur le territoire des *Dandari*, et l'inonder tout entier.

Après la *Sindicé* et *Gorgippia*, le long de la mer, habitent les *Achæi*, les *Zygi* et les *Heniochi*, sur une côte destituée presque entièrement de ports et montagneuse, qui fait partie du Caucase.

Tous ces peuples sont adonnés à la piraterie; ils l'exercent sur de petits bâtimens faits de planches minces, étroits, légers, portant d'ordinaire jusqu'à vingt-cinq hommes, et, parfois, mais rarement, jusqu'à trente : les Grecs appellent ces bâtimens, *camaræ*. Ce fut, dit-on, lors de l'expédition de Jason, que des *Achæi-Phthiotæ*, venus à la suite de ce héros, s'établirent sur cette partie de la côte, qui reçut d'eux la dénomination d'*Achæa*; comme aussi quelques Lacédémoniens, commandés par Amphistratus et Rhécas, cochers (en grec *heniochi*) des Dioscures, se fixèrent dans une autre partie, qui, pour cela même, prit le nom d'*Heniochia*. Ces peuples, je le répète, arment des flottes considérables de *camaræ*: maîtres de la mer, ils s'emparent des vaisseaux marchands, pillent les côtes et les villes; souvent les *Bosporani* eux-mêmes, aidant leur brigandage et leur ouvrant des ports, favorisent l'exposition et la vente de leurs prises. De retour en leur pays, où les navires n'ont point d'abris, ils portent à dos les *camaræ* dans les bois dans lesquels ils habitent, et dont ils labourent le terrain inégal; et ils reportent ces bâtimens au rivage, quand la saison propre à naviguer est arrivée. Ils en usent de même sur les terres étrangères. Ils

s'y assurent des endroits marécageux, afin d'y retirer les *camaræ;* puis ils en sortent le jour comme la nuit, pour faire des esclaves. Mais quand ils ont fait du butin, ils se prêtent facilement au rachat, et indiquent auparavant l'endroit où les captifs ont été transportés. Ce n'est que dans les pays régis par des princes, que les offensés pourraient trouver quelque appui dans les magistrats; car souvent ils se font une guerre réciproque, et s'emparent respectivement des *camaræ* de leur ennemi, ainsi que des équipages. Dans les cantons soumis aux Romains, un voyageur a peu de ressource; les magistrats y sont trop négligens.

Les peuplades Mæotes qui du temps de Strabon habitaient cette partie de la côte de la Mer Noire, ont disparu, et ont fait place à des tribus d'origine tcherkesse et abazé. Ces derniers ont conservé le goût de leurs prédécesseurs pour la piraterie : ils ont des bateaux longs, dans lesquels vingt-quatre rameurs sont assez à l'aise; mais comme, à présent, ils s'éloignent peu de la côte et ne sortent d'ordinaire que par un beau temps, ils ne font plus, comme les anciens, usage du petit toit incliné pour se mettre à l'abri des vagues dans les tempêtes violentes. De nos jours, comme du temps de Strabon, ils portent ces bateaux dans l'intérieur des terres, et les cachent dans les forêts, sitôt qu'un bâtiment de guerre s'approche pour les punir de leurs déprédations. Ces bateaux s'appellent *akhbah* en langue abaze, *kaf* ou *kouafa* en tcherkesse, et *ghémeh* en turc-nogay.

Telle est donc la vie de ces différentes nations : elles sont gouvernées par des officiers qui portent le nom de *septouches* (porte-sceptres), et qui obéissent

eux-mêmes à des tyrans ou à des rois. Les *Heniochi* formaient quatre royaumes, lorsque Mithridate Eupator, forcé de quitter ses états héréditaires et de se retirer sur le Bosphore, traversa leur pays. Il avait bien compté n'y pas trouver d'obstacles; mais n'espérant pas qu'il en serait de même chez les *Zigy*, vu leur férocité et la difficulté des lieux, il longea, sur mer, la côte (de leur territoire), non sans peine, non sans être même obligé souvent de prendre le large, jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez les *Achæi*. Accueilli par ceux-ci, il put achever (par terre) sa route, qui, depuis le Phase, ne fut guère au dessous de 4000 stades.

A partir de *Corocondamé*, la navigation se dirige au levant.

Au bout de 180 stades, on trouve le port et la cité Sindique.

400 stades plus loin se voit un lieu appelé *Bata*. C'est un bourg et un port situés à l'endroit de cette côte (septentrionale du Pont-Euxin), auquel paraît répondre, en face et directement, sur la côte méridionale, la ville de *Sinopé*; comme, au *Criumetopon*, ainsi que nous l'avons dit, répond le cap *Carambis*.

Après *Bata*, Artémidore place la côte des *Cercetæ*, garnie de ports et de bourgs dans l'espace de 800 stades; ensuite celle des *Achæi*, longue de 500 stades; puis celle des *Heniochi*, dont l'étendue est de 1000 stades; et enfin *Pityûs* le grand, d'où, jusqu'à *Dioscurias*, il compte 360 stades. Mais les historiens des guerres de Mithridate, lesquels méritent plus de foi, placent

qui est la résidence d'un pacha à trois queues. En 1807, les Russes prirent cette ville sans coup férir, et firent sauter les fortifications. Les habitans sont des Turcs, des Grecs et des Arméniens qui vivent du commerce avec les peuples des montagnes; ils exportent principalement les prisonniers que ces derniers font dans leurs courses en Géorgie et sur le territoire russe.

Entre *Bata* et *Pityûs*, vivaient, selon le récit d'Artémidore, trois peuplades différentes qui se suivaient du N. O. au S. E: 1.° les *Cercetæ*, ou *Tcherkesses* de nos jours, occupaient une étendue de 800 stades de Strabon, ou effectivement de 640; ils habitaient donc la côte entre Anapa et la baie de *Pchiat*; 2.° les *Achæi*, ou *Abazes* actuels, dont les habitations s'étendaient à 500 stades, c'est à dire 400, ou depuis *Pchiat* jusqu'au S. E. de la baie de *Vardan*; 3.° les *Heniochi*, vraisemblablement d'origine géorgienne, qui occupaient 1000 stades ou plutôt 800, et toute la côte entre *Vardan* et *Pityûs*. Scylax fait suivre ces nations dans le même ordre qu'Artémidore. Sélon ce géographe, les *Sinti* ou *Sindiens* possédaient le pays dans lequel étaient situées les colonies grecques de Phanagoria, de Cepi, du port de Sindica et de Patus, c'est-à-dire, Bata. Après eux venaient les *Cercetæ*, dans le pays desquels était la ville grecque de *Torikos*, avec un port; puis, les *Achæi*, qui étaient de même origine que les *Cercetæ*; après les *Achæi*, on trouvait les *Heniochi*.

Ces notions paraissent effectivement en contradiction avec les détails que donnent les auteurs qui ont décrit les guerres de Mithridate; ceux-ci font marcher d'abord ce prince célèbre par le pays des *Heniochi*, puis arriver dans celui des *Zygi*, le même que les Tcherkesses ou *Cercetæ*, qui étaient ses ennemis, et enfin ils le conduisent chez les *Achæi*, desquels il n'avait rien à craindre. Il paraît cependant que Strabon et Scylax ont eu raison de les contredire. On voit aussi

que Pline place également les *Achæi* au s. des *Cercetæ*, quoique sa description de cette côte du Pont-Euxin soit assez confuse. Ptolémée, au contraire, adopte le sentiment des historiens de Mithridate, et place les *Cercetæ* entre les *Achæi* et les *Heniochi*.

Il faut avouer cependant que le sentiment d'Artémidore paraît le mieux fondé, parce qu'il correspond avec l'état des choses tel qu'il existe encore de nos jours; car, après les *Mingréliens*, viennent au N. O. les *Abkhas* ou *Kouch'kasib Abazes*, et puis les *peuplades tcherkèsses*, jusqu'au Kouban.

(*La suite à un prochain numéro.*)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Livres élémentaires publiés par les Anglais à Calcutta.

PARMI les nombreuses sociétés, plus ou moins inutiles, formées par les Anglais dans l'Inde pour y répandre les connaissances et la civilisation de l'Europe, une des plus actives est la *Calcutta school-book Society*. Son but principal est de publier des livres élémentaires à l'usage des écoles des natifs du pays : ce but, qui paraît louable en lui-même, présente de graves inconvéniens dans la pratique, et laisse beaucoup à dire sur le motif et les résultats de l'entreprise. On veut instruire les Hindous de nos sciences, et leur inculquer la manière de voir de nous autres Européens, sans refléchir sur les conséquences inévitables de ces efforts. Cette nouvelle civilisation détruira chez les Hindous les liens qui les attachent à leur pays, à leurs compatriotes et à leurs co-religionnaires; il semble que l'on

ne s'aperçoit pas qu'un pareil changement rendrait ceux qui l'adoptent étrangers à leur famille et, ce qui est pire dans l'Inde, à leur caste. Ils ne seront plus Hindous, sans être devenus Européens : sans lois, sans patrie, sans familles, ils se trouveront dans la plus déplorable situation.

Il existe dans le monde quatre grandes espèces de civilisation,,bien différentes entre elles: celle de l'Europe, basée sur les principes de la morale chrétienne et les traditions de l'antiquité classique; l'indienne, qui est entièrement religieuse et métaphysique; celle de la Chine, fondée uniquement sur la politique; enfin, la plus moderne et la moins recommandable, la mahométane, qui repose sur une croyance bizarre, admettant le sombre principe du fatalisme, destructeur de toute société humaine, lorsque ses sectateurs en sont réellement convaincus. Ces quatre espèces de civilisation ne peuvent se confondre; elles se détruiraient mutuellement, si l'on voulait les mêler ensemble. Celle qui serait la plus forte dans un pays où une autre voudrait s'introduire, finirait par l'emporter sur celle-ci, comme on l'a vu en Chine, où une branche de la civilisation indienne, le bouddhisme, s'est introduit peu de temps après notre ère; ou comme dans l'Inde, quand ce pays fut envahi par une poignée de mahométans, dont la croyance et les institutions furent bientôt neutralisées par celles des vaincus, qui forment une masse trop nombreuse, trop homogène, pour être facilement dominée ou altérée par une influence étrangère.

Les Anglais, qui prétendent donner aux Hindous les allures européennes, ne voient pas que, par ce zèle mal entendu, ils préparent deux événemens qui ne manqueront pas de leur devenir funestes. L'un est la formation d'une nouvelle puissance, qui parviendra, avec le temps, à les chasser de l'Inde; l'autre est la haine des indigènes, qu'ils doivent naturellement exciter à un très-haut degré, en sapant ouvertement leur croyance et leurs institutions anciennes. Heureusement pour la compagnie des Indes,

les instrumens dont on se sert pour introduire la civilisation européenne parmi les Hindous ne sont pas assez bien choisis, pour que cette entreprise s'accomplisse de sitôt. Les missionnaires qui se rendent aux bords du Gange ne sont pas tous des apôtres doués d'une vertu austère et d'une éloquence irrésistible, et les instituteurs destinés à répandre les lumières et les sciences dans ces contrées lointaines ne paraissent pas réunir toutes les qualités qui semblent nécessaires pour faire réussir une si grande entreprise. On en trouve des preuves évidentes dans les livres élementaires publiés par la Société de Calcutta. Il nous est tombé entre les mains un *Abrégé de géographie,* en hindoustani, imprimé en 1824. C'est en ce genre une des productions les plus médiocres que l'on puisse voir; et cependant, en Europe, nous ne sommes pas gâtés par les ouvrages de ce genre.

Ce livret est intitulé خلاصہ علم ارض کا ھندوستانی زبان میں کلکتی سکول بک سوسیئیٹی کی لیئے چھپایا گیا *Abrégé de géographie en langue hindoustani, imprimé par la Société de livres d'école de Calcutta.* La première chose qui doit frapper dans ce titre, c'est qu'on y a simplement transcrit en caractères arabes l'expression anglaise de *Calcutta school-book Society,* au lieu de la traduire en hindi, ce qui aurait été très-facile. Ce petit ouvrage, par demandes et par réponses, n'est précédé d'aucune introduction; et quoique le titre promette une description de toute la terre (ارض), l'auteur s'occupe exclusivement de l'Asie.

A la page 10, on lit بحر کی کیا معنی ھیں « Quelle est » la signification du mot *bahhr?* » Voici la réponse : بحر ایک جمعیت پانی کی ھی جو قاموس سی چھوٹای جیسکہ بحر عمان اور بحر عراق « *Bahhr* (la mer) est une réunion d'eaux » plus petite que l'Océan, comme la mer d'Oman et la » mer d'Irak' (ou le Golfe Persique). » Cependant on lit

derechef à la page 12 : بحر کیا هی « Qu'est-ce que c'est » que *bahhr?* » avec la réponse : بحر اُس پانی کو کهتی هین که جو ساتهه فراخ کی هو اور ایک بحر کو دوسری بحر سی ملادی جیسکه سینت جارج کا درمیان انگلنده اور ایرلینده کی هی « *Bahr* est une eau plus large (*qu'un* » تنگ دریا *ou détroit*), et qui joint une mer à l'autre, » comme le Saint-George entre l'Angleterre et l'Irlande. » On voit par cette double exposition, que l'auteur a confondu, la seconde fois, le mot arabe بحر *bahhr* avec بُهر *bohr*, qui signifie *un canal*.

A la demande, اشیاکی اقسام کیا هین « Quelles sont » les parties de l'Asie? » on est étonné de trouver à la page 20 la réponse suivante : ولایت روشیا اور ولایت تاتار شمال طرف اور ولایت تبت درمیان هین اور ولایت عرب اور ترکستان طرف مغرب کی اور هندوستان طرف دکهن کی اور ولایت برمان و چین طرف مشرق کی هین c'est-à-dire, « Le pays de Rouchia et celui des Tatars sont au nord; » le pays de Tibet est au milieu; celui des Arabes et le » Turkestân se trouvent à l'ouest, l'Hindoustân est au sud, » et le pays des Birmans et de la Chine sont à l'est. » L'auteur place donc la Russie en Asie; et d'ailleurs il ignore que les Orientaux appellent ce pays, non pas *Rouchia*, comme les Anglais, mais *Oros* اوروس. Il croit aussi que tout le milieu de l'Asie est occupé par le Tibet; et ceci paraît, en effet, être une idée fixe de ses compatriotes qui habitent l'Inde. Dans un document officiel (1) relatif aux examens des élèves du collége de Fort-William, inséré dans le journal du gouvernement de Calcutta, on

---

(1) Ce document a été reproduit par l'*Asiatic journal* de Londres, janvier 1824, pag. 84-85.

trouve le passage suivant à l'appui de cette opinion : « The » country where the *bhote* (or tibet) language is spoken, » is the only one which lies between the british domina- » tions and those of Russia; to which may be added, that » this is the current language of the whole of chinese Tar- » tary; » c'est-à-dire : *Le pays dans lequel on parle la langue* bhote (ou tibétaine), *est* le seul et unique *qui se trouve entre les possessions anglaises et celles de la Russie; on peut encore ajouter qu'il est très-probable*, ou plutôt certain, *que cet idiome est celui qui a cours dans toute la Tartarie chinoise.* Les *savans* de Calcutta ignoraient donc encore, en 1823, l'existence de la petite Boukharie, où l'on parle turk et persan, et celle de la Dzoungarie, dont la langue indigène est le kalmuk; car il faudrait passer par le Tibet et ces deux contrées, pour arriver de l'Inde à la frontière de la Sibérie. Les mêmes *savans* n'avaient également aucune notion du mongol et du mandchou ; les seuls idiomes de la Tartarie orientale!! C'est avec raison que MM. Abel-Rémusat et Klaproth ont signalé ces méprises étranges des Anglais de Calcutta, le premier dans le *Journal asiatique* de Paris (tom. IV, pag. 58), et le second dans son édition du *Voyage de M. Timkovski* (vol. I, pag. 380, et vol. I, pag 371 de la traduction anglaise). Mais ces révélations indiscrètes ont excité la bile du *Calcutta Government Gazette*; ce journal appelle à son secours le Hongrois de Koros, le seul Anglais qui sache le tibétain, et déclare, sur son autorité, que tout ce que MM. Rémusat et Klaproth ont publié sur la langue du Tibet est complètement *erroneous.*

Mais revenons à notre *School-book man*, qui appelle la Turquie *Turkestân*, sans savoir que ce nom ne convient qu'aux pays situés au-delà de la Mer Caspienne, et que l'empire du sultan de Constantinople porte, dans tout l'Orient, celui de سلطنت عثمانيه *Sulthaneti - Othmânieh.* Dans l'énumération des grandes contrées de l'Asie, le

School-book man oublie, dans l'ouest de l'Asie, la Perse, et dans l'est, le Siam, la Cochinchine, la Chine et le Japon.

A la demande, اشیا مین کون کون سرکوه هین « Quels sont les caps de l'Asie? » l'auteur donne la réponse, سرکوه کمرن کا سرکوه تیمورکا « Le cap de Comorin et celui » de Taimoura. » On voit qu'il n'a pas beaucoup de caps à citer.

Parmi les grandes îles de l'Asie (p. 26) on ne trouve ni le Japon, ni l'île de Formose, ni celle de Hai-nan. Le Caucase, célèbre dans toute l'Asie sous le nom de کوه قاف *Koh k'âf,* est nommé tantôt کرکس *Kerkes,* tantôt کاکسس *Kâkasos.*

En parlant (pag. 38) de l'école de charité fondée à Bénarès par Mahârâdjah Djoï Narâïn Ghosâl, l'auteur la désigne par le mot anglais سکول *school,* au lieu de مکتب *maktab*, ou مکتب خانه *maktab khânah*, qui est le terme commun en hindoustani; il ajoute que cette école est sous la direction du چرخ مشنری سوسایٹی *Tchorkh Michonary Sosâïty,* ce qui est également anglais: *Church-Missionary Society* (Société des missionnaires de l'Église).

Le gouvernement anglais dans l'Inde, c'est-à-dire, celui de la compagnie, est toujours nommé سرکار کمپنی *Sirkâr company* (Gouvernement de la compagnie); les dénominations d'Anglais, d'Angleterre ou britannique, ont été presque toujours soigneusement évitées. Une seule fois il est question du roi d'Angleterre بادشاه انگلستان *Badchâh Inglistân;* c'est à propos de l'île de Ceylan, qui appartient à ce monarque.

A la page 22, on trouve le tableau suivant des différens peuples et des nations de l'Asie.

1.° Le pays des *grands Tatars,* qui comprend les Tatars chinois, les Tatars indépendans et le Tibet.	پهلا ولایت تاتار عظم جس میں مشتمل هیں تاتار چین تاتار بی ضبط و تبت

2.° Le pays de *Turkestân*, contenant Natolia, Turcomaniah, Djârdjia, Kurdistân, Diarbekr, l'Irak-Arabi, le pays de Syrie, celui des Philistins ou la Terre sainte.	دوسری ولایت ترکستان جس مین مشتمل هے ناتولیا ترکانیه جارجیا کردستان دیار بکر عراق عربی ولایت سیریه ولایت فلستین یا زمین مقدس
3.° Le pays d'Irak.	تیسرا ولایت عراق
4.° La Perse.	چوتها ولایت فارس
5.° Le pays de Hind ou l'Hindoustân, qui est à l'ouest du Gange.	پانچوان ولایت هند یا هندوستان جو گنگا کی پچهم طرف هے
6.° L'Inde qui est sous la domination des Anglais.	چهٹهوان هندوستان انگریزونکی ضبط مین هے
7.° L'Inde à l'orient du Gange, qui comprend Ava, Arakan, Pegou, Malacca, Acham et la Syrie (*Châm*).	ساتوان ولایت هند جو گنگا کی پورب طرف هے جس مین مشتمل هے ولایت آوا ولایت آرکان ولایت پیگو ولایت ملاکا ولایت آشام ولایت شام
8.° L'empire de Tonkin,	آٹهوان مملکت تنکن جس

qui se compose de Tonkin, de la Cochinchine, de la Cambodje, de Laos, de Lak-tho, et de Tchi-Anpâ.	میں مشتمل ہو تنکس کوچن چین کامبودیا لاوس لاکھہو چی انپا
9.° La Chine.	نواں چین
10.° Le Japon.	دسواں جاپان

Dans son exposition, l'auteur a omis toute la Sibérie, la grande et la petite Boukharie, l'Afghanistân, la Dzoungarie, le pays des Mandchoux, la Corée et le royaume de Lieou-khieou. Il appelle la Géorgie mal-à-propos *Djârdjia*, tandis que le nom de ce pays, généralement reçu en Asie, est celui de كرجستان *Gurjistân;* il le place sous la domination des Turcs, quoiqu'il ait cessé de leur appartenir depuis cent ans environ, et qu'il soit depuis l'an 1800 une province russe. Il confond aussi (sous le n.° 3) l'Irak avec l'Arabie; ou bien, il passe cette grande péninsule sous silence. Le nom asiatique de la Syrie est شام; celui de سیریه *Siriah,* que l'auteur transcrit en lettres arabes, est absolument inconnu aux Orientaux; les Turks seuls ont adopté l'adjectif سریان *siriân,* syriaque; ils l'ont emprunté aux Grecs et aux Européens. En revanche, le géographe de Calcutta place le *Châm* (ou la Syrie) au-delà du Gange: il emploie ici cette dénomination pour le nom de *Siam;* mais ce pays est appelé en hindoustani سیم *Siam*, comme en malai; on écrit aussi سیام *Siâm.*

L'*empire de Tonkin* n'existe que dans l'imagination de l'auteur; ce qu'il appelle ainsi est la monarchie cochinchinoise, qui a soumis le Tonkin et une partie des pays mentionnés sous le n.° 8. Le Japon s'appelle, non pas جاپان *Djâpân* en hindoustani, mais جپون *Djapoun* ou جاپون *Djâpoun.*

La manie de l'auteur de désigner les pays, les villes, les montagnes et les rivières avec leurs noms européens, rend son livre tout-à-fait inutile pour les Orientaux : ceux-ci, par exemple, ne comprendront pas cette phrase : استرکان کی آبادی ولگا دریا پرھی که جو بحر کسپیان سی پچاس میل ھی « *Astrakân* est une ville peuplée sur le » fleuve *Volga*, à 50 milles de la *Mer Caspienne.* » Il aurait fallu écrire : حاجی ترخان آبادی اتل دریا پرھی که جو بحر خزر سی باره کوس ھی « *Hadji-tarkhân* est une » ville bien peuplée, sur le fleuve *Atel*, à *douze* coss de la » mer des Khazars. » Cette ville n'est en effet qu'à 23 milles anglais de la mer ; le coss équivalant à 1 mille 9/10.

L'auteur est aussi peu versé dans la géographie physique que dans la politique ; il dit p. e. (pag. 126) : هوا کاکسس اور بحر کسپیان نزدیك سرد ھی کیونکه قلا کوه کا برف سی چهپی جاتاھی « L'air, dans le voisinage du Caucase et de » la Mer Caspienne, est froid, parce que les cimes des mon- » tagnes sont couvertes de neige. » Il faut remarquer encore que la Mer Caspienne ne s'appelle pas en Asie بحر کسپیان *Bàhhr Càspian*, mais بحر خزر *Bahhr Khozar.*

C'est forfanterie pure, si, à la demande, اهل جاپان کون کون ملك کی تجارت کرتی هین « Avec quels » royaumes les Japonais font-ils le commerce ? » l'auteur répond : اهل انگلستان اور چین اور کوریان « Avec les » Anglais, les Chinois et les Coréens. » On sait parfaitement que les Japonais n'admettent pas les vaisseaux anglais dans leurs ports, et que toutes les tentatives de la compagnie des Indes pour établir des relations commerciales avec le Japon ont complétement échoué.

P. L. du Chaume.

Relazione storica dello stato civile, &c., ou Tableau historique de l'état politique des sciences et des arts chez les Indiens avant l'époque d'Alexandre; par M. l'abbé MANFREDI, ancien missionnaire apostolique au Malabar. Crémone, 1825, *in-8.°*, 64 pages.

CETTE brochure vient d'être annoncée, dans les termes les plus pompeux, par un des rédacteurs de la *Revue encyclopédique*, qui signe J. V. L. (*Voyez Revue encycloped.* décembre 1827), comme contenant sur l'Inde *les révélations les plus neuves et les plus importantes.* En voici quelques-unes; nos lecteurs jugeront de leur nouveauté. La dissertation de M. Manfredi contient, 1.° des détails sur le livre malabar *Keroulouipatti:* toutes les personnes qui s'occupent de ces matières savent, et M. J.V. L. l'apprendra sans doute avec plaisir, que cet ouvrage a été déja analysé par M. Duncan dans les *Asiatic Researches* de Calcutta, tom. V, Londres; 1799; 2.° des détails sur le vocabulaire brahmanique *AMARASINHAM!* Ici M. le rédacteur commet une erreur. *Amarasinham* (qui doit s'écrire *Amarasinhah*), n'est pas le nom du vocabulaire, mais de celui qui l'a rédigé. Ce livre se nomme *Amaracocha* ou *Trésor d'Amarasinha;* M. le rédacteur eût pu s'en convaincre, s'il eût pris la peine de lire le titre de cet ouvrage, publié, il y a déjà *vingt ans,* par le célèbre Colebrooke; il y aurait vu : *Cocha or Dictionary of the sanscrit language by AMARASINHA, with an english interpretation* by COLEBROOKE; Serampore, 1808. S'il n'avait pas un si grand dédain pour les *dissertations purement spéculatives des érudits qui ne connaissent les langues de l'Inde que par des vocabulaires,* nous l'engagerions à lire un savant article de M. Chézy, inséré dans le *Moniteur* en 1810, c'est-à-dire, il y a dix-huit ans, où il est fait mention du *Dictionnaire d'Amara;* nous prendrions même la liberté de le renvoyer à la préface du *Dictionnaire sans-*

crit anglais de Wilson, qui s'est donné la peine de réfuter les erreurs du P. Paulin de Saint-Barthélemy relativement à l'*Amaracocha*. Il verra qu'on peut puiser dans ce dictionnaire, de 1061 pages *in-fol.*, des notions plus exactes sur la langue, la religion, les usages de l'Inde ancienne, que dans les ouvrages superficiels des auteurs qui, comme Paulin, n'ont jamais su distinguer le sanskrit des dialectes populaires qui se parlent aujourd'hui dans l'Inde méridionale. Au reste, l'examen détaillé de la brochure de M. Manfredi, qui sera fait dans un prochain numéro, mettra nos lecteurs à même d'apprécier le mérite de son travail; mais nous pouvons affirmer d'avance que, s'il est permis d'émettre des doutes sur quelques-unes de ses assertions, on n'aura jamais à lui reprocher ce ton d'arrogance et de légèreté pédantesque qui décréditerait les ouvrages du *célèbre* indianiste Paulin, quand ils seraient meilleurs.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 3 mars 1828.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. Graberg de Hemso, consul général de Suède à Tripoli;
Le prince Alex. Labanoff de Rostoff;
Rey, membre du conseil général des manufactures;
Toulouzan, rédacteur de l'*Ami du bien*, à Marseille.

M. Spencer-Smith adresse à la Société sa traduction anglaise d'une ode de feu M. Bruguière de Sorsum, intitulée *le Voyageur*.

M. Huttmann, secrétaire adjoint de la Société asiatique de Londres, écrit pour remercier le Conseil de l'envoi du 1.er numéro du *Nouveau Journal asiatique*.

M. de l'Esparda écrit de Yanaon pour faire connaître à la Société qu'il va commencer ses recherches sur les divers objets mentionnés dans les instructions que le Conseil lui a précédemment adressées.

M. Bélanger, directeur du Jardin du Roi à Pondichéry, annonce l'envoi d'une statue représentant une divinité birmane, et du dictionnaire birman et anglais de Judson. Il donne en même temps des détails sur les progrès de ses recherches dans l'Inde.

M. Adam, secrétaire de la Société médicale de Calcutta, envoie le 2.e volume des Transactions de cette Société.

M. Hartmann, professeur à Casan, annonce que son diplome d'associé étranger ne lui est pas parvenu; on arrête qu'il en sera envoyé à M. Hartmann une nouvelle expédition.

On entend le rapport de la commission chargée d'examiner la nouvelle édition de l'*Hitopadesha* par M. Loiseleur des Longchamps. Les conclusions de ce rapport sont que cet ouvrage mérite d'être publié par la Société. Le Conseil renvoie le rapport et le devis approximatif des frais d'impression à la commission des fonds.

M. Reinaud fait un rapport sur le tableau des noms de S. A. R. Madame la Dauphine, écrits avec les caractères de presque tous les peuples anciens et modernes, par M. de Brière.

M. Eugène Burnouf demande que le Conseil l'autorise à faire usage des caractères dévanagaris qui appartiennent à la Société, pour l'impression d'un texte sanscrit qu'il se

propose de publier. Le Conseil accorde l'autorisation demandée.

M. Hernosant, au moment de partir pour Tiflis, demande qu'il lui soit donné des instructions relativement aux objets sur lesquels la Société desire des renseignemens.

M. Brosset lit un mémoire sur le code géorgien, manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

La Société asiatique vient de perdre un de ses membres les plus zélés, M. Littré, mort à Paris, le 20 décembre 1827, dans la soixante-troisième année de son âge.

Il servait dans la marine royale au moment de la révolution, et avait parcouru les côtes de l'Inde. Il avait rapporté de ses voyages un goût très-vif pour la littérature de ce pays, et il avait fait des progrès très-remarquables dans la connaissance et l'intelligence de la langue sanskrite. Le Journal asiatique lui est redevable d'un intéressant article sur la Chrestomathie sanskrite publiée à Munich, en 1820, par M. Othmar Frank. Il a été inséré dans ce recueil, en 1823, tom. III, p. 51-57. Nous regrettons que l'auteur n'ait pu nous faire jouir plus souvent du fruit de ses travaux. Il préparait une édition française du *Nalus*, épisode du Mahâbhârat, publié par M. Bopp.

Journal de Canton, et Nouvelles de la rebellion des Mahométans de l'Asie centrale contre le Gouvernement chinois.

Depuis le 1.er novembre 1827, il paraît à Canton un journal anglais intitulé *the Canton Register*. Il est publié tous les quinze jours, et le prix de la souscription par an est de treize *dollars*. L'éditeur, qui a gardé l'anonyme, est

M. *Wood*, un Américain des États-Unis. Nous devons à un ami de Londres la communication du n.° 2 (15 nov. 1827). C'est une feuille *in-fol.* imprimée à deux colonnes. Elle contient, entre autres notices, les nouvelles suivantes du théâtre de la guerre dans l'Asie centrale.

« Les opérations militaires dans la Tartarie occidentale, » ou le *Turkestan*, nommé communément la *petite Boukharie*, sont interrompues, et l'armée impériale est rappelée. Pendant la campagne de l'été dernier, les rebelles » mahométans ont été chassés d'*Aksou*, et au-delà de » *Kachgar* et de la frontière chinoise, qui est au nord-est » et près de cette ville. *Yarkand*, *Khotan* et d'autres places » qui, l'année passée, étaient tombées au pouvoir des rebelles, ont été reprises par les troupes de S. M. Cependant le chef des rebelles, le prétendant mahométan au » trône de la petite Boukharie, n'a pas été pris. D'après » d'autres rumeurs qui circulent parmi les Chinois à Canton, il est revenu à la charge avec un renfort de troupes » qui lui ont été fournies par le gouvernement russe à la » frontière; mais en Chine, comme ailleurs, les bruits » politiques sont souvent peu sûrs. »

Ces nouvelles s'accordent assez avec l'extrait suivant d'une lettre d'Orenbourg, sous la date du 20 juin 1827. On y lit : « D'après les nouvelles récemment arrivées de » la Chine, il paraît qu'*Aï khodjà*, ayant réussi à rassembler un parti considérable, avait poussé ses conquêtes » avec succès, et que les Chinois avaient eu le dessous » dans plusieurs engagemens avec les habitans de la petite Boukharie; mais enfin le gouvernement chinois envoya dans cette province une armée formidable, qui mit » en déroute la milice boukhare et s'empara de son artillerie. A cette occasion, *Aï khodjà*, le chef de l'insurrection, a perdu la vie, et *Koun khodjà*, son frère, s'est » réfugié chez les Kirghiz. Les quatre villes qui étaient » tombées au pouvoir des révoltés, se sont rendues aux » vainqueurs, et ceux-ci ont doublé le tribut annuel que

» paient leurs habitans. Les Chinois font courir le bruit » qu'*Aï khodjà* avait à sa suite quelques Européens. Le » commerce a repris son activité accoutumée, et déjà les » caravanes de la Boukharie s'acheminent vers les marchés » qui servent de débouchés aux produits de cette contrée. »

Quant à la dernière partie de l'article du *Canton Register*, et quant au bruit que le chef des rebelles était revenu dans la petite Boukharie, elle est conforme à ce que nous avons dit dans le second numéro du *Nouveau Journal asiatique* (pag. 147): ce n'est cependant pas de la Russie que *Koun khodja* ou *Khodja djihanghir* a reçu des renforts, mais bien du sulthan de *Badakhchan;* la Russie n'a aucune raison pour agir d'une manière hostile contre les Chinois.

Le *Canton Register* rapporte encore qu'un incendie considérable avait éclaté à Canton, le matin du 14 novembre, dans une place occupée par les ateliers des charpentiers, tout près des magasins des marchands du *Hong*. On a eu beaucoup de peine à éteindre le feu, qui a fait de grands ravages, et l'on n'est parvenu à s'en rendre maître que vers sept heures du soir. Le 16 novembre, ajoute le rédacteur, est le dernier jour des illuminations et des spectacles qu'on donne dans les rues en l'honneur du *Dieu du Feu*. Ces réjouissances ont duré un mois entier à Canton. Une troupe d'acteurs de la province de *Hou-kouang* a joué hier dans la rue de la Chine (*China street*); les pièces étaient en langue mandarine.

Les quatre dernières colonnes du *Canton Register* contiennent les prix courans des marchandises importées et exportées.

K.

Extrait d'une lettre de M. ERDMANN, *professeur à Casan, à M. le Baron* SILVESTRE DE SACY.

... « Je vous enverrai par M. Fræhn deux exemplaires de mon *Numophylacium universitatis Cæsar. Casanensis*

orientale delineavit, &c. et *Expeditio Russorum Berdaam versùs, auctore inprimis Nisamio &c.* Je vous prie d'en agréer l'un et de présenter l'autre à la Société asiatique. Il faut cependant observer que le catalogue des monnaies est devenu incomplet, parce que notre cabinet s'est depuis augmenté considérablement, non-seulement par l'achat des collections de feu M. Pothot, au prix de 7,000 roubles, et de M. Claus, pour 9,000 roubles, mais aussi parce que M. Fuchs nous a vendu le reste de la sienne. M. Fræhn, pendant son séjour à Casan, avait déjà pris connaissance du cabinet de M. Fuchs, et c'est à lui et à ses remarques que nous devons encore une partie très-considérable de ce dernier cabinet, dont l'existence me devait être inconnue par diverses raisons. Cependant toutes les monnaies tartares, et encore d'autres dont il est question dans ma description, n'étaient, comme je le vois à présent par le reste, nullement connues de M. Fræhn, M. Fuchs les ayant rassemblées après le départ de M. Fræhn. Il faut donc que je prépare une nouvelle description de tout le cabinet oriental de notre université, afin de faire connaître aux savans, avec plus d'exactitude qu'aucun autre ne pourra le faire, en quelles pièces consistent nos richesses.

» La seconde partie de *Expeditio Russorum Berdaam versùs &c.*, m'occupe à présent, et va bientôt être finie. Dans la première, j'ai donné le texte d'après le seul manuscrit que je possédais; mais maintenant, j'ai encore trouvé chez nos Tatares deux autres manuscrits et M. Fræhn m'a promis qu'il m'enverrait l'édition de Calcutta. Je serai donc plus qu'autrefois en état de critiquer mon auteur, et de donner des renseignemens plus intéressans. Après avoir fini ce travail, j'en commencerai un autre de plus longue haleine, c'est-à-dire, l'édition des *Annales du fameux Reschid Tabib*, sous le titre de جامع التواريخ. J'en ai acheté un manuscrit qui, quoique défectueux, contient cependant presque toute l'histoire des

Monghols, plus exacte qu'elle n'est notée ailleurs; et je puis vous donner l'assurance que ces Annales sont tout-à-fait autres que ne le fait croire la description que d'Herbelot, dans sa *Bibliothèque orientale*, et d'autres, nous en ont donnée.

» Nous nous empresserons de remplir vos souhaits à l'égard des traductions de grammaires et dictionnaires tatares ou monghols en langue latine, d'autant plus que nous espérons voir bientôt établi à Casan un institut oriental. M. Michel de Moussine-Pouschkine, homme aussi distingué par la noblesse de son ame que par ses connaissances, prend l'intérêt le plus vif à l'enseignement et à la culture des langues orientales; et c'est principalement par ses ordres et par ses soins que j'espère y parvenir.

Casan, 26 décembre 1827.

BIBLIOGRAPHIE.

Liste générale des ouvrages relatifs à l'Orient publiés en 1827.

NOTA. Les livres dont le lieu d'impression n'est pas indiqué, ont été imprimés à Paris, à Londres, à Calcutta ou à Leipzig.

FRANCE.

1. Haslam-Ghéraï, *sultan de Crimée*, ou *Voyages et Souvenirs du duc de Richelieu, recueillis sur des témoignages authentiques, où l'on a mêlé plusieurs fragmens des mémoires inédits de cet homme célèbre &c.*; par M. L. J. ASFELD. 1 vol. *in-12*.

2. *Mémoires de* D. JUAN VAN HALEN, *chef d'état-major*

d'une des divisions de l'armée de Mina en 1822 et 1823, accompagnés de pièces justificatives; avec portrait, une carte et des *fac-simile.* 2 vol. *in-8.°*

C'est dans le second volume que l'on trouve le récit d'une campagne faite sous les ordres du général Yermolow, en 1819 et 1820, contre les tribus du Caucase oriental, et dans laquelle servit le général espagnol.

3. *Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase et des provinces limitrophes entre la Russie et la Perse;* par M. KLAPROTH. 1 vol. *in-8.°*

4. *Vocabulaire et Grammaire de la langue géorgienne;* par M. KLAPROTH. Ouvrage publié par la société asiatique. I.re partie, contenant *le Vocabulaire géorgien-français et français-géorgien.* 1 vol. *in-8.°*

La grammaire géorgienne est sous presse.

5. *Esquisses des mœurs turques au XIX.e siècle,* ou *Scènes populaires, usages religieux, cérémonies publiques, vie intérieure, habitudes sociales, idées politiques des Mahométans, en forme de dialogues;* par Grégoire PALAIOLOGUE, né à Constantinople. 1 vol. *in-8.°*

6. *Voyage à Athènes et à Constantinople, ou Collection de portraits, vues et costumes grecs et ottomans, peints d'après nature, en 1819,* par M. DUPRÉ. 4.e et 5.e livraisons, *in-fol.*

7. *Deux années à Constantinople et en Morée* (1825-1826), ou *Esquisses historiques sur Mahmoud, le massacre des janissaires, les nouvelles troupes, Ibrahim-Pacha, &c.;* par M. C......D.......1 vol. *in-8.°* 3 livr. et 15 planches coloriées.

8. *Souvenirs de la Grèce, pendant la campagne de 1825, ou Mémoires historiques et biographiques sur Ibrahim, Kourchid, Seve, Mari et autres généraux de l'armée d'Égypte en Morée;* par H. LAUVERGNE. 2.e édition. 1 vol. *in-8.°*

9. *Voyage de la Grèce;* par M. POUQUEVILLE; avec cartes, vues et figures. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée. Tomes V et VI (et dernier). *In-8.°*

10. *Méthode pour étudier la langue grecque moderne;* par Jules DAVID, 2.° édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol. *in-8.°*

11. *Encyclopédie grecque, ou Dictionnaire géographique, historique, technologique et philosophique de la Grèce ancienne et moderne, et de la Turquie d'Europe;* par G. A. MANO, citoyen grec. (*Prospectus*).

L'ouvrage doit former 3 volumes *in-8.°*

12. *Relation d'un voyage fait en Europe et dans l'Océan atlantique, à la fin du XV.ᵉ siècle, sous le règne de Charl. VIII;* par MARTYR, évêque d'Arzendjan, *traduite de l'arménien et accompagnée du texte original;* par M. SAINT-MARTIN. Broch. *in-8.°*

Cette traduction, déjà insérée dans l'ancien *Journal asiatique*, t. IX, p. 321—373, a été tirée à part avec quelques additions. On y a joint le texte original.

13. *Voyages de* Jean STRUYS *en Russie, en Perse et aux Indes, mis dans un meilleur ordre et réduits aux faits les plus intéressans.* 2 vol. *in-18*, et deux planches.

14. *Relation des voyages de* Sidi-Aly, *nommé ordinairement* Katibi Roumi, *amiral de Soliman II; écrite en turk, traduite de l'allemand sur la version de M. de Diez*, par M. MORIS. 1 vol. *in-8.°*

Cette traduction française des voyages de Sidi-Ali, amiral du sulthan turk Soliman le Grand, a déjà été publiée dans l'ancien *Journal asiatique*, tome IX et X.

15. *Psaumes de David en hébreu, mis en lettres françaises, avec la version latine en regard;* par M. DUSSON. *In-8.°* Tome I.ᵉʳ

16. *Dictionnaire hébreu-français*; par MARCHAND-ENNERY, professeur aux écoles israélites de Nanci. (Metz). 1 vol. *in-8.°*

17. *Rituel des prières journalières, à l'usage des Israélites, traduit de l'hébreu* par J. ANSPACH; nouvelle édition, revue et corrigée. (Metz). 1 vol. *in-8.°*

Le texte hébreu est en regard.

18. *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les Oasis d'Audjélah et de Maradeh, accompagnée de cartes géographiques et topographiques et de planches représentant les monumens*; par M. PACHO. *In-4.°*, avec un atlas *in-folio*; livraisons I-IV.

19. *Histoire de l'expédition d'Égypte et de Syrie*, par M. Ader; *revue, pour les détails stratégiques*, par M. le général BEAUVAIS. 3.° édition. 1 vol. *in-8.°*

20. *Mémoires du comte* REYNIER, *général de division*: *Campagne d'Égypte*; 2.° partie. *In-8.°*

C'est l'ouvrage déjà imprimé sous le titre, *de l'Égypte après la bataille d'Héliopolis*. Paris, 1802. *In-8.°* La première partie se compose du numéro suivant.

21. *Mémoires du maréchal* BERTHIER, *prince de Neufchâtel et de Wagram, major général des armées françaises*: *Campagne d'Égypte*. 1.re partie. *In-8.°*

L'éditeur annonce, page XIX, qu'il *reproduit le récit déjà imprimé*; dans l'avertissement, page III, il dit avoir *tâché de combler la lacune* entre le récit de Berthier et celui de Reynier, et avoir joint des pièces à l'écrit de ce dernier.

22. *Grammaire wolofe*, ou *Méthode pour étudier la langue des noirs qui habitent les royaumes de* Bourba-Yolof, *de* Walo, *de* Damel, *de* Bour Sine, *de* Saloume, *de* Baole, *en Sénégambie*; *suivie d'un appendice où sont établies les particularités les plus essentielles des principales langues de l'Afrique septentrionale*; par J. DARD.

instituteur de l'école wolofe-française du Sénégal. Imprimerie royale. 1 vol. *in-8.°*

23. *La Lyre brisée, dithyrambe de* M. Agoub, traduit *en vers arabes* par le cheikh Refaah. Broch. *in-8.°*

24. *Mémorial scientifique et industriel, recueil mensuel rédigé en arabe*, et publié par M. Garcin de Tassy et M. Babinet. (Prospectus, publié en francais et en arabe).

Il n'a encore rien paru de ce recueil.

25. *Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits* par Galland. Édition mignonne. *In-32*. Tomes V-XII.

L'édition est achevée.

26. *Histoire des Croisades*, par M. Michaud; 4.e édition. *In-8.°* Tome IV.

27. *Slokaratchanavidi. Théorie du sloka ou mètre héroïque sanskrit*, par M. Chézy. Broch. *in-8.°*

28. *L'Inde française*, ou *Collection de dessins lithographiés, représentant les divinités, temples, costumes, physionomies, meubles, armes, ustensiles, &c. des peuples indous qui habitent les possessions françaises de l'Inde, et en général, la côte de Coromandel et de Malabar;* publiée par MM. Geringer et c.ie; avec un texte explicatif par M. Eugène Burnouf. Livraisons I-IV, *in-fol.*

29. *Voyage dans l'Indostan*, par M. Perrin, ancien missionnaire, 2 vol. *in-8.°*

L'ouvrage a été imprimé et publié en 1807; on a seulement changé le frontispice.

30. Ælii Antonii Nebrissensis *de Institutione grammaticæ libri quinque, ed. a Petro del Campo et Lago*, 1 vol. *in-12*. Cet ouvrage est en espagnol.

Nous plaçons ici cet ouvrage, parce que le système qui y est suivi a été adopté dans la grammaire chinoise du père *Varo*, dans les grammaires japonaises,

et dans la plupart des grammaires orientales et en d'autres langues, publiées par les missionnaires espagnols. La première édition est de *Salamanque*, 1487, *in-fol.*; le dictionnaire du même auteur a paru dans la même ville, en 1492, *in-fol.*

31. *Lettre à M.* Abel-Rémusat *sur la nature des formes grammaticales en général, et sur le génie de la langue chinoise en particulier;* par M. G. DE HUMBOLDT. 1 vol. *in-8.°*

32. *Contes chinois, traduits par MM. Davis, Thoms, le père d'Entrecolles, &c.* et publiés par M. ABEL-RÉMUSAT. 3 vol. *in-8.°*

33. *Essai sur le Chi-king et sur l'ancienne poésie chinoise;* par M. BROSSET, élève de M. Abel-Rémusat. Broch. *in-8.°*

ANGLETERRE.

34. *Bibliotheca Marsdeniana philologica et orientalis. A catalogue of books and mss. collected with a view to the general comparison of languages, and to the study of oriental literature,* by W.m MARSDEN. 1 vol. *in-4.°* 309 pages.

35. *A Grammar of the hebrew language,* by the Rev. S. LEE. 1 vol. *in-8.°*

36. *The reasons of the laws of Moses from the* More Nevochim of MAIMONIDES, *with notes, dissertations and a life of the author,* by Jos. TOWNLY, D. D. 1 vol. *in-8.°*

37. *A List of the very rare and valuable æthiopic and other oriental mss. collected* by James BRUCE; by Alexander MURRAY. *In-4.°* de 16 pages.

Voyez, au sujet de ce curieux recueil de manuscrits éthiopiens, rassemblé par le célèbre voyageur Bruce, la note détaillée insérée dans *le Journal des savans* de 1827, p. 126.

38. *Travels from India to England* (1825 and 26), by

James Edward ALEXANDER. 1 vol. *in-4.°* cartes et planches.

39. *Personal narrative of a journey from India to England by Bussorah, Bagdad, the ruins of Babylon, Curdistan, the court of Persia, the western shore Caspian sea,* &c., *in the year 1824*, by capt. George KEPPEL. 1 vol. *in-4.°* avec planches, réimprimé en 2 vol. *in-8.°*

40. *The Gulistan* by SADI *of Shiraz.*

Cette édition a 251 pages, comme celle de Londres donnée en 1809. On y a corrigé plusieurs des nombreuses fautes d'impression qui déparent cette édition.

41. *Sketches of Persia, from the Journals of a traveller in the East;* 2 vol. *in-8.°*

L'auteur de ces esquisses est sir John Malcolm, connu par d'autres savans et intéressans ouvrages sur la Perse et sur l'Inde, et actuellement gouverneur de Bombay.

42. *Researches on the tenets and doctrines of the Jeynes and Boodhists*, by Lieut. Col. Wil. FRANKLIN. 1 vol. *in-4.°* avec gravures.

43. *Desiderata and inquiries connected with the presidencies of Madras and Bombay.* 15 pages *in-4.°*

On a inséré dans ce Journal, *février*, p. 152-165, une traduction de ces questions.

44. *Sukoontula Natuk, being an appendix to the english and hindoostanee dialogues;* by GILCHRIST. 1 vol. *in-8.°*

45. *Shigurf Namah-i Velaët*, or *excellent intelligence concerning Europe; translated from the original persian into hindoostanee, with an english version and notes*, by J. E. ALEXANDER. 1 vol. *in-8.°*

46. *The East-India Register and Directory for* 1827; *compiled from the official returns received ad the East-India House;* by MASON, OWEN and BROWN.

47. *Brief Memoir relative to the operations of the Serampore Missionaries, Bengal; with an appendix.*

48. *The Zenana or a Newabs Leisure hours, tales illustrative of oriental Life;* 3 vol. *in-12.*

49. *An Account of an embassy to the kingdom of Ava, sent by the Governor general of India in the year 1795,* by Michael SYMES. Tome I.er *in-8.°* (Edinbourg)

> La première édition de cet ouvrage a été publiée à Londres en 1800, en 1 vol. *in-4.°*

50. *Two years in Ava, from may 1824 to may 1826; by an officer of the staff of the Quarter-master general's department.* 1 vol. *in-8.°*

51. *History of the Indian archipelago,* by John CRAWFURD; nouv. édit. 3 vol. *in-8.°*, avec cartes et grav.

> La première édition parut à Édinbourg en 1820, et de même en trois volumes *in-8.°*

52. *Iu-kiao-li, or the two fair Cousins; a chinese novel from the french version of M.* ABEL-REMUSAT. 2 vol. *in-12.*

> Traduction anglaise du roman chinois traduit en français par M. Abel-Rémusat.

53. *Travels of the Russian Mission,* by TIMKOVSKI. 2 volumes *in-8.°*

> Cette traduction du voyage à Péking de Timkovsky a été faite sur la traduction française, et elle contient les notes et tous les éclaircissemens que M. Klaproth y a ajoutés. Voyez la *Notice bibliographique* de 1826, n.° 37.

INDES.

54. *Transactions of the Calcutta medical and physical Society.* Tome 2.

55. *Sacred Lemmas, being analysis of scriptures, historical, prophetical and evangelical, according to the science of analogies;* by G. M. PATERSON, M. D. *in-4.°*

56. *Furaiz-i Irtuzeeah, a treatise on the Mahommedan law of inheritance; in the arabic language. In-fol.* (Madras).

57. *An Abridgment of the penal regulations as enacted*

by the Governor general in council, by D. C. SMYTH; *translated into persian* by *Lewis* DA COSTA. 1 vol. *in-8.°*

58. *Tables of the resources of the districts and their dependencies under the presidency of Fort William. In-8.°*

59. *The History of Armenia, by father Michael Chamich*, translated by Johannes AVDALL; 2 vol. *in-8.°*

60. *An Abridgment of D. CAREY's bengalee dictionary.*

> C'est le tome I.er, qui contient le bengali expliqué en anglais; le tome second est sous presse.

61. *The Sadur Agaradi, a Dictionary of the higher, explained in the lower tamil dialect; in-fol.* (Madras.)

62. *The Uttra Caudum of the Ramayana of Valmici, translated from the sanscrit into tamil*, by SIDDAMBALA VADIAR; *in-4.°* (Madras).

63. *The Tales of Vicramarka, in telugu, compiled and corrected* by RAVIPATI GURU MURTI; *in.4.°* (Madras).

ALLEMAGNE.

64. *Reise von Sarepta &c.* Voyage de Sarepta dans les différentes hordes de Kalmouks du gouvernement d'Astrakhan, par MM. ZWICK et SCHILL; 1 vol. *in-8.°*

65. *Geschichte des Osmanischen Reiches;* Histoire de l'empire ottoman, tirée en grande partie de mss. non encore mis à profit, par M. de HAMMER. Pest, 1827 et 1828. 2 vol. *in-8.°*

> Le premier volume s'étend jusqu'à la prise de Constantinople en 1453, le second jusqu'à la mort de Sélim II en 1520. C'est l'ouvrage le plus complet qui ait encore paru sur ce sujet. Il formera six volumes.

66. *Stambul oder Konstantinopel wie es ist;* Stamboul ou Constantinople dans son état actuel, par W.m de LÜDEMANN. (Dresde.) 1 vol. *in-8.°*

67. *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt;* His-

toire de l'empire de Trébisonde, par J. Ph. FALLMERAYER. *In-4.°* de 47 feuilles (Munich).

68. *Buckingham's Reise;* Voyage de *Buckingham* en Syrie et en Palestine, traduit de l'anglais; tome I.er

Ce voyage forme le 95.e volume de la collection des voyages de *Bertuch*, qui se publie à Weimar.

69. *Burckhardt's Reisen;* Voyages de *Burckhardt* en Nubie et en Arabie; avec le voyage de *Clarke*, de Saint-Jean-d'Acre à Jérusalem. *In-16*, avec deux gravures. (Darmstadt).

Ces voyages, ainsi que ceux de l'article suivant, ne sont donnés que par extraits.

70. *Die wichtigsten neuern Land und Seereisen;* collection des voyages les plus importans par terre et par mer; par M. HARNISCH. Tomes IX et X, contenant les voyages de *Burckhardt*, *Salt*, *Minutoli*, *della Cella*, *Denham*, *&c.*

71. *Graphische Darstellungen;* Tableaux graphiques pour servir à l'histoire ancienne de l'Éthiopie et de l'Égypte; I.re partie, grand *in-fol.*, par M. RUHLE DE LILIENSTERN.

72. *Kritische Grammatik der hebräischen sprache;* Grammaire critique de la langue hébraïque, par A. EWALD. 1 vol. *in-8.°*

73. *Hebräische Sprachlehre,* Grammaire hébraïque par Fr. UHLEMANN. (Berlin) 1 vol. *in-8.°*

74. *De emendanda ratione lexicograph. semiticæ commentatio,* auct. H. HUPFELD. (Marbourg) 1 vol. *in-4.°*

75. ספר תהלים *Psalterium; edendum curavit* G. A. FRANCKIUS; editio nova (Halle). 1 vol. *in-8.°*

76. *Der Prophet Zephania übersetzt*, le prophète Sophonie, traduit avec des notes, par P. EWALD (Erlangen).

77. ROSENMULLER, *Scholia in Vetus Testamentum*,

part. VII. vol. III (*Prophetæ minores*, vol. III) *continens Micha*, *Nahum* et *Habacuc ; edit. 2.ª aucta et emend.*

78. J. G. EICHHORN, *Marmora Palmyrena explicata.* 1 vol. *in-4.°* (Gœttingue).

79. *Der Koran;* le Coran, traduit de l'arabe en allemand, avec des notes explicatives et un index alphabétique très-étendu, par F. Günther WAHL. (Hall.)

80. *Libri Wakedii, de Mesopotamiæ expugnatæ historia pars, e cod. bibl. Gottingensis arabico edita et annott. illustrata ab* A. EWALD. (Gottingue). 1 vol. *in-4.°*

81. *Tausend und eine Nacht*, Mille et une Nuits, première traduction complète par MM. HABICHT, VAN DER HAGEN et SCHALL; 2.ᵉ édition, augmentée; 15 vol. *in-16.* (Breslau).

82. *Harethi Moallaca cum scholiis Zuzenii è codicibus parisiensibus, et Abulolæ carmina duo inedita è codice Petropolitano, edidit, latinè vertit et commentario instruxit* J. VULLERS. Bonn. 1 vol. *in-4.°*

M. Silvestre de Sacy a rendu compte de cet ouvrage dans le *Journal des Savans* de 1827, p. 337-348.

83. *Geschichte der Kreuzzüge;* Histoire des Croisades, par M. *Michaud*, traduite d'après la 4.ᵉ édition par M. UNGEWITTER. Tome I.ᵉʳ *in-8.°* (Quedlinbourg).

84. *Geschichte der Kreuzzüge;* Histoire des Croisades, par WILKEN. Tome IV. *In-8.°*

85. *Reise von Indien durch Persien;* Voyage des Indes en Angleterre, en traversant la Perse et la Russie; traduit de l'anglais de G. KEPPEL. 2 vol. *in-8.°* (Jena).

86. *Drei Lustgänge &c.* Trois Promenades; traduit de l'original persan du Gulistan de Sâdi par D. B. DORN. (Hambourg).

87. *Commentatio de adfinitate priscæ Indorum linguæ*,

quam sanscritam dicunt, cum Persarum, Græcorum, Romanorum atque Germanorum sermone. Pars I. *in-4.°* (Vienne).

88. *Ueber die Verwandtschaft des persischen*, sur la parenté des langues de la souche persane, germanique, grecque et latine, par B. DORN. (Hambourg).

89. *Radices sanscritæ illustratas, edidit* Frid. ROSEN. (Berlin). 1 vol. *in-8.°*

La première édition des racines sanscrites a été donnée par *Carey* dans l'appendice de sa Grammaire sanscrite publiée à Serampore, en 1806; la seconde, par *Wilkins*: *the Radicals of the sanscrit language*. Londres, 1815. M. *Rosen* a ajouté les verbes dérivés et beaucoup de phrases tirées des livres imprimés jusqu'à présent.

90. *Ueber einige ältere sanskrit metra.* Essai sur quelques anciens mètres sanscrits, par A. EWALD. *in-8.°* (Gottingue).

91. Chr. LASSENII *Commentatio geographica atque historica de Pentapotamia indica.* Broch. *in-4.°* (Bonn.)

L'auteur y compare et discute les renseignemens fournis par les auteurs grecs, romains et indiens, relatifs à la géographie et à l'histoire ancienne du Pendjab.

92. *Indische Bibliothek;* Bibliothèque indienne de M. de SCHLEGEL. Tome II; la 2.e et 3.e partie ont paru en 1826; la 4.e, qui parut en 1827, contient la critique de l'ouvrage de M. DE HEEREN sur l'antiquité indienne.

93. *Ueber meine indischen studien;* Sur mes études indiennes, par M. HEEREN. (Gœttingue). Broch. *in-8.°*

C'est une réponse aux critiques insérées par M. Schlegel dans sa Bibliothèque indienne.

94. P. A. BOHLEN, *de Buddhaismi origine et ætate definiendis Tentamen.* (Konigsberg). 1 vol. *in-8.°*.

95. *Ueber die Werwandtschaft &c.;* Sur la relation des doctrines gnostiques avec les systèmes religieux de l'Orient,

et sur-tout avec le bouddhisme, par Is. J. SCHMIDT. Broch. *in-4.°*

96. *Bericht über die naturalischen Reisen &c. Rapport sur les voyages scientifiques de MM. Ehremberg et Hemprich en Égypte, Syrie, Arabie et au revers oriental du plateau abyssinien, pendant les années 1820-1825,* lu à l'académie royale de Berlin par M. Alex. de Humboldt. Berlin, *in-4.°* de 38 pages.

97. *Ueber religiöse Bildung &c.;* Sur la culture religieuse, la mythologie et la philosophie des Indous, par rapport à leur histoire ancienne, par J. G. RHODE. 2 vol. *in-8.°*

98. *Neuere Geschichte &c.;* Histoire des missions évangéliques modernes aux Indes orientales, d'après les rapports et les lettres des missionnaires, par A. H. NIEMEYER. Tome VII, 2.° partie, *in-4.°* (Halle).

99. *Die Philosophie im Fortgang der Weltgeschichte;* La Philosophie dans le développement de l'histoire universelle, par M. WINDISCHMANN. Tome I.er, contenant les bases de la philosophie dans l'Orient. I.re partie; *in-8.°* (Bonn).

Cette partie contient la philosophie chinoise.

100. *Chinesischen Erzählungen herausgegeben durch* Abel-Rémusat *und deutsch mitgetheilt von* *r. Contes chinois recueillis par M. Abel-Rémusat et traduits en allemand par M... 3 vol. *in-8.°* fig.

101. Iu-kiao-li, *oder die beiden Basen; ein chinesischer roman uebersezt von* Abel-Rémusat. *Iu-kiao-li,* ou les deux Cousines, roman chinois traduit par M. Abel-Rémusat. Stuttgardt. 4 vol. *in-12.*

On annonce deux autres traductions allemandes du même ouvrage.

PAYS-BAS.

102. A. H. VAN DER BOON MESCH, *Disputatio geologica*

de incendiis montium igni ardentium insulæ Javæ eorumque lapidibus. Broch. *in-8°.* (Leyde).

DANEMARCK.

103. *Religion der Babylonier;* Religion des Babyloniens, par M. MUNTER. 1 vol. *in-4.°* (Copenhague)

Cet ouvrage forme le 3.e supplément à *la Religion des Carthaginois,* dont la seconde édition a paru en 1821. Le premier supplément est intitulé *Sendschreiben,* Lettre à M. Creuzer, sur quelques idoles sardes. 1822; le second, *der Tempel der himmlischen Göttin, &c.* le Temple de la déesse à Paphos. 1824.

SUÈDE.

104. *Catalogus numorum cuficorum in numophylacio academiæ Upsaliensi, edidit et adornavit* Joh. H. SCHROEDER. Upsal, 1827. Broch. *in-4.°*

RUSSIE.

105. *Histoire du royaume de la Chersonèse Taurique,* par Stanislas SIESTRZENCEWICZ BOHUSZ; 2.e édition (Pétersbourg). *In-4.°*.

106. *Recherches historiques sur l'origine des Slaves,* par Stan. SIESTRZENCEWICZ BOHUSZ; 2.e édit. *in-4.°*

ITALIE.

107. *Saggi pittorici, geografici, &c. sull' Egitto;* Esquisses sur l'Égypte, dessinées et décrites par Girol. SEGATO et Lorenzo MASI. *In-fol.* (Florence).

108. *Ricerche storiche su l'India antica, su la cognizione che gli antichi ne avevano.* Ouvrage de Robertson, traduit avec des notes et des éclaircissemens par Domenico ROMAGNESI. (Milan). 2 vol. *in-8.°* planches.

L'ouvrage anglais a été publié en 1791.

Société Asiatique.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DU CONSEIL

ET

L'EMPLOI DES FONDS

DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

PENDANT L'ANNÉE 1827,

FAIT

DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 29 AVRIL;

SUIVI

DE LA LISTE DES MEMBRES DE CETTE SOCIÉTÉ,
DE CELLE DES ASSOCIÉS ÉTRANGERS,
ET DE SON RÉGLEMENT.



IMPRIMÉ,

PAR AUTORISATION DE M.GR LE GARDE DES SCEAUX,

À L'IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XXVIII.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 29 AVRIL 1828.

La séance s'ouvre à midi, sous la présidence de S. A. R. M.gr le Duc d'Orléans.

On dépose sur le bureau les parties des ouvrages ordonnés par le Conseil, dont la désignation suit :

1.° *Traduction nouvelle du drame de Sacontala*, par M. Chézy, *in-4.°*

2.° *Modèle de l'impression adoptée pour le Dictionnaire mandchou*, par M. Klaproth, *in-8.°*

3.° *Additions et corrections au Vocabulaire géorgien*, par M. Klaproth, *in-8.°*

M. ABEL-RÉMUSAT, secrétaire de la Société, lit le rapport sur les travaux du Conseil pendant les derniers mois de l'année 1827 et les trois premiers mois de 1828.

M. DEMANNE, l'un des censeurs nommés dans la dernière séance générale, en son nom ainsi qu'au nom de son collègue M. KIEFFER, annonce qu'il résulte de l'examen des comptes que la plus grande exactitude a régné dans la comptabilité. S. A. R. M.gr le DUC D'ORLÉANS, après avoir consulté l'assemblée, déclare que les conclusions de ce rapport sont adoptées.

(Le rapport détaillé sur les recettes et les dépenses de l'exercice de 1827 sera imprimé incessamment et distribué à chacun des membres de la Société.)

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et agréées comme membres de la Société :

MM. le comte ANDRÉOSSY, membre de la Chambre des Députés ;

DUPLESSIS, recteur de l'académie de Lyon.

Le baron MASSIAS ;

Édouard THAYER, élève de l'École polytechnique.

Les ouvrages suivans sont offerts pour la bibliothèque de la Société :

Par M. KIEFFER, *Bible en langue turque*, 1 vol. *in-4.°*, Paris, 1828. — Par M. REINAUD, *Description des monumens musulmans du Cabinet de M. le duc de Blacas*, tome I.er, 1 vol. *in-8.°*, Paris, 1828. — Par M. MARCEL, *Chrestomathia chaldaïca*, 1 vol. *in-8.°*, Paris, 1803; *le Prophète Jonas, en syriaque*, 1 vol. *in-18*, Paris, 1802; *Fables de Loqmân, trad. de l'arabe*, 1 vol. *in-12*, 1803; *Alphabet irlandais*, 1 vol. *in-8.°*, Paris, 1804; *Oraison dominicale en diverses langues*, 1 vol. *in-4.°*, 1818. — Par M. GUIGNIAUT, *la Vénus de Paphos et son temple*, broch. *in-8.°*, Paris, 1827; *le Dieu Sérapis et son origine*, br. *in-8.°*, Paris, 1828. — Par M. le baron MASSIAS, *Lettre à M. Damiron sur un article de son* Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIX.e siècle, broch. *in-8.°*, 1828; *Lettre à M. le directeur du* Globe *sur l'existence des Jésuites en France*, br. *in-8.°*, 1828. — Par M. DE HAMMER, *IV.e Lettre sur les manuscrits orientaux qui se trouvent dans diverses bibliothèques d'Italie*, une feuille *in-8.°* — Par M. DE PARAVEY, *Tableau des rapports des deux cycles à celui des animaux, aux saisons, élémens, &c. aux lettres, aux nombres*, 5 feuilles. — Par S. EXC. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, 47.e livraison des *Classiques latins*, 2 vol. *in-8.°* — Par LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE DE PARIS, 71.e numéro de son *Bulletin mensuel*. — Par MM.

GERINGER et BURNOUF, 7.e livraison de l'*Inde française, in-fol.* — Par M. SPENCER SMITH, *Mémoire sur la culture de la musique à Caen et dans l'ancienne Normandie, &c.*, broch. *in-8.°*

M. SAINT-MARTIN lit un extrait de la correspondance de M. SCHULZ.

M. BROSSET lit un *Aperçu de l'histoire de la Géorgie et de la littérature géorgienne.*

(M. EICHHOFF devait lire des *Observations sur les rapports grammaticaux de la langue sanskrite avec la plupart des langues modernes de l'Europe ;* M. REINAUD, *le portrait de Zenghi*, d'après l'auteur de l'*Histoire des Atabeks*, et M. LANDRESSE, un *Mémoire sur les langues des îles Philippines :* l'heure avancée n'a pas permis d'entendre ces trois lectures.)

Les membres de la Société sont invités à déposer dans l'urne les votes pour le renouvellement de la série sortante des membres du Bureau et du Conseil : on procède ensuite au dépouillement du scrutin, dont le résultat présente les nominations suivantes :

Président du Conseil : M. le baron SILVESTRE DE SACY.

Vice-présidens : M. le comte DE LASTEYRIE et M. le comte D'HAUTERIVE.

Secrétaire-adjoint et Bibliothécaire : M. Eugène BURNOUF.

Trésorier : M. DELACROIX.

Commission des fonds : MM. WÜRTZ, FEUILLET, le baron DE GÉRANDO.

Membres du Conseil : MM. BURNOUF père, le comte AMÉDÉE DE PASTORET, HASE, KIEFFER, Son Excellence le comte PORTALIS, l'abbé DE LABOUDERIE, DEMANNE, Eugène COQUEBERT DE MONTBRET, QUATREMÈRE.

Censeurs : MM. REINAUD, CHÉZY.

La séance est levée à trois heures et demie.

Pour extrait conforme :

J. P. ABEL-RÉMUSAT,

Secrétaire.

RAPPORT

LU

PAR LE SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ

LE 29 AVRIL 1828.

Monseigneur, Messieurs,

Les suffrages dont vous m'avez une seconde fois honoré, m'appellent de nouveau aux fonctions que j'ai remplies durant les cinq premières années de l'existence de la Société asiatique. Sans m'exagérer à moi-même ce qu'il y a de flatteur pour moi dans un témoignage de confiance que je dois en grande partie à votre indulgence, je crois du moins y trouver une marque d'approbation pour l'esprit qui a dirigé la composition des rapports annuels, et un encouragement à les continuer, sans trop m'éloigner de la forme que j'ai cru devoir leur donner dès l'origine. En effet, le rôle de celui qui doit passer en revue tant de travaux

divers, les annoncer, en faire connaître l'importance et l'utilité, ce rôle est plus délicat et plus difficile encore que ne le serait celui du critique qui aurait à juger suivant ses lumières et à faire apprécier les mêmes travaux. L'impartialité la plus rigoureuse est tout ce qu'on a droit d'exiger de ce dernier : mais le rapporteur doit être plus réservé encore; car ce n'est pas son propre jugement qu'on lui demande, et ce n'est pas son avis qu'il doit dire. Consultant avec discrétion une opinion qui n'a point encore prononcé, il doit en faire pressentir les résultats, en écartant avec soin les idées particulières dont il peut être préoccupé, sur la direction la plus convenable à donner aux études philologiques, sur la préférence que méritent d'obtenir tel ou tel genre de recherches, telle ou telle branche de littérature. J'ai senti tout le poids des obligations que je viens de retracer; et si c'est là ce qui m'a valu votre choix, j'ose m'en glorifier sans m'en croire trop indigne, au moins par mes efforts : car je pense m'être rendu constamment attentif à m'effacer complétement, si je puis m'exprimer ainsi, pour laisser paraître ceux qui ont une véritable autorité; et, dans bien des occasions, j'ai sacrifié sans regret ma manière de voir, qui n'importait en rien à personne, pour y substituer celle des hommes éclairés qui forment la Société, et dont les décisions peuvent préparer celles du public.

Quant au plan qu'il convient d'adopter dans les rapports qu'on vient, tous les ans, soumettre à une

assemblée telle que la vôtre, j'avais besoin aussi d'obtenir à cet égard votre assentiment; car j'ai craint quelquefois d'être sorti des bornes que me prescrivait votre réglement, en appelant presque également votre attention sur tous les travaux relatifs à la littérature orientale, soit qu'ils fussent nés dans le sein de la Société, ou qu'on les dût à des savans qui n'en font pas partie. Mais rien de ce qui intéresse les lettres asiatiques ne vous est étranger : vous accueillez avec la même satisfaction les ouvrages utiles, quel que soit le point du globe où ils ont pris naissance, et ces distinctions futiles, auxquelles les petits esprits attachent tant d'importance, disparaissent aux yeux d'hommes qui, comme vous, Messieurs, êtes animés par des vues libérales et par l'amour bien entendu des sciences. D'ailleurs, cette esquisse, toute imparfaite qu'elle est, du progrès des études orientales pendant la durée d'une année, prépare quelques matériaux pour l'histoire de la philologie, et donne une sorte d'intérêt à un résumé qui, aux époques où de nouveaux travaux n'ont pu être ordonnés, pourrait aisément être renfermé dans un petit nombre de pages.

Il serait aisé, cette année, de réduire ce compte rendu à quelques lignes, si je devais me borner à vous informer du nombre de feuilles d'impression qui ont été tirées depuis votre dernière assemblée générale. Plusieurs fois déjà j'ai mis sous vos yeux les motifs qui avaient décidé le conseil à ordonner la publication du vocabulaire et de la grammaire de la

langue géorgienne, du drame indien de *Sacontala*, du livre de Mencius en chinois et en latin, et du dictionnaire mandchou-français. Je n'ai rien à ajouter à l'exposition des motifs qui avaient inspiré à tous les membres de la Société le desir, partagé sans doute encore plus vivement par les auteurs, traducteurs ou éditeurs, de voir achever promptement des ouvrages qu'ils avaient recommandés avec chaleur, et qui avaient été reconnus utiles par le conseil. On ne peut donc supposer que les nouveaux retards que nous sommes obligés d'annoncer encore, proviennent de la négligence ou du refroidissement de ceux mêmes qui sont le plus directement intéressés à leur succès. Ce plaisir qu'on goûte à terminer un ouvrage commencé, cette récompense qu'on reçoit en livrant au public et aux étudians un travail depuis long-temps promis et attendu, sont trop vivement sentis pour qu'on renonce volontairement à en jouir; mais les obstacles qui se succèdent et se reproduisent dans le cours des travaux de longue haleine, ne sont jamais plus nombreux que dans l'exécution de ceux qui exigent l'emploi des caractères orientaux. Ces obstacles sont la principale cause qui nous oblige à vous renouveler aujourd'hui des promesses, au lieu des effets que nous avions espéré de vous présenter.

L'impression du texte de *Sacontala* a exigé la plus grande partie du temps qui s'est écoulé depuis l'assemblée de 1827. Quand elle a été terminée, il a fallu s'occuper de la traduction française. Cette

dernière est maintenant achevée; mais les notes qui doivent s'ajouter au travail de l'éditeur, demanderont encore quelques mois. Il faut remarquer que les divers objets réunis formeront un volume in-4.° d'environ quarante feuilles, et deux années ne sont pas un espace de temps trop considérable pour une entreprise de cette étendue.

La quatrième partie du Mencius, et l'index qui doit y être joint, auraient pu d'autant plus aisément être finis pour l'époque où nous sommes, que la portion la plus longue et la plus pénible, la reproduction du texte par la lithographie, est achevée depuis long-temps; mais des occupations diverses n'ont pas laissé à M. Julien le loisir dont il aurait eu besoin pour compléter son travail. On doit sur-tout regretter cette circonstance, parce qu'elle n'a pas permis au jeune et savant auteur d'en entreprendre une autre, et d'obtenir ainsi de nouveau les suffrages qu'a valu son début dans la carrière de la littérature orientale.

Des difficultés purement typographiques ont retardé l'impression de la grammaire géorgienne et du dictionnaire mandchou: mais elles viennent d'être levées en ce qui concerne ce dernier ouvrage, qui est de beaucoup le plus considérable des deux. Les feuilles qui sont déposées sur le bureau montrent la forme que M. Klaproth a donnée à ce livre, dont nous avons, il y a quelques années, fait connaître en détail le mérite et l'importance. Vingt-cinq feuilles peuvent

être imprimées dans le courant de l'année, et deux ans suffiront ainsi pour achever ce grand et beau travail, l'un de ceux dont l'absence s'est fait le plus sentir aux personnes qui cultivent la littérature et les langues de la Chine et de ses dominateurs actuels.

Les fonds de la Société utilement engagés dans ces diverses opérations doivent y rester assignés jusqu'à leur entier achèvement. Les règles de comptabilité que le conseil s'est tracées, et que vous avez confirmées par votre approbation, ne lui permettent pas d'ordonner à-la-fois tous les travaux qui lui paraissent recommandables. Il pourrait arriver, sans cette précaution, que plusieurs entreprises venant à se terminer au même moment, la Société se trouvât gênée pour acquitter ensemble les dépenses auxquelles elles auraient donné lieu. Au contraire, quand elles s'achèvent successivement, les produits que la vente des ouvrages qui ont paru les premiers ajoute aux ressources ordinaires, accroissent les fonds où l'on peut puiser pour les travaux subséquens. C'est à tenir constamment en balance ces deux sortes de valeurs que le conseil doit sur-tout s'attacher.

Il y a donc, d'un côté, d'utiles recherches à favoriser; de l'autre, des ressources pécuniaires à ménager. Les moyens d'encouragement peuvent se présenter ailleurs en plus grande abondance: la multiplicité des objets à encourager peut causer parfois ici plus d'embarras; mais cet embarras a aussi son côté flatteur pour l'amour-

propre national, et je ne sais quel est, de ces deux genres de richesses, celui dont il y a plus lieu de s'enorgueillir.

Les nouveaux arrangemens qui ont été pris cette année relativement au Journal asiatique, contribueront à l'accroissement des ressources de la Société. A cette occasion s'est vérifié ce principe applicable à tous les ouvrages de littérature, que ceux qui sont bons et utiles peuvent au commencement avoir besoin de secours, mais qu'ils finissent bientôt par aller tout seuls. Le journal avait d'abord exigé des sacrifices : il a maintenant cessé d'être onéreux ; et une concurrence avantageuse aux intérêts de la Société s'étant établie entre deux maisons de librairie, on a commencé à tirer de ce recueil quelques produits qui ne pourront que s'augmenter avec le temps. Ce changement est une preuve incontestable du succès que le journal a mérité et obtenu ; il offre en même temps un moyen de l'améliorer encore, puisqu'il sera permis, sans recourir aux fonds qui ont une autre destination, de mettre un peu moins de parcimonie dans les travaux de traduction, de rédaction, et dans les extraits qui exigent toujours quelques frais. Un autre genre de perfectionnement a eu lieu en même temps dans la forme même du journal. Chaque cahier était borné d'abord à quatre feuilles, espace trop resserré et dont on s'était plaint souvent avec raison. Le nombre des feuilles qui composeront annuellement le journal est dès à présent porté à soixante, ce qui permettra

d'insérer dans chaque numéro des morceaux plus étendus, et dont on ne sera plus forcé de diminuer l'intérêt en les morcelant. Les presses magnifiques dont l'usage a été accordé à la Société, permettront d'atteindre, sous le rapport de l'exécution typographique, une élégance et une perfection, et, quant à l'emploi des types orientaux, un développement qui ajouteront de plus en plus à la valeur réelle de la nouvelle série. Toutes ces améliorations ont été obtenues, comme on devait le desirer, sans aucune augmentation dans la souscription des membres de la Société.

Indépendamment des avantages que je viens d'exposer, il en résultera d'autres encore, pour la librairie orientale, d'une disposition qui augmente les relations de la Société et qui la met en rapport avec plusieurs maisons de librairie. Ce n'est pas que celle de MM. Dondey-Dupré ait rien ralenti des efforts qui, dès l'origine de la Société, lui avaient mérité votre confiance, et lui avaient assuré la principale part dans ce qu'on pourrait appeler la partie commerciale de vos opérations. Beaucoup de soins et même de sacrifices pour se composer un fonds de librairie asiatique, plusieurs louables entreprises; l'acquisition d'un corps de copte, la publication d'ouvrages recommandables, tels que le *Magasin asiatique* de M. Klaproth, le *Recueil des mémoires relatifs à l'Asie*, du même auteur, diverses relations de voyages et quelques ouvrages de littérature, annoncent que MM. Dondey-Dupré

sont loin d'avoir renoncé à cet échange de bons offices que les amis des lettres orientales ont entretenu jusqu'ici avec eux. Mais enfin, la concurrence, sur les choses, a de bons effets, qui sont au-dessus des considérations de personnes; le Journal asiatique en a créé une qui, sans être préjudiciable à vos imprimeurs-libraires, ne pouvait être négligée par ceux dans les mains de qui vous avez remis vos intérêts. Aussi les dispositions qui devaient avoir ce résultat avantageux ont-elles reçu l'approbation du conseil, quand la commission du journal lui en a soumis la proposition.

Les cahiers de ce journal, qui ont paru depuis votre assemblée de 1827, soit qu'ils appartiennent à l'ancienne série, dont ils complètent les tomes X et XI, soit qu'ils fassent partie de la nouvelle, se recommandent également par un choix d'articles et de mémoires dont nous ne pouvons, comme à l'ordinaire, indiquer ici que les principaux.

Les noms des auteurs, ainsi que l'intérêt des matières, ont fait remarquer des observations très-curieuses de M. de Sacy sur les pratiques superstitieuses attribuées aux Druzes, et sur la secte des Nosaïriens; deux mémoires de M. Quatremère, l'un sur des inscriptions puniques, l'autre sur la vie et les ouvrages de Meïdani; un mémoire de M. G. de Humboldt sur la manière dont on doit séparer les mots samscrits que les Indiens ont coutume d'écrire de suite et sans distinction; un fragment traduit d'Abulghazi,

par M. Jaubert ; un commentaire sur la géographie des pays voisins du Caucase, selon Strabon, par M. Klaproth ; un autre sur quelques parties de l'ouvrage de Marc-Pol, et une dissertation sur la langue des Tchouvaches, par le même auteur. Nous avons reçu d'intéressantes communications sur différens points d'histoire et de littérature, de MM. Tod, Fitz-Clarence, Lewchine, Rottiers : comme à l'ordinaire, MM. Reinaud, Garcin, Stahl, Dumoret, Fleischer, ont payé le tribut de leurs studieuses veilles au recueil que vous leur avez ouvert. M. E. Burnouf, entre autres articles de critique, a donné un rapport sur les dessins relatifs aux antiquités de l'Hindoustan, que M. Daniell a apportés de Londres, dans l'unique intention de les communiquer au Conseil ; et M. Brosset, l'un des premiers Français qui se soient occupés avec suite de la langue géorgienne, vous a, par ses premiers essais en ce genre, donné lieu de vous féliciter d'avoir compris cet idiome au nombre de ceux auxquels vous consacriez des soins particuliers et vos premiers encouragemens.

Au nombre des morceaux qui ont excité le plus d'intérêt dans les premiers cahiers de la seconde série du Journal asiatique, il faut placer les nouvelles circonstanciées du voyage de M. Schulz dans l'Orient, qu'on a tirées des lettres adressées par lui à l'un des membres du Conseil. On avait généralement applaudi au zèle qui avait porté ce savant Allemand à offrir ses services, et à l'empressement que M. le baron de

Damas, alors ministre des affaires étrangères, avait montré à les accepter et à lui confier une mission honorable, mais périlleuse, dont tous les dangers étaient pour le voyageur, et tout le profit pour la science et pour la nation qui s'assurait ainsi un noble privilége, celui de procurer des connaissances nouvelles à l'Europe civilisée. Ce que ses recherches ajouteront au domaine de l'histoire orientale, et la personne même du docte investigateur, seront en quelque sorte une double conquête que nous aurons faite à-la-fois sur l'Orient et sur le Nord. La France a toujours eu cet avantage, que le mérite et le talent y tiennent lieu de naturalisation ; et tandis qu'en d'autres contrées, la préférence est acquise de droit au citoyen médiocre sur l'étranger distingué, notre patrie a constamment été celle des hommes qui lui promettaient des lumières et de la gloire. Né dans le pays des études graves et des travaux sérieux, riche déjà d'une instruction solide que les leçons de nos professeurs de Paris avaient encore étendue et développée, M. Schulz est parti pour le Levant, encore mieux préparé que les Norden et les Niebuhr. Aussi les fruits de ses recherches ne se sont pas fait longtemps attendre ; et à Constantinople même, dans cette ville si souvent visitée par tant d'observateurs habiles et judicieux, il a trouvé matière à de véritables découvertes. La visite des bibliothèques publiques et l'inspection des catalogues lui ont révélé l'existence d'ouvrages d'une haute importance, et il nous a fait passer la liste de tous les livres d'histoire et de géogra-

phie qui se trouvent dans les principales collections de la capitale de l'empire ottoman. Plusieurs pierres et monumens persans, de la classe de ceux sur lesquels les recherches récentes de M. Lajard ont jeté un nouveau jour, se sont offerts à M. Schulz; et il en a fait l'acquisition ou la description, pris des empreintes ou des copies. A travers les difficultés de toute espèce que l'état des affaires d'Orient lui a opposées, et qui ont fait craindre un moment que le but de son voyage ne fût manqué, M. Schulz s'est décidé à se rendre à Trébizonde et à Arzroum. Il lui a fallu, dans plusieurs occasions, guerroyer de sa personne avec les tribus du Kurdistan; mais enfin les fruits qu'il a recueillis ont payé son courage et sa persévérance. Dans un rapport spécial, qui a été lu à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, et qui sera sans doute rendu public, un de nos confrères (M. Saint-Martin) a indiqué les principaux résultats de cette première excursion. L'un des plus remarquables est sans contredit la découverte faite à Van, dans l'ancienne ville de Sémiramis, de quarante-deux inscriptions cunéiformes, dont quelques-unes occupent un espace de plus de cent pieds d'élévation, dont la plus moderne remonte peut-être au temps de Xerxès, et qui réunies contiennent trois fois plus de matière que tout ce qu'on connaissait en ce genre. De tels résultats sont propres à faire concevoir les plus hautes espérances d'une entreprise pour laquelle la nature et l'étude semblent avoir de concert formé l'intéressant voyageur à qui le succès en a été remis.

Il est d'autres voyageurs dont nous sommes accoutumés à compter les travaux comme des services rendus à la littérature orientale, quoique, en les considérant de cette manière, nous nous éloignions un peu du but élevé qu'ils ont eux-mêmes en vue et qui les ennoblit à leurs propres yeux. Le zèle des sociétés bibliques ne s'est pas ralenti; mais en reprenant les traductions déjà faites, pour les revoir, les corriger, les améliorer sous le rapport du style et de la typographie, en donnant ainsi naissance à des versions plus fidèles ou plus intelligibles, en publiant des textes plus épurés et des éditions plus élégantes, les missionnaires protestans servent de plus en plus la cause qu'ils ont embrassée, sans accroître dans la même proportion l'utilité littéraire des collections dont on leur est redevable. Ce n'est pas en général dans ces sortes de versions, sur-tout dans celles qui ont été rédigées un peu à la hâte, en ces dernières années, qu'on doit espérer de prendre des notions bien exactes et bien sûres du génie des langues et de leur système de phraséologie. Le principal avantage qu'on y trouve, quand on veut s'en aider comme d'un secours littéraire, c'est la réunion d'un nombre considérable de mots dont il est facile, à l'aide d'une concordance, de faire à volonté une sorte de lexique ou de glossaire biblique. Les traductions qui paraissent dans des langues ou dialectes encore inconnus, ont donc leur prix à nos yeux, indépendamment de la perfection plus grande qu'elles peuvent acquérir plus tard en ce qui tient au style. Voilà pourquoi nous insistons

sur les publications de cette espèce, où, quelque imparfaites qu'elles soient, nous voyons une sorte de profit pour la philologie, lors même qu'il nous est impossible de donner une idée de tous les travaux de révision dont les productions plus anciennes sont devenues l'objet. C'est sous ce rapport seulement que nous comptons cette fois moins d'acquisitions nouvelles dans le résultat des efforts des sociétés bibliques, autant qu'il nous est possible d'en juger à l'époque de l'année où nous sommes parvenus.

Nous apprenons par le quinzième rapport de la Société biblique auxiliaire de Calcutta, qu'en 1826 14,959 exemplaires des Écritures et en tout 16,764 exemplaires des mêmes livres imprimés, soit en totalité, soit en partie, dans les langues de l'Orient, avaient été distribués. « Après avoir ainsi répandu ces » trésors sacrés pour enrichir la terre, dit le rapporteur, il est impossible de ne pas promener autour » de soi un regard d'impatience pour chercher les fruits » de cette semence. » Le Nouveau Testament en arabe a été complété et revu avec soin dans le *collége de l'Évêque*. On a réimprimé la version hindouwi des Épitres et des Évangiles, d'après l'édition de M. Bowley. Les missionnaires anglais attachent, avec raison, une grande importance à tout ce qui peut perfectionner de plus en plus la version *ourdou* ou *hindoustani*, ou *hindouwi*. Si l'on possédait une fois une traduction complète et fidèle de la Bible dans ces dialectes si généralement répandus par tout l'Hin-

doustan, on aurait une base sur laquelle pourraient travailler, à leur tour, les traducteurs chargés d'interpréter les livres saints dans les divers dialectes provinciaux. Aussi s'est-on donné beaucoup de peine, non-seulement pour assurer à ces versions toute l'exactitude desirable, mais pour les mettre en rapport avec les besoins de la population dans diverses contrées de l'Inde, en les faisant imprimer d'abord avec les caractères persans, d'après l'édition de M. Martyn, puis avec les caractères nagris, et enfin avec ces derniers, mais en substituant dans le texte des mots d'origine samscrite aux termes arabes et persans qu'on n'entend pas dans toutes les provinces : c'est de ce dernier travail qu'on est redevable à M. Bowley.

Le seul ouvrage nouveau qui ait été entrepris, dans ces derniers temps, sous l'influence de la Société biblique de Calcutta, c'est la traduction des Psaumes en bengali par M. Yates. Les associations de même nature établies dans l'île de Ceylan, n'ont pas non plus fait de grands progrès depuis ceux que nous avons indiqués l'année dernière, au moins à en juger par les rapports déjà un peu anciens que nous avons sous les yeux; on a néanmoins ordonné l'impression de 2,500 exemplaires de la Genèse et de l'Exode dans la version singaloise revue. Les types singalois et barmans ont reçu des améliorations, et l'on pourra maintenant renfermer dans un *in-8.°* de grosseur moyenne ce qui remplissoit précédemment quatre volumes de format *in-4.°* L'Évangile de S. Mathieu

a été imprimé en pali et envoyé dans le pays des Burmans pour y recevoir l'approbation des connaisseurs. On a fait une nouvelle édition tamule de la Genèse, d'après celle qui avait été publiée à Madras : ce livre se vend environ 15 sous de notre monnaie, ce qui ne représente que les frais d'impression et de brochure. MM. Jyvie s'occupent à Bombay d'une nouvelle édition des livres saints en guzarate. Les missionnaires américains se proposent de faire réimprimer la version mahratte à 5,000 exemplaires. C'est un phénomène remarquable assurément que ce concours de volontés et d'efforts de la part d'hommes nés aux deux extrémités du monde, et qui n'a pour objet et pour mobile ni l'intérêt, ni l'ambition, ni la gloire, mais un bien au-dessus de tous les intérêts et des motifs supérieurs à la gloire elle-même.

En Europe, les travaux commencés ont été poursuivis; quelques-uns même ont été amenés à leur fin. Du nombre de ces derniers est la *Bible turque*, imprimée à Paris, avec les voyelles, en 1 vol. *in-4.°*, par les soins de notre confrère M. Kieffer, et le *Nouveau Testament karschuni* et *karschuni-syriaque*, par ceux de M. de Sacy : M. Zohrab a préparé une nouvelle édition du *Nouveau Testament* en arménien vulgaire et en arménien littéral, ainsi qu'une édition séparée de la première de ces deux versions.

A Londres, M. le professeur Lee a continué la révision de la traduction persane dont nous avons

parlé dans nos précédens rapports. MM. Tattam et Lee travaillent de concert à une publication des *Évangiles* en copte et en arabe, d'après l'édition copte de Wilkins, dont on a rapproché un manuscrit dans les deux langues, récemment trouvé en Égypte par M. Jowett. M. Platt va joindre les Épîtres en amharique aux Évangiles, qu'il a déjà donnés dans ce dialecte, d'après la version dont on est redevable aux recherches d'Asselin de Cherville. On a commencé une édition des *Évangiles* en syriaque, dans les caractères dont font usage les chrétiens nestoriens de l'église de Mousoul. La langue dans laquelle cette version est conçue ne diffère en rien du *peschito* ordinaire; les caractères nestoriens ont été gravés par les soins de M. Watts, imprimeur de la Société de la Bible, à Londres. Le texte provient de deux manuscrits que M. Wolff a acquis dans le voisinage de Mardin : il offre une version presque semblable à la version syriaque généralement connue, et c'est encore M. Platt qui dirige cette nouvelle publication, avec ce zèle qui semble inépuisable quand on le voit s'exercer à-la-fois sur tant d'objets différens.

Si des travaux qui se rapportent à la littérature sacrée nous passons aux ouvrages de littérature profane, les recherches qui ont eu pour sujet les idiomes auxquels on appliquait autrefois exclusivement le nom de langues orientales, se présentent au premier rang, comme tenant en quelque sorte le milieu entre les deux genres. M. Gesenius va bientôt publier la seconde

livraison de son *Thesaurus linguæ hebraïcæ ;* M. Sarchi a donné à Paris une grammaire hébraïque sur un plan nouveau. M Tattam annonce une grammaire copte, et l'on a parlé aussi de la réimpression d'un dictionnaire de la même langue : mais au point où en est venue cette branche d'études, il serait fâcheux qu'on se bornât à reproduire quelque ancien vocabulaire imparfait, quand il serait possible de livrer au public le dépouillement complet des manuscrits coptes, que M. Quatremère a exécuté au moyen d'un travail assidu de plusieurs années. M. Rosenmüller vient de donner à Leipzig le troisième cahier de ses *Analecta arabica*, lequel contient un morceau intéressant sur la géographie de la Palestine. On attend toujours avec impatience la publication de la *Chrestomathie arabe* de M. Kosegarten, qui doit être accompagnée d'un glossaire pour les commençans. Le plus célèbre des ouvrages qui portent ce titre a vu le jour à Paris, pour la seconde fois, avec des additions du plus haut intérêt. On doit nommer, immédiatement après cette importante collection, deux autres publications qui s'en rapprochent par la nature des compositions : l'une est l'*Anthologie arabe*, de M. Grangeret de Lagrange, choix de morceaux inédits, où se montre, à chaque page, avec la connaissance approfondie du bel idiome auquel ces extraits sont empruntés, cet enthousiasme réfléchi pour la poésie orientale que l'auteur a déjà eu l'occasion de faire éclater parmi nous ; l'autre est le *Hamasa*, dont M. Freytag nous a envoyé la cinquième livraison,

et dont l'édition continue de justifier et les prévisions favorables que les juges compétens en avaient conçues dès l'origine, et les encouragemens effectifs que le Conseil, d'après leur avis, s'est décidé à lui accorder. Le même savant n'en poursuit pas avec moins d'ardeur la composition de son dictionnaire arabe, qui ne doit plus, comme on l'avait annoncé, offrir une simple réimpression du *Golius*, mais former un ouvrage entièrement neuf, fruit des vastes lectures et des longues études du docte professeur de Bonn. Un de ses disciples, M. Johannsen, a déjà montré quel parti il a su tirer de ses leçons, en publiant une traduction latine, avec des notes géographiques, de l'*Histoire de l'Yémen d'Abd-errahman arrebi*. On a reçu le troisième volume du texte arabe des *Mille et une nuits*, que M. Habicht fait imprimer à Breslau. Notre confrère, M. Jaubert, en examinant, avec plus de soin qu'on ne l'avait fait avant lui, un manuscrit de l'Édrisi appartenant à la bibliothèque du Roi, y a reconnu un texte de ce géographe arabe bien plus important que l'extrait publié par Gabriel Sionite, et supérieur peut-être au manuscrit de la bibliothèque d'Oxford, dont Hartmann a fait connaître des fragmens. La notice étendue qu'il en a rédigée sera sans doute une préparation pour une édition nouvelle, qui serait un véritable service rendu à la littérature et à la géographie; et c'en sera un autre du même genre que la traduction de l'*Histoire des Berbères*, entreprise par M. Lee, d'après un bon manuscrit d'*Ibn-Khaldoun*, qui existe à Cambridge. M. Senkowski, à Pétersbourg,

a presque terminé son dictionnaire abrégé français-arabe. Notre confrère M. Caussin de Perceval vient de publier à Paris les deux premières parties du dictionnaire de feu Ellious Bocthor, lequel, ainsi que nous l'avons annoncé l'année dernière, doit paraître sous les auspices de M. le marquis Amédée de Clermont-Tonnerre.

M. Fraehn, toujours occupé des recherches qui ont déjà produit tant de résultats intéressans, s'est attaché à découvrir l'âge et la véritable patrie de ces médailles bilingues qui offrent une tête semblable à celle des monnaies sassanides, et que Tychsen attribuait aux chefs arabes des bords méridionaux de la Mer Caspienne. Revenant à l'opinion qu'il avait d'abord cru devoir combattre, M. Fraehn s'est convaincu qu'elles appartenaient aux princes du Taberestan, contemporains du khalife Al-Mamoun, vers le milieu du second siècle de l'hégire. La dissertation que M. Fraehn a dû composer sur ce sujet curieux de numismatique orientale, ne nous est pas encore parvenue, non plus que les mémoires qu'il a soumis l'année passée à l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, sur les inscriptions de Derbend, dont Oléarius et d'autres auteurs ont tant parlé, et sur la fameuse inscription de la porte de fer qui existe dans le monastère de Gelathi en Imérétie; nous attendons aussi une longue suite de mémoires où le même académicien a entrepris d'exposer les lacunes qui existent encore dans la numismatique musulmane, et des moyens d'y suppléer. On sait que des travaux analogues ont occupé ici

M. Reinaud, il ajoute encore à l'idée avantageuse qu'on avait conçue de ses recherches en ce genre, par la publication du premier volume de sa *Description des monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, où se trouvent des notions générales sur les pierres que les Orientaux ont coutume de graver, sur l'usage qu'ils font des pierres gravées, sur les personnages dont ils y inscrivent les noms, et sur les inscriptions qu'ils y placent. Plusieurs particularités biographiques, relatives aux patriarches, aux imams, à Mahomet, ajoutent, dans ce volume, l'intérêt de l'histoire à celui de l'archéologie. L'auteur compte le faire suivre incessamment du second volume et des planches qui compléteront l'ouvrage : il espère aussi publier enfin cette année ses *Extraits des écrivains orientaux relatifs aux Croisades*. Ces divers travaux n'ont pas dû l'empêcher de suivre celui qui lui a été confié, et qui consiste à compléter une partie du catalogue des manuscrits orientaux du cabinet du Roi, en y faisant entrer ceux des manuscrits arabes, persans et turcs qui ont été apportés à la bibliothèque depuis la publication du catalogue imprimé. Les manuscrits arabes n'ont pas encore pu être classés ; mais parmi les manuscrits turcs et sur-tout persans qui composent le fonds des nouvelles acquisitions, il s'en trouve de très-importans, particulièrement en ce qui concerne l'Hindoustan. Un jour il sera possible de réunir ce nouveau fonds avec l'ancien fonds du Roi ; et si le catalogue en est rendu public, on verra que les pays les plus riches en ce genre n'ont pas de collection plus

précieuse, comme il en est fort peu qui égalent nos collections de livres hébreux, coptes, arméniens, indiens, chinois, tartares et japonais.

Nous sortirions des limites que nous devons nous prescrire, si nous entreprenions la revue des ouvrages qui, ayant pour objet les peuples de l'ancien monde et les régions occidentales de l'Asie, appartiennent plutôt aux antiquités qu'à la littérature orientale proprement dite. De faibles liens rattachent aux sujets habituels de nos études ceux qui se rapportent aux temps où florissaient Tyr et Carthage, l'empire des Pharaons et la monarchie de Cyrus. Mais aux époques plus modernes, où le fil des traditions classiques vient à manquer, la philologie orientale y supplée en prêtant à la critique d'autres procédés et de nouveaux moyens d'investigation. La naissance de l'islamisme est l'événement qui marque la limite entre les deux genres, et l'origine de celui auquel la Société asiatique accorde sur-tout son attention. C'est sur cette limite même que vient se placer le travail entrepris par MM. Olzhausen et J. Mohl, puisqu'il consiste à réunir les passages des auteurs musulmans qui se rapportent à l'ancienne religion des Perses. Leurs recherches, qui s'appliquent sur-tout aux écrits où la rigidité mahométane a laissé subsister des traces et des souvenirs de la doctrine de Zoroastre, acquièrent un intérêt particulier dans un moment où tant d'efforts se dirigent, comme de concert, vers l'explication des croyances de la haute Asie, et tendent à éclairer l'origine des dogmes qui se sont

répandus sur la plus grande partie de notre continent.

La littérature des Persans n'a pas été cultivée cette année avec moins d'activité et de succès. M. Johnson, professeur à Hayleybury, prépare une nouvelle édition du *Dictionnaire de Richardson*, et il annonce l'intention d'ajouter encore vingt mille articles à ceux dont M. Wilkins l'avait déjà enrichi. On a imprimé pour la première fois, à Calcutta, le texte des *Élémens d'Euclide*, traduits par le célèbre astronome Nasir-eddin de Tous. M. Sémelet, faisant servir la lithographie à l'un des usages qui peuvent le mieux recommander cet art aux yeux des savans, a pris la peine de rédiger une édition *autographique*, c'est-à-dire, écrite par lui-même, du *Gulistan de Saadi*; et si, comme on a lieu de l'espérer, la correction, qui est le principal mérite qu'il s'est proposé d'atteindre, distingue cette édition de celles qui l'ont précédée, l'honneur que l'auteur a obtenu en faisant paraître son travail sous les auspices de l'auguste protecteur de la Société asiatique, deviendra sa juste récompense.

Le comité de traduction récemment institué dans le sein de la Société royale asiatique de Londres, annonce l'intention de publier, outre quelques morceaux d'histoire et des *Contes à l'usage des femmes*, une version anglaise du *Bostan*. Un article intéressant sur la géographie de la Perse, par M. de Hammer, a trouvé

place dans les mémoires d'une Société que des nœuds étroits attachent à la nôtre, et qui confond mieux encore l'objet qu'elle poursuit avec celui qui nous dirige, toutes les fois qu'elle jette de nouvelles lumières sur l'état physique ou moral des contrées asiatiques. Le même savant a livré à l'impatience du public deux des huit volumes dont doit se composer son *Histoire de l'Empire ottoman;* et sans doute, dans le besoin qu'on éprouve de posséder un tel ouvrage, composé par un tel auteur, l'eût-on déjà vu reproduire dans notre idiome, si l'imitation du style oriental, que comporte la langue allemande, n'y opposait des difficultés graves aux efforts d'un traducteur ordinaire. Trois cent cinquante pages, c'est-à-dire, environ la moitié du *Dictionnaire français-turc* de M. Rhazis, ont été imprimées à Pétersbourg. L'impression du *Vocabulaire français-turc*, à l'usage des commerçans et des voyageurs dans le Levant, par M. Bianchi, est parvenue à-peu-près au même point, et l'on peut espérer de jouir, avant la fin de l'année courante, de cet ouvrage vraiment important, qui doit suppléer à l'insuffisance des anciens vocabulaires de la même langue, et remplacer avantageusement l'immense et dispendieux glossaire de Meninski. Enfin un écrivain dont le nom a acquis dans la littérature asiatique une célébrité vraiment héréditaire, M. d'Ohsson, en composant une Description des pays voisins du Caucase, pour laquelle les recherches de plusieurs de nos confrères lui ont fourni d'utiles matériaux, s'est efforcé de donner à son ou-

vrage des formes animées qui pourront le recommander à un plus grand nombre de lecteurs, et qui ne nuisent pas même auprès des savans, quand l'intérêt du roman n'altère en rien l'exactitude de l'histoire.

La littérature indienne, ce monde nouveau où il reste tant à découvrir encore, a vu naître cette année presque autant de travaux que toutes les autres branches ensemble; et l'émulation qu'on observe entre les personnes qui la cultivent, permet d'espérer qu'on lui verra produire les plus heureux fruits. Déjà nous avons indiqué la vaste collection de dessins au sujet desquels M. Daniell, neveu de celui auquel on est redevable du plus bel ouvrage qui existe sur l'Inde, a désiré connaître d'avance l'opinion de la Société asiatique. D'admirables vues des principaux monumens de la presqu'île, et une foule de détails et d'ornemens dessinés avec la plus parfaite élégance, feraient de ce recueil un trésor également précieux pour l'art et pour la science. Sur une moindre échelle, M. Geringer a commencé la publication d'un ouvrage non moins utile, et qui a des titres particuliers à notre attention, puisqu'on y trouve représentés, avec toute la fidélité desirable, les divinités, les costumes et les habitudes des Indiens qui vivent dans les possessions de la France sur la côte de Coromandel, et les physionomies qui caractérisent les différentes races dont se compose la population. La première sorte de dessins a l'avantage de reproduire avec fidélité, sauf quelques corrections indispensables, les productions mêmes des peintres du

pays ; les autres, réduits sur des portraits d'après nature que M. Geringer a peints lui-même sur les lieux, offrent un sujet d'études aux naturalistes qui cherchent à classer les races humaines d'après leurs traits distinctifs. Le texte explicatif qui accompagne les planches de l'*Inde française*, et où celui de nos confrères qui s'est chargé de le rédiger dépose les fruits d'une instruction solide et variée, assure à cette collection un genre de mérite qui manque souvent aux ouvrages pittoresques. Deux de nos correspondans momentanément établis dans la même contrée, MM. de Lesparda et Bellenger, promettent d'ajouter à nos connaissances, et l'on pourrait déjà tirer, des lettres de ce dernier, des renseignemens curieux, sur-tout en ce qui concerne les différentes branches de l'histoire naturelle. Nous aurons bientôt occasion de parler de ce qu'il a réussi à nous procurer sur l'Inde au-delà du Gange ; mais nous ne devons pas quitter l'Hindoustan sans faire une mention spéciale des travaux qui ont été ou terminés ou commencés sur les idiomes de cette région, et notamment sur le plus savant et le plus célèbre de tous, le samscrit.

La nouvelle la plus intéressante pour les amateurs de cette belle langue, c'est l'achèvement de la Grammaire de M. Bopp, de cet ouvrage dont le caractère vraiment original et approfondi assure à son auteur un rang éminent parmi ceux qui ont introduit en Europe cette branche de littérature. Il va maintenant procurer à sa grammaire une utilité plus générale, en

la traduisant lui-même en latin : il veut de plus remédier à la rareté des dictionnaires samscrits, par la publication d'un glossaire de tous les mots qui se trouvent dans les livres imprimés en Europe dans cette langue. Déjà un de ses disciples, M. Rosen, est entré dans ses vues en mettant au jour le *Recueil des racines samscrites*, dont, l'année passée, nous ne connaissions encore que le programme, et qui peut, jusqu'à un certain point, tenir lieu du lexique de M. Wilson, dont la rareté et le prix augmentent tous les jours. M. Ewald, à Gœttingen, dont le beau travail sur la métrique des Arabes est généralement connu et estimé, et à qui l'on doit aussi une excellente *Grammaire hébraïque*, a publié un petit essai sur quelques-uns des anciens mètres des Hindous. Enfin, l'un de ces esprits faits pour éclairer les hautes régions de la philologie, après s'être exercé sur les rapports grammaticaux qui lient les langues de l'Inde aux idiomes classiques de l'Europe, vient d'ajouter aux considérations dont il a déjà enrichi ce point de doctrine, un parallèle de plusieurs temps verbaux, marqués par des formes analogues en grec et en samscrit, parallèle qui a été lu par l'auteur à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et qui exigeait une connaissance profonde des deux langues les plus savantes, mais aussi les plus compliquées, que les hommes aient jamais parlées.

D'un autre côté, les textes se multiplient avec les moyens d'en acquérir une véritable et parfaite in-

telligence. Le premier volume de l'édition critique du *Ramayâna*, par le célèbre professeur de Bonn, a dû paraître ces jours derniers. On a reçu les premières feuilles imprimées de l'*Hitopadésa*, où le même savant a consigné les résultats de la collation qu'il a faite de ce livre célèbre, sur les manuscrits de Londres, sur celui de Paris, et particulièrement sur un autre manuscrit qu'il doit à la complaisance de M. le baron Schilling de Canstadt. Cet antique recueil de fables, qui a été tant de fois étudié, traduit et commenté, sera, dans l'édition de Bonn, plus exactement publié que dans les éditions de Calcutta, et sur-tout dans celle de Londres, où se trouvent beaucoup de vers que l'éditeur, M. Hamilton, y a introduits sans autorité. Ce travail, commencé depuis long-temps, doit être achevé dans le courant de l'année : il comprendra une version latine et des notes, par M. de Schlegel. N'oublions pas que M. Loiseleur-Deslongchamps a offert au Conseil le commencement d'un travail sur le même livre, lequel a été accueilli très-favorablement. M. E. Burnouf n'a pas excité moins d'intérêt en annonçant l'intention de faire imprimer le texte de l'*Agni-Pourâna*, et d'autres extraits de ces anciens livres où sont renfermés tant de notions curieuses et de souvenirs intéressans. L'idée avantageuse qu'on s'est formée de ce recueil, sur le nom seul de son auteur, a fait accorder immédiatement à ce dernier la faculté qu'il a sollicitée de se servir, pour l'impression de son livre, des types samscrits qui appartiennent à la Société. . . . .

Mais l'une des publications faites pour produire le plus de sensation dans le public instruit, c'est sans contredit la *Collection des drames indiens*, traduits par M. Wilson, et réunis en trois volumes, qui contiennent six pièces entières et l'analyse de vingt-trois autres pièces, avec un *Traité sur la critique dramatique des Hindous*. On peut dire que cet ouvrage est la révélation d'un art dont on connaissait à peine deux productions en Europe : l'une, *Sacontala*, chef-d'œuvre de poésie et d'éloquence, mais pris dans le système idéal, et tenant un peu trop de l'idylle pour offrir une peinture fidèle du génie individuel des Hindous ; l'autre, méritant à peine le nom de *drame*, et présentant plutôt une dissertation psychologique, sous la forme d'un dialogue entre la conscience, l'intellect, le *moi* et autres êtres abstraits. Maintenant, grâce à M. Wilson, nous possédons le *Théâtre hindou*, sinon dans son entier, au moins autant qu'il nous était nécessaire de l'avoir pour juger tout-à-la-fois et la portée d'esprit des auteurs, et le goût littéraire, et les conventions qui président au développement d'une action, et les mœurs, et les traditions, et tout ce que le mot *théâtre* éveille dans l'esprit pénétrant d'un littérateur européen. Les Hindous ne connaissent qu'une seule unité, l'unité d'action ; la longueur des représentations, qui durent quelquefois plusieurs jours, les rend moins difficiles sur l'unité de temps ; et il y a telle pièce de *Bhavabhoûti*, célèbre poëte du VIII.ᵉ siècle, qui embrasse l'espace de douze années. Ils n'admettent pas davantage la distinction des

genres ; le comique et le tragique sont constamment mêlés dans leurs drames, mais cependant dans des proportions diverses. Les auteurs de poétiques qui sont venus après les poëtes, ont profité de ces différences pour créer des règles qui paraîtraient sans doute à nos critiques modernes, aussi arbitraires que celles d'Aristote, mais qui certainement reposent sur des observations moins profondes. Toutefois, si la théorie indienne est superficielle, la faute n'en est point aux auteurs dramatiques ; et nous ne devons pas méconnaître l'art ingénieux avec lequel l'action est presque toujours conduite et soutenue jusqu'au dénouement. Ce mérite ne paraît pas moins dans les drames composés avant notre ère, que dans ceux du VIII.e siècle, et c'est le trait commun des ouvrages d'ailleurs très-variés que renferme le recueil de M. Wilson. C'est un fait très-remarquable que l'art dramatique ait été, pendant une période de douze siècles, cultivé aux Indes avec un succès presque égal ; car il n'y a guère entre les ouvrages de Kâlidâsa et ceux de Bhavabhoûti (dans le VIII.e siècle) et de ses successeurs, d'autre différence que celle du style devenu plus travaillé et plus obscur dans les derniers. Mais si Kalidâsa est plus brillant et plus pur, Bhavabhoûti a plus d'ame et de profondeur ; et si le premier a généralement plus de grâce dans les détails, le second l'emporte dans les tableaux des grandes scènes de la nature. Le beau recueil de M. Wilson va être traduit en français ; il le sera sans doute dans toutes les langues ; et cet ouvrage avancera nos connaissances

sur l'Inde, plus que n'auraient fait des relations de voyages et de doctes dissertations.

. . . .

Un des savans qui font le plus d'honneur à l'école de Bonn (M. Lassen), dans une dissertation géographique sur le *Pend-jab*, a donné un exemple du parti qu'une critique éclairée peut tirer, pour la géographie historique, de ces textes samscrits trop souvent réduits, dans l'usage qu'on en a fait jusqu'ici, à n'être que de brillans mais stériles témoignages du génie poétique ou romanesque des anciens Hindous. Des vues non moins dignes de l'approbation des esprits graves ont dirigé M. Langlois dans le choix de l'ouvrage auquel il a déjà consacré beaucoup de veilles : cet ouvrage est l'*Harivansa*, poëme de 25,000 vers, qui s'ajoute au *Mahabhârata* comme une sorte d'appendice, et où l'on trouve, avec beaucoup de légendes, de fictions de toute espèce, de notions religieuses et métaphysiques, les tables chronologiques des anciennes dynasties. La traduction complète d'un tel ouvrage, précédée d'un résumé historique des traditions qui y sont contenues, méritera à l'auteur une place distinguée parmi les savans qui auront contribué à dissiper le vague et l'obscurité dont s'enveloppent encore les antiquités indiennes. On devra les mêmes éloges à M. Todd, si, comme il y a lieu de l'espérer, les études qu'il a entreprises sur les inscriptions de l'Hindoustan, et sur les généalogies de familles régnantes de l'Inde occidentale, permettent de saisir le fil chronologique qui manque encore aux recherches

de cette nature. Une série de questions proposées par la Société de Bombay, fait voir quels sont les objets sur lesquels l'attention des savans doit sur-tout se diriger : il y a de l'instruction à tirer de cet écrit, où l'on a si bien marqué ce que nous ne savons pas encore ; et c'est avoir servi la science que d'avoir montré les limites de nos connaissances, et la route qu'il faut suivre pour les étendre.

Ces limites sont journellement reculées par les études qui ont pour objet les langues provinciales de l'Inde, et les dialectes des pays voisins, au midi, au nord et à l'orient. Les recherches sur les idiomes de la partie méridionale de la presqu'île font dès à présent entrevoir des résultats d'un haut intérêt pour l'histoire; car c'est, au fond, par l'examen de ces idiomes qu'il sera possible de déterminer si la population indienne a de tout temps appartenu à la même race, ou si le samscrit, idiome conquérant, y a été porté à une époque ancienne, avec les institutions brahmaniques, par un peuple du nord qui aurait étendu son joug sur des tribus indigènes d'origine différente. Au nombre des ouvrages qui peuvent éclairer ces questions difficiles, il faut compter la grammaire pali de M. Clough, dont la publication avait été retardée, et qu'on s'est enfin décidé à ajouter aux observations sur la même langue que le zèle de deux de nos confrères avait antérieurement fait éclore en France. Aidé des utiles communications de M. le chevalier Alexandre Johnston, M. E. Burnouf se propose d'étendre et de compléter

les considérations qu'il a déjà publiées sur cet idiome célèbre, de concert avec M. Lassen. Tout récemment, le même savant vient d'adresser au rédacteur du *Journal asiatique* une lettre où les propriétés du dialecte tamoul sont examinées sous ce rapport vraiment digne de fixer l'attention des amis des recherches historiques, et que nous indiquions il n'y a qu'un moment. A Madras, on a donné un double dictionnaire du haut et du bas tamoul, qui doit avoir été rédigé d'après celui du P. Beschi, dont on possède à Paris des manuscrits, et une version tamule d'une portion du *Ramâyana* de Valmiki.

La guerre des Anglais avec les Barmans a été l'occasion de quelques travaux qui jetteront beaucoup de jour sur la constitution des langues de la presqu'île orientale; et c'est ainsi que la science profite des circonstances mêmes qui pourraient inquiéter la politique et affliger l'humanité. M. Hough a composé un *Dictionnaire anglais-barman*, précédé d'un préambule intéressant, et M. Judson, un autre *Dictionnaire barman-anglais*, dans lequel on trouve la définition d'un très-grand nombre de termes appartenant à la doctrine des Bouddhistes. Un exemplaire de ce livre, encore rare en Europe, a été adressé à la Société par un de ses plus zélés correspondans, M. Bellenger, et il y a joint une statue de Bouddha en pierre dure, provenant d'un de ces temples du pays des Barmans, dont les troupes victorieuses ont transporté les dépouilles sacrées, en grande quantité, dans l'Hindous-

tan et jusqu'en Angleterre. En même temps, M. Bellenger a fait hommage à la bibliothèque du Roi de deux manuscrits qui ont la même origine: l'un est un exemplaire complet de cet ouvrage liturgique intitulé *Kammouva*, écrit en gros caractères noirs, sur des lames de carton doré; l'autre, plus précieux encore, est un des livres sacrés des Bouddhistes, intitulé *Angouttara*, et contient un dialogue entre *Bouddha* et son disciple *Ananda*, en pali, avec une traduction barmane.

Du côté du nord, il y a eu des progrès moins marqués, et l'on n'a fait qu'un petit nombre d'acquisitions nouvelles. Néanmoins on doit compter comme telles la grammaire nipole et sur-tout le dictionnaire tibétain, ouvrage de première importance, qu'on attendait plutôt de quelque savant russe, et que les Anglais du Bengale auront eu l'honneur de donner au monde savant. Ce dictionnaire, précédé d'un essai de grammaire tibétaine, a paru à Sirampour, par les soins réunis de MM. Marsmann et Carey. Les matériaux en avaient été compilés autrefois par les capucins que la congrégation de la propagande entretenait à Lahsa: ils ont été recueillis par un Allemand nommé Schrœter, et mis en anglais par les éditeurs. Quelque incomplets qu'ils puissent être, ils offriront un secours des plus précieux pour l'étude d'une langue à l'intelligence de laquelle tient le succès des recherches sur l'histoire de la religion de Bouddha, et sur les principaux points des antiquités de la haute Asie.

La littérature chinoise, cultivée maintenant avec tant d'ardeur par les Français et les Anglais, a commencé d'attirer aussi l'attention des Allemands; circonstance heureuse, qui peut tourner au profit des études philosophiques. M. Windischman a publié à Bonn un volume tout entier consacré à des vues sur l'esprit et le caractère de la nation chinoise. M. Schott a donné à Halle une traduction allemande, faite sur la version anglaise par M. Marshman, de la première partie du *Lun-iu;* et quoique ce volume ait été l'occasion d'une critique sévère de M. Lauterbach, on doit y voir, comme l'a remarqué, dans le recueil intitulé *Aussland*, un anonyme auteur lui-même d'un exposé très-étendu des doctrines chinoises, on doit y voir le présage d'une direction nouvelle des études orientales chez une nation qui sait faire tourner les progrès de la philologie au profit des sciences philosophiques. M. Klaproth a tiré des géographies chinoises de nouvelles lumières sur les sources de l'Irawaddi. M. Munch, qui n'a pas seulement appris en très-peu de temps à lire les livres chinois, mais qui, à l'exemple des lettrés de la Chine, a su se rendre habile à manier le pinceau, prépare une édition lithographiée d'un poëme composé de mille caractères tous différens, avec des notes explicatives. Il a de plus trouvé une solution très-élégante du problème de chronologie qui consiste à convertir les dates cycliques des jours dans l'histoire chinoise, en dates juliennes, et réciproquement. M. Landresse, occupé d'un travail sur les langues des îles Philippines, dont

il doit offrir un specimen dans cette séance même, n'a pas laissé de continuer le dépouillement du grand dictionnaire japonais, pour lequel il a réuni 12,500 bulletins, environ le quart de l'ouvrage entier. M. de Malpierre a donné seize livraisons d'un ouvrage où les costumes, l'attirail des professions, les ameublemens et l'aspect des lieux publics sont représentés, souvent d'après des peintures originales, sur une suite de planches lithographiées d'un effet très-agréable. Enfin c'est plutôt une sorte de singularité qu'un fait important pour la littérature, que l'existence d'un journal anglais qui a commencé à paraître à Canton au mois de novembre dernier; ce qui, sans doute, influera très-peu sur les rapports qui existent entre les deux nations, mais ce qui montre quels sont aujourd'hui les premiers besoins des Européens transportés aux extrémités du monde.

Nous complèterons le tour de l'Asie que nous avons entrepris, en indiquant ce qui est venu à notre connaissance des ouvrages commencés par les savans de Pétersbourg, et ayant pour objet les nations des régions orientales et septentrionales. La munificence de l'empereur Nicolas a mis M. Schmidt en état de publier le plus important de tous, l'*Histoire des Mongols*, par Sanang-Setsen, et trente feuilles de ce livre capital sont déjà imprimées. Le même auteur a publié, sur les rapports du bouddhisme avec les opinions des gnostiques, une dissertation dont il sera curieux de comparer les résultats avec l'*Histoire vri-*

tique du gnosticisme, tout récemment livrée au public par M. Matter. L'archimandrite Hyacinthe a traduit du chinois une description topographique du Tibet, composée par un officier qui a pris part à la dernière guerre du Nipol. Enfin, M. Jarzoff a commencé une nouvelle traduction de l'historien Abulghazi, dont le texte, publié par ordre de feu M. le chancelier de Romanzoff, a été annoncé dans nos précédens rapports.

Dans cette énumération nécessairement superficielle et incomplète, quelque étendue qu'elle ait pu vous paraître, j'ai certainement omis, contre mon gré, et d'utiles publications, et des projets intéressans. Je n'ai pu rien dire de ces articles de philologie orientale, dont le patriarche de la littérature arabe n'a cessé d'enrichir le *Journal des savans*. Je n'ai pas parlé du nouveau volume des *Recherches asiatiques* de Calcutta, où M. Wilson a déposé, sur l'histoire du Kaschemire, d'après les auteurs indiens, le fruit d'investigations que de nouvelles découvertes vont le mettre en état d'étendre encore, ni des fascicules qui terminent le Ier volume des Transactions de la Société royale asiatique de Londres, et où se trouve le complément du beau travail de M. Colebrooke sur la philosophie des Hindous; ni de l'établissement d'un comité de traduction, lequel, sous la protection immédiate du roi d'Angleterre, se propose de faire imprimer les bons ouvrages sur l'histoire, les sciences et les belles-lettres de l'Orient, qui peuvent exister en manuscrit dans les bibliothèques des universités,

au muséum britannique, à l'hotel de la compagnie des Indes, ou dans d'autres collections d'Europe et d'Asie. Enfin, je n'ai pas même indiqué la publication du onzième volume des *Notices et extraits des manuscrits*, par l'Académie royale des incriptions et belles-lettres, et où, à côté des mémoires intéressans de MM. de Sacy et Saint-Martin, on pourra remarquer, comme singularité typographique, le premier emploi d'un caractère *kata-kana*, gravé et fondu sur les dessins de l'auteur, pour une analyse de l'Encyclopédie japonaise.

Mais en finissant, je me reprocherais, Messieurs, de ne pas vous avoir rassurés sur le sort d'une vaste et imposante entreprise, dont, deux fois déjà, je vous ai annoncé le commencement, et qui, cette année encore, n'a pu être aussi avancée qu'on l'aurait desiré. Je veux parler de cette collection des historiens de l'Asie, que le Roi a voulu faire composer comme un monument consacré à la gloire de la littérature asiatique et de notre typographie orientale. Les retards qui excitent notre impatience ne doivent pas être imputés cette fois aux gens de lettres qui prennent part à l'exécution de ce projet, et moins encore à l'administration dont les soins, à cet égard, ont été au devant même de nos desirs; mais la cause en est dans la multiplicité des travaux qu'exigent, d'une part, la collation des manuscrits, la correction des textes, et l'interprétation d'ouvrages pour la plupart inédits jusqu'ici, et, de l'autre, les préparatifs indispensables

pour assurer, sous le rapport typographique, l'uniformité desirable à toutes les parties d'une collection qui doit renfermer des livres arabes, persans, turcs, arméniens, indiens, &c. Quelques délais qu'aient entraînés ces préparatifs, que de temps ils eussent demandé, et combien de peines et de dépenses ils eussent imposées, si la volonté du monarque n'eût mis à la disposition des directeurs de la collection les ressources de toute espèce que, depuis Louis XIV, la munificence des rois s'est plue à accumuler à l'imprimerie royale, dans cet établissement vraiment digne d'une nation puissante et éclairée, et qu'on ne doit pas hésiter à classer parmi ceux qui font l'honneur de la capitale, qui sont l'objet de l'admiration comme de l'envie de nos voisins, et que les troubles civils ont respectés comme les invasions étrangères. Pour ne parler ici que du genre de richesses qui nous intéresse spécialement, n'est-ce pas une circonstance dont il est permis de s'enorgueillir, que de voir des associations anglaises confier aux presses royales l'impression des livres qu'elles destinent aux naturels des contrées lointaines de l'Asie? Le zèle religieux avait fondé l'imprimerie de la congrégation de la propagande : l'intérêt politique et commercial a élevé les ateliers typographiques du Fort-Williams et de Sirampour. L'amour des lettres, et une générosité dont, hors de France, on a quelque peine à comprendre le désintéressement, ont produit cette institution d'où l'on voit journellement sortir des livres imprimés dans toutes les langues de l'univers, comme

les mêmes sentimens ont donné naissance à ces chaires où l'on enseigne publiquement tous les idiomes savans de l'Asie, à ces collections de manuscrits constamment ouvertes aux recherches et aux études des savans de tous les pays. L'imprimerie royale, le collége de France, la bibliothèque du Roi, créations du génie national aidé de la faveur des souverains, sont pour les sciences un triple trésor qui doit sur-tout être cher aux amis de la littérature orientale. Et, s'il est permis aux membres de la Société asiatique de nommer après ces nobles fondations celle qui leur doit son existence, c'est dans ces occasions solennelles où la protection sur laquelle repose notre avenir se montre d'une manière si éclatante, où un prince ami des lettres honore nos travaux en venant y prendre part, et où, grâce à l'appui que nous en recevons, la réunion de tant d'hommes studieux peut aspirer à prendre rang parmi les institutions qui contribuent au progrès des lettres, au perfectionnement des connaissances et à la gloire de la patrie.

TABLEAU

DU CONSEIL D'ADMINISTRATION,

Conformément aux nominations faites dans l'assemblée générale du 29 avril 1828.

Président honoraire.

S. A. R. M.gr LE DUC D'ORLÉANS.

Président.

MM. Le baron SILVESTRE DE SACY.

Vice-présidens.

Le comte DE LASTEYRIE.
Le comte D'HAUTERIVE.

Secrétaire.

ABEL-RÉMUSAT.

Secrétaire-adjoint et Bibliothécaire.

Eugène BURNOUF.

Trésorier.

DELACROIX.

Commission des Fonds.

WÜRTZ.
FEUILLET.
Le baron DEGÉRANDO.

Membres du Conseil.

Le baron DE HUMBOLDT.
KLAPROTH.

D *

MM. Le baron PASQUIER.
Le duc DE RAUZAN.
RAOUL-ROCHETTE.
EYRIÈS
CHÉZY.
REINAUD.
Amédée JAUBERT.
SAINT-MARTIN.
Le baron COQUEBERT DE MONTBRET.
AGOUB.
Le marquis DE CLERMONT-TONNERRE.
COUSIN.
GRANGERET DE LA GRANGE.
BURNOUF.
Le comte Amédée DE PASTORET.
KIEFFER.
HASE.
Le comte PORTALIS.
L'abbé DE LABOUDERIE.
DEMANNE.
Eugène COQUEBERT DE MONTBRET.
Étienne QUATREMÈRE.

Censeurs.

REINAUD.
CHÉZY.

Agent de la Société, M. CASSIN, au local de la Société, *rue Taranne*, n.° 12.

N. B. Les Séances du Conseil ont lieu le premier lundi de chaque mois, à sept heures et demie du soir, rue Taranne, n.° 12.

LISTE

DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

S. A. R. M.gr LE DUC D'ORLÉANS.

MM. ABRO (Étienne), à Alexandrie.
AGOUB, professeur de langue arabe au collége royal de Louis-le-Grand.
Le comte ANDRÉOSSY, membre de la Chambre des Députés.
AUDIFFRET, attaché au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du Roi.
AYMOND DE MONTÉPIN.

BABINET, professeur de physique au collége de Saint-Louis.
BENOIST (François-Balth.), régent de rhétorique.
BÉRARD, maître des requêtes.
BERGHAUSS, professeur à Berlin.
BERR (Michel), homme de lettres.
BIANCHI, secrétaire-interprète pour les langues orientales, au ministère des affaires étrangères.

MM. Le duc DE BLACAS D'AULPS, pair de France, ambassadeur à Naples.

DE BLAINVILLE, membre de l'Institut.

BOBROWSKI (Michel), professeur à l'Université impériale de Wilna.

Le baron DE BOCK, conservateur des forêts.

Le docteur BŒKEL.

Le général BOISSEROLLE.

BOUVRAIN, ancien professeur.

Le chevalier BRICE, ingénieur géographe.

DE BRIÈRE, homme de lettres.

Le duc DE BROGLIE, pair de France.

BROSSET, homme de lettres.

BRUÉ, géographe.

BRUGUIÈRE, intendant militaire à Angoulême.

BURNOUF père, lecteur et professeur royal au Collége de France.

Eugène BURNOUF fils.

Le chevalier BYERLEY.

L'abbé CABANÈS.

Le duc DE CADORE, pair de France.

Le rév. CALDWEL, à Versailles.

CALTHROP (Henri), du collége Corpus-Christi, à Cambridge.

Le baron VAN DER CAPELLEN, ancien gouverneur des Indes orientales hollandaises, président honoraire de la Société des sciences de Batavia.

MM. CAUSSIN DE PERCEVAL fils, professeur d'arabe vulgaire à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

La comtesse VICTORINE DE CHASTENAY.

Le vicomte DE CHATEAUBRIANT, pair de France.

Le marquis DE CHATEAUGIRON.

CHAUMETTE DES FOSSÉS, consul général à Lima.

CHÉZY, membre de l'Institut, professeur de samscrit au Collége royal de France, et de persan à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Le comte DE CLARAC, conservateur du Musée.

Le marquis DE CLERMONT-TONNERRE, colonel d'état-major.

COLLOT, directeur de la Monnaie.

COOK, ministre du S.t Évangile.

COOMBS, lieutenant-colonel à Londres.

Le baron COQUEBERT DE MONTBRET, membre de l'Institut.

Eugène COQUEBERT DE MONTBRET fils, attaché au ministère des affaires étrangères.

COUSIN, professeur de philosophie à la Faculté des lettres.

CROGGON, ministre du culte anglais, à Corfou.

Le baron CUVIER, conseiller d'état, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences.

DAHLER, professeur de théologie à la Faculté de Strasbourg.

MM. Le baron DE DAMAS, pair de France, gouverneur de S. A. R. M.gr le duc de Bordeaux.

Le baron DEGÉRANDO, conseiller d'état, membre de l'Institut.

DEJEAN, professeur de langues orientales au collége Louis-le-Grand.

DELACROIX, ancien notaire, propriétaire à Ivry.

Le baron Benj. DELESSERT, ancien député, banquier.

DELESSERT (François), banquier.

DELORT, sous-chef de division au ministère de l'intérieur.

DEMANNE, l'un des conservateurs-administrateurs de la bibliothèque du Roi.

DÉSAUGIERS aîné, ancien consul de France.

DESBASSYNS DE RICHEMOND (Eugène), commissaire ordonnateur à Pondichéry.

DESGRANGES, secrétaire-interprète du Roi pour les langues orientales.

FIRMIN DIDOT fils, imprimeur-libraire.

DONDEY-DUPRÉ, imprimeur libraire.

Le chevalier W. DRUMMOND, à Naples.

Lady DRUMMOND, à Naples.

DUBEUX, employé à la bibliothèque du Roi.

L'abbé DUBOIS, ancien missionnaire au Maysoure.

DUBOIS DE BEAUCHÊNE (Alphonse).

DUCLER, commissaire de la marine, administrateur à Karikal.

DUMORET, élève de l'École des langues orientales.

MM. DUPLESSIS, recteur de l'Académie de Douay.
DUPRÉ (Louis).
DUREAU DE LAMALLE, membre de l'Institut.
DURSCH, docteur en philosophie, à Tubingue.
DUSSON, avocat.

Le baron D'ECKSTEIN.
EICHHOFF, docteur ès lettres.
ELPHINSTONE (J.-J.), à Londres.
ERDMANN, professeur à l'Université de Casan.
VAN ESSE (Léonard), docteur en théologie, à Darmstadt.
EYRIÈS, géographe.

Le comte FABRE DE L'AUDE, pair de France.
FAESCH (J.), à Amsterdam.
FEUILLET, bibliothécaire de l'Institut.
Le colonel FITZ-CLARENCE, à Londres.
FLEISCHER.
FOOTE, docteur-médecin.
Le marquis DE FORTIA D'URBAN.
FOUINET (Ernest).

GADI, juge au tribunal civil de Versailles.
GALLOIS, conseiller maître à la cour des comptes.
Le chevalier DE GAMBA, consul de France à Téflis.
GARCIN DE TASSY, homme de lettres.

MM. GAULTIER, ancien administrateur général des subsistances.

GESTAT (Théodore).

GIBON, professeur à l'École préparatoire.

L'abbé GLAIRE, professeur d'hébreu.

GRAEBERG DE HEMSOE, consul général de Suède, à Tripoli.

GRANGERET DE LAGRANGE, sous-bibliothécaire à l'Arsenal.

DE GRÉGORI.

GROS, professeur au collége royal de Saint-Louis.

GUERRIER DE DUMAST, intendant militaire.

GUIGNIAULT, ancien professeur à l'École normale.

GUYS (C.-E.), vice-consul de France à Lattaquié.

DE HAMMER, professeur à Vienne.

HASE, membre de l'Institut, professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

HASSLER (Conrad-Thierry), à Ulm.

Le comte D'HAUTERIVE, conseiller d'état, membre de l'Institut.

HENRY, professeur de langues, à Londres.

Le vicomte HÉRICART DE THURY, conseiller d'état.

HERNOZAN, négociant à Téflis.

HOFMANN, professeur à Stuttgard.

MM. HOLMBOE, secrétaire de la Bibliothèque de Christiania.

Le baron DE HUMBOLDT (Alexandre), membre de l'Institut.

Le chevalier D'ITALINSKY, ministre de S. M. l'empereur de Russie à Rome.

JACKSON (J. Grey), ancien agent diplomatique à Maroc, membre de l'académie à Caen.

JAUBERT (Amédée), professeur de turc à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

JOMARD, membre de l'Institut, commissaire du gouvernement près la commission d'Égypte.

JOUANNIN, premier secrétaire interprète du Roi.

Le comte DE JOUFFROY (Achille).

JOWETT, agent de la Société biblique à Malte.

JULIEN (Stanislas), sous-bibliothécaire à l'Institut.

JULLIEN, ancien inspecteur aux revues, directeur de la *Revue encyclopédique*.

KIEFFER, premier secrétaire-interprète du Roi pour les langues orientales, professeur de turc au Collége royal de France.

KLAPROTH (Jules).

KOUCHELEV-BESBORODKO, chambellan de S. M. l'empereur de toutes les Russies.

KUNKEL (Pierre-Antoine).

KURZ (Henri), docteur en philosophie.

MM. Le prince LABANOFF DE ROSTOFF.

Le comte Alex. DE LABORDE, député, membre de l'Institut.

L'abbé DE LABOUDERIE, chanoine honoraire de Saint-Flour, vicaire général d'Avignon.

Le vicomte LAINÉ, pair de France, membre de l'Institut.

LAJARD (F.), receveur de l'arrondissement de Saint-Denis.

L'abbé LANCI, professeur d'arabe au collége de la Sapience, à Rome.

LANDOIS, professeur au collége Saint-Louis.

LANDRESSE (E. A. X. Clerc).

LANGLOIS, professeur au collége royal de Saint-Louis.

Le comte LANJUINAIS, pair de France.

Le comte DE LASTEYRIE.

Le comte DE LAVAL, conseiller d'état de S. M. l'empereur de Russie.

LEBOUCHER, professeur au collége de Charlemagne.

Le comte DE LENNOX, capitaine instructeur de cavalerie, à Saumur.

LETRONNE, membre de l'Institut, inspecteur général de l'Université et des écoles militaires.

LEVASSEUR.

LEWCHINE, conseiller de cour de S. M. l'empereur de Russie.

LITTRÉ fils.

MM. LOISELEUR DES LONGCHAMPS (Auguste).

MABLIN, sous-bibliothécaire de l'Université.
MACCARTHY, professeur d'anglais de S. A. R. Mademoiselle.
MAC-GUCKIN, de Dublin.
MALDOOM, de Dublin.
MAHARG (John), à Dublin.
MARCEL, ancien directeur de l'Imprimerie royale.
MARCESCHAU, vice-consul de France à Tunis.
MARSDEN (William), à Londres.
Le baron MASSIAS.
MENGE, de Lubeck.
MICHAUD, membre de l'Académie française.
MILON, sénateur, à Nice.
MOHAMMED-ISMAEL-KHAN, de Chiraz.
MOHL (Julius), de Stuttgardt.
L'abbé duc DE MONTESQUIOU, pair de France, membre de l'Institut.
MORIS, homme de lettres.
Le baron DE MORTEMART-BOISSE.
Le baron MOUNIER, pair de France, intendant général des bâtimens de la couronne.
Le docteur MUNCH.

La duchesse DE NARBONNE.
Le baron DE NERCIAT.
NICOLL, prof. d'hébreu à l'Université d'Oxford.
DE NOVILLE (Alexandre), à Nice.

MM. ŒLSNER, conseiller de légation de S. M. le roi de Prusse.

ORR.

OUTREY (Georges), vice-consul de France à Rhodes.

GORE-OUSELEY, ambassadeur d'Angleterre à la cour de Perse.

DE LA PALUN, chancelier du consulat de France à Nice.

DE PARAVEY, membre du corps royal du génie des ponts et chaussées.

Le docteur PARTHEY.

Le baron PASQUIER, pair de France.

Le comte DE PASTORET (Amédée), membre de l'Institut.

PELLASSY DE L'OUSLE, chef d'institution.

PICKFORD (J.-H.).

Le comte PILLE, lieutenant général.

PONCELET, professeur à la Faculté de droit.

PONS-DEJEAN, répétiteur pour les langues orientales au collége Louis-le-Grand.

Le baron PORTAL, pair de France.

Le comte PORTALIS, pair de France.

POUGENS, membre de l'Institut.

POUQUEVILLE, membre de l'Institut.

Le général comte POZZO DI BORGO, ambassadeur de Russie à la cour de France.

PUSICHS, ancien interprète dans le Levant.

MM. QUATREMÈRE (Étienne), membre de l'Institut, professeur d'hébreu, de chaldaïque et de syriaque au Collége royal de France.

RADIGUEL.

DE RAINEVAL, ambassadeur de France en Suisse.

Le duc DE RAUZAN, ambassadeur à Lisbonne.

REGNIER, homme de lettres.

REINAUD, employé au cabinet des manuscrits orientaux de la bibliothèque du Roi.

ABEL-RÉMUSAT, membre de l'Institut et de l'Académie royale de médecine, professeur des langues chinoise et tartare au Collége de France, l'un des conservateurs-administrateurs de la bibliothèque du Roi.

REY, membre du conseil général des manufactures, maire du sixième arrondissement.

RITTER, professeur à Berlin.

RAOUL-ROCHETTE, membre de l'Institut, professeur d'archéologie, l'un des conservateurs administrateurs de la bibliothèque du Roi.

ROSEN, docteur en philosophie.

DE ROSSEL, membre de l'Institut, directeur général du dépôt des cartes et plans de la marine.

ROUBAU (Hippolyte), à Grasse.

Le comte Théodore DE RUMIGNY.

SCHLEMMER, docteur en droit.

Le baron SILVESTRE DE SACY, membre de l'Institut, professeur de persan au Collége royal

de France, et d'arabe à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

MM. Saint-Martin, membre de l'Institut, conservateur-administrateur de la bibliothèque de Monsieur.

Sandford-Arnod, professeur de langues orientales.

Saulnier fils.

Schulz (Fréd. Édouard), professeur de philosophie, à Giessen.

Schweighæuser, professeur à la Faculté de Strasbourg.

Selme fils.

Semelet.

Sidney Smith, amiral anglais.

Le vicomte Siméon, maître des requêtes.

Spencer Smith, membre de plusieurs sociétés savantes, à Caen.

Stahl.

Geo. Th. Staunton, membre du parlement, à Londres.

Stempkouski, colonel russe.

Le comte de Stirling, à Londres.

Strubberg, élève de l'École des langues orientales.

Taillefer, inspecteur de l'Académie de Paris.

Ternaux aîné, ancien député.

Thayer (Édouard), élève de l'École polytechnique, théologue, ancien diplomate.

MM. Le colonel TOD.

DE TORCY, chef de bureau au ministère des affaires étrangères.

TOULOUZAN, homme de lettres, à Marseille.

TREBUTIEN, à Caen.

Le capitaine TROYER.

Le baron DE TURCKHEIM, ancien député, à Strasbourg.

VAUCELLE (Louis).

Le baron DE VILLEBOIS, maître des requêtes, directeur de l'Imprimerie royale.

VILLEMAIN, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de l'académie de Paris.

VINCENT.

VULLERS (Jean), de Bonn.

WARDEN, ancien consul général des États-Unis.

WATSON, à Naples.

WETZER (Henri-Joseph), docteur en théologie, à Anzefahr.

WHITESIDE (Joseph-W.), membre du collége de la Trinité, à Dublin.

WISON, recteur de la chapelle Saint-Jean, à Londres.

WÜRTZ, négociant.

WYNCH, attaché au service civil de la compagnie anglaise des Indes.

ZOHRAB, docteur arménien.

S. Em. le cardinal ZURLA, à Rome.

LISTE

DES MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS,

SUIVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MM. DE HAMMER (Joseph), conseiller actuel aulique, et interprète de S. M. l'Empereur, à Vienne.

IDELER, membre de l'Académie de Berlin.

WILKINS, à Londres.

LEE, à Cambridge.

MACBRIDE, professeur d'arabe, à Oxford.

WILSON (H. H.), secrétaire de la Société asiatique du Bengale, à Calcutta.

MARSHMANN (le rév. J.), missionnaire à Sirampour.

FRÆHN (le docteur Ch.-Martin), membre de l'Académie des sciences, à Saint-Pétersbourg.

OUWAROFF, conseiller d'état actuel de l'empire de Russie, président de l'Académie impériale, à Saint-Pétersbourg.

TYCHSEN (Thomas-Christian), professeur à l'Université, membre de l'Académie, à Gottingue.

DES MEMBRES [illegible]

MM. Van der Palm (Jean-Henri), professeur à l'Université de Leyde.

Eichhorn (Jean-Godefroy), professeur à l'Université et membre de l'Académie, à Gottingue.

Le comte Castiglioni (Carlo-Ottavio), à Milan.

Ricketts, à Londres.

de Schlegel (A.-W.), profess. à l'Université royale prussienne du Rhin, membre de l'Académie royale des sciences de Prusse, à Bonn.

Gesenius (Wilhelm), professeur à l'Université, à Halle.

Wilken, bibliothécaire du roi de Prusse, à Berlin.

Peyron (Amédée), professeur de langues orientales, à Turin.

Colebrooke (H.-T.), directeur de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande, à Londres.

Hamaker, professeur de langues orientales, et interprète, à Leyde.

Freytag, professeur de langues orientales à l'Université, à Bonn.

Demange, attaché au ministère des affaires étrangères de l'empire de Russie.

Charmoy, attaché au ministère des affaires étrangères de l'empire de Russie.

Le capitaine Lockett (Abraham), secrétaire du conseil du collége du fort William, à Calcutta.

Hartmann, à Marbourg.

MM. DELAPORTE, vice-consul de France, à Tanger.

PAREAU (J.-Henri), à Utrecht.

WILMET (Jean), membre de l'Institut de Hollande, à Amsterdam.

KOSEGARTEN (Jean-Godefroi-Louis), professeur à l'Université d'Iena.

BOPP (François), à Berlin.

D'OHSSON, ambassadeur de Suède à la cour de Bruxelles.

MORRISON (le rév. Rob.), missionnaire protestant à Canton, et interprète du comité de la compagnie des Indes dans cette ville.

HAUGHTON (Graves Chamney), professeur de langues orientales au collége d'Hertford.

WYNDHAM KNATCHBULL, à Oxford.

Le baron SCHILLING DE CANSTADT, membre du collége des affaires étrangères, à Saint-Pétersbourg.

MIRZA-SALEH, ministre de la cour de Perse, à Saint-Pétersbourg.

SCHMIDT (I.-J.), à Saint-Pétersbourg.

HABICHT (Maximilien), docteur en philosophie, professeur d'arabe à Breslau.

HAUGHTON (N.), professeur d'hindoustani au séminaire militaire d'Addiscombe, à Croydon.

MOOR (Ed.), de la Société royale de Londres et de celle de Calcutta.

MM. Le chevalier D'ITALINSKY, ministre de S. M. l'empereur de Russie, à Rome.

Le baron D'ALTENSTEIN, ministre du culte et de l'instruction publique du royaume de Prusse.

DE SPERANSKI, gouverneur général de la Sibérie.

SHAKESPEAR, professeur de langues orientales au séminaire militaire de la compagnie des Indes, à Croydon.

CAREY (W.), professeur de langues samscrite, bengali et mahratte, à Sirampour.

GILCHRIST (John Borthwick), professeur d'hindoustani, à Londres.

OTHMAR FRANK, docteur en philosophie, professeur de langues orientales à l'Académie royale des sciences de Munich.

RAH-MOHUN-ROY, à Calcutta.

Le baron DE HUMBOLDT (Guillaume), à Berlin.

LIPOVZOFF, interprète pour les langues tartares, à Pétersbourg.

ÉLOUT, secrétaire de la haute régence des Indes, membre de la Société des arts et des sciences, à Batavia.

WAREN.

RÉGLEMENT
DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

§ I.er

BUT DE LA SOCIÉTÉ.

Article premier.

La Société est instituée pour encourager l'étude des langues de l'Asie.

Celles de ces langues dont elle se propose plus spécialement, mais non exclusivement, d'encourager l'étude, sont :

1.° Les diverses branches (tant en Asie qu'en Afrique) des langues sémitiques ;

2.° L'arménien et le géorgien ;

3.° Le grec moderne ;

4.° Le persan et les anciens idiomes morts de la Perse ;

5.° Le samskrit et les dialectes vivans dérivés de cette langue ;

6.° Le malais et les langues de la presqu'île ultérieure et citérieure de l'Archipel oriental ;

7.° Les langues tartares et le tibétain ;

8.° Le chinois.

Art. II.

Elle se procure les manuscrits asiatiques ; elle les

répand par la voie de l'impression; elle en fait faire des extraits ou des traductions. Elle encourage en outre la publication des grammaires, des dictionnaires et autres ouvrages utiles à la connaissance de ces diverses langues.

Art. III.

Elle entretient des relations et une correspondance avec les Sociétés qui s'occupent des mêmes objets, et avec les savans asiatiques ou européens qui se livrent à l'étude des langues asiatiques, et qui en cultivent la littérature. Elle nomme, à cet effet, des associés correspondans.

§ II.

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ.

Article premier.

Le nombre des membres de la Société est indéterminé. On en fait partie, après avoir été présenté par deux membres et avoir été reçu à la pluralité des voix, soit par le Conseil, soit par l'assemblée générale.

Art. II.

Indépendamment des dons qui pourront être offerts à la Société, chaque membre paie une souscription annuelle de trente francs.

Art. III.

Les membres de la Société nomment un Conseil, et sont convoqués, au moins une fois l'an, pour entendre un rapport sur les travaux, sur l'emploi des fonds, et pour nommer les membres du Conseil.

§ III.

ORGANISATION DU CONSEIL.

Article premier.

Le Conseil se compose,
D'un président honoraire,
Un président,
Deux vice-présidens,
Un secrétaire,
Un secrétaire-adjoint et bibliothécaire,
Un trésorier,
Trois commissaires pour les fonds,
Vingt-quatre membres ordinaires.

Art. II.

Le président honoraire est nommé pour cinq ans, ainsi que le secrétaire; le président, les vice-présidens, le secrétaire-adjoint, le trésorier et les commissaires des fonds, sont nommés chaque année, et tous ces membres sont rééligibles. Les vingt-quatre autres membres sortent par tiers, et à tour de rôle, chaque année. Ils peuvent être réélus. Le sort désignera, les deux premières années, ceux qui devront sortir.

Art. III.

L'élection des membres du Conseil aura lieu à la majorité relative des suffrages.

Art. IV.

L'assemblée générale nomme, chaque année, parmi

les membres restans du Conseil, deux censeurs chargés d'examiner les comptes de l'année précédente, et de lui en faire un rapport à la plus prochaine assemblée générale.

ART. V.

Le Conseil est chargé de diriger les travaux littéraires qui entrent dans le plan de la Société, ainsi que du recouvrement et de l'emploi des fonds; il ordonne l'impression des ouvrages qu'il reconnaît utiles; il en fait faire des traductions ou des extraits; il examine les ouvrages relatifs au but de la Société; il donne des encouragemens; il nomme les associés correspondans; il fait l'acquisition des manuscrits et des ouvrages asiatiques, lorsqu'il le croit convenable.

ART. VI.

Le secrétaire de la Société fait un rapport annuel des travaux du Conseil et de l'emploi des fonds. Ce rapport sera imprimé avec la liste des souscripteurs, le montant des dons pécuniaires ou des offrandes en livres, manuscrits, objets d'arts, &c., faits à la Société, avec les noms des donateurs.

ART. VII.

Le Conseil se réunit en séance ordinaire au moins une fois par mois. Tous les membres souscripteurs de la Société sont admis à ses séances, et peuvent y faire les communications qui leur paraissent utiles

ART. VIII.

Le Conseil s'occupera le plutôt possible des moyens

de rédiger, sous le titre de *Journal asiatique*, un recueil littéraire qui paraîtra à des époques plus ou moins rapprochées, et qui sera donné *gratis* aux souscripteurs de la Société.

ART. IX.

Les membres de la Société pourront acquérir chacun un exemplaire des ouvrages qu'elle publiera, au prix coûtant.

§ IV.

COMPTABILITÉ.

ARTICLE PREMIER.

La commission des fonds présente au Conseil d'administration, dans le premier mois de l'année, l'aperçu des recettes et dépenses pour l'année qui commence.

Le Conseil d'administration détermine en conséquence, pour l'année entière, les dépenses ordinaires et fixes, et assigne, pour l'année aussi, un *maximum* pour les dépenses de bureau, les autres menus frais journaliers et variables.

ART. II.

Les dépenses extraordinaires, proposées pendant le cours de l'année, sont arrêtées par le Conseil d'administration, après avoir pris préalablement l'avis de la commission des fonds.

ART. III.

Les délibérations du Conseil d'administration, portant autorisation d'une dépense, sont immédiatement

transmises à la commission des fonds par un extrait signé du président et du secrétaire de la Société.

ART. IV.

La commission des fonds tient un registre dans lequel sont énoncées au fur et à mesure les dépenses ainsi autorisées, avec indication de l'époque à laquelle leur paiement est présumé devoir s'effectuer.

ART. V.

Dans le cas où une dépense serait arrêtée par la Société seulement en principe et sur une évaluation approximative, cette dépense sera portée pour son *maximum* au registre prescrit par l'article précédent.

Dès que le projet de dépense donne lieu à un engagement de la Société, on assigne les fonds nécessaires pour l'acquitter à l'échéance, de manière que le paiement ne puisse, en aucun cas, éprouver ni incertitude, ni retard.

ART. VI.

Toute somme allouée pour une dépense extraordinaire ordonnée par le Conseil, reste affectée d'une manière spéciale pour l'objet désigné : elle ne peut être détournée de sa destination et appliquée à un autre service que sur une nouvelle décision du Conseil, prise selon la forme indiquée dans l'art. 2.

ART. VII.

Il pourra cependant admettre en principe la proposition de faire imprimer de nouveaux ouvrages au fur

et à mesure que les facultés pécuniaires de la Société le permettront, mais sans que cela lie la Société et l'empêche de donner la préférence à tous autres ouvrages qui lui seraient présentés postérieurement, et dont elle jugerait la publication plus opportune ou plus utile.

ART. VIII.

La commission des fonds tient un registre dans lequel sont contenus tous ses arrêtés portant mandat de paiement.

Lesdits arrêtés doivent être signés au moins de la majorité des membres de la commission.

ART. IX.

Les dépenses sont acquittées par le trésorier, sur un mandat de la commission des fonds, accompagné des pièces de dépenses visées par elle; ces mandats rappellent les délibérations du Conseil d'administration par lesquelles les dépenses ont été autorisées.

Le trésorier n'acquitte aucune dépense, si elle n'a été préalablement autorisée par le Conseil d'administration et ordonnancée par la commission des fonds.

ART. X.

Le trésorier et les membres de la commission des fonds se réunissent en séance particulière une fois chaque mois; dans cette séance sont traitées toutes les affaires sur lesquelles la commission est appelée à délibérer. On y dresse l'état mensuel de situation des fonds, pour le présenter au Conseil d'administration.

Cet état est transcrit sur le registre de la commission, ainsi que le procès-verbal de chaque séance particulière.

ART. XI.

Tous les six mois, en septembre et en mars, la commission des fonds fait d'office connaître la situation réelle de la caisse, en indiquant les sommes qui s'y trouvent et celles dont elle est grevée, soit pour les dépenses fixes et variables, soit pour les dépenses extraordinaires, de façon que le Conseil d'administration puisse toujours savoir quelle est la quotité exacte des valeurs disponibles.

ART. XII.

A la fin de l'année, le trésorier présente son compte à la commission des fonds, qui, après l'avoir vérifié, le soumet à l'assemblée générale, pour être arrêté et approuvé par elle. La délibération de l'assemblée générale sert de décharge au trésorier.

ARTICLES ADDITIONNELS,

RELATIFS À LA SURVEILLANCE DES TRAVAUX ORDONNÉS POUR LE COMPTE DE LA SOCIÉTÉ;

Adoptés par le Conseil, dans sa Séance du 3 juillet 1827.

Le conseil de la Société asiatique, considérant :

1.° Que, par le réglement du 4 juillet 1825, il a été suffisamment pourvu à la surveillance qui doit être exercée sur l'exécution des ouvrages ordonnés par le Conseil, pour le compte de la Société, et aux mesures convenables pour que le Conseil soit toujours instruit des progrès desdits travaux;

2.° Que, par les divers articles du réglement du 3 juillet 1826, il a été statué sur les formes à observer, soit par le Conseil, soit par la commission des fonds, toutes les fois qu'il s'agit d'ordonner un travail qui doit donner lieu à une dépense, et d'ouvrir un crédit spécial pour son exécution;

3.° Que néanmoins il pourrait arriver qu'un travail ordonné et pour lequel il a été ouvert un crédit spécial, entraînât la Société dans une dépense plus forte que celle qui avait été prévue, soit parce que l'évaluation primitive aurait été faite d'après des bases peu exactes, soit parce que, dans le cours même de l'exécution, le desir d'améliorer un ouvrage et de le rendre plus utile, aurait engagé l'auteur à lui donner plus

d'étendue qu'il ne l'avait d'abord pensé, ou à y joindre des accessoires qui n'auraient pas été compris dans l'évaluation primitive;

4.° Que, par suite de cela, la balance des recettes et des dépenses établies par le budget annuel, se trouverait dérangée, et la Société engagée à son insu dans des dépenses plus fortes que les crédits ouverts; et voulant prévevenir ces inconvéniens,

A arrêté ce qui suit:

ARTICLE PREMIER.

Outre le compte verbal qui, aux termes de l'art. 2 du réglement du 4 juillet 1825, doit être rendu, à chaque séance du Conseil, des progrès des divers ouvrages ordonnés par les personnes chargées d'en suivre respectivement l'exécution, il sera, dans la première séance des mois de juin et de décembre de chaque année, rendu un compte général de la situation de tous les travaux ordonnés, de quelque nature qu'ils puissent être, et pour lesquels il aurait été ouvert des crédits, de la dépense à laquelle ils auront donné lieu pendant les six mois précédens, et de celle que nécessitera leur entier achèvement.

ART. II.

A cet effet, le Conseil nommera, chaque année, dans la séance qui suivra la séance générale de la Société, une commission de trois de ses membres. Cette commission portera le titre de *Commission de surveillance des travaux entrepris pour le compte de la Société.*

ART. III.

Les membres du Conseil, auteurs ou éditeurs des travaux ordonnés et non encore terminés, et les membres de la commission des fonds, ne pourront point être membres de la commission dont la formation est prescrite par l'art. 2. Les membres de ladite commission pourront être réélus immédiatement.

ART. IV.

La commission devra se faire remettre, dans le cours du mois qui précédera la séance où elle doit faire son rapport, soit par les commissaires spéciaux chargés de veiller à l'exécution de chacun des travaux ordonnés, soit par les imprimeurs, graveurs, traducteurs ou autres personnes employées auxdits travaux, tous les renseignemens qui devront servir de bases à son rapport et en garantir l'exactitude.

ART. V.

S'il résulte du rapport de la commission que le crédit ouvert pour un travail ordonné ne sera point dépassé et qu'il n'excède point notablement la dépense à laquelle ce travail doit donner lieu, il n'y aura point ouverture à une délibération.

ART. VI.

Dans le cas où le crédit ouvert excéderait notablement la dépense à laquelle il s'applique, le Conseil pourra réduire le crédit primitif et appliquer le *boni* résultant de cette réduction à un autre objet.

ART. VII.

Si, au contraire, il est reconnu que le crédit ouvert est insuffisant, pour quelque motif que ce soit, le Conseil devra en délibérer, à l'effet, soit de prendre les mesures convenables pour que la dépense n'excède pas le crédit primitif, soit d'ouvrir un crédit supplémentaire. Dans ce dernier cas, la commission des fonds devra être consultée, et il ne sera ouvert un nouveau crédit, s'il y a lieu, que d'après son rapport.

ART. VIII.

Il n'est, au surplus, aucunement dérogé, par le présent réglement, à ceux des 4 juillet 1825 et 2 juillet 1826.

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Choix de Fables arméniennes du docteur Vartan, accompagné d'une traduction littérale en français, par M. J. Saint-Martin. Un volume *in-8.°* grand raisin vélin fort, collé et satiné; 3 fr. 50, et 1 fr. 50 c. pour les membres de la Société.

Élémens de la Grammaire japonaise, par le P. Rodriguez, traduits du portugais sur le manuscrit de la bibliothèque du Roi, et soigneusement collationnés avec la grammaire publiée par le même auteur, à Nagasaki, en 1604, par M. Landresse; précédés d'une explication des syllabaires japonais, et de deux planches contenant les signes de ces syllabaires, par M. Abel-Rémusat. *Paris*, 1825 : 1 vol. *in-8.°*; 7 fr. 50 c., et 4 fr. pour les membres de la Société.

Supplément à la Grammaire japonaise, par MM. G. de Humboldt et Landresse. *In-8.°*, br. 2 fr., et 1 fr. pour les membres de la Société.

Essai sur le pali, ou langue sacrée de la presqu'île au-delà du Gange, avec six planches lithographiées, et la Notice des manuscrits palis de la bibliothèque du Roi, par MM. E. Burnouf et Lassen, membres de la Société asiatique. Un vol. *in-8.°*, papier grand-raisin, orné de six planches; 12 fr., et 6 fr. pour les membres de la Société.

Meng-Tseu ou Mencius, le plus célèbre philosophe chinois après Confucius; traduit littéralement en latin, et revu avec soin sur la version tartare-mandchoue, avec des notes perpétuelles tirées des meilleurs commentaires; par M. Stan. Julien. Trois livraisons; 2 vol

in-8.° (texte chinois lithographié et traduction), chaque livraison 9 fr., et 6 fr. pour les membres de la Société.

La quatrième et dernière livraison est sous presse.

YADJNADATTABADA, OU LA MORT D'YADJNADATTA, épisode extrait du Ramayana, poëme épique samscrit; donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par A. L. Chézy, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; et suivi, par forme d'appendice, d'une traduction latine littérale par J.-L. Burnouf, un de ses anciens auditeurs, aujourd'hui son collègue au Collége royal de France. 1 vol. *in-4.°*, orné de 15 planches; 15 fr., et 6 fr. pour les membres de la Société.

VOCABULAIRE GÉORGIEN, rédigé par M. Klaproth. 1 vol. *in-8.°*

Le prix de cet ouvrage sera fixé au moment de la mise en vente.

POËME SUR LA PRISE D'ÉDESSE, texte arménien, revu par MM. Saint-Martin et Zohrab. 1 vol. *in-8.°*

Le prix de cet ouvrage sera fixé au moment de la mise en vente.

SACONTALA, drame indien, publié d'après le manuscrit de la bibliothèque du Roi, avec une traduction nouvelle et des notes, par M. Chézy.

Le texte samscrit est imprimé et sera publié avec la traduction.

Nota. MM. les membres de la Société doivent retirer les ouvrages dont ils veulent faire l'acquisition, à l'agence de la Société, rue Taranne, n.° 12. Le nom de l'acquéreur sera porté sur un registre, et inscrit sur la première feuille de l'exemplaire qui lui aura été délivré en vertu du réglement.

LISTE DES OUVRAGES

OFFERTS DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1827, ET LES TROIS PREMIERS MOIS DE 1828.

Par M. Garcin de Tassy. Doctrines et devoirs de la religion musulmane, tirés du Coran. 1 vol. *in-18*, Paris, 1826.

M. Beuzelin. Nouvelle Méthode pour étudier l'hébreu, suivie de l'histoire de Ruth et d'un petit vocabulaire hébreu-français. 1 vol. *in-18*, Paris, 1827.

M. Fræhn. Sur les monnaies kufiques du musée Sprewitz de Moscou. 1 vol. *in-4.°*, Pétersbourg, 1825.

M. I. J. Schmidt. Réfutation de l'ouvrage intitulé Recherches sur l'histoire des peuples de l'Asie centrale, par M. Klaproth. 1 vol. *in-8.°* (en allemand).

La Société asiatique de Calcutta. Asiatic Researches, tome XV, *in-4.°*

M. Wynch. The Daya-crama-Sangraha, or original Treatise on the hindoo law of inheritance. Calcutta, 1818, 1 vol. *in-4.°*

M. Letellier. Choix de fables traduites en turc, avec une version française. Paris, 1826, *in-8.°*

M. de Sacy. Chrestomathie arabe, 3 vol. *in-8.°*

M. le colonel Fitz-Clarence. Journal of a route across India through Egypt to England. Londres, 1 vol. *in-4.°*

M. Ouwaroff. Discours prononcé à une séance solennelle de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. *in-8.°*

M. Klaproth. Deux lettres sur les hiéroglyphes acrologiques. *in-8.°*

M. J. Vullers. Harethi Moallaca cum scholiis Zuzeni, &c. *in-4.°*

M. de Chézy. Théorie du sloka, ou mètre héroïque samskrit. *in-4.°*

Par M. Dusgon. Psaumes de David, en hébreu avec des lettres françaises et une version latine en regard. 1 vol. *in-18*. Paris, 1827.

M. Rosenzweig. Poëme du Borda, traduit en allemand. 1 vol. *in-fol.*

M. King. Manuscrit arabe sur la valeur des lettres dans les talismans et les opérations astrologiques. 1 vol. *in-4.°*

Trois copies d'inscriptions arabes tirées de la cathédrale de Tarragone et de l'hôtel de ville de Palma.

M. Reinaud. *Pendeh-i-attar.* The counsells of Attar, edited from a persian manuscrit by J. H. Hindley. Londres, 1809, 1 vol. *in-12.*

M. Frank. Vjasa über Philosophie, Mythologie, Litterature und Sprache der Hindu. 1 vol. *in-4.°*

M. Burnouf père. Œuvres de Tacite (histoires). 2 vol. *in-8.°*

M. C. P. J. Elout. Dictionnaires malai, hollandais et français, et français-malai. 2 vol. *in-4.°*

M. N. Biddle. Eulogium on Thomas Jefferson delivered before the American philosophical Society. *In-8.°*

M. César Moreau. Chronological records of the British royal and commercial navy from the earliest period A. D. 827 to the present time 1827. *In-fol.* oblong lithographié.

East India Company's Records found is on official documents shewing a Wiew of the past and present state of the British possessions in India. *In-fol.*

Rise and progress of the silk trade in England from the earliest period to the present time febr. 1826. *In-fol.* lithogr.

Commerce d'exportation de la Grande-Bretagne, et état du commerce de la Grande-Bretagne avec toutes les parties du monde. 2 feuilles *in-fol.*

Par M. de Hammer. Histoire de l'Empire ottoman; tomes I et II, *in-8.°*

M. Ch. Stewart. The History of Bengal from the first Mohammedan invasion untill the virtual conquest of the country by the English A. D. 1757. 1 vol. *in-4.°*

M. de la Roquette. Notice sur l'île d'Haï-nan, sur les religieux de la mission de la Chine, et sur les Chinois. *In-8.°*

M. W. Marsden. Annales du royaume d'Atchin (Atché) à Sumatra. Manuscrit malai, *in-8.°*

M. le marquis de Fortia d'Urban. Histoire du Hainaut de Jacques de Guise. 4 vol. *in-8.°*

M. Grangeret de la Grange. Le Coran, avec des notes et un abrégé de la vie de Mahomet, par Savary. 2 vol. *in-8.°*

S. E. le Ministre des affaires étrangères. The seven Seas, a dictionary and grammar to the persian language. 7 vol. *in-fol.*

M. Moris. Relation des voyages de Sidy-Aly, nommé Katibi-Roumi, trad. de l'allemand de Diez, par M. Moris. 1 vol. *in-8.°*

M. Klaproth. Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase, et des provinces limitrophes entre la Russie et la Perse. 1 vol. *in-8.°*

La Société biblique britannique et étrangère.
Rapports annuels de 1805 à 1827, *in-8.°*
Les Évangiles en éthiopien. 1 vol. *in-4.°*
Les Psaumes en copte et en arabe, *in-8.°*
Nouveau Testament en arabe, *in-8.°*
Nouveau Testament en indien, *in-8.°*
La Genèse, les Proverbes et Isaïe en indoustani, *in-8.°*
Nouveau Testament en indo-portugais, *in-8.°*
Nouveau Testament en tartare-turc, *in-4.°*

Par M. Saint-Martin. Relation d'un Voyage en Europe, à la fin du xv.e siècle, par M. Martyr, évêque d'Arzendjan ; trad. de l'arménien par M. Saint-Martin. *In-8.°*

MM. Grainger-Marlet, Chabrelie et Burnouf fils. L'Inde française, collection de dessins lithographiés, avec le texte. — Livraisons 1 à 8, *in-fol.*

M. Jouannin, au nom de l'auteur. Dictionnaire persan-arménien-turc, par Deuz-oglou, imprimé à Constantinople. 1 vol. *in-4.°*

M. Lassen. De Pentapotamiâ indicâ Commentatio geographica atque historica, *in-4.°*

M. Berggren. Resor i Europa och Österländerne 2 vol. *in-8.°* Stockholm, 1826.

M. Parrau. Antiquitas hebraïca breviter descripta. *In-8.°*

M. Fortia d'Urban. Tableau chronologique des événemens rapportés par Tacite, et antérieurs à l'avénement de Tibère. *In-8.°*

M. Fréd. Rosen. Radices sanskritæ. *In-8.°*

MM. Arnot et Forbes. Clavis orientalis, or Lecture card of the London oriental Institution. *In-4.°*

M. Jomard. Lettre à M. Abel-Rémusat sur une nouvelle mesure de coudée trouvée à Memphis. *In-4.°*

M. Grangeret de la Grange. Anthologie arabe, ou Choix de poésies arabes inédites. *In-8.°* 1828.

M. D. B. Warden. Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale. *In-4.°* 1828.

M. Brosset jeune. L'Imitation de J.-C. en grec, par Mair. *In-18.*

M. Brughière. Des montagnes de la terre, avec deux tableaux, et un appendice des cascades les plus remarquables. 1 vol. *In-8.°*

M. d'Ohsson. Des peuples du Caucase, et des pays au nord de la Mer Noire et de la Mer Caspienne, dans le xe siècle. 1 vol. broch. *in-8.°*

Par M. Jomard. Mémoire sur la population comparée de l'Égypte ancienne et moderne, in-fol.

M. Bellenger. Dictionnaire birman. 1 vol. in-8.°

M. Schroder. Catalogus numorum cuficorum in numophylacio academico upsaliensi. In-4.°

M. Agoub, La Lyre brisée, dithyrambe trad. en arabe. Broch. in-8.°

M. Sp. Smith. Le Voyageur, discours en vers de A. B. de Sorsum, trad. en anglais. In-8.°

M. le comte d'Hauterive. Méthode pour se former à une prononciation des langues étrangères, extrait d'un ouvrage inédit. In-8.°

M. Brosset. Essai sur le Chi-king, et sur l'ancienne poésie chinoise. In-8.°

La Société de géographie. Recueil de Voyages et de Mémoires publiés par la Société. 2.° vol. 2.° partie, in-4.°

M. H. Wilson. Select Specimens of the theatre of the Hindus, translated from the original sanskrit. Calcutta, 1827, 3 vol. in-8.°

M. C. T. Johannsen. Histoire du Yémen. Bonn, 1828, in-8.°

M. J. J. Schmidt. Sur les liaisons des doctrines gnostiques avec le bouddhisme. Leipsic, 1828, in-4.°

M. Rhenius. Principes de traduction des Saintes Écritures, appliqués au tamoul. Nagercoil, 1827, in-8.°

M. W. Ainslie. Materia indica, or some Account of those article, which are employed by the Hindous and other eastern nations in theirs medecine, arts, agriculture, &c. London, 1828, 2 vol. in-8.°

M. Sémelet. Le Gulistan, ou Parterre de fleurs du cheïkh Moslih-eddin Sadi de Chiraz. Édition autographique, Paris, 1828, 1 vol. in-4.°

M. Lewchine. Notice historique et géographique sur le fleuve Sir ou Sihoun, in-8.°

Par M. Lauterbach. Sur la prétendue traduction des œuvres de Confucius, du Docteur G. Schotts. Leipsic, 1828, broch. *in-8.°*

M. Rey. Mémoires sur le mouton Purick, et sur la brebis du Sifan. 2 broch. *in-8.°* Paris, 1828.

Voyez, pour les autres ouvrages offerts à la séance générale, ci-dessus, pag. 7.

TABLE.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Histoire de Douchmanta et de Sakountalâ, extraite du Mahâbhârata, poëme sanscrit, et traduite sur la version anglaise de M. Charles WILKINS.

AVERTISSSEMENT.

Au moment où la Société asiatique va publier, par les soins de M. le professeur Chézy, le texte et la traduction du drame de *Sakountalâ*, les lecteurs du *Journal asiatique* verront sans doute avec plaisir la traduction de l'épisode du *Mahâbhârat* qui a fourni l'idée première développée si heureusement par *Kalidâsa*. Il n'est pas sans intérêt de comparer cette production ingénieuse, et souvent si touchante, dont on fait remonter la date jusqu'à la fin du premier siècle avant notre ère, avec le fragment d'un poëme auquel les Hindous attribuent une beaucoup plus haute antiquité. La littérature moderne de l'Inde contient un certain nombre de compositions poétiques, dont le germe, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, le canevas se trouve dans les grands poëmes, et notamment dans le *Mahâbhârat*. Rien ne prouve mieux que l'étude comparée de ces divers ouvrages, qu'ils ne peuvent appartenir à la même époque : on s'aperçoit qu'il a dû s'écouler plusieurs siècles entre le temps où le *Mahâbhârat* a été écrit et celui

où il a été imité; et dans l'incertitude où l'on est sur l'âge de ces monumens précieux, ce résultat n'est pas sans importance. C'est pour faciliter cette étude relativement au drame de *Kalidâsa* intitulé *Sakountalâ*, qu'on a cru devoir reproduire ici en français l'épisode du *Mahâbhârat*, déja traduit en anglais par le célèbre M. Wilkins sous ce titre : *the Story of Dooshwanta and Sakoontalâ, translated from the Mahâbhârata, a poem in the sanskreet language*, by Charles Wilkins, esq.; publié originairement dans l'*Oriental Repertory* de Dalrymple, et réimprimé à Londres, en 1795, *in-12*. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'on n'a pas eu le projet de donner une traduction nouvelle, ce qui eût nécessité une collation suivie de la version anglaise avec l'original sanscrit : ce travail ne peut être mieux fait que par M. Chézy, qui éprouvera sans doute le besoin de publier, après le drame de *Kalidâsa*, l'épisode qui en contient l'idée.

CHAPITRE PREMIER.

Douchmanta, prince vaillant, et l'un des ancêtres de la maison de *Pourou*, était protecteur de la terre bornée par quatre limites; il gouvernait la race humaine, possédant les quatre divisions du monde (1), car il avait conquis lui-même toutes ces contrées enfermées par la mer, et qui s'étendent jusqu'aux confins des tribus barbares des *Mletcha*; contrées qui se terminent à l'Océan, source des pierres précieuses, et dont les peuples sont répartis en quatre castes ou

(1) Les poëtes hindous divisent quelquefois la terre en Est, Ouest, Nord et Sud, et donnent un océan pour limite à chacune de ces parties.

classes distinctes (les prêtres, les guerriers, les marchands et les cultivateurs, les artisans et les domestiques).

Pendant son règne, on ne vit point les castes se confondre par des mariages entre les différens ordres (mariages prohibés par les lois). On ne traînait point la charrue, on ne travaillait point aux mines (parce que la terre produisait spontanément ses richesses). Personne ne dérogeait aux lois : le peuple aimait la justice et l'obtenait aussi facilement que l'objet de ses autres vœux. Aussi long-temps qu'il gouverna ces contrées, on n'y craignit ni les voleurs, ni la misère, ni les infirmités. Satisfaites de leurs destinées respectives, les différentes tribus ne cherchaient point par la divination à percer l'avenir; leur entière confiance dans le prince ne leur laissait aucune crainte. Les nuages versaient leurs eaux aux époques convenables, les fruits étaient succulens, et la terre, couverte de troupeaux, fournissait abondamment les objets les plus précieux. Les prêtres, exempts d'hypocrisie, se plaisaient à remplir leurs devoirs.

Le jeune roi était doué de tant de force de corps et d'un courage si extraordinaire, qu'en le voyant on le croyait capable de soulever la montagne *Mandara* (1), et de la porter avec ses arbres et ses forêts. Habile dans les quatre manières de combattre avec

(1) C'est probablement une montagne allégorique. Voy. le *Bhagavat Geetá*, p. 146, 1.re éd. angl. Elle servit à *baratter* l'Océan pour en faire sortir l'eau d'immortalité ou l'ambroisie.

la massue, il maniait avec une adresse égale toutes les autres armes, soit à cheval, soit monté sur son éléphant. Par sa puissance il ressemblait à *Vishnou* (le pouvoir conservateur); par sa gloire, à *Bhâskara* (le dieu de la lumière). Il était indompté comme l'Océan, et patient comme la terre. La conduite du prince était approuvée par les villes et les campagnes, et il régnait sur un peuple que rendaient heureux ses actes nombreux fondés sur la religion et la justice.

Un jour, le roi, suivi par des milliers de cavaliers et d'éléphans, alla chasser dans une épaisse forêt. Il partit escorté par une armée nombreuse composée d'infanterie, de cavalerie, d'éléphans et de chariots. Entouré de soldats portant des épées et des lances, de héros armés de massues, et de guerriers brandissant des haches d'armes, il s'avança au milieu de cette foule où l'on remarquait une variété infinie d'armes et de costumes, et dont les cris confus et indistincts ressemblaient au rugissement des lions, au son des conques marines (1) et des trompettes, au roulement des chariots de guerre, au hennissement des coursiers.

De bruyans applaudissemens entouraient et suivaient le prince. Les femmes, desirant le voir dans tout l'éclat de sa majesté, montaient sur le haut des terrasses élevées, et, en l'admirant, elles croyaient reconnaître en lui le dieu qui tient le tonnerre; car, de même qu'*Indra* (le dieu du ciel), ce héros était

(1) Conques marines. V. le *Bhagavat Geetâ*, p. 29, éd. angl.

lui-même l'artisan de sa renommée: il avait défait ses ennemis et abattu ceux qui voulaient s'opposer à lui. « Ce guerrier indomptable, disaient-elles, dans les com- » bats est semblable à *Vasou* (1). Celui qui a senti » la force de son bras, ne peut plus être son ennemi. » C'est ainsi que les femmes exprimaient leur affection extrême pour leur souverain. De toute part une pluie de fleurs descendait sur sa tête, et, de distance en distance, des chœurs de prêtres chantaient ses louanges. Plein d'une douce satisfaction, et impatient d'arriver sur le lieu de la chasse, il s'avançait vers la forêt au milieu de ces témoignages d'affection.

Les prêtres, les nobles, les marchands et les artisans, jaloux de voir ce monarque, image du prince des dieux, monté sur le dos de son noble éléphant, le suivaient en poussant des cris de triomphe et en proclamant sa gloire.

Ces citoyens l'accompagnèrent jusqu'à une certaine distance; mais, renvoyés enfin, ils rentrèrent dans la ville, tandis que le roi s'avançait, paraissant couvrir la terre avec son char semblable à *Souparna* (2) (l'oiseau de *Vishnou*), et remplir le ciel du fracas qu'il produisait. En avançant, il vit de loin la forêt qui semblait à ses yeux le jardin délicieux d'*Indra*, appelé

---

(1) *Vasou*, nom d'un très-ancien roi dont le pays était appelé *Tchedi*. Il fut surnommé *Ouparitchara*, parce qu'il possédait un chariot céleste.

(2) *Souparna*, un des noms de l'oiseau de *Vishnou*. C'est une espèce d'aigle; mais, comme être mythologique, c'est le fruit de l'union de *Venatâ* avec le patriarche *Kashyapa*.

Nandana (1), et qui était remplie d'une foule d'arbres parmi lesquels on distinguait le *bilva* (2), l'*arka* (3), le *khadira*, le *kapittha* et le *dava* (4). Elle était d'un terrain inégal, raboteux, et l'on eût dit que des rochers précipités de quelque montagne voisine en encombraient le sol. Sans eaux, inhabitée, s'étendant en tous sens à plusieurs *yodjanas* (5), elle était infestée par des lions et par une infinité d'animaux sauvages. Le roi, son armée et sa suite la parcoururent en entier, et beaucoup d'animaux tombèrent sous leurs flèches. *Douschmanta* blessa lui-même plusieurs tigres. Il lançait ses flèches sur les animaux qui fuyaient, il abattait avec son épée ou perçait de sa lance ceux qui étaient à sa portée.

Doué d'une bravoure inouie, d'une inconcevable dextérité à faire tournoyer la massue, le roi s'avançait, immolant à coups d'épée, de massue et de hache d'armes, des troupes d'oiseaux (6) et de quadrupèdes. Enfin la forêt, battue de tous côtés par le brave prince et par

---

(1) *Nandana*, qui signifie *délices*, est la montagne *Merou*, située au pôle nord, et que la fable dit être d'une hauteur prodigieuse.

(2) *Bilva*. Cet arbre porte un gros fruit que les Anglais, au Bengale, appellent *bail-fruit*. L'arbre est décrit dans les *Asiatic Researches*, t. II, p. 349, art. *Bilva*.

(3) L'*arka* est un gros arbuste très-commun au Bengale, dont les feuilles et les fleurs sont couvertes d'une espèce de farine blanche. Les bourgeons distillent un suc extrêmement corrosif.

(4) Le *khadira*, le *kapittha*, le *dava*, arbres inconnus au traducteur.

(5) *Yodjana*, mesure itinéraire équivalente à 6 ou 8 milles anglais environ.

(6) Selon le texte.

ses guerriers favoris de la guerre, était abandonnée par ceux de ses nobles habitans qui n'avaient pas succombé. On voyait fuir des troupes privées de leur chef, poussant des cris, épuisées de fatigue. Dévorées par la soif, elles se précipitaient vers le lit de la rivière qu'elles trouvaient à sec, et où elles tombaient d'inanition et de lassitude. Quelques-uns de ces animaux furent dévorés à l'instant par les guerriers affamés. On en fit cuire d'autres, et on les mangea après les avoir hachés selon l'usage. Quelques éléphans sauvages, blessés et pleins d'effroi, fuyaient rapidement en relevant leur trompe flexible; dans leur course, ils foulaient aux pieds et écrasaient les chasseurs. La forêt, jonchée des javelots qu'avait lancés cette armée semblable à un ouragan, et couverte des cadavres des animaux tombés sous les coups du roi, n'offrait plus qu'un spectacle de carnage et de destruction.

CHAPITRE II.

Le prince et sa suite, après avoir détruit des milliers d'animaux dans cette forêt, songèrent à se rendre dans une autre. A l'extrémité de la première, ils rencontrèrent un désert, le traversèrent, et arrivèrent à une forêt étendue où se trouvait un hermitage renommé. Elle offrait à l'œil un aspect enchanteur et produisait les plus douces sensations. Des zéphyrs légers en rafraîchissaient l'enceinte, formée d'arbres couverts de fleurs; elle était étendue et par-tout extrêmement agréable. On y entendait de tous côtés le bourdonnement des abeilles, le gazouillement des oiseaux, le chant du *kokila*

mâle (1), et celui des *ihikikas* réunis en troupes (2). Des arbres antiques et majestueux et dont les rameaux pendans étaient couverts d'essaims d'abeilles, donnaient le plus délicieux ombrage; toutes les beautés de la nature semblaient réunies en ce lieu.

On ne voyait pas dans toute la forêt un seul arbre qui ne fût chargé de fleurs ou de fruits; il n'en était pas un qui fût hérissé d'épines, et pas un qui ne fût couvert d'abeilles. Les oiseaux remplissaient de leurs chants ce séjour délicieux. Le sol, émaillé de mille couleurs, était parsemé d'arbustes dont les rameaux couverts de fleurs de chaque saison répandaient à l'entour l'ombre et la fraîcheur. Des arbres aux branches fleuries que le vent agitait doucement, jonchaient la terre d'une pluie de fleurs variées. On en voyait d'autres parés de leurs fleurs éclatantes comme d'un vêtement, élevant jusqu'au ciel leur sommet retentissant des concerts mélodieux des oiseaux, et laissant tomber à terre leurs jeunes rejetons courbés sous le poids des fleurs dans le calice desquelles de nombreux essaims d'abeilles venaient puiser le miel. Plusieurs endroits étaient émaillés d'une variété infinie de fleurs dont la vue réjouissait le roi: la forêt abondait en arbres au tronc majestueux, semblables à l'étendard du puissant *Indra*.

---

(1) *Kokila,* oiseau noir très-commun dans l'Inde, qui chante pendant la nuit, et dont le chant, aussi mélodieux que celui du rossignol, monte beaucoup plus haut. Il dépose, dit-on, ses œufs dans le nid des autres oiseaux. On l'appelle ordinairement *coïl,* et son chant est sur-tout agréable dans le printemps.

(2) *Ihikikas*, espèces d'oiseaux qui vont en troupes.

Cette forêt était habitée par des génies bons ou méchans; des tribus de *gandharvas* et d'*apsaras* (1), de nombreux *vanaras* et *kinnaras* (2) y folâtraient; l'air frais et embaumé, chargé du parfum des fleurs, en s'agitant autour de la forêt, pénétrait au milieu des arbres, comme pour jouer avec eux. Telle était la forêt que vit le roi : elle était située agréablement, et se développait, comme un magnifique étendard, sur le bord élevé d'une rivière.

En parcourant cette forêt, qui retentissait des chants des oiseaux, le prince remarqua un bois sacré spacieux, et un hermitage formé d'une grande variété d'arbres, et où brûlaient des feux sacrés : il s'en approcha avec respect. Il était rempli de groupes de *yatis* (3), de *valakhilyas* (4) et de *mounis* (5). On y voyait de nombreux endroits où se conservait le feu sacré; le sol, orné d'un tapis de fleurs, était ombragé par des arbres grands et majestueux. Ce lieu était situé près de la *Mâlînî* (6), rivière sacrée, dont les eaux pures et tranquilles étaient couvertes de troupes d'oiseaux de différentes espèces, et faisaient les délices de ceux pour qui la mortification de la chair est comptée

(1) *Gandharvas* et *apsaras*, danseurs et chanteurs célestes.

(2) *Vanaras* et *kinnaras*, espèces de satyres.

(3) *Yatis*, religieux livrés aux mortifications de la chair.

(4) *Valakhilyas*, race de brahmanes pygmées auxquels la fable donne la taille d'un pouce.

(5) *Mounis*, saints et prophètes.

(6) *Mâlînî*, rivière dont le cours n'est pas exactement connu.

pour quelque chose. Le roi était, en outre, charmé par le grand nombre de beaux animaux qui s'y promenaient en liberté. Il s'avança vers le bosquet sacré, image des régions célestes, et avec des dehors faits pour toucher le cœur des hommes vertueux. Il attacha ses regards sur la rivière aux flots sacrés, et qui semblait, comme la mère de la nature (1) au milieu de ses productions, embrasser le saint asyle. Elle recelait dans son sein des troupes de *tchakravakas* (2); des bouquets de fleurs flottaient sur ses eaux (3). Ses bords étaient infestés par des animaux carnassiers, des singes, des éléphans sauvages, des tigres et des serpens monstrueux. Elle était remplie de troupes de pélerins, tandis que l'air retentissait des voix des hommes pieux qui répétaient chacun des fragmens des livres sacrés. Sur le bord de cette rivière était le grand et délicieux asyle du vénérable descendant de l'illustre *Kashyapa* (4), qui est respecté par les tribus des saints et des prophètes.

Le roi, après avoir examiné la rivière voisine du bosquet sacré, et apercevant l'hermitage, forma le projet d'avancer. Il entra en effet dans le noble bosquet qu'embellissait la *Mâlinî*, semblable, avec ses îles nombreuses et ses rivages délicieux, à la place

(1) *La mère de tout ce qui existe* : ce passage est un peu obscur dans l'original.

(2) *Tchakravakas*, espèce d'oies.

(3) Les Hindous, en faisant leurs ablutions, jettent des fleurs sur l'eau; les rivières en sont quelquefois couvertes.

(4) *Kashyapa*, un des premiers patriarches indiens.

de *Nara-Nárâyana* (1), sur la rivière *Ganga* (2). En pénétrant dans cette image de *Tchitraratha* (*le jardin du Dieu des richesses*), pour y voir le saint *Kanwa* (3), fils de *Kashyapa*, le roi fit arrêter, à l'entrée du bois, ses chariots, ses éléphans et ses troupes à pied et à cheval, et leur dit : Je vais visiter l'hermite *Kanwa*, descendant de *Kashyapa*, homme saint et exempt de tout péché. Attendez mon retour.

CHAPITRE III.

. . . .

Lorsque le roi fut entré dans le bosquet semblable au *Nandana*, jardin délicieux d'*Indra*, maître du firmament, il oublia la soif et la faim, et fut saisi d'un plaisir indicible. Suivi par son ministre, son grand-prêtre et les insignes de la royauté, il s'avança vers l'hermitage. Animé du desir de voir le saint homme, trésor inépuisable de science religieuse, il regardait le solitaire asyle, pareil à la région de *Brahmâ* (4), résonnant du bourdonnement des abeilles, et brillant du plumage de mille oiseaux. Il entendit les sentences mystérieuses extraites des saints *védas* (5), prononcées, sur un rhythme cadencé, par les prêtres les plus habiles dans la connaissance de ces maximes et dans

(1) *Nara-Nârâyana* est sur les bords du Gange, non loin d'*Haradwâra*, appelé *Bhadrikâsrama*.

(2) Le Gange.

(3) Dans la traduction de sir William Jones, du drame puisé dans cette histoire, on lit *Kanna*, ce qui est probablement une faute d'impression.

(4) *Brahmâ*, le pouvoir créateur, attribut de la divinité.

(5) *Védas*, les quatre livres religieux des Hindous.

l'accomplissement des cérémonies religieuses, variées et étendues. Ce lieu rayonnait de gloire par la présence d'un certain nombre de brahmanes (1) habiles à préparer les sacrifices, tandis que d'autres, d'une vie exemplaire, chantaient, d'une voix douce, le *Sâma Véda* (2) : une autre troupe chantait le *Bhârounda Sâma* (3) ; une autre encore possédait à fond l'*Atharva Véda* (4). Tous étaient des hommes d'un esprit cultivé et d'un extérieur imposant. Quelques-uns, connaissant parfaitement l'*Atharva Véda*, et, par cela même, estimés de ceux qui mettent en usage le sacrifice particulier appelé *pougayadjnya*, répétaient, d'après les règles de l'art, des passages de cet ouvrage sacré. Les airs retentissaient de la voix d'autres brahmanes occupés à former des mots (5): de sorte que ces lieux ressemblaient à la demeure du divin *Brahmâ*. Le roi entendit aussi, de tous côtés, la voix de ces hommes instruits, par une longue expérience, des cérémonies nécessaires à l'accomplissement d'un sacrifice; de ceux qui possèdent les principes de la morale et la science des facultés de l'ame; de ceux encore qui sont habiles à rapprocher les uns des autres des textes qui ne s'accordent pas ensemble (6), ou qui connaissent

(1) Proprement *brâhmanas*, prêtres.

(2) *Sâma véda*, un des quatre *védas*, fait pour être chanté.

(3) *Bâhrounda Sâma*, une portion du *Sâma véda*.

(4) *Atharva véda*, 4.e partie des *védas*, et probablement la plus récente.

(5) C'est-à-dire, à les prononcer selon les règles de la prosodie et de l'orthographe.

(6) Concilier les contradictions qui se trouvent dans les *védas*.

tous les devoirs particuliers de la religion; mortels dont l'esprit tendait à soustraire leur ame à la nécessité de la renaissance en ce monde (1). Il entendit aussi la voix de ceux qui, par des preuves indubitables, avaient acquis la connaissance de l'Être suprême; de ceux qui possédaient la grammaire, la poésie et la logique, et étaient versés dans la chronologie; qui avaient pénétré l'essence de la matière, du mouvement et de la qualité; qui connaissaient les causes et les effets; qui avaient étudié le langage des oiseaux et celui des abeilles (2); qui faisaient reposer leur croyance sur les ouvrages de *Vyâsa* (3); de ceux qui offraient des modèles de l'étude des différens livres d'origine sacrée, et des principaux personnages qui recherchent les peines et le trouble du monde.

Le chef des hommes remarqua çà et là des brahmanes du degré le plus élevé, dont les passions étaient domptées et la vie austère, silencieusement absorbés dans la contemplation de la divinité, ou faisant des offrandes de *ghî* au feu sacré (4). Mais il fut frappé d'étonnement, en voyant ceux qui, avec des peines infinies, s'exerçaient à des attitudes et à des postures extraordinaires (5). L'aspect de toutes les cérémonies

---

(1) Arracher l'esprit aux affaires terrestres, et le réunir avec l'essence divine. Ce genre d'absorption s'appelle *moukcha*.

(2) Qui connaissent les bons et les mauvais présages.

(3) Nom d'un prophète, et l'auteur supposé du *Mahâbhârata* et de plusieurs ouvrages.

(4) Les Hindous réduisent le beurre en une huile appelée *ghî*.

(5) Au nombre des macérations pratiquées par les brahmanes,

mises en usage, lui fit croire un instant qu'il était dans la demeure de *Brahmâ*. Il ne pouvait assez admirer cet heureux bosquet, où tout respirait la sainteté, et que protégeait la religieuse ferveur du fils de *Kashyapa*. Mais enfin, laissant sa suite au dehors, il entra dans la demeure de ce saint homme, remarquable par la beauté de sa position, et entourée par des groupes de mortels vertueux et consacrés à la religion.

CHAPITRE IV.

Le roi, en entrant dans l'hermitage, n'apercevant pas le saint personnage, appela à haute voix, et fit retentir l'enceinte de la forêt. Une jeune femme, égale en beauté à la déesse *Shrî* (1), entendant sa voix, se présenta vêtue du costume des personnes vouées aux austérités religieuses; et quand la jeune fille aux yeux noirs vit le roi *Douchmanta*, elle le salua avec toutes les marques de déférence et de respect; elle lui présenta un siége, lui offrit de l'eau pour laver ses mains et ses pieds, et lui donna d'autres rafraîchissemens. Elle s'informa ensuite de sa santé, et, après avoir accompli les autres devoirs de politesse exigés en cette occasion, lui demanda, avec un sourire modeste, si elle pouvait encore lui rendre quelque service.

Le roi, voyant que cette jeune fille était d'une beauté parfaite, et que ses paroles avaient la douceur du

---

sont plusieurs manières de s'asseoir, plus douloureuses les unes que les autres.

(1) Déesse de la bonne fortune, et la Cérès de l'Inde; elle porte plusieurs autres noms, entre autres celui de *Lakchmî*.

miel, lui adressa ces mots : « Je suis venu pour rendre » hommage à *Kanwa*, ce saint justement révéré. Où » donc peut-il être? Je te supplie de me l'apprendre, » jeune beauté. »

La jeune fille, dont le nom était *Sakountalâ* (1), lui répondit : « Mon père a quitté l'hermitage pour » aller chercher quelques fruits : attends un instant, » et tu le verras revenir. »

Le roi, qui ne voyait pas le solitaire, reconnaissant que *Sakountalâ* réunissait à des traits charmans une physionomie douce et pleine de charmes, les attraits de la modestie et l'éclat du zèle religieux, et qu'elle était encore au printemps de l'âge et de la beauté, s'écria : « Mais qui es-tu donc, et qu'es-tu venue faire » dans cette forêt? d'où es-tu, jeune beauté, douée » de tant de charmes et de si rares qualités? Je brûle » de connaître ton histoire. Veuille m'en instruire, » car dès le premier instant où je t'ai vue, tu as ravi » mon cœur. »

La vertueuse *Sakountalâ*, interrogée ainsi par le roi, s'exprima en ces termes : « Seigneur, je passe pour » la fille du respectable *Kanwa*, homme doué d'un » zèle fervent, de force et de grandeur d'ame, et » instruit de tous les devoirs de la religion. »

Doushmanta répondit : « Celui que tu appelles » ton père s'est dépouillé de toutes les affections ter-

---

(1) La signification de ce nom se trouvera plus loin. Sir Will. Jones l'appelle *Sacontalâ*, par suite de son système de transcription; il représente par *i* et *o* le son des deux *ee* et *oo* de l'anglais, et met c à la place de *k*.

» restres, et c'est ce qui lui attire la vénération des » hommes. Le dieu de la justice, *Dharma* lui-même, » s'écarterait plutôt de ses voies que celui qui est re- » tenu par ses vœux. Ainsi, dis-moi, jeune beauté, » comment il se fait que tu sois sa fille. Des doutes » à cet égard s'élèvent dans mon esprit; daigne les » détruire. »

Sakountalâ dit alors : « Écoute, ô prince, et je » vais te raconter fidèlement de quelle manière je suis » devenue la fille de ce mortel vénéré, et toutes les » circonstances concernant ma naissance. Un homme » pieux qui visita cet hermitage, demanda un jour ces » détails; écoute ce que *Kanwa* lui répondit. Jadis, » dit-il, *Vishwamitra* (1) était absorbé dans les pra- » tiques les plus sublimes de la mortification. *Sa-* » *kra* (2), le chef des célestes esprits, craignit que » l'ame élevée du saint personnage, enflammée par » la ferveur de ses pénitences, ne le fît tomber lui- » même du rang élevé où il était placé. Effrayé de » cette idée, il appela la nymphe *Menakâ* et lui dit: » Tu surpasses en beauté toutes les autres *apsa-* » *râs* (3); ne me refuse pas ce que j'attends de » toi, et écoute ce que je vais te dire. *Vishwamitra*, » l'emblème du soleil dans sa gloire, est plongé dans » des austérités si terribles que j'en suis épouvanté.

---

(1) Ce personnage merveilleux était, suivant le *Mahâbhârat*, fils de *Gadi*, fils de *Kousika*, roi de *Kanyakoubdja* ou Canoje sur le Gange.

(2) *Sakra*, un des surnoms d'*Indra*, dieu du ciel visible.

(3) *Apsarâ*, nymphe céleste.

» Il a un caractère inflexible et une ame invincible
» continuellement occupée à se mortifier. Rends-toi
» auprès de lui, enflamme-le d'amour, et empêche-le
» d'être la cause de ma chute; séduis-le par ta beauté
» et ta jeunesse, des paroles douces comme le miel,
» des regards et des sourires enchanteurs, et trouble-le
» dans ses dévotions. »

Menakâ répondit : « Ce saint personnage est doué
» d'une ame inflexible, d'une grande ferveur reli-
» gieuse, et est extrêmement porté à la colère; vous
» le savez, seigneur. Comment ne craindrais-je pas
» cette ame inflexible, cette ferveur, cette colère,
» dont vous êtes effrayé vous-même? C'est lui qui
» priva le grand *Vasichta* de ses fils bien-aimés (1).
» Il appartenait d'abord à la tribu des guerriers; mais,
» par son pouvoir seul, il devint *brahmane* (2).
» Pour faire ses ablutions, il créa une rivière telle-
» ment forte, qu'il était presque impossible de la tra-
» verser : c'est la rivière qu'on nomme *Kausiki* (3), et
» sur les bords de laquelle le brave et religieux prince
» *Matanga* (4), réduit à vivre des produits de sa

(1) *Vasichta* était un prophète père de cent fils, qui furent tués et dévorés par un prince possédé de l'esprit malin, que *Vishwamitra* avait envoyé dans son corps.

(2) Le dernier roi de Travancore, pour monter à un rang supérieur à celui de sa naissance, fit construire une vache en or, assez grande pour le contenir, et qui, remise à une pagode, prouva la céleste origine du donataire. On raconte, au reste, diversement cette histoire; selon d'autres, c'est une cérémonie expiatoire.

(3) Sa situation n'est pas bien connue.

(4) *Matanga*, appelé plus bas *Trisankou*, probablement le

» chasse, demeurait avec sa famille dans un château; » c'est elle qu'à son retour dans son hermitage, durant » une famine, il appela *Pârâ*, et sur les bords de » laquelle il célébra avec joie un sacrifice pour *Matangà*. C'est auprès de ce saint personnage, ô chef » des esprits célestes, que vous cherchâtes vous-même » un refuge, lorsque vous redoutiez *Sôma* (1). C'est » lui qui forma un autre monde, avec les richesses » des *Nakchatras* (2), et qui créa aussi les *Nakchatras* en commençant par *Pratishravana*. Il pro» tégea *Trisankou* (3), précipité par la malédiction » de son guide céleste. Je redoute celui qui a pu » mettre à fin tant de travaux. Apprenez-moi, être » sublime, comment je puis faire pour n'être point » consumée par le feu de sa fureur : car sa gloire » peut réduire en cendres toutes les régions du globe; » il peut ébranler la terre de son pied, faire de la » montagne *Merou* (4) un amas de ruines, et con» fondre en un instant les points célestes. Comment » oserai-je, moi qui ne suis qu'une femme, m'appro» cher de celui qui a dompté ses sens, celui que la » ferveur de la religion enflamme, qui ressemble au » dieu du feu, dont la face est rayonnante comme la » flamme des sacrifices, dont les yeux égalent en éclat

---

le prince dont *Vishwamitra* se servit pour détruire les enfans de *Vasichta*; on le nomme aussi *Kalmâsapâda*.

(1) Un des noms de la lune.

(2) *Nakshatras*, constellations.

(3) *Trisankou*, le même que *Matanga*.

(4) Le pôle nord, qui passe pour une très-haute montagne.

» la lune et le soleil ? ô le premier des esprits célestes, » comment oserai-je toucher celui qui est semblable » à la langue dévorante du temps (1); dont le pouvoir est redouté même par *Yama* (2), *Sôma*, les » *Maharchis* (3), les *Sâdhyas* (4) et les *Valakhilyas?* Mais puisque tu l'ordonnes, ô chef des » esprits, comment puis-je ne pas me présenter devant » lui ? Veille sur moi, ô prince des troupes célestes, » et fournis-moi les moyens d'exécuter tes ordres. » Permets à *Mârouta,* le dieu des vents, de m'accompagner et de souffler sur ma robe tandis que je dan- » serai devant lui; permets à *Manmattka,* le dieu » de l'amour, de m'accompagner, et à *Vayou* (5) de » m'entourer de zéphyrs chargés des parfums du bois » voisin, pendant que j'essaierai de séduire le saint » personnage. »

» *Indra,* le maître du firmament, consentit à tout » ce qu'elle demandait, et elle partit pour l'hermitage du fils de *Kousika*, accompagnée par *Vayou,* » le dieu qui ne se repose jamais. La belle *Menakâ* » aperçut dans l'hermitage *Vishwamitra,* dont les » imperfections avaient disparu devant la ferveur » de sa dévotion, et qui se soumettait aux actes de

---

(1) Le temps est représenté avec une langue de feu, et dévorant le monde.

(2) *Yama,* roi et juge des morts, qui envoie les hommes dans le *svarga* ou dans l'enfer, ou dans le corps de quelque animal.

(3) *Maharchis,* l'ordre le plus éminent des saints.

(4) *Sâdhyas,* un ordre de saints.

(5) *Vayou,* l'air ou le vent personnifié.

23.

» la macération la plus rigide. Après l'avoir salué
» respectueusement, elle commença de folâtrer de-
» vant lui, tandis que *Mârouta*, soufflant sur sa
» robe flottante et dont l'éclat le disputait à celui de
» la lune, la détachait insensiblement : le vêtement
» léger tomba aux pieds de la nymphe, qui, souriant
» au dieu timide et embarrassé, jetait de temps en
» temps des regards enflammés sur le saint person-
» nage. *Vishwamitra*, apercevant enfin une femme au
» printemps de l'âge, d'une beauté incomparable, de-
» bout sur un tertre, embarrassée dans son vêtement
» qui voilait à peine ses charmes, sentit son cœur tou-
» ché; et comme il tombait sous l'empire de la pas-
» sion, il la pria de s'approcher de lui. Cette beauté
» sans tache céda sans peine à ses desirs, et passa
» quelque temps dans son hermitage. Enfin, devenue
» mère, elle donna le jour à *Sakountalâ*, sur les
» bords de la rivière *Mâlînî*, au milieu des mon-
» tagnes de neige. Son dessein étant accompli, elle
» laissa l'enfant sur les bords de la rivière, et retourna
» au séjour d'*Indra*.

» Des oiseaux de proie appelés *sakountas* (1),
» apercevant un enfant endormi dans un lieu fré-
» quenté par des lions et des tigres, se placèrent
» à ses côtés pour l'empêcher d'être dévoré par ces
» animaux. Comme je me rendais à la rivière pour y
» faire mes ablutions, continua *Kanwa*, je vis cet
» enfant dormant encore au milieu d'un bois solitaire

(1) Vautours.

» et délicieux, et entouré par une troupe de *sa-*
» *kountas*. Je le portai dans mon asyle, où je l'élevai
» comme ma propre fille. Dans nos lois, en effet,
» on reconnaît trois sortes de pères, celui qui en-
» gendre, celui qui donne la vie, celui qui fournit les
» alimens. Comme elle avait été gardée pendant son
» sommeil par des oiseaux appelés *sakountas*, je lui
» donnai le nom de *Sakountalâ*. Je l'appelle ma fille,
» et elle me révère comme un père.

» Telle est, poursuivit *Sakountalâ*, l'histoire de ma
» naissance ; et c'est ainsi, ô roi des hommes, que
» je suis devenue la fille du pieux *Kanwa*. Je le
» considère comme mon père, ne connaissant pas
» celui qui m'a donné le jour. Je t'ai répété tout
» ce que j'ai entendu raconter à lui-même. »

CHAPITRE V.

« O vierge fortunée, dit le prince, il est certain,
» d'après ton récit, que par ta naissance tu appartiens
» à la caste royale et militaire (1). Consens à être
» mon épouse, jeune beauté; dis-moi comment je
» puis parvenir à te plaire, et dans l'instant je t'appor-
» terai un collier en or, des vêtemens de l'étoffe
» la plus recherchée, des boucles d'oreilles ornées
» de pierres précieuses, avec des ornemens pour
» les bras et la poitrine, et de riches fourrures. Consens

(1) *Doushmanta* fait cette observation, parce qu'il n'aurait pu épouser *Sakountalâ*, si elle avait été fille d'un brahmane, comme il l'avait cru d'abord.

» à être mon épouse, et tout mon royaume t'appar-
» tiendra. Vierge timide, unis tes jours aux miens
» par le lien nuptial de *gândharva* (1) ; car, de
» toutes les manières de serrer les nœuds de l'hymen,
» celle de *gândharva* est réputée la plus convenable.

Sakountalâ répondit modestement : « Mon père
» est sorti de l'hermitage pour aller chercher quelques
» fruits ; attends son retour, et peut-être il t'accor-
» dera ma main. » *Douchmanta* lui dit : « Beauté
» incomparable, je desire trop ardemment d'être uni
» à toi, qui es douée de tant de qualités. Apprends
» que tu es le seul objet de mes desirs, et que tu
» as su ravir mon cœur. Puisque tu n'as pas de parens,
» tu peux disposer de toi-même ; la loi divine t'en
» accorde le droit : c'est cette loi qui distingue
» huit manières de se marier, et qui les désigne par
» les dénominations de *brâhma*, *daiva*, *ârcha*,
» *prâdjâpatya*, *âsoura*, *gândharva*, *râkchasa*
» et *pisâtcha* (2). Les quatre premières, ainsi
» que l'a déclaré *Manou* nommé *Swayambhou*, con-
» viennent à l'ordre des prêtres, et les six premières
» à celui des nobles. Le *râkchasa* est consacré
» aussi à la royauté; mais l'*âsoura* est réservé aux

---

(1) Mot dérivé de *gândharva*, chanteur céleste.

(2) Ces huit espèces de mariages sont expliquées dans le code des devoirs moraux et religieux imposés aux quatre castes, attribué à *Manou Swayambhou*, l'Adam des Hindous. Il définit le mariage *gândharva*, « l'union d'une vierge avec l'objet de » son choix, et par leur consentement mutuel. C'est un mariage » dont l'amour seul forme les nœuds. »

» marchands et aux artisans. Parmi les cinq premiers » usages, trois sont légitimes et deux illégitimes. Dans » aucune circonstance on ne doit choisir le *pisâtcha* » ni l'*âsoura*. C'est en suivant cette règle qu'on marche » dans le sentier de la loi. Garde-toi de douter que le » *gândharva* et le *râkchasa* ne soient pas légitimes » pour la caste royale et militaire, et ne puissent être » usités, soit ensemble, soit séparément. Ainsi, jeune » vierge, puisque tu es enflammée d'amour, tu peux, » d'après le rite de *gândharva*, t'unir à moi, qui suis » également enflammé d'amour. »

Sakountalâ répondit : « Si telle est la loi, et que je » sois libre de disposer de ma main, écoute la con- » dition que je mets à mon consentement, et promets » d'accomplir fidèlement ce que je vais te demander. » L'enfant qui naîtra de notre union sera nommé » *Youva-radja* (1), l'héritier de ton empire. Si » tu m'accordes ce que je te demande, grand roi, notre » union aura lieu.

Le roi répondit incontinent : « Tes desirs seront » accomplis ; je veux de plus te conduire dans la » capitale de mon empire, car tu en es digne. » J'exécuterai fidèlement cette promesse. » A ces mots, il saisit les mains de la chaste vierge, et ils furent unis par les liens d'un amour mutuel. Après avoir calmé le trouble et l'agitation qu'elle éprouvait, il prit congé d'elle, l'assurant de nouveau qu'il enverrait une escorte pour la conduire à son palais.

---

(1) *Jeune roi*, titre donné à l'héritier présomptif de la couronne.

Il partit, songeant à *Kanwa* et à ce que dirait le saint personnage en apprenant les événemens qui venaient de se passer à l'hermitage. Il était encore livré à ces pensées lorsqu'il entra dans sa capitale.

Peu d'instans après le départ de *Doushmanta*, le sage *Kanwa* revint à l'hermitage. *Sakountalâ* était agitée d'une telle honte, qu'elle ne pouvait affronter la présence de son père. Mais *Kanwa*, doué d'un savoir divin, inspiré par la ferveur religieuse, lui dit, en jetant sur elle un regard prophétique : « Heureuse mortelle, l'union que tu as contractée aujourd'hui de toi-même sans me consulter n'a rien de contraire à la loi divine. Le mariage nommé *gândharva* est le plus convenable pour l'ordre militaire ; c'est l'union secrète et sans prières ni invocations, de deux amans dont la tendresse est mutuelle. *Doushmanta*, que tu as choisi pour époux, est doué de piété religieuse et de grandeur d'ame. Ton fils, chef d'une race nombreuse, sera puissant sur la terre ; il aura en héritage le monde entier, auquel l'océan sert de limite ; et lorsqu'il ira au combat, son armée sera invincible. »

Lorsque le saint personnage eut achevé, *Sakountalâ* prit le fardeau qu'il portait, lui lava les pieds et lui dit : « Je te prie de répandre tes faveurs sur le grand roi *Doushmanta*, que j'ai choisi pour époux, sur ses amis et sur ses guerriers. » *Kanwa* répondit : « J'y consens, *Sakountalâ*, à cause de toi, qui es digne de toutes mes faveurs. Tu peux me demander librement tout ce que ton cœur desire. »

CHAPITRE VI.

Trois années révolues après le mariage de *Doushmanta* (1), *Sakountalâ* mit au monde un fils d'une vigueur extraordinaire, brillant comme le dieu du feu, image de *Doushmanta*, et également doué de la beauté physique et de la grandeur d'ame. Le sage *Kanwa*, dès sa naissance, et à mesure qu'il avança en âge, accomplit sur lui les diverses cérémonies exigées par la loi.

On eût dit que cet enfant extraordinaire était capable de déchirer les lions avec ses dents. Il avait à la main l'empreinte d'une roue, signe de la souveraineté. D'une beauté remarquable, d'une intelligence étonnante, il possédait une grande force de corps, et il semblait être le fils d'un habitant du ciel. Pendant le peu de temps qu'il demeura confié aux soins de *Kanwa*, il prit une croissance extraordinaire, et, à peine âgé de six ans, sa force était si prodigieuse, qu'il attachait aux arbres entourant l'hermitage, les lions, les tigres, les éléphans et les buffles; il les montait et s'amusait à les apprivoiser: ce qui lui valut le nom que lui donnèrent les habitans de l'hermitage. Puisqu'il dompte tout ce qui l'entoure, disaient-ils, donnons-lui le nom de *Sarva-Damana*. On l'appela donc *Sarva-Damana*. Le bon *Kanwa*, reconnaissant que cet enfant était doué de courage, de noblesse d'ame et de force physique, et que toutes ses actions

(1) Rien n'explique la durée de cette période.

étaient surhumaines, dit à *Sakountalâ* qu'il était temps de le faire reconnaître pour *Youva-râdja* (1). Il parla aussi de sa force à quelques-uns de ses disciples, et leur dit : « Prenez *Sakountalâ* et son fils sous » votre protection, et conduisez-les promptement au » palais de *Doushmanta*, décoré de toutes les marques » de grandeur. Il n'est pas convenable que les femmes » demeurent trop long-temps parmi leurs parens et » leurs amis ; cela nuit à leur réputation, à leurs » mœurs et à leurs devoirs : ainsi, emmenez-la d'ici » promptement. » Ces sages, après avoir dit qu'ils étaient prêts à obéir, placèrent *Sakountalâ* et son fils devant eux, et partirent pour la ville de *Gadja-sahwaya* (2). En y arrivant, ils se présentèrent à *Doushmanta*, et l'informèrent de l'arrivée de la belle *Sakountalâ* et de son fils, beau comme un enfant du ciel et dont les yeux ressemblaient au lotus. Après avoir introduit la mère et l'enfant, ils retournèrent à l'hermitage.

Sakountalâ s'approcha du roi avec respect, et lui dit : « Permettez que la cérémonie de l'aspersion de » l'eau sainte (3) ait lieu à l'égard de cet enfant, » ô grand roi, comme une préparation à la dignité » *youvarâdjya* (4) ; car c'est mon fils, qui, sem- » blable à une divinité, est le fruit de notre amour » mutuel. Ordonnez cette cérémonie, ô le plus grand

(1) Héritier présomptif.

(2) Ville mieux connue sous le nom de *Hastinapoura*.

(3) Cette cérémonie répond à l'action d'oindre.

(4) Dignité de l'héritier de la couronne.

» des mortels, d'après l'engagement que vous en avez » pris à la formation de nos nœuds. Rappelez-le à » votre mémoire, grand prince; c'était dans le bos- » quet sacré de *Kanwa*. »

Le roi, en entendant ces mots, et quoiqu'il n'eût point oublié ses promesses, s'écria : « Je ne me souviens » pas de toi. Qui es-tu, femme trompeuse? je n'ai pas » formé d'union nuptiale avec toi. Ainsi tu peux partir » ou demeurer, peu m'importe. Fais ce que tu voudras. »

La tendre mère, atterrée par ces paroles et presque privée de ses sens par la douleur, demeura sans mouvement : ses yeux étaient enflammés d'indignation, et le dépit et le dédain agitaient ses lèvres; le feu de ses regards semblait dévorer le roi; tous ses traits étaient altérés; le desir de venger son outrage remplissait son cœur, et elle se sentait animée de cette ardeur qu'inspirent les austérités de la religion. Accablée par la douleur, elle hésita quelques instans; ensuite, dirigeant ses regards sur son époux, elle exprima ainsi ses chagrins :

« O puissant roi, comment se fait-il que, comme » le malheureux exempt de crainte et de remords, » tu oses faire une déclaration aussi contraire à la » vérité? Consulte ton cœur, dans lequel reposent la » vérité et le mensonge; rends-toi à la justice, et ne » ravale point ton ame, en méprisant l'avis du juge » qui habite dans ton cœur. Tu t'es cru un être indé- » pendant, et tu as paru oublier cet esprit ancien et » céleste qui est en toi, et qui découvre les voies du » pécheur. C'est en sa présence que tu as mal fait. » En commettant un crime, tu pensais qu'aucun être

» ne te voyait; mais la divinité et l'homme intérieur
» découvraient ton action. Le soleil et la lune, le
» feu et l'air, la terre, le ciel et l'eau, le jour et la
» nuit, le matin et le soir, la justice et la religion,
» sont témoins des secrètes actions des mortels. *Yama*
» *Vivaswata* est la divinité qui efface les fautes de
» celui avec lequel est d'accord l'esprit intérieur qui
» l'habite; mais c'est elle aussi qui punit le méchant
» dont l'esprit intérieur n'approuve pas les actes. Les
» dieux ne seront point propices à celui dont l'ame
» n'est point l'objet de leurs faveurs. Ah! ne me mé-
» prise point, ne délaisse point l'épouse que tu as
» choisie toi-même et qui est digne de toi. Pourquoi
» me méprises-tu comme une misérable abandonnée
» au milieu de cette assemblée? Ce n'est pas dans
» un désert que je profère ma plainte. Pourquoi ne
» m'écoutes-tu pas? si tu persistes à ne pas répondre,
» à moi qui t'implore, je sens que ma tête va se briser.

» Les anciens bardes ont déclaré que le mari s'at-
» tache à sa femme, qu'il se voit renaître dans ses
» enfans; c'est pour cela que l'épouse est appelée
» *djâyâ*. L'homme qui connaît les devoirs que lui
» impose sa croyance, a un fils pour délivrer par
» ce moyen les ames de ses ancêtres. *Swayambhou* (1)
» lui-même a dit qu'un fils est appelé *poutra*, parce
» qu'il délivre l'ame de son père du *Poung*, qui
» est un lieu de l'enfer. C'est l'épouse qui est con-
» sidérée dans la maison; c'est elle qui élève les

(1) Surnom de *Manou*, grand législateur de l'Inde.

» enfans ; elle est pour son époux une seconde exis-
» tence ; elle obéit à son maître. L'épouse est la
» moitié de l'homme, son meilleur ami, la source
» de sa piété, et toute son affection. Celui qui a
» une épouse, remplit les devoirs de sa religion ; il
» offre des sacrifices dans sa maison ; la fortune le
» comble de ses bienfaits ; c'est d'elle que naît celui
» qui le délivrera après sa mort (1). Les femmes sont
» des amis qui, par leur tendre et doux langage,
» vous charment dans la solitude. Si vous accom-
» plissez les devoirs religieux, elles sont comme des
» pères ; dans le malheur, elles sont vos mères ; elles
» consolent le voyageur dans les rudes sentiers de
» la vie. L'homme qui a une famille est respecté :
» aussi le mariage est la situation la plus convenable
» de l'existence. La femme attachée à son époux sui-
» vra toujours l'ame de son seigneur, même quand
» elle serait condamnée à habiter ce séjour de châ-
» timent appelé *Vichama* (2). Si elle meurt avant
» lui, elle attend son arrivée ; s'il la précède, elle
» le suit même dans la mort (3). Aussi, prince,
» le mariage est-il un état très-desiré. Le mari
» possède en effet son épouse, non-seulement dans
» cette vie, mais encore dans celle qui est à venir.
» Les sages ont dit que le fils de l'homme étant un

---

(1) Un fils seul peut, au moyen de certaines cérémonies appelées *shrâddha*, soustraire l'ame de son père au purgatoire.

(2) Lieu de l'enfer. *Vichama* signifie *raboteux*.

(3) Elle se brûle avec le corps de son mari, sur le même bûcher.

» autre *lui-même*, né de *lui-même*, on doit respecter
» la mère de son enfant, autant que sa propre mère.
» Lorsqu'un homme regarde l'enfant de son épouse,
» comme son image dans un miroir, il éprouve la
» même satisfaction que celui qui a obtenu le ciel
» nommé *swarga*. Ceux qui éprouvent des peines
» morales et des douleurs physiques, sont soulagés
» au sein de leur famille, comme le voyageur excédé
» par la chaleur est rafraîchi par une eau limpide.
» Quelque outrage qu'un homme ait reçu, il ne
» doit point donner de chagrin à son épouse. C'est
» d'elle que dépendent sa joie, son bonheur, et
» l'accomplissement de ses devoirs. La femme est
» la source constante et sacrée de l'ame humaine;
» car comment, sans son secours, un *richi* (1)
» même donnerait-il le jour à un enfant? Lorsqu'un
» fils accourt vers son père, même tout couvert
» de poussière, et vient l'embrasser, quel plus grand
» plaisir peut-il exister? Pourquoi traites-tu avec mé-
» pris ton propre fils, qui tourne sur toi des regards
» d'affection? La petite fourmi protége ses propres œufs
» et ne les brise pas; comment peut-il se faire qu'un
» homme habile dans la morale et la religion ne
» chérisse et ne protége pas son enfant? L'attouche-
» ment d'un enfant, lorsqu'on le tient embrassé, est
» plus doux et plus suave que celui des vêtemens
» les plus délicats, que celui d'une femme ou de
» l'eau. Le brahmane est le premier des bipèdes;

---

(1) *Richi*, saint ou prophète.

» la vache le premier des quadrupèdes; le *gourou* (1), » notre guide spirituel, doit être révéré par-dessus » tous les hommes; et l'attouchement d'un enfant » surpasse les sensations les plus délicieuses. Permets » donc que cet enfant, qui te regarde avec tant d'af- » fection, t'embrasse et te caresse, puisqu'il n'y a pas » de plus douce sensation dans la nature que les ca- » resses d'un enfant. Apprends, ô grand prince, qu'à » l'instant où je mettais au jour cet enfant destiné à » être ta consolation dans la douleur, j'entendis une » voix céleste prononcer ces mots : Ton fils exécutera » cent fois le sacrifice du cheval appelé *vâdjimedha* (2). » Lorsque les hommes ont été quelque temps éloi- » gnés de leurs enfans, quel plaisir n'éprouvent-ils » pas à les revoir et à jouir de leurs embrassemens! » et n'est-il pas vrai que, par affection pour eux, ils » portent quelque chose qui leur rappelle leur sou- » venir? Les brahmanes, tu le sais, dans les cérémonies » pratiquées à la naissance, prononcent ces paroles » des védas : *C'est de mon corps, de mon propre » corps que tu es né. Tu es le fruit de mes en- » trailles, tu es un autre moi-même, tu es mon » fils : puisses-tu vivre cent ans!* Cet enfant est le » fruit de tes entrailles; car l'homme naît de l'homme.

(1) *Manou* définit un *gourou*, le brahmane qui remplit les cérémonies relatives à la conception, à l'accouchement, &c. *Gourou* signifie *grave*. Chaque Hindou a son *gourou*, auquel il témoigne tant qu'il vit le plus profond respect.

(2) Voyez, relativement à ce sacrifice, la *Porte ouverte du paganisme*, par Rogers, p. 274, et les *Asiat. Res.* t. III, p. 429.

» Comme dans une eau pure, regarde tes traits dans » ceux de ton fils. De même qu'une étincelle du » foyer domestique allume le feu du sacrifice, cet » enfant n'est qu'une partie de toi-même. Hélas! un » chasseur, à la poursuite des bêtes fauves, vint s'em» parer de moi dans l'asyle paisible de mon père. *Our» vasî*, *Poûrvâtchiti*, *Sahâdjanyâ*, *Menakâ*, *Vis» wâtchî* et *Gritâtchi* (1), sont renommées parmi » les *apsarâs*; mais *Menakâ*, fille de Brahmâ, est » au dessus de toutes les autres. Cette *apsarâ*, quit» tant les cieux, descendit sur la terre pour s'unir à » *Vishwamitra* et me donner le jour; elle me mit au » monde au pied de la montagne *Himavat* (2), et, » dénuée de toute affection, elle m'abandonna comme » si je n'eusse pas été sa fille. Quelle faute ai-je donc » pu commettre avant ma naissance, pour avoir été » délaissée par mes parens, et, maintenant, encore » par toi? Cependant, si mon destin est que tu m'aban» donnes, laisse-moi retourner à mon paisible her» mitage; mais ne délaisse pas cet enfant, qui est ton » propre fils. »

CHAPITRE VII.

Doushmanta répondit : « J'ignore si tu es la mère » de cet enfant. La nature a donné aux femmes l'art » de feindre. Ta mère *Menakâ*, qui te délaissa sur » la montagne *Himavat*, était dénuée de pitié et de

---

(1) Ces noms sont sans doute significatifs; ils doivent désigner des fonctions et des qualités que l'on ne connaît pas.

(2) *Himavat*, couvert de neige.

» sensibilité. Ton père *Vishwamitra*, d'abord de la » caste des guerriers, n'avait pas un cœur plus com» patissant. Lorsqu'il fut plus tard admis dans la caste » des brahmanes, il devint l'esclave des plaisirs illi» cites. Supposé que *Menakâ* fût la première des *apsa*» *râs*, que ton père fût le plus grand des *Maharchis*, » comment leur fille osé-t-elle parler en public comme » une femme qui a perdu toute pudeur? ne rougis-tu » pas de raconter une histoire aussi dénuée de vrai» semblance? Sors de ma présence. Quel fut le sort » du premier des *Maharchis*, et celui de *Menakâ*, » l'*apsarâ*, et quel est le tien? celui d'une malheu» reuse vêtue en pélerin. Si ton fils est aussi jeune » que tu le dis, comment se fait-il qu'il ait une taille » si élevée, une force si extraordinaire? comment » en aussi peu de temps a-t-il pu atteindre la hauteur » du *sâla* (1)? Sors; tes discours sont ceux d'une » vile prostituée. Tu es le fruit du libertinage de » *Menakâ*. Je ne te connais pas. Tout ce que tu » m'as dit est indigne de ma croyance. Laisse-moi, » et va où te portera ton caprice. »

Sakountalâ répondit: « O prince, tu remarques » dans les autres des fautes aussi petites qu'un grain » de moutarde, tandis que tu ne fais aucune attention » aux tiennes, aussi grosses que le fruit du *bilva*. *Me*» *nakâ* habite les cieux, où elle est servie par des » génies célestes. Ma naissance, ô *Doushmanta*, est

(1) Arbre élevé qui croît dans les forêts de *Morung*, dans le nord du Bengale.

» au-dessus de la tienne même. Je traverse l'espace
» des airs, tandis que tu demeures attaché à la terre.
» Remarque la différence qui existe entre nous; elle
» est aussi grande que celle qu'on remarque entre la
» montagne *Merou* et un grain de *sarsapa* (1). Je
» visite les célestes demeures d'*Indra*, de *Kouve-*
» *ra* (2), de *Yama* et de *Varouna* (3). Apprécie
» donc mon pouvoir... Tout ce que je t'ai dit est
» vrai, et devait t'éclairer et non te déplaire. Jusqu'à
» l'instant où un homme peu favorisé de la nature se
» regarde dans un miroir, il croit être plus beau que
» les autres; mais au moment où il aperçoit sa lai-
» deur, il connaît la différence qui existe entre lui
» et les autres hommes. Au reste, quelle que soit la
» beauté d'un homme, il ne doit pas mépriser ceux
» qui n'en sont pas autant doués que lui. L'insensé,
» lorsqu'il entend en même temps des propos raison-
» nables et d'autres dangereux, choisit toujours les pires,
» de même que le pourceau qui se roule dans la fange;
» mais le sage profite des discours sensés, de même que
» l'oie sépare le lait d'avec l'eau (4). Comme l'homme
» vertueux se repent du mal qu'il peut avoir dit de
» son semblable, le méchant s'en réjouit. Le premier
» se plaît à respecter la vieillesse, le second à offenser

---

(1) Le grain de moutarde paraît avoir été employé proverbialement chez beaucoup de peuples, pour désigner la plus petite quantité possible. Math. XIII, 32.

(2) Le dieu des richesses.

(3) Le Neptune indien.

(4) Opinion populaire.

» tout ce qu'on doit vénérer. Heureux ceux qui » ignorent les fautes des autres! L'insensé recherche » avec soin les défauts de son prochain, tandis que » sa propre conduite est digne de reproches. Le » sage croit à la sagesse chez les autres. Mais qu'y a-t-» il de plus ridicule qu'un méchant qui donne aux » autres son nom, et s'appelle vertueux? Un athée » même est aussi terrifié par la vue d'un homme qui » est sorti du sentier de la vertu, que par l'aspect » d'un serpent furieux. Que doit donc éprouver à » cette vue l'ame d'un vrai croyant? Les dieux dé-» truiront le bonheur de l'homme qui refuse de jeter » un regard sur l'enfant auquel il a donné l'être; il » n'aura rien à prétendre dans la vie à venir. *Manou* » a déclaré que les hommes peuvent être pères de » cinq manières: ils le sont lorsqu'ils ont eu leurs » enfans de leur propre épouse, lorsqu'ils les ont » achetés, lorsqu'ils les ont élevés, lorsqu'ils les ont » trouvés, et enfin lorsqu'ils les ont eus d'une femme » étrangère. Les enfans sont les soutiens de la croyance » et de la bonne renommée de leur auteur, et ils » augmentent le bonheur de son ame. Ils sont venus » au monde, pour délivrer des régions du *Naraka* (1) » les ames de leurs ancêtres. Tu ne dois donc point » abandonner ton fils, ô puissant roi des hommes; » c'est en le chérissant que tu conserveras la justice, » ta croyance et ton nom. Un simple lac (2) vaut

(1) Nom général de l'enfer.

(2) Des puits et des lacs sont construits par les particuliers, pour l'usage du peuple. Un des traits caractéristiques de la religion

» mieux que des milliers de puits, et un sacrifice » est plus agréable à la divinité que des milliers de » lacs; la naissance d'un fils est préférable à des milliers » de sacrifices, mais la vérité vaut mieux que la » naissance de mille fils; car la vérité, ayant été mise » dans la balance avec cent sacrifices *asvamedha* (1), » fut trouvée la plus lourde. Il est même douteux » si la vérité n'égale pas en efficacité la lecture en- » tière des *védas*, ou l'action de se baigner à tous les » saints lieux de pélerinage; c'est la plus grande et » la première des vertus : rien n'est aussi estimable » que la vertu, de même que la fausseté est le vice le » plus dangereux. La vérité est le *Brahmâ* suprême; » elle est souverainement obligatoire. Ne viole pas, » ô prince, tes engagemens solennels, et prouve la » sincérité de tes promesses. Mais si rien ne peut » t'émouvoir, je vais me retirer, car tu es dénué » d'affection et de sensibilité. Au reste, apprends, » *Doushmanta*, que mon fils, quoique privé de ton » secours, régnera sur le monde entier, dont quatre » mers forment la limite, et qui a pour centre le roi » des montagnes (2).

Sakountalâ, ayant ainsi parlé, se dispose à partir, lorsque tout-à-coup la voix d'une essence incorporelle descend des cieux, et, s'adressant à *Doush-*

---

des *Hindous* est de diriger la piété, l'enthousiasme ou la vanité des individus vers ce qui peut contribuer à l'utilité publique.

(1) Sacrifice du cheval.

(2) *Merou*, c'est-à-dire, le pôle nord.

manta, entouré de ses *ritvik* (1), de son *pourohita* (2), de son *âtchârya* (3) et de ses *mantris* (4), lui dit : « Le fils appartient au père et est engendré » par lui. Chéris ton fils, *Doushmanta*, et ne méprise » pas *Sakountalâ*. Le père, en donnant la vie à son » fils, sauve des régions de *Yama* (5) l'ame de ses » ancêtres. *Sakountalâ* a dit la vérité en assurant » que tu es le père de cet enfant; c'est une portion » de ton propre corps. Ainsi, *Doushmanta*, chéris » le fils de *Sakountalâ*; chéris-le tant qu'il vivra, » ce fils de *Sakountalâ*, afin que cette femme malheu» reuse, que tu voulais abandonner, puisse vivre aussi. » Chéri et protégé par toi, grâce à notre intervention, » il sera appelé *Bharata* (6). »

Le roi, entendant cette déclaration solennelle du messager céleste, en fut charmé, et dit à ses *pourohita* et *amatya* (7) : « Vous avez entendu l'ordre » de l'envoyé des dieux. Je savais que cet enfant » était mon fils; mais si je l'avais reçu d'après la simple » déclaration de sa mère, le peuple eût peut-être conçu » des doutes sur sa naissance. »

Après avoir de cette manière, et par le secours de l'envoyé céleste, éloigné tout motif de doute,

---

(1) *Ritvik*, prêtre dirigeant les cérémonies du sacrifice fait aux dépens d'un autre et en son nom.

(2) *Pourohita*, sorte de grand prêtre, ou prêtre domestique.

(3) *Atchârya*, ceux qui enseignent les védas.

(4) *Mantris*, conseillers.

(5) Régions d'*Yama*, l'enfer.

(6) *Bharata*, mot dérivé du verbe *chérir* ou *soutenir*.

(7) *Amatya*, ministre.

Doushmanta reçut son fils avec joie et tendresse. Il fit exécuter les diverses cérémonies prescrites à un père par la loi, et embrassa son fils avec toutes les marques de la plus vive affection. Félicité par les brahmanes et par ses guerriers, le roi éprouva un plaisir inexprimable en serrant son fils dans ses bras. Après avoir consolé son épouse, il lui dit : « Nos engagemens » étaient inconnus à mon peuple ; j'ai dû, pour ta » justification, et pour pouvoir nommer mon fils à » ma succession, employer le stratagème que j'ai mis » en usage. Maintenant, permets que j'oublie les » reproches que ta colère m'a adressés. » Après ces mots, *Doushmanta* fit donner à la reine des vêtemens somptueux. Il donna à son fils le nom de *Bharata* ; et après avoir fait célébrer la cérémonie de l'aspersion, il le reconnut pour son successeur sous le titre de *Youva-râdja*.

Bharata régna après son père. Le char de sa gloire et de sa puissance parcourut le monde sans obstacle, et le remplit de sa renommée. Il vainquit plusieurs princes et les rendit tributaires. Il suivit la religion et la justice, et s'acquit une gloire immortelle. Pareil à *Sakra*, le chef des êtres célestes, il fit des sacrifices innombrables, dont les cérémonies étaient dirigées selon la loi divine par le sage *Kanwa*. *Bharata* offrit aussi le sacrifice *vâdjimedha*, quelquefois appelé *govitata*, et pendant lequel il fit don à *Kanwa* de mille *padmas* (1).

(1) *Padma*, cent krores.

Note sur la partie des ruines de Carthage qui subsistaient encore au XII.e siècle de notre ère, par M. Amédée Jaubert (1).

> Giace l'alta Cartago : a pena i segni
> Dell' alte sue ruine il lido serba.
> (*Ger. lib.* cant. XV.)

Hartmann, dans son commentaire de la Description de l'Afrique par le chérif Édrisi, après avoir indiqué la distance qui sépare le lac de Tunis de l'emplacement de l'antique Carthage, exprime le regret qu'il éprouve de ce qu'à l'exception de cette distance, on ne trouve, dans l'ouvrage du célèbre géographe arabe, rien qui soit relatif à une ville dont le nom rappelle tant et de si grands souvenirs : « *Nihil de urbe tot tantisque fortunæ vicissitu- » dinibus omni tempore insigni, præter hanc dis- » tantiam habet!* » Léon l'Africain, Marmol, J. Thévenot, Shaw, M. de Châteaubriand, et en général les voyageurs modernes, n'ont pu nous transmettre qu'un très-petit nombre de détails sur ce sujet. Il devenait donc curieux, au moment où un heureux hasard nous procurait la découverte du manuscrit complet d'Édrisi, d'examiner s'il ne s'y trouverait pas quelque passage omis par l'abréviateur, quelques

(1) Lue à la séance de la Société asiatique, le 7 avril 1828.

lignes de nature à nous consoler un peu de la perte des documens détruits par la jalouse haine des anciens maîtres du monde, par la barbarie des Vandales et par l'aveugle fanatisme des Musulmans. Malheureusement nos recherches n'ont point été abondamment fructueuses ; mais comme, en fait d'antiquités, rien de ce qui est exact ne saurait être indifférent, nous avons pensé, Messieurs, que vous daigneriez écouter avec indulgence quelques détails techniques, traduits aussi fidèlement qu'ont pu le permettre l'obscurité du texte arabe et la vétusté du manuscrit, écrit en caractères africains.

« Au temps où florissait Carthage, dit l'Édrisi, » cette ville était l'une des plus renommées du monde, » à cause de ses étonnans édifices et de la grandeur » de puissance qu'attestaient ces monumens. On y » voit encore aujourd'hui de remarquables vestiges » de constructions romaines, et, par exemple, le » théâtre (1), qui n'a pas son pareil dans l'univers. Cet » édifice est de forme circulaire, et se compose d'en- » viron cinquante arcades subsistantes. Chacune de » ces arcades embrasse un espace d'environ 23 pieds » (litt. *plus de 30 choubras*); entre chaque arcade » et sa pareille (litt. *sa sœur*), est un pilier de di- » mension égale, dont les deux pilastres ont environ » 3 pieds et 1/3 (4 choubras et 1/2) de largeur. Au » dessus de chacune d'elles, s'élèvent cinq rangs

(1) L'auteur arabe emploie ici le même mot طياطرة *thaiatharah*. Ailleurs il écrit *Aleskandria* au lieu de *Skandria*.

» d'arcades, les unes au dessus des autres, de même » forme et de même dimension, construites en » pierres (1) d'une incomparable bonté. Au sommet » de chaque arcade est un cintre où se voient diverses » figures et représentations curieuses d'hommes, d'ani- » maux et de navires, sculptées avec un art infini. » En général, on peut dire que les autres et les plus » beaux édifices (en ce genre) ne sont rien en com- » paraison de celui-ci. Il était anciennement destiné, » à ce qu'on assure, aux jeux et aux spectacles » publics.

» Parmi les curiosités de Carthage, sont les citernes, » dont le nombre s'élève à vingt-quatre (2), sur une » seule ligne. La longueur de chacune d'elles est » de 130 pas, et sa largeur de 26. Elles sont sur- » montées de coupoles, et, dans les intervalles qui » les séparent les unes des autres, sont des ouver- » tures et des conduits pratiqués pour le passage des » eaux. Le tout est disposé géométriquement avec » beaucoup d'art. Les eaux (3) venaient à ces citernes » d'un lieu nommé *la fontaine de Choukar*, situé

---

(1) J'ignore quelle espèce de pierre on entendait par حجر الكراز. Mais Shaw dit que les pierres avec lesquelles étaient construits les monumens de Carthage, ressemblent beaucoup à celles qu'on trouve en Écosse, dans les environs d'Huddington.

(2) Cette description s'accorde assez, sauf les dimensions, avec les détails donnés par Shaw, p. 186 et 190 de la traduction française.

(3) Tout ceci est parfaitement exact. On voit encore des vestiges de l'aqueduc à *Zong-gar*, lieu situé, pour le moins, à 50 milles dans l'intérieur des terres.

» dans le voisinage de *Kaïrouan*. L'aqueduc s'étend » depuis cette fontaine jusqu'aux citernes, sur un » nombre infini de ponts où l'eau coulait d'une ma- » nière égale et réglée. Ces ponts se composaient » d'arches construites dans la campagne, basses ou » d'une hauteur médiocre en plaine, mais extrême- » ment élevées dans les vallées et dans les bas-fonds.

» Cet aqueduc est l'un des ouvrages les plus curieux » qu'il soit possible de voir. De nos jours il est » totalement à sec, l'eau ayant cessé de couler par » suite de la dépopulation de Carthage, et parce que, » depuis l'époque de la chute de cette ville jusqu'à » ce jour, on a continuellement pratiqué des fouilles » dans ses débris et jusque sous les fondemens de » ses anciens édifices. On y a découvert des marbres » de tant d'espèces différentes, qu'il serait impossible » de les décrire. Un témoin oculaire rapporte en avoir » vu extraire des blocs de 30 pieds (40 choubras) » de haut sur 63 pouces (7 choubras) de diamètre. » Ces fouilles ne discontinuent pas; les marbres sont » transportés au loin dans tous les pays, et personne » ne quitte Carthage sans en charger des quantités » considérables sur des navires ou autrement : c'est » une chose connue. On trouve quelquefois des co- » lonnes de marbre de 80 pieds (40 choubras) de » tour. »

Du Caractère d'écriture arabe nommé carmatique; *Dissertation où l'on prouve qu'il n'a jamais existé un caractère ainsi nommé; par* Ch. M. Fræhn, de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg.

On a souvent beaucoup de peine à concevoir comment une erreur, qui ne doit son origine qu'à une méprise de quelques savans connus, a pu, sans être aperçue, se conserver pendant une longue suite d'années; on s'étonne comment elle a pu être répétée comme une vérité avouée par d'autres savans, s'aggraver par de nouvelles erreurs, et passer successivement d'un livre dans un autre, quoique, pour l'apercevoir et la découvrir, il eût suffi de remonter à la source d'où elle provenait. Il en est ainsi de la dénomination de *caractère carmatique*, donnée, depuis plus de cent ans, à une variété de l'ancien caractère arabe ou coufique, et nommément à celle qui, par ses ornemens et ses traits entortillés, est opposée à la nature du caractère coufique, qui se distingue par sa roideur et sa simplicité. Cette variété, qui prit naissance au IVe siècle de l'hégire (X.^e^ de notre ère), s'est conservée sur des monumens, à côté du coufique simple et non orné, et nous en avons entre autres un bel exemple dans l'inscription du manteau du couronnement des empereurs, qui a été plusieurs fois publiée. Qu'on ouvre les ouvrages des savans modernes qui

traitent de l'ancien caractère arabe employé dans les inscriptions coufiques; et presque dans tous, et même dans ceux qui ont paru de nos jours, il sera question du caractère nommé *carmatique*. Cette dénomination cependant est entièrement fausse; jamais il n'a existé un caractère arabe de ce nom; et c'est en s'appuyant sur des hypothèses mal fondées en raisons, que l'on a donné cette dénomination au coufique orné et entortillé. Prouver cette assertion, tel est le but que je me propose en écrivant ce mémoire.

Golius dit dans son *Lexique arabe-latin*, publié en 1653, que قرمط *karmet*, dont le nom d'action est قرمطة *karmetet*, signifie, d'après Djewhary et Firouzabady, *compresse scripsit*, scil. *propinquis lineis*, et *contractis passibus incessit*; et que قرمطيط *karmetit*, suivant Firouzabady, signifie *compressa scriptura*, et *fructus ruber arboris* غضاة *dictæ*. *Castell* répéta cette interprétation dans son *Lexicon heptagl.* et y ajouta un passage tiré de *Giggeius*.

Peu de temps après, d'Herbelot (*Biblioth. orient.* art. CARMATH) parla d'un *caractère des Carmates*, qu'il dit avoir été très-serré et composé de *fort petites lettres*, et qui, nommé en arabe *carmath* (sic), a donné, selon quelques-uns, son nom aux sectaires qui, vers la fin du IX.[e] siècle, parurent sur la scène de l'histoire.

Trente ans après, Kehr (1) vint ajouter de nou-

---

(1) Voy. *Monarchiæ Asiatico-Saracenicæ status &c. ex numis illustratus a* G. T. Kehrio. Lips. 1724, pag. 6.

velles erreurs à celles de son prédécesseur : non content de répéter ce que Golius avait dit sur la signification de *karmet* et *karmetit*, et d'ajouter encore à la description que d'Herbelot avait faite du caractère carmatique (1), il cita des inscriptions trouvées en Dauphiné, à Palerme, à Pouzzole, toutes écrites, selon lui, en ce caractère, et en donna un exemple dans le frontispice de son ouvrage.

Sans parler de Büttner (2), de Murr (3), de Jenisch (4), &c. qui tous nomment le caractère carmatique comme une variété du coufique, et ne font que répéter ce que nous venons de voir, passons à Adler, comme à celui qui, en quelque sorte, a sanctionné l'erreur, en l'entourant du prestige de l'autorité du texte original de Firouzabady. Le caractère coufique, dit-il (5), diffère un peu du carmatique, et Firouzabady en parle ainsi dans son *Camous :* القرمطة دقة الكتابة ومقاربة الخطة وهو ترمطيط . Adler traduit ce passage ainsi : *Carmata dicitur subtilitas scripturæ linearumque coarctatio, et hoc scribendi genus carmaticum ;* puis il ajoute, comme exemples de ce carac-

---

(1) *Veterum Arabum scribendi genus, quod* karmathicum *dicitur, et ab Herbeloto describitur, quod characteribus valde minutis consistat, et quasi* serratum *appareat, nimium videlicet compressis* et inter se invicem cohærentibus characteribus constans. Kehr, *loco citato.*

(2) *Vergleichungstafeln der Schriftarten, &c.* p. 11. et tab. I.

(3) *Beschreibung von Nürnberg.* p. 250 et suiv.

(4) *De Fatis linguar. OO. Commentar. Lexico Meninskiano præfixa*, p. xxvj.

(5) *Descriptio codicum quorumdam cuficorum*, p. 13.

tère ; les inscriptions citées par Kehr, celles qui se trouvent dans la Description de l'Arabie par Niebuhr (*pl.* IX), et enfin l'inscription du manteau du couronnement impérial, mentionnée ci-dessus.

Voilà donc le texte arabe qui d'abord a donné lieu à l'assertion de Golius, et ensuite à la faute commise par cet auteur, aussi bien que par Adler. C'est ici qu'il faut observer, 1.° qu'Adler a lu الخطة (*linea*) au lieu de lire الخطو (*passus*), mot qui seul est juste, et qui se trouve dans le *Camous* de Calcutta et le *Camous* turc, ainsi que dans les deux manuscrits de ce dictionnaire que possède l'Académie impériale des sciences de S.t-Pétersbourg; 2.° que la traduction de Golius, qui rend les mots وهو قرمطيط par *compressa scriptura*, celle d'Adler, qui les rend par *et hoc scribendi genus carmaticum*, et enfin celle que l'on trouve dans le *Museum Cuficum Borgianum*, p. 100, faite par le même auteur, et portant, *unde hoc scribendi genus carmaticum dicitur*, sont fausses. Je traduis tout le passage, القرمطة دقة الكتابة ومقاربة الخَطْوِ وهو قرمطيط, ainsi : *KIRMETET* désigne *de petits caractères et de petits pas;* et *l'on nomme KARMETIT un homme* (qui forme de petits caractères, ou qui fait de petits pas en marchant). C'est ainsi qu'il faut entendre le mot وهو qui se trouve ici; et cela est prouvé par une infinité d'autres passages du *Camous*, dont je ne citerai que les suivans : الكَأْبُ الغم وسوء الحال ـ كَئِبَ كسَمِعَ واكتأب فهو كَئِبٌ وكَئِيبٌ ومكتئبٌ c'est-à-dire, « كَأْبٌ *Ke'b* signifie *chagrin, affliction.*

« Dans cette signification, le verbe est كَيَّبَ *kei'b*, et
» à la huitième forme, اكتاب. On nomme donc كَيْبٌ
» *kei'b* &c. un *homme qui est dans un pareil état.* »
فَرْشَطَ قعد فتح ما بين رجليه وهو فِرْشِطٌ « FERSCHET
» signifie *s'asseoir et écarter les jambes;* et on ap-
» pelle FIRSCHIT *un homme qui s'assied ainsi.* »
Il est clair que وهو est mis pour ورجل, et l'auteur du *Camous* turc, feu *Aszim Efendi*, a compris de la même manière le وهو قرمطيط dans le passage dont il s'agit : la seule différence qu'il y ait entre lui et moi, c'est qu'il ne l'a rapporté qu'à la seconde signification du mot *à faire de petits pas,* tandis que, selon moi, il doit aussi se rapporter à la première, *écrire d'une manière serrée et avec de petits caractères.* Je crois qu'il est à propos de citer ici tout le passage du savant turc (1) :

القرمطة يازوى يك انجه و خرده يلزمق معناسنه دركه استغراق عسير اولور يقال قرمط للكتاب اذا كتبه دقيقا شارح دير كه اصل يك خرده وصيق يازمغه دينور وقرمطة آدملرى صيق صيق اته رق يوريمك معناسنه در يقال قرمط فى مشيه اذا قارب ما بين خطاه القرمطيط آدملرى صق صق اته رق يوريين كمسيه دينور

c.-à-d. : « KARMETET signifie *écrire d'une manière* » *très-fine et très-menue*, de sorte qu'il est difficile » de le lire. On dit قرمط الكتاب pour *il a écrit le*

(1) *Camous,* tom. II, p. 503.

» *livre &c. avec de petits caractères.* » Le commentateur (Aszim Efendi) observe que « cela signifie proprement *écrire d'une manière très-serrée et très-menue. KARMETET* signifie aussi, *faire de petits pas en marchant,* et l'on dit قرمط في مشيه pour, *il a fait de petits pas en marchant.* On nomme *KARMETIT un homme qui fait de petits pas en marchant.* » Giggeius, dans son dictionnaire fondé sur le *Camous,* l'a compris comme Aszim Efendi. On trouve dans le tome III de son ouvrage, القرمطة في الخط et القرمطة, *scriptio exilis; vicinitas linearum in scriptura.* القرمطة من الخطو, *passus propinqui.* هو قرمطيط, *passibus propinquis* (où il faut sous-entendre *homo*).

J'observerai encore que Djewhary n'a pas ce dernier mot قرمطيط; on n'y trouve que القرمطة في الخط مقاربة السطور وفي المشي مقاربة الخطو c.-à-d. : « *KARMETET,* en parlant d'écriture, signifie, *rapprocher les lignes;* mais quand il est question de marcher, il signifie *faire de petits pas.* » Wankuli, l'abréviatenr turc de Djewhary, dit : القرمطة خطده سطرلری صق يازمق نتكم يوريمده قرمطه آدمی صق اتمقدر

Tout cela prouve que Golius s'est trompé en traduisant le mot قرمطة *karmatet* du *Camous* par *compressa scriptura,* et que Castell a eu tort de répéter la même chose, quoiqu'en même temps, et sans s'en douter, il ait ajouté à la fin la vraie signification du

mot, tirée de Giggeius; il est clair que d'Herbelot et Adler se sont trompés bien plus gravement encore, en rendant ce mot par *carmaticum scripturæ genus*, interprétation dont il est même difficile de comprendre la possibilité, puisque قرمطيط est un nom de cinq lettres, comme زنجبيل, et que *carmatique* devrait se rendre par قرمطى ou قرمطية. Dans le *Camous*, il n'est absolument question que d'une écriture fine, serrée, petite; il n'y est fait mention ni d'un genre d'écriture particulier, ni d'un caractère *carmatique*. D'ailleurs, pour ce qui regarde la dernière dénomination, l'histoire ne nous fournit aucun indice qui puisse nous engager à croire, comme le veut d'Herbelot, que les Carmates aient eu une écriture particulière. Pas un seul de tous les historiens arabes que j'ai pu consulter, n'en fait la moindre mention; il en est de même de tous les auteurs mahométans qui traitent ou qui parlent des différens caractères arabes, tels que Katib-tchelebi, Aly Dedeh, Mohammed Hafid: tous gardent le silence sur le prétendu caractère carmatique. Il est clair que l'assertion de d'Herbelot provient de ce qu'il n'a pas bien compris le texte arabe du *Camous* (1).

(8) Ce n'est qu'à l'idée qu'il existait un caractère carmatique particulier, qu'il faut attribuer l'assertion, que les Carmates, comme le dit d'Herbelot, doivent leur nom au genre d'écriture qui nous occupe en ce moment. Quant à l'origine du nom de ces sectaires, dont Aboulféda, Aboulfaradj et Asmay nous ont donné plusieurs étymologies assez connues, on en trouverait peut-être un indice dans Azim-Efendi, qui dit, entre autres choses, qu'Abou-

La chose étant ainsi, il est étonnant qu'on ait pu croire jusqu'aujourd'hui qu'il existait un *caractère dit carmatique*. Il est vrai que, depuis long-temps, on a formé des doutes sur l'origine et le nom de ce genre d'écriture, ainsi que sur l'application de ce nom au coufique orné et entortillé, parce que l'écriture fine et serrée, qu'on disait être le caractère distinctif du soi-disant carmatique, ne s'accorde guère avec les traits alongés et entortillés de ce genre de coufique. Qu'on lise ce que dit à ce sujet le judicieux Michaelis, dans sa *Bibliothèque orientale*, tom. XVI, pag. 10, et dans sa *Grammaire arabe*, pag. 44 (deuxième édition), et qu'on voie combien ses observations ont influé sur les opinions de ses successeurs. C'est ainsi qu'Adler retira dans la suite l'assertion qu'il avait soutenue, que le caractère carmatique devait son nom à la secte des Carmates, et que ce nom convenait au coufique orné (1); que de Murr, qui à son tour avait d'abord adopté l'ancienne erreur et publié une dissertation entière sur le caractère carmatique (2), voulut ensuite que ce nom ne fût plus donné au coufique en ques-

---

Saïd Djennaby, l'un des derniers chefs des Carmates, était un homme gros et court, *qui, par conséquent, ne pouvait faire que de petits pas en marchant*; ce qui, comme nous l'avons vu, est une des significations du verbe قرمط.

(1) *Museum Cuficum Borgianum*, part. I, p. 33 et 100.

(2) *Beschreib. von Nürnberg.* — Voyez aussi dans le *Journal zur Kunstgeschichte*, &c., t. X, p. 359 &c. *Voyez* le tome XV du même journal, page 310 note.

tion (1); et qu'enfin d'autres n'employèrent le nom de carmatique qu'en y ajoutant une expression qui suppose quelque doute, comme, par exemple, MM. O. G. Tychsen (2), P. Assemani (3), Th. Ch. Tychsen (4) et Koppe (5), dont le dernier a même desiré que M. de Sacy donnât de ce nom une autre étymologie que celle qui avait été proposée par M. de Hammer (6). Cependant tout le monde se fiant à la fausse interprétation que Golius et Adler avaient donnée du mot *karmetit*, personne, et Michaelis lui-même, ne paraît avoir douté de l'existence réelle d'un caractère nommé *carmatique*. Il y a même plusieurs savans qui n'ont pas fait attention aux scru-

---

(1) *Inscriptio arab. Pallii imp.* &c. p. 24.

(2) Par exemple: *Die sogenannte karmatische Schrift* (Murr's *Journal*, X, p. 336); *scriptura cufica, quæ karmatica quibusdam audit* (*Interpret. Inscr. cuf. in S. Petri cathedrâ*, p. 10); *scriptura cufico-karmatica appellata* (*Nova Acta Soc. sc. Upsal.* vol. VI, p. 329).

(3) Par exemple: *Quella scrittura arabiche, che volgarmente dicesi carmatica.* (*Mus. cuf. Nan.* I, p. 14).

(4) Par exemple: *Scripturæ genus, quod nescio quo jure carmathicum dicunt.* Com. Soc. scient. Gott. vol. X, p. 5. *Scriptura crassior et perplexa, quam carmathicam dicunt.* Comm. recent. vol. III, p. 7.

(5) Par exemple: *Die sogenannte karmatische Schrift.* Voyez *Bilder und Schriften der Vorzeit*, vol. II, p. 105 et 296.

(6) Voyez le *Magasin encyclopéd.* 1811, pag. 183, où M. de Hammer croit pouvoir dériver le nom du caractère carmatique de قرمه *kirma*, variété de caractère en usage dans les chancelleries turques. Voyez encore Michaelis, *Orientalische Bibliothek*, part. xvi, p. 10, et Hasse, *Handbuch der Arab. und Aeth. Sprache*, p. 186.

pules énoncés par Michaelis et à la rétractation faite par Adler, comme, par exemple, MM. Wahl (1), Klaproth (2), Hartmann (3); j'ajouterai que, depuis peu, l'idée qu'il existait un caractère dit *carmatique*, a encore trouvé des défenseurs. Voici le fait.

C'est d'abord M. *Lanci* (4), qui, sans soupçonner aucune erreur, répète le passage du *Camous* mentionné ci-dessus et la fausse traduction qu'en a faite Adler (5). « Je crois, dit-il, qu'on peut admettre que le » caractère qui porte le nom des Carmates leur doit » aussi son origine (6). » Il veut que ce caractère ait formé le passage du coufique au neskhy, introduit par Ibn-Mokla, mort l'an 329 de l'hégire, et que les formes du coufique aient effectivement déjà été embellies sur la fin du IIIe siècle de l'hégire. Puis il suppose qu'au commencement du IVe siècle, l'écriture s'est

---

(1) *Elementarbuch für die Arabische Sprache*, p. 72 &c.

(2) *Asiatisches Magazin*, pag. 539, où l'écriture carmatique est nommée une fille de l'ancien alphabet coraïschite.

(3) *Oluf G. Tychsen, oder Wanderungen &c.* tom. II, part. II, p. 21 et 120.

(4) Dans sa *Lettera sul cuf. sep. monumento*; Roma, 1819, page 48 &c.

(5) *Karmata si dice l' impiccolita scrittura e per le linee avvicinata, e karmatico il genere di questo scrivere si appella.*

(6) Comme raison de cette assertion, il ajoute : *Impero che dati a grandi imprese, uop' era che tenessero non interrotta corrispondenza trà loro, la quale fosse nel più spedito carattere, e che molto in poca pagina contenesse. Là onde furono i primi, che usando più sottil calamo tolsero dalla cufica scrittura le crasse, alte, spaziose, e tra se lontane forme, con accorciare, e assottigliare le aste, ed avvicinarne le forme e linee, come si narra.*

divisée en deux branches, la carmatique et celle d'Ibn-Mokla, et que la première s'est répandue en Afrique; enfin, il dit qu'il convient de donner le nom de *carmatique* au caractère que Casiri et d'autres, en décrivant des manuscrits arabes, appellent *coufique*.

Presque dans le même temps, le comte *Castiglioni* publia sa *Description des monnoies coufiques du Musée de Milan*. Dans les observations préliminaires, p. 86 de cet ouvrage, il parle aussi d'un caractère *carmatique* qui, selon quelques-uns, a reçu ce nom de la secte des Carmates, qui les premiers en ont fait usage vers la fin du IIIe siècle; et puis il cite, comme les autres, le passage de Firouzabady et la traduction qu'Adler en a faite, sans penser que cette traduction puisse être incorrecte. Il ne pense pas que la description qu'en donne l'auteur arabe soit en contradiction avec les formes du caractère qui porte ce nom parmi les Arabes (1), et enfin il cite des monumens et des médailles qui, selon lui, fournissent les plus anciens exemples de ce caractère.

Environ dans le même temps, nous voyons en Allemagne M. *Gesenius* embrasser la cause du caractère carmatique. Après en avoir parlé dans l'*Allgemeine Encyclopedie*, publiée par MM. Ersch et Gruber, tom. V, p. 55, comme d'une variété du

---

(1) *A tale asserzione punto non si oppone l'essere il carattere, che porta un tal nome presso gli Arabi, più ornato del cufico, imperocche sebbene esso si estenda più assai in altezza, la base ne è ristretta in modo che occupa minore spazio.*

coufique, qui doit son origine au fameux peuple des Carmates, il entreprend, dans la critique qu'il fait de l'ouvrage de Koppe, *Bilder und Schriften &c.* (1), d'examiner encore une fois la question de plus près. Voici le résultat de cet examen.

M. *Gesenius* croit que Golius a lu dans Firouzabady مقاربة الخط au lieu de مقاربة الخطو, et que par conséquent il faut traduire, *KARMETET s'emploie en parlant d'une écriture menue et de lignes serrées, et c'est ce que l'on nomme carmatique;* et il conclut de là qu'il faut proprement donner ce nom au petit caractère coufique que l'on voit sur des médailles, et dont les traits sont unis et fortement rapprochés, pour le distinguer du coufique que l'on trouve dans les manuscrits et dont les traits sont grands, étendus et séparés l'un de l'autre. Quant à moi, je ne crois pas que Golius ait trouvé cela dans son *Camous*, d'autant moins qu'il nous a donné encore l'explication, *contractis passibus incessit*, par laquelle il rend le مقاربة الخطو du *Camous* ou du *Sihah*. Au reste l'interprétation, *compresse scripsit, scilicet propinquis lineis* (2) &c., est fondée plutôt sur le Dictionnaire de Djewhary; il n'a pris du *Camous* que ترمطة. Mais comme il a traduit faussement par *compressa scriptura*, ce mot dont Giggeius avait déjà donné une meilleure explication, M. Ge-

(1) *Jen. Allg. Lit. Zeitung*. 1822, n.° 120.

(2) M. Gesenius croit aussi pouvoir prendre la dernière expression pour des traits fortement rapprochés; mais c'est à tort, car سطور signifie *lignes*.

sénius, de concert avec tous les auteurs que nous avons nommés, l'a rendue encore plus incorrectement par *carmatique* (1).

C'est ainsi qu'aujourd'hui même nous voyons les savans s'occuper d'une chimère que le plus léger souffle de la critique fait disparaître. Cessons de croire qu'il ait existé un caractère carmatique; ne donnons plus un faux sens à ce que les lexicographes arabes nous disent d'une simple manière d'écrire, qui doit nécessairement se rencontrer dans chaque langue, dans chaque écriture; enfin, ne nous efforçons plus de rapprocher, par des explications forcées, cette manière d'écrire, du caractère coufique entortillé.

Relation de la conduite de Tamerlan à Ispahan, extraite de l'Histoire de Tamerlan, par Nazmi-zadé éfendi, et traduite du turc par M. Julien DUMORET.

DANS la séance du mois de décembre dernier, j'ai communiqué à la Société asiatique le commencement de ma traduction de l'Histoire de *Tamerlan*, écrite en turc par *Nazmi-zadé éfendi*. Je m'occupe avec beaucoup d'ardeur et de soin de ce travail, et je ferai tous mes efforts pour le rendre aussi intéressant qu'il me sera possible. Il existe des traductions de l'ouvrage d'*Ebn-Arabschah;* mais on n'a pas encore songé à traduire celui de *Nazmi-zadé,* qui,

---

(1) Je viens de remarquer que le critique de la Biographie de M. Tychsen par M. Hartmann (*Hall Algem. Litter. Zeitung,* 1822, n.° 169, p. 477) partage aussi l'ancienne erreur.

bien qu'il soit composé presque d'après l'auteur arabe mentionné ci-dessus, ne peut manquer d'intéresser les orientalistes et les gens qui aiment à parcourir les histoires de l'Orient. Mon savant et digne maître, M. Amédée Jaubert, m'a engagé à m'occuper de cette traduction : aidé de ses sages avis et de ses lumières, j'espère offrir au public un ouvrage intéressant, et j'aime à croire qu'on aura un peu d'indulgence pour un jeune homme qui débute dans la carrière des langues orientales. C'est pour donner un *specimen* de mon travail, que je me suis décidé à en faire imprimer un petit fragment. J'ai l'espoir que cet extrait pourra intéresser les lecteurs du Journal asiatique.

La ville d'*Ispahan*, la plus considérable d'entre celles de la *Perse*, et la plus florissante de ce royaume, est célèbre, parmi les hommes, par le nombre de ses habitans, par sa beauté et par sa magnificence. Il y avait dans cette ville un personnage savant et vertueux, rigide observateur des préceptes de la religion, et orné des qualités les plus précieuses : il se nommoit *le scheïkh Imam-eddin*. On vint à parler de Tamerlan devant lui ; et le peuple, pénétré de terreur et de crainte, s'exprimait en ces termes : « Quelle sera » maintenant notre situation ? Si ce tyran arrive vers » nous, à quel état serons-nous réduits ? » Ils disaient et poussaient des gémissemens et des plaintes. Le scheïkh *Imam-eddin*, voyant leur trouble et leur effroi, leur dit : « Tant que je vivrai, je ferai mes efforts pour » éloigner ce fléau de vos têtes ; » et par ces paroles consolantes, il rassurait l'esprit du peuple abattu.

« Mais, ajouta-t-il, si je meurs, ne laissez pas échap-
» per de vos mains la prudence et la précaution; peut-
» être serez-vous délivrés d'un tel malheur. » Mais, dans la nuit où Tamerlan arriva auprès d'*Ispahan*, ce vieillard ayant abandonné ce monde périssable, la ville, qui étoit auparavant resplendissante de lumière, fut plongée dans les ténèbres et dans l'obscurité. A la nouvelle de sa mort, les habitans furent navrés de douleur, et la peine et la tristesse s'emparèrent de leur esprit. Les grands du royaume se rendirent auprès de Tamerlan, lui offrirent une certaine somme d'argent, et, par ce moyen, rétablirent la paix et la tranquillité. Des commissaires injustes et pervers furent chargés par Tamerlan d'amasser et de recueillir la somme qui lui avait été offerte; mais comme l'argent était distribué dans différentes maisons, il y établit ses commissaires. Ceux-ci exercèrent de grandes violences, se firent servir par les maîtres de la maison, et étendirent leurs mains perfides jusque sur les choses défendues (les femmes). Les habitans d'*Ispahan*, indignés de cette conduite abominable, allèrent trouver le magistrat qui tenait dans leur pays la place de gouverneur, et se plaignirent de l'état malheureux où ils étaient réduits; ils dirent qu'ils ne pouvaient souffrir plus long-temps cet avilissement, qu'ils ne pouvaient plus voir leurs femmes ainsi déshonorées, et ils ajoutèrent que, dans cette position, la mort étant préférable à la vie, ils n'avaient pas hésité de faire preuve de courage et de zèle en exposant toutes leurs plaintes.

A ce récit, le gouverneur entre en fureur et leur

adresse ces paroles : « Vers le milieu de la nuit, je » ferai battre les tambours pour vous avertir ; à ce » signal, que chacun s'empare des commissaires qui » sont dans sa maison, qu'il les tue et les anéantisse. » Les habitans d'*Ispahan* prêtèrent l'oreille à ce discours pernicieux, retournèrent chez eux, et attendirent le moment de la vengeance. Lorsque la nuit fut venue, le gouverneur ayant fait battre les tambours et donné le signal du carnage, tous les commissaires furent égorgés et le nombre des victimes s'éleva à six mille personnes. Le lendemain, Tamerlan apprend cette fâcheuse nouvelle ; aussitôt le feu de sa colère s'enflamme et il donne l'ordre de faire périr tout le monde. Les Tartares, semblables aux serpens venimeux, et les cruels *Djagataïs*, tirent leur épée, massacrent les grands et les petits, les femmes et les jeunes filles, et s'avancent pour exterminer tout ce qui se présente à eux. Dans ce jour malheureux, les vieillards et les enfans, les savans et les docteurs, les nobles et les étrangers, les païens et les musulmans, ceux qui payaient tribut et les foibles, les ignorans et les pauvres, aucun ne trouva grâce devant eux, tous furent égorgés. Les malheureux habitans ayant eu connaissance des ordres sévères et terribles de Tamerlan, se soumirent à leur cruelle destinée et n'opposèrent aucune résistance. Insensibles au malheur, les barbares soldats de ce conquérant sacrifièrent tout à leur fureur et à leur rage, et abandonnèrent les corps de ces victimes infortunées aux lions et aux oiseaux de proie.

On raconte qu'un pauvre malheureux alla trouver

un *émir* qui était parent de Tamerlan, eut recours à sa bienveillance, et lui adressa ces paroles : « O *émir*, » épargnez, je vous en prie, le reste des sujets, et » témoignez de la pitié et de la commisération à ces » malheureux enfans qui sont tous innocens. » Ce fut en prononçant ces paroles qu'il implora sa miséricorde. L'*émir* lui répondit : « Va donc, rasssemble une » partie de ces petits infortunés, et place-toi avec eux » sur la route de Tamerlan; il peut se faire qu'il leur » pardonne. » Le pauvre partit avec cet ordre, réunit les enfans que le glaive avait épargnés, et, avec l'espoir d'obtenir leur grâce, attendit le passage de Tamerlan. Peu de temps après, l'*émir* passant avec Tamerlan à côté de ces enfans, leur fit signe d'approcher, et s'adressa ainsi à son maître : « O mon *sultan*, daignez » jeter un regard de commisération sur ces malheu» reux; » et disant ces paroles, il le suppliait d'en avoir pitié. Mais alors ce tyran cruel et sanguinaire, « Ne sont-il pas de la race de ces misérables, » dit-il ? » l'*émir* répliqua : « Leurs parens sont morts » et l'étoile de leur espérance est disparue; mainte» nant ils sont pauvres, orphelins et faibles, ils im» plorent la grâce et la pitié de votre majesté. » L'impitoyable Tamerlan ne répondit rien; mais il lança son cheval au milieu de cette troupe d'enfans; ses barbares soldats suivirent son exemple et foulèrent ces petits malheureux sous les pieds de leurs chevaux. Ce conquérant, après avoir détruit et ravagé les monumens publics de la ville d'*Ispahan*, après avoir réduit considérablement le nombre de ses habitans, ras-

sembla ses bagages et se dirigea vers *Samarcand*.

Comme tous les malheurs arrivés dans ce grand événement, ainsi que le nombre des captifs jetés dans les fers, ne sont rapportés dans aucun ouvrage, et comme l'élévation des ignorans et l'abaissement des grands ne sont mentionnés nulle part, il faudrait des registres et des volumes considérables pour réunir cette relation et pour en donner une explication satisfaisante.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 avril 1828.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises en qualité de membres de la Société :

MM. Le comte Alexandre de la Borde, député, membre de l'Institut.
Désaugiers aîné, ancien consul de France à Copenhague.
De Pouqueville, membre de l'Institut.
Étienne Quatremère, membre de l'Institut.
Rosen, docteur ès lettres.
Le vicomte Siméon, directeur général des sciences, lettres et beaux-arts.

M. H. H. Wilson, secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, envoie au conseil un exemplaire de son *Théâtre des Hindous*, en 3 vol. *in-8.°*

M. Whitelaw Ainslie adresse à la Société un exemplaire de son ouvrage intitulé *Materia indica.*

M. Rey écrit pour remercier de sa nomination comme membre de la Société, et adresse au conseil deux mémoires, l'un sur la brebis du *Sifan*, l'autre sur le mouton *pourik*.

La commission des fonds fait son rapport sur la proposition d'imprimer, aux frais de la Société, la nouvelle édition de l'*Hitopadesha*, par M. Loiseleur des Lonchamps, et propose d'ajourner la délibération. Cette proposition est adoptée.

M. Amédée Jaubert lit un mémoire intitulé *Note sur la partie des ruines de Carthage qui subsistaient encore au XII.ᵉ siècle de notre ère.*

Note sur les inscriptions sanscrites découvertes par M. le lieutenant colonel TOD *dans le Râdjasthân, et données par lui à la Société asiatique* (1).

Les inscriptions que la Société asiatique doit à la libéralité de M. le lieutenant-colonel Tod, appartiennent à une des contrées les plus intéressantes et les moins connues de l'Inde, au pays des *Radjpoutes* ou *Râdjasthân*, qui doit à ses montagnes et au courage de ses habitans de n'avoir jamais été complètement soumis par les Mahométans. Elles sont relatives à des princes dont l'histoire est tout-à-fait inconnue en Europe, et sur lesquels on doit espérer de trouver des renseignemens précieux dans les Recherches historiques et géographiques sur le *Râdjasthân* que M. Tod va bientôt publier. Ces inscriptions sont divisées en six numéros, dont nous allons donner la liste avec une courte description.

N.° 1. Cahier de 10 pages *in-fol.* avec cette note de la main de M. Tod : *Inscription de l'ancien temple de*

---

(1) *Voyez* notre numéro de mars, ci-dev. pag. 246 et 247.

Tchar-Tchaomou *dans l'Haravati*, *dédié à* Tchandra-Ishvara-Mahâdeva; *datée de l'ère* samvat *500* (de la nôtre 444), *et découverte en 1819*. Elle est écrite, suivant M. Tod, avec le caractère usité anciennement par les *Djaïnas* et les *Bouddhistes*, lequel offre un rapport frappant avec l'écriture tibétaine nommée *dvou-djan*. Dans l'état actuel de nos connaissances, ces inscriptions sont à peine lisibles : au premier aspect, on croirait chaque lettre formée de clous, comme celles des monumens persépolitains; mais un examen plus attentif permet de reconnaître dans ces clous apparens, le petit carré représentant l'*a* bref joint à chaque consonne du caractère *dévanagari*, et dont les inscriptions de *Radjou lotchan*, insérées dans le tome XV des *Recherches asiatiques*, ont fait connaître l'existence.

N.° 2. Transcriptions de quatre inscriptions sur cuivre, copiées sur les originaux appartenant à *Mahârâdja Daulet Rao Sindia*, recueillies à *Gwalior* en 1814. Ces originaux trouvés dans le Décan, comme nous l'apprend la lettre qui accompagne l'envoi de M. Tod, sont d'une date antérieure aux inscriptions précédentes. Ils paraissent presque indéchiffrables, et offrent un mélange de caractères empruntés les uns au *dévanagari*, les autres aux alphabets vulgaires de l'Inde méridionale, comme le telinga et le tamoul.

N.° 3. Inscription trouvée à Djesselmer dans le désert indien, d'une date ancienne et relative au prince *Bidjy Rae*, qui vivait dans le IX.e siècle. M. Tod possède les annales de la famille de ce prince, qui descend, dit-on, de *Krichna*. C'est la plus lisible, et en même temps la plus intelligible de toutes celles que la Société doit à M. Tod. Elle contient une liste généalogique depuis Brahmâ jusqu'à *Vidjaya Râdja* (*Bidjy Rae*), et a été écrite par *Somanâthaka*, qui se dit descendant de *Vyâsa*. La date manque.

N.° 4. Inscription arabe trouvée dans les ruines de *Gourgor gur'h*, dans l'*Haravati*, et relative, suivant M. Tod, à *Mahmoud Chah*. — On lit au dos de cette copie

le mot *Avalaphatatvina Mahamoumd*, écrit en caractères *dévanagari*; ce qui doit se lire *Abou'l fatah ben-Mahmoud*, ابو الفتح بن محمود, et semblerait indiquer que cette inscription est relative à ce fils de *Mahmoud*.

N.° 5. Inscription trouvée sur les remparts de l'ancienne ville de *Tchîtore*, écrite avec le même caractère que celle du n.° 1. Elle passe pour ancienne, mais n'a pas de date.

N.° 6. Rouleau composé de six feuilles de grandeurs différentes, contenant des inscriptions sur marbre, pour la plupart tronquées, relatives aux princes *Solanki* ou *Tchâloûka*, les mêmes que les souverains *Balhara* de *Nehrwala*, et des *Voyageurs arabes* de Renaudot. Lorsque cette dynastie fut renversée par les Mahométans, au XIII.e siècle, les *Tchaloûka* se réfugièrent dans le *Meiwar*. C'est dans le district de *Mandelgurh*, qui fait partie de cette province, qu'ont été découvertes ces inscriptions, auprès d'une ancienne fontaine.

N.° 7. Empreintes à peine lisibles d'une planche en cuivre, contenant une donation de terres, et attribuée, quoique sans preuves, à *Râma*. L'original, trouvé dans le Décan, appartient à *Senapati*, l'un des grands officiers du *Pechwâ*, et parent de *Sindia*. Les empreintes sont au nombre de dix.

Nous n'avons eu, en rédigeant cette note, d'autre but que d'exprimer pour notre part la reconnaissance que les personnes livrées à l'étude de l'Inde doivent à M. le colonel Tod. Il faudrait, pour en dire davantage, soumettre ces inscriptions à un long examen, et sans doute que l'insuffisance de nos moyens d'interprétation nous empêcherait d'en donner l'explication complète. Le meilleur moyen selon nous, de tirer du précieux envoi de M. Tod tout le parti possible, serait de répandre ces inscriptions au moyen de la lithographie, et de les mettre ainsi dans les mains de toutes les personnes qui, en Allemagne et en

France, ont acquis la connaissance du sanscrit. Une fois cet exemple donné, tous les propriétaires d'inscriptions indiennes s'empresseraient de l'imiter; ces monumens se multiplieraient, les trésors de l'Angleterre nous deviendraient accessibles, et de la réunion de ces matériaux sortiraient des interprétations incomplètes et inexactes d'abord, mais que des comparaisons nouvelles viendraient bientôt rectifier.

EUG. BURNOUF.

M. Semelet, l'un des plus anciens élèves de M. Silvestre de Sacy, vient de faire paraître, en un vol. *in-4.°*, une édition autographique du Gulistan de Saady, sous le titre گلستان شیخ مصلح الدین سعدی شیرازی, *le Parterre de fleurs du cheïkh Moslih-eddin Sâdi de Chiraz.* Ce travail, commencé depuis fort long-temps, a dû coûter beaucoup de peine, et ce n'est qu'après des essais souvent répétés et plusieurs fois infructueux, qu'on l'a pu achever. On ne doit pas douter que cette édition ne soit fort utile aux personnes qui veulent se livrer à l'étude de la langue persane; elles y trouveront un texte plus pur que dans toutes les autres éditions, et meilleur que dans la plupart des manuscrits. Nous pensons que cette impression fera autant d'honneur à la science qu'à la patience de l'auteur. Dans une préface française qu'il a placée à la tête de son ouvrage, il rend compte des motifs qui le lui ont fait entreprendre, et des difficultés qu'il lui a fallu surmonter. Il y annonce de plus une traduction française du *Gulistân*, qui sera le complément de son travail. M. Semelet se propose, à cette occasion, de relire avec le plus grand soin son édition persane, et de réunir dans un *errata* les fautes légères qu'il sera parvenu à y découvrir, et de le joindre à sa traduction française. L'ouvrage de M. Semelet se trouve chez M. Cluis, imprimeur lithographe, place du Châtelet, et chez l'éditeur, rue du Parc-royal, n.° 2.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Observations sur le Dictionnaire tubétain imprimé à Sérampore (1), par M. KLAPROTH.

LA publication d'une grammaire et d'un lexique de la langue du Tubet est un événement qui fait époque dans les fastes de la littérature asiatique. Les notions qu'on avait en Europe sur cet idiome important, datent du commencement du siècle passé, époque à laquelle on découvrit une bibliothèque tubéto-mongole dans les ruines du couvent bouddhique d'Ablaïïn kit, sur la rive gauche de l'Irtyche. On sait qu'en 1722, Pierre le Grand ayant envoyé un volume de cette bibliothèque à l'Académie des inscriptions et belles-lettres à Paris, cette compagnie chargea le célèbre E. Fourmont d'en rendre compte. Ce savant reconnut l'écriture

(1) Le titre de cet ouvrage, est : *a Dictionary of the Bhotanta or Boutan language, printed from a manuscript copy made by the late* F. Ch. G. Schrœter, *edited by* J. Marshman ; *to which is prefixed a Grammar of the Bhotanta language, by* T. Ch. G. Schrœter, *edited by* W. Carey. Sérampore, 1826, in-4.°, iij, 35, 6 et 475 pages.

pour être tubétaine, et osa entreprendre non-seulement la lecture, mais même la traduction d'une feuille, à l'aide du petit vocabulaire du P. D. Fano, ouvrage très-incomplet et fautif quant à l'orthographe. Il est aisé de concevoir qu'un travail fait avec le secours de matériaux aussi défectueux ne pouvait rendre avec exactitude le sens de l'original. Il en a été de même de la traduction que le P. Giorgi a hasardée dans son *Alphabetum tibetanum*, quoique ce religieux eût à sa disposition, sur le Tubet et sa langue, des renseignemens meilleurs que ceux que l'on possédait auparavant, mais desquels une tête confuse comme la sienne n'a su tirer aucun profit.

M. *Abel-Rémusat* ayant traduit tout entier le *Vocabulaire boudd'hique*, publié à Peking en cinq langues, savoir, en sanskrit, en tubétain, en mandchou, en mongol et en chinois, a pu présenter, dans ses *Recherches sur les langues tartares*, des idées plus justes sur l'idiome du Tubet, que celles qui existaient quand cet excellent ouvrage a paru. Ce savant avoue pourtant, avec la modestie qui chez lui s'allie si naturellement à ses connaissances profondes, que le manque de matériaux suffisans l'empêchait de donner autant de développement à son travail sur cette langue, qu'il aurait desiré; cependant tout ce qu'il dit est en général loin d'être *tout-à-fait erroné*, comme un journal de Calcutta l'a avancé dernièrement, sans en donner aucune preuve.

Les Anglais qui vivent dans l'Inde ont un intérêt particulier à se procurer des renseignemens détaillés

sur le Tubet, pays extrêmement riche en or, et situé dans le voisinage de leurs possessions: il n'est donc pas étonnant qu'ils aient tâché d'obtenir des moyens d'étudier la langue que l'on parle dans cette contrée si peu connue. C'est à leurs efforts pour y parvenir que l'on doit la publication du dictionnaire et de la grammaire qui font l'objet de cet article.

La préface, signée W. Carey, commence ainsi: « L'ouvrage qu'on présente ici au public contient » une grammaire et un dictionnaire de la langue du » Thibet et du Bhota, plus fréquemment écrit Bhotanta (*en hindoui*), et nommé Boutan par les » Européens. Elle n'est pas seulement l'idiome du » Thibet et du Boutan, mais nous sommes sûrs qu'elle » est également celui du Petit-Thibet; *et comme* » *ces pays sont éloignés l'un de l'autre de* MILLE » MILLES, nous concluons que cette langue est parlée » *dans toute la région située sur les* sommets » *des monts Himâlaya*, communément appelée la » *Tartarie chinoise*, et dans quelques autres con» trées limitrophes de celle-ci, dont la plupart, sinon » toutes, sont sous la domination ou l'influence de » la Chine, *et occupent l'espace compris entre les* » *possessions anglaises et russes* (1). »

---

(1) «*The work now presented to the public consist of a grammar* » *and dictionary of the language of Thibet and Bhota, more* » *frequently written Bhotanta, but called Boutan by Européans.* » *This however is not only the language of Thibet and Boutan, but* » *it is also ascertained to be the language of little Thibet; and as* » *these countries are a thousand miles distant from each other, it*

Les phrases imprimées en italique se trouvent textuellement dans l'original anglais que nous donnons dans la note ; elles montrent combien on possède peu, à Calcutta, de renseignemens exacts et détaillés sur la géographie et l'ethnographie de l'Asie centrale. Le Petit-Tubet, étant limitrophe du Tubet à l'occident, n'en est pas éloigné de *mille milles*, comme le dit l'auteur anglais, auquel on pourrait demander ce qu'il veut dire lorsqu'il parle des régions qui, étant situées sur les sommets de l'Himâlaya (ce qui semblerait vouloir dire qu'elles sont suspendues en l'air), s'étendent depuis la frontière de l'Hindoustân jusqu'à celle de la Sibérie. L'estimable missionnaire paraît également ignorer qu'entre l'Inde et les possessions russes, il y a *quatre peuples* parlant des langues entièrement différentes. Au nord de l'Inde, sont les Tubétains, qui s'avancent jusqu'au 33.[e] parallèle environ ; puis viennent les *Hor* ou tribus mongoles ; ensuite les habitans turcs et mahométans de la Petite-Boukharie, mêlés dans les villes de Boukhares ou Tadjiks, qui parlent persan. La Petite-Boukharie est séparée, au nord, par la chaîne des *Monts Célestes*, de la *Dzoungarie*, qui est habitée par des Kalmuks nomades, et se termine au nord à la Sibérie.

» is infered that this language is spoken throughout the whole of » the region on the summits of the Himalaya mountains, usually » called Chinese Tartary, and some other countries bordering » thereon, all of which are mostly, if not altogether, under the » dominion or influence of China, and occupy the space between » the English and the Russian possessions. »

M. Carey nous apprend ensuite que le dictionnaire qu'il publie avec M. Marshman, a vraisemblablement été composé par des missionnaires catholiques, qui travaillaient autrefois dans le Tubet; qu'une copie de leur ouvrage se trouvait dans la possession de feu le major *Latter*, et que ce fut sur celle-ci que M. Schrœter, Allemand de nation, et membre de la *Church missionary society*, fit la sienne. Ce missionnaire habitait *Tentaliya*, poste militaire dans le district de *Pournea*, et recevait un salaire du gouvernement anglais de l'Inde. Après sa mort, son manuscrit fut remis à l'éditeur, et, à la recommandation de ce dernier, le gouvernement en *permit* la publication, qui fut effectuée par le moyen d'une souscription généreuse.

Il est vraisemblable que l'original de ce lexique est celui qu'on conservait dans l'hospice des capucins du Nipâl, et duquel Hervas parle (1). Le manuscrit laissé par Schrœter était en italien; M. Marshman l'a traduit en anglais.

Malgré les nombreuses imperfections de ce travail, il faut savoir gré aux éditeurs qui l'ont entrepris; car ils ont eu de grandes difficultés à vaincre. La première et la plus forte, sans doute, a dû provenir de ce qu'ils ignoraient la langue dont ils publiaient le dictionnaire; et la seconde, le manque

(1) « *Nell' ospicio de' PP. cappucini di Nekpal nel Tibet, c' è un dizionario Tibetano ms. il quale contiene trentatre mila parole.* » Hervas, *Catalogo delle lingue*; Cesena, 1785, in-4.°, pag. 147.

de types tubétains. Ils ont donc été obligés de faire graver et de faire fondre ceux-ci. Il est fâcheux qu'ils aient pris pour modèles ceux de la Propagande de Rome, qu'ils ont imités en les diminuant. Les formes du caractère de Rome s'éloignent beaucoup des exemples de la belle calligraphie tubétaine, et des modèles que fournissent les livres imprimés dans le pays même. Un autre inconvénient est que ces types sont mal fondus, et, par conséquent, se cassent à l'impression, comme tous ceux de Sérampore.

Ces petits défauts seraient bien peu importans, si le dictionnaire était plus complet et mieux rédigé. On ne peut que donner des éloges à l'ordre dans lequel les mots sont classés, ordre beaucoup plus commode et plus facile pour les Européens qui veulent consulter ce lexique, que celui que les Tubétains suivent ordinairement dans les ouvrages de ce genre. Mais un défaut essentiel de ce livre, c'est le manque d'un grand nombre de mots nécessaires, qui n'est nullement compensé par une foule de phrases souvent peu utiles. Plusieurs mots essentiels ne se trouvent que dans ces phrases, tandis qu'on les cherche en vain à la place qu'ils devraient occuper. Les explications en anglais sont en partie trop vagues, inexactes et même fausses. Les noms relatifs à la religion et à la mythologie indienne et bouddhique sont ordinairement expliqués par des synonymes sanskrits; on y trouve à chaque instant les noms de Chiva, Indra, Ouma, Vichnou, Krichna, Kartikia, &c., comme explications de phrases tubétaines qui pa-

raissent contenir plutôt les titres et les désignations de différentes manifestations de ces divinités, que leurs noms.

Quant à la grammaire, elle est, de l'aveu de M. Carey lui-même, très-courte et insuffisante en plusieurs points importans ; il y manque le temps passé du verbe *être*, la conjugaison d'un verbe *passif*, les observations sur les mots indéclinables, et la syntaxe. Néanmoins, ce morceau contribue à éclaircir divers points sur lesquels nous n'avions que des notions imparfaites.

Les éditeurs auraient dû avertir que M. Schroeter n'avait pas exactement suivi l'ordre de l'alphabet tubétain. Ils le disent à la vérité en passant, mais ils ne donnent pas une table de son système, ce qui aurait facilité la recherche des mots dans le dictionnaire. La suivante remédiera à cet inconvénient.

ཀ *ka*, page 1.

ཁ *k'ha*, p. 4.

ག *gha*, p. 22.

ང *nga*, p. 70.

ཅ *tcha* mêlé de ཙ *tsa*, p. 79.

ཆ *tch'a* mêlé de ཚ *thso*, p. 83.

ཇ *djha* mêlé de ཛ *dhza*, p. 100.

ཉ *nya*, p. 110.

ཏ *ta*, p. 119.

ཐ *tha*, p. 120.

ད *dha*, p. 132.

ན *na*, p. 174.

པ *pa*, p. 183.

ཕ *pha*, p. 184.

བ *bha*, p. 199.

མ *ma*, p. 252.

ཡ *ya*, p. 291.

ར *ra*, p. 303.

ལ *la*, p. 347.

ཤ *cha*, p. 369.

ཞ *sha*, p. 376.

ས *sa*, p. 383.

ཟ *za*, p. 441.

ཧ *ha*, p. 445.

ཨ *a*, p. 446.

འ *signe des voyelles longues*, p. 446.

Par une méprise singulière, l'auteur a oublié, dans le dictionnaire, la lettre ཝ *va*, par laquelle commence, par exemple, le mot ཝ *va*, renard, et qui, par conséquent, manque dans le lexique de M. Schrœter.

On sait que les Tubétains écrivent un grand nombre de lettres qu'on ne prononce pas, du moins à Lassa, et que d'autres lettres groupées et entrelacées ensemble ont des prononciations totalement différentes de celles qui leur sont propres. Les règles que Schrœter donne sur cet objet sont généralement bonnes; mais nous devons faire, à cet égard, une observation importante : c'est qu'il est presque sûr que la plupart des lettres qu'on ne prononce plus actuellement l'étaient autrefois, et le sont encore, en partie, dans le Tubet oriental. M. Abel-Rémusat a énoncé cette opinion

dans ses *Recherches tartares*; je l'ai également exprimée dans mon *Asia polyglotta*. Voici quelques exemples qui prouvent que, tous deux, nous avons eu raison.

Du temps de la dynastie mongole en Chine, dans les XIII.ᵉ et XIV.ᵉ siècles, les Chinois appelaient le Tubet 烏思藏 *Ou szu tsang*; ce nom n'est, en effet, que la transcription du mot tubétain དབུས་གཙང་ qui, actuellement, se prononce *Oui dzang*, mais qui s'écrit *Ous dzang*. Le caractère chinois *szu* représente ici l's finale de la première syllabe; or, les Chinois ne l'auraient sûrement pas écrit, si, à cette époque, les Tubétains n'avaient pas prononcé *ous*, et non pas *oui*; car les Chinois ne lisaient pas les écrits tubétains, et ne faisaient que saisir le son des mots prononcés de vive voix. La même observation se présente à l'occasion de la transcription chinoise de ཁྲི *Thi*, trône, qui est le titre de la famille des anciens rois du Tubet. Les lettres qui composent ce mot devraient proprement se lire *k'hri*, mais actuellement on les prononce *thi*; cependant les Chinois écrivent 黎乞 *khĭ li*, ce qui fait *k'hri*, car ils expriment l'r par une *l*.

Nous avons comparé le lexique de Schrœter avec trois ouvrages originaux. Le premier est le grand dictionnaire tubétain expliqué en mongol, et intitulé

མིང་གི་རྒྱ་མཚོ་ *Ming ghi ghia mtsho*; en mongol, [illegible], c'est-à-dire, *la Mer des dénominations*, et en chinois, 海明 *Ming hai*, ou *la Mer de la clarté*. L'autre est le *Vocabulaire bouddhique en cinq langues*, duquel j'ai parlé plus haut. Le troisième est un *Vocabulaire chinois-tubétain*, fait dans le XVe siècle. Le résultat de cette comparaison motive, comme on va le voir, le jugement que nous avons porté de l'ouvrage publié à Sérampore.

Parlons d'abord des omissions qui y sont fréquentes: une des plus singulières est celle du mot ཆུ *tch'ou*, qui signifie *eau*. Le *Lexique tubeto-anglais* donne bien le terme *tch'ou*, mais il l'explique par *urine*. On y cherche aussi en vain plusieurs autres mots essentiels et d'un usage fréquent, comme les suivans :

ཤུང་ *shoung*, rivière.

རོང་ *rong*, vallée étroite.

སོག་ *sogh*, prairie, pâturages.

ལྕང་ལོ་ *tchang lo*, et ལྕང་མ་ *tchang-ma*, saule, osier.

རྒྱ *ghia*, bosquet de saules.

བྲག་ *djagh*, cime de rocher.

སྐྱ་ *kya*, blanc.

ཨུ་ཡུག་ *ouyough*, brouillard dans les montagnes.

ཐོ་ཕུག་ *t'ho phou*, mine de fer.

རྡོ་ཐུར་ *dö phour*, corde.

འཇམ་ *djham*, faible.

སེར་མོ་ *phar*[2]*to*, griffe ; *p. ex.*, celle d'un lion.

ཨོལ་ཁ་ *olk'ha*, faucon.

ལ་རྒན་ *larghan*, vieux, âgé.

ཡ་ཡེ་ *yanye*, doyen, chef.

ཟམ་པ་ *zam pa*, pont.

ཕོག་ *p'hogk*, poutre, grande planche, petit pont sur un ruisseau.

དམ་ཀ་ *dham ka*, cachet, sceau.

ཁོག་མ་ *k'hogh ma*, chaudron.

བློན་པོ་ *lon po*, employés supérieurs du gouvernement : mot qui répond à celui de *mandarin*.

ཐེམ་བ་ *themba*, impôt, tribut.

སྦོམ་ *doh*, canon.

རྩེ་རྗེ་ *tse dje*, chef.

ཐོམ་བུ་ *thom bhou*, cuiller.

ཐང་ཤིང་ *thang ching*, pin.

ཐང་རག་ *thang ragh*, l'alviez (*pinus cembra*).

ཐང་སྡོང་ *thangdhong*, cèdre.

ཐང་ལུང་ *thang loung*, mélèze.

ཐང་ནག་ *thang nagh*, sapin.

ལུ་པ་ *lou pa*, ruisseau.

བོན་བོ་ *bhon bho*, བན་པོ་ *bhan po*, et ཆེན་ *chen*, sont les noms par lesquels on désigne com-

munément les *Tao szu*, ou sectateurs de la doctrine du philosophe chinois *Lao tsu* : on ne les trouve pas dans le lexique de Schrœter.

འཁྱར་ *ahar* est le nom de l'écriture ordinaire ou cursive des Tubétains ; il manque dans le dictionnaire de leur langue publié à Serampore. On y cherche aussi en vain les mots :

ཁའི་ཟུར་ *k'hî dha*, coins de la bouche.

ཀོ་ཀོ་ *ko ko*, menton.

མཁུར་པ་ *k'hour pa*, joues. Schrœter donne le mot composé མཁུར་ཚོས་ *k'hour ts'ö*, qui signifie *pommettes des joues*, et il le traduit par *the cheek* (joue).

མཆེ་བ་ *tchĕ bha*, dents antérieures, est expliqué chez lui par « la dent d'un éléphant, l'ivoire ; » ce mot désigne aussi la trompe de l'éléphant. »

སྨ་ར་ *ma ra*, est barbe, et non pas *the beard, the hair* (la barbe ou les cheveux). Le mot qui signifie *cheveu* en tubétain est སྐྲ་ *ta*. Schrœter l'explique par *voice* (voix) ; cependant il donne bientôt après une phrase dans laquelle *ta* a la signification de *cheveu:* སྐྲ་ཁ་ཏོག་འཇམ་བསྐྲ་ *ta k'ha dhagh*

lan soum, « changer trois fois la couleur des che-
» veux. »

མགྲིན་པ་ *dhin pa*, partie antérieure du cou, gorge. Le dictionnaire de Serampore l'explique par *the neck* (le cou); mais *le cou* s'appelle en tubétain མགུལ་བ་ *ghoul bha*.

མིད་པ་ *mîdh pa*, pharynx, manque, de même que

སྲོལ་མདུང་ *srol dhoung*, la pomme d'Adam, et

ལྟག་པ་ *tagh pa*, boucle de cheveux.

དཔུང་པ་ *poung pa*, bras au-dessus du coude, partie supérieure du bras, et non pas *the shoulder* (l'épaule) : cette dernière s'appelle en tubétain ཕྲག་པ་ *phough pa*, mot que Schrœter explique à tort par *an arm* (un bras).

དཔུང་མགོ་ *poung gho*, avant-bras, manque.

Le pouce s'appelle, en tubétain, མཐེབ་མོ་ *thebh mo*, མཐེབ་ཆེན་ *thebh tch'en*, et encore མཐེ་བོང་ *the bhong* : le lexique anglais écrit, མཐེ་བོས་ *the bhö*.

སེན་མོ་ *sen mo*, ongle du doigt : le dictionnaire anglais l'explique par *a tooth* (une dent).

ཆུ་བ་ *tch'ou bha*, tendons, manque, ainsi que

སྙིང་ཁ་ *nyng k'ha* (bouche du cœur), creux de l'estomac.

ལྟོ་ *to*, ventre (en mandchou, ᡥᡝᡶᡝᠯᡳ; en mongol, ᠬᠡᠪᠡᠯᠢ, et en sanskrit, *oudharam*), est expliqué par *food, victuals* (nourriture, vivres). Plus bas, on lit le mot ལྟོ་བ་ *to bha, the stomach* (l'estomac); mais, en tubétain, c'est ཕོ་བ་ *pho bha*.

On ne trouve pas non plus les mots suivans :

བརླ་ *la*, cuisse.

པུས་མོ་ *pu mo*, genou.

ལོང་བུ་ *long bhou*, cheville du pied.

རྟིང་པ་ *ting pa*, talon.

མཆེར་བ་ *tch'er bha*, rate.

ལོང་ཀ་ *long ka*, boyau culier.

རྐང་པ་ *kang pa*, ou

རྐང་བུ་ *kang bhou*, vessie.

རྙིལ་ *nyil*, gencives.

སྤྱི་བོ་ *tchi bho*, sommet de la tête.

རྣག་ *nag*, pus.

མཐེའུ་ཆུང་ *theou tch'oun*, le petit doigt.

རྐང་ *kang* signifie également *la moelle des os* et *le pied :* le dictionnaire de Serampore ne donne que cette dernière signification.

ཡན་ལག་ *yan lagh* désigne les membres du corps et les branches des arbres et des plantes : M. Schrœter passe sous silence la première signification de ce mot, qui se retrouve pourtant dans les phrases qu'il cite.

སྤུ་ *pou* sont les poils du corps, et non pas *hair* (cheveux) en général.

གཅིན་ *tchin* signifie *l'urine :* dans le lexique anglais, ce mot est expliqué par *urne, cruche, pot d'eau.*

རྫི་བོ་ *dhzi bho* sont *les cils,* et non pas *the eye-lids* (les paupières).

Une foule de mots sont mal expliqués : je n'en citerai que quelques exemples.

ལུང་པ་ *loung pa,* vallée sans eau entre les montagnes. Le dictionnaire de Serampore explique : *a place very thickly inhabited, a country, a land, a region, the wind.*

འུག་པ་ *ouk pa,* hibou : le P. Schrœter le traduit par « oiseau qui mange des poissons. »

གཡུང་དྲུང་ *young dhoung* ou *young djoung,* est le nom du caractère sacré 卍 qu'on voit souvent sur la poitrine des *bod'hisattva* et des saints de la religion bouddhique : le dictionnaire de Seram-

pore écrit ce mot, གཡུང་དྲུང་ *you dhoûng*, et l'explique par *the greek cross, which is a sign employed in Bhotanese legislation* ; c'est-à-dire, « la croix grecque, qui est un signe employé dans la » législation du Tubet. » Cette phrase ne présente aucun sens raisonnable.

གང་ག་ *Ganggâ* est le nom tubétain du Gange : le P. Schrœter écrit ག་ག་ *Gagâ*, quoique la première dénomination soit la plus usitée.

མཚན་མཁན་ *ts'han k'han*, physiognomiste, un homme qui dit la bonne aventure d'après les traits du visage. Le dictionnaire anglais explique ce mot par *those who give a name to an infant*, « ceux qui donnent un nom à un enfant. »

སྡེ་དཔོན་ *dhe pon*, chef d'une tribu, chef. L'auteur anglais l'explique par *Kartika* : ce mot indien désigne le commandant des armées célestes. Cependant l'explication que les Chinois donnent de *dhe pon*, 長落部 *pou lo tchhang*, et les mots mongols et mandchous, [illegible] et [illegible], ne laissent aucun doute sur sa véritable signification.

ནུ་བོ་ *nou bho*, frère cadet. M. Schrœter rend mal ce mot par « le frère aîné » ; c'est ཕུ་བོ་ *phou bho* qui a cette dernière signification.

La célèbre invocation ཨོཾ་ *om* n'est pas expliquée dans le lexique de M. Schrœter ; on n'y trouve que ཨོཾ་མཛད་ *Om dzhâdh, the god Mohadeva*, c'est-à-dire, celui qui fait *OM*. Le grand dictionnaire tubétain-mongol explique cette syllabe mystique par རབ་བསྔགས་ *rab ngah*, la meilleure louange.

Un des noms de *Bouddha* ou *Chakiamouni* est, en chinois, 如來 *Ju lai ;* en langue mongole, ᠲᠡᠭᠦᠨᠴᠢᠯᠡᠨ ᠢᠷᠡᠭᠰᠡᠨ *tagounzilan irakhsan ;* en mandchou, ᡳᠨᡝᡴᡠ ᠵᡳᡥᡝ *inekou dzikhe ;* en tubétain, དེ་བཞིན་གཤེགས་པ་ *dhe shin cheh pa*, et en sanskrit, तथा गतः *tat'hâ gatah*. Tous ces mots signifient *comme* ou *ainsi venu* (1), c'est-à-dire que Bouddha est venu au monde de manière à n'être plus soumis à de nouvelles naissances. L'auteur du lexique de Serampore n'a pas saisi le sens de cette phrase tubétaine, car il la traduit par *to walk through the paths of peace, an expression applied to saints,* « marcher dans les voies de la paix, expression appli-» quée aux saints. »

---

(1) M. Wilson donne ce mot dans son dictionnaire, et l'explique par « un *Djeïna* ou *Bouddha*. » Il le croit composé de *tat'hâ*, ainsi (véritablement), et de *gata*, su, obtenu. Mais *gatah* est ici le participe du passé du verbe *gama*, aller ou venir.

རྒྱ་མ་ཚྭ་ *ghia ma tṣ'aw* est expliqué dans l'ouvrage du P. Schrœter par « espèce de » sel qu'on tire des sables de l'AFRIQUE. » Il n'est pas présumable que les Tubétains aient des notions de l'Afrique, et il y a certainement erreur dans cette phrase.

Le mot sanscrit बोधिसत्वः *Bôd'hisattvah* (véritable intelligence), désigne les incarnations divines qui, quoique déjà très-saintes, sont cependant encore soumises à de nouvelles naissances. En tubétain, on dit : བྱང་ཆུབ་ *djhang tch'oubh.* Ce mot aurait dû être amplement expliqué dans le nouveau dictionnaire ; mais on n'y lit que la phrase suivante, qui n'est nullement satisfaisante : *Pious, holy, sacred, blessed, holy as a Changch'hoob*, c. à d. » pieux, saint, sacré, bienheureux, saint comme un » *Djhang tch'oubh.* » Ce mot y est donc expliqué par lui-même ; c'est comme si l'on mettait dans un dictionnaire français : « *Saint* signifie *un saint.* »

L'auteur n'a pas été plus heureux avec le mot ཤཱཀྱ་སེངྒ *Chakia senggha*, qu'il explique ainsi : « *Shakya singha, PROBABLY A KIND OF ANIMAL, Goutama ;* » mais *Chakia senggha*, ou ཤཱཀྱ་སེང་གེ་ *Châkia seng ghe* (en mongol, ᠱᠠᠻᠢᠶ᠎ᠠ ᠶᠢᠨ ᠠᠷᠰᠯᠠᠨ *Chakia iin arslan*), est un des noms de *Boud'dha*, et signifie « le lion de la famille de *Chakia.* »

Quand on publie le premier dictionnaire d'une langue peu connue, il est nécessaire d'y faire entrer les principales dénominations géographiques, ainsi que les noms que la nation qui parle cette langue donne aux autres peuples avec lesquels elle est en relation. Il est fâcheux que l'auteur du lexique tubétain imprimé à Serampore n'ait pas apporté plus de soin à cette partie de son travail : je veux tâcher de remédier en partie à ce défaut. Voici une liste des noms ethnographiques tubétains; j'ai mis en parenthèse les explications souvent inexactes qu'on trouve dans le lexique :

བོད་ *Bhödh* (*Tibet or Bhotan*), et བོད་ཡུལ་ *Bhödh youl*, sont les dénominations les plus ordinaires du Tubet.

Les habitans de ce pays donnent à plusieurs nations le nom de རྒྱ *Ghia*, c.-à-d., *les grandes* ou *très-répandues*; employé seul, ce nom s'applique d'ordinaire aux Chinois. Ceux des derniers qui, depuis le moyen âge, se sont dispersés dans différentes contrées de l'Asie centrale, et principalement dans la Petite-Boukharie et la Dzoungarie, sont appelés རྒྱ་ནག་ *Ghia nagh*, *Chinois noirs*, expression qui répond à celle de ᠬᠠᠷᠠ ᠬᠢᠲᠠᠳ *Kara Kitat* des Mongols, par laquelle *Ghia nagh* est expliqué dans les vocabulaires originaux. Les Hindous, au contraire, sont nommés en tubétain རྒྱ་དཀར་ *Ghia ghar*, ou *Ghia blancs*;

en mongol, ᠡᠨᠡᠳᠬᠡᠭ *Enetkek*. Les Russes sont nommés རྒྱ་སེར་ *Ghia ser*, ou *Ghia jaunes*. Le nom par lequel on désigne les tribus mongoles qui occupent la partie septentrionale du Tubet, est ཧོར་ *Hor* (mot que le lexique explique par *a kind of spice which grows in Tartary*); mais on les appelle aussi རྒྱ་ཧོར་ *Ghia Hor*, ou *Ghia de Hor;* leur nom mongol est ᠰᠢᠷᠠᠢᠭᠣᠯ *Siraïgol* ou *Charagol*.

On applique aussi ce nom de *Hor* ou *Hor pa* à tous les Mongols en général, quoique ce peuple porte ordinairement au Tubet celui de སོག་པོ་ *Sogh po*, c'est-à-dire, *habitans des prairies*, ou *nomades*. Autrefois cette dénomination a été également donnée aux nomades d'origine turke qui occupaient, du temps du règne de la dynastie mongole en Chine, plusieurs contrées du Tangout; car je trouve le mot chinois 回回 *Hoei hoei*, expliqué en tubétain par *Sogh po*. Actuellement les Tubétains donnent aux *Hoei hoei*, en mongol, ᠬᠣᠲᠣᠩ, le nom de རྒྱ་སོག་ *Ghia sogh*, ou *Ghia des prairies*. On voit donc combien était faible l'argument de M. J. J. Schmidt de Saint-Pétersbourg, qui croyoit pouvoir assigner

une même origine aux Hindous et aux Chinois, seulement parce que ces deux nations portaient au Tubet le nom de *Ghia :* voilà cette prétendue famille encore augmentée par les Russes, les Mongols et les Turks, qui tous sont nommés *Ghia* en tubétain. Le lexique de M. Schrœter explique *Sogh po* par *a native of Tartary,* et *Sogh youl* par *Tartary ;* il y manque, comme je l'ai déjà observé, le mot radical *sogh,* prairie, pâturage.

Au nord du Tubet, sur les rives du *Yarghia dzangbo,* se trouvent encore des nomades turks qui sont mahométans ; on les appelle ཁ་ཆེ་ *K'ha tchhe* (grandes bouches), et, dans les livres chinois, *Ka tsi.* Schrœter explique ce mot par *a Saraçen, a Moor.* Il paraît que ce sont les descendans des tribus ouigoures qui habitaient la même contrée du temps de la dynastie mongole en Chine, et qui alors portaient le nom de *Chara ouigour* (Ouigours jaunes). Un autre nom des Mahométans est ཐོ་གར་ *Tho gar.*

Le Tubet proprement dit est divisé en quatre grandes provinces, qui se suivent, de l'est à l'ouest, dans l'ordre suivant : ཁམས་ *K'ham,* དབུས་ *Oui* ou *Woui,* གཙང་ *Dzang,* et ང་རི་ *Nga ri. K'ham* signifie *le royaume,* et *Oui, le milieu* ou *l'intérieur.* Ce dernier mot est inexactement im-

primé dans le lexique; car on y lit, དབུས་ *Wou sa*, et on l'explique par *a district of Lassa*, au lieu de *the district of Lassa.* Le nom de la troisième province, *Dzang*, manque dans le dictionnaire; je n'ai pas non plus trouvé celui de la quatrième, *Nga ri:* mais je ne suis pas sûr de son orthographe ; ainsi il se peut qu'il y soit à un autre endroit.

Le nom du *Houang ho* en tubétain est རྨ་ཆུ་ *Ma tchhou* (rivière de la plaie); il manque chez le P. Schrœter, ainsi que les noms géographiques suivans:

མཉྫུ་ *Mañdjhou*, les Mandchous.

ཀ་ལིང་ *Ka ling*, les Coréens.

མཚོ་སྔོན་ *Mtsho ngon*, *Koko noor*, ou le Lac Bleu.

མོད་ཁམས་ *Mõ mä*, le pays appelé par les Chinois *Tho kan*, situé près de la partie supérieure du Houang ho.

ཐོར་མན་ *Thor man*, la ville de Tourfan.

ཧ་མིལ་ *Ha mil*, Hami ou Khamil.

ཤིང་ཀུན་ *Ching koun*, la ville de *Lin thao* dans le Chen si.

ཁ་ཆུ་ *Gha tch'ou*, Ho tcheou dans la même province.

དབུས་གཙང་ *Oui dzang* est un ancien nom du Tubet, composé de ceux des provinces *Oui* et *Dzang*. Les Chinois le transcrivent par *Ou szu thsang*, et les Mongols le rendent par ᠪᠠᠷᠠᠭᠤᠨ ᠵᠦᠭ *Barohn djao*, le côté droit ou de l'occident.

ཨོའི་རོད་ *Oilödh*, les Dzoungar (en mongol, ᠵᠡᠭᠦᠨ ᠭᠠᠷ).

Le nom tubétain du Nipâl est བལ་པོ་ *Bhal po*; il se trouve dans le lexique, pag. 221.

མཧཱ་ཙིན་ *Mahâ tshin* est le nom sanskrit de la Chine employé dans les livres tubétains; il manque dans le dictionnaire de Schrœter.

མ་ལ་ཡ་ *Malaya*, et ཀེ་ལ་ཤ་ *Kelacha*, désignent les montagnes de neige; ce sont vraisemblablement des corruptions des mots indiens *Himâlaya* et *Kaïlâsa*. Ils manquent également dans le lexique de Serampore. On n'y trouve pas non plus གཙང་ཆུ་ *Dzang tch'ou*, qui est le nom abrégé du grand fleuve du Tubet que les Tubétains appellent ཡལས་ཀླུ་གཙང་པོ་ཆུ་ *Yärou dzang po tch'ou*, et les habitans du royaume d'Awa, *Iraouaddy*.

De l'influence de la connaissance du Sanscrit sur l'étude des langues européennes, par M. F. G. Eichhoff (1).

Au milieu de toutes les révolutions dont l'Europe a été le théâtre, parmi cette foule de guerres, de migrations, d'établissemens et de dispersions de peuples qui se sont succédés sur son territoire depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la ressemblance générale, de la physionomie de famille qu'offrent entre elles toutes les populations dont les historiens nous ont transmis la mémoire. Les Thraces et les Pélasges de la Grèce, les Étrusques et les colonies hespériennes, les Germains, les Gaulois, les Romains et les destructeurs de leur puissance au moyen âge, tous, à l'exception des seules hordes d'Attila, présentent dans leurs mœurs, leur croyance, leur configuration, un type commun qui les unit malgré la grande diversité de culture, et qui les distingue, sous tous les rapports, des habitans du nord et de l'orient de l'Asie, ainsi que de ceux de l'Arabie et de l'Afrique. Si de ces ressemblances extérieures et mobiles nous passons à l'analogie du langage, transmis de siècle en siècle dans chaque peuplade et invariable dans son essence malgré ses modifications accidentelles, nous acquerrons une preuve irrécusable de

(1) Lu à la séance annuelle de la Société asiatique le 29 avril 1828.

l'identité des langues européennes. Cette identité si claire, si manifeste, a cependant été long-temps contestée, ou, pour mieux dire, méconnue complètement; et s'il était impossible de nier l'étroite affinité des tribus romanes qui occupèrent le midi et l'occident de l'Europe et chez qui la langue latine a prévalu, on repoussait loin de cette famille les nombreuses peuplades germaniques, et, quant aux tribus slaves, on n'en parlait pas même. Le mot connu de Charles-Quint à ce sujet n'était que l'expression de l'idée de son siècle, idée que semblait d'ailleurs justifier la marche progressive du génie littéraire, qui, ranimé de bonne heure sous le beau ciel de l'Italie, ne s'étendit qu'insensiblement et avec lenteur vers le nord. Si même sous le règne de Louis XIV, dans cette brillante réunion des supériorités de tous les genres, au milieu des glorieux trophées des sciences, des lettres et des arts, une voix s'était élevée et eût dit : « Il n'existe qu'une seule langue en Europe dont tous les idiomes parlés ne sont que des nuances, et les formes innombrables de ces idiomes, que l'on chercherait en vain à recueillir, se trouvent presque toutes reproduites, avec les mêmes combinaisons et le même sens, dans une langue parlée loin de l'Europe, » une pareille assertion n'aurait-elle point paru une fable, et se serait-on donné la peine de la vérifier?

Toutefois ce phénomène existe; et grâce à l'étendue et à l'exactitude des découvertes de notre siècle, qui, dégagé de préventions, s'attache scrupuleusement à l'examen des faits, les trésors de l'Inde nous sont

ouverts, et la langue sanscrite n'est plus un mystère. Rendons hommage au savant et spirituel investigateur qui, lui consacrant ses veilles laborieuses, l'a fait le premier connaître en France, et l'a revêtue des formes aimables de son esprit. Tandis que d'éloquens interprètes déroulent à nos yeux les fastes de l'Asie orientale et les traditions vénérables des tribus sémitiques, l'Inde commence à se manifester à l'Europe comme la mère commune de tous ses habitans.

Quoique tout concoure à assigner une source unique au genre humain, et au langage, ce don immédiat du Créateur, une perfection et une identité primitives, nous sommes toutefois fondés à admettre, avant l'existence d'aucune histoire, des divisions de races et de tribus distinctes qui, se détachant et s'éloignant successivement du point central de la population humaine, éprouvèrent des modifications de mœurs, de figure, de langage, qui se sont perpétués à travers les siècles. Parmi ces races, la famille indo-germanique ou plutôt indo-européenne est sans contredit la plus remarquable et celle qui nous intéresse de plus près. Placée entre deux antiques civilisations, celles de la Chine et de l'Arabie, elle les a promptement égalées et surpassées sous plusieurs rapports. Soit qu'on fixe son centre au Caucase, ou qu'on le rapproche de l'Himalaya, on la voit se diviser de bonne heure en deux branches principales, dont l'une couvre les champs de l'Inde et de la Perse et s'étend jusqu'en Arménie, tandis que l'autre, se dirigeant vers l'occident, occupe toute l'étendue de l'Europe. Quelque

fût l'état primitif du continent privilégié que nous habitons, et sur lequel nous ne pouvons avoir aucune donnée certaine, tout nous prouve que sa civilisation et sa population actuelle lui viennent de l'est.

Les Celtes eux-mêmes, long-temps regardés comme les Européens autochthones, attestent, par ce qui nous reste de leur langage, une origine indo-germanique. On peut les regarder en quelque sorte comme les avant-coureurs de cette grande migration, comme la tribu qui, se détachant la première de la souche commune fixée en Asie, pénétra à l'extrémité la plus occidentale de l'Europe, où elle se trouva en contact avec la race cantabre, dont l'origine sémitique paraît prouvée par la langue basque, et qui était sans doute venue d'Afrique. La seconde migration, à en juger par l'analogie du sanscrit, dont le développement successif peut nous servir ici d'échelle de proportion, paraît avoir été celle des Scandinaves et des Germains. Leurs mots sont presque tous semblables à ceux des Indiens et sur-tout des Persans; mais leurs terminaisons ont une rudesse et une originalité qui les distinguent et qui prouvent une scission antérieure au perfectionnement complet de la langue.

Cette différence est encore plus marquée, moins pour les formes que pour les racines mêmes, chez les peuples slaves et sarmates, qui ont cependant dû se détacher plus tard, et qui se placent naturellement en troisième ligne. Mais peut-être doit-on l'attribuer en grande partie au mélange qu'éprouvèrent leurs idiomes avec ceux des Finnois et des Tatares leurs

voisins. Enfin la tribu pélasgique, pénétrant la dernière en Europe, dont elle occupa les plus riches contrées, apporta en Italie et en Grèce non-seulement les mots et les formes, mais encore les détails les plus délicats, les nuances les plus fugitives de la langue surprenante de l'Inde. Mâle et concis chez les peuples de l'Étrurie et du Latium, abondant et mélodieux en Grèce, cet idiome seconda les plus belles inspirations du génie, et servit de véhicule à la civilisation européenne.

Si ces suppositions ne paraissent pas dénuées de fondement, la même gradation pourrait s'observer en Asie, où les Ossètes, les Courdes, les Arméniens, les Persans et les vingt peuples de l'Inde en deçà du Gange, présentent, dans leurs dialectes, des modifications caractéristiques dont toutes les nuances viennent se fondre dans le *sanscrit*. Ce riche idiome qui, dans sa forme actuelle, c'est-à-dire, depuis le temps où il a été fixé par l'écriture, remonte au moins à deux mille ans avant l'ère vulgaire, indique par son nom même, qui signifie *concret, perfectionné*, les phases nombreuses qu'il a dû subir antérieurement à sa fixation. En possession d'un alphabet de cinquante signes qui représentent presque tous les sons de la voix humaine et qui sont classés d'après les organes, il joint à l'harmonie et à la variété des modulations la plus admirable régularité. L'arrangement même de ses lettres, dont la symétrie contraste d'une manière frappante avec la confusion de nos alphabets, prouve, dans les peuples qui en ont fait usage, un antique

degré de culture. Des lois positives, fondées sur l'euphonie naturelle, déterminent leurs mutations réciproques, et établissent un parfait accord entre l'orthographe et la prononciation. Si aux articulations exprimées en sanscrit nous comparons, lettre pour lettre et valeur pour valeur, les principaux alphabets européens, nous trouverons dix sons de moins dans la langue russe, douze dans la langue grecque, quinze dans la langue allemande, et dix-huit dans la langue latine; par-tout nous croirons apercevoir les débris d'un grand édifice dont l'ensemble ne subsiste qu'aux bords du Gange.

Le mécanisme de la formation des mots, si complexe, si embarrassé dans presque toutes les langues, excepté l'allemand, se montre, en sanscrit, à découvert, et comme dans sa simplicité primitive. Les grammairiens indiens, en analysant tous leurs mots, en ont extrait les racines fondamentales, au nombre d'environ quinze cents, et en ont formé un vocabulaire étymologique qui, quoique fort imparfait comme tous les ouvrages humains, est cependant un document de la plus haute importance, puisque, sur ces quinze cents monosyllabes, près de mille se retrouvent dans les langues européennes, dont ils constituent les élémens avec des significations exactement semblables. Les verbes, formés immédiatement des radicaux, sont modifiés par des préfixes ou prépositions qu'on y adjoint, et ces prépositions, au nombre de vingt, se reconnaissent, mot pour mot et presque lettre pour lettre, dans les prépositions grecques, latines, alle-

mandes et même russes, destinées à spécifier les verbes de ces diverses langues. Les terminaisons employées en sanscrit pour former les classes nombreuses des substantifs et des adjectifs, offrent aussi une analogie frappante de sens et de son avec les terminaisons européennes.

La déclinaison n'est pas moins remarquable : composée de trois genres, de trois nombres et de huit cas qui déterminent toutes les espèces de rapports, elle offre encore dans ses inflexions le type exact et irrécusable des déclinaisons ou plutôt de l'unique déclinaison grecque et latine ; car il ne serait pas difficile de prouver qu'abstraction faite des voyelles épenthétiques, elles se réduisent primitivement à une seule.

Il en est de même de la conjugaison, qui, outre son inconcevable analogie avec le grec, offre encore des ressemblances frappantes avec le latin et l'allemand. Elle se compose de trois voix, consistant chacune en six modes et en six temps, et nous révèle, dans ses finales conservées intactes, le mécanisme primitif de toutes les conjugaisons européennes, les radicaux prenant pour terminaison les pronoms personnels qu'ils modifient, et dont la plupart des langues modernes n'offrent plus guère qu'une lettre mutilée. Du reste, les pronoms eux-mêmes, le verbe substantif, les particules, les noms de nombre, les principaux substantifs et adjectifs, tels que les noms de couleur, de qualité, d'agent, de parenté, d'animaux, sont exactement et intrinsèquement les mêmes en sanscrit que dans les langues romane, tudesque et slave ; et

si, dans ces trois grandes branches de la famille européenne, trois expressions diverses se rencontrent pour le même objet, on est presque certain de les retrouver toutes les trois, et avec le même sens, dans la langue indienne.

Si de cette esquisse rapide de la partie mécanique du sanscrit nous passions à sa littérature, si nous essayions de soulever le voile qui couvre encore tant de monumens précieux, tant de traditions des premiers âges, tant d'œuvres poétiques, morales et religieuses, toutes importantes pour l'histoire du genre humain, et dont d'habiles philologues enrichissent chaque année nos archives, nous ne douterions pas d'entraîner vos suffrages en faveur d'une étude si riche en résultats. Mais nous bornant à la langue elle-même considérée isolément et dépouillée de toute sa gloire littéraire, nous pensons que sa propagation, nous dirions presque son admission dans les études classiques, accélérerait à un point extrême la connaissance des langues européennes. Cette étude, pour la généralité des élèves, ne devrait être qu'élémentaire; mais le plus simple aperçu serait suffisant pour leur faire entrevoir de loin la chaîne immense qui unit toutes les langues, et pour leur donner le désir et leur faciliter les moyens d'en parcourir au moins quelques anneaux. En exerçant de bonne heure leur esprit de comparaison sur les rapports palpables de la langue indienne, qu'on pourrait très-bien peindre en lettres françaises, avec le grec et le latin, on les exciterait à s'appliquer d'eux-mêmes à l'allemand, l'an-

glais, et chacune des langues d'Europe soumises à leur curiosité. Passant ensuite du vocabulaire à la grammaire, de la partie matérielle des langues à leur génie vivifiant et spécial, ils en étudieraient les différences avec d'autant plus d'intérêt, qu'une analogie commune leur servirait de base. Ils poursuivraient celles des ramifications qui leur offriraient le plus de charmes; mais ils ne pourraient jamais fixer leur attention sur un seul point, sans qu'une foule de rapports ne se réveillassent en même temps dans leur pensée, et ne leur montrassent des routes ouvertes devant eux vers toutes les langues et toutes les littératures. Tel serait l'avantage d'une méthode synglossique substituée à l'étude, pour ainsi dire exceptionnelle, de notre temps; et si nous osons hasarder ici cette opinion, à laquelle notre inexpérience ne nous donne que peu de droits, nous ne le faisons que sous l'égide d'autorités imposantes qui ont émis ce vœu avant nous, et sur-tout sous celle d'un homme dont les sciences, les lettres et l'humanité déplorent vivement la perte récente, et qui, sous le voile modeste de l'anonyme, a su donner depuis dix années un élan prodigieux à l'étude de la linguistique dans toute l'Europe. La propagation de la connaissance des langues, qui se rattachait dans son esprit au but si bienfaisant de la paix générale des nations, était une des théories favorites de cet homme de bien, qui joignait à un génie supérieur la plus noble et la plus active philanthropie : c'est assez désigner à ses nombreux amis le savant et respectable M. DE MÉRIAN.

Il nous resterait peut-être à examiner pourquoi, avec ces éminens avantages que personne ne conteste au sanscrit, l'étude d'un idiome aussi essentiellement européen est encore si peu popularisée. Nous attribuerions ce retard, d'un côté, à la disette des livres élémentaires, qui toutefois diminue tous les jours, et qui bientôt, nous osons l'espérer, aura disparu entièrement; de l'autre, à l'opinion erronée où l'on est de l'extrême difficulté du sanscrit : il n'offre cependant aucun obstacle que tout le monde ne franchisse habituellement dans l'étude du grec, du latin, de l'allemand, à l'exception peut-être de la seule écriture, dont l'enchaînement continuel et sans repos peut effrayer au premier coup d'œil. Mais les plus célèbres indianistes ont déjà commencé à trancher le nœud gordien en séparant la plupart des mots; et s'il reste encore quelques solutions difficiles, nous pensons qu'elles ne résisteraient pas à une analyse sévère et impartiale. Nous aurions même hasardé de soumettre ici à ceux qui nous ont devancés de si loin dans la carrière et qui y marchent avec tant d'honneur, quelques considérations particulières sur l'entière séparation des mots sanscrits; mais nous craindrions d'abuser de l'indulgence d'un auditoire qui a daigné écouter si long-temps cette faible défense d'une bonne cause.

État actuel de la littérature géorgienne, par M. Brosset (1).

La haute chaîne des monts Caucase, s'abaissant vers le midi, forme d'immenses vallées, où la main de la nature a réuni avec profusion toutes les richesses des eaux, de la terre et des bois. Par-tout, en effet, on aperçoit une végétation vigoureuse: les plaines sont couvertes de belles moissons de froment, de maïs et de millet; les pentes des montagnes se déroulent sous de magnifiques forêts; la vigne, production indigène, se marie au chêne vigoureux, à l'orme élancé, se suspend à leurs dômes comme une liane, et fournit pour la table des princes un vin comparable aux plus renommés de nos climats.

Sous le point de vue pittoresque, la Géorgie n'a rien à envier à aucun des pays de notre Europe; et, s'il en faut croire les voyageurs, les sites admirables de l'Imérithi, les charmans plateaux de Thélaw et de Signac en Cakhhéthi, les perspectives qui se développent à l'œil étonné, des cimes du Caucase, ne le cèdent point aux panoramas enchanteurs de l'Helvétie.

Lorsque à tant d'avantages viennent se joindre la douceur de la température et la salubrité de l'air, on concevra sans peine que les enfans de Karthlos

(1) Lu à la séance générale de la Société asiatique, mardi 29 avril 1828.

soient devenus dans l'orient le type de la beauté. Transporté par un trafic régulier dans les provinces turques, le sang généreux des séduisantes Géorgiennes dut concourir puissamment à entretenir dans une race abâtardie par le despotisme, cette noblesse de formes que nous admirons dans l'Osmahli.

Pourquoi faut-il qu'un si riant séjour, où l'imagination de quelques modernes se plaît à retrouver une portion de l'antique Éden, ne renferme en son sein que des tigres et des ours, et des hommes qui ne leur cèdent en rien pour la férocité, la perfidie, l'ingratitude, dont la cupidité ne se complaît que dans le pillage, le meurtre, les vols, les extorsions de tout genre ?

Tant il est vrai que, si l'art n'ajoute point son travail à celui de la nature, elle reste dans toute sa brutalité primitive !

On s'étonnera peu de cet avilissement des Géorgiens, quand on songera combien est misérable la condition d'un peuple qui, depuis Alexandre le Grand, a vingt fois changé de maîtres, et que sa position sur le globe constitue en état de guerre permanent, sans pouvoir jamais consolider son indépendance politique et religieuse.

Suivant un calcul récent, la population de la Géorgie s'éleverait à 2,375,487 habitans (1), répartis par masses inégales entre cinq principautés, qui, sous le nom moderne de *Géorgie*, occupent environ 50 lieues

---

(1) *Tableau du Caucase*, par M. Klaproth, 1827, p. 93.

en largeur, et 125 dans la plus grande longueur. Les anciens donnaient à ces contrées le double nom de *Colchide* et d'*Ibérie* (1).

La Géorgie rattache ses premiers souvenirs aux temps voisins du déluge. Karthlos, fils de Thargamos, et par lui descendant de Japhet à la troisième génération, se fixa dans le fertile pays de Somkhithi. Là sa famille s'accrut par les mariages, sous l'empire d'un chef aussi vaillant que juste : mais bientôt, trop resserrée dans ses premières limites, elle s'élança dans toutes les directions, toutefois sans dépasser la borne du Caucase.

Il y a donc lieu de s'étonner qu'un voyageur reproche à ces peuples, avec une dérision amère, d'avoir voulu se lier à la Bible, puisque les temps et les lieux rendent vraisemblable cette tradition, antérieure sans doute à tout esprit de secte (2).

Il n'est pas non plus hors de vraisemblance qu'avant le IV.e siècle, les Géorgiens n'aient eu une littérature nationale : il semble même contraire à la saine raison qu'un peuple dont l'existence date de si loin, ait parcouru plus de trois mille ans sans un moyen d'exprimer et de fixer ses idées. Cette littérature, telle

---

(1) La Géorgie est située entre les 40° 35′ et 42° 25′ de latitude nord, et entre les 38° 35′ et 43° 25′ de longitude est du méridien de Paris. Les points extrêmes du nord au sud sont le mont Kasbek ou de la Croix dans le Caucase, et la chaîne de Panbaki de l'est à l'ouest, les embouchures de l'Itagour dans la Mer Noire, et de l'Alazani dans le Kour ou Mtcwari. Mais la province russe de Géorgie comprend en outre le Karabagh, et le pays de Gendjah, actuellement Élisabetpol.

(2) Klaproth, *Voyage au Caucase*, II, p. 509.

quelle, aurait été, comme celle des Romains jusqu'au beau siècle d'Auguste, toute consacrée à l'histoire, seul genre cultivé par les peuples d'action.

Un incendie a consumé les trésors littéraires de l'Égypte ; les bouleversemens de la guerre ont fait disparaître ceux de Persépolis; quatre tyrans ont anéanti à diverses reprises ceux de la Chine : pourquoi la même chose ne serait-elle pas arrivée aux Géorgiens? sur-tout si l'intolérance religieuse, se joignant à tant de causes funestes, a pu, comme il y a lieu de le croire, ordonner la destruction des anciens restes d'une littérature profane.

Quoi qu'il en soit, dans son état actuel, la littérature géorgienne commence par la Bible. Ce Livre des livres, la Création, l'Ouvrage par excellence, ainsi que l'appellent les Géorgiens, de l'un des noms qu'ils donnent à la Genèse en particulier, fut traduit pour eux au IVe siècle, par un saint personnage nommé *Ewthymi* ou *Iwthymi*. Voici ce que disent à son sujet les légendes géorgiennes : « S. Ewthymi, honoré le » 20 janvier, sous les titres de *digne père revêtu* » *de Dieu*, naquit à Mélitène en Somkhithi, dans la » seconde moitié du IVe siècle, sous l'empereur » Gratien. Ses vertus et sa connaissance profonde des » écritures, le firent, jeune encore, ordonner prêtre » par Otroa, évêque du lieu de sa naissance. A l'âge » de vingt-neuf ans, il passa à Jérusalem, et se retira » dans le désert, où il se rendit célèbre par quantité de » miracles, guérissant les malades, obtenant comme » Élie la pluie du ciel, et la fécondité aux femmes

» stériles, fils lui-même d'une mère qui, comme » S.[te] Élisabeth, avait long-temps vécu sans enfans. » Un jour qu'il disait la messe, une colonne de feu » apparut sur sa tête et y demeura jusqu'à la fin du » sacrifice, visible à tous les assistans. Il mourut plein » d'années et de mérites, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept » ans, sous Léon le Grand (1). »

Lorsqu'en 1818 la Société biblique de Pétersbourg voulait faire réimprimer la Bible géorgienne, elle eut vent de l'existence du manuscrit autographe de S. Ewthymi, et en fit solliciter l'extraction de la bibliothèque du mont Athos, couvent fondé par ce saint homme. Mais la menace d'excommunication contre quiconque entreprendrait de faire sortir ou ce livre ou tout autre du même dépôt, paralysa les efforts du prince Gallitzin, président de la Société (2).

Quant à la traduction de la Bible que l'on dit avoir été faite par S. Georges, apôtre de l'Ibérie, le révérend Pinkerton, dans la même lettre qui contient les détails précédens, assure qu'il n'a pu en apprendre rien de certain.

L'édition des deux Testamens, qui parut à Moscou en 1742, fait le plus grand honneur aux talens, aux

---

(1) Comme il n'est point fait mention spéciale, dans cette légende, des travaux de S. Ewthymi sur l'Écriture, M. Saint-Martin ne croit pas que S. Ewthymi, désigné pour le 20 janvier dans le *Souinaksari* (*συναξαριον*), ou ménologe géorgien, soit l'interprète de la Bible. Il pense que la traduction des Écritures, en géorgien, est de beaucoup postérieure. Voyez aussi sur ce sujet, *16 Rep. of bibl. Soc.* p. 33, tout à la fin.

(2) *Sixteenth Rep. of bibl. Soc.* pp. 33 sqq.

soins, à la munificence des trois rois géorgiens, Artchil, Wakhhtang et Bakar, qui, durant cinquante ans, s'occupèrent de la recueillir, de la compléter et de la revoir. Elle prouve que par tous pays les princes se sont glorifiés du titre de religieux et de savans.

Après la Bible, il est juste de dire un mot de la littérature ecclésiastique, et ce mot sera court.

Il paraît qu'à une époque ancienne, la plupart des Pères de l'église furent traduits en géorgien. La bibliothèque du mont Athos contient quelques-uns de ces manuscrits ; la traduction du *Commentaire de S. Chrysostome sur S. Mathieu et S. Jean*, *les œuvres de S. Grégoire*, *les Discours et Maximes de S. Basile le Grand, que les Géorgiens honorent le 1.er janvier*, et les œuvres spirituelles autographes du traducteur de la Bible (1).

Il faut sans doute joindre à cette liste de traductions les œuvres de S. Cyrille, évêque de Jérusalem, dont un fragment, relatif à une apparition de la croix, se trouve dans le bréviaire géorgien sous la rubrique du 7 mai ; traduction, pour le dire en passant, qui s'éloigne considérablement du texte grec, tel qu'il a été publié par Milles et D. Touttée ; souvent même inintelligible, dans les endroits où S. Cyrille n'est, selon son habitude, que mystique et échafaudé. Le grand couvent de Gélath en Iméritli, et le dépôt littéraire de Mtzkhhétha, étaient les plus riches trésors de cette littérature géorgienne ; mais rien n'a transpiré

(1) *Sixteenth Rep. of bibl. Soc.* p. 33.

sur leur contenu. Il est probable qu'au milieu des déchiremens de la guerre, ils auront éprouvé le même sort que les monastères tibétains, dont Messerschmidt rapporte pour tout échantillon les deux fragmens si singulièrement traduits par Fourmont et par le Père Giorgi (1).

La bibliothèque royale de Paris ne possède en ce genre que deux manuscrits : 1.° *le Bréviaire de Jérusalem,* adopté par l'église de Géorgie, qui l'a enrichi de quelques saints nouveaux; 2.° une collection de légendes pour chaque jour du mois, dans le genre de l'*Aïsmavourk* des Arméniens, qui a appartenu au roi Giorgi, suivant une note en beaux caractères apposée par ce prince au bas du dix-neuvième feuillet. L'un et l'autre de ces ouvrages sont incomplets, avec cette différence que le deuxième manque des vingt-neuf premiers feuillets, et des légendes du deuxième semestre de l'année ecclésiastique (mars-août); au lieu que le premier, semblable au serpent de Saturne qui se mord la queue, a été écrit de façon que le commencement de l'ouvrage occupât les derniers feuillets.

Venons maintenant à la religion des Géorgiens: elle est telle qu'on peut l'attendre d'un peuple montagnard, guerrier par essence, et toujours esclave. Au troisième siècle avant J. C., les Géorgiens adoraient encore l'idole de Zadéni (2), élevée sur le

---

(1) *Alph. Tibet.* pp. 663, sqq.

(2) Klaproth, *Voyage au Caucase*, II, p. 79.

mont Zaden, auquel elle a donné son nom, par Pharnadj, quatrième roi de Géorgie. Ils donnent à l'Être suprême le nom de *Ghmerthi*, *Ghthi*, ou *Ghvuthi*; ce dernier nom ressemble assez au *God* des nations du nord, au *Khoda* des Persans. S.te Nino, Nina, ou Nonna, leur prêcha, dit-on, le christianisme, vers l'an 311 (1). Ils invoquent journellement cette sainte dans leurs prières, et l'honorent, le 14 janvier, sous les noms de Sainte-Mère, égale aux apôtres, illuminatrice du Khartwel, chef-d'œuvre du Saint-Esprit, coopératrice de S. André, ayant achevé l'œuvre de sa prédication. Par où l'on voit l'enthousiasme qu'inspire cette sainte à ses enfans spirituels, et que la tradition du passage de S. André s'est conservée dans le Caucase. Je regrette beaucoup que la vie de S.te Nino ne se trouve pas dans la légende géorgienne. Plus tard, les Géorgiens adoptèrent le schisme des Grecs; et lorsque ce pays changea de maître, l'islamisme pénétra dans leurs vallées et dans leurs montagnes. Tantôt sunnites avec les Turcs, schiites avec les Qizilbach, c'est ainsi qu'ils nomment les Persans, leurs princes, à très-peu d'exceptions près, n'eurent d'autre culte que leur ambition et leur intérêt. Désormais, sous l'autocrate des Russes, il est probable qu'ils se rapprocheront de plus en plus de l'orthodoxie grecque.

En 1814, l'évêque Dosithée donna au révérend Pinkerton des détails, d'après lesquels on compterait

---

(9) Voyez *Journal asiatique*, octobre 1827, p. 208 sqq.

en Géorgie environ un million de chrétiens grecs, répartis en deux mille paroisses, dont il n'y a pas plus de la vingtième partie qui possède un exemplaire complet de la Bible. Selon les mêmes renseignemens, l'instruction religieuse est, en Géorgie, une partie essentielle de l'éducation des femmes, plus pieuses ici (ce sont les propres termes du rapport) et plus instruites en ce qui concerne la religion, que les hommes et que les prêtres eux-mêmes (1).

Mais si l'on voulait dire quelque chose de plus précis sur la religion du peuple géorgien, et juger de sa croyance par ses mœurs, ce qui par tous pays est une règle trop sévère, on trouverait que les divinités de cette nation sont l'or, la liberté et la vengeance. Ce qui était vrai au temps où Chardin, traversant la Mingrélie avec une pacotille de 150 mille écus, eut à lutter contre l'avarice, la perfidie et la lubricité de la reine, était déjà vrai, lorsque, en 1511, Giorgi, roi de Cakhbéthi, égorgea son père et fit crever les yeux de son frère; lorsque, en 1605, Constantiné faisait massacrer sous ses yeux le roi Alexandré son père, et son frère Giorgi, au milieu d'un repas; lorsque enfin, en 1635 et en 1647, on vit des princes obligés par la cruelle loi de l'usage de venger dans le sang le sang de leurs parens. Abominables démêlés, consignés dans l'histoire, et que les rois honoraient de leurs présence.

Le P. Zampi, qui certainement ne regardait pas

---

(1) *Tenth Rep. of bibl. Soc.* p. 319.

les Géorgiens avec des yeux de défaveur, s'étant dévoué à leur salut, fait un triste tableau de leur religion pratique : il raconte, entre autres, que le sacrement de pénitence ne s'administrait, en Géorgie, que pour des sommes d'une énormité proportionnée à celle des désordres connus du pénitent.

Prêtres et peuples, les Géorgiens n'ont retenu du christianisme qu'un simulacre de superstitions, et, par-dessus tout, une incroyable vénération pour le prophète Élie, qu'ils adorent sur les hautes montagnes avec de ridicules cérémonies.

J'ai trouvé dans un manuscrit, où sans doute je ne m'attendais pas à pareille découverte, un singulier monument de la superstition géorgienne : c'est un calendrier lunaire, avec prédictions dans le goût de Mathieu Laensberg, qui prouve que la sotte crédulité est de tous les temps et de tous les pays. « Le » 23.e de la lune, y est-il dit par exemple, est un jour » heureux : on peut tout faire ce jour-là, se marier, » planter, faire des présens, en recevoir, bâtir ; la » chasse sera bonne ; on retrouvera les objets volés » et perdus, mais les malades empireront. Ceux qui » naissent le 23 de la lune, aimeront l'argent et » seront à l'abri du malheur. S'ils peuvent vivre » quarante ans, ils iront jusqu'à quatre-vingt-dix ; mais » ils seront mangés par les loups. Les rêves du 23 » de la lune sont mauvais. » On trouve un semblable almanach dans la grande encyclopédie japonaise.

Il serait à souhaiter que la Géorgie voulût bien faire part à l'Europe de ses trésors historiques : on

ne peut douter qu'elle n'en possède de fort abondans. Lorsque, à la fin du XVII.e siècle, le roi Wakhhtang, auteur du code géorgien, fit compiler sa chronique universelle sous le nom de *Vie ou Histoire du pays de Karthlos*, on sait qu'il mit à contribution les archives de sa nation : mais où sont-elles déposées, et que contiennent-elles ? L'auteur des *Mémoires sur l'Arménie* croit que le dépôt principal en doit être au même lieu où Étienne Orpélian trouva les matériaux de l'histoire des princes arméniens de sa race ; et il ajoute qu'un exemplaire de la grande chronique avait été porté à Rome (1).

La bibliothèque du roi ne possède qu'une fort mince chronique géorgienne, extraite peut-être de la grande, où est contenue l'histoire de trois cents trente-un ans, depuis 1372 jusqu'en 1703. Cette petite histoire commençait sans doute à la première année de la période quinquéséculaire des Géorgiens, peut-être remontait-elle plus haut. C'est du moins ce qu'indiquent deux feuillets laissés en blanc par le copiste, et qui ouvrent la pagination du manuscrit.

Cette perte est d'autant plus à regretter, qu'on eût trouvé dans ce qui manque l'histoire de ces reines fameuses, l'honneur de leur sexe, qui portèrent sur le trône d'héroïques vertus jointes à une noble capacité. Et quelle source d'intérêt dans les règnes glorieux de cette princesse que l'admiration des orientaux appela le roi Thamar, et d'Oudan la Russe, qui, avec

(1) Voyez *Mémoires sur l'Arménie*, II, p. 45.

ses seules forces, affronta et tint long-temps en échec la puissance dévastatrice des Mongols ! N'en doutons pas, leurs noms, comme ceux de Zénobie, d'Anne et de Catherine, survivront aux pages mêmes de l'histoire.

Une autre chronique composée par le prince David, fils du dernier roi de Géorgie, parut à Tiflis en 1798, sous ce titre : *Histoire abrégée du Khartwel.* Elle a été depuis traduite et publiée en russe.

Au reste, les renseignemens particuliers ne manquent pas pour l'histoire moderne de l'Ibérie. Guldenstädt, Reineggs, et d'autres voyageurs, ont consigné tout ce qu'ils ont pu en apprendre, dans les récits de leurs doctes excursions. Mais ce qu'il y a de plus précieux en ce genre, ce sont les écrits de Chardin et de Peyssonnel, et les *Mémoires sur l'Arménie.*

Chardin se trouvait en Géorgie en 1672, à une époque où des guerres intestines causées par des jalousies de famille, par l'ambition et la cruauté du féroce Léwan, le plus fameux des dadians de Mingrélie, avaient tout mis en combustion. Daoud-khan, Swimon le Grand, Louarsab, qui venaient de disparaître de la scène du monde, avaient légué à leur patrie deux guerres étrangères; et les invasions des Turcs d'Akaltzikhé, et des Persans sous la conduite de Schah-Abbas et de l'apostat Chah-Nawaz khan, s'étaient réunies pour lacérer cette pauvre contrée. Cependant, à cette époque même, l'histoire compte plus d'un nom illustre. Chahnavaz I.er, durant sa longue carrière, légitima son usurpation par une conduite

sage et par une bonne administration. Ses continuels débats avec le brave Thémouraz, roi de Cakhéthi, firent ressortir au plus haut point la vertu héroïque de ce dernier, et son inviolable attachement à la religion de ses pères. Environné d'ennemis puissans, Thémouraz fait retraite, et vient à Constantinople demander du secours au sultan Mourad. Celui-ci le reçoit avec bonté et avec toute sorte de considération; mais il veut mettre ses faveurs à un trop haut prix pour l'ame fière d'un chrétien. Thémouraz songe à se sauver; il feint une partie de chasse sur la rive asiatique du Bosphore, et se dérobe, à la faveur d'un déguisement, avec les restes des compagnons de sa fuite. Il arrive, trouve la citadelle d'Oltistzikhlié envahie par les Persans, tombe sur eux avec sa faible troupe, reprend le fort, sa femme et ses enfans qui y étaient détenus, et rentre triomphant dans le Cakhéthi, son royal héritage. Avant sa glorieuse mort, la reine Kéthéwan sa mère s'illustra elle-même par ses vertus, et mérita, en défendant sa pudeur et sa foi, la couronne du martyre et une place dans le calendrier des Géorgiens, qui l'honorent le 13 de septembre.

Si j'ai vanté si fort l'exactitude de Chardin, c'est que j'ai retrouvé, presque mot pour mot, les deux morceaux historiques qui font l'un des plus beaux ornemens de son voyage, dans la chronique manuscrite de la bibliothèque royale dont j'ai parlé plus haut, chronique dont la traduction est toute entière achevée.

L'élégant et inestimable ouvrage de Peyssonnel,

sur les dernières guerres de la Géorgie, où figurèrent les illustres princes Thémouraz et Éréclé, est un vrai petit chef-d'œuvre. Éminemment clair et méthodique, et tout-à-la-fois pur et concis, cet auteur a réuni dans son livre tous les genres de mérite qui conviennent à l'histoire, et, par-dessus tout, celui de cette brièveté féconde, qui faisait dire à Montesquieu parlant de Tacite : « Il abrége tout, parce qu'il a tout vu. »

Pour la géographie de la Géorgie, il existe un petit ouvrage fort intéressant, rédigé vers le milieu du dernier siècle, où sont décrits les montagnes, les fleuves, les limites du Carthli moderne, et les principaux lieux, avec les édifices que l'on y trouve : il serait à souhaiter que cet ouvrage pût être consulté dans nos bibliothèques.

La première bonne carte de la Géorgie a été publiée par Delisle, en 1766, à Paris, sur les renseignemens qui lui furent fournis par un prince de Cakhéthi. Le chevalier Gamba en cite (I, 338) une manuscrite qui se trouve au dépôt de la marine, à Paris. Le savant Malte-Brun en a publié deux dans ses Annales des voyages. Il en existe d'autres également estimables dans diverses relations. Celle qui accompagne le Voyage du chevalier Gamba, quoique rétrécie, a l'avantage de présenter d'un seul coup d'œil l'aperçu de toutes les positions des provinces russes au-delà du Caucase, avec une partie des frontières turques et persanes.

Le seul monument que nous ayons de la législation géorgienne, est le code de Wakhtang V, le même qui compila l'histoire de son pays, et prépara

l'édition de la Bible. Ce code, qui n'est lui-même qu'un mince recueil des lois juives et arméniennes, des institutes du Bas-Empire, et de quelques ordonnances des rois géorgiens, auxquelles Wakhhtang ajouta les siennes, doit avoir été composé vingt-quatre ans avant la fin du XVII.e siècle. Jusque là il n'y avait pas de code en Géorgie : a-t-elle plus gagné que perdu à en avoir un enfin, après plus de trente siècles d'existence? C'est ce qu'il sera difficile de résoudre, maintenant sur-tout que l'occupation russe remplit tout de son sceptre et de sa juridiction. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, plus malheureux que Solon, Lycurgue et Sélim III, Wakhhtang V, victime de l'insubordination de ses peuples, a été forcé de quitter son trône et son pays, et qu'il est venu mourir loin de l'un et de l'autre, à Astrakan, en 1737.

Divers auteurs ont traité de la numismatique géorgienne; et tous ceux qui, depuis Adler, se sont occupés de l'histoire métallique des peuples de l'Asie, Tychsen, Assémani, Castiglione, Marsden, et M. Fræhn, ont publié des médailles de cette nation. Mais il faut désespérer de tirer pour l'histoire de nombreux renseignemens des monnaies géorgiennes : d'abord, parce qu'elles sont en fort petit nombre, et la plupart de celles déja publiées, en fort mauvais état. D'ailleurs elles se rapportent toutes ou aux princes qui régnèrent dans le XIII.e siècle, ou au dernier des souverains géorgiens, Héraclius.

Elles ont donné lieu à des interprétations dont les unes sont contradictoires, et les autres hésitent

entre des princes qui ont régné à plusieurs centaines de lieues de distance. Il a fallu qu'enfin M. Fræhn vînt révéler à ses prédécesseurs qu'ils avaient pris pour des noms propres de simples titres arabes que prenaient les rois de Géorgie, à l'imitation et peut-être comme signe de vasselage à l'égard des rois étrangers leurs suzerains (1). Cette partie de la littérature géorgienne recevra sans doute beaucoup de lumière par la publication des monnaies géorgiennes d'un cabinet fort riche en ce genre, qui se trouve à Paris, publication déjà commencée par un savant estimable, M. Reinaud.

Je devrais terminer cet aperçu par quelques détails sur la littérature proprement dite, qui renferme la grammaire et la lexicologie; mais déjà, dans diverses lectures, j'ai soumis au conseil de la Société l'analyse détaillée des travaux dont cette partie de la science a été l'objet. Je me borne donc aux seuls ouvrages d'imagination (2).

---

(1) Fræhn, *de Titulis chan. hordæ aur.* p. 18.

(2) La langue géorgienne était, dit-on, dans l'origine, la même que celle des Arméniens; ce qui n'a rien d'invraisemblable, puisque les deux nations dérivent de la même souche (*Mém. sur l'Arm.* II, 184). Depuis la division politique des deux peuples, les idiomes se sont également séparés. Ainsi, malgré tout notre respect pour la science étymologique, et quoiqu'il soit possible de réunir un nombre raisonnable d'omophones dans les deux langues, ce que nous avons déjà fait, il nous semble qu'on n'en doit pas inférer leur identité actuelle. Ce qui est incontestable, c'est la différence absolue des formes grammaticales et de la construction.

On compte en Géorgie cinq dialectes, qui suivent la division politique des cinq vallées ou bassins secondaires dont ce royaume

Concentrés dans la routine de l'existence, les Géorgiens n'eurent pas, à ce qu'il paraît, le loisir de rêver à la philosophie. Les systèmes politiques, la science de la morale, les études théoriques, n'entrèrent point dans leur calcul. Ce n'est qu'au dernier siècle qu'ils s'occupèrent d'écrire : les rois donnèrent l'exemple. Télémaque, Bélisaire, la morale de Confucius, renvoyés dès-lors par nous en Asie, allèrent égayer ou instruire les amateurs géorgiens, et le Catholicos Antony, auteur de la première grammaire nationale du Caucase, composa un recueil d'odes historiques, en l'honneur des martyrs de la patrie, dont le titre seul fait vivement souhaiter une plus ample connaissance (1).

---

se compose : les Souanes au N. O., la Mingrélie et le Gouria au couchant, les Lazes au S. O., l'Imérithi et le Karthli au centre, le Cakhhéthi à l'est : telles sont, à ce que l'on dit, les régions propres à ces dialectes.

Sans rien statuer à cet égard, voici quelques idées que je proposerais. Le Nouveau Testament, dont la rédaction est évidemment différente de celle de l'Ancien, me semblerait être le pur et antique idiome de l'Ibérie. J'en juge du moins ainsi, à la régularité de ses formes, où l'on ne rencontre qu'une seule contraction (*gamo*, préposition, de, hors de, pour *gánmó*); l'Ancien Testament, et les livres liturgiques, me paraissent, pour la raison contraire, écrits en un langage moins pur. Entre ces deux genres, je placerais, comme intermédiaire, la grammaire de Firaloff, et le style du roman Tariel. Enfin, parmi les modèles qui me sont connus, je regarderais comme le dialecte plus vulgaire, le mingrélien, peut-être, le catéchisme de Gigananti, et sa révision par Tlukaanti.

(1) Voy. les extraits de la notice d'Eugénius, *Ann. des Voyages*, 2, XII, cahier 34.

Toutefois, les femmes, qui dans notre Europe ont écrit ou inspiré tant d'ouvrages où la délicatesse du sentiment est encore embellie par l'éclat du style, ne pouvaient manquer d'exalter l'enthousiasme d'un peuple chez qui la beauté est héréditaire. Aussi l'on rapporte que, sous le règne de la glorieuse femme-roi *Thamar*, la verve des Géorgiens prit un brillant essor. Alors furent composés divers romans; *Usup schalichaniani*, ou l'histoire de Joseph; *Thamariani*, ou la Thamariade, et beaucoup d'autres, dont malheureusement les noms seuls nous sont connus.

Tariel, le héros d'un roman géorgien qui se trouve à la bibliothèque du Roi, à Paris, *Tariel*, dis-je, est un prince indien, qui, élevé à la cour du roi *Pharsdan*, s'enflamme d'un vif sentiment pour sa fille *Nestan*, dont dix mille bouches ne pourraient dignement célébrer la beauté. Mais le père s'oppose à leur union. Liée à *Tariel* par des sermens secrets, *Nestan* veut qu'il s'éloigne pour un temps, et qu'il aille par de glorieux exploits mériter l'honneur de sa main. Par ses ordres, *Tariel* lève une puissante armée, subjugue le *Kathai*, et se rend maître de la personne du roi *Ramaz*, antique ennemi de la maison de *Pharsdan*. Il a triomphé; mais *Pharsdan*, tout en applaudissant à sa valeur, refuse encore de l'unir à sa fille, et recherche pour elle le fils du roi de *Khorazam*. Ivre d'amour et de désespoir, *Tariel* massacre cet indigne prétendant sous la tente d'honneur où il a été reçu, et se dérobe par une prompte fuite. Chemin faisant, il aide un prince détrôné par

la perfidie, à rentrer dans ses états, et bientôt il apprend par une suivante de *Nestan Dardjan* que sa belle a disparu. Dès-lors *Tariel* se condamne au même genre de pénitence qu'embrassa jadis le fameux chevalier de la Manche pour sa fantastique Dulcinée. Il s'enfonce et passe dix ans dans les déserts de l'Arabie, ne vivant que de sa chasse, toujours aux prises avec les bêtes qui entourent sa demeure, et, nouvel Hercule, finit par se parer de la dépouille d'un tigre qu'il a percé de son kandjal; d'où vient que ce roman porte le titre d'*Amours de Tariel et de Nestan Darédjan*, ou *l'Homme vêtu d'une peau de tigre.* D'une autre part, *Avoutandil*, premier vizir d'un roi d'Arabie, est amoureux de la fille unique de son maître. Un jour que *Rostan*, c'est le nom du roi, célébrait par une grande chasse l'inauguration de sa fille sur le trône d'Arabie, *Tariel*, aperçu par ses gens, avait vivement piqué sa curiosité. *Avoutandil* est par lui dépêché à la recherche de l'homme à la peau de tigre, qui avait disparu sans laisser de traces de son passage. Le vizir, après avoir long-temps erré dans d'affreuses solitudes, arrive enfin à la caverne, triste asyle des douleurs de *Tariel*, et apprend de sa bouche même le récit que l'on a vu plus haut. Rentré dans ses foyers, il demande pour prix de son dévouement la main de la belle *Thinathin* au visage resplendissant, qui lui est également refusée. De douleur, *Avoutandil* quitte la cour pour aller rejoindre son compagnon d'infortune. Tous deux se jurent une amitié éternelle, parcourent ensemble un long cercle d'aventures

glorieuses dans la carrière des armes, et finissent par rejoindre et retrouver leurs amantes, et par désarmer leurs pères si long-temps inflexibles. Rien ne manque dans ce roman à l'histoire des deux héros.

Enfant au premier acte, et barbon au dernier, on a vu naître *Tariel*, on le voit mourir. *Avoutandil* meurt aussi, et *Roustawel*, auteur de cette histoire persane, ne fait pas même grâce de leur testament.

On ne peut nier, en lisant cet ouvrage, qu'il n'y ait d'insupportables longueurs, et des entretiens où la théorie de l'amour s'élève à la plus haute analyse : mais malgré ses défauts, le poëme de *Tariel*, qui n'a guère moins de huit mille vers, présente l'intérêt d'un style riche et varié, des aventures chevaleresques, et, par-dessus tout, l'attrait de la nouveauté. J'espère en offrir bientôt au public une traduction complète.

Le peu que nous possédons d'hymnes géorgiens ne donne pas une fort haute idée de leur poésie religieuse. Deux strophes imparfaites citées par le P. Zampi dans Chardin, une autre qui se trouve dans la liturgie manuscrite déjà mentionnée, n'ont absolument de la poésie que la mesure et la rime.

Le roman de *Thamar*, écrit en quatrains, où, selon l'archimandrite Eugénius, la même rime revient seize fois, doit être fort monotone à la lecture.

Quant au *Tariel*, il est également divisé en quatrains rimés, le plus ordinairement de seize syllabes par vers; le dernier de chaque quatrain commence par la secourable particule *et*, si chère aux poëtes de tous les pays. Ceux du Caucase ont en particulier l'avan-

tage que plus d'un moderne Chapelain leur envierait, de pouvoir à leur gré alonger les mots par l'addition d'un *a* entre les syllabes, ou les abréger par le retranchement des voyelles, et boucher les vides de la mesure par des mots artificiels insignifians, tantôt déclinables comme substantifs, tantôt susceptibles de conjugaison comme verbes.

En deux mots, la métrique géorgienne, sans le secours de la quantité, visant peu d'ailleurs aux effets de l'harmonie, se contente de lier les mots par la chaîne du rhythme; mais le style en comporte toute la richesse d'images et de figures dont les orientaux et les versificateurs sont si prodigues.

En résumé, la littérature géorgienne compte assez d'utiles ouvrages pour mériter d'être connue; je m'estimerai heureux si mes faibles travaux peuvent ajouter à la science, et obtenir l'approbation des vrais savans.

Sur la Langue phénicienne.

On convient assez généralement que nous devons aux Phéniciens l'écriture alphabétique, qu'ils ont transmise aux Grecs, de qui nous la tenons, ainsi que les Romains. C'est une justice que rend Lucain à ce peuple, lorsqu'il s'exprime ainsi (1) :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, et de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

(1) *Pharsale*, livre IV, vers 220 et 221, traduction de Brébeuf. Paris, 1659, p. 85.

Pline a reconnu cette vérité en disant (1) que Cadmus avait porté les lettres de Phénicie en Grèce, au nombre de seize, auxquelles Palamèdes en ajouta quatre. Mais il convient qu'Aristote reconnaît dix-huit anciennes lettres phéniciennes, auxquelles Épicharme en ajoute deux; ce sont en tout vingt lettres, selon les deux calculs : elles composaient sans doute l'ancien alphabet grec; celui que nous connaissons aujourd'hui en a vingt-quatre. Lancelot, dans la *Méthode pour apprendre la langue grecque* (2), connue sous le nom de *Port-Royal*, spécifie les seize lettres que Cadmus porta de Phénicie en Grèce, 1518 ans avant notre ère (3); il dit que ce sont :

Α, Β, Γ, Δ, Ε, Ι, Κ, Λ, Μ, Ν, Ο, Π, Ρ, Σ, Τ, Υ,

qui pouvaient suffire pour exprimer tous les sons de la langue, les huit autres ayant été inventées depuis avec plus d'utilité que de nécessité.

De ces huit, Palamèdes en inventa quatre à la guerre de Troie, c'est-à-dire, vers l'an 1183 avant notre ère (4), et 330 ans environ après l'arrivée de Cadmus, savoir le Ξ, et les trois aspirées Θ, Φ, Χ, quoique quelques-uns attribuent le Θ et le Χ à Épicharme de Cos (5), ainsi que nous l'apprend Aristote. Ce poëte vivait à la cour d'Hiéron I.er, roi de Sicile, 470 ans avant notre ère (6).

Simonides de Céos, qu'Eusèbe fait vivre sous la 61.e olympiade, l'an 536 avant notre ère, près de 650 ans après la guerre de Troie, inventa les quatre autres lettres, qui

---

(1) *Histoire naturelle* de Pline, livre VII, ch. 56. J'ai examiné ce passage dans mes *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe*, VII, 14.

(2) Paris, 1682, p. 2.

(3) *Chronique des marbres de Paros*, dans *l'Art de vérifier les dates avant l'ère chrétienne*, III, 141.

(4) *Chronologie de Tacite*, p. 210.

(5) *Histoire de la littérature grecque*, par Schœll. I, 87.

(6) *Ibid.* II, 83.

sont H, Ω, Ζ et Ψ, qui complétèrent l'alphabet grec. Son H a la signification d'une voyelle longue, qu'elle a conservée. Ainsi fut porté à sept le nombre des signes destinés à exprimer les voyelles de la langue grecque (1).

Tacite répète à-peu-près la même chose que Pline (2); mais, supprimant ce qu'avait dit ce savant naturaliste, que les Assyriens avaient employé de tout temps l'écriture alphabétique, il veut que les Phéniciens, navigateurs plus habiles, n'aient eu que la gloire d'avoir découvert ce que les Égyptiens leur avaient enseigné. A la vérité, il convient que c'était seulement une prétention des Égyptiens: et les Phéniciens peuvent être regardés comme Assyriens.

Les Phéniciens, dit Hérodote (3), d'après l'opinion des Perses, vinrent par terre, des bords de la Mer Rouge sur les côtes de la Mer Méditerranée. Strabon, qui avait d'abord rapporté ce sentiment sans y ajouter foi (4), convient, vers la fin de son ouvrage (5), que les Sidoniens sont une colonie des habitans du Golfe Persique. Il est conforme aux anciennes traditions et à la marche des peuples asiatiques qui se sont portés vers l'occident, que des habitans de la Mer Érythrée et du Golfe Persique soient venus s'établir sur les rivages de la Méditerranée. Il existait encore, du temps d'Alexandre, dans le Golfe Persique, une ville nommée *Sidodona* (6), qui était située près du cap Gherd d'aujourd'hui. Il y avait, dans le même golfe, l'île de Tyr et celle d'*Aradus*, dont les noms ont aussi été transportés sur les côtes de la Phénicie. Quant au nom de *Phéniciens* ou *rouges*, que portaient les habitans de ces lieux, il venait

(1) *Hist. de la litt. grecque*, I, 87 et 88.

(2) *Annales*, XI, 14. Voyez mon *Tableau chronologique des événemens rapportés par Tacite*, p. 175.

(3) I, 1. Voyez la note de M. Larcher sur ce passage.

(4) Livre I, p. 42.

(5) Livre XVI, p. 784.

(6) Arriani *Histor. Indic.* cap. 37.

de la couleur rouge des terres et des rochers qui bordent une partie du Golfe Arabique, et des côtes méridionales de l'Arabie, couleur que l'on retrouve jusque dans les montagnes de l'île d'Ormuz. Cette espèce de phénomène avait fait donner à toutes les mers comprises entre les côtes orientales de l'Afrique et de l'Inde, le nom de *Mer Rouge,* que les Grecs exprimèrent par le mot *Érythrée;* et il se communiqua à plusieurs des peuples qui en occupaient les bords (1).

Il paraît que les habitans du Golfe Persique s'établirent d'abord dans la partie la plus méridionale de l'Arabie Heureuse, où ils furent appelés *Homérites,* nom qui, en arabe, dit-on, signifie la même chose que *Phénicien* en grec. Ils fixèrent leur demeure sur les bords de la mer à laquelle ils communiquèrent leur nom. Cette nation, s'étant accrue, peupla les côtes de proche en proche, et l'on voit près d'Hippos, port du golfe d'Ailath ou *Ælana* (2), une ville nommée *Phœnicum oppidum,* ville des Phéniciens. Les Grecs l'avaient ainsi appelée, par la même raison qui leur avait fait donner le nom de *Phéniciens* aux Homérites transportés sur les bords de la Mer Méditerranée. De cette ville aux côtes de Phénicie, il y a deux ou trois cents lieues, distance qui ne choque en aucune manière la vraisemblance, sur-tout si, comme le dit Denis le Périégète (3), les Phéniciens essayèrent les premiers de traverser la mer sur des vaisseaux. Les Espagnols, dans l'Amérique méridionale, les Anglais, dans l'Amérique septentrionale, ont eu bien plus de chemin à faire pour établir leurs colonies.

On s'est servi d'un passage d'Isaïe pour prouver que la

(1) Note de M. Gosselin sur Strabon, dans la trad. française de Strabon, I, 94.

(2) *Abalitus*, selon Pline, VI, 29; *Avalites,* selon Étienne de Byzance. Ce dernier nom est celui que préfère M. Brué, dans la seconde carte de son Atlas, intitulée *Monde connu des anciens.*

(3) *Orbis descriptio,* vers 905.

langue phénicienne était parfaitement conforme au langage des Hébreux (1) ; en effet, ce prophète dit (2) qu'il y avait de son temps cinq villes d'Égypte, dont l'une était Héliopolis, qui parlaient la langue de Chanaan, et qui juraient par le nom de Jéhovah. Ce passage a donné lieu à beaucoup de discussions et d'interprétations différentes, et l'on en a même disputé l'authenticité (3). Rosenmüller l'explique en disant que la langue chananéenne était la langue hébraïque, et que ce nom de *chananéenne* lui venait, soit de ce qu'elle était la même que celle des Phéniciens ou Chananéens, anciens habitans du pays, qui étaient alors restés à Tyr ou à Sidon, soit plus simplement de ce qu'elle était la langue des descendans d'Abraham, qui habitaient la terre de Chanaan. Ce dernier sens paraît assez naturel, et il est difficile de tirer quelque conclusion d'un passage aussi obscur ; d'ailleurs, le fait n'aurait rapport qu'au temps d'Isaïe, qui vivait sous le règne d'Ézéchias, c'est-à-dire, vers l'an 712 avant notre ère (4), plus de huit siècles après Cadmus.

M. Sarchi, dans sa *Nouvelle Grammaire hébraïque* (5), convient que la langue primitive avait subi diverses altérations, et s'était partagée en plusieurs dialectes, dès les temps les plus voisins de Phaleg, sous lequel on place la confusion des langues. En effet, la Genèse (6) dit que, lors de leur dernière entrevue, Jacob et Laban ayant élevé un monument qu'ils appelèrent *Monceau du témoignage*, c'est-à-dire, une pierre gravée, Laban lui donna un nom

(1) *Nouveau Journal asiatique*. I, 17.

(2) Au chapitre 19, verset 18, et non au chapitre 18, verset 19.

(3) Voyez *Jesaiæ vaticinia*, avec les commentaires de Rosenmüller, *volumen secundum*, *editio secunda*. Lipsiæ, 1818, pag. 26.

(4) *L'Art de vérifier les dates avant l'ère chrétienne*, II, 39. La *Biogr. univ.*, art. *Isaïe*, le fait prophétiser dès l'an 759.

(5) Paris, 1828, préface, p. VII.

(6) XXXI, 47.

chaldéen, et Jacob un nom hébreu. Rosenmüller en conclut aussi (1) qu'alors on parlait en Mésopotamie une autre langue que dans le pays de Chanaan. Or, la séparation de Jacob et de Laban est placée (2) sous l'an 2109 avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire, près de 1400 ans avant Isaïe. Nous pouvons juger par les altérations successives de nos langues modernes, de celles qu'a dû subir le phénicien dans un aussi long intervalle.

Isidore de Séville, né vers l'an 570 à Carthagène, nous donne une tradition intermédiaire entre Pline et nos grammairiens grecs. Dans son *Traité des origines* (3), il dit aussi que Cadmus, fils d'Agénor, apporta le premier de Phénicie en Grèce, non pas seize, mais dix-sept lettres grecques; savoir : A, B, Γ, Δ, E, Z, I, K, Λ, M, N, O, Π, P, Σ, T, Φ. « Lors de la guerre de Troie, continue-t-il, Palamèdes leur ajouta ces trois, H, X, Ω. Après lui, Simonidès le Milésien ajouta de même les trois autres Ξ, Θ, Ψ. Pythagore de Samos forma le premier la lettre Y, ce qui fait en tout les vingt-quatre lettres dont se compose l'alphabet grec. » Isidore dit aussi que les Phéniciens portèrent les lettres de la Mer Rouge en Syrie, où ils bâtirent la ville de Sidon. « *Phenicœus*, ajoute-t-il, en grec et en latin, désigne une couleur d'un rouge éclatant. » C'est pour cela, selon lui, que les titres de ce qu'il nomme *les livres*, et de ce que nous appellerions aujourd'hui *les manuscrits*, sont écrits en cette couleur, parce que les lettres ont commencé chez eux.

L'antiquité de la langue phénicienne n'était donc point contestée par les Grecs et ne peut l'être par nous. Quant à la forme des lettres, n'ayant point imprimé d'ouvrage

(1) *Pentateuchus, volumen primum, editio tertia*. Lipsiæ, 1821, pag. 497.

(2) *L'Art de vérifier les dates avant l'ère chrét.* I, 350.

(3) Livre I, chap. 3. Voyez la traduction de ce chapitre dans mon *Nouveau Système de bibliographie alphabétique*, p. 134.

phénicien, nous ne l'avons point fixée. Nous connaissons l'alphabet hébreu, composé de vingt-deux lettres, qui sont toutes des consonnes, à l'exception de la première. Celle-ci est la voyelle *a*, comme dans l'alphabet grec. Mais en hébreu, l'*aleph* n'a point de son particulier; il prend celui de la voyelle qui est dessous : ce n'est qu'une aspiration presque insensible ; à peine a-t-il un autre son que celui de la voyelle dont il est accompagné (1). M. de Sacy observe que c'est un avantage, en ce que la prononciation est ainsi mieux notée, l'organe vocal étant obligé d'aspirer avant d'émettre le son d'une voyelle isolée.

L'ordre des lettres de l'alphabet hébreu est d'une haute antiquité, comme le prouvent plusieurs psaumes acrostiches, ainsi que les quatre premiers chapitres des Lamentations de Jérémie et le premier chapitre des Proverbes (2). Les Arabes, qui ont aujourd'hui un autre ordre alphabétique, ont conservé l'ordre hébraïque dans la valeur numérique de leurs lettres (3).

On voit que le caractère de l'alphabet hébraïque est tout différent de celui de l'alphabet grec, qui énonce toutes les voyelles. La prononciation des Grecs est claire et sonore; elle n'est point gutturale comme celle des Arabes et des Juifs. Si donc les Phéniciens ont enseigné leur alphabet aux Grecs, les lettres phéniciennes doivent ressembler aux lettres grecques et non aux hébraïques.

L'abbé Barthélemy, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (4), donne ses réflexions sur quelques monumens phéniciens et sur les alphabets qui en résultent. Il admet en principe que l'alphabet phénicien n'est qu'une forme de l'alphabet hébreu ou de l'alphabet sama-

---

(1) *Grammaire* de Sarchi, pag. 4. *Nouvelle Méth. hébraïque*. Paris, 1708, p. 3.

(2) *Grammaire hébraïque* de Sarchi, Paris, 1828, p. 2.

(3) Je dois cette observation à M. de Sacy.

(4) Paris, 1764, XXX, 405.

ritain. Il examine les monumens qu'il a sous les yeux, avec une grande sagacité, et en déduit trois alphabets (1) qui ne sont pas complets, puisque, sur les vingt-deux lettres hébraïques, il en manque deux. Sur les vingt qu'il donne, on assure (2) qu'il y en a une fautive. Il a pris un *schin* pour un *hé*, et s'est ainsi trouvé réduit à proposer des conjectures peu vraisemblables; en sorte que la gloire de découvrir la véritable interprétation dont il s'était occupé, a, dit-on, été réservée au chanoine Perez Bayer.

Les voyelles de l'alphabet hébreu n'ont commencé à être indiquées par des points que vers la fin du ve siècle, époque à laquelle il paraît que l'on inventa cinq voyelles longues, cinq brèves, et quatre très-brèves, qui furent désignées par un ou plusieurs points (3).

L'inscription phénicienne découverte par D. Joseph Galéa, étant antérieure à l'invention des points, donne une grande latitude, pour son interprétation, à ceux qui voudront l'expliquer par la langue hébraïque. On peut discuter la valeur des lettres, puisque l'alphabet n'est pas le même que l'alphabet hébreu, et ensuite la valeur des mots, que le nombre de points ajoutés arbitrairement aux lettres rendra fort différente. Il n'est donc pas surprenant que les savans ne se pressent pas d'émettre une opinion sur le sens et même sur l'authenticité de cette inscription. Au premier abord, l'ordre des colonnes en boustrophédon vertical, qui est sans exemple, peut la rendre suspecte; mais c'est précisément un des argumens par lesquels M. Grongnet croit prouver la haute antiquité de son monument. On croit devoir inviter les savans à s'en occuper. Le grand nombre des inscriptions phéniciennes déjà trou-

(1) *Mém. de l'Acad. des inscript.* XXX, p. 427.
(2) *Nouveau Journal asiatique* Paris, 1828, p. 22.
(3) *Nouvelle Méthode hébraïque*, pag. 5.

nures, tandis que *le Couple affectionné* de M. Thoms est la version exacte et fidèle d'un roman de mœurs choisi pour faire connaître les superstitions de ce peuple. Ce fut, au fait, l'infidélité de la traduction de l'*Histoire agréable* qui engagea M. Georges Staunton, au commencement de ses études, à rendre en anglais quelques pages de l'ouvrage original.

J'ai dit que quelques erreurs typographiques sont le seul fondement de la condamnation que votre rédacteur porte contre *la Galanterie chinoise* : cela est si vrai, qu'il ne nie jamais la fidélité de la traduction, quoiqu'il se hasarde parfois à faire des corrections. Il ne paraît pas susceptible de pouvoir se livrer à ce travail ; ses connaissances en chinois ne me semblent pas suffisantes pour lui permettre de juger une production aussi extraordinaire. Après avoir lu Duhalde, *l'Histoire agréable* et quelques pages du *Code chinois*, il voudrait nous persuader qu'il connaît à fond la langue, la littérature, les mœurs, les usages de ce peuple; il nous dit d'un ton assuré, et tel que ne le prendrait pas un homme plus érudit que M. Staunton lui-même : « La » prose chinoise, extrêmement simple, est facile à com» prendre. » Il essaie ensuite d'expliquer les difficultés que la poésie peut offrir, et nous assure que les Chinois n'ont pas de mots qui puissent signifier *amour, admiration* (*Oho! jam satis!*). Enfin il paraît se ranger dans la classe de ces écrivains qui pensent, en prenant un air d'importance, être à même d'écrire sur tous les sujets, prononcer sur les inflexions et les désinences d'une langue dont ils ne connaissent pas dix mots, et juger de la quantité de ses syllabes, quoiqu'ils ne l'aient jamais entendu prononcer. Ces écrivains, il est vrai, peuvent bien procurer quelque délassement à leurs lecteurs ; mais, au lieu de contribuer au progrès des lumières, dont ils parlent si fréquemment, ils ne font qu'apporter des obstacles à leur avancement.

Qu'il me soit permis d'apprendre à votre savant rédacteur que *lan-hoa* n'est pas une fleur aérienne, comme il

note l'affirme avec tant d'assurance, et que la faute typographique qui existe à cet égard dans le mot *epidendrum*, est moins apparente que sa propre ignorance ; je lui dirai encore que M. Thoms n'emploie pas le mot *hades* pour désigner le paradis des Chinois, mais bien cet état intermédiaire que les Bouddhistes, à la Chine et dans l'Inde, pensent être le partage des morts avant qu'ils obtiennent le paradis ou qu'ils soient renvoyés sur la terre. Il peut s'en convaincre en voyant les passages où le mot *hades* est employé : il n'a pas vu cette expression dans le docteur Morrison, qui ne l'a jamais employée dans ce sens; et dans le cas où il s'en serait servi, je serais bien aise de savoir quel mot plus convenable on pourrait prendre pour désigner l'état intermédiaire des sectateurs de Bouddha. Cette seule assertion prouve évidemment ou qu'il ne respecte pas la vérité, ou qu'il ne fait aucune attention à ce qu'il lit. Votre savant rédacteur n'a pas été plus heureux dans sa correction de quelques vers, qu'il cite, « pour mettre, dit-il, les lecteurs à même d'apprécier les » difficultés que présente la traduction de ce maigre et » singulier langage, et en même temps les moyens qu'avait » M. Thoms pour les surmonter. » Dans son ignorance, il traduit *kiun* par *prince* ou *souverain*, quoique ce mot, par la place qu'il occupe, soit évidemment borné à la signification d'*époux* ou de *mon époux*. La première idée est rendue par *ling-tchi* (*ordre du souverain*), expression consacrée exclusivement à la volonté du souverain de l'empire céleste : mais il a plus mal réussi encore en rendant *fen so i* par *pouvoir de séparer;* et de là est résulté le peu de succès de ses efforts pour traduire. Je dois lui dire, au reste, que le *Dictionnaire chinois-latin* lui sera d'un très-faible secours pour traduire la poésie chinoise.

D'après cela, j'espère que votre rédacteur cessera de s'occuper de ce qu'il n'entend pas. S'il veut, cependant, rendre compte d'ouvrages écrits dans une langue dont il n'a qu'une connaissance superficielle, qu'il se borne à

faire une simple annonce, ou, tout au plus, une analyse et des extraits propres à en faire connaître le caractère, et il pourra ainsi contribuer, en quelque sorte, au progrès des lumières.

La marche adoptée par le rédacteur de l'*Oriental Herald* est bien différente : à la vérité, il ne ferme pas les yeux sur les défauts de l'ouvrage, mais aussi il ne néglige pas les fleurs éparses sous ses pas. Comme vous n'avez pas l'habitude de lire cet ouvrage, permettez-moi, Monsieur, d'en transcrire ici quelques passages dans lesquels il apprécie le mérite de la *Galanterie chinoise* et signale quelques-unes de ses beautés.

« Quoique ce soit une espèce de roman en vers, dit-il, » l'auteur ne dédaigne pas les plus petits détails de la vie » domestique, tels que la manière dont les dames se fardent, » grondent leurs servantes, causent dans leur chambre à » coucher ou prennent leur thé. Lorsque le héros voyage, » nous lisons des détails sur son bagage; lorsqu'il est en » visites, on nous parle de son dîner, de ses boissons : en » un mot, *la Galanterie chinoise* présenterait quelque res» semblance avec *Don Juan*, si ce n'est qu'on n'y trouve » ni obscénités, ni recherches à l'esprit. Il nous fait con» naître de très-près les mandarins et leurs femmes; et » par la relation des emplois, des occupations, des amitiés » et des rapports sociaux des personnes qui y jouent un » rôle, il nous donne des notions plus positives de la so» ciété chinoise, que toutes les descriptions que nous » avions eues jusqu'à ce jour. Le passage qui, après avoir » décrit l'appartement de *Liang*, contient la scène qui » l'attire dans le jardin, mérite d'être copié comme ren» fermant une peinture frappante de l'économie domes» tique des Chinois :

» *Le jeune Liang vit que tous les rangs de tablettes* » *étaient remplis de livres, et aperçut de toute part des* » *fleurs exhalant leur parfum. Sur une table était un tym*» *panon harmonieux avec ses cordes d'argent, et dans le*

» vase de bronze brûlait un bâton d'un encens fameux ; le
» luth d'argent et la flûte étaient suspendus aux murailles,
» et dans un coin étaient placés deux jeux de dés avec les
» échiquiers. De chaque côté de l'appartement étaient
» suspendus des dessins, des stances ingénieuses, et des
» fleurs fraîches écloses étaient rangées sur une ligne. En
» approchant de la fenêtre, il découvrit une superbe pers-
» pective et vit un petit sentier qui conduisait à l'étang des
» nénuphars blancs. Il entrait au jardin et était sur le point
» de traverser le pont rouge qui conduit à l'étang, lors
» qu'il aperçut dans l'eau la réflexion brillante de la lune.
» Le saule pleureur se penchait sur les deux rives, et sous
» son feuillage étaient des bateaux pour cueillir les fruits
» du lis d'eau. Les poissons, dans leurs jeux, faisaient
» scintiller la clarté des ondes ; et les nuages, réfléchis sur
» l'étang, y produisaient l'effet d'une immense étendue.

» Il se trouve dans cette partie du poëme un passage
» d'une grande beauté, et dont nous extrairons quelques
» fragmens : c'est l'endroit où *Yao-sian* et ses filles insé-
» parables contemplent la lune d'automne et raisonnent
» comme des philosophes.

*» C'était au commencement de l'automne ; la lune brillait
» d'une lumière éclatante. Elle ordonna à Yun-hiang de
» lever la persienne en étoffe peinte. Elle se rendit accom-
» pagnée de sa domestique, sur la terrasse, pour contem-
» pler la lune, dont le disque réfléchi par les eaux formait
» un spectacle enchanteur. Des brises embaumées péné-
» traient alternativement par les portes de soie, et l'ombre
» des fleurs s'agitait doucement sur les murs.... Les fleurs,
» d'une saison à l'autre, éclosent et se flétrissent ; la lune
» atteint plusieurs fois, dans le cours de l'année, son en-
» tière splendeur.... Je plantai, il y a quelque temps, une
» allée de saules à soie ; ils étaient alors petits, mais ver-
» doyans, et ne dépassaient pas mes épaules : je vois au-
» jourd'hui que leurs branches sont fortes et vigoureuses.
» Je veux compter sur mes doigts combien d'années se sont*

» *écoulées depuis lors. Le vent d'ouest a dernièrement soufflé*
» *pendant plusieurs jours; je m'aperçois qu'ils sont flétris*
» *et que leur croissance est arrêtée. Je crois que l'homme*
» *ressemble à ces saules délicats. . . . . Les saules flétris*
» *éprouveront l'influence bienfaisante du printemps; mais*
» *l'homme atteint par la vieillesse ne redevient plus jeune.*

» Telles sont les réflexions de l'une des deux femmes;
» l'autre l'interrompt pour lui dire : . . . .

» *Chassons ces idées comme le vent disperse les nuages*
» *du soir. Ne pensons pas que le cours de l'année, que*
» *les révolutions de la lune nous vieillissent, mais entre-*
» *tenons-nous des charmes que nous présente ce bel astre.*

» Le passage dans lequel *Liang* prend congé de sa maî-
» tresse sous des bambous est très-intéressant, même dans
» la traduction de M. Perring Thoms. Les tendres senti-
» mens du cœur y sont exprimés avec autant de force que
» de simplicité :

» *Liang dit en pleurant à Yao-sian : C'est aujourd'hui*
» *qu'il faut nous quitter. Nous allons être séparés comme*
» *par un épais nuage; car mon père, s'étant démis de son*
» *emploi, est retourné à la culture de ses champs. Qui*
» *pourra calmer la peine que me donne cette séparation?*
» *Yao-sian lui répondit entre autres choses : Quoique dé-*
» *sormais votre père et votre mère ne puissent nous donner*
» *leur consentement, assurément je ne vous tromperai pas*
» *par une autre union. Puisque la mort, qui n'épargne ni*
» *le riche ni le pauvre, est le dernier partage de l'huma-*
» *nité, je suis résolue à laisser après moi un chaste tom-*
» *beau, un compagnon de ma dernière poussière. Jusqu'à*
» *présent, j'ignore votre détermination, mon époux; mais*
» *vous pouvez, devant ces fleurs, dire quelques mots sin-*
» *cères. Liang renouvela ses vœux, et ils continuèrent*
» *ainsi, en se tenant par la main, à s'occuper de leur ten-*
» *dresse, sans s'apercevoir de la fuite des heures, jusqu'à*
» *ce qu'enfin ils virent le soleil à l'occident et l'ombre des*
» *saules qui se projetait sur leur figure.*

» Quelles que soient les imperfections de la traduction, » la *Galanterie chinoise* est un ouvrage que nous croyons » pouvoir recommander à ceux de nos lecteurs qui ne » s'arrêtent pas à une faute de grammaire, à un orienta- » lisme, ou même à un barbarisme de diction. Il est propre » à nous faire connaître le peuple qui nous fournit depuis » de si nombreuses années, le thé et la porcelaine, et qui, » naguère encore, paraissait à Voltaire et à quelques autres » la plus sage des nations. Nous devons, à coup sûr, des » remerciemens à M. Thoms pour le présent qu'il nous » a fait, tout imparfait qu'il est; car si la singularité de sa » phraséologie nous a paru quelquefois fastidieuse, les sen- » timens que nous avons été à même d'y découvrir, ont » mérité notre indulgence. » (*Oriental Herald,* avril 1826.)

Me permettrez-vous maintenant, Monsieur, de mettre sous vos yeux le jugement porté sur cet ouvrage par M. Abel-Rémusat, profondément versé dans la connaissance de la langue chinoise, et dont l'opinion a d'autant plus de poids qu'il écrit sur un sujet qui lui est très-familier? Dans un article du *Journal des Savans* de février 1826, sur la *Galanterie chinoise,* il dit : « Il y a quelque » mérite à avoir entrepris le premier de faire connaître » cette branche de la littérature chinoise; et quoique » plusieurs des difficultés qu'elle présente soient peut-être » de nature à ne jamais être complètement surmontées » par un étranger, il y a plus de mérite encore à s'être » acquitté, comme M. Thoms, de la tâche épineuse qu'il » s'était imposée. » Après quelques observations générales sur les difficultés du langage, il dit encore : « Les ob- » servations précédentes serviront à faire apprécier ce » qu'il a fallu de connaissances et d'attention à M. Thoms, » pour parvenir à entendre, d'un bout à l'autre, un poëme » de près de trois mille vers, et elles expliqueront, en » même temps, comment il se fait que sa traduction, » exacte en ce qui concerne la représentation du sens » historique de l'original, ne donne pourtant presque au-

» cette idée du sens poétique; double assertion dont un
» rapide examen va faire disparaître l'apparence paradoxale
» et montrer la rigoureuse exactitude.

» Ce n'est pas non plus un tort à relever dans la tra-
» duction de M. Thoms, que d'avoir, presque partout,
» substitué le terme propre à l'expression métaphorique qui
» y correspond dans l'original. Ce parti, qui détruit, à la
» vérité, la couleur poétique d'une foule de passages, est
» pourtant le seul qu'on puisse prendre quand on désire
» d'être entendu. Le mot *rouge* est en chinois synonyme
» de *beau;* mais, dans toute autre langue (1), on ne saurait
» conserver les sens accessoires qui résultent du rappro-
» chement de ces deux idées.

» Par une attention dont les étudians doivent savoir gré
» à M. Thoms, quoiqu'elle puisse rendre la lecture de sa
» traduction moins agréable aux gens du monde, il s'est
» astreint à rendre toujours chaque vers chinois par une
» ligne de prose..... C'est le premier exemple d'un poëme
» chinois imprimé en original; et celui-ci sera d'autant
» plus recherché des savans, que la traduction anglaise
» paraît être, en général, d'une assez grande exactitude. »

Pour conclure, Monsieur, je ferai remarquer à votre rédacteur que sa seule observation bienveillante était tout-à-fait superflue. M. Thoms n'a jamais étudié que comme pour faire diversion à ses nombreuses occupations. Cependant, s'il eût reçu les encouragemens convenables, il aurait pu contribuer beaucoup à augmenter nos connaissances sur la littérature et l'histoire de la Chine. C'est à ses talens et à sa persévérance que nous devons les caractères chinois gravés pour le dictionnaire du docteur Morrison et les ouvrages sortis des presses de Macao; ainsi que les cinq mille caractères que votre rédacteur dit

(1) En russe, *krasno* signifie *beau* et *rouge ;* mais le sens primitif de ce mot est celui de *beau: houng*; au contraire, en chinois, signifie *rouge*, et *beau* est une seconde acception. — K.

avoir été fondus à Malacca ou à Singapore, mais qui ont été frappés par ses soins à Macao.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 5 mai 1828.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises en qualité de membres de la Société:

MM. l'abbé Cabanès;
Maccarthy, professeur d'anglais de S. A. R. Mademoiselle.
Schlemmer, docteur en droit.

M. Guerrier de Dumast donne communication d'une pièce de vers français imitée du *Hamasa*.

Nouvelles de la Chine.

Le Journal de Calcutta intitulé *Calcutta Government Gazette*, du 3 décembre 1827, donne les nouvelles suivantes sur la rebellion des Mahométans de l'Asie centrale contre les Chinois :

« Nous avons reçu des nouvelles de la Chine et du nord » de l'Inde qui se confirment mutuellement, et d'après lesquelles la rebellion de la Tartarie chinoise a été étouffée » par les armes et par l'influence de la Chine. Les rapports » arrivés de l'Himalaya, dans des lettres de *Chalker*, disent » que les Chinois ont battu complétement les Tartars (1), » dont plusieurs errent à présent dans le Ladakh, dans un

(1) Les peuples appelés ici *Tartars* sont les Mahométans d'origine turque et persane de la petite Boukharie.

» état peu rassurant pour eux, car ce pays se trouve sous » l'influence puissante de la Chine, quoiqu'il ne soit pas » immédiatement soumis à cet empire. Les nouvelles de la » Chine sont plus détaillées. Après trois batailles perdues, » les Tartars furent incapables de tenir plus long-temps tête » aux Chinois; cependant le chef des rebelles Djihanghir » parvint à s'échapper, au grand mécontentement de l'em- » pereur. Ces succès furent suivis de la prise de Khoten, » et couronnés par celle de Yarkand, où onze chefs des » insurgés furent mis à mort, pour donner satisfaction aux » mânes des officiers chinois tués dans cette guerre. De » Yarkand l'armée impériale s'est portée sur Kachghar : les » lettres de cette ville, datées du 20 juillet, annoncent que » cette armée s'est mise en marche pour s'en retourner, » après avoir laissé des garnisons suffisantes dans les villes » mahométanes. Le chef des rebelles s'est retiré dans quel- » que pays étranger, dans un état misérable, et délaissé de » tous les siens. L'empereur a généreusement remis les » impôts aux villes reconquises, pour les dédommager des » dévastations occasionnées par la guerre. »

NOUVELLE ÉDITION DE LA BYZANTINE.

(*Prospectus.*)

Collection des historiens byzantins, édition plus correcte et plus complète qu'aucune des précédentes, d'après le plan conçu par B. G. Niebuhr, *et exécuté* par B. G. Niebuhr, IM. Bekker, L. Schopen, G. Dindorf, *et autres philologues.* Bonn, publié par Édouard Weber.

Encouragé par les suffrages les plus flatteurs dans une vaste entreprise méditée avec maturité et qui sera suivie avec persévérance, j'offre au monde savant le recueil le plus exact qui ait encore paru des Historiens Byzantins,

qui, sur-tout dans les circonstances actuelles, doivent inspirer un grand intérêt.

Cette collection s'ouvre par l'histoire d'Agathias, à-la-fois grammairien subtil et jurisconsulte profond, qui florissait à Smyrne au VI.ᵉ siècle. Cet ouvrage se lie naturellement aux écrits de Procope.

Un premier prospectus, distribué l'année dernière, renfermait les passages suivans, que nous croyons utile de reproduire, en faisant observer que ce qui n'était qu'une promesse est devenu une réalité.

« Tout le monde sait que la collection des *Historiens » Byzantins,* non moins importante sous le rapport de » la philologie que de l'histoire, est d'une cherté si excessive, lorsqu'on veut se procurer la superbe édition du » *Louvre,* que la plupart des savans et amateurs se voient » privés des moyens d'en enrichir leur bibliothèque. La » réimpression qu'on en a faite à Venise, outre qu'elle a » été défigurée par un grand nombre d'erreurs typographiques, ne peut, même en Italie, être obtenue qu'à » un prix fort élevé. D'ailleurs, aucune de ces éditions » ne comprend des ouvrages qui ont été publiés plus tard, » notamment le supplément de *Foggini,* devenu si rare, » qu'on peut à peine le trouver dans le commerce. Une » réimpression correcte de la première collection, avec » l'addition des supplémens, était donc fort à desirer, et » c'est en comptant sur la faveur du public éclairé que » je me suis livré avec ardeur à cette tâche si difficile.

» Le texte de tous les ouvrages contenus dans l'édition » du *Louvre* sera reproduit d'après cette édition; les autres » le seront d'après la première de chacun d'eux. On n'a » pas de matériaux suffisans pour faire une refonte générale du texte de ces auteurs; mais on fera disparaître » toutes les erreurs manifestes des impressions primitives; » et ces rectifications, ainsi que de nombreuses variantes, » seront énumérées dans des notes placées au-dessous » du texte. La traduction latine, revue et corrigée, sera

» imprimée dans la même page que le texte grec, à la » suite des notes critiques; et l'on trouvera, à la fin de » chaque ouvrage deux index, l'un pour la langue, l'autre » des matières.

» Outre le texte original, la traduction latine, et les » notes des anciens éditeurs, cette collection contiendra » les différens appendices des éditions précédentes. On » a voulu que ce nouveau recueil fût aussi complet que » possible. Enfin on y joindra une édition nouvelle, fort » augmentée, du *Glossaire de Ducange*.

» Rien ne sera négligé pour compléter cette entreprise » par la publication d'auteurs qui n'avaient pas encore » paru. On publiera une histoire des guerres des Fran- » çais dans la Morée, écrite en grec moderne, pendant » le XIII.ᵉ siècle, et la partie encore inédite des excellentes » annotations de Reiske sur Constantin Porphyrogénète.

» Ces travaux seront exécutés sous la surveillance et avec » la coopération du célèbre auteur de l'Histoire romaine, » M. Niebuhr, conseiller d'état de S. M. le roi de Prusse. On » y joindra des cartes de l'empire romain et des contrées » voisines sous le règne de Justinien, de l'empire d'Orient » sous le règne des premiers Comnènes, et des diverses » limites de l'empire aux VIII.ᵉ, XII.ᵉ, XIII.ᵉ et XV.ᵉ siècles. » On y joindra un plan de Rome au VI.ᵉ siècle, et, s'il » est possible, un plan détaillé de Constantinople ancienne.

» Les premiers auteurs qui seront imprimés sont: *Aga-* » *thias, Procope, le Syncelle, Cantacuzène, Théophylacte* » *Simocatta, Anne Comnène, Constantin Porphyrogénète,* » *Léon le Diacre, Nicéphore Grégoras, Corippus, &c.* »

Ce prospectus se bornait à annoncer une réimpression revue et augmentée des anciennes éditions. Depuis ce temps, nous avons pu étendre considérablement notre plan, grâce à l'activité du savant illustre qui s'est placé à la tête de cette entreprise, et dont le nom serait seul une garantie de la fidélité et du succès de l'exécution.

Nous avons les plus grandes obligations aux encou-

ragmens que nous ont accordés les savans de la France, de l'Allemagne, de la Hollande et des autres pays.

Des philologues et des historiens très-distingués se sont réunis pour faire une revue critique de chaque auteur, de manière que nous sommes maintenant en état de donner des éditions raisonnées et complètes et une refonte entière du texte de la plupart de ces auteurs.

Afin de donner à notre entreprise toute la perfection qui est en notre pouvoir, on s'occupe en ce moment de consulter les manuscrits des principales bibliothèques de l'Europe; on fait des recherches par-tout où il peut se trouver des travaux littéraires sur les historiens byzantins. L'esprit libéral et communicatif qui anime les hommes de lettres des différentes parties de l'Europe a déjà produit d'heureux résultats. Qu'il nous soit permis d'adresser ici nos vifs et sincères remercîmens à la complaisance des conservateurs de la bibliothèque du Roi à Paris. Accoutumés à communiquer leurs trésors à tous ceux qui se livrent à des travaux scientifiques, ils ne pouvaient sans doute nous refuser leurs puissans secours.

Au moyen de la découverte du *Codex Rhedigeranus* sur Agathias, et des variantes du manuscrit de Leyde, M. Niebuhr est parvenu à restituer entièrement le texte très-corrompu de cet auteur.

Nous avons consulté, pour la réimpression de Procope, les variantes du *Codex regius* de Paris. Nous devons cette communication à M. Brunet, jeune philologue de Paris, rempli de talent et de mérite.

Les *Anecdotes* du même auteur ont été revues sur les matériaux préparés par Nicolas Alemannus pour une seconde édition, et communiqués par L. Holstenius aux Elzevir, pour une édition qui n'a jamais paru. Ces papiers nous ont offert avec beaucoup plus de correction les additions que le P. Maltret, à l'aide des manuscrits du Vatican, avait faites sur une copie plus exacte des *Vandalica*. Enfin des variantes et des conjectures importantes de l'exem-

plaire de Hugues Grotius nous ont été fournies par M. le bibliothécaire Géel, à Leyde, ainsi qu'une collation de la copie de Scaliger.

Pour le Syncelle, dont la révision a été confiée, comme celle de Procope, à M. le professeur Dindorf, on s'est servi de la collation, faite par Parquoi, de deux manuscrits de la bibliothèque du Roi, à Paris. En sorte que c'est une refonte totale de l'ouvrage de cet auteur si précieux pour la chronologie ancienne, et dont les premières éditions étaient incomplètes et remplies de fautes.

La première édition de Léon le Diacre, historien d'une époque intéressante, a été publiée à Paris par M. Hase; mais la majeure partie des exemplaires qu'on avait envoyés par mer a péri, et cet ouvrage est devenu très-rare. Cet habile professeur s'est chargé avec plaisir de revoir son travail pour en orner notre recueil.

On y joindra les *Akroases* de Théodose, sur la conquête de l'île de Crète, d'après l'édition de Foggini, et plusieurs autres morceaux qui n'avaient pas encore fait partie de la *Collection Byzantine.*

On trouvera, pour la première fois, dans la *Collection Byzantine,* les poésies de Corippe, et la *Johannide,* poëme historique fort intéressant, sur la révolte des Maures du temps de Justinien, lequel a été publié en 1820 par M. Mazzuchelli. Notre édition présentera un texte plus correct.

L'*Alexiade* d'Anne Comnène, plus complète qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour, sera enrichie encore des observations inédites de Gronovius.

Constantin Porphyrogénète, avec la traduction et les remarques judicieuses déjà imprimées de Reiske, et augmenté des annotations inédites de cet illustre philologue, sera sans contredit un des morceaux les plus importans de notre collection. Il paraîtra dans le cours de la présente année.

Georges Phrantzès est encore un des historiens les plus

curieux de cette période. M. J. A. Buchon, de Paris, qui s'occupait d'en donner une nouvelle édition d'après un excellent manuscrit, n'a pas hésité à nous offrir sa coopération avec un empressement dont on ne saurait être trop reconnaissant. Son édition de Georges Phrantzès fera partie de notre recueil.

Un des premiers volumes qui paraîtront ensuite contiendra une édition critique des extraits récemment publiés par M. Mai, et tirés des écrits de Dexippe, d'Eunapius et de Ménandre, ainsi que les *Excerpta legationum* des mêmes auteurs; on y joindra le panégyrique de l'empereur Anastase, par Priscien, qui verra le jour pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne. . . . .

Nous prouverons, par l'usage que nous avons fait de ces communications, que rien n'a été omis pour donner à cette édition un grand degré de supériorité sur toutes les précédentes.

Les volumes devant, par la nature des matières qui les composent, présenter beaucoup d'inégalité dans leur épaisseur, le prix ne peut être fixé que d'après le nombre des feuilles. Ainsi, pour toutes les personnes qui souscriront jusqu'à la fin de la présente année, le prix d'un volume de trente feuilles ou 480 pages grand *in-8.°*, sera :

Sur papier ordinaire.......	8 fr.	50 c.
Sur papier d'Hollande......	11.	25.
Sur papier vélin fin.........	13.	75.

Les volumes plus ou moins épais seront payés en proportion du nombre des feuilles.

A partir du 1.er janvier 1829, le prix sera augmenté.

Les cartes et les plans seront payés à part.

Chaque auteur pourra être vendu séparément.

On fera paraître un volume tous les deux mois.

ÉDOUARD WEBER.

ON SOUSCRIT, sans rien payer d'avance, à Bonn, chez ÉDOUARD WEBER, libraire-éditeur; à Paris, chez N. MAZE, libraire, rue de Seine Saint-Germain, n.° 31.

TABLE GÉNÉRALE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE I.er VOLUME.

MÉMOIRES.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

BIBLIOGRAPHIE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

NOUVEAU
JOURNAL ASIATIQUE,

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES,

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

RÉDIGÉ

PAR MM. BURNOUF. — CHÉZY. — COQUEBERT DE MONTBRET. — DEGÉRANDO. — GARCIN DE TASSY. — GRANGERET DE LAGRANGE. — DE HAMMER. — HASE. — GUILL. DE HUMBOLDT. — STAN. JULIEN. — KLAPROTH. — RAOUL-ROCHETTE. — ABEL-RÉMUSAT. — SAINT-MARTIN. — GUILL. DE SCHLEGEL. — SILVESTRE DE SACY, ET AUTRES ACADÉMICIENS ET PROFESSEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

ET PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME II.



IMPRIMÉ,

PAR AUTORISATION DE M.GR LE GARDE DES SCEAUX,

À L'IMPRIMERIE ROYALE.

PARIS. — 1828.

ON SOUSCRIT :

A Paris, chez Schubart et Heideloff, éditeurs, quai Malaquais, n.° 1;

A Leipzig, chez Schubart, Heideloff, Michelsen et C.ie





NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Fookoua Siriak, *ou Traité sur l'origine des richesses au Japon, écrit en 1708 par* Arraï Tsikougo no Kami Sama, *autrement nommé* Fak sik sen sée, *instituteur du daïri* Tsuna Iooši *et de* Yeye mio tsou; *traduit de l'original japonais-chinois, et accompagné de notes* par M. KLAPROTH.

SOUS le règne du 40.e daïri *Ten mou ten o*, à la 3.e lune de la troisième année du nengo (1) *fak foo* (674 de notre ère), on présenta à ce monarque de l'argent de l'île de *Tsou sima* (2). C'est donc 1384 ans après *Sin mou ten o* (3), qu'on a, pour

(1) *Nengo*, en chinois 年號 *nian hao*, sont les titres honorifiques que les monarques de l'Asie orientale donnent aux années de leur règne.

(2) *Tsou sima*, en chinois *Tui ma tao*, ou *l'île des Chevaux opposés* (et non pas *Tui la tao*, comme on le lit par erreur sur les cartes de Duhalde), est le nom d'une île située entre le Japon et la Corée.

(3) 神武天皇 *Sin mou ten o*, en chinois *Chin wou thian houang*, ou *le guerrier spirituel, l'auguste empereur céleste*, est le nom du premier daïri, ou du fondateur

la première fois, exploité des mines d'argent au Japon. Le livre *Ienghi siki* dit qu'on offrait annuellement à l'empereur 89 *rioo* ou onces d'argent de *Dasaïf*, lieu de la province de *Tsien seen*: mais on peut douter de la vérité de ce récit, et il est probable que cet argent venait de *Tsou sima;* car depuis la première découverte des mines de cette île, jusqu'au temps de *Forikawa*, 73.ᵉ daïri, et même sous *Gottoban*, le 82.ᵉ, on a apporté annuellement à la cour le produit des mines de cette île.

Sous *Ghen mio ten o*, 43.ᵉ daïri, au printemps de la première année du nengo *wa do* (708), on lui présenta du cuivre de la province de *Moutsatsi*. Ainsi la découverte du cuivre, au Japon, eut lieu 1368 ans après *Sin mou ten o*: quelques écrivains assurent que ce métal y était connu auparavant; mais ce cuivre venait des pays étrangers. Cette découverte est d'ailleurs constatée par le nom même du *nengo* sous lequel elle fut faite; car 銅和 *wa do* en japonais, et *ho thoung* (1) en chinois, signifient *cuivre japonais*.

Sous *Sio mou ten o*, 45.ᵉ daïri, à la 3.ᵉ lune de la vingt-unième année du nengo *tem pee* (749),

de l'empire japonais. Les historiens du pays prétendent qu'il a régné de 660 jusqu'en 582 avant notre ère. La première année de son règne est la première époque certaine et le point de départ de la chronologie japonaise.

(1) On écrit aussi par abréviation, 同和

on présenta à ce monarque de l'or de la province de *Mouts*. Ce premier or fut donc trouvé au Japon, 1409 ans après *Sin mou ten o ;* jusqu'à cette époque, on ne s'était servi que de l'or apporté des pays étrangers. Le daïri se proposa de faire couvrir avec le nouvel or l'image de *Daïbouts* (1); mais il n'y en avait pas une quantité suffisante, de sorte qu'un de ses ministres lui conseilla de faire venir de l'or étranger pour terminer le travail. Le daïri, ravi de la découverte qu'on venait de faire, changea le nom des années de son règne en celui de 寶勝 *Sjo foo* (en chinois, *ching pao*), ce qui signifie *trésor gagné*.

On lit dans le livre *Ienghi siki*, qu'on offrait annuellement au daïri 350 *rioo* d'or en poudre, qu'on tirait de la province *Moutsatsi*, et qu'il en fut de même jusqu'au temps de *Gozira kawa no ing*, 71.e daïri. Le même ouvrage rapporte qu'on présentait également tous les ans 150 *rioo* d'or en poudre (*sak kin*) et 84 *rioo* d'or fondu (*ren kin*) de la province de *Simotsouke*. Ce dernier fait ne paraît pas certain, parce que l'année n'est pas indiquée. Il semble constant, au contraire, que c'est dans la province de *Mouts*, qu'on a trouvé le premier or au Japon.

Il est dit dans le livre *Ousi daïnagon monogotari*, qu'on avait anciennement découvert de riches mines d'or et d'argent dans l'île de *Sado*, mais qu'on ne savait pas les exploiter. Quand *Ouyczoughi Kensin*

(1) C'est-à-dire de *Foe* ou *Bouddha*.

nade (1) fit la conquête de Sado, il ordonna d'y exploiter les mines d'or. *Taïko* (2) l'ayant appris, donna, à son avénement au trône, un autre pays en échange contre Sado, à *Tchounagon Kaghekatsou*, fils de *Kensin*, et fit travailler ces mines pour son compte; cependant le profit qu'il en retira fut peu considérable. *Taïko* mourut bientôt après (en 1598); et dans la cinquième année du nengo *kytcho* (1600), une guerre sanglante éclata à *Sekigafara*; le travail fut alors interrompu; on le recommença pourtant l'année suivante, et l'on y gagna d'abord assez d'argent; mais depuis la treizième année du même nengo (1608), le rapport de ces mines diminua peu à peu, et l'on y trouva encore moins d'or que d'argent.

On tirait également de l'or de la province d'*Iwami*; on ne sait pas à quelle époque cette exploitation a commencé. A la sixième et septième année du nengo *kytcho* (1601 et 1602), elle fournit une quantité considérable de ce métal; mais peu de temps après on défendit d'y travailler aux mines.

On trouva de l'or jaune et pâle dans la province de *Idzou*, la onzième année du nengo *kytcho* (1606) et les suivantes; le produit en était très-considérable, ce qui ne dura pas long-temps.

Dans la treizième année du même nengo (1608), on découvrit à *Nambou*, dans la province de *Mouts* en *Oosiou*, des mines qui fournissaient une grande

(1) Il y a environ 360 ans.

(2) *Taïko* ou *Fide yosi* était djogoun ou empereur civil du Japon. Il occupa le trône de 1585 à 1598.

quantité d'un très-bel or; mais elles s'épuisèrent bientôt.

On croit qu'anciennement on n'exploitait pas les mines d'or et d'argent de l'île de *Sado* et des provinces d'*Iwami*, *Idzou* et *Oochiou* ou *Mouts*, et qu'on n'y a trouvé des métaux qu'après l'avénement au trône de la famille actuelle des djogouns (1603). Ce travail a duré près de cent ans, et leur découverte fut regardée comme une grâce particulière du ciel; car leur existence était restée inconnue aux peuples grossiers qui habitent ces contrées. C'est à la cinquième année du nengo *kytcho* (1600) que cette bénédiction fut produite par la vertu de *Gougkin*, qui, pour avoir rendu la paix à l'empire, fut chéri par tous, depuis les princes jusqu'au peuple; aussi nous desirons que ses descendans puissent régner pendant une longue suite de siècles et avec tout le bonheur qu'ils méritent.

On dit qu'après la mort de *Gongkin* on a trouvé des mines d'or et d'argent dans quelques autres provinces, mais qu'elles n'étaient pas très-riches; il en faut cependant excepter celles de *Sado* et de *Satsuma*, qui sont d'un grand produit.

De la fabrication des monnaies d'or et d'argent.

C'est sous le règne de *Ten mou ten o*, dans la douzième année du nengo *fakfoo* (683 de notre ère), qu'on a commencé à fabriquer des monnaies de cuivre qui remplacèrent celles d'argent; avant cette époque on échangeait tous les biens contre du froment, du

riz et des marchandises. Dans la troisième année du nengo *fakfoo* (674), on trouva pour la première fois de l'argent au Japon; on en fit des pièces de monnaie qui servaient à l'achat des objets nécessaires à la vie. Ce fut en 683 qu'on frappa les premières pièces de cuivre, et l'usage de l'argent monnayé fut aboli. Cependant ce cuivre venait des pays étrangers. Plus tard ces deux métaux furent trouvés au Japon même; ils constituent à présent la masse des richesses qui y sont en circulation. Ce fut sous *Ghen mio ten o*, dans la première des années appelées *wado* (708), qu'on fabriqua les premières monnaies en argent et en cuivre japonais. C'est l'origine des pièces de cuivre du Japon, qui furent appelées 和銅錢 *wado sen;* on s'en servit conjointement avec celles d'argent (1).

Sous le daïri *Ko ken ten o*, à la quatrième année du nengo *ten bio foo si* (760), on fabriqua de nouvelles monnaies et on perfectionna celles de cuivre; elles reçurent l'épigraphe 萬年通寶 *Ban nen tsou foo* (*prix universel pour dix mille années*). On changea l'inscription des pièces d'argent en 太平元寶 *Tai fee ghen foo*

---

(1) Elles portaient l'épigraphe 和同開珎 *Wa do kay tin*, ou *ouverture de la valeur du cuivre japonais.*

(*paix universelle, valeur primitive*). On s'en servit concurremment avec celles de cuivre. De la même époque datent les monnaies d'or, avec l'inscription 寶勝壹開 *Kay ki sio foo* (*trésor desiré de la joie repandue*). Ces monnaies eurent cours avec celles en argent. C'est là l'origine de l'or monnayé en Japon.

Sous *Sjo tok ten o* (qui avait déjà régné sous le titre de *Ko ken ten o*), à la première année du nengo *ten bio sin go* (765), on fit des pièces de cuivre avec l'inscription 寶開功神 *Sin ko kay foo*, c'est-à-dire, *trésor ouvert par le mérite des bons génies.*

Sous *Kouam mou ten o*, la quinzième année du nengo *ynrak* (796), on fabriqua les monnaies de cuivre qui portent la légende 寶永平隆 *Riou fy ey foo*, ou *prix éternel de l'assistance divine et de la paix* (1).

Sous *Nin mio ten o*, à la deuxième année du nengo *sjoowa* (835), les pièces de cuivre reçurent la légende

(1) Un autre ouvrage sur les anciennes médailles japonaises cite encore une monnaie de cuivre de la neuvième année du nengo *koain* (810), avec la légende 寶神壽富 *Fu siou sin foo, trésor des génies du bonheur et de la longévité.* Je possède une de ces pièces.

寶昌和承 *Sjoo wa sjo foo*, tirée du nom du *nengo*.

Sous le même dairi, la première année du nengo *kasjo* (808), on changea la légende de ces pièces en 寶永平長 *Tcho-[illegible]-ey foo*, ou *prix éternel de la longue paix* (1).

Sous *Sy wa ten o*, à la troisième année du nengo *sio kouan* (861), l'inscription des monnaies de cuivre fut 寶神益饒 *Njo yek sin foo*, c'est-à-dire, *trésor des bons génies, abondant et favorable.*

A la douzième année du même *nengo* (870), on changea cette inscription en 寶永觀貞 *Zio kouan ey foo*, d'après le nom du *nengo*.

Sous *Wou da no ten o*, à la deuxième des années du nengo *kouan pee* (889), on fabriqua des monnaies de cuivre, avec la légende 寶大平寬 *Kouan pee day foo*, également d'après le nom du *nengo*.

Sous *Day go ten o*, à la septième année du nengo *yenghi* (907), on mit sur les pièces de cuivre l'ins-

---

(1) Le même ouvrage diffère de notre auteur pour l'inscription de cette pièce, qu'il dit être 寶大年長 *Tcho nien tay foo*, ou *grand prix de longues années*. J'en ai également une pièce avec cette dernière inscription.

cription 延喜通寶 *Yen ghi tsou fao ;* aussi d'après le nom du *nengo.*

Sous *Moura kami ten o,* à la troisième des années *tentok* (959), on fit les pièces de cuivre qui portent l'inscription 乾元大寶 *Kan ghen day foo,* c'est-à-dire, *grand prix de l'origine céleste.*

Depuis cette époque, on a cessé au Japon de fabriquer des monnaies de cuivre, et l'on ne s'est plus servi que de celles qui venaient des pays étrangers. C'est de cette manière que s'introduisirent les monnaies chinoises de la dynastie de *Tai ming,* et principalement celles qui portent la légende 永樂通寶 *Ey rok tsou foo* (en chinois, *young lo thoung pao*); elles datent du règne de l'empereur 太宗 *Tai tsoung.* C'est à ce monarque que le djogoun *Rok won in Iosimits* demanda le titre de *Gagie,* qu'il obtint; et comme, par cet acte, il se déclara vassal des Ming, il donna cours dans ses états aux monnaies dont on vient de parler. Les dissipations du djogoun *Tigassi yamma no kouboa Iôsimassa* ayant appauvri le pays, on fut trois fois obligé de faire venir des monnaies de la Chine : la première fois, la cinquième des années *kouan sio* (1464); la seconde, la septième du nengo *bou my* (1475); et la troisième, la quinzième du même nengo (1483). Cette dernière fois, le djogoun

supplia qu'on lui envoyât 100,000 enfilades. On croit qu'entre les nengo de *ey rok* et de *tem boun* (1424 à 1454), les seules monnaies de cuivre qui eurent cours au Japon, furent les pièces chinoises qui portent l'inscription *Ey rok tsou foo*, et qu'une enfilade de celles-ci valait quatre enfilades des anciennes pièces japonaises (1).

Ce fut la seizième année du nengo *ten sio* (1588), qu'on fabriqua les premiers *obang* et *kobang* (c'est-à-dire, les grandes pièces d'or japonaises). Le djogoun *Nobouniaga* était un prince fort riche; de son temps, les années étaient très-fécondes, et le pays jouissait d'une grande prospérité. *Taïko* ou *Fide yosi* mit ces richesses en circulation et les employa pour le bien du pays. Il fit faire, en 1588, les obang et les kobang portant l'inscription 判年六十平天

(1) Je possède une pièce d'argent fortement alliée de cuivre, qui porte l'inscription 寶通正天 *Ten sio tsou foo*; elle est de 1587. Une autre, faite du même mélange, est de 1592; on y lit 寶通祿文 *Boun rok tsou pâo*, d'après le nom du nengo *boun rok* (1592 à 1595). Une pièce de cuivre porte l'épigraphe 寶通長慶 *Ky tcho tsou foo*; elle est de la onzième année du nengo de *kytcho* (1606). Sur la quatrième, on lit 寶通和元 *ghen wa tsou foo*; elle est du nengo *ghen wa* (1615 à 1623).

Ten sio siou rok nen ban, ou *monnaie de la seizième des années* ten sio. Trois ans auparavant, il avait distribué à ses employés de l'or et de l'argent en lingots. Chaque prince reçut 5,000 *mas* en or et 30,000 *mas* (1) en argent.

Avant cette époque, on s'était déjà servi de monnaies d'or et d'argent; mais c'est sous *Taïko* qu'elles se multiplièrent et se répandirent par-tout.

Dans la quatrième des années *kytsio* (1599), on fabriqua les monnaies d'or appelées *itsibou ban*. *Taïko* mourut en 1598, et deux ans après eut lieu le siége de *Sekigafara*. La forme de l'*itsibou ban* avait déjà été déterminée par ce djogoun, mais les pièces ne furent distribuées qu'après sa mort.

La seizième année du nengo *kytcho* (1611), on fabriqua de nouveau des *obang*, des *kobang* et des *itsibou ban*.

Il y avait des *Sourouga ban* dans la province de *Sourouga*;

Des *Yedo ban* à *Yedo*;

Des *Kiousjou ban* dans la province de *Kiousjou Kiynokouni*.

Depuis, la fabrication des monnaies d'or et d'argent devint beaucoup plus forte au Japon, de sorte que jusqu'à la huitième année du nengo *ghen rok* (1695), on a souvent frappé des kobang pour

(1) Le *mas* est la dixième partie de l'once chinoise.

7 millions d'onces d'or, et des pièces d'argent pour 80 millions d'onces.

A la 12.e lune de la treizième année du nengo *ky-tcho* (1608), on mit hors de circulation les pièces chinoises de cuivre qui portaient l'inscription *Ey rak tsou foo*, mais on permit de faire usage des autres anciennes monnaies chinoises, appelées *kie sin*.

A la 6.e lune de la treizième année du nengo *kouan ye* (1636), on émit de nouvelles pièces de cuivre avec la légende 寶通永寛 *Kouan ye tsou foo*; elles furent fabriquées en partie à *Yedo*, en partie à *Saka motto*, dans la province d'*Omi*. Depuis ce temps, ces pièces ont été répandues en grande quantité dans tout l'empire (1).

Dans les années *kouan boun* (1661 à 1672), on fit des monnaies de cuivre avec la même inscription; mais elles avaient sur le revers le caractère 文 *boun*; c'est pourquoi on les appelle *boun sent*.

Pendant le nengo *ghen rok* (1688 à 1703), on

(1) Dans la première année du nengo *ty kio* (1684), on fabrique de nouvelles pièces en argent qui portèrent la légende 寶通享貞 *Ty kio tsou foo.*

Sous le règne du 114.e dairi *Too san no ing*, la seizième année du nengo *ghen rok* (1703), on fit de grandes pièces de cuivre jaune, avec l'épigraphe 寶通代銀 *Ghin day tsou foo, ou valeur universelle de la génération de l'argent.*

fit de nouvelles monnaies d'or et d'argent; on changea aussi le titre des pièces d'argent blanc, qui devinrent très-mauvaises, étant alliées avec beaucoup de cuivre. De la même époque datent les grandes pièces de cuivre avec l'inscription 寳通永寛 *Kouan ye tsou foo*; elles en valent dix petites; c'est pourquoi on les nomme *Siou men sen*, ou *pièces de dix*. Ces grandes pièces furent d'abord émises en petite quantité, mais on a depuis augmenté leur nombre (1).

Il est difficile de déterminer si, avant la cinquième des années *kytsio* (1600), on avait exporté du Japon de l'or et de l'argent; mais, sous les règnes des djogouns *Motsrómatsi dono*, *Nobounanga* et *Taiko*, on a envoyé hors du pays une si grande quantité de ces métaux, qu'il est impossible de la définir. Ces exportations s'effectuaient par les 國西 *Saï kokf* ou provinces occidentales, et les 國中 *Tsjou kokf*, ou celles du milieu, sur toute l'étendue des côtes, depuis *Simono seki* jusqu'à *Figo*.

Dans l'été de 1601, il arriva du royaume de *Cambodia* un vaisseau chargé de 1200 esclaves noirs; c'était le premier vaisseau de ce pays qui venait au

(1) On fit aussi des pièces de la même grandeur en cuivre jaune et blanchâtre, qui n'ont que les deux caractères du nengo 永寛 *kouan ye*.

Japon, sous le règne de la dynastie de Genghis. Depuis ce temps jusqu'à la quatrième année du nengo *siò foo* (1647), ou pendant quarante-sept ans, les vaisseaux étrangers ont exporté tant d'or et d'argent que la somme en est incalculable.

Depuis l'été de 1601 jusqu'en 1624, ou pendant vingt-quatre ans, un grand nombre de ces vaisseaux abordèrent dans le *Kiousiou* ou *Saïkaïf*, et les étrangers y faisaient librement le commerce. Il arriva aussi quelques navires dans les provinces orientales, comme à Yedo, et dans les provinces de *Mouts*, de *Sourouga*, de *Sougami*, et dans toutes celles qui sont situées à l'est de *Miako*, ou du pays du milieu.

En 1609, un vaisseau étranger aborda à *Otakiousro*, dans la province de *Kasaa*. Dans la deuxième année du nengo *kouan ye* (1625), le commerce avec les étrangers fut défendu dans tout l'empire, à l'exception du port de *Nangasaki*.

Entre 1601 et 1634, il y eut beaucoup de navires japonais nommés *gosjou in fak*, ou vaisseaux munis d'un passe-port impérial. Ils allaient annuellement dans les différens pays étrangers, comme à *Macao*, à la *Nouvelle-Espagne*, à *Siam*, à l'*Annam* et à *Luçon* (Manille), et y faisaient un commerce considérable. Chaque province du Japon avait ses propres vaisseaux, et c'est sur ces vaisseaux qu'on exportait une énorme quantité d'or et d'argent.

Au commencement du nengo *kouan ye* (1624), on comptait déjà beaucoup d'étrangers fixés dans l'empire, outre ceux de la Cochinchine, de Macao, d'Annam,

de Luçon, de la Nouvelle-Espagne, de l'Angleterre, de l'Italie et de Tsiampa, qui venaient annuellement trafiquer au Japon.

On se vit bientôt forcé de prohiber la religion chrétienne dans tout l'empire, et de supprimer entièrement le commerce avec les étrangers. Malheureusement on avait déjà exporté, pendant les quarante ans qui précédèrent cette défense, une quantité incroyable d'or et d'argent; car, le christianisme s'étant extrêmement répandu au Japon, les sectateurs de cette croyance envoyaient tous les ans des sommes énormes hors du pays, pour racheter des moines le repos de leurs ames. Il faut ajouter à cela qu'on exporta de Nangasaki beaucoup d'or et d'argent monnayés, en contrebande.

Depuis le commencement du nengo *kytsio* (1596) jusqu'à l'année où j'écris ce traité (la cinquième du nengo *foo ye* ou 1708), on a aussi envoyé beaucoup d'or et d'argent à l'île de *Tsou sima* et en *Corée*; depuis les temps les plus reculés, on en a porté beaucoup de la province de *Satsouma* aux îles de *Rioukiou* (Lieou khieou).

Voici un aperçu de ce qu'on a exporté du port de Nangasaki à l'étranger, en or, argent et cuivre.

Depuis la troisième année du nengo *sio foo* (1646), jusqu'à la cinquième année du nengo *foo ye* (1708), ou en soixante-un ans :

2,397,600 *kobang en or;*

37,420,900 *écus d'argent.*

Depuis la troisième année du nengo *kouan boun*

(1663) jusqu'à la cinquième du nengo *foo ye* (1708), ou en trente-six ans:

Cuivre en barres, 1,114,493,700 livres.

Depuis la sixième année du nengo *kytcho* (1601) jusqu'à la deuxième du nengo *kouan boun* (1662), on a également exporté beaucoup de cuivre; mais on en ignore la quantité.

Aussi ne connaît-on que ce qu'on a exporté de Nangasaki. La somme de ce qui a été expédié d'autres ports à l'étranger est inconnue.

La quantité d'or exportée de Nangasaki depuis la seizième année du nengo *kytcho* (1611) jusqu'à la quatrième de *sio foo* (1647), et de ce temps jusqu'en 1706, est de

6,192,800 *kobang;*

Celle de l'argent exporté dans la même période est de

112,268,700 *écus d'argent;*

Celle du cuivre en barres, de

2,228,997,500 livres.

Depuis cette époque, on a fait 2 millions de nouveaux kobang, avec d'anciens qu'on a fondus. Sans doute un tiers de cette quantité a été enlevé au Japon pour l'étranger; de 1,200,000 écus d'argent fabriqués, seulement un tiers est resté dans l'empire. Ces sommes paraissent cependant très-petites à proportion de celles dont nous avons parlé plus haut.

Pour ce qui regarde les richesses des pays étrangers, on trouve dans les auteurs anciens que, sous la dynastie des *Han*, il y avait beaucoup d'or, d'argent et de cuivre en Chine; mais que la quantité de ces métaux en

circulation diminua peu à peu. Sous le règne des *Soung*, on introduisit l'usage du papier-monnaie, et sous les *Yüan* ou Mongols, on ne se servit presque que d'assignats. Sous la dynastie des *Ming*, circulaient des assignats et des pièces de cuivre. La cause de l'introduction du papier-monnaie était que, depuis les *Han*, l'or, l'argent et le cuivre étaient devenus très-rares.

Les auteurs anciens comparaient avec justesse les minéraux aux os, et les autres revenus du pays au sang, à la chair, à la peau et aux cheveux, qui composent le corps humain. Les choses avec lesquelles on paie les impôts, consistent en riz, en grains, en chanvre, en toile et en différens ustensiles. Ceux-ci se renouvellent comme le sang, la chair, la peau et les cheveux; au lieu que les minéraux ne se reproduisent pas, comme un os une fois ôté du corps ne repousse pas.

Sous les dynasties de *Soung*, de *Liao*, de *Kin* et de *Yuan*, la Chine fut déchirée par des guerres continuelles, et ses richesses furent portées en Tartarie (*Kettan*) et dans d'autres pays avec lesquels les Chinois faisaient le commerce. Dans soixante provinces de cet empire, on ne se servait alors que de monnaies étrangères; d'où l'on doit conclure qu'on avait exporté de la Chine une prodigieuse quantité de ces métaux.

On attribue aussi la diminution de la masse d'or et d'argent, en Chine, à la propagation de la religion de *Che kia* ou de *Boudd'ha*, dont les prêtres élevèrent par-tout des temples remplis d'idoles revêtues d'or et d'argent.

2.

Il y a mille ans qu'on ne connaissait au Japon ni or, ni argent, ni cuivre ; cependant, le sol de l'empire étant fertile, tout le monde y vivait dans l'abondance. Pendant les mille ans qui se sont écoulés depuis la découverte de ces métaux, ils sont devenus rares, et nos besoins se sont augmentés. Depuis que Gonghin s'est rendu maître de l'empire, on a, à la vérité, recueilli une masse de ces métaux beaucoup plus considérable qu'auparavant ; mais c'est avec raison qu'on les compare aux os du corps, car une fois sortis du sein de la terre, ils ne s'y reproduisent pas. D'ici à mille ans, le produit des mines ira toujours en décroissant. On peut également assurer que la masse des métaux précieux qu'on a exportés depuis mille ans du Japon, surpasse de beaucoup celle qui est allée de la Chine en Tartarie. Il sort de l'empire, annuellement, environ 150,000 kobang, ou *un million et demi* en dix ans ; ainsi il est de la plus haute importance, pour la prospérité publique, de mettre un terme à ces exportations, qui finiront par nous appauvrir tout-à-fait ; car si l'on ne prend pas des mesures efficaces contre ce mal, il est sûr qu'en cent ans, l'or et l'argent deviendront aussi rares au Japon qu'ils le furent pendant une longue suite de siècles en Chine.

Anciennement, quand on ne connaissait pas l'or, l'argent et le cuivre, le peuple était bon et vertueux ; mais depuis leur découverte, les hommes se sont endurcis, et leur caractère se détériore constamment : la ruse est devenue le partage de tous ; on ne

pense qu'à se procurer des productions étrangères, des étoffes précieuses, des ustensiles élégans, et autres choses qu'on ne connaissait pas dans le bon vieux temps. Depuis Gonghin, l'or, l'argent et le cuivre ont abondé dans l'empire; malheureusement la plupart de ces richesses ont été dépensées pour des objets dont on pouvait se passer sans peine. Cet état de choses ne peut subsister long-temps (1). Les successeurs de Gonghin doivent réfléchir à cela, pour que les richesses et l'empire soient aussi impérissables que le ciel et la terre.

Depuis le temps de Gonghin, voici les étrangers munis de passe-ports impériaux qui sont venus au Japon.

Annam (Tonquin). Le roi de ce pays envoya une lettre et demanda la permission pour ses sujets de faire le commerce au Japon. On accorda cette demande à ceux qui avaient des passe-ports. Ils vinrent depuis 1600 jusqu'en 1632, et quelquefois après cette époque.

Cambodia. Ils envoyèrent en 1601 la réponse à une lettre que Gonghin avait expédiée à leur roi avec un présent; ils vinrent tous les ans jusqu'en 1627, et leurs ambassadeurs allèrent à Yedo pour être présentés au djogoun.

Luçon (ou Manille). Ils arrivèrent pour la première fois en 1601, avec une lettre et des présens

---

(1) Il faut se rappeler que l'auteur écrivait sous le djogoun Tsouna Joosi, un des plus grands dissipateurs qui aient régné au Japon (1680 à 1708).

de la part de leur roi, et demandèrent la permission de trafiquer avec le Japon. Cela dura jusqu'en 1641; on sut alors qu'il n'y avait pas de roi de Luçon, et que l'homme qui y gouvernait n'était qu'un lieutenant du roi d'Espagne...

Siam. L'empereur du Japon envoya, en 1606, une lettre et des cadeaux au roi de Siam; celui-ci fit partir une ambassade qui fut conduite à Yedo et presentée au djogoun. Les relations suivies avec ce pays ont fini en 1629; cependant on a vu encore, de temps en temps, arriver quelques jonques de Siam peintes en rouge et de la grandeur d'un vaisseau hollandais.

Macao (A ma kiang). Ce sont des Portugais de Goa qui sont venus se fixer à Macao; c'est de là qu'ils firent le commerce avec le Japon. On les appelle *Nambansin*, et leurs vaisseaux *kouroï fune* ou navires noirs. 南蠻人 *Nan ban sin* signifie barbares du midi. Les Chinois, qui se croient le peuple le plus civilisé du monde, appellent les nations situées à l'est de leur empire 東夷 *Too yi* (*Toung i*), ou les sauvages orientaux; celles de l'ouest 西戎 *Zy siou* (*Si joung*) barbares occidentaux; celles du nord 北狄 *Fak teki* (*Pe ty*), étrangers du nord; et celles du sud 南蠻 *Nan ban* (*Nan man*), c'est-à-dire, barbares du midi.

Les Espagnols occupent Luçon, les Portugais Goa, et les Hollandais Batavia.

Les vaisseaux de Macao et de Goa, munis de passeports japonais, ont trafiqué avec nous de 1606 jusqu'en 1621.

Ta ni (les Danois?) vinrent pour la première fois en 1602; ils étaient munis d'une lettre qui paraît être une réponse à celle que l'empereur leur avait adressée en 1599. Ils vinrent pour la dernière fois en 1606 (1).

Tsiampa (Tchen tchhing). L'empereur leur envoya une lettre en 1606; mais elle resta sans réponse.

Hollande (Ho lan). Ils arrivèrent en 1609 et apportèrent une lettre et des présens : l'empereur leur fit une réponse. En 1647, il leur fut défendu d'aborder à Yedo, parce que deux vaisseaux espagnols s'étaient montrés dans les mers du Japon. Pendant deux ans, les Hollandais ne furent pas admis à venir à la cour; cependant, depuis ce temps, ils y ont annuellement envoyé des ambassades.

Nova Ispania (Sin Isi pa ni ya). Ils vinrent de l'Amérique; mais ce sont des Espagnols qui y ont fait des conquêtes. Ils s'embarquaient de là pour trafiquer à Luçon et au Japon, où leurs vaisseaux arrivaient tous les ans. A *Sakkaï*, près d'Osaka, *Siouya Sansie*, fabricant de vermillon, fit le voyage de *Nova Ispania*.

Ils arrivèrent la première fois en 1612, et appor-

---

(1) On croit communément que les premiers vaisseaux danois ne sont allés dans l'Inde qu'en 1618.

tèrent une lettre par laquelle ils demandèrent le libre commerce avec le Japon. On croit qu'ils sont les antipodes de notre empire.

Kagheriya (Han nge li ya, Anglia). Ils apportèrent leur première lettre en 1613, et reçurent une réponse.

Thaï wan (Formosa). A la 11.e lune de la quatrième année du nengo *kouan ye* (1627), arriva de ce pays un homme nommé *Riga*, qui se rendit à Yedo et fut admis à l'audience de l'empereur. On ignore le reste.

Ispania (l'Espagne). Un ambassadeur de ce pays arriva en 1614; son vaisseau était monté par 103 noirs: comme tout l'équipage était de la religion romaine, il fut renvoyé.

Dentam (Thian tan). On y envoya en 1611 une lettre du Japon, par laquelle on demanda le meilleur bois de calambak (d'aigle). On a pris des renseignemens sur ce peuple chez les Espagnols et chez les Hollandais, qui déclarèrent unanimement qu'il leur était inconnu. On croit donc que le véritable nom est *Bantam*, et qu'on l'a mal écrit.

Outre les peuples desquels on vient de parler, des jonques chinoises (*Tchina*) vinrent pour la première fois trafiquer en 1609 (1); elles étaient munies de passe-ports. Les Chinois ont été en relation avec le Japon depuis les temps les plus reculés.

---

(1) C'est-à-dire, sous la dynastie de Goughih.

Les premiers ambassadeurs de la *Corée* (1) arrivèrent en 1607.

Les habitans des îles de *Rioukiou* (Lieou khieou) vinrent pour la première fois, en 1610, apporter des présens à l'empereur.

Notice sur les Missions protestantes en Asie, &c. &c.

Nous avons eu sous les yeux un assez grand nombre de publications anglaises, concernant les missions protestantes de diverses sectes, sous les titres suivans :

I. *Proceedings of the church Missionary Society, &c.* ou Travaux de la société des missionnaires de l'église anglicane en Afrique et dans l'Orient, 24.e année, 1824.

II. *Transactions of the Missionary Society*, ou Transactions de la société des missionnaires, ou *Quarterly chronicle*. Janvier 1825. (*Asiat. Journal*, février 1825).

III. *An Abstract of the annual Reports*, ou Extrait des rapports annuels et de la correspondance de la société instituée pour propager les lumières du christianisme, depuis le commencement de ses relations avec les missions des Indes orientales, en 1703, jusqu'à ce jour, avec les instructions données aux missionnaires à différentes époques, lors de leur départ pour leurs

(1) C'est-à-dire, sous le règne de la dynastie actuelle des Djogouns.

missions respectives; le tout publié par ordre du bureau de ladite société. 1825.

IV. *The missionary Register*, ou Registre des missions. 1813—1824.

V. *Correspondence relative to the prospects of christianity and the means of promoting its reception in India*, ou Correspondance relative à la perspective du christianisme et aux moyens d'en avancer la réception dans l'Inde; par le révérend M[r]. W. Adam. Calcutta, 1824.

VI. *Quarterly Review*, juin 1825.

Il n'y a guère qu'une trentaine d'années que l'esprit de prosélytisme s'est introduit parmi les différentes sectes protestantes. Avant ce temps, elles étaient en général disposées à blâmer plutôt qu'à louer l'esprit d'entreprise que l'église catholique faisait paraître à ce sujet; et le zèle que montraient ses missionnaires pour étendre le royaume des cieux et la connaissance du vrai Dieu parmi les peuples plongés dans les ténèbres épaisses de l'idolâtrie, était représenté par la plupart d'entre eux comme une tentative téméraire et fanatique que rien ne pouvait justifier. Tout-à-coup ce zèle apostolique, qu'ils avaient si hautement et si long-temps blâmé dans les autres, s'est manifesté parmi eux avec une ardeur dont on trouve à peine des exemples chez aucun peuple. L'enthousiasme que montrèrent les nations européennes, lorsque, fanatisées par Pierre l'Hermite, elles se croisèrent au cri de ralliement *Dieu le veut*, pour aller faire la conquête du tombeau du Sauveur du monde, au risque presque inévitable de

tomber victimes d'un climat pestilentiel, ne surpassait certainement pas, s'il égalait celui des missionnaires protestans, se ralliant au cri de *la Bible le veut*, et se croisant pour aller, dans toutes les parties du monde idolâtre, attaquer Satan corps à corps, au cœur même de son empire et dans ses plus forts retranchemens. Ces ouvriers évangéliques ne sont venus à la vérité travailler à la vigne du père de famille qu'à la onzième heure; mais, par leur diligence et leur ardeur au travail, ils ont bientôt laissé loin derrière eux ceux qui étaient venus à la pointe du jour. Il n'est pas à notre connaissance que, dans aucun temps, les missionnaires catholiques qui, depuis près de quatre cents ans, parcourent avec plus ou moins de succès la carrière du prosélytisme dans l'ancien et le nouveau monde, aient montré l'ardeur et l'enthousiasme que font paraître, dès leur début, les missionnaires protestans.

C'est en Angleterre que cet esprit prosélytique a pris naissance, il y a environ trente ans; et il s'y est tellement accru et fortifié, qu'il paraît avoir dégénéré en pur fanatisme. L'infatuation y est telle, comme il est aisé de le voir par les écrits que nous avons eus sous les yeux et un grand nombre d'autres documens qui nous ont été communiqués, qu'il serait dangereux de contredire l'opinion entretenue sur ce sujet par un très-nombreux et très-puissant parti. Le moindre danger que pourrait encourir celui qui oserait le faire, serait de s'exposer au reproche d'impiété et d'athéisme.

Les protestans anglais ne se furent pas plutôt formés en corps de missions, qu'ils firent un appel pres-

sant aux protestans du continent de l'Europe et des États-unis d'Amérique, pour les joindre dans la nouvelle croisade. Le cri de ralliement fut entendu; on y obéit, et, dans tous les pays protestans, un grand nombre d'hommes apostoliques se présentèrent pour s'enrôler sous la bannière sacrée, et aller combattre de concert l'ennemi commun. En même temps, des associations nombreuses en Allemagne, Prusse, Danemark, Suède, Suisse, Hollande &c. se formèrent à l'instar de celles déjà formées en Angleterre, afin de fournir par des contributions volontaires à l'entretien de cette armée sacrée, qui allait traverser les mers pour porter les nouvelles du salut à des peuples esclaves du démon.

Nous ne connaissons pas au juste le nombre des personnes enrôlées dans cette milice sacrée; mais, d'après ce que nous avons vu dans les ouvrages mentionnés au commencement de cet article, nous pouvons en juger par approximation. Le *Quarterly Review*, p. 5, compte dix sectes protestantes engagées plus activement que les autres dans la nouvelle carrière du prosélytisme, savoir, les luthériens, les calvinistes, les méthodistes, les presbytériens, les indépendans, les baptistes, les unitaires, les moraves, les anabaptistes et les anglicans. Nous pourrions encore citer plusieurs autres sectaires qui suivent la même carrière, quoique avec moins d'éclat que les premiers. D'un autre côté, l'auteur cité ne nous présente, p. 20, que le nombre de ceux appartenant à l'église anglicane, qui se monte à quatre cent dix-neuf ouvriers, constamment

occupés à supporter *le poids de la chaleur et du jour* dans la nouvelle vigne qu'ils sont allés défricher. Dans un rapport publié par les méthodistes, en 1824, dans l'*Evangelical magazine*, que nous avons vu aussi, ils portaient le nombre des missionnaires de leur secte employés à la conversion des peuples idolâtres dans les deux mondes, à six cent vingt-trois : ce qui fait, pour ces deux sectes seulement, un total de mille quarante-deux. Nous n'avons pas vu de liste authentique des missionnaires appartenant aux huit autres sectes; nous savons que le nombre en est considérable, surtout parmi les baptistes, les indépendans et les luthériens, et qu'aucune d'elles ne cède le pas à l'autre en enthousiasme et en esprit d'entreprise. Nous croyons donc faire un calcul très-modéré et fort au dessous de la réalité, en portant le nombre à quatre cents pour chacune; ce qui ferait 3200, plus 1042; — total 4242. Ceci est indépendant des missionnaires envoyés en très-grand nombre par les différentes sectes protestantes des États-unis d'Amérique, où l'esprit de prosélytisme est au moins aussi répandu et aussi actif qu'en Europe, et d'où l'on envoie des missionnaires dans les quatre parties du monde. Des personnes bien informées sur ce sujet nous ont assuré que le nombre en était beaucoup au dessus de mille; mais en le réduisant même à ce nombre, nous aurons un grand total de 5242 soldats enrôlés dans la milice sacrée.....

Église catholique romaine! viens maintenant nous vanter tes travaux apostoliques, et dis-nous si, même dans les plus beaux temps de ta longue existence, tu

eux à opposer des phalanges si nombreuses et si bien disciplinées au grand ennemi du salut du genre humain !

Nous sommes obligés, en effet, de convenir que les missionnaires protestans de nouvelle date laissent bien loin derrière eux, par leur nombre et l'ardeur de leur zèle, les missionnaires catholiques. Nous ne connaissons pas au juste le nombre de ces derniers; mais nous tenons de source certaine que le nombre des missionnaires français répandus dans les deux mondes n'excède pas quatre-vingts; et nous savons de la même source que ceux qui sont envoyés d'Italie, d'Espagne et de Portugal, ne va pas au-delà de ce nombre pour chaque royaume; en sorte que le nombre collectif des missionnaires catholiques, dans l'ancien et le nouveau monde, est au-dessous de quatre cents: ce qui ne forme pas la douzième partie des missionnaires protestans.

D'un autre côté, tandis que nous voyons l'Europe retentir du bruit des prétendus succès de ces derniers; nos modestes missionnaires catholiques, soit ignorance, soit amour de la vérité, et parce que n'ayant rien de bien édifiant à dire au public, ils ne veulent pas remplir leurs rapports de faits apocryphes ou inexacts; soit plutôt, comme nous sommes portés à le croire, qu'ils pensent que l'œuvre de Dieu doit se faire en silence et sans ostentation, dans la persuasion que, comme le dit l'apôtre S. Paul, dans la carrière du salut des âmes, *ce n'est pas celui qui plante ou celui qui arrose qui est quelque chose, mais bien celui qui donne l'accrois-*

sement (Dieu), font à peine parler d'eux, et dans le temps qu'il s'imprime annuellement à Londres entre quarante et cinquante gros volumes *in-8.°*, remplis des rapports pompeux des 5232 missionnaires protestans répandus sur tout le globe, nos obscurs missionnaires catholiques nous fournissent à peine des matériaux suffisans pour publier, trois ou quatre fois par an, une petite brochure de 80 pages, pour l'édification de ceux qui coopèrent à leur entretien, et qui s'imprime à Lyon, sous le titre d'*Annales de l'Association de la propagation de la foi.*

On demandera peut-être où se trouvent les fonds nécessaires pour pourvoir à l'entretien de cette armée de missionnaires, répandue sur toutes les parties du globe. Le *Quarterly Review*, cité à la tête de notre article, répondra à cette question : « Si le *penny* (deux » sous) par semaine (y est-il dit p. 27) était régu» lièrement payé, cette souscription seule produirait » 450,000 livres sterling (9,500,000 francs); mais les » recettes, telles qu'elles sont, suffisent à des dépenses » qui s'élèvent beaucoup au-dessus de 1,000 livres » sterling (25,000 francs) par jour. » Il faut observer que ceci n'est que le montant des souscriptions levées en Angleterre. Si l'on ajoute à ces sommes, déjà très considérables, les contributions fournies pour le même objet sur le continent de l'Europe, non-seulement dans les pays protestans, mais encore dans les états mixtes, en France, en Autriche, en Bavière, &c., ainsi que dans les États-unis d'Amérique, nous ne croyons pas être taxés d'exagération, en portant le montant collec-

tif des souscriptions dans tous ces différens états, à une somme égale à celle perçue en Angleterre, ce qui ferait un total d'environ 20 millions. Des souscriptions considérables sont aussi levées au Canada, dans les îles d'Amérique, dans l'Inde, en Afrique, à Ceylan, &c.; en sorte que nous pensons que notre évaluation sera encore beaucoup au-dessous de la réalité, en la portant à un total de 22 millions, servant à l'entretien de cette armée de la foi protestante, composée de 5232 combattans.

Que la situation de ce faible détachement de trois à quatre cents missionnaires catholiques est différente! Nous avons vu le compte rendu par le comité central de l'Association de la propagation de la foi, séant à Lyon, et nous avons observé que, depuis cinq à six ans que cette association existe, l'année où les souscriptions d'un sou par semaine avaient été le plus abondantes; elles n'avaient pas dépassé la somme de 180,000 francs; ce qui avait à peine suffi à procurer à chaque missionnaire français employé dans les missions de l'Asie, un viatique de 500 francs par an, et de 1,000 francs pour chaque évêque vicaire apostolique.

Les missionnaires protestans sont beaucoup mieux rétribués. Nous ne savons pas si leur salaire est partout uniforme; mais nous sommes positivement informés que ceux de l'église anglicane, ainsi que les missionnaires baptistes et les luthériens, reçoivent un salaire de 240 livres sterling (6,000 francs) par an, avec une augmentation de 40 livres sterl. (1,000 francs) pour ceux d'entre eux qui sont mariés, et 20 livres sterling

(500 francs) pour chacun de leurs enfans en bas âge; en sorte que, comme l'on voit, leurs revenus dépendent en partie de la fécondité de leurs femmes.

Ces associations de missionnaires des différentes sectes protestantes ont un si grand nombre de voies et de moyens pour lever de l'argent, que nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur en indiquer quelques-uns. Il nous suffira pour cela de copier les lignes suivantes de l'ouvrage déjà cité (*Quarterly Review*, page 28).

« Aucun ministre d'état, y est-il dit (avec vérité » selon nous), quelque expert qu'il soit dans l'art de » lever de l'argent, ne saurait mettre en action tant » de voies et de moyens qu'en a inventés l'ingénuité » des missionnaires directeurs, ou qu'en ont suggéré » ceux qui prennent un vif intérêt à cette cause. C'est » une chose curieuse de voir dans les différens rap» ports, les divers expédiens inventés pour grossir le » montant de la recette de chaque année. Les troncs » placés au profit des missionnaires, dans les manu» factures, les boutiques et les maisons particulières, » à l'instar des troncs, pour les pauvres, placés dans » nos églises, ne sont pas d'un petit produit. Les » écoles et les associations de jeunes gens produisent » encore plus. Les associations des dames fournissent » beaucoup. On en voit qui vendent, au profit des » missions, des pelotes à épingles (*pin-cushions*), » et d'autres ouvrages de toute espèce à l'usage des » dames. Nous observons dans un des Magasins évan» géliques (*Evangelical magazine*) les *item* suivans

» au profit des missions : par la vente d'allumettes » (*matches*), une livre sterling trois shillings; pour » avoir prêté des traités de religion (*religious tracts*), » deux livres sterling neuf deniers; école des dimanches » pour les garçons, 7 shillings six deniers; produit de la » vente de souricières (*mouse-traps*), une livre ster- » ling 4 shillings 6 deniers.

» Un petit marchand dans les rues met de côté, » pour la même fin, le sou impair qui peut se » trouver dans sa vente de chaque jour, et il recom- » mande aux personnes qui suivent le même genre » de vie que lui d'imiter son exemple. Un autre qui » a encore moins de ressources que lui, fait le même » sacrifice des liards impairs qu'il trouve chaque soir » dans sa vente du jour. La femme d'un soldat in- » valide à l'hopital de Greenwich apporta à une » des dernières assemblées des missionnaires métho- » distes un sac contenant dix-neuf cent vingt sous. » Une personne donne tous les ans le produit d'un » *cerisier*. Un épicier, du nom de James Crabb, » informe les missionnaires de toute espèce qu'il don- » nera gratis à chacun d'eux, à leur départ d'An- » gleterre, un pot de marinades (*a case of pickles*) » pour leur voyage. Quelquefois, des filles des écoles » du dimanche apporteront une partie de leurs » épargnes de la semaine. D'autres fois, les ouvriers » d'une manufacture réunis fourniront des contri- » butions abondantes, et fréquemment des domes- » tiques leveront des sommes qui prouveront le noble » esprit qui les anime. Une somme de 100 et une

» autre de 150 livres sterling ont été offertes par
» des personnes qui ont eu une augmentation inat-
» tendue de fortune. Une autre a présenté 10 livres
» sterling, en actions de grâces pour la guérison
» d'un enfant malade. Une dame a offert 30 livres
» sterling, produit de la vente de ses joyaux. Une
» fille aveugle qui vit en faisant des paniers, a donné
» 30 shillings, ayant calculé qu'il lui en aurait coûté
» cette somme en chandelles durant l'hiver, si elle
» avoit eu l'usage de la vue. Quelle splendeur (s'écrie
» l'auteur) a dû briller dans l'ame de cette pauvre
» fille aveugle, toutes les fois qu'elle s'est rappelé
» le souvenir de cet acte méritoire! »

Si nous jetons maintenant les yeux sur les succès de cette armée de la foi protestante, composée de cinq mille deux cent trente-deux combattans, et soutenue par un revenu annuel de plus de vingt-deux millions, nos espérances, quelque modérées qu'elles puissent être, se trouveront grandement déçues. Le résultat de leurs efforts réunis paraît se réduire à la formation d'un grand nombre d'écoles, dans l'Inde sur-tout, qui est une partie du champ du père de famille au défrichement de laquelle ces nouveaux ouvriers évangéliques se sont principalement appliqués, et à la distribution de plusieurs millions de bibles que personne ne lit. Nous ne voyons pas que ces écoles et ces bibles contribuent beaucoup à accroître le troupeau de J. C.; car nous savons à quoi nous en tenir sur ces prétendues conversions opérées sur les bords du *Gange* et du *Cavery*.

Les motifs qui ont porté dans ces pays-là le rebut de quelques castes à se faire protestans, est si bien et si généralement connu dans l'Indostan, que ces soi-disant chrétiens ne sont désignés par les habitans de toute dénomination que sous l'appellation très-ignominieuse de *chrétiens de riz*, pour donner à entendre que le plus sordide intérêt a été leur seul guide, et qu'ils ne se sont faits chrétiens que pour avoir du riz à manger, et participer aux largesses abondantes des missionnaires, ou pour parvenir aux postes auxquels ces derniers leur ouvrent le chemin.

Par rapport aux bibles que ces messieurs se vantent (en 1825) d'avoir déjà traduites en cent cinquante-quatre langues, et d'avoir fait circuler par millions dans toutes les parties du monde, quels fruits ont-elles produits? La manufacture la plus abondante de ces bibles est, sans contredit, celle établie à Sérampore dans le Bengale, où les missionnaires baptistes sous la direction desquels elle est placée, nous disent sérieusement avoir déjà traduit ce livre sacré en vingt-six langues asiatiques. Nous avons eu occasion de voir différens rapports faits au sujet de ces traductions, par des personnes qui avaient été sur les lieux, qui connaissaient quelques-unes des langues dans lesquelles elles avaient été traduites, et qui, après en avoir fait un examen critique, ont trouvé ces traductions dans des langues dont la tournure et les expressions ne peuvent, dans aucun cas, se prêter à une version littérale des langues européennes, ils ont, dis-je, trouvé ces traductions si

barbares et si inintelligibles, qu'ils n'ont pas hésité à déclarer que ces versions absurdes n'étaient faites que pour augmenter l'éloignement et l'aversion des peuples idolâtres envers le christianisme, lorsqu'ils verraient cette religion sainte offerte à leurs regards sous une forme si ignoble et si hideuse.........

Pour donner une idée des travaux des missionnaires protestans dans l'Inde, nous nous contenterons de faire un court extrait du cinquième ouvrage cité à la tête de cet article (*Correspondence relative to the prospects &c.* pp. 128 et 138). Ce qu'on va lire est le témoignage du célèbre brahme *Rammohun-Roy*, dont les écrits sont connus de tous les orientalistes d'Europe. Ce savant brahme reçut une lettre d'un M. H. Ware, datée de Cambridge, 24 avril 1823, dans laquelle un grand nombre de questions lui sont adressées au sujet de la conversion des Indous.

Rammohun-Roy, dans une lettre datée de Calcutta, 2 février 1824, répond à celle de son correspondant avec la plus grande candeur, et avec un esprit tout-à-fait indépendant; il examine chacune en particulier, les vingt questions proposées par M. H. Ware. Voici la première de ces questions :

« Quel est le succès réel des grands efforts que » l'on fait pour la conversion des naturels de l'Inde » au christianisme ; et quel est le nombre et le caractère des prosélytes ? »

Rammohun-Roy. « Répondre à ces questions » est un sujet très-délicat, attendu que les mission-

» naires baptistes de Sérampore sont déterminés à
» donner le démenti le plus formel à toute personne
» qui osera exprimer le moindre doute sur le succès de
» leurs travaux ; et ils ont, à plusieurs reprises, donné
» à entendre au public que leurs prosélytes étaient non-
» seulement nombreux, mais encore d'une conduite
» respectable ; tandis que les jeunes missionnaires
» baptistes, à Calcutta, quoiqu'ils ne soient pas infé-
» rieurs en talens et en connaissances à aucune autre
» espèce de missionnaires dans l'Inde, ni dans leur
» zèle et leurs efforts pour avancer la cause du chris-
» tianisme, ont assez de sincérité pour avouer ouver-
» tement que le nombre de leurs prosélytes, après
» un travail pénible de six ans, n'excède pas QUATRE.
» Les missionnaires de la secte des indépendans, pa-
» reillement dans cette ville, dont les ressources sont
» beaucoup plus grandes que celles des baptistes,
» reconnaissent avec candeur que leurs efforts, en
» qualité de missionnaires, durant sept ans, n'ont
» produit qu'UN seul prosélyte.

Question XIX. « Les traductions qu'on a faites
» de la Bible sont-elles fidèles, exemptes de tout
» esprit de secte, quant à l'explication de la doc-
» trine chrétienne ?

Rammohun-Roy. « Je dois répondre à cette ques-
» tion par la négative. L'expression des idées, des
» idiomes de l'occident, dans ceux de l'orient, et *vice
» versâ*, est extrêmement difficile. Un Européen
» éprouvera une beaucoup plus grande difficulté à
» communiquer ses idées dans une langue asiatique,

» qu'à exprimer des idées asiatiques dans des idiomes » européens; tout comme un natif d'Asie éprouve » de beaucoup plus grands embarras à exprimer des » idées asiatiques dans les idiomes européens, qu'à » traduire des idées européennes dans une langue » asiatique.

» Il y a environ quatre ans que le révérend M. Adam » et un autre missionnaire baptiste, le révérend » M. Yates, l'un et l'autre jouissant d'une grande ré» putation de savoir classique et oriental, s'engagèrent » de concert avec moi à traduire le Nouveau Tes» tament en bengali. Nous nous réunissions deux » fois la semaine pour cela, et nous avions, pour » nous guider, toutes les traductions de la Bible par » les différens auteurs que nous pûmes nous procurer. » Malgré tous nos efforts, nous fûmes obligés de » renoncer à la traduction exacte de plusieurs pas» sages, et, pour ce qui me regarde, j'étais trop mé» content même de la traduction que nous avions » adoptée sur un grand nombre d'autres passages, » quoique j'eusse essayé plusieurs fois, lorsque j'étais » seul chez moi, de faire choix d'expressions plus » adaptées au sens du texte, et que je me fusse » adressé à quelques-uns des plus instruits parmi » les natifs mes amis pour m'aider. Je demande la » permission de vous assurer que, quoique natif du » pays, et traduisant dans ma langue maternelle, je » ne me souviens pas de m'être jamais de ma vie » trouvé engagé dans une tâche aussi difficile que » la traduction du Nouveau Testament en bengali. »

Les missionnaires protestans nous assurent cependant, et c'est trop vrai, qu'ils ont fait circuler dans presque toute l'Asie leurs soi-disant traductions de la Bible; mais ils ne nous disent pas l'usage qu'en ont fait ceux qui les ont reçues. Comme ces bibles étaient distribuées gratis, tout le monde les recevait en effet; mais les missionnaires ne nous disent pas ce que nous savons par d'autres sources plus désintéressées, que, presque aussitôt après les avoir reçues, on les allait vendre aux épiciers et aux droguistes du pays, qui les achetaient au poids, comme du vieux papier, pour envelopper leurs drogues.

Nous avons eu sous les yeux un rapport écrit de Macao en Chine, par une personne respectable, où il était dit que le missionnaire Mor.... à Canton, ayant essayé d'introduire dans l'intérieur de la Chine quelques caisses de bibles traduites par lui-même en chinois, elles avaient été arrêtées aux douanes, sur les frontières, saisies, vendues à l'encan, et achetées en gros comme vieux papiers, par des cordonniers du pays, pour en faire des pantoufles chinoises.....

Dans un des Magasins évangéliques (*Evangelical magazine*) que nous eûmes l'occasion de voir il y a quelque temps, nous remarquâmes qu'un grand nombre de bibles ayant été envoyées à quelques peuplades de Tartares, aux environs du Caucase, ces barbares ne pouvant rien entendre à ces livres, quoique censés traduits dans leur langue, finirent par s'en servir pour bourrer leurs fusils.

Les ouvrages énumérés au titre de cet article,

parlent en divers endroits de l'état de dégradation et d'avilissement, ainsi que des causes, selon eux, de la décadence de ce qu'ils appellent les *missions baptistes*, jadis si florissantes. Comme il n'entre pas dans l'esprit de ce journal d'entreprendre des disputes de controverse religieuse, nous renvoyons la discussion de ce sujet aux parties intéressées.

Nous finirons cet article, déjà trop long, quoique nous ayons à peine effleuré le sujet, en citant un passage et en adoptant les sentimens de l'un des ouvrages qui nous ont suggéré ces réflexions.

« Nous sommes décidément d'avis (disent les au-» teurs) que, dans l'état actuel des Indous, les diffi-» cultés qui s'opposent aux progrès du christianisme » sont insurmontables. . . . Si la superstition et l'ido-» lâtrie sont si profondément enracinées dans leurs » esprits, que même la pseudo-religion de Mahomet, » quelque attrayante et quelque séduisante qu'elle » soit pour des tempéramens asiatiques, ait été inca-» pable de leur faire lâcher prise, et si, envers ce » peuple seul, les conquérans musulmans furent » forcés de céder et d'abandonner leur règle générale » de ne laisser à leurs sujets d'autre alternative que » celle de leur religion ou de leurs sabres, y a-t-il » la moindre raison d'espérer que les douces et simples » vérités du christianisme les feront renoncer à leurs » erreurs, jusqu'à ce qu'elles soient sapées dans leurs » fondemens par le temps et l'éducation (1)? »

(1) *Asiatic Journal*, février 1825, p. 158.

Notice sur la Bible géorgienne imprimée à Moscou en 1742. Addition au Mémoire intitulé État actuel de la littérature géorgienne, par M. BROSSET.

VOICI quelques détails sur l'édition de la Bible géorgienne.

« Apprenez (c'est l'éditeur qui s'exprime ainsi dans » sa *post-face*), chers lecteurs de ce livre qui porte » l'ame à s'envoler au ciel, et fournit au corps lui-même » l'aliment de la vie présente, que ce sont nos interprètes du temps passé qui ont compilé et traduit » l'ancien et le nouveau Testament. » (Il est étonnant que *S. Ewthymi* ne soit pas nommément désigné.) « Le » laps du temps, et les bouleversemens de notre pays, » en troublèrent bientôt l'économie. La Genèse et les » livres suivans jusqu'aux Rois restèrent unis; mais » les autres étaient isolés ouvrage par ouvrage. Sirach » même (le livre de l'Ecclésiastique), et les Machabées, se perdirent. Quant au Nouveau Testament, » il ne formait pas non plus un seul corps avec le » reste; mais lorsque, par attachement à la foi de » N. S. J.-C., *Artchil*, roi de *Cakhhéti*, et ensuite » d'*Imérithi*, fils de *Wakhhtang* (IVe, ou *Chahnawaz* 1.er), abandonnant son pays et sa couronne, » se réfugia en Russie, dans la ville royale de Meskow, » sous le règne du tout-puissant autocrate Pétré le » Grand, fils d'Alexis, il en fut accueilli avec d'in-

» croyables honneurs et d'innombrables présens, au-
» delà même de tout ce qu'on peut imaginer : il y
» vécut long-temps dans un parfait repos. Suivant
» alors l'inspiration de sa profonde sagesse, ...
» il conçut le projet de réunir cet ouvrage, et de-
» manda les livres de la Bible (l'ouvrage par excellence)
» à *Wakhhtang* (V.^e), son neveu, fils de *Léwan*,
» alors administrateur du *Karthli*, en place de
» son oncle *Giorgi*. Celui-ci lui envoya tout ce qu'il
» put trouver; lui-même en possédait quelques livres
» épars. Il se mit ensuite à les collationner et les
» corriger d'après la Bible russe; et comme on devait
» l'attendre de sa profonde sagesse, il les collationna
» et les rédigea chapitre par chapitre, sans distinction
» de versets, et traduisit lui-même les Machabées
» ainsi que Sirach : du moins je pense que l'on sera
» de mon avis en ce qui regarde ce dernier. Il en-
» treprit de grands travaux, et supporta d'incroyables
» difficultés. . . . .

» Mais, dans ces derniers temps, au milieu des
» querelles des rois, et des agitations politiques,
» *Wakhhtang* (V.^e), ci-dessus nommé, maintenant
» roi de *Karthli*, suivant les traces de son oncle, sur
» l'invitation de ce grand roi et monarque autocrate,
» Pétre le Grand, fils d'Alexis, se réfugia en Russie,
» dans la ville de Moskow. Et bientôt *Bakar*, fils
» aîné du roi *Wakhhtang*, et en même temps héritier
» du roi *Artchil*, ne voulant point que les travaux
» de ce dernier fussent perdus, résolut l'impression
» de cet ouvrage, fruit des efforts du roi. Ce livre,

» en effet, ne formant qu'un tout compacte, où
» il n'y avait que des chapitres sans versets, cette
» division devenait nécessaire. Ce fut moi, *War-*
» *khhouchti*, son frère, qui fus chargé par lui de ce
» travail.

» . . . . Mais ayant remarqué
» quantité d'altérations, que des versets entiers, des
» parties de phrases, des mots, une foule de lettres
» manquaient, qu'enfin il y avait un grand nombre
» d'imperfections, je me demandai s'il fallait ou non
» que les choses en restassent là. Or, après ce qu'il
» a réellement souffert, ces imperfections ne retombent
» point sur le roi *Artchil*, puisque, comme nous
» l'avons dit plus haut, ce sont les révolutions poli-
» tiques et les copistes qui ont causé tout le mal,
» ainsi que ce livre en fournira la preuve. Les va-
» riantes d'ailleurs viennent de ce que le russe fut
» traduit sans égard au grec, et par des gens, à ce
» qu'il paraît en conférant ce livre avec le russe, qui
» n'avaient pas reçu le don d'en haut. . . . .

» D'après les ordres du puissant roi et autocrate
» Pétré le Grand, fils d'Alexis, plusieurs savans lin-
» guistes et théologiens voyant que la Bible russe ne
» ressemblait pas aux autres, entreprirent de la colla-
» tionner; ce qu'ils firent sur les Bibles grecque, hé-
» braïque, chaldaïque, latine et bulgare. Le roi *Ar-*
» *tchil* d'ailleurs n'avait pas séparé la Bible en versets,
» parce que le russe n'en avait point; c'est en cela que
» son ouvrage était imparfait. Aussitôt donc que j'eus
» exposé le fait, le roi *Bakar*, l'ordre ecclésiastique

» tout entier; les évêques, les archimandrites, les
» abbés, les prêtres *karthwéliens* qui se trouvaient
» alors à Moskow, jugèrent qu'il convenait d'en agir
» de la sorte. Dès-lors je ne fis plus résistance, car
» la soumission est la première des vertus » (l'éditeur
était séculier, et avait d'abord refusé d'entreprendre
ce travail), « et, avec le secours du directeur de l'im-
» primerie de la ville impériale de Moscow, André
» Ioanowitch, homme très-recommandable, je mis
» la main à l'ouvrage. Ainsi furent terminés le Pen-
» tateuque, Josué, les Juges, les quatre livres des
» Rois, les Paralipomènes, les trois livres d'Esdras,
» Néhémie, Tobie, Judith, Esther, Job, les Proverbes,
» l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, la Sagesse,
» Jésus fils de Sirach et les trois livres des Machabées,
» fruit d'une année de travaux assidus. Les Psaumes,
» les Prophètes et le Nouveau Testament, grâce au
» roi *Wakhhtang* susnommé, avaient vu le jour dans
» ladite imprimerie de Tiflis. » (Il n'est parlé de cette
imprimerie de Tiflis fondée par le roi *Wakhhtang* V.e,
que dans la préface du roi *Bakar*, en tête de la Bible.
Il y est également parlé de l'édition des Prophètes à
Tiflis : du reste, elle ne contient aucun fait nouveau.)
« Quant à nous, nous avons fait en sorte de remplir
» les lacunes d'après la collation faite sur le russe,
» chapitre par chapitre, verset par verset, laissant,
» quoique altérés, les mots qui étaient plus dans l'a-
» nalogie de la langue du *Karthwel*, aussi bien que
» les noms de bêtes, de poissons, de végétaux, dont
» nous ignorions les désignations spéciales. Tout le

» reste, nous l'avons revu et rendu aussi parfait
» qu'il nous fut possible, y employant tous nos soins
» avant de le livrer à l'impression dans le faubourg
» de *Swensantsica* (ou *Seswentsica*, faubourg de
» Moskow), entre les mains de l'abbé *Kristéphoré*,
» fils de *Gouramé*, prêtre régulier (correcteur), du
» conseiller *Melkisédek*, fils de *Cawcassi*, chargé de
» surveiller le travail de la presse jusqu'à son entière
» exécution, actuellement terminée. . . . 7 septembre
» 1742 de J.-C., 7250 du monde, 430 de l'ère
» géorgienne. »

L'archimandrite Eugénius, dans sa notice, mentionne une autre édition de la Bible géorgienne, faite à Tiflis en 1770, sous Héraclius; nous n'en avons pas connaissance.

Comme il ne faut rien négliger de ce qui peut expliquer les croyances et les usages des peuples que les travaux des littérateurs n'ont pas fait connaître, nous remarquerons qu'après la préface de la Bible, les éditeurs ont placé, en guise de cu-de-lampe, une vignette assez grossièrement travaillée. Le fond est rempli par une robe à manches; au dessous, sont d'un côté le globe surmonté de la croix grecque, et de l'autre la balance, emblème du pouvoir et de la justice des rois géorgiens; deux lions debout au dessus de ces insignes semblent les défendre; plus haut, sont placés en sautoir un sabre nu et un sceptre, où, chose remarquable, on aperçoit une fleur de lis telle absolument que la porte le sceptre de nos rois; au dessus du sabre est un instrument

à cordons flottans, qui ressemble assez à une fronde, et sur le sceptre une lyre à quatre cordes: ces deux objets, si je ne me trompe, seraient la fronde et la harpe de David, dont les rois de Géorgie se prétendent issus, comme on le voit dans la préface de la Bible, et dans l'introduction du code géorgien, où *Baker* prend le titre de fils de David et de Salomon, et *Wakhtang* V.[5] se déclare issu de Jessé. Quant à la balance, elle se trouve sur beaucoup de monnaies géorgiennes, ainsi que le globe. Sur quoi il nous sera permis d'observer qu'Adler, Tychsen et Castiglione paraissent avoir confondu avec cet emblème, une lettre majuscule initiale du nom de David, qui se rencontre, sans qu'on sache trop pourquoi, sur plusieurs médailles étrangères à des rois de ce nom, et notamment sur une publiée récemment par M. Frœhn en 1823, dans le tome IX des Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

Enfin, le cu-de-lampe est surmonté d'une couronne de pierreries, avec une croix grecque; et dans les deux coins supérieurs, sont placées, pour remplir l'espace sans doute, deux fleurs dont je laisse aux botanistes à distinguer l'espèce. Une inscription en caractères ecclésiastiques entoure la robe; voici l'interprétation que nous croyons devoir en donner, ajoutant toutefois que les deux derniers mots nous paraissent douteux: *Ceci est la robe sans couture de N. S. J. C.* On sait que dans notre église, certains ordres religieux consacrent un office particulier et une fête solennelle au vêtement sans couture de J. C. Il

seroit curieux de rechercher pourquoi cet objet figure dans la Bible géorgienne.

Pour achever ainsi ce qui la concerne, nous ajouterons que cette Bible est un grand *in-folio* à deux colonnes, formant un gros volume de 1084 pages, dont 16 pour les préfaces et les prologues, 1058 pour le corps de l'ouvrage, 10 pour l'errata. On ne peut rien voir de plus irrégulier que la pagination, qui se trouve dans le coin supérieur de chaque page, le plus près de la tranche; irrégularité telle, qu'il eût été impossible d'arranger les feuillets sans les réclames. Ces réclames sont de deux sortes: 1.° celle du texte, que porte chaque page, comme dans nos anciennes éditions; 2.° un numéro d'ordre en lettres numériques géorgiennes, tirées de l'alphabet ecclésiastique, et en chiffres européens. Cette seconde réclame se met sur deux feuillets consécutifs: (les deux suivans n'en ont point).

Après la préface royale, on trouve deux séries de sommaires dans le genre du *Prologus galeatus* de St Jérôme, en tête de la vulgate latine. On ne sait de quel auteur sont ceux-ci.

Ce seroit, du reste, afficher le pédantisme que de chercher à relever les fautes typographiques qui déparent, en assez grand nombre, cette belle édition. Quand on pense à la difficulté de la correction d'un si volumineux ouvrage, dans un caractère dont les formes tendent sans cesse à se confondre, et par des gens sans doute peu habitués à cette sorte de travail, on ne peut que s'étonner de la rareté relative des

inexactitudes ; d'ailleurs quarante colonnes ont été consacrées par la bonne foi des éditeurs au redressement d'une partie de ces griefs.

Quoique la Bible géorgienne ait été revue sur la version russe, il paraît que le travail des Septante a servi de base au traducteur géorgien, car l'on aperçoit par-tout qu'il a suivi pied à pied les nombres du texte grec. On peut s'en convaincre, par exemple, en comparant les deux ouvrages, *prov.* xxxi, 11-20.

Quant au Nouveau Testament, ou il existe une autre version que celle de S. Ewthymi, ou du moins il a dû y avoir une révision subséquente. Dans le seul évangile du 25 mars (Luc, I, 26-39), il y a quinze variantes plus ou moins considérables entre le texte imprimé et la liturgie manuscrite de la bibliothèque du Roi. Il y a également de grandes différences entre le texte *koudzouri* et celui en caractères vulgaires, publiés, l'un en 1816 à Moscow, l'autre en 1818 à Péterbourg, aux frais des sociétés bibliques.

Une dernière remarque que je ferai sur la Bible géorgienne, c'est que l'éditeur de Moscow n'emploie absolument aucun autre signe que ceux qui sont nécessaires à l'interponctuation dont j'ai parlé ailleurs, en y joignant la parenthèse et un signe particulier pour les citations. Au contraire, dans le Nouveau Testament en caractères vulgaires, on trouve de plus l'accent circonflexe (*bratou*), mis sur la voyelle *ou*, suivie d'un *a* ou d'un *he*. La chose va plus loin dans le Nouveau Testament *koudzouri* ; on y compte six accens toniques, tous arméniens, employés dans les

livres de cette nation, soit pour la lecture simple, soit principalement pour la notation musicale. Les éditeurs ont eu sans doute leurs raisons pour céla; mais je puis dire que, dans les manuscrits géorgiens de la bibliothèque du Roi, on ne rencontre qu'un seul de ces accens, l'aigu, et encore très-rarement employé.

J'aurai occasion de parler ailleurs des additions importantes qui sont le plus bel ornement de la Bible géorgienne, et de la division de l'écriture en leçons ecclésiastiques.

Réponse à la lettre de Tutundju-oglou, par M. de Hammer.

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL ASIATIQUE.

Monsieur,

Ayant eu l'insigne honneur d'avoir été nommé par la Société asiatique le premier de ses associés étrangers, je croirais manquer aux devoirs que cet honneur m'impose si je ne me défendais pas contre l'indigne attaque de M. Senkowski, lequel, oubliant toutes les convenances et les égards dus au jugement de la Société, la compromet, dans son associé, par le ton et l'objet de sa critique. En vous priant d'insérer ma défense dans le Journal asiatique, j'ai l'honneur d'être, avec les sentimens les plus distingués de considération et d'estime, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

De Hammer.

Lorsque je reçus, il y a quatre ans, un exemplaire du *Supplément de l'histoire générale des Huns, des Turcs et Mogols*, de M. Senkowski, avec les mots écrits de sa main, *hommage de l'auteur*; et lorsque je lui envoyai en échange ma traduction de *Motenebbi*, qui venait d'être publiée, comme *témoignage d'estime*, je ne pensais pas que cet échange de gages de considération littéraire dût, le moins du monde, entraver la liberté du jugement des donateurs sur leurs ouvrages réciproques; je devais bien moins encore m'attendre à ce que l'usage modéré et impartial que j'ai fait de cette liberté, en relevant dans les *Annales de littérature de Vienne* (*Jahrbücher der litteratur*, XXXIX band.), les défectuosités du manuscrit que M. Senkowski a donné pour la meilleure histoire des dynasties de la Boukharie, dût provoquer une diatribe aussi violente que celle que M. Senkowski vient de publier contre moi à Pétersbourg et à Paris, sous le titre : *Lettre de Tutundju-oglou Moustafa Aga, véritable philosophe turc.*

Je me garderai bien d'employer dans cette réponse le langage passionné et violent de la brochure dont il s'agit, et de répondre par des injures aux injures de M. Senkowski : pour que la défense ne soit pas indigne du *Journal asiatique*, il faut qu'elle tourne au profit des lettres orientales; et il ne sera pas dit qu'elle soit, pour me servir d'une expression de Polybe, seulement *une lutte et non pas une école* (1).

(1) Ἀγώνισμα μὲν, μάθημα δὲ οὐ γίγνεται.

Après avoir lu le *Supplément* de M. Senkowski, je communiquai mon jugement, en peu de mots, à mon ami M. le baron Silvestre de Sacy, en lui demandant s'il ne releverait pas les erreurs de la prétendue histoire de M. Senkowski, dans le Journal des savans; auquel cas, j'aurais pu me dispenser de cette peine dans les *Annales de littérature*. Il me répondit, en date du 8 septembre 1825, ce qui suit: « J'ai rendu compte, dans le Journal des savans, de » l'ouvrage de M. Senkowski, dont j'ai relevé *quelques* » erreurs; mais je n'avais aucun moyen de vérifier » l'exactitude de la suite chronologique des princes » nommés dans le manuscrit de Meyendorf. Je ne » crois pas que les historiens dont vous me parlez, » et où l'on trouve la suite des khans Uzbeks et leur » histoire détaillée, soient dans la bibliothèque du » Roi. Toutefois je n'oserais vous l'assurer, d'autant » moins qu'il y a beaucoup de manuscrits turcs non » catalogués, et que je sais trop peu le turc pour » m'être jamais occupé de prendre connaissance de » ces manuscrits. »

Si la modestie de M. de Sacy, ou ses autres occupations, lui avaient permis de relever les erreurs historiques du Supplément de M. Senkowski, je me serais épargné le travail de les signaler dans les Annales de la littérature, et, tout récemment encore, dans les notes et éclaircissemens du troisième volume de mon Histoire de l'empire ottoman; et si mon docte ami, M. Fræhn, éditeur de mes extraits *sur les Origines*

russes(1), avait bien voulu, avant d'imprimer les passages orientaux qui se trouvent dans ce livre, appeler mon attention sur quelques fausses leçons et sur les inadvertances de traduction qui s'y remarquent et qui servent de texte à la diatribe de M. Senkowski, elle eût été peut-être adressée à l'orientaliste qui s'est acquitté des mêmes devoirs de critique. J'aurais corrigé ainsi, avant l'impression de ces extraits, quelques erreurs que je suis le premier à reconnaître, et que j'aurais rétractées moi-même, comme j'en ai rétracté (en suivant en ceci l'exemple de M. de Sacy) d'autres, et nommément celle d'une fausse leçon d'un manuscrit de Mirkhond, appartenant à M. le comte Rzewuski, dans lequel le nom *Djordjania* est effectivement écrit *Germania*.

(1) M. Frähn, à Saint-Pétersbourg, a mis l'avertissement suivant, en français, à la tête de l'ouvrage de M. de Hammer, publié aux frais du comte Romanzoff :

« Je dois avertir le lecteur de ces extraits, qu'en m'acquittant » du soin de les publier, dont S. E. M. le chancelier de » l'empire a bien voulu me charger, j'ai cru de mon devoir » d'agir de la manière la plus scrupuleuse. C'est par cette raison » qu'à moins que ce ne fût une faute d'écriture ou une légère » omission évidente, je n'ai rien changé ni ajouté la moindre » chose aux manuscrits confiés à mes soins, et je les présente » tels qu'ils ont été fournis par M. de Hammer lui-même. Cependant, puisque sur quelques points mon opinion diffère un » peu de celle de mon savant et respectable ami de Vienne, » et que d'ailleurs plusieurs des notices données dans ces extraits » exigent et méritent des éclaircissemens et des développemens, » pour que ceux qui s'occupent de recherches relatives à l'histoire de l'Asie et à celle de la Russie, les puissent mieux mettre » à profit, j'annonce ici mon intention d'en traiter les plus importantes dans un mémoire particulier. »

Je n'ai jamais prétendu être infaillible; mais aussi ne crois-je à l'infaillibilité de personne en matière de philologie: je conviens donc franchement de quelques négligences de traduction qu'il y a dans les extraits *sur les Origines russes*; extraits qui, au reste, n'avaient pas été faits pour être publiés, mais uniquement pour complaire à feu M. de Romanzoff, qui m'avait prié de lui marquer dans ma correspondance tous les passages des auteurs où il serait question des Russes avant le neuvième siècle de l'ère chrétienne. Lorsque, quelques années avant sa mort, il me proposa de faire imprimer ces extraits à ses frais, je refusai, pour plus d'une raison, d'accéder à cette proposition; je me décidai cependant ensuite à lui laisser la faculté de les faire imprimer sous l'inspection de M. Frähn. Je le priai alors d'en accepter la dédicace; et l'on a négligé, après sa mort, de la placer, comme je le desirais, en tête de l'ouvrage imprimé.

M. Senkowski a pris ces extraits pour texte de la diatribe qu'il vient de publier sous le nom de *Tutundju*, c'est-à-dire, *vendeur de tabac* (ou plutôt *de fumée*), et il en a pris occasion, pour envelopper dans la même critique tous mes ouvrages, qu'il représente comme un tissu d'ignorance et de charlatanisme. Je ne m'abaisserai pas jusqu'à les défendre contre une autorité aussi infaillible que celle de M. Senkowski: cependant, tout en m'exécutant moi-même de bonne grâce sur les fautes de traduction qui me sont échappées dans ces extraits, je signalerai aussi les erreurs et sur-tout le peu de bonne foi de M. Senkowski,

qui, dénaturant les faits et les textes, substitue à ceux que j'ai publiés des textes de sa façon, et m'accuse ensuite d'infidélité, pour ne pas avoir traduit ce qui n'est point dans les manuscrits dont je me suis servi. Lorsque je promis de donner à M. de Romanzoff les passages relatifs à l'histoire russe que je rencontrerais dans les auteurs orientaux, je lui dis expressément que je les donnerais fidèlement, tels qu'ils sont dans les manuscrits consultés, sans y faire aucune correction, préférant conserver les termes orientaux qui ne me présenteraient pas un sens clair, plutôt que de les traduire d'une manière incertaine; j'entendis encore moins me rendre le garant des énoncés historiques des auteurs que je traduisais; et si j'y ai ajouté des remarques, c'était plutôt pour éveiller l'attention des littérateurs russes, que pour les donner comme des jugemens en dernier ressort et sans appel, comme M. Senkowski donne les siens. Malgré les grossières plaisanteries et le ridicule qu'il cherche à jeter sur quelques-unes des opinions que j'ai énoncées, j'y persiste; et c'est sur-tout pour constater que les injures de M. Senkowski ne sont des argumens ni en philologie ni en histoire. Je vais relever en peu de mots les fautes et les erreurs de ma traduction, puis les faussetés et les falsifications des textes arrangés par M. Senkowski: je reproduirai ensuite les opinions historiques que j'ai émises.

J'ai eu tort de traduire les mots *ikhtiar* et *mounfesikhan* comme s'ils étaient des noms propres. M. Senkowski s'efforce bien inutilement de faire croire que

je n'ai jamais connu le sens de ces deux mots, comme si je n'avais pas eu mille fois en ma vie l'occasion de traduire les mots *ikhtiar* et *infisah*. On sent tout ce qu'une telle supposition a d'absurde; d'ailleurs si j'avais ignoré le sens de ces mots, je les aurais cherchés dans le dictionnaire. Cet oubli détruit encore l'assertion de M. Senkowski, qui prétend que je ne traduis qu'à l'aide du dictionnaire, ce dont au reste je ne me défends aucunement. Ayant traduit aussi plus de mille fois les mots *yemin* et *yesar*, *boualar* et *chounlar*, et ayant par mégarde mis dans ma traduction le côté *droit* pour le côté *gauche*, et *ceux-ci* pour *ceux-là*; je laisse à M. Senkowski le soin de tirer de cette inadvertance une preuve de mon ignorance complète. J'avoue que j'aurais dû lire *benka* au lieu de *birke*; et que j'ai eu tort de prendre les mots *baki-el-djayi*, *baki-el-djayi* ou *bakil-djayi* (car c'est bien la même chose) pour le titre d'un ouvrage; quoiqu'il y ait des titres plus singuliers encore dans la bibliographie de Hadji khalfa. Il est vrai enfin que la leçon de *djebal* (montagnes) vaut mieux que celle de *djemal* (chameaux); mais dans le manuscrit dont je me suis servi, il y a effectivement *djemal* et non pas *djebal*.

Voilà pour les fautes d'inadvertance. Pour les autres qui ont été relevées par M. Senkowski, elles sont autant de fictions de sa création. Si la leçon *kârrân* vaut mieux que celle *kaziran*, qui signifie *lotor, dealbator*, selon Meninski, et que j'ai rendu par *foulon*, il n'est pas vrai que ce mot signifie une *blanchisseuse*, ce qui donnerait lieu de croire que ce sont les femmes

qui blanchissent en Perse, tandis que ce sont les hommes.

La leçon de *ghoumran* vaut peut-être mieux que celle d'*oumran*; mais puisqu'il y a *oumran* dans mon manuscrit, ai-je eu tort de le traduire par *culture*? et comment l'auteur de la diatribe peut-il compromettre son savoir ou sa bonne foi jusqu'au point d'avancer que jamais on n'a entendu dire qu'*oumran* signifie *culture*? Qu'il ouvre Ibn-Khaldoun, et il y trouvera le titre du premier livre *fi tabiat-il-oumran*, c'est-à-dire, *de la nature de la culture*; et celui de la première section, *fil-oumran-il-beschra*, c'est-à-dire, *de la culture humaine*. Qu'il ouvre le dictionnaire arabe-turc d'*Akhteri*, qui vient d'être imprimé à Constantinople, et il y trouvera la même signification. Il eût mieux fait de traduire comme moi à *coups de dictionnaire* (comme il s'exprime élégamment) que de proférer des assertions aussi dénuées de fondement. J'ai traduit le mot persan *kundus* كندس comme le nom d'une herbe; et effectivement, on trouve dans Meninski et dans le Ferhengi que c'est le *nom d'une herbe vénéneuse*. M. Senkowski, qui sait tout sans consulter les dictionnaires, prétend que *kundus* signifie *castor*, en le confondant avec *koundouz* قوندز; de quel côté sont ici l'ignorance et la présomption? Je me suis servi des termes *mountiné* (puant) et *mahfouré* (crevassée) sans les traduire, comme le font les géographes quand ils disent *Phrygia epictéta* et *combusta*; et jamais personne n'a osé les accuser pour cela de ne pas comprendre

le sens de ces deux mots. Les *Moharrika* [illegible] sont nommés comme dans le *Djihannouma*, p. 372, l. 10; ce sont peut-être les *Mitchérak*, comme le prétend M. Senkowski. Mais ne reconnaissant pas ceux-ci dans le mot de *moharrika* ou *mahrika*, ai-je eu tort de transcrire fidèlement le mot tel qu'il se trouve dans le texte turc? *Tadj-ol-moulouk-ol-adjem* n'en signifie pas moins la *couronne des rois persans*, quand même ce serait un prénom. Il en est de même du mot *haduik*, que j'ai littéralement transcrit, et que M. Senkowski change arbitrairement en *tchernig*; puis il me fait un crime de n'y avoir pas reconnu *Czernigow*. Il en est de même d'une douzaine d'autres mots, notés par M. Senkowski comme une douzaine de nations de mon invention: ces mots se trouvent tels qu'ils sont dans les manuscrits dont je me suis servi, et j'ai préféré les copier fidèlement, et suivre l'exemple des *Reiske*, des *Michaelis*, des *Deguignes* et d'autres orientalistes, plutôt que de les altérer ou de les traduire arbitrairement. Je vais encore m'arrêter sur une des prétendues fautes qui égaient M. Senkowski: il y consacre deux pages de notes qui seront trouvées d'un bien mauvais ton par bien d'autres que moi. Dans la gazette littéraire de Vienne, j'ai donné le nom de *Koutlouk-Fouladi* (c'est aussi un des noms imaginaires que M. Senkowski a placés sur le titre de sa brochure) à un ambassadeur uzbek, envoyé auprès du grand Soliman; M. Senkowski se répand à ce sujet en grossières invectives, qui prouvent plus de légèreté de sa part que d'ignorance de la mienne.

Il prétend que *Fouladi* est l'accusatif de *Foulad*, et que je ne connais pas même l'accusatif turc, et que le personnage dont il s'agit s'appelait *Koutlouk-Foulad*. Je suis fâché de ne pouvoir être de l'avis de M. Senkowski : cet ambassadeur uzbek ne s'appelait pas moins *Fouladi* et non *Foulad*, puisque dans l'*Inchâ* annexé au journal des campagnes du grand Souléïman, il est dit de sa lettre de créance: *Koutlouk Fouladi yedi ile gelen mektoub*, c'est-à-dire, *la lettre venue par les mains de* KOUTLOUK FOULADI. Il y a ici de quoi s'égayer, mais ce n'est pas sur mon compte. M. Senkowski ignore que *Fouladi* est un attributif formé du mot *foulad* (acier) par le *yai nisbet*, et que *Fouladi* veut dire *d'acier* ou *fait d'acier*. Ces deux noms propres existent en persan et en turc, comme il y a en Allemagne des personnes qui s'appellent *Stahl* (acier) et d'autres *Stæhlin* (d'acier); il y a des *Fouladi* ou *Pouladi* en Perse et en Turquie, tout comme il y a dans l'histoire allemande, *Ernest der Eiserne* (duc de Styrie), et dans l'histoire de Hongrie, *Michel de Fer*. Il y a plus, ces noms et les attributifs qui en sont formés s'écrivent indifféremment l'un pour l'autre dans les histoires turques et persanes. Ainsi, *Chems Ahmed Pacha*, le confident de Sélim II, et puis de Mourad III, se nomme indifféremment *Chems Ahmed Pacha* et *Chemsi Ahmed* ou simplement *Chemsi*, qui est son surnom de poëte. Ainsi, *Abdourrahman* et *Abdi* (1),

(1) L'histoire du *Nichandji Abdourrahman* se trouve citée tantôt

sont le même nom. Ce serait là un ample sujet d'observations pour M. Senkowski; que ce soit au reste *Foulad*, ou bien *Fouladi*, c'est toujours la même chose.

On ne doit pas s'étonner que ces noms historiques soient inconnus à M. Senkowski, puisqu'il a prétendu donner comme une histoire complète de la Boukharie une mauvaise rapsodie dont les généalogies, les dates et les détails sont également faux; mais on doit être surpris de ce qu'il ignore que *fouladi* est formé de *foulad*, comme de *senk* (pierre) on forme *senkîn*, pierreux ou *fait de pierre*; et que les syllabes *i* et *in* sont des attributifs, comme *owski* en polonais (*Senkin*, *Senkowski*). Si M. *Senkin*, je veux dire *Senkowski*, daignait consulter les dictionnaires de l'usage desquels il m'accuse, il aurait trouvé dans le *Ferheng-schououri*, au mot *Senkin*, le distique suivant, dont il auroit pu faire son profit, et son ouvrage y aurait gagné:

« L'aloès sera noir, dur et lourd comme pierre;
» mais l'ambre sera blanc, délicat et léger. »

سنگین وسیاه وسخت باید عود

شستا وسبک وسفید باید عنبر

Puisqu'il est question de distiques, je m'occuperai de celui que M. Senkowski a choisi dans les 5494

sous ce nom, tantôt sous celui d'*Abdi*. Le dernier pacha de Bude est nommé indifféremment *Abdi* et *Abdourrahman*, tout comme *Sinan* et *Jousouf* signifient également *Joseph*.

dont se compose le divan de Moténebbi, pour prouver que j'ai mal traduit les 5403 autres. *Khazar* signifie *avoir l'œil petit et rétréci*; c'est ainsi que le Kamous et Akhteri l'expliquent : les petits yeux étant une qualité caractéristique des peuples tatares, dont l'armée de *Kahsgudan* était composée, j'ai traduit à dessein : « *Aux hommes l'œil se rétrécissait comme celui des* » *Khazares*. » Je voulais ici, comme en plusieurs autres endroits de cette traduction, exprimer à-la-fois l'idée littérale du texte et l'explication du commentaire sans laquelle la première serait souvent inintelligible ; j'ai rendu compte de ce procédé dans la préface de ma traduction. Il est vrai que j'aurais dû agir de même pour le second vers, plutôt que de traduire littéralement *que l'un des yeux* (des regards) *devançait l'autre*, ce qui est effectivement l'action de loucher, puisque le Kamous définit le mot *khazar : Khodbin ve adouw gouz oudji ile bakmak*, خودبين وعدو كوز اوجيله بقمق, c'est-à-dire ; *regarder du coin de l'œil, d'un regard suffisant et hostile.*

M. Senkowski fait souvent usage d'un procédé qui ne peut réussir qu'auprès des personnes qui n'entendent rien aux textes orientaux ; c'est de paraître corriger mes traductions par une nouvelle interprétation, qui est en réalité moins juste et moins fidèle à la lettre du texte ; ainsi quand j'ai traduit les mots persans, *biroun ayend* بيرون آيند *ils sortent*, il traduit, *ils naviguent loin de leur pays*. Je demande où sont ces trois mots dans le texte. Lorsque je traduis les mots, *heidjâni ab buwed* هيجان آب بود *l'eau bouil-*

bonne, il corrige, *c'est le présage d'une tempête:* mais il n'y a dans le texte ni présage ni tempête. Lorsque je traduis la phrase, *gueschtiha baz benidend* كشتيها باز بنددند *ils attachent leurs vaisseaux* (ce qui se rapporte au port ou à la rade), il corrige, *ramènent leurs bateaux au port. Tchoun nabedid sohewend derya sakin schewed* چون نابديد شوند دريا ساكن شود, j'ai traduit, « *lorsqu'ils disparais-* » *sent, l'eau se calme;* » M. Senkowski, *si l'on n'en* » *voit point, les marins sont assurés du beau temps:* le sens est bien le même, mais il n'est question dans le texte, ni de *point voir*, ni de *marins*, ni de *beau temps*. Que l'on juge par-là de la fidélité des traductions verbales et de la bonne foi des corrections de M. Senkowski.

Je viens maintenant à une correction arbitraire de textes que M. Senkowski m'attribue, et au sujet de laquelle il se permet de me taxer d'ignorance, parce que j'ai suivi, au contraire, la leçon des manuscrits, sans m'être permis d'en altérer le texte. Il prend dans les *Mines de l'Orient* un morceau traduit de l'Histoire du Tabaristan, et m'accuse de n'avoir pu lire le mot *manhir*, et d'avoir substitué les noms *Temiché* et *Kous* à ceux d'*Ilisché* et *Kis*. Je dois dire que le texte du manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne (n.° 117, fol. 7 *recto*), du plus beau et du plus clair *taalik*, est littéralement tel que je l'ai traduit; et non pas tel que l'a publié M. Senkowski. Chacun peut se convaincre à la bibliothèque impériale qu'il y a effectivement: *tadjol-moulouk adjem mouberazi-*

nahr, kens &c. En me faisant donner le manuscrit pour le comparer avec le texte publié par M. Senkowski, j'ai appelé en témoignage deux orientalistes qui y étaient présens, le philologue hongrois M. de Gevay, et M. Hugel, orientaliste saxon distingué; je les ai appelés de même en témoignage, pour la confrontation du texte de mon manuscrit de Masoudi avec celui que M. Senkowski y a substitué, pour pouvoir m'accuser ensuite tout à son aise d'ignorance et d'ineptie.

Comme dans la traduction du morceau de Masoudi, j'ai préféré transcrire les noms des peuplades tels qu'ils y sont écrits, en avouant ingénument que j'ignorais leur véritable prononciation, par le défaut de voyelles, ou par l'absence et le déplacement des points diacritiques, M. Senkowski m'accuse d'avoir créé une douzaine de nations, et il ne se permet pas moins de vingt-quatre corrections, m'accusant, à chaque variante, de n'avoir pas su lire le texte: ces vingt-quatre mots se trouvant tels qu'ils sont dans mon manuscrit de Masoudi, que mon ami M. le baron Silvestre de Sacy a eu autrefois entre les mains, je l'ai mis sous les yeux de MM. de Gevay et Hugel, et je le montrerai à tous les orientalistes qui seront curieux de se convaincre de la fidélité avec laquelle j'ai publié le texte. J'ai tout aussi bien que M. Senkowski vu et remarqué que le texte était souvent aussi incorrect que l'écriture en est mauvaise; mais ne pouvant le comparer avec un autre manuscrit, je n'ai point voulu, comme mon critique, me permettre des corrections arbitraires. Quelques-

unes, peut-être sont devinées juste, mais la plupart sont purement arbitraires.

Pourquoi change-t-il en *Kheuledj* le nom des *Khazledj*, qui se rencontre dans plusieurs écrivains orientaux, comme une variante de celui des *Khaledj*, tandis que le *Heft koulsoum* (H, p. 89) dit expressément qu'il faut prononcer ce mot avec un *fath*, c'est-à-dire, *Khaledj* ? Pourquoi change-t-il un mot qui signifie *les îles* en *Khazares*, et *aise narsé* ? Pourquoi substituer au nom des *Konsan* (qui se retrouvent dans le *Chahnamè*) celui de la ville de *Tourfan* ? Pourquoi changer le mot très-clairement écrit de *Mir* en *Burs*, et répéter deux fois le nom du Caucase, dans la même ligne, une fois comme *Burs*, et l'autre fois comme *djebel-ol-feth*, tandis que dans le texte les mots *djil* et *fth* sont clairement écrits, et seraient peut-être susceptibles d'un autre sens.

Ces détails me paraissent suffisants. Je dois encore parler des opinions historiques émises dans mon ouvrage, non pas de celles qui sont dans les textes traduits, et que M. Senkowski se plaît à tourner en ridicule comme les miennes, quoique je n'aie jamais pensé à m'en rendre responsable; je veux parler des opinions qui me sont personnelles, et que je suis loin de rétracter, malgré tout ce qu'il lui plaît d'en dire.

Il en sera au reste comme l'entend M. Senkowski; je ne serai, comme il lui convient de le dire, et si l'on peut le croire, qu'un franc ignorant, un charlatan en histoire et en géographie; je lui abandonne tous mes ouvrages, car il paraît que c'est leur quantité qui

l'irrite. Je sens bien qu'ils ne sont rien en comparaison du merveilleux Supplément de M. Senkowski : tous les dictionnaires arabes, persans et turcs que j'ai dépouillés et extraits ; tous les historiens, les géographes et les poëtes que j'ai étudiés et traduits, n'auront servi qu'à mettre en plus grand jour mon ignorance ; je n'aurai que démérité de la littérature orientale, pour lui avoir consacré déjà quarante années de ma vie, pour avoir éveillé l'étude de l'encyclopédie orientale par ma *[illegible]*, pour l'avoir nourrie par les *Mines de l'Orient* ; pour avoir le premier traduit *Hafiz*, *Motenebbi* et *Baki* ; pour avoir publié des ouvrages géographiques et historiques, pour m'être occupé, depuis trente années, de l'Histoire ottomane. Il en sera enfin tout ce qu'il plaira à M. Senkowski, mais je ne puis désavouer ce que j'ai dit et ce que je vais redire sur les *Sacæ*, les mots *Czar*, *Ras*, *Corsaires*, et sur la patrie originaire des Germains. ....)

I. *Les* Σάκαι *des Grecs paraissent être les Slaves.*

M. Senkowski peut se moquer, tant qu'il lui plaira, de ce que j'ai dit que les Σάκαι et les Scythes Βασιλήιοι d'Hérodote, sont probablement les *Slaves*. Je ne persiste pas moins dans cette opinion, et par une bonne raison, c'est que les historiens arabes et persans (qui tous comptent les Slaves parmi les nations turques), leur attribuent les invasions et faits d'armes en Perse, qu'Hérodote raconte des *Sacæ* ; et la fête de *Sacæa*, mentionnée par Strabon, se retrouve dans le calendrier persan, comme je l'ai montré plus au long dans les *Annales de la littérature* (tom. IX et XXXVIII).

Selon M. Senkowski, le nom de Σάκας aurait signifié des *chiens* !! (سگ *seg*); ainsi, selon lui, *Sakas*, le grand dignitaire de la cour d'Astyage, aurait été un chien (*seg*), et non un échanson *saki* (ساقی) !

II. *Le nom de* Czar *est un titre asiatique.*

Il n'était certainement pas besoin des enseignemens de M. Senkowski, pour savoir que le nom de *Czar* ne serait, selon l'opinion commune, qu'une contraction de *César*; il n'en est pas moins vrai que le mot *Tchar* ou *Char* est d'origine asiatique; c'était le titre des anciens souverains du *Ghurdjistan*, et, selon le *Heft koulzoum*, il désignait aussi les rois du *Gourdjistan*, c'est-à-dire, de la Géorgie. Il ne serait donc pas surprenant que la Ζαρίνα des *Saces* ait été effectivement une *Czarine*. La terminaison *ine* se retrouve dans le nom des princesses asiatiques les plus anciennes. Le *Chahnamè* la présente dans *Chirine* comme dans *Banoumehine*, *Bihaferine*, &c. Je conviens cependant que ces observations n'auraient ni une grande importance, ni beaucoup de solidité, si par hasard le mot *Czarine* n'était pas russe; et si, comme M. Senkowski me l'apprend, il était d'origine française !!

III. *Les Corsans du Chahnamè sont les* Χοράσμιοι *des géographes Grecs.*

Quiconque a jamais étudié l'étymologie des langues, ce qui ne paraît pas être le cas de M. Senkowski, trouvera aussi peu à redire à l'identité du *Corsan* persan et du Χοράσμιοι des Grecs, qu'à l'identité du dernier mot avec notre *Corsaire*; je ne vois donc rien à changer dans cet énoncé. Les *Kashek*, que j'ai pris pour

des *Cosaques*, seront peut-être des *Circassiens*; mais puisque je ne connais pas ce nom comme synonyme de *Tcherkes*, il faut convenir que le changement du mot turc *Kasak* en *Kechek* n'a rien de surprenant dans la bouche et sous la plume d'un Arabe. S'il y a des *Cosaques* de race slave, il y a aussi des *Cosaques* de race turque, tout comme il y a des Russes européens et des Russes asiatiques.

IV. *Les* Asshabi-Ras *du Coran, placés par quelques commentateurs sur les bords de l'Araxe, sont probablement les* Ros *de l'Écriture, c'est-à-dire, les Russes d'Asie, que les historiens orientaux classent parmi les Turcs.*

L'existence des *Ros* de l'Écriture est aussi certaine que celle des *Roxelani* des géographes grecs et romains. Mahomet, qui en aura entendu parler, les a mentionnés dans le Coran sous le nom d'*Asshabi Ras* (maîtres de l'Araxe), tout comme il y a mis les peuples du Caucase sous le nom de Gog et Magog. Il y a une *Ibérie* et une *Albanie* en Europe comme en Asie, sans qu'on ait pu jusqu'à présent démontrer la souche commune de leurs habitans : s'ensuit-il qu'il n'y a pas des Ibériens et des Albanais d'Asie comme il y en a d'Europe? Et puisque les *Ros* habitaient anciennement sur le Volga, auquel ils ont donné leur nom, il n'est pas surprenant que le prophète ait placé les Russes d'Asie, dont il avait entendu parler, sur les bords de l'Araxe, où ils viennent d'accomplir cette ancienne prophétie en leur nouvelle qualité de *maîtres de l'Araxe?*

5.

V. *La patrie originaire des Germains et des Teutons est au-delà de l'Oxus, la Boukharie.*

Quoique la leçon du manuscrit de Mirkhond, qui porte *Germania* pour *Djordjania*, soit fausse, il n'en est pas moins certain que le même Mirkhond explique le mot *Boukhara* comme signifiant *une réunion de savans*, ce qui répond au *Bokara* d'Ulphilas ; il n'en est pas moins vrai que les *Ermanien* ou *Ermanian* du Chahnamè (*Wehrmannen*, *Germanen*), demeuraient sur les bords de l'Oxus, que les *Tadjik* d'aujourd'hui, c'est-à-dire, les indigènes, qui se retrouvent déjà dans les Δαΐκαι d'Hérodote, donnent la meilleure dérivation du nom de *Teutsch* ou *Deutsch*, qu'enfin les *Djermanian* se trouvent encore contemporains de Timour dans l'histoire de Mirkhond. Pour révoquer en doute tous ces faits, déduits fort au long dans les *Annales de littérature* de Vienne, M. Senkowski aurait dû avant tout détruire l'opinion que l'on a de l'intime affinité du persan et de l'allemand (1), plutôt que de se permettre d'insulter les littérateurs allemands qui ont cherché à éclaircir ce qui concerne les origines de leur patrie et de leur nation par la comparaison et l'affinité des langues, aussi bien que par les renseignemens de l'histoire.

La lettre de Tutundju-oglou, les injures virulentes qu'il s'y est permises, feront peu d'honneur à M. Sen-

(1) L'ouvrage le plus satisfaisant sur cet objet est celui qui vient d'être publié par M. Dorn, *über die Verwandtschaft des persischen germanischen und griechisch lateinischen sprachstammes*. Hambourg, 1827.

kowski. Une étude critique et approfondie des historiens orientaux et des origines des langues aurait été plus utile à sa gloire, et l'aurait mieux servi pour la solution des questions difficiles qu'il a osé y aborder, sans avoir les moyens de les résoudre. Il eût mieux fait de répondre par de solides argumens et par de bonnes raisons à la critique aussi modérée que forte de faits que j'ai donnée de la défectuosité du manuscrit qu'il a publié comme l'histoire de la Boukharie. Tout en démontrant (dans les *Annales de la littérature de Vienne*, et récemment dans le troisième volume de mon *Histoire ottomane*), la fausseté des généalogies, des dates et des faits du manuscrit traduit par M. Senkowski, j'ai jugé son travail avec l'impartialité d'un critique étranger à tout mouvement passionné, en disant que son ouvrage était estimable sous d'autres rapports : s'il avait eu de quoi répliquer, il n'aurait eu qu'à faire valoir ses raisons; il a sans doute trouvé plus facile de m'assaillir à propos de mes *Extraits sur les origines russes*, et d'attaquer, par la même occasion, sans raison et sans motifs, MM. Klaproth et Balbi (1), les auteurs de l'*Asia polyglotta* et de l'*Atlas ethnographique*. Il est tout naturel, au reste, qu'un homme qui se plaît à se désigner lui-même par le nom de *vendeur de fumée* (tutundju),

(1) Il est difficile d'imaginer ce qui peut l'avoir irrité contre ce dernier : serait-il fâché, par hasard, que l'auteur ait obtenu l'honneur de dédier son superbe ouvrage à l'empereur Alexandre, et de la distinction avec laquelle l'empereur d'Autriche vient de reconnaître son mérite?

soit offusqué par l'éclat d'un mérite étranger. Il est évident, en effet, que si leurs ouvrages obtiennent la juste estime qu'ils méritent, le *vendeur de fumée* ne réussira pas dans son commerce; car selon ce précepte d'Horace, qui ne peut convenir à M. Senkowski, mais qu'on peut lui rappeler comme conseil, il ne s'agit pas de répandre des ténèbres sur la science, mais de faire jaillir de nouvelles lumières du sein des ténèbres. *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem.*

Le dépit que M. Senkowski a ressenti de ma critique fort modérée d'ailleurs, et même mêlée d'éloges, peut-être aussi les reproches secrets d'une conscience tourmentée par l'idée de n'avoir encore rien fait pour éclaircir les origines russes au moyen des écrivains orientaux, sont les seules causes qui ont pu le porter à produire la diatribe qu'il vient de publier, et qu'un homme d'honneur n'oserait avouer. Je ne me suis cru obligé à y répondre que parce que j'étais bien aise de faire le franc aveu de quelques erreurs et de quelques négligences de traduction, que je ne suis point embarrassé d'avouer. On n'aura pas de peine à reconnaître que M. Senkowski n'a pas été dirigé par des motifs aussi purs et aussi honorables. Son injustice et ses torts sont évidens. Ce sera le premier et le dernier mot que je lui aurai jamais adressé: il peut encore publier de gros volumes pour prouver mon ignorance, je ne m'abaisserai plus à y répondre; le juste sentiment de ma défense n'est pas le seul motif qui m'ait porté à publier cette réponse; je la devais aux manes

de feu M. Romanzoff, ce grand protecteur de toutes les sciences en général, et de la littérature orientale en particulier, aux frais duquel les extraits sur les origines russes ont été imprimés.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 2 juin 1828.

M. Jules BOILLY est présenté et admis en qualité de membre de la Société.

M. Vullers écrit pour adresser au Conseil un prospectus de son édition de la Moallaka de Tarafa, et demande que la Société souscrive pour quelques exemplaires à cet ouvrage.

M. Klaproth présente au Conseil les fumées de onze poinçons qui manquaient au caractère mandchou, et annonce qu'il va reprendre l'impression du Dictionnaire mandchou.

M. Klaproth lit un mémoire sur la prétendue brebis du Sifan.

M. Dumoret lit un fragment de l'histoire d'Alp-Arslan, traduit du persan.

M. Brosset lit une notice et un extrait d'un roman géorgien intitulé *Tariel*, ou l'Homme vêtu de la peau du tigre.

FEU M. le baron DE MÉRIAN a publié un ouvrage sur les principes de l'étude comparative des langues : la première édition a paru en allemand, sous le titre de *Syn-*

glosse (1), et la seconde et dernière, revue et considérablement augmentée, vient de paraître en français sous le titre : *Principes de l'étude comparative des langues, par M. le baron de Mérian, suivis d'observations sur les racines des langues sémitiques, par M. Klaproth* (2). L'objet de l'auteur est de démontrer que les racines de toutes les langues sont originairement les mêmes, et que des formes semblables se montrent dans les idiomes des peuples qui présentent entre eux les plus grandes différences dans les traits du visage et la conformation du crâne.

Dans la première et la seconde partie de cet ouvrage, M. de Mérian pose les principes qui l'ont guidé dans ses recherches; et dans la troisième, il donne une masse considérable de preuves qui établissent la justesse de ses observations.

M. Klaproth, chargé par l'auteur de la publication de l'édition française de son livre, assure, dans la préface, qu'il a vérifié, autant qu'il lui a été possible, tous les faits qui y sont contenus, et qu'on peut compter sur l'exactitude des vocabulaires qui fournissent les preuves sur lesquelles les propositions de l'auteur sont fondées.

On vient de rendre compte, dans les *Annales de littérature* publiées à Heidelberg (3), de la première édition de cet ouvrage. Le savant rapporteur y rend pleinement justice aux vastes recherches de M. de Mérian; cependant il observe que plusieurs des mots asiatiques cités par l'auteur n'ont pas la signification qu'il leur attribue. Nous ne prétendons pas garantir l'infaillibilité de M. de Mérian,

---

(1) *Synglosse oder Grundsätze der Sprachforschung*, von J. Faber. Karlsruhe, 1826, *in-8.º*

(2) Paris, 1828, *in-8.º* Chez Schubart et Heideloff, éditeurs, quai Malaquais, n.º 1.

(3) *Heidelberger Jahrbücher der Litteratur*. 1826. Heft IV, p. 391-398.

mais il nous paraît que le critique s'est trompé en croyant fautifs les mots qu'il indique comme tels. Voici ses remarques, suivies de quelques observations justificatives : « Plu-
» sieurs indications de l'auteur, dit-il, ne sont pas exactes ;
» c'est ainsi que le feu ne s'appelle pas, en arabe, *suâr*,
» ni l'eau, en persan, *na* et *soub*, ou le feu et le soleil, *zeng*
» et *jeng*. »

Pour ce qui concerne le mot سُعَار *suâr*, nous n'avons qu'à citer Golius ; il explique ce mot (p. 1175) par *ignis, flamma*. Le persan نا *na* signifie effectivement *eau*, d'après la nouvelle édition du Lexique de Richardson par Charles Wilkins, et d'après le *Chems-ulloghat* et le *Bôrhan kati*. Le dernier explique ce terme par نا يعني آب است چنانكه بعربي ماء كويند « *Nâ* signifie *eau*, comme on dit en » arabe *mâï*. » Le *Chems-ulloghat* (p. 620 de l'édition de Calcutta) dit au mot سُوب *soub* : بزبان خوارزم آب كويند « Il désigne l'*eau* en langue du Kharizm. » Quant à زنك *zeng*, et ژنك, Meninski explique le premier de ces mots, d'après le *Ferhengi*, par *urens, accendens* ; et le second, par *sol, radii solares, ardor solis*.

« N'ayant pas Castell sous la main, poursuit le cri-
» tique, je ne puis dire si ces fautes y sont prises, comme
» le mot *nouf* pour *pluie*, dont j'ai déjà remarqué l'inexac-
» titude. »

Ce mot paraît cependant avoir la signification que M. de Mérian lui a attribuée ; car il est non-seulement dans Castell, mais on le trouve également expliqué par le mot anglais *rain* dans la nouvelle édition de Richardson.

« En turc, le vent ne s'appelle pas *el* ou *il*, mais *iel* ; ni
» le soleil *kouyach*, mais *guncch*, non plus que *zuka* en
» arabe. »

Le critique a raison s'il n'applique la dénomination de *turque* qu'à la langue des Osmanlis ; mais, dans les dialectes

turcs de l'Asie septentrionale, *el* et *il* désignent le vent, comme en Sibérie à Tobolsk et à Iéniseisk, et sur les bords du Tchoulym. Le mot قویاش *koyach*, soleil, est turc oriental, et en usage à Kazan, chez les Baschkirs, les Mechtchriaks, en Sibérie et chez les Turcomans. Quant au mot arabe ذكا *zuka*, il se trouve avec la signification de *soleil* dans la nouvelle édition de Meninski, qui cite *Wankuli* pour autorité, et ajoute le mot composé ابن ذكا *aurore* (fils du soleil).

« Je ne connais pas non plus, ajoute le critique, l'arabe » *köbb* pour *tête*, ni *berka*, dans la même langue, pour » *œil*, ou *marin* pour *nez*. »

Ces trois mots, cependant, se trouvent encore dans le nouveau Meninski; les éditeurs les ont pris dans Wankuli: قب *kæbb*, la tête. — برقا *berkâ*, l'œil; pluriel, برقاوات *berkâwât*. — مارن *mârin*, le nez ou son extrémité.

« Le mot persan *sourkh* signifie effectivement *rouge*; » mais le synonyme *lâl* (avec un *aïn*), cité par l'auteur, » n'est que le *rubis*, ou (avec *élif*) une abréviation du » persan *lalé*, tulipe. »

Tous ces mots ont, sans contredit, la signification que le critique leur donne; il nous paraît cependant que la racine commune à laquelle ils appartiennent exprime l'idée de *rouge*. Le rubis et la tulipe sont rouges: ainsi, puisqu'il se trouve en persan un mot *lâl*, qui désigne cette couleur, il est plus naturel de ranger les deux autres termes sous cette catégorie, parce qu'elle est plus générale.

Le critique finit ses remarques en disant qu'il pense que le radical *hmr*, lequel signifie *rouge* en arabe, n'est pas susceptible de perdre sa dernière consonne pour être rangé sous la syllabe *ham*, rouge. Nous pensons que le savant professeur de Heidelberg en jugera autrement après avoir parcouru les *Observations sur les racines sémitiques*, par Klaproth. En effet, d'après la réduction de ces

racines à deux consonnes, on voit que l'arabe حَمَرَ *hamar*, rougir, n'est qu'un dérivé de حَمَّ *hamm*, s'échauffer, brûler, devenir rouge par l'effet de la chaleur.

Ce même radical fait la base des racines arabes suivantes: حَمُتَ *hamot*, ferbuit dies (حَمْت *hamt*, fervens dies, thermæ.) — حَمِدَ *hamod*, ira excanduit. — حَمَرَ *hamar* IX rubit. — حَمَزَ *hamaz*, acri sapore fuit, linguam pungit. — حَمِسَ *hamis*, vehemens, ardens fuit in religione. — حَمَصَ *hamasz*, detumuit bulliens olla. II. Torruit ciceres. — حَمَضَ *hamadz*, acidus fuit. — حَمَا *hamâ*, ferbuit dies, fornax.

K.

BIBLIOGRAPHIE.

Ouvrages nouveaux.

NOTA. Les livres dont le lieu d'impression n'est pas indiqué, ont été imprimés à Paris ou à Londres.

FRANCE.

1. *Des peuples du Caucase et des pays au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne dans le x.ᵉ siècle, ou Voyage d'*Abou el-Cassim, par M. C. D'OHSSON. *In-8.°*

2. *Grammaire grecque contenant les dialectes et la différence avec le grec vulgaire*, par M. C. MINOÏDE MYNAS. *In-8.°*

3. *Expédition des Catalans et des Arragonais contre les Turcs et les Grecs*, par Monçada; traduit de l'espagnol par M. le comte DE CHAMPFEU. *In-8.°*

L'ouvrage de *Monçada*, qui parut à *Barcelone*, 1623 *in-4.°* et à *Madrid* 1777 *in-8.°*, ne contient que ce qui

se trouve dans l'auteur contemporain *Ramon Muntaner*, qui rédigea l'histoire de sa vie et celle de *la grande bande catalane*, en 1326 ; il en existe deux éditions en dialecte catalan, *Valence* 1558 et *Barcelone* 1562 *in-fol.*, et une traduction espagnole, *Barcelone* 1595 *in-fol.* Le premier volume de la traduction de M. *Buchon* a paru dans son édition des chroniques françaises, en 1827.

4. *Histoire moderne de la Grèce, depuis la chute de l'empire d'Orient* (jusqu'à celle de Missolonghi, le 24 avril 1827), par JACOVAKI RIZO NÉROULOS, ancien premier ministre des hospodars grecs de la Valachie et de la Moldavie (Genève). *In-8.°*

5. *Relation d'un voyage en Grèce, pendant les années 1826 et 1827*; par *Ad.* PERROT, ex-sergent-major. (Bordeaux), *in-8.°* de deux feuilles et demie.

6. كتاب العهد العتيق. *Bible turque* (Ancien Testament), imprimée pour le compte de la Société biblique de Londres. *In-4.°*

M. *Kieffer* en est l'éditeur.

7. *De l'établissement des Turcs en Europe*; traduit de l'anglais par A. B., ancien secrétaire d'ambassade. *In-8.°* de 9 feuilles.

8. *Grammaire hébraïque raisonnée et comparée*, par M. SARCHI. (Metz), *in-8.°*

9. *Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu*; par J. SALVADOR. 3 vol. *in-8.°*

10. *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les Oasis d'Audjélah et de Maradeh, &c.*, par M. PACHO. *In-4.°*, avec un atlas *in-folio*; V.e livraison.

11. *Mémoire sur les moyens à employer pour punir Alger et détruire la piraterie des puissances barbaresques*; par le chevalier CHÂTELAIN. *In-8.°* de 7 feuilles $\frac{1}{4}$.

12. *Anthologie arabe, ou Choix de poésies arabes inédites, traduites pour la première fois en français, et accompagnées d'observations critiques et littéraires*;

par M. GRANGERET DE LAGRANGE. *In-8.°* Imp. royale.

13. *Contes inédits des mille et une nuits, extraits de l'original arabe*, par M. de Hammer; traduits en français par M. TRÉBUTIEN. 3 vol. *in-8.°*

14. *Les Mille et un jours, contes orientaux, traduits du turc, du persan et de l'arabe*, par *Petis-Delacroix, Galland, Cardonne, Chavis et Cazotte*, avec une notice de M. *Collin de Plancy*. Gravures; livraison unique. *In-4.°*, 10 planches.

L'édition doit avoir 5 volumes de texte.

15. *Description des monumens musulmans du cabinet de* M. le duc de Blacas, ou *Recueil de pierres gravées arabes, persanes et turques, de médailles, vases et coupes, miroirs, &c.*; par M. REINAUD. Tom. 1, *in-8.°* Imp. royale.

16. *Histoire des Croisades*, par M. MICHAUD. Tom. V, *in-8.°*

17. *Le Parterre de fleurs du chéikh Moslih-eddin Sadi de Chiraz*; édition autographique, publiée par M. SEMELET. *In-4.°*

18. *Voyage en Perse, fait en 1812 et 1813*, par Gasp. DROUVILLE; 3.e édition. 2 vol. *in-12*, avec planches.

19. *Histoire générale de l'Inde ancienne et moderne depuis l'an 2000 avant J. C. jusqu'à nos jours*; par M. DE MARLÈS. *In-8.°*, tom. I et 2.

20. *Nouvelles des Missions, extraites des lettres édifiantes et curieuses: Missions de l'Inde et de la Chine. In-12*, 10 feuilles.

21. *Instructions pour l'entrée de la rivière d'Hoogly* (Gange), *par le capitaine* W. MAXFIELD. (Bordeaux), *in-8.°* 1 feuille et demie.

22. *L'Inde française, ou Collection de dessins lithographiés, représentant les divinités, &c. des peuples indous qui habitent les possessions françaises de l'Inde*; publiée par MM. GÉRINGER et c.ie; avec un texte explicatif par M. Eugène BURNOUF. Livraisons V—IX, *in-fol.*

23. *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi*, tom. XI, Imprimerie royale, *in-4.°*

24. *Hau-kiou-choaan, où l'Union bien assortie*; roman chinois. 4 vol. *in-12*.

Réimpression de l'édition de Lyon, 1766.

25. *Lettres du P.* Roy, *de la compagnie de Jésus, mort en Chine le 8 janvier 1769.* (Lyon, 1824), 2 vol. *in-12*.

26. *La Chine; mœurs, usages, arts et métiers, &c.*, par MM. Devéria, Régnier, Schaal, Schmidt, Vidal, &c.; avec des notes explicatives et une introduction, par M. de Malpière. Grand *in-4.°*, livraisons XV et XVI.

27. *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon*; par le R. P. de Charlevoie (*sic*). 2 vol. *in-12* (Troyes).

ANGLETERRE.

28. *Gomez Arias, or the Moors of the Alpujarras; a spanish historical romance*, by D. Telesforo de Trueba y Cosio. *In-8.°*

29. *A visit to the seven Churches of Asia, with an excursion into Pisidia*, by the Rev. V. J. Arundell. *In-8.°*, avec carte et planches.

30. *Journal of the Rev.* Joseph Wolff, *missionary to the Jews; comprising his second visit to Palestine and Syria, in the years 1823 and 1824*; edited and revised by H. Drummond, esq. 2 vol. *in-8.°*

31. *Memoirs of the life and travels of John* Ledyard, *the african traveller*. Now first published from his Journals and correspondance. *In-8.°*

32. *Proceedings of the expedition to explore the Northern coast of Africa, comprehending an Account of the Syrtis and Cyrenaica, of the ancient cities composing the Pentapolis, and various other existing remains*; by capt. F. W. Beechey, and H. W. Beechey, esq. *In-4.°*, avec planches.

33. *The Muhammedan system of theology, or a compendious Survey of the history and doctrines of islamism, contrasted with christianity; together with remarks on the prophecies relative to its dissolution;* by the Rev. W. H. Neale. *In-8.°*

34. *A new persian Grammar, containing, in a series of concise and perspicuous rules, a distinct view of the elementary principles of that useful and elegant language;* by Duncan Forbes and Sandford Arnot.

35. *Husn oo dil, or Beauty and Heart; a pleasing allegory in eleven chapters, composed* by Alfettah, *of Nishapoor; in persian and english, translated* by W. Price. *In-4.°*

36. *Elements of the sanscrit language, or an easy Guide to the indian tongues;* by W. Price. *In-4.°*

37. *A new Grammar of the hindoostanee language, to which are added, selections from the best authors, familiar phrases and dialogues, in the proper character;* by W. Price. *In-4.°*

38. *Introduction to the hindoostanee language, in three parts;* by W. Yates, author of a sunscrit grammar on a new plan. *In-8.°*

39. *The English in India; by the author of Pandurang hari and the Iemana.* 3 vol. *in-12.*

40. *The subalterns Log-Book; including anecdotes of well-known military characters, with scenes and customs in India.* 6 vol. *in-8.°*

41. *Scenery, custome and architecture, chiefly in western India;* by capt. R. M. Grindlay. Part, IV, grand *in-4.°*

42. *The East-India Register and Directory, corrected to the 26.th january 1828;* by Mason, Owen and Brown. *In-12.*

43. *An Appeal to England against the new India stamp Act, with some observations on the condition of british*

subjects in Calcutta, under the Government of the East-India Company. In-8.°

44. *Narrative of a journey through the upper provinces of India, from Calcutta to Bombay;* by the right rev. *Reginald* HEBER, late lord bishop of Calcutta. 2 vol. *in-4.°*, avec une carte et des planches.

45. *Letters addressed to a young person in India, calculated to afford instruction for his conduct in general, and more especially in his intercourse with natives;* by lieut. col. John BRIGGS, late resident at *Satara* In-8.°

46. *Researches into the cases, nature and treatment of the more prevalent diseases of India and of warm climates generally;* by James ANNESLEY, of the Madras medical establishment. Très-grand *in-4.°*, tom. I, avec une carte et des planches coloriées.

47. *Descriptive Catalogue of the lepidopterous insects, contained in the Museum of the hon. East-India Company;* by Thos. HORSFIELD. Gr. *in-4.°*, I.re partie, avec pl.

48. *The East-India Gazetteer, containing particular descriptions of the empires, kingdoms, principalities, &c. of Hindostan and the adjacent countries;* by Walter HAMILTON; a new and improved edition. 2 vol. *in-8.°*

La première édition, de 852 pages, a paru à Londres en 1815.

49. *Transactions of the Madras literary Society.* I.re partie, *in-4.°*

50. *India, or Facts submitted to illustrate the character and condition of the native inhabitants; the causes which have, for ages, obstructed its improvement &c.;* by R. RICHARDS, esq. *In-8.°*

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Extrait d'un Mémoire intitulé Observations sur l'état des Sciences naturelles chez les peuples de l'Asie orientale, par M. Abel-Rémusat (1).

Il n'est point de peuplade, quelque peu avancée qu'elle soit dans la civilisation, qui n'ait recueilli des notions sur un certain nombre d'êtres naturels que le hasard a placés à sa portée. La curiosité la plus vulgaire, les besoins les plus impérieux, fixent l'attention des sauvages eux-mêmes sur les végétaux et les animaux qui les nourrissent, sur les productions de toute espèce dont les formes les étonnent ou dont les propriétés les intéressent. La médecine superstitieuse,

(1) Lu à la séance publique de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, le vendredi 25 juillet 1828. — Le mémoire entier, lu dans les séances particulières du 27 juin et du 11 juillet, et destiné à la collection de l'Académie, contient, indépendamment d'indications sur les principaux ouvrages d'histoire naturelle publiés à la Chine, le tableau de deux classifications principales : l'une est celle qui résulte de l'analyse des caractères, et présente le tableau des notions qu'ont dû posséder, sur les êtres des trois règnes, les inventeurs de l'écriture chinoise ; l'autre est celle qui est suivie par l'auteur d'un célèbre traité de botanique médicale, qu'on trouvera cité plus bas.

l'une des maladies les plus précoces de l'esprit humain, et l'une de celles dont il guérit plus tard et plus difficilement, vient, dès les premiers temps, ajouter ses illusions à toutes celles qui marquent l'enfance des sociétés, et assigner aux simples, pour une vertu réelle que l'expérience aura fait découvrir, des milliers de vertus imaginaires. C'est ainsi que ces philosophes qui acquièrent tant de gloire en nous révélant les mystères de la création, ont eu presque par-tout pour prédécesseurs, des pâtres, des chasseurs, des laboureurs grossiers ou d'ignorans empiriques.

Mais les peuples qui ne savent pas estimer les sciences pour elles-mêmes, sont condamnés à n'y faire aucun progrès; et bien peu, parmi ceux de l'antiquité et de l'Orient, ont porté dans l'étude de la nature le désintéressement qui en fait le charme et la dignité. Les seuls qui l'aient cultivée avec quelque succès, sont ceux qu'un heureux instinct ou une raison éclairée a guidés dans la carrière de l'observation et de l'expérience. Or, de tels avantages furent-ils jamais accordés à d'autres qu'aux Européens? Existe-t-il dans l'Orient des connaissances qu'on puisse honorer du nom de *science*, et l'histoire naturelle en particulier, cette étude qui vit de méthodes et de classifications, est-elle jamais sortie de l'enfance chez les nations de l'extrémité de notre continent, où n'a jamais pénétré l'influence de cet Aristote, le maître commun des peuples de l'occident et de ceux de l'Asie moderne? Ce point d'histoire m'a paru curieux à examiner; et pour essayer d'y jeter du jour, j'ai entrepris de tracer l'état des

sciences naturelles à la Chine, au Japon et dans les contrées voisines. En présentant ici quelques-uns des résultats d'un travail étendu, je ne me dissimule pas que les détails inséparables de ce genre de recherches pourraient seuls leur donner quelque intérêt et leur mériter quelque attention; et c'est justement ce qu'il m'est interdit de conserver dans un extrait rapide, où je me reprocherais d'enlever du temps à d'autres lectures plus importantes et plus conformes aux travaux habituels de l'Académie.

L'étude de l'histoire naturelle paraît être née à la Chine, comme dans l'occident, de la crainte de la douleur et de la confiance à l'art de guérir. L'idée que la nature, en nous envoyant les maladies, s'est engagée à nous fournir les remèdes, et qu'elle serait en reste avec nous, si le nombre des uns n'était pas égal à celui des autres, cette idée consolante et qui mériterait d'être vraie, remonte en Asie à la plus haute antiquité. Un prince qu'on fait vivre il y a 4,400 ans (Hoang-ti), passe pour avoir composé un livre sur les maladies et sur le pouls, immédiatement après l'invention de l'écriture. Un autre personnage, plus ancien encore et qu'on ne connaît guère que sous le nom de *divin laboureur* (Chin-noung), est regardé comme l'auteur d'un traité sur les propriétés des plantes, qui a servi de base et de modèle à tout ce qui a été écrit plus tard sur la botanique et la matière médicale. Ces livres seraient incontestablement les premiers ouvrages d'histoire naturelle composés dans le monde entier; mais personne ne les a jamais vus, et, à bien dire, on en

reporte la composition à une époque où il n'est guère vraisemblable qu'il y ait eu des livres d'aucune espèce. Tout est plein de fables dans ce premier âge des sciences de la Chine, mais ce sont des fables d'un genre spécial et telles qu'on n'en trouve nulle part ailleurs. On n'y voit pas des dieux descendus sur la terre pour instruire les hommes et leur dévoiler les secrets utiles à leur conservation ; ce sont de simples mortels, des empereurs, des ministres, occupés du soin d'éclairer les peuples, et faisant, de l'investigation de la nature, un objet d'intérêt public, un des devoirs de leur rang et, pour ainsi dire, une affaire d'administration. Les opérations astronomiques sont exécutées avec une sorte de pompe officielle, et deux hommes d'état sont poursuivis et punis pour avoir négligé de calculer une éclipse de soleil. Les inventions dans les arts sont toutes dues à des personnages d'un rang éminent à la cour impériale, et les découvertes d'avance commandées par des décrets spéciaux. Un même prince (Hoang-ti) règle le calendrier, la musique et le système des poids et des mesures ; il ordonne à son ministre Thsang-kiei d'*inventer* les caractères dont on n'avait encore aucune idée, et cet ordre est immédiatement mis à exécution. L'impératrice sa femme trouve l'art d'élever des vers à soie et de fabriquer des étoffes. Les connaissances sont réputées inséparables du pouvoir. Ce sont là des imaginations de lettrés, c'est un âge d'or à leur façon, où le règne des lumières tient la place du règne d'Astrée. On ne saurait admettre que les choses se soient ainsi passées dans aucun lieu du

monde. Évidemment la haute antiquité des découvertes a dérobé les noms de leurs véritables auteurs, et l'on en a fait honneur aux souverains, par une suite de cet esprit qui a prévalu de tout temps à la Chine, et qui consiste à rapporter tout ce qui est bon, utile, honorable, à l'action de l'élu du ciel, de celui qui doit tout savoir puisqu'il peut tout, et qui est supposé le meilleur, le plus habile, le plus éclairé des hommes, par cela seul qu'il est chargé de les gouverner et de les instruire.

La tradition veut que le *divin laboureur*, le plus ancien des botanistes et des pharmaciens sans contredit, ait fait l'essai des propriétés de cent espèces de plantes, et que, dans un jour, il ait éprouvé soixante-dix poisons. Telle est, dit-on, l'origine de la médecine. On ne décrivit d'abord que 365 espèces toutes médicamenteuses. Il y en avait une pour chaque jour de l'année, et ce nombre correspondait à la totalité des influences que le ciel peut exercer sur les êtres terrestres. On le dépassa bientôt en dépit de l'astrologie, et les découvertes ultérieures l'ont successivement accru jusqu'à plusieurs milliers. On s'était attaché de préférence aux plantes, tant qu'on avait consulté surtout les besoins de la matière médicale. On en vint ensuite aux animaux et aux minéraux, quand il fut permis de considérer les êtres naturels sous les rapports qui intéressent les arts et l'industrie, l'économie rurale et domestique, et enfin la science elle-même, dans un point de vue général et véritablement philosophique.

L'écriture alphabétique est assurément une admi-

rable invention, et l'heureuse influence qu'elle a exercée sur la diffusion des connaissances ne saurait être révoquée en doute; mais ce serait en exagérer l'importance et concevoir en même temps une trop faible idée des ressources de notre intelligence, que de supposer l'alphabet absolument indispensable à ses progrès, et l'esprit humain condamné à une éternelle impuissance, là où cette invention n'a pas pénétré. Je sais qu'on a souvent attribué l'état stationnaire où l'on prétend que la civilisation et les sciences sont restées chez les Chinois, à la nature particulière de leur écriture; mais cette opinion, qui s'affaiblit tous les jours, date d'un temps où l'on jugeait sur parole et les Chinois, et leurs sciences, et leur écriture. L'écriture figurative ou par images semble au contraire merveilleusement appropriée à l'étude de l'histoire naturelle, et c'est peut-être un des résultats les plus singuliers du travail dont je donne ici l'aperçu, de faire voir que plusieurs peuples orientaux doivent à l'emploi de ces caractères si différens de nos lettres, les premières notions de la méthode et les élémens d'une classification régulière; de sorte que, s'ils ont fait quelques faibles progrès dans la connaissance de la nature, ils en sont justement redevables à la circonstance même qui, selon l'opinion commune, avait opposé à leurs efforts un obstacle insurmontable.

En effet, tandis que nos enfans apprennent lentement et gravent péniblement dans leur mémoire la valeur convenue des syllabes qui composent les noms des animaux et des végétaux, la figure ou l'i-

mage qui les représente fixe inévitablement dans l'esprit d'un jeune Chinois quelque chose de leurs qualités distinctives et de leurs attributs caractéristiques. Une fois frappée de ces signes grossiers mais expressifs, l'imagination ne saurait oublier le cerf avec son bois rameux, le cheval qui caracole, la tortue couverte de sa carapace, l'insecte au corps vermiculaire, la céréale avec ses épis penchés vers la terre, le bambou aux feuilles pendantes, et la courge suspendue à l'extrémité d'une tige flexueuse. Confucius en avait fait la remarque il y a 2,400 ans : Quand on voit, dit-il, le caractère du chien avec son corps élancé et sa queue recourbée, c'est comme si l'on voyait l'animal lui-même (1). Effectivement, il n'y a pas de signes qui tiennent de si près à la pensée, qui la peignent si bien et la rappellent si vivement ; et, sous ce rapport, les Chinois ne sont pas absolument mal fondés à élever leur écriture pittoresque fort au-dessus de nos lettres, qui ne représentent que des sons insignifians ou des portions de sons, au moyen de traits irréguliers qu'ils comparent aux circonvolutions des vers.

Mais ce n'est pas là le plus grand avantage que l'écriture figurative ait apporté à l'étude des êtres naturels. Il en est un autre qu'on a su tirer d'une imperfection même, inhérente à ce genre de signes, par la manière dont on y a remédié. Il est impossible de créer autant d'images que l'on a d'animaux

---

(1) *Mémoires des missionnaires*, t. IX, p. 363.

et de végétaux à nommer. Ces images, en se multipliant, finiraient par se confondre. Il faudrait des dessinateurs plus habiles que les lettrés de la Chine pour distinguer un loup d'un renard ou d'un chien, un antilope d'une chèvre, un *camellia* d'un rosier, ou un érable d'un chêne. La peinture même, remplaçant l'écriture, ne saurait qu'à peine triompher d'une pareille difficulté. Les Chinois l'ont surmontée par un procédé qu'on croirait imité de nos nomenclatures modernes. Ils ont adopté un certain nombre de types auxquels ils ont rapporté tous les autres êtres d'après leurs analogies; par-là, ils ont établi des genres, des familles; ils ont tracé l'ébauche d'une classification naturelle. Ils ont placé dans la famille du *chien*, le loup, le renard, le chat, le lion et les autres carnassiers; dans celle du cochon, l'éléphant et le rhinocéros; dans celle du bœuf, tous les grands ruminans; dans celle du mouton, tous les ruminans plus petits; dans celle du rat, tous les rongeurs. Ils ont de même institué les classes *oiseau*, *poisson*, *insecte*, la famille des tortues, celle des roseaux, des céréales, des courges, des gemmes, des pierres, des sels, des métaux, et beaucoup d'autres. Par une suite de cet arrangement, chaque être naturel a reçu un signe formé de deux parties, dont l'une est le type auquel cet être est rapporté, et l'autre un accessoire pour distinguer l'espèce. On écrit ainsi le *chien-renard*, la *chèvre-gazelle*, la *courge-melon*, le *riz-froment*, le *millet-sucre*. L'esprit qui dirigea Linnéus semble avoir inspiré, il y a plus de quatre mille

ans, les essais de ces inventeurs de l'écriture chinoise, au point qu'aujourd'hui même les littérateurs qui recherchent l'étymologie de ces signes antiques pour les classer dans les dictionnaires, forment, sans le vouloir et sans s'en apercevoir, des séries de caractères qui représentent parfois des groupes d'êtres heureusement rapprochés les uns des autres, des genres bien faits et de véritables familles naturelles (1).

On peut bien croire néanmoins qu'à côté de ces aperçus judicieux, qui n'exigent après tout qu'une attention ordinaire, et la simple inspection des caractères extérieurs, on rencontre bien des irrégularités produites par une ignorance presque complète de la structure interne des êtres, et des lois de l'organisation. Les baleines et plusieurs mollusques sont placés parmi les poissons. Les chauves-souris et l'écureuil volant sont désignés par des caractères qui se rapportent au type du *rat;* on n'a pas laissé de les ranger parmi les oiseaux. La définition qu'on donne des insectes porte sur ce que ces animaux ont *la chair dans l'intérieur du corps et les os à l'extérieur;* mais ceux qui ont fait cette observation curieuse y dérogent immédiatement en introduisant dans cette classe les grenouilles et d'autres animaux qui n'ont de commun avec les insectes que le dégoût qu'ils inspirent. A la vérité, des mé-

---

(1) Comparez ce qui a été dit à ce sujet, sous le rapport de la formation des caractères chinois, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. VIII, part. 2, p. 25, et dans les *Mélanges asiatiques*, tom. II, p. 39.

prises de cette espèce se commettent dans des pays plus éclairés que la Chine, et il n'y a pas longtemps que nos dictionnaires usuels en présentaient encore des traces. Quant à leur ignorance en anatomie, les Chinois n'ont pas l'excuse des préjugés qui, chez d'autres peuples, font attacher de l'horreur au meurtre des animaux et au contact des cadavres. Mais, au lieu d'étudier l'organisation comme elle est, ils ont voulu déterminer par le raisonnement comment elle devait être, et cette prétention les a souvent entraînés loin du but qu'ils se proposaient d'atteindre.

Une de leurs erreurs les plus étranges est celle qui a rapport à la transformation des êtres les uns dans les autres. Des contes populaires, des observations mal faites sur les métamorphoses des insectes, ont donné naissance à des théories ridicules. Des absurdités savantes se sont ajoutées à des préjugés puérils, et ce que le vulgaire avait cru voir, les philosophes sont venus l'expliquer. Rien n'est plus aisé dans le système oriental sur la constitution de l'univers : une matière unique, infiniment diversifiée, se montre dans tous les êtres. Les variations n'affectent que les propriétés apparentes des corps, ou plutôt les corps ne sont eux-mêmes que des apparences. C'est ainsi qu'on a vu quelquefois des spéculations de métaphysique exercer de l'influence jusque sur les connaissances positives, et les illusions de l'alchimie naître de celles de l'idéalisme et des doctrines mystiques.

Suivant ces principes, il n'y a rien d'étonnant à voir le fluide de la foudre et les étoiles mêmes se

convertir en pierres, comme cela a lieu dans les aérolithes. Des êtres sensibles deviennent insensibles, témoins les fossiles et les pétrifications. La glace, enfermée sous la terre pendant mille ans, se transforme en cristal de roche, et il ne faut au plomb, l'*aïeul* de tous les métaux, que quatre périodes de deux cents ans chacune, pour passer successivement à l'état d'arsenic rouge, d'étain, et enfin d'argent. Au printemps, le rat se change en caille, et les cailles redeviennent rats à la huitième lune (octobre). Le ton avec lequel ces merveilles sont racontées par les auteurs est bien un peu équivoque ; mais il y a lieu de croire qu'ils en admettent du moins un certain nombre comme prouvées, et qu'ils ne voient rien de véritablement impossible dans les autres. Un naturaliste chinois, moins crédule que ses confrères (1), se moque agréablement d'un d'entre eux pour avoir cru à la métamorphose du loriot en taupe, et des grains de riz en poissons du genre *cyprin*. « C'est là, » dit-il, un conte ridicule. Il n'y a de constaté que » le changement du rat en caille, lequel est rapporté » dans toutes les éphémérides, et que j'ai constamment » observé moi-même; car enfin il y a une marche » constante pour les transformations comme pour » les naissances. » Les animaux, selon les Chinois, sont ou vivipares, comme les mammifères, ou ovipares, comme les oiseaux ; ils naissent par transformation, comme la plupart des insectes, ou par un effet de

---

(1) *Li-chi-tchin*, auteur du *Pen-thsao-kang-mou*.

l'humidité, comme les grenouilles, les limaçons et les scolopendres.

C'est un caractère particulier des fables chinoises, que rien n'y est presque jamais rapporté à l'intervention des êtres supérieurs à l'homme. De même, dans ces théories d'une physique mensongère, tout est attribué à un développement spontané qui s'exécute d'après des lois invariables. Tout y est parfaitement combiné, même ce qui est contraire au bon sens; tout s'y explique par l'action des causes réputées naturelles, lors même qu'elles sont entièrement imaginaires. C'est sur-tout depuis que les opinions de l'école qui s'est formée au XIII.ᵉ siècle (1) sur l'éther et la matière fixée (*yang* et *yin*) ont été généralement répandues, que ces théories ont pris faveur. On rend compte de tous les phénomènes par l'action de ces deux principes, par le resserrement et l'expansion, l'attraction et la répulsion, le repos et le mouvement. C'est une véritable *explication universelle*. On comprend très-bien ainsi comment sont nés les cinq élémens et toutes les propriétés opposées dont le jeu influe sur les corps, le sec et l'humide, le froid et le chaud, le doux et l'amer, les couleurs, les odeurs, les vertus médicinales. On dit d'où provient la différence des sexes dans les animaux, quelle est la cause des maladies, et pourquoi, parmi les végétaux, les uns ont un tronc ligneux et les autres une tige her-

(1) L'école de Tchu-hi, qui domine encore actuellement parmi les philosophes chinois.

bacée. Des tableaux où ces propriétés sont mises en regard les unes des autres, servent à donner une raison de tout ce qu'on ne sait pas en météorologie, en chimie, en histoire naturelle, et sur-tout en médecine. Le succès de ces sortes de systèmes est presque toujours assuré, même hors de Chine, parce qu'il est commode de pouvoir mettre des mots à la place des choses, de n'être jamais arrêté par rien, et d'avoir des formules toutes prêtes pour tous les cas embarrassans. C'est ainsi que s'est formé un jargon scientifique, qu'on croirait emprunté de notre scholastique du moyen âge, et qui, bien plus que l'écriture figurative, a dû contribuer à retenir les connaissances des Chinois dans l'état d'enfance où nous les voyons de nos jours. L'expérience fait voir que, quand l'esprit humain est une fois engagé dans ces fausses routes, il lui faut, pour s'en détourner, des siècles et le secours d'un homme de génie. Les siècles n'ont pas manqué à la Chine; mais l'homme dont les lumières supérieures feraient évanouir ces lueurs trompeuses, y pourra difficilement exercer cette heureuse influence, tant que les institutions politiques y tiendront éloignés des sciences spéculatives tous les esprits actifs et d'une trempe vigoureuse, en les appelant, par la voie des concours, aux honneurs et aux emplois, et en les confinant ainsi dans les détails de l'administration et les fonctions de la magistrature.

Toutefois on sait que, par une heureuse contradiction dont quelques-unes de nos études mêmes ont autrefois présenté des exemples, les théories les plus

ÉCOLE ÉGYPTIENNE DE PARIS.

Le public a été informé, en juillet 1826, du débarquement de quarante jeunes Égyptiens, envoyés en France par leur gouvernement pour y étudier les diverses branches de l'administration, des arts et des sciences. On connaît pareillement, d'une manière générale, leurs premiers progrès dans la langue française, qui devait être naturellement l'objet de leur première étude. Aujourd'hui que leurs succès commencent à répondre aux soins qui leur ont été donnés, et que l'on peut concevoir pour l'avenir de légitimes espérances, le moment n'est-il pas venu d'entrer dans plus de détails sur cette institution naissante, qui a également droit d'intéresser, soit qu'on l'envisage sous le rapport politique, soit qu'on la considère sous le rapport des études orientales, soit enfin qu'on ne songe qu'au bien de l'humanité et aux progrès de la civilisation? Nous allons donc parler avec quelques développemens des travaux des jeunes Égyptiens, et rendre compte de leurs premiers pas dans la carrière qu'ils parcourent, persuadés qu'ils méritent l'attention et la bienveillance du public français par leurs travaux assidus et leurs progrès sensibles.

Ces jeunes gens sont distribués, depuis environ dix-huit mois, dans les meilleures pensions de la capitale, et plusieurs suivent les cours élémentaires des colléges royaux. Les 28 février et 1.er mars derniers, ils furent

tous réunis dans un même lieu pour y être interrogés simultanément, et subir un examen public; c'était le plus sûr moyen de constater leurs progrès. Cet examen eut lieu en présence d'une foule de personnes marquantes, appartenant à la magistrature, à l'université, à l'institut, à l'armée, et d'honorables étrangers : nous ne citerons que M. l'amiral Sidney Smith; M. le chevalier Amédée Jaubert, maître des requêtes du Roi, professeur de turk à l'école spéciale des langues orientales; M. Basset, officier émérite de l'université; M. le marquis Amédée de Clermont-Tonnerre, directeur de l'école royale d'état-major; M. Moreau de Jonnès, correspondant de l'Académie des sciences; M. de la Renaudière, homme de lettres; M. David-Morier, consul général d'Angleterre; M. de Fresne, secrétaire général de la préfecture de la Seine; M. le docteur Bally; M. Bianchi, secrétaire interprète pour les langues orientales; M. le baron Costaz; M. le lieutenant général Lafont; M. le lieutenant général Berge; M. le comte de la Borde; M. Garcin de Tassy, orientaliste. L'examen était présidé par M. le comte de Chabrol, préfet du département de la Seine, membre de la chambre des députés, ancien membre de l'expédition française en Égypte.

Pour constater la capacité relative des élèves, il nous avait paru utile de prescrire à tous ceux qui sont parvenus au même degré, un même travail, exigible dans un temps limité. Ce mode, combiné avec l'examen oral, qui prouve principalement la facilité de l'élocution, fournit, avec certitude, le

moyen de connaître la force respective de chaque élève.

L'examen de *français* roulait sur la narration et la composition, l'analyse logique et grammaticale; celui de *mathématiques*, sur divers problèmes d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie; enfin, les *dessins* les plus récens des élèves devaient aussi être comparés.

Une heure fut accordée pour le concours en langue française; cinq quarts d'heure pour les compositions de mathématiques. Voici les questions de cette dernière espèce : 1.° Trouver un nombre tel que le produit de ses deux moitiés soit égal au produit de ses trois tiers; poser l'équation et la résoudre.

2.° Inscrire un hexagone régulier et un triangle équilatéral dans une circonférence donnée.

3.° On donne deux côtés d'un triangle et l'angle qui est opposé à l'une de ces lignes; on demande de construire le triangle.

4.° On a une droite donnée de longueur et de position, par rapport à un point situé hors de la ligne; on demande de tracer une circonférence qui passe par le point, et dont la droite donnée soit une corde.

5.° 42 hommes sont sur un navire : on trouve qu'il n'y a plus que pour 15 jours d'eau, en donnant par jour un litre 1/2 à chaque homme; on demande ce qu'il faudrait donner à chacun pour que le navire pût tenir à la mer pendant 25 jours.

Ces problèmes, sans doute peu difficiles pour des jeunes gens plus avancés, mais choisis en raison de la force des élèves égyptiens (que l'on avait classés,

à-peu-près, le mois précédent), du temps depuis lequel ils étudient, et aussi du court espace de temps pour la solution, avaient été posés par M. Francœur, professeur à la faculté des sciences.

Chaque élève fournit ainsi plusieurs pièces écrites, servant en même temps à faire connaître ses progrès en écriture et en orthographe française.

A ce concours succéda l'examen oral, qui dura deux jours ; après quoi on procéda au classement des compositions, et l'on décerna des prix à ceux qui avaient le mieux réussi.

On a remarqué, à l'examen oral, que les pensées écrites par les élèves sur le tableau, pour être analysées grammaticalement et logiquement, étaient graves et fortes. L'un d'eux traça des réflexions sur les ravages du temps et sur la durée des pyramides; un autre, Ahmed-Yousouf, expliqua très-bien cette pensée, *Le soleil s'est levé favorablement pour nous, et se couchera de même*, qui fait allusion à la mission d'Égypte.

Un autre, Khalyl-Mahmoud, analysa avec une clarté et une facilité d'élocution surprenantes, et même avec une sorte de grâce, la pensée suivante : *Les sciences sont un flambeau qui dirige et éclaire notre esprit, et lui procure les jouissances les plus nobles et les plus vives ; elles méritent donc tous nos hommages et tous nos efforts.*

Le cheykh Réfâ'h, étant interrogé sur cette question, *Qu'est-ce qu'un examen?* répondit : *Après l'examen, on estime un homme ou on le méprise.*

MM. Mazhar-effendy (1), Estefân-effendy, Aly-Heybah et Khalyl Mahmoud, ont mérité les prix de *composition française* et d'*analyse*. En *mathématiques*, celui d'algèbre et de géométrie a été remporté par le même Mazhar, celui de géométrie par Mahmoud-effendy, et celui d'arithmétique par Ahmed-Yousouf. En *dessin*, des prix ont été accordés à Ahmed-el-a'ttar, Mahmoud-effendy, et Ahmed-Nagdaly. Six prix d'encouragement ont été décernés à ceux d'entre les élèves qui avaient le mieux réussi après les premiers, savoir: le cheykh Refâ'h, Bayoumy, Mohammed-Chenân, Mahramgy, Yousouf-effendy, Solymân-effendy. On voit avec satisfaction que les Égyptiens indigènes ont réussi aussi bien au moins que les Osmanlis établis en Égypte; 8 sur 17, nombre des premiers, ont obtenu des prix, et 6 sur 17, nombre des seconds.

La distribution des prix a eu lieu, le 4 juillet dernier, à la maison centrale, en présence de M. le général comte Belliard, pair de France, de M. le comte d'Aure, de M. Basset, de MM. Jaubert, Bianchi, Garcin de Tassy et autres orientalistes, &c.; M. Planat, directeur de l'école d'état-major au Kairè, était aussi présent.

A la suite d'un discours dans lequel le directeur des études des jeunes Égyptiens, après avoir rendu

---

(1) En pension chez M. Goubaux, et précédemment chez M. Michelot, avec l'élève Bayoumy. Ces chefs d'institutions, et les autres chefs auxquels ont été confiés les jeunes gens, sont également dignes d'éloges, pour les soins qu'ils leur prodiguent et les difficultés qu'ils ont à surmonter.

compte à l'auditoire des vues de leur gouvernement, rappela aux élèves l'importance de la mission dont ils sont chargés, et adressa des éloges à ceux qui s'en montrent dignes par leurs travaux et leurs progrès, les prix ont été distribués par M. le général comte Belliard, qui commanda autrefois avec la plus grande distinction une division française en Égypte, avec l'illustre Desaix, dont il fut le digne compagnon d'armes.

Cette cérémonie intéressante, aussi nouvelle pour les spectateurs que pour les jeunes gens, est d'autant plus digne de l'attention des personnes qui s'intéressent à la civilisation de l'Orient, que la plupart de ces jeunes gens ont fait des efforts réels et soutenus, et montré qu'ils sont sensibles à l'émulation; sur-tout si elles considèrent que ces hommes, transportés si loin de leur patrie, s'appliquent à des études et à des arts dont ils n'ont jamais eu aucune idée, et qu'ils vivent au milieu d'un peuple dont les usages sont aussi étrangers pour eux que sa langue l'était à l'époque de leur arrivée. On n'apprendra pas sans surprise et l'on croira à peine que de jeunes Arabes, transplantés à Paris depuis vingt mois, aient pu exprimer leurs pensées en vers français exempts de fautes, aient composé telles pièces où l'on remarque des germes de talent qui feraient honneur à des Français, et dont on apprécie toute la valeur en songeant au point de départ de leurs auteurs.

Dans tout ce qu'écrivent journellement les jeunes Égyptiens en langue française, on remarque une naïveté et une franchise de pensée remarquables; leurs

récits, leurs lettres, ne seraient pas indignes d'être rapportés: on voit qu'en composant ils pensent en français et non pas en arabe. On peut donc s'attendre que bien des préjugés vont s'évanouir, et que le bandeau qui couvre les yeux des Orientaux et les retient en quelque sorte dans un état d'enfance, tombera par degrés, du moins, de ceux de nos jeunes hôtes : condition nécessaire pour qu'ils se pénètrent bien de nos idées, et fassent de véritables progrès dans les sciences et dans les arts utiles à la société humaine.

Nous citerons ici, comme échantillon, la pièce qui a mérité le prix de la composition française. On avait demandé aux jeunes gens de dépeindre, dans une lettre écrite à un ami resté en Égypte, ce qui les avait le plus frappés en France. Nous transcrirons fidèlement cette pièce, telle que l'a écrite le jeune étranger, en conservant les fautes de style.

« Mon cher ami,

» Dans votre dernière lettre, vous me rappeliez
» la promesse que je vous avais faite en quittant
» l'Égypte, de vous décrire tout ce que je verrais
» de plus remarquable en France.

» A peine avais-je débarqué sur le rivage de Mar-
» seille, que j'aperçus une foule de spectacles étrangers
» à ma vue. La première chose que j'ai remarquée,
» c'était la beauté des édifices de cette ville; ensuite
» la grande hauteur des maisons, les rues pavées,
» larges et régulières; après quelques pas, j'entendis
» un bruit qui courait par-tout, et, dans le même

» moment, je vis pour la première fois des voitures » attelées de plusieurs chevaux rapides, et qui circu- » laient sans cesse dans la ville ; et entre autres choses, » ce qui me frappait le plus, ce fut de voir dans les » rues, dans les lieux publics et dans les promenades, » les dames françaises élégamment habillées, marcher » librement et sans voile : chose contraire à nos lois » et à nos usages.

» Lorsque je suis arrivé à Paris, on me mena » dans des jardins magnifiques, où je vis tout le » peuple se promener ; ensuite dans des galeries im- » menses, où il y a les plus beaux tableaux qui ont » été faits en France, et dans d'autres galeries où il » y a les productions des arts et de l'industrie fran- » çaise. Je vais aussi de temps en temps visiter les » théâtres, chose que vous ne comprendrez jamais » sans la voir.

» Vous savez bien qu'on nous parlait beaucoup de » la température de la France ; je ne l'ai pas trouvé » très-dure, et sur-tout cette année-ci, la douceur du » temps m'a privé d'un spectacle amusant, c'est de » voir patiner ; il consiste en ce que tous les jeunes » gens vont dans un endroit appelé *glacière*, et quand » l'eau est fortement gelée, ils glissent tous sur la » glace, avec une chaussure armée d'une barre de » fer ; et avec quelques mouvemens, on les voit passer » devant vous comme un éclair, et je vous assure » que c'est un spectacle très-curieux. »

Cette lettre est du jeune *Mazhar*, qui réussit également bien en mathématiques, ainsi qu'on l'a dit.

Elle a été mise, ainsi que les compositions françaises les plus marquantes, sous les yeux de plusieurs personnes compétentes, et elles ont obtenu l'approbation générale.

On doit citer parmi les élèves les plus distingués de l'école égyptienne, le cheykh Refâ'h, destiné à remplir l'emploi de traducteur, nécessaire pour faire jouir l'Égypte de nos ouvrages scientifiques, et la faire participer un jour aux avantages de nos institutions. Le cheykh commence déjà à remplir les vues de son gouvernement; il a traduit avec succès, du français en arabe, un traité élémentaire de minéralogie. Cet ouvrage a été envoyé au Kaire, pour être imprimé. C'est également lui qui a été chargé de mettre en arabe un almanach que nous avons rédigé pour l'an 1244 de l'hégire, ouvrage qui pourrait exercer de l'influence sur la civilisation de l'Égypte et de la Syrie, s'il était publié exactement chaque année. Au reste, le cheykh Refâ'h est un homme lettré, qui ne réussira pas moins bien à traduire des livres d'histoire, de littérature et de morale (1).

(1) Il est né en 1802 à Tahtah, dans la haute Égypte, d'un *chéryf* appelé Bedaouy, et de Fatime, qui descend des *Ansar*. Ses oncles paternels et maternels et leurs fils sont aussi docteurs. Après avoir appris dans le Sa'yd à lire et à écrire correctement, il est venu s'instruire au Kaire, au collége d'El-azhâr; pendant huit ans, il a étudié la grammaire, la jurisprudence, les lois, la théologie, la logique, l'art oratoire et la versification. Au bout de cinq ans, il a été chargé de l'éducation d'un jeune prince d'Alexandrie, et il a professé au Kaire. Avant son voyage en France, il a mis en vers le cours de théologie du cheykh Fedaly, et composé un ouvrage de rhétorique et diverses poésies.

Les progrès de Mazhar-effendy en mathématiques sont dignes d'attention. Cet élève a suivi avec distinction les cours de cette année du collége royal de Bourbon; il est parvenu au 6.e rang sur un nombre de 70 concurrens. Il vient d'être porté au nombre des 7 premiers sur la liste des élèves admis à concourir en géométrie élémentaire au concours général de l'université. L'élève Bayoumy a des succès pareils en géométrie; il travaille pour être admis à assister aux leçons de l'école royale polytechnique. Le jeune Mahramgy fait aussi des progrès en géométrie élémentaire (1).

C'est par ces études préliminaires que les jeunes Égyptiens se sont préparés à étudier les diverses branches des sciences, des arts et de l'économie civile et militaire auxquelles on vient de les appliquer, d'après l'intention du gouvernement égyptien et leur libre choix. Ces branches sont au nombre de quinze, entre lesquelles tous les élèves ont été répartis selon leurs goûts et leurs facultés.

Le premier cours, qui a été ouvert le 10 avril dernier, est celui de l'*administration militaire*, professé par M. Lacour, secrétaire du conseil de santé, ancien commissaire des guerres. M. le dévitdàr-effendy, l'un des trois chefs de la mission, participe à cet enseignement. On espère que les élèves seront mis en état de pro-

(1) Ces trois élèves sont au nombre des plus jeunes de la mission : ils avaient dix-sept ans en arrivant. On doit regretter que le Gouvernement d'Égypte n'ait pas envoyé des sujets plus jeunes encore.

fiter bientôt des leçons de l'école royale d'état-major.

Le 2.e cours est celui d'*administration civile:* il est suivi par M. le muhurdâr-effendy, l'un des chefs de la mission, et par les élèves destinés à la *diplomatie.* M. Macarel, professeur suppléant au cours de droit administratif, est chargé de cet enseignement. Il entretient d'abord les élèves du droit naturel, du droit des gens et du droit positif, bases nécessaires des études administratives. On s'occupera, l'année prochaine, de la statistique et de toutes les branches de l'économie politique appliquée à l'industrie, aux finances, à la justice, &c. Les jeunes gens qui doivent suivre la carrière diplomatique, étudient les langues vivantes ; ils voyageront en diverses contrées de l'Europe.

Le 3.e cours est celui du *génie* et de l'*artillerie :* les élèves destinés à ces études seront envoyés plus tard dans les divers établissemens. Le professeur est M. Olivier, ancien élève de l'école polytechnique et capitaine d'artillerie, qui a été chargé en Suède d'organiser les mêmes études.

Des leçons de *chimie* sont données dans un laboratoire, où les élèves destinés aux arts chimiques et à la fonderie sont exercés aux expériences et à la manipulation, sous les yeux d'un savant professeur de chimie pratique, M. Gauthier de Claubry. L'an prochain, ils seront répartis dans des ateliers de chimie pratique, où ils se livreront aux diverses applications de la science, à la teinture, à la fabrication des sels, à la blanchirie, à la confection des poteries, verreries,

cimens, &c.; à la distillerie, à l'éclairage, à la fabrication du sucre, &c. &c.

Le 5.[e] cours est celui de *médecine :* les élèves suivent actuellement avec succès un cours de démonstration anatomique, et étudient la physique élémentaire. L'an prochain ils fréquenteront les cours de la faculté de médecine, et ils s'occuperont de l'hygiène.

M. Hassan-effendy, 3.[e] chef de la mission, et les élèves destinés à la *marine*, étudient la géométrie, la trigonométrie et les problèmes de navigation, en attendant leur admission à une école de marine.

Les élèves destinés à la *mécanique* et à l'*hydraulique*, étudient aujourd'hui la géométrie, la statique et la physique. On espère les mettre en état de suivre des études analogues à celles de l'école des ponts et chaussées, autant que le permettront et le temps de leur séjour à Paris, et leur degré d'instruction. Ils vont s'exercer sur le terrain aux travaux de topographie et de nivellement. Plus tard, ils visiteront les ateliers et les établissemens consacrés aux arts mécaniques.

Plusieurs élèves étudient le dessin, pour s'adonner ensuite à la *gravure* des cartes, de l'architecture et des machines, et à la lithographie. Ce sont eux qui devront exécuter les planches des ouvrages de sciences qui seront traduits en arabe. Ils seront instruits aussi dans l'art typographique.

Les élèves destinés à l'*agriculture* s'occupent en ce moment de la physique et de la botanique. Ils iront bientôt à la ferme expérimentale de Roville, si bien connue dans toute l'Europe par ses succès, pour y

étudier les diverses branches de l'économie rurale: objet vaste et de la plus haute importance pour l'Égypte, qui est un pays essentiellement agricole.

Trois élèves sont destinés à l'étude des *mines* et de l'*histoire naturelle*. Un professeur d'histoire naturelle, dans un des colléges royaux de Paris, est chargé de leur enseigner les élémens de cette science, pour les préparer aux applications, et les mettre en état de suivre les cours publics. L'un d'eux doit étudier à Alfort l'art vétérinaire, comme une des principales applications pratiques et utiles de la zoologie.

La dernière branche est celle des *traducteurs*. Nous avons parlé plus haut des progrès et des travaux du cheykh Refâ'h, qui se destine à cet emploi: nous ne craignons pas de dire qu'il sera un de ceux qui rendront le plus de services par la suite.

En général, les nouveaux professeurs sont satisfaits du travail des jeunes gens qui suivent ces études spéciales, sans préjudice du français, des mathématiques, du dessin, de l'histoire et de la géographie, études également indispensables pour tous, malgré la diversité des branches auxquelles ils sont appliqués. La géographie sur-tout a attiré notre attention, et il n'est pas hors de propos de rapporter un fait qui montre l'importance qu'y attache également le gouvernement d'Égypte. Au milieu des grands événemens de l'Orient et malgré les pertes que le vice-roi a éprouvées, ses regards ont été constamment tournés vers ses jeunes missionnaires pour les sciences de la paix. Il ne leur écrit plus qu'*en langue française*. Il ordonne qu'on

envoie en France de nouveaux élèves, en même temps que des vaisseaux chargés de marchandises. Il défend aux effendys d'interrompre un seul instant leur travail, quelles que soient les chances de la guerre, et leur commande de travailler avec calme et persévérance à leurs paisibles études. Enfin, par une lettre récente datée du camp de Djafferyeh, il exprime sa volonté pour que les jeunes gens approfondissent les connaissances géographiques.

LISTE DES JEUNES ÉGYPTIENS,

Avec leur répartition entre diverses branches d'arts et de sciences, ainsi que l'indication de leur pays natal, et de leur âge à leur arrivée en France.

ADMINISTRATION CIVILE.

M. le MUHURDÂR ABDY-EFFENDY, مهردار عبدى افندى né à Constantinople, arrivé en France à .... 29 ans.

Artyn-effendy ارتين افندى, Arménien de Constantinople (chrétien) .... 22.

Selym-effendy سليم افندى, Géorgien ...... 19.

Mohammed-Khosrof محمد خسرو, Géorgien .... 21.

ADMINISTRATION MILITAIRE.

M. le DEVITDÂR MOUSTAFA-EFFENDY دويتدار مصطفى افندى, né à la Cavale, en Romélie .... 24.

Râchid-effendy راشد افندى, né en Abasie.. 24.

Ahmed-effendy احمد افندى, né à la Cavale. 25.

Solymân-effendy سليمان افندى, Circassien.. 18.

NAVIGATION ET MARINE.

M. HASSAN-EFFENDY حسن افندی .... 37 ans.
Mahmoud-effendy محمود افندی , Circassien. 21.
Mohammed-Chenân-effendy محمد شنان افندی
Circassien .... 20.

DIPLOMATIE.

Estefân-effendy استفان افندی , Arménien, de Sébaste (chrétien) .... 22.
Khosrof-effendy خسرو افندی , Arménien, de Constantinople (chrétien) .... 18.

HYDRAULIQUE.

Moustafā Mahramgy مصطفى محرمجى né au Kaire .... 17.
Mohammed-Bayoumy محمد بيومى , né au Kaire 17.

MÉCANIQUE.

Le *cheykh Ahmed-el-a'ttar* الشيخ احمد العطار né au Kaire .... 27.

GÉNIE MILITAIRE.

Mazhar-effendy مظهر افندی , né au Kaire, de père osmanli et de mère égyptienne .... 17.
Solymân-el-Boheyry سليمان البحيرى , né au Kaire .... 18.
A'ly-effendy على افندی , Géorgien .... 18.

ARTILLERIE.

O'mar-effendy عمر افندی , Circassien ...... 20.
Solymân Lâz-effendy سليمان لاز افندی , né à Trébizonde .... 25.

FONDERIE DE MÉTAUX, FABRICATION D'ARMES.

Amyn effendy امين افندى, né à Constantinople...............................

Ahmed-Hassan-Hanafy احمد حسن حنفى, né au Kaire............................... 18.

GRAVURE, TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE.

Hassan-el-Ouardâny حسن الوردانى, né au Kaire.................................... 17.

Mohammed-Açа'd محمد اسعد, né au Kaire. 15.

ARTS CHIMIQUES.

O'mar-el-Koumy عمر الكومى, né au Kaire.... 18.

Ahmed-Yousouf احمد يوسف, né au Kaire.. 20.

Ahmed-Cha'bân احمد شعبان, né au Kaire.. 17.

Yousef-A'yâdhy يوسف العياضى, né au Kaire 18.

MÉDECINE, CHIRURGIE, ANATOMIE, PHYSIOLOGIE, HYGIÈNE.

A'ly-Heybah على هيبة, né au Kaire......... 18.

Le cheykh Mohammed-Dachtouty الشيخ محمد الدشطوطى, né au Kaire..................... 23.

AGRICULTURE.

Yousouf-effendy يوسف افندى, Arménien (chrétien)..................................... 23.

Khalyl-Mahmoud خليل محمود, né au Kaire. 20.

HISTOIRE NATURELLE ET MINES.

A'ly-Hosseyn على حسين, né au Kaire...... 18.

Ahmed-Nagdaly احمد النجدلى, né au Kaire. 16.

Ahmed احمد (neveu de *Moustafa*, commissaire), né en Grèce....................... 18.

TRADUCTEURS.

Le cheykh Réfâ'h الشيخ رفاعه, né à Tahtah (H.te Égypte)............................ 24.

ÉLÈVES SANS DESTINATION, ARRIVÉS DEPUIS PEU.

Amyn-effendy امين افندى.
Ahmed-effendy احمد افندى.

ÉLÈVES PARTIS POUR TOULON ET MARSEILLE.

Housseyn-effendy حسين افندى.
Cassem-el-Gendy, قاسم الجندى.

ÉLÈVES RETOURNÉS EN ÉGYPTE.

Le cheykh Mohammed-Rooayac الشيخ محمد الرقيقه.
Ibrahim-ouéhbéh ابرهيم وهبه.
Le cheykh el-Aleouy الشيخ العلوى.

Il résulte de cette liste que des 34 élèves actuels (non compris les 3 chefs, les 2 nouveaux venus et les 5 absens), 4 sont chrétiens arméniens, et 30 musulmans; que 3 de ces derniers portent le titre de cheykh; que 18 sont nés en Égypte et 16 hors de l'Égypte; qu'un des 18, osmanli d'origine, est né au Kaire de mère égyptienne, et que 12 autres sont osmanlis et sont venus au Kaire plus ou moins âgés. Ceux qui y sont arrivés plus jeunes sont les plus avancés; mais ceux qui n'y sont venus qu'à 14 ans et plus tard, le sont moins que les autres, à l'exception d'Artyn-effendy.

25 d'entre les élèves ont étudié d'abord à l'école établie au palais de Bouláq et à Casr-el-a'yny; 3 au collége de la mosquée des Fleurs (el-azhâr), au Kaire; 5 autres dans des écoles particulières et chez différens personnages. L'objet de ces premières études a été principalement la langue arabe, et, pour quelques-uns, les élémens de la langue italienne et du calcul. On a réuni quelques autres notions sur leurs familles qu'il serait trop long de rapporter ici.

Nous publierons les progrès ultérieurs des jeunes Égyptiens dans leurs études spéciales, d'après les rapports des nouveaux professeurs.

On terminera cette notice sur la situation présente de l'école égyptienne française, en disant quelques mots de deux établissemens récemment fondés en Égypte même par les conseils de Haggy-Osmân Nour-eddin-bey (qui a séjourné plus d'un an à Paris en 1819 et 1820), et dirigés par des Français; établissemens qui contribueront également au retour des lumières dans leur ancienne patrie, et auxquels doivent s'intéresser toutes les personnes amies de la propagation des connaissances et de la civilisation : nous voulons parler de l'école d'état-major, établie à Dgiad-abad (1), près du Kaire, à l'imitation des écoles militaires de la France, et destinée, comme elles, à l'éducation des jeunes officiers. Cet établisse-

(1) Ce lieu est une petite ville formée par l'école, les maisons des élèves et celles de l'état-major; elle est située à 400 mètres du camp général, et bâtie à l'européenne; on y remarque déjà plusieurs palais.

ment, fondé en 1825, comptait déjà, en 1826, 88 élèves. On leur enseigne, en trois années, les mathématiques, le dessin, la topographie, l'artillerie, les fortifications permanente et passagère, la castramétation, l'école du soldat et de l'officier, ainsi que les évolutions de ligne et le service intérieur et de campagne, enfin les langues française, turque, persane. La plupart des maîtres sont Français, ainsi que le directeur des études, M. Planat. Les élèves subissent, après trois années, des examens sévères. Des promotions sont la récompense de ceux qui en sortent avec honneur; dans le cas contraire, ils sont tenus de doubler la classe qu'ils viennent de faire. On projette une quatrième année d'études, consacrée aux sciences physiques, à la mécanique, à la géographie et à l'histoire universelle, à la statique et à la stratégie.

L'autre établissement est une école de médecine établie à Abou-z'abel, non loin de Dgiad-abad, dans un grand hôpital bâti en 1826 pour 1200 malades. Le directeur de cet établissement est également un Français, M. le docteur Clot. Les élèves s'y adonnent avec assiduité à la dissection et à l'étude de l'anatomie.

C'est par de tels efforts, continués avec persévérance, que l'Égypte pourra parvenir à reconquérir parmi les nations le rang qu'elle a perdu depuis tant de siècles, et une partie de la gloire qui l'a illustrée autrefois!.. La guerre l'a perdue, c'est à la guerre qu'elle devra sa restauration.

Paroles adressées aux jeunes Egyptiens, lors de la distribution des prix, le 4 juillet 1828.

« JEUNES GENS,

» C'est pour la première fois, depuis votre arrivée » en France, que vous recevez publiquement la récom- » pense méritée par vos travaux assidus : ce jour mar- » quera dans votre vie. Ces palmes honorables sont » d'autant plus flatteuses, qu'elles vous sont décernées » dans la capitale des arts et des sciences, au sein d'une » cité qui réunit tout ce qu'il y a eu de plus policé dans » Athènes à ce qu'il y a eu de plus grand dans la *ville* » *aux cent portes*, et distribuées par un guerrier qui » s'est illustré sur les bords du Nil.

» Tous, vous avez senti, vous sentez de plus en plus » l'importance de votre mission, et vos efforts à tous » sont pareils : mais il n'est pas donné à tous de réussir » également dans des études aussi neuves pour les » Orientaux.

« Les épreuves auxquelles vous avez été soumis » étaient rigoureuses autant qu'étranges pour vous; » elles n'en rehaussent que plus le mérite de ceux qui » les ont subies avec succès. Chacun de vous, à son » tour, obtiendra, je l'espère, le même honneur, si » j'en dois juger par la volonté ferme qui vous anime, » d'accomplir les vues sages et élevées de votre gou- » vernement, devoir sans cesse présent à vos yeux. » Méritez, justifiez par la persévérance de vos efforts, » cette généreuse et constante protection qui vous

» suit dans tous les instans, qui vous comble de ses » bienfaits, que rien ne fatigue et ne rebute, même » les plus graves événemens, les obstacles les plus » difficiles que la politique et la guerre puissent op- » poser à un dessein pacifique, dont la civilisation et » le bien de l'espèce humaine sont le but évident : » contraste frappant et singulier, dont l'histoire de » l'Égypte et de la France a déjà offert un exemple au » commencement du siècle, lorsque, au milieu du » tumulte des camps et des orages politiques, une » armée française poursuivait à-la-fois des triomphes » guerriers et les conquêtes paisibles de la science.

« Continuez, jeunes gens, de parcourir une car- » rière non moins glorieuse. Votre sort est digne » d'envie. Vous êtes appelés à opérer la régénération » de votre patrie, événement d'où dépendra le sort de » la civilisation de l'Orient. Quelle destinée plus belle » pourrait flatter des cœurs sensibles à la vraie gloire, » et animés d'un amour sincère du pays natal? Puisez » au milieu de la France, puisez à pleine source, ces » lumières de la raison et des lettres, qui élèvent si » haut l'Europe au-dessus des autres parties du monde. » C'est reconquérir pour votre patrie les bienfaits des » lois et des arts, dont elle a joui durant tant de » siècles; l'Égypte, dont vous êtes les députés, ne » fait, pour ainsi dire, que recouvrer ce qui lui ap- » partient, et la France, en vous instruisant, ne fait » qu'acquitter, pour sa part, la dette contractée par » toute l'Europe envers les peuples de l'Orient. »

JOMARD.

Extrait du grand ouvrage historique d'Ibn-Khaldoun, traduit de l'arabe par M. Schulz.

LIVRE III.

Histoire des Berbères, second peuple habitant la Mauritanie ; de leur origine, de leurs divisions et de leurs dynasties depuis le commencement du monde jusqu'à présent (1).

Chapitre I.er

Exposition des différentes opinions que l'on a émises sur leur origine.

A. — *Sur leur généalogie.*

Cette nation (2) a, dès les plus anciens temps, habité la Mauritanie ; elle en a peuplé les plaines et les montagnes, aussi bien que les collines, les champs fertiles, la rase campagne et les villes. Les maisons des Berbères sont construites de pierres et de terre, de roseaux et de bois, de poil et de cordes. Les gens puissans et considérés parmi eux se transportent d'un endroit à un autre pour chercher des pâturages aux environs de leurs établissemens, sans s'avancer, dans ces courses,

(1) Il existe dans la bibliothèque de l'université de Cambridge un manuscrit de cette partie de l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun. On annonce que M. Lee doit en donner une traduction anglaise, qui paraîtra sous les auspices de la Société des traductions qui vient de se former à Londres. (*Note du Rédacteur.*)

(2) M. le comte Castiglioni a publié à Milan, en 1826, en un vol. in-8°, une dissertation intitulée *Mémoire géographique et numis-*

au-delà des campagnes fertiles, dans le désert et dans les terres arides et stériles. Ils gagnent leur vie avec des troupeaux de moutons, de bœufs et de chevaux : ceux-ci leur servent principalement de montures et pour en tirer race. Le chameau est aussi souvent une des ressources de leurs tribus nomades, comme chez les Arabes. Les gens moins aisés vivent de l'agriculture et des animaux domestiques qu'ils engraissent, tandis que les puissans, ou ceux qui voyagent d'un endroit à l'autre pour faire paître leurs troupeaux, passent leur vie à élever des chameaux à l'abri de leurs lances et en dévalisant les voyageurs. Leurs vêtemens, et la plus grande partie des objets que l'on trouve dans leurs maisons, sont faits en laine. Ils s'enveloppent d'une espèce de manteau (شملة) et avec des pièces de couleur [?] (عمائم), que les tribus *Beranis* ont l'usage de teindre en noir. Ils ne se couvrent pas ordinairement la tête ; souvent ils la rasent. Leur langue est une espèce de jargon barbare dans lequel on distingue plusieurs dialectes : c'est ce langage qui leur a valu leur

---

matique sur la partie orientale de la Barbarie appelée Afrikia *par les Arabes;* suivi de *Recherches sur les Berbères atlantiques, anciens habitans de ces contrées.* On trouve dans cet ouvrage intéressant plusieurs observations neuves et importantes sur l'origine des peuples de l'Afrique. J'ai donné aussi quelques détails sur les Berbères et sur d'autres anciennes nations de l'Afrique, dans un mémoire intitulé *Observations sur un passage de Salluste, relatif à l'origine persane des Maures et de plusieurs autres peuples de l'Afrique septentrionale.* Ce mémoire a été lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans ses séances du 22, du 29 février et du 18 avril 1828. (*Note du Rédacteur.*)

nom (1). *Afrikis* (ou *Afrikin*) (2), raconte-t-on, fils de *Keis*, fils de *Saïfi*, l'un des rois de la race des Tobbas (3), envahit la Mauritanie et l'Afrique, tua le roi *Djerdjîs*, et bâtit des villes et des capitales. On donna, dit-on, son nom à l'Afrique. Lorsque ce roi eut vu ces peuplades étrangères, qu'il eut entendu leur jargon et qu'il en eut remarqué les différentes modifications, il s'écria tout surpris : « Que votre *berberat* est nombreux ! » ما اكثر بربرتكم et on les appela à cause de cela *Berbères ;* car le mot *berberat* signifie, dans la langue arabe, un mélange confus de sons inintelligibles. On se sert, par exemple,

(1) J'ai fait voir, dans le mémoire que j'ai cité et dont j'ai rapporté le titre dans la note précédente, que les explications bizarres et souvent ridicules que les auteurs arabes donnent du nom des Berbères, n'ont pas le moindre fondement. J'y ai montré aussi que ce nom moderne n'est et ne peut être que la dénomination de *Barbari*, les Barbares, donnée par les Romains aux indigènes de l'Afrique qui n'avaient pas voulu adopter leurs mœurs et leur langue, et qui préféraient vivre indépendans dans les montagnes de l'Atlas ou dans les déserts du midi, dans les lieux où se trouvent les Berbères des modernes. Lorsque les Arabes succédèrent aux Romains dans la possession des villes de l'Afrique, ils y adoptèrent une dénomination qui était depuis long-temps en usage chez les Romains et chez les Maures soumis. Ceux-ci étaient appelés *Pacati;* on les distinguait ainsi des autres Maures nommés, en latin, *Mauri barbari*, et en grec, Μαυρούσιοι βάρβαροι. (*Note du Rédacteur.*)

(2) Il faut remarquer, une fois pour toutes, que la plupart des points diacritiques manquent dans le manuscrit dont je me sers ; on les trouve cependant très-souvent dans les noms propres.

(3) On sait que *Tobba* est le titre que les auteurs arabes donnent à tous les anciens rois de l'Yémen de la race des Hamiarites, appelés Homérites par les Grecs. (*Note du Rédacteur.*)

du verbe *barbara*, en parlant du lion, pour désigner ses rugissemens sourds et indistincts.

Les généalogistes ont d'un commun accord rangé les différentes branches de cette nation et leurs ramifications sous deux grandes souches, savoir, celle de *Bernas* برنس et celle de *Mâdaghis* مادغس. Ce dernier eut le surnom d'*alabtar* الابتر ; c'est pourquoi on appelle les branches qui dérivent de lui *Alboutar* البتر (pluriel arabe d'*abtar*) (1); comme on désigne les descendans de *Bernas* par le pluriel *Bérânis* برانس. Ces deux branches sont l'une et l'autre des enfans de *Ber* بر. Cependant les généalogistes ne s'accordent point pour savoir si elles dérivent d'un même père. Ibn-Hazem, après l'autorité d'Ayoub, fils d'Abou-Yézid *Saheb-ol-Himar*, rapporte qu'ils dérivent du même père, suivant ce que raconte, d'après son autorité, Iousouf-alwarrâk.

Voici ce que disent à ce sujet Sabek, fils de Solimân, de la tribu de *Methmâtha*, Hâni, fils de Masdour, de la tribu de *Koumâ*, et *Kahlân*, fils d'Abou-Levá, tous généalogistes berbères.

Les *Berânis* sont enfans de Ber, descendant de *Mâdzigh* ماذيغ, fils de Canaan.

---

(1) D'après une glose qui se trouve dans une autre feuille du manuscrit d'Ibn-Khaldoun, les descendans de *Madaghis* furent nommés *Alboutar* (mutilus) : لان اباهم دريك بن تميلا لم يكن له اخوة من امه كما كان لاخيه مصمود بن تميلا « Parce que leur aïeul *Darik*, fils de *Tamila*, n'avait point de » frère du côté de sa mère, comme son frère *Masmoud*, fils de » *Tamila*. »

Les *Boutar* sont enfans de Ber, fils de Keïs, fils d'Aïlan.

On cite souvent, en faveur de cette opinion, l'autorité d'Ayoub, fils d'Abou-Yézid. Mais il faut préférer le rapport d'Ibn-Hazem, auteur digne de confiance.

I. Les *Berânis* se divisent, selon ce que disent les généalogistes, en sept tribus :

1. Les *Azdâdjah* أزداجه ; 2. les *Masmoûdah* مصموده ; 3. les *Awariah* أوريه ; 4. les *Adjîsah* عجيسه ; 5. les *Ketâmah* كتامه ; 6. les *Sanhâdjah* صنهاجه ; 7. les *Aurîghah* أوريغه. Sabek fils de Solimân, et ceux qui suivent son autorité, y ajoutent : 8. les *Lamathah* لمطه ; 9. les *Hascourah* هسكوره ; 10. les *Kezoûlah* كزوله (ou *Djezoûlah*).

D'après l'observation d'Abou-Mohammed fils de Hazem, on raconte que *Sanhâdj* et *Lamath* étoient fils d'une même femme nommée *Touska*, et que l'on ne connoît point leur père. Cette femme se maria avec *Aurîgh*, à qui elle donna un fils appelé *Hawwâr*. Quant aux deux premiers, on n'en sait rien, si ce n'est qu'ils sont frères de *Hawwâr* par leur mère. Quelques auteurs, observe le même généalogiste, prétendent qu'*Aurîgh* est fils de Khayyouz, fils de Motsanna, fils de Sekâsek de la race de Kendah, mais cela est faux.

Alkelebi veut que les tribus de *Ketâmah* et de *Sanhâdjah* n'appartiennent pas aux Berbères ; ils ne sont, selon lui, que des tribus de l'Yémen,

qu'Afrikis fils de Saïfi laissa en Afrique avec les gens de la postérité de Cham qu'il y avoit établis.

Voilà toutes les différentes opinions des auteurs qui se sont occupés de rechercher l'origine des Berbères.

D'*Azdâdjah* descendent les *Mesthâsah* مسطاسه;

De *Masmoûdah* les *Goumârah* غماره, enfans de *Goumâr*, fils de *Masthâf*, fils de *Falîl*, fils de *Masmoûd*.

D'*Aurîghah* les *Hawwârah* هواره, *les Mald* ملد les *Makr* مقر et les *Faldân* فلدان.

De *Hawwârah* (fils d'*Aurigh*) les *Malilah* مليله, et les enfans de *Kemlân* كملان.

De *Mald* (fils d'*Aurigh*) les *Sathath* سطط, les *Warfal* ورفل, les *Asîl* اسيل, les *Mesratah* مسرته, que l'on comprend tous sous le nom des *Lehânah* لهانه, enfans de *Lehân*, fils de *Mald*. On dit aussi que les *Malilah* leur appartiennent.

De *Makr*, fils d'*Aurigh*, les *Mâwas* ماوس, les *Zamoûr* زمور, les *Kabbâ* كبا et les *Masrâï* مسراى.

De *Faldân*, fils d'*Aurigh* les *Kamsânah* قمصانه, les *Warsathif* ورصطيف, les *Biâtah* بياته et les *Bel* بل.

II. Les Boutar, c'est-à-dire les enfans de *Mâdaghis* surnommé *alabtar*, se divisent en quatre tribus :

1. Les *Addâsah* أدّاسه 2. les *Nefoûsah* نفوسه; 3. les *Dharîsah* ضريسه; et 4. les enfans de *Lewâ l'aîné* بنو لوا الاكبر. Toutes ces tribus descendent de *Zadjdjîk* زجّيك, fils de *Mâdaghis*.

Les *Addâsah* sont enfans d'*Addâs*, fils de *Zadjdjik*.

Leurs diverses branches se sont toutes confondues avec les *Hawwârah*, car la mère d'*Addâs* eut après *Zadjdjîk*, pour second mari *Aurîgh*, fils de *Bernâs* et oncle d'*Addâs* : de sorte que les *Addâsah* se trouvent être frères des *Hawwarah*; c'est pour cela qu'on les réunit avec les *Hawwârah*; voici leurs noms :

1. Les *Wasfârah* وسفاره, 2. les *Andârah* انداره, 3. les *Hanzoûtah* هنزوته, 4. les *Sanbarah* صنبره, 5. les *Hourâghah* هراغه, 6. les *Authithah* اوطيطه, 7. les *Tarrahnah* ترهنه; tous enfans d'*Addâs*, fils de *Zadjdjîk*, fils de *Mâdaghis* et confondus aujourd'hui avec les *Hawwârah*.

De *Lewâ l'aîné* dérivent deux grandes ramifications : 1. les *Nafzawah* نفزاوه (prononcés par *ch* tenant le milieu entre un *ch* et un *z*, بالشين بين الزاى والشين). 2. Les *Lewatah* لواته fils de *Lewâ* le jeune, fils de *Lewâ* l'aîné, que son père déclara son successeur quand sa mère le portait encore au sein, et qui prit le nom de son père.

Des *Lewâtah* dérivent :

1. Les *Akourah* اكوره. 2. les *Atrouzah* عتروزه (enfans de *Mâsalah*, fils de *Lewa* le jeune). 3. les *Mezâtah* مزاته (enfans de *Zâbar*, fils de *Lewa* le jeune). 4. les *Maghâghah* مغاغه. 5. les *Djoudânah* جدانه (enfans de *Kethouf*, fils de *Lewa* le jeune).

Ibn-Sabek, et ceux qui suivent son opinion, regardent les *Maghâghah*, les *Djoudânah*, les *Akourah* et les *Atrouzah* comme enfans de *Mâsel* fils

de *Lewà* le jeune. 6. les *Saddarâtah* سدراته, enfans de *Naïthath*, fils de *Lewa* le jeune. Leur généalogie se rattache à celle des *Maghrawah*. *Maghrawah*, selon ce que dit Abou-Mohammed fils de Hazem, avait épousé la mère des *Saddarâtah*, de sorte que leur généalogie se confondit avec la leur.

Beaucoup de tribus tirent aussi leur origine des *Nafzawah*; ce sont:

1. Les *Welhâsah* ولهاصه. 2. les *Ghasâsah* غساسه. 3. les *Zahîlah* زهيله. 4. les *Soûmâtah* سوماته. 5. les *Warsif* ورسيف. 6. les *Marnizah* مرنيزه. 7. les *Zâtimah* زاتيمه. 8. les *Warkoûl* وركول. 9. les *Marnisah* مرنيسه. 10. les *Wardaghroûs* وردغروس. 11. les *Wardîn* وردين; tous enfans de *Yathoufat*, fils de *Nefzâw*. Ibn-Sabek, et ceux qui suivent son autorité, y ajoutent, 12. les *Madjr* مجر, et 13. les *Meklâtah* مكلاته.

Quelques auteurs, remarque cet historien, nient que les *Meklâtah* soient des Berbères. Leur aïeul, disent-ils, était Himyarite; étant tombé en bas âge entre les mains de *Yathoufat*, celui-ci l'adopta. Son nom est *Mekla*, fils de Rîmân, fils de Kelâa-Hatem, fils de Saad, fils de Himyar.

Les *Welhâsah*, branche des *Nefzawah*, forment aussi des tribus nombreuses, dérivées de *Tîdghâs* et de *Dahhiah*, tous deux fils de *Welhâs*.

a. De *Tidghâs* descendent les tribus des:

1. *Werfadjoûmah* ورفجومه ou les *Zakhâl* زجال 2. les *Thouwou* طوو 3. les *Bourghasch* بورغبش 4. les *Wândjar* وانجر 5. les *Karthîth* كرطيط fils

de *Warfadjoum*, fils de *Tidghas*, fils de *Welhas*, fils de *Yathoûfat*, fils de *Nefzaw*.

Tous les enfans de *Tidghâs*, disent Ibn-Sabek et ceux qui l'ont suivi, forment une subdivision des *Lewâtah* et ils habitent le mont *Aurâs* اوراس.

b. De *Dahhiah* dérivent les tribus :

1. *Wertaddin* ورتدين 2. *Narîr* نرير 3. *Wariatoûnat* وريتونت 4. *Makarra* مكرا 5. *Yakwin* يقوين ; enfans de *Dahhiah*, fils de *Welhâs*, fils de *Yathoûfat*, fils de *Nefzaw*.

Les *Dharisâh* ضريسه, enfans de *Dhari*, fils de *Zadjdjik*, fils de *Mâdaghis-alabtar*, forment tous deux grandes familles.

A. Les enfans de *Tamsiat* تمصيت, fils de *Dhari*.

B. Les enfans de *Yahya* يحيى, fils de *Dhari*.

Toutes les ramifications des *Tamsiat* descendent, suivant Ibn-Sabek et ceux qui suivent son autorité, de *Fâtan*, fils de *Tamsiat* : ce sont eux que l'on regarde en particulier comme étant les *Dharisâh*, et non pas les branches issues de *Yahya*.

A. Voici les branches des *Tamsiat* :

1. *Mathmâthah* مطماطه 2. *Sathfoûrah* صطفوره ou *Coûmiah* كوميه 3. *Lemâiah* لمايه 4. *Mathgharah* مطغره 5. *Sadinah* صدينه 6. *Maghîlah* مغيله 7. *Makzoûrah* مكزوره 8. *Kaschânah* كشانه 9. *Doûnah* دونه 10. *Madyoûnah* مديونه tous enfans de *Fâtan*, fils de *Tamsiat*, fils de *Dhari*.

B. Voici les branches issues de *Yahya* ;

1. Toutes les tribus *Zenâtah* زناته 2. *Samkân* سمكان et 3. *Wersathaf* ورسطف,

De *Wersathaf* dérivent : *a. Maknâsah* مكناسه, *b. Aukanah* اوكنه, *c. Makz* مكز, *d. Wartinadj* ورتناج (enfans de *Wersathaf*, fils de *Yahya*).

De *Maknas* dérivent : *a. Wertîghâh* ورتيغه, *b. Wariaddous* ورياد وس, *c. Wartiflît* ورتفليت, *d. Kansârah* قنصاره, *e. Mewâlât* موالات, *f. Herats* هرات, *g. Warfalâs* ورفلاس.

De *Makz* viennent : *a. Toûlâlîn* تولالين, *b. Tarîn* ترين, *c. Yasaltan* يصلتن, *d. Djaroutan* جرتن, *e. Foughâl* فوغال.

De *Wartinadj* ورتناج, viennent *a. Maknasah* مكنسه, *b. Bathâlasah* بطالسه, *c. Kaznîthah* كزنيطه, *d. Sedardjah* سدرجه, *e. Henâthah* هناطه, *f. Foughâl* فوغال, tous enfans de *Warintadj*, fils de *Warsathaf*.

De *Samkân* dérivent : *a. Zawâghah* زواغه, *b. Zawârah* زواره, enfans de *Samkân*, fils de *Yahya*.

Ibn-Hazem classe les *Zawâwah* زواوه (écrit par un *waw*) parmi les tribus des *Ketâmah* ; ce qui est une classification évidemment vraie et confirmée par les peuples des pays qu'ils habitent.

L'opinion généralement reçue est que les *Zawârah* compris parmi les *Samkân* écrivent leur nom par un *ra*, et c'est une tribu bien connue.

De *Zawâghah* viennent : *a.* les enfans de *Mâdjer* ماجر, *b.* les enfans de *Wâthil* واطل, et *c.* les *Semkin* سمكين.

Il sera encore assez souvent parlé de toutes ces tribus, quand nous donnerons leur histoire. Nous terminerons ici cet aperçu général des diverses branches de la nation berbère, en observant qu'il est de toute nécessité d'entrer dans ces détails quand on veut faire connaître leur histoire.

B. De quel peuple de l'antiquité descendent les Berbères? — Examen des diverses hypothèses concernant cette question.

Si l'on aborde la question, à quel peuple de l'antiquité les Berbères remontent, il se présente un grand nombre d'opinions contradictoires, émises par les généalogistes qui ont fait à ce sujet de longues recherches.

Les uns les font descendre d'Abraham, par son fils *Nakschân*, dont nous avons fait mention en parlant d'Abraham.

D'autres les font venir de l'Yémen : ce sont, disent-ils, des tribus de l'Yémen, ou, selon Masoudi, des tribus de *Gassân* غسان et des autres (anciens Arabes) qui se dispersèrent au temps de la rupture des digues (*seil-alarim* سيل العرم). Suivant une autre opinion, *Abrahah-dsou'l-menâr* les laissa dans le Magreb.

Ils appartiennent, selon quelques auteurs, aux tribus de *Lakhm* et de *Djodhâm*; ils habitèrent la Palestine, d'où ils furent chassés par un roi de Perse. Étant allés de là en Égypte, les rois de ce pays leur défendirent de s'y fixer; ils passèrent donc le Nil et se dispersèrent dans le pays.

Voici ce que dit Abou-Omar, fils d'Abd-alberr :

« Il y a des Berbères qui prétendent descendre des » enfans de Nomân, fils d'Himyar, fils de Saba. J'ai » lu, continue cet auteur, dans le livre du sage *Esfendâd*, que ce Nomân, fils d'Himyar, fils de Saba, fut » un roi qui vivait dans le temps de la séparation (des » tribus) تفرقة. Ayant convoqué ses fils, il leur dit: Je » veux envoyer quelques-uns d'entre vous dans le Magreb, pour le cultiver. Quoiqu'ils lui montrassent de » la répugnance, il insista et il y envoya *Lamat*, père » des *Lamtounah; Masfou*, père des *Masfoufah; » Marthâ*; père des *Haskourâh; Asnak*, père des » *Sanhâdjah; Lamath*, père des *Lamathah; Aïlân*, » père des *Haïlânah*. Les uns se fixèrent sur la montagne *Daran* (l'Atlas), d'autres à *Sous*, d'autres à » *Daraah; Lamath* s'établit chez *Kezoul*, dont il » épousa la fille. *Adjânâ*, père des tribus de *Zenâtah*, » se fixa dans la vallée de *Schalf*. Les enfans de *Wartadjin* et de *Maghrâw* se fixèrent à l'occident (de » la province) d'Afrique, et *Masmoud* établit sa » demeure aux environs de Tanger. »

Ce long conte avoit déjà été rejeté par Abou-Omar, fils d'Abd-alberr, et par Abou-Mohammed, fils de Hazem.

D'autres généalogistes font remonter les Berbères à Goliath (*Djâloût*). De ce nombre est Ali, fils d'Alaziz-aldjordjani, qui fait, dans son *Livre des généalogies*, l'observation suivante : « Je ne connais aucune hypothèse qui présente autant de titres pour être regardée » comme vraie, que celle d'après laquelle les Berbères » descendent de Goliath. »

Cet auteur ne nous dit pas à qui il fait remonter la généalogie de Goliath lui-même.

Ibn-Kotaïbah le nomme *Wenour*, fils de *Hezbiel*, fils de *Djelâilân* جلايلان, fils de *Djâloud*, fils de *Radîlân*, fils de *Hathi*, fils de *Ziâd*, fils de *Zadjdjik*, fils de *Madaghis-alabtar*. On rapporte aussi que cet auteur le nomme *Djâloût*, fils de *Heriâl*, fils de *Djâloûd*, fils de *Dsiâl* ذيال, fils de *Kahthân*, fils de *Fâris*. *Fâris*, observe-t-il, est un personnage bien connu, et *Safak* سفك est le père de tous les Berbères.

Les Berbères eurent un très-grand nombre de tribus et de branches, telles que les *Hawwârah*, les *Zenâtah*, les *Dharisah*, les *Maghîlah*, les *Warfadjdjoumah*, les *Nafzah*, les *Ketâmah*, les *Lewâtah*, les *Goumârah*, les *Masmoûdah*, les *Lewâtah* (enfans de *Lewa* le jeune ?), les *Saddînah*, les *Bazdarân*, les *Darandjîn*, les *Sanhadjah*, les *Madjkasah*, les *Vârkalân*, &c. &c.

Suivant d'autres auteurs, tels que Thabari, par exemple, les Berbères sont un mélange de Cananéens et d'Amalécites, qui se dispersèrent dans le monde après la mort de Goliath. Du temps de l'expédition d'*Afrikis* dans le Magreb, ce roi les transporta des côtes de la Syrie en Afrique, où il les établit, en leur donnant le nom de Berbères.

Les Berbères, disent d'autres auteurs, sont enfans de Cham, fils de Noé, et ils descendent de *Berber*, fils de *Tamlâ*, fils de *Mâzigh*, fils de Canaan, fils de Cham.

Ils descendent, dit Assouly, de *Berber*, fils de *Kesloudjim*, fils de Mesraïm, fils de Cham.

D'après une autre hypothèse, ils sont des Amalécites, et ils descendent de *Berber*, fils de Tamlâ, fils de Mâreb, fils de Kârân, fils d'Amrou, fils d'Amlâk, fils de Lâoud, fils d'Aram, fils de Sem : de sorte que, d'après cette opinion, il faut les compter parmi les Amalécites.

Voici ce que rapporte Malek, fils de Morahhel :

« Les Berbères sont des tribus nombreuses, composées d'Himyarites, de Modharites, de Coptes, d'Amalécites, de Cananéens et de Koreischites. Ils habitaient autrefois la Syrie et ils parlaient un jargon particulier. *Afrikis* les appela *Berbères*, à cause du grand nombre de langues (ou de dialectes) dont ils se servaient. »

Suivant Masoudi, Thabari et Sohaïli, ils furent forcés de quitter leur pays, parce qu'*Afrikis* se servit d'eux pour faire la conquête de l'Afrique; il leur donna le nom de *Berbères*. On cite de lui les vers suivans :

Canaan murmura (berberat), *quand je le faisais passer d'un pays de misère à une vie d'abondance.*

« On n'est pas d'accord, dit Ibn-alkélébi, sur celui qui exila les Berbères de la Syrie. Les uns veulent que ce soit David, à qui Dieu disait, dans une révélation : *O David! chasse les Berbères de la Syrie, eux qui sont le fléau de la terre!* D'autres disent encore qu'ils furent expulsés par Josué, fils de Noun; d'autres, par *Afrikis*; d'autres enfin, par

» l'un des rois des *Tobbas*. Bekri les fait expulser » par les Israélites, après la mort de Goliath. »

Masoudi et Bekri racontent qu'après la mort de Goliath, ils s'enfuirent dans la Mauritanie, après avoir voulu se fixer dans l'Égypte, d'où ils furent chassés par les Coptes; ils s'établirent dans les provinces de Barkah, d'Afrique, et dans le Magreb; vivant en guerre avec les Francs (1) et avec les Africains, qu'ils chassèrent jusqu'en Sicile, en Sardaigne, à Majorque et en Espagne. Ensuite, ayant fait la paix avec eux, ils abandonnèrent aux Francs les grandes villes. Ils habitent depuis des siècles les déserts, passant leur vie sous des tentes, et en cherchant des pâturages dans le pays depuis Alexandrie jusqu'à la mer, ou jusqu'à Tanger et à Sous; ils vécurent ainsi jusqu'à l'établissement de l'islamisme.

Il y a, parmi eux, des tribus qui professent la religion juive; d'autres qui sont chrétiens; d'autres enfin sont des adorateurs du feu, rendant un culte divin au soleil, à la lune et aux idoles. Ils ont leurs rois et leurs chefs. Nous avons déjà parlé des guerres qu'il y eut entre eux et les Musulmans.

« Satan, dit Assouli-albekri, mit la discorde entre » les enfans de Cham et ceux de Sem. Les fils de Cham » se retirèrent dans la Mauritanie, où ils se multi- » plièrent.

« Cham, raconte cet auteur, étant devenu noir par

(1) L'auteur arabe entend désigner par ce nom les anciens peuples de l'occident. (*Note du Rédacteur.*)

» un effet de la malédiction de son père, s'enfuit tout
» honteux en Mauritanie, suivi de ses enfans : il y
» mourut à l'âge de quatre cents ans. C'est de lui que
» descend *Berber,* fils de *Kesladjim*, dont les enfans
» se multiplièrent dans la Mauritanie. »

« Aux Berbères, continue Assouli, se joignirent deux
» troupes d'Arabes de l'Yémen, qui avaient quitté
» leur patrie à l'époque de (l'inondation de) Mâreb,
» savoir, les tribus de *Ketâmah* et de *Sanhâdjah*. Les
» *Hawârah*, observe cet historien, les *Lamathah* et
» les *Lewâtah* sont enfans de Himyar, fils de Saba. »

Voici ce que disent Hâni, fils de Bekour, de la tribu des *Dharîsah,* Sabek, fils de Soliman, de celle de Mathmâtha, Kahlân, fils d'Abou-Lewa, Ayoub, fils d'Abou-Yezid et d'autres généalogistes berbères :

« Les Berbères se divisent (comme nous l'avons déjà
» remarqué) en deux branches : les *Berânis* et les
» *Boutar*. Les *Boutar* descendent de *Berr,* fils de
» Keis, fils d'Aïlan; les *Berânis*, de *Berr,* fils de
» *Safdjou*, fils d'*Andedj*, fils de *Khandedj*, fils de
» *Walîl,* fils de *Scherâth*, fils de *Bâm* (?), fils de
» *Doubâm* (?), fils de *Dâm*, fils de *Mâzîgh*, fils de
» Canaan, fils de Cham. »

Voilà ce qui est regardé comme sûr et positif parmi les généalogistes berbères :

« *Berr,* fils de Keis, raconte *Thabari*, ayant quitté
» sa tribu pour aller à la recherche d'un chameau
» femelle qui s'était égaré parmi les tribus des Berbères,
» y devint amoureux d'une jeune fille qu'il épousa et
» qui lui donna plusieurs enfans. » Les généalogistes

berbères disent, au contraire, qu'il quitta sa tribu pour se soustraire, par la fuite, aux poursuites de son frère Amrou, fils de Keïs; on cite, à ce sujet, les vers suivans de *Tamâdhar* :

« Que toute femme qui pleure un frère pleure » comme je pleure Berr, fils de Keïs. Il abandonna » sa tribu sans y retourner. Pour le retrouver, j'abîmerais le meilleur de mes chameaux. »

On attribue encore à *Tamâdhar* ces vers-ci :

« Loin de notre pays est la demeure que *Berr* s'est » choisie; *Berr*, qui s'offrit lui-même aux dangers d'une » course dans les déserts, pour gagner la terre qu'il » cherchait ! On reprocha à *Berr* son langage barbare, » à *Berr*, dont le langage étoit loin d'être barbare chez » les habitans du *Hedjaz ;* c'est (à présent) comme si » moi et *Berr* nous n'avions jamais combattu sur nos » coursiers, dans le *Nedjed ;* comme si nous n'avions » jamais partagé le butin pris sur nos ennemis ! »

Les savans berbères citent aussi le poëme suivant d'Obéidah, fils de Keïs-alokaïli :

« O toi qui voudrais établir entre nous une diffé- » rence, attends que Dieu te dirige sur un meilleur » chemin. Je le jure, nous et les Berbères nous » sommes frères ; nous et eux nous avons été élevés par » le même noble aïeul. Notre père et leur père est » Keïs, (fils d') Aïlân. Sous sa garde et défendus » par lui, nous portons remède à l'ardeur de ceux » qui nous combattent. Nous et eux sommes une » forte colonne et des frères prêts à terrasser les en- » nemis, calomniateurs des vertus. Certes, quant

» à nous, nous défendrons *Berr*, tant qu'il y aura » des hommes, et *Berr* sera pour nous une colonne » forte et solide. Nous faisons goûter à tout ennemi » nos lances et des épées (à la lettre, *des buveurs* » *bruns et blancs* شوارب سمرا وبيضا) qui tranchent » les têtes au jour des combats. *Berr*, fils de Keïs, » vaut une troupe de (la tribu de) Modhar, et son » origine aussi remonte à eux et à leurs princes. Keïs » est l'appui de la foi en tout pays, le plus noble » parent auquel on puisse remonter dans les généa- » logies; Keïs est pour eux un modèle de la gloire; » Keïs est pour eux une épée tranchante. »

Ils citent encore quelques vers d'un poëme de Yézid, fils de Khaled, à la louange des Berbères:

« O toi qui nous demandes nos aïeux *Keïs* (et) » *Aïlân*, fils de l'ancien *Ghouzz*, ne sommes-nous » pas fils du noble *Berr*, qui repoussa le choc ennemi, » qui distribua en hôte généreux ses chameaux? (Ne » sommes-nous pas) fils de *Berr*, fils d'*Aïlân*, qui » mourut dans la gloire que lui-même avait illus- » trée (1)? »

« Il nous transmit la gloire et nous fit partager sa » splendeur. Lui seul, il est pour nous un orateur pro- » digue de brillans éloges. *Berr* se glorifie de la tribu de » Keïs, mais c'est de *Berr* qu'à plus juste titre se glo- » rifierait la tribu de Keïs. Nous, nous sommes fiers de » Keïs: c'est lui notre grand aïeul, lui qui sut rompre

(1) Il y a ici dans le texte un mot douteux; je ne sais pas si j'ai bien saisi le sens du second hémistiche du vers.

» des chaînes. Certes, Keïs, Keïs et Aïlan, sont les » sources (mines) de tout ce qui est vrai et juste; ils » conduisent dans le chemin de la vertu! Pensez-y » bien, ce sont les Berbères mon peuple qui do- » minent la terre avec le bout de leurs lances, et les » épées avec lesquelles ils tranchent les têtes de ceux » qui s'éloignent du vrai chemin. Portez aux Berbères, » de ma part, un éloge parsemé des perles d'une » poésie empruntée. »

D'après l'opinion des généalogistes berbères (telle qu'on la trouve rapportée par Albekri et d'autres), *Modhar* eut deux fils, *Elias* et *Aïlân* (1). Leur mère fut *Rebâb*, fille de *Hidah*, fils d'*Amrou*, fils de *Maad*, fils d'*Adnân*. Aïlân, fils de *Modhar*, engendra *Keïs* et *Dahmân*; ce dernier eut une postérité très peu-nombreuse, formant une seule famille avec celle de *Keïs*; on lui donne le nom de *fils d'Amamah*. Il avait encore une fille connue sous le nom d'*Alha*. Pour Keïs, fils d'*Aïlân*, il eut quatre fils: *Saad* et *Omar* (tous deux fils de *Mo[illegible]nah*, fille d'*Asad*, fils de *Rabiah*, fils de *Nezar*); *Berr* et *Tamâdhar* (tous deux fils de *Tamzîgh*, fille de *Magdal*, fils de *Magdal*, fils de *Nahmâd*, fils de de *Masmoud*).

Les tribus des Berbères habitaient, à cette époque, la Syrie, où ils étaient proches voisins des Arabes, possédant, en commun avec eux, les eaux, les pâtu-

(1) Je remarque que, dans le manuscrit d'Ibrahim-pacha, on lit presque constamment غيلان au lieu de عيلان.

rages, les grands chemins, et forment avec eux des liaisons de parenté.

Berr, fils de *Keïs*, ayant épousé la fille de son oncle paternel, *Alha*, fille de *Dahmân*, devint l'objet de l'envie de ses frères, à un tel point que *Tamzîgh* sa mère, femme très-intelligente, conçut la crainte qu'ils ne le tuassent. Elle en donna secrètement l'avis à ses oncles, et se retira avec eux, ainsi que son fils et son mari, dans le pays des Berbères, qui occupèrent alors la Palestine et les côtes de la Syrie.

Alha donna à *Berr*, fils de *Keïs*, deux fils nommés *Olvân* et *Mâdaghis*. *Olvân* mourut étant encore en bas âge; son frère *Mâdaghis*, qui restait seul, fut surnommé *alabtar* et devint l'aïeul des tribus berbères nommées *Alboutar*. C'est de lui que descendent tous les *Zenâtah*.

Mâdaghis, fils de *Berr*, surnommé *alabtar* (continuent ces auteurs), épousa *Thâmlal*, fille de *Wâthâs*, fils de *Magdal*, fils de *Magdoul*, fils d'*Ammâr*; elle lui enfanta *Zadjdjik*, fils de *Mâdaghis*.

Abou-Omar, fils d'Abd-alberr, dans son livre sur les généalogies, intitulé *Atteshîl fil-insâb* التسهيل في الانساب (ms. التمهيد), observe que les opinions sur la généalogie des Berbères sont très-diverses. Il rapporte, par exemple, que, d'après une certaine opinion, on les regarde comme fils de *Kobt*, fils de Cham: celui-ci ayant fixé sa demeure en Égypte, ses fils allèrent le chercher dans le Magreb. Leurs descendans occupèrent les pays compris entre les frontières de l'Égypte, c'est-à-dire, ce qui est au-delà de Barkah

jusqu'à la Méditerranée et à la mer d'Espagne, et jusqu'à la barrière des sables voisins du Soudan.

De leur nombre sont les tribus des *Lewâtah* dans le pays de Tripoli; d'autres, c'est-à-dire les *Nefzah*, s'établirent dans le voisinage; puis ils s'étendirent peu à peu jusqu'à Kaïrowan et jusqu'aux pays qui sont situés au-delà, vers *Tâhart*, Tanger, *Sedjelmâsah*, et jusqu'à *Sous-alaksa*. Ce sont les tribus *Sanhâdjah*, *Ketâmah*, *Rekâlah*, *Reklâwah*, les *Kathwâkah*, branche des *Haskoûrah*, et les *Merthâwah*.

D'après quelques récits, Satan ayant semé la discorde entre les enfans de Cham et les descendans de Sem, ils se livrèrent entre eux plusieurs combats où Sem et ses fils restèrent vainqueurs. Cham s'étant dirigé vers l'occident, vint en Égypte. Ses enfans se dispersèrent; mais lui, sans se détourner, traversa le Magreb et vint jusqu'à *Sous-alaksa*. Ses enfans suivirent ses traces en le cherchant; chacune de leurs familles arriva à un endroit différent. N'ayant plus de ses nouvelles, chacune resta où elle se trouvait, et s'y multiplia. Cham, suivant Albekri, vécut quatre cents quarante-trois ans, ou, suivant d'autres, cinq cent trente-un ans.

Sohaïli raconte que c'est *Yemen* c'est-à-dire *Yarab*, fils de *Kahthân*, qui exila les enfans de Cham dans le Magreb après qu'ils eurent été tributaires (?) des enfans de *Koft* (قفط?), fils de Japhet: voilà la fin de l'exposition des différentes opinions sur la généalogie des Berbères.

C. Examen de ces hypothèses.

Sachez que toutes ces différentes manières d'expliquer l'origine des Berbères sont inadmissibles et loin d'être vraies.

D'abord l'hypothèse de ceux qui les font descendre d'Abraham, doit être rejetée, parce qu'il n'y a entre David, qui tua Goliath, et dont les Berbères sont contemporains, et entre Isaac, fils d'Abraham, et frère de *Nakschân*, le prétendu père des Berbères, qu'à-peu-près dix générations, dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage. On ne saurait guère supposer qu'une famille eût pu, pendant dix générations, avoir des branches tellement nombreuses que le sont celles des Berbères.

Si l'on prétend qu'ils sont enfans de Goliath, ou des Amalécites émigrés des provinces de la Syrie ou forcés de s'en expatrier, on soutient une opinion bien faible et presque ridicule, puisqu'une nation comme celle-ci, comprenant sous elle des nations et des peuplades entières, qui occupent une partie considérable du globe, ne se transplante guère d'une contrée dans une autre, sur-tout d'un pays à limites assez bornées. Les Berbères, en outre, sont, depuis de longs siècles avant l'islamisme, connus dans les pays et dans les climats qu'ils habitent, où ils ont toujours formé, avec leurs nombreuses ramifications, une nation bien distincte de toute autre. Mais pourquoi nous arrêter plus long-temps à des recherches minutieuses sur leur origine? il nous faudrait alors entreprendre de pareilles

recherches sur chaque nation et sur chaque peuple, soit arabe, soit non arabe?

Afrikis, qui, suivant d'autres généalogistes, a transporté les Berbères dans les pays qu'ils occupent actuellement, les aurait, d'après ces récits, déjà trouvés; il se serait étonné de leur grand nombre et de leur langage barbare, et se serait écrié dans sa surprise: Oh! que votre *berberat* (jargon) est nombreux! Cela étant, comment pourrait-on prétendre ensuite que ce soit lui-même qui les ait transplantés dans le Magreb? Il n'y a pas non plus, entre lui et *Abrahah-dsou'lmenâr* (1), assez de générations pour qu'on puisse supposer que ce fut lui qui les y ait transplantés.

Quant à l'hypothèse de ceux qui les prennent pour des *Himyarites*, de la famille de *Noman*, ou pour des *Modharites*, issus de *Keïs*, fils d'*Ailân*, elle ne mérite pas même qu'on en parle; elle a déjà été réfutée par le chef des généalogistes et des savans, Abou-Mohammed, fils de Hazem, qui, dans son livre intitulé *Kitâb-eldjamharat*, fait l'observation suivante:

« Il y a parmi les Berbères des gens qui prétendent » descendre de *Yemen* et de *Himyar*, tandis que » d'autres d'entre eux font remonter leur généalogie à » *Berber* fils de Keïs: il n'y a aucun doute que tout » cela ne soit faux. Jamais aucun généalogiste n'a » connu un fils de *Keïs*, fils d'Aïlan, qui ait porté » le nom de *Berr*; et les *Himyarites* ne sont jamais venus dans le pays des Berbères, excepté dans

(1) Ce personnage est un des anciens rois fabuleux de l'Yémen. (*Note du Rédacteur.*)

» les récits mensongers des historiens de l'Yémen. »

L'opinion d'Ibn-Kotaïbah n'est pas moins erronée, quand il fait descendre les Berbères de Goliath, et quand il suppose ensuite que ce même Goliath était de la postérité de *Keïs*, fils d'*Ailân*. Keis fils d'Aïlân descend de Maad; or, nous avons déjà remarqué que Maad était contemporain de *Bakht-nasar* (Nabuchodonosor), et que le prophète Jérémie fut sauvé par lui en Syrie, après avoir été exhorté, dans une révélation, à se tenir en garde contre *Bakht-nasar*, qui à cette époque dominait sur les Arabes. Ce *Bakht-nasar* est celui qui détruisit le temple de Jérusalem, construit par David et par Salomon à-peu-près quatre cent cinquante ans auparavant. Cela étant ainsi, Maad vécut nécessairement après David; donc, comment se pourrait-il que son fils Keïs ait été le père de Goliath, contemporain de David? Voilà une hypothèse absolument fausse, et que je suis disposé à regarder comme une négligence et comme une légèreté de la part d'Ibn-Kotaïbah.

La vraie opinion à laquelle il faut s'attacher, à l'exclusion de toute autre, est que les Berbères descendent de Canaan, fils de Cham, fils de Noé, comme je l'ai déjà remarqué dans le chapitre consacré aux généalogies des différens peuples. Leur aïeul s'appelait *Mâzigh*. Leurs frères sont les *Akrikis* (1). Les habitans de la Palestine ne sont que leurs parens et leurs alliés; ils descendent de *Kesloudjim*, fils de *Misraïm*

(1) J'ignore quel est le peuple que l'historien arabe veut désigner

fils de Cham; leur roi, comme tout le monde le sait, s'appelait Goliath. Il y eut en Syrie, entre les habitans de la Palestine et les Israélites, des guerres bien célèbres dans lesquelles les enfans de Canaan et d'*Akrikis* étaient les alliés des habitans de la Palestine contre les Israélites.

C'est probablement (mais Dieu le sait) cette circonstance qui aura induit en erreur les généalogistes qui attribuent Goliath aux Berbères, tandis qu'il n'appartient qu'à leurs alliés, les habitans de la Palestine: voilà la seule vraie opinion que l'on puisse admettre, et dont il ne faut pas s'écarter.

Aucun généalogiste arabe ne doute que les différentes branches des Berbères dont j'ai fait le dénombrement, ne soient toutes effectivement Berbères, excepté cependant les tribus de *Sanhâdjah* et de *Ketâmah*, sur lesquelles on n'est pas bien d'accord. L'opinion la plus commune les fait venir de l'Yémen; ce serait, d'après cette opinion, *Afrikis* qui, lors de son expédition, les aurait transplantés en Afrique. Les généalogistes berbères, au contraire, veulent que plusieurs autres tribus berbères soient arabes. C'est ainsi, par exemple, que les *Lewâtah* prétendent descendre de *Himyar*, et les *Hawârah* de *Kendah*, fils de *Sekâsek*. Les généalogistes des *Zenâtah* font remonter leur

---

par le nom d'*Akrikis* أكريكس : il ne paraît pas qu'il veuille parler des Africains. Je pense qu'il s'agit ici des Gergéséens, que les auteurs anciens mettent au nombre des Cananéens qui furent forcés, dit on, par les victoires des Israélites, de passer en Afrique. (*Note du Rédacteur.*)

tribu aux Amalécites qui échappèrent par la fuite aux Israélites. Souvent aussi les regardent-ils comme des restes des anciens habitans de l'Arabie Heureuse. Les tribus de *Goumârah*, des *Zowâwah* et des *Meklâtah*, sont également regardées par plusieurs généalogistes comme descendant de *Himyar*, comme je le ferai voir, quand je donnerai en tout son détail l'histoire de chacune de ces tribus et de leurs ramifications.

Je regarde toutes ces opinions comme de vaines hypothèses; car la vérité, assez confirmée encore par leurs habitations et par leur langage, est que les Berbères sont un peuple bien distinct des Arabes, excepté peut-être, comme l'observent aussi les généalogistes, les tribus des *Sanhâdjah* et des *Kotâmah*, qui, selon moi, doivent être regardées comme parentes et alliées des Arabes: mais Dieu le sait. Après avoir ainsi terminé ce que j'avais à dire sur la généalogie et sur l'origine des Berbères, je vais donner le détail de leurs différentes branches, et rapporter l'une après l'autre l'histoire de chacune des peuplades dont elles se composent.

Toutefois nous nous bornerons à écrire l'histoire seulement des tribus (*Boutar* et *Berânis*), qui ont eu leurs propres dynasties royales ou qui ont acquis une certaine célébrité, ou dont la postérité, très-nombreuse jusqu'à cette époque, et déjà avant elle, s'est répandue sur la surface du globe. Nous les considérerons, branche par branche, d'après un ordre systématique, aussi bien que nous sommes en état de le faire et que nous le permettront les matériaux que nous avons pu recueillir.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Werke des tschinesischen Weisen KUNG-FU-DSÜ, *u. s. w* (c.-à-d., *Œuvres du philosophe chinois Confucius et de ses disciples, traduites pour la première fois de la langue originale en allemand, et accompagnées de notes, par* Guil. Schott, *docteur en philosophie, &c.*) I.er vol. LUN YU. A Halle, 1826, *in-8.°* (216 pages.)

PLUSIEURS circonstances ont contribué, depuis environ quinze ans, à faciliter et à répandre l'étude de la langue chinoise : la publication du dictionnaire du P. Basile, celle du supplément à cet ouvrage, par M. Klaproth ; et principalement l'excellente grammaire de M. Abel-Rémusat. Ces ouvrages sont venus au secours des personnes qui veulent apprendre avec fruit la langue savante de l'Asie orientale.

Le zèle des orientalistes allemands ayant tout-à-coup pris un nouvel essor, on devait espérer qu'il s'étendrait également à l'étude du chinois, et que quelques jeunes littérateurs concevraient le désir de suivre les traces des *Müller*, des *Mentzelius* et des *Bayer*; ce qu'ils pouvaient hardiment entreprendre, ayant à leur disposition des moyens infiniment plus efficaces et de plus grandes chances de succès que ces savans, qu'on peut regarder, après les missionnaires, comme les fondateurs de cette étude en Europe. Quoi qu'il en soit, personne n'a songé, en Allemagne, à s'occuper du chinois, jusqu'au moment où S. M. le roi de Prusse attacha à l'université de Halle deux Chinois qui voyageaient sur le continent. On les

chargea d'enseigner l'idiome de leur pays à des jeunes gens qui, de leur côté, devaient les instruire dans la langue allemande et la religion chrétienne. Un des élèves de ces Chinois est M. le docteur Schott, auteur de l'ouvrage dont nous rendons compte.

L'étude des œuvres de Confucius est sans doute celle qu'on peut considérer comme la plus utile aux commençans: elle leur fait connaître l'ancienne langue telle qu'elle est dans les ouvrages classiques de la Chine; elle leur donne des idées justes sur la philosophie et les institutions de cet empire, et leur offre cet avantage, qu'ils peuvent corriger leurs essais de traduction, en les comparant avec les traductions latines publiées par les PP. Couplet et Noel.

Ces raisons pouvaient faire croire que M. Schott se serait d'abord occupé de traduire, mot pour mot, le texte de Confucius, et de vérifier ensuite sa version sur celles des missionnaires; ce qui aurait produit un travail utile et passablement correct: une pareille marche aurait puissamment contribué à l'initier dans la connaissance du *Kou-wen*, et aurait donné à son ouvrage un certain degré de perfection.

Nous avouons que nous avons été déçus dans les espérances que nous avions conçues du travail de M. Schott. Ce savant, loin d'avoir pénétré le génie de la langue chinoise, paraît s'être borné à traduire en allemand la version anglaise du *Lun-yu*, donnée en 1809 par M. Marshman, à Sérampore. Aussi, M. Schott n'a-t-il publié jusqu'à présent que la première moitié de ce livre, c'est-à-dire, justement ce

que l'on trouve dans le volume de M. Marshman. Il paraît aussi avoir ignoré l'existence des traductions de Couplet et de Noel.

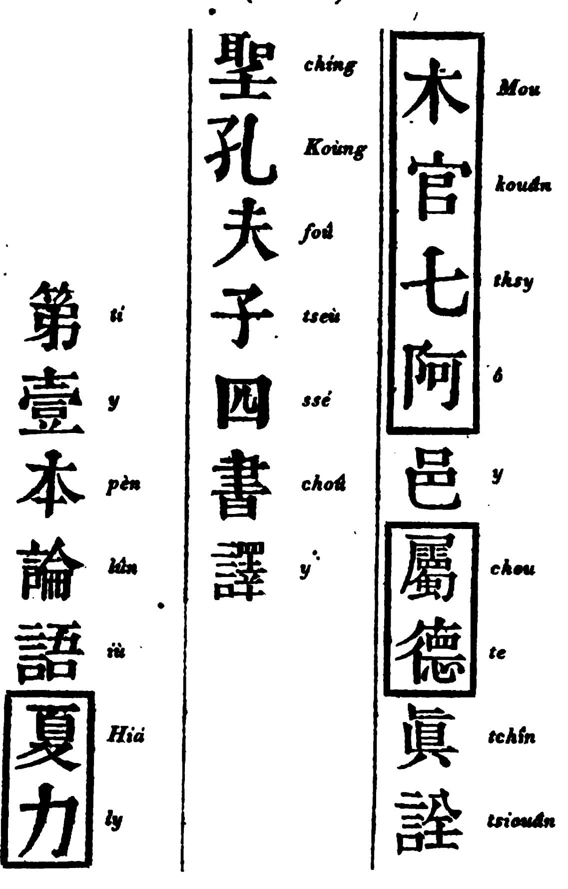
La remarque, que M. Schott n'a travaillé que sur la version anglaise de Sérampore, a déjà été faite par plusieurs personnes; par le savant auteur d'un morceau fort intéressant *sur la Philosophie chinoise,* inséré dans le premier cahier de la Revue trimestrielle (page 87); par M. Abel-Rémusat, dans le *Rapport des travaux de la Société asiatique pour 1828* (p. 45); et par M. Klaproth, dans un ouvrage écrit en allemand (1), qui a paru il y a quelques mois.

Que l'on ouvre le livre de M. Schott; on se convaincra de la justice des reproches que ces savans lui ont adressés : aussi nous nous contenterons d'en citer quelques exemples, qui démontreront de la manière la plus évidente qu'il a puisé sa traduction, non pas dans le texte de Confucius, mais bien dans le livre de M. Marshman; qu'il en a copié toutes les méprises, et qu'il n'a rempli aucune des lacunes qui s'y trouvent.

Nous devons cependant dire quelques mots sur le titre chinois que M. Schott a placé sur la couverture de son livre. Nous le figurons ici aussi exactement qu'il a été possible de le faire avec les caractères de l'Imprimerie royale, en y ajoutant seulement la prononciation des mots chinois :

---

(1) *Dr. Wilhelm Schott's vorgebliche Uebersetzung der Werke des Confucius aus der Ursprache, eine litterarische Betrügerei, dargestellt* von W. Lauterbach. Leipzig und Paris, 1828, in-8.° (69 pages, avec cinq planches de texte chinois).



C'est-à-dire :

« Traduction des quatre livres du Saint Confucius,

« Avec la véritable explication, par Chou te, du vil-
» lage de *Mou kouân thsy ô*.

« Le premier cahier, Lun yu; à *Hia ly*. »

M. Schott, à l'exemple des missionnaires, dans leurs ouvrages sur la Chine, appelle le philosophe chinois *Khaung fou tseu;* mais ce nom n'est pas en usage. *Khoung* est en effet le nom de famille de Confucius, et *fou tseu* son nom honorifique; mais on ne joint jamais ces deux termes ensemble. En Chine, on appelle ordinairement le sage en question, 子孔 *Khoung tseu,* fils de la maison de *Khoung,* ou 子夫 *fou tseu,* et communément 子 *tseu,* le philosophe par excellence.

Le nom de *Mayence* est très-mal représenté par *Mou kouân thsy ô:* il aurait été plus exact d'adopter l'ancienne transcription des missionnaires catholiques 亞七公莫 *Mo koung thsy ya;* car la syllabe *gun* n'est pas bien rendue par *kouân.* Cette ville est encore rabaissée de son rang par M. Schott, qui l'appelle 邑 *y* village; une place forte comme Mayence doit être qualifiée en chinois de 城 *tchhing,* forteresse.

Le caractère 本 désigne les petits cahiers dont se composent ordinairement les livres chinois renfermés dans une enveloppe de carton; mais ce mot ne sert jamais à indiquer les subdivisions des ouvrages, et M. Schott l'emploie absolument contre l'usage en donnant au *Lun yu* le nom de *pèn.* Quant

au titre de ce livre, il parait que cet auteur ne l'a jamais rencontré écrit en caractères chinois, autre part que dans le *Tchoung young* de M. Abel-Rémusat, puisqu'il l'a figuré absolument comme on le voit à la page 9 de cet ouvrage (ou à la page 273 du X.ᵉ volume des *Notices et extraits*). Il ne s'est pas aperçu de la petite anomalie qui se trouve entre la clef 言 *iân*, parole, dans le caractère 論 *lûn*, et la même clef dans celui de 語 *iù*. Dans le premier, le trait supérieur de *iân* est *perpendiculaire*, et, dans l'autre, *horizontal*; ce qui provient de ce qu'on avait employé à l'Imprimerie royale deux caractères de différens styles d'écriture. Si M. Schott avait pris ces caractères dans un livre chinois, il les aurait écrits d'une manière uniforme; mais comme le titre du *Lun yu* ne se trouve nulle part dans la traduction de M. Marshman, M. Schott a été obligé de le calquer sur l'ouvrage de M. Abel-Rémusat.

Enfin *Hia ly* est une transcription étrange pour *Halle*. Ce nom s'exprimerait plus convenablement par *Ha le*.

Voici à présent quelques passages de Confucius, assez mal rendus par M. Marshman, et, par conséquent, de même par son traducteur.

子曰禹吾無間然矣菲飲食而

致孝乎鬼神惡衣服而致美乎黻冕卑宮室而盡力乎溝洫禹吾無間然矣

La traduction littérale de ce passage est :

« Confucius disait : Je ne trouve pas de défauts » dans *Yu*. Son boire et son manger n'étaient pas » coûteux, mais il exerça la piété filiale envers les » mânes de ses ancêtres ; son habillement était vil, mais » (quand il fallait être) orné, il avait le coussin en » peau tannée et la tiare. Son palais et ses habitations » étaient simples, mais il épuisa ses forces à (faire) » des canaux et des conduits d'eau. Dans *Yu* je ne » trouve pas de défauts. »

TRADUCTION DE M. MARSHMAN.

« Chee says : In *Ee* I do » not find the least deficien- » cy. He lived on coarse food, » and venerated his deceased » ancestors and the deity ; he » wore in common mean ap- » parel, but splendid were » his sacred robes. He lived

LA MÊME EN FRANÇAIS.

Tchi dit : Dans *I* (ou *Yu*) je ne trouve pas le moindre défaut. Il vivait de nourriture grossière, et honora ses ancêtres décédés et la divinité ; il portait ordinairement un habit mesquin, mais ses robes sacrées étaient magni-

» in a small house, but he » exerced the utmost diligence in constructing canals and water-courses » for the sake of agriculture. » In (the character of) *Ee*, » I see no defect. »

fique. Il vivait dans une petite maison, mais il employa le plus grand zèle dans la construction des canaux et des courans d'eau pour l'agriculture. Dans (le caractère de) *I* je ne vois pas de défaut.

M. Schott (p. 78) a simplement reproduit en allemand la version de Marshman (1), sans même avoir égard à une note de ce dernier, qui aurait pu lui servir à rectifier sa traduction ; dans cette note on lit, à propos des termes *robes sacrées*, « littéralement le coussin sur » lequel il s'agenouillait et le chapeau qu'il (*Yu*) por- » tait dans la saison chaude. » Il ne s'agit donc pas ici de *robes*. 冕 *Mian* n'est pas un chapeau d'été, mais la *tiare* que les empereurs portaient autrefois dans les grandes cérémonies ; on peut en voir la figure dans l'édition française du *Chou king* (pl. III, n.° 2) et dans l'*Histoire générale de la Chine*, par le P. *Mailla* (vol. I, p. 27, n.° 5 de la planche).

Confucius dit, dans ce passage, que Yu honorait ses parens et vénérait leur mémoire pour satisfaire les *kouei* et les *chin* ou les manes tutélaires. M. Marshman a

(1) *Dsü* sprach : An dem character des *Yü* finde ich keinen Flecken. Er lebte von gemeiner Speise, verehrte die Gottheit und die abgeschiedenen Seelen seiner Voraltern. Gewöhnlich trug er einfache Kleider, aber prächtig waren seine *heiligen* Gewänder. Er bewohnte ein kleines Haus; aber sein grösster Eifer war auf Anlegung von Canälen und Wasserleitungen zur Beförderung des Ackerbaus gerichtet.

traduit, « il honorait ses ancêtres et la divinité », ce qui est inexact ; il ne s'agit pas ici de la divinité : les *kouei* et les *chin* sont des génies du second ordre ; le dieu modérateur du destin du monde, chez les anciens Chinois, portait les noms de *Chang ti* ou de *Thian*.

Au lieu de parler *du manger et du boire* de Yu, qui étaient très-simples et peu coûteux, M. Marshman ne parle que de sa nourriture en général ; et M. Schott l'a suivi dans toutes ces inexactitudes, sans jeter un coup d'œil sur l'original. Dans ce dernier, il n'est pas non plus question de l'accroissement de l'agriculture. Les canaux que *Yu le Grand* creusa, servaient à faciliter l'écoulement des inondations, qui à cette époque désolaient la Chine.

子夏曰賢賢易色
事父母能竭其力
事君能致其身與
朋友交言而有信
雖曰未學吾必謂
之學矣

TRADUCTION LITTÉRALE.

« *Tseu hia* disait : Celui qui honore les sages, et » change (*son inclination pour*) les voluptés, épuise » ses forces pour servir son père et sa mère, sacrifie » pour son prince sa propre personne, et tient fidèle- » ment la parole qu'il a donnée à ses amis ; quoiqu'on » puisse dire (*qu'un tel homme*) manque d'instruction, » moi je dis qu'il est instruit. »

MARSHMAN, P. 30.

« Chee ha says : He who, » with an affectionate mind, » and a countenance formed » to please, serves his father » and mother with his ut- » most ability and diligence ; » in serving the emperor » spends even himself ; is » constant to his friends and » true to his word ; although » he say, *I am not learned,* » I will call him learned. »

C'EST-À-DIRE :

Tchi ha dit : Celui qui, avec un cœur affectionné et un visage fait pour plaire, sert son père et sa mère avec la plus grande habileté et assiduité ; qui en servant l'empereur se sacrifie lui-même ; qui est constant envers ses amis et fidèle à sa parole, quoiqu'il dise, *Je ne suis pas instruit,* moi je l'appellerai instruit.

SCHOTT, P. 23, VII.

« *Dsü chia* spricht : Wer, » mit gefühlvollem Herzen » begabt, seinem Vater und » seiner Mutter aus allen » Kräften dienen kann, der » wird auch sein Leben im » Dienste des Fürsten auf- » opfern : er ist treu den » Freunden und seinem » Worte. Glaubt er nicht » weise zu sein, so will *ich* » ihn weise nennen. »

C'EST-À-DIRE :

Celui qui, avec un cœur sensible, est capable de servir son père et sa mère de toutes ses forces, sacrifiera aussi sa vie dans le service du prince ; il est fidèle aux amis et à sa parole. S'il ne croit pas être sage, *moi* je veux l'appeler sage.

On voit que M. Marshman ne s'est pas aperçu que dans cette phrase, le premier 賢 *hian* a la signification du verbe *honorer*, tandis que le second désigne un homme parfaitement sage. De là, cette traduction étrange : « Celui qui a le cœur affectionné et » un visage fait pour plaire », qui a même paru trop singulière à M. Schott pour la reproduire dans son ensemble. A la fin de ce paragraphe, M. Marshman introduit la personne dont il est question, comme disant d'elle-même : « *Je ne suis pas instruit.* » M. Schott le copie, quoiqu'il n'y ait rien de semblable dans le texte.

季康子問使民敬忠
以勸如之何子曰臨
之以莊則敬孝慈則
忠舉善而教不能則
勸

TRADUCTION LITTÉRALE.

« *Ki khang tseu* demanda : Pour disposer les » peuples à la soumission et à la fidélité, comment » faut-il faire ? — Confucius répondit : Si l'on est » grave dans ses relations avec eux, ils seront aussi » respectueux ; si l'on honore ses parens, et si l'on est » humain, ils seront fidèles ; en récompensant les bons » et en instruisant les faibles, ils seront bien disposés. »

MARSHMAN, P. 123.

« *Qui hong tchee* enqui- » red: How can the people » be effectually taught res- » pect and fidelity? *Che* says, » when (they honour you) » give them honour, that » you may inspire them with » respect; to a dutiful (ser- » vant) be kind and gentle, » that he may be faithful » (to you) : encourage the » well-disposed, and instruct » them; if they are unable (to » comprehend your ideas) » still labor with them. »

C'EST-À-DIRE :

Qui hong tchi demanda : Comment le peuple peut-il effectivement être instruit dans le respect et la fidélité? *Tchee* dit : Quand (ils vous honorent) honorez-les, pour leur inspirer du respect; envers un (serviteur) qui fait son devoir, soyez affable et gracieux, pour qu'il soit fidèle (envers vous) : encouragez ceux qui sont bien disposés, et instruisez-les; s'ils sont incapables (de comprendre vos pensées), occupez-vous toujours d'eux.

SHOTT, P. 30.

« *Guei-chung-dsü* fragte : » auf welche Weise kann man » die Nation wahre Ehrfurcht » und Treue lehren ? *Dsü* » sprach : Sei wachsam und » thätig in der Verwaltung

C'EST-À-DIRE :

Guei khoung tsu demanda : De quelle manière peut-on enseigner à la nation le véritable respect et la fidélité ? *Dsu* dit : Sois vigilant et actif dans l'adminis-

» (des Staats), dann erfüllst » du sie mit Ehrfurcht; sei » stets gewissenhaft und men- » schenfreundlich, dann » bist du ihrer Treue gewiss: » ermuntre die Gutgesinn- » ten, und belehre sie. Sollte » ihre Fassungskraft nicht » hinreichen deine Grundsä- » tze zu verstehen, so schone » keiner Anstrengung. »

tration (de l'état), alors tu la rempliras de vénération; sois toujours intègre et humain, alors tu es sûr de sa fidélité : encourage les bien-pensans et instruis-les. En cas que leur capacité ne soit pas suffisante pour qu'ils puissent saisir tes principes, n'épargne aucun effort.

La manière dont MM. Marshman et Schott ont rendu le sens de l'original de ce passage, fait voir que le premier n'en a pas bien saisi le sens, et que le second a reproduit toutes ses erreurs.

子曰周監於二代郁郁乎文哉吾從周

TRADUCTION LITTÉRALE.

« Confucius disait : Les *Tcheou* se modelant sur (les » institutions des) deux familles (précédentes, en y faisant les changemens nécessaires); oh! qu'ils devinrent » brillans et pleins de splendeur! Moi je me conforme » aux *Tcheou*. »

MARSHMAN, P. 173.

« *Chee* says : *Chou's* re- » gister (compared) with the » (other) two reigns, how

C'EST-À-DIRE :

Tchi disait : Le registre de *Tchoou* comparé avec les deux autres règnes,

» excellent his regulation ! » I follow *Chou.* »

comme ses réglemens sont excellens ! Je veux suivre *Tchoou.*

SCHOTT, P. 36.

« *Dsü* sprach : Wenn ich » die Annalen des *Dscheu* » mit denen der beiden an- » deren Dynastien verglei- » che — wie herrlich waren » seine Massregeln ! *Dscheu* » bleibe mein Vorbild. »

C'EST-À-DIRE :

Dsu disait : Si je compare les annales du *Dcheou* avec celles des deux autres dynasties, — comme ses mesures étaient excellentes ! Que *Dcheou* reste mon modèle.

On voit par l'original qu'il n'est question dans ce passage, ni de *registres,* ni d'*annales,* et que M. Marshman a confondu le caractère 監 *kian*, voir, examiner, avec 鑑, qui se prononce de la même manière, et signifie proprement *miroir,* et, en composition, *des annales*, parce qu'on les considère comme un miroir fidèle pour les gouvernans. M. Schott n'était pas en état de corriger l'erreur du traducteur anglais, parce qu'il ne pouvoit conférer la traduction avec le texte.

Quant à la transcription des mots chinois en caractères européens, M. Schott a généralement adopté le système que M. Klaproth avait établi dans ses *Archives de la littérature asiatique* (Saint-Pétersbourg, 1809, pag. 5), et qu'il a modifié depuis. Nous n'en faisons pas un reproche à M. Schott ; il aurait seulement dû citer son autorité, et ne pas dire qu'il avoit suivi pour l'orthographie les principes de M. Abel-Rémusat, principes qui diffèrent totalement de ceux de M. Klaproth. Une véritable faute dans la transcription de M. Schott, est l'emploi du *j* allemand pour le *j* français. Ce der-

nier est une sifflante, au lieu que le *j* allemand est l'*i* consonne au commencement des mots, qu'on figure ordinairement par *y*. Quant au *j* français, M. Klaproth le représente en allemand, avec raison, par *sh*, et M. Schott aurait bien fait de se conformer à cette transcription. En général, la manière dont ce dernier a rendu les mots chinois dans son ouvrage, est si fautive, qu'on pourrait croire qu'il ne se sert du dictionnaire qu'avec difficulté, puisque, en y cherchant les caractères, il aurait pu éviter les fautes innombrables qui, sous ce point de vue, déparent son livre.

Les deux Chinois établis à Halle n'étaient peut-être pas assez instruits eux-mêmes pour pouvoir enseigner la langue et les caractères de leur pays, et M. Schott, en se fiant trop à leur secours, a vraisemblablement négligé d'étudier le chinois dans la grammaire et le dictionnaire. C'est cependant la seule manière de parvenir à faire des progrès véritables, et c'est ce que nous lui conseillons pour l'avenir. Qu'il se livre à l'étude avec ardeur et persévérance, qu'il examine soigneusement les textes originaux, qu'il se méfie des traductions des missionnaires anglais, et nous lui prédisons que le succès couronnera ses efforts; alors il reconnaîtra, par ses progrès, que l'étude du chinois n'offre pas des difficultés insurmontables à quelqu'un doué d'un esprit judicieux et d'une aptitude suffisante pour bien se pénétrer de la manière de présenter les idées chez un peuple civilisé, dont les mœurs et les usages diffèrent tant de ceux de l'Europe occidentale. Landresse.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 juillet 1828.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. F. Marey ;
Neumann, professeur d'histoire à Munich ;
Solvet, avocat.

M. Stuart Fenlong écrit de Londres pour annoncer qu'il mettra à la disposition de la Société un astrolabe avec un manuscrit arabe acquis du radja Seged Houssain : M. le baron Silvestre de Sacy se charge de prendre des renseignemens sur cet objet.

M. Klaproth présente des essais de fonte du caractère mandchou.

M. le baron Silvestre de Sacy lit la traduction de deux chapitres des Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun, sur les variétés du langage arabe à différentes époques.

On trouve chez Ponthieu et c.ie des exemplaires d'une *Réponse* de huit pages à un article qui a paru successivement dans un journal anglais et dans un recueil qui se publie à Paris. Cet article pouvait intéresser la Société asiatique en ce sens, que l'auteur, en y gardant l'anonyme, la représentait comme livrée à des dissensions dont n'ont jamais entendu parler ceux qui la composent. L'auteur de la réponse n'a pas de peine à repousser de pareilles assertions, non plus qu'un certain nombre de faussetés

qui se trouvaient jointes à celle-là, relativement au voyage de M. Schulz. Il termine en invitant l'anonyme à se faire connaître, et en prenant lui-même l'engagement de suivre son exemple. Cette invitation paraît être restée jusqu'ici sans résultat.

AU RÉDACTEUR

DU NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE.

Paris, ce 7 juin 1828.

MONSIEUR,

Dans le dernier numéro trimestriel de l'*Yahrbücher der Litteratur*, notre savant collaborateur M. de Hammer, en examinant le catéchisme musulman que j'ai traduit du turc de *Mohammed ben Pir Aly el-Berkévi* (1), observe que je devais imprimer *Birguilu* au lieu de *Berkévi*. Toutefois je soutiens que je ne pouvais adopter cette orthographe. *Berkévi* بركوى est en arabe, comme *Birguilu* برگلو, ou *Birguili* برگلى (voyez le *Gihan-numa*, p. 637) en turc, un nom relatif dérivé de *Birgui* برگى, ville d'Anatolie, auprès de la montagne de ce nom. La

---

(1) *Exposition de la foi musulmane*, Paris, 1822. — *Voyez* le compte qui a été rendu de cet ouvrage dans l'ancien *Journal asiatique*, tom. I, pages 109 et suiv.

différence que l'on remarque entre *Berkévi* بركوى et *Birguilu* بركلو, provient de celle qui existe entre l'arabe et le turc. En effet, en arabe, le nom relatif اسم منسوب se forme du primitif جامد en ajoutant ى, tandis qu'en turc, c'est en ajoutant لو ou لى. De plus, les Arabes n'ont pas le *gaf* گ dans leur alphabet; ils y substituent un *kaf* ك dans les mots persans ou turcs qu'ils sont dans le cas de transcrire en leur langue. Ainsi ils écrivent *Berki* ou *Birki* بركى, pour *Birgui* برگى, et *Berkévi* ou *Berkévi* بركوى pour *Birguilu* برگلو. Je n'ai pas eu l'option entre l'orthographe turque et l'orthographe arabe. La suite des noms et surnoms de l'auteur est disposée selon la concordance arabe, et non selon la turque; j'ai donc dû admettre *Berkévi* en arabe, et non *Birguilu* en turc. Du reste, dans le texte imprimé à Scutari, et dans le commentaire qui m'a fourni quelques notes intéressantes, on lit également *Berkévi*, parce que les titres de ces ouvrages sont en arabe et non en turc. Quant à l'adoption du *é* au lieu du *i*, elle est loin d'être fautive, puisque dans l'arabe parlé, le *kesra* se prononce ordinairement *é*.

J'espère que M. de Hammer sera satisfait de mes raisons : je pense que vous en serez satisfait aussi, Monsieur le Rédacteur, et je vous prie de recevoir l'expression des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

GARCIN DE TASSY.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Notice sur le voyage littéraire de M. Schulz *en Orient, et sur les découvertes qu'il a faites récemment dans les ruines de la ville de Sémiramis en Arménie* (1); par M. Saint-Martin.

M. Schulz, professeur à l'université de Giessen, est parti, dans l'été de 1826, par les ordres de M. le baron de Damas, alors ministre des affaires étrangères, pour faire un voyage littéraire dans la Turquie asiatique et dans la Perse. La durée de ce voyage doit être au moins de quatre années : son but principal est de rechercher et de recueillir les ouvrages écrits dans les anciennes langues de la Perse, et particulièrement les livres de Zoroastre qui peuvent se trouver entre les mains des Persans restés attachés à la religion de ce prophète. M. Schulz doit, dans cette vue, séjourner long-temps dans les provinces méridionales de la Perse, à Iezd et dans le Kirman,

(1) Cette notice a été lue à l'Académie des inscriptions, dans la séance du 11 avril 1828, et à la Société asiatique, dans sa séance générale annuelle du 29 avril suivant.

où les sectateurs de la loi de Zoroastre se trouvent encore en grand nombre. Il doit aussi, chemin faisant, rechercher et décrire les monumens et copier les inscriptions antiques qui peuvent se trouver dans les lieux les plus célèbres de l'ancienne Asie. Il est parti muni, pour cet objet, d'instructions très-amples que j'ai été chargé de rédiger par les ordres de M. le baron de Damas.

Les événemens politiques de l'Orient, et la guerre des Russes contre les Persans, ont malheureusement apporté des obstacles à l'exécution de cette entreprise. M. Schulz n'a pu encore pénétrer sur le territoire persan. Après plusieurs tentatives infructueuses, il a été forcé de revenir à Constantinople, où il est arrivé au mois de novembre dernier. Il y a passé l'hiver, et il se propose actuellement de retourner en Asie.

Malgré ce contre-temps fâcheux, le voyage de M. Schulz n'a pas été sans résultat; je dois même dire qu'il a déjà, sous certains rapports, dépassé les espérances que l'on pouvait en avoir.

M. Schulz a acquis à Constantinople, et durant son séjour dans l'Asie mineure et dans l'Arménie, l'usage facile et habituel des langues de l'Orient, ce qui a singulièrement favorisé ses recherches. Il a eu accès dans presque toutes les bibliothèques de Constantinople; et les notices qu'il m'a adressées, ainsi que les envois qu'il m'annonce, sont de la plus haute importance pour l'étude de la littérature orientale. On a appris par lui qu'il existe à Constantinople

deux exemplaires de l'Histoire universelle d'Ibn-Khaldoun, dont on ne connaît en Europe que les Prolégomènes philosophiques. Cet historien, ce philosophe, ce publiciste, dont les ouvrages se distinguent par un esprit de critique, de discussion, rare chez les Orientaux, jouit parmi eux d'une haute estime, et la mérite à tous égards. Lorsque les troubles qui agitent l'Orient seront apaisés, les indications de M. Schulz me fourniront, je l'espère, les moyens d'obtenir une copie complète de cet ouvrage (1). «

» Quoique la guerre de Perse ait empêché jusqu'à présent M. Schulz de s'acquitter de la partie la plus importante de la mission honorable qui lui a été confiée, on verra par la lettre que je viens de recevoir de lui, et que je joins à cette notice, qu'il n'est pas resté oisif dans l'Arménie turque, où il a été forcé de s'arrêter, et qu'il a su y mettre son temps à profit. »

Pour que l'on se fasse une plus juste idée des découvertes annoncées dans la lettre de M. Schulz, et des renseignemens que je placerai à la suite, je dois donner ici quelques notions préliminaires propres à en faire mieux apprécier le degré d'importance.

(1) On peut voir dans le nouveau *Journal asiatique*, tom. I, pag. 68-84, et pag. 125-142, des fragmens considérables de la correspondance de M. Schulz. On y remarquera les détails qu'il donne sur les bibliothèques de Constantinople et sur les manuscrits d'Ibn-Khaldoun. J'ai inséré dans le dernier numéro, page 117-142, un long extrait de l'histoire des Berbères qui fait partie de cet ouvrage, et qui a été traduit en français par M. Schulz.

Parmi les diverses localités qu'il était prescrit à M. Schulz de visiter, pour y rechercher les restes des monumens antiques, était la ville de Van, située dans la partie centrale et la moins fréquentée de l'Arménie turque. Voici la partie des instructions données à M. Schulz qui est relative aux recherches à faire dans cette ville et dans ses environs.

« Après avoir achevé l'exploration de toutes les rives » du lac d'Ourmi, M. Schulz devra s'informer des » moyens d'entreprendre une excursion dans l'Arménie turque, jusqu'à la ville de Van, située à » l'extrémité d'un lac qui en porte le nom.

» La ville de Van est ancienne : on fait remonter » son origine à une époque très-reculée; les Arméniens lui donnent le nom de *Schamiramakert*, » c'est-à-dire, *la ville de Sémiramis*, et ils décrivent » de grands et magnifiques monumens existant encore; » et ce qu'ils en disent présente de grands rapports » avec les détails que l'on trouve dans les auteurs » grecs, sur les édifices élevés dans la Médie et l'Assyrie par les ordres de Sémiramis. Les livres des » Persans nous apprennent que Tamerlan tenta, à » la fin du XIV.e siècle, de détruire les antiques » monumens de Van; mais la solidité et l'étendue » de ces édifices lassèrent les efforts de ses soldats. Les » relations modernes écrites en langue arménienne » font mention de statues et de monumens antiques » trouvés fréquemment dans l'intérieur de la ville de » Van; ces mêmes relations désignent particulièrement » une vaste colline qui couvre toute la ville du côté

» du nord, comme le lieu qui contient le plus de
» restes de l'antiquité. Ils parlent de colonnes, de
» statues et de cavernes spacieuses taillées dans le
» roc, qui portent à leur entrée de grandes inscrip-
» tions en caractères inconnus à tous les habitans
» du pays. Il est très-vraisemblable que ces ins-
» criptions sont en caractères cunéiformes, et qu'elles
» sont celles mêmes qui, selon les auteurs anciens,
» avaient été destinées à décorer les monumens élevés
» par Sémiramis. Le nom et les souvenirs de cette
» reine d'Assyrie sont communs dans ce pays parmi
» les Arméniens et les Curdes; plusieurs localités
» et un ruisseau qui se jette dans le lac portent en-
» core son nom. »

Ce fragment des instructions données à M. Schulz est le résumé des renseignemens que les auteurs arméniens fournissent sur les antiques monumens de Van et du pays qui l'environne. Je vais faire connaître plus en détail quelques-uns de ces renseignemens.

L'historien de l'Arménie, Moïse de Khoren, qui écrivait au V.e siècle, et qui avait vu les monumens élevés à Van par les ordres de Sémiramis, raconte fort longuement la fondation de cette ville (1), d'après les écrits de Maribas Catina, auteur beaucoup plus ancien, dont il rapporte souvent les propres expressions. Ce dernier historien, qui était Syrien de naissance, avait composé son ouvrage cent quarante ans avant notre ère. J'abrégerai ici le récit de Moïse de

(1) *Historia armena*, lib. 1, cap. XV, p. 43-47, ed. Whiston.

Khoren ; je n'en conserverai que les circonstances qui se rattachent directement à l'objet qui m'occupe.

Moïse de Khoren raconte ainsi la fondation de Van : il rapporte que Sémiramis, après avoir achevé la conquête de l'Arménie, se trouvait avec son armée sur les bords du lac de Van. Charmée de l'aspect enchanteur, de la douce température, de la riche verdure, de l'abondance et de la bonté des eaux du pays qui s'étend sur la côte orientale de ce lac, elle résolut d'y fonder une résidence royale, et d'en faire son séjour d'été ; elle choisit un bel emplacement sur la côte sud-est, doucement incliné vers le nord et bien arrosé ; elle fit venir de l'Assyrie quarante-deux mille ouvriers, qui furent dirigés dans leurs travaux par six cents architectes, artistes habiles à tailler le bois et la pierre, et à travailler le fer et l'airain : on commença par élever une immense esplanade, formée avec d'énormes quartiers de roche unis par un ciment de chaux et de sable. Cette construction était si solide, qu'elle était encore intacte du temps de l'historien arménien. On n'aurait pu, ajoute-t-il, en détacher une seule pierre, tant le ciment était tenace ; les pierres étaient si bien polies et si lisses, qu'elles n'avaient rien perdu de leur éclat.

Cette esplanade, sous laquelle on avait ménagé de vastes cavernes, qui, au temps de Moïse de Khoren, servaient de refuge aux brigands du pays, se prolongeait l'espace de plusieurs stades, jusqu'au lieu où était l'emplacement de la ville qu'on devait fonder. Cette cité fut achevée dans l'espace de quelques années,

environnée de fortes murailles, et ornée de portes d'airain ; on y construisit plusieurs palais bâtis en pierres de diverses couleurs, couverts de belles terrasses ; on y joignit des places publiques, des bains en quantité suffisante : des canaux distribuaient dans les différens quartiers et dans les jardins les eaux du voisinage ; beaucoup de bourgs furent élevés à droite et à gauche dans la campagne ; on y fit de belles plantations en arbres fruitiers et en vignes, et l'on y attira une multitude d'habitans. L'historien arménien dit qu'il lui est impossible de décrire toutes les merveilles de cette ville. Il revient ensuite à la vaste esplanade dont il a déjà parlé ; il dit qu'après l'avoir environnée des plus fortes défenses, Sémiramis y fit construire les demeures royales ; elle en rendit l'entrée et la sortie d'un difficile accès : on n'y pénétrait qu'à travers d'épouvantables cavernes. Moïse de Khoren ne sait comment ont pu être faites toutes ces constructions ; mais *c'est*, ajoute-t-il, *le plus beau et le plus grand monument des rois*. La matière, continue-t-il, qui forme la face méridionale du monument, est si dure, qu'il est impossible de l'entamer avec le fer. Là se trouvent des temples, de vastes appartemens, des lieux propres à déposer des trésors, d'immenses souterrains : on y voit une multitude d'inscriptions qui sont à elles seules un objet d'admiration ; il semble que, pour les tracer, on ait connu le secret de rendre les pierres aussi molles que la cire. Sémiramis fit aussi élever des colonnes en son honneur ; elle en fit placer dans beaucoup d'endroits de l'Arménie.

Cette description, qui paraît au premier abord fort romanesque, s'accorde avec les renseignemens que les écrivains modernes de l'Arménie donnent sur les monumens antiques que l'on trouve à Van, et avec ceux qui ont été recueillis par M. Schulz.

Je joins ici la traduction du passage de la Géographie moderne de l'Arménie faite par le P. Luc Indjidjian, relatif aux antiquités de Van, ou de la ville de Sémiramis (1). Cette géographie, composée en arménien, a été imprimée à Venise en 1806.

« Au nord de la ville, dit-il, en ligne droite, est » une très-haute montagne de pierre; on ne pourrait » en atteindre le sommet avec une balle de fusil: » c'est là que fut taillé et fondé le château impre» nable de Van, ouvrage de Sémiramis. Cette mon» tagne est d'une pierre dure d'un genre particulier; » elle s'étend de l'ouest à l'est l'espace d'une heure » de chemin : le pied de la montagne, du côté du » midi, est contigu aux murailles de la ville; c'est » là qu'est le faubourg. Cette muraille et le château » sont à une demi-heure de distance du lac. Le côté » extérieur de cette montagne, c'est-à-dire, celui qui » est au nord du côté de la plaine, est une hauteur » très-escarpée, remplie d'énormes rochers; les mu» railles ont été souvent détruites et reconstruites.

» On trouve dans l'intérieur de ce rocher, en cinq » ou six endroits, d'immenses cavernes creusées dans

(1) *Géographie universelle*. Asie, tom. I.er; grande Arménie, Arménie turque, pachalik de Van, p. 138, 139 (en arménien

» le roc par les anciens; les portes en sont tournées
» du côté de la ville ou du midi. On voit d'autres
» cavernes de l'autre côté de la montagne, c'est-à-dire,
» au nord : elles sont toutes abandonnées maintenant.
» Ce sont les excavations, les cavernes, les souterrains
» dont parle Moïse de Khoren.

» Du côté du midi, on voit une ouverture taillée
» avec la plus grande peine dans le marbre le plus
» dur, qui conduit à une très-belle pièce dont le
» plafond est en forme de voûte; sur toute la lon-
» gueur de l'ouverture se trouvent des inscriptions
» dont les lettres sont inconnues aux habitans; cette
» porte conduit jusqu'au centre ou au cœur de la
» montagne. Il est fort difficile aux habitans d'y par-
» venir avec des échelles, soit qu'ils viennent par
» en haut de la citadelle, ou par en bas de la ville.
» On trouve également, du côté du nord, vers le bas
» de la montagne, trois ouvertures qui conduisent
» aussi à des pièces dont les plafonds sont en forme
» de voûte : on voit également sur ces portes des
» inscriptions en caractères inconnus aux habitans;
» ce sont probablement les inscriptions en lettres
» anciennes tracées par l'ordre de la reine Sémiramis,
» et dont parle Moïse de Khoren. Sur les côtés nord
» et sud de cette montagne de pierre, on a sculpté,
» en divers endroits, de petites croix et des figures
» d'hommes. Il n'y a pas long-temps qu'en creusant
» dans l'intérieur de la ville, on a trouvé une statue
» en pierre représentant un homme à cheval.

» Cette montagne et la forteresse n'ont pas d'eau;

» mais en temps de paix, il existe un chemin facile » par lequel on monte du pied de la montagne à » l'occident près la porte *Iskelé Kapousi*; c'est par » là que l'on porte l'eau nécessaire aux habitans du » château : on y trouve une source d'eau excellente » qui s'écoule dans le lac; on voit auprès de ce ruis» seau de très-grands blocs de marbre qui sont aban» donnés, et une tour ruinée dans le voisinage; mais » en plaine, on trouve une autre source de bonne » eau. »

Les monumens et les magnificences de la ville qui fut fondée en Arménie par Sémiramis selon le récit de Moïse de Khoren, rappellent les détails du même genre que Diodore de Sicile donne sur les édifices superbes élevés par cette princesse dans la Médie, ainsi que sur ses parcs délicieux ornés de montagnes sculptées ou taillées (1). La partie de l'Arménie qui comprend la ville de Van a été souvent confondue avec la Médie, dont elle est d'ailleurs voisine et dont elle a même porté le nom à quelques époques; et il serait possible que quelques-uns des monumens mentionnés par Diodore fussent ceux mêmes qui ont été décrits par Moïse de Khoren. Strabon parle aussi des grands travaux exécutés par Sémiramis, et des vastes collines factices qu'elle avait fait élever en plusieurs endroits de l'Asie (2), et notamment des villes

(1) Diod. Sic. *lib. II, pag. 126 et seq., ed. Wess.*

(2) Ils étaient appelés *les ouvrages de Sémiramis*, *καλεῖται Σεμιράμιδος ἔργα*, dit Diodore, *lib. II, pag. 128.*

qu'elle avait fondées en Arménie et dans l'Asie mineure (1). Au reste, la renommée de Sémiramis est restée populaire en Arménie ; la ville de Van n'a jamais cessé de s'appeler *la ville de Sémiramis* (2). Le nom et l'histoire de cette princesse ne sont pas non plus restés inconnus aux écrivains arabes : Masoudy en fait mention dans son *Morroudj-eddheheb* (3) ; il y parle de son mari Ninus (4) ; et des conquêtes qu'elle fit dans la partie de l'Arménie où se trouve la ville de Van ; et il nomme plusieurs des cantons montueux qui environnent cette ville. Les détails qu'il donne paraissent avoir été empruntés à des auteurs grecs ou syriens qui nous sont inconnus ; car la conquête de l'Arménie par Sémiramis est un fait qui ne se trouve pas dans les auteurs anciens que nous possédons. Nous en devons la connaissance aux écrivains arméniens seuls.

---

(1) Strab. *lib. XII, pag. 529 et 537; XVI, pag. 737.*

(2) Le P. Luc Indjidjian a recueilli dans sa *Géographie ancienne de l'Arménie*, pag. 178-186, tous les textes originaux relatifs à cette ville. Cette géographie, écrite en arménien, a été imprimée à Venise en 1822, 1 vol. *in-4o*.

(3) *Man. d'Outrey, de la Bib. du Roi*, tom I.er, fol. 96 recto et verso.

(4) L'auteur arabe décrit brièvement les ruines de la ville de Ninive, dont il n'existait plus de son temps, en l'an 332 de l'hégire (943-44 de J. C.) que les murailles et quelques statues décorées d'inscriptions أصنام من حجارة مكتوبة على وجوهها. Le fondateur de cette ville était Ninus, fils de Bélus, (lisez نينوس) بسونس بن بالوس, qui régna 52 ans. Le trône fut occupé après lui par sa femme *Samiram*, ثم ملك نينوا بعده امراة اسمها سميرم ; elle régna quarante ans ; ce qui est d'accord avec ce qu'on trouve

La célébrité de Sémiramis s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans les mêmes régions, non-seulement parmi la population arménienne, mais encore chez les Curdes (1) : les uns et les autres donnent le nom de *Schamiramai-dchour* ou *Schamiramai-akrou*, c'est-à-dire, *l'eau* ou *le torrent de Sémiramis*, à un cours d'eau assez considérable qui se jette dans le lac de Van, à une petite distance au sud-ouest de la ville du même nom. Je vois dans les notes de M. Schulz, qui a copié une inscription en caractères cunéiformes sur les bords de ce ruisseau, qu'il est appelé *Schamiram-sou*, ou *l'eau de Sémiramis*, par les musulmans du pays.

Les espérances que les récits des écrivains orientaux m'avaient fait concevoir n'ont pas été trompées, et les copies de quarante-deux inscriptions cunéiformes relevées à Van et dans ses environs, et adressées par M. Schulz à son excellence le ministre des affaires étrangères, sont la meilleure preuve de l'exactitude des récits dont je viens de faire l'analyse.

Je vais transcrire ici en son entier la lettre dans laquelle M. Schulz rend compte lui-même de ses découvertes.

---

dans la Chronique d'Eusèbe et dans les autres historiens anciens.

(1) Ակն և Ջուր անուանի, զոր 'ի սոյն Շամիրամայ անուն կոչեն Հայք նաև քրդք առ Հասարակ ։ « Source et eau » célèbres que les Arméniens et même tous les Curdes désignent » par le nom de Sémiramis. » Indjidjian, *Géogr. moderne de l'Arménie*, en arménien, tom. II, pag 160.

Constantinople, le 11 mars 1828.

« Je crains beaucoup que plusieurs lettres que j'ai
» eu l'honneur de vous écrire ne se soient perdues,
» et en particulier celles que je vous ai envoyées
» d'ici au commencement et à la fin du mois de
» mai 1827, et avec lesquelles je vous adressais
» des notices sur les historiens arabes Ibn-Asaker
» et Ibn-Khaldoun; une autre du 23 juin, où je vous
» annonçais mon arrivée à Erzeroum (1), et enfin
» celle que j'ai expédiée le 16 juillet par un Tartare
» allant de Bitlis à Constantinople (2), et que vous
» aurez trouvée trop longue pour une lettre écrite
» au milieu des camps et des troubles du Curdistan.
» A mon retour à Constantinople au mois de no-
» vembre, j'y ai trouvé tout le monde dans une telle
» consternation et tellement occupé des préparatifs
» du départ, que je n'ai jamais pu savoir si l'on y
» a eu le soin d'expédier mes lettres pour Paris, et
» si l'on en avait reçu pour moi.

» Par ma lettre d'Erzeroum, que j'ai quitté le 29
» juin 1827, j'ai eu l'honneur de vous annoncer mon
» départ pour le Curdistan; dans l'état où se trouvait
» alors la Perse, j'aurais cru manquer à mon devoir
» si je m'étais rendu à Tauris pour y être condamné
» à une inactivité complète, ou tout au moins pour
» y être spectateur oisif de la marche et des opérations

---

(1) Ces lettres ont été insérées dans le nouveau *Journal asiatique*, tom. I, page 68-84, 125-138.

(2) Cette lettre ne m'est pas parvenue.

» des armées. Conformément à mes instructions, j'ai » regardé comme but principal de mon voyage dans » le Curdistan, l'exploration des rives du lac de Van, » et la découverte des monumens antiques qui, d'après » les indications données par les auteurs anciens, » devaient s'y trouver. Ma lettre de Bitlis vous aura » appris qu'au milieu du mois de juillet, je me trouvais » déjà entouré de toute part de guerres et de ba- » tailles curdes, qui ne me laissèrent d'autre choix » que de chercher le chemin de Van à travers les » hordes des Haideranlus, des Djellos, des Mahmoudis, » des Sipéghis, en guerroyant moi-même dans toute » la force du terme. J'ai bien fait de n'avoir pas essayé » de voyager dans le Curdistan, habillé en *derviche*, » comme quelques amis mal instruits m'avaient con- » seillé de le faire. J'aurais bien souvent eu occasion » de trouver funeste ce conseil. Après avoir visité » Khunuz (1), Ghumghum, l'admirable montagne de » Bin-gheul (2), Mouch et Bitlis, je me suis dirigé » par la plaine de Souvar sur le lac, dont j'ai longé » les rives, en passant par Toukh, Tadwân, Akhlath » et Aldjéwas (3). J'ai fait le trajet du lac dans une

---

(1) Nom d'une ville et d'un petit canton situés dans les montagnes qui sont au midi d'Erzeroum. On les appelle en arménien *Khnous* ou *Khenes*.

(2) Ce qui signifie en turc *les mille lacs* : c'est le nom que l'on donne au territoire montueux et bien arrosé qui se trouve vers les sources de l'Euphrate, entre Erzeroum et le lac de Van.

(3) Cette ville est située sur la côte nord-ouest du lac de Van. Les Curdes l'appellent *Aldjéwas* ou *Aldjavaz*. Les Arméniens l'appelaient autrefois *Ardzké*, et les Arabes *Adeldjéwas*. Son nom

» des détestables *mahoues* d'Aldjéwas, et je suis ar-
» rivé à Van le 24 juillet, reçu de la manière la
» plus amicale par le pacha, pour lequel j'avais de
» très-fortes lettres de recommandation du séraskier
» pacha d'Erzerum. Vous apprendrez probablement
» avec plaisir, que l'attente que nous avions conçue
» de trouver des monumens de Sémiramis sur les bords
» du lac de Van, ne nous a point trompés. Le grand
» nombre d'inscriptions en caractères cunéiformes
» que j'ai découvertes à Van et dans ses environs,
» et dont j'envoie aujourd'hui une copie à son ex-
» cellence le ministre des affaires étrangères, vous
» prouvera quel rôle le château de Van et ses alen-
» tours ont dû jouer dans l'histoire de l'ancienne
» monarchie assyrienne. Le système d'écriture cunéi-
» forme est, sur tous ces monumens, tout-à-fait différent
» de celui que nous présentent les inscriptions tri-
» lingues persanes, et de celui des briques de Ba-
» bylone. Parmi les quarante-deux inscriptions que
» j'envoie à Paris, vous n'en trouverez qu'une seule
» qui appartienne aux systèmes connus en Europe.
» Elle est moderne, s'il est permis d'appeler ainsi
» une inscription en langues zende, assyrienne et mède,
» taillée dans le rocher du château de Van par ordre
» de *Khschéarscha*, fils de *Daréiousch* (Xerxès,
» fils de Darius). Je me suis donné beaucoup de
» peine pour relever chaque caractère avec la plus

---

actuel est la contraction de cette dernière dénomination. Cette ville est le chef-lieu d'un canton qui dépend du pachalik de Van.

» grande exactitude. Si, dans l'analyse que vous en » ferez, vous rencontrez, notamment dans les phrases » parallèles, des différences dans certains caractères, » ne croyez pas que ce soient des erreurs du copiste : » ces différences m'ont aussi frappé; elles sont souvent » fort intéressantes pour nous aider à fixer la valeur » d'un caractère, comme vous remarquerez cela, par » exemple, dans les trois tables du côté nord du » château, que j'ai placées sous les numéros 13, 14 » et 15, et qui toutes donnent la même inscription, » seulement avec ces différences d'orthographe. J'ai » attendu jusqu'ici, de jour en jour, et avec la plus » vive impatience, l'arrivée d'un bâtiment sarde de » Trébisonde, ayant à bord une partie de mes papiers, » dont j'aurai besoin pour achever un mémoire que » je prépare pour vous, et dans lequel je donne tous » les détails concernant les localités où j'ai relevé » les inscriptions. Pour ne pas vous faire attendre » ces notices, qui pourraient peut-être vous être de » quelque utilité dans vos recherches, j'enverrai par » le prochain courrier ce mémoire, tel que je l'ai » écrit à l'aide des notes qui se trouvent entre mes » mains dans ce moment. Vous recevrez déjà aujour- » d'hui les inscriptions, parce que la pensée que, dans » quelque crise extraordinaire, elles pourraient se » perdre, me serait bien pénible, d'autant plus que leur » perte, j'ose le dire, serait irréparable. Il a fallu bien » des circonstances heureuses pour avoir pu les relever » toutes, et probablement il se passera bien du temps » avant que l'on rencontre dans le Curdistan un Isaak-

» pacha, dont la confiance et l'amitié entière m'ont » permis de pénétrer dans des endroits que, dans » d'autres circonstances, il m'aurait été impossible » d'aborder, et qui, comme le château de Van, ont » été auparavant inaccessibles pour tout étranger sans » exception. En retournant à Erzeroum, j'ai suivi » les bords du lac par Awanz (1), Berghiri et Ar- » djisch, où le fameux rocher aux serpens (*Ilanitach*) » m'a offert deux inscriptions dans le genre de celles » de Van : de là je me suis rendu par Nomachin et » Taschkent à Melezgherd et à Daher, pour relever » près de ce village curde une magnifique inscription » de trente-sept lignes, aussi bien conservée que si » elle était écrite d'hier. Aussitôt après mon arrivée » à Erzeroum, au mois d'octobre, j'ai demandé à » Ghalib-pacha mes papiers pour continuer de suite » ma route pour Tauris. Il crut devoir me les re- » fuser, en me représentant l'impossibilité où je serais » de passer la frontière dans un moment où les Russes » venaient de prendre Érivan, et où les Curdes avaient » coupé toutes les communications de la Turquie » avec la Perse. Ne voulant pas non plus prolonger » sans nécessité mon séjour à Erzeroum, où la peste » faisait tous les jours les plus terribles ravages, je » pris la résolution de me rendre de suite dans la » Perse méridionale, en passant par Constantinople, » Alep et Bagdad, seule route ouverte à cette époque,

(1) Le nom arménien de ce lieu est [illegible] *Avants*. C'est un petit port sur le lac de Van.

» celles de Diarbékir et de Mossoul étant depuis long-
» temps impraticables, même pour les Tartares du
» gouvernement. Allant par terre avec un Tartare,
» je n'ai mis que quinze jours pour aller d'Erzeroum
» à Constantinople, quoique la peste, qui dévastait
» tout le pays d'Erzeroum jusqu'à Tokat, m'ait forcé
» de passer par la route détournée de Trébisonde,
» et de là par des chemins détestables, le long de la
» superbe côte de la Mer-Noire, par Kérasonte, Unieh,
» Tcharchambé, et Samsoun, d'où j'ai repris enfin la
» grande route de poste par Marzywan, Osmandjik,
» Tosia, Boli, et Ismid. Je suis arrivé à Constanti-
» nople au moment le plus défavorable, au moment
» même de la consternation générale qui y avait été
» produite par la nouvelle de la bataille de Navarin.
» Au premier instant, je comptais partir avec l'ambas-
» sadeur de France; je suis resté, en attendant de
» jour en jour un malheureux bâtiment sarde, auquel
» j'avais remis mes effets à Trébisonde pour pouvoir
» aller plus vite moi-même. Il n'y a que cinq jours
» que j'ai reçu la nouvelle qu'il va enfin arriver de
» Sinope, où, jeté par une tempête, il avait éprouvé
» des difficultés de la part du moussellim, qui l'avait
» retenu sous le prétexte qu'il était anglais; on a été
» obligé de lui expédier d'ici un nouveau firman.
» Ayant ainsi, au milieu des scènes de malheur qu'a
» provoquées le départ des ambassadeurs, passé le
» plus triste hiver à Péra, je crois enfin être au terme
» des contrariétés que j'ai éprouvées la première année
» de mon voyage en Asie. La fin de la guerre de

» Perse me permettra de me rendre directement d'ici » à Tauris ; j'attends pour cela que le temps se re» mette un peu, car les chemins de l'Asie sont en » général détestables dans cette saison. De la part » des Turcs, je n'éprouverai probablement aucune » difficulté pour obtenir les papiers nécessaires, et » je compte pouvoir vous annoncer, dans les pre» miers jours du mois d'avril, mon départ pour Tauris.

» Je me propose de visiter pendant l'été prochain » les bords du lac d'Ourmiah, et de me rendre par » le Curdistan persan, notamment par Hamadan et » Kirmanschah, dans la Perse méridionale, et à Iezd, » lieu principal de ma destination. »

La lettre de M. Schulz annonce, comme on le voit, un mémoire plus détaillé, sur les inscriptions et les monumens antiques de Van. Ce mémoire ne m'est pas encore parvenu : aussitôt qu'il sera entre mes mains, je m'empresserai de le communiquer à l'Académie, et de lui faire connaître toutes les circonstances de ces belles et grandes découvertes.

Les inscriptions relevées par M. Schulz à Van et dans ses environs sont presque toutes sculptées sur les flancs des rochers qui forment la vaste esplanade sur laquelle se trouvaient les édifices somptueux et les demeures royales de Sémiramis, remplacés par la forte citadelle de Van. Plusieurs de ces inscriptions viennent des cavernes mentionnées par Moïse de Khoren. Ce sont ces mêmes inscriptions qui étaient, il y a quatorze siècles, l'objet de son admiration. Plusieurs d'entre elles sont d'une fort grande dimension

et placées à une très-grande hauteur. M. Schulz en a copié une qui contient quatre-vingt-dix-huit lignes et plus de quinze mille caractères; quelques-unes en contiennent sept, huit, dix et douze mille. On doit juger, par ce rapide exposé, du zèle et de la patience qui étaient nécessaires pour surmonter tant de difficultés et achever un tel travail; il fallait, pour y parvenir, tout le dévouement de M. Schulz.

On doit comprendre sans peine de quelle haute importance est pour moi en particulier la découverte d'une aussi grande quantité d'inscriptions en caractères cunéiformes; on sait que, depuis plusieurs années, je me suis beaucoup occupé du déchiffrement et de l'interprétation des monumens de ce genre. J'ai déjà eu l'honneur de communiquer, en 1822, à l'Académie des inscriptions et à la Société asiatique quelques-uns des résultats que je crois avoir obtenus.

J'ai publié à cette époque (1) un extrait de mes recherches; j'y ai fait connaître en détail les travaux entrepris avant moi sur le même sujet, et particulièrement ceux de M. Grotefend; circonstance que je suis bien aise de rappeler pour les personnes qui ont jugé très-sévèrement les opinions de ce savant, et qui pourraient ignorer ce que j'en ai dit. J'ai fait voir comment, en m'appuyant sur les premiers essais de M. Grotefend, et en y faisant des additions considérables et

(1) Dans le *Journal asiatique*, février 1823, tom. II, p. 65-90.

de notables changemens, justifiés par les grammaires et les anciennes langues de l'Orient, je suis parvenu à donner la lecture complète et l'interprétation de quelques-unes des inscriptions de Persépolis. Ces inscriptions, comme on le sait, sont en trois sortes d'écritures toutes cunéiformes, et en trois langues : on ne s'est jusqu'à présent occupé que du moins compliqué de ces systèmes, de celui qui est toujours placé en première ligne sur les monumens de Persépolis.

Ce système d'écriture était destiné à exprimer les sons d'un idiome qui avait beaucoup de rapport avec la langue zende, que les livres de Zoroastre nous ont fait connaître. Cet idiome doit avoir été la langue habituelle des Perses contemporains de Cyrus, de Darius et de Xerxès.

Je n'ai cessé, depuis cette époque, de m'occuper de ces mêmes monumens; j'ai étendu, rectifié et assuré ces premières observations, et j'en ai appliqué les résultats au déchiffrement des deux autres systèmes d'écriture cunéiforme destinés à exprimer deux idiomes bien différens : l'un me paraît être mède et l'autre assyrien. Je suis bien aise que l'annonce des découvertes de M. Schulz me fournisse une occasion toute naturelle de parler de travaux que je n'ai pas encore l'intention de publier.

Parmi les inscriptions recueillies à Van par M. Schulz, il s'en trouve effectivement une écrite en trois langues, et en caractères absolument semblables à ceux que l'on trouve sur les murs de Persépolis; elle est assez

bien conservée dans ses trois parties : les fractures y sont peu considérables et sans doute peu importantes ; les caractères des inscriptions médiques et assyriennes y sont plus nets et plus distincts que ceux du même genre qui se trouvent sur les murs de Persépolis. J'espère en tirer un grand secours pour mes travaux ultérieurs. Cette inscription présente effectivement plusieurs fois le nom de Xerxès, fils de Darius ; *Khschéarscha*, fils de *Daréïousch*, avec les titres et les qualifications qui se trouvent à Persépolis, et telles que celles de *khschaéhié iéré*, roi brave, *khschaéhié khschaéhiéamâa* (1), rois des rois, *khschaéhié beouéamâa*, roi des dieux, *aouraïdâ*, donné d'Ormuzd, *oukhaamischié*, achéménide, *khschaéhie ahoumousch*, roi du monde, &c.

Les autres inscriptions de Van sont, ainsi que l'a remarqué M. Schulz, dans un style différent des trois genres d'écriture que nous offrent les ruines de Persépolis, et de celui qui est employé sur les briques qui viennent de Babylone, plus compliqué que les premiers, mais moins que le dernier : toutefois, il est impossible de ne pas lui reconnaître de grands rapports avec les caractères que j'ai nommés assyriens ; la différence ne paraît pas être essentielle ; elle peut venir de la différence des temps auxquels il faut rapporter la date de ces divers monumens. Si par hasard les inscriptions de Van remontaient à une époque

(1) C'est ainsi qu'il faut lire le mot que je croyais, en 1822, devoir prononcer *Khschaéhiéâbâé*.

aussi reculée que l'est celle de Sémiramis, cette supposition n'aurait rien d'extraordinaire: il serait fort surprenant qu'un même système d'écriture se fût perpétué sans aucun changement, durant quinze siècles, à travers les révolutions de l'Asie.

L'inspection rapide que j'ai faite des inscriptions envoyées par M. Schulz ne m'a pas permis de les examiner assez long-temps et avec assez d'attention pour reconnaître si le nom de Sémiramis s'y trouve effectivement ou ne s'y trouve pas; je n'ose affirmer que ces monumens remontent à une antiquité si reculée; je n'ose assurer non plus qu'ils contiennent le nom de Sémiramis ou celui de tout autre ancien roi de l'Asie. Cette décision présente bien des difficultés, et je n'espère pas être en état de donner de sitôt mon opinion sur cette question importante.

Je pense que l'inscription trilingue dont je viens de parler, et qui appartient incontestablement à Xerxès, fils de Darius, qui fit la guerre aux Grecs, est effectivement la plus moderne de ces inscriptions; les autres sont dans un système d'écriture qu'on ne trouve pas sur les monumens de cette époque et des temps plus modernes; elles me paraissent être en assyrien, et elles appartiennent, je n'en doute pas, aux époques les plus anciennes de l'histoire. Ces inscriptions forment une masse de monumens trois fois plus considérable que la totalité des inscriptions cunéiformes connues jusqu'à présent.

Cette découverte, faite au milieu des difficultés et des dangers de tous les genres, suffit seule pour

faire le plus grand honneur à M. Schulz, et elle est la garantie assurée de tout ce que nous sommes en droit d'espérer de ce jeune, courageux et savant voyageur.

Je vais joindre, comme complément à cette notice, une indication détaillée des diverses inscriptions qui m'ont été adressées par M. Schulz et qui ont été relevées soit à Van, soit dans les environs ou dans d'autres lieux de l'Arménie.

Inscriptions du Ghouràb *ou château de Van.*

I. Inscription prise sur une pierre dans l'église détruite de S. Jean, au pied du château.

Elle est de 8 lignes.

II, III, IV. Inscription du *Khorkhor*, côté sud-ouest du château, au-dessus de l'escalier détruit.

Elles sont placées l'une à côté de l'autre et d'inégale longueur, selon l'inclinaison de l'escalier. La première contient 43 lignes; la seconde en a 57, et la troisième, 71. La seconde a beaucoup souffert; la troisième, un peu moins; pour la première, elle est mieux conservée.

V. Dans l'angle du *Khorkhor*, côté sud-ouest du château.

Elle est de 81 lignes d'inégales longueurs. Elle a peu souffert.

VI. Autre inscription du *Khorkhor*, à gauche à côté de la porte.

Elle est également de 81 lignes d'égales longueurs. Elle a souffert en quelques parties, mais d'autres sont mieux conservées.

VII. Autre inscription du *Khorkhor*, au-dessus de la porte.

Elle contient 20 lignes; les 13 dernières présentent quelques petites lacunes. Les autres sont moins bien conservées.

VIII. Inscription du *Khorkhor*, sur le rocher à droite en entrant près de la porte.

Elle est de 20 lignes et fort bien conservée.

IX, X, XI. Inscription trilingue de Xerxès, fils de Darius, côté sud du château de Van.

La première, de 26 lignes, et les deux autres chacune de 27, bien conservées; la dernière est sans lacunes; la dernière ligne des deux autres est mal conservée.

XII. Inscription de la grotte nommée *Khazané kapousi* (la porte du trésor), côté nord.

Elle contient 29 longues lignes; elle a peu de lacunes.

XIII, XIV, XV. Les trois inscriptions du rocher à droite du *Khazané-kapousi*, côté nord.

Elles ont toutes 19 lignes. La troisième a beaucoup souffert. Elles paraissent être la triple reproduction d'une même inscription.

XVI. Inscription de la grande caverne du côté du nord.

Contient 17 lignes et est assez bien conservée.

Inscriptions trouvées dans la ville de Van ou dans les environs, et dans d'autres lieux de l'Arménie.

XVII. Inscription du *Meher-kapousi* (la porte de

Mithra ou du Soleil) sur l'*ak-kirpi*, branche du *Zem-zem-dagh*, à une demi-lieue à l'est de Van.

De 28 lignes; elle a beaucoup souffert dans sa partie inférieure.

XVIII, XIX. Inscription d'Artamit, sur un rocher à côté du *Schamiram-sou*, ou ruisseau de Sémiramis.

(*Artamit* est un bourg auquel les Arméniens donnent quelquefois le nom de *Schamiramakert*, ou ville de Sémiramis, à cause des restes d'antiquité que l'on y trouve. Il est encore assez considérable. On le rencontre à une petite distance de Van, vers le sud-ouest.)

La première est de 6 lignes, et la seconde, de 14. L'une et l'autre sont bien conservées.

XX, XXI. Inscription des deux côtés d'une pierre ronde, dans la cour de l'église d'Aghthamar.

(Aghthamar est une petite île dans le lac de Van, à huit heures de distance de Van, vers l'occident. Elle est la résidence d'un patriarche particulier, regardé comme hérétique par les Arméniens.)

Elles sont l'une et l'autre de 10 lignes et assez bien conservées.

XXII. Inscription au-dessus de la porte de l'église de Sikké, à une lieue et demie de Van.

Elle est de 10 lignes. On a sculpté au milieu une croix qui a fait disparaître un certain nombre de signes.

XXIII. Inscription autour d'une pierre ronde, dans l'église de Schouschanz.

Ce fragment de 3 lignes, dont deux assez longues, paraît être le bas d'une fort grande inscription.

XXIV, XXV, XXVI. Fragmens de trois inscriptions prises sur deux pierres dans la cour de l'église de Schoutschanz, à une lieue et demie de Van.

Les deux premiers de ces fragmens, tous de 4 lignes, sont bien conservés.

XXVII, XXVIII, XXIX. Inscriptions de l'église de Varak-dagh, nommée *Yedi-kilisa*, à deux lieues et demie au sud-est de Van. La première est sur une pierre dans la chapelle à gauche en entrant; la deuxième, sur une pierre dans la chapelle à droite en entrant; et la troisième, sur une autre pierre dans la cour de l'église.

Les deux premières sont chacune de 6 lignes; la troisième en contient 7: elle sont toutes bien conservées.

XXX, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV. Six inscriptions prises dans l'église de Kochbanz, à l'est de Van.

La première, placée au-dessus de la chapelle à droite en entrant, est de 10 lignes et très-bien conservée.

La deuxième est un fragment placé au-dessus de la porte à droite en entrant: il contient 5 lignes.

Les quatre autres inscriptions forment les quatre côtés d'une pierre d'autel de la chapelle de Sourb-karabed, dans la même église à gauche en entrant. Le premier fragment, bien conservé, contient 7 lignes; les trois autres en ont chacun 12; le n.° XXXIV présente une assez grande lacune.

XXXVI. Inscription autour d'une pierre d'autel ronde à Kalatchik, à une lieue au nord de Van.

Elle contient deux très-longues lignes. On a sculpté

au milieu, à des espaces inégaux, six croix, ce qui n'empêche pas cependant de distinguer les caractères.

XXXVII. Inscription prise sur une pierre au-dessus d'une porte du bazar de Van.

Elle contient 21 lignes fort courtes; elle est très-mal conservée.

XXXVIII. Inscription prise dans l'église de Saint-Pierre à Van.

Elle est de 31 lignes, fort belle et bien conservée.

XXXIX. Inscription prise dans l'église de S. Paul (*Sourb bogos kilisasi*) à Van.

Elle contient 10 lignes; elle est bien conservée.

XL, XLI. Inscriptions de l'*Ilantasch*, ou rocher aux serpens, sur le lac de Van, à une demi-lieue au nord-est d'Ardjish.

Ces deux inscriptions ont chacune 11 lignes. La première est entière; la deuxième présente une lacune assez considérable.

XLII. Inscription du *Yazlutasch*, près du village du même nom, à deux lieues au nord-ouest de Daher.

Grande et superbe inscription de 36 lignes, parfaitement bien conservée.

Du Dialecte arabe du Moghrib-el-Aksà, par M. Graberg de Hemso, consul général de Suède à Tripoli de l'Ouest.

Periturae parcite chartae. (Juven.)

Il y a souvent, dans ce monde, des hommes qui se donnent beaucoup de peine pour prouver ce qui

jamais n'a été révoqué en doute. Personne, par exemple, n'avait douté que l'idiome arabe écrit et parlé dans le Moghrib-el-Aksà ne fût, dans le fond, la même langue que celle que l'on écrit et parle en Égypte et en Asie, lorsque M. *Grey Jackson* fit insérer, il y a trois ans, dans le Journal asiatique qui se publie à Paris, un article sur la conformité de l'arabe occidental ou de Berbérie, avec l'arabe oriental ou de Syrie. Dans cet écrit, M. Jackson prétend démontrer que le dialecte arabe de Maroc et celui de la Syrie sont parfaitement semblables. Sans nous occuper ici des preuves écrites qu'il donne de cette assertion, au moins hardie, desquelles preuves il résulte d'abord que, dans l'arabe de Maroc, les formes grammaticales de l'arabe pur sont très-altérées, et qu'on y fait un usage continuel de plusieurs mots et même de locutions employés dans des acceptions inconnues, ou qui ont une origine étrangère, nous nous bornerons ici à mettre en évidence que le langage ordinaire, ou celui que parlent les Arabes et les Maures de la Mauritanie Tingitane, est pour le moins aussi différent de celui que parlent les Arabes de l'Égypte, de la Syrie, du Hedjaz et de l'Yémen, que l'espagnol l'est du portugais, ou l'italien de Gènes de celui de Naples, ou enfin le français de la Picardie de celui de la Provence.

Il n'y a, je le répète, nul doute que la langue des Arabes de Maroc, dans les livres, ne soit par-tout le véritable arabe littéral, s'approchant même, autant qu'il est possible, de celui du Coran et des meilleurs

auteurs classiques. Cependant, il se rencontre, même dans les livres anciens d'auteurs marocains, par exemple dans la célèbre histoire d'*Abbu Mohhammed Salehh Ibnou-l-Hhalym*, communément appelée le *Cartas*, des mots tout-à-fait inconnus dans l'arabe de l'Asie, et qui ne seraient point entendus au Caire, ni à Alep, ni à la Mekke. Mais nous soutenons, avec M. le baron Silvestre de Sacy, que, quant au langage vulgaire du Moghrib-el-aksà, il diffère essentiellement de l'arabe pur, soit pour la grammaire, soit pour le dictionnaire.

M. Jackson limite la différence des deux dialectes aux seules anomalies de l'écriture alphabétique et de la formation des chiffres, ajoutant néanmoins qu'il entre dans l'idiome de Maroc *beaucoup* de mots très-communs en occident, qui sont peu usités ou *peut-être* inconnus en orient. Ces mots, qui formeraient probablement la dixième partie du vocabulaire, sont presque tous empruntés ou aux Berbers, habitans originaires du pays, ou aux Espagnols, voisins et anciens sujets des Maures. En tout cas, ces anomalies forment déjà des exceptions considérables à l'assertion hardie de M. Jackson; mais nous voulons nous occuper ici de différences bien autrement remarquables, savoir, de celles qui existent non-seulement entre l'arabe écrit de l'occident et celui de l'orient, mais encore entre l'idiome écrit et celui qu'on parle même dans le Moghrib-el-aksà.

La première et la principale de ces différences consiste dans les mouvemens des voyelles, nommées

en occident *naçbu*, *refâu* et *khafdu*, dans la prononciation et dans les désinences grammaticales. Les Maures appellent l'arabe littéral *lisânen-nahhay*, langue de la syntaxe, et l'idiome vulgaire, *lisân-el-âam*, langue du peuple. Je ne dirai rien ici de la série alphabétique et de la formation des caractères, qui, comme tout le monde le sait, diffèrent un peu de celle des Arabes orientaux ; ni de la mutation des voyelles et des lettres radicales ; cela me mènerait trop loin dans une simple esquisse. Je me bornerai uniquement à ce qui constitue la distinction la plus sensible entre les deux dialectes.

Pour exprimer le son du *g* teutonique, tel qu'il se prononce dans le mot *gangrène*, son qui manque à l'arabe littéral, les Maures se servent des trois lettres *gim*, *caf* et *kief*, en mettant trois points diacritiques, soit au-dessous, soit au-dessus du corps de la lettre. Ainsi *Gadàla*, nom d'une tribu maure de l'Atlas, s'écrit, جدالة ou جدالة ; le substantif *sâg*, jambe, ساق ; le mot *guingat*, jusquiame, كنكط. La diversité des formes désigne la lettre radicale de l'arabe littéral. Au reste on prononce presque toujours le *caf* comme un *g* teutonique ; par exemple, *gàl*, il a dit ; *nâga*, chameau femelle ; *bagar*, bœuf, &c.

Quant au *hé* ou *thé* final, les Maures ne le prononcent, dans les substantifs ou adjectifs féminins, que lorsque le mot qu'il termine régit celui qui le suit immédiatement ; le nombre *cent* se prononce *meïa*, si c'est simplement le nombre qu'on veut ex-

primer; mais pour dire cent femmes, on dit *méïat imràh*, ou *méïat nisà.*

Dans l'emploi des mots de l'arabe littéral conservés dans l'idiome vulgaire, les Maures omettent toujours la dernière voyelle, et quelquefois même la pénultième. Ainsi ils disent, *àkl*, il a mangé, au lieu de *àkala*; *nassar*, il a aidé; *katab* et *katb*, il a écrit; *dahhrage*, il a roulé; *catl*, il a tué; *tharak*, il a abandonné. La même chose s'observe dans toutes les personnes des verbes, soit au prétérit, soit dans les aoristes, les impératifs et les participes actifs et passifs, lors même qu'il y aura un affixe: *katabt*, j'écrivis ou tu écrivis; *yektoub*, il écrit; *darabni*, il m'a battu; *catlou*, il l'a tué. Cette omission a lieu même dans les noms, les pronoms et les particules, comme: *régiol*, un homme; *kitâb*, un livre; *how*, lui-même; *hi*, elle-même; *ent*, toi; *lakin*, mais; *àmîn*, amen.

Dans les verbes, on substitue un *ya* au *kesra*, dans la seconde personne du genre féminin au prétérit singulier; et en parlant, les Maures emploient très-souvent ici le féminin au lieu du masculin. Ainsi ils disent, *keïf kounti*, au lieu de *keïf kounta*, comment te portes-tu? en s'adressant à un homme.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer ici que les Maures ont introduit dans leur idiome une forme négative, particulière, à ce qu'il paraît, à la seule langue française et aux dialectes qui s'y rattachent. Nous disons, *il ne vient pas*, ce qui se rend, en langue arabe d'occident, par *mà yegychi*; la parti-

cule *chi*, dans laquelle on ne prononce pas même l'*i* final, répondant parfaitement au mot *pas* en français, placé après le verbe. De même on dit, *mà tammâchi*, il n'y est pas; *mâ ànà àârfchi*, je ne sais pas. Cette forme se rencontre pourtant encore dans le dialecte piémontais, sans doute à cause de son affinité avec la langue française. La particule *nen*, qui suit toujours le verbe, n'y a pas même besoin qu'une autre particule négative la précède: *B'sôgna nen dî : dest'eva i na bevreis nen ;* Il ne faut pas dire : de cette eau, je n'en boirai point.

Pour exprimer le temps présent des verbes, les Maures préposent à l'aoriste la lettre *kièf* mue par un *nasba : kayakoul*, il mange; *kayàchroub*, il boit. Quelquefois ils remplacent ce *kièf* par un *tha*, et disent : *thayàkoul, thayàschroub*, &c. Il ne m'a pas été possible de découvrir si cela tient au langage des tribus. Les Arabes de la Syrie emploient au même usage les préfixes *ba* et *mim*, dont le premier sur-tout paraît emprunté au persan. Chez les Maures, la lettre *sin*, attachée au commencement de l'aoriste, marque, comme dans l'arabe pur, l'action imminente du futur. L'imparfait indicatif s'exprime chez les Maures par le prétérit du verbe *kàn*, il exista, il fut, préfixé au prétérit du paradigme : *anà kan katabt*, j'écrivais; *kan charab*, il buvait; *kounna talabna*, nous cherchions. Pour exprimer le futur avec une sorte d'élégance, ils préposent à cet aoriste le participe présent du verbe *màchî*, il alla, et ils disent: *Ache màchî tâmel?* Que feras-tu, ou littéralement, que vas-tu

faire? *Anà mâchî akhrouge*, Je vais sortir. Le conditionnel parfait s'exprime par le futur du même verbe *kân* et le prétérit du paradigme : *yakounou ouassalou*, ils seraient arrivés; *yakoun hebb*, il aurait aimé. Quant aux aoristes des modes subjonctif et conditionnel, les Maures n'en font aucun usage.

Au lieu des nombreuses conjugaisons des Arabes orientaux, les Moghrebins n'en connaissent que trois, dans les verbes trilitères parfaits, qui se distinguent par les voyelles qui meuvent la deuxième lettre radicale de l'aoriste. Par exemple :

1. *Katab* ou *ketb*, il a écrit; *yektoùb*, il écrit ou écrira.

2. *Melek* ou *melk*, il a régné; *yemlyk*, il règne ou régnera.

3. *Fatahh* ou *fathh*, il a ouvert; *yeftâhh*, il ouvre ou ouvrira.

Les quadrilitères et autres verbes se conjuguent de même, en observant les règles de la grammaire littérale, et en mouvant toujours par un *nasba* les lettres épenthétiques *àlif, tha, ya* et *noun* : *dahhrage*, il roula ou retourna; *yedahhrige*, il roule ou roulera; *dahhrige*, roule (impératif); *moudahhrige*, roulant; *moudahhrage*, roulé; *dihhrage*, roulement ou révolution. En parlant, les Maures remplacent toujours notre infinitif par le *masdar* ou principe, espèce d'abstraction de qualité et d'action, formée sur la racine, comme *thenssîr* du verbe *nassar*, à la deuxième forme. Par exemple, *theftyche*, l'action que l'on fait et la situation où l'on se trouve lorsqu'on

visite ou examine quelque chose; *thektsîr*, du verbe *katsar*, multiplier; *thechtîb*, du verbe *chetteb*, balayer, &c.

A tout moment on entend les Maures unir, en parlant, la première personne du singulier au pluriel des verbes : ils disent, par exemple, *anà nàkoul*, je mange, au lieu de *anà àkel; anà nedrib khadîmek*, je bats ton serviteur.

Dans les verbes sourds, ils substituent toujours un *ya*, dans la première et seconde personne du prétérit, aux voyelles de la dernière radicale, comme, par exemple, *redyt*, je rendis ou tu rendis; *redîna*, nous rendîmes; *danyt*, je pensais ou tu pensais; *danîna*, nous pensâmes; *hhabyt*, je voulus, j'aimai, et tu voulus, tu aimas; *hhabîna*, nous voulûmes ou nous aimâmes.

On sent bien, au reste, que les Maures ne s'embarrassent pas trop des règles de la permutation des lettres infirmes; d'ailleurs ils ne connaissent point de passifs dans les verbes. Lorsque nous disons, Hhámed fut battu, un Maure le rend par *darebou Hhamid*, ils battirent Hhamed; de même, Ali fut tué par son esclave, *Ali katlou âbdôuh;* Mohhammed fut chassé de la Mekke, *Taradou Emhhammed min Mekkah*.

Dans les substantifs et les adjectifs, les Maures ne connaissent aucune déclinaison des noms; ils ne distinguent que le singulier et le pluriel. Le duel n'est observé que dans un très-petit nombre de cas où la nature ne présente les objets nommés que sous

une forme binaire. Quant aux cas, on les distingue à-peu-près comme en français, par des prépositions et des articles. *Kitàb*, un livre, se dit au nominatif défini *elkitàb*, le livre. Lorsque deux substantifs se suivent immédiatement dans la même proposition, le second est toujours au génitif. Toutefois on désigne assez souvent ce cas par la particule *dsè* ou *dsî*, et l'on dit : *es-sifr dsé-l-kitàb*, le tome du livre ; *el mitskal dsé-ddseheb*, la monnaie d'or. Ce rapport d'annexion est aussi quelquefois exprimé par *methàâ* ou *emthàâ*, chose, objet, ce qui est, &c.; exemple : *Hadsih essfîna emthàâ Franssîs*, cette embarcation est aux Français ; *el bachà methàâ Taràblous*, le bacha de Tripoli.

Le datif se reconnaît à la préposition *li*, comme *lilkitàb*, au livre. L'accusatif se reconnaît à ce que le substantif suit immédiatement un verbe pur, ou précède le verbe qui a un affixe; ses prépositions sont, *i'nda*, près; *âla*, sur; et *ila*, à ou envers. Le vocatif est toujours précédé par l'interjection *yà*, et les signes de l'ablatif sont les particules *min*, de ; *fi*, dans; *bi*, par ; et *mâ*, avec.

Les adjectifs de la forme *nassîr*, prennent, au pluriel, la forme *nissàr*, comme *kbîr*, grand, *kibàr*, grands. Ceux de la forme *nassràn* suivent la règle de l'arabe littéral : *hhaznàn*, affligé, *hhaznanîne*, affligés. Les noms de la forme de *bàb* ont au pluriel la forme de *bîbàn*, comme *ouàd*, rivière, *ouîdàn*, rivières ; *sàg*, jambe, *sîgân*, jambes. Quelques-uns de ceux qui finissent au singulier par un *tha* féminin, le

perdent au pluriel, comme *rîchat*, plume, *rîche*; plumes; *choucat*, épine, *chouc*, épines.

Mais une chose tout-à-fait spéciale à l'idiome de Maroc, ce sont les pronoms ou adjectifs pronominaux possessifs *dîailî*, *dîailek*, *dîailouh*, *dîailah*, *dîailna*, *dîailkoum* et *dîailhoum*, formés du pronom relatif *illédsi*, de la particule *li*, et des pronoms personnels *moi*, *toi*, *lui*, *elle*, *nous*, *vous* et *eux*, comme qui dirait, ce qui est à moi, à toi, à lui, à elle, &c. ou bien mon ou le mien, ton ou le tien, son ou le sien, &c. Exemples : *elkitàb dîailî*, mon livre, ou le livre qui est à moi; *ed-dàr dîailek*, ta maison, ou la maison qui est à toi; *el-gh'arsa diailouh*, son jardin, ou le jardin qui est à lui, &c. On emploie également le mot *methàâ* ou *emthàâ*, en disant : *elkitàb methàâna*, notre livre, ou le livre qui est une chose à nous; *ed-dàr emthàâkoum*, votre maison, &c.

Les pronoms personnels au datif avec la particule *li*, s'expriment souvent en doublant cette particule : *lîlî*, à moi, *lîlèk*, à toi, *lîlouh*, à lui, *lîlhâ*, à elle, *lîlnâ*, à nous, *lîlkoum*, à vous, et *lîlhoum*, à eux ou à elles, au lieu de *lî*, *lek*, *louh*, *lîha*, *lenà*, &c. Au lieu d'*ellèdî*, celui qui, et d'*ellèdin*, ceux qui, les Maures disent toujours *elli* tant au singulier qu'au pluriel; et au lieu de *lîmèn*, à qui, ils disent toujours *dîmèn* ou *déïmen*. *Ladaïna* est encore une forme particulière chez eux pour dire *à nous*, ou *auprès de nous*.

Le pronom interrogatif *que* se rend chez les Maures par *ache*, formé par la contraction des mots arabes

aï-chey, quelle chose? Exemples : *àche tâamel*, que fais-tu? *àche gàlou*, qu'ont-ils dit? *àche thabgh'ou*, que voulez-vous? *àche mis-sâà*, quelle heure est-il?

Il serait trop long d'exposer ici l'emploi et la syntaxe des particules, qui, chez les Maures, sont extrêmement variées, et forment la partie de la grammaire et même du dictionnaire dans laquelle ce dialecte diffère le plus de la langue des Arabes orientaux et de celle que nous appelons littérale. Je me contenterai donc de rapporter ce qui, pour le moment, me paraît présenter les différences les plus remarquables.

Tout le monde sait que tous les Arabes manquent de termes pour exprimer l'idée générale de nos verbes auxiliaires *avoir* et *être*. Au Maroc, comme ailleurs dans la Berbérie, le premier de ces verbes est souvent remplacé par la particule *ând*, auprès, attachée aux affixes personnels. Pour dire, J'ai un livre, ils s'expriment ainsi : *Andî ouàhhid kitàb*. Dans les sens négatifs ou dubitatifs, on ajoute la particule *chî*, comme : *ândekchi dràhim*, as-tu de l'argent? *mà ândîchi*, je n'en ai pas; *mà ândouh hattàchi*, il n'en a pas du tout.

Comme l'adjectif se met ordinairement après le substantif avec lequel il concorde, à moins qu'il ne représente une idée collective ou d'universalité, l'adverbe suit également le verbe ou l'adjectif dont il forme l'attribut ou l'accessoire. On dit, par exemple, *ànà enhhebbek biz-zàf*, je t'aime beaucoup; *ent régiol m'léhh cobàlah*, tu es un homme tout-à-fait bon.

La particule *bàche*, contractée de *bi* et *àï-chî*, s'emploie au Maroc pour exprimer à, que, afin, de quoi, pour, &c. *Aatînî bàche neftour*, donne-moi à déjeûner, ou que je déjeûne; *gîte bàche nezourek*, je suis venu pour te visiter. De même *beïn*, qui, dans l'arabe pur, signifie *entre, parmi*, &c., s'emploie aussi pour la conjonction *que*; exemple : *nârf bein ent régiol melèhh*, je sais que tu es un bon homme; *târf bein ànà enhebbek*, tu sais que je t'aime. Enfin rien n'est plus commun chez les Maures que l'usage du mot *ghaïr*, autre chose, pour dire, *seulement*, *rien de plus, rien que*, &c.; exemple : *ànà ma enhoubb ghaïr khatirek*, je n'aime que ta bienveillance, j'aime seulement ta bienveillance.

Le verbe impersonnel *il paraît*, se rend par *ddahar*, avec les affixes personnels, et l'on dit : *ache ddaharlek*, que te paraît-il? *ddaharli mà yârfchî*, il me paraît qu'il ne sait rien.

L'adverbe *encore* se rend par l'adjectif *bàqî*, comme : *es-soulthân bàqî fi medint Fàs*, l'empereur est encore dans la ville de Fez; *baqîat enti fi-l'fràche*, es-tu encore au lit? en parlant à une femme. Pour dire *pas encore*, ils emploient l'expression de *mà-zàl-mà* : le bâtiment n'est pas encore parti, se dit, *el-barcou mà-zàl-mà safar*.

Pour dire *depuis long-temps*, les Maures disent *khaïroullah*, et pour dire *déjà* simplement, *cobaïla*. Il y a long-temps que nous ne t'avons vu, se dit : *khaïroullàh ma raïnakchî*; il est déjà revenu, *cobaïla rougiou*. Parmi beaucoup d'autres particules,

nous remarquerons *minssab,* plût à Dieu; *bihàl,* comme, à l'instar de; *biche hâl,* combien; *bizzèz,* malgré ou en dépit de; *bizzirba,* vîte; *aoùkàn,* seulement; *debà,* à présent; *sàâh,* ensuite; *mourà,* puis, &c. &c.

Si la langue arabe littérale est l'une des plus riches du monde, l'idiome vulgaire du Maroc n'est pas moins abondant, même en termes choisis pour le style élevé et poétique. Comme un exemple de richesse, on pourrait citer trente-neuf noms radicalement différens, donnés à la partie de l'homme destinée à la reproduction de l'espèce humaine.

Mais ce qui paraîtra tout-à-fait singulier, sur-tout chez un peuple aussi peu policé que le sont les Maures du *Moghrib-el-aksà*, c'est l'usage où ils sont de substituer, par esprit de politesse, à une foule de mots et de locutions, d'autres mots d'une signification souvent tout-à-fait contraire, lorsqu'ils s'adressent à leur souverain ou à quelque autre personne d'un rang élevé, et même lorsqu'ils parlent en leur présence. Pour dire que le sulthan ou quelque grand est décédé, ils disent: *âbba bàs sîdî,* le mal de mon seigneur a été rejeté, ou emporté. Si ces personnages sont seulement malades, on s'exprime ainsi: *mà yechkà-chî âla sîdî,* on ne se plaint pas de mon seigneur. Au lieu des mots qui ordinairement signifient *vin, feu, charbon, fer, plomb,* &c., ils emploient, par antiphrase, ceux d'*el-mâ-el-fàsid,* eau putide; *byadh,* blancheur; *màdn,* mine; *khafîf,* léger, &c. Le plus singulier de ces tours de politesse

est celui qui fait donner aux cornes le nom de *gitàn-el-voudnîne*, les voisins de l'oreille. D'autres termes ne peuvent être employés qu'à des heures déterminées de la journée : les balais s'appellent, le matin *el-mussĕkla*, et, le soir, *es-schitàba;* une aiguille, avant-midi, se nomme *el-miftàhha*, et, le soir, *ibra;* le fiel, *el-kaluva* au lieu d'*el-merràna*, &c.

On pourrait multiplier à l'infini ces différences dans les formes étymologiques et orthoépiques, si les bornes d'un article de journal pouvaient le permettre. De même nous serions menés beaucoup trop loin par l'énumération de tous les termes et de toutes les locutions qui, dans le langage parlé, s'éloignent ou se distinguent totalement du langage des livres et des lettres. Ce que personnellement je puis assurer comme un fait positif, c'est que, dans leurs communications diplomatiques avec le sulthan de Maroc, qui se font presque toujours par écrit, les consuls des puissances chrétiennes, quand ils ne savent point l'arabe, sont toujours obligés, pour rédiger leurs missives et comprendre les réponses, de se servir de deux interprètes, savoir, d'un Taleb qui connaisse et la langue écrite et la vulgaire, et d'un interprète maure ou juif qui, parlant une langue européenne, explique au Talèb, en langue vulgaire de Maroc, ce que le consul veut faire écrire, ou *vice versâ* au consul, en langue européenne, la traduction que le Taleb fait, en langue vulgaire, du contenu de la lettre marocaine. J'ai souvent été témoin moi-même de la difficulté, quelquefois presque invincible, éprouvée,

soit par le Taleb, soit par l'interprète, pour s'entendre l'un l'autre, sur-tout lorsque la diction et le style des réponses sont un peu figurés et asiatiques.

Parmi le grand nombre de mots qui, certainement, ne seraient entendus ni en Égypte, ni en Syrie, je ne citerai que les suivans; car, pour les faire tous connaître, il faudrait composer un vocabulaire beaucoup plus exact que celui qui a été publié à Vienne, en 1800, par feu M. de Dombay.

Aoud, cheval; *âouda*, jument; *el-kàb*, renard; *tsoultsi*, tigre; *seïtsel*, lion; *efkir* ou *f'krouna*, tortue; *thebroune*, grèle; *m'gàna*, horloge ou montre; *sabàt*, soulier; *chemcîr*, chapeau; *f'kîra*, bûcher; *carîna*, carène; *couchîna*, cuisine; *brouva*, proue; *bichenikh*, orseille; *fedàoûche*, vermicelle; *kàtrî*, bois de lit; *sardîne*, *bokar*, *chabîle*, espèces de poissons; *baïr* et *bill*, chameau; *neggàs*, *igiàs* et *ingàs*, poire; *scanoûbar*, pin; *bellout*, gland de chêne; *roùta*, rue, plante; *guerseïannou*, agave américaine; *ârsa* ou *gh'arsa*, jardin; *vechîna*, *aïla*, *âtyk* et *azba*, fille à différens âges; *asîa*, frère aîné; *roudouma*, bouteille; *chilyà* ou *chaulya*, chaise; *lanboute*, entonnoir; *bazergàn*, bâtiment marchand; *benefzège* et *khaili*, violette; *knourfel*, œillet; *ringèa*, narcisse; *serouel*, cyprès; *liama*, longue chevelure; *gebîne*, front; *guernîne*, chardon; *canbîge*, bois de campèche; *basabourt*, passe-port; *koumoursou*, commerce (1), &c.

---

(1) Plusieurs des mots cités ici par l'auteur, appartiennent à

Une grammaire et un dictionnaire des dialectes arabes de la Berbérie est encore un ouvrage à faire. Hoest et Dombay ont pourtant ouvert la carrière ; mais leurs ouvrages sont trop peu connus, même en Europe. Je n'ai donc pas besoin d'insister ici sur la grandeur et sur le prix du service inestimable que rendrait au commerce et à la diplomatie l'orientaliste studieux qui consacrerait ses talents et ses loisirs à faire ce précieux cadeau à la littérature.

Extraits d'une Topographie de la Géorgie, par M. Klaproth.

J'ai été assez heureux pour me procurer, pendant mon séjour à Tiflis, en 1808, un manuscrit précieux intitulé : აღწერა აწინდელისა ქართლისა საზღვრითა მთით მდინარით, და ადგილითა და მას შინა შენებულითა, ou *Description du Karthli actuel, de ses frontières, montagnes, rivières, lieux, et des édifices qui s'y trouvent.* Cet ouvrage, qui paraît avoir été composé après le milieu du siècle passé, est fait avec beaucoup de soin. Malheureusement je ne puis le faire connaître d'une manière plus circonstanciée, parce que j'ai perdu ce manuscrit, ainsi

---

l'arabe littéral, ou n'en diffèrent que par une légère altération. Ce mémoire pourrait donner lieu à quelques autres observations critiques, qui pourront trouver place plus tard dans ce Journal.

que tous ceux que j'avais achetés à Tiflis (1), avec la plupart de mes livres. J'avais confié ces objets au général *Akhwerdov*, gouverneur de la Géorgie, pour qu'il les expédiât à Moscou ; mais, depuis mon départ de Tiflis, je n'en ai jamais pu avoir la moindre nouvelle, et la mort du général a rendu infructueuses toutes les recherches ultérieures. Dans le temps, je tirai de ce manuscrit et je traduisis la description des provinces que je me proposais de parcourir ; je donne ici cet extrait avec d'autant plus de confiance, que cette version a été soigneusement revue par l'interprète que le gouverneur m'avait donné pour mon service.

Description de Tiflis et de la partie du Karthli située sur la droite du Kour et celle de l'Aragvi.

Tiflis se compose de trois villes : ტფილისი *Tphilisi*, კალა *Kala* et ისნი *Isni*. Le fleuve მტკვარი *Mtk'vari* ou Kour les traverse, de

(1) Les pertes que je dois regretter le plus sont celles d'un Mirkhond complet, du Dictionnaire géorgien du prince *Sokhan Orbelianow* et d'une copie que j'avais fait faire du ქართლის ცხო-ვრება ou de la *Vie de la Géorgie*, c'est-à-dire, de la Chronique géorgienne du roi Vakhtang. J'étais parvenu, dans la traduction de cet ouvrage important, jusqu'au III.e siècle de notre ère, c'est-à-dire, jusqu'à l'introduction du christianisme par S.te Nino. Cette partie de ma version se trouve imprimée dans le II.e volume de l'*édition allemande* de mon *Voyage au Caucase*, pages 64 à 158. Étant privé de l'original, j'ai été obligé de compléter l'histoire de la Géorgie, conduite jusqu'à nos jours, avec d'autres matériaux moins étendus. Elle va dans le même volume jusqu'à la page 238, et finit à l'occupation définitive de ce pays par les Russes.

manière qu'il coule au nord-est de K'ala, et au sud-ouest d'Isni. K'ala est séparé de Tphilisi par le ruisseau de სოლალანი *Solalani*, qui vient des montagnes de წაკვისი *Thsak'visi* et de კოჯორი *K'odjori*, coule au sud et à l'est de K'ala, à l'ouest de Tphilisi et se jette dans le Kour.

Il n'y avait originairement, sur l'emplacement actuel de Tiflis, qu'un village. Sous le règne du 27.ᵉ roi ვარზაბაკურ *Varzabak'our* (1), on y bâtit un fort nommé შურის ციხე *Chouris-tsikhé*, et destiné pour le gouverneur persan de მცხეთა *Mtskhetha*. Plus tard გორგასალ *Gorgasal* le reconstruisit, et le 34.ᵉ roi *Vatchi* (2) en fit une ville

(1) Ce prince régna, d'après les historiens géorgiens, de 405 à 408. Son nom se trouve aussi écrit *Barzabakar*. *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, 162.

(2) Il était fils de Vakhtang Gourg-aslan, et régna de 498 à 528. La chronologie géorgienne publiée à Tiflis, en 1800, par le prince Davith, fils de Giorgi XIII, dernier roi de Géorgie, nomme ce roi *Datchi* et dit : და შემდგომად ამისა იქმნი მეფედ ძე მისი დაჩი უ ჟ ჱ, « Et après lui (Vakhtang-Gourg-aslan), fut roi son fils *Datchi*, en 498. »

La petite chronique dont j'emprunte ce passage porte le titre de შემოკლებული ისტორია საქართუ-ელოსა ; elle fait partie d'un livre élémentaire qui contient

tang, 39.e roi (1). Tphilisi a l'éparchie d'un évêque; elle comprend le pays qui s'étend au sud jusqu'au ქცია *Ktsia*. Il y a aussi une grande et belle église à coupole (გუმბეთი), nommée ჯვარის საყდარი *Djvaris saqdari*, ou la cathédrale de la Croix; elle fut fondée par la famille d'*Imerlis chvili*. Une autre grande église est celle qui porte le nom de *Antchis khathi;* puis l'église ქრისტეს შობისა *Kristes chobisa*, ou de la Naissance du Christ; elle n'a pas de coupole; elle fut reconstruite et embellie par le katolicos *Antoine*, fils de *Iesse;* elle devint, en 1755, l'église cathédrale de la cour (ვარის საყდარი) et fut entourée d'un mur et d'habitations. Une autre église à coupole est celle de Saint Jean-Baptiste (იოანე ნათლის მცემელი). En bas de la forteresse, il y en a une autre avec une coupole, et trois autres pareilles qui appartiennent aux Arméniens. La reine მარიამ *Mariam* fit construire l'église de la cour, qui n'a pas de coupole. Vakhtang V, 94.e roi (2), a également bâti deux églises sans coupole. Plus tard la reine როდამ *Rodam* en construisit une semblable, et une quatrième pour les Arméniens.

---

(1) Il doit y avoir ici erreur dans le texte : le 39.e roi, ou, si l'on veut, le 38.e, était *Stephanos;* il régna de 568 à 574. *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, page 166.

(2) Voyez la note 2 de la page 207.

Irak'li II, 96.ᵉ roi (1), éleva une église sans coupole dans son palais; il l'embellit beaucoup et en fit la cathédrale de la cour: il bâtit aussi la mosquée nommée *Chah Ismael*, située près du pont. Rostom როს-ტომ, 89.ᵉ roi (2), en construisit une près de la forteresse, une autre dans son palais et une troisième près de la porte de Gandjah. En 1727, les Grecs bâtirent trois églises qui furent détruites par Chah Nadir. Sur une roche escarpée, au bord du Kour, est la grande et belle église à coupole nommée მეტე-ხი *Metekhi*, dédiée à la Mère de Dieu; un archimandrite y réside. Elle fut construite par დიმიტრი *Dimitri*, 66.ᵉ roi. *Irak'li*, 92.ᵉ roi (3), la donna aux Persans, et elle resta déserte jusqu'au temps du roi Irak'li II, qui la rétablit et la rendit aux Géorgiens avec de grandes cérémonies. Près de cette église est le pont qui conduit du fort d'Isni à celui de K'ala. Au sud de ce pont est le sépulcre du saint martyr აბო *Abo*, qui fut martyrisé par les Persans à Ti-

(1) *Irak'li II*, célèbre en Europe sous le nom du *roi Héraclius*, est compté ici comme 96.ᵉ roi, parce qu'il régnait en 1744 dans le K'akhethi, pendant que son père, Theimouraz II, était roi du Karthli. Après la mort de ce prince, Irak'li devint en effet 98.ᵉ roi de toute la Géorgie. Voyez mon *Voyage* (édition allemande), II, page 214.

(2) Voyez la note 1, à la page 207.

(3) Je le prends pour le 93.ᵉ roi de la Géorgie; son règne a commencé en 1688, et il devint plus tard roi d'Imerethi. *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, page 208.

flis. Le fort d'Isni étoit considérable; il fut commencé par les Turcs en 1628, mais il ne fut pas achevé. Dans Isni il y a deux églises à coupole et une sans coupole, qui appartiennent aux Arméniens. Anciennement il y a eu beaucoup d'autres églises à Tiflis, mais elles ont été détruites.

Les vieux murs de Tiflis ayant été ruinés, შაჰ აბას *Chah abas* les reconstruisit et les prolongea au sud de la ville, sur la crête de la montagne de *Solalani*. Il y plaça deux portes au nord et deux à l'ouest. Le faubourg hors des deux premières s'appelle გარეთუბანი *Garethoubani*, ou les habitations extérieures: il y a deux églises avec des coupoles et deux qui n'en ont pas; les premières sont occupées par les Arméniens et les deux autres par les Géorgiens. De nos jours, გივი *Ghivi*, de la famille des ამილახვარი *Amilakhvari*, y a construit une grande église d'une très-belle architecture; elle porte le nom de ქაშუეთი *Kachoëthi*, et est dédiée à S. George. Dans K'ala, il y a une église catholique à coupole, qui appartenait originairement aux Géorgiens.

Les quatre villes que nous venons de décrire portent le nom de Tiflis; mais K'ala est nommé actuellement *Tphilisi;* l'ancien Tphilisi est *Seïdabad:* Isni est appelé *Avlabari*, et Garethoubani appartient à Tphilisi. Le fort de Seïdabad est occupé par les Persans;

tout autour habitent des Arméniens et quelques Géorgiens. Les maisons de la ville sont construites de pierres réunies avec de l'argile, et blanchies en dehors avec de la chaux : quelques-unes sont bâties à la manière persane, les autres à la géorgienne. La forteresse, les églises, les murs de la ville, sont bâtis avec de la chaux. La salubrité de l'air de Tiflis rend le peuple beau et paisible ; ce sont principalement les femmes qui sont belles. Les environs de la ville sont couverts de jardins fruitiers et de fleurs. Cependant les rues de Tiflis sont trop étroites et irrégulières, de sorte que la chaleur s'y concentre en été, tandis que la ville a un climat agréable au printemps et en automne. Dans le canton d'alentour, il y a beaucoup de gibier et d'oiseaux, et l'on peut y prendre le divertissement de la chasse.

A l'occident de Tiflis, on voit un couvent ruiné, nommé მთა წმინდა *Mtha thsminda*, ou de la montagne ; il est situé sur le rocher იჩიჭურ-დუკი *Ichitourdouki*. Au sud-est de la ville est le village de ნათლეუღი *Nathleughi*, où il y a des sources de ნავთი *napthi*, ou goudron naturel ; elles se trouvent sur les bords du Kour, et la proximité de l'eau empêche qu'on puisse se procurer beaucoup de cette matière. Le village de ლილო *Lilo* est à l'est de la ville ; il est situé dans un terrain fertilisé par un grand nombre de sources, et l'on y

voit un petit lac qui, dans la saison, est couvert d'un grand nombre d'oiseaux aquatiques, tels qu'oies sauvages, grues, &c. Au nord de Tiflis est la plaine დიდური *Didouri;* elle portait autrefois le nom de ცხენის-ტერფი *Tskhenis terp'hi.* Le pays qui s'étend de Tiflis à Mtskhetha n'est pas bien arrosé; cependant il est fertile et produit beaucoup de blé. On voit au nord de la ville l'église ლურჯ მო-ნასტერი *Lourdj-monasteri;* elle est sous l'invocation de S. George, et n'a pas de coupole. A ვერე *Vere* est un pont de pierres; le pays entre ce village et Mtskhetha est embelli par un grand nombre de jardins fruitiers. De là, au sud, s'étend la plaine de საბურთალა *Sabourthala,* que traversait autrefois un canal qui commençait à Vere; actuellement il est à sec, et c'est pour cette raison que la plaine, qui ne peut pas être arrosée, est devenue stérile. Plus haut est le lac de ლისი *Lisi,* dans un pays fertile et charmant, à l'ouest duquel est la montagne de სხალდიდი *Skhaldidi.* De là, au sud, s'étend la vallée escarpée de დიღო-მის ხო-ბა *Dighomis khéoba,* dans laquelle coule une rivière qui vient des montagnes de Skhaldidi et de Sathovli, coule de l'ouest à l'est et se réunit au Kour. A l'ouest jusqu'à თო-დო-რე-თი *Thsodorethi,* de beaux vignobles et des jardins fruitiers se succèdent jusqu'en

haut des montagnes; au sud s'ouvre une grande plaine inhabitée, qui cependant offre des prairies et des pâturages, et où l'on fait paître en hiver un grand nombre de moutons et d'autres animaux domestiques.

Au-dessus de *Nakoulbakevi* est le rocher appelé დევის ნამუხლი *Devis-namoukhli*, ou le genou du diable, entre lequel et le Kour passe un chemin taillé dans le roc. Le rocher a reçu son nom d'un trou qui ressemble à l'impression du genou d'un homme d'une grandeur extraordinaire. Plus haut (c'est-à-dire, en remontant le Kour) on trouve მუხატგვერდი *Moukhatgverdi*, et encore plus haut, et au sud du pont de Mtskhetha, on voit le couvent de la Mère de Dieu d'Akhalkalaki; il n'y a pas de coupole. A l'ouest de ce courant est la vallée étroite de *Karthli;* elle est arrosée par un ruisseau qui y prend sa source et coule au nord. On y voit l'ancien fort construit par Karthlos, et nommé d'après lui ქართლის ციხე *Karthlis-tsikhé;* il n'a jamais été détruit par les ennemis. Il a donné le nom de ქართლი *Karthli* à tout le pays: ce fut là que *Pharnabaz*, premier roi de Géorgie, plaça l'idole არმაზი *Armazi*, et c'est pour cette raison que la forteresse est actuellement appelée *Armazi.* L'idole était posée sur la tombe de Karthlos, devant laquelle Pharnabaz a été enterré: elle fut détruite par S.te *Nino.*

La ville d'*Armazi* (1) était située entre ce lieu, ნაკულბაქევი *Nakoulbakevi* et გლუხი *Gloukhi*; elle a été détruite dans les temps postérieurs, et ces deux villages se trouvent sur son emplacement. A l'ouest de la forteresse de Karthlos est la vallée escarpée de ძეგვის ხეობა *Dzegvis-khéoba*, qui commence à la montagne de Skhaldidi: la rivière qui l'arrose se joint au Kour du côté du midi. A l'occident de celle-ci il y a une autre vallée, puis une troisième, celle de ნიჭბისი *Nitchbisi*; elle vient de la montagne de დიდგორა *Didgora*, se dirige du sud au nord, et envoie ses eaux au Kour. On y voit un petit couvent; et à l'endroit où elle aboutit au Kour, est კოწახურის ფონი *K'othsakhouris ph'oni*, ou le gué de l'épine-vinette, par lequel on traverse ce fleuve pour aller à Moukhrani.

---

(1) Cette ville, qui, dans les livres géorgiens, porte aussi le nom de არმაზის ციხე *Armazis tsikhé*, ou forteresse d'Armazi, est sans doute la même que Strabon (liv. XI, p. 501), nomme *Harmotsikè*. Il la place très-bien sur le Kour (ἐπὶ μὲν τῷ Κύρῳ, τὴν Ἀρμοζικὴν). Ptolémée la nomme *Harmaktika*, et Pline, *Harmastis juxta flumen* (le Cyrus). Le fabuleux Reinegg's (II, 87) se trompe en croyant qu'*Armazis tsikhé* était située sur la gauche du Kour; et il a tort de dire que les Géorgiens appelaient cette forteresse *Horoum tsikhé*, nom qu'il traduit par *château des Grecs*, ce qui est également faux, car *château des Grecs* se dirait en géorgien *Berdznis tsikhé*.

A l'ouest de Nitchbisi est la vallée კავთის ხევი *K'avthis khevi*, dont la rivière a sa source sur le Didgora, coule au nord et se jette dans le Kour. De cette jonction, à ქჳათა ხევი *Kvatha khevi*, on voit un grand nombre de jardins et de vignobles. A Kvatha khevi est un très-beau couvent avec une église à coupole; il est la résidence d'un archimandrite. C'est un pays beau et pittoresque : l'air y est rafraîchi en été par un grand nombre de sources; en hiver, il n'y fait pas froid. Les montagnes qui l'entourent sont couvertes de forêts touffues, et l'on y voit des habitations éparses. Le couvent de Kvatha khevi fut détruit par ლანგ-თემურ *Lang-temour* ou Tamerlan. Ce conquérant en chassa les prêtres, auxquels il avait fait attacher des cloches dont le son répétait : « Mal- » heur à nous que nous sonnons ainsi ! » Il fit brûler tout ce qui se trouva dans l'église; et l'on y voit encore, dans une cave, des têtes, des pieds et des mains; personne n'ose y entrer que pieds nus pour ne pas profaner ces ossemens sacrés.

Plus haut, et au pied du Didgora, est un fort construit sur un rocher haut et escarpé. A la partie inférieure de la vallée de Kavtha khevi se réunit celle de გუდალეთი *Goudalethi*. A l'est de წინა რეხა *Thsina rekha* et au dessus de გო-მიჯური *Gomidjouri*, est un couvent à coupole situé dans une contrée très-belle. Dans la vallée

de Goudalethi, on voit un grand édifice qui a été un palais des rois.

A l'ouest de Kavtha khevi, dans les montagnes situées entre ჭხვარები *Tchkhvarebi* et თო-რი *Thori*, est la source du თეძმა *Thedzma;* cette rivière coule jusqu'à დედა ციხე *Deda tsikhé,* à l'est, puis au nord, et se jette dans le Kour; on voit sur la rive méridionale de ce fleuve le couvent de მეტეხი *Metekhi,* qui est sous l'invocation de la Mère de Dieu. Il a été construit par Vakhtang *Gourgalan* (1), a une coupole, et sert de résidence à un archimandrite. Plus haut est le bois სხერტის ჭალი *Skhertis tchkhali,* et de là au sud ახალ ქალაქი *Akhal kalaki*. Au-dessous de cette église, il y en a une autre avec une coupole; on la nomme ერთა წმინდა *Ertha thsminda.* Elle est célèbre par les miracles qui s'y font. Elle a à l'est le fort de ცხირეთი *Tskhirethi* , qui, pendant quelque temps, fut la résidence des rois. A l'ouest d'Ertha-

(1) C'est ainsi que le nom de ce roi (le 33.ᵉ de la Géorgie), se trouvait toujours écrit dans l'original de cette topographie. C'est une faute, pour *Vakhtang Gourg-aslan* ou Vakhtang le loup-lion. Ce fut lui qui, en 455, bâtit la ville de Tiflis à la place de la forteresse de *Chouris tsikhé*, construite par Varzabak'our. Il régna de 446 jusqu'en 498. Voyez *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, pages 163-165.

thsminda est un autre fort, avantageusement situé sur un rocher élevé sur le bord du Thedzma. Plus haut, et sur la rive méridionale de la même rivière, est le couvent de კრკონი *K'rk'oni*, dans une position très-forte et presque inexpugnable. L'espace entre le Thedzma et le couvent est couvert de vignobles et de jardins fruitiers. En remontant et en traversant (au sud) les montagnes, on va à თრიალეთი *Thrialethi* et à ჭყუარები *Tchkhvarebi*. Un autre couvent est situé dans une vallée profonde, au-dessus de K'rk'oni; encore plus haut, au pied même de la montagne de ერიქალი *Erikali*, est la forteresse de დედაციხე *Deda-tsikhé*, dans un lieu très-fort et entouré de rochers.

De გომი *Gomi* à *Metekhi* est la forêt de *Skherti* (სხერცის ჭალა), peuplée d'un grand nombre de faisans.

A l'ouest du Thedzma est la vallée de ხოვლი *Khovli*, dont la rivière sort du mont რაზმითის მთა *Razmithis mtha*, se dirige au nord et se réunit au Kour. On voit sur la rive méridionale de ce fleuve, beaucoup de vignobles et des jardins, ainsi que des champs féconds en grains.

Entre le Thedzma et la rivière d'*Ateni* s'étend la plaine nommée მოესის მინდორი *Moesis*

mindori, arrosée par des canaux qui viennent du Thedzma. Elle produit toute espèce de grains, mais elle n'est pas propre à la culture du riz et du coton. A l'ouest de cette plaine est la vallée d'*Ateni* (ატენის ხეობა), dans laquelle coule le ტანა *Tana*, qui vient des montagnes de ჯამჯამი *Djamdjami* et de საცხენი *Satskheni*. Il se dirige à l'est jusqu'à la vallée de დანახვისი *Danakkvisi*, puis au nord, et se jette dans le Kour. Près de son embouchure et sur la rive méridionale du Kour, la vallée წედისი *Thsedisi* se réunit à celle d'Ateni ; on y voit un petit fort et un grand nombre de vignobles et de jardins.

A la vallée d'Ateni, se réunit également celle de ვერის ხევი *Veris khevi*, dans laquelle est un fort construit sur un rocher très-élevé et entouré de jardins et de vignobles.

A l'ouest du village de *Veri*, et au pied du mont დანახვისი *Danakhvisi* est un très-beau couvent de la Mère de Dieu; plus haut est la petite ville d'*Ateni*, habitée par des Arméniens, des Géorgiens et des Juifs. Au-dessus de la ville est une forteresse considérable, bâtie sur un rocher escarpé et élevé. Au sud de cette dernière est une montagne froide comme le მყინვარი *Mqinvari* (1), où se fait le meilleur vin.

(1) *Mqinvari* est le nom d'une des plus hautes cimes du Cau-

Du flanc septentrional de cette montagne, sort une source chaude, qui guérit les maladies de la peau, comme les pustules, la petite vérole et la rougeole. Une autre source à coté est très-froide. Au midi est le couvent de სიონი *Sioni ;* c'est un bel édifice surmonté d'une coupole.

Au-dessus de *Bobnavi*, la vallée de ღუის ხეობა *Ghouis khéoba* se réunit à celle de Tana ; sa rivière vient des monts de Satskheni : jusqu'à Bobnavi, elle est couverte de jardins et de vignobles. Plus haut, dans les montagnes, le pays est rempli de bois ; les vallées se rétrécissent et sont hérissées de rochers ; le climat y est chaud : cette forêt s'appelle *K'othsakhouri*. Au-dessus et au nord de Bobnavi est le fort de კიკანათ ბერი *K'ik'anath beri*, dans lequel il y a une source ; les rochers qui l'entourent le rendent inaccessible. A l'ouest de ce fort et dans les montagnes, on voit l'église merveilleuse de *S. George*, dont les portes ne sont jamais fermées ; cependant, ni voleur ni bête fauve n'osent y pénétrer.

Au nord de *Thsedisi*, et vis-à-vis de la ville de Gori, est une autre église également dédiée à S. George ;

---

case, située sur la gauche du Terek supérieur et vis-à-vis du village de Stephan-thsminda, qui est la résidence d'un prince géorgien portant le titre de *Kazi-beg* ou *Kazbeg*. Les Russes ont la coutume d'appeler ce village, le *village du Kazbeg*, ou simplement *Kazbeg ;* c'est ce qui a donné lieu à la dénomination absurde de *Kazbeg*, qu'on applique vulgairement à la montagne appelée en géorgien *Mqinvari*, ou la glacée.

on y conserve la tête de ce saint, qui fait des miracles. L'église est bâtie en croix et s'appelle გორის ჯვარი *Goris-djvari*. Autrefois il n'y avait pas d'eau; mais la reine Rousoudan (1) y fit construire un

---

(1) ***Rousoudan***, ou le *don du Russe*, était la fille de la célèbre reine Thamar. D'après son nom, on devrait penser que Thamar l'avait eue de son premier mari, le prince russe *André*, de la famille du grand duc Vsévolod; mais le prince Davith dit expressément le contraire :

და შემდგომად მისსა ვინაჲთგან არა და ესთა მემკვდრეჲ რუსისაგან, ძისთჳს მოიყვანეს დავით, გიორგის ძის დიმიტრისაგან ჩამომავლობით ბაგრატოვანი, და შეაუღლეს მეფესა თამარს, და ესუა წული და უწოდეს სახელად ლაშა გიორგი (ესე იგი ბრწყინვალე გიორგი), და შემდგომად ესუა ასულიცა, რომელსაცა უწოდეს რუსუდან.

C'est-à-dire : « Et comme elle n'avait pas eu des enfans du Russe, » on fit venir *Davith*, fils de Giorgi, descendant de Dimitri, de la » race des Bagratides, et on l'unit à la reine *Thamar*; elle eut de lui » un fils qui reçut le nom de *Lacha Giorgi* (c'est-à-dire, Giorgi le » resplendissant); et après, elle mit au monde une fille nommée » Rousoudan. » Rousoudan, 64.e roi (*mep'he*) du Karthli, régna

aqueduc qui l'amenait de la montagne de ბერთი *Berthi*. A l'ouest de cette église est la vallée de *Sk'ra* (სკრის ხევი), qui vient du sud et aboutit au Kour.

Plus à l'ouest est la vallée de ხჳედურეთი *Khvedourethi ;* elle commence à la montagne de Satskheri et se réunit au Kour, du côté méridional ; on y voit, comme dans la précédente, beaucoup de jardins et de vignobles. A l'occident de Khvedourethi est le couvent de ჭინწვისჲ *Chintsvisi*, sous l'invocation de S. Nicolas ; il est grand, surmonté d'une coupole, et d'une belle architecture. De là, en allant au sud dans les montagnes, on en rencontre un autre nommé სარკის მონასტერი *Sar-k'is monasteri ;* il n'a pas de coupole, mais sa construction est d'un bon style. A l'ouest de ყინწვისი *Qintsvisi* (plus haut *Chintsvisi*) est la vallée de ძამის ხეობა *Dzamis khéoba ;* sa rivière sort du Thoris mtha, coule à l'est jusqu'à la forêt de *Sangnolissi ;* plus bas, elle se dirige au nord et se réunit au Kour. Au-dessus de ce confluent, et sur la droite du fleuve, est la grande forteresse სამწევრისძ

---

après son frère Lacha Giorgi, et, selon les chroniques géorgiennes, de 1211 à 1237. L'adoption de ces dates est soumise à des difficultés, et il est probable que le règne de Rousoudan tombe environ dix ans plus tard.

ციხე *Santhsevrisis tsikhé*, avec une belle église. Au sud de cette forteresse, la vallée de იმერ ხევი *Imer khewi* se réunit à celle de ძამა *Dzama;* sa rivière vient de la montagne de Satskheni: on y voit le couvent de *Dzama*. A l'ouest d'Imer khewi, et sur les bords du Dzama, est la petite ville de მძორ-რეთი *Mdzorethi*, habitée par des Arméniens et des Juifs; sa citadelle est construite sur un rocher élevé et passe pour très-forte; au-dessus est la maison de la famille des ციცი შვილი *Tsitsi chvili* (Titsianov). A l'ouest de გვეძინეთი *Gvedzinethi*, la vallée de მუხალეთი *Moukhalethi* se réunit à celle de აბუხალო *Aboukhalo*: un de ses rochers est rempli de cavernes; dans une de ces cavernes on voit une église taillée dans le roc. Un chemin conduit de là à გუჯარეთი *Goudjarethi*, par la vallée de რაჭხი *Ratchhi*. A l'ouest d'Aboukhalo, un autre chemin y conduit également. A l'occident de ce dernier, et au-dessus de ქაზიფაო *Kazifao*, on voit un rocher d'une couleur jaune et éclatante comme de l'or, au pied duquel se trouve le beau couvent de *Kazifao*, sans coupole, et situé au milieu des montagnes. Toute cette vallée, jusqu'à Gwedzinethi, est couverte de vignobles et de jardins fruitiers; plus haut, les montagnes sont inaccessibles. Au nord de Mdzorethi, au-

delà des montagnes et au-dessus de Samthsewrissi, est situé le couvent de la Mère de Dieu, nommé წრომი *Thsromi;* il est très-beau, orné de peintures et d'une coupole: au-dessous sont des champs de blé, arrosés par des canaux qui sortent du Dzama. A l'ouest de Thsromi, on rencontre la vallée de მიწობი *Mithsobi*, et à l'ouest de celle-ci, une autre appelée ხცისის ხევი *Khtsisis khevi.* Toutes deux sont remplies de vignobles et de jardins.

Le pays situé entre დამჩხერელი *Damtchkhèreli* et Tiflis produit des grains de toute espèce, mais on n'y récolte ni riz ni coton. Le vin y est excellent et le meilleur du Karthli; celui d'Ateni l'emporte sur tous ceux de la Géorgie. On y élève beaucoup de bestiaux, à l'exception des chameaux. L'air y est léger et le climat salubre. Les arbres qu'on rencontre dans les bois sont principalement le pin, le chêne et autres. Ces forêts, ainsi que les montagnes de *Didgora* et d'*Erikali*, sont remplies de gibier de toute espèce; dans le dernier on trouve principalement des chevreuils.

A l'ouest de კლდე კარი *K'lde k'ari* (porte des rochers) est la haute montagne de ერჯევანი *Erdjevani:* elle n'est pas boisée, tandis que celles de Tchhwarebi sont en partie couvertes de forêts, où l'on rencontre des bêtes fauves et du gibier. Du mont *Thkhema* sort une source dont l'eau a la pro-

priété d'exciter l'appétit; de sorte que, si l'on en boit, on devient aussi affamé que si l'on n'avait pas mangé depuis trois jours. Les environs de cette source sont très-pittoresques. Près de წრო-მი *Thsromi*, et sur la rive septentrionale du Kour, s'étend la plaine de დაღალოულა *Daghaloula*, fertile en grains, et couverte de très-belles prairies, où le bétail trouve en hiver d'excellens pâturages. On y rencontre beaucoup d'oiseaux; en été il y fait très-chaud. Les bois qui se trouvent entre Tiflis et la ville de გო-რი *Gori*, des deux côtés du Kour, sont remplies de gibier et principalement d'une quantité prodigieuse de faisans (ხო-ხო-ბი)

A l'ouest de Tchhvarebi, et au sud de Mdzorethi, s'étend la vallée de *Thoris khevi*, dont la rivière vient des monts de Tchhvarebi, coule d'abord à l'ouest, puis au nord, et se réunit au Kour au-dessus de სადგერი *Sadgeri;* elle fait la limite entre Sadgeri et Goudjarethi. Les habitans de ce pays passent pour très-braves. Au-dessus de *Gomarethi* jusqu'à Tchhvarebi se prolonge la vallée de *Goudjarethi:* autrefois elle était remplie d'habitations et d'églises; tout y a été détruit de fond en comble. Au-dessous de Goudjarethi jusqu'à კიმო-თის მანა *K'imothis mana*, les deux bords de la rivière de Thori se composent d'un schiste noir tabulaire, dont on se sert pour couvrir les maisons. Au nord de Gou-

djarethi, sur le haut de la montagne, est le petit fort de თო-თხამი *Thothkhami*, à la frontière même du Karthli et de l'Imerethi. Plus bas on voit celui de მო-მწვარა *Momthsvara*, avec une église peu considérable et d'autres grands édifices.

Au-dessous de სარბილი *Sarbili*, et à l'extrémité de la vallée qui porte son nom, est le fort ალწერის ციხე *Althœris tsikhé*, situé sur une haute montagne, par laquelle passe également la frontière entre le Karthli et l'Imerethi. Dans les temps anciens il n'y avait pas tant d'habitations; ce fut Vakhtang, 94.ᵉ roi (1), qui bâtit ce fort. La vigne ni les arbres fruitiers, excepté ceux des bois, n'y croissent pas, mais les grains y prospèrent; il y a des herbes, des fleurs, des bocages et des sources, ainsi que beaucoup de gibier et de poisson. A cette vallée s'en réunissent d'autres venant du nord et du sud. Dans celle de ნარიანი *Nariani*, on réunit en été, dans une belle prairie (ტბის ყური *Tbis qouri*) qui entoure un lac, une grande quantité de moutons et d'autre bétail; elle est traversée par la rivière de Nariani. On dit que ce fut la reine *Thamar* qui fit faire ce lac, et qu'elle y conduisit l'eau de la rivière de *Ktsia* par un canal qu'on voit encore aujourd'hui. Tout ce pays est très-fertile en grains;

(1) *Voyez* la note 2, à la page 207.

dans les bois il y a beaucoup de bêtes fauves et d'oiseaux; les habitans sont paisibles, mais braves, et les deux sexes d'une grande beauté.

La troisième division du Karthli contient მცხეთა *Mtskhetha*, მუხნარი *Moukhnari*, les deux არაგვი *Aragvi*, la vallée du *Ksani* (ქსანის-ხევი) et les cantons qui y appartiennent.

Moukhrani მუხრანი tire son nom des chênes qui s'y trouvent en grande quantité, car cet arbre s'appelle მუხა *moukha* en géorgien. La frontière de Moukhrani commençait autrefois à la rivière ძეგვი *Dzegvi*, et s'étendait jusqu'à დიღომის იქრო *Dighomis ikro*; mais maintenant son territoire confine à l'est à l'Aragvi, au sud au Kour, au nord au fort de ბოდავი *Bodavi* et au mont ტინის მთა *Tinis mtha*, et à l'ouest, à celui d'*Okmisi*; au sud, il s'étend jusqu'à la forêt noire (შავი ტყე), à წლევა *Thsleva* et à la limite de კასპი *K'aspi*.

Mtskhetha est situé au confluent de l'Aragvi et du Kour; ce dernier fleuve coule au sud de l'Aragvi, à l'est de la ville. Elle fut construite par Mtskhethos fils de Karthlos, qui lui donna son nom. Plus tard Mtskhetha devint une grande ville et la capitale de

la Géorgie. *Ardam* (1), le gouverneur persan (არ-დამ ერისთავი), l'entoura d'un mur; il construisit aussi un fort sur le pont, et un autre au nord de la ville, et fortifia l'espace compris entre არმაზი *Armazi* et le Kour. C'est dans son temps que les Géorgiens apprirent l'art de bâtir des murs en pierres jointes ensemble avec de la chaux. Mtskhetha était la résidence des chefs de toutes les tribus de la Géorgie soumises à Ardam. Plus tard, *Aon* (lisez *Azon*) détruisit les murs de la ville, qui furent reconstruits par le roi Pharnabaz (2), et rendus plus forts par ses successeurs. Le roi Mirian y fit élever une église en bois, où l'on conserve la *chemise de notre Seigneur* (3), qu'avait reçue ელიო-ზ *Elioz*, et le manteau d'Élie (ხალენი ილიასი). *Mirdat*, 26.e roi (4), fit

(1) D'après la chronique de Vakhtang, Ardam était un satrape envoyé pour gouverner la Géorgie, par *Aphridon* ou *Féridoun*, roi de Perse. — *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, p. 83.

(2) Traduction de la chronique de Vakhtang, dans le *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, page 99.

(3) Cette chemise, qui était sans couture, se voit dans les armes des rois de la Géorgie, dont on a vu une description dans le présent volume de ce journal, page 46. Les fleurs que l'auteur de cette description a prises pour des lis, sont de simples ornemens destinés à remplir les deux coins supérieurs de ces armes, qui finissent en haut avec la couronne et les deux têtes d'anges, comme on peut s'en convaincre par l'inspection de la gravure de ces mêmes armes, qui se trouve sur le revers du frontispice de l'abrégé d'histoire du prince Davith.

(4) Il régna de 364 jusqu'en 379. *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, page 162.

placer autour des colonnes de cette église d'autres colonnes en pierres ; c'est pourquoi elle reçut le nom de სჳეტი ცხო-ველი *Sveti tskhoveli* (colonnes vivantes) : il y planta aussi une croix de laquelle découlait une myrrhe salutaire, d'où lui vient son nom actuel de სამირო-ნე *Samirone*. Plus au nord, Mirian construisit l'église de ღთაებისა *Ghthaebissa*, celle de სამთავრო *Samthavro*, grande, belle, bâtie en pierres et surmontée d'une coupole : Mir, 43.[e] roi (1), y est enterré. *Gourgalan* y établit le siége d'un évêque ; à présent elle appartient à l'archevêché. Vakhtang Gourgalan (ou plutôt *Gourg-aslan*) bâtit une église en pierres à Mtskhetha, et en fit la résidence du patriarche : ayant été détruite, elle fut rétablie par le 71.[e] roi Giorgi ; plus tard, Lang-Temour la détruisit encore et elle fut rebâtie par *Aleksander*, 76.[e] roi (2). C'est une église grande, haute, et d'une belle architecture. Sa coupole s'écroula ; elle

---

(1) Mes autorités appellent ce roi (fils de Stephan) *Mirman*, et le font le 44.[e] Deguignes le nomme *Mirwar*. Une chronologie géorgienne désigne comme 43.[es] rois :

მეფე მირ და ძმა მისი არჩილ, ძენი სტეფანო-ს მთავარისა ქო-სრო-ნიანი

» Les rois *Mir* et son frère *Artchil*, fils de Stephanos, dominateur » de la race des Kosroniens. » — Mir, ou Mirman, mourut en 668 de J. C.

(2) De 1414 jusqu'en 1424. *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, page 193.

fut refaite par Rostom, 89.ᵉ roi, et Vakhtang, le 94.ᵉ, l'embellit considérablement. Voici les noms des rois qui y sont enterrés : *Vakhtang Gourgalan*, *David*, fils de Lacha, *Dimitri Tavdadebouli*, le *grand Louarsab*, *Svimon* et *Giorgi*. Artchil, 31.ᵉ roi (1), construisit une église dédiée à S. Étienne. Près de la porte de l'Aragvi, il y avait d'autres églises, actuellement détruites. On voit encore à Mtskhetha plusieurs grands édifices ; mais ce lieu n'est plus une ville ; ce n'est qu'un village, car il a été détruit par *Gloukhi* (?). L'air y est bon, à cause de sa situation entre les montagnes. A l'est est la montagne de ჯვარ ზედაძენი *Djvar Zedadzeni ;* à l'ouest, celle de სარკინეთი *Sarkinethi ;* et au sud, sont celles de *Karthli* et de *Karsni*.

Sur les bords de l'Aragvi est ო-ხერ ხიდი *Okher khidi*, appelé autrefois ხიდარი *Khidari ;* le roi Varzabak'our y construisit un fort et fit habiter la vallée par des Kakhétiens. Le long de l'Aragvi, jusqu'à მისაქციელი *Misaktsieli*, et entre Okher-khidi et ანანური *Ananouri*, il y a beaucoup de vignobles et de jardins fruitiers. Au nord d'Okher-khidi, on voit un rocher dans lequel on a creusé des grottes, et un fort considérable ; au pied habitent

(5) Il régna de 413 jusqu'en 434. *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, page 163.

des Juifs qui font le commerce. Au nord de ce fort, est, à არანისი *Aranisi*, la vallée de ზანდუკლი *Zandoukli*, et au-dessus de celle-ci une autre nommée ვეძათ ხევი *Vedzath khevi* ; c'est dans cette dernière, et sur les bords de l'Aragvi, que se trouve *Ananouri*, où il y avait anciennement une petite église, à la place de laquelle l'éristhavi Giorgi en construisit une autre belle et grande, avec coupole, et entourée d'un mur de pierre. Il y bâtit également un fort sur un rocher élevé, défendu par des tours : il le croyait inexpugnable ; mais il devint la cause de sa ruine et de l'extermination de ses enfans et de toute sa famille.

A l'ouest de Vedzath khevi sont საფერაჩეთი *Sap'herachethi* et la montagne de ალევი *Alevi* ; celle-ci est très-haute : son pied est couvert de forêts, mais sa cime est nue. Elle s'étend, au sud, jusqu'à ოძისი *Odzisi*, et au nord jusqu'à ლომისა *Lomisa*, sépare la vallée du Ksani du canton de ბაზალეთი *Bazalethi*.

Sur la hauteur d'Alevi, est une église sans coupole, de laquelle on voit le Karthli et le K'akhéthi. Elle est riche en images de saints, en croix et autres objets d'or et d'argent, nécessaires pour le service divin ; les portes de l'église sont couvertes d'or. Les Persans, ayant voulu emporter une image miraculeuse, la placèrent sur une voiture attelée de buffles ; mais

ces animaux la ramenèrent vers l'église : les Persans, voyant la force surnaturelle de l'image, firent faire ces portes dorées. La vallée, jusqu'à ბენის-ჭალოუთი *Benis-tchkhalouti*, porte le nom de გრემის ხევი *Gremis khevi ;* elle est fertile, mais elle ne produit ni fruits ni raisins. Les montagnes forment ici un cercle qui entoure le canton de *Bazalethi*, dont le nom vient de celui d'un village. Il s'étend à l'est jusqu'à l'Aragvi ; au sud il a ციხე ბდავი *Tsikhé Bdavi* et la montagne de ტანა *Tana*. A l'ouest se trouvent Gremis khèvi et l'Alevi, et au nord la montagne de ჭართლი *Tchkhartli*. On y voit le lac de Bazalethi, situé devant დუშეთი *Douchetki ;* il est sans poissons, mais il y a une quantité prodigieuse de sangsues et d'oiseaux aquatiques. Il est entouré de villages séparés par des jardins, des vignobles et des champs labourés, qui cependant ne sont pas d'un grand rapport, à cause de l'aridité du terrain. Ce n'est que dans les villages qu'il y a quelques sources. L'air de ce canton est salubre et ses habitans sont braves, mais voleurs, adonnés au brigandage et étrangers à la crainte de Dieu. Entre les monts de წილკანი *Thsilk'ani* et *Ananouri*, il y a beaucoup de forêts et le terrain est inégal. Au-dessus d'Ananouri, la rivière de la vallée de ჭართალი *Tchkharthali*, qui vient de l'ouest,

se réunit à l'Aragvi. Au nord de cette vallée, est მთიულეთის კარი *Mthioulethis k'ari*, ou la porte de Mthioulethi, passage très-fort. Plus haut, il y avoit autrefois l'ancien palais des rois (ნასას-ახლევი) près duquel la vallée de ხანდო *Khando*, dont la rivière sort de la montagne de Lomisa, se dirige à l'est et se réunit à l'Aragvi. Plus haut, vers le nord, la même rivière reçoit à gauche celle de la vallée de გუდამაყარი *Goudamaqari;* elle vient du Caucase, qui sépare les Goudamaqari de *Dzourdzouk'i.* Cette vallée est peu accessible, et ses habitans ressemblent à ceux de Mthioulethi; ils font des *sagidak* ou cornes à boire, avec les cornes des chamois et des bœufs.

Mthioulethi et la vallée du Ksani (ქსნის ხევი) sont séparés par les montagnes de ცხრაძმისი *Tskhradzmisi*, ხოდო *Khodo* et *Lomisa.* Au-dessus de Goudamaqari, les vallées ამირთ ხევი d'*Amirth khevi* et de ლოხელთ ხევი *Lokhelth khevi,* venant du sud, se réunissent à l'Aragvi. Au-dessus de ces vallées est celle de ხარხელთ ხევი *Kharkhelth khevi,* qui vient de ცეცხლის ჯვარი *Tsetskhlis djvari*, ou l'église du feu. On trouve plus haut et en remontant le cours du ნალვარევი

Naghvarevi, un ancien palais spacieux, puis la vallée ღუდოს ხევი *Ghoudos khevi*, au haut de laquelle est un couvent dédié à la Mère de Dieu. La rivière de cette vallée vient de la montagne de Lomisa. Au sud du couvent et sur un rocher élevé, on voit l'église de S. George, appelée ლომისა *Lomisa* (1); les flancs de la montagne sont couverts d'herbe, et la forêt ne commence qu'à sa base. Au nord de Ghoudos khevi est le village de ხადა *Khada*, entouré de rochers escarpés. Au nord de Khada est le défilé étroit nommé ცის კარი *Tsis k'ari* (porte du ciel), dans lequel on a construit jusqu'à soixante tours qui en défendent le passage, ainsi qu'une petite église. A l'ouest de *Tsis k'ari* est le chemin qui conduit à Khevi, et à l'est un grand édifice qui jadis fut un palais, au-dessus duquel la rivière de Tsis-k'ari se partage en deux bras, qui se réunissent à l'Aragvi, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de ხარხელი *Kharkheli*.

Le Mthioulethi est entouré de montagnes : c'est un pays qui ne produit ni grains ni fruits; les habitans

---

(6) J'ai donné, dans le second volume de l'édition française de mon *Voyage au Caucase* (page 47), une ancienne inscription géorgienne qui se trouve sur la porte de cette église. Je pense que je l'ai mal expliquée, et il faut la lire :
სახელითა ღმერთისათა ესე კარი ლომისა c'est-à-dire « Au nom de Dieu, cette porte » Lomisa.....»

élèvent des moutons, des bœufs et peu de chevaux. L'air y est salubre, et il y a de bonne viande, des poissons et des oiseaux : le peuple est brave et fidèle, mais paresseux et turbulent ; il aime les armes. Les femmes sont belles, mais mal habillées. On trouve dans ce canton un roc schisteux qui se divise en plaques ; il est parsemé de particules transparentes qui brillent comme l'or et l'argent : on l'emploie pour bâtir les murs qui entourent les habitations, et les gens du pays en sont très-fiers.

(*Dans un cahier prochain, nous donnerons la description de Khevi et du pays situé sur la gauche de l'Aragvi, traduite du même ouvrage.*)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 4 août 1828.

M. le vicomte Renouard de Bessières a été présenté et admis comme membre de la Société.

M. de Hammer écrit de Vienne, en date du 21 juin 1828, pour faire hommage du III.ᵉ volume de son *Histoire de l'Empire ottoman*. Il y ajoute le don d'un manuscrit contenant un fragment de l'ouvrage arabe de Masoudi.

» En ayant l'honneur, dit-il, de présenter à la Société » le troisième volume de mon Histoire de l'Empire otto- » man, je prends la liberté d'y joindre en don, pour la bi- » bliothèque de la Société, un manuscrit bien fruste et » assez incorrect, il est vrai, de *Masoudi*, mais néan-

» moins assez estimable, vu la grande rareté des manu-
» crits complets des ouvrages de cet historien arabe.

» C'est de ce manuscrit que j'ai tiré les extraits transmis » en forme de lettres à feu M. le comte de Romanzoff sur » les origines russes, extraits qui ont été l'objet d'une cri- » tique aussi violente qu'injuste de la part de M. Senkowski. » L'inspection de ce manuscrit, déposé dans la bibliothèque » de la Société, attestera dorénavant à Paris, comme les » manuscrits de la bibliothèque impériale l'attestent à » Vienne, que j'ai transcrit les textes des manuscrits à » mon usage avec la plus grande fidélité, et que ces textes » sont tels que je les ai copiés, et non pas tels que M. Sen- » kowski les suppose, en m'accusant gratuitement de ne » savoir pas lire et de ne pas même connaître l'alphabet » arabe. Ses leçons seraient toutes heureuses, qu'il n'en aurait » pas plus de raison d'insulter un copiste de texte qui ne » s'est pas engagé à donner une édition critique des passages » relatifs aux origines russes qu'il rencontrerait dans sa lec- » ture des manuscrits orientaux, et qui les a communiqués » seulement à feu M. de Romanzoff, pour donner l'éveil aux » orientalistes russes, et pour appeler l'attention des histo- » riens et des géographes de cet empire, sans doute mieux » instruits des noms des peuples et endroits voisins, qu'un » étranger ne saurait l'être. »

M. Klaproth dépose sur le bureau une feuille du Dictionnaire mandchou. On rend compte des progrès des ouvrages imprimés aux frais de la Société. Les notes de *Saconталá* seront achevées à la fin du mois de septembre, et la dernière livraison de Mencius est presque entièrement terminée.

M. le baron Silvestre de Sacy lit la suite du chapitre d'Ibn-Khaldoun sur les variétés du langage arabe.

Nous avons sous les yeux une annonce détaillée du grand travail que prépare M. le colonel Tod sur l'histoire

et les antiquités des Radjpoutes. Cet ouvrage, qui formera deux volumes *in-4.°*, a pour titre, *Annales et Antiquités du Râdjasthân*, ou pays des Radjpoutes, avec un grand nombre de planches et une carte du Râdjasthân entièrement neuve. L'auteur, qui a résidé long-temps en qualité d'agent politique auprès des chefs Radjpoutes, a composé ces annales d'après les originaux conservés dans les archives des différens états qu'il a visités. Elles comprennent la vie des princes Radjpoutes, l'histoire de leur gouvernement, et une géographie très-détaillée du pays, encore presque inconnu, qu'ils habitent depuis une haute antiquité. A ces précieux matériaux, tous puisés aux sources authentiques, M. Tod a joint les renseignemens qu'ont pu lui fournir les chroniques et poëmes populaires, que ses fréquentes relations avec les princes, les Pandits et les Bardes l'ont mis à même de recueillir. Les gravures faites d'après des dessins pris sur les lieux et exécutés avec le plus grand soin par les plus habiles artistes de Londres, représentent des monumens de l'ancienne architecture des Hindous, auxquels aucun Européen, avant M. Tod, n'avait pu avoir accès. Ces dessins, de la perfection desquels plusieurs membres de la Société asiatique ont déjà pu juger, répandront un jour nouveau sur l'histoire de l'art indien, et en même temps sur les coutumes des Radjpoutes. La carte nouvelle du Râdjasthân est le résultat des nombreux voyages de l'auteur, qui a parcouru le pays en tout sens et vérifié soigneusement chaque position.

Les deux volumes formeront chacun un ouvrage complet. Le premier, contenant la géographie du Râdjasthân, l'histoire des tribus, un essai sur le système féodal des Radjpoutes, les *Annales du Mewar et du Marwar*, avec la relation du voyage de l'auteur dans ces états, est maintenant sous presse; il paraîtra au mois de décembre prochain, chez Smith, Elder et comp. à Londres.

Des lettres de Peking, en date du 20 janvier de cette année, annoncent ce qui suit : « Dans ce moment, la cour » a reçu, par un exprès, l'agréable nouvelle de la défaite en- » tière des rebelles de Kachkar. Leur chef a été pris, et arri- » vera, sous escorte, dans la capitale. L'empereur, voulant » récompenser la valeur et le zèle du général en chef, lui a » envoyé les objets suivans, qui ont été portés par S. M. elle- » même; savoir: un de ses habillemens, une bourse, un fort » anneau en *yu* blanc qu'on met au pouce, pour ne pas se » blesser en tirant de l'arc, et un bouton de rubis que les » personnes du plus haut rang portent sur la cime du bonnet. » Le général en chef a été élevé à la dignité de *koung* ou » comte, et tous les autres dignitaires de l'empire, même » ceux qui n'ont pas pris part à la guerre, ont été récompen- » sés d'une manière très-libérale. »

Extrait d'une Lettre de M. SENKOWSKI *à* M. le Baron SILVESTRE DE SACY, *datée de S. Pétersbourg, le 18-30 avril 1828.*

MONSIEUR,

Les occupations multipliées dont j'avais été surchargé, et de longues absences que j'avais dû faire de Saint-Pétersbourg, ne m'ont pas permis jusqu'à ce moment de reprendre la corréspondance que vous avez bien voulu m'autoriser à entretenir avec vous. Je me fais sur-tout un reproche d'avoir si long-temps retardé les remerciemens que je vous dois pour votre bienveillante critique de mon *Supplément à l'histoire des Huns et des Mongols* (1). Je me range tout-à-fait du côté de votre explication du quatrain *roubayi-i-tarikhi,* sur lequel repose le système d'une grande partie

(1) Voyez le Journal des Savans, année 1825, cahier de juillet.

de la chronologie de ce livre. L'interprétation que vous donnez au dernier vers

شمشیر اجل سروی از ظلم فکند

ne m'était point inconnue. Je l'avais d'abord adoptée, mais ensuite je l'ai rejetée; car je ne pouvais en aucune manière concilier la date qu'elle donne, avec les autres faits énoncés dans le manuscrit sur lequel je travaillais. Je suis fâché de n'avoir pas suivi en cette occasion mon premier mouvement. Je me suis laissé persuader par un de mes amis persans, qui se mêle d'être poëte, et qui, voulant trouver dans ce quatrain plus de finesse qu'il n'en renferme, avait imaginé que c'est un تاریخ مضاعف, ou *chronogramme double*, dont on a quelques exemples. Dans cette espèce de chronogrammes, le 2.e et le 4.e vers renferment ordinairement la même date; et comme la date du 2.e vers

شد کشته بظلم تا شود تاریخش

différait de quelques années de celle qu'offrait le dernier vers, je supposai que ce dernier vers était corrompu par le copiste, et je donnai la préférence au 2.e

Je prendrai la liberté de vous entretenir encore sur un autre point de mon *Supplément*. Vous avez pensé, M. le Baron, que le *Vilayéti Kyrym* ولایة قرم, dont il est parlé dans la vie de *Soubhan-kouli-khan*, est le même que la Crimée. Il me semble qu'il est difficile de faire concorder l'histoire bien connue de la Crimée avec les circonstances rapportées dans l'histoire des Uzbeks. L'auteur de cette dernière dit que les habitans musulmans du *Vilayéti Kyrym*, opprimés par leurs compatriotes idolâtres (*mousehrikin*), avaient proclamé *Soubhan-kouli* leur souverain. Nous savons qu'aucun fait de ce genre n'eut jamais lieu dans la Crimée, soumise à la suzeraineté des sultans de Constantinople; qu'il n'y eut jamais dans ce pays de guerre civile pour cause de religion, et que ses habitans ne pouvaient

rien attendre d'un khan de Boukhara. Les séries des monnaies tartares de la Crimée prouvent qu'aucun souverain de ce pays n'a jamais reconnu la supériorité politique ou spirituelle de *Soubhan-kouli*, ou de quelque autre khan du Mawéranneher (1). J'ai, au contraire, acquis depuis la certitude que mon hypothèse était fondée, et que, derrière la chaîne de montagnes qui court entre le Kokan, le Bedakhschan, le Tibet et le Khatay, il se trouve effectivement un district auquel jusqu'à présent on donne le nom de *Vilayéti Kyrym*.

En 1825, j'ai eu l'honneur de vous faire hommage d'un livre en deux volumes in-8.° que j'avais publié en polonais, à Varsovie, sous le titre de *Collectanea;* un autre exemplaire du même ouvrage était destiné pour la bibliothèque de la Société asiatique. J'ignore jusqu'à présent si cet envoi vous est parvenu.

Je ne dois pas oublier, M. le Baron, de vous faire part d'une nouvelle bien agréable pour tous les orientalistes. Notre excellent empereur prête aux études orientales le secours de ses armes. Durant la guerre qui vient d'être si heureusement terminée avec la Perse, je présentai à notre gouvernement un mémoire sur la possibilité d'obtenir du gouvernement persan un certain nombre des plus rares manuscrits orientaux. Ce mémoire fut approuvé par S. M., et des ordres furent donnés au général commandant en chef l'armée de Perse, de recueillir les bibliothèques qu'on trouverait auprès des *Médressés* et des mosquées dans les villes conquises, et d'imposer au gouvernement persan, à l'époque de la paix, l'obligation de fournir une collection de manuscrits, d'après une liste qui avait été dressée par moi, conjointement avec mon ami M. de Fræhn, et qui contenait environ 400 titres des ouvrages les plus rares et

(1) M. de Sacy avait supposé que l'ambassade du pays de Kyrym à Soubhan-kouli-khan, était un fait controuvé et une imposture de l'historien.

les plus recherchés. Vous sentez bien que nous n'avons pas oublié d'y mettre la Géographie de Ptolémée, et tout ce qu'on connaît des classiques grecs traduits anciennement par les Arabes, et perdus dans leur langue originale. Les Persans nous ont déjà fourni soixante ouvrages à compte de cette liste; la remise du reste exige du temps, car il faut chercher ces manuscrits dans toute la Perse. Toutefois notre mission de Téhéran reçoit l'ordre de se faire remettre ces ouvrages, s'il est possible, au complet. Nous comptons beaucoup sur la réussite. Notre ministre en Perse est un littérateur rempli de zèle pour les sciences, et connaisseur lui-même des langues orientales; d'ailleurs les Persans ne tiennent pas beaucoup à leurs livres. Ils sont enchantés de voir que nous ne leur demandons aucun koran, ni traité spirituel. Indépendamment de cette liste, la bibliothèque d'Ardébil a été requise par le général Suchtelen, qui avait pris possession de cette place. Après en avoir élagué les livres ascétiques, il en reste encore environ 300 ouvrages choisis, dont plusieurs sont très-volumineux. Ils sont déjà en route pour Pétersbourg. Nous n'en avons pas encore reçu le catalogue, mais nous savons qu'il s'y trouve une Chronique arabe en 16 gros volumes...... En bons et zélés orientalistes, nous regrettons un peu que Tébriz n'ait pas été prise de vive force; ses bibliothèques auraient subi le sort de celle d'Ardébil. On nous assure cependant qu'il ne s'y trouve rien de remarquable. M. Griboïedoff, le même qui vient d'être nommé notre ministre à Téhéran, s'était fait montrer les catalogues des bibliothèques de Tébriz, pendant l'occupation de cette ville, et n'y trouva rien d'intéressant.

J'ai l'honneur d'être &c.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Seconde Lettre à M. le Rédacteur du Journal asiatique, *sur quelques dénominations géographiques du Drâvida ou pays des Tamouls.*

AVANT d'examiner quel est le caractère de la langue tamoule, dont nous n'avons encore analysé que l'alphabet, il me semble nécessaire de faire connaître, au moins approximativement, l'étendue et les limites du territoire qu'elle occupe; mais ce sujet offre des difficultés de plus d'un genre. D'abord, je ne sache pas qu'on ait jamais parcouru l'Inde dans le but de constater quelles sont les diverses populations qui l'habitent, quel pays elles occupent, quelles langues elles parlent. A part quelques provinces dont les idiomes sont bien connus, on ne possède, sur la plus grande partie de l'Inde, que des détails trop vagues ou trop incomplets pour que la critique puisse en faire usage. D'ailleurs, il existe toujours, entre deux peuples voisins, quelque différens qu'on les suppose, une frontière et comme un terrain neutre où vient s'opérer le mélange de leurs langues; de longues recherches entreprises sur les lieux peuvent seules donner le moyen de poser

la limite qui doit les séparer. La difficulté augmente, si les deux peuples, appartenant à la même race, parlent des idiomes de même origine : il devient alors à-peu-près impossible à celui qui n'a pas visité le pays dans ce but, de fixer exactement le point où l'un finit et où l'autre commence. Ajoutons que l'identité primitive des langues, en donnant aux deux peuples des dénominations géographiques pareilles, achève de les confondre aux yeux de l'observateur, et fait disparaître jusqu'aux dernières traces qui eussent permis de les distinguer.

Ces remarques s'appliquent, dans toute leur rigueur, à la langue tamoule, qui, dans le Maïssour, touche au carnâtaka, et qui, au-delà du cap Comorin, rencontre le malabar. Comme ces trois langues sont fondamentalement identiques, l'interprétation des noms de lieux, qui peut souvent jeter tant de jour sur l'histoire des peuples qui les ont habités, n'est ici que d'un faible secours. Les mêmes mots, à-peu-près, dans les trois dialectes, désignent les montagnes, les forêts, les villes et les villages. Sur la côte du Malabar, comme presque toutes les dénominations géographiques s'expliquent par le tamoul, si l'on ne savait approximativement où cette langue s'arrête, on serait tenté de la transporter bien au-delà de ses limites réelles ; et dans le Maïssour, il faut remonter assez haut vers le nord-ouest, pour trouver quelques mots purement carnâtakas qui indiquent la prédominance exclusive de cet idiome. Mais la difficulté même que nous éprouvons à tracer les limites du

tamoul, présuppose déjà un fait d'une grande importance. Ce fait, c'est que le dialecte tamoul a de nombreux rapports avec le malabar et le carnâtaka; qu'ainsi ces trois langues doivent avoir la même origine; que les peuples qui les parlent appartiennent à la même race; en un mot, nous nous trouvons, au début de nos recherches, conduits à admettre comme prouvés les résultats qui en doivent être les dernières conséquences.

Sans donc chercher à déterminer les limites de la langue tamoule plus rigoureusement que ne l'ont fait les grammairiens, et entre autres Babington (1), je me propose ici d'examiner les dénominations géographiques du pays où elle est nationale, sous un point de vue qui se rattache mieux à l'objet spécial de ces lettres, c'est-à-dire, de constater à quel idiome elles appartiennent. Dans ce travail, j'avais à me défendre de la préoccupation naturelle que fait naître le nombre immense de noms géographiques appartenant au sanscrit, que présentent les cartes de l'Inde. Les Brahmanes ont en effet, si l'on peut s'exprimer ainsi, semé sur toute la surface de l'Inde les mots de la langue qu'ils parlaient, et l'on est si habitué à rencontrer à chaque pas des traces de leur puissante influence, qu'on est tenté de regarder comme d'anciennes altérations de leur idiome les mots mêmes dont il ne peut rendre raison. Or, trouve-t-on à la côte de Coromandel quelques dénominations géographiques de cette espèce? S'expliquent-elles sans effort au moyen de la langue vulgaire? Y sont-elles en une pro-

(1) *Adventures of Gooroo Paramârtam*, pref. p. 1.

portion plus grande que celles qu'on peut dire véritablement sanscrites? Si l'on répond affirmativement à toutes ces questions, on aura résolu en partie celle de l'originalité et de la nationalité du tamoul, et en même temps du peuple qui le parle, dans le pays où il subsiste encore. Il faudra reconnaître ou que cette langue y est née, ou au moins qu'elle y avait jeté de profondes racines avant l'arrivée des Brahmanes. En effet, quand même la conquête, en civilisant la race tamoule, aurait effacé jusqu'au souvenir de son état primitif, si elle a respecté des noms de lieux que l'idiome du peuple actuel peut expliquer, il est prouvé pour nous que la race et sa langue existaient déjà; il est même évident qu'elle s'était dès-lors constituée en corps de nation, s'il est vrai toutefois qu'un peuple ne puisse disparaître sans laisser sur le sol où il a vécu l'empreinte durable de sa première existence.

Ces considérations, qui mériteraient de plus grands développemens, m'ont paru nécessaires pour indiquer le but et faire excuser la sécheresse de cette lettre, entièrement consacrée à des explications de mots. Je dois essayer d'y donner l'interprétation des noms que portent les principaux lieux du pays que les Hindous eux-mêmes regardent comme le siége primitif de la race et de la langue tamoules. J'y examinerai également, et ceux qui dérivent du sanscrit, et ceux qui appartiennent au dialecte vulgaire. Mais comme il en est de si altérés par la prononciation des voyageurs qu'on ne peut en retrouver la vraie orthographe, je ne rechercherai le sens que de ceux dont les élémens paraissent

le moins corrompus. Un travail complet sur les noms géographiques de l'Inde, et notamment sur ceux de la presqu'île, ne pourrait être entrepris que dans le pays même, et d'après des listes écrites en caractères originaux. Si, privé d'un aussi précieux secours, j'ai cru pouvoir me livrer à cette recherche, j'ai lieu d'espérer que les connaisseurs ne jugeront pas trop sévèrement ce premier essai.

Les dénominations les plus générales que porte sur nos cartes la côte orientale de la presqu'île indienne, dans la plus grande partie de laquelle se parle le tamoul, sont celles de Carnatic et de Coromandel. Ces dénominations ne se correspondent pas exactement, c'est-à-dire qu'elles n'embrassent pas la même étendue de pays; elles ne comprennent même pas tout le territoire où domine le tamoul. Le Carnatic s'étend depuis le cap Comorin jusqu'aux limites méridionales du Guntour (1). La côte de Coromandel ne commence qu'à la pointe Callimère, pour remonter au-delà du Guntour, jusqu'à l'embouchure du Krichna (2). Le tamoul n'est pas renfermé dans ces limites; il se parle à l'extrémité méridionale de la côte, dans les provinces de Marava, de Maduré, de Tinnevéli, et au-delà de la barrière des Ghâtes dans le Dindigal, Salem et Coimbetore. Les noms de Carnatic et de Coromandel n'indiquent donc que d'une manière incomplète l'emplacement de la population et de l'idiome tamouls.

---

(1) Hamilton, *Description of Hindostan*, tom. II, p. 399.
(2) *Ibid.* p. 405.

Le mot *Drâvida* ou *Drâvira*, que les listes originales des Brahmanes donnent proprement à une assez petite portion de la côte depuis Madras jusqu'aux montagnes, mais qui s'applique par extension à la partie méridionale de la péninsule, au pied des Ghâtes, est le seul qui puisse désigner convenablement la situation géographique de la langue et du peuple qui se nomme *Tamil* (1).

Le nom de Carnatic, donné par les Européens et les Musulmans à la côte de Coromandel, est inconnu dans cette acception aux Brahmanes comme aux peuples d'origine tamoule (2). Le *Karṇâṭa*, d'où vient Carnatic (3), est une des anciennes divisions de la géographie indienne, qui comprenait tout le haut plateau du sud de l'Inde, depuis le fleuve Krichna jusqu'à l'extrémité du Maïssour. Cette vaste province formait, dans les premiers siècles de notre ère, un puissant empire dont le centre se trouvait entre les parallèles des Ghâtes orientales et occidentales, mais qui souvent, franchissant cette enceinte, touchait aux deux mers (4). L'étendue de ce royaume, qui ne fut

(1) Buchanan, *Journey of Mysore*, tom. III, p. 90. Suivant le P. Cœurdoux, le pays où se parle le tamoul s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au 14.e degré de latitude nord environ (*Lettres édifiantes*, tom. XV, p. 175, éd. de 1781; et XXXIV, p. 328, éd. de 1776).

(2) Buchanan, *ibid.* tom. III, p. 201.

(3) Buchanan, *ibid. General index*, au mot *Carnatic*.

(4) *Itiner. Portug. a Lusitan. in Indiam*, Milan, 1508, p. 86 *verso*, 88 *recto*, trad. lat. Osorius, *de Rebus Emmanuelis regis*, lib. IV, p. 162, 1571. Barros, *Decad.* I, liv. VIII, fol. 104 *verso*; *Decad.* II, liv. V, c. 1, 2, fol. 59 *verso*, 60 *verso*, Lisboa, 1552.

complétement détruit par les Musulmans qu'au milieu du XVII.e siècle (1659), suffit pour expliquer comment le mot *Karṇâṭa* put être appliqué, quoique improprement, à une partie de la côte occidentale de l'Inde, où il devint *Canara*, et à presque toute la côte orientale, où la dénomination de Carnatic a plus fidèlement conservé la forme primitive (1). Les Musulmans qui trouvèrent la partie de la côte occidentale, appelée maintenant *Canara*, soumise à la jurisdiction de l'empire du *Karṇâṭa*, crurent qu'elle faisoit partie du même pays ; ils se contentèrent de distinguer le plateau central de la péninsule par le nom de *Bâlâ Ghât*, au-dessus des Ghâtes, et nommèrent la côte occidentale *Carnatic Pâyen Ghât*, ou *Karṇâṭa* au-dessous des Ghâtes (2). Toutefois, l'exactitude exige qu'on rende

---

Purchas, *Pilgrimages*, p. 544. Anquetil, *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, tom. II, première partie, p. 164. Voyez, sur la puissance de la dynastie de *Narsingh* au Malabar et sur la côte de Coromandel, Anquetil, *ibid.* p. 164, et les autorités qu'il cite, Barros, Purchas, Linschotten et du Jarric. *Conf.* Anquetil p. 175. Les ouvrages historiques de la province d'Orixa mentionnent à la fin du XV.e siècle, Candjevaram comme faisant partie du *Karnâtsâsan*, en sanscrit *Karnâtashâsana*, ou gouvernement du Karnâta. Stirling, *on Orissa, Asiat. Research.* tom. XV, p. 280, éd. de Sérampore.

(1) Hamilton, *Description of Hindostan*, tom. II, p. 251. Buchanan, *Journey &c.* tom. III, p. 103 et 201.

(2) Le mot *Ghâte*, que les voyageurs écrivent *Ghaut*, *Gatte*, *Gate*, *&c.*, dérive du sanscrit *ghatta* (deux *tt* cérébraux), *port*, *passage d'une rivière*, et par extension, *passage dans une montagne*. Aussi ce mot désigne-t-il moins les montagnes elles-mêmes que les vallées profondes et les passes par lesquelles on pénètre de la côte dans le haut pays. La chaîne occidentale des montagnes

cette dénomination au pays auquel elle appartenait jadis, et que lui conservent encore les listes géographiques des Brahmanes. L'existence du mot *Karṇâṭa* dans ces listes, qui sont écrites en sanscrit, semble autoriser, au premier abord, à en chercher dans cette langue la signification. Le dictionnaire fournit même tout de suite une étymologie, inadmissible, il est vrai, mais qui montre quelles ressources peut offrir à l'esprit de système une langue aussi riche que le sanscrit. C'est le mot *Karṇa, oreille*, qui, en vertu des lois d'une dérivation qui n'explique rien, forme *Karṇâṭa*. Cette interprétation serait déjà suspecte, quand même on ne pourrait pas la remplacer par une autre; mais comme le tamoul nous en donne une très-raisonnable, celle que l'on emprunte au sanscrit ne peut avoir aucune valeur. Paulin de Saint-Barthélemy, qui, dans son *Voyage aux Indes*, a essayé de rectifier plusieurs noms de villes et de villages, qu'il s'indignait, un peu vivement peut-être, de voir mal écrits sur les cartes, a dit le premier: « Je crois que *Karṇâṭa*, en tamoul, » signifie *le pays noir*, ou *le pays de la terre noire*, » par opposition à la côte de Coromandel, dont le » terrain est sablonneux et léger (1). »

L'auteur inconnu d'un vocabulaire tamoul dont la bibliothèque du Roi ne possède que des fragmens, donne deux autres explications des mots *terre noire*:

nommées communément *Ghâtes*, s'appelle en malabar *Sukhien*, suivant J. Duncan (*Historical remarks on the coast of Malabar*, *Asiat. Res.* tom. V, init.)

(1) Paulin, *Voyage aux Indes*, tom. I, p. 41, 45, trad. franç.

la première, c'est que le *Karṇâṭa* produit abondamment une espèce de graine noire dont se nourrissent ses habitans; la seconde, c'est qu'ils ont le teint très-foncé (1). Quoi qu'il en soit des raisons qui ont pu faire adopter la dénomination de *Karṇâṭa*, elle est bien évidemment formée des deux mots tamouls *karou*, *noir*, et *nâḍou*, *contrée*, mais sur-tout *contrée dans l'intérieur des terres*. Les voyelles finales de ces deux mots disparaissent dans la composition : elles n'y sont pas en effet radicales; et ce qui le prouve, c'est qu'en malabare, *pays* se dit *nâḍa*, aussi bien que *nâḍou*, et qu'en tamoul même, *kâr* sans *ou* et avec la première voyelle alongée, signifie *noir*. Ajoutons que le *ḍ* de *nâḍou* correspond au *ṭ* cérébral du dévanagari. Je pense donc que le mot *Karṇâṭa* est tamoul, et que les Brahmanes, qui l'ont admis dans leurs listes, cherchent en vain à l'expliquer par le sanscrit. Quant à la forme de ce mot en tamoul, *Karṅâḍagam*, elle est régulièrement formée d'après les lois de la grammaire sanscrite. Dans cette langue, on peut ajouter à tous les noms propres la syllabe *ka*, qui ne change rien au sens du mot. Ce qui prouve d'ailleurs que *Karṅâḍagam* est bien le représentant tamoul du *Karṇâṭa* des listes brahmaniques, c'est la définition du dictionnaire manuscrit de la bibliothèque du Roi : « *Karṅâḍagam*, pays » au-delà de *Visaiyapouram*. » Si on se place à la côte de Coromandel, le *Karṅâḍagam* doit être *en-deçà* de Visapour; si l'on vient de l'ouest, il est *au-delà:*

(1) Fragmens tamouls de la Bibliothèque du Roi.

mais il n'en est pas moins certain que ce sont deux provinces limitrophes, et que le dictionnaire tamoul, en prenant Visapour comme terme de comparaison, a bien clairement voulu désigner l'ancien *Karṇâṭa*, et non le Carnatic actuel.

Quelque probable que paraisse l'explication du mot *Karṇâṭa* proposée par Paulin et confirmée par l'auteur des Fragmens du dictionnaire tamoul de la bibliothèque du Roi, Wahl la regarde comme douteuse, parce que, dit-il, on n'a pu nommer le *Karṇâṭa, terre noire*, par opposition à la blancheur et à la légèreté du sol à la côte de Coromandel, puisque cette côte est comprise sous cette même dénomination de *Karṇâṭa* (1). Mais d'abord, comme le fait très-justement remarquer Wahl lui-même (2), pour expliquer *Karṇâṭa* par *Kâr-nâḍou*, on n'a pas besoin de supposer avec Paulin que ce nom n'a été donné au plateau de l'Inde que par opposition à la côte de Coromandel. Ensuite Wahl n'a pas remarqué que le mot *Karṇâṭa*, et sous sa forme moderne *Carnatic*, n'a jamais été le nom hindou du Coromandel, mais que ce sont les Mahométans et les Européens qui le lui ont donné par extension, dans les temps modernes. Au reste, si l'étymologie de Paulin est douteuse, on en peut dire autant de celles que Wahl propose. Remarquant d'abord que, suivant Férichtah, le Carnatic a été jusqu'au XV.ᵉ siècle nommé *Kurra* ou *Karra*, il rapproche de ce mot le

(1) *Erdebeschreibung von Ostindien*, tom. II, p. 622.
(2) Même ouvrage, p. 623.

tamoul *kărai*, *bord*, et traduit *Karṇâṭa* par *terre du rivage* (*Uferland*). Mais il abandonne cette explication, parce qu'elle ne désigne que la côte, c'est-à-dire qu'une partie des pays compris sous le nom de *Karṇâṭa*. On ne peut pas davantage soutenir l'étymologie par laquelle ce mot viendrait de *kirh*, ou *kirr*, *infra*, et voudrait dire *le pays bas*; par opposition au Décan : le mot qui signifie *sous* s'écrit exactement *kij*; et quoique la lettre *j*, en tamoul, ait un son qui se rapproche quelquefois du *r*, la première syllabe de *Karṇâṭa* ne peut dériver de *kij*. Enfin les deux dernières explications qu'il propose ne sont pas plus admissibles : *Karṇâṭa* vient, suivant l'une, de *kări* ou *kola*, *sanglier*; suivant l'autre, de *kar* ou *koïlla*, *bétail*; mais je ne connais pas en sanscrit *kări* ni *kar* avec le sens de sanglier et de bestiaux. En résumé, l'étymologie de Paulin me paraît préférable; mais qu'on l'admette ou qu'on la repousse, ce qui au fond est assez peu important, il était nécessaire de constater l'orthographe de *Karṇâṭa*, et de montrer que le sanscrit ne peut expliquer ce mot, dont la seconde partie au moins est évidemment tamoule.

Le contraire paraît avoir lieu dans le mot Coromandel, en sanscrit *Tcholamaṇḍalam*, dont le tamoul écrit la première partie *Chôja*, avec la lettre *j*, qui se prononce quelquefois *l* (Voy. *Tamil* pour *Tamij*). *Tchola*, qui en sanscrit signifie un vêtement qui serre le corps, est le nom d'un roi (ou plutôt d'une famille de rois) qui régnait jadis dans le Tanjaour et qui a donné son nom à ce pays. De là ce mot a été appliqué, abusive-

ment sans doute, et dans des temps assez modernes, à toute la côte dite de Coromandel; mais il ne faut pas oublier que, dans l'opinion des Indiens, il désigne spécialement le Tanjaour actuel, et qu'il est clairement distingué du *Drâvira.* On en peut voir une preuve frappante dans un drame lyrique sanscrit analysé par Wilson, et qui fait partie de son beau recueil (1). On doit donc traduire *Tcholamaṇḍalam* par *le pays de Tchola.* D'un autre côté, Paulin explique *Tchola* par *millet,* et appelle le Coromandel *le pays du millet,* parce qu'en effet cette plante y croît abondamment (2). Anquetil-Duperron, dans ses Notes sur le *Voyage* de Paulin, incline à croire que ce pays tire son nom de la dynastie des *Soren* (ou *Chôjen*), qui y régnait dans les premiers siècles de notre ère (3). Hamilton adopte aussi cette opinion (4). Ce qui semble appuyer l'interprétation de Paulin, c'est qu'en tamoul le mot *choḷa* signifie *maïs;* cependant l'orthographe de *choḷa* et celle de *Chôja* (dans *Chôja-maṇḍalam*) n'est pas la même; et quelque rapport qui puisse exister dans la prononciation tamoule des lettres *ḷa* et *ja,* il est bon de ne pas confondre les mots où elles se trouvent, quand on en cherche le sens pri-

(1) *Specimens of Hindoo theatre,* tom. III, p. 76 (II.e partie).

(2) *India orient. christian.* p. 125. *Voyage aux Indes,* tom. I, p. 3, 40, trad. franç.

(3) *Voyage aux Indes,* tom. III, p. 39. D'Anville, *Antiquités géographiques de l'Inde,* p. 127, 1775. *Histoire de la Mission danoise,* tom. I, p. 17, trad. franç. 1747.

(4) *Description of Hindostan,* tom. II, p. 405, 457.

mitif. Ajoutons que le dictionnaire tamoul manuscrit confirme l'explication d'Anquetil ; à la page 153, on trouve cet article : « *Chôjen*, ancien roi de Tan- » jaour : *Chôjamaṇḍalam*, côte de *Seramandel* (Co- » romandel), que ce roi a rendue plénière (*sic*) et » fertile par plusieurs canaux qui l'arrosent. »

Les Brahmanes, en donnant place au mot *Tchola* dans leurs listes, ne manquent pas d'en proposer une explication. Selon eux, *Tchola* vient de la racine *tchoula* (*tchoul*), *être élevé* ; mais cette étymologie ne me paraît pas plus admissible que celle de *Karṇâṭa*. Sans chercher ce que peut vouloir dire *Tchola*, écrit par les Tamouls *Chôja*, je suis frappé de l'orthographe de ce mot, et de la présence de cette lettre particulière à leur langue, que le sanscrit n'a pu représenter autrement que par un *l*. Si l'on veut que *Tchola* dérive du sanscrit, je demanderai quel motif aurait pu engager les Tamouls à écrire *Chôja*, quand leur alphabet leur fournissait un *l* exactement identique à celui du dévanagari. Il me semble qu'avec des alphabets aussi différens que celui du tamoul et celui du sanscrit, on conçoit le changement de *Chôja* en *Tchola* plus facilement que celui de *Tchola* en *Chôja*, et qu'ainsi l'antériorité doit être pour la seconde forme. Faut-il ajouter qu'en tamoul le Coromandel est encore appelé *Chôjanâḍou*, *pays de Chôja*, et doit-on conclure de la présence du mot tamoul *nâḍou* au lieu du sanscrit *maṇḍalam* que la dénomination de *Chôjanâḍou* est toute entière tamoule? Cette conclusion serait peut-être peu rigoureuse ; car nous ver-

rons dans la suite de cette lettre plus d'un exemple de l'alliance d'un mot tamoul avec un mot sanscrit.

L'orthographe adoptée par les Singhalais semble aussi se rapprocher plus du tamoul que du sanscrit. Dans le *Mahâvamsa*, le Coromandel est appelé *Tcholarattha*, mot dont le *l* cérébral a de l'analogie avec la lettre prononcée en tamoul tantôt *la* tantôt *ja*. Mais cela prouve seulement que les Singhalais ont transcrit ce mot d'après la prononciation ou l'orthographe tamoule. La mention du *Tcholarattha*, dans le *Mahâvamsa*, a d'ailleurs un autre intérêt : elle nous donne le moyen de constater l'antiquité de cette dénomination. Nous avons vu, dans notre première lettre, que l'arrivée d'*Elâra*, venu du *Tchola* à Ceylan, devait dater de l'an 261 avant notre ère. Il est assez remarquable que ce soit vers ce temps que les listes des princes du sud, données par Buchanan dans son excellent ouvrage sur le Maïssour, fassent commencer les *Sholen Râdja*, ou, suivant une orthographe plus rigoureuse, *Chôjen*. Anquetil, dans son *Canon chronologique*, les place un peu plus tard (1). Comme ces renseignemens sont peu connus, et que, d'ailleurs ils n'ont jamais été discutés par la critique, nous en ferons par la suite l'objet d'un examen spécial.

Quelques siècles plus tard, Ptolémée nous donne le nom de Coromandel écrit d'une manière assez exacte Σῶρα ou *Sôra*. La côte est appelée par lui παραλία

(1) *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, tom. II, première partie, fin. *Cf.* Buchanan, *Journey*, &c. t. III, p. 472.

Σωρηνοί (Σωρίδων) ou Σωραγγιτῶν, ce qu'il faut, je pense, entendre comme d'Anville, *Côte des habitans de Sôra* (ou *Chôja*) (1); et non comme Paulin, qui divise cette appellation, et prétend que Σωρίγγων, qu'il lit Σαρηντανῶν, est la côte de Coromandel, et παραλία celle des Paravas (2); ni comme Wahl, qui trouve dans la finale τάνων le sanscrit *tanaya*, *fils*, et traduit, « la côte » des descendans de *Sôra* (3). » Dans le nom que Ptolémée donne aux habitans du Coromandel, Σωρήγγων, *Soringorum* (ou Σωριγγῶν), nous trouvons toujours le même radical Σῶρα. Quant au *Sârentanon* de Paulin, ce mot me paraît la transcription grecque de *Chôjanâdou*, et il n'est pas inutile de remarquer avec quelle fidélité elle a été faite. Dans Σῶρα le ω est long comme dans *Chôja*; ρ remplace le *j* tamoul, parce que cette dernière lettre se prononce souvent ainsi, et que d'ailleurs elle offrait aux Grecs un son barbare qu'il leur était difficile de reproduire. *Chôjanâdou* se trouve même très-exactement transcrit dans Ptolémée, si on lit, comme à la marge de l'édition de Bertius, *Sornatis* au lieu de Σωρνάγος; dans ce passage relatif à une des anciennes villes du Maduré, Ὄρθουρα βασίλειον Σωρνάγος. Suivant les rapports transmis à Ptolémée, les *Sôræ* étaient nomades (Σῶραι νομάδες); leur capitale était Arcate, d'après le texte Ἀρκάτου βασίλειον Σῶρα, que nous expliquerons plus bas (4).

(1) *Antiquités géographiques de l'Inde*, p. 128, 1775.
(2) *Voyage aux Indes*, tom. I, p. 52, trad. franç.
(3) *Erdbeschreibung von Ostindien*, t. II, p. 631.
(4) Ptolémée, *Geogr.* lib. VII, c. 1.

Il nous reste à examiner la dénomination brahmanique de *Drâviḍa*, la seule que reconnaissent les Hindous, parce que seule elle désigne, à proprement parler, le pays tamoul. Ce nom mérite d'être remarqué, en ce qu'il rappelle une des grandes et anciennes divisions nationales des peuples de l'Inde; les observations auxquelles il peut donner lieu, jetteront, je l'espère, quelque jour sur l'objet que je me propose dans cette lettre. Déjà nous avons dit, d'après Colebrooke, que les langues du sud de la presqu'île étaient appelées *pantcha Drâviḍa*, ou les cinq *Drâvir*, par opposition aux *pantcha Gaoḍa*, ou aux cinq *Gour* ou *Gaor* (1). Mais cette dénomination n'est pas primitivement propre aux cinq idiomes qu'elle désigne collectivement, c'est-à-dire, au mahrate, au guzarate, au télinga, au canara et au tamoul (2). Elle n'est au contraire donnée à ces dialectes que par extension; car elle appartient spécialement à la réunion des cinq peuplades de Brahmanes qui habitent le sud de la péninsule (3). Ce sont les Brahmanes Mahrattes (*Mahârâchṭra*), Guzarates (*Gourdjara*), Télingas (*Andhra*), Canaras (*Karnâṭa*), Tamouls (*Drâviḍa*). Mais de ces cinq nations répandues sur un aussi vaste territoire, celle des Brah-

(1) *Asiat. research.* tom. VII, p. 226, ed. Lond. *in-4.°*

(2) Nous suivons ici Colebrooke, dont la liste s'accorde avec celle de Buchanan (*Journey of Mysore*; tom. III, p. 90). Colebrooke remarque que quelques autorités mettent par erreur *Kashmîra* au lieu de *Canara* (*Karnâta*).

(3) Buchanan, *Journey &c.* tom. I, p. 20, 307, 308, t. III, p. 90, 176, 179.

manes tamouls est la seule chez qui le nom de *Drâvida* soit national, de sorte que ceux du *Karnâta*, et du pays Mahratte par exemple, tout en prétendant appartenir à la grande division des *pantcha Drâvida*, donnent exclusivement ce titre à la caste sacerdotale du pays tamoul (1). Cela vient de ce qu'elle habite la partie de la côte orientale qui, sur les listes originales répandues dans l'Inde, porte le nom de *Drâvida desha* (2), et qui ne comprend que le territoire de Madras et d'Arcate jusqu'aux montagnes. Aussi le dictionnaire tamoul manuscrit, sur le mot *Drâvida*, qu'il écrit *Tirâvida râchiyam*, « royaume de *Drâvida*, » donne-t-il cette explication: « *Tamoul*, c'est » la partie australe de ce pays. » Restreinte d'abord dans ces étroites limites, cette dénomination s'est depuis étendue aux pays dans lesquels étaient établis, et les Brahmanes *Drâvida*, et la langue des Tamouls, c'est-à-dire, comme nous l'avons indiqué plus haut, à l'extrémité sud-est de la presqu'île (3). Mais je ne puis dire pourquoi elle a été adoptée plutôt que toute autre pour désigner l'ensemble des tribus brahmaniques du sud; cela n'est pas plus facile à expliquer que le choix du mot *Gaoda*, nom propre du Bengale, qu'on applique aux cinq tribus du nord. Il est toutefois facile de conjecturer que la nation des *Drâvida* aura

(1) Buchanan, *Journey &c.* t. II, p. 303. Wahl, *Erdebeschreibung von Ostindien*, tom. II, p. 629.

(2) Buchanan, *ibid.* tom. II, p. 304, 306.

(3) Buchanan, *ibid.* tom. III, p. 90.

dû cet avantage à la supériorité ou des lumières ou de la puissance. On ignore absolument les circonstances de son établissement dans le sud; le seul fait que l'on connaisse d'après le témoignage précieux de Buchanan, c'est que les Brahmanes *Drâviḍa* ne sont pas originaires de la partie du Coromandel qui porte ce nom: ils passent pour venir de l'Hindostan, et le lieu de leur origine est *Kalpi*, dans l'ancienne province d'Agra, près de la Youmna (1).

Cette tradition qui constate l'origine septentrionale des *Drâviḍa*, est encore confirmée par la nature particulière du dialecte tamoul qu'ils parlent. Quoique considéré comme un *prâkṛita-bhâchâ*, c'est-à-dire, *un dialecte populaire*, il a plus de rapports avec le sanscrit que le tamoul proprement dit (2). Ce fait curieux acquiert une grande importance, si l'on se rappelle la distinction du tamoul en deux dialectes, *le commun* et *le pur*, distinction qui repose en partie sur ce que la langue commune fait de nombreux emprunts au sanscrit, tandis que la langue littérale s'interdit presque absolument tous les mots d'origine étrangère. Les termes sanscrits apportés par les Brahmanes du nord se sont perpétués dans leurs familles; mais les *Shoûdras* évitent de les employer, et parlent un tamoul plus pur (3). C'est que la caste des *Shoûdras*, ou la dernière de toutes dans la hiérarchie brahma-

(1) Buchanan, *ibid.* t. II, p. 303. *Conf.* Hamilton, *Description of Hindostan*, tom. I, p. 379.

(2) Buchanan, *ibid.*

(3) Ellis, *Note sur la grammaire telougou de Campbel*, p. 23.

nique, constitue la population primitive de l'extrémité méridionale de la presqu'île; c'est que ce sont eux qui, à proprement parler, sont appelés *Tamiler*, par opposition aux Brahmanes *Drâvida*. En effet, le mot *Tamil*, que l'on ne considère ordinairement que comme le nom d'une langue, est en réalité celui des *Shoûdras* du Coromandel, ou plutôt d'une nation que les Brahmanes, en la soumettant à leur système politique, ont reléguée toute entière dans les derniers rangs de la hiérarchie sociale (1). Ainsi la quatrième caste comprend les anciens habitans de cette partie de l'Inde, tandis que la première se compose d'étrangers originaires du nord. Il y a même lieu de croire que les Brahmanes vinrent presque seuls s'établir au milieu des Tamouls, et que peu de *Kchatriyas* et de *Vaishyas* les y suivirent. Les recherches les plus attentives sur les castes de l'Inde méridionale prouvent en effet qu'on ne rencontre dans le Coromandel, et en général dans le sud de la presqu'île, qu'un très-petit nombre de *Kchatriyas* et de *Vaishyas*; encore les Brahmanes contestent-ils ce titre à la plupart des familles qui y prétendent (2).

Selon eux, la caste des *Kchatriyas* est depuis

---

(1) Buchanan, *Journey &c.* tom. II, p. 303. Suivant ce voyageur, la langue et le peuple tamouls sont nommés par les habitans du *Karnâta*, *Arabi* et *Tigul-ar*. Ce dernier mot peut, à la rigueur, passer pour une altération de *Tamiler*; mais j'ignore pourquoi la langue de ce peuple se nomme *Arabi*.

(2) Voyez de nombreuses preuves de ce fait dans Buchanan, tom. I, p. 252, 253, 259, 303.

long-temps anéantie dans toute l'Inde, et le peu de *Vaishyas* qui subsistent dans le sud paraissent originaires du nord (1); on ne trouve dans la presqu'île que des *Shoûdras*, et c'est de cette tribu que descendent les Hindous qui, de nos jours, se disent issus de la seconde et de la troisième caste. Cette opinion acquiert un haut degré de vraisemblance, quand on se rappelle que, dans l'ancienne province de *Karṇâṭa* et sur la côte de Coromandel, les *Shoûdras* sont soldats, cultivateurs et marchands, c'est-à-dire qu'ils exercent les professions jadis presque exclusivement réservées aux *Kchatriyas* et aux *Vaishyas* (2). Elle est même pleinement confirmée par les détails que les missionnaires danois nous ont transmis sur les castes du Coromandel. Ils divisent les Hindous en quatre ordres; les *Bramins*, les *Tschattires*, les *Suttires* et les *Parres;* puis, d'après une classification plus rigoureuse, ils font rentrer les *Tschattires* dans l'ordre des *Bramins* (3), c'est-à-dire qu'ils ne comptent en réalité que trois castes, les Brahmanes, les *Shoûdras* et les

---

(1) Buchanan, *ibid.* tom. I, p. 256, tom. II, p. 80.

(2) Voyez, sur l'ancienne milice du *Karnâta*, qui était composée de *Shoûdras* cultivateurs, des détails curieux dans Buchanan, tom. I, p. 258. On peut y ajouter le témoignage de l'auteur du dictionnaire tamoul manuscrit de la bibliothèque royale, qui explique le mot *Karnâdagasévager*, « les soldats qui ne sont » ni Maures, ni Mahrattes, ni Rasapoutes (*Radjpoutes*). » Évidemment, ce ne peuvent être que des *Shoûdras*.

(3) *Hist. des Voyages des Danois aux Indes*, tom. I, p. 164, trad. franç. 1747.

Parias (en tamoul *Paraiyer*) (1). Suivant les mêmes missionnaires, les *Tschattires* ou *Kchatriyas* ne constituent pas un ordre séparé, mais seulement une sous-division de la caste des Brahmanes, et ils sont appelés en conséquence *Tschattires-Bramins* (2). Cette indication, qui serait inexacte s'il s'agissait des Brahmanes et des *Kchatriyas* des parties plus septentrionales de l'Inde, par exemple, du pays des Radjpoutes, s'applique assez exactement à ceux des membres de la caste sacerdotale chez les Mahrattes, qui commandaient les armées, et réunissaient ainsi au titre de maîtres spirituels, les fonctions qui, à des époques plus anciennes, appartenaient exclusivement aux *Kchatriyas* (3). L'expédition des Mahrattes dans le Tanjaour et la conquête de ce pays par *Ecoji Râdja*, en 1674 (4), amenèrent quelques-uns de ces prêtres guerriers dans le sud de l'Inde; et cette circonstance explique comment ils ont pu être connus des missionnaires de Tranquebar (5). Au reste, sans admettre

(1) *Hist. des Voyages des Danois aux Indes*, tom. I, p. 156, trad. franç. 1747.

(2) *Ibid.* p. 165.

(3) Malcolm, *Memoir of central India*, tom. I, p. 67, 68, 75, 1824.

(4) *Hist. des Voyages des Danois aux Indes*, tom. I, p. 17, trad. franç. 1747.

(5) Les chefs mahrattes transportèrent dans le Tanjaour leur organisation politique, avec les dénominations, le plus souvent musulmanes, qui en marquaient les degrés. La cour du roi de Tanjaour fut une imitation de celle de Pouna; et dans l'une comme dans l'autre, le premier ministre porta le titre persan de *Pechvâ*. C'est au moins ce que l'on peut conclure de la définition du dic-

exclusivement une classification dans laquelle seraient confondues deux castes essentiellement distinctes aux yeux des Tamouls, il en résulte cependant qu'à la côte du Coromandel, les missionnaires danois n'ont pas trouvé de *Kchatriyas* véritables, qu'ils ne parlent pas même des *Vaishyas*, et qu'enfin ils ne reconnaissent, comme nous proposions tout à l'heure de le faire, que deux castes, les Brahmanes et les *Shoûdras*, sans compter celle des Parias, qui, quoique placée par les Brahmanes en dehors de la société, n'en forme pas moins avec les *Shoûdras* le fond de la population primitive dans le sud de l'Inde.

Il semble résulter des observations précédentes, que des deux mots qui désignent ces deux castes, *Drâviḍa* et *Tamij* (tamoul), le premier doit être, comme la tribu qui le porte, étranger à l'Inde méridionale, tandis que le second doit appartenir à quelqu'un des idiomes de ce pays. L'orthographe que les Tamouls ont adoptée pour *Drâviḍa*, qu'ils écrivent *Tirâviḍa*, me paraît prouver que ce mot ne vient pas de leur langue; *Tirâviḍa* est évidemment une altération de *Drâviḍa*, d'après une loi euphonique particulière au tamoul, qui n'admet guère d'autres combinaisons des consonnes que le doublement des muettes et la réunion d'une muette et d'une nasale (1), et repousse

tionnaire tamoul, au mot *Péchowdy*: « On appelle ainsi le premier ministre des rois de Tanjaour. » Ceci doit s'entendre, quoique le dictionnaire n'en avertisse pas, de la dynastie des rois mahrattes.

(1) Ellis, *Note sur la grammaire telougou de Campbel* p. 23.

absolument toutes celles où entre la lettre *r* (à la seconde place), qu'on sépare de la consonne précédente, au moyen de la voyelle *i* (1); mais ce mot ne semble pas plus explicable par le sanscrit. Wilson, qui le donne dans son dictionnaire, n'en propose pas d'étymologie. Le sens du mot *Tamij* m'est également inconnu.

Quoi qu'il en soit, le mot *Drâviḍa* nous conduit à la limite septentrionale du pays tamoul, vers le 13.ᵉ degré et demi de latitude nord (2), c'est-à-dire, aux environs de *Paliacate*, ville au nord de laquelle le tamoul commence à se parler purement. C'est à partir de ce point, mais en remontant un peu au nord et en marchant de l'ouest à l'est, que nous allons commencer notre examen des noms de lieux tant sanscrits que tamouls.

Le premier lieu important que nous rencontrions au nord, au pied de la chaîne de montagnes qui sépare le Coromandel du haut plateau de l'Inde, est *Tripeti* ou *Tiroupeti*, suivant l'orthographe de nos cartes (3), ou *Tiroupadi*, comme l'écrit Sonnerat, conformément à la prononciation tamoule. C'est un temple célèbre, consacré à *Vichṇou*; et il a, parmi

---

(1) J'ai déjà cité en preuve de cette règle les mots *choûttiren*, S. *shoûdra*; *mâttirai*, S. *mâtrâ*; *tâmbiram*, S. *tâmra*; on peut ajouter *piriyam*, S. *priya*, et *pirâmanen*, S. *brâhmaṇa*, &c.

(2) Colebrooke, *on Sanscrit and Prâkrit*, *Asiat. Researches*, t. VII, p. 226, éd. de Lond.

(3) Du Jarric, *Histoire des choses mémorables advenues aux Indes*, liv. II, p. 571, 1608. Tavernier, tom. II, p. 371, 1681.

les Hindous du sud, une telle réputation de sainteté, que c'est une œuvre aussi méritoire d'y faire un pélerinage, qu'à *Râmeshvaram*, ou à *Kâshî* (Bénarès) (1). *Tiroupeti*, qu'il faut écrire *Tiroupati*, est un des noms de *Vichṇou*, à la côte de Coromandel. Il est composé de deux mots ; l'un sanscrit *pati* (prononcez *padi*), *mari*, et l'autre tamoul, *Tirou*, *félicité* ou la déesse *Lakchmî*, « le mari de *Lakchmî* (2). » *Tirou*, en tamoul, veut dire *bonheur*, *sainteté*, comme *Lakchmî* en sanscrit ; ainsi la traduction est de tout point exacte. C'est un fait remarquable, selon nous, que les Tamouls aient ainsi remplacé un mot de la langue sacrée, que la religion devait rendre respectable à leurs yeux, par un terme emprunté au dialecte vulgaire : il ne faudrait pas, je crois, d'autre preuve pour démontrer l'existence et même la haute culture de ce dernier, au moment de l'arrivée des Brahmanes.

---

(1) Sonnerat, *Voyage aux Indes*, tom. I, pag. 217, *in-4.°* 1782.

(2) Paulin traduit *Tiroupati*, *lieu saint* ; mais je ne trouve pas qu'en tamoul *pati* signifie lieu, c'est sans doute *patti* (deux *tt* cérébraux), *village*, qui aura trompé Paulin. L'explication que je propose me paraît préférable, et elle est, indirectement il est vrai, confirmée par Hamilton, qui nomme ce lieu *Tripetti*, et entre parenthèses, *Tripati*, « un des noms de Vichnou » (Hamilton, *Description of Hindostan*, tom. II, p. 431). Seulement cette orthographe ne me paraît pas exacte. Les missionnaires danois écrivent *Tiruppodi*. (*Hist. des Voyages des Danois aux Indes*, trad. franç. 1747.) Le doublement du *p* est conforme aux lois de l'orthographe tamoule, parce que, si l'on n'en écrit qu'un seul, on doit prononcer *b*.

En redescendant à l'est, nous trouvons une dénomination qui paraît purement sanscrite; c'est le bourg de *Kalastri* (*Kâlastrî*), qui semble devoir signifier *la femme de Kâla* (*Shiva* sous la forme du temps); il en est de même de *Nagheri*, un peu au sud, qui est le sanscrit *Nagara*, ville, et de *Quichenavaron* ou plutôt *Krichṇavaram*, le don de *Krichṇa* (1).

Plus à l'est, *Outtou Kôttey* est, comme l'indique son nom tamoul, un château fort. Ce mot ne signifie pas, ainsi que le pense Paulin (2), *le château solitaire*, mais *le château retranché*, *oṭṭou* voulant dire *retranchement* et *kôṭṭai fort*. Paulin a, je crois, confondu *oṭṭou* avec *odoukkam*, *solitude*. *Paliacate* est également un mot tamoul, dont Paulin donne deux explications, *Valiacada*, *grand bois* ou *grand trajet* (3): je ne puis pas plus rendre raison de l'une que de l'autre; je ne retrouve que le mot *kâḍou*, *forêt*, *champ* ou *village*, dont Paulin a fait *Cada*. Les *Fragmens tamouls* de la bibliothèque du Roi écrivent *Paliacate*, « *Paja-vêl-kâḍou*, la forêt des vieux *vêls* »; suivant ce manuscrit, le *vêl* est un arbre épineux. Le dictionnaire tamoul manuscrit ne donne *vêl* que dans le mot composé *vèḷavêlmaram*, « arbre d'où l'on extrait le vin distillé; » cela nous apprend que le mot est tamoul. Toutefois, on a quelque peine à retrouver dans *Paja-vêl-kâḍou* l'origine de *Paliacate*. L'ortho-

(1) Paulin, *Voyage aux Indes*, tom. I, pag. 48, trad. franç.
(2) *Ibid.* p. 45.
(3) *Ibid.*

graphe des missionnaires danois, *Palliacate* ou *Palleacatte*, peut conduire au mot tamoul *pâlaikkoḍi*, nom d'un arbre qui n'est pas décrit dans le dictionnaire; peut-être que les arbres ainsi nommés sont communs à *Paliacate* (1). S'il m'était permis de proposer une conjecture, je tirerais ce mot de *Pâḷaiyam* et de *kâḍou*, « le bois ou le village du campement. » *Pâḷaiyam*, en tamoul, comme en télougou *pâḷyam*, veut dire un camp ou un village entouré d'un mur en terre. Les chefs de ces camps, qui ont long-temps conservé leur indépendance, se nomment *Pâḷaiyagârer*, et, dans les voyageurs, *Paliagar* ou *Poligar*.

Paliacate, la ville la plus septentrionale du Djaghir de Madras, nous conduit à examiner les noms géographiques de cette partie de la côte de Coromandel, dans laquelle nous allons nous renfermer pour un instant. *Djughir* est une dénomination musulmane; c'est le mot persan *Djâgîr*, un fief ou une terre donnée par l'état à un particulier en récompense de ses services. Ce nom, qui ne remonte qu'au temps de la conquête mahométane, est plus moderne que celui de *Chingleput* qu'Hamilton donne à ce district, d'après la dénomination sanscrite de la ville *Sinhalapetta* (2). *Petta*, en sanscrit *paṭṭa*, mot qui répond sans doute au tamoul *pêṭṭai*, signifie *faubourg*, ou plutôt, *ville bâtie autour ou auprès d'une forteresse*. La fréquente répétition de

---

(1) *Hist. des Voyages des Danois aux Indes*, tom. I, pag. 37, trad. franç. 1747.

(2) Hamilton, *Description of Hindostan*, tom. II, p. 447.

ce mot dans les dénominations géographiques du sud de l'Inde, jointe à l'emploi beaucoup plus rare du même terme dans celles du nord, permet de croire que *Pêṭṭai* est propre à la partie méridionale de la presqu'île, et qu'il a été emprunté par les Brahmanes au dialecte de ce pays. Quant au mot *Sinhala*, je ne sais à quelle circonstance cette ville doit un nom qui est celui de l'île de Ceylan.

De nos jours, la capitale du Djaghir est *Madras*, une des plus belles villes modernes des Indes et le siége de la présidence anglaise de ce nom. Le territoire sur lequel elle fut fondée en 1639, appartenait au descendant de la dynastie hindoue de Bisnagar qui régnait alors à Tchandregheri : la ville devait s'appeler d'après son nom, *Shrî Ranga Raya patam*. Mais le *Nâyaka*, ou gouverneur local, voulut que le fort portât le nom de son père *Tchenappa ;* et depuis lors, *Madras* a été nommé ainsi parmi les Hindous du *Drâvir* (1). Seulement, je le trouve écrit en télougou *Tchenna-paṭnam* et non *Tchenappa-paṭnam* (2). Quant à la dénomination de *Madras*, et sur quelques cartes *Madrast*, j'en ignore l'origine. Hamilton l'explique par *Mandiraj* (3) ou *Mandira râdja*, peut-être *habitation du roi ;* mais, pour ce sens, il faudrait déplacer les deux termes, et dire *Râdja-mandira*.

---

(1) Hamilton, *Description of Hindostan*, tom. II, p. 413. — Anquetil, *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, tom. II, première partie, p. 175.

(2) Campbel, *Teloogoo Grammar*, p. 158, § 404.

(3) Hamilton, *Description of Hindostan*, tom. II, p. 406.

En bengali, *Madras* s'appelle *Mândarâdj*, ce qui peut n'être qu'une transcription du nom européen (1).

Après *Chingleput*, la ville hindoue la plus remarquable est *Candjevaram*, connue par la pagode de ce nom (2). Des événemens importans dans l'histoire de cette partie de l'Inde ont ajouté à l'illustration de ce lieu. A la fin du XV.ᵉ siècle (1478-1503), cette ville fut prise par le roi d'Orixa, Pursottem Deo (*Pourouchottama Deva*), après un long siége, et la fille du roi emmenée en captivité. Cet événement, qui eut lieu dans le beau siècle de la monarchie d'Orixa, a donné naissance à un poëme célèbre, en langue *ouria*, dont la connaissance devrait sans doute jeter du jour sur l'histoire de ce pays (3). *Candjevaram* est appelé, dans ce poëme, comme dans les livres historiques de l'Orixa, *Kandjinagar*, ou *Kandjikaveri*. Les Télingas la nomment seulement *Kanchi* (4). Paulin et Hamilton écrivent *Candjipouram* et *Candjipouri*, et l'interprètent *la ville d'or* (5).

(1) *Dialogues on geography &c., for the use of schools*, p. 159, Calcutta, 1824 (en anglais et en bengali). Dans cet ouvrage, qui s'adresse aux Hindous du Bengale, les dénominations géographiques du sud de l'Inde sont, le plus souvent, transcrites telles que les ont altérées les Européens ; ainsi, on trouve *Koromondol* pour *Tcholamandala; Ourisya* (*Orixa*) pour *Odra ; Shrovonor* (*Travancore*) pour *Tiruvânkôdou*, ou *Tirouvâjankôdou*, &c.

(2) Valentia, *Voyages and travels*, tom. I, p. 435.

(3) Stirling, *on Orissa*, *Asiat. Res.* tom. XV, p. 280, éd. de Sérampore.

(4) Campbel, *Teloogoo Grammar*. p. 153, § 280.

(5) Paulin, *Voyage aux Indes*, tom. I, p. 47. Hamilton, *Descript. of Hind.* tom. II, p. 448.

Dans cette hypothèse, *Kandji* ou *Kantchi* serait pour le sanscrit *Kantchana.* Cette explication paraît un peu forcée; j'en dirai autant d'une conjecture que j'ai eu occasion d'avancer, et par laquelle *Kandji* serait une altération de *kanyâ, jeune fille* (1). Ces interprétations, qui ne reposent que sur des rapprochemens accidentels, ne sont pas plus concluantes l'une que l'autre. Enfin *Kandjinagar* paraît être une des sept villes sacrées de l'Inde, celle qui, dans les textes brahmaniques, est appelée *Kântchî* (2); on y ajoute indifféremment les mots *nagara*, *poura* (*ville*), *varam* (*bénédiction*) que nous avons déjà remarqué dans *Quichenavaron*, enfin *Kâvêri*, nom d'un fleuve célèbre dans le sud de l'Inde. J'ignore pourquoi le nom de ce fleuve, fort éloigné de *Candjevaram*, se trouve joint au mot *Kântchî;* je remarquerai seulement qu'on trouve, à peu de distance de cette ville, un lieu nommé *Kâvêri-pâk*, ce qui veut dire peut-être *le village du Kâvêri* (de *pâkkam*, *village*).

En reprenant le Djaghir par le nord, nous voyons se multiplier les dénominations qui ne peuvent s'expliquer que par le tamoul. Ainsi, au nord-ouest de Madras, est *Pondamalai*, nommé par les Européens *Grand-mont*, ce qui est, suivant Paulin, une traduction exacte de deux mots tamouls (3); mais le dictionnaire manuscrit de la bibliothèque du Roi ne donne pas *ponda* ou *pondou*. Peut-être faut-il lire *Pona*

(1) *Journal asiatique*, tom. X, p. 248.
(2) *Kântchî*, en sanscrit, veut dire *ceinture de femme.*
(3) *Voyage aux Indes*, tom. I, p. 45, trad. franç.

malai, le mont d'or. Les missionnaires danois écrivent *Puvirindamalli*, ou *Pûndamalli:* je ne puis rendre compte de la première orthographe; la seconde rappelle le mot tamoul *poûṇḍi*, *village*, d'où peut-être *Poûṇḍimalai, le mont du village* (1). On trouve sur le bord de la mer *Velour*, qu'il faut peut-être écrire *Valloûr* ou *le village fort* (*vallou*, fort, *oûr*, village), et *Tirouvilour*, dénomination qui est probablement la même que celle de *Tirvalore*, lieu beaucoup plus considérable, au sud-est d'Arcate, hors du Djaghir de Madras. Elle doit signifier *fort* ou *grand village consacré;* mais cette interprétation ne peut être rigoureuse, car je n'ai vu ces mots que par le milieu toujours trompeur d'une transcription européenne; il suffit de constater, pour l'objet de cette lettre, qu'ils sont explicables par le tamoul. On y voit, en effet, deux termes qui se reproduisent souvent sur toute la côte de Coromandel, *tirou, saint*, qui, joint à un nom de lieu, indique qu'il a été consacré par quelque souvenir religieux, ou, le plus souvent, par l'érection d'un temple, et *oûr*, *village*, que l'on rencontre si fréquemment. Ainsi, dans l'espace peu étendu qui sépare la rivière *Cortelar*, qui se jette dans la mer au-dessous de Madras, du *Paler*, qui tombe à Sadras, on rencontre seize noms de lieux qui, pour n'être pas tous explicables, au moins pour moi, offrent cependant des exemples de l'emploi du mot *oûr*.

---

(1) *Hist. des Voyages des Danois aux Indes*, tom. I, p. 37, trad. franç. 1747.

Tripassour, lieu considérable au nord du Djaghir, est encore une dénomination tamoule ; elle nous offre la réunion des deux mots, *tirou*, saint, et *oûr*, village (*passou*, ou *patchtchou*, *vert?*). Il en est de même de *Trinimalet*, entre *Pondamalai* et *Chingleput*, que Paulin écrit *Tirounamalai* et traduit par *saint mont* (1). Pour que cette interprétation fût irréprochable, il faudrait lire *Tiroumalai*. *Outremalour*, au sud-est de *Chingleput*, paraît moitié tamoul, moitié sanscrit. Ce mot me semble composé du sanscrit *outtara*, *nord*, et du tamoul *malai oûr*, « bourg de la » montagne septentrionale. » Paulin prétend que *Outre malour* est une corruption de *Outtamalour*, *bon village* (2). Il est bien vrai que *outtama* en sanscrit, veut dire *excellent*, mais que fera-t-on de *l* ? Peut-être *Outremalour* doit-il être en tamoul *outtou malai oûr*, « le » village du mont fortifié ? » *Carangouli*, au contraire, semble tout-à-fait sanscrit, *Karângouli*, « doigt de la » main. » De même *Covelong* peut être en sanscrit *Gopâla*, *berger*, d'autant plus que ce mot est écrit *Côbalam* ou *Cabelon*, par les missionnaires danois (3). Cependant Hamilton y voit *kovil*, mot tamoul qui signifie *temple* ou *palais* (4). *Sadras* ou *Sadraspatnam* est traduit *la ville carrée* (5), du

---

(1) *Voyage aux Indes*, tom. I, p. 46, trad. franç

(2) *Ibid.*

(3) *Hist. des voyages des Danois aux Indes*, tom. 1, p. 35, trad. franç. 1747.

(4) *Descript. of Hind.* tom. II, p. 450.

(5) *Hist. des Voy. des Danois*, tom. I, p. 35, trad. franç. 1747.

sanscrit *tchatour, quatre*. Enfin, *Mavelipouram* ou *Mahâbalipouram*, appelé sur nos cartes *les sept pagodes*, sans qu'on sache la cause de cette dénomination, signifie *la ville de Mahâbali*. Ce lieu est célèbre par les restes curieux de temples antiques fréquemment décrits par les voyageurs (1).

Les trois dernières positions qui nous ont reportés sur la côte, ne nous permettent pas d'oublier *Mailapour*, appelé par les Portugais *San-Thomé*, à cause du prétendu martyre de l'apôtre Saint-Thomas. Le nom de cette cité autrefois puissante, signifie, suivant le plus grand nombre des voyageurs et des géographes, *la ville des paons* (2). En effet, *mayil*, en tamoul, veut dire *paon*; mais ce mot peut être l'altération du sanscrit *mayoûra*. Ce nom est fort ancien; car je pense, avec d'Anville et Paulin, que c'est celui de *Maliarpha*, Μαλίαρφα, mentionné par Ptolémée (3). M. Gossellin, au contraire, par suite d'ingénieux calculs, est conduit à remonter beaucoup plus haut *Maliarpha*, et à le placer à l'embouchure de la petite rivière qui se jette un peu au-dessous de Tongolour, dans le dis-

(1) Chambers, *Recherches asiat.* tom. I, p. 87, trad. franç. et Valentia, *Voyages and travels*, tom. I, p. 380.

(2) D'Anville, *Eclaircissemens géographiques sur la carte de l'Inde*, p. 125, 1753. *Hist. des Voyages des Danois aux Indes*, tom. I, p. 35, trad. franç. 1747. Paulin, *Voyage aux Indes*, tom. I, p. 45, trad. franç. Hamilton, *Description of Hindostan*, tom. II, p. 449.

(3) Ptolémée, *Geogr.* lib. VII, c. 1. D'Anville, *Antiquités géographiques de l'Inde*, p. 130, 131, 1775. Paulin, *Voyage aux Indes*, tom. I, p. 51, trad. franç.

trict d'Ongole, et sur laquelle est situé *Marela* dans les terres (1). Mais, malgré la grande autorité qui s'attache aux opinions de cet habile géographe, j'aimerais mieux croire qu'il y a eu erreur de mesure dans les matériaux sur lesquels travaillait Ptolémée, que d'admettre que *Maliarpha*, considéré comme un port par les anciens, doit avoir existé en face de *Marela*, petit village assez éloigné de la mer, quand on rencontre sur la côte une ville comme *Mailapour*, qui a été un lieu considérable, jusqu'au temps où la fondation et la prospérité de Madras lui a enlevé son importance commerciale.

Les rivières les plus considérables qui traversent le *Chingleput* sont le *Paler* ou *Palaur*, en tamoul *Pâlârou, rivière de lait*, qui, entre Vellore et Arcate, reçoit le *Pone*, sans doute *rivière d'or* (*poṅ, or*), et le *Cortelar*, qui paraît pouvoir s'expliquer par *Kôrai teḷ ârou, la rivière limpide des joncs.*

Après avoir examiné les dénominations les plus importantes du Djaghir, si nous remontons dans la partie septentrionale du pays où se parle le tamoul, c'est-à-dire, dans le centre même du *Drâviḍa desha*, nous trouvons *Chittore*, qui peut être *Cheṭṭi-oûr, le village des marchands*, ou plutôt *Chiṭṭou oûr, le petit village*. Auprès de *Chittore* est un bourg nommé en sanscrit *Mahâmaṇḍalam, le grand district. Vellore* ou *Vellour*, une des plus anciennes villes de cette contrée,

---

(1) Gossellin, *Carte pour Marin de Tyr*, n.os XV, XVI et XVII; *Recherches sur la géographie des anciens*, t. III, p. 247.

est célèbre pour avoir été la résidence du dernier chef hindou du puissant empire de *Bisnagar* (*Vidjaya-nagara*); elle ne fut soumise par Aurengzeb qu'en 1661 ou 1662 (1). Après la chute de Tippou, le fort de cette ville servit de prison à ses enfans (2). Le nom de *Vellore* est du petit nombre de ceux que j'ai vus écrits en caractères originaux (3) ; aussi puis-je en donner l'explication exacte : *Valloûr*, de *Vallou* et *oûr*, signifie en tamoul *le village fort* (4). Non loin de *Vellore* est *Arcate*, la ville la plus considérable de cette partie de la côte de Coromandel, et qui, indépendamment du rôle qu'elle a toujours joué comme capitale, a pour le lecteur européen le mérite d'avoir été citée par Ptolémée. Vers le temps de ce géographe, c'est-à-dire, antérieurement à l'an 139 de notre ère (puisqu'il travaillait sur des matériaux rassemblés avant lui), *Arcate* était la capitale du Coromandel, Ἀρκάτου βασίλειον Σῶρα (5). Ce texte a un peu embarrassé les géographes; il semble en effet, au premier coup d'œil, signifier *Sôra, capitale d'Arcate*, mot qui devient ainsi le nom d'un pays ou d'un roi (6); mais d'Anville,

---

(1) Anquetil, *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, tom. II, première partie, Canon chronologique.

(2) Voyez, sur *Vellore*, des détails curieux dans Valentia, *Voyages and travels*, t. I, p. 397 sqq., et la représentation même du fort de cette ville dans l'*Inde française*, liv. VI, pl. 3.

(3) Anderson, *Tamul Grammar*, p. 21.

(4) Suivant Hamilton, *Vellore*, que les Hindous écrivent aussi *Ray-ellore*, doit être lu *Veloûr*, ce qui pourrait signifier *le village blanc* (*Descript. of Hind.* tom. II, p. 433.)

(5) Ptolémée, *Geogr.* lib. VII, c. 1.

(6) C'est ce que paraît avoir cru Cellarius, qui nomme Sora

avec cet admirable bon sens dont il a donné tant de preuves, et s'appuyant d'ailleurs sur la conformité du nom moderne *Arcate* avec Ἀρκάτυ, n'avait pas balancé de traduire *Arcate, capitale de Sôra* (1). Cette opinion a été suivie par tous les géographes qui se sont occupés de cette partie de l'Inde (2); mais personne n'a songé à remarquer l'exactitude de Ptolémée dans la transcription de ce mot, parce que cette exactitude même était la cause de la difficulté qu'on éprouvait à concilier le texte avec les faits. Ainsi Ἀρκάτου paraissait au génitif, tandis que la désinence *ou* est la terminaison propre du mot tamoul *Arou kâḍou*, « la forêt » ou le bourg du fleuve » (3), dénomination d'autant plus exacte que cette ville est située sur le fleuve *Paler*.

Nous devons maintenant résumer les faits qui ressortent des recherches précédentes. Sur trente mots pris parmi les principaux noms géographiques du pays que les Hindous appellent *Drâviḍa desha*, dix-sept se sont trouvés appartenir au dialecte tamoul, et neuf au sanscrit; quatre seulement sont d'une origine dou-

---

une des capitales de l'Inde. *Geogr. ant. India*, lib. III, c. 23, tom. II, p. 870, 1706.

(1) *Antiq. géogr. de l'Inde*, p. 128, 1775.

(2) Paulin, *Voyage aux Indes*, tom. I, p. 151, 152. Rennel, *Description de l'Indostan*, tom. III, p. 9, trad. franç.

(3) Paulin, *Voyage aux Indes*, tom. I, p. 47, trad. franç., et Hamilton, *Descript. of Hind.* tom. II, p. 430, écrivent *Aroukati;* mais la véritable orthographe est *ârou kâdou*, comme on peut s'en convaincre en consultant un dictionnaire tamoul, aux deux mots *ârou* (prononcez *arrou*) et *kâdou*.

teuse. Ainsi les dénominations dérivées de l'idiome populaire, dépassent de beaucoup celles qui ne sont explicables que par la langue savante. La discussion de faits qui n'avaient pas été jusqu'ici soigneusement examinés, nous a de plus conduits à ce résultat important, qu'il y a dans le *Drâvir* deux nations : l'une étrangère, venue du nord, parlant un idiome qui n'est pas celui du peuple ; ce sont les Brahmanes, qui se servent plus ou moins du sanscrit: l'autre qui passe pour née sur le sol qu'elle habite, formant le fond de la population, employant un idiome tout-à-fait différent de celui des Brahmanes; ce sont les *Shoûdras*, ou, pour ne pas leur donner un nom qui rappelle trop exclusivement une organisation sociale, résultat de l'influence étrangère, ce sont tous les Hindous qui exercent les professions utiles, et qui, en même temps, parlent le tamoul. A cette différence dans les races répond la différence bien connue dans les noms qui les désignent : les étrangers s'appellent *Drâviḍa*, les nationaux *Tamiler;* de sorte que, si nous rapprochons de ces faits la blancheur du teint des Brahmanes, comparée à la couleur plus foncée des *Shoûdras* (1), il ne manque à la critique aucun des caractères auxquels elle peut reconnaître deux races d'hommes, ou au moins deux peuples bien distincts. Par-là se trouvent résolues, pour le pays qui, de l'aveu des Hindous, est la patrie de la nation et de l'idiome tamouls, les ques-

(1) *Hist. des Voyages des Danois aux Indes*, tom. I, p. 156, trad. franç. 1747.

tions posées au commencement de cette lettre, et qui rentrent toutes dans celle de l'originalité de la langue dite *Tamil* et de son antique existence sur le sol où elle se parle encore aujourd'hui.

E. Burnouf.

Première Histoire de Rostéwan, roi d'Arabie, traduite du roman géorgien intitulé l'Homme à la peau de tigre, *suivie de quelques Observations sur les dictionnaires géorgiens,* par M. Brosset.

Il y avait en Arabie un roi nommé Rostéwan, protégé de Dieu, noble, généreux, modeste, ayant beaucoup de soldats et d'esclaves; juste, clément, riche, habile à gouverner, aussi aimable dans l'intimité qu'il était redoutable dans les combats.

(1) °. Le roi Rostéwan régnait sur l'Arabie: il était, en qualité de *chahanchah*, maître du pays des Perses; tout lui obéissait, tout tremblait devant sa sagesse; on l'eût pris pour le roi du monde, pour un autre Alexandre.

Nous allons faire connaître l'histoire de ce grand prince. Rosten (2), roi d'Arabie, défendu par dix mille gardes, avait une fille dont les yeux brillans, capables de fondre

---

(1) Les quatrains ainsi marqués • ne se trouvent pas dans le manuscrit F du *Tariel*, qui est plus moderne. Ils sont pour la plupart redondans; quelquefois ils sont remplacés en F par une meilleure rédaction.

(2) Abréviation de *Rostéwan*. On trouve aussi *Rostan*, qui revient au même. Nous rendrons compte de ces variantes et de beaucoup d'autres, dans une analyse raisonnée des deux mss. du *Tariel*, appartenant à la bibliothèque royale, dont la collation, entièrement achevée, en offre plus de 16,000 fort considérables.

le zinc, enlevaient les cœurs de ceux qui la voyaient, enflammaient ceux qui en étaient privés.

Le roi n'avait d'autre enfant que cette seule fille, astre brillant du monde, digne de figurer dans l'armée du soleil; objet ravissant, aimable enchanteresse des pensées; et, pour la louer, il faudrait un sage qui eût dix mille langues et autant d'ames. Elle s'appelait Thinathin, nom glorieux. Dès que ses charmes se furent développés, le soleil dut s'effacer devant elle. Le roi convoqua ses vizirs; assis d'un air fier et majestueux, ils se rangent à ses côtés, et il leur parla ainsi :

°. Les ordres secrets de Rostéwan ont convoqué les vizirs: condamné à une éternelle obscurité, je n'ai point de fils; c'est en vain que l'on me regarde comme le chef suprême de tant d'armées, que l'on vante les plaisirs de mon *asparez* (hippodrome), et la majesté de mon rang.

Je veux, dit-il, m'expliquer avec vous sur une affaire. Quand la rose a vu sa fleur se sécher et se flétrir, elle tombe, une autre vient embellir nos jardins; et quand le soleil nous livre au repos, si la lune est absente, nous sommes plongés dans les ténèbres.

A l'âge où je suis, la vieillesse, le pire de tous les maux, me menace d'une mort prochaine; telle est la loi du monde. Qu'est-ce que cette lumière qui touche de si près à la nuit? Mettons donc sur le trône cet enfant devant qui s'efface le soleil.

Roi, reprirent les vizirs, que parlez-vous (1) de votre vieillesse? quand votre rose serait flétrie, il nous conviendrait encore d'obéir; sa beauté, son parfum, sont encore sans rivaux. Les étoiles oseront-elles se prévaloir de la défaillance de la lune?

°. Les vizirs firent unanimement résistance: quelques-uns,

(1) En géorgien, on emploie souvent le pluriel, en parlant à une seule personne.

cependant, obéirent aux ordres précis et redoutables du roi, et, d'après ses volontés, ils placèrent sur le trône Thinathin, dont les regards effacent le soleil et fondent les rocs les plus durs.........

Ne dites pas, ô roi, que votre rose est déjà desséchée; mais puisque cet expédient vous sourit, tout étrange qu'il est, il convient de s'y soumettre en dépit d'un plus sage, et de donner l'empire à celle qui commande au soleil. Cette jenne fille sera notre reine, puisque *Ghouda* (Dieu) l'ordonne..... (1); et, loin de vous, nous redirons sans cesse que la puissance de ses rayons montre en elle l'égale du soleil. Qu'importe d'ailleurs que le lionceau soit mâle ou femelle?

D'autre part, Awthandil le *spaspéti*, fils de l'*amir spassalar* (2), comparable pour l'excellence de sa beauté au soleil et à la lune, jeune encore, et dans l'âge où la peau a le brillant du cristal, avait puisé la mort dans l'épaisseur des beaux sourcils de Thinathin.

Un secret amour domine ses pensées: s'il s'éloigne, s'il la perd de vue, la rose se sèche et sa couleur pâlit;

(1) Les points indiquent les endroits où le traducteur aurait eu besoin d'un meilleur dictionnaire ou de manuscrits plus corrects.

(2) Les auteurs géorgiens ont l'habitude de désigner leurs personnages par leur dignité, par le nom et les charges de leurs pères; d'où il résulte parfois des phrases fort longues et ennuyeuses. « En l'an 265 (1577), le seigneur Manoutchar prit » Mata et lui brûla les yeux, ainsi qu'aux jeunes gens de sa suite; » puis il revint. Le seigneur Manoutchar vint à *Mgel tzikhé* (le » fort des loups); le seigneur Manoutchar et le seigneur Qwar- » qwaré s'y arrêtèrent, et le seigneur Dédis imédi vint à *Akhal-* » *tzikhé* (château neuf). En l'an 266 (1578), le seigneur » Alexandré, fils du seigneur Léon roi de Cakhhi, alla à la ren- » contre de Lala pacha à Satis dchala. Wakhtang, seigneur de » Moukhran, fils de Bagrat seigneur de Moukhran, fut conduit au » temple. » (*Chron. man.*)

près d'elle, il éprouve la cruelle atteinte d'une flamme dévorante, effet du sentiment qui domine la raison humaine.

Aussitôt que le roi eut fait asseoir sa fille sur le trône, Awthandil en fut ravi. Plein du desir de posséder cette jeune fille: Sans doute, disait-il, en voyant continuellement ce beau cristal.....pourrai-je trouver le remède du mal qui me consume.

°. Ivre de joie de l'avoir pour reine, *et les yeux fascinés* sur la bassesse de sa condition, Awthandil disait souvent: Je l'entretiendrai de mes transports, je la verrai tout à mon aise, mes yeux jouiront de la contempler.

Un décret émana du souverain maître de l'Arabie. Moi, père de Thinathin, je l'ai mise sur le trône; sa lumière, comme celle du soleil, éclairera l'univers: venez tous en sa présence......

Toute l'Arabie accourut en troupes innombrables. Awthandil, semblable au soleil, général de ces immenses troupes, se présente avec le vizir Sograt, chef des gardes du roi; ils s'asseyent, et leurs moindres paroles sont d'un prix ineffable.

Le visage tout rayonnant, Rostéwan conduit sa fille, la couronne de sa propre main, lui donne le sceptre, la revêt des habits royaux, et, telle qu'un soleil, la jeune fille, planant sur l'assemblée, y promène des regards curieux.

E. Les rois et leur suite accourent pour l'adorer; ils reconnaissent et proclament sa royauté, et lui prodiguent leurs caresses. La trompette et la cymbale font entendre leurs harmonieux accords; mais la jeune fille se fond en pleurs.....

Indigne qu'elle se croit d'être assise au trône de son père, elle pleure, et le jardin des roses est baigné de larmes. Le roi lui représente que les parens se multiplient dans leur race; mais jusqu'alors il ne peut calmer le feu qui la dévore. Ne pleure pas, lui dit-il, ô ma fille; écoute mes conseils: Ma voix en ce jour t'a proclamée souveraine d'Arabie; dès à présent, dicte tes lois à cet empire; que

la sagesse préside à ta conduite; illustre-toi par ta bonté. Puisque le soleil se répand également sur la rose et sur les *nékwi* (plante inconnue), grands et petits, il faut que ta clémence s'étende à tous. La bienfaisance rattache les cœurs désunis; on porte volontiers ses chaînes. La bienfaisance généreuse est comme le flux et le reflux de la mer. Elle est indigène dans les palais des rois, comme l'*alwa* (végétal inconnu) dans Édem. Tout, jusqu'à ses ennemis, cède à l'homme généreux..... Ce que tu donnes t'appartient, ce que tu gardes est perdu.

F (1). La sage jeune fille prête aux leçons de son père une oreille attentive et docile; elle ne se lasse pas de l'écouter. Le roi ordonne un festin délicieux; et le soleil s'efface devant Thinathin, ou plutôt il lui emprunte ses rayons (propr. *Thinathinisat* i. e. *agit Thinathinam*).

Aussitôt Thinathin ordonne un grand festin; la lyre fait entendre sa douce voix, la foule se presse sous les colonnades pour prendre part à tant de plaisirs.......

Elle appelle sa nourrice, la confidente de ses pensées: Apporte-moi, dit-elle, tous ces joyaux insignes de mon rang suprême, dont la garde t'est confiée. On les apporte; elle distribue mille objets d'un prix incalculable.

Ce jour fut tout entier consacré à cet acte enfantin, à épuiser ses trésors sur les petits comme sur les grands. Oui, disait-elle, j'ai pratiqué la leçon de mon père; et qu'on se garde bien de cacher mes riches parures.

Allez, ajoute-t-elle, tirer tous ces objets de leurs dépôts; et vous, Amilakhwari (2), donnez la liberté aux chevaux et aux mulets de mes haras. On les amène, et sa générosité

---

(1) La lettre F indique les quatrains qui ne se trouvent que dans le man. F.

(2) Nom d'une famille princière, très-souvent nommée dans l'histoire géorgienne, et qui, selon M. Klaproth, était propriétaire d'une partie de la ville de Gori. *Voyage au Caucase*, t. II, pag. 116.

ne s'arrête pas à leur valeur, et les soldats pillent son trésor comme des brigands.

Ses bijoux sont profanés comme un butin *fait sur les Turcs;* on emmène le beau coursier d'Arabie qui n'obéit jamais à un personnage vulgaire, homme ou femme.

F. Les plaisirs de ce joyeux banquet durèrent tout le jour; un nombre immense de soldats prirent part à la bonne chère; le roi seul était préoccupé par de tristes pensées. Qui lui pèse? que lui faut-il? Il voudrait sans doute la marier.

Comment exprimer les transports de cette multitude? A la fin du banquet le roi parut préoccupé: Awthandil et Sograt s'en étonnent; on eût dit qu'il était consterné, et que la perte de tant d'objets précieux lui causait une vive douleur.

Tel qu'un soleil attirant tous les regards, et semblable à un tigre ou à un lion, Awthandil, chef de la milice, occupe la première place: près de lui est assis le vieux vizir Sograt. Quel chagrin, disaient-ils, pèse sur le roi? d'où vient l'altération de ses traits?

Le roi, disent-ils, est tombé dans quelque noire pensée; car, à coup sûr, il n'a point ici de sujets de chagrin. Awthandil, reprit Sograt, interrogeons-le; hasardons de sonder d'où vient son égarement.

Tous deux se lèvent *avec empressement*, remplissent leur verre, et, s'avançant à pas mesurés, fléchissent le genou d'un air riant; puis le vizir entame à voix posée sa harangue.

Tu es chagrin, ô roi, et le sourire a fui de tes lèvres, et non sans raison. Ta fille, prodiguant à tous les biens qu'elle tient de toi, a dissipé ton trésor, plein d'objets précieux. Mais pourquoi l'avoir mise sur le trône? pourquoi t'être attiré ce malheur? Le roi, à ces mots, le regarde en riant, étonné de son audace et de la témérité de ses paroles. Tu as bien fait, dit-il, en le remerciant...

Non, vizir, ce qui me chagrine, c'est que je touche à

la décrépitude, et que mes jeunes ans ne sont plus. Je n'ai point d'homme avec qui m'entretenir, et que je puisse façonner aux vertus.

Héritière de mon trône, une fille, une fille seulement a reçu de moi le jour, car *Ghouda* m'a refusé un fils. Telle est ma peine, toujours présente, soit que je me divertisse à tirer de l'arc ou au jeu de la balle; toute ma consolation fut de former Awthandil.

Le jeune homme écoutait dans un doux transport les paroles du roi: il s'incline d'un air satisfait, et la (1) blancheur de ses dents s'anime par l'expression du sourire. Son regard est vague et mobile. Pourquoi ris-tu, dit le roi? de quoi as-tu honte en ma présence?

Encore un coup, pourquoi ce rire qui m'insulte? Je vais le dire, reprit le jeune homme; mais donne-moi ta parole que ma hardiesse ne t'offensera point et n'excitera pas ton courroux, et que la mort ne châtiera point ma témérité.

Dis ce qu'il te plaira, reprit ce brillant soleil; comment ta langue offenserait-elle celui qui n'est ici que pour se divertir? Parle, j'entendrai tout sans colère; ne crains rien de mes blessures; je ne flétrirai point ta rose.

Non, dit-il, quelle que soit l'audace de tes paroles, je n'en serai pas offensé: et il jura par le soleil de Thinathin, de celle qui efface le soleil. Je vais, dit Awthandil, exposer mes souhaits, quoique, du reste, il ne me convienne pas de vanter mon adresse au jeu de l'arc.

---

(1) Cette image gracieuse est rendue en géorgien par un vers d'une dureté choquante: *Tethrtha cbiltha gamo mcrthaltha, chouktha weltha moaphenda* (16 syllabes en tout; prononcez le *e* dur, et toutes les lettres telles qu'elles sont écrites, à la française). Les consonnes sans voyelles sont fréquentes en géorgien: on trouve souvent des mots tels que ceux-ci: *Mcrtchkkhalitha* de trois syllabes, v. 4443. *Rwa tzkhrasa da tzkhra hcris rwasa*, v. 4457 du *Tariel*.

Awthandil, poussière de vos pieds, apprit de vous à tirer de l'arc : ordonnez un divertissement dont vos gardes seront les témoins. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'ai des rivaux dans le stade, le jeu de balle et l'hippodrome les anéantiront.

Ce bon roi, oubliant sa majesté, témoigna par un sourire sa vive satisfaction. Je t'ai, dit-il, élevé comme mon fils, ainsi la confiance t'est permise. Je le sais, mon enfant, je ne puis l'oublier; sois donc toujours le même. Tant que mon esprit jouira de la raison, je veux travailler à ton bonheur.

Ce n'est pas moi qui t'ai suggéré ce divertissement, c'est toi qui l'as imaginé : donne tes ordres; nous choisirons de braves gens pour compagnons et pour témoins. Plus tard, dans l'hippodrome, on verra qui mérite le prix.

Awthandil obéit, et l'entretien en reste là. On rit, on s'amuse, on se livre gaiement au plaisir, et le divertissement est publié.....

Désignons, dit-il ensuite, douze esclaves pour nous accompagner, pour nous présenter les flèches, et pour nous servir. Parmi eux tu choisiras Chermadin ton serviteur; ils regarderont les coups sans partialité, sans prévention.

Allez, dit-il aux chasseurs, battez la plaine et faites ensorte d'y rassembler force gibier. L'armée se réunit aux trois cris de ralliement : venez, formez vos bataillons. Ainsi, après s'être bien divertis, fut terminé le banquet.

Le jeune homme se lève avec l'aurore; son vêtement étoit de pourpre; sur son visage, l'éclat pâle de l'or se mariait à celui du cristal et du rubis : il venait, sur un coursier blanc, hâter le départ du roi.

Le roi s'habille, monte à cheval : on part. Les chasseurs se forment en cercle dans la plaine, et font siffler les cordes de leurs arcs. Les soldats couvrent la campagne, au bruit du *zeimi* et des clochettes, et tirent à l'envi leurs flèches pour préparer les plaisirs de leurs maîtres.

Venez, suivez-nous, dirent-ils aux douze esclaves; ban-

dez vos arcs, apportez les flèches, placez-les sur la corde, et soyez témoins des coups. De tous les coins de la plaine, bientôt le gibier va prendre l'alarme.

On vit paraître un innombrable essaim de bêtes fauves; des cerfs, des biches, des onagres, des chèvres sauvages bondissantes; le prince et les esclaves s'avancent à leur rencontre: les arcs, les flèches, tant de bras en mouvement, réjouissent la vue.

Les rayons du soleil se réfléchissent sur les ornemens des coursiers; sous leurs coups, sous leurs flèches, le sang ruisselle dans la plaine. Les esclaves n'étaient occupés qu'à réparer l'épuisement des dards, et perdant tout leur sang, les bêtes, une fois atteintes, tombaient devant le jeune homme.

Ils parcourent les champs, poussant en avant le gibier que leurs traits exterminent, en bravant le courroux du ciel; les campagnes étaient rougies d'un fleuve de sang et Awthandil s'offrait aux regards comme un *alwa* d'Édem (arbre inconnu).

Ils eurent bientôt traversé et balayé la plaine: à l'extrémité coule un ruisseau, et sur ses bords sont des rochers; l'un et l'autre, ils disparaissent comme deux soleils, et le gibier s'enfonce dans les taillis impénétrables aux coursiers.

Eh bien! se dirent-ils en riant, qui de nous deux l'emporte? Pendant qu'ils s'entretenaient familièrement et se promenaient sans but fixe, les esclaves de leur suite arrivèrent. Vraiment, leur dirent-ils, avons-nous mérité vos éloges?

En vérité, reprirent les esclaves, nous le dirons avec franchise; vous ne pouvez, ô roi, rivaliser avec lui, vous ne l'égalez pas; ôtez la vie à d'inutiles serviteurs.....

Tous deux ensemble vous avez tiré deux mille pièces; Awthandil seul en a frappé plus de vingt mille (ou en a frappé plus que vingt guerriers); et de ses coups, pas un seul ne s'est égaré; mais plusieurs fois nous

avons dû achever celles que les vôtres avaient abattues.

Ce récit fit au roi autant de plaisir qu'une partie de dés; ravi des progrès de son élève, un bouton de rose eût eu pour lui moins de charmes. Il sourit, et dans son cœur le chagrin fit place à la joie.

Tous deux descendirent se rafraîchir dans le bocage, dispersèrent les soldats qui s'étendirent sur le gazon, et, ne retenant près d'eux que les douze esclaves distingués entre tous par leur bravoure, se divertirent à regarder le ruisseau et les arbres.

(Suit le récit de l'apparition de Tariel. *Voyez* le sommaire du roman, *Journ. asiat.* de juin, tom. I, pag. 434 et suiv.).

Si, par hasard, quelque critique trop sévère était tenté de nous demander compte des fautes et des lacunes de cette traduction, nous commencerions par avouer les premières, si la critique était méritée; pour justifier les autres, la bonne foi littéraire, et le soin imposé à tout homme de sa réputation, nous font un devoir de prévenir les lecteurs du degré de confiance qu'ils peuvent accorder à cet essai. Ils se convaincront qu'avec les seuls vocabulaires géorgiens publiés jusqu'à ce jour, les ouvrages de haut style sont inabordables.

Le Dictionnaire georgien-italien du P. Irbachi, qui parut à Rome en 1629 (il y a erreur typographique, *Journ. asiat.* décembre 1827, où l'on a laissé 1626), à l'imprimerie de la Propagande, ne renferme que 3084 articles; et l'on sait, par la position des couvens catholiques en Géorgie, que les missionnaires ne furent pas d'abord à portée de s'occuper du beau langage, ayant passé successivement d'Akhaltzikhé à Khotaïs, à Gori, et enfin à Tiflis (1).

(1) *Voyez* le Voyage de Chardin et la dissertation du colonel Rottiers, *Journal asiat.* novembre 1827.

Sans cesse convoitée, prise et reprise par ses puissans voisins, la Géorgie fut tour à tour occupée par Alexandre, par les Romains, par les Grecs du Bas-Empire, par les Turcs, les Russes et les Persans, et par les peuplades pillardes des Ossètes et des Lesghis. Or, dans ce changement de maîtres, une foule de mots exotiques se sont introduits dans la langue : les idiomes turc, arabe, persan, y dominent sur-tout dans une étrange proportion. Les lexicographes de la Propagande s'attachèrent tellement à ce patois mixte, qui leur était avant tout nécessaire, qu'en ouvrant au hasard leur vocabulaire, un Européen, bon orientaliste, se croyait presque obligé d'ajouter à ses connaissances celles d'un nouvel idiome. On sent bien cependant que la langue géorgienne, langue mère et sans parens connus, ne se trouve point là.

Indépendamment de ce défaut, on croit s'apercevoir que les mots du vocabulaire géorgien-italien ont été transcrits par des personnes peut-être instruites, mais peu lettrées, et sur leurs souvenirs. Semblable à ce jeune bachelier chinois dont parle M. Abel-Rémusat, lequel écrivait le mot *Tang* (Morr. 9872), qui signifie la Chine, avec un caractère (Morr. 9853 ou 9878) qui signifie *sucre*, et qui donnait pour raison de ce choix et pour palliatif de sa bévue la douceur du climat et des lois de sa patrie ; tel le P. Irbachi a sans cesse confondu ensemble les lettres de son approchant, et des séries entières de mots se trouvent ainsi transcrites contre toutes les lois de l'analogie. Le გ (*g* simple, dur), par exemple, est habituellement remplacé ou échangé par le კ (*c* dur), forte du même organe, ou par le ღ (*gh*, *g* aspiré.). Voyez ces trois lettres dans le vocabulaire géorg. ital.). Le ტ (*t*) est employé ordinairement pour le თ (*th*, *t* aspiré) ; le ც (*tz*), pour le წ (*ts*) ; les quatre doubles sifflantes

Il est des anomalies d'un autre genre, que peut-être ne doit-on pas regarder comme des altérations, parce qu'elles peuvent tenir à des dialectes plus vulgaires, et que, pour cette raison, il est juste d'analyser avant de les condamner. On trouve, par exemple, dans Irbachi, beaucoup de verbes en აბ (*ab*), et აუ (*aou*), dont les correspondans, dans le littéral, sont en ავ (*aw*); დაუხაჭაბ, littéralement, დავხაჭავ, დარკინაბ, *je ferre*, littéralement, დავრკინავ, ხედაბ, *je vois*, littéral. ვხედავ, დაუვარგაუ, *je perds*, littéralement, დავვარგავ.

Quelques mots, dans le littéral, prenant ordinairement le მ (*m*) déterminatif initial, qui fait des noms d'agens, ou des participes, ne l'ont point dans Irbachi : დინარე, *fleuve*, ტკიცე, *solide*, სახურება *service*; d'autres l'ajoutent d'après le même auteur: მძირი *racine*, მწი-რჭოლა *crainte*, (lis. მრწოლა), მძუირი, *avarice*, &c.

Enfin, chose dont je ne pense pas que l'idiome savant offre un seul exemple, il y aurait, d'après Irbachi, en géorgien, des mots dont le sens changerait suivant l'accent. Voyez les mots სიმდაბლე, სოფელი, ჩივილი, უზვოს (უცხოს), უზნობო (უცნო-ბო). Maggi et Firalof n'en disent rien dans leurs

écrits, quoique le premier ait fait un traité à part de la prosodie à laquelle cet objet se rattache. Serait-il donc arrivé à des peuples situés aux deux extrémités de l'Asie, aux Chinois et aux Géorgiens, de remédier de la même façon à la riche pauvreté de leurs idiomes?

Quoique inférieur pour le nombre des articles à celui d'Irbachi, et ne contenant que 2671 mots le lexique qui accompagne la grammaire de Firalof, et celui que la Société asiatique a publié sous la direction de M. Klaproth, sont infiniment préférables à celui de Rome. 1.° La transcription des mots dans Firalof est excellente, et conforme à l'analogie des imprimés et des manuscrits. 2.° On y trouve beaucoup de verbes au présent indicatif, et une foule d'expressions qui appartiennent au langage métaphysique. Mais, chose singulière, ce lexique n'est pas même suffisant pour le livre dont il est l'appendice. Toute la technologie grammaticale y manque, ainsi qu'un bon tiers des mots employés dans le cours de l'ouvrage, et dans les dix-huit dialogues en langues russe et géorgienne qui se trouvent à la fin. De sorte que, si jamais la Société asiatique se décidait à en ordonner la publication, comme complément utile du vocabulaire et de la grammaire, il faudrait faire un recensement nouveau, pour offrir aux étudians un lexique complet de ces dialogues. Du reste, le vocabulaire de Firalof a été traité en conscience, et paraît mériter une confiance entière, ayant été revu par un noble Géorgien nommé Giorgi, fils d'Élioz. Souvent, après le mot géorgien qui rend le mot russe, l'auteur a placé entre parenthèses de courtes notes propres à expliquer de quelle nature est l'objet dont le nom vient d'être donné, ou pour indiquer si le mot est noble ou vulgaire. Ainsi après ვანაზებ ვამბობ-ბ, *je caresse, je dis des paroles flatteuses*, on lit: (გლეხურია) *vulgare est*, il est vulgaire, ou plutôt rustique, car გლეხი

veut dire *paysan;* გლეხური *qui appartient au paysan:* et le ა final est la troisième personne du verbe substantif ვარ (*war*), *je suis.* Après ლაჟვარდი, *bleu,* (ფერისა), *c'est une couleur;* après (ანანასი), *ananas* (ხილისა), *c'est un végétal;* კოროკოდილო (ქვეწარმავლისა), *crocodile, sorte de reptile.* Tantôt ces notes indiquent la langue d'où le mot dérive. ძმარი *vinaigre,* მსხუერპლი, *victime,* სამოსელი, *habit* (სლავენურისა), *ces mots sont de la langue slave;* მღუდელი, *prêtre* (ბერძულისა), *ce mot est grec.*

D'autres fois ces notes sont restrictives du sens: ვღრჭენ, *je claque* (კბილთა) *des dents, je grince.* მოსახსლეჩი (ფეხისა); *cheville* (du pied) ვსწევ (ჩიბუქსა), *je tire* (la pipe), *je fume.* Enfin il y a de ces notes qui sont assez longues pour bien faire connaître des objets nouveaux მანგი ესე იგი ოქროსა და ვერცხლის გამოსაცდელი ქვა/და სალესავსაცა ჰქვიან. მანგი (pierre de touche), c'est-à-dire, *pierre à essayer l'or et l'argent;* on l'appelle aussi სალესავი (*Salesawi*).

ორღანო საკრავიც არს და გო-ნების იარაღსაც ქმნიან, *organe, instrument de musique, et moyen dont on se sert.*

Toutes ces explications sont utiles, quand il s'agit de prévenir chez un peuple nouveau l'abus des synonymes, et de lui donner des connaissances qu'il peut ne pas avoir. Elles sont d'ailleurs nécessaires dans un vocabulaire où l'on s'attend à ne trouver que la signification propre du mot, mais où l'on veut la trouver à coup sûr. Une heureuse addition a été faite à ce vocabulaire, dans la réimpression qu'en a ordonnée la Société asiatique; ce sont les noms et les valeurs des monnaies et des mesures de pesanteur et de capacité, et les appellations linnéennes des plantes et des animaux.

Deux remarques se présentent à faire sur le vocabulaire de Firalof; c'est d'abord qu'une très-grande quantité des noms en ა ე ო ოჲ, est accompagnée du ჲ (*hie*), lettre parasite, qui paraît équivaloir au յ des Arméniens, pour le son et pour l'emploi : si ce n'est qu'en géorgien cette lettre désigne l'accusatif, dans le Nouveau Testament; mais dans l'Ancien, et dans les manuscrits, on la joint presque toujours aux désinences ა, ე, ო, des noms et des verbes, quels qu'en soient le cas, le temps ou la personne. 2.° Les noms d'action en ა, ე, au cas intentionnel en ად, ედ, y sont mis comme correspondans de la forme russe de l'infinitif. Or, les Géorgiens n'ont point d'infinitif verbal comme il en existe en latin et en grec. Ils représentent cette modification du verbe par des noms qu'il me semble que l'on peut appeler *noms d'action*, ou par des noms d'agens abstraits en ელი qui se déclinent à l'ordinaire, par exemple :

ილიასი ჯერ არს მო-სლვა, *il faut qu'Hélie vienne*, c'est-à-dire, *la venue d'Hélie est nécessaire*, Mat. XVII, 10. არა მნებავს უმეცრებაჲ თქუენი ძმანო-, *je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères*, c'est-à-dire, *je ne veux pas que votre ignorance, mes frères*; ou bien avec le cas intentionnel, უადვილეს არს აქლემი განსლვად კურილსა ნემსისასა, ვიდრე მდიდარი შესლვად სასუფეველსა ცათასა, mot à mot, *un chameau est plus facile pour la sortie du trou d'une aiguille, qu'un riche pour l'entrée au royaume des cieux*. Mat. XIX, 24. (Gram. manuscrite.)

En résumé, les deux vocabulaires géorgiens publiés en Europe ne contiennent guère que 4 à 5,000 mots différens. Si à ce résultat on joint environ un nombre égal, produit du dépouillement de divers ouvrages, quelque considérable que puisse paraître cette somme, on voit qu'elle est insuffisante pour aborder pleinement la lecture des originaux, et qu'il doit rester bien des lacunes.

Sur le titre de Goûr-khân, par M. Klaproth.

Timour, descendant de l'ancienne famille mongole des *Berlâs*, ayant vaincu, en 1369, Mir Husseïn, s'empara de Balkh. Au printemps de l'année suivante, tous les grands de la nation s'assemblèrent dans cette ville, et le proclamèrent empereur, en lui donnant le

titre de *Sâheb-kerân*, c'est-à-dire, *maître du destin*. Cependant le conquérant mongol affectionna beaucoup plus une autre dénomination honorifique, celle de كوركان *Goûrkân* ou كورخان *Gour-khân ;* car sur toutes les médailles que nous connoissons de lui, il se nomme امير تيمور كوركان *Emir Timour Gourkân*. Le mot *Gourkan* se trouve écrit de deux manières: كورخان et كوركان. Le dictionnaire *Chems-éllogat* explique ce titre par نام پادشاه ختن, « nom des rois » de Khoten. » Le *Borhân-kâthy* l'écrit كورخان *Gour-khân* (1), et dit: نام پادشاه چين باشد و بهرام كوررا هم مى كفتند اند ; « C'est le nom des rois de la » Chine, et l'on appela aussi ainsi *Behrâm Gour.* »

---

(1) *Édition de Calcutta*, pag. ۸۰۳. Cet ouvrage détermine la prononciation du mot كورخان de la manière suivante: با خاى نقطه دار بر وزن مولتان, « avec un *kha* qui porte un » point; prononcez comme *Moûltân.* » Quelques lexicographes veulent qu'on lise *Goûrekhân*. Par exemple, un dictionnaire turc-oriental expliqué en persan, que je possède, dans lequel on lit: كُورَكَانْ * بتفخيم ضمه كان وسكون راى مهمله و فتحه كاف فارسى وسكون نون ديدكى و بحركات مذكوره وفتحه راى مهمله * شخصى كه نسبش بسلاطين رسد ونسبت دامادى هم داشته باشد

« *Goûrkân*, l'action de voir. *Goûrekân*, une personne de la » famille des sulthans, et qui est en même temps alliée par ma- » riage à cette famille. »

Je vois que M. Fræhn, à Saint-Pétersbourg, lit *Kouregan* le titre de كوركان qui se trouve sur les médailles de Timour; mais je pense qu'il faut prononcer *Goûrkân*, comme le font les Chinois.

M. de Hammer, en parlant de Timour, dans le premier volume de son *Histoire de l'Empire ottoman*, y dit, dans une note (pag. 263): « *Gourgan*, » qui est l'épithète ordinaire de Timour, signifie *le* » *grand loup*. (Le pluriel est ici employé pour le » singulier, pour renforcer l'expression.) » Au moyen de cette supposition, M. de Hammer obtient une antithèse qui lui permet de faire chasser et vaincre *l'éclair* (Bayazid Ildrim) par *le grand loup* (Timour). Cependant, l'explication que ce savant estimable donne du mot *Goûr-khân* ou *Goûrgân* est contraire à la langue persane, dans laquelle un loup s'appelle گُرْگ *gurk*, et non pas گُورك. Ce dernier mot, prononcé *gourk*, signifie *beauté*, et prononcé *gourek*, c'est *la pierre dont se servent les foulons*. Dans ces deux cas, il ne peut faire le pluriel en ان *ân*, forme qui n'est employée que pour les termes qui désignent des êtres vivans.

M. de Hammer dit encore que le cheikh Bereket ajouta au nom de *Tîmour* (fer), que le père de ce prince lui avait donné à cause de sa force ceux de *Grand loup* (Gourgan), de *Seigneur du siècle* (Sahib-keran) et de *Conquérant du monde* (Djihangir). Il cite dans une note la traduction de Cherif-eddin par Petis de la Croix (tom. I, p. 203 et 204), et ajoute qu'on y lit *lion* pour *grand loup*; mais que le mot *gourgan* devait se traduire de cette dernière manière. Je puis assurer mon savant ami que ce mot ne se trouve pas dans le texte. Voici les vers dont Petis de la Croix a assez bien rendu le sens général dans le passage cité:

تمور آمدش نام یعنی حدید
ومن شانه فیه باس شدید
تمور طراغی شه شیر مرد
خدیو جهانگیر گیتی نورد

« Le nom de Timour qu'il reçut signifie *fer ;* il l'eut » pour la force extraordinaire de ses épaules ;

» Timour, le fils de Teraghaï, l'homme lion, ce » prince conquérant du monde, la gloire de l'univers. »

Le mot کورکان *Goûrkân* n'est pas employé dans tout le chapitre de Cherif-eddin qui traite de l'avénement de Timour au trône.

Le titre de *Goûr-khân* ou *Goûrkân* est originaire de l'Asie centrale ; il désignait les princes indépendans qui y régnaient, et qui étaient alliés par mariage avec les empereurs de la Chine. Les Chinois l'écrivent 罕兒葛 *Gor khan,* et Aboulghazi en donne exactement la même explication dans le passage suivant :
تیمور جنکز اولادینه کویاو بولدی ایرسه هنوز کاجه
کورکان دیتوروررلارمن هم جنکز اولادینه کویاو بولماقنی
ارلای دور « Timour, s'étant allié par mariage avec la » famille de Tchinghiz, fut alors appelé *Timour* » *Goûrkân ;* car tous ceux qui sont alliés à la famille » de Tchinghiz portent ce titre. »

Cette dénomination devint héréditaire dans la famille des princes du *Karâ-Khathaï,* qui régnaient à Kachghar, ville bâtie par eux en 1127, et qui fut nommée alors *Khous-ouorda ,* c'est-à-dire, *la résidence*

forte (1). Le fondateur de cette dynastie fut *Nouchi taïfou* (2), grand de l'empire des Liao ou Khitans, descendant à la huitième génération de *Tai tsou*, premier empereur des Khitans, et allié de leur famille impériale. Comme tel, il avait le droit de prendre le titre de *Goûr-khân*. Voici ce que Rachid-eddin rapporte de lui et de ses descendans :

تاریخ پادشاهان ترکستان وماور النهر که در این مدّت مذکور بوده‌اند بوقت ان که بموجبی که شرح داده شد پادشاه جورجه بر پادشاه قرا ختای خروج کرد واورا نیست کردانید امیری معتبر از آن قرا ختای بنام او نوشی طایفو وآنجا بکریخت وبولایت قرقز وایغور وترکستان بیرون آمد ومردی بغایت عاقل وکافی بود. وبحسن تدبیر جمعی را از ان حدود بر خود جمع کرد تمامت ولایت ترکستان را

(1) Voyez [illegible] [illegible] ou *l'Histoire de la dynastie des Liao*, publiée en mandchou, en 1646, vol. VIII, fol. 22 *recto*. —Le mot [illegible] *khôs* y est expliqué par le mandchou [illegible] *khôsoun*, force. — C'est le même terme que le turc کوچ *koutch*.

(2) Les Chinois le nomment *Yeliuï tachi*. Dans l'un des manuscrits de Rachid-eddin qui sont à la bibliothèque du Roi, son nom est écrit نوسی طایفو, ce qu'on doit vraisemblablement lire *Nouchi thaïfou*, car *thaïfou* est un titre chinois qui signifie *seigneur*. L'autre a نوشی طالفون *Nouchi thalfoun* ou *thaïfoun*. L'édition d'Aboulghazi imprimée à Kazan a نوسی طایفدا *Nousi thaïfda*, et le manuscrit de Berlin, du même auteur, نوسی طایفدان *Nousi thaïfdan*. Dans les deux traductions d'Aboulghazi, ce prince est nommé *Nousi taigir ili*.

بدست فروگرفت ولقب او كورخان يعنى پادشـــاه
معظم واين حال در شهور سنه ثلاث وعشرين وخمس
مايه بود وبعد از ان كه كورخان مذكور نماند
پسرش هشت نه بود اورا بجاى پدر نشاندند وكورخان
مى خوانند عمر دراز يافت مدت نود ودو سال تركى
كه نود وپنج سال هجرى هلالى باشد ودر سنه عشر
وستمايه تقريبا وفات او بود ودر سال ولادت جنكزخان
اين كورخان سى وجهار ساله بوده باشد وقـــرب
بيست وپنج سال از پادشاهى او كذشته ودرين سيزده
سال مذكور معاصر جنكزخان در تركستان وماورا النهر
او بوده اســـــــــــــــت

« *Histoire des rois de Turkestân et de Mawara* » *alnahar, dont il est fait mention à cette époque.*— » Quand le roi des *Djourdjeh* (c'est-à-dire, des Kin) se » révolta, par les raisons que nous avons déjà expliquées, » contre celui des *Karâ-Khatâi*, et qu'il détruisit » leur empire, un pauvre émir des Karâ-Khataï, nom- » mé *Nouchi thâïfou* (ou *Nouchi thâïfoun*), se sau- » va et se rendit dans le pays de *Girgis* (غرغز), des » *Ighour* et dans le *Turkestân*. C'était un homme » qui ne manquait pas d'intelligence et de talens; par » ses excellentes dispositions, il réunit la totalité de » ces pays, et finit par se soumettre le Turkestân. Il » porta le titre de *Koûr-khân*, qui signifie *l'Empe-* » *reur honoré*. Ceci eut lieu en l'an 525 (de l'hégire,

» ou 1129 de J. C.). Plus tard, quand ce *Koûr-khân* » ne fut plus, on mit son fils, âgé de huit (1) à neuf » ans, à la place de son père, et on l'appela aussi *Koûr-* » *khân*. Il vécut long-temps et atteignit l'âge de quatre- » vingt-douze ans turcs, qui font quatre-vingt-quinze » années (lunaires) de l'hégire. Sa mort tombe environ » en 610 (1213 de J. C.); dans l'année de la nais- » sance de Tchingiz-khan, ce *Koûr-khân* était âgé de » trente-quatre ans, et il était dans la vingt-cin- » quième année de son règne. Treize ans après (la » mort de ce *Goûr-khân*), Tchingiz-khan avait soumis » le Turkestân et le Mawara-alnahar. »

Aboulghazi raconte les mêmes faits, avec plus de détails, et je fais suivre ici son récit:

خطای ایلی نینک ذکری

خطای یورتی ایکی بولور برسینه قرا خطای دیرلار شول قرا خطای دین کوب جماعت بر سبب بولوب پادشاهلاری برلان یاو بولوب تلی کوچوب قاچتیلار قرغیز کلدی لار آنده اولتورغان ایللار مسافر مالِلارینه دست درازلیق قیلا باشلادیلار انده هم اولتورمای ایدیل تیکان یرکا کوچوب کلیب شهر سالدیلار اولتوردیلار و یکبین ایکدیلار ابادان بولدیلار هر یرده مالیندین آیریلغان آجقان وآریغان ویوتاغان وبارچه سی بو شهرکا یغیلدیلار هر یردا قرق مینک اویلوق خلق

(1) L'autre manuscrit lit هفت *sept*.

بولدیلار * اول شهرکا حاجی تارخان دیرلار معناسی خاندین قاچقان تماك بولور *

شول وقتیده جورجیت تیکان بر اولوغ یورت بولور اینینك پادشاهی قراخطای نینك پادشاهی برلان اوروشتی تقی غالب کیلدی یورتینی الدی و پادشاهنی اولتوردی اینینك اولوغ بیکی بار ایردی توسی طایفه دین اول کوب نوکری و ایلی برلان قاچیب قرغیز ولایتینه کلدی تاریخ بش یوز اون اوچ دا اندین سونك ایمل شهریندە اولتورغان خطای لارغه کلدی عاقیل و دانشمند کشی ایردی بر ایکی یل انده اولتورغاندین سونك آتی دوررهسی تورت یاقغه توشدی اول افراسیاب نسلندین بلاسوغان تیکان شهردا بر خان بار ایردی آتی ایلك معران تیکان کشی ایردی اول شهرنی مغول معقول بالیق دیر معقولنینك معنیسی یخشی و بالیقنینك معنیسی شهر تماك بولور اول قلعه نینك طرافینده ترك خلقی کوب ایردی خصوصا تنقلی ولایتینی تالار و چاپار ایکنینی بیهوررولار ایردی اول سببدین ایلك خلقی

---

* Le passage placé, tant dans le texte que dans la traduction, entre deux étoiles, ne se trouve que dans le manuscrit de Berlin. Il manque dans l'édition de Kazan, ainsi que dans les versions de Messerschmidt et de Strahlenberg. Il est pourtant important, parce qu'il indique la première fondation de *Hâdji-tarkhân* ou *Àstrakhan*, qui était restée inconnue jusqu'à présent.

خطای دین کیلکان بیککا کشی یباردی کلسون
ولایت انکا تعلّق دیب اول کلدی تقی ولایت انکا
بولدی ایلیکنی اوزیکا نوکر قیلدی حکم ایتدی کم
بوکوندین سونک هرکشی مونی ایلك تیماسون
ایلیك ترکمان دیسونلار تیب اندین سونك اوزینه
کورخان تیب لقب قویدی کورخاننینك معنی سی
خطای تیلنده اولوغ پادشاه تماك بولور

Du peuple de Khathaï.

« Il y a deux pays de Khathaï ; l'un est appelé *Karâ-*
» *Khathaï*. Comme il s'était élevé de grandes dissen-
» sions dans le Karâ-Khathaï, les rois s'y firent la guerre,
» et une partie des fugitifs se transporta dans le pays
» des *Kirghiz*. Les habitans de ce pays s'emparaient du
» bien des nouveaux venus, et ceux-ci ne voulurent
» pas y rester ; ils se rendirent dans la contrée appelée
» *Idil*, où ils établirent une ville et où ils habitèrent. Ils
» s'y occupaient d'agriculture et furent contens. Tous
» ceux de cette contrée qui avaient perdu leur bien, ou
» étaient pressés par la faim ; ceux qui étaient dans une
» triste situation ou appauvris, et d'autres encore, se
» réunirent dans leur pays et y formèrent une popula-
» tion de quarante mille familles. * La ville fut appe-
» lée *Hadji-tarkhân* (1), c'est-à-dire, *les fugitifs*
» *devant le khân.* *

» A cette époque, il y avait un grand pays nommé

(1) On explique ordinairement le nom de حاجی ترخان *Hadji terkhân*, par le *terkhân* (liber baro), pélerin de la Mecque.

» *Djourdjit*, dont le roi était en guerre avec celui de
» Karâ-Khathâï; il le vainquit, s'empara de son pays
» et le mit à mort. Un des grands begs de ce dernier
» était *Nousi thâïfda;* celui-ci s'enfuit avec plusieurs
» de ses serviteurs et une partie du peuple, et arriva
» dans le pays des Kirghiz en 513 (1119 de notre
» ère). Plus tard, il alla demeurer dans la ville d'*Imil*,
» qui est dans le Khathâï. C'était un homme d'esprit et
» de talent. Après avoir habité un an ou deux dans cet
» endroit, le nom de sa forteresse fut connu dans les
» quatre côtés (du monde). Un khan de la race d'Afra-
» siâb vivait alors dans la ville de *Yelâsougân;* il était
» connu sous le nom d'*Ilik.* Sa ville portait, en mon-
» gol, le nom de *Ma'koul bâlik.* Ma'koul signifie *bon*
» et bâlik, *ville.* Sous ses murs, il y avoit heaucoup
» de tribus turques, principalement des *Kankli*, qui
» dévastaient les habitations et les champs cultivés du
» voisinage. C'est pour cette raison qu'*Ilik-khân* en-
» voya demander au prince du Khathâï du secours;
» il lui offrit en même temps de lui céder son pays.
» C'est ainsi que ce prince reçut ce pays et qu'*Ilik*
» devint son vassal, et lui, le maître de celui-ci. Depuis
» ce temps, on donna à Ilik-khan le nom d'*Ilik*
» *Turkmân;* plus tard, le prince de Khathâï prit le
» titre de *Goûr-khân.* Dans la langue du Khathâï,
» *Goûr-khân* signifie *grand Empereur.* »

Je termine par un passage de l'histoire mandchoue de la dynastie des Liao ou Khitans, lequel est relatif à l'élévation au trône de *Yeliuï Tachi* ou *Nouchi taïfou*, et au titre de *Goûr-khân*, qu'il adopta.

[illegible]

« *Yeliuï Tachi* prit son armée, et après un séjour » de quatre-vingt-dix jours à *Chun szu gan*, le roi » des *Khoui khoui* vint se soumettre, et lui apporter un » tribut consistant en productions de son pays. *Yeliuï* » *tachi* quitta alors cette contrée ; et étant arrivé à la » ville occidentale de *Ki-eul-man* (1), tous les officiers, » tant civils que militaires, le proclamèrent comme » khan. Ce fut dans l'année du *dragon vert* (辰 甲 » 1124), le cinquième jour de la seconde lune, que » *Yeliuï tachi* fut placé sur le trône. Il avoit alors » trente-huit ans. Les grands lui donnèrent l'épithète » de *Gôr-khan*, et, selon la coutume des Chinois, » le titre honorifique de *Thian yeou houang ti* (1); » l'année fut appelée la première de celles de *Yan* » *khing* (2), du royaume de *Si liao* (ou des Liao » occidentaux).

» *Gôr-khân* est, dans la langue des peuples qui » habitent au nord du désert de sable, le nom hono- » rifique de l'empereur. — *Thian yeou* signifie *pro-* » *tégé par le ciel*, et *Yan khing* désigne *longue et* » *heureuse durée.* »

---

(1) C'est vraisemblablement la ville de كرمينية *Karminiyah*, d'Abou'lféda, située entre Bokhâra et Samarkand ; car il n'est pas probable que *Yeliuï tachi* soit allé jusque dans le *Kirmân*, pour se faire proclamer *Goûr-khân*.

(2) En chinois 帝 皇 祐 天

(3) En chinois 慶 延

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 1.er septembre 1828.

M. Julius Mohl écrit pour demander que la Société asiatique souscrive pour l'édition de l'*I-King* traduit par les PP. de Mailla, du Tartre et Regis, qu'il se propose de publier. La proposition de M. Mohl est renvoyée à l'examen d'une commission composée de MM. Abel-Rémusat, Klaproth et Eug. Burnouf.

M. Dumoret lit une Histoire de la vie du Sulthan *Melik schah*, traduite du persan et extraite de l'abrégé historique de Kondemir.

M. Brosset lit une notice et des extraits d'une Chronique géorgienne manuscrite.

L'institution orientale établie près du collége des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg, a été fondée par une ordonnance impériale en 1823. Elle se trouve, depuis le commencement de l'année 1825, sous la direction de M. *F. de Adelung*, et c'est principalement au zèle et à l'activité de ce savant estimable que cette institution doit son étendue et sa forme actuelles. Sa destination est de former, dans chaque cours d'études, au moins seize jeunes gens qui puissent un jour servir d'interprètes pour les relations diplomatiques de la Russie avec les pays du Levant. L'établissement est dans une grande maison située sur la Fontanka, près du pont de Séménov. Le directeur et les professeurs y sont logés. Voici les noms de ces derniers : MM. *Demange*, *Charmoy* et *Schmidt*; leurs adjoints sont: MM. *Mirza Djaffar Toptchibachi*, *Constantin Tchorbach-oglou* et *Riffé*.

Le cours d'études dure trois ans ou même quatre. Il se divise en quatre branches: l'*arabe*, la *persane*, la *turque* et la *mongole*.

Le *cours d'arabe* commence par la grammaire, suivie de l'analyse et de l'explication des Fables de Lokmân; puis, on lit toute la Chrestomathie arabe de M. Silvestre de Sacy, les Fables de Bidpaï, les *Mo'allakat* de Lébid, plusieurs sourates du Coran, l'Histoire de Timour par Ibn Arabchah, des extraits du livre intitulé *les Frères de la pureté*, les Mille et une nuits, ainsi que les *Makamâts* de Hariri.

Cours de persan. Grammaire et analyse, pendant au moins une année. Lecture de toute la Chrestomathie de Wilken, le *Pend-nameh* de Ferid-eddin Attar, le *Gulistan*, l'*Anwar Soheili*, paraphrase persane des Fables de Bidpaï par Kachefi, le *Divan* de Hafiz, l'*Iskender-nameh* de Nizami avec le commentaire, *Yousouf et Zuleikha* de Djâmi, le *Bostan* de Saadi, l'histoire des khans mongols par Wassâf.

Cours de turc. Grammaire, interprétation de proverbes turcs joints à la Grammaire de M. le chevalier Amédée Jaubert, lettres et fables insérées dans la Grammaire de Méninski, les Contes des quarante vizirs, publiés par M. Belletête, l'Histoire ottomane par Naïma, depuis l'année 1000 de l'hégire (1591) jusqu'à l'année 1009 (1600), l'Histoire de Turquie par Wâssif Effendy.

Le *cours de mongol* n'est pas encore commencé; la chaire d'*histoire et de géographie de l'Asie* est encore vacante.

Le second examen des neuf élèves actuels de l'institution a eu lieu le 28 mars 1828; les examinateurs étaient MM. Negri, Fræhn, Senkowski, Griboïedov, &c. Quatre des anciens élèves sont déjà employés, à Constantinople, à Tiflis, en Égypte et à Tehrân. Après ce second examen, S. M. l'Empereur Nicolas a conféré à M. de Adelung l'ordre de S. Wladimir de la 3.e classe, et chacun des professeurs a eu une récompense analogue à sa position.

La bibliothèque de l'institution s'agrandit journellement par le zèle infatigable du digne directeur, et par les dons

considérables de plusieurs personnes de marque. M. d'Italinski, mort à Rome en 1827, a laissé à l'institution sa bibliothèque précieuse et riche en livres et en manuscrits orientaux. Un grand nombre de manuscrits ont également été donnés par S. E. Mirza Abou Tharab, ancien interprète du collége des affaires étrangères; la compagnie anglaise de l'Inde a aussi contribué à enrichir la bibliothèque de cet établissement utile.

KL.

On a parlé, dans le Rapport de cette année, d'une édition lithographiée du poëme chinois des *Mille mots* (*Thsian tseu wen*), préparée par M. Munch. Voici un nouvel essai du même genre qui prouve le zèle de l'école chinoise de Paris. M. Levasseur vient de publier le premier volume d'une édition des livres de Confucius, intitulée *Sieou tchin sse chou, les Quatre livres, trésor de manche* (comme nous dirions *édition de poche*). Les étudians chinois recherchent ces petites éditions, qui sont commodes à porter dans les examens, pour échapper à la rigueur des surveillans, et remédier au trouble de la mémoire. Celle de M. Levasseur ne peut avoir d'effet répréhensible, et elle contribuera beaucoup à populariser les textes qu'il y comprendra. Le premier volume contient le *Tchoung-young* (Invariable milieu), en 21 feuillets ou 42 pages, de 3 pouces huit lignes de haut sur 2 pouces de large. L'éditeur écrit lui-même les textes qu'il veut reproduire. Il compte donner successivement les autres livres de Confucius, peut-être quelques-uns des *King*, et le roman de *Iu-kiao-li* en entier, ouvrage éminemment utile aux commençans, qui n'ont eu jusqu'ici aucun texte en *kouan-hoa* publié en Europe, pour s'exercer à la traduction. Le *Tchoung-young* se trouve chez l'éditeur, rue Notre-Dame-des-Champs, n.° 1. Prix 2 francs.

تاج السلاطين De Kroon aller Konigen &c. *La Couronne des Rois, par Bochari de Djohor, publiée en malai et en hollandais, par* M. Roorda van Eysinga. *Batavia, 1827,* 1 vol. *in-4.°*

Bochari est un auteur malai qui vivait au commencement du xvii.e siècle, à la cour de Djohor, où il composa son livre intitulé *Tâdj-assalâthin* ou *la Couronne des Rois.* Il dit, dans la préface, que le but de ce sublime ouvrage est de faire connaître les devoirs des rois, des ministres, des généraux et des sujets. Il est moraliste et littérateur, et passe pour le plus élégant des auteurs malais. Il donne aux différentes classes de la société des préceptes de morale, qu'il accompagne d'anecdotes et de petites poésies. En général sa méthode est toute arabe; il ne cite que des auteurs arabes, il n'appuie ses règles que d'exemples tirés de l'histoire arabe; et lorsqu'il est forcé de parler de rois qui ne professent pas la religion musulmane, il est obligé de citer le roi de Perse Nouschirwan, comme s'il était honteux des anciens rois de son pays; enfin il n'y a de malai dans son livre que la langue. C'est pour faciliter l'étude du malai que M. Roorda van Eysinga a publié cet ouvrage. Il servira à nous rendre accessibles les anciens livres malais, qui manquent de cette élégance empruntée aux musulmans, mais qui pourront nous enseigner l'histoire, les croyances et les mœurs du peuple malai, et qui ne méritent peut-être pas tout le mépris avec lequel on les a traités. C'est toujours rendre un service à la littérature, que de publier un texte aussi étendu dans une langue peu connue, quand même le contenu de ce livre serait nul; et c'est un double service, si l'ouvrage est reconnu comme classique, car il sert alors à juger une époque littéraire chez une nation.

Extrait d'une Lettre de M. GRABERG DE HEMSO, *consul général de Suède à Tripoli de Barbarie*, *à* M. le Baron SILVESTRE DE SACY, *du 10 avril 1828.*

MONSIEUR,

. . . Le grand ouvrage historique d'*Ibn-Khaldoun* كتاب العبر وديوان المبتداء والخبر في ايّام العرب والعجم والبربر ومن عاصرهم, existe en entier à Tripoli, et c'est notre ami commun, Sīd Hassouna Dgheïs qui le possède. Mais vous savez combien ces musulmans de la secte de Malec sont jaloux de leurs manuscrits. Je possède le مقدّمة في فضل علم التاريخ, et la dernière partie de l'Histoire des مستعجمة, avec l'Histoire des Berbers : الكتاب الثاني في اخبار البربر الامّة الثانية اهل المغرب وذكر اوّليتهم واجيالهم منذ ابتداء الخليقة ولهذا العهد وذكر الخلاف الواقع بين الناس في انسابهم ; c'est-à-dire que j'ai la première et la dernière partie de l'ouvrage ; mais il m'a été impossible d'avoir celle du milieu, que Sid Hassouna a eu la complaisance de prêter à M. Rousseau. . . . Aussitôt que j'aurai trouvé un bon copiste, je lui ferai transcrire mon manuscrit, pour vous faire passer la copie. . . . . En attendant, je prends la liberté de vous transmettre ci-jointe une nouvelle rédaction corrigée et augmentée des observations que j'eus l'honneur de vous envoyer, il y a dix ans, sur le dialecte arabe du *Moghrib-el-aksa*, et je vous prie de la faire agréer, en mon nom, à la Société asiatique, pour qu'elle en fasse l'usage qu'elle jugera con-

venable (1). Ce petit mémoire était destiné à être inséré dans le 3.ᵉ numéro de l'*Investigateur africain*, recueil imaginé par M. Rousseau ; mais vous saurez sans doute que *magnis ille excidit ausis*, et que ce journal a cessé avec le 2.ᵉ numéro....

Le seul exemplaire complet existant ici du Voyage d'*Ibn-Batouta* est entre les mains de M. Rousseau, qui l'a depuis plus de deux ans, pour en tirer copie.

TARAFÆ MOALLACA, *cum scholiis* ZUZENII. *Textum ad fidem mss. Parisiensium diligenter emendavit, vitam auctoris accurate exposuit, annotationes Reiskii selectas suis subjunxit, interpretationem latinam addidit* IOANNES VULLERS. (*Prospectus.*)

IL a paru successivement des éditions de presque toutes les *Moallaca*, accompagnées du commentaire de Zouzeni. Les orientalistes savent que la préférence que les éditeurs ont donnée à ce commentateur, est justifiée par le caractère de son travail. Sans s'égarer dans de longues digressions ou des discussions trop minutieuses, il s'attache scrupuleusement à expliquer les mots et les choses qui en ont réellement besoin, à éclaircir les difficultés grammaticales, et à répandre de la lumière sur la marche et la liaison des idées. Il n'y a que son commentaire de la *Moallaca* de *Tarafa* qui nous manque encore. L'édition que Reiske a donnée de ce poëme, à Leyde, en 1742, contient à la vérité un extrait des Scholies d'Ibn-Nahas, et est remplie d'érudition ; mais comme Reiske n'avait que d'assez mauvais manuscrits, et qu'il ignorait ou négligeait les lois de la métrique, il ne put donner qu'un texte fautif et une traduction souvent infidèle et obscure. Outre cela, les Scholies d'Ibn-Nahas sont, pour la plupart, trop courtes et insuffi-

---

(1) Ce morceau a été inséré dans le numéro de septembre du *Nouveau Journal asiatique*, tom. II, p. 188-202.

santes, et les doctes annotations de Reiske perdent presque toujours de vue le texte du poëme. Nous croyons donc faire plaisir aux amis de la littérature arabe, en annonçant une nouvelle édition de cette *Moallaca*, avec le commentaire de Zouzeni, qui paraîtra à Bonn, chez M. Habicht, et nous les prions de vouloir bien en faciliter la publication par leurs souscriptions. Ils y trouveront toute la substance de l'écrit de Reiske, devenu depuis long-temps si rare et si cher.

Notre édition paraîtra en deux livraisons, dont la première donnera le texte arabe du poëme avec le commentaire; la seconde contiendra une introduction historique, une traduction, des notes et une table des mots expliqués. Le prix de la première livraison, environ de cinq feuilles, sera, pour les souscripteurs, d'un demi-écu de Prusse (2 fr.); celui de la seconde, environ de douze feuilles, qui suivra immédiatement la première, d'un écu (4 fr.).

On souscrit à Bonn, chez M. Habicht, libraire, et chez les principaux libraires de l'Allemagne et de l'étranger; à Paris, chez N. Maze, libraire, rue de Seine Saint-Germain, n.° 31.

BIBLIOGRAPHIE.

Ouvrages nouveaux.

NOTA. Les livres dont le lieu d'impression n'est pas indiqué, ont été publiés à Paris, à Leipsig ou à Calcutta.

FRANCE.

51. *Sur les Constitutions, et sur la manière de les établir et de les conserver.* Tome I.er (en grec moderne). *In-8.°*

52. *Atakta*, ou *Recueil d'observations sur les langues grecques ancienne et moderne.* Tome I.er, contenant deux poëmes de Théodore PRODROME, avec des remarques. *In-8°.*

53. *Traité de prononciation grecque moderne*, à l'usage des Français; par *J. B.* X. *In-12.*

54. *Chronique de* RAMÓN MUNTANER, traduite pour la première fois du catalan, avec des notes et des éclaircissemens, par *J. A.* BUCHON. 2 vol. *in-8.°*

Voyez ce qui a été dit n.° 3, p. 75 et 76, du texte original et des anciennes éditions espagnoles de cet intéressant ouvrage.

55. *Mémoires historiques et militaires* sur les événemens de la Grèce depuis 1820 jusqu'au combat de Navarin; par JOURDAIN, capitaine de frégate de la marine royale, colonel au service du gouvernement grec. *In-8.° 2 vol.*

56. *Constantinople et le Bosphore de Thrace* pendant les années 1812, 1813 et 1814, et pendant l'année 1826, avec un atlas composé de six planches gravées et de quatre paysages lithographiés; par M. le comte ANDRÉOSSY, ancien ambassadeur de France à Constantinople, &c. *In-8.°*

57. *Itinéraire de Morée*, ou *Description de toutes les routes de cette péninsule*, traduit de l'anglais de Sir W. GELL par M. le lieutenant général comte DE TROMELIN. Broch. *in-8.°*

58. *Vie de Karabet Manouk-oglou*, Arménien, ancien banquier à Constantinople du célèbre caïmacan Tahir-Pacha et du redoutable visir Ali pacha de Janina, rédigée par *J. N. B.* DUPLANTIS, avocat, sur les renseignemens fournis par Karabet et P. D. de Missir, son compatriote, avec une notice sur Ali-Pacha. *In-8.°*

59. *Histoire des Hébreux, rapprochée des temps contemporains; de la création du monde au dernier sac de Jérusalem sous Vespasien;* par M. RABELLEAU, écuyer, conseiller de préfecture à Orléans. 2.e édit. corr. et augment. *2 vol. in-8.°*

60. *Nouveau Testament* en arabe, caractères syriaques. *In-4.° Imprimerie royale.*

61. *Nouveau Testament* en syriaque et en arabe, caractères syriaques. *In-4.° Imprimerie royale.*

Ce numéro et le précédent ont été imprimés pour le compte de la Société biblique de Londres.

62. *Recherches historiques sur les Croisades et les Templiers,* l'origine de la noblesse et de l'ancienne chevalerie, &c.; par le chevalier JACOB. *In-8.°* avec 4 planch.

63. *Relation d'un voyage dans la Marmarique,* &c.; par M. PACHO. 3.° part. *Cyrénaïque orientale. In-4.°,* avec une carte.

Voyez le titre plus détaillé ci-devant p. 76, n.° 10.

64. *Élégie sur la prise d'Édesse par les Musulmans,* par NERSÈS KLAIETSI, patriarche d'Arménie, publiée pour la première fois en arménien par le docteur *J.* ZOHRAB de Constantinople. *In-8.°*

Publié par la Société asiatique.

65. *Inde française,* par MM. GÉRINGER et BURNOUF. 10.° livr. *In-fol.*

Voyez le titre plus développé sous le n.° 22, p. 77.

66. *Histoire générale de l'Inde ancienne et moderne,* depuis l'an 2000 avant J. C. jusqu'à nos jours, par M. DE MARLÈS. Tom. III et IV. *In-8.°*

L'ouvrage aura six volumes.

67. *Tchoung-young,* un des quatre livres moraux de Confucius; édition de 22 feuillets doubles à la manière chinoise, publiée d'après le procédé autographique, par M. LEVASSEUR.

L'éditeur compte publier de la même façon le *Ta-Hio,* le *Lun-yu* et le *Meng-tseu,* et donner prochainement des parties du roman intitulé *Iu-kiao-li* ou *les Deux Cousines,* dans le même format. (*Voyez* ci-devant, pag. 308.)

68. *Histoire du christianisme au Japon,* où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle; par le P. DE CHARLEVOIX, nou

velle édition, pour servir de complément aux divers recueils de lettres édifiantes; 2 vol. *in-8.°*

69. *Magasin asiatique*, ou *Revue géographique et historique de l'Asie centrale et septentrionale;* publié par M. KLAPROTH. Tom. II, n.° 4. *In-8.°*

Ce numéro termine l'ouvrage.

ALLEMAGNE.

70. *Geschichte der Neugriechen*, Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos temps, par J. CURTIUS. Tom. II, avec le portrait de Bodzaris. (Berlin) *In-16.*

71. *Historische Abhandlung über die Herrschaft der Türken*, Traité historique sur le règne des Turks en Europe, trad. de l'anglais. (Hambourg.)

72. *Hebräisches Elementarbuch*, Livre élémentaire de la langue hébraïque, par M. GESENIUS, tome II, qui porte aussi le titre de *Chrestomathie hébraïque*, avec des notes et un glossaire; 5.e édition corrigée. (Halle) *in-8.°*

73. *Jo. Simonis Lexicon manuale hebraïcum et chaldaïcum, in Veteris Testamenti libros, post Jo. God. Eichhornii curas denuo castigavit, emendavit, multisque modis auxit Dr.* G. B. WINER. 4.e édit., gr. *in-8.°* de 69 feuilles.

La 4.e édition de la Bible de *Simonis* vient de paraître à Halle.

74. *Lexicon hebræo-chaldaïcum, in quo omnes voces hebrææ et chaldaicæ linguæ quæ in V.T. libris occurrunt exhibentur, adjectis ubique genuinis significat. latinis accur. Mag. Chr. Reineccio.* Iterum edit. emend. per J. Fr. *Rehkopf*, denuo edid. emend. auxit atque in ordinem redegit alphabet. *A. Ph. L.* SAUERWEIN (Hanovre). *In-8.°*

75. *Die Psalmen Davids.* Les Psaumes de David, traduits en vers allemands, par GOLDWITZER. (Sulzbach, 1827.) *In-8.°*

76. *Das Buch der Sprüche Salomo's.* Le livre de l'Ecclésiaste, traduit de nouveau, arrangé systématiquement

d'après son contenu, avec des notes et des passages parallèles tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, par GRAMBERG. *In-8.°*

77. *Willirams Uebersetzung und Auslegung des Hohenliedes.* Traduction et explication du Cantique des cantiques, par *Williram;* publié avec un glossaire complet par HOFFMANN (Breslau 1827). *In-8.°*

78. *ROSENMÜLLERI Scholia in Vetus Testamentum,* part. VII, vol. 4. *Etiam sub titulo : Prophetæ minores annotatione perpetua* vol. 4. *Zephania, Haggaï, Zacharias, Maleachi.* Edit. II, auct. et emend. *In-8.°*

79. *Libri Geneseos secundùm fontes ritè dignoscendos adumbratio nova;* in usum prælectionum edid. GRAMBERG. *In-8.°*

80. *Doctrina ævi primi ac prisci, præcipuè mosaici, de Ente summo.* Opusculum quod memoriæ J. G. *Eichhornii* piè et religiosè dicat *C. F.* WEBER. (Stuttg.) *In-8.°*

81. *Handbuch der biblischen Alterthumskunde.* Manuel d'antiquités bibliques, *ou* Géographie biblique, tom. III, par ROSENMÜLLER. *In-8.°*

82. *Geschichte der Israeliten.* Histoire des Israélites depuis le temps des Machabées jusqu'à nos jours, d'après les auteurs originaux, par JOST. Tom. 8. (Berlin). *In-8.°*

83. *Waltoni in Biblia polyglotta prolegomena specialia recogn. Dathianisque et varior. notis suas immiscuit Fr.* WRANGHAM. 2 vol. *in-8.°* avec 2 tables et 5 grav. (Cambridge et Leipsic).

84. *Versuch &c.* ou Essai pour développer la signification du *Logos* de S. Jean l'Évangéliste d'après les systèmes religieux de l'Orient, par *G.* BAUMLEIN. (Tubingue.) *In-8.°*

85. *Manichæorum Indulgentias cum brevi totius manichæismi adumbratione e fontibus descripsit* Dr. *V.* DE WEGNERN. (1827). *In-8.°*

86. *Reisen in Europa &c.* Voyages de *Berggren* en Eu-

rope et dans l'Orient, traduits du suédois par UNGEWITTER. Tom. I.er avec une grav. et une carte. (Darmstadt). *In-8.°*

87. *Reisen durch Syrien.* Voyages de BUCKINGHAM dans la Syrie et la Palestine, trad. de l'anglais, tom. II.

Ils forment le 96.e tome de la *Nouvelle Bibliothèque des plus importans voyages*, qui se publie à Weimar.

88. *HISTORIA IEMANÆ e codice manuscripto arabico cui titulus est,* بغية المستفيد في اخبار مدينة زبيد, *concinnata; quam, præmissa de libri auctore et argumento, nec non de antiquitatibus Iemanensibus historicis disputatione, adjecto indice geographico locorum et fluminum, edidit Ch. Thom.* JOHANNSEN (Bonn). *In-8.°*

89. اشعار الحماسة. *Hamasæ Carmina, &c.,* pars IV, ed. FREYTAG. (Bonn).

90. *Der Coran,* le Coran, ou la loi des Musulmans, par Mohammed fils d'Abd-allah; traduit de l'arabe, avec des notes explicatives, une introduction historique et une table complète, par *S. G.* WAHL. (Halle.)

91. *ROSENMÜLLERI Analecta arabica,* pars III, *sive Syria descripta a scherifo El-Edrisio et Khalil ben-Schahin Dhaheri, e cod. Bodlei. In-4.°*

92. *Ansbertus, Historia de expeditione Friederici Imperatoris,* nunc primum e Gerlaci chronico, cujus ea partem constituit, typis expressa, cur. J. DOBROWSKY. (Prague, 1827.) *In-8.°*

93. [Syriac title] *Grammaticæ Syriacæ libri III, cum 3 tabb. varia scripturæ aramaicæ genera exhibentibus;* auct. A. Theoph. HOFFMANN. (Halle, 1827.) *In-4.°*

94. *Ausführliches Lehrgebäude;* Grammaire détaillée de la langue sanskrite, par M. BOPP; 3.e livr. *In-4.°* (Berlin.)

Cette livraison complette la grammaire proprement dite : avant de donner la syntaxe et la prosodie dans deux livraisons subséquentes, l'auteur se propose de publier un dictionnaire sanskrit.

Un abrégé du dictionnaire bengali de *Carey*, en deux vol. *in-8.°*, par M. *Marshman*, à Sérampore.

Une nouvelle traduction anglaise de l'Histoire de l'Indoustan, écrite en persan par *Ferichta*, par le colonel *Briggs*, en 3 vol. *in-4.°*

Une nouvelle édition des *Selections in prose and verse :* la première édition, donnée par *Lumsden*, avait 5 vol.; la présente n'en aura que 2 *in-4.°*

Le *Durool muktar* et le *Fusool Imadee*, deux ouvrages arabes sur la jurisprudence; 2 gros vol. *in-8.°* qui, ainsi que les précédens, seront imprimés à la presse lithographique, sous la direction de M. Wood.

Ouvrages publiés ou préparés pour la publication, sous la direction du Comité de l'instruction publique.

En sanscrit : Le *Mugdhabodha* et le *Laghu Kaumudi*, deux grammaires. Le *Bhasha Parichheda*, ouvrage élémentaire sur la logique, avec un commentaire. Sous presse : le *Bhatta Kavya*, dont 700 pages sont déjà imprimées; le *Sahitya Durpana*, ouvrage élémentaire sur la rhétorique; le *Raghu Vansa*, poëme classique; le *Liliwati*, ou l'arithmétique indienne (traduit par Taylor, *Bombay*, *1816*, et par Colebrooke, *Londres*, *1827*).

En persan, sous presse : le *Seir Mutakherin*, qui sera achevé sous peu de jours (la traduction anglaise a paru à Calcutta en 1789, 2 gros vol. *in-4.°*); des traductions du *Digdursum*, ou versions bengalies de différens traités sur la littérature et les sciences européennes : cet ouvrage sera bientôt fini; la traduction persane du *Liliwati* est presque achevée.

En arabe : les *Fatawa Alemgiri*, dont 350 pages sont imprimées (*voy.* la Vie de Jones par Teignmouth, p. 384, 2.ᵉ édit.); la traduction des Elémens d'algèbre de *Bridge;* un abrégé des Canons d'Avicenne, avec une traduction persane et un glossaire pour les termes techniques.

NOUVEAU
JOURNAL ASIATIQUE.

Observations sur quelques médailles bactriennes et indo-scythiques nouvellement découvertes, par M. A. W. de Schlegel.

M. le colonel Tod a su profiter des intervalles de loisir que lui laissaient une carrière active et des missions importantes dans l'Inde, pour y recueillir des trésors de littérature et d'antiquités asiatiques. Revenu en Europe, il en a fait l'usage le plus libéral pour l'avancement de ce genre d'érudition. Il a fait don à la Société asiatique de Londres d'une collection de manuscrits dans le dialecte du Râdjpoutana, et d'un nombre considérable de manuscrits sanscrits. Sans que j'eusse l'avantage de lui être personnellement connu, il a eu l'extrême bonté de permettre à mon savant collaborateur, le docteur Lassen, de copier un précieux manuscrit du Râmâyana, provenant de la bibliothèque du roi d'Odeypour. Je donnerai une description détaillée de ce manuscrit dans la préface de mon édition ; en attendant, je saisis avec empressement cette occasion pour témoigner ma reconnaissance d'une communication aussi obligeante.

Le colonel Tod, ayant formé une riche collection de médailles trouvées dans l'Inde, a publié un choix des plus curieuses. La gravure se trouve à la fin de la II.e partie du I.er volume des Transactions de la Société asiatique de Londres. La dissertation dont il l'a accompagnée embrasse une foule d'objets sur lesquels je n'ai pas d'opinion fixe, faute de données suffisantes. Sur d'autres points, j'aurais des doutes à proposer, mais je n'entre point ici dans cette discussion. Je me bornerai à glaner, en soumettant au jugement des savans quelques observations sur les médailles elles-mêmes.

N.° I.

Apollon debout, nu, ayant seulement une chlamyde attachée aux épaules, tenant à la main une flèche. Dans le champ, derrière l'Apollon, un monogramme. Légende circulaire :

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ
ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ.

Revers: le trépied de Delphes; aux deux côtés, des marques inconnues. Légende circulaire en caractères bactriens.

N.° II.

Médaille carrée. Tête casquée d'un homme âgé, barbe rase. Légende :

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΗ........ΝΑΝΔΡΟΥ.

Revers : la Victoire, debout, tenant dans la main gauche une branche de palmier, présentant de la droite un diadème. Dans le champ, devant la Victoire, est un monogramme peu différent du précédent. Lé-

gende en caractères bactriens, mais épars et en petit nombre.

Le colonel Tod a suppléé les deux premières lettres du nom : c'étoit indubitablement Μενάνδρου. M. Lassen (*de Pentapotamia indica*, pag. 53) pense que le mot défectueux, écrit au-dessus de la tête, doit être lu Νικάτορος, et je suis de son avis. Il y aura eu place pour les lettres NIKAT; cependant la troisième lettre, bien distinctement figurée comme un H, semble s'opposer à cette conjecture. Dans les médailles sémi-barbares, rien n'est plus fréquent que des fautes d'orthographe, des lettres mal tracées et confondues les unes avec les autres. Mais la légende de celle-ci est vraiment classique : seulement, pour gagner de l'espace, les lettres sont alongées et resserrées dans la largeur. Si donc l'H n'est pas une méprise du graveur moderne, il faudrait supposer que NI est l'abbréviation de NIκάτορος, et H le commencement d'un nouveau mot. Toutefois cela n'est guère probable.

Dans le n.° I, le colonel Tod a essayé de décomposer le monogramme en ces lettres, OEΔ, qu'il suppose être une date, d'après l'ère bactrienne. Cette combinaison de lettres comme valeur numérique est impossible, puisqu'il y auroit deux chiffres au-dessous de dix, et point de centaine. Bayer, de même, a cru voir dans le monogramme d'une médaille d'Eucratidas des chiffres qu'il exprime par l'ère bactrienne; mais Eckhel (*Doctr. num.* pag. 1, vol. III, pag. 558) regarde cette ère comme imaginaire.

Ces deux médailles sont, pour ainsi dire, hors de prix, tant pour la conservation parfaite que pour leur extrême rareté et leur importance historique. Dans l'obscurité profonde dont l'histoire de l'empire de la Bactriane est enveloppée, il faut recueillir soigneusement tout ce qui peut fournir le moindre éclaircissement.

Nous ne trouvons que deux passages des anciens où il soit fait mention du roi Apollodote. L'auteur du Périple que l'on nomme communément Arrien, dit : Ἀφ' οὗ μέχρι νῦν ἐν Βαρυγάζοις παλαιαὶ προχωροῦσι δραχμαὶ, γράμμασιν Ἑλληνικοῖς ἐγκεχαραγμέναι, ἐπίσημα τῶν μετ' Ἀλέξανδρον βεβασιλευκότων Ἀπολλοδότου καὶ Μενάνδρου. « C'est pourquoi, de nos jours encore, de vieux » drachmes ont cours à Barygaza, marqués de caractères grecs, et frappés au coin des rois qui ont » régné après Alexandre (dans une partie de l'Inde), » c'est-à-dire, d'Apollodote et de Ménandre. »

Ce témoignage est confirmé d'une manière frappante par les médailles décrites ci-dessus, et par la contrée où elles ont été découvertes.

L'autre passage concernant Apollodote est dans le sommaire de l'histoire de Trogue-Pompée qu'on place à la tête de l'abrégé de Justin. *Prolog.* l. XLI.

« *Deinde, quo rege pugnante, Scythicæ gentes,* » *Sarancæ et Asiani Bactra occupavere et Sogdianos. Indicæ quoque res additæ, gestæ per* » *Apollodotum et Menandrum, reges eorum.* »

On lit dans les éditions *Apollodorum*. La correction a été faite par le savant et judicieux Bayer, sur

la foi de l'auteur du Périple. Aujourd'hui qu'elle est pleinement confirmée par une médaille, monument public et authentique, il faut la recevoir dans le texte. Les copistes ont facilement pu prendre le change, parce que le nom d'Apollodore étoit bien plus commun chez les Grecs que celui d'Apollodote. Vaillant et Longuerue ont soupçonné une corruption; mais ils ont cherché le remède d'un autre côté. Ils pensent que le nom d'Apollodore, historien des rois parthes et de la Bactriane, a été confondu avec celui d'un roi; et Longuerue proposait de lire : *ex Apollodoro, gestæ per Menandrum et Eucratidam, reges eorum.* Ce n'est pas là corriger; c'est défigurer arbitrairement les textes anciens. Néanmoins le dernier éditeur de Justin en France, M. Lemaire, recommande encore cette détestable conjecture.

Bayer, tout en réhabilitant le roi Apollodote, lui dispute son titre à l'empire de la Bactriane, que le colonel Tod revendique avec raison. Bayer veut qu'il ait été un de ces rois grecs qui, à la même époque, ont régné séparément sur une partie de l'Inde, tels que Démétrius, fils d'Euthydème. Cela est d'abord contraire au texte de Trogue-Pompée : car le mot *eorum* doit nécessairement être rapporté à *Bactra et Sogdianos.* Ensuite la médaille achève de réfuter l'opinion de Bayer. Par quel motif un roi grec dans l'Inde, qui n'aurait pas possédé la Bactriane, aurait-il fait mettre sur ses monnaies une légende en caractères bactriens? Je les appelle ainsi par précaution, pour ne rien préjuger sur la langue à laquelle ils appartiennent.

A coup sûr ils ne sont pas sanscrits. Ils ont, ainsi que ceux de la médaille de Ménandre, une grande ressemblance avec les caractères qu'on voit sur quelques médailles des premiers Sassanides. (*Voyez* Visconti, *Iconographie*, tom. III, pl. 8, 2.) C'est aux personnes qui connaissent le zend et le pehlvi qu'il est réservé peut-être de les déchiffrer.

Pour échapper à l'objection indiquée, il faudrait supposer qu'Apollodote eût régné sur les provinces orientales de l'ancien empire de Perse, au midi de la Bactriane. La médaille de Démétrius, fils d'Euthydème, découverte par le baron de Meyendorf, porte une légende grecque, βασιλέως Δημήτριου; l'empire de l'Inde y est marqué par la dépouille d'une tête d'éléphant, dont le portrait du prince est coiffé.

Il faudra donc admettre Apollodote au nombre des rois de la Bactriane. Le célèbre Visconti a essayé de lui assigner sa place selon les probabilités. Le canon chronologique de Bayer n'offre que six rois dans l'ordre suivant, avec les dates, pour la plupart conjecturales, de leur avénement :

Avant J. C.	255.	Théodote I.
	243.	Théodote II.
	220.	Euthydème de Magnésie.
	195.	Ménandre.
	181.	Eucratidas I.
	146.	Eucratidas II.

Visconti, en augmentant cette série de deux nouveaux noms, l'arrange ainsi :

Fondation de l'empire de Bactriane, avant J. C. 257.

1. Théodote I.
2. Théodote II.
3. Euthydème.
4. Apollodote, le sauveur.
5. Ménandre, le vainqueur.
6. Hélioclès, le juste.
7. Eucratidas I, le grand roi.
8. Eucratidas II.

Destruction de l'empire, avant J. C. 125.

J'ai ajouté à ce catalogue les surnoms que les médailles nous ont fait connaître, et dont deux sont dus aux découvertes du colonel Tod. Comme Visconti ne cherchait que des portraits, et qu'il ne connaissait point encore de médailles d'Apollodote, il s'est peu arrêté à ce prince; il n'a pas donné les raisons qu'il avait pour lui assigner cette place. Je pense cependant qu'il a deviné juste. L'ordre des trois premiers rois est fixé historiquement. Trogue-Pompée et l'auteur du Périple, en joignant les deux noms suivans, s'accordent à faire précéder Ménandre par Apollodote. Or Ménandre a certainement régné entre Euthydème et Eucratidas. Mais Visconti ne fait pas succéder celui-ci immédiatement à Ménandre; il trouve entre leurs règnes une place pour Hélioclès, dont le nom n'est connu que par une médaille. Dans cette médaille, portant l'inscription, Βασιλέως Ἡλιοκλέους δικαίου, rien n'indique un roi de la Bactriane : MM. Visconti et Mionnet, en le déclarant tel, se sont déterminés uniquement par

la ressemblance de la fabrique avec les médailles bactriennes. Cet argument n'est pas concluant : des artistes formés à la même école peuvent travailler à la monnaie de différens états; d'un autre côté, l'art de graver peut éprouver des vicissitudes dans le même pays. Le peu de médailles bactriennes que l'on connaissait jusqu'ici, sont d'une belle fabrique et d'un style pur; celle de Ménandre l'est également. Mais le tétradrachme d'Apollodote, bien exécuté d'ailleurs, fait exception sous le rapport du costume. La légende est d'un beau caractère carré; le dessin du trépied aussi est assez élégant; mais Apollon, au lieu d'avoir sa longue chevelure relevée en nœud au-dessus du front, est figuré avec les cheveux coupés, presque tête nue. Cependant c'est bien Apollon qu'on a voulu représenter; l'emblème du revers aussi fait allusion au nom d'Apollodote.

Nous ignorons une infinité de détails de l'histoire des successeurs d'Alexandre. Il serait possible qu'au milieu des troubles qui survinrent après la mort de ce conquérant, ou pendant le déclin de l'empire des Séleucides, quelque gouverneur d'une province de l'Asie Mineure se fût déclaré indépendant; mais que, n'ayant pu donner de la stabilité à sa petite monarchie, il ait été passé sous silence dans les narrations abrégées et défectueuses qui nous sont parvenues.

Il serait bon de savoir où la médaille d'Hélioclès a été trouvée. Si l'on en découvre une pareille dans l'Inde ou dans la Tartarie, son titre au royaume de la Bactriane lui sera assuré.

Visconti tâche d'affermir sa conjecture (car il faut avouer que c'en est une) par la ressemblance frappante des têtes : il suppose qu'Héliodès a été le père d'Eucratidas. Cet argument ne laisse pas d'être d'une certaine force, d'autant plus que les physionomies, sur-tout celle d'Eucratidas, sont bizarres et fortement caractérisées. A en juger par le peu de médailles bactriennes que nous connaissons, les graveurs se sont attachés uniquement à la ressemblance individuelle, sans viser à l'idéal.

La médaille d'Apollodote a été trouvée à Baitasor, celle de Ménandre à Mathourâ. L'une et l'autre de ces villes sont situées sur le Yamounâ : la première un peu au-dessus, la seconde au-dessous d'Agra. Le colonel Tod en conclut que la domination des deux rois se seroit étendue jusque là. Cette conséquence n'est pas admissible. Par mille raisons, les monnaies peuvent avoir cours hors du pays où elles ont été frappées. Ce cours à l'étranger est favorisé par la stabilité du système monétaire adopté par un gouvernement, par la pureté du métal, enfin par la beauté du coin et les précautions prises contre les rognures. Les exemples se présentent en foule. Que serait-ce si Pausanias avait eu raison de dire que les Indiens de son temps n'exerçaient pas encore l'art de frapper des monnaies? Je ne suis nullement surpris que les marchands de Barygaza aient reçu volontiers en paiement de beaux tétradrachmes comme celui d'Apollodote. Il ne s'ensuit pas que les rois grecs aient jamais régné à Barygaza même. Ils ont

été en effet maîtres des embouchures de l'Indus; mais entre ce pays et le Guzarate, il y a des marais et des déserts de sable. Si cette possession avait eu lieu, le souvenir ne s'en serait-il pas conservé jusqu'au temps d'Arrien? Cependant l'auteur du Périple est si fort dans l'erreur sur le véritable terme des expéditions d'Alexandre, qu'il fait pénétrer ce conquérant jusqu'au Gange.

De ce que les médailles d'Apollodote et de Ménandre avaient cours à Barygaza du temps d'Arrien, de ce qu'on en découvre aujourd'hui dans le voisinage d'Agra, il résulte seulement que les finances de ces deux rois étaient en très-bon ordre, et qu'ils ont régné assez long-temps pour faire frapper une grande quantité de monnaies.

Il est difficile d'assigner des limites précises à la domination indienne des rois de la Bactriane, et des rois grecs, leurs contemporains, qui n'ont régné que dans l'Inde. Remarquons d'abord que les auteurs anciens emploient quelquefois le nom de l'Inde d'une manière un peu vague, et qu'ils y comprennent les provinces de l'empire de Perse situées sur la rive droite de l'Indus. Les conquêtes des rois bactriens ont pu être faites dans deux directions différentes : l'une vers l'Orient, par le Pandjab, et au-delà; l'autre, en suivant le cours inférieur de l'Indus. L'expédition de Séleucus Nicator fut dirigée vers le Gange; en faisant sa paix avec Chandragouptas, roi des Prasiens (c'est-à-dire, des Orientaux), il lui céda quelques provinces, et reçut en échange un grand nombre d'éléphans.

Il est probable que les premiers rois bactriens, en se déclarant indépendans, se seront d'abord emparés de ce qui restait des conquêtes d'Alexandre dans le Pandjab. Du moins le troisième roi, Euthydème, dans son traité de paix avec Antiochus le Grand, traité par lequel il fut reconnu comme roi légitime, lui livra tous ses éléphans. Cela prouve deux choses : l'une, qu'Euthydème avait des provinces, ou du moins des vassaux, dans l'Inde proprement dite; l'autre, que sa domination n'y était pas fort étendue, car ces éléphans étaient peu nombreux ; ajoutés à ceux que Sophagasénus (*Soubhagasênas*) donna à Antiochus, ils ne complétèrent que le nombre de cent cinquante, tandis que Chandragouptas en avait pu fournir plus de quatre cents à Séleucus. . . . .

L'expédition orientale d'Antiochus le Grand fut brillante, mais elle ne semble pas lui avoir procuré des avantages solides, si ce n'est d'avoir emmené cette troupe de quadrupèdes guerriers. Après sa campagne contre Euthydème et Sophagasénus, il repassa l'Indus, et s'en retourna par l'Arachosie et la Carmanie vers le siége occidental de son empire.

Euthydème aura profité du grand éloignement d'Antiochus et de l'affaiblissement de sa puissance, pour envahir les provinces situées le long de l'Indus inférieur. Il est constant que son fils Démétrius y a régné, je pense, d'abord comme gouverneur au nom de son père, ensuite comme roi indépendant. Démétrius ne succéda point à Euthydème dans la Bactriane : son éloignement même peut avoir donné à

son compétiteur des facilités pour l'exclure du trône. Si Démétrius n'avait pas été en possession lors de la mort de son père, avec quelle force aurait-il conquis ces vastes contrées, puisque l'armée bactrienne était au service d'un rival préféré? C'est lui, sans doute, qui fonda la ville de Démétrias dans l'Arachosie, dont un ancien géographe, Isidore de Charax, nous a conservé le nom. De là sa domination s'étendait jusqu'au Delta de l'Indus et au littoral adjacent.

Des exploits dans l'Inde sont attribués à Apollodote par Trogue-Pompée; à Ménandre par le même historien et par Strabon. Les glorieux surnoms que nous lisons sur les médailles confirment ces témoignages. Le revers de celle de Ménandre offre des emblèmes qui sembleraient indiquer un nouveau royaume acquis par la victoire : cette déesse tient un diadème à la main. Les conquêtes de ces deux rois doivent avoir été faites dans le Pandjab; vers le midi, ils auraient entamé le royaume de Demétrius : et il n'est parlé d'aucune guerre entre les Bactriens et ce roi de l'Inde, jusque vers la fin du règne d'Eucratidas. Aussi Strabon dit-il expressément que Ménandre passa l'Hyphasis, et pénétra jusqu'au Yamounâ (1). Cela ne nous autorise pas encore à

(1) C'est ainsi qu'il faut lire le texte de Strabon, d'après les corrections incontestables de M. Lassen, *de Pentap. Ind.* p. 4, 50 et 51. Les éditions portent : Ἔιγε καὶ τὸν Ὕπανιν διέβη πρὸς ἕω, καὶ *μέχρι* τοῦ Ἰσάμου προῆλθε. Lisez Ὕπασιν et Ἰωμάνου. Outre cela, je pense qu'il faut transposer la particule καὶ, et lire:

étendre son empire jusqu'à Mathourà, ou même jusqu'à Baitasor, villes situées au centre de l'Inde. Le Yamounâ, ayant sa source dans les monts Himâlaya, très-près de celle du Gange, descend d'abord vers le midi avec une courbe légère vers l'occident, ensuite il tourne et continue son cours est-sud-est. Les probabilités sont pour le terme le plus rapproché. Dans cette supposition, Ménandre aurait été maître du royaume de Lahor et du pays des princes Seiks indépendans. On ne lui accordera pas, sans

διέβη καὶ πρὸς ἕω μέχρι κ. τ. λ. *Hypanis* n'est qu'une corruption d'*Hypasis* ou *Hyphasis*, corruption que Weisseling a introduite aussi dans le texte de Diodore, contre l'autorité des manuscrits. Il n'est pas inutile de rapporter cela, puisque ce fleuve imaginaire a causé tant de confusion dans la géographie. Le dernier géographe de l'Inde ancienne, M. Reichard, a placé dans ses cartes de l'Inde et de la Perse, l'Hypanis et l'Hyphasis l'un à côté de l'autre : son Hypanis est le véritable Hyphasis, en sanskrit *Vipâsâ*, aujourd'hui *Beyah*. Son Hyphasis au contraire est l'Hésidrus de Pline, le Satadrou, aujourd'hui Satladje. De cette manière M. Reichard a été forcé de reléguer l'Hésidrus hors du Pandjab; il a donné ce nom au *Sarasvatî*. Malte-Brun avait déjà mieux fait, en corrigeant les erreurs de d'Anville. Après les éclaircissemens donnés sur les cinq fleuves du Pandjab par M. Lassen et par moi (*Bibl. Ind.* tom. II, p. 295, 308), les géographes n'auront plus d'excuse s'ils retombent encore dans les mêmes méprises. Le savant Casaubon corrigeait Ἰμάου pour Ἰσάμου. Mais Strabon n'a pas pu indiquer les monts *Himâlaya*, qui sont au nord, comme terme d'une expédition dirigée vers l'Orient. Il est inconcevable que le commentateur du Strabon français ait proposé de lire *Hydaspe* au lieu d'*Isamus*: c'est absolument un contre-sens qui ressemble à ces avancemens rétrogrades d'une armée dans les bulletins, dont on s'est tant moqué. Notre géographe Mannert avait déjà désigné le *Yamounâ*.

preuve décisive, des conquêtes au centre de l'Inde, que Séleucus Nicator et Antiochus le Grand n'ont jamais pu faire. Puisque Strabon dit que Ménandre, le premier parmi les rois bactriens, a pénétré si avant, la domination de son prédécesseur a dû être encore plus limitée.

Nous ne savons rien des exploits d'Hélioclès, si toutefois il a régné dans la Bactriane. Mais comme Eucratidas adopta le premier le titre de *grand roi*, il est naturel de penser qu'il aura agrandi l'empire. Il pourrait avoir conquis l'Ariane, que Strabon dit avoir appartenu à l'empire de la Bactriane.

Pour la guerre entre Eucratidas et Démétrius, roi de l'Inde, nous sommes réduits au récit peu satisfaisant de Justin, d'après lequel Démétrius paraît avoir été l'agresseur. Eucratidas, d'abord assiégé et mis en grand danger, s'en tira par sa valeur, et finit par dépouiller son adversaire. Dans sa retraite, après avoir terminé cette guerre, il fut assassiné par son fils. Bayer pense que ce Démétrius est le même qui, dans sa jeunesse, avait négocié la paix de son père Euthydème avec Antiochus. Cependant ce savant est lui-même un peu effrayé en calculant le grand âge auquel, dans cette supposition, Démétrius était parvenu lors de ces événemens. Ce serait en effet une singulière ambition que celle d'un prétendant qui, exclu de la succession, se serait tenu tranquille pendant trois règnes consécutifs, et n'aurait aspiré à recouvrer son héritage que sous le quatrième règne, dans son extrême vieillesse. On sauverait les probabilités en

admettant qu'un fils du même nom aurait succédé à Démétrius.

L'existence du fils parricide d'Eucratidas est bien constatée; mais nous ignorons son nom, et il est incertain s'il a joui du fruit de son crime. Le roi Eucratidas II, dans le catalogue de Bayer, ne repose donc que sur une double conjecture. (*Voyez* Eckhel, *Doctr. num.* p. 1, vol III, pag. 558.)

Ici finissent les rois bactriens connus jusqu'ici. L'histoire des derniers temps de cet empire est enveloppée de ténèbres encore plus épaisses que le reste. Justin en attribue la destruction aux Parthes; l'auteur du sommaire de Trogue-Pompée aux nations scythiques. Ces deux abréviateurs ont pourtant puisé à la même source. Il paraît que les Parthes et les Scythes y ont eu leur part: mais les Scythes ont porté le dernier coup, et sont restés en possession.

Dans un fragment de Diodore, ou plutôt dans un des extraits de Photius, il est dit qu'un Arsace, sans doute le sixième, Mithridate I, pénétra jusque dans l'Inde, et s'empara de l'ancien royaume de Porus, c'est-à-dire, du pays entre l'Hydaspe et l'Acésinès. Bayer dit avec raison que les auteurs grecs, par-tout où il est question de l'Inde, imaginent un Porus. Mais ici l'historien me semble justifié; car nous avons vu que les rois bactriens possédaient non-seulement cette province, mais bien au-delà. D'après le calcul de Bayer, Mithridate I, roi des Parthes, aurait survécu sept ans à Eucratidas; mais cette chronologie est purement conjecturale. Toutefois c'est après la

mort d'Eucratidas que ces conquêtes doivent avoir été faites : la guerre entre lui et Démétrius n'aurait pu avoir lieu, si les Parthes avaient déjà occupé les provinces intermédiaires. Arrivé au faîte de sa puissance, Eucratidas fut assassiné ; ce n'est donc qu'après sa mort que le déclin de l'empire de la Bactriane peut avoir commencé. M. Deguignes (*Mémoires des inscr. et belles-l.* tom. XXV), d'après les historiens chinois, a fixé l'époque de sa destruction à l'an 125 avant J. C. Le roi ou les rois qui peuvent avoir régné dans cet intervalle nous sont inconnus. Peut-être les médailles du colonel Tod nous fourniront-elles quelques lumières.

N.° IV.

Tête de jeune homme, imberbe, à cheveux courts, sans autre ornement que le diadème dont on voit les bandelettes par derrière ; devant la tête une espèce de sceptre ou d'épée. Légende à demi emportée et illisible.

Revers : Un homme à cheval, portant sur la main droite élevée un épervier. Les bandelettes du diadème voltigent en l'air tout le long du dos. Devant le cheval un monogramme. Légende :

...... ΤΡꞶ ΒΑCΙΛΕꞶC

Médailles de la seconde série, sans numéros.

A.

Tête d'un homme âgé, à barbe rase, portant un bonnet serré, entouré d'une rangée d'ornemens en forme de perles oblongues. On voit les bandelettes

du diadème. La main gauche est visible et porte un sceptre. L'épaule et la poitrine sont drapées à la grecque. Monogramme derrière la tête.

Revers : le même que celui du n.° 4 ; seulement, le module étant beaucoup plus grand, tout y est plus distinct. L'homme à cheval porte un bonnet d'où partent les énormes bandelettes du diadème. Son costume est barbare : c'est un habit à manches longues, divisé en pans au-dessous de la ceinture ; ensuite un pantalon large. Le graveur n'a pas su agencer le pied à la jambe : elle descend toute roide en ligne droite, et se termine en pointe. Le cheval est en repos, les quatre pieds posés sur terre, la crinière coupée en forme de crête. Devant le cheval, le monogramme de la face principale. Légende :

CωTHP......ΛЄΥC.

B.

Tête d'un homme âgé, à barbe rase. La coiffure est un peu différente : elle a l'air d'une couronne à pointes. On voit les bandelettes du diadème. Devant la tête, le monogramme précédent. Point de trace d'une légende.

Revers : une femme drapée, debout, tenant à la main droite un long bâton ou une lance ; la gauche inclinée touche une plante à grandes fleurs épanouies. Les caractères de la légende semblent être grecs, mais ils sont placés dans des combinaisons impossibles.

C.

Le type, à quelques légères différences près, est le même que celui de la première médaille de cette

série, tant pour la face principale que pour le revers. Seulement la légende du revers, emportée en grande partie, ne semble pas avoir été composée de caractères grecs.

Le colonel Tod (p. 340) assigne les médailles de la seconde série à Mithridate I ou à ses successeurs. Je ne saurais être de son avis. Il suffit de parcourir les médailles des Arsacides pour se convaincre qu'elles n'ont aucune analogie avec celles-ci. Les rois portent tous leur barbe; la coiffure varie : depuis Mithridate I, c'est une tiare; sur les revers ils sont représentés assis, l'arc à la main, en pantalons serrés, et en manteau court, à-peu-près comme nos hussards. D'ailleurs la suite des Arsacides est complète : il n'y reste point d'espace pour un roi inconnu.

Je pense que les médailles n.° IV, et A, B, C, appartiennent toutes au même roi, qui doit avoir régné dans la Bactriane. L'identité des têtes A et C est évidente; celle de B offre encore les mêmes traits mieux dessinés; celle du n.° IV se distingue seulement par son air de jeunesse. Le monogramme est par-tout le même : c'est un trident érigé, portant sur un cercle, et traversé d'une ligne horizontale . Le n.° IV offre une légère variété, mais elle n'est pas bien distincte. Le type du revers est absolument le même dans trois de ces médailles. La légende tronquée du n.° IV aura été :

βακΤΡων ΒΑCΙΛΕωC.

La terminaison ΤΡω ne permet guère d'autre res-

titution; la finale a été supprimée faute d'espace. Dans la légende de la médaille A, on supplée naturellement :

CωTHP βασιΛЄΥC.

Cependant il y a deux lettres après le premier mot qui m'embarrassent. La seconde, figurée comme Є, pourrait être le B initial du mot suivant; mais je ne sais que faire de la première, qui a la forme d'un fer à cheval; puisque le nominatif βασιλεὺς exige le même cas dans le surnom. Ces nominatifs sont fréquens dans les médailles sémi-barbares, quoique l'usage classique soit de mettre tout au génitif.

Le roi de la Bactriane auquel ces médailles appartiennent peut avoir régné dans l'intervalle entre la mort d'Eucratidas et le renversement de l'empire. Mais de quelle nation était-il? Serait-ce peut-être le premier roi scythe, c'est-à-dire, tartare, qui se fût rendu maître de la Bactriane? Le costume de l'homme à cheval favorise cette opinion, mais la physionomie s'y oppose: le profil est vraiment grec. D'ailleurs j'ai de la peine à croire que l'on eût donné le surnom de *Sauveur* à un conquérant étranger. D'un autre côté, le contraste avec les médailles des rois précédens est frappant, autant pour le style que pour le sujet des revers. On conçoit le déclin rapide des arts de la Grèce dans ces contrées lointaines, lorsque les Grecs bactriens furent séparés de leur mère patrie par l'extension de l'empire des Parthes. Mais un roi grec aurait-il adopté le costume d'un cavalier barbare? Les revers de toutes les médailles bactriennes connues jusqu'ici sont con-

sacrés à quelque sujet de mythologie. Il y aurait un terme moyen à prendre: Si, dans les troubles survenus après la mort d'Eucratidas, l'influence des colons macédoniens et grecs étant diminuée par les défaites que les Parthes leur firent éprouver, un indigène du pays, Bactrien ou Sogdien, était monté sur le trône, cela expliquerait tout. Si l'on découvre des médailles où le nom soit conservé, la question sera probablement décidée.

La médaille n.° III est une énigme à résoudre. *Face principale :* tête d'homme à chevelure longue et bizarre, sans aucune marque de royauté. Légende en partie très-lisible, mais inexplicable :

....ΚΕΥΗΡΙΜΑΤΕΡ....

Revers : une Victoire, assez élégamment dessinée, avec une corne d'abondance et d'autres attributs. Légende :

ΕΤΟΥϹΙΑΚΩΝ.

C'est donc une médaille municipale, probablement d'une colonie grecque, soit dans la Bactriane même, soit dans une province voisine. Aucun géographe ancien, que je sache, ne fait mention d'une ville du nom d'*Etousia*.

La médaille n.° X est, selon moi, la plus curieuse de toute cette suite. En voici la description :

Un homme debout, en costume barbare, à-peu-près comme celui du cavalier décrit ci-dessus. Il porte une tiare très-élevée, de forme cylindrique, avec des bandelettes flottantes. On reconnaît la physionomie tartare, le nez retroussé et les petits yeux enfoncés.

L'attitude est fière et pourtant ignoble. De la gauche il jette de l'encens sur un autel, derrière lequel est érigé un trident; de l'autre côté, dans le champ, un monogramme et une massue. Légende en caractères grecs très-mal tracés que je suis pourtant parvenu à déchiffrer en partie. A commencer en haut par la gauche, on lit :

ЄΔΟΒΙΓΡΙϹ ΒΑϹΙΛЄΥϹ ΒΑϹΙΛЄѠΝ.

Après quelques lettres dont je ne sais que faire, on lit encore :

ΙΗΡΝΙЄΛЄΙϹ.

Revers : le dieu Siva, debout, tenant à gauche le trident, son attribut habituel, s'appuyant à droite sur le bœuf Nandi. La bosse particulière aux bœufs de l'Inde est exprimée même avec exagération, ainsi que les fanons du cou. Légende circulaire en caractères bactriens ou pehlvis (1).

Voilà donc enfin un monument numismatique de cet empire indo-scythique, sur lequel nous avons si peu de données. Quelle étrange combinaison! Un khan tartare, converti au culte brahmanique, régnant sur des provinces de l'Inde et de l'ancienne Perse, et ayant des Grecs à sa cour qui lui donnaient le titre de *Roi des rois!* Ce monarque régnait donc sur des

---

(2) Deux des médailles rapportées de la Boukharie par le baron de Meyendorf, appartiennent probablement aussi à un roi indo-scythe, puisqu'elles portent sur le revers un homme en costume oriental devant un bœuf. Je n'en parle que d'après la description (*Journal littéraire de Gottingue,* 1823, n.° 108), n'ayant ni empreinte ni gravure sous les yeux.

nations très-policées : sa domination fut peut-être aussi étendue, ses conquêtes aussi fameuses que celles d'Attila ; mais le nom du roi des Huns est encore répandu dans toute l'Europe, il retentit dans des chants immortels, tandis que le nom d'*Edobigris* n'est déterré qu'après deux mille ans. C'est ainsi que le hasard règne, même dans la gloire.

J'ai appelé Tartares les Scythes qui ont fait une irruption par la Bactriane dans les contrées riveraines de l'Indus, sans vouloir rien préjuger sur la famille de peuples à laquelle ils peuvent avoir appartenu. C'est un usage reçu de comprendre sous le nom de Tartares les peuples nomades de l'Asie centrale, quoiqu'on sache très-bien qu'il y a parmi eux une grande diversité de langues et de races. Les anciens ont de même généralisé le nom des Scythes; ils l'ont transporté des bords du Danube jusqu'au fond de l'Asie. Les mœurs de ces peuples n'ont guère changé depuis des milliers d'années : la description qu'Homère fait de leur genre de vie, en nommant les habitans de la Thrace vis-à-vis de l'Hellespont, galactophages et hippémolges, pourrait s'appliquer encore aujourd'hui aux Calmouques qui parcourent les steppes entre le Don et le Volga.

L'histoire de ces contrées ressemble au sable mouvant de leurs vastes déserts : on y voit une infinité de migrations; des dominations subitement agglomérées et dispersées de même; et de temps en temps des débordemens sur des pays plus favorisés de la nature, et anciennement cultivés : débordemens irrésistibles

qui, plus d'une fois, ont mis en péril la civilisation du genre humain. De ce nombre sont l'invasion des Amazones et des Cimmériens dans l'Asie Mineure; celle des Chasdim dans la Babylonie; ensuite les expéditions et les conquêtes des Huns, des Avares, des Hongrois, des Khazares, des Petchénègues, des Turcs et des Mogols.

Strabon, le sommaire de Trogue-Pompée et Justin fournissent quelques noms propres et particuliers des peuplades qui ont fondé l'empire indo-scythe; mais les leçons varient, et ces noms pourraient bien être corrompus. Les Indiens eux-mêmes les appellent *Sâkâs* शाकाः, et ce nom se rattache à leur chronologie. L'ère de Vikramâditya date d'une grande victoire que ce roi, résidant à Oudjâyinî (Ὀζήνη, aujourd'hui *Aoudjein*), ville située sur le revers septentrional des monts Vindhya, doit avoir remportée l'an 56 avant J. C. sur ces barbares. Cette défaite, à ce qu'il paraît, mit un terme à leurs tentatives de pousser leurs conquêtes jusqu'au centre de l'Inde. La désignation complète de cette ère est *Sâka-bhoûpa-kâla*, l'époque des rois des Sâkâs. Mais on la marque d'une manière abrégée par le mot *samvat*, année. Ensuite *sâkâ* est devenu un terme général pour une ère quelconque; on l'applique spécialement à l'ère de Salivâhana, 78 ans après J. C., usitée dans le midi de l'Inde, où ce roi doit avoir régné. Il se peut que cette dernière ère ait été fixée par un événement semblable, puisque la domination des Indo-scythes

vers l'Indus inférieur s'est maintenue assez long-temps. Quoi qu'il en soit, le nom des *Sâkâs* est fort ancien et authentique. Il se trouve dans les lois de Manou, dans le Râmâyana, et dans le Mahâ-Bhârata; et partout il désigne les barbares qui habitaient au nord-ouest de l'Inde. Hérodote atteste que les Persans donnaient à tous les Scythes le nom de *Sacæ*. Isidore de Charax place entre la Drangiane et l'Arachosie la province de *Sakastane*, laquelle avait pris son nom de ces mêmes Scythes (1). La terminaison appartenait sans doute à l'ancienne langue persane comme à la moderne; mais elle est aussi du sanscrit tout pur : शाकस्थानं, *sâkasthânam;* le séjour des Scythes.

Les médailles suivantes n.os XI, XIII et XIV, y compris une sans numéro, appartiennent toutes indubitablement à l'empire indo-scythe, et probablement au même roi. On y retrouve par-tout le monogramme du n.° X ; le n.° XI offre seulement une légère variété. Les légendes sont indéchiffrables : on croit y reconnaître des lettres grecques, mais éparses et entremêlées d'autres caractères étrangers. Le type aussi

---

(1) Ἐντεῦθεν Σακαστάνη Σάκων Σκυθῶν, ἡ ϗ Πραιτακήνη.— Je soupçonne une corruption ou une interpolation dans les derniers mots. La Parætacène n'a que faire ici : les Indo-scythes n'ont jamais pu étendre leur domination jusque là. Malte-Brun a bien fait de s'en tenir uniquement à la suite des provinces énumérées. Le géographe Reichard, en s'attachant à ces mots suspects, a été forcé de rejeter la *Sakastane*, avec les villes qu'elle contenait, vers le centre de l'ancienne Perse, près de Persépolis.

est plus effacé. Je vois encore sur la face principale des médailles n.° XI, XIII et XIV, un monarque jetant de l'encens sur un autel; sur la médaille sans numéro, un archer à genoux qui tend son arc, d'un dessin bien barbare. Pour le reste, ce sont des sujets mythologiques. La médaille n.° XII porte une figure à quatre bras que je prends pour Siva, parce que les bras se détachent à l'épaule, tandis que les quatre bras de Vichnou restent joints jusqu'au coude; sur le revers on voit Indra monté sur son éléphant. Une figure deux fois répétée, avec une grande auréole à rayons, pourrait être le dieu du soleil.

Ce qui me paraît la circonstance la plus remarquable dans ces médailles, ce sont ces preuves du culte brahmanique adopté par les rois tartares. Ils régnaient donc certainement sur des provinces où ce culte était établi. On voit en même temps l'ascendant que les mœurs du peuple subjugué exerçaient sur ses conquérans barbares. Quel contraste avec la conduite des dévastateurs mahométans de l'Inde! Heureusement, à cette époque, le fanatisme intolérant et persécuteur de l'islamisme n'avait pas encore commencé à désoler le monde.

On trouve une autre trace du concours de diverses nations dans l'empire des Indo-scythes : c'est le nom de leur capitale *Min-nagara*. Le premier monosyllabe est le nom tartare; *nagara* signifie *ville* en sanscrit, et se joint, ainsi que les synonymes *pura* et *pattana*, aux noms d'une infinité de villes. Isidore

de Charax semble traduire *Minnagara* Μὶν πόλις (1). Cette ville avait de riches manufactures de coton.

Depuis près d'un siècle Bayer a été l'unique oracle de tous ceux qui se sont occupés de l'empire grec de la Bactriane. Il est temps de refaire ce travail, et on le pourra avec avantage. Bayer était un savant fort distingué : il traite les questions les plus compliquées avec une méthode lumineuse, on peut dire avec élégance. Cependant il accorde encore trop aux conjectures. Dans ses efforts pour se procurer une connaissance quelconque de la langue ancienne de l'Inde, il a été le précurseur de notre temps ; mais les secours qu'il avait, une correspondance suivie avec les missionnaires allemands du midi de la péninsule et les informations d'un Indien natif du Moultan, ne suffisaient pas pour donner des idées étendues et exactes. Il a même fait graver un certain nombre de caractères nagaris ; mais comme il n'avait aucune connaissance grammaticale en sanscrit, c'était, il faut l'avouer, un petit charlatanisme. Aussi cela ne lui a-t-il servi qu'à faire imprimer des mots monstrueux qui n'appartiennent à aucune langue, et à en donner des étymologies insensées. Dans la dernière partie de son ouvrage, il a fait entièrement fausse route. Ayant remarqué que les noms de nombres en sanscrit ressemblent aux noms grecs, il en a conclu que les Grecs les avaient communiqués

(1) M. Lassen pense que c'étaient deux villes du même nom. Cela se peut ; mais les indications de l'auteur du Périple et d'Isidore sont trop vagues pour en rien déduire avec certitude.

aux Indiens avec les premiers élémens de l'arithmétique. Avant lui on avait déjà remarqué que quelques-uns de ces mots sanscrits ressemblent plus à leurs synonymes dans la langue latine qu'à ceux de la langue grecque. Cela ne le porta pas à abandonner cette idée pour chercher une cause plus réelle de cette coïncidence. Ce qui l'excuse, c'est que l'étude comparée des langues, science admirable, ébauchée au moins de nos jours, n'existait point encore. Il passa outre, parce qu'il voulait dériver toute la civilisation de l'Inde des Grecs de la Bactriane. Selon lui, avant l'époque d'Alexandre, les Indiens n'auraient été que des sauvages qui ne savaient pas même compter jusqu'à quatre. Les Indiens ont inventé l'admirable système décimal des chiffres que nous appelons *arabes*, système si supérieur à la manière incommode des Grecs et des Romains de noter les chiffres. Bayer ne pouvait pas nier ce fait, mais il se tire d'affaire en disant : « Ils » ont inventé cela stupidement ; ils n'ont pas su en » tirer parti ; les Arabes le leur ont enseigné, à eux » et au monde entier. » Il est désormais inutile de réfuter de pareilles erreurs. Voilà ce qui arrive lorsqu'un homme très-savant, même un esprit exercé à une critique judicieuse, s'obstine à défendre une hypothèse chimérique.

En retranchant de la dissertation de Bayer tout ce qui n'a pas de base solide, en rectifiant, en ajoutant ce que les nouvelles découvertes en numismatique, en géographie et en ethnographie, nous ont appris, on ferait un travail fort utile.

L'empire grec dans la Bactriane a eu peu de durée, ce qui s'explique facilement par sa position entre les Parthes et la frontière de la Tartarie nomade. Mais il a été très-florissant; il s'est élevé rapidement au faîte de la puissance; il porte enfin un caractère éminemment hellénique. Quelque peu que nous sachions, cela suffit néanmoins pour expliquer cet intéressant phénomène. La Bactriane se présente par-tout dans l'histoire des empires d'Assyrie, de Babylone, de Médie et de Perse, comme le siége d'une ancienne civilisation. Probablement, dans ces temps, le pays était plus fertile et plus propre à l'agriculture qu'il ne l'est aujourd'hui. Le baron de Meyendorf a observé dans la Sogdiane la diminution rapide du lac d'Aral et le desséchement des rivières. Cependant ce voyageur vit les environs de Bokhara cultivés comme un jardin de la nature. Des Grecs y étoient établis au moins depuis le temps de Xerxès, peut-être antérieurement. Car pour les *anastases* si fréquentes sous les despotes asiatiques, c'est-à-dire, les transpositions de peuples subjugués à la soumission desquels on ne se fiait pas, on préférait les provinces situées à l'autre extrémité de l'empire. Alexandre y trouva les descendans des Branchides, dont les ancêtres, proscrits en Grèce pour avoir trahi la cause de leur patrie, avaient suivi Xerxès et bâti une ville dans la Bactriane. Les exploits brillans d'Alexandre attirèrent sur ses pas des hommes de talent dans tous les genres: des guerriers et des artistes vinrent du fond de la Grèce pour faire fortune auprès de ce grand conquérant. Il

célébra des jeux, il fit représenter des tragédies athéniennes sur les bords de l'Hydaspe. On sait avec quel soin il s'attacha à fonder des colonies grecques, sur-tout près du terme de ses conquêtes. L'affluence de nouveaux colons, arrivés de la mère patrie, semble avoir continué long-temps après la mort d'Alexandre, puisque nous voyons que le troisième roi de la Bactriane était né dans l'Asie Mineure. Les médailles bactriennes sont d'une belle fabrique et d'un style pur, tandis que les rois parthes, tout philhellènes qu'ils étaient, n'ont jamais pu trouver de bons graveurs pour leurs médailles. Les rois bactriens qui ont fait frapper de telles monnaies, n'auront-ils pas érigé des palais et des temples dans le goût de l'architecture grecque? Peut-être il en existe encore des ruines: mais la Boukharie est aujourd'hui presque inaccessible aux voyageurs européens; il faudrait avoir la facilité d'y séjourner, et de la parcourir dans tous les sens, pour en faire la découverte.

Description de Khevi, traduite de la Topographie géorgienne (1), par M. Klaproth.

Au nord de Mthioulethi est ხევი *Khevi* (c'est-à-dire, *la vallée escarpée*), par laquelle se dirige le chemin qui traverse les montagnes du Caucase. En hiver, une neige profonde empêche qu'on puisse y passer à cheval; en été, au contraire, on y voit des prai-

(1) *Voyez* ce volume du *Nouveau Journal asiatique*, p. 203.

ries superbes qu'on appelle ყელი *Qeli* (ou *cols des montagnes*). La vallée nommée შთამავა-ლი *Chtamavali*, va au nord et se réunit à celle de Khevi ; il y coule une source blanche comme la neige ; on y trouve de beaux cristaux qui tombent des rochers, ainsi que d'autres cristaux rouges, dont l'intérieur, si on les casse, est également rouge. La partie de la rivière de Khevi qui coule jusqu'au pays des Tcherkes, s'appelle aussi არაგვი *Aragvi* (1) ; autrefois elle portait le nom de ლომეკი *Lomek'i* ; à présent elle a celui de თერგი *Thergi* (Terek). Ses sources sont dans

---

(1) Suivant une opinion populaire en Géorgie, l'*Aragvi* qui coule au sud et se réunit au Kour, et l'*Aragvi* qui se dirige au nord et devient le Terek, sortent d'une seule et même source. Un voyageur allemand qui était en Géorgie en 1782, dit : « Le » chemin qui conduit à travers les montagnes en Russie, suit » le cours du *Kara-souou* (l'Aragvi de la Géorgie), sur les » bords duquel sont plusieurs petits villages, comme *Ananour* » et *Podorna*. Une journée au-dessus du dernier et dans les » hautes montagnes, il tombe une rivière du haut d'un rocher ; » arrivée à un autre rocher aigu, elle se divise en deux *bras* : » l'un coule vers la Géorgie et s'appelle *Toulat* (c'est le *Mthi-* » *ouletis-thsqali*), et se réunit après deux milles (allemands) au » *Kara-souou* ; l'autre coule au nord, et forme le commence- » ment du Terek, lequel grossit à vue d'œil par les nombreuses » sources et par l'eau de neige qui vient des montagnes. » — Ce récit paraît vrai pour le cours des deux rivières ; mais il est erroné pour ce qui concerne leur source commune. — Voyez *Auszug aus dem Tagebuche zweier Reisenden von Kislar nach Tiflis in Georgien*, dans J. E. Fabri *Neues geographisches Magazin*, vol. I, pag. 26.

le Caucase de *Kourtaouli*, *Zakha* et *Magrandvalethi* (1); les habitans sont des *Ovsi* (Ossètes) et des *Dvali*. La vallée de Khevi est enfermée par le Caucase. A l'occident est le მყინვარი *Mqinvari*, la plus haute cime de cette chaîne (2) : elle est toujours couverte de glace ; à l'est, elle a également le Caucase, couvert de neiges perpétuelles. Sur la rive occidentale de l'Aragvi est le fort d'*Archa* არშა, construit par un pouvoir surnaturel sur un très-haut rocher et entouré d'autres rochers. Au pied du Mqinvari, la grande vallée appelée აჩხო-ტის ხევი *Atchkhotis-khevi*, dans laquelle est le fort de ღუდუშაური *Ghoudouchaouri*, se réunit avec l'Aragvi, du côté de l'est, et au-dessus d'Armazi. Un chemin qui vient de Goudamaqari passe par cette vallée ; plus au nord est le village de სტეფან წმინდა *Step'han thsminda* (Saint-Étienne). A l'ouest de ce village est გერგეთი *Gergethi*, de l'autre côté de l'Aragvi,

---

(1) Ce sont des districts ossétiens, qui seront décrits quand il sera question de l'Ossétie.

(2) *Voyez* la note (1) à la page 218. Le *Mqinvari* n'est pas la plus haute cime du Caucase; car il n'a, d'après les mesures et l'estimation de MM. Engelhard et Parrot, que 14,400 pieds au-dessus de la Mer Noire, au lieu que l'*Elbrouz*, aux sources du Kouban, en a, d'après les observations de M. Vichnevski, 16,700 au dessus du même niveau. Les Ossètes nomment le Mqinvari *Tseristi-tsoub*, pic du Christ, ou bien *Ours-khokh*, Mont-blanc.

Plus haut, et au pied du Mqinvari, est un monastère de la Trinité (სამება *Sameba*), dans lequel on garde la croix de Sainte-Nino (ნინოს ჯვარი). L'architecture et la position de ce monastère sont très-belles. Dans les lieux escarpés du Mqinvari, on voit des cavernes qu'on appelle ბეთლეემ *Bethléem*, dans lesquelles il est très-difficile d'arriver. Dans une de ces grottes est suspendue une chaîne de fer dont on se sert pour monter à l'endroit où sont cachés le berceau de N. S., la tente d'Abraham tenue debout sans mât et sans cordes, et d'autres choses merveilleuses.

Au-dessous de Gergethi, la vallée appelée anciennement გელათის ხევი *Gelatis-khevi*, mais dont le village porte à présent le nom de გჳლეთი *Gvelethi*, aboutit à l'Aragvi du côté de l'occident. Au-dessus de ce village, une vallée déserte, qui vient du sud-est et du Caucase, de Goudamaqari et de მურძოვი *Mourdzovi*, aboutit à l'Aragvi. Au-dessous de cette jonction, la vallée se rétrécit extrêmement, et l'on y voit un petit fort bâti par *Davith Agmachenebeli*, sur un rocher, à la rive orientale de l'Aragvi. Plus bas, et du même côté de la rivière, est დარიელა *Dariéla*, où მირვან *Mirvan* (1), 3.e roi, a construit une porte fortifiée, qui

---

(1) *Mirvan* régna, selon les historiens géorgiens, vers l'an 3787 du monde. Voici ce que la chronique de Vakhtang raconte

fermait la vallée contre les incursions des Khazars et des Ovsi. Le nom de Dariela signifie *le vainqueur.* Au-dessus est un ancien palais des rois. Ces vallées produisent quelques espèces de grains, mais il n'y croît pas de fruits; cependant il y a beaucoup de fleurs, et l'on dit qu'on y trouve des mines d'or et d'argent; le bois y manque; on l'y porte du pays au-dessous de Gvelethi. L'air y est léger; les habitans sont braves:

---

sur la construction de la porte de *Dariela:* « Sous son règne, » les habitans de *Dourdzoukhethi* (le pays actuel des Ingouches) » oublièrent l'ancien attachement qu'ils avaient porté à *P'harnavaz* et *Sourmag;* ils se réunirent à ceux de *Tcharthalethi* » et pillèrent le *K'oukhethi* et le *Bazalethi.* Alors Mirvan convoqua tous les éristhavi géorgiens avec leurs guerriers, tant » à pied qu'à cheval; les autres K'avk'asiens lui étaient restés » fidèles, à l'exception de ceux de Tcharthalethi. Il se porta avec » toutes ses forces contre Dourdzoukhethi, dont les habitans s'étaient également réunis, et postés aux passages étroits des » montagnes. Alors Mirvan descendit de son cheval, avança avec » l'infanterie suivie de la cavalerie, vîte comme la chèvre sauvage, » brave comme le léopard et avec le rugissement du lion. Un » combat épouvantable eut lieu entre les deux armées; mais ceux » de Dourdzoukhethi ne pouvaient rien contre Mirvan, car il » était comme un rocher, et il resta debout comme une tour. » La bataille devint de plus en plus meurtrière, et les morts » des deux côtés étaient innombrables; enfin ceux de Dourdzoukhethi furent mis en fuite, et la victoire resta aux Géorgiens, » qui firent un nombre considérable de prisonniers. Mirvan pénétra dans le Dourdzoukhethi et y dévasta tout, ainsi que » dans le *Tchartchali.* Il y construisit, avec des rochers et de » la chaux, une porte destinée à fermer le passage dans les » montagnes, et l'appela დარუბალ *Dâroubal.* » — Voy. *Voyage au Caucase* (édition allemande), tom. II, pag. 103 et suivantes.

quoiqu'ils aient la même religion que les Géorgiens, ils se soucient pourtant très-peu des choses spirituelles.

Au-delà des montagnes de ხევსურეთი *Kevsourethi* est le pays des ფშავი *P'hchavi* (1), traversé par la rivière თეთრი არაგვი *Thethri Aragvi*, ou l'Aragvi blanc; elle aboutit à la vallée de l'Aragvi qui est à l'ouest. On y voit une église construite par le roi ლაშა *Lacha* (2), dans laquelle on conserve beaucoup de croix et autres ustensiles en or et en argent pour le culte. Elle s'appelle ლაშას ჯვარი *Laçhas djvari;* elle est très-révérée; aussi les *P'hchavi* et les *Thouchi* y apportent tout l'or et l'argent qu'ils peuvent se procurer. La langue et la religion des habitans sont celles des Géorgiens. Ils ont des devins, et croient tout ce que ceux-ci leur disent au nom de S. George. Pour le reste, ils ressemblent en tout aux habitans de Mthioulethi, mais ils sont moins éclairés et moins nombreux que ceux-ci. Comme ils occupent un pays fort par sa situation, ils vivent tranquillement et ne sont point exposés à des incursions. Les P'hchavi ont à l'est une chaîne de montagnes qui se détache du Caucase; au sud, est le Caucase qui sépare cette peuplade de la vallée de მახ-

(1) La description suit la gauche de l'Aragvi en descendant.

(2) C'est *Lacha Giorgi*, fils de Thamar, qui, d'après les historiens géorgiens, régna de 1198 jusqu'en 1211. — Voyez *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, pag. 180.

ვილოს ხევი *Makhvilos-khevi*, et encore plus au sud, des montagnes s'élèvent entre elle et le მიანეთი *Mianethi* (1); au nord, elles ont le Caucase, qui les sépare de *Gvligvi;* et à l'ouest, les montagnes qui forment la limite avec *Khevsourethi*. Anciennement ces deux vallées portaient le nom de ფხოველი *P'hkkoveli*, mais à présent elles s'appellent P'hchavi et Khevsourethi. A la réunion des Aragvi blanc et noir, et entre ces deux rivières, est le fort de ჟინვანი *Jinvani*, à la place duquel il y avait autrefois une ville. Au-dessus de Jinvani, la vallée de ბოდავი *Bodavi*, dont la rivière, qui vient des monts de თიანეთი *Thianethi*, et coule de l'est à l'ouest, aboutit à l'Aragvi noir. A Bodavi est un couvent avec une coupole; il est grand et d'une belle architecture. Plus bas, la vallée de წირდალი *Thsirdali*, dont la rivière vient des mêmes montagnes, aboutit à l'Aragvi. Encore plus bas, la vallée ნოკორნის ხევი *Nok'ornis-khevi*, venant aussi des monts de Thianethi, se termine à l'Aragvi. Plus haut, il y a un monastère à coupole, construit par Artchil, 44.e roi (2), qui y est enterré. Entre

(1) Je pense qu'il faudrait lire *Thianethi*.

(2) C'est *Artchil* II, et, selon moi, le quarante-cinquième roi; il régna de 668 jusqu'en 717. Sous son règne, *Tchkhoumtchkhoum Asim*, de la race de Mahomet, fit une irruption en

ბო-კო-რნის ხევი *Bok'ornis-khevi* (1) et ce monastère, est une petite montagne qui se sépare de celles dont nous venons de parler; son flanc occidental fait la limite entre Thianethi et Khevi. A ჯიღაური *Djighaouri*, la vallée de ბო-კო-წინი *Bok'othsini* aboutit à l'Aragvi; la rivière qui la traverse coule des montagnes situées entre cette vallée et ერწო- *Erthso*, et se dirige de l'est à l'ouest. Au-dessus de sa réunion avec l'Aragvi est celle de ხერკის ხევი *Kherk'is-khevi* ou თეძ-მის ხევი *Thedzmis-khevi*, dont la rivière vient de la montagne de კუხეთი *K'oukhethi* (2), nommée aussi *Yaloni*, et coule vers l'occident. Plus bas, à l'est de sa réunion avec l'Aragvi, et au-dessus de celle de ნარეკვავი *Narek'vavi*, est située, sur la rive occidentale de l'Aragvi, la montagne de *Sarkinethi*, et sur la rive orientale, la haute montagne de *K'ou-*

Géorgie, et emmena prisonnier le roi *Artchil*, qui souffrit le martyre, parce qu'il ne voulut pas embrasser l'islamisme; c'est pour cette raison qu'il porte le nom de მო-ძამე *Modzame* (martyr). L'église géorgienne célèbre encore aujourd'hui l'anniversaire de son martyre. — *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, pag. 168.

(1) C'est vraisemblablement une faute pour *Nok'ornis-khevi*.

(2) *K'oukhethi* est un district de la Géorgie qui tire son nom de *K'oukhos*, troisième fils de *Karthlos*; et le *K'akhethi* fut appelé ainsi d'après *K'akhos*, frère cadet de *K'oukhos*.

khethi. Toutes les deux s'étendent jusqu'au bord de la rivière et y forment des bords escarpés; c'est pourquoi on les appelle იალონი *Yaloni.* P'harnabaz, 4.e roi de Géorgie (1), bâtit un fort sur le haut de la montagne de Koukhethi, et y éleva l'idole ზადენი *Zadeni :* ce qui fit donner à la montagne le nom de ზადენის მთა *Zadenis-mtha.* Dans les temps postérieurs, un des *treize saints-pères* (2), nommé იოანე *Ioane*, y construisit un monastère où il a vécu et où il a été aussi enterré. Du caveau de cette église jaillit une fontaine qui tombe dans un grand bassin de pierre; ce bassin est toujours plein et l'eau n'y déborde jamais : quand on en ôte, le bassin reste encore plein. Cette eau guérit les malades.

Cette montagne de Koukhethi ou de ზედაძნისი *Zedadznisi* est à l'est du lieu où celle d'Erthso et de Kherk'i se réunissent. Entre ces dernières est situé ხერკი *Kherk'i,* nommé actuellement საგურამო *Sagouramo* ou თედსმის ხევი *Thedsmis-*

(1) Il régna, selon les chroniques géorgiennes, dans l'année du monde 3837. *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, pag. 104.

(2) Ces *treize saints-pères* (ი გწმიდანი მამანი) vinrent de l'Assyrie en Géorgie dans le temps du roi *P'harsman* IV, qui régna de 532 jusqu'en 557. Dans l'édition allemande de mon *Voyage au Caucase* (II, pag. 165), on lit par une faute typographique les *douze* saints-pères.

khevi. Kherk'i a à l'est les montagnes qui le séparent d'Erthso, au sud celle de Zedadznisi, au nord celles qui sont entre Nok'omi et ბო-კო-წინი *Bok'othsini*, et qui descendent de Thianethi jusqu'à l'Aragvi; cette rivière fait la frontière occidentale de Kherk'i. La montagne de Zedadznisi se prolonge de უჯარმა *Oudjarma* à ხო-რაგუ *Khoragou*, où elle s'abaisse; à l'est elle a Erthso, à l'ouest *Grdani;* elle est boisée et remplie de bêtes fauves et de gibier. Sur le promontoire méridional du Zedadznisi, qui s'étend jusqu'au bord de l'Aragvi et y forme un rocher énorme et escarpé qui se trouve vis-à-vis de Mtskhetha, est le couvent de ჯვარის მო-ნასტერი *Djvaris monasteri ;* il est grand et d'une belle architecture. S.[te] Nino planta sur ce rocher une croix faite d'une colonne; et plus tard, გურამ კურაპალატ *Gouram K'ouradpalat* (1), 39.[e] roi, commença la construction d'une église au-dessus de cette croix; elle fut achevée par son fils Dimitri, qui y établit un archimandrite. A l'ouest de l'église, une source sort des rochers; et quoique le terrain voisin soit imprégné de sel, son eau est douce, de bon goût, et guérit plusieurs maladies. Au pied de ces rochers, jusqu'à *Grdani,* s'étend la plaine renfermée entre les montagnes et le

---

(1) *Voyez* la note (3) à la page 207.

Kour (1). Au pied de ces montagnes se trouvent des villages abondant en sources. La rivière de la vallée de გრდანის ხევი *Grdanis-khevi* a sa source dans les monts d'Erthso, au point où ils touchent à ceux de Zedadznisi. Cette rivière se dirige au sud, jusqu'à Grdani, puis à l'ouest, et se réunit au Kour. Le village de ავჭალა *Avtchhala* est sur la rive septentrionale du Kour, qui est boisée et très agréable en été.

A l'extrémité d'Avtchhala est une vallée sèche qui commence à ქვითკირის ლილო *Kvithk'iris Lilo*, et va jusqu'au Kour. Elle fait la frontière entre le Karthli et le K'akhethi, et c'est jusqu'ici que s'étend le canton de *Sagouramo*, qui tire son nom de გურამ *Gouram*. Le Sagouramo est riche en fruits, en blé, en raisins et en bétail; ses forêts sont peuplées de gibier et d'oiseaux, et ses sites sont rians. A l'occident, il est terminé par les monts d'Erthso, qui le séparent de Grdani; au sud, il a la vallée de ძმარი *Dzmari*, ლილო *Lilo* et მარტყოფი *Martqop'hi*; au nord, la montagne de *Yaloni*; et à l'ouest, le Kour et l'Aragvi.

Plus bas, et entre les montagnes de Lilo (ლი-

---

(1) Ici la description quitte la gauche de l'Aragvi, et suit celle du Kour, en descendant.

ლოის მთა) et de K'oukhethi, se trouve *Mart-qop'hi*, dont la rivière vient de ces montagnes et va se joindre au Kour : elle s'appelle actuellement ლოჭინი *Lotchini;* mais autrefois elle portait le nom de ომანის ხევი *Omanis-khevi*. Du côté de l'ouest, elle reçoit la rivière qui vient des monts de Lilo. Plus bas, une vallée dont les eaux découlent des montagnes de K'oukhethi, aboutit à la rivière de *Martqop'hi*. Au-dessus de cette vallée et au sud, est une église avec coupole (1), et entourée d'un mur comme une forteresse. Elle fut bâtie par *Antoni*, un des *treize saints-pères*, qui y établit un monastère. Quant à lui, il vécut dans le voisinage, seul, sur un rocher élevé; ce qui s'appelle, en géorgien, მარტ მყოფი *Mart-mqop'hi* (vivant seul). Plus bas, une autre vallée, nommée ჭოთორის ხევი *Tchkhotoris-khevi*, se réunit à celle-là; sa rivière vient des montagnes qui la séparent de K'oukhethi. Encore un peu plus bas, la vallée de საცხენის ხევი *Satskhenis-khevi*, dont la rivière vient des montagnes, coule au sud et s'y termine. Le canton de Mart-mqop'hi est très-fertile et produit des grains en abondance; l'air y est léger et salubre. Au sud de Satskheni et de

(1) L'archevêque qui avait son siége près de l'église de *Mart-qop'hi* portait le nom de რუსთაველი *Roustaveli*.

Lotchini sont les prairies სამგო-რის ველი *Samgoris-geli* et ჭადივარი *Tchadivari.* Samgori signifie, en géorgien, *les trois promontoires;* ceux-ci sont dans une plaine sans eau et sans herbe, qui s'étend jusqu'au bois სათის ჭალი *Sathis-tchhali* et jusqu'au mont გარეჯის მთის *Garedjis mtha.* Au-dessus du bois de Sathis-tchhali et au pied des monts de K'oukhethi se trouve ხო-რაუგი *Khoráougi.* Samgori a, à l'ouest, Tchadivari, et à l'est les monts de K'oukhethi qui s'étendent jusqu'à ceux de Garedji.

Description de l'Alazani et du Kakhethi.

A présent, nous commençons à la rivière ალა-ზანი *Alazani* (1). Au-dessus de *Khorani,* la rivière de *Gichi,* qui a ses sources entre le Caucase, *K'oulmoukhi* et *Gremi,* et coule au sud vers გიში *Gichi,* puis à l'ouest, se réunit à l'Alazani. Gichi est situé au pied d'une montagne sur laquelle on voit une église à coupole. Au-dessus de Gichi, la rivière de K'ourmoukhi, qui vient du nord et du Caucase et se dirige au sud, se réunit à celle de Gichi; sur la première est situé *K'ourmoukhi,* grand édifice fortifié, où se

---

(1) Il faut observer que la description longe l'Alazani en remontant. On peut suivre cette description sur la carte de la Géorgie qui accompagne l'édition française de mon *Voyage au Caucase.*

trouve à présent la maison d'*Ali sulthan* (1). Au-dessus de *Khoranta*, la rivière de ფიფინეთი *P'hip'hinethi*, qui vient aussi du Caucase, se dirige vers P'hip'hinethi, et coule au sud, puis à l'ouest, et se réunit à l'Alazani. Au pied de la montagne est P'hip'hinethi, où le roi Léon (2) établit des Lezgis, chargés d'apporter en été de la glace du Caucase. Ils y habitèrent jusqu'au temps d'Artchil; plus tard, on appela ce lieu ჭარი *Tchhari*, et on le fortifia. Au-dessus de Tchhari est un monastère d'une belle architecture, avec une coupole. Au bout de ყარაღაჯი *Qaragadji* et vis-à-vis de *Tchhari*, était une grande habitation construite par les khans. Au-dessus de cette habitation, la rivière de ბელაქანი *Belakani* se réunit à ბოეთანი *Boëthani*, avec l'Alazani; entre cette rivière (3) et celle de Gichi, et entre l'Alazani et le Caucase, est ელისენი *Eliseni*. C'est un canton très-fertile, qui produit toute espèce de grains, de fruits, du raisin en quantité, de la soie, du coton et du riz; il nourrit de nombreux troupeaux de bétail; le gibier et les oiseaux y abondent. Cependant il y fait très-chaud en été, à l'exception des lieux qui se trouvent

(1) *Ali Sulthan* est le titre des princes d'Eliseni.

(2) *Léon*, surnommé, pour ses victoires sur les Persans et les Arabes, *Didi-Léon*, ou Léon le Grand, fut roi de K'akhethi, environ entre 1511 et 1520.

(3) C'est-à-dire, au sud de la rivière de Belakani.

entre les montagnes; en hiver, le climat n'y est pas froid. L'Eliseni confine à l'est au Caucase, qui le sépare de კულმუხი *K'oulmoukhi;* au sud, il a les possessions d'Ali sulthan, au nord la rivière de Belakani, et à l'ouest l'Alazani. La rivière de Belakani a sa source dans le Caucase, qui fait la limite avec *Khoundzakhi*, et coule à l'est. Là on voit au pied des montagnes le fort de *Makabeli* et un palais royal. Le 44.[e] roi, Artchil, y bâtit une église sans coupole. Près de ce fort est une autre vallée qui se termine à la rivière de Belakani. Vis-à-vis de Boëthani et à l'ouest de l'Alazani, est Qaragadji; ce sont des édifices construits par les khans, et qui forment comme une petite ville. Plus tard, les Turcs y bâtirent une forteresse. De Khoranta jusqu'à ქისიყი *Kisiqi,* et sur l'Alazani inférieur, s'étend le pays appelé წინ მინდორი *Thsin mindori;* au-dessus de Qaragadji, est celui de უფადარი *Oup'hadari.* Au sud de Qaragadji, au point où finissent les montagnes de ჰერეთი *Herethi* ou ცივის მთა *Tsivis-mtha*, est ხორნაბუჯი *Khornaboudji*, appelé actuellement ჭოეთი *Tchkhoëthi.* Il y a sur un rocher un fort difficile à prendre; autrefois il s'y trouvait une ville qui fut détruite à l'époque de l'invasion de *Berka.* A l'ouest de Khornaboudji est ბოდბის ხევი *Bodbis-khevi*, dont la rivière coule des montagnes

de Tsivi; on y voit une grande église à coupole, dans laquelle est le tombeau de S.[te] Nino, sur lequel cette église fut construite par *Bakar* (1), 25.[e] roi. Au-dessus de Bodbi, et dans la même vallée, est un palais d'été; à l'ouest de Bodbi est la vallée de ლამის ხევი *Lamis-khevi*, dont la rivière vient des mêmes montagnes. Au nord de Khornaboudji est le couvent ხირსას მონასტერი *Khirsas-monasteri*, construit pas *Stephanos*, un des *treize saints pères*. Le pays, jusqu'à საქვაბე *Sakvabe* et ასანური *Asanouri* appartient à *Kisiqi*, qui en est séparé par une montagne formant un rameau de celles de Tsivi; ce canton portait autrefois le nom de კამბეჩოვანი *K'ambetchovani* (2), qui lui fut donné à cause du grand nombre de buffles qu'on y rencontrait; plus tard, il reçut celui de *Kisiqi*, à cause des mauvaises mœurs des habitans. Au nord, il confine aux monts de Herethi; à l'est il a l'Alazani, à l'ouest ლაკმის ხევი *Lak'mis-khevi*, et une ligne

(1) *Bakar*, fils de Mirian, régna de 342 à 364. — *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, pag. 161. L'évêque qui réside près de cette église porte le titre de ბობდაელი *Bobdaëli*.

(2) C'est Καμβυσηνὴ· καθ᾽ ἣν ἅμα, καὶ τοῖς Ἴβηρσι καὶ τοῖς Ἀλβανοῖς οἱ Ἀρμένιοι συνάπτουσιν. « La Cambysène, par laquelle » les Arméniens touchent aux Ibères et aux Albaniens. » — Strab. lib. XI, pag. 501, c.

qui le coupe jusqu'à la rivière de იორი *Iori*, au sud du *Mtkvari* ou *Kour;* au nord enfin, les monts de Tsivi, qui les séparent de *Kardanekhi*, et une ligne qui va d'Asanouri et de Sakvabe à l'Alazani. Au-dessus de la réunion de la rivière de Belakani avec l'Alazani, ce dernier reçoit la rivière de *Matchhi*, qui coule au sud-ouest, et vient du Caucase, qui le sépare de ხუნძახი *Khoundzakhi* (1). Dans cette vallée est un beau palais appelé მაჭი *Matchhi*, près duquel la rivière qui y coule est grossie par une autre qui vient de l'est et du même Caucase. Ces deux vallées étaient autrefois très-peuplées; mais leurs habitations furent détruites par les Lesghis, à l'époque de l'expédition que *Chah Abas* (2) fit dans le K'akhethi. Au-dessus de la rivière de Matchhi, et au nord de la plaine, est le fort de *Lakvathi*, construit par Artchil, 44.[e] roi, et appelé actuellement ლაგოეთი *Lagoethi*. Le même roi bâtit aussi le fort საძმორის ციხე *Sadzmoris-tsikhé*, dans lequel il y a une église. Au-dessus de la rivière de Matchhi et de ces forts, la rivière ნეინის წყალი *Neinis-thsqali* se réunit à l'Alazani; elle vient du Caucase, qui fait la frontière avec *Lekethi* (le pays des Les-

(1) C'est le pays du khan lesghis d'*Avar*.

(2) L'expédition de *Chah Abas I* en K'akheti et la destruction de Gremi eurent lieu en 1620.—Voy. *Voyage au Caucase* (édition allemande), II, pag. 202.

ghis), et coule de l'est en décrivant beaucoup de sinuosités. Sur ses bords sont *Tchkhiaonri* et ქვაბლოვანი *Kvablovani*. Au-dessus de son confluent avec l'Alazani, ce dernier reçoit la rivière de *Kardanethi,* qui vient des monts de Herethi et de Tsivi, et coule à l'est. Au-dessus de la rivière de Neini et au nord, on rencontre dans la plaine le fort de ქართლოუბანი *Karthloubani* (c'est-à-dire, *la colonie de Karthli*), et encore plus haut, également dans la plaine, celui de მორის წყალის ციხე *Moris tsqalis tsikhé*, ou de la rivière de *Mori*. Au-dessus de ce fort, l'Alazani reçoit la rivière de ბედიყრის წყალი *Bediqris thsqali*, qui coule du pied du Caucase et a un couvent sur ses bords. A l'ouest de son embouchure et au pied de la montagne de Tsivi, est ვეჯინი *Vedjini*, et au-dessus, sur un rocher, un grand fort, avantageusement situé, et dans lequel il y a une source et une église. L'Alazani reçoit, au-dessus de l'embouchure du Bediqris thsqali la rivière de გავაზი *Gavazi*, qui vient de l'est et du Caucase de Didoethi. Encore plus haut, la rivière de *Chvali*, découlant des mêmes montagnes, se réunit à l'Alazani. La rivière de ყვარელი *Qvareli*, se jette au-dessus de ce lieu dans l'Alazani; sur ses bords et au-dessus de Qvareli, il y a dans les montagnes ნეკრესი *Nek'resi*, bâti

par P'harnadj (1), 4.ᵉ roi. C'était autrefois une ville; le roi ტირდათ *Tirdath* y construisit une grande église à coupole, près de laquelle habita plus tard *S. Abibos*, un des *treize saints-pères*. Au-dessus de la rivière de Qvareli, l'Alazani reçoit la rivière de ჭერთი *Tchkethi* qui sort du même Caucase; un peu plus au-dessus et vis-à-vis de ce confluent, celle de ჭერმი *Tchhermi*, vient de l'ouest, et se jette dans l'Alazani; elle a sa source dans les monts Tsivi. Sur ses bords et à l'occident de l'Alazani, on voit dans la plaine le fort nommé ველის ციხე *Velis-tsikhé*. Il y avait autrefois sur la rivière de Tchhermi une ville de ce nom, où Gourgaslan avait construit une grande église à coupole. Au sud de l'emplacement de Tchhermi et au-delà de la montagne, on trouve მანავი *Manavi*, ainsi que *Vedjini;* au nord de ce dernier lieu était le village d'*Akhtala*, au pied des montagnes. On dit qu'il a été englouti par la terre, de laquelle sort encore une masse liquide appelée კუპრი *Koupri*, qui rejette quelquefois des assiettes, des cuillers et autres ustensiles des habitans (2).

---

(1) La ville que Pharnadj commença à bâtir porta d'abord le nom de ნელქარი *Nelkari.*—*Voyage au Caucase* (édit. allemande), II, pag. 104.

(2) *Description du Caucase oriental, &c.* pag. 52 et suiv. Cet ouvrage a été imprimé à Weimar sans que j'aie pu revoir les épreuves; c'est pour cela qu'il s'y est glissé quelques fautes,

Au-dessus de la rivière de Tchhelthi, celle de Gremi, venant du Caucase et qui fait la frontière de Didoethi, se réunit à l'Alazani; sur ses bords est გრემი *Gremi :* c'était autrefois une ville, qui fut détruite par *Chah-Abas* ; à présent ce n'est qu'un village; on y voit une église à coupole, construite par *Léon*, 5.e roi (1). Vis-à-vis de l'embouchure de la rivière de Gremi, l'Alazani reçoit à l'ouest celle de la vallée de აკურის ხევი *Ak'ouris-khevi;* elle a son origine dans les monts de გომბორი *Gombori* et de *Tsivi*. Plus haut, la rivière de la vallée de კისის ხევი *K'isis-khevi*, qui vient du Gombori, se jette dans l'Alazani. Au-dessus de cette vallée est un rocher élevé, dans lequel on a creusé un grand nombre d'excavations. C'est à cet endroit que croît l'excellent vin appelé კონდალური *K'ondalouri*. Au-dessus, la rivière de la vallée de ლოპოთი *Lopothi* se joint à l'Alazani; elle a ses sources dans le Caucase, qui fait la frontière de *Thouchethi*. Dans cette vallée

---

entre autres une dans le passage que je viens de citer. Il faut y lire : « *Dieser Brausethon quillt wie Bergtheer und wird auch* » K'upri *genannt,* » au lieu de : « *Bei diesem Brausethon quillt* » *auch* K'upri (*Bergtheer*) *u. s. w.* »

(1) C'est le même *Léon* dont j'ai parlé à la page 362, note (2). Alexandre, roi de tous les pays géorgiens, partagea en 1424 son royaume entre ses trois fils. Le cadet, *Giorgi I,* devint roi de K'akhethi et de Chirvan, et y régna jusqu'en 1492. Son fils Alexandre I lui succéda, et fut assassiné en 1511, par son fils *Giorgi II,*

et dans les hautes montagnes, il y a un rocher, auquel il est difficile de parvenir, à cause du grand nombre de blocs de roche qui l'entourent; il ferme le passage à travers les montagnes et forme un défilé très-fort et facile à défendre. Ce passage conduit dans une autre vallée, par laquelle passe un chemin qui va chez les დიდო *Dido*. Entre ces deux vallées est situé *Lopothi*. Au-dessus de la rivière de Lopothi, la rivière de ღუდოს ხევი *Ghoudos-khevi*, qui a sa source dans le შუან მთან *Choua-mtha* (montagne du milieu), se réunit à l'Alazani. Dans la vallée de Ghoudos-khevi est გულგულან *Goulgoula*, nommé anciennement ტყე ტბან *Tqe-tba* (lac de la forêt). Cette vallée fait la frontière entre les provinces de *Herethi* et de *K'akhethi*. A son extrémité supérieure, et sur la montagne est le couvent du *Choua-mtha*, ou du mont du milieu; il a une coupole et fut construit par *Tinatin*, épouse de *Léon*, 5.ᵉ roi; elle y est enterrée. La partie méridionale du Choua-mtha, jusqu'à ხურნაბუჯი *Khour-*

ou *Aw-Giorgi* (le méchant); celui-ci régna jusqu'en 1520, et eut pour successeur son fils *Léon le Grand*, qui revint de son expédition en Palestine, sous le règne de Louarsab I, roi de Karthli (de 1534 à 1558), et se fit moine. Alors le K'akhethi fut réuni au Karthli, jusqu'à ce qu'en 1586, le fils de *Léon*, Alexandre II, redevint roi de K'akhethi.

On peut voir, dans le Voyage du docteur R. Lyall (tom. II, pag. 34), une vue de cette église, dans laquelle est le tombeau du roi Léon.

naboudji, appartient à Herethi. Les hauteurs ne sont pas boisées, mais couvertes des plus belles herbes et de fleurs, entre lesquelles coulent des sources limpides; la forêt commence à son pied et on y trouve beaucoup de gibier. Des deux côtés de cette montagne, on voit des villages entourés de jardins et de vignobles. Le nom de შუა მთა *Choua-mtha*, ou montagne du milieu, lui vient de ce qu'elle est justement au milieu du chemin entre სამება *Sameba* (la trinité) et Thelavi: c'est un pays beau et pittoresque. Plus bas est le mont გო-მბო-რი *Gombori*, qui doit ce nom à son élévation (1). Entre ce mont et la montagne de Tsivi est la vallée de *Karlanakhi*. Le pays situé des deux côtés du Gombori est chaud dans quelques endroits, et couvert de champs fertiles et de prairies; dans d'autres, une infinité de sources rafraîchissent l'air et en rendent le séjour agréable en été.

Au-dessus de Goulgouli et au sud de *Tourdo* est თელავი *Thelavi* (2), où le premier roi de K'a-

---

(1) Le docteur R. Lyall, qui a visité pendant l'été de 1822 le K'akhethi, monta sur la cime du Gombori, et estima la hauteur de cette montagne à environ 1200 pieds au-dessus de son pied; mais cette estimation ne donne pas sa véritable élévation au dessus de la mer, qui doit être beaucoup plus considérable. — R. Lyall's *Travels in Russia, the Crimea, the Caucasus and Georgia;* London, 1825, *in-8.°* vol. II, pag. 25.

(2) *Thelavi* est actuellement une place très-médiocre, et sa population ne va pas au-delà de mille habitans. *Voyez* une

khethi et de Herethi, nommé კვირიკე *K'virik'e* (1), construisit un palais très-spacieux. A côté de Tourdo et au nord, est იყალთოს ხევი *Iqalthos-khevi*, dont la rivière sort des monts de K'akhethi et coule à l'est; mais comme elle n'a que peu d'eau, elle n'arrive pas jusqu'à l'Alazani. Au pied septentrional des monts de K'akhethi se trouve le beau couvent d'*Iqaltho*; il a une coupole et fut fondé par *S. Zénon* ზენონ, un des *treize saints-pères*, qui y vécut et y fut enterré, ainsi que *S. Arsen* არსენ, natif de K'akhethi.

Au-dessus de la vallée de Tourdo, l'Alazani reçoit à l'est la rivière de შტორის ხევი *Chtoris-khevi*; elle vient du Caucase, qui fait la frontière avec Thouchethi. Au fort de *Thorghi*, une autre vallée, qui vient du même Caucase, se réunit à celle-là. თორღის ციხე *Thorghis-tsikhe* est bâti sur un rocher. Au point où la vallée de Chtoris-khevi aboutit à l'Alazani, on voit le fort de ლალისყური *Lalisqouri*. Ce qui est au nord de cette vallée appartient au K'akhethi, et ce qui est au sud, à Herethi. Au-dessus

---

notice de cette ville dans ma *Description du Caucase oriental situé entre le Terek, l'Aragvi, le Kour et la mer Caspienne*, publiée en allemand à Weimar en 1814, *in-8.°* pag. 54 et 55.

(1) On trouvera des détails sur ces rois d'Herethi dans un des extraits suivans de cette topographie géorgienne.

de Chtoris-khevi, et à l'ouest de l'Alazani, est l'église de ალავერდი *Alaverdi;* c'est un grand et bel édifice entouré d'un mur. Cette église a reçu son nom de la montagne de ალონი *Aloni*, qui, postérieurement, fut appelée *Alaverdi* (1). Elle a été construite par *S. Joseph*, un des *treize saints-pères*, qui y est aussi enterré. Au-dessus d'Alaverdi, la grande vallée de ახმეტის ხევი *Akhmetis-khevi* (2), dont la rivière vient des monts qui séparent le K'akhethi de თიანეთი *Thianethi*, se termine à l'Alazani. Au-dessus d'Akhmetis-khevi, la vallée de უტოს ხევი *Outos-khevi* aboutit à l'Aragvi; sa rivière prend ses sources dans les monts de K'akhethi et dans ceux qui sont entre Marili et Pank'visi; elle coule au sud jusqu'au fort de კვეტერის ხევი *K'veteris-khevi*, puis à l'est. Dans cette vallée, et près de ce fort, il en aboutit une autre, qui vient des monts de Pank'visi; sa rivière coule du nord à l'est. Entre ces deux vallées est le fort de *K'veteri*, dans une assiette sûre; vis-à-vis de ce fort

---

(1) C'est de cette église que l'un des archevêques géorgiens portait le titre de ალავერდელი *Alaverdeli.*

(2) Le vin blanc de cette vallée est très-estimé en Géorgie. Il y a à *Akhmeta* une église célèbre qui s'appelait ხარჭაშნელი *Khrtchachneli.* L'évêque qui y résidait portait le même titre, et sa juridiction s'étendit sur le canton de Thianethi.

est le confluent de la rivière d'*Outo* avec l'Alazani. Sur la rive occidentale de ce dernier est le fort de ბახტრიონი *Bakhtrioni* ou de მაგრანი *Magrani*. Entre les montagnes voisines et Lalisqouri est la belle plaine nommée ალონი *Aloni*, dans laquelle la chasse est bonne. Au-dessus de la vallée d'Outos-khevi, une autre vallée, qui vient des petites montagnes situées entre პანკვისი *Pank'visi* et კვეტი *K'veti*, se termine à l'Aragvi. Au sud de cette vallée, est მარილისი *Marilisi*; et à l'ouest de ce dernier endroit, on voit, sur la montagne, le couvent de ქაჩალაური *Katchalaouri*. Au sud se trouve წმინდა მარინი *Saint - Marini*. A l'ouest de Marilisi, il y a un couvent à coupole, dédié à la Mère de Dieu et nommé ცხრა კარი *Tskhra-k'ari* (les neuf portes). Au nord de Marilisi est la vallée de პანკისის ხეობა *Pank'isis-kheoba*, dans laquelle coule l'Alazani. Pank'isi (1) est borné à l'est par le Caucase, qui le sépare de Thouchethi; à l'ouest, par les monts de K'akhethi qui font la frontière avec P'hchavi et Thianethi; au nord, par le Caucase, qui le sépare de Gligvi (2); au sud, par la vallée précédente et les petites montagnes qui, de

(1) C'est le même nom que *Pank'visi*.
(2) *Gligvi* est un district des *Kisti* ou *Mitsdjegi*.

celles de K'akhethi vont jusqu'à l'Alazani, puis une ligne qui se dirige de ce point sur le Caucase. Au-dessus de ces petites montagnes, une vallée, avec une rivière qui vient des monts de K'akhethi, aboutit à l'Alazani; et plus haut, une autre vallée, dont la rivière a sa source dans le Caucase, qui fait la frontière de Thouchethi. Par cette vallée, un chemin conduit en Thouchethi. Au dessus, l'Alazani est partagé en deux branches, entre lesquelles on voit le fort de ხორჯის ციხე *Khordjis-tsikhé*, nommé aussi მახვილი *Makhvili*. La vallée de Pank'isi est remplie de jardins fruitiers, de vignobles, de champs labourés et de forêts riches en bêtes fauves; on y élève aussi beaucoup de bestiaux et de porcs; un seul paysan en a souvent 200, 400, 1,000 et jusqu'à 2,000 têtes. Le pays qui s'étend depuis cette vallée de Pank'isi jusqu'à la frontière de Kisiqi, est nommé შიგ-ნით კახეთი *Chignith-K'akhethi*, c'est-à-dire, le *K'akhethi intérieur*. Ses bornes sont, à l'est, l'Alazani; au sud, la limite de Kisiqi; à l'ouest, les montagnes de Herethi et de K'akhethi; au nord la limite de Pank'isi. A l'orient de cette contrée est გაღ-მამხარი *Gaghmamkhari* (1), bornée à l'est par le Caucase, qui la sépare de Didoëthi et de Thouchéthi, et par lequel passent des chemins qui, du Gagh-

---

(1) *Gaghmamkhari* signifie ce qui est au delà de la rivière.

mamkhari, conduisent dans ces deux pays. Au sud, il est borné par l'Éliseni ; à l'ouest, par l'Alazani, et au nord par le Caucase, qui le sépare de Thouchethi, et qu'on passe pour arriver dans ce dernier pays et à la frontière de Pank'isi. Le terrain de Gaghmamkhari est très-fertile et meilleur que celui de K'akhethi ; il est couvert de forêts, d'arbres fruitiers et de champs labourés ; le pays est riche en bétail, et dans les bois on trouve des fruits de différentes espèces, ainsi qu'un grand nombre d'oiseaux. Par-tout, dans le Herethi, on élève le ver à soie, qui est également commun dans le Gaghmamkhari et dans l'Eliseni ; on y récolte aussi, ainsi que sur les bords du Iori, beaucoup de coton et de riz.

(*Dans un cahier prochain, nous donnerons la description du Didoëthi et de l'Ossèthi, extraite du même ouvrage.*)

OBSERVATIONS

SUR DEUX INSCRIPTIONS GRECQUES DÉCOUVERTES RÉCEMMENT EN ASIE ; PAR M. SÉGUIER.

Fragment d'une Inscription découverte à Chio, par* M. le Comte DE VIDUA, *inséré au* Journal des Savans, *au n.° du mois d'aout 1827, avec l'essai de restauration des lacunes.

. . . .

Σταφιλου ὑπαρχόντων, πρὸς τοὺς Χείων πρέσβεις ἀναγινωσκόντων ἐπιστολὴν (1) Ἀντιστίου Οὐέτερος, τοῦ πρὸ ἐμοῦ ἀνθυπάτου, ἀνδρὸς ἐπιφανεστάτου. Κατακολουθῶν τῇ καθολικῇ μου προθέσει τοῦ ἐν πᾶσιν, τὰ ὑπὸ τῶν πρὸ ἐμοῦ ἀνθυπάτων γραφέντα φυλάττειν (2),

καὶ τὴν ὑπὲρ τούτων φερομένην ἐπιστολὴν Οὐέτερος εὐλογωτάτου ἡγησάμην. Ὕστερον δὲ ἑκατέρου μέρους ἐξ ἀντικαταστάσεως περὶ τῶν κατὰ μέρος ζητημάτων ἐντυχόντος, διήτησα, καὶ κατὰ τὴν ἐμὴν συνήθειαν παρ' ἑκατέρου μέρους ἐπιμελέστερα γεγραμμένα ᾔτησα ὑπομνήματα. Ἃ λαβὼν καὶ κατὰ τὸ ἐπάλληλον ἐπιστήσας, εὗρον τοῖς ὑπὲρ Νέρωνος ἀρχαιοτάτου δόγματος συγκλήτου ἀντεστῆναι χάρισμα, γεγονότος (3) Λουκίῳ Σύλλᾳ τὸ δεύτερον ὑπάτῳ. Ἐν ᾧ μαρτυρηθεῖσι τοῖς Χείοις (4) ὅσα ὑπὸ Ῥωμαίων διέθηκάν τε Μιθριδάτην, ἀνδραγαθοῦντες καὶ ὑπ' αὐτοῦ ἔπαθον· ἡ σύγκλητος εἰδικῶς ἐβεβαίωσεν ὅπως νόμοις τε καὶ ἔθεσιν καὶ δικαίοις χρῶνται (5) ἃ ἔχον ὅτε τῇ Ῥωμαίων φιλίᾳ προσῆλθον· ἵνα τε ὑπὸ μηθ' ᾧτινι μήτε πω ὦσιν ἀρχόντων ἢ ἀντιαρχόντων· οἵ τε παρ' αὐτοῖς Ῥωμαῖοι τοῖς Χείων ὑπακούωσιν νόμοις.

Αὐτοκράτορος δὲ Θεοῦ υἱοῦ Σεβαστοῦ τὸ ὄγδοον ὑπάτου Ἐπιστολὴ πρὸς Χείους γράφοντος.......

TRADUCTION.

« . . . Lesquels lurent contre les députés de Chio une lettre » d'Antistius Vétus, proconsul avant moi, personnage très-» illustre. D'après la règle générale de conduite que je me » suis tracée, de respecter en toutes choses les décisions » écrites des proconsuls mes prédécesseurs, j'ai pensé que » la lettre de Vétus, qui avait été représentée en faveur de » ceux-ci, devait être suivie. Mais postérieurement, cha-» cune des deux parties étant revenue devant moi pour » régler contradictoirement des questions de détail, je me » portai pour arbitre, et, suivant ma coutume, je deman-» dai aux deux parties des mémoires plus soigneusement » rédigés. Les ayant reçus et classés en ordre, je découvris » qu'on opposait aux dires de Néron la faveur résultant d'un » décret très-ancien du sénat, ayant été rendu sous le se-» cond consulat de Lucius Sylla; dans lequel, d'après les » témoignages acquis sur le compte des habitans de Chio, » de tout ce qu'ils avaient exécuté d'actions glorieuses en » faveur des Romains contre Mithridate, et de tous les » maux qu'ils avaient endurés de sa part, le sénat ordonna

» par une décision particulière et irrévocable, qu'ils continueraient à jouir des lois, des coutumes et des institutions judiciaires qui étaient en usage chez eux, lorsqu'ils entrèrent dans l'amitié des Romains; qu'ils ne seraient soumis à aucun préteur ou propréteur, quel qu'il fût ni en quelque temps que ce fût; et que les Romains qui seraient chez eux devraient obéir aux lois de Chio.

» Lettre de l'empereur Auguste, fils du Dieu (César), consul pour la huitième fois, aux habitans de Chio..... an de Rome 728. »

---

(1) Lucius Antistius Vétus, proconsul nommé dans ce décret par le proconsul d'Asie qui l'a rédigé, mais dont le nom est resté ignoré, fut consul l'an de Rome 808. La première année de l'avénement de Néron à l'empire, il eut ce prince pour collègue. Tacite, *Annal.* l. 13, c. 11. *Claudio Nerone, L. Antistio coss. Cùm in acta principum jurarent magistratus, in sua acta collegam Antistium jurare prohibuit.* C'est donc en 809, ou 810 au plus tard, qu'il parvint au proconsulat d'Asie, et écrivit la lettre citée dans le décret, par laquelle les adversaires anonymes de Chio avaient obtenu l'avantage sur eux. Dès 811, il est transporté dans les Gaules, à la tête des légions qui les défendaient contre les Germains, vraisemblablement en qualité de proconsul. Tacite, *ibid.* c. 53. *Quietæ ad id tempus res in Germania fuerant, ingenio ducum, qui, pervulgatis triumphi insignibus, majus ex eo decus sperabant, si pacem continuavissent. Paulinus Pompeius et L. Vetus eâ tempestate exercitui præerant. Ne tamen segnem militem adtinerent, ille inchoatam ante tres et sexaginta annos à Druso aggerem, coercendo Rheno, absolvit: Vetus Mosellam atque Ararim, factâ inter utrumque fossâ, connectere parabat, ut copiæ per mare, deinde Rhodano et Arare subvectæ, per eam fossam mox fluvio Mosellâ in Rhenum, exin Oceanum decurrerent: sublatisque itinerum difficultatibus, navigabilia inter se occi-*

dentis septentrionisque littora fierent. Invidit operi Ælius Gracilis &c.

Voici donc L. Antistius Vétus concevant, dans le I.er siècle de l'ère chrétienne, un projet analogue à celui que nous voyons exécuter dans le XIX.e; l'union de l'Océan septentrional à la Méditerranée, par la navigation continuée du Rhin au Rhône. Il en fut empêché par la crainte de déplaire à l'empereur, crainte qui lui fut suggérée par Ælius Gracilis, lieutenant de la Gaule belgique. L. Antistius Vétus eut pour successeurs au consulat, Q. Volusius Saturninus et P. Cornelius Scipio; dans l'année d'ensuite, Néron, pour la seconde fois et L. Calpurnius Pison. Il est donc à croire que c'est un des trois susnommés qui le remplaça dans le proconsulat d'Asie, où il avait eu pour prédécesseur Silanus, qui fut assassiné, l'année même de l'avénement de Néron, à l'insu de ce prince, par les intrigues de sa mère. Tacite, *Annal.* l. 13, init. *Prima novo principatu mors Junii Silani, proconsulis Asiæ, ignaro Nerone, per dolum Agrippinæ patratur.*

Tacite parle bien, sous le règne de Tibère et sous celui de Claude, de Caius Antistius, qui fut consul en 776 et 803. *Voyez* Tacite, *Annal.* l. 4 initio et l. 12, c. 25. Le surnom de *Vetus* et *Veter* se trouve également joint à son nom dans les inscriptions, mais non pas dans l'historien. Il serait possible qu'il eût exercé les fonctions de proconsul en Asie, et non pas Lucius: rien ne peut trancher la question; néanmoins j'ai supposé que l'Antistius Vétus nommé dans ce fragment d'inscription était Lucius; j'ai même proposé une correction qui se rattache à cette opinion.

(2) *καὶ τὴν ὑπὲρ τούτων κ. τ. λ. καὶ* dans cette construction, placé entre un participe et un verbe, a une valeur de conséquence qui ne se rend pas en français.

(3) *Λευκίῳ Σύλλᾳ τὸ δεύτερον ὑπάτῳ*. . . Le solécisme de cette construction, dans lequel un datif est substitué au génitif, comme cas absolu, serait facile à corriger, si de nombreux exemples dans les inscriptions rédigées par des Romains,

qui trouvaient plus d'analogie entre leur ablatif et le datif grec qu'entre ce même cas et le génitif, n'en maintenaient l'usage. Voyez les *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte,* par M. Letronne, p. 209 et 210. J'ai conservé l'orthographe Λουκίῳ, quoique l'usage des Grecs fût d'écrire ce nom romain Λεύκιος; mais l'inscription porte lisiblement un ο.

(4) ὅσα ὑπὲρ Ῥωμαίων διέθηκάν τε Μιθριδάτην, ἀνδραγαθοῦντες καὶ ἔπαθον ὑπ' αὐτοῦ.

La correction διέθηκαν pour les deux parties du mot δι.... καν ne semblerait offrir qu'une raison de douter de son exactitude. L'emploi de deux accusatifs ὅσα διέθηκαν Μιθριδάτην au lieu d'un adverbe et un accusatif ὡς διέθηκαν, qui est la syntaxe la plus usitée du verbe διατίθημι dans ce sens. Mais cette construction a été défendue par un juge éclairé, Hemsterhuys, qui l'a confirmée par de nombreux exemples, empruntés principalement aux auteurs contemporains de l'inscription que nous essayons de rétablir. *Voyez* Hemsterhuys sur le Nigrinus de Lucien, tom. I, p. 81.

Cette construction est sur-tout justifiée par le rapprochement du verbe πάσχειν dans une opposition constante avec διατιθέναι, comme δρᾶν, et qui veut l'accusatif de la chose. Philon le Juif, *de Vita contemplativa,* pag. 895 : πάσχουσιν οὐκ ἐλάττονα ὧν διατιθέασι.—Le même, page 793 : ὁ παίσας θνησκέτω, τὰ ἴσα οἷς διέθηκε παθών. Suidas, aux mots ἀμύνασθαι et ἀμυνόμενος, dit : ἐπὶ τῶν προηδικηκότων τάσσουσιν οἱ Ῥήτορες τὸ ἀμύνασθαι· ὅτι οἱ κακόν τι παθόντες ἀντιπεράσουσι τοὺς προδιαθέντας. —Τοὺς κακόν τι πράξαντας ἀντιδιαθέντες.

(5) ἃ ἔσχον ὅτι τῇ Ῥωμαίων φιλίᾳ προσῆλθον. φιλίᾳ προσέρχεσθαι est la même construction que la phrase latine *accedere ad amicitiam.* Corn. Nepos, *in Eumene,* c. 1.

Dans les langues modernes, il faut placer l'imparfait ἃ εἶχον au lieu de l'aoriste ἃ ἔσχον, et cette syntaxe est d'accord avec la raison; car la chose durait dans une époque passée et indiquée, ce qui réclame l'imparfait. Rien n'eût été plus facile que de rétablir ce temps, par le change-

ment d'une seule lettre; mais c'eût été à tort, à ce que je pense; les anciens n'observaient pas aussi exactement que nous le juste rapport des temps du verbe.

L'inscription s'arrête, dans l'énumération des titres qui fondaient les droits à l'autonomie des habitans de Chio, à la lettre d'Auguste, datée de son 8.e consulat, l'an de Rome 728.

Quant aux autres corrections ou restaurations des mots effacés, elles sont là pour défendre leur opportunité, et le lecteur saura les apprécier, sans qu'il soit besoin que je les justifie.

Traduction et explication d'une inscription recueillie par Burckhardt, dans son Voyage de Syrie, et publiée d'après lui, par M. Letronne, *dans les Recherches pour servir à l'Histoire de l'Égypte sous les Grecs et sous les Romains,* p. 490.

Σέντιος Σατουρνῖνος (1) Φαινησίοις Μητροκωμίᾳ (2) τοῦ Τράχωνος χαίρειν.

Ἐάν τις ἐπιδημήσῃ βιαίως στρατιώτης ἢ καὶ ἰδιώτης, ἐπιστείλαντές μοι ἐκδικηθήσεσθε, οὔτε γὰρ οὖν εἰσφοράν τινα ὀφείλετε τοῖς ξένοις· καὶ ξενῶνα ἔχοντες, οὐ δύνασθε ἀναγκασθῆναι δέξασθαι ταῖς οἰκίαις (3) τοὺς ξένους.

Ταῦτά μου τὰ γράμματα ἐν προδήλῳ τῆς Μητροκωμίας ὑμῶν χωρίῳ πρόθετε μή τις ὡς ἀγνοήσας ἀπολογήσηται.

TRADUCTION.

« Sentius Saturninus aux habitans de Phœna, capitale » de la Trachonitide, salut.

» Si quelque militaire ou employé civil, traversant votre » territoire, se livrait à des actes de violence, aussitôt que » vous me l'aurez écrit, je vous ferai rendre justice; car, » loin de devoir des étapes aux troupes de passage, vous » ne pouvez même être contraints à leur donner le loge- » ment, puisque vous avez une caserne pour les recevoir.

» Placez dans un lieu apparent de votre capitale ce res-

» crit que je vous adresse, afin que personne ne puisse » s'excuser sous prétexte de l'avoir ignoré. »

---

(1) Saturninus, qui, dans l'inscription de M. Letronne, porte le nom de *Julius*, Ἰούλιος, m'a paru mériter quelques recherches historiques, pour assigner la date du décret et faire connaître le personnage auquel il est dû.

J'ai d'abord suspecté le nom de Julius, devenu si commun par l'illustration du dictateur, qu'il vient naturellement à la pensée. Mais quelle vraisemblance que les magistrats romains aient abjuré leurs noms héréditaires, pour prendre celui d'un de leurs concitoyens. Les provinces conquises, comme la Gaule, offrent des exemples de pareilles adoptions de noms, lorsque leurs habitans ont quitté leurs noms barbares pour en prendre de latins : à Rome, ce ne pouvait être le cas. J'ai cru d'abord qu'il fallait lire *Junius*, Ἰούνιος, qui diffère par une seule ligne perpendiculaire ajoutée au λ de *Julius*. On lit en effet dans Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 27 : *Junius Saturninus hoc tradit ampliùs.* C'est donc un historien dont Suétone invoque le témoignage. Cependant je ne trouvais pas là un proconsul de Syrie, d'où relevait la Trachonitide, proconsul nommé du simple nom de *Saturninus* par Josèphe, tant dans son *Histoire de la guerre des Juifs* que dans ses *Antiquités judaïques.* Indiquons les passages : *Antiquités judaïques*, l. 16, c. 9, § 1.er édit. de Havercamp.

« Hérode (le Grand), dans la vue de purger la Trachonitide des voleurs, et de châtier les ravages qu'ils causaient dans ses états, tourna le pays et tua tous les parens des voleurs qu'il put trouver; ce qui irrita ceux-ci, au point qu'il n'est pas de périls qu'ils n'affrontassent pour dévaster les pays de la domination d'Hérode, la vengeance du meurtre de leurs parens étant pour eux une loi (inviolable). Hérode s'entendit sur ce point avec Saturninus et Volumnius, gouverneurs pour l'empereur,

» leur demandant de châtier ces brigands. » (Volumnius n'était que procureur de l'empereur, tandis que Saturninus était proconsul. Voyez *de Bello judaïco*, l. 1, c. 27, § 2, et Noris, *Cenotaphia Pisana*, p. 206).

Le même chap. § 2 : « Alors Hérode, du consentement » de Saturninus et de Volumnius, entra avec une ar» mée dans l'Arabie, et ayant parcouru sept stations en » trois jours, arriva au pied de la forteresse où étaient » les brigands, la prit du premier assaut, rasa ce fort » nommé *Raepta*.... Après avoir puni les coupables, il » transporta trois mille Iduméens dans la Trachonitide, » et tint ainsi en bride les brigands de cette contrée. Il » rendit compte de son expédition aux gouverneurs qui » étaient alors en Phénicie, démontrant qu'il n'avait rien » fait de plus qu'il ne fallait pour réprimer la témérité des » Arabes. Ceux-ci, après un examen approfondi, trouvèrent » qu'il avait raison. »

Liv. 17, c. 2. « Hérode, pour être en sûreté contre les » Trachonites, fonda un bourg pour les Juifs, au milieu » de leur pays (probablement Phœna), le rendit presque » aussi grand qu'une ville, le fortifia pour pouvoir tomber » sur ses ennemis et leur faire du mal par ses attaques » répétées. Ayant appris qu'un Juif nommé *Zamaris*, venu » de la Babylonie, avec 500 cavaliers, tous archers, et une » nombreuse parenté, s'était établi, par la permission de » Saturninus, gouverneur de Syrie, dans un château nom» mé *Valathe*, proche d'Antioche de Syrie, il le fit venir » avec tous ses compagnons, ayant promis de lui donner des » terres dans la toparchie de Béthanie, qui confinait à la Tra» chonitide, voulant s'en faire comme une espèce d'avant» garde contre les incursions des voleurs. Ce Babylonien » s'étant rendu à ses desirs, occupa le pays, construisit des » forts, et servit de corps avancé au pays contre les Tra» chonites &c. »

Je me suis étendu sur ces citations, parce qu'elles concernent le pays même où l'inscription a été découverte.

Saturninus figure encore dans le procès des deux fils d'Hérode et de l'infortunée Mariamne. *Antiquités judaïques,* l. 16, c. 11, § 2. « Les gouverneurs étant réunis à Béryte » avec plusieurs autres personnages qu'Hérode avait convo- » qués, il fit comparaître devant l'assemblée ses enfans, » Alexandre et Aristobule........................

§ 3. « Saturninus, le premier, qui joignait une grande » dignité personnelle à celle d'homme consulaire, ouvrit » l'avis le plus convenable dans la circonstance; il dit qu'il » fallait punir les fils d'Hérode, mais qu'il ne lui semblait » pas juste de les faire mourir : ayant lui-même des enfans, » et regardant que de les perdre ainsi serait le plus grand » malheur qu'il pût éprouver. Après Saturninus, ses trois » enfans, qui étaient ses lieutenans, furent du même avis. » Volumnius dit au contraire qu'il fallait les punir de mort, » puisqu'ils s'étaient permis de telles indignités contre leur » père. »

Ce même récit se trouve répété *de Bello judaïco,* l. 1, c. 27, § 2 et 3. On lit au livre 17, c. 1, § 1 des *Antiquités judaïques,* aussi bien qu'au livre 1.er, c. 28, § 1 de la *Guerre des Juifs,* qu'Antipater, après la mort de ses frères, voulant détourner de lui l'odieux de son accusation, envoyait de grands présens à ses amis de Rome, et avant tout à Saturninus, gouverneur de Syrie.

Antiquités judaïques, l. 17, c. 5, § 2. « En ce temps, Varus » Quintillius, envoyé pour remplacer Saturninus dans le » gouvernement de Syrie, se trouvait à Jérusalem; il s'y » était rendu à la sollicitation d'Hérode, qui voulait le con- » sulter sur les circonstances dans lesquelles il se trouvait. » Antipater survint à l'improviste, &c.

De cette suite de passages il résulte incontestablement que Saturninus, auteur de la lettre aux habitans de Phœna, est le gouverneur de Syrie qui précéda Quintillius Varus.

Maintenant il nous reste à découvrir quel est son nom de famille : un écrivain contemporain va nous l'apprendre. Velleius Paterculus, l. 2, c. 77 : *Quæ res* (Pompei junioris

induciæ) *et alios clarissimos viros, et Neronem Claudium, et M. Silanum Sentiumque Saturninum restituit reipublicæ.*

L. 2, c. 92. *Præclarum excellentis viri factum C. Sentii Saturnini, circa ea tempora consulis, ne fraudetur memoria. Aberat in ordinandis Asiæ Orientisque rebus Cæsar, circumferens terrarum orbi præsentiâ suâ pacis suæ bona. Tum Sentius fortè et solus, et absente Cæsare consul, cùm alia priscâ severitate summâque constantiâ, vetere consulum more ac severitate gessisset, protraxisset publicanorum fraudes, punisset avaritiam, regessisset in ærarium pecunias publicas, tum in comitiis habendis præcipuum egit consulem &c.* Le même, c. 105. *Cùm omnem partem asperrimi belli Cæsar (Tiberius) vindicaret, in iis quæ minoris erant discriminis, Sentium Saturninum, qui tum legatus patris ejus in Germania fuerat, præfecisset, virum multiplicem in virtutibus, navum, agilem, providum, militariumque officiorum patientem ac peritum pariter, sed eumdem ubi negotia fecissent locum otio, liberaliter lautèque eo abutentem, ita tamen ut eum splendidum ac hilarem potiùs quàm luxuriosum aut desidem diceres. De cujus viri claro celebrique consulatu prædiximus.*

Il en est encore question aux chap. 109 et 110 du même historien. Le consulat de Sentius Saturninus célébré ici par Paterculus est marqué dans les fastes consulaires à l'an 734 ou 735 de Rome. Tertullien lui attribue, dans son *Traité contre Marcion*, l. 4, c. 29, le recensement de la population qui eut lieu à l'époque de la naissance de N. S. Il diffère en cela de S. Luc, qui, au c. 2 de son évangile, l'attribue à Cyrinus (Quintus Sulpicius Quirinus). C'est un anachronisme de cinq ans, puisque N. S. naquit l'an 752 de Rome, et que Quintillius Varus remplaça en 747 Saturninus dans le gouvernement de Syrie.

D'après ces preuves, il se pourrait qu'on dût lire dans Suétone *Sentius* au lieu de *Junius Saturninus.*

(2) Μητροκωμίᾳ τοῦ Τραχῶνος. Ce mot *Μητροκωμία*, étranger aux dictionnaires, doit servir à suppléer l'abréviation d'une

médaille que cite Tollius, *Epist. itiner.* Amst. 1700, ep. II init. Μητροπ. C'est une médaille d'Hostilianus. Μητροκολωνία, que propose Henninius, est un mot barbare.

(3) *δέξασθαι ταῖς οἰκίαις* doit être conservé d'après l'autorité de Démosthène *περὶ παραπρεσβείας*. 425. *Φίλιππον θαυμάζουσι καὶ χαλκοῦν ἱστᾶσι, καὶ τὸ τελευταῖον ἂν εἰς Πελοπόννησον ἴῃ, δέξασθαι ταῖς οἰκίαις εἰσὶν ἐψηφισμένοι.*

NOTICE

Sur un écrit intitulé Appel à l'Europe contre les Turcs, en 1455.

M. Docen découvrit en 1806, dans la bibliothèque des Jésuites à Augsbourg, l'exemplaire probablement unique d'un écrit contre les Turcs; M. le baron d'Arétin le fit insérer dans le *Neuer literarischer Anzeiger* de la même année, p. 360-365, et donna un *fac simile* complet de cette pièce, dans un ouvrage qu'il publia en 1809, *sur les suites importantes de l'imprimerie.* M. de Hammer, dans son *Histoire de l'empire ottoman,* n'en ayant point parlé, nous croyons faire une chose agréable aux lecteurs du Journal asiatique, en entrant dans quelques détails à ce sujet.

L'écrit, imprimé en caractères gothiques et en lignes pleines, se compose de 188 vers (le 103.e est double) de longueur inégale : le tout contient 6 feuillets petit *in-4.°*, dont 9 pages sont imprimées; le premier feuillet et le *verso* du dernier sont en blanc; les pages 1, 6 et 9 ont 21 lignes; les autres, 20. Le titre est: *Eyn manūg d· cristēheit widd· die Durkē.* Suit une invocation à la divinité contre les Turcs, qui ont pris,

tourmenté et maltraité beaucoup de chrétiens à Constantinople en Grèce, avec la date de 1455, en chiffres romains. L'auteur somme le pape Nicolas (c'est Nicolas V, qui mourut dans cette année, le 24 mars), de mettre d'acoord les princes de la chrétienté, qui tous, jusqu'à l'empereur de Trébisonde (*Troppesondan*), à l'exception toutefois de la Russie, sont sommés à leur tour de se porter en armes contre l'ennemi général. On lit ensuite quelques nouvelles venues de la Turquie, et la pièce finit par une prière à la *Reine Marie*, et en souhaitant « une bonne bienheureuse nouvelle année; » car, pour accélérer la circulation de cet écrit, on lui avait donné la forme d'un calendrier, exactement comme dans une autre pièce de l'an 1456, dont nous parlerons ci-dessous. D'après cela, il est clair que notre imprimé doit être de 1454.

Cette date a été contestée et portée à 1472 par M. Bernhart (1), d'après des données historiques fournies par l'écrit même; il lui a semblé aussi que les caractères étaient ceux d'Albert Ofister à Bamberg. MM. Ebert et Dibdin, le premier dans son *Dictionnaire bibliographique*, II, 34, le second dans son *Bibliographical tour*, III, 282, se sont rangés à cet avis, sans y ajouter de nouvelles preuves.

Cette opinion ne nous paraît pas fondée. M. d'Arétin a déjà remarqué qu'il serait absurde de nommer le pape Nicolas V dans un écrit rédigé et publié dix-sept ans après sa mort. Nous ajouterons que l'empire de Tré-

(1) *Oberdeutsche Allgem. Lit. Zeitung*, 1806, p. 1047 et suiv.

bisonde fut détruit par les Turcs en 1460; que, ne nommant que d'une manière passagère la Hongrie, l'auteur a pu avoir en vue la perte de la bataille de Kossova en 1448, et la défense de Belgrade, en 1450, par un étranger (Zowan, prieur de S. Aurane), s'il écrivait en 1454; mais, depuis 1457 jusqu'en 1490, le héros de la chrétienté, Mathias Hunyad, régnait en Hongrie, et certainement, en 1472, on ne l'aurait pas ainsi passé sous silence. Il est question en outre, comme d'un événement assez récent, de la frayeur que les Armagnacs (*Armergecken*) avaient jetée en Alsace; et cette invasion eut lieu en 1444 (1). Lorsque l'auteur parle des chevaliers de S. Jean qui versent leur sang pour la foi chrétienne, il est visible que c'est une allusion à Zowan.

On a cru trouver une preuve de l'antériorité dans la mention du projet du duc de Bourgogne, de marcher en personne contre les Turcs, et en rapportant ce fait à Philippe le Bon, à l'appui duquel on cite un passage d'Æneas Sylvius qui le confirme; mais Charles le Téméraire voulait aussi se mesurer avec ce conquérant de Constantinople, qui, d'après l'expression naïve d'*Anshelm*, chroniqueur contemporain, *faillit acculer la chrétienté dans un coin.*

---

(1) M. d'Arétin se trompe en citant, pour des détails, la chronique de Kœnigshofen; cet auteur écrivit en 1386 et ne parle que de l'invasion des bandes nommées les *Anglais*, sous le commandement d'Enguerrant de Coucy et de Ievan ap Eynion ap Grufydd, en 1378. C'est un mémoire annexé à cette chronique dans l'édition de 1698, qui contient les détails indiqués par M. d'Arétin.

On peut croire qu'un livre imprimé trois années avant le fameux Psautier, a dû inspirer quelque défiance; mais la magnifique exécution de la Bible dite de *Guttenberg,* à 42 lignes, fait voir que les premiers essais en fait de typographie étaient des chefs-d'œuvre; cette Bible est incontestablement antérieure à l'année 1456, dans laquelle, d'après la note manuscrite qui se trouve dans l'exemplaire sur papier de la Bibliothèque du Roi, elle fut reliée et achevée (enluminée). Les caractères de notre calendrier nous semblant contenir quelques différences avec ceux de cette Bible, nous les avons comparés avec ceux du calendrier de 1456 et ceux du *Cisianus* de 1470; la ressemblance avec le premier est assez grande, mais nulle sous le rapport du second; l'identité parfaite semble prouvée avec la Bible de 36 lignes, imprimée en 1461, en trois vol. *in-fol.*

D'après ces données, il nous semble prouvé que cet écrit a été réellement imprimé en 1454; le dialecte allemand même dans lequel il est rédigé, et qui est celui des bords du Rhin, vient à l'appui de cette supposition. Elle est confirmée encore par la série des faits.

Wladislav III, roi de Pologne et de Hongrie, ayant péri à Varna en 1444, Ladislav, fils d'Albert, monta sur le trône de Hongrie. Jean de Hunyad, voiévode de Transylvanie, fit une invasion dans les possessions turques, et fut battu à Kossova en 1448; Mourad II mit le siége devant Belgrade en 1450, et il fut obligé de le lever. La prise de Constantinople mit toute la chrétienté en alarmes; le pape fit prêcher une croisade

contre les Turcs; on imprima même l'exhortation à combattre les infidèles; Jean de Capistrano conduisit les croisés à Belgrade: Mohammed II l'investit en 1456; Ladislav s'enfuit à Vienne, d'après les conseils de son favori, le comte de Cilley; Hunyad, en qualité de lieutenant général du royaume, rassembla une armée de Magyars (Hongrois), qu'il embarqua sur la Save, rompit la flotte turque, et se jeta dans la ville. Les Turcs donnèrent l'assaut, renversèrent les croisés et parvinrent jusqu'au centre de la ville, d'où Hunyad avec les Magyars les chassa; les Turcs levèrent le siége. Nous insistons sur ces faits, parce que Tagliacozzi, Franciscain, compagnon de Capistrano, a un peu exagéré les services des croisés. STAHL.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc DE BLACAS, par M. REINAUD, *Membre du Conseil de la Société asiatique, &c. Imprimerie royale*, 2 vol. *in-8.°* Prix 18 fr., pap. ord.; 30 fr. pap. vél. Paris, chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n.° 47. (1.er Article.)

DÈS 1820, M. Reinaud, dans une lettre adressée à l'illustre orientaliste M. le baron de Sacy, dont il est un des élèves les plus distingués, avait annoncé au public que M. le duc de Blacas, alors ambassadeur à Rome, avait jeté les yeux sur lui pour faire connaître au monde savant les richesses orientales de tout genre que renferme son magnifique cabinet; que, « dans le

» desir de reculer les bornes de la science et d'attacher
» son nom à un travail utile pour l'histoire et les an-
» tiquités, M. le duc n'était point rebuté par les dé-
» penses considérables que cette entreprise nécessitait;
» qu'il consentait à faire graver les médailles, les pierres
» gravées, &c., étant convaincu qu'en mettant ainsi les
» monumens eux-mêmes sous les yeux et, pour ainsi
» dire, à la disposition des savans, l'importance de sa
» collection en serait plus généralement sentie; et que
» ceux qui se livrent à l'étude de cette branche des
» antiquités y trouveraient un nouveau moyen de le
» faire d'une manière bien plus satisfaisante. »

Aujourd'hui, M. Reinaud tient une partie de sa promesse, en publiant la description des monumens musulmans de ce précieux cabinet, c'est-à-dire, des pierres gravées, des miroirs, des coupes, des armes, tapis, &c. La description des médailles et des monnaies doit suivre celle-ci, et complétera le grand travail auquel M. Reinaud a consacré une partie de ses veilles.

Après une dédicace adressée à l'illustre Mécène qui a encouragé ses travaux, M. Reinaud explique ce qui fait le sujet de son ouvrage. Il annonce qu'il n'a pas seulement décrit les monumens du cabinet de M. le duc de Blacas, mais qu'il a fait passer sous les yeux des lecteurs tout ce qu'offrent de plus curieux les collections dont il a eu connaissance. Il place en première ligne celle des archives du ministère des affaires étrangères, que M. le comte d'Hauterive, qui se fait toujours un plaisir de protéger les jeunes gens studieux, a ouvert

à ses recherches laborieuses. M. Reinaud a pu voir dans ce dépôt précieux les empreintes des sceaux de tous les sultans, grands-visirs et pachas qui ont entretenu une correspondance avec la France. D'autres cabinets particuliers ont fourni à M. Reinaud des matériaux qu'il a utilement exploités.

Plus que personne, M. Reinaud était à même de se livrer à ce travail. Entouré continuellement, par les devoirs de sa place, de manuscrits orientaux de tout genre, il lui était plus facile qu'à tout autre de les consulter, et le hasard même devait lui faire souvent trouver des explications qu'un autre aurait peut-être en vain cherchées pendant des années entières. Cette circonstance, qu'il se plaît à signaler en annonçant qu'il s'occupe du catalogue des manuscrits arabes, persans et turcs de la bibliothèque du Roi, doit inspirer beaucoup de confiance en son travail. M. Reinaud nous apprend aussi qu'il a plus d'une fois consulté M. le baron de Sacy, aux lumières duquel les premiers orientalistes de l'Europe s'empressent d'avoir recours. Cette déclaration fait l'éloge de la modestie de M. Reinaud, et annonce son respect pour celui dont il a été le disciple; elle est d'ailleurs pour son ouvrage une garantie de plus d'exactitude. Le savant orientaliste M. Amédée Jaubert lui a donné aussi d'utiles conseils pour les inscriptions et les légendes turques; M. Reinaud se fait un devoir et un plaisir de le révéler au lecteur.

On se ferait une fausse idée du travail important dont nous parlons, si l'on croyait que M. Reinaud s'est

borné à donner une sèche et froide interprétation de la vaste série de monumens qu'il a eus à expliquer. Pour se convaincre du contraire, on n'a qu'à suivre l'analyse que nous allons donner ici.

M. Reinaud a considéré d'abord les pierres gravées d'une manière générale et sous le rapport de la matière, de l'inscription et de l'usage. Tel est l'objet de la première partie. Dans la première section, après avoir parlé de l'antiquité de la gravure sur pierres fines, il fait connaître les substances dont les musulmans font usage, les terres particulières dont ils se servent quelquefois, pour les bagues; enfin les palets de terre sur lesquels les Persans appuient le front en se prosternant pour prier. Puis il passe à l'examen des vertus attribuées par les Orientaux à certaines pierres. A propos de la cornaline, il dit, d'après l'autorité de Niebuhr, que, pour s'assurer de la bonté de la pierre, les Orientaux l'enveloppent dans du papier et y appliquent un charbon allumé, et que si elle est bonne, le papier doit résister. J'ai vu faire en effet mainte fois à des Orientaux une opération analogue, qui a parfaitement réussi. Ils couvrent de leur mouchoir la cornaline et l'approchent ensuite d'une bougie allumée comme s'ils voulaient enflammer la toile; mais elle résiste à sa flamme la plus ardente et ne perd pas même sa blancheur. Les Orientaux donnent en général la préférence à la cornaline sur toutes les autres pierres précieuses : selon eux, elle a une foule de vertus; d'ailleurs ils attribuent à Mahomet cette sentence que M. Reinaud cite, et qui suffirait à elle seule pour motiver cette préférence:

» Celui qui cachète avec une cornaline, ne cessera pas
» d'être dans la bénédiction et la joie. »

M. Reinaud parle ensuite des lieux d'où les Orientaux tirent leurs pierres précieuses, et rappelle à ce sujet les opinions ridicules du vulgaire des musulmans sur les dangers qu'offre l'exploitation des mines. On se souvient, en effet, de la description effrayante que fait l'auteur des Mille et une nuits, de la vallée des diamans, dans le conte de *Sindebad*. Téïfachi, auteur d'un traité arabe des pierres précieuses, cité souvent par M. Reinaud, répète la même fable, et on voit le dessin de cette vallée mythologique dans un beau manuscrit turc de la bibliothèque du Roi.

La manière dont on fait graver les pierres dans l'Orient est digne de remarque. On les achète toutes polies et prêtes à recevoir les traits que l'on veut y faire placer; puis on va dans quelque coin d'une rue fréquentée, et là on trouve un graveur, muni de ses instrumens; on fait connaître à l'artiste les noms ou les *devises* qu'on veut faire graver. Celui-ci trace les caractères; puis, avec son archet et un touret, ou avec une petite roue de cuivre, il entame la pierre et acheve ensuite son travail au moyen de l'émeri. Ces pierres ainsi gravées offrent une perfection qui a droit d'étonner les artistes européens.

Les pierres sont gravées ou dans le sens naturel ou à contre-sens. Dans le premier cas, on les porte en bague; ou si la forme ou la grandeur s'y oppose, on les suspend au cou, ou on les attache au bras: dans le second, on s'en sert comme de cachet, et alors il est

d'usage de les tenir dans une bourse qui est ordinairement pendue au cou. Quand on a un écrit à sceller, on prend la pierre et on en fait l'usage convenable : ce qui est d'autant plus fréquent, que les Orientaux mettent l'empreinte de leur cachet là où nous apposons notre signature.

M. Reinaud passe ensuite à des considérations générales sur les inscriptions des pierres gravées, et c'est ce qui fait la matière de la 2.ᵉ section.

On ne voit en général sur les pierres gravées par des musulmans, ni figures, ni armoiries; le nom du propriétaire, tantôt seul, tantôt accompagné d'une sentence, y est seulement gravé. Quelquefois aussi la légende est seule, et le cachet ne porte pas de nom. L'esprit des inscriptions est généralement religieux : on sait que c'est celui qui distingue les musulmans. Ils répètent sans cesse sur leurs monumens, dans leurs livres, et en conversation, des sentences dont le sens équivaut à celui de l'illustre S. François de Sales, cité par M. Reinaud : « Tout ce qui n'est pas Dieu, ne » m'est rien. »

Les Orientaux préfèrent pour leurs légendes des sentences rimées, soit en vers, soit en prose. Ils les empruntent le plus souvent au Coran, au Borda (célèbre poëme arabe à la louange de Mahomet), aux traditions du prophète, et quelquefois à des poëtes estimés. Certains cachets présentent des devises qui ont trait aux sciences occultes, auxquelles beaucoup de personnes croient encore en Orient : ils servent alors d'amulettes ou de talismans. M. Reinaud fait connaître tout ce qui

a rapport à ces différentes inscriptions, et la lecture de ces détails est extrêmement curieuse et intéressante. Il fait observer qu'on ne voit jamais de figures sur les cachets musulmans, ainsi que nous l'avons déjà dit, toujours par une suite de l'esprit sévère qui caractérise l'islamisme. Il ne faut pas croire néanmoins que les peuples musulmans rejettent les représentations de figures humaines; leurs livres et les murs de leurs maisons en offrent souvent aux regards; les rois et les grands seigneurs font faire leurs portraits; on en trouve même à la bibliothèque du Roi, où l'on conserve du reste, tant au dépôt des manuscrits qu'à celui des estampes, de fort jolis dessins originaux, venus de l'Orient, dont plusieurs font l'admiration de nos peintres les plus distingués.

Les caractères usités sur les pierres gravées et les monumens musulmans sont tous arabes, quelle que soit d'ailleurs la langue de l'inscription. Mais la forme de ces caractères a varié avec le temps, et diffère selon les contrées. On avait cru jusqu'ici que le caractère nommé *coufique* était le plus ancien, et que le *neskhi* s'en était formé; mais il paraît, d'après le savant mémoire du célèbre M. le baron de Sacy *sur quelques papyrus arabes*, mémoire dont on peut lire un abrégé dans l'ancien *Journal asiatique*, tom. VII, page 104; que c'est le contraire qui a précisément eu lieu, c'est-à-dire que l'on a d'abord écrit le *neskhi* ou du moins un autre caractère analogue, que le coufique, d'où s'est formé le caractère usité chez les Maures d'Afrique et d'Espagne, est venu ensuite, et qu'on a enfin adopté de

nouveau le *neskhi* comme une écriture et plus belle à l'œil et plus expéditive dans l'écriture. Cette doctrine, soutenue par *Ibn-Khaldoun*, a été corroborée par la découverte de deux papyrus arabes de l'an 133 de l'hégire, écrits en caractères *neskhi*, papyrus dont M. de Sacy a donné l'explication dans le mémoire que nous signalons au lecteur.

Quant aux variations de l'écriture arabe selon les contrées, elle est assez considérable; mais ce n'est pas ici le cas de nous étendre sur cette matière. A la difficulté ordinaire de l'écriture se joint encore, dans les cachets, celle qui provient de la disposition des lettres et des mots. Il semble en effet que les Orientaux prennent à tâche de rendre leurs inscriptions inintelligibles: ils coupent quelquefois les mots; ils intervertissent l'ordre des syllabes; ils dispersent pour ainsi dire les élémens du sens. Si l'on ajoute à cela qu'ils ne marquent pas les voyelles brèves, qu'ils ignorent l'usage des majuscules, des points, des virgules, on comprendra facilement la difficulté qui accompagne la lecture des cachets. De plus, aux lettres ils mêlent des fleurs, ils alongent ou raccourcissent les traits, ils élèvent ou abaissent les mots, ils coupent ou joignent les lignes; bref, ils sacrifient tout au plaisir des yeux.

Dans la troisième section du premier chapitre, M. Reinaud s'étend sur l'usage des cachets et des sceaux. D'abord les cachets, outre leur destination naturelle qui est de sceller, remplacent aussi nos signatures, ainsi que nous l'avons déjà dit. M. Reinaud aurait pu remarquer que, pour les employer ainsi, on noircit la pierre à

la fumée d'une bougie, et qu'en l'appliquant sur le papier, les caractères, qui sont ordinairement gravés en creux, restent blancs, tandis que le fond demeure noir.

Les cachets servent encore à fermer les objets que l'on veut dérober aux regards du public, et dispensent de l'usage des clefs et des serrures. Aussi les Orientaux ont-ils grands soin de leur cachet, d'où dépend toute leur fortune. Des lois sévères interdisent aux graveurs d'en faire deux pareils, et ils sont punis de mort s'ils se rendent coupables d'infraction.

Le cachet des sultans ottomans, nommé *togra*, équivaut à des armoiries. L'infortuné Sélim III, qui, aidé des conseils de M. le général Sébastiani, avait commencé la régénération de l'empire ottoman, adopta des armoiries réelles dont M. Reinaud donne la description. Mais, en général, les musulmans ne font pas usage de ces signes distinctifs des individus ou des familles.

Il paraît qu'à la mort des princes, des visirs, des pachas, &c., on brise leurs sceaux : aussi M. Reinaud remarque qu'il nous vient fort peu de ces sortes de cachets.

La deuxième partie de l'ouvrage que nous examinons offre une notice des personnages religieux auxquels il est fait allusion sur les pierres gravées et les monumens analogues. M. Reinaud a divisé ces personnages en trois classes : la premiere comprend ceux qui ont précédé Mahomet, tels qu'Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus-Christ, &c.; la seconde est consacrée en entier à Mahomet ; enfin la troisième traite des personnages musulmans qui ont été contemporains du prophète arabe, ou qui sont venus après lui.

M. Reinaud a réuni dans cette partie de son ouvrage les traits épars les plus piquans qu'il a pu rassembler; plusieurs même, empruntés à des manuscrits inédits, révèlent des circonstances jusqu'ici inconnues. Comme nous avons été dans le cas de parler de ces mêmes personnages dans deux différens ouvrages, il ne nous appartient guère de porter un jugement sur cette portion du travail de M. Reinaud, que nous ne voulons considérer d'ailleurs que sous le rapport littéraire, sans nous livrer à l'examen des questions théosophiques, théologiques et philosophiques qui peuvent s'y rattacher et qui y sont traitées en passant; nous nous contenterons de dire que cette partie est, comme tout l'ouvrage, tracée de manière à satisfaire et les gens du monde et les savans.

Le premier volume se termine avec la division dont nous parlons. Dans un second article, nous aborderons la description des monumens, qui occupe l'autre volume.

G. T.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 6 octobre 1828.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société:

MM. Jules Boilly.
William Cummin, du collége de la Trinité, à Dublin.

MM. Davezac, chef de bureau au ministère de la marine.

Jouy, élève de l'école spéciale des langues orientales.

César Moreau, vice-consul de France à Londres.

le baron d'Ottenfels, internonce autrichien à Constantinople.

Rabanis, licencié ès lettres, professeur au collége royal de Lyon.

M. Spencer Smith adresse au Conseil le prospectus d'un Mémoire de M. de Hammer sur le culte de Mithra, son origine, sa nature et ses mystères, qu'il se propose de publier de concert avec M. Trébutien.

M. Levasseur fait hommage au Conseil d'un exemplaire de son édition lithographiée du *Tchoung-young*, et demande que la Société souscrive pour quelques exemplaires de cet ouvrage. Il annonce, en même temps, la prochaine publication des deux premiers chapitres lithographiés du *Yu-kiao-li*.

MM. Klaproth et Eyriès proposent d'admettre comme membre honoraire de la Société, M. Frédéric d'Adelung, directeur de l'Institut oriental à Saint-Pétersbourg et membre de l'Académie des sciences de cette même ville. MM. Abel-Rémusat, Saint-Martin et Burnouf père, sont chargés de faire un rapport sur cette proposition.

M. Abel-Rémusat fait un rapport verbal sur l'édition de la traduction latine de l'*I-king*, l'un des livres classiques des Chinois, entreprise par M. Mohl. Les conclusions de ce rapport sont que cet ouvage mérite d'être encouragé par une souscription de la Société, et le Conseil renvoie la demande de M. Mohl à la commission des fonds.

M. Stanislas Julien annonce que la quatrième partie de sa traduction latine de Mencius est terminée.

M. Klaproth vient de publier le troisième volume de ses *Mémoires relatifs à l'Asie.* Il contient, entre autres morceaux importans, la *Notice d'une Mappemonde japonaise* apportée en Europe par le célèbre voyageur *E. Kæmpfer*, et conservée avec ses autres collections littéraires et ses manuscrits, au Musée britannique, à Londres. M. Klaproth a fait cette notice d'après un calque qui avait été envoyé en France par M. *Birch*, il y a environ soixante-dix ans. Ce calque ne donne ni le titre de l'original, ni la date de sa publication, et il est aussi autrement enluminé que l'original. M. Klaproth s'est adressé à M. W. Huttmann, secrétaire de la Société asiatique de Londres, pour être éclairci sur ces différens points; ce savant estimable mais trop modeste, en privant le monde littéraire de ses travaux sur le chinois et le japonais, lui a donné les détails suivans, dans une lettre du 31 octobre dernier: « Le titre de la Mappemonde est » 圖界總國萬 (en chinois *Wan koue* » *thsoung kiai thou*, ou *Carte de tous les royaumes et du monde* » *entier*); elle parut à 户江 (*Yedo*), la 5.ᵉ des » années nommées 享貞 *Tching hiang* en chi- » nois, et *Ty kio* en japonais, c'est-à-dire, en 1688. L'enlu- » minure, ajoute M. Huttmann, diffère beaucoup de celle du » calque que vous avez eu entre les mains. Au lieu de don- » ner à chaque partie du monde une même couleur, les » différentes subdivisions en ont de différentes; par » exemple, le Japon est d'un jaune clair, la Chine jaune, » la Corée rouge clair, la Tartarie verte et l'Inde blanche. »

NOUVEAU
JOURNAL ASIATIQUE.

De la différence qui existe entre les Kirghiz-Kaïssak et les véritables Kirghiz, par M. L. Lewchine, *conseiller de cour au service de Russie, et membre de la Société asiatique.*

(**Extrait d'un ouvrage historique et ethnographique inédit.**)

Il y a, dans l'Asie centrale, deux peuples qui, quoique différens l'un de l'autre, sont néanmoins fort souvent confondus par les Européens, à cause de la ressemblance des noms qu'ils leur donnent, et de l'identité de leur origine turque. L'erreur est générale, et les savans les plus illustres n'ont pas toujours été en état de s'en préserver. Ces peuples sont les *Kara-Kirghiz*, ou *Kirghiz* véritables (autrement nommés *Bourout*, *Prouth*), et les *Kirghiz-Kaïssak*. La première de ces deux nations est très-peu nombreuse; elle habite les montagnes situées entre *Adzian* (*Andzidjan*) et *Kachghar*, près des frontières septentrionales du pays nommé ordinairement *Petite Boukharie*, ou *Turkestan chinois*. La seconde, qui pourrait être fort puissante par son nombre, se divise en trois hordes, et occupe les vastes déserts qui s'étendent depuis la Mer Caspienne et le fleuve Oural, jusqu'aux limites de l'empire chinois. Elle est

bornée au nord par les possessions russes sur l'Oural et sur l'Irtisch; au sud, elle a pour voisins les Turkmans, les Khiviens, les Boukhares, les habitans du Turkestan, de Kokand (1) et les Kara-Kirghiz, ou Bourout, mentionnés ci-dessus.

La première des deux nations dont nous parlons, paraît être indépendante, quoique les Chinois la comptent parmi les peuples soumis au céleste empire.

La seconde est considérée comme étant, en grande partie, comprise dans le nombre des sujets de l'empire de Russie; mais plusieurs des tribus qui la composent obéissent à l'empereur de la Chine, d'autres au khan de Khiva et à celui de Kokand.

Il est d'autant plus essentiel de distinguer ces deux nations, qu'elles sont connues, non par les liaisons qu'elles entretiennent ensemble, mais par la haine qu'elles se portent actuellement.

Elles n'occupent pas, dans l'histoire de l'Orient, des places proportionnées à l'importance relative de leur état actuel. Celui des deux peuples qui est à présent le plus faible et le moins connu, c'est-à-dire, les *Kara-Kirghiz*, ou *Kirghiz* véritables (car nous démontrerons tout-à-l'heure que ce nom n'appartient pas aux *Kirghiz-Kaïssak*), ont été jadis les plus célèbres et les plus puissans. Leur origine se perd dans la nuit des temps fabuleux de l'histoire. Si l'on consul-

(1) Les limites méridionales des Kirghiz-Kaïssak sont, en général, très-incertaines. Sur plusieurs points, elles n'ont d'autres démarcations que de vastes et stériles déserts.

tait Aboulgazi-Bayadour, on trouverait qu'ils descendent (1) d'un des petits-fils d'*Oghouz*, qui se nommait *Kirghiz*; mais les savans orientalistes font si peu de cas des généalogies asiatiques, qu'on n'ose presque plus les considérer comme des preuves historiques. M. Klaproth a trouvé dans les livres chinois des renseignemens beaucoup plus positifs sur l'histoire du peuple dont nous parlons. Les personnes qui désireraient les connaître, peuvent consulter ses *Tableaux historiques de l'Asie*, son *Magasin asiatique*, et le *Journal asiatique* de 1823, ainsi que les différens travaux sur l'Asie, de M. Abel-Rémusat.

Ce n'est pas ici le lieu de répéter les notions recueillies par ces savans orientalistes sur les *Kirghiz*, parce que notre but n'est pas de faire leur histoire. Nous ne parlerons même pas de la plus nombreuse partie de ce peuple, qui, sous le nom de *Pou-lou*, ou *Bou-rou* (2), possédait déjà, aux v.e et vi.e siècles de notre ère, le pays où ses descendans, ainsi que tous les restes des Kirghiz, se trouvent réunis à présent. Ces *Bourout* paraissent avoir toujours conservé leur demeure primitive, tandis que d'autres tribus turques, du nom de *Kirghiz*, sont passées dans la partie méridionale de la Sibérie actuelle. Je me bornerai à donner un précis rapide de l'histoire de ce dernier peuple. Selon Aboulgazi et la leçon de son

(1) *Hist. généalog. des Tatars*, livre II, chap. 2.

(2) Notices extraites du *Thai thsing y thoung tchi*, et insérées dans le *Magasin asiatique*, tom. I, pages 112 et 114.

texte, donnée par M. Klaproth, les Kirghiz se trouvaient, du temps de Tchinghiz, entre les fleuves *Selenga* et *Ieniseï* (1). Rubruquis, en les plaçant au nord de Karakoroum (2), dit presque la même chose. Les historiens de la dynastie des *Yuan* (depuis l'an 1280 à 1367), en faisant la description du pays occupé par les Kirghiz, contribuent également à prouver que, du temps de Tchinghiz, ce peuple habitait à-peu-près les lieux où il fut trouvé par les Russes à l'époque de la conquête de la Sibérie.

Il se soumit à la Russie en 1607; mais cette soumission ne fut que momentanée. Habitant sur les bords du *Iyouz blanc*, du *Iyous noir*, sur l'*Abakan*, et aux environs des monts de *Sayansk*, les Kirghiz tourmentèrent et inquiétèrent les nouvelles colonies russes de leur voisinage, durant tout le XVII.ᵉ siècle; en même temps, ils se soumettaient tantôt au pouvoir des Russes, tantôt aux Mongols, tantôt aux dzoungar (3). Leurs incursions sur les terres de ces trois puissances étaient si fréquentes, et les explications diplomatiques qu'elles occasionnaient aux gouvernemens respectifs furent si souvent renouvelées, qu'un prince dzoungar prit enfin la résolution de se débarrasser de ces voisins incommodes. Il les força, dans les dernières années du XVII.ᵉ siècle ou au commencement du XVIII.ᵉ, à se

(1) *Journal asiat.* de 1823, cahier 7.

(2) *Voyage de Rubruquis,* chap. 39, dans le recueil de Bergeron.

(3) Voyez les *Annales de la Sibérie,* et les histoires de ce pays par Müller et Fischer.

transporter chez leurs confrères, les anciens *Bourout*, dans les montagnes situées entre Andzian et Kachghar, que les Chinois appellent *monts de Yarkend*, de *Kachghar* et d'*Ouchi*. Les Tatars Russes qui font le commerce dans ce pays, les nomment *Alatag*, *Ak-tag*, et *Kirghiz-tag*.

Les premières notions sur ces émigrations ont été données au monde civilisé par des témoins presque oculaires, savoir, par les officiers suédois qui, ayant été faits prisonniers par les Russes, se trouvaient au commencement du XVIIIe siècle en Sibérie (1), et par conséquent tout près du pays que les Kirghiz venaient de quitter, et peut-être dans les lieux mêmes qu'ils ont habités. Il est vrai de dire que ces prisonniers n'ont pas déterminé l'endroit où les Kirghiz se transportèrent, et qu'ils les ont placés au hasard près de l'Inde. Fischer, qui vint en Sibérie quelques années après, a confirmé le déplacement (2) de la nation kirghiz ; mais il n'a pas non plus donné des renseignemens satisfaisans sur ses nouvelles habitations. Les découvertes postérieures et les relations commerciales que les Russes ont établies avec l'Asie centrale, ont fait connaître que le peuple dont nous parlons habite réellement les montagnes situées entre Andzian et Kachghar, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

---

(1) Notes de la traduction française de l'*Histoire d'Aboulgasi* et *Recueil de voyages au nord*, tom. X, page 268.

(2) *Introduction à l'histoire de Sibérie*, § 58.

Les géographes chinois modernes confirment cette assertion, comme on le voit par un fragment de l'ouvrage *Si yu wen kian lou*, inséré dans le *Voyage à Péking* de Timkowsky (1); on y lit :

« Les *Kirghiz* ou *Bourout* sont des nomades » habitant les parties occidentales du Turquestan » oriental. Leur vaste pays est situé entre Andzian » et Kachghar. Ils sont pauvres, mais courageux, » légers, intéressés, adonnés au pillage, et vaillans » à la guerre. Les Khassak (c'est-à-dire, les Kirghiz-» Kaïssak) et les Bolor les craignent. Les Dzungars » mêmes, dans le temps de leur gloire et de leur » puissance, ne purent jamais parvenir à les subjuguer. » Les Kirghiz pillaient le Turquestan oriental et les » caravanes de la Grande Boukharie et celles des autres » pays, qui allaient dans le Turquestan avec leurs » marchandises. Depuis que la Chine s'est emparée des » pays occidentaux (1756), les Kirghiz ont cessé leurs » brigandages. Actuellement ils habitent les mon-» tagnes et les forêts des territoires de *Yarkand*, de » *Kachghar* et d'*Ouchi*, où ils s'occupent paisi-» blement du soin de leur bétail. »

Nous avons placé ici cet extrait pour confirmer ce qui a été dit sur la situation du pays occupé actuellement par les Kara-Kirghiz ou Bourout. Quant aux renseignemens ethnographiques de l'auteur du *Si yu*

(1) Traduction française du *Voyage de M. Timkowsky*, tom. I, p. 218 et 219. L'auteur de l'article que nous reproduisons ici a séjourné lui-même dans le pays des Kirghiz.

wen-kian lou, nous ne les croyons pas tout-à-fait exacts. Après avoir lu l'article que nous venons de donner, on pourrait croire que les Bourout, qui étaient autrefois de hardis brigands, sont devenus, depuis 1756, de paisibles et tranquilles voisins; mais l'expérience a prouvé le contraire. On sait que ce peuple fut célèbre dans la seconde moitié du dernier siècle par ses brigandages, mais qu'il est encore dangereux aujourd'hui. On le voit tel d'abord dans la *Description historique de l'émigration des Tourgout*, qui quittèrent, en 1771, les bords du *Wolga*, pour se transporter dans les environs de la rivière *Ili*. Cet ouvrage a été écrit en chinois par un prince nommé *Zichi*, et traduit en russe par M. *Lipowtsow* : nous y trouvons ce qui suit : « Les Bourout » méprisent toutes les vertus sociales; ils se distinguent de leurs voisins par leur cruauté et leur » férocité. Toujours occupés d'incursions, de rapines » et de meurtres, ils ne quittent jamais les armes.

» Aussitôt que ces barbares eurent appris que les » Tourgout approchaient de leur frontière, ils furent » transportés de la joie la plus vive; les voisins et les » amis venoient se visiter et se félicitaient mutuellement comme si c'eût été un jour de grande fête. »

Beaucoup de marchands de l'Asie, qui viennent commercer sur les frontières de la Russie, et qui ont passé plusieurs fois avec leurs caravanes près du pays des Bourout, où ils ont eu le malheur d'éprouver leur barbarie, nous ont assuré qu'ils conservent jusqu'à présent toute la férocité et la

rapacité qui les distinguaient dans les siècles passés.

Les Asiatiques nomment ce peuple, comme il a déjà été dit, *Kirghiz*, ou *Kara-Kirghiz*, et *Bourout*, ou *Prout*; les Russes leur donnent en outre les noms de *Kirghiz sauvages*, et *Kirghiz d'au-delà des rochers*. On les appelle *sauvages*, parce qu'ils sont plus courageux et plus audacieux que les Kirghiz-Kaïssaks, et que leur cruauté les rend plus dangereux pour les caravanes; et *Kirghiz d'au-delà des rochers*, parce qu'ils demeurent dans des montagnes, et qu'en Sibérie, au lieu de dire *montagnard*, on dit quelquefois *homme de rocher*. C'est pourquoi une colonie de Russes qui s'était établie dans les parties montagneuses du district de Byisk, gouvernement d'Omsk, a été également nommée *colonie des gens de rochers* (Kamenschiki).

Revenons actuellement à la seconde des deux nations entre lesquelles nous voulons établir une distinction nécessaire. Les *Kirghiz-Kaïssak* portent chez les Européens un nom qui ne leur appartient pas, qu'ils ne connaissent pas, et qui ne leur est donné par aucun peuple voisin, excepté les Russes et les nations soumises à la Russie. Ce nom est composé de deux mots, dont le premier (c'est-à-dire *Kirghiz*) a été improprement emprunté aux Bourout ou Kara-Kirghiz, ci-dessus mentionnés; et le second (*Kaïssak*) n'est qu'une corruption du mot *Kasak* ou *Casaque*, dont l'origine, suivant quelques écrivains orientaux, remonte à une antiquité très-reculée. Nous n'avons pas les moyens de fixer positivement l'époque à laquelle il

paraît pour la première fois dans l'histoire de l'Asie; mais nous savons précisément que ce nom, si connu chez les nations mongoles et turques, et porté depuis la fin du XV.e siècle par plusieurs branches du peuple russe, appartient aux hordes des *Kirghiz-Kaïssak*, dès le commencement de leur existence, ou de leur formation. Nous disons *formation*, car ces hordes sont composées de plusieurs tribus ou nations des races mongole et turque, comme nous le ferons voir ailleurs. Jusqu'à présent, ces hordes ne se nomment pas autrement que *Kasak*: c'est ainsi qu'elles sont appelées par les Persans, les Turks, les Boukhares, les Khiviens, et les autres peuples de l'Asie centrale. Les Chinois les nomment aussi *Khassak*. Le nom de *Kirghiz-Kaïssak* fut également ignoré en Russie, jusqu'au XVIII.e siècle; et le peuple auquel on le donne actuellement, avait été appelé jusqu'à cette époque *la horde des Casaques :* toutes les anciennes annales russes l'attestent; le premier ouvrage géographique russe, connu sous le titre de *Livre de la grande carte*, ou *du grand tracé*, et écrit, à ce qu'il paraît, à la fin du XVI.e siècle, le dit de même. Herberstein, qui vint en Russie pour la première fois en 1517, et, pour la seconde, en 1526, a donné le même nom au peuple dont nous parlons. On lit dans son ouvrage que les Tatares de Kazan « *ad* » *orientem æstivalem Tartaras, quos Schibanski* » *et Kozotski vocant, conterminos habent* (1). » Il

(1) *Rerum Moscovit. commentarii*, éd. de Bâle; 1571, p. 91.

répète à-peu-près la même chose dans un autre endroit. *Jenkinson*, qui visita Bokhara en 1558 et 1559, dit que le souverain de Tachkent était alors en guerre avec les *Kassak*, peuple *cruel et nombreux, qui n'avait pas de villes et qui professait le mahométisme* (1). Dans sa carte, qu'il publia à Londres en 1562, il désigne tout le pays qui va depuis le lac *Kitaia*, c'est-à-dire, le lac d'Aral, jusqu'aux frontières du Khanat de Tachkent, en remontant le Syr, sous le nom de *Kassackia*. Quant aux *Kirghiz*, il les place dans le pays qu'ils occupent à présent, c'est-à-dire, aux environs d'Andzian, ou *Adeghen* selon sa manière d'écrire. *Witsen*, qui a écrit son *Nord an Oost Tartarye* sur les matériaux qui lui furent envoyés de Russie par Pierre le Grand, ne manque pas de conserver à la nation dont nous parlons le nom de *Kasak*. Parmi les cartes annexées à son ouvrage, il en est une qui a été faite en 1587, et qui porte que le pays à l'est de la Mer Caspienne était occupé par les *Kazaki Tartari*. Un Grec, nommé *Basile Batatzi*, qui parcourut une grande partie de l'Asie centrale, depuis 1727 jusqu'à 1730, publia ensuite à Londres, en 1732, une carte écrite en grec et en latin, et il a placé sur le pays qui s'étend à l'est de la mer d'Aral l'inscription *Kazakoi*.

Quoique la nouvelle dénomination de Kirghiz-Kaïssak soit généralement employée en Russie depuis le commencement du XVIII.e siècle, on doit cepen-

(1) *Recueil de voyages au nord*, tom. X.

dant remarquer que, dans les documens officiels des années 1745 et même 1760, conservés aux archives de Moscou et d'Orenbourg, on trouve encore les noms de *hordes Kasak* ou *Casaques*, et de *Kassak*. Ces noms sont à présent hors d'usage en Russie, et le peuple qui les portait y est appelé *Kirghiz-Kaïssak*.

Quelle est donc, nous demandera-t-on, la raison de ce changement? C'est en vain que nous l'avons cherchée dans les annales et les archives de la Russie; nous n'y avons rien trouvé de positif : mais nos recherches nous ont mis à même de pouvoir accorder foi à une opinion qui nous a été communiquée, à ce sujet, par plusieurs des habitans des bords de l'Oural et de l'Irtisch, qui sont les plus proches voisins des Kaïssak.

Ils disent que les Kirghiz véritables, ou Bourout actuels, pendant leur séjour dans la partie méridionale de la Sibérie, ont fait tant d'incursions et de dévastations dans les provinces russes limitrophes, que leur nom y est resté en horreur, et qu'après leur émigration, on l'a donné, à titre d'injure, aux *hordes kasak* qui ont occupé une partie de leurs anciennes demeures, et qui s'y sont rendues redoutables par le même esprit de rapacité et de brigandage. Cette ressemblance de caractère était d'autant plus sensible, que les tribus voisines, de race mongole, menaient une vie beaucoup plus tranquille, et n'inspiraient presque aucune inquiétude aux Russes.

On pourrait ajouter à l'appui de cette opinion, que les nouveaux habitans de la Russie asiatique avaient

encore une raison particuliere pour joindre un autre nom à celui des hordes *kasak* : cette raison est que les conquérans de la Sibérie, et leurs descendans, étaient eux-mêmes des Casaques, quoique d'une autre origine.

Les détails que nous donnons pour suppléer aux renseignemens positifs, ne sont que des traditions et des opinions ; aussi ne prétendons nous pas les présenter pour des preuves irrécusables : mais nous avons cru cependant devoir en conserver le souvenir, parce qu'elles paraissent avoir beaucoup de vraisemblance, et qu'elles ne présentent aucune contradiction avec l'histoire. D'ailleurs, quelle que soit leur validité, il n'en est pas moins certain que les hordes kasak furent nommées par les Russes d'abord *Kirghiz-Kasak*, puis *Kirghiz-Kassak*, et définitivement *Kirghiz-Kaïssak*. Il est également positif que ce peuple ignore le nom que les Européens lui donnent ; qu'il ne s'appelle et n'est pas appelé en Asie autrement que *Kasak*, et qu'il est bien différent des *Kirghiz* ou *Bourout*, avec lesquels on le confond si souvent.

Ce sont des faits qu'on ne saurait révoquer en doute. Nous les tenons des *Kaïssak* mêmes, avec lesquels nous avons eu des relations très-suivies pendant deux ans. Forts de cette autorité, nous proposons aux savans orientalistes et géographes de restituer, au moins en partie, le véritable nom de la nation dont nous parlons ici, et de la nommer *Kirghiz-Kasak*, au lieu de *Kirghiz-Kaïssak*. De cette manière, on pourra lui conserver une dénomination,

dont la seconde partie sera son nom véritable, et la première servira à la distinguer des Casaques russes. Quant aux Kirghiz véritables, pour éviter la confusion, il faudrait les nommer toujours ou *Bourout*, ou *Kara-Kirghiz*.

Note sur la véritable position de Sarkel, par M. Klaproth.

Le savant Lehrberg, autrefois membre de l'Académie des sciences, à Saint-Pétersbourg, a démontré que la forteresse khazare de *Sarkel* ne pouvait être la même que la ville de *Bielgorod*, située sur le Donets, comme Guill. de Lisle l'avait supposé, et, d'après lui, la plupart des savans qui ont eu occasion de parler de ce lieu (1). Il suffit de lire les textes de Constantin Porphyrogénète et de Léonce, pour se convaincre que *Sarkel*, dont le nom, en langue khazare, signifiait ἄσπρον ὁσπίτιον, ou *l'habitation blanche*, devait être situé sur le Don, et non pas sur le Donets. Feu M. Lehrberg ne s'est pas occupé de retrouver l'emplacement précis où cette forteresse a dû exister; mais il a démontré jusqu'à l'évidence qu'elle était placée sur le Don, et il pense qu'on doit la chercher dans le voisinage de la ville actuelle de (Vieux) Tcherkask.

---

(1) *Sur la position de Sarkel, forteresse des Khazars, et sur celle de Bielaveja, mentionnée dans les annales russes;* en allemand, dans *A. G. Lehrberg Untersuchungen zur Erlæuterung der ælteren Geschichte Russlands*. Saint-Pétersbourg, 1816, *in-4.°*, pag. 385.

Les bords du Don sont généralement pauvres en pierres : aussi les deux historiens byzantins qui nous ont laissé des détails sur la fondation de Sarkel, bâti à la réquisition du khagan des Khazars, par le spatharocandidate *Pétronas*, nous apprennent-ils que ce dernier, n'y ayant pas trouvé les pierres nécessaires pour cette construction, y fit faire des fours et bâtit la forteresse en briques : quant à la chaux, il la fit avec les petites pierres du fleuve (1).

Dans les annales russes, *Sarkel* porte le nom de *Bielaveja* (Бѣлавежа), ce qui, en langue slave, signifie également *habitation blanche*. Le grand duc *Sviètoslav*, fils d'Igor, battit, en 965, le khagan des Khazars et s'empara de Bielaveja. Un métropolite russe nommé *Pimen* se rendit, en 1389, de Moscou à Constantinople ; pour faire ce voyage, il s'embarqua et descendit le cours du Don. Il rapporte qu'il passa un dimanche devant les embouchures de la Medvèditsa et d'autres rivières, et le mardi suivant devant l'ancienne ville de *Serkli*, dont on ne voyait plus que les ruines (2).

Cette indication est précieuse ; car environ à 175 werst, ou à deux ou trois journées de navigation au-dessus de l'embouchure de la *Medvèditsa*, sur la gauche du

---

(1) Voyez *Banduri Imper. Orient.* pag. 111 et suiv., et *Scriptores post Theophilum*, Parisiis, 1635, pag. 76.

(2) Въ пятое воскресеніе послѣ Свѣтлаго миновали мы устье Медвѣдицы и другихъ рѣкъ, а во вторникъ Серклію, городъ древній, а нынѣ только развалины. — *Voyez* Исторія государства Россійскаго. Saint-Pétersbourg, 1817, in-8.°, vol. V, pag. 116.

Don, on trouve sur la droite de ce fleuve la *stanitsa* (1) nommée sur nos cartes *Trekh Ostrovianskaya*, ou *des trois îles* (2), mais que les habitans appellent encore aujourd'hui *Bielajeva* et *Bielaya*, c'est-à-dire, *la blanche*. Le comte *Jean Potocki*, qui passa le 26 mai 1797 d'*Ilovlinskaya* à *Gratchevskaya* (deux postes situés sur des rivières de la gauche du Don) et vis-à-vis de Bielajeva, dit, dans son journal manuscrit, que j'ai devant moi : « J'ai encore suivi de loin le » cours du Don, mais sans jamais apercevoir le lit de » ce roi des fleuves de la Scythie, de ce Tanaïs si fa» meux dans les poëtes des Grecs ainsi que dans leurs » historiens, et que j'avais si souvent passé et repassé » à la suite d'Hérodote, de Strabon et de Ptolémée. » J'ai aperçu de loin les tours de la stanitsa *Bielo-* » *jevkaya*. » Cette stanitsa est appelée *Donskoi Belajewskaya stanitsa*, sur une carte publiée à Saint-Pétersbourg, et intitulée *Charte der von der Russisch Kaiserlichen Armee, im Jahre 1736, zwischen und an dem Dnieper und Donn, wider die Türken und Tartarn, siegreich unternommenen Kriegs-Operationen.* Elle est aussi indiquée sous le nom de *Bieliaew*, sur la feuille *Delineatio fluvii Volgæ à Samara usque ad Tsaricin*, qui fait partie de l'Atlas russe publié par l'Académie de Saint-Pétersbourg en

(1) *Stanitsa* est le nom que les Kosaks donnent à leurs grands villages.

(2) La Подробная Карта, ou la Carte détaillée de l'empire russe, en 113 feuilles, place la Станица Трехъ Островянская par 49° 3' lat. nord et 41° 36' long. est.

1775. Enfin, *S. G. Gmelin*, qui passa le 4 juillet 1769 par *Bielajeva*, dit expressément que cette stanitsa portait aussi le nom de *Trekh ostrowenskaya*. Elle se trouve sur la droite du Don, à environ cinq verst au-dessous de *Katchalnïtskaya*, actuellement un village sur la gauche du fleuve, mais autrefois une des forteresses qui défendaient la *ligne de Tsaritsyn* contre les incursions des Tatares. Les bords du Don y sont *hauts et escarpés et se composent de terre brune* (1). Au nord et au-dessus de son emplacement, il est impossible de passer le Don en bateau quand l'eau est haute; quand elle s'abaisse, sa force diminue, mais le fond est rempli de racines et d'arbres (2). Plus haut encore, et au coude que le Don fait près du village de *Sirotinskaya*, se trouvent, sur la rive droite, des montagnes de craie durcie, dont les débris, roulés par le fleuve, sont portés à *Bieliaja*. Pétronas a pu s'en servir pour brûler la chaux dont il avait besoin pour la construction des murs de Sarkel, élevés avec les briques faites avec l'argile qui compose en partie les hauteurs du voisinage.

Sarkel servit aux Khazars à empêcher les incursions

---

(1) *Hooge steile wall van kley en bruyn aart.*—Voyez *Nieuwe zeer Accurate, en Naauwkeurige Caart van de Rivier den Don of Tanaïs, van Cornelis Cruys.* 1699.—Te Amsterdam, by R. et J. Ottens.

(2) Въ болшую воду зѣло быстра вода и караблямъ ходитъ невозможно потому что много старыхъ лесовъ врекъ и по берегамъ пенья.— *Voyez* le numéro 27 de l'Atlas extrêmement rare du Don, publié par Cornélius Cruys, à Amsterdam, chez Hendrick Donker.

que les *Petcheneghes* ou *Patsinakites* faisaient sur leur territoire. D'après Constantin, cette nation s'étendait depuis Dristra, sur le Danube inférieur, jusqu'à Sarkel, c'est-à-dire, jusqu'à la gauche du Don. Les Khazars n'avaient pas besoin de défendre contre eux les passages inférieurs du Don, parce que la steppe située entre la droite de cette partie de son cours et la Mer Caspienne, est inhabitable; sa sécheresse et son infertilité empêchaient les Petcheneghes de la traverser pour venir faire des déprédations sur les bords du Volga, occupés par les Khazars. Il fallait au contraire que ceux-ci gardassent soigneusement le passage à cet endroit du Don où son cours est très-rapproché de celui du Volga, et duquel les Petcheneghes n'avaient qu'une journée de marche pour arriver aux terres cultivées par les Khazars. Ceci paraît avoir été la véritable raison pourquoi ceux-ci ont choisi l'emplacement de *Bieliaya* ou *Trekh ostroviänskaya*, pour y faire construire un fort que Masoudi paraît avoir connu (1).

En rendant compte, en 1817, dans les *Annales encyclopédiques* de Millin (2), des *Recherches sur l'histoire russe*, par Lehrberg, j'ai proposé d'expliquer le nom de *Sarkel* (habitation blanche), par les langues finno-ouraliennes, dans lesquelles *sarni* ou *sorni* signifie *blanc*, et *kel*, habitation. Ayant

---

(1) *Voyez* mon *Magasin asiatique*; Paris, 1826, volume I, pag. 274.

(2) Vol. V, septembre 1817, pag. 127 et suiv.

obtenu plus tard la conviction que les Khazars n'appartenaient pas à la famille des peuples turcs, j'ai reproduit mon étymologie dans un mémoire lu le 1.er septembre 1823, à la Société asiatique, en dérivant le nom de *Sarkel*, de *sar*, *sarni*, *sorni*, qui signifient *blanc* en langue vogoule, et de *kell*, *kuel*, *koual*, *kol*, habitation, dans le même idiome, et *kil* ou *kel* en tchouvache. J'ai été charmé d'apprendre que mon savant ami M. Fræhn s'est rangé à-peu-près de mon opinion de 1817, dans un mémoire qu'il a lu, au mois de novembre 1822, à une séance de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et dans lequel il propose d'expliquer le mot *Sarkel* par le tchouvache *chorà*, blanc, et *kil*, maison (1).

Relation du pays de Ta ouan; traduite du chinois par M. Brosset jeune (2).

Ce morceau a été expliqué en grande partie au cours de chinois du collége de France, et les synonymies géo-

---

(1) Je saisis cette occasion pour inviter M. *J. J. Schmidt* à Saint-Pétersbourg, à prendre dorénavant de meilleurs renseignemens avant d'accuser un confrère de plagiat, comme il l'a fait, en supposant que je m'étois approprié la découverte de M. Fræhn, relativement à l'explication du nom de Sarkel. Voyez *J. J. Schmidt's Wür- digung und Abfertigung u. s. w.* p. 64.

(2) Cette relation est le 123.e livre du *Ssé-ki de Ssématsien*; elle renferme l'histoire de 43 ans (140-97 avant J. C.). La plus grande partie des positions qui y sont indiquées, se retrouvent dans l'atlas des *Tableaux historiques de l'Asie*, par M. Klaproth. Il convient de consulter celle des cartes qui se rapporte à la fin du deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

graphiques ont été recueillies de la bouche même du savant professeur, en 1826.

Les traces des *Ta ouan* (1) sont connues depuis *Tchang-kien* (2), capitaine des *Han*, en l'année *kien-youen* (3). A cette époque, le fils du Ciel interrogeant des *Hiong-nou* (4) qui s'étaient soumis, apprit que les *Hiong-nou* avaient battu les *Youe-chi*, et fait une coupe du crâne de leur roi; qu'enfin les *Youe-chi* s'étaient dispersés, la rage dans le cœur contre les *Hiong-nou*, sans vouloir faire la paix avec eux.

A ce récit, l'empereur des *Han* (5), qui souhaitait détruire les barbares des environs, et pour réaliser ses projets de communications par des caravanes qui traverseraient le pays des *Hiong-nou*, fit chercher des gens capables de cette commission. *Kien*, capitaine de la caravane des *Youe-chi*, et *Tchang-y-chi kou-hou nou-kan-fou* sortirent ensemble par *Long-si* (6), se portant vers les *Hiong-nou*. Ceux-ci les arrêtèrent et les livrèrent au *Tchen-yu* (7). Le *Tchen-yu* les retint, « car, » disait-il, le pays des *Youe-chi* est au nord de mon

---

(1) Peuples du pays de *Fergana*.

(2) *Tchang-kiao*, suivant Deguignes (*Hist. des Huns*, tom. II pag. 48 et suiv.)

(3) 140 ans avant J. C.

(4) Les Huns.

(5) *Vou-ti*, 6.e empereur de la dynastie des *Han*; il régna 54 ans, 140-86 avant J. C.

(6) *Yng-tao-fou*, dans le *Chen-si*.

(7) Ou *Tanjou*, chef des *Hiong-nou*; c'était alors *Lao-chang*. *Deguignes*, ibid. I, 216.

» pays; quelle raison les *Han* peuvent-ils avoir d'y
» envoyer des gens? S'il me prenait envie d'en en-
» voyer à *Youe* (1), les *Han* m'écouteraient-ils ? » Il
les garda dix ans et leur donna des femmes.

Mais *Tchang kien*, qui avait ses instructions des *Han* et ne les perdait pas de vue, se trouvant tous les jours plus libre au milieu des *Hiong-nou*, s'échappa avec ses compagnons, se dirigeant vers les *Youe-chi* (2); et après quelques dixaines de jours de marche, il arriva à *Ta ouan*. Les gens du pays avaient entendu parler de la fertilité et des richesses des *Han*; mais, malgré tous leurs desirs, ils n'avaient pu nouer de communications. Ils virent *Kien* avec plaisir, et lui demandèrent ce qu'il voulait: *Kien* leur dit « qu'en-
» voyé des *Han* chez les *Youe-chi*, il avait été arrêté
» par les *Hiong-nou*, qu'il s'était échappé, et qu'il
» priait le roi de le faire conduire; que s'il pouvait
» rentrer chez les *Han*, le prince des *Han* ferait au roi
» des présens aussi riches qu'il pouvait le souhaiter. »
Sur sa parole, le roi de *Ta ouan* lui donna des guides et des chevaux de poste, qui le menèrent à *Kang-kiu* (3). De là il fut remis à *Ta-youe-chi*. Le roi des

(1) Ancien royaume dans la province de *Peking*, à l'est du pays des *Han*.

(2) Les *Youe-chi*, *Issedon serica*, suivant Deguignes. Avant leur défaite, ils demeuraient dans le pays compris entre les *Hiong-nou* et la Chine. Ils émigrèrent vers la grande Bucharie, en l'an 139 avant Jésus-Christ.

(3) Samarcande.

Youe-chi avait été tué par les *Hiong-nou*, et son fils (1) était sur le trône.

Vainqueurs des *Ta-hia* (2), les *Youe-chi* s'étaient fixés dans leur pays, gras et fertile, peu infesté de voleurs, et dont la population était paisible. En outre, depuis leur éloignement des *Han*, ils ne voulaient absolument plus obéir aux barbares. *Kien* pénétra, à travers les *Youe-chi*, à *Ta-hia*, et ne put obtenir des *Youe-chi* une lettre de soumission. Après un an de délai, revenant au mont *Ping-nan* (3), il voulut traverser le pays de *Kiang*; mais il fut repris par les *Hiong-nou*. Au bout d'un an, le *Tchen-yu* mourut. Le *Ko-li-vang* (4) de la gauche battit l'héritier de la couronne, et se mit en sa place : l'intérieur du pays était en combustion. *Kien*, conjointement avec *Hou-tsi* et *Tchang-y-fou*, s'échappa et revint chez les *Han* (5). Il fut reçu honorablement et créé *tai-tchong-ta-fou*. *Tchong-y* fut fait *fong-sé-kiun*. *Kien* était robuste, d'une ame élevée, éminemment conciliant, et se fit chérir des barbares; quant à *Tchong-y*, du pays de *Kou-hou* (6), c'était un excellent archer, atteignant d'une flèche rapide le gibier dont il faisait sa nourriture. Ainsi de la troupe

(1) Sa femme, selon d'autres. Certains barbares, ajoutent les commentateurs chinois, sont gouvernés par des femmes.

(2) Les *Dahæ*, habitans du Candahar.

(3) Montagne dans le Tibet.

(4) Il y a aussi chez les *Hiong-nou* le *ko-li-vang* de la droite; ce sont deux grands fonctionnaires.

(5) En l'année 127 avant J. C.

(6) Pays des *Ouïgours*.

de *Kien*, qui était de cent hommes au départ, il n'en revint que deux.

Outre les pays qu'il visita en personne, *Ta ouan*, *Ta-youe-chi*, *Ta-hia* et *Kang-kiu*, il apprit qu'il y avait dans les environs cinq ou six grands royaumes; voici la relation qu'il en fit au fils du Ciel.

Ta ouan est au sud-ouest des *Hiong-nou*, juste à l'ouest des *Han*, à-peu-près à dix mille *li* (mille lieues); c'est un peuple sédentaire et cultivateur. Les champs produisent du froment et du riz; on y trouve du vin de *po tao* (1) et d'excellens chevaux qui suent le sang; ils proviennent d'un étalon céleste. Ils ont des villes murées et des maisons, et comptent parmi leurs alliés soixante-dix villes tant grandes que petites. La population est de cent mille hommes approchant. Leurs soldats sont des archers, des piquiers et des tireurs à cheval. Au nord, est *Kang-kiu*, à l'ouest, *Ta-youe-chi*, au sud-ouest, *Ta-hia*, au nord-est, *Ou-sun*, à l'est, *Han-so* et *Yu-tchi*.

A l'ouest de *Yu-tchi* (2), les fleuves coulent vers la mer d'occident (3); à l'est, vers la mer salée (4) qui se perd sous terre.

Au midi sont les sources du *Ho* (5) et beaucoup de pierres de *Yu;* le *Ho* se dirige vers le royaume du Milieu; et les villes murées et les habitations du

---

(1) Raisin.

(2) *Yu-tien*, selon Deguignes et Mailla; c'est le plateau de *Koten*.

(3) Mer Caspienne.

(4) Lac de *Lop*.

(5) Le *Hoang-ho*, ou *Fleuve Jaune*.

Léou-lan (1) et de *Kou-chi* sont sur la mer salée. Celle-ci est à-peu-près à cinq mille *li* de *Tchang-ngan* (2). La droite des *Hiong-nou* s'appuie sur la mer salée; ils s'étendent à l'orient jusqu'à *Long*, à l'occident jusqu'à *Tchang-tching*, au midi ils touchent les *Kiang* (3) et ferment la route du pays des *Han*.

Ou-sun (4), à-peu-près à deux mille *li* au nord-est de *Ta ouan*, peuple nomade, cherchant les pâturages, ayant les mêmes mœurs que les *Hiong-nou* : on y compte quelques dix mille archers (5), hardis au combat. Autrefois ils furent soumis aux *Hiong-nou*, jusqu'à ce qu'enfin, rassemblant leurs alliés, ils refusèrent l'hommage.

Kang-kiu, au nord de *Ta ouan*, à-peu-près à deux mille *li*, peuple nomade, fort semblable pour les mœurs aux *Youe-chi*; on y compte quatre-vingts ou quatre-vingt-dix mille archers; ils sont limitrophes de *Ta ouan*. De petits royaumes au midi les garantissent contre les *Ta-youe-chi*, à l'orient contre les *Hiong-nou*.

Yen-tsai (6) à deux mille *li* à-peu-près au nord-

(1) *Ouïgourie.*

(2) *Si-an-fou*, dans le *Chensi.*

(3) Peuples et pays dans le Tibet.

(4) Près du lac *Saïssan* et des rivières *Ili* et *Irtisch.*

(5) Les nombres sont rarement exprimés en sommes rondes dans tout ce livre; et les particules *yu, ko, seou*, dont ils sont accompagnés, ont souvent un sens vague. Quelquefois, comme ici, leur signification est précise.

(6) Pays près du lac d'*Aral.*

ouest de *Kang-kiu*, pays de nomades, dont les mœurs ressemblent fort à celles de *Kang-kiu ;* on y compte dix mille archers; ils sont voisins d'un grand lac sans montagnes sur ses rivages; c'est la mer du Nord.

Ta-youe-chi, à deux ou trois mille *li* à l'ouest de *Ta ouan*, au nord du fleuve *Ouei* (1), au midi sont les *Ta-hia*, à l'occident *'An-si* (2), au nord *Kang-kiu.* C'est un pays de nomades, de mœurs semblables à celles des *Hiong-nou ;* à-peu-près cent ou deux cent mille archers. Au temps de sa puissance, ce peuple méprisait les *Hiong-nou*, mais il fut battu sous le roi *Tchang-lun ;* le *tchen-yu* des *Hiong-nou*, *Lao-chang* tua le roi des *Youe-chi*, et de son crâne il se fit un vase à boire. Dans l'origine, les *Youe-chi* demeuraient entre *Tun-hoang* et les monts *Ki-lien* (3). Battus par les *Hiong-nou*, ils s'éloignèrent par-delà *Ta ouan*, défirent les *Ta-hia*, et se les assujettirent. Aussitôt ils établirent leur camp royal au nord du fleuve *Ouei*. Le reste, en petit nombre, ne put s'échapper, et se maintint chez les *Kiang* du mont *Nan-chan*, sous le nom de *petits Youe-chi.*

'An-si, à quelques milliers de *li* à l'occident des *Ta-youe-chi*, peuple sédentaire et cultivateur.

Les champs produisent du riz et du vin de *po tao*, leurs villes murées sont comme celles de *Ta ouan ;*

---

(1) Oxus.

(2) Les *Asi* de l'*Iran*.

(3) Ou *Tien-chan*, chaine de montagnes près de *Ha-mi*, à dix lieues sud-ouest de *Kan-tchéou*, dans le *Chen-si*.

celles de leurs alliés, tant grandes que petites, sont au nombre de cent. Ce pays, qui est fort grand, peut avoir en tout sens mille *li*. Il est situé vers le fleuve *Ouei*. On y trouve des marchés : les négocians font usage de chariots et de barques pour aller dans les pays voisins jusqu'à quelques mille *li*. Ils ont des pièces de monnaie en argent, à l'effigie du roi : à sa mort on change les empreintes pour celles du nouveau roi; des traits obliques semblables à des plantes entrelacées servent de date.

A l'occident sont les *Tiao-tchi ;* au nord, *Yen-tsai* et *Li-kan*.

Tiao-tchi (1), à quelques mille *li* à l'ouest de *'Ansi*, vers la mer d'occident; pays chaud et humide. On y cultive la terre, qui produit du riz; on y trouve des œufs d'oiseaux qu'on prendrait pour de grands vases. La population est considérable, et, dans certains endroits, gouvernée par de petits chefs tributaires de *'An-si*, dont ils sont les pays extérieurs. Il y a des jongleurs habiles. Les anciens savent par tradition que chez les *Tiao-tchi*, était le *Jo-choui* et *Si-vang-mou* (2), mais nul ne l'avait vu.

Ta hia, à deux mille *li* au sud-ouest de *Ta ouan*, au midi du fleuve *Ouei*, peuple sédentaire, ayant des maisons et des villes murées. Ils ressemblent

---

(1) Les *Tadjiks*, dans le *Turkestan*.

(2) *La mère du roi d'Occident*, personnage inconnu, dont il est question dans l'histoire d'un roi de la dynastie des *Tcheou*, qui fit un grand voyage à l'ouest pour l'aller voir. — *Jo-choui* (eau faible), fleuve du pays de *Si-vang-mou*.

beaucoup aux *Ta ouan* pour les mœurs, et n'ont pas de grands chefs. On y trouve pourtant des villes gouvernées par de petits princes. Leurs troupes sont faibles et timides au combat ; mais ils excellent dans le commerce. Lors de l'émigration des *Ta-youe-chi* à l'occident, les *Ta-hia* furent battus et assujettis par eux ; la population est considérable, et se monte à un million d'habitans. La capitale, appelée *Lan-chi-tching*, renferme des bazars où l'on peut se procurer toute sorte de choses. Au sud-est est le pays de *Chin-to* (1).

Kien dit : « Lorsque j'étais à *Ta-hia*, j'y vis des » bambous de *Kiong* et des étoffes de *Cho* (2). » D'où viennent ces objets, demandai-je? nos mar- » chands, dirent les gens de *Ta-hia*, les achètent à » *Chin-to*, à quelques mille *li* au sud-est de *Ta-hia*; » le peuple y est sédentaire, fort semblable à *Ta-hia* » pour les mœurs; mais le pays est bas, humide, » et brûlé par la chaleur. Là on dresse des éléphans » pour les combats, et le pays est situé près d'un » grand fleuve. Sur quoi je raisonne ainsi : *Ta-hia* » est à deux cents *li* au sud-ouest de *Ta ouan*, et » *Chin-to*, à quelques mille *li* au sud-est de *Ta-hia*, » se procure des objets de *Cho*; donc *Chin-to* n'est » pas loin de *Cho*. Maintenant donc, pour aller à » *Ta-hia*, si vous traversez *Kiang*, on vous y voit » de mauvais œil; si vous montez un peu au nord,

(1) Nom chinois de l'Inde.

(2) *Kiong* et *Cho*, deux anciens royaumes de la province chinoise de *Sse-tchouen*.

» les *Hiong-nou* vous arrêtent : allons par *Cho*, vu » sur-tout qu'il n'y a pas de brigands. » Le fils du Ciel, apprenant que *Ta ouan, Ta hia, 'An-si*, et d'autres grands pays, renfermaient beaucoup de raretés, que les peuples y étaient sédentaires, qu'ils avaient dans leur gouvernement intérieur une grande ressemblance avec celui des *Han*, qu'au nord enfin, *Ta-youe-chi* et *Kang-kiu*, pays redoutables par leurs milices, pourraient, par des présens, être engagés à apporter l'hommage de leur commerce, qu'il faudrait seulement les traiter avec justice, et qu'alors, dans cette immense étendue de dix mille *li*, on ferait respecter les neuf interprètes, on corrigerait les mœurs, on imprimerait l'amour de la vertu jusqu'aux quatre mers ; le fils du Ciel, dis-je, approuva le plan de *Kien*, lui ordonna de rassembler à *Cho* et à *Kien* les gens sans occupation, et de les diriger par quatre routes à-la-fois.

Ils sortirent par *Ouang*, par *Yen*, par *Si* (1), et par *Kiong*. Mais à peine les bannis eurent-ils fait 2,000 *li*, que ceux du nord furent arrêtés par les *Ti* et les *Tso* (2), ceux du midi par les *Hi* (3) et les *Kouen-ming*. Ces barbares, brigands s'il en fut, tuèrent à l'improviste nombre de marchands, si bien que personne ne put passer. Ils eurent toutefois connaissance d'un pays, à quelques mille *li* à l'ouest, où l'on dresse des éléphans, nommé *Tien-youe*, et quelques marchands de *Cho* s'y portèrent, dérobant frauduleusement leurs mar-

(1) Trois pays sur la frontière occidentale de la Chine.
(2) Deux nations barbares du *Chen-si*.
(3) Barbares du *Ssé-tchouen*.

chandises : ce fut donc en recherchant la route de *Ta-hia* que les *Han* découvrirent le pays de *Tien-youe* (1).

Les *Han* autrefois avaient voulu pénétrer à travers les barbares du sud-ouest, et tous leurs efforts avaient été inutiles. Lorsque enfin *Tchang-kien* dit que cette route menait à *Ta-hia*, on s'occupa de nouveau de ces barbares. *Kien* suivit, en qualité de *Kiao-wei*, le grand général, qui battit les *Hiong-nou*, et se fit instruire des lieux où se trouvaient les eaux et les pâturages pour la subsistance de l'armée. *Kien* reçut alors le titre honorifique de *po-vang-heou* (prince très-pénétrant).

Ceci arriva la 6.[e] année de *Youan-so* (2). L'année suivante, *Kien*, en qualité de *wei-kiun* conjointement avec le général *Li*, sortit à droite par le nord, et battit les *Hiong-nou*. Ceux-ci traquèrent le général *Li*, et la perte de l'armée fut considérable. *Kien* eût dû perdre la tête; il se racheta au prix de la dégradation de ses titres et charges. Cette même année, une troupe de cavaliers d'élite partit du pays des *Han*, et battit les *Hiong-nou* réunis à *Si-tching*, au nombre de quelques dix mille hommes, et perça jusqu'au mont *Ki-lien*.

L'année suivante, *Hoen-sie-vang* vint avec son peuple se soumettre aux *Han*; et *Kin-tching* à l'occident de *Ho-li*, et le mont *Ping-nan* jusqu'au lac salé, furent purgés des *Hiong-nou*, qui depuis lors, s'ils eurent des chefs, furent du moins réduits à un petit

---

(1) Royaume de Pégou.
(2) L'an 122 avant J. C.

nombre. Deux ans après, les *Han* battirent et firent prisonnier le *Tchen-yu* (1) à *Moupé*.

Le fils du Ciel fit alors quelques questions sur *Ta-hia* et autres lieux, à *Kien*, qui avait perdu ses titres. Celui-ci dit : « Quand j'étais chez les *Hiong-*
» *nou*, j'ai ouï parler du roi d'*Ou-sun* appelé *Kouen-*
» *mo* (2). Le père du *Kouen-mo* avait un petit pays sur
» la lisière occidentale des *Hiong-nou*; les *Hiong-nou*
» le firent périr, mais le *Kouen-mo* avait un fils qui fut
» abandonné au désert. Un corbeau vola au dessus de
» lui, portant de la viande dans son bec, et une louve
» lui présenta sa mamelle. Frappé de ce prodige, le
» *Tchen-yu* le recueillit et l'éleva. Devenu grand, il
» rendit au *Tchen-yu* quelques services, à la tête des
» armées, et ce prince lui remit les états de son père,
» et le fit gouverneur en chef de *Si-tching*. Le
» *Kouen-mo* ramassa les débris de son peuple, s'em-
» para de plusieurs petites villes voisines, et mit sur
» le pied de guerre quelques dix mille archers. A la
» mort du *Tchen-yu*, le *Kouen-mo* s'en alla en pays
» lointain, où il s'établit, refusant désormais l'hommage
» au *Tchen-yu*. Ces *Hiong-nou* détachèrent contre lui
» une troupe d'élite, qui ne put le soumettre et prit
» le parti de s'en aller, croyant que le ciel s'en mêlait.
» Il ne serait pas bien difficile de se les attacher. Le
» *Tchen-yu* vient d'être humilié, et l'ancien pays de

---

(1) *Kiun tchin*, fils et successeur de *Lao-chang*. Deguignes, *ibid.* Il régna jusqu'à l'an 114 avant J. C.

(2) *Kouen-mi*, selon Deguignes; ce n'est pas le nom propre, mais c'est le titre du roi d'*Ou-sun*.

» *Hoen-sie-vang* est désert. Or on sait que les barbares » portent un œil de concupiscence sur les richesses » et les productions du pays des *Han*. Profitons du » moment pour engager les *Ou-sun,* à force de présens » et de belles étoffes, à venir habiter plus à l'est l'an» cien pays de *Hoen-Sie*, et à faire avec les *Han* une » alliance étroite. S'ils l'acceptent, le bras droit des » *Hiong-nou* est coupé : cela fait, les *Ta-hia* et les » autres peuples de l'ouest peuvent se laisser attirer » eux-mêmes. En ce cas, ils seraient nos *pays exté-* » *rieurs* (1). » Le fils du Ciel approuva tout, et donna à *Kien* le titre de *Tchong-lang-tsiang*.

Celui-ci rassembla 300 hommes, 600 chevaux, 10,000 têtes de bétail, pour leur subsistance, des étoffes de soie pour des valeurs incalculables, et nombre d'agens accrédités et de substituts d'ambassade, pour les envoyer sur la route de divers côtés. Arrivé à *Ou-sun* (2), *Kien* fut reçu par le *Kouen-mo* à la manière des envoyés du *Tchen-yu*. Il en fut indigné ; mais connaissant la cupidité des barbares, il leur dit : « Puisque le fils du Ciel daigne vous envoyer des » présens, si vous ne leur rendez hommage, on les » remportera. » Le *Kouen-mo* y consentit, et fit l'ancien hommage. Les instructions de *Kien* portaient : « Si *Ou-sun* veut venir à l'orient, dans le pays d'*Hoen-* » *sie*, les *Han* donneront pour femme au *Kouen-mo* » une princesse de leur palais. »

---

(1) C'est-à-dire, *nos tributaires*.
(2) L'an 116 avant J. C.

Le pays d'*Ou-sun* était divisé; son roi, cassé de vieillesse, connaissait à peine, vu l'éloignement, le pays des *Han;* il obéissait d'ailleurs depuis long-temps au *Tchen-yu:* s'il fallait se rapprocher, ses grands vassaux craignaient les barbares, et ne consentiraient pas à une émigration; il ne put les y amener, et *Kien* n'obtint point la lettre de soumission. Or, le *Kouen-mo* avait dix enfans, dont l'un appelé *Ta-lo*, homme puissant et influent sur la multitude, faisait bande à part avec dix mille cavaliers. L'aîné de *Ta-lo,* héritier présomptif, avait un fils nommé *Yn-tsi.* Cet héritier présomptif mourut tout à coup; mais, se trouvant au lit de la mort, il avait appelé son père le *Kouen-mo*, et l'avait prié de faire retourner son titre sur la tête d'*Yn-tsi*, à l'exclusion de tout autre. Le *Kouen-mo* dans sa douleur, lui donna sa parole. Il meurt, et *Yn-tsi* est déclaré héritier présomptif. *Ta-lo*, indigné de n'avoir pu succéder à son aîné, rassemble ses frères, ameute le peuple, se révolte, et veut aller assiéger *Yn-tsi* et *Kouen-mo.* Ce vieillard, toujours craignant que *Ta-lo* ne fît périr son frère, donna à *Yn-tsi* 10,000 cavaliers, avec lesquels il se sépara. Le *Kouen-mo* en ayant autant, le royaume était divisé en trois; mais la plus grande partie inclinait pour le *Kouen-mo,* qui, tout cela considéré, n'osait prendre d'engagement avec *Kien.*

Kien ayant donc expédié ses substituts en divers sens, à *Taouan*, *Kang-kiu*, *Ta-youe-chi*, *Ta-hia*, *'An-si*, *Chin-to*, *Yu-chi*, *Han-so*, et dans tous les pays voisins, des guides et interprètes d'*Ou-sun* l'ac-

compagnèrent au retour, avec dix envoyés du pays, et autant de chevaux, chargés de rapporter des nouvelles, et d'observer l'étendue et la puissance des *Han*. A son arrivée, *Kien* reçut le titre de *Ta-hing-lie*, et fut mis au nombre des neuf *King*, puis au bout d'un an il mourut. Les envoyés d'*Ou-sun* revinrent chez eux annoncer ce qu'ils avaient vu de la population et des richesses des *Han*, nouvelles qui rehaussèrent la haute idée qu'on en avait. Cependant les gens envoyés par *Kien* à *Ta-hia* et autres lieux revinrent les années suivantes, avec des naturels de ces divers pays. Ce fut à partir de cette époque que les pays du nord-ouest eurent connaissance de la route des *Han*, ouverte par *Kien*. Depuis lors, les envoyés se réclamaient de *Po-vang-heou*, et son nom leur servait de titre de créance dans les pays extérieurs.

Mais après la mort de *Kien*, les *Hiong-nou* eurent vent que les *Han* traversaient le pays d'*Ou-sun* pour aller à *Ta ouan ;* ils en furent irrités et battirent les *Ou-sun;* et comme les envoyés des *Han* à *Ou-sun*, outrepassant leurs besoins, avaient fait des alliances avec *Ta-ouan* et *Ta-youe-chi*, les *Ou-sun* alarmés envoyèrent offrir aux *Han* un présent de chevaux, et demandèrent à s'allier aux *Han*, au moyen d'un mariage avec une princesse du palais. Le fils du Ciel consulta ses ministres, dont l'avis unanime fut qu'il fallait recevoir la dot, et envoyer ensuite une femme. Avant de rien conclure, le fils du Ciel ouvrit le *Y-king*, et reçut cette réponse :

« Les chevaux divins doivent venir du nord-ouest.
» Ceux d'*Ou-sun* portent le nom de chevaux célestes ;

» mais ceux de *Ta ouan*, qui suent le sang, sont plus » robustes. Appelez désormais les chevaux d'*Ou-sun* » perfection de l'occident, et ceux de *Ta ouan* che- » vaux célestes. »

Alors fut bâti *Ling-kiu* (1), et organisé le district de *Tsieou-tsiuen*, sur la route du nord-ouest. On fit aussi de nouvelles recrues pour *'An-si*, *Yen-tsai*, *Li-kan*, *Tiao-tchi* et *Chin-to;* mais le fils du Ciel convoitait par-dessus tout les chevaux de *Ta ouan*. Les envoyés s'attendaient les uns les autres sur la route. Les grandes caravanes étaient de quelques centaines d'hommes, et les moindres de cent. Du temps de *Po-vang-heou*, il y avait de grandes facilités pour les vivres, mais, avec le temps, il y en eut moins et de qualité inférieure. Le nombre des caravanes était par année de dix au plus, de cinq ou six au moins. Les courses les plus lointaines duraient neuf ans, les plus rapprochées n'étaient que de quelques années.

Vers le même temps, les *Han* détruisirent *Youe*, *Cho;* et les autres barbares du sud-ouest, dans leur crainte, demandèrent un gouverneur, et vinrent faire hommage. Alors furent établis les districts de *Y-tcheou*, de *Youe*, de *Y*, de *Tsiang*, de *Léou*, de *Li* et de *Min*, destinés à unir les frontières des *Han* et de *Ta-hia*. *Pé-chi*, *Tchang-lin* et d'autres gens d'*Youe*, formant plus de dix caravanes, sortirent en une seule année, se dirigeant vers *Ta-hia*. Ils furent de nouveau interceptés, massacrés et pillés par les *Kouen-ming*,

(1) *So-tcheou-wei*, dans le *Chen-si*.

si bien que pas un ne put arriver à son but. Alors les *Han* firent recruter les malfaiteurs de *San-fou;* ceux-ci, réunis aux troupes de *Pa* et de *Cho*, sous la conduite des deux généraux *Kouo tchang* et *Wei-kouang*, au nombre de quelques dixaines de mille hommes, allèrent battre les *Kouen-ming*, qui avaient détroussé les caravanes, et l'on se retira après avoir pris ou tué quelques dixaines de mille hommes. D'autres caravanes furent encore dévalisées par les *Kouen ming*, sans que pas une pût parvenir.

Quant à la route du nord par *Tsieou tsiuen*, les marchands y allèrent en si grand nombre, que les pays extérieurs en vinrent à mépriser les étoffes et les productions du pays des *Han*. *Po-vang-héou*, en ouvrant aux caravanes la route des pays extérieurs, leur avait assuré une haute considération. Après lui, les chefs des caravanes ne cessèrent de présenter des écrits au trône, disant que les pays extérieurs étaient pleins de barbares qui ne demandaient les caravanes que dans des vues perfides. Comme la course était longue et que personne n'avait envie de la faire, le fils du Ciel, ayant pris connaissance de ces écrits, donna des brevets, fit recruter parmi le peuple des chefs de bande, gens sans aveu, et de ces masses bigarrées on forma des caravanes destinées à faciliter de plus en plus les communications. Ils ne purent opérer leur retour sans être attaqués et pillés de leurs effets; ils perdirent même leurs instructions. Le fils du Ciel, voyant que cela tournait en habitude, ordonna tout-à-coup, dans sa colère, une information contre les plus coupables,

avec ordre de se racheter des derniers supplices, s'ils voulaient être envoyés de nouveau. La mission ne put encore se terminer, et les envoyés manquèrent inconsidérément à leurs ordres. Leur chef raconta même ce qui se passait dans les pays extérieurs : « que dans les » grands états où l'on envoyait des gens accrédités, » dans les petits où allaient les substituts, on était accablé d'injures, sans pouvoir faire aucune affaire ; » que c'était à qui agirait plus mal ; que la plupart des » envoyés étant des gens pauvres, les magistrats des » petites villes faisaient baisser le marché, en haussant » le prix des vivres, afin d'avoir pour eux tout le profit » du commerce étranger. Enfin, on était décrédité » dans les pays extérieurs. »

Considérant qu'à une si grande distance, les troupes des *Han* ne pourraient venir jusqu'à eux, les barbares refusèrent des vivres aux caravanes ; et les marchands, exténués de disette, ne pouvant plus supporter l'excès de leurs maux, en vinrent jusqu'à tourner leurs armes les uns contre les autres. D'autre part, les *Leou-lan* et les *Kou-chi*, peuplades peu importantes, attaquèrent et pillèrent dans un chemin creux une caravane considérable de *Wang-hoai ;* et les *Hiong-nou*, avec des cavaliers d'élite, se mirent à attendre en embuscade les marchands qui allaient en occident. Il n'y eut plus qu'un cri sur ce qu'il y avait à souffrir dans les pays extérieurs ; et les marchands représentèrent qu'il serait facile de les soumettre, vu la faiblesse de leurs troupes. Sur quoi le fils du Ciel, suivant ce qui s'était déjà fait, chargea *Ponou*, *tsong-piao-heou,* de ramasser la cava-

lerie alliée, et les troupes des districts, au nombre de plusieurs dixaines de mille hommes, d'aller jusqu'au fleuve des *Hiong-nou*, et d'exterminer les barbares. Ceux-ci disparurent : l'année d'après, *Kou-chi* fut battu. *Po-nou,* avec sept cents chevaux légers, s'avança jusqu'à *Léou-lan*, et fit le roi prisonnier; puis il revint, ayant défait *Kou-chi,* étendu au loin la terreur de ses armes, humilié *Ou-sun* et *Ta ouan;* il fut créé *tchoyéhéou* (1).

Vang-hoai, qui, avec quelques envoyés, avait été maltraité par *Léou-lan*, en fit son rapport au fils du Ciel. Par son ordre, il alla joindre *Po-nou,* et, de concert, ayant battu les barbares, *Vang-hoai* fut créé *kao-heou* (2). Dès-lors les districts de *Tsieou-tsiuen* et de *Ting-tchang* s'étendirent jusqu'à *Yu-men* (3). *Ou-sun* fit un présent de mille chevaux, pour avoir une femme des *Han :* le prince des *Han* lui envoya une princesse royale de son palais de *Kiang-tou.* Celle-ci partit pour épouser le *Kouen-mo* d'*Ou-sun*, et devint sa femme de droite; le roi des *Hiong-nou* envoya au *Kouen-mo* une autre femme qui devint son épouse de gauche. « Je suis vieux, dit alors le *Kouen-*» *mo;* » et il fit épouser la princesse royale à son petit-fils *Yn-tsi.*

Il y a beaucoup de chevaux à *Ou-sun;* les riches en possèdent jusqu'à quatre et cinq mille.

La première fois qu'une caravane des *Han* arriva à

---

(1) 3.e année *youen-fong,* 107 ans avant J. C.
(2) L'an 106 avant J. C., 4.e année de *youen-fong.*
(3) Passage dans les montagnes du *Chen-si.*

'An-si, le roi du pays vint à sa rencontre avec vingt mille chevaux sur la frontière orientale, éloignée de la capitale de plusieurs mille *li*. On rencontre sur la route plus de dix villes murées, et la population est telle qu'à peine il y a interruption de l'une à l'autre. Au retour, les envoyés des *Han* furent accompagnés par ceux du pays, à l'effet d'observer la grandeur et la puissance des *Han*, avec des présens consistant en œufs de leurs gros oiseaux, et en habiles jongleurs de *Li-kan*. On vit même de petits envoyés de *Kouan-tsien* et de *Tay* à l'occident de *Ta ouan*, de *Kou-chi*, de *Kan-so*, de *Sou-hiai*, et d'autres à l'orient du même pays, venir avec des présens à la suite des envoyés, rendre hommage au fils du Ciel, qui en ressentit une grande joie.

Alors furent découvertes par les caravanes les sources du *Ho*, dans les montagnes de *Yu-tchi*, où se trouvent des pierres de *yu* en quantité, dont on apporta une provision chez les *Han*. Le fils du Ciel examinant d'anciennes cartes, y trouva que les montagnes d'où sort le *Ho* s'appelaient *Kouen-lun*.

Vers cette époque, le maître suprême (l'empereur) fit quelques tournées sur les côtes de la mer, s'informant avec soin des pays extérieurs, et s'arrêtant dans les grandes villes les plus peuplées. En passant, il y répandit avec profusion les richesses et les étoffes de soie, pour les récompenser de leurs bons traitemens, et leur faire connaître par sa libéralité l'opulence et la générosité des *Han*. Alors aussi commença la grande vogue des divertissemens publics et des spectacles ex-

traordinaires propres à attirer la foule. On la régalait d'un étang de vin, d'une forêt de viande; on montrait aux étrangers des pays extérieurs les trésors et les magasins. Ceux-ci étaient frappés de stupeur à la vue de la puissance et de la grandeur des *Han*, des tours d'adresse des jongleurs, des divertissemens publics alors en vogue, qui toute l'année se renouvelaient, se perfectionnaient, s'embellissaient de plus en plus. Depuis lors, les envoyés des pays du nord-ouest allaient et venaient sans interruption; il en vint même de *Ouan* et des autres pays occidentaux, qui d'abord, dans leur éloignement, avaient refusé de se plier aux rites; mais on triompha de leurs dédains. Depuis *Ou-sun* jusqu'à *'An-si*, tout était soumis aux *Hiong-nou*, vainqueurs des *Youe-chi*. Munis d'une patente du *Tchen-yu*, les marchands *Hiong-nou* voyaient venir à leur rencontre des convois de vivres, et pas un état n'eût voulu ni les retarder ni leur nuire. Ceux de *Han*, au contraire, n'obtenaient des vivres, l'entrée des bazars et les bêtes de somme, qu'en produisant leurs étoffes. Ainsi, vu l'éloignement du pays des *Han*, c'était au prix de leurs riches productions qu'ils se procuraient dans les marchés ce qu'ils souhaitaient: tant les *Hiong-nou* inspiraient plus de crainte que les *Han*.

Les pays à gauche et à droite de *Ouan* font du vin de *po-tao*; les gens riches en mettent en réserve jusqu'à dix mille mesures, qui se conservent plusieurs dixaines d'années sans se gâter. Ces peuples aiment fort le vin, et leurs chevaux sont friands de la plante

mo-so. Des marchands du pays des *Han* en recueillirent des graines et les apportèrent chez eux. Ce fut alors pour la première fois que le fils du Ciel sema le *mo-so* et le *po-tao*, pour lesquels on choisit les meilleures terres. Comme en effet les chevaux célestes des pays extérieurs venaient en quantité, le *mo-so* et le *po-tao* semés continuellement auprès des palais isolés et des tours solitaires, était d'un grand usage.

Malgré la grande différence des langages depuis *Ta ouan* jusqu'à *'An-si*, il y a dans les mœurs beaucoup de ressemblance, et l'on s'entend les uns les autres. Tous ces peuples ont l'œil enfoncé, barbe et moustaches épaisses ; ils sont excellens négocians, appréciant les moindres valeurs. Idolâtres du beau sexe, les hommes approuvent toujours ce que disent les femmes. On ne trouve chez eux ni soie, ni vernis, ni l'usage de fondre les pièces de monnaie.

Mais quelques agens des *Han* s'y étant réfugiés et naturalisés, leur apprirent à fondre les métaux, et fabriquèrent leurs armes ; et comme les métaux jaune et blanc du pays des *Han* y étaient connus, on en fit aussi des vases ; mais on ne s'en servit pas pour les étoffes. Enfin, quand les caravanes se furent multipliées, quelques-uns se joignirent à la troupe et furent parfaitement accueillis du fils du Ciel.

Les chevaux de race du pays de *Ouan* sont cachés, dirent-ils, à *Eul-chi-tching*, et ils ne veulent pas les donner aux marchands. Ce discours plut beaucoup à l'empereur, qui aimait les chevaux de *Ouan*.

Il envoya (1) *Tchang-ssé* et *Tche-ling* avec mille pièces d'or et un cheval d'or au roi de *Ouan*, lui demandant des chevaux de race de *Eul-chi*. *Ouan* regorgeait alors des productions du pays des *Han*; on tint conseil : *Han*, se disait-on, est loin de nous, il y a beaucoup à souffrir le long de la rivière salée. Sur la route du nord sont des barbares voleurs ; par celle du midi, on manque d'eau et de fourrages. Si l'on rencontre quelques villes éparses, les vivres y manquent aussi ; sur une caravane de cent hommes, il faut qu'il en meure de faim plus de la moitié : le moyen de lancer jusqu'ici une armée nombreuse ! Les chevaux de *Eul-chi* sont à nous ; et quel trésor !

Ils refusèrent tout net de les livrer aux envoyés des *Han*. Ceux-ci, indignés, les accablèrent d'injures, et, prenant leur or et leur cheval, ils s'en allèrent. Ils font bien peu de cas de nos refus, dirent alors les grands de *Ouan*. Eux partis, ils leur firent dresser une embuscade sur la route de l'orient à *Yo-tching* avec ordre de les tuer et de les dévaliser.

Mécontens de toutes les caravanes de *Ouan*, le fils du Ciel était furieux. Les troupes de *Ouan* sont faibles, lui dit *Yao-ting-han*; trois mille hommes d'ici suffiraient et au-delà pour les battre et les exterminer. Anciennement *Tcho-yé-heou* s'étant avancé par les ordres du fils du Ciel, avec sept cents chevaux légers, a battu *Leou-lan* et fait leur roi prisonnier.

Le fils du Ciel approuva le discours de *Ting-han* et

(1) L'an 104 avant J. C.

daigna conférer le titre de *heou* à *Ki-li-chi*. Cependant *Li-kouang-li*, décoré de celui de général d'*Eul-chi-tching*, par ce qu'on espérait qu'il se rendrait maître de cette ville et de ses chevaux de race, ramassa six mille chevau-légers du pays de *Cho*, quelques myriades de jeunes vagabonds des districts, et partit pour l'expédition de *Ouan*. *Tchao-chi-tching* était *kiun-tching* (1); et *Vang-hoaî*, l'ancien *kao-heou* (2), guidait l'armée; *Li-tche*, avec le titre de *kiao-hoei*, en était le régulateur.

Cette année, la première de *Tai-tsou* (3), des essaims de sauterelles s'élevèrent dans l'orient et volèrent jusqu'à *Tun-hoang*.

Déjà l'armée du général d'*Eul-chi* s'était éloignée vers l'occident; mais les petits royaumes, dans leur frayeur, avaient pris les armes et se tenaient sur la défensive, refusant des provisions. On les assiégea sans pouvoir les réduire: si quelqu'un se soumettait, il fournissait des vivres; s'ils résistaient, après quelques jours de siége on se retirait. Arrivés à *Yo-tching*, on ne comptait plus que quelques mille hommes sous le drapeau, exténués de faim; ceux du pays les battirent et leur tuèrent beaucoup de monde. *Eul-chi*, *Tche* et *Chi-Tching*, réfléchissant alors que le siége de *Yo-tching* ne leur avait pas réussi, qu'ils éprouveraient

---

(1) Sorte de dignité militaire.

(2) Il était décoré de ce titre depuis un an, et il résidait à *Tsiesou-tsiuen*, d'où il surveillait les dehors du pays. (*Note du commentateur chinois.*).

(3) 37.e année de *vouti*, 104 avant J. C.

sans doute bien plus de difficultés près de la capitale, firent battre en retraite vers *Tun-hoang* (1), où à peine put-on recueillir deux ou trois compagnies, après une expédition de deux ans.

Les chefs présentèrent une requête, où ils disaient que la course était longue; que l'on mourait de faim; que les soldats redoutaient bien moins les combats que la disette; qu'une poignée d'hommes ne suffisait pas pour réduire *Ouan;* qu'ils suppliaient que la campagne fût terminée; qu'au reste on pourrait lever plus tard une autre armée. Le fils du Ciel, dans sa colère, envoya fermer le passage de *Yu-men:* que si quelqu'un était assez hardi pour le franchir, il y perdrait la tête. *Eul-chi* effrayé s'arrête à *Tun-hoang.*

La perte de cette année contre les *Hiong-nou* avait été de vingt mille hommes de l'armée de *Tcho-ye-heou* (2). Les *kong* et les *king* en ayant délibéré voulaient que l'on abandonnât la guerre de *Ouan* et que l'on dirigeât toutes les forces contre les barbares. Le fils du Ciel s'obstinait à exterminer *Ouan;* si en effet on ne pouvait dompter ce petit pays, les peuples de *Tahia* mépriseraient les *Han*, les chevaux de race de *Ouan* n'arriveraient plus, et

(1) Cet endroit est à 30 lieues du défilé de *Yu-men.*

(2) La deuxieme année de *Tai-tsou*, 103 ans avant Jésus-Christ, *Tchao-po-nou*, général de *Siun-ki* (district et montagne de Tartarie, à 210 lieues de *Sou-fang* ou *Ning-hia-hoei* du *Chen-si*), à la tête de vingt mille chevaux, avait battu le *tan-jou* des *Hiong nou*, *Ou-sse lun;* mais il n'était pas encore de retour. Les deux noms de *kong* et *king* désignent en général les grands fonctionnaires de l'empire.

Ou-sun aurait beau jeu de faire souffrir jusqu'à *Lun-teou* (1) les envoyés des *Han ;* enfin que l'on serait la risée des pays extérieurs.

Quand on eut bien examiné la question de la guerre de *Ouan*, vu les difficultés des circonstances, *Ting-kouang* relâcha les détenus pour crimes ; le *Tsai-kouan* leva en masse des jeunes gens sans aveu et la cavalerie des pays voisins. Si bien que, dans l'année, on eut sur pied soixante mille hommes, des gens pour les bagages, et, sans compter les bœufs, cent mille chevaux, et trente mille tant ânes que mulets, les vivres étant répartis par bandes de dix mille hommes ; armée bien suffisante pour assurer la paix à l'empire, dans la crise où l'on se trouvait. On raconte qu'il fut créé pour cette expédition cinquante *kiao-hoei*.

Comme la capitale de *Ouan* était sans puits, et que les habitans allaient puiser l'eau dans un fleuve hors des murailles, des hydrauliciens furent chargés de détourner sur la ville les canaux environnans pour ruiner les remparts.

On leva encore à *Tsieou-tsiuen* quatre-vingts ou quatre-vingt-dix mille soldats de frontières, et, au nord de *Tchang-y*, on établit *Kia-yen* et *Hieou-tou* pour la défense de *Tsieou-tsiuen*, (2).

On organisa encore dans l'empire sept *kiao-chi* des

(1) Ville du pays des *Ou-sun*.

(2) Les commentateurs chinois ne savent si ce sont deux villes ou deux généraux.

porteurs devant fournir des vivres à *Eul-chi*, et des bandes de conducteurs de chariots se succédant sans interruption jusqu'à *Tun-hoang*, deux personnages du titre de *sy-ma* (1) furent faits *kiao-hoei* pour les courriers, et pour faire un choix de chevaux de bonne race, lorsque *Ouan* serait subjugué.

Alors (2) *Eul-chi* fit sa seconde expédition à la tête d'une armée nombreuse, recevant des vivres de tous les petits pays par où il passait, jusqu'à *Lun-teou*. Cette ville refusa de se soumettre ; elle fut enlevée après quelques jours de siége, et dès-lors la route d'occident fut assurée.

Trente mille soldats des *Han* arrivèrent devant la capitale de *Ouan :* ceux du pays vinrent présenter le combat; ils furent battus, mis en fuite, et se retirèrent dans leur ville. L'armée d'*Eul-chi* voulait se porter en avant et assiéger *Yo-tching;* mais le général, craignant que l'affaire ne tirât en longueur, ordonna à *Ouan-y-sing* de feindre de pousser sa pointe, de couper les eaux de *Ouan,* et de leur creuser un autre lit. Cependant l'alarme se répand à *Ouan;* il l'environne, l'assiége : en quatre jours la ville extérieure était ruinée et prise. Les grands de *Ouan,* dont l'opiniâtreté allait causer sa perte, se retirèrent tout tremblans dans la ville intérieure, et tinrent conseil entre eux.

---

(1) Intendant des chevaux, comme leur nom l'indique en chinois (*exercitator equitum*).

(2) L'an 102 avant J. C.

Les *Han*, dirent-ils, nous assiégent, parce que le roi *Vou-mou* cache les chevaux de race, et qu'il a tué leurs envoyés. Faisons périr *Vou-mou*, et livrons nos chevaux : alors les *Han* retireront leur armée. S'ils s'y refusent, on se battra ; il est encore temps de mourir.

Cet avis ayant passé à l'unanimité, le roi *Vou-mou* fut tué, et sa tête portée par quelques-uns d'entre eux à *Eul-chi* avec ces propositions : « Levez le siége ; » nous vous livrerons nos chevaux de race ; vous » prendrez ce que vous souhaiterez, et nous vous » fournirons des vivres. Si vous refusez de nous » écouter, nous tuerons nos chevaux jusqu'au der- » nier, et *Kang-kiu* viendra à notre secours. Qu'on » nous reçoive d'ailleurs à *Kang-kiu* ou qu'on nous » en ferme les portes, nous harcellerons les troupes » des *Han*. Voyez à quel parti vous voulez vous » arrêter. »

Les peuples du *Kang-kiu* s'attendaient à chaque instant à voir arriver les troupes des *Han* ; mais elles n'avaient garde de s'engager.

Eul-chi, Tchao-chi-tching et *Li-tche*, ayant appris par des intelligences que des gens de *Tsin*, récemment introduits dans la ville, savaient l'art de creuser des puits, et qu'il s'y trouvait de grands magasins de vivres ; considérant qu'ils avaient en leur pouvoir la tête maudite de *Vou-mou*, qu'ils étaient venus couper ; que, s'ils ne retiraient pas leurs troupes, les ennemis s'opiniâtreraient à la défenes ; que les *Kang-kiu*, ne craignant plus désormais les troupes des *Han*,

viendraient au secours de *Ouan*, et que l'on serait infailliblement battu, les chefs de l'armée, d'un consentement unanime, accédèrent à l'arrangement proposé par *Ouan*. *Ouan* livra les chevaux de race, au choix des *Han*, et fournit des vivres à l'armée en abondance.

Parmi les chevaux de race, les *Han* en choisirent quelques dixaines, trois mille, tant jumens qu'étalons de qualité inférieure, et mirent sur le trône de *Ouan* un grand nommé *Mei-tiai*, homme excellent, qui, de tout temps, s'était montré bien intentionné pour les gens du pays des *Han*. On fit avec lui le serment du sang, et l'on cessa les hostilités, mais sans avoir pu pénétrer dans la ville, et l'on se mit en pleine retraite.

Lorsque, au commencement de l'expédition, *Eul-chi* partit de *Tun-hoang* pour l'occident, réfléchissant que les états qui se trouvaient sur son passage ne pourraient nourrir une telle multitude, il avait lancé quelques divisions par les routes du midi et du nord.

Les *Kiao-hoei Vang-chin-sing*, *Kou-hong-lou* et *Ou-tchong-koue*, avec mille hommes de détachement, parvinrent à *Yo-tching*. Cette ville se tint sur la défensive, et refusa des vivres à l'armée. Éloigné comme il était du corps principal de 2000 *li*, *Vang-chin-sing* fut regardé comme espion, et traité en conséquence. Malgré même ses protestations, *Yo-tching* lui refusa constamment des vivres. Cependant on l'observe de près; à l'aube du jour, trois mille hommes fondent sur lui; il est tué, sa troupe dis-

persée, et peu de soldats purent rejoindre *Eul-chi.* Celui-ci détacha le *tou-kiao Seou-so* et le *chang-kouan Kie* pour faire le siége de *Yo-tching*. Le roi s'enfuit à *Kang-kiu*; *Kie* revient sur ses pas, et se porte vers cette ville. Alors le peuple de *Kang-kiu*, informé que les *Han* avaient battu *Ouan*, livra le roi à *Kie*, et celui-ci le confia, pieds et poings liés, à quatre cavaliers chargés de le remettre au grand général (1).

Les cavaliers se dirent l'un à l'autre : « Le roi » d'*Yo-tching* est maudit des *Han*, si on lui laisse » la vie, il s'échappera; s'il meurt, c'est gâter une af- » faire bien importante. Tuons-le. » Mais comme nul n'osait porter le premier la main sur lui, ce fut un cavalier de *Chang-kouei*, nommé *Tchao-li*; homme de petite taille, qui le perça de son épée, lui coupa la tête et la prit avec lui. *Ti-kie* aussitôt la porta au grand général.

Au commencement de la seconde expédition d'*Eul-chi*, le fils du Ciel avait envoyé avertir *Ou-sun* de faire une grande levée de troupes pour tenter ensemble un puissant effort sur *Ouan*. Deux mille cavaliers furent mis sur pied, qui, ayant changé de sentiment, refusèrent de former en orient l'avant-garde de l'armée d'*Eul-chi*.

Cependant les petits royaumes par où passa ce général, ayant appris la défaite de *Ouan*, envoyèrent à l'envi à la suite de son armée leurs fils et leurs

(1) C'est-à-dire, à *Eul-chi*, qui est appelé grand général, parce qu'il commandait en chef depuis long-temps.

frères, pour aller rendre hommage au fils du Ciel et lui servir d'otages.

Dans cette expédition contre *Ouan*, le *kiun-tching Tchao-chi-tching* se couvrit de gloire dans les combats; le *chang-kouan Kie* poussa sa pointe avec une grande hardiesse; *Li-tché* montra beaucoup d'habileté. Dix mille hommes et mille chevaux rentrèrent à *Yu-men*. Cette seconde guerre se fit sans que l'armée eût beaucoup à souffrir de la disette, et le nombre des morts fut peu considérable. Quant aux officiers inférieurs, ils étaient pleins de bonne volonté, et n'épargnèrent point leurs soldats.

A ces causes, le fils du Ciel, considérant que c'était une expédition de dix mille *li*, oublia le passé.

Li-kouang-li reçut le titre de *hai-si-heou;* celui qui, de sa propre main, avait décapité le roi d'*Yo-tching* fut créé *sin-tchi-heou,* le *kiun-tching Tchao-chi-tching* fut fait *kouang-lo-ta-fou ;* le *chang-kouan Kie* devint *chao-fou; Li-tche Chang-tang* fut fait *tai-cheou*. Trois des moindres officiers furent placés parmi les neuf *king ;* cent *heou* et *tsiang-kiun* reçurent deux mille mesures de grains; mille autres en reçurent mille et au-dessous. Ceux qui avaient fait diligence pour partir, reçurent des grades honorifiques au-delà de leurs espérances. Quant aux recrues forcées, nécessairement leur mérite fut moindre.

Les largesses faites aux soldats se montèrent à quatre mille livres d'or.

L'expédition de *Ouan* fut achevée, et le retour opéré en quatre ans.

Un an après le départ des soldats des *Han* (1), les grands de *Ouan* regardant *Mei-tiai*, que nous avions fait roi du pays, comme un flatteur habile, qui avait attiré la ruine de leur ville, se concertèrent pour le tuer, et mettre sur le trône le frère de *Vou-mou*, nommé *Tchen-fong*, et envoyèrent son fils chez les *Han* comme otage.

En conséquence les *Han* firent partir des gens avec des présens pour se saisir de sa personne; et dix caravanes furent expédiées à *Ouan* et dans les pays environnans pour recueillir des choses rares et observer le climat.

La guerre de *Ouan* ayant fait respecter au loin la vertu, les relais de *Tun hoang* et le *Tou-hoei* de *Tsieou-tsiuen* allaient vers l'occident jusqu'à la rivière salée. De distance en distance étaient des corps-de-garde, et à *Lun-teou* quelques centaines de soldats des champs, chargés d'escorter les envoyés, d'emmagasiner et de surveiller les récoltes de riz destinées à l'approvisionnement des caravanes allant dans les pays extérieurs.

Le grand historien (2) dit : « Selon le livre de *Yu*, » les sources du *Ho* sont dans le *Kouan-lun*, dont » la hauteur est de 2,500 *li*; c'est là que le soleil » et la lune se fuient l'un l'autre et se cachent pour

(1) L'an 97 avant J. C.

(2) *Sse-ma-tsien*, l'auteur du *Sse-ki*, à la fin de chacune des divisions de son livre, ajoute ordinairement de semblables réflexions.

» reparaître plus brillans. Là sont une source de vin » doux et un étang de pierres précieuses. Or, ce » *Ou-tou*, où l'on découvrit les sources du *Ho*, de» puis *Tchang-kien*, est-ce bien le *Kouen-lun* du » livre de *Yu* ? »

Pourquoi, ajoute ici un lettré, les *Han* cherchent-ils la source du *Ho* dans le *Kouen-lun* ? Selon le *Chang-chou* (I.re partie du *Chou-king*), *Yu* canalisa le *Ho* depuis *Tse-chi* ; c'est donc que sa source est à *Tse-chi*, près de *Kin-tching* et de *Ho-kouan*, et non dans le *Kouen-lun*.

Selon l'antique tradition, reprend l'historien, le *Chang-chou* renferme les détails des neuf *Tcheou*, des montagnes et des fleuves. Quant à ce qui est du livre des origines de *Yu* et du *Chan-hai-king*, avec leurs histoires extraordinaires, je n'oserais m'en faire le garant.

Essai servant à déterminer, d'une manière plus précise, l'époque d'une expédition entreprise au X.e *siècle par les Russes, sur les côtes de la Mer Caspienne*, par Ch. M. Fræhn, de l'Académie des sciences de Pétersbourg.

Le célèbre historien arabe Masoudy donne, dans son ouvrage intitulé *les Prairies d'or*, une relation assez détaillée d'une piraterie très-remarquable que les Russes entreprirent au X.e siècle, par le Volga, sur les côtes méridionales et occidentales de la Mer Caspienne,

événement dont Nestor et les Byzantins ne font aucune mention (1).

J'ai fixé, à l'endroit cité (page 59), cet événement à l'an de l'hégire 332 (943-4 de l'ère chrét.), parce qu'Abou'lféda rapporte, en parlant des faits arrivés la même année, que les Russes, après avoir traversé la Mer Caspienne, remontèrent le Kour jusqu'à Berdaa, où ils mirent tout à feu et à sang (2). Mais l'expédition des pirates, décrite par Masoudy, appartient sans contredit à une époque plus ancienne; et un essai qui aurait pour but d'en déterminer l'époque d'une manière plus précise, ne sera pas, je présume, jugé hors de propos par ceux qui s'occupent de recherches relatives à l'histoire ancienne des Russes.

L'expression même dont se sert Masoudy, en fixant cette expédition après l'an de l'hégire 300 (3) (912-13 de J. C.), semble indiquer une époque antérieure à l'an 332; car c'est de cette année 332 que date la première édition de son ouvrage: il est peu probable, en effet, qu'il se fût exprimé d'une manière aussi vague, s'il avait voulu parler d'un fait qui serait

(1) Voyez *Ibn Foslan's Russen* p. 59, 242 et suiv.; Klaproth, *Beschreibung der Russischen Provinzen zwisch. d. Kaspischen und Schwarzen Meer*, p. 210 et suiv.; id. *Magasin asiat.* t. I, p. 274 et suiv.

(2) Abou'lfeda, *Annales Muslemici*, tom. II, p. 426. Cf. Krug, *Chronologie der Byzantier*, p. 228.

(3) On pourrait rendre aussi ce passage par « au commencement du IV.e siècle », comme je l'ai fait ailleurs. J'ai préféré, cependant, conserver ici les propres paroles de Masoudy, pour ne pas introduire d'avance, dans le texte arabe, la pensée qui, par la suite, servira à en déterminer le sens.

arrivé en cette année; il aurait sans doute alors employé d'autres termes, en l'an 345, époque à laquelle il publia la seconde édition de son précieux ouvrage. On trouve de plus dans son récit un indice qui prouve que l'événement en question doit être rapporté à une époque plus éloignée.

« Les Russes, dit Masoudy, eurent, entre autres, affaire à un général du fils d'Abou-Sadj (1). Or, ce fils d'Abou-Sadj n'est autre que le célèbre émir Youssouf, ordinairement nommé fils d'Abou-Sadj d'après son père Divdad, qui portait le prénom d'Abou-Sadj. La famille des Sadj (Sadjides) formait une dynastie particulière. Cette dynastie, presque inconnue à nos historiens, et indépendante des califes, posséda pendant quelque temps l'Arménie, l'Aderbidjan et le Djebal: dans la dernière moitié du III.e siècle de l'hégire (le IX.e de l'ère chrét.), et au commencement du IV.e (le X.e de J. C.), du temps de Youssouf, fils d'Abou-Sadj, dont il vient d'être question, elle était parvenue au faîte du pouvoir et de la splendeur. Cet Youssouf résidait à Ardébil, alors capitale de l'Aderbidjan; il fut émir depuis l'an 288 de l'hégire (905 de J. C.), jusqu'à l'an 315 (928 de J. C.) (2).

(1) *Ibn Foslan's Russen*, p. 245.

(2) Ce chef, qui était d'origine turque, eut beaucoup de relations politiques avec les premiers rois d'Arménie de la race des Bagratides. J'ai eu occasion d'en parler souvent dans le précis de l'histoire d'Arménie, que j'ai donné dans le I.er volume de mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. I, p. 355 *et suiv.* Les auteurs arméniens placent le commencement de sa puissance en l'an 901. (*Note du rédacteur.*)

Si donc les Russes se sont battus avec un de ses généraux sur la côte occidentale de la Mer Caspienne, ce doit être *avant* l'an 316 de l'hégire (928 de J. C.). Si nous prenons ensuite en considération Masoudy, qui fixe la date de cet événement après l'an 300 de l'hégire, nous aurons, pour époque approximative, l'intervalle compris entre les années 301-315 de l'hégire (913-928 de J. C.). Je me hâte cependant d'ajouter que j'ai été assez heureux pour trouver les moyens d'en déterminer l'époque d'une manière encore plus précise.

Dans l'histoire du Tabaristan et du Mazanderan par Mir Zahir Meraschy, manuscrit très-important qui se trouve dans la bibliothèque de l'institut asiatique établi auprès de notre collége des affaires étrangères (1), qui ne fut écrit, il est vrai, qu'en 881 de l'hégire (1476 de l'ère chrét.), mais dont l'auteur, comme prince indigène, pouvait profiter des chroniques du pays, est d'autant plus digne de foi, que son style est simple et débarrassé de l'emphase ordinaire du style persan ; dans cet ouvrage, dis-je, on trouve, dans le chapitre qui traite de l'histoire du troisième souverain Alide du Tabaristan, du daï Nasir-el-hakk Abou-Mohammed Hassan fils d'Aly, un passage qui se rapporte à une descente faite par les Russes dans le Tabaristan. Le nommé Daï, dit-il, parut en l'an

(1) La bibliothèque impériale de Vienne possède aussi un exemplaire de cet ouvrage, et M. de Hammer en a publié quelques chapitres dans les *Mines de l'Orient*.

287 (900 de J. C.), et se dirigea vers Amol, où il fut battu par les troupes du samanide Ismaël I.er, qui, s'étant emparé du Tabaristan, en resta le maître jusqu'à l'arrivée de Mohammed fils de Haroun, gouverneur samanide de cette province. Celui-ci se joignit au Daï, qui alors se remit en marche vers le Tabaristan, et y défit les troupes du samanide. Le Daï quitta pourtant cette contrée, après un séjour de quelques mois, et se retira dans le Ghilan, laissant les Samanides maîtres du pays. Ceux-ci y établirent des gouverneurs. (Cela arriva en l'an 288 = 901 de J. C.) (1). « Pendant ce temps, continue Mir-» Zahir, une foule de Russes qui s'étaient mis sur » des vaisseaux, arrivèrent par mer dans le Tabaris-» tan, pays qu'ils dévastèrent dans toutes les direc-» tions. Les Samanides (*Al-i-Saman*) firent tous leurs » efforts pour détruire cet ennemi redoutable et par-» vinrent enfin à le chasser. » L'auteur rapporte ensuite comment le Daï Nasir-el-hakk, après s'être occupé pendant quatorze ans, dans le Ghilan, de la conversion des sectateurs de Zoroastre à la religion de Mohammed, prit les armes contre Mohammed fils de Salou, nommé par les Samanides gouverneur du Tabaristan, le chassa de son gouvernement et fit son entrée a Amol, capitale du pays, &c. &c., ce qui arriva l'an 301 de l'hégire ou 913 de J. C. (2).

Il est presque hors de doute que cette descente

---

(1) D'après Hamza Isfahany.
(2) Également d'après Hamza Isfahany.

des Russes dans le Tabaristan, dont Mir-Zahir ne fait mention qu'en passant, ne fasse partie de l'expédition des corsaires russes dont Masoudy nous communique les détails, et pendant laquelle les côtes occidentales et méridionales de la Mer Caspienne, et nommément aussi le Tabaristan, furent dévastés. Or, comme les Samanides, qui, lors de cette descente faite par les intrépides pirates du nord, étaient maîtres de ce pays, le perdirent en l'an 301 de l'hégire, sans pouvoir le reconquérir (1), il s'ensuit que l'expression « après l'an 300 », dont se sert Masoudy, ne peut guère se rapporter à une époque autre qu'à l'an de l'hégire 301 (913-4 de J. C.).

Je regrette que les moyens qui sont à ma disposition ne me permettent pas de faire usage d'une indication chronologique qui se trouve encore dans le texte de Masoudy, et qui servirait peut-être aussi à confirmer la justesse de mon assertion. Masoudy nomme Aly ben-el-Kheisem comme le roi de Schirwan qui vivait à cette époque (2): mais j'ai inutilement cherché

---

(1) Je n'ignore pas que plusieurs des rois du Tabaristan continuèrent dans la suite de rendre hommage aux Samanides : tels sont, par exemple, Asfar, qui institua des prières publiques pour Nasr II ; Merdavidj, qui faisait aussi semblant d'en reconnaître la souveraineté ; Vaschméghir, qui fit, pendant quelque temps, battre monnaie au nom de Manfour I.er Tout cela ne suffit pas cependant pour faire considérer ce pays comme soumis aux Samanides.

(2) Je crois qu'il s'agit ici d'un prince d'origine arabe nommé *Ali* fils d'*Haïtham* (et non *Kheisem*), qui régnait dans une partie du Schirwan. C'est par abus d'expression que Masoudy et d'autres

des éclaircissemens sur la date précise de son règne.

Il est difficile d'expliquer comment Masoudy a pu dire, à la fin de sa description, que *cette piraterie des Russes*, c'est-à-dire, *l'expédition de l'an 301*, qu'il peut avoir décrite en l'an 332 ou l'an 345, car cela est indifférent, *a été la dernière que ce peuple ait osé entreprendre sur la Mer Caspienne*. Abou'lféda, comme on a pu le voir plus haut, pag. 451, parle d'une expédition des Russes, arrivée, à ce qu'il prétend, en 332, mais qui ne s'étendit pas aussi loin que celle dont il s'agit. On pourra expliquer cette circonstance de la manière suivante: 1.° ou l'on supposera que cette incursion, entreprise également du côté de la mer contre Berdaa, *est une autre que l'invasion dont parle Masoudy*, arrivée, il est vrai, l'an 332, mais après la première édition des *Prairies dorées* ; et l'on admettra qu'en cette année la nouvelle de cette piraterie n'était pas encore parvenue en Égypte, où vivait Masoudy, et qu'ainsi elle était restée inconnue à cet auteur, ou bien encore qu'elle avait échappé à sa mémoire, lorsqu'il travaillait à la seconde édition de son ouvrage en 345 : 2.° ou l' on conjecturera que c'est par méprise qu'Abou'lféda a inséré dans ses annales le récit de cette dévastation de Berdaa par les Russes, parmi les autres événemens isolés qu'il cite sous l'an 332, et qu'elle ne formait qu'*une*

écrivains arabes donnaient aux petits souverains de cette dynastie le titre de rois du Schirwan. Ils possédaient seulement une partie de cette province. On trouvait, à cette époque, plusieurs autres petits états dans le même pays. (*Note du Rédacteur.*)

partie de la grande expédition rapportée par Masoudy. Cette dernière supposition me paraît d'autant plus vraisemblable, qu'il ne serait pas d'ailleurs fort difficile de démontrer qu'il se trouve plusieurs méprises de ce genre dans les annales d'Abou'lféda.

Enfin, je pense qu'il est nécessaire de faire remarquer que Bar-Hebræus (1) parle, dans sa chronique syriaque, sous l'an 333 de l'hégire (944 de J. C.), d'une incursion faite par les Alains, les Slaves et les Lesghis dans l'Aderbidjan, expédition qui fut suivie du pillage de Berdaa par ces peuples. Il me semble qu'il faut, selon toute apparence, supposer qu'il s'agit ici d'un événement fort différent de celui que rapporte Abou'l féda sous l'an 332. Cette conjecture m'autorise aussi à établir non-seulement une différence entre l'année citée et les peuples envahisseurs, mais aussi la circonstance que l'historien syrien ne parle point d'une expédition maritime, mais nous représente tout cet événement comme une invasion faite par terre (2).

Note géographique sur le désert de Chachin,
par M. KLAPROTH.

DANS un grand ouvrage géographique publié en Allemagne, on lit la description suivante d'un désert de l'Asie centrale, que l'auteur appelle *Chachin* (3):

---

(1) Bar-Hebræi *Chronicon Syriacum*, texte p. 189, trad. p. 193. Cf. Krug, *loc. cit.*

(2) Voy. Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, p. 279 note.

(3) Doct. G. *Hassel's vollstændiges Handbuch der Erdbeschreibung*. Weimar, 1822, IV.e part. tom. IV, pag. 318.

« Par ce nom les Chinois désignent la partie occi-
» dentale du grand désert du haut plateau de l'Asie
» orientale (Deguignes, *Histoire des Huns*, &c.
» I, pag. 36, *lisez* XXXIII). La carte qui appartient
» au voyage de Macartney, Ritter et quelques autres
» géographes l'appellent le *Chamo* ou *Kobi occi-*
» *dental*. Cependant, comme par sa nature il diffère
» totalement de ce plateau élevé, il mérite plus que
» celui-ci le nom de *mer de sable*. C'est pour cette
» raison que nous avons préféré la dénomination
» distinctive chinoise. Ce désert de Chachin est
» compris entre le 96° 12′ et le 112° 30′ long. orien-
» tale (de l'île de Fer), et le 38° 10′ et 39° latit.
» nord. Il confine au nord avec Tourfan, au nord-
» est à Hami, à l'est avec les pays des Khochot, et
» au sud et à l'ouest avec le Tibet. C'est un véri-
» table *blanquet* sur la carte et dans la géographie
» duquel nous ne savons rien, que ce qu'il a pour
» limite méridionale une élévation de terre appelée
» *Moussart* par Pallas; que sa frontière septentrio-
» nale est formée par le *Moustag*, et l'orientale par
» les montagnes du *Kokonor;* que son intérieur est
» tout-à-fait désert et rempli de sables noirs et de
» collines de sable; mais qu'il y a vraisemblablement
» des oasis, et peut-être même des peuplades qui nous
» sont tout-à-fait inconnues. Nous savons seulement
» que les tribus tatares et kalmuques trouvaient ici
» un asyle assuré, quand on les attaquait à l'improviste.
» On dit qu'on rencontre souvent, dans cette contrée,
» des collines basses remplies de talc et d'asbeste. C'est

» tout ce que la géographie peut apprendre sur cette *ter-*
» *ra incognita* de l'Asie. Quelques auteurs cherchent
» dans une de ces oasis l'ancienne capitale des Ta-
» tares nommée *Guinak*, et Arrowsmith la place
» dans la partie occidentale du *Khangaï*, sur une
» rivière qui se perd dans le step. Enfin la partie
» orientale de ce désert appartient au pays des Kho-
» chot, et les Chinois croient qu'elle est habitée par
» des Œlœts ou Kalmuks (1). »

On voit bien que l'auteur veut parler de la partie occidentale du grand désert de Tartarie; mais la description qu'il en fait est peu exacte. *L'élévation de terre* dont il parle d'après Pallas, et qu'il appelle *Moussart*, n'existe pas à l'endroit où ce dernier savant a jugé à propos de la placer. C'est une erreur que d'appeler la partie du Tangout située autour du lac Koko-noor, le pays des Khochot (en allemand *die Choschotey*), car cette contrée est occupée par des Œlœts, des Torgout, des Khalkha et des Khoït, parmi lesquels habitent également des hordes tubétaines ou *Khiang*. Les Khochot ne forment qu'une petite partie des Œlœts qui s'y trouvent. L'ancienne capitale de la Tartarie, nommée *Guinak*, n'est qu'un rêve de quelque voyageur anglais peu instruit, que le fameux Arrowsmith s'est hâté de

(1) Cette contrée est occupée, là où elle est habitable, par des tribus mongoles, auxquelles les Tubétains donnent le nom de *Hor* ou *Soghpo* (nomades). — Voy. *Nouveau Journal asiatique*, vol. I, pag. 420.

placer sur ses cartes. *Guinak*, qui signifie en tubétain *habition noire*, n'est vraisemblablement que la traduction de l'expression mongole *Khara gher*, par laquelle on désigne les *tentes noires* des Mongols de cette contrée, ainsi que leurs campemens.

Pour ce qui regarde la dénomination de *Chachin* que le savant géographe de Weimar attribue au vaste désert de l'Asie centrale, il prétend l'avoir trouvée chez Deguignes; et en effet, on lit dans le passage de cet auteur cité plus haut : « A vingt *li* à » l'occident de Turphan, on voit le fleuve Kiao, qui » prend sa source dans la montagne Tien chan, et » qui vient environner cette ville. A l'orient de Lieou » tchong hian, tout le pays n'est que sables qui coulent » au gré des vents, et font périr les voyageurs. Ce » désert s'appelle *Han hai* ou *Chachin* » En marge Deguignes cite le *Ye tum chi*, ou la Géographie impériale de la dynastie des Ming.

N'ayant rencontré le nom de *Chachin* dans aucun livre chinois, je me suis empressé de chercher dans cette géographie le passage cité par Deguignes, et je suis parvenu à découvrir l'origine de la singulière méprise de cet auteur, relative à ce nom. Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage en question (section LXXXIX, fol. 21 *recto*), dans la description du pays de 州火 *Ho tcheou*, ville actuellement détruite, et située à 1070 *li* chinois à l'occident de celle de *Khamil* ou *Ha mi*.

瀚海在柳陳城東。地皆
沙磧。若大風則行者人
馬相失。夷人呼為瀚海。
宋史云。沙深三尺不育。
五谷沙中生草名登相。
收之以食。

C'EST-À-DIRE :

« Le *Han haï* est à l'orient de la ville de *Lieou*
» *tchin tchhing*. Tout ce pays est rempli de sables
» accumulés. Quand il y a de grands vents, les
» voyageurs, hommes et chevaux, se perdent. Les
» barbares l'appellent (ce désert) *Han haï*. Il est
» dit dans l'histoire de la dynastie de Soung, que

» LE SABLE Y EST PROFOND de trois pieds, que le » pays est tout-à-fait stérile, mais que, dans cinq » vallées situées au milieu des sables, il croit une » herbe nommée *teng-sian*, qu'on recueille pour » la nourriture (des bêtes de somme). »

Dans le texte, les mots *le sable y est profond*, sont exprimés par 深沙 *CHA CHIN*, et c'est cette expression que Deguignes a prise pour le nom même du désert. La ville de 城陳柳 *Lieou tchin tchhing* est celle dont il parle : elle portait sous les Han le nom de 城中柳 *Lieou tchoung tchhing* (ou *hian*).

Malgré cette méprise de Deguignes, il est inconcevable que le géographe de Weimar ait pu attribuer à la moitié du grand désert de Gobi, un nom qui ne pourrait tout au plus convenir qu'à une petite étendue de terrain à l'orient de Tourfan ; car *Lieou tchoung hian* est la ville qui s'appelle aujourd'hui *Louktchak*, située par 42° 48′ latit. nord et 88° 22′ long. ouest de Paris.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc DE BLACAS, par M. REINAUD, *employé au cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi, &c.* Paris, 1828, 2 vol. *in-8.°*, avec planches. (Deuxième article.)

DANS un premier article, nous avons passé en revue tout ce que contient le premier volume de l'ouvrage dont le titre précède. Dans celui-ci, nous allons donner une idée de ce que contient le second. Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, ce volume est consacré à la description particulière des pierres gravées, armes, plaques, coupes, &c. On sent qu'il nous est tout-à-fait impossible de suivre M. Reinaud à travers les explications qu'il donne des monumens de tout genre qu'il présente aux méditations du monde savant. Nous nous bornerons à des aperçus généraux, et nous ne descendrons que rarement dans les détails.

La description particulière des pierres gravées fait le sujet de la seconde partie de l'ouvrage de M. Reinaud. L'ordre qu'il a adopté dans cette division est le plus naturel. Il a d'abord parlé des pierres dont les inscriptions se rapportent à Dieu, puis de celles où il est question de quelque patriarche ou saint musulman, de celles enfin où on lit une sentence religieuse ou morale. M. Reinaud observe, à cette occasion, que « toute autre classification eût été su-

» jette à beaucoup d'inconvéniens. » On ne pouvait tenir compte, ajoute-t-il, de l'âge des pierres : la plupart manquent de date, et la forme des caractères n'est pas assez déterminée pour suppléer à ce silence. On ne pouvait non plus les ranger par nations et par langues ; la langue arabe, en sa qualité de langue sacrée, est employée non-seulement par les Arabes, mais par les Persans, les Turcs et tous les peuples musulmans ; le persan est quelquefois usité en Arabie et en Turquie, et la langue turque en Perse et en Arabie ; enfin nous ne pouvions nous en tenir au sens dans lequel les pierres étaient gravées, soit qu'elles le fussent dans leur véritable sens, ou dans le sens contraire. Les unes et les autres portent souvent les mêmes légendes, et l'esprit qui y règne est ordinairement le même. Nous avons donc cru devoir ne faire attention qu'aux mots qui y sont marqués.

Après ces observations préliminaires, M. Reinaud aborde l'explication des pierres gravées, dont plusieurs sont représentées sur les planches qui accompagnent ce volume. Sur les unes, on lit des versets ou de courts chapitres du Coran ; sur d'autres, les attributs de Dieu, qui, récités l'un après l'autre, composent le chapelet musulman. Des pierres gravées offrent des inscriptions qui ont trait aux prophètes en général, ou à quelque prophète ou saint en particulier.

Sur quelques pierres, on aperçoit la figure de l'hexagone qui était, dit-on, représenté sur le cachet de Salomon, cachet mystérieux qui, selon les Orientaux, donnait à ce monarque la puissance de dompter les

génies et de les soumettre à ses ordres. M. Reinaud observe que des écrivains musulmans voulant concilier les opinions du vulgaire avec la raison, pensent que ce qui a été dit de ce cachet n'est qu'allégorique; et qu'on doit l'entendre de la haute sagesse dont Salomon donna de si éclatantes preuves.

Les légendes les plus communes sur les pierres gravées sont celles qui se rapportent à Mahomet, législateur religieux et civil des Musulmans. M. Reinaud cite, à ce propos, une inscription tracée sur une espèce de médaillon de métal, d'après un dessin donné par M. Adler, qui n'avait pu l'expliquer d'une manière satisfaisante. C'est une description physique du prophète. Voici comment cette inscription curieuse est conçue: « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, » nous ne t'avons envoyé que par un effet de notre » compassion pour les hommes.

» Il était bien proportionné; son teint était éclatant et » tirant un peu sur le blanc; il exhalait une odeur » agréable; il avait les sourcils bien fendus; ses che» veux tiraient sur le blanc (à l'époque où il com» mença à prêcher l'islamisme); il avait le fond des » yeux bleu, le front large, les oreilles petites, le nez » aquilin et les dents bien coupées. Sa figure et sa » barbe étaient rondes, ses mains longues, ses doigts » effilés, sa taille épaisse; il n'avait pas de poil sur le » corps, si ce n'est depuis la fossette du gosier jus» qu'au nombril; entre ses deux épaules était le sceau » de la prophétie; on y lisait ces paroles: Va où tu » voudras, tu seras victorieux. »

Ce sceau de la prophétie dont il est ici question, est un signe naturel que les Musulmans disent que tous les prophètes ont eu, et qui, selon eux, offrait une preuve physique de leur mission. En général, par respect pour Mahomet, et pour Ali son gendre, on ne trace jamais leur figure. Toutefois M. Reinaud nous apprend qu'un manuscrit turc de la bibliothèque du Roi renferme les têtes de Mahomet et d'Ali représentées en entier.

Les inscriptions relatives aux parens de Mahomet, aux premiers khalifes, aux douze imams, &c., sont aussi fort nombreuses. M. Reinaud examine toutes celles dont il a pu avoir connaissance, ce qui lui donne lieu de parler au long des deux sectes principales de l'islamisme, c'est-à-dire, de celle des *sunnites*, ou partisans des quatre premiers khalifes, et des *chiites*, ou partisans exclusifs d'Ali. M. Reinaud remarque qu'on a appelé ces derniers *imamiens*, par injure : mais je crois que cette assertion n'est pas juste, car ils se nomment ainsi eux-mêmes. C'est le nom de *chiites*, c'est-à-dire, *schismatiques*, que leur donnent les *sunnites*, qu'ils considèrent comme injurieux, ainsi que l'observe du reste M. Reinaud.

Une des pierres que décrit M. Reinaud offre le nom des douze imams, représentant par leur ensemble un homme à cheval. Cette figure, qui ressemble assez à celles que nos calligraphes européens s'amusent à tracer quelquefois, est, selon M. Reinaud, celle du khalife Ali. Sur une autre pierre, les mêmes mots représentent les principaux minarets du temple de la

Mecque, connu sous le nom de *Caaba.* A propos de la Mecque, M. Reinaud remarque que les Musulmans qui ont fait le pélerinage de cette ville célèbre, prennent ordinairement le titre de *hájji*, ou *el-haj*, c'est-à-dire, *pélerin.* Il ajoute que les chrétiens orientaux vont aussi en pélerinage à Jérusalem et ailleurs, et *qu'on dit même* que quelques-uns prennent, à l'exemple des Musulmans, le titre de *pélerin.* M. Reinaud pouvait affirmer ce fait sans crainte; car nous avons connu plusieurs chrétiens orientaux qui portaient ce titre; un entre autres, nommé *Louis el-Haj*, qui habite Marseille en ce moment.

Parmi les sceaux des souverains musulmans que M. Reinaud fait connaître, nous citerons celui du sultan Mahmoud qui excite en ce moment l'admiration de l'Europe. Ce sceau, dont on peut voir l'empreinte à la planche III, n.° 99, se compose du *togra*, ou chiffre du prince, contenant ces mots, *Mahmoud toujours victorieux*; et de cette légende, tirée du Coran: « Louanges à Dieu, qui nous a conduits » à la direction! Nous n'aurions pas été en état de » nous diriger, si Dieu ne nous avait dirigés lui-» même. »

L'examen de quelques pierres où sont tracées des figures cabalistiques, fait entrer M. Reinaud dans des détails aussi nouveaux qu'importans pour l'intelligence d'un bon nombre de monumens orientaux.

Les dernières pierres que M. Reinaud décrit contiennent des inscriptions morales ou religieuses. Il aborde enfin la quatrième et dernière partie de son

travail, qui est consacrée à la description des armes, vases, coupes, miroirs, &c.

Les inscriptions qu'on lit sur les armes font en général allusion à l'usage qu'on doit en faire; telle est celle-ci tirée du Coran : *Le secours vient de Dieu et la victoire est proche; annonce cette bonne nouvelle aux croyans.*

On voit sur plusieurs sabres remarquables, par la finesse du grain et la bonté de la trempe, le nom d'un fameux armurier d'Ispahan, qui vivait sous le règne du grand Abbas, lequel se nommait *Açad-Allah*. Les armes qui sont sorties de ses ateliers portent l'inscription : *Fait par Açad-Allah d'Ispahan.*

M. Reinaud, après avoir décrit plusieurs armes, et expliqué les inscriptions qui s'y trouvent, passe à l'examen de quelques coupes magiques. Une de ces coupes, dont-il a eu soin de faire graver le dessin, est extrêmement curieuse; elle était destinée à servir de préservatif contre certains accidens de la vie. L'intérieur et l'extérieur sont couverts de caractères, les uns arabes, les autres étrangers à tout alphabet connu. Des caractères arabes, placés sur le rebord de la coupe, offrent ces mots : « Ce talisman béni, digne » de figurer parmi les trésors des rois, sert contre » toutes les espèces de poisons; il réunit une foule » d'avantages constatés par l'expérience. On l'em- » ploie utilement contre les piqûres de serpens et de » scorpions, contre la morsure des chiens enragés, » contre la fièvre, les douleurs de l'enfantement, le

» mauvais lait des nourrices, les douleurs d'en-
» trailles, les coliques, la migraine, les blessures,
» les sortiléges et la dysenterie. »

L'intérieur du vase est occupé, au fond, par la représentation de la figure de la Caaba, et sur les côtés, par douze médaillons de caractères inconnus et par douze autres supérieurs, dont six renferment des figures d'êtres animés, et six autres des passages du Coran. Les figures et les paroles alternent entre elles. Les premières personnifient les maladies indiquées sur le rebord de la coupe; les secondes sont choisies pour assurer l'effet des figures. Les Musulmans ont ainsi personnifié chacune de nos maladies, et ont cru qu'en leur donnant certaines formes, il devient facile de s'en préserver. Ces figures sont en général représentées sous l'image de démons et de spectres. Il existe à ce sujet des recueils particuliers, et la bibliothèque du Roi en possède quelques-uns. Nous ne décrirons pas toutes les figures du vase dont nous parlons, ni les paroles qui les accompagnent. Le troisième médaillon seul mérite une mention particulière. Il représente un serpent; et, en plaçant ici cette figure, l'artiste a eu intention de délivrer de la piqûre des serpens et autres bêtes venimeuses, les gens qui feraient usage de ce vase. Il est digne de remarque que quelques Orientaux sont dans l'habitude de porter sur eux une figure de serpent, croyant par-là être à l'abri de ces animaux malfaisans: quelquefois ils se contentent de toucher la figure, ou même de la regarder, à l'imitation de ce qui est dit des enfans d'Israël,

lorsque Moïse exposa à leurs yeux un serpent d'airain. Cette coupe prouve, selon M. Reinaud, que M. Matter, dans son *Histoire du gnosticisme*, a eu tort de rattacher le serpent d'airain aux pratiques de certains sectaires des premiers siècles de notre ère, appelés *Ophites*.

Un autre vase, représentant les planètes, prête à M. Reinaud l'occasion de donner des détails curieux sur l'influence particulière que les Orientaux leur attribuent. Ainsi le soleil est, selon eux, d'une heureuse influence; mais cette influence est souvent balancée par celle des autres planètes. La planète que l'on préfère est jupiter; aussi la nomme-t-on en arabe *grande fortune*. Vénus se trouve à-peu-près dans le même cas; on lui donne le nom de *petite fortune*. Ces deux planètes réunies forment la plus heureuse des conjonctions; sous leur influence, naissent les rois, les conquérans, &c. Les plus dangereuses des planètes sont saturne et mars; aussi a-t-on nommé la première, *grande infortune*, et la seconde, *petite infortune*. Les autres planètes n'ont pas de caractère propre.

Les Orientaux représentent les planètes sous des formes humaines, et ont mis les différens états sous la protection de l'une d'elles. Ainsi, ils représentent la lune sous la figure d'une femme, et la font présider aux voleurs et aux espions; mars, sous celle d'un guerrier, préside aux bourreaux, aux bouchers, aux militaires; mercure, surnommé *la girouette*, a le costume d'un homme de lettres, et préside aux écri-

vains et aux gens de plume; jupiter est représenté sous les traits d'un juge, et préside aux cadis, aux ministres du culte, aux religieux, &c.; vénus tient un luth à la main, et a sous sa dépendance les danseuses, les musiciens et toutes les personnes qui, en Orient, figurent dans les parties de plaisir; saturne, représenté sous les traits d'un vieillard, tenant d'une main un bâton, de l'autre une bourse, est le patron des voleurs et des escrocs; le soleil enfin, sous l'image d'un jeune homme à tête radiée, a dans sa catégorie les sultans, les princes et les gens de finance.

Après avoir examiné plusieurs autres monumens analogues, M. Reinaud décrit un tapis remarquable appartenant à M. le marquis de Lagoy, député des Bouches-du-Rhône. Ce tapis, dont il est fâcheux que M. Reinaud n'ait pas donné le dessin, porte, sur le rebord extérieur, une pièce de vers toute allégorique du poëte Jami, qui exprime des idées analogues à celles qui font le sujet du poëme théosophique intitulé *les Oiseaux et les Fleurs*, que nous avons fait connaître à l'Europe. Nous ne transcrirons pas ici cette pièce de vers; elle exigerait des explications qui nous meneraient trop loin.

Nous ne prolongerons pas davantage notre analyse; mais, en terminant cet article, nous devons, pour nous conformer à l'usage, faire quelques observations critiques. Les traductions de l'arabe, du persan et du turc, de M. Reinaud, quoiqu'en général exactes, nous en fournissent les moyens. Nous nous bornerons à un petit nombre de remarques.

D'abord il nous paraît que M. Reinaud a confondu les deux mots persans بس et پس, qui s'écrivent souvent de même dans les manuscrits, mais dont le sens est bien différent : بس avec un *b* est un adjectif persan, employé aussi comme adverbe en cette langue et en arabe vulgaire, et signifiant *assez;* tandis que پس avec un *p* est un adverbe persan, qui a la même signification que notre mot français *puis*, qui paraît en dériver. Ainsi, dans le passage cité par M. Reinaud (t. II, p. 36), الله وپس *Dieu et c'est assez*, il faut lire بس avec un *b*, et non پس avec un *p*. Il faut lire aussi بس avec un *b*, dans un vers persan cité t. II, p. 274, où M. Reinaud a encore écrit پس avec un *p*.

M. Reinaud a aussi, par distraction sans doute, écrit پوس avec un *p*, au lieu de بوس avec un *b*, dans پابوس *baisement de pieds*, et زمین بوس *baisement de terre* (t. II, p. 114 et 115).

A la page 123 du même tome, il a écrit دری دریا خسروی عباس, au lieu de در دریای خسروی عبـــاس *Abbas perle de l'océan de la souveraineté*. L'*izafet* persane se prononce sans s'écrire, excepté après un ﻩ et un ا ou un و : dans le premier cas, on l'exprime par un *hamzah;* dans le second, par un ی. D'après cette règle, il faut lire ici در sans ی, et دریا avec un ی.

A la page 136 du même volume, M. Reinaud traduit cette légende turque, نصیب ابوبکر ایله خدایا صدق صدیقی, par ces mots : « O mon Dieu, accomplis les vœux d'Aboubekr ! Mon ami a rendu hommage à la vérité. » Il fallait : « O mon Dieu, accorde-

» moi ce qu'expriment ces paroles : *Mon ami a rendu*
» *hommage à la vérité.* » C'est-à-dire : « Fais que je
» sois sincère comme le fut Aboubekr, mon patron,
» de qui Mahomet dit : Mon ami a été sincère. »
Quoique les mots صدق صديقى, forment une phrase arabe, ils font ici la fonction de second complément du verbe turc ايلك, et doivent être traduits comme je l'ai fait.

A la page 220, M. Reinaud traduit غفرانك ربنا par : « La clémence est à toi, ô notre seigneur ! » Il fallait : « Ta clémence (sous-entendu, *je demande*),
» ô notre seigneur ! » La syntaxe arabe ne permet pas de rendre différemment cette inscription.

A la page 232, M. Reinaud, en expliquant le sceau du célèbre et malheureux Tippou sultan de Maïssour, traduit ainsi ce vers persan :

تا ياورم در فتح شد سلطان حيدر شاه نشان

« Depuis que j'ai mis mon aide dans la victoire, qui
» était le symbole du sultan Hayder-schah, &c. » Il fallait : « Depuis que la devise du sultan Hayder-schah
» m'a aidé dans la victoire (ou m'a fait remporter la
» victoire), &c. »

A la page 461, M. Reinaud traduit cet hémistiche de Hafiz, ساقى بنور بادة بر افروز جام ما, par : « Échan-
» son, *enflamme* notre coupe du *feu* de notre vin. »
Il fallait : « Échanson, fais briller le vin dans ma
» coupe (c'est-à-dire, verse du vin dans ma coupe). »
Le verbe افروختن a bien les deux signification d'*éclairer* et d'*embraser;* mais on voit facilement que l'auteur a voulu donner ici à ce mot la

première signification, puisqu'il y a joint le substantif نور *lumière*. Cette expression est du reste fort usitée chez les poëtes persans.

Mais ces remarques pourront paraître minutieuses. En voici une qui est un peu plus grave. M. Reinaud, dans la traduction qu'il a donnée du premier chapitre du Coran (t. II, p. 291), a rendu les mots رب العالمين par *maître des mondes;* mais tous les commentateurs du livre sacré des Musulmans entendent ici le mot عالمين dans le sens de *créatures*, et en effet, on ne peut donner à ce mot un autre sens. Le singulier عالم se trouve même employé dans l'acception de *créature*. C'est ainsi que, dans le célèbre poëme de *Joseph et Zuléikha* de Jami, Joseph dit à Zuléikha :

من عالم آب وخاك جنس زجنس

« Je suis une créature de terre et d'eau. » (*Voyez* p. 38 de l'édition de M. de Rosenzweig).

Mais voilà bien assez d'observations critiques. Elles ne diminuent du reste en rien le mérite du travail de M. Reinaud, qui ne peut qu'avoir du succès. Destiné à remplir une importante lacune de l'archéologie, il convient également et aux amateurs et aux curieux, à tous ceux enfin qui ont étudié l'histoire des croyances, des mœurs et des usages des divers peuples de la terre. Il nous paraît, en un mot, digne d'occuper une place distinguée parmi les ouvrages utiles.

G.T.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 5 novembre 1828.

M. Bruée fait hommage à la Société de sa carte des quatre parties de l'Afrique, en quatre feuilles. Ce travail est renvoyé à MM. Eyriès et Klaproth, qui sont chargés de l'examiner et de faire un rapport.

M. Brosset demande que la Société se charge de l'impression d'un fragment de l'histoire géorgienne qu'il se propose de publier : la proposition de M. Brosset est renvoyée à une commission formée de MM. Klaproth, Saint-Martin et Burnouf père.

La commission des fonds fait son rapport sur les encouragemens à accorder à la publication du *Tchoung-young*, par M. le Vasseur, et à celle de l'*Y-king*, par M. Mohl : elle propose de souscrire pour cinquante exemplaires de l'édition du *Tchoung-young*, et d'accorder une somme de 1,200 fr. pour la traduction de l'*Y-king*; le nombre d'exemplaires auquel la Société aura droit sera ultérieurement déterminé. Le Conseil adopte ces deux propositions.

M. Abel-Rémusat, au nom de la Commission nommée dans la dernière séance, fait son rapport sur les titres littéraires de M. de Adelung, et propose de l'admettre comme membre étranger de la Société. Cette proposition est adoptée.

M. le secrétaire annonce qu'il fera, avant la séance générale de 1829, une proposition relativement à la nomination des membres correspondans de la Société.

M. Brosset lit la première partie de son *Essai sur la poésie géorgienne*.

L'Académie royale des inscriptions et belles-lettres avait proposé, dans sa séance publique du 29 juillet 1825, pour sujet de prix, *de rechercher l'origine et la nature du culte et des mystères de* MITHRA. Le prix fut adjugé au mémoire n.° 2, qui portait pour épigraphe : « *Cujusvis hominis est errare.* » (CICER. *Tuscul.* 1, 17.)

L'auteur est M. Félix LAJARD, membre de l'Académie royale des sciences, lettres et arts de Marseille et de la Société impériale des naturalistes de Moscou. Le premier volume de cet ouvrage paraîtra dans le courant de l'année 1829, chez M. Firmin Didot. Le titre du livre est : *Recherches historiques et archéologiques sur le culte de Mithra, en Perse, dans l'Asie mineure et dans l'empire romain*, par M. Félix LAJARD, 2 vol. *in-4.°* avec un atlas de 50 planches.

L'Académie jugea devoir en outre citer honorablement le mémoire enregistré sous le n.° 1, et qui portait pour épigraphe ces mots tirés du *Zend-avesta*, traduit par ANQUETIL DU PERRON : « *Je fais izeschné à* MITHRA. » Dans sa séance du 28 juillet 1826, elle fit connaître que l'auteur du mémoire qui, au concours de l'année précédente, avait obtenu une mention honorable, s'étant fait connaître à l'Académie, elle avait décidé que son nom serait proclamé dans cette séance. L'auteur était M. Joseph DE HAMMER, premier interprète pour les langues orientales de S. M. l'empereur d'Autriche.

Son ouvrage paraîtra prochainement, à Paris, à la librairie orientale de M. Dondey-Dupré, sous ce titre : *Mémoire sur le culte de* MITHRA, *son origine, sa nature et ses mystères, envoyé au concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, en 1825, par le chevalier* Joseph DE HAMMER, *membre de plusieurs académies; publié par* J. S. SMITH *et* G. S. TRÉBUTIEN, *de la Société asiatique de Paris.* 1 vol. *in-8.°*

Mânava-dharma-sâstra, *ou Recueil des lois de Manou, publié en sanscrit, avec des notes et une traduction française*, par Auguste LOISELEUR-DESLONGCHAMPS.

(*Prospectus.*)

L'ÉDITION du *Mânava-dharma-sâstra*, donnée à Calcutta en 1813, avec le commentaire de Koullouka bhatta, étant devenue rare, M. Haughton en a publié à Londres, en 1825, une nouvelle édition, accompagnée de la traduction anglaise de William Jones : il se proposait d'y joindre le commentaire sanscrit; mais la faiblesse de sa santé l'a forcé de renoncer à ce projet. Cette excellente et magnifique édition a l'inconvénient d'être d'un prix très-élevé, ce qui ne la rend accessible qu'à peu de personnes; elle est d'ailleurs spécialement réservée pour le service de la compagnie des Indes, et ne se trouve pas dans le commerce. Le système adopté par le savant éditeur, de former de chaque vers une ligne continue, sans en séparer les mots autant que le permet l'observation des règles grammaticales, rend la lecture du texte un peu difficile pour ceux qui ne sont pas encore très-avancés dans la langue sanscrite; enfin, par l'absence du commentaire, on est privé d'un secours qui serait nécessaire dans un grand nombre d'endroits. C'est donc dans l'intention de faciliter l'étude d'un ouvrage aussi utile que curieux, d'un des monumens les plus remarquables de la littérature indienne, que nous avons entrepris cette nouvelle édition, dans laquelle les mots seront séparés d'après le système suivi par MM. Chézy, Bopp et Schlegel. Elle sera accompagnée de notes contenant les passages les plus importans du commentaire de Koullouka bhatta, et elle se recommandera principalement par la modicité de son prix. L'ouvrage sera imprimé sur papier vélin, de format grand *in-8.°*, et sera publié en quatre livraisons. La première, qui sera com-

.posée de la moitié du texte sanscrit, paraîtra le 1.er avril prochain. Les trois autres seront publiées successivement à partir de cette époque, de quatre mois en quatre mois. Le prix de chaque livraison est de 9 fr.

On souscrit à Paris, chez l'éditeur, rue de Jouy, n.° 8, et chez M. Levrault, libraire, rue de la Harpe, n.° 81.

TABLE GÉNÉRALE

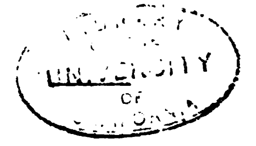
DES ARTICLES CONTENUS DANS LE 2.e VOLUME.

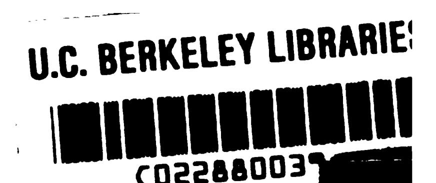
MEMOIRES.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

BIBLIOGRAPHIE.




U.C. BERKELEY LIBRARIES
C02288003


115230